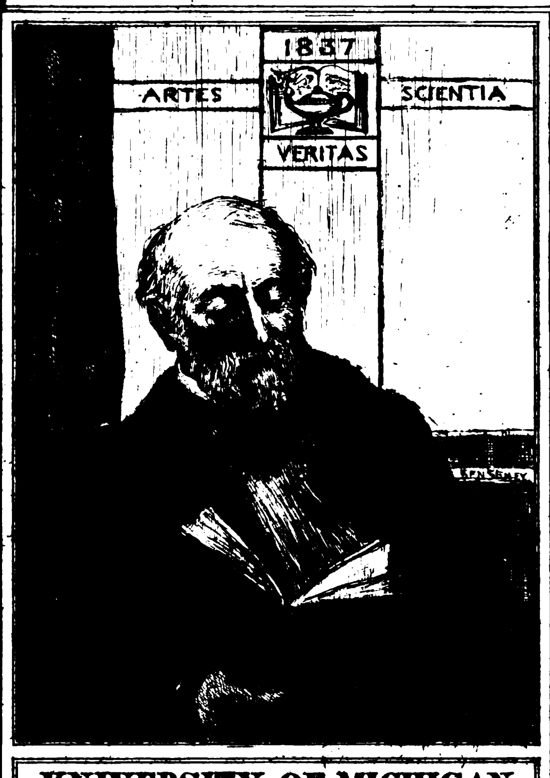

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

Vignaud

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

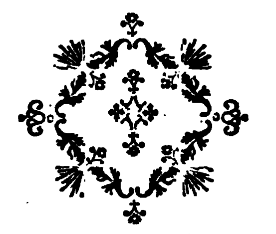
TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME TROISIÈME.

DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.
DÉDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de la Société Littéraire de la même Ville.

TOME TROISIÉME.



A CHÂLONS-SUR-MARNE,

Chez SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue;
Et se trouve à PARIS,
DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques, à l'Image S. Jacques.
BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES, CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



NNIVERSAIRE, *Anniversarium*, (*a*) terme composé d'*annus*, année, & du verbe *vertere*, tourner. C'est donc proprement le retour annuel de quelque jour remarquable ; ce qui s'entend principalement du jour de la mort de quelqu'un. L'Anniversaire ou les cérémonies des funérailles étoient renouvellés tous les ans. On venoit aux sépulcres pour y pleurer ; on y offroit des sacrifices, & on y prenoit des repas funébres. C'est pour cela, à ce qu'on croit, que les personnes riches faisoient à leurs mausolées & à leurs hypogées, des chambres, des salles & des appartemens. On immoloit là des victimes. On y versoit du vin, du lait, des liqueurs & de l'eau. On faisoit quelquefois des fosses pour y recevoir ces liqueurs. Lucien dit que les ames vivoient en enfer de ce que leurs parens & leurs amis répandoient sur leurs tombeaux. Ce lait, ce vin & cette eau étoient sans doute pour les désaltérer.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 169, 170.

On y prenoit, comme nous venons de le dire, des repas funébres. Cela étoit quelquefois marqué sur les épitaphes ; ce qui paroît par celle qu'on trouve dans Morestel, où Publia Cornélia Annia déclare que, pour ne pas survivre à son mari dans la désolation & dans la vuiduité, elle s'est renfermée volontairement dans le sépulcre de son mari, avec lequel elle a vécu vingt ans ; & elle ordonne à ses affranchis & à ses affranchies de venir tous les ans à son tombeau, d'y sacrifier à Pluton & à Proserpine, sa femme, d'orner le tombeau de roses, & d'y prendre leur repas. Ceux qui faisoient cette cérémonie, étoient vêtus de blanc.

La cérémonie de l'Anniversaire se voit sur une planche que D. Bernard de Montfaucon présente dans son Antiquité. C'est une femme voilée, qui vient fondant en larmes au tombeau de son mari, accompagnée de ses filles, ou parentes, & peut-être de quelque affranchie. Elle a encore à sa suite deux hommes qui paroissent être des esclaves. Le mausolée a une grande porte ornée de colomnes. Sur le frontispice on voit deux génies qui tiennent un chandelier.

Outre ces deuils & ces Anniversaires, il y avoit une fête générale à Rome pour les morts. Elle s'appelloit *Les Férales*. Cette fête lugubre avoit été instituée par Énée, selon Ovide. On faisoit aussi, tant à Rome qu'en Gréce, en Perse, & dans beaucoup d'autres païs, des deuils publics pour les Rois, les Empereurs & les personnes les plus remarquables, qui avoient servi la République. On en trouve quantité d'exemples. Il y a peu d'histoires qui n'en fournissent de pareils.

ANNIUS [L.], *L. Annius*, Λ. Ἄννιος, (*a*) de la ville de Sétia, étoit préteur des Latins, l'an de Rome 414, & avant J. C. 338 ans. Son collégue se nommoit L. Numicius de la ville de Circeies. Cette Ville & celle de Sétia étoient deux colonies Romaines. Les deux Préteurs soulevérent, outre ces deux colonies, les Volsques & quelques autres peuples contre les Romains, & leur firent prendre les armes. Les Romains faisant semblant d'ignorer cette révolte, mandérent les dix principaux de la nation, pour reçevoir les ordres du Sénat. L. Annius & L. Numicius furent sommés nommément de se rendre à Rome, & personne ne doutoit des raisons, qu'on avoit de les y appeller. C'est pourquoi ces deux Préteurs, avant que de partir, tinrent une assemblée, dans laquelle ils exposérent qu'ils étoient cités devant le Sénat de Rome, & demandérent ce qu'on souhaitoit qu'ils répondissent aux propositions qu'on leur feroit.

Comme les avis étoient partagés dans le Conseil, Annius prenant la parole, prononça un long discours avec une fierté sans égale. Toute l'assemblée lui applaudit toutefois, & lui permit de dire & de faire tout ce qu'il jugeroit utile & glorieux à la république des Latins.

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 3. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. II. p. 202. *& suiv.*

Lorſqu'Annius fut arrivé à Rome avec les autres députés, on leur donna audience dans le Capitole. Là T. Manlius leur ayant commandé de la part du Sénat de laiſſer en repos les Samnites alliés du peuple Romain, Annius prit la parole, & parlant comme un vainqueur, qui ſe ſeroit emparé du Capitole, les armes à la main, & non comme un ambaſſadeur, qui ne doit ſa ſûreté qu'à ſon caractère : » Il étoit tems, dit-il, » T. Manlius, & vous meſſieurs » les Sénateurs, que vous ceſſaſ» ſiez de nous parler en maîtres, » voyant à quel dégré de puiſ» ſance ſe ſont élevés les Latins, » depuis que, par un bienfait des » dieux, ils ont vaincu les Samnites » & fait alliance premièrement » avec les Sidiciniens & les Cam» paniens, & tout récemment avec » les Volſques ; & que vos colo» nies elles-mêmes ont préféré » notre Empire au vôtre ; mais, » puiſque vous ne ſçauriez vous » réſoudre à renoncer à votre do» mination tyrannique, quoique » nous ſoyons en état de recou» vrer notre liberté par la force » des armes, nous voulons bien » cependant, en conſidération de » la parenté, vous propoſer des » conditions raiſonnables, & qui » ne ſoient pas plus favorables » à un peuple qu'à l'autre, puiſ» qu'il a plu aux dieux de mettre » entr'eux une parfaite égalité. Il » faut que des deux Conſuls, l'un » ſoit pris de Rome, & l'autre » du Latium ; que le Sénat ſoit » compoſé d'autant de Latins que » de Romains ; & que par-là nous » ne faſſions avec vous qu'un » même peuple & une même » république. Et comme la capi» tale de l'Empire ne peut être » que d'un côté, & qu'il faut né» ceſſairement qu'un parti céde à » l'autre en ce ſeul point, nous » conſentons que Rome ſoit le » ſiége de l'Empire, & que nous » portions tous le nom de Ro» mains, priant les dieux que ce » traité tourne à l'avantage des » uns & des autres. «

Les Romains avoient alors, dans la perſonne de T. Manlius, un conſul qui n'étoit, ni moins fier, ni moins violent qu'Annius ; car, bien loin de retenir ſa colère, il déclara que ſi les Sénateurs étoient aſſez inſenſés, pour ſe laiſſer donner la loi par un Sétinien, il viendroit dans le Sénat armé d'un poignard, & tueroit, de ſa main, tout autant de Latins qu'il en verroit dans l'aſſemblée. Et ſe tournant vers la ſtatue de Jupiter : » Dieu puiſſant, dit» il, ſouffrirez-vous qu'on intro» duiſe dans votre ſacré temple » des étrangers, pour y faire les » fonctions de Sénateurs & de » Conſuls, & vous y tenir vous» même comme priſonnier & » comme vaincu ? Eſt-ce ſur ce » pied-là, peuples Latins, que » les trois Tullus & L. Tarquin » ont traité avec vos peres ? Ne » vous ſouvient-il plus de la ba» taille du lac Régille ? Avez» vous déjà oublié & vos ancien» nes actions & les bienfaits que » vous avez reçus de nous ? «

Ce diſcours du Conſul excita contre les Latins l'indignation de

tous les Sénateurs. On ajoûte même que, comme ils prenoient les dieux à témoins de la rupture du traité, & qu'ils imploroient leur secours & leur vengeance, Annius sortit brusquement du Sénat, en se moquant de Jupiter en des termes pleins de mépris & d'impiété, & que comme il marchoit à grand pas, & tout bouillant de colère, il tomba du haut du dégré en bas, & donna de la tête contre une pierre si lourdement qu'il se tua. Tite-Live ne donne point ce fait pour certain, parce que tous les Auteurs n'en convenoient pas, non plus que l'horrible tempête que quelques-uns assurent s'être élevée dans le tems que les Sénateurs prioient les dieux de punir la perfidie des Latins. Car, ajoûte l'Historien, s'il se peut faire qu'il y ait du vrai, il n'est pas possible non plus que les Écrivains n'aient embelli leur récit de ces circonstances propres à faire craindre aux impies la colère & la vengeance célestes.

ANNIUS [T.], *T. Annius*, (a) T. Α᾽ννιος. L'an de Rome 534, il fut envoyé en qualité de Triumvir pour partager les campagnes aux colonies de Crémone & de Plaisance, qu'on avoit établies depuis peu le long du Pô, dans la Gaule Cisalpine. Ses collégues étoient C. Lutatius & C. Servilius. Quelques-uns mettent Q. Acilius & C. Hérennius à la place de C. Servilius & de T. Annius. Quoiqu'il en soit, dans le tems que les Triumvirs faisoient le partage du territoire en question, les Boïens, avec les Insubriens, ayant pris brusquement les armes, se répandirent dans ce même territoire; & ils jettérent dans tout le païs tant d'effroi, que non seulement les gens de la campagne, mais les députés Romains, ne comptant pas assez sur les murailles de Plaisance, se réfugiérent à Modène avec beaucoup de précipitation. *Voyez* Acilius.

ANNIUS, *Annius*, Α᾽ννιος, (b) étoit contemporain de Tibérius Gracchus. Ce fameux Romain, par le peu de ménagément qu'il gardoit avec le Sénat, se trouva, l'an de Rome 619, exposé à mille invectives & à mille reproches. Mais, il n'eut point de plus rude assaut à soûtenir que celui que lui livra cet Annius, homme qui ne lui étoit nullement comparable, ni pour la naissance, ni pour les talens, ni pour les mœurs; mais qui, dans les altercations, avoit un art singulier pour embarrasser ses adversaires, par des questions captieuses, ou par de fines & droites reparties.

Annius eut l'audace de sommer Tibérius de convenir qu'il avoit outragé un Magistrat, dont la personne étoit sacrée. Le Tribun, offensé, convoque sur le champ l'assemblée du peuple, y traduit Annius, & se prépare à l'accuser. Mais, celui-ci sentant combien la partie seroit inégale, eut recours

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 25.
(b) Plut. Tom. I. pag. 831. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 209, 210.

à ce qui faisoit sa force. Il demanda à Tibérius la permission de lui faire une question. Tibérius y consentit, & tout le peuple demeura en silence. Alors Annius dit ce peu de paroles : » Vous voulez » vous venger de moi. Je suppo» se que j'implore le secours d'un » de vos collégues. S'il me prend » sous sa protection, & qu'en » conséquence vous vous mettiez » en colère, le dépouillerez-vous » du Tribunat ? « Tibérius, à cette demande, fut tellement déconcerté, que quoiqu'il fût l'homme du monde le plus en état de parler sans préparation, & le harangueur le plus hardi & le plus déterminé, il demeura muet, ne répondit pas une seule parole, & congédia l'assemblée sur le champ.

ANNIUS, *Annius*, Ἄννιος, (*a*) officier de C. Marius. Ce fut cet officier qu'on envoya, l'an de Rome 665, avec plusieurs soldats pour couper la tête à M. Antoine, l'Orateur, & l'apporter à son maître. Quand on fut arrivé à la maison où étoit Antoine, Annius demeura à la porte ; & ses soldats étant montés par un méchant petit escalier dans la chambre, & ayant envisagé Antoine, ils se renvoyoient les uns aux autres l'exécution ; tant l'éloquence de ce personnage, comme une Sirène enchanteresse, étoit pleine de douceur, de persuasion & de grace. Il n'eut pas plutôt commencé à parler & à les prier de lui sauver la vie, qu'il ne s'en trouva pas un qui eût le cœur assez dur pour mettre la main sur lui, ni qui osât le regarder en face ; mais, baissant tous la vue, ils se mirent à pleurer.

Comme cela duroit long-tems, Annius, qui s'impatientoit, monta dans la chambre, & vit Antoine qui parloit à ses soldats, & ses soldats si charmés & si enchantés de son éloquence, qu'ils en étoient attendris. Il les appelle lâches & traitres ; & courant à Antoine, il lui coupa la tête de sa propre main, & l'apporta à Marius. Ce barbare étoit encore tout sanglant, lorsqu'il la présenta à son maître, aussi barbare que lui ; car, il prit de ses mains la tête d'Antoine, & ne craignit point de souiller la table, qui étoit regardée par les Anciens comme quelque chose de sacré, du sang d'un si illustre Citoyen, & d'un si grand Orateur. Quand il eut donné le tems à ses yeux de se repaître de ce cruel spectacle, il la rendit pour être placée sur la tribune aux harangues.

ANNIUS [C.], *C. Annius*, Κ. Ἄννιος, lieutenant de Sylla. *Voyez* C. Annius.

ANNIUS MILON, *Annius Milo*, Ἄννιος Μίλων. *Voyez* Milon.

ANNIUS [T. ANNIUS SCAPULA], *T. Annius Scapula*. *Voyez* Scapula.

(*b*) Salluste, dans l'histoire qu'il nous a laissée de la conjuration de Catilina, nomme parmi les complices P. Annius de l'ordre des Sénateurs, & Q. Annius. Et

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 431. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 571, 572.

(*b*) Sallust. in Catilin. c. 10, 33. In Jugurth. c. 26, 51.

dans l'histoire de la guerre de Jugurtha contre les Romains, il fait mention 1.° d'un L. Annius, tribun du peuple avec P. Lucullus; ces deux tribuns, qui, par leurs querelles, donnoient alors d'horribles secousses à la République, vouloient, à toute force, être continués dans leurs charges 2.° d'un C. Annius, préfet de quatre cohortes Liguriennes, qu'on envoya à Leptis sur la demande que ceux de cette Ville en avoient faite.

(a) Cicéron de même, dans ses harangues, nomme plusieurs Annius. 1.° C. Annius Asellus, qui mourut dans le tems que C. Sacerdos étoit préteur, & qui ne laissa qu'une fille, qu'il avoit constituée son héritière; mais, Verrès trouva le moyen de lui enlever la succession. 2.° C. Annius Bellienus, lieutenant de M. Fonteius, dans la Gaule. 3.° M. Annius Appius de Camerte, ville d'Italie, auquel Marc-Antoine accorda le droit de bourgeoisie. 4.° M. Annius, chevalier Romain, qui déposa contre Verrès, &c.

ANNIUS, *Annius*, Ἄννιος, (b) surnommé RUFUS. Il succéda dans le gouvernement de Judée à Ambivius, & eut, pour successeur, Valérius Gratus. Il gouverna cette province, depuis l'an du monde 4016, jusqu'en 4018. Ce fut pendant son gouvernement qu'arriva la mort d'Auguste. Il avoit été envoyé par ce prince en Judée. Il fut rappellé par Tibère.

ANNIUS, *Annius*, Ἄννιος, (c) surnommé BASSUS, lieutenant de la onzième légion, l'an de Rome 821. Cette légion, grossie de six mille Dalmates, étoit commandée par Pompeus Sylvanus, homme consulaire. Mais, comme cet officier avoit peu d'expérience dans la guerre, & qu'il passoit à raisonner le tems où il falloit agir, Annius Bassus avoit toute l'autorité sur les troupes; & prenant, en apparence, les ordres de Sylvanus, il le gouvernoit en effet, observoit avec attention toutes ses démarches, & lui suggéroit adroitement tout ce qu'il étoit à propos de faire.

ANNIUS, *Annius*, Ἄννιος, (d) qui fut surnommé FAUSTUS, étoit de l'ordre des Chevaliers. Comme il avoit fait, sous l'Empire de Néron, le métier de Délateur, & qu'il avoit accusé, entr'autres, le frere de Vibius Crispus, celui-ci le cita devant le Sénat après la mort de l'Empereur. Il se fondoit sur un arrêt que le Sénat avoit rendu tout récemment, pour obliger les accusateurs à rendre compte de de leur conduite. Cet arrêt subsistoit encore, quoiqu'il fût aussi souvent négligé qu'exécuté, selon que les accusés étoient foibles ou puissans. Mais, outre cet acte que Crispus faisoit valoir, il employoit encore toute son éloquence, son pouvoir, & son crédit, pour

(a) Cicer. in Verr. L. III. c. 9, 73. L. VII. c. 59, 121. Pro Fontei. c. 7. Pro Corn. Balb. c. 36.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 619.

(c) Tacit. Hist. L. III. c. 50. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 213, 214.

(d) Tacit. Hist. L. II. c. 10.

opprimer l'accusateur de son frere ; & il avoit tant fait, qu'il avoit engagé la plus grande partie des Sénateurs à demander qu'Annius Faustus fût puni de mort, sans qu'on voulût entendre sa défense.

Les autres au contraire étant d'autant plus favorables à cet accusé, que son adversaire avoit plus de puissance & d'autorité, vouloient qu'on lui fît connoître ses crimes, & que quelqu'odieux & coupable qu'il pût être, on lui laissât, suivant l'usage, le tems & la liberté de répondre. Cette opposition fit différer son jugement de quelques jours ; & à la fin il fut condamné, mais d'un consentement moins unanime que sa malice & sa cruauté ne le méritoient. Car, on se souvenoit que Crispus lui-même s'étoit enrichi dans le métier, dont il faisoit un crime à son ennemi ; ensorte qu'on trouvoit qu'Annius Faustus auroit été légitimement condamné & puni, si ç'eût été à la poursuite d'un autre. Son arrêt fut prononcé, l'an de Rome 821.

ANNIUS, *Annius*, Ἄννιος, (a) qu'on surnomma GALLUS, étoit un homme de beaucoup d'expérience & de capacité. Othon, dont il suivit constamment le parti, lui confia le commandement de l'armée, qui devoit marcher contre Cécinna & Valens, l'an de Rome 821. Vestricius Spurinna commandoit conjointement avec lui. Celui-ci ayant été envoyé devant pour défendre les bords du Pô, écrivit quelque tems après à Annius Gallus pour lui apprendre la levée du siége de Plaisance, tout ce qu'il avoit fait pour sauver cette place, & les démarches présentes de Cécinna.

Annius, qui étoit actuellement en chemin avec une légion, pour venir à son secours, dans la crainte, qu'avec un petit nombre de cohortes, il ne fût obligé de céder à la force des troupes aguerries de Germanie, n'eut pas plutôt appris que Cécinna & les siens avoient été repoussés, que ses soldats brûlant du desir de combattre, lui firent presque violence, pour l'obliger à les mener contre l'ennemi ; ensorte qu'ayant appaisé la sédition, avec beaucoup de peine, il conduisit sa légion à Bédriac, petit bourg, situé entre Crémone & Vérone, & célebre par le malheur de deux armées Romaines, qui y furent défaites à peu d'intervalle l'une de l'autre. Malgré une conduite si sage, il fut accusé de trahison ; & cela, par les plus lâches de ses soldats.

Une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval, l'ayant empêché de suivre l'armée, on ne laissa pas d'envoyer le consulter dans l'endroit, où il étoit resté pour se guérir, sur le projet d'Othon, qui vouloit attaquer Vitellius. Il fut d'un avis contraire ; mais on n'y eut point d'égard, non plus qu'à celui de Celsus qui avoit opiné de même. L'événement fit voir que ces deux Géné-

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 87. L. II. c. 11, 23, 33. L. IV. c. 67. L. V. c. 19. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 87. & suiv.

raux parloient fort juste ; car, les Othoniens furent battus deux fois de suite, & les soldats attribuant leur défaite à la trahison des officiers, leur faisoient mille insultes. Annius fut le seul qui conserva quelque autorité sur cette multitude effrénée. A force de prieres & de remontrances, il vint à bout de les appaiser, & de leur faire comprendre qu'ils ne devoient pas ajoûter au malheur de leur défaite, une discorde qui acheveroit de les détruire ; que soit qu'ils voulussent s'en tenir à l'événement du dernier combat, ou reprendre tout de nouveau les armes, leur salut dépendoit uniquement de leur union. Le lendemain on se détermina à demander la paix au vainqueur. Et Annius Gallus fut chargé, avec Celsus, d'aller la négocier auprès de Vitellius, qui fut enfin reconnu Empereur des toutes les troupes.

Comme Tacite ne marque point ce que devint Annius Gallus sous Vitellius, il y a lieu de croire qu'il fut compris dans le pardon que ce prince accorda aux généraux d'Othon, son prédécesseur & son ennemi. En effet, sous le successeur de Vitellius ; c'est-à-dire, sous l'empire de Vespasien, on vit encore Annius Gallus, chargé du commandement des troupes dans la Gaule, ainsi que dans la haute Germanie, où Cérialis lui envoya un jour la quatorzième légion.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*a*) surnommé LIBO, parent de Marc-Auréle. Il servit en Syrie, en qualité de lieutenant général, sous Vérus, qui étoit frere de l'Empereur, & pour lequel il manqua de déférence ; car, au lieu de prendre ses ordres, il déclaroit que dans les doutes qu'il pourroit avoir, il écriroit à Rome. Il mourut subitement, & il parut sur son corps des marques de poison ; ensorte que tout le monde demeura persuadé que Vérus étoit l'auteur de cette mort. Marc-Auréle, si nous nous en rapportons à Capitolin, ne crut point son frere coupable, & il est vrai qu'il ne lui donna aucun signe de mécontentement. Il souffrit même que Vérus mariât la veuve de Libo à Agaclytus, l'un de ses affranchis. Il poussa la complaisance juqu'à assister à ces noces.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*b*) surnommé POLLION, épousa Servilie, fille de Soranus. Vers l'an de Rome 785, il fut accusé de crime de leze-majesté, ainsi que plusieurs autres, tous personnages d'une haute naissance, & quelques-uns revetus des premières dignités. Vinicianus, son fils, fut du nombre des accusés. Tibère se réserva la connoissance de l'affaire d'Annius, de Vinicianus, & de Mam. Scaurus, qu'il disoit vouloir juger avec le Sénat ; & comme il ne revint jamais à Rome, ils évitérent le péril, à l'exception néanmoins de Scaurus, qui fut de nouveau accusé deux ans après.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 413, 414.

(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 9. L. XV. c. 56, 71. L. XVI. c. 31. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 576. Tom. II. pag. 464.

Plusieurs années après, Annius fut accusé par Quinctianus & Sénécion, ses intimes amis, d'avoir eu part à une conjuration formée contre Néron; & quoiqu'il n'en eût pas été convaincu, l'on ne laissa pas de l'exiler sur de simples soupçons. C'est dans le même tems que Servilie, sa femme, accusée de magie, fut condamnée à perdre la vie.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*a*) qu'on surnomma VINICIANUS, étoit fils d'Annius Pollion. Il fut accusé comme son pere de crime de leze-majesté, environ l'an de Rome 785. Mais, cette affaire n'eut point de suite, parce que l'Empereur, qui s'en étoit réservé la connoissance, sous prétexte de l'examiner avec le Sénat, ne revint point à Rome.

Échappé de ce danger, Annius Vinicianus n'en fut pas plus tranquille pour cela. Remuant sans doute par caractère, il se rendit complice de plusieurs conjurations. Il falloit cependant que ce fût l'une des premières têtes du Sénat, puisqu'après la mort de Caius, contre lequel il avoit conjuré, on le mit sur les rangs, pour l'élever à l'Empire. Claude, qui fut alors choisi, se comporta d'abord avec beaucoup de douceur. Mais, ayant changé, dans la suite de conduite, il répandit l'allarme parmi les Grands. Vinicianus crut avoir plus à craindre qu'un autre, & il résolut de tout tenter pour éloigner le danger qui le menaçoit. Mais, il n'avoit point de forces à ses ordres. Il se lia donc avec Furius Camillus Scribonianus, qui, étant dans les mêmes sentimens que lui, commandoit une armée considérable en Dalmatie. Camillus, de concert avec Vinicianus, & vraisemblablement avec plusieurs autres, se révolta ouvertement. Aussi-tôt, un grand nombre de Sénateurs & de Chevaliers Romains se déclarérent pour eux.

On sçait peu de choses de ce mouvement, qui fut bientôt découvert; & comme on faisoit des recherches très-rigoureuses contre les complices, Annius Vinicianus se tua lui-même, l'an de Rome 793 & de J. C. 42.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*b*) surnommé VIVIANUS, épousa la fille de Corbulon. Il n'étoit pas encore Sénateur, à cause de sa jeunesse, l'an de Rome 818, quoiqu'il fût dès-lors lieutenant de la cinquième légion. Cette même année, son beau-pere, sous les ordres duquel il servoit en Asie, ayant ménagé une entrevue avec Tiridate, roi d'Arménie; Annius & Tibérius Alexandre allérent trouver ce Prince dans son camp, partie pour lui faire honneur, partie pour lui servir d'ôtages, & le rassurer contre les embûches qu'il pouvoit appréhender.

Il accompagna ensuite Tiridate à Rome, & fut fait Consul par Néron, l'an de J. C. 67.

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 9. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 576. Tom. II. pag. 77. *& suiv.*

(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 28.

Mais, ſous ſon Conſulat même, Corbulon, ſon beau-pere, fut réduit, pour prix de ſes ſervices, à ſe faire mourir lui-même; & apparemment Annius fut enveloppé dans ſa diſgrace.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*a*) ſurnommé VÉRUS, biſaieul de Marc-Auréle, étoit de la ville d'Ucubis, ou Succubis dans la Bétique, province d'Eſpagne. S'étant tranſporté à Rome, il y parvint à la Préture. La nobleſſe de ſa famille pouvoit être ancienne, & on lui attribue une origine bien illuſtre, mais chimérique ſans doute, en la faiſant deſcendre de Numa. Son illuſtration conſtante ne remonte pas au de-là de la quatrième génération.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*b*) auſſi ſurnommé VÉRUS, & fils du précédent, porta la ſplendeur de ſa maiſon au plus haut dégré, & devint Patricien, trois fois Conſul, & Préfet de la Ville.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*c*) ſurnommé encore VÉRUS, fils du précédent, mourut peu avancé en âge, étant actuellement Préteur. Il avoit épouſé Domitia Calvilla Lucilla, fille de Calviſius Tullus, qui fut deux fois Conſul. Cet Annius fut pere de l'empereur Marc-Auréle.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, également ſurnommé VÉRUS, & fils du précédent. Il eſt plus connu ſous le nom de Marc-Auréle. *Voyez* Auréle.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*d*) qui fut ſurnommé SEVERUS, étoit beau-pere de Gordien l'ancien, qui, juſqu'à ſa Préture, ne s'aſſit jamais devant lui, & ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans aller lui rendre ſes devoirs.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος, (*e*) ſurnommé FETIALIS, étoit un écrivain Latin, duquel Pline fait mention. Il avoit compoſé des Annales. Le même Pline parle ailleurs d'un autre Annius, qui avoit le ſurnom de Plocamus.

ANNIUS, *Annius*, Α'ννιος. (*f*) Cet Annius, qui étoit de Viterbe, eſt fort connu dans la république des Lettres, par les ouvrages, qu'il a ſuppoſés.

ANNOMINATION, *Annominatio*, figure de Rhétorique. C'eſt une alluſion, qui roule ſur les noms, un jeu de mots. Cette figure eſt ordinairement froide & puérile. On ne laiſſe pas d'en trouver quelques-unes dans Cicéron. Elles n'en ſont pas meilleures pour cela.

ANNONA, *Annona*. On donnoit ce nom à la Déeſſe de l'abondance & des proviſions de la bouche.

Ce mot *Annona* au ſingulier, ſignifie généralement toutes ſortes de proviſions de bouche, comme le bled, le vin, l'huile, la vian-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 329.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 329.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 329.
(*d*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 315.
(*e*) Plin. L. VI. c. 23. L. XXXIV. c. 6.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. XIII. pag. 83, 84.

de, &c. *Annonæ* au pluriel, signifie seulement des pains. Ainsi dans les Anciens, il faut entendre, par *singulæ Annonæ*, un pain à chacun; par *binæ Annonæ*, deux pains; *ternæ Annonæ*, trois pains. Il y avoit encore *Annona militaris*; c'est-à-dire, les vivres pour les armées.

A Rome, le gouvernement donnoit une attention extrême à tout ce qui concernoit ces différens objets. Outre le soin qu'en prenoient les Édiles, & en particulier celui qu'on nommoit Céréalis, il y avoit un magistrat appellé *Præfectus Annonæ*; c'est-à-dire, l'Intendant des vivres, qui veilloit à ce que les marchés fussent bien pourvus de toutes sortes de denrées; qu'elles fussent de bonne qualité; qu'il ne se commît point de fraude dans les poids & dans les mesures, &c.

ANNONCIATION, (*a*) *Annunciatio*. Ce mot est composé de la préposition Latine *ad*, & du verbe *nuntiare*, annoncer, déclarer une chose à quelqu'un. Les Grecs l'appellent εὐαγγελισμός, *faustus nuncius*, bonne nouvelle; χαιρετισμός, *salutatio*, salutation.

L'Annonciation est une fête, dans laquelle l'Église Chrétienne célebre la Conception, ou plutôt l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein de la Vierge Marie. L'ange Gabriël en avoit porté la première nouvelle à Zacharie, en lui disant qu'il auroit un fils, qui seroit le précurseur & le prophéte du Messie. Six mois après, le même ange Gabriël fut envoyé en une ville de Galilée, appellée Nazaréth, à la Vierge Marie, de la tribu de Juda & de la famille de David. L'Ange lui dit: » Je vous salue, » ô pleine de grace; le Seigneur » est avec vous; vous êtes bénie » entre toutes les femmes. « Marie l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles; & elle pensoit en elle-même, quelle pouvoit être cette salutation. L'Ange lui dit de nouveau: » Ne craignez point, » Marie, vous avez trouvé grace » devant Dieu. Vous concevrez, » & enfanterez un fils, à qui vous » donnerez le nom de Jesus. Il » sera grand, & sera appellé le » Fils du Très-Haut. Le Seigneur » lui donnera le trône de David, » son pere, & il regnera éternel» lement sur la maison de Jacob. » Son regne n'aura point de fin. «

Alors Marie dit à l'Ange: » Comment cela se fera-t-il? car, » je ne connois point d'homme. « L'Ange lui répondit: » Le Saint-» Esprit surviendra en vous, & » la vertu du Très-Haut vous » couvrira de son ombre. C'est » pourquoi le Fruit saint, qui » naîtra de vous, sera appellé le » fils de Dieu. Et sçachez qu'Éli» sabeth, votre cousine, a conçu » elle-même un fils dans sa vieil» lesse, & que c'est ici le sixième » mois de sa grossesse; parce qu'il » n'y a rien d'impossible à Dieu. « Marie lui dit alors: *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit, selon votre parole*. En même-tems, l'Ange se sépara d'elle, & elle

(*a*) Luc. c. 1. v. 17. *& seq.*

conçut, par l'opération du Saint-Esprit, le Fils unique de Dieu le Pere, attendu depuis quatre mille ans, pour être le bonheur, la lumière & le salut de tous les hommes.

L'Église célebre la mémoire de ce Mystère, le 25 Mars. Saint Augustin dit que de son tems l'Église, par une ancienne tradition, croyoit que le Sauveur du monde avoit été conçu ce jour-là. Non seulement l'Église Latine & l'Église Grecque ont choisi le 25 Mars pour célébrer ce Mystère; mais encore les Syriens, les Chaldéens, les Cophtes font la même chose. Cette assertion paroît fondée principalement sur ce que l'on a cru que J. C. étoit né le 25 Décembre; & par une suite de ce sentiment, qu'il avoit été conçu le 25 Mars, parce qu'ordinairement il y a neuf mois entre la conception & la naissance des enfans.

ANNOTATION, *Adnotatio*, terme de littérature, composé de la préposition *ad*, & de *nota*. L'Annotation est un commentaire succint, une remarque sur un livre, un écrit, afin d'en éclaircir quelques passages ou d'en tirer des connoissances. Les Critiques modernes ont fait de sçavantes Annotations sur les Écritures & les Auteurs classiques.

ANNULUS. (*a*) Le mot *Annulus* en Latin, se prenoit presque généralement pour toutes les choses, qui étoient de figure circulaire, à peu près de même que se prend aujourd'hui le mot *Anneau*. Mais, il se prend aussi en particulier pour les bagues, qu'on mettoit aux doigts. *Voyez* Bagues.

ANOB, *Anob*, Ἐνώβ, (*b*) de la tribu de Juda, étoit fils de Cos.

ANOBRETH, *Anobreth*, (*c*) nom d'une nymphe, qui fut l'une des femmes de Saturne, & mere de Ieud. Anobreth signifie, suivant la remarque de Bochart, *ex gratia concipiens*; & l'application de ce nom à Sara est sensible.

ANOCHUS, *Anochus*, (*d*) Ἄνοχος, fils d'Adamante Tarentin. Il remporta le prix du stade & de la longue course. On voyoit à Delphes la statue de cet Athléte, qui étoit un ouvrage d'Agéladas d'Argos.

ANOGON, *Anogon*, étoit fils de Castor & d'Hilaire.

ANOMAL [Verbe], *Verbum Anomale*. Les verbes Anomaux sont ceux, qui, dans leur conjugaison, ne suivent pas la régle des autres. Il y a dans toutes les langues des verbes Anomaux, des infléxions de mots Anomales & irrégulières. Ce mot est formé de α privatif, & de ὁμαλός, *planus*, *æqualis*, uni, égal. Ainsi Anomal veut dire, qui n'est pas égal, qui ne suit pas la régle des autres.

Par exemple, la régle de la troisième conjugaison porte qu'on dira, *lego*, *legis*, *legit*. On devroit dire de même, *fero*, *feris*,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 224.

(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 8.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom I. pag. 49, 50.

(*d*) Pauf. pag. 370.

ferit. Cependant on dit, *fero*; *fers*, *fert*. Le verbe *fero*, est donc un verbe Anomal en Latin.

ANOMALIE, *Anomalia*, terme de Grammaire. Il se dit de l'irrégularité de la conjugaison de plusieurs verbes dans chaque langue; comme *volo*, en Latin; ἔρχομαι, en Grec; aller, en François.

ANONE [la Fontaine], *Fons Anonus*, πηγὴ Ἀνονός. (a) Cette Fontaine étoit dans la Laconie, province du Péloponnèse, auprès de Derrhion, vers le mont Taigete.

ANONYME, *Anonymus*, terme de littérature, formé du Grec ἀνώνυμος; qui est dérivé lui-même de α privatif, & de ὄνομα, *nomen*, nom, avec un ν pour rendre la prononciation plus douce. Ainsi, Anonyme signifie, qui n'a point de nom, ou dont le nom n'est pas connu. On donne cette épithéte à tous les ouvrages, qui paroissent sans nom d'Auteur, ou dont les Auteurs sont inconnus.

ANOPÉE, *Anopæa*, Ἀνοπάια, (b) nom d'un chemin de Gréce. Il commençoit au fleuve Asope, qui couloit par l'ouverture d'une montagne, portant aussi le nom d'Anopée, & passoit par-derrière la montagne. Il alloit finir près de la Pierie, qu'on appelloit Mélampyge, & non loin des loges des Cercopes, ainsi que de la ville d'Alpène, qui étoit la première des Locriens, en venant vers les Méliens. Ceux-ci avoient autrefois découvert ce chemin, par lequel ils conduisirent les Thessaliens contre les Phocéens, lorsqu'ils pensoient être en sûreté, après avoir fait bâtir une muraille, pour empêcher qu'on n'allât leur faire la guerre.

Dans la suite, un certain Épialtes, fils d'Eurydème, dans l'espérance d'obtenir quelque récompense, découvrit à Xerxès le chemin d'Anopée, qui conduisoit aux Thermopyles, & fut cause par ce moyen que les Grecs, qui gardoient cet endroit, furent défaits par les ennemis.

ANOSIA, *Anosia*, épithéte donnée à Vénus, qui veut dire impitoyable. Ce fut pour la même raison qu'on l'appella Androphone. *Voyez* Androphone.

ANQUISITION, *Anquisitio*. Dans toutes les accusations, l'accusateur concluoit à telle peine ou amende qu'il jugeoit à propos; & sa réquisition s'appelloit *Anquisitio*.

ANSIBARIENS, *Ansibarii*, (c) peuples de la Germanie. Lorsque les Romains, sous la conduite d'Avitus, faisoient la guerre aux habitans de cette contrée, l'an de Rome 814, les Ansibariens, chassés de leur patrie, par les Chauces, ne demandoient qu'un exil où ils pussent vivre en sûreté. C'étoit cependant, au rapport de Tacite, une nation puissante par sa multitude, & soûtenue par la compassion de ses voisins. Ils avoient à leur tête un chef illus-

(a) Pauf. pag. 431, 432.
(b) Herod. L. VII. c. 213. & seq.

(c) Tacit. Annal. L. XIII, c. 55, 56.

tre, & des plus attachés aux Romains, nommé Bojocalus.

Il leur représenta : » Qu'au » tems de la révolte des Chérusques, Arminius l'avoit fait charger de chaînes, & que depuis » ce tems-là il avoit servi sous » Tibère & sous Germanicus; » qu'à cinquante ans de services, » il vouloit encore ajoûter celui » de soumettre sa nation aux Romains. Mais, pourquoi laisser » tant de terres incultes, sous » prétexte d'y envoyer paître, » dans le besoin, quelques troupeaux appartenans aux soldats? Qu'à la bonne heure ils » en réservassent une partie pour » les animaux, pourvu qu'ils ne » réduisissent pas, en solitude & » en désert, un païs, où ils pouvoient établir un peuple, qui » leur seroit toujours attaché; » que ce terrein avoit appartenu » d'abord aux Chamaves, de qui » il étoit passé aux Tubantes, & » ensuite aux Usipiens; que comme le ciel étoit la demeure des » dieux, la terre étoit celle des » hommes, & que celle qui se » trouvoit inhabitée, étoit au premier occupant. Ensuite, levant » les yeux vers le soleil & les autres astres, il leur demandoit, » comme s'il eussent été capables » de l'entendre, s'ils prenoient » plaisir à éclairer des campagnes » désertes, & s'il n'étoit pas plus » à propos de les submerger sous » les eaux de la mer, pour abîmer » avec elles un peuple, qui faisoit profession de désoler les » autres nations. «

Avitus, peu touché de ces remontrances, répondit en général aux Ansibariens, qu'il falloit obéir aux plus forts; & que ces mêmes dieux qu'on venoit d'invoquer, avoient laissé aux Romains le pouvoir absolu d'ôter & de donner à qui il leur plaisoit, sans reconnoître d'autres arbitres qu'eux-mêmes. Mais, il dit en particulier à Bojocalus qu'il lui donneroit des terres pour sa subsistance, en considération de ses services passés. Bojocalus rejetta cette offre, qu'il regardoit comme la récompense odieuse d'une trahison. » Nous » pourrons bien, ajoûta-t-il, » n'avoir pas assez de terres pour » vivre, mais, nous en aurons » toujours assez pour mourir. « Après cet entretien, le Romain & lui se séparérent fort mécontens l'un de l'autre.

Aussi-tôt, les Ansibariens tâchérent de soulever les Bructères, les Tenctères & les autres nations plus éloignées. Avitus, de son côté, écrivit à Curtilius Mancia, lieutenant de l'armée du haut Rhin, de passer aussi-tôt ce fleuve, pour les venir attaquer par derrière. Pour lui, en attendant, il entra avec ses troupes sur les terres des Tenctères, les menaçant d'y mettre tout à feu & à sang, s'ils ne renonçoient à l'alliance des Ansibariens. Ils obéirent sur le champ, & la même crainte détacha aussi les Bructères de cette ligue; ensorte que les Ansibariens, étant encore abandonnés des autres nations, qui ne vouloient pas s'exposer à périr avec eux, se retirérent plus avant dans le païs des Usipiens & des Tu-

bantes. Mais, en ayant encore été chassés, ils eurent recours aux Cattes, puis aux Chérusques; & enfin après avoir long-tems erré d'un lieu dans un autre, toujours pauvres, toujours rebutés comme ennemis de ceux dont ils imploroient l'assistance, ils périrent tous, les jeunes gens dans les combats, & les vieillards avec les femmes & les enfans dans la servitude. Il y en a qui croyent que les Ansibariens habitoient le païs, où est à présent Deventer.

ANTAGONISTE, *Antogonista*, Ἀνταγωνιστὴς, terme qui, chez les Anciens, vouloit dire un ennemi sous les armes & en bataille. Ce terme vient de ἀντὶ, *contra*, contre, & ἀγωνίζομαι, *pugno*, je combats.

Le mot *Antagoniste* aujourd'hui est moins en usage pour signifier un des tenans dans des combats qui se vuident par les armes, que pour exprimer l'un ou l'autre contendant dans des disputes littéraires ou dans des jeux d'exercice. Il est quelquefois absolu, & quelquefois relatif. Ainsi, un répondant qui se tient sur la défensive, & qui tâche de résoudre les objections qu'on lui propose, a des Antagonistes; mais on ne peut pas dire qu'il soit l'Antagoniste des personnes qui disputent contre lui.

Au contraire, deux partis, qui soûtiennent des opinions opposées, & qui se proposent l'un à l'autre des difficultés, sont réciproquement Antagonistes. C'est pourquoi, les Newtoniens sont les Antagonistes des Cartésiens; ceux-ci sont à leur tour les Antagonistes des Newtoniens.

ANTAGORAS, *Antagoras*, Ἀνταγόρας, (*a*) capitaine de Chio, contemporain d'Aristide. Comme les alliés des Grecs, après la bataille de Platée, qui se donna 479 avant l'Ére Chrétienne, ne pouvoient supporter la sévérité avec laquelle les Lacédémoniens commandoient & qu'ils demandoient à obéir plutôt aux ordres des Athéniens; Aristide les ayant entendus, leur répondit qu'il voyoit dans leur discours beaucoup de de nécessité & de justice; mais, qu'il manquoit seulement quelque action, qui en marquât la sincérité & la vérité, & qui, étant exécutée, jettât leurs troupes dans l'impossibilité de changer de sentiment.

Sur cette réponse, Antagoras & Uliade de Samos, ayant conspiré ensemble, & s'étant liés par les plus grands sermens, allérent attaquer, près de Byzance, la galére de Pausanias, général des Lacédémoniens, qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pausanias, voyant cette insolence, se leva transporté de colère, & leur dit d'un ton menaçant, que bientôt il leur feroit sentir que ce n'étoit pas à sa galére qu'ils avoient fait cette insulte, mais à leur propre païs. Ils ne firent que se moquer de ses menaces. Ils lui dirent qu'il n'avoit qu'à se retirer, & qu'il devoit bien remercier la fortune, qui l'avoit secouru à Platée; car,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 333.

c'étoit le ſeul reſpect que les Grecs conſervoient pour ce grand exploit, qui les retenoit, & qui les empêchoit de ſe reſſentir & de ſe venger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits. La fin fut qu'ils quittérent les enſeignes des Spartiates, & ſe rangérent ſous celles des Athéniens.

(a) Pauſanias parle de deux Antagoras, l'un qui étoit de Cos, & pere d'Hégétoridas, l'autre de Rhodes, qui s'étoit vu honoré de la familiarité d'Antigone, roi de Macédoine. Quelques Grammairiens ont écrit que ce dernier avoit fait une Thébaïde.

ANTALCIDAS, *Antalcidas*, Ἀνταλκίδας, (b) capitaine Spartiate, fils de Léon, fut fort dans les intérêts d'Artaxerxe, roi de Perſe. C'eſt pourquoi, il fit enſorte que par les articles de cette paix célebre, conclue en 387 avant l'Ére Chrétienne, les Lacédémoniens abandonnaſſent au Roi toutes les Villes grecques d'Aſie & toutes les Iſles, qui en dépendoient, afin qu'il en jouît tranquillement, & qu'il en tirât tous les tributs comme de ſes propres provinces, ſi l'on peut appeller paix, une paix qui fut la honte & l'opprobre de la Gréce, une paix dont la fin fut plus ignominieuſe que n'auroit été celle de la plus cruelle guerre, après une entière défaite.

C'eſt pourquoi, Artaxerxe, qui avoit toujours eu en abomination tous les autres Spartiates, & qui, ſelon le rapport de Dinon, les regardoit comme les plus impudens de tous les hommes, aima ſingulièrement cet Antalcidas, quand il fut à ſa cour. Un jour, il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une eſſence de très-grand prix, dont il s'étoit ſervi à ſa table, & l'envoya à Antalcidas. Tous les courtiſans furent fort étonnés de cette grande careſſe & de cette faveur inſigne. Mais, il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe & dans ces délices, & de recevoir une telle couronne, lui qui avoit danſé au milieu des Perſes, en contrefaiſant Léonidas & Callicratidas, deux des plus grands perſonnages de Sparte. Surquoi quelqu'un ayant dit devant Agéſilaüs : *Ah la malheureuſe Gréce, où les Lacédémoniens periſſent !* *Ne dis point que les Lacédémoniens periſſent*, répondit vivement Agéſilaüs, *dis plutôt que les Perſes laconiſent.* Mais, la fierté de cette réponſe n'effaça point la honte de cette action ; car, bientôt après, ils perdirent la ſeigneurie de toute la Gréce, par leur défaite à la bataille de Leuctres, où ils firent fort mal ; & toute la gloire de Sparte fut perdue par les articles de cette paix.

Pendant que Sparte tint le premier rang en Gréce, Artaxerxe appella toujours Antalcidas ſon hôte & ſon ami ; mais, après que la perte de la bataille de Leuctres,

(a) Pauſ. pag. 3, 166.

(b) Diod. Sicul. p. 452. Plut. Tom. I. pag. 47, 285, 608, 613, 1022. Xenoph. pag. 537, 538. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 636.

les eut mis fort bas, ils eurent besoin d'argent, & envoyérent Agésilaüs en Égypte; & dans le même-tems Antalcidas retourna en Perse pour presser le Roi d'envoyer du secours aux Lacédémoniens. Mais, le Roi en fit si peu de compte, il le méprisa, & le rejetta tellement, qu'il s'en retourna tout confus à Sparte, où, moqué de ses ennemis, & craignant encore l'indignation des Éphores, il se laissa mourir de faim.

On dit qu'un Athénien disputant un jour contre Antalcidas sur la valeur des deux peuples, & donnant la préférence à son païs, lui dit: » Nous vous avons » plusieurs fois chassés des bords » du Céphise. Il est vrai, lui ré» pondit Antalcidas; mais, nous » ne vous avons jamais chassés » des bords de l'Eurotas. «

On dit encore qu'Agésilaüs voyant que son collégue à la Royauté, Cléombrote, n'étoit pas disposé à marcher contre les Thébains, renonça en cette occasion au privilége de la Loi, qui le dispensoit d'aller à la guerre, quoiqu'il s'en fût déjà servi, se mit à la tête des troupes, & se jetta dans la Béotie, où il fit beaucoup de maux aux Thébains, & en souffrit aussi d'eux; de sorte qu'Antalcidas, le voyant un jour fort blessé, lui dit: » Seigneur Agési» laüs, vous recevez aujourd'hui » un beau salaire de l'apprentis» sage que vous avez fait faire » aux Thébains, en leur ensei» gnant à combattre; ce qu'ils ne » vouloient ni ne sçavoient faire » avant vous. «

ANTANACLASE, *Antanaclasis*, (a) figure de Rhétorique. Ce mot vient du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & ἀνάκλασις, *repercussio*, l'action de frapper de rechef; c'est-à-dire, que la même expression frappe deux fois l'oreille. Ainsi, l'Antanaclase consiste à répéter un mot dans une signification différente, & quelquefois douteuse; comme » laissez les morts » ensevelir leurs morts. «

ANTANAGOGE, *Antanagoge*, figure de Rhétorique. Ce mot est formé du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & ἀναγωγὴ, *ejectio*, l'action de rejetter, autrement de faire réjaillir; c'est-à-dire, une preuve ou accusation qu'on rejette, ou qu'on fait réjaillir contre celui qui la propose, ou qui l'intente.

L'Antanagoge consiste, ou à rétorquer une raison contre celui qui s'en sert, ou à se débarrasser d'une accusation, en la faisant retomber sur celui-même, qui l'a formée, ou en lui imputant quelque autre crime. C'est ce qu'on appelle autrement récrimination.

ANTANDRE, *Antandrus*, Ἄντανδρος, (b) ville de l'Asie mineure, située au pied du mont Ida, au fond du golfe d'Adramytte, vers les frontières de la Troade & de la Mysie. Elle fut

(a) Quint. L. IX. c. 3. Luc. c. 9. v. 60.

(b) Diod. Sicul. p. 322, 351. Strab. pag. 606. Plin. L. V. c. 30. Ptolem. L. V. c. 2. Mém de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 220, 221. Tom. XVI. pag. 415. Tom. XIX. pag. 598, 602, 606.

anciennement habitée par des Pélasges, qui, selon quelques Auteurs, la nommérent ainsi, parce qu'Ascanius, qu'ils avoient fait prisonnier de guerre, leur donna cette Ville pour sa rançon; de sorte qu'Antandre se dit pour ἀντὶ ἐνὸς ἀνδρὸς; ce qui signifie, pour le rachat d'un homme. Cet Ascanius, autrement Ascagne, étoit fils d'Énée, & après la prise de Troye, il fut roi d'Ida. Mais, d'autres content ce point d'antiquité d'une autre maniè[illegible]. Selon eux, Anius, fils d'Apollon & de Créüse, fut pere d'Andrus, qui fit son séjour dans une des Cyclades, y bâtit une Ville, & de son nom l'appella Andros. Quelque-tems après, voyant ses sujets divisés & portés à la révolte, il abandonna cette Ville pour en aller fonder une autre sur le mont Ida, dans un lieu peu éloigné d'Andros, & qui lui parut propre pour son dessein. Il bâtit cette nouvelle Ville sur le modéle de la première, & par cette raison il lui donna le nom d'Antandros. Comme elle manquoit d'habitans, il y fit venir des Pélasges pour la peupler.

Alcée dit que cette Ville fut habitée aussi par les Léleges, peuples originaires de Gréce; & Aristote, cité par Étienne de Byzance, assure dans un ouvrage, dont nous n'avons plus que des lambeaux, que les Cimmériens avoient donné le nom de Cimméris à la ville d'Antandre, & qu'ils en restérent les maîtres pendant un siécle entier. Aussi Pline raconte qu'Antandre porta, en différens tems, le nom d'Édonis, de Cimméris, & d'Antandre.

L'an 423 avant J. C., les Lesbiens qui, à la prise de Mitylène par les Athéniens, s'étoient échappés de leurs mains, & qui se trouvoient en assez grand nombre, avoient formé le dessein de rentrer de force dans leur patrie. Cependant, s'étant contentés de se saisir d'Antandre, ils alloient de-là faire de fréquentes insultes aux Athéniens, qui s'étoient établis à Mitylène. Le peuple, irrité de cet affront, envoya contre eux deux généraux, Aristide & Symmaque, accompagnés d'un nombre convenable de soldats. Ceux-ci, ayant débarqué à Lesbos, passérent delà à la ville d'Antandre, sur le rivage opposé, & en ayant battu les murailles avec vigueur, ils l'emportérent. Ils y tuérent la plûpart des transfuges, & en chassérent les autres; après quoi ils y établirent une garnison, & revinrent ensuite à Lesbos. On croit que le nom moderne d'Antandre est Dimitri dans la Turquie d'Asie.

ANTANDRE, *Antander*, (a) Ἀντανδρος, général des Messéniens, du tems de leur première guerre contre ceux de Lacédémone. Il fut tué dans le troisième combat, qui se donna sous le regne d'Euphaès. Il avoit eu le commandement de la cavalerie, tant pesante que legère. Pytha-

(a) Pauf. pag. 228, 229. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. II, pag. 100. & suiv.

rate le partageoit avec lui.

ANTANDRE, *Antander*, (a) Ἀντανδρος, frere d'Agathocle, tyran de Sicile. Pendant que celui-ci, l'an 310 avant l'Ére Chrétienne, faisoit la guerre en Afrique, Antandre fut assiégé dans Syracuse par les Carthaginois, ayant à leur tête Amilcar. Cet officier voyant la ville réduite à la dernière extrêmité, menaçoit de l'emporter d'assaut. Il envoya pourtant avant toutes choses une ambassade à Antandre, par laquelle il lui fit dire secrétement qu'il lui promettoit aussi-bien qu'à tous les siens, une pleine sûreté, s'il consentoit à lui livrer Syracuse. Antandre, ayant fait assembler son Conseil sur une pareille proposition, après beaucoup de raisons alléguées pour & contre, opina lui-même à se rendre, comme étant de son naturel peu courageux, & d'un caractère différent en tout de celui de son frere. Mais, Érymnon d'Étolie qu'Agathocle avoit laissé auprès de lui pour conseil, lui opposa un avis contraire, & invita toute l'assemblée à une défense vigoureuse, du moins jusqu'à ce qu'on fût pleinement instruit de la vérité de la nouvelle qu'on lui débitoit. Amilcar, bientôt informé du résultat de cette délibération, fit avancer toutes ses machines pour battre les murailles. Ce fut cependant sans succès. Il se vit même obligé bientôt après de s'égloigner de Syracuse.

Environ quatre ans après, Agathocle, sur la nouvelle qu'il eut de la mort de ses fils, que les soldats, qu'il avoit abandonnés lâchement en Afrique, tuérent de dépit, prit en haine tous ceux qui étoient restés dans ce païs. Pour s'en venger, il envoya quelques-uns de ses amis à Syracuse auprès d'Antandre. Ils lui portérent l'ordre de faire égorger sans exception tous les parens des gens de guerre qu'Agathocle avoit employés à l'expédition de Carthage, & qu'il avoit laissés en ce païs-là.

Antandre, exécutant cet ordre avec beaucoup d'exactitude, donna le spectacle d'un carnage plus nombreux qu'on n'en eût encore vu; car, non seulement il fit périr les enfans, les freres & les peres même des absens, mais encore leurs grands peres, s'ils subsistoient encore, gens arrivés à la dernière vieillesse, & auxquels à peine restoit-il encore de la connoissance & du sentiment. On n'oublia pas non plus les enfans à la mammelle, qu'on arrachoit des bras de leurs nourrices, & qui, heureusement pour eux, n'éprouvoient point l'horreur du spectacle, dont ils étoient l'objet eux-mêmes. On comprit dans ce carnage toutes les femmes qui tenoient aux gens de guerre restés dans la Libye, par quelque parenté, ou par quelque alliance; en un mot, tous ceux dont la perte leur pouvoit laisser quelque regret. Comme on menoit au bord de la mer tous ceux qu'on vouloit égor-

(a) Diod. Sicul. pag. 672, 740, 770. Just. L. XXII, c. 7.

ger, on n'entendoit, ſur tout le chemin, que des cris ou des lamentations pitoyables, tant de la part de ceux qui y alloient recevoir le coup de la mort, que de ceux qui prenoient part à leur infortune, & qui en étoient auſſi affligés qu'eux-mêmes. Mais, ce qui n'étoit pas moins douloureux pour ce grand nombre d'Aſſiſtans, il n'y avoit pas un ami qui oſât rendre le moindre devoir funébre à aucun de ces corps étendus ſur le rivage, de peur que par cet office il ne ſe déclarât parent du mort, & ne fût auſſi compris dans la ſentence portée par le tyran. Le maſſacre s'étendit à un ſi grand nombre de perſonnes, que les eaux de la mer parurent teintes de ſang, à une grande diſtance du rivage, & qu'elle porta au loin des indices d'une cruauté ſi monſtrueuſe.

ANTARCTIQUE [le Pole], *Polus Antarcticus*. Ce Pole eſt le Pole méridional, qui eſt opposé au Pole arctique, ou ſeptentrional. Le mot *Antarctique* vient du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & ἄρκτος, ourſe, parce que c'eſt le Pole opposé, comme on vient de le dire, au Pole arctique, ainſi appellé, à cauſe que l'ourſe, en Grec ἄρκτος, eſt la conſtellation qui en ſoit la plus proche. Les étoiles voiſines du Pole Antarctique, ne paroiſſent jamais ſur notre horiſon.

ANTASUS, *Antaſus*, (*a*) Ἄντασος, fut pere de Mélas, grand-pere d'Eétion, & ayeul de Cypſélus.

ANTEAS, *Anteas*, Ἀντέας, (*b*) roi de Scythie. Il mourut dans une bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

ANTÉBROGIUS, *Antebrogius*, (*c*) l'un des principaux de la cité des Rémois, du tems de Jules Céſar. Ce Capitaine, à la première nouvelle qu'il eut d'une ligue générale des Belges contre le peuple Romain, s'étant rendu promptement ſur les frontières du païs; les Rémois, ſurpris de ſon arrivée, lui dépêchérent Antébrogius avec Iccius, qui tenoit auſſi un rang diſtingué dans la cité. Ces deux ambaſſadeurs repréſentérent à Céſar, qu'ils n'avoient point conſpiré avec le reſte des Belges; qu'ils étoient prêts à lui fournir des vivres & des ôtages, à le recevoir dans leurs Villes, & à lui obéir; qu'il étoit vrai que les autres étoient en armes, & avoient attiré dans leur parti les Germains, qui habitoient alors en de-çà du Rhin; qu'ils n'avoient pu même empêcher ceux de Soiſſons de ſe joindre à eux, tant l'animoſité étoit grande, quoiqu'ils fuſſent comme freres, & vécuſſent ſous les mêmes loix, ne faiſant tous deux qu'un corps d'état.

Céſar eut égard aux remontrances d'Antébrogius & d'Iccius; mais, il exigea pour plus grande ſûreté, que tout le Sénat ſe rendît auprès de lui, avec les enfans des plus conſidérables, qui ſerviroient

(*a*) Pauſ. pag. 93.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 635.
(*c*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. pag. 62. *& ſeq.*

d'ôtages. Cela fut exécuté sur le champ.

ANTÉCÉDENT, *Antecedens*, terme de Grammaire, composé du Latin *ante*, devant, & *incedo*, je marche. Il se dit des noms & des pronoms, quand ils précédent le relatif *qui*, ou le relatif *que*. Ainsi, dans ces deux phrases : *Dieu qui aime les hommes ; Dieu que les hommes doivent aimer*, *Dieu* est l'Antécédent de *qui*, & de *que*.

Il faut observer que les seuls noms substantifs peuvent être proprement des Antécédens. Et si l'on met les pronoms au nombre des Antécédens, ce n'est que parce qu'ils tiennent alors la place de quelques noms substantifs, déjà exprimés, ou sous-entendus. Ainsi dans cette phrase : *Celui qui remplira exactement ses devoirs, sera récompensé ; celui* est mis pour *l'homme qui*, *l'écolier qui*, &c.

Le relatif s'accorde avec l'Antécédent en trois choses, en genre, en nombre & en personne ; c'est-à-dire, que le relatif doit être au même genre, au même nombre, & de la même personne que son Antécédent. C'est pourquoi, dans cette phrase, *moi qui aime l'étude ; qui* est au masculin ou au féminin, suivant la personne qui parle, au singulier & de la première personne ; parce que *moi*, qui est son Antécédent, est au singulier & de la première personne. Dans cette autre phrase ; *vous qui perdez votre tems ; qui* est au masculin ou au féminin, au singulier ou au pluriel, selon le genre & le nombre des personnes, à qui on parle, & de la seconde personne, parce que *vous* son Antécédent est de la seconde personne. En un mot, *dans les Chrétiens, qui suivent les maximes de l'Évangile ; qui* est au masculin, au pluriel, & de la troisième personne ; parce que son Antécedent, sçavoir *les Chrétiens*, est au masculin, au pluriel, & de la troisième personne.

On manque à cette régle, 1.° en mettant le relatif au masculin, lorsque son Antécédent est au féminin, ou le relatif au féminin, lorsque son Antécédent est au masculin ; par exemple, lorsqu'on dit : *Dieu à laquelle je pense, l'épée avec lequel j'ai tué plusieurs ennemis ;* au lieu de dire, *Dieu auquel je pense, l'épée avec laquelle*, &c. 2.° En mettant au singulier le relatif, dont l'Antécédent est au pluriel, ou au pluriel le relatif, dont l'Antécédent est au singulier ; comme lorsqu'on dit : *Les couteaux duquel je me sers ; la mere desquelles vous êtes aimé*, pour dire : *Les couteaux desquels je me sers ; la mere de laquelle vous êtes aimé.*

ANTÉCÉDENT, terme de Logique, se dit de la première proposition d'un enthymême, ou d'un argument, qui n'a que deux membres.

ANTÉCHRIST, *Antichristus*, (a) terme formé de la préposition ἀντὶ, *contra*, contre, & χριστὸς, *Christus*, Christ. Ce terme

(a) Daniel. c. 7. v. 19. *& seq.* Zachar. c. 11. v. 16, 17. Matth. c. 24. v. 4. *& seq.* II. Thessal. c. 2. v. 3. *& seq.*

signifie en général un ennemi de J. C., un homme qui nie que. J. C. soit venu, & qu'il soit le Messie promis. En ce sens, on peut dire des Juifs & des Infideles, que ce sont des Antéchrists.

I. Antéchrist est, en particulier, le nom de cet homme de péché, qui doit précéder le second avénement de J. C., & qui nous est représenté dans l'Écriture & dans les Peres, comme l'abrégé de tout ce qu'il y a jamais eu de plus abominable, de plus cruel & de plus impie. On lui attribue ce que les Prophétes ont dit d'Antiochus Épiphane, de Gog & de Magog, du pasteur insensé, dont parle Zacharie, de l'homme de péché, & de l'enfant de perdition, dont il est fait mention dans Saint Paul, & que plusieurs appliquent à Néron dans le sens historique. On peut dire en effet que Nabuchodonosor, Cambyse, Antiochus Épiphane, Caius, Néron, étoient autant d'Antéchrists, ou de précurseurs de l'Antéchrist. S. Jean, dans son épitre, nous avertit qu'il y avoit déjà, de son tems, un grand nombre de semblables Antéchrists. Et ces Antéchrists n'étoient autre chose que les persécuteurs & les hérétiques.

Cependant, le véritable Antéchrist, celui qui doit venir avant le jugement universel, réunira dans sa personne tous les caractères de malice, que l'on n'a vus que séparément dans ces différens personnages, qui, par leur impiété, ont mérité le nom de figures, ou de précurseurs de l'Antéchrist. On trouve, dans les Auteurs sacrés, différens traits de cet Antéchrist. On lui applique ce que dit Daniel en ces termes: » J'eus ensuite un grand desir » d'apprendre ce que c'étoit que » la quatrième bête, qui étoit » très-différente de toutes les au» tres, & très-effroyable, dont » les dents étoient de fer, & les » ongles d'airain, qui dévoroit, » qui mettoit en piéces, & qui » fouloit aux pieds ce qui avoit » échappé à sa violence. Je vou» lus m'enquérir aussi des dix » cornes qu'elle avoit à la tête, » & de cette autre qui lui étoit » venue de nouveau, en présence » de laquelle trois cornes étoient » tombées; pourquoi cette corne » avoit des yeux & une bouche, » qui prononçoit des paroles in» solentes, & pourquoi elle pa» roissoit plus grande que les au» tres. Comme je regardois atten» tivement, je vis que cette cor» ne faisoit la guerre contre les » Saints, & qu'elle avoit l'avan» tage sur eux; jusqu'à ce que » l'Ancien des jours vint à paroî» tre. Alors, la puissance de juger » fut donnée aux Saints du Très» Haut; & le tems étant accom» pli, les Saints entrérent en » possession du Royaume.

» Sur quoi l'ange me dit: la » quatrième bête est le quatrième » Royaume qui se formera sur la » terre, & il sera différent de » tous les autres Royaumes. Il dé» vorera toute la terre, la foule» ra aux pieds, & la réduira en » poudre. Les dix cornes sont dix » Rois qui s'éléveront de ce mê» me Royaume. Il s'en élévera un

» autre après eux, qui ſera plus » puiſſant que ceux qui l'auront » devancé, & il abaiſſera trois » Rois. Il parlera inſolemment » contre le Très-Haut, & foulera » aux pieds les Saints du Très- » Haut. Il ſe flattera de changer » les tems & les loix; & les Saints » ſeront livrés entre ſes mains » juſqu'à un tems, deux tems, » & la moitié d'un tems. Le ju- » gement ſe tiendra enſuite, afin » que la puiſſance ſoit ôtée à cet » homme, qu'elle ſoit entière- » ment détruite, & qu'il périſſe » pour jamais. «

Zacharie repréſente l'Antéchriſt comme un paſteur inſenſé. Voici ſes propres paroles: » Je m'envais » [dit le Seigneur] ſuſciter ſur la » terre un paſteur, qui ne viſite- » ra point les brebis, qu'on a » maltraitées, qui ne cherchera » point les agneaux encore ten- » dres, qui ne guérira point les » brebis malades, qui ne nourrira » point les ſaines; mais, qui man- » gera la chair des plus graſſes, » & qui leur rompera la corne » des pieds. O paſteur, ô idole, » qui abandonne le troupeau! » L'épée tombera ſur ſon bras » & ſur ſon œil droit. Son bras » deviendra tout ſec, & ſon œil » droit ſera entièrement couvert » de ténébres. « Voilà quel ſera l'Antéchriſt, & quelle ſera ſa domination.

Le Sauveur, dans l'Évangile, nous décrit les tems qui précédront ſon ſecond avénement, comme des tems de guerre, de famine, de révolte. Il dit que tout cela n'eſt encore que le commencement des douleurs. Alors, les juſtes ſeront livrés aux méchans, qui les outrageront, & qui les feront mourir. Pluſieurs gens de bien tomberont dans le ſcandale. On verra l'abomination de la déſolation dans le Lieu ſaint. Les maux ſeront ſi extrêmes, que s'ils n'étoient abrégés, nul ne ſeroit ſauvé; mais, en faveur des élus, ils ſeront abrégés. On verra alors de faux Chriſts & de faux Prophétes, qui feront des ſignes & des prodiges, capables d'induire à erreur s'il étoit poſſible, même les élus. Après cela, le Fils de l'homme paroîtra dans tout ſon éclat.

Saint Paul, dans ſa ſeconde Épître aux Theſſaloniciens, fait auſſi un portrait frappant de l'adverſaire du Meſſie. » Ne vous laiſſez » ſéduire, dit cet Apôtre, en » aucune manière, par qui que » ce ſoit; car, le jour du Sei- » gneur ne viendra point, que » l'apoſtaſie ne ſoit arrivée aupa- » ravant, & qu'on n'ait vu pa- » roître l'homme de péché, cet » enfant de perdition, cet enne- » mi de Dieu, qui s'élevera au- » deſſus de quiconque eſt appellé » Dieu, ou de ce qui eſt adoré, » juſqu'à s'aſſeoir dans le temple » de Dieu, comme s'il étoit » Dieu, voulant lui-même paſſer » pour Dieu. Ne vous ſouvenez- » vous pas que je vous ai dit ces » choſes, lorſque j'étois encore » avec vous? Et vous ſçavez bien » ce qui empêche qu'il ne vienne, » juſqu'à ce qu'il paroiſſe en ſon » tems. Car, le myſtère d'iniqui- » té ſe forme dès à préſent, at-

» tendant seulement que celui qui » empêche maintenant que cet » homme ne vienne, soit lui-» même ôté du monde, & c'est » un bien qu'il l'empêche. Alors, » se découvrira l'impie, que le » Seigneur Jésus détruira par le » souffle de sa bouche, & qu'il » perdra par l'éclat de sa présen-» ce ; cet impie qui doit venir, » accompagné de la puissance de » satan, avec toutes sortes de » miracles, de signes & de pro-» diges trompeurs, & avec toutes » les illusions qui peuvent porter » à l'iniquité ceux qui périssent, » parce qu'ils n'ont pas reçu dans » leurs cœurs l'amour de la véri-» té, pour être sauvés. C'est » pourquoi, Dieu les livrera à » une telle efficace de séduction, » qu'ils croiront au mensonge, » afin que tous ceux qui n'ont » point cru la vérité, mais qui » ont consenti à l'iniquité, soient » jugés comme ils le méritent. «

Cet affreux portrait, que Saint Paul a tracé de l'Antéchrist, a paru si ressemblant à Néron, que plusieurs Anciens, comme nous l'avons déjà observé, ont cru que ce prince étoit l'Antéchrist, ou du moins son précurseur, & que l'Antéchrist paroîtroit bientôt après lui. D'autres ont cru que Néron ressusciteroit avant la fin des siécles, pour accomplir tout ce qui est dit de l'Antéchrist dans les Écritures. Enfin, Saint Augustin assure qu'il y en avoit d'autres qui soûtenoient que Néron n'étoit pas mort ; mais, qu'il vivoit encore dans quelque lieu inconnu & inaccessible, conservant toute sa vigueur & toute sa cruauté, dont il devoit un jour faire ressentir les effets aux serviteurs de Dieu.

II. On n'est pas sûr du tems auquel l'Antéchrist paroîtra. On sçait certainement qu'il viendra avant la fin des siécles, & qu'il précédera le second avénement de J. C. Mais, tous ceux qui ont voulu fixer l'année de sa venue, n'ont fait que découvrir leur ignorance & leur témérité. Dès le tems de S. Paul, il y avoit des imposteurs, qui effrayoient les fideles, en voulant leur persuader que le jour du Seigneur étoit proche. Les Peres, eux-mêmes, dans les premiers siécles, ont souvent cru appercevoir des signes avant-coureurs de l'Antéchrist, au milieu des troubles & des persécutions qui s'excitoient alors.

Mais, depuis le dixième siécle, qui finissoit le sixième millenaire, suivant l'opinion de ceux qui mettoient la naissance de J. C. vers l'an 5000 du monde, on commença à se rassurer sur la crainte où l'on avoit été jusqu'alors de la fin du monde, qui devoit arriver, selon la tradition des Anciens, après six mille ans de durée. On se mit à bâtir de plus grandes Églises & de plus grands édifices. La traduction de l'Écriture, qui avoit été faite par S. Jerôme, & qui donnoit environ 4000 ans au monde avant J. C., contribua aussi à faire croire que la fin du monde & la venue de l'Antéchrist n'étoient pas si prochaines. Cela n'empêcha pas toutefois que quelques-uns ne se hazardassent encore à vouloir fixer l'année de l'ap-

paritiOn de l'Antéchrist. Le Concile de Florence, assemblé en 1105, condamna Fluentius, Évêque de la même Ville, qui soûtenoit que l'Antéchrist étoit déjà né. L'abbé Joachim, qui vivoit au douzième siécle, prétendoit que l'Antéchrist paroîtroit soixante ans après lui. Arnaud de Villeneuve avoit dit que l'Antéchrist viendroit en 1326. Pierre d'Ailly avoit cru observer qu'il devoit paroître en 1789; le cardinal de Cusa, en 1730, ou 1734; Jean Pic de la Mirande, en 1994; François Melet, en 1530, ou 1430; Jean de Paris, en 1560; Jerôme Cardan, en 1800. On pourroit citer d'autres prédictions semblables. L'événement en a déjà réfuté la plûpart. Et on peut assurer, sans témérité, que les autres ne sont pas mieux fondées, ni plus sûres que les précédentes.

(a) III. Il y a une tradition qui paroît presque uniforme parmi les Anciens; que l'Antéchrist naîtra de la race des Juifs, & qu'il sortira de la tribu de Dan. On explique, en ce sens, ces paroles de Jérémie : » Le bruit de la cavalerie de l'ennemi s'entend déjà » de Dan; toute la terre retentit » des hannissemens de leurs chevaux de bataille; ils viendront » en foule, & dévoreront tout le » païs, tous les fruits de la terre, » toutes les villes, & les habitans. «

Les plus anciens Commentateurs de l'Apocalypse croyent que l'omission, que Saint Jean a faite du nom de Dan dans le dénombrement des tribus d'Israël, ne vient que de ce qu'il sçavoit que l'Antéchrist naîtroit de cette Tribu. Mais, comment viendroit-il de cette Tribu, puisque les Juifs ne demeurent plus dans la Judée, ou du moins ne sont plus maîtres de cette province? Il viendra, disent nos Commentateurs, de de-là l'Euphrate, de la Babylonie, où l'on prétend que les dix Tribus, & en particulier celles de Dan, subsistent encore toute entière. Ce sentiment est suivi par presque tous ceux, qui ont écrit depuis Saint Jerôme, & c'étoit déjà, de son tems, un sentiment commun dans l'Église.

(b) IV. Comme on suppose donc que l'Antéchrist naîtra dans la Babylonie, on dit qu'il y jettera les fondemens de son Empire; que les Juifs seront les premiers, qui se déclareront pour lui, qui reconnoîtront sa domination, & qui auront les premiers emplois de son Empire. Il sçaura les gagner par ses prestiges, par ses caresses, par ses faux miracles, & par toutes les apparences de bonté, de piété & de clémence; de manière que ce malheureux peuple le prendra pour le vrai Messie, & se flattera de voir rétablir, par son moyen, le premier éclat du royaume d'Israël, dans la Terre promise.

Lorsque l'Antéchrist paroîtra, il commencera à attaquer l'empire Romain, qui sera alors partagé

(a) Jerem. c. 8. v. 16.

(b) Daniel. c. 7. v. 7, 8. c. 11. v. 42, 43. II. Thessal. c. 2. v. 4.

entre dix Rois puissans, suivant ces paroles de Daniel, que l'on applique au royaume de l'Antéchrist : » Je regardois ensuite dans » cette vision que j'avois pendant » la nuit, dit le Prophéte, & je » vis paroître une quatrième bête » qui étoit terrible & étonnante ; » elle étoit extraordinairement » forte ; elle avoit de grandes » dents de fer ; elle dévoroit, » mettoit en piéces & fouloit aux » pieds ce qui restoit. Elle étoit » fort différente des autres bêtes, » que j'avois vues avant elle, & » elle avoit dix cornes. Je consi- » dérois ses cornes, & j'en vis » une petite, qui s'élevoit au mi- » lieu des autres. Trois des pre- » mières cornes furent arrachées » de devant elle. Cette corne » avoit des yeux comme des yeux » d'homme, & une bouche qui » proféroit des paroles insolen- » tes. «

Cette bête à dix cornes, selon les Interprétes, n'est autre chose que l'empire Romain. La petite corne est l'Antéchrist. Les trois cornes, qui tombent en sa présence, sont trois monarques, qui seront renversés par les armes de cet ennemi de Dieu. Daniel exprime ces trois monarques en un autre endroit, en ces termes : » Il étendra sa main contre les » provinces, & le païs d'Égypte » n'échappera point. Il se rendra » maître des trésors d'or & d'ar- » gent, & de tout ce qu'il y a de » plus précieux dans l'Égypte. » Ceux de la Libye & de l'Éthio- » pie le suivront à la guerre. « Voilà les trois Royaumes par où commencera la décadence de l'empire Romain. Leur chûte entraînera la ruine de tout le reste. L'on ne garantit point ces applications, l'on rapporte seulement ce que les Anciens en ont dit.

Après avoir assujetti l'Égypte, l'Éthiopie & la Libye, l'Antéchrist marchera contre Jérusalem, en fera aisément la conquête, & y établira le siége de son Empire. Alors, il apprendra que les rois Gog & Magog viennent pour le combattre ; il leur livrera la bataille, & les défera aisément au milieu de la Palestine. Tout le païs s'enrichira de leurs dépouilles. Après cela, l'Antéchrist se voyant maître de l'Empire d'orient & d'occident, tournerá toute son application à détruire le royaume de J. C. & à persécuter les gens de bien. » Il s'élévera sur » tout ce qui porte le nom de » Dieu, & sur tout ce qui est » adoré ; ensorte qu'il s'asseiera » dans le temple de Dieu ; « C'est-à-dire, dans le temple de Jérusalem qu'il rétablira. Il y a même quelques Anciens qui croyent qu'il s'asseiera dans les églises des Chrétiens ; & qu'il y recevra les adorations d'un grand nombre d'Apostats, qui renonceront à la foi de J. C.

L'Écriture ne marque pas précisément la durée du regne de l'Antéchrist ; mais, elle semble, en plus d'un endroit, donner trois ans & demi à la durée de ses persécutions. Du moins, elle assigne trois ans & demi aux persécutions de ceux, qu'on regarde comme des figures de l'Antéchrist.

ANTÉCIENS, *Antœci*, du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & οἰκέω, *habito*, j'habite. C'est un terme de Géographie. En considérant les habitans de la terre relativement; c'est-à-dire, par rapport les uns aux autres, les uns sont Périéciens, les autres Antéciens, & les autres Antipodes.

Les Antéciens sont ceux qui habitent sous la même portion du méridien, comprise entre les deux Poles, & qui sont à égale distance de l'Équateur; mais, les uns du côté du nord, & les autres du côté du midi. Ainsi, les Antéciens ont la même longitude & la même latitude; mais, les uns ont la longitude australe, & les autres la longitude septentrionale. Les habitans du Péloponnèse sont Antéciens des Cafres du cap de Bonne-Espérance. Les Antéciens ont midi & minuit, précisément à la même heure; mais, les uns ont l'été, quand les autres sont dans l'hiver.

ANTÉCŒNE, *Antecœna*, vel *Antecœnium*, terme formé de *ante*, avant, & *cœna*, souper. C'est le nom que les Romains, dans leurs repas, donnoient au premier service, dans lequel on servoit des mets propres à exciter l'appétit. Il y avoit ordinairement des œufs.

ANTÉDILUVIENNE [Philosophie, Poësie, &c.] (a). Ce terme Latin, composé de la préposition *ante*, avant, & *diluvium*, déluge, signifie la Philosophie, la Poësie, &c. avant le déluge. On ne peut guere former là-dessus que de belles conjectures, & c'est ce qu'ont fait plusieurs Écrivains.

Quelques-uns de ceux, qui remontent à l'origine de la Philosophie, ne s'arrêtent pas même au premier homme, qui fut formé à l'image & à la ressemblance de Dieu; mais, comme si la terre n'étoit pas un séjour digne de son origine, ils s'élancent dans les cieux, & la vont chercher jusques chez les Anges, où ils nous la montrent toute brillante de clarté.

A l'égard de la poësie Antédiluvienne, les paroles que Lamech adresse à ses femmes, dans le quatrième chapitre de la Génèse, sont regardées par de sçavans Interprétes, comme un fragment de cette espèce de poësie. M. l'abbé Fontenu regrette tant de cantiques, admirables sans doute, où nous trouverions les idées de la plus sublime Métaphysique, revêtues des couleurs de la plus brillante poësie. En effet, si les Orphées & les Silènes, au rapport d'Homère & de Virgile, chantoient sur leurs lyres le débrouillement du chaos & l'origine des êtres, selon les idées bizarres des Cosmogonies payennes, que d'images plus nobles ne devoit pas offrir aux Poëtes de l'ancien monde, le véritable systême de la formation de l'Univers, dont la connoissance n'avoit pas eu le tems de s'altérer, ou de se perdre!

La nature, alors, dans sa

(a) Genes. c. 4. v. 23, 24. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 15.

beauté, portoit visiblement l'empreinte de son Auteur. Les cieux annonçoient sa gloire; & l'homme sorti de ses mains, pouvoit encore se souvenir de son origine. Une tradition suivie, peut-être même, comme l'observe M. l'abbé Fontenu, l'usage d'une écriture, ou littérale, ou symbolique, conservoient parmi eux les premières notions, que l'homme reçut en naissant, sur l'essence & les perfections de l'Être suprême, sur le monde des intelligences, sur l'immortalité de l'ame. Que de sujets pour la poësie!

ANTÉE, *Antæus*, Ἀνταῖος, (*a*) l'un des chefs de l'armée de Turnus. Il fut attaqué par Énée, ainsi que plusieurs autres chefs, qui étoient postés, comme lui, au premier rang de l'armée.

ANTÉE, *Antæus*, Ἀνταῖος, (*b*) l'un des compagnons d'Énée. Un jour que ce Prince des Troyens sortit brusquement de son camp, pour marcher à l'ennemi, Antée l'accompagna avec Ménesthée. Leur marche étoit telle, selon Virgile, que la terre émue retentissoit sous leurs pas.

ANTÉE, *Antæus*, Ἀνταῖος, (*c*) géant de Libye; d'une taille monstrueuse, étoit fils de Neptune & de la Terre. Il avoit soixante-quatre coudées de hauteur. C'étoit un vrai monstre en cruauté; il obligeoit les étrangers à lutter contre lui, & les étouffoit tous du seul poids de sa corpulence. Il provoqua Hercule à la lutte. Hercule accepta le défi, & le jetta trois fois à terre à demi mort; mais, dès qu'Antée touchoit la Terre, sa mere, il reprenoit ses forces, & devenoit plus furieux qu'auparavant. Hercule s'en étant apperçu, & l'ayant saisi de nouveau, le serra si fortement en l'air, & le tint si long-tems en cette posture, qu'il expira. C'est cette fable, qui est représentée dans les sépulchres des Nasons, qui sont dans l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. Minerve s'y trouve apparemment pour secourir Hercule. On trouve aussi cette fable, représentée dans une médaille de Posthume, au revers de laquelle Hercule tient Antée élevé en l'air, avec l'inscription: *HERCULI LIBYCO*, A L'HERCULE DE LIBYE.

M. l'abbé Banier explique cette fable de cette manière: Comme Hercule vouloit établir une colonie en Afrique, pour faciliter le commerce, ce qui étoit une des fins de son voyage dans ce païs, il en fut repoussé d'abord, par un autre Marchand, qui s'étoit établi dans la Libye, & qui étoit déjà si puissant, qu'il n'étoit pas possible de le forcer. Notre Héros l'attira adroitement sur mer, & lui ayant coupé les passages de la terre, où il alloit se rafraîchir, & reprendre des troupes, il le fit périr. De-là, est venue, ajoûte

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 561.
(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 778. *& seq.*
(*c*) Diod. Sicul. p. 157. Strab. p. 829. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 32, 33. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 212. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 128. Tom. III. pag. 233.

M. l'abbé Banier, la fable d'Antée. Cet Antée avoit bâti la ville de Tingi, ou Lingi, qui est un petit bourg sur le détroit de Gibraltar. On dit que Sertorius fit ouvrir le tombeau de ce Géant, & que ses ossemens étoient d'une grandeur extraordinaire.

ANTÉE, *Antæus*, Ἀνταῖος, (a) roi d'Irase en Libye. Il proposa sa fille Barcé, pour prix de la course, aux Amans de cette Princesse. Cet Antée est peut-être le même que le précédent, aussi bien que cet autre Antée, qui fut chargé par Osiris du gouvernement des lieux voisins de l'Éthiopie & de la Libye.

L'un des Poëtes tragiques, nommé Phrynique, au rapport de Suidas, avoit fait, entre autres, une piéce, qu'il intitula *Antée*.

On dit qu'il y avoit une Déesse de ce nom, qui fut ainsi appellée de la ville d'Antium en Italie, où on lui rendoit des honneurs particuliers. C'étoit apparemment celle qui se nommoit *Les Fortunes*. La statue de cette Déesse avoit cela de remarquable, qu'elle se remuoit d'elle-même, selon le témoignage de Macrobe; & ses mouvemens divers, ou servoient de réponse, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts.

ANTÉIA, *Anteia*, (b) avoit épousé Helvidius Priscus, qui fut accusé dans le Sénat, & mis en prison. Après la mort de cet officier, Pline résolut de poursuivre un ancien Préteur, nommé Publicius Certus, qui avoit été le premier à mettre la main sur lui, & qui avoit aidé les archers à le mener en prison. Mais, ne voulant pas entreprendre la chose, sans avoir consulté Antéia, il lui demanda si elle vouloit se rendre partie, à quoi elle consentit avec joie.

ANTÉIUS [C.], *C. Anteius*, K. Ἀντήιος. (c) L'an de Rome 769, Germanicus se disposant à aller par mer en Germanie, C. Antéius eut la commission de faire équiper une flotte. On lui avoit associé pour cela Silius & Cécina.

ANTÉIUS, *Anteius*, Ἀντήιος, (d) sénateur Romain. Après le meurtre de l'empereur Caligula, une curiosité, que lui inspiroit l'esprit de vengeance, l'amena au lieu, où avoit été commise cette action sanguinaire, pour jouir de la satisfaction de voir étendu mort celui, qui avoit banni & tué son pere. Il lui en coûta la vie; &, ayant tenté inutilement de se cacher, lorsqu'il vit le péril, il fut massacré par les Germains. C'étoit l'an de J. C. 41.

ANTÉIUS [P.], *P. Anteius*, Π. Ἀντήιος, (e) l'un de ceux qu'Agrippine, mere de Néron, honoroit de sa protection. L'an de

(a) Diod. Sicul. pag. 10. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 37. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 291. Tom. XIII. pag. 274. Tom. XVI. pag. 82.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 157.

(c) Tacit. Annal. L. II. c. 6.

(d) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 661. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 87.

(e) Tacit. Annal. L. XIII. c. 22. L. XVI. c. 14. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 268, 451.

Rome 806, ou 807, on lui promit, sur la recommandation de cette Princesse, le gouvernement de la Syrie; mais, on éluda sous divers prétextes l'exécution de cette promesse; de manière que P. Antéius resta à Rome. La protection de la mere l'avoit rendu odieux à son fils.

Plusieurs années après, comme P. Antéius faisoit une pension annuelle à un Astrologue, nommé Pammenès, Antistius Sosianus en eut connoissance. Ayant même intercepté quelques-unes de ses Lettres, il se servit de cette découverte, pour le perdre dans l'esprit de Néron; ce qui ne fut pas bien difficile, à cause de la haine que ce Prince lui portoit déjà, & parce qu'il possédoit d'ailleurs de grandes richesses.

Dès qu'on sçut dans le public l'accusation, formée contre P. Antéius, on le regarda comme un homme sans ressource, & condamné, avant que d'être entendu; en sorte que personne ne vouloit signer, comme témoin, le testament d'Antéius, si Tigellin n'eût levé la difficulté, mais en avertissant le testateur de ne point traîner. L'avis fut suivi. P. Antéius mit ordre promptement à ses affaires, prit ensuite du poison; &, impatient de ce que la mort ne venoit pas assez-tôt, il se fit ouvrir les veines, l'an de J. C. 66. C'est qu'il sçavoit que Néron, en pareil cas, ne souffroit point de délai; & que si ceux dont il avoit ordonné la mort, ne s'exécutoient pas au plutôt eux-mêmes, il leur envoyoit ses chirurgiens pour les *traiter*. C'étoit son terme.

ANTÉLUCANE [le Tems], *Tempus Antelucanum*. C'est le nom que les Anciens donnoient au tems, qui précéde immédiatement l'aurore.

ANTEMNA, *Antemna*, Ἄντεμνα, ville d'Italie, autrement appellée Antemnes. *Voyez* Antemnes.

ANTEMNATES, *Antemnates*, peuples d'Antemnes. *Voyez* Antemnes.

ANTEMNES, *Antemnæ*, (a) Ἄντεμναι, ville d'Italie, à trente ou quarante stades de Rome, au païs des Sabins. Ceux d'Antemnes étoient du nombre de ces Peuples, à qui Romulus fit enlever les filles par la jeunesse Romaine, pendant la célébration d'une fête & des jeux solemnels, en l'honneur de Neptune équestre. Les Antemnates, ainsi que les autres, voulurent en tirer vengeance. C'est pourquoi, ils firent une incursion sur les terres des Romains. Ceux-ci envoyérent contre eux une légion, qui les trouva dispersés, çà & là, dans la campagne. Au premier choc, ils furent mis en fuite, & poursuivis jusques dans leur Ville, qui fut bientôt réduite sous la puissance des Romains. Denys d'Halicarnasse, & les fastes Capitolins comprennent les Antemnates au nombre des Peuples, dont Romulus triompha.

(a) Strab. pag. 230. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. I. c. 9, 10, 11. Plut. Tom. I. pag. 471. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 120, 121.

Crassus, qui s'étoit joint à Sylla, durant les troubles de la République Romaine, ayant un jour vaincu les ennemis, les poursuivit jusqu'à la ville d'Antemnes. Sylla, informé de cette nouvelle, y marcha lui-même le lendemain à la pointe du jour. Comme il approchoit, trois mille des ennemis lui envoyérent des Hérauts, pour lui demander quartier. Il leur répondit qu'il leur donneroit toute sorte de sûreté, si, avant que de venir se rendre à lui, ils faisoient au reste de ses ennemis quelque mal considérable. Sur cela, ces trois mille, se fiant à sa parole, se jettérent sur leurs compagnons; & il y en eut plusieurs, qui se tuérent les uns les autres. Mais, Sylla, ayant rassemblé tous ceux qui restoient, tant de ces trois mille que des autres, jusqu'au nombre de six mille, les enferma dans le Cirque; & en même-tems il assembla le Sénat dans le temple de Bellone.

Là, il commence à haranguer; & pendant qu'il parloit, ses soldats, à qui il avoit donné ses ordres, massacrent ces six mille malheureux, qui étoient dans le Cirque. Les cris de tant d'hommes, qu'on égorgeoit dans un lieu si étroit, étant joints ensemble, firent un éclat, tel qu'on peut penser. Les Sénateurs en furent effrayés, ne sçachant ce que ce pouvoit être; mais, Sylla, continuant son discours avec le même sang froid & le visage aussi assuré qu'auparavant, leur dit qu'ils devoient n'avoir attention qu'à ce qu'il leur disoit, & ne pas se mettre en peine de ce qui se passoit dehors; que le bruit qu'ils entendoient, venoit de quelque correction que l'on faisoit à quelques mauvais garnemens, qu'il avoit ordonné de châtier.

Priscien dit, sur l'autorité de Varron, qu'Antemnes étoit plus ancienne que Rome; & Varron observe que cette Ville étoit située devant une rivière, qui tomboit dans le Tibre. C'est pourquoi, d'anciens Critiques jugent que son nom venoit de sa situation, *Ante amnem*, devant la rivière. Du tems de Strabon, ce n'étoit plus qu'un village, ainsi que plusieurs autres villes. Quelques particuliers y faisoient leur demeure. Pline, qui vécut après cet ancien Géographe, parle d'Antemnes, comme d'une ville détruite. Elle ne s'est point rétablie depuis.

ANTÉMUSIE, *Antemusia*, Ἀντεμουσία, (*a*) ville d'Asie, dans la Mésopotamie, qui fut fondée par les Macédoniens. Elle étoit arrosée par les eaux d'un fleuve, qu'on appelloit Aborrhas. Elle n'étoit pas cependant éloignée de l'Euphrate; car, selon Strabon, pour aller de Syrie dans la Seleucie & la Babylonie, on passoit ce fleuve auprès d'Antémusie. Cette Ville fut du nombre de celles, qui, vers l'an de Rome 789, reçurent Tiridates. Les ha-

(*a*) Strab. pag. 747, 748. Tacit. Annal. L. VI. c. 41. Plin. L. V. c. 24. Ptolem. L. V. c. 18.

bitans se soumirent à lui avec joie; parce que détestant la cruauté d'Artabane, élevé parmi les Scythes, ils espéroient être traités plus humainement par Tiridates, qui avoit été formé à la politesse & à la douceur par les Romains.

ANTÉNOR, *Antenor*, (*a*) Ἀντήνωρ, prince Troyen, que quelques-uns font fils de Laomédon, étoit le plus considéré & le plus puissant après le Roi. Homère lui donne par tout un caractère d'homme sage, qui désapprouve la conduite de Paris, qui est d'avis que l'on fasse justice à Ménélaüs, en un mot, qui veut la paix. Les Troyens s'étant assemblés dans la citadelle d'Ilion, aux portes mêmes de Priam, & la terreur, le trouble & le tumulte regnant dans cette assemblée, Anténor parla le premier, & exhorta les Troyens à rendre Hélene. » Rendons, dit-» il, la belle Grecque, livrons-» là, tout à l'heure, aux enfans » d'Atrée; qu'ils l'emmenent au » plutôt, & tout ce qui est à elle. » Songez que nous faisons au-» jourd'hui la guerre, après avoir » violé la foi des traités. «

C'est-là, sans doute, ce qui a fait soupçonner Anténor d'avoir livré la ville de Troye aux ennemis. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dictys de Créte assure qu'Anténor conseilla lui-même à Ulysse de faire faire un cheval de bois, comme pour l'offrir à Minerve, avant que de se retirer. Là-dessus, il fit conclure la paix avec les Grecs, moyennant une somme d'argent, qu'on leur donna pour les dédommager des frais de la guerre. Les Grecs s'étant retirés peu de tems après, & ayant laissé ce cheval comme un monument de la paix, & de la satisfaction qu'ils disoient devoir à Minerve, Anténor n'eut pas beaucoup de peine à faire abattre un pan de muraille, pour le faire entrer dans la Ville. Cela étant fait, il fit avertir les Grecs par Sinon de revenir, pendant que tout le monde dormoit, sans aucune défiance.

Un autre motif des soupçons formés contre Anténor, touchant sa trahison, c'est qu'il avoit reçu chez lui les Grecs, lorsqu'ils vinrent redemander Hélene. Si on ajoûte que quelques Anciens ont avancé, & la table Iliaque l'autorise, que la nuit, où l'on saccagea la ville de Troye, les Grecs avoient mis une garde à son palais, pour empêcher qu'on ne le pillât, & qu'au milieu de ses ennemis il monta tranquillement sur un vaisseau, pour aller chercher fortune ailleurs; il paroîtra que le soupçon de sa trahison n'étoit que trop bien fondé. Quoiqu'il en soit, Anténor arriva, avec sa petite flotte, par la mer Adriatique, dans cette partie d'Italie, qui compose aujourd'hui l'État de Venise, & y bâtit la ville de Padoue.

(*a*) Strab. pag. 48, 150. *& alib. pass.* Pauf. pag. 661, 662. Virg. Æneid. L. I v. 246. Plut. Tom. I. pag. 65. Myth par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 278. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell Lett. Tom. II. pag. 18. Tom. XIII. pag. 649. Tom. XVIII. pag. [illegible].

Cet

Cet article de l'hiſtoire de ces tems-là eſt un des plus certains. Pline ſe ſert, pour le prouver, de l'autorité de Caton, qui le ſoûtenoit dans le livre de ſes Origines. *Venetos Trojana ſtirpe ortos Autor eſt Cato.* Virgile le dit poſitivement ; & Tite-Live aſſure que l'endroit où Anténor aborda, prit le nom de Troye, ainſi qu'un village, qui en étoit voiſin. A ces autorités, on peut ajoûter des monumens anciens & une tradition conſtante. Tacite nous apprend qu'on croyoit encore de ſon tems, que les jeux qu'on célébroit à Padoue, avoient été inſtitués par ce Troyen. Bien plus, quelques Sçavans ſoûtiennent que le bonnet des Doges de Veniſe eſt fait ſur le modéle de ceux des anciens Phrygiens. Anténor, pour s'établir dans cette partie de l'Italie, fit d'abord alliance avec les Hénetes, qui ſont les Vénitiens d'aujourd'hui, & avec leur ſecours il chaſſa les Éganiens, & bâtit la Ville, dont on vient de parler.

Les Auteurs de l'hiſtoire de Padoue rapportent des particularités fabuleuſes d'Anténor, auquel ils donnent dix-neuf fils qu'il eut, ſelon eux, de Théano, ſon épouſe, fille de Ciſſéus, roi de Thrace. On cite auſſi une épitaphe de ce Prince, qu'on a trouvée, à ce qu'on dit, ſur ſon tombeau à Padoue. Il y en a qui croyent, avec raiſon, que c'eſt une piéce ſuppoſée par quelque Padouan moderne.

ANTÉNOR, *Antenor*, (a) Ἀντήνωρ, lieutenant de Perſée, roi de Macédoine. L'an 168 avant J. C., il fut aſſocié à Callippus, autre lieutenant du même Roi, pour commander la flotte de ce Prince. On les envoya à Ténédos, avec quarante brigantins, auxquels on joignit cinq gros bâtimens, de ceux, qui ſont appellés priſtes dans Tite-Live, avec ordre de ſe répandre autour des iſles Cyclades, de ramaſſer les barques qu'ils y trouveroient chargées de bled pour la Macédoine, & de les eſcorter juſques dans le Royaume. Cette flotte ſe mit en mer à Caſſandrée, & gagna d'abord les ports, qui étoient au-deſſous du mont Athos, d'où elle arriva ſans péril à Ténédos.

Anténor & Callippus y trouvérent à la rade les galéres des Rhodiens, commandées par Eudamus, dont ils ſe ſéparérent, après lui avoir fait à lui & à ſes gens toute la civilité poſſible, bien loin de leur nuire en aucune maniére. Enſuite apprenant qu'il y avoit, dans la partie oppoſée, cinquante barques Macédoniennes, bloquées dans le port par les gros vaiſſeaux d'Eumenès, que commandoit Damius, ils firent promptement le tour de l'Iſle ; & ayant mis les ennemis en fuite, ils détachérent dix de leurs brigantins, pour accompagner les barques juſqu'en Macédoine. Quand ils les eurent miſes en ſûreté, ils revinrent, au bout de

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 28. L. XLV. c. 10. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 280.

neuf jours, trouver la flotte au promontoire de Sigée, d'où elle passa à l'isle de Subota, située entre Élée & le mont Athos. Le lendemain qu'elle y fut arrivée, il arriva que trente-cinq de ces bâtimens, qu'on nommoit Hippagoges, partis d'Élée, pour transporter la cavalerie des Gaulois, voguoient vers Phanes, promontoire de Chio, d'où ils devoient passer en Macédoine. C'étoit Eumenès qui les envoyoit à Attale.

Anténor, averti par des gens qui étoient en sentinelle dans une tour élevée, que ces vaisseaux couroient la mer, partit de Subota, & vint à leur rencontre, entre le promontoire d'Erythrée, & celui de Chio, dans l'endroit où la mer est le plus resserrée. Ceux qui commandoient les bâtimens d'Eumenès, ne pouvoient s'imaginer que les Macédoniens navigeassent sur cette mer. Tantôt ils les prenoient pour des Romains; tantôt ils croyoient que c'étoit Attale, ou quelques-uns des siens, qu'il renvoyoit du camp des Romains à Pergame. Mais, Quand ils furent auprès, la forme des vaisseaux, la vîtesse avec laquelle les Nautonniers faisoient leur manœuvre, & les proues tournées contr'eux, ne leur laissérent plus lieu de douter que ce ne fussent effectivement les Macédoniens. Alors, ils furent saisis de frayeur, la pesanteur de leurs navires les mettant dans l'impossibilité de se défendre; outre que les Gaulois avoient bien de la peine à supporter la mer, lors même qu'ils n'avoient rien à craindre de la part des ennemis.

Ceux d'entr'eux, qui se trouvérent le plus à portée du rivage, gagnérent Érythrée à la nage; d'autres faisant force de voiles, poussérent leurs vaisseaux contre la terre de Chio; & laissant là leurs chevaux, ils s'enfuyoient à toutes jambes vers la Ville. Mais, les brigantins ennemis ayant abordé aux endroits les plus commodes de l'Isle, y jettérent des gens armés, qui tuérent les plus paresseux des Gaulois, après les avoir joints dans le chemin. Les autres furent aussi tués aux portes de la Ville, que les habitans leur avoient fermées, ne connoissant, ni les fuyards, ni ceux qui les poursuivoient. Il périt huit cens Gaulois, & il en fut pris deux cens vivans. Une partie de leurs chevaux fut noyée, après le naufrage des vaisseaux, qui les portoient, & les Macédoniens coupérent les jarrets à ceux qui avoient gagné le rivage. Anténor en envoya dix des plus beaux à Thessalonique sur les mêmes dix brigantins, avec les prisonniers qu'il avoit faits, & leur ordonna de revenir incessamment joindre la flotte à Phanes, où il les attendroit. La flotte demeura trois jours à la rade près de la Ville, après lesquels elle se rendit à Phanes; & les dix brigantins étant revenus plutôt qu'on ne l'avoit espéré, ils passérent tous à Délos, en traversant la mer Égée.

ANTÉPÉNULTIÈME, terme de Grammaire, qui vient de *ante*, avant, *penè*, presque, & *ultima*, dernière. L'Antépénul-

tième est la troisième syllabe d'un mot, en commençant à compter par la dernière. Les Grecs mettent l'accent aigu sur l'Antépénultième. Un dactyle a son Antépénultième longue. On le dit aussi en matière de rang. Cet écolier est l'Antépénultième de sa classe.

ANTÉPILANES, *Antepilani*, nom que l'on donnoit, dans l'infanterie Romaine, aux soldats les plus âgés & les plus expérimentés. Ils étoient au corps de réserve.

ANTÉROS, *Anteros*, (a) fils de Mars & de Vénus. Le mot *Anteros*, qui signe contre amour, vient du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & ἔρως, *amor*, amour.

Vénus se plaignant à Thémis de ce que l'Amour, son fils, demeuroit toujours enfant, cette Déesse lui répondit qu'il le feroit, tant qu'elle n'en auroit point d'autre. Il n'en fallut point d'avantage à une Déesse, qui avoit tant de penchant pour la galenterie. Elle souffrit la passion que le dieu Mars avoit pour elle, & Antéros fut le fruit de leur commerce. L'amour pour cela n'en devint pas plus grand; lui & son frere demeurérent toujours enfans. On les trouve ainsi représentés avec des aîles, un carquois, des fléches, & un baudrier. On les voit sur un ancien bas-relief, jouant ensemble, & tâchant de s'arracher une branche de palmier, que chacun tire de toute sa force; & ce qu'il y a de singulier sur le monument, que Béger a inséré dans son trésor de Brandebourg, c'est qu'il paroît être le même que celui, dont parle Pausanias. Le même Auteur fait mention d'une autre figure d'Antéros, où il tient deux cocqs sur son sein, qu'il tâche d'engager à le piquer sur la tête.

Antéros partagea les honneurs divins avec sa mere & son frere, puisque Pausanias parle d'un autel que les Athéniens lui avoient élevé.

ANTÉROSTA, *Anterosta*, nom d'une déesse, qui étoit invoquée par les Romains pour les choses passées, comme Postrosta l'étoit pour les choses à venir. On les regardoit comme les conseillères de la Providence.

ANTÉSIGNANES, *Antesignani*. On donnoit ce nom, chez les Romains, aux troupes qui étoient placées devant les étendards, *Antesigna*. Il y en a qui prétendent que sous ce nom étoit comprise en général toute la première ligne d'une armée rangée en bataille.

ANTÉSION, *Antesion*, (b) fils de Tisamène, fut persécuté par les Furies, jusqu'au point d'être obligé de quitter sa patrie, pour se transporter chez les Doriens. Ce fut par le conseil de l'Oracle qu'il prit cette résolution.

ANTÉVORTA, *Antevorta*, déesse qui présidoit au souvenir des choses passées.

(a) Pausf. pag. 57, 58, 389. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. IV. p. 79, 80. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 178. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 27. Tom. XVIII. pag. 37.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 204.

ANTHE, *Antha*, Ἄνθα, (a) fils de Neptune & d'Alcyone, fille d'Atlas. Ce fut lui qui bâtit la ville d'Anthée à laquelle il donna son nom. Il avoit eu un fils, nommé Aétius, qui lui succéda.

ANTHÉDON, *Anthedon*, Ἀνθηδὼν, (b) ville maritime de la Gréce dans la Béotie, au pied du mont Messapius. Homère l'appelle extrême ou dernière; parce qu'elle étoit en effet la dernière de celles, qui se trouvoient sur les côtes de Béotie, à l'opposite de l'Eubée. On dit qu'elle fut appellée Anthédon, de la nymphe Anthédon, ou d'un certain Anthès, qui exerçoit son empire sur toute la côte.

On voyoit au milieu de la Ville un temple des Cabires, & près de-là un bois sacré de Cérès avec un temple de Proserpine, où la Déesse étoit en marbre blanc. Bacchus avoit aussi un temple & une statue devant la porte de la Ville du côté de la terre ferme. Là étoit le tombeau des enfans d'Aloéüs & d'Iphimédée. Ils furent tués par Apollon à Naxe au-dessus de Paros, comme Homère & Pindare le racontent; mais, leur sépulture étoit à Anthédon. Du côté de la mer, on remarquoit un endroit, que l'on nommoit le saut de Glaucus. On dit que ce Glaucus étoit un pêcheur, & qu'ayant mangé d'une certaine herbe il fut changé en un dieu marin. Plusieurs se persuadoient, du tems de Pausanias, qu'il prédisoit encore l'avenir; & tous les ans on voyoit des étrangers, qui passoient la mer pour le venir consulter; particularité que Pindare & Eschyle avoient apparemment apprise des Anthédoniens; car, l'un en a touché quelque chose dans une de ses odes, & l'autre l'a fait servir de fondement à une de ses piéces.

Il y en a qui croyent que c'est à présent Talandi; d'autres, au contraire, lui conservent son ancien nom, avec un petit changement de lettres, & l'appellent Antédona dans la Livadie, qui fait partie de la Turquie d'Europe.

ANTHÉDON, *Anthedon*, Ἀνθηδὼν, ville de la Palestine, située sur la Méditerranée, environ à vingt stades de Gaza, vers le midi. Hérode le Grand lui donna le nom d'Agrippiade, en l'honneur d'Agrippa, son ami & favori d'Auguste. Les Auteurs ne s'accordent guere sur le nom moderne de cette Ville. Les uns veulent que ce soit la même que Geth; d'autres préférent Larissa, ou plutôt une forteresse nommée Daron.

ANTHÉDON, *Anthedon*, Ἀνθηδὼν, (c) nymphe, qui, selon quelques-uns, donna son nom à la ville d'Anthédon, dans la Béotie.

ANTHÉDON, *Anthedon*,

(a) Pauf. pag. 142, 574.

(b) Pauf. pag. 574, 575. Strab. pag. 404, 405. Ptolem. L. III. c. 15. Plin. L. IV. c. 7. Ovid. Metam. L. VII. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 197.

(c) Pauf. pag. 574.

Ἀνθηδὼν, (a) nom d'homme. Il y en a qui prétendent que cet Anthédon, ayant épousé Alcyone, en eut Glaucus, dieu marin.

ANTHÉE, *Anthea*, Ἄνθεια, (b) ville de l'Achaïe dans le Péloponnèse. Elle fut ainsi appellée d'Anthéas, fils d'Eumélus. Il n'en avoit pas été néanmoins le fondateur. Ce furent Eumélus & Triptolème, qui, pour honorer la mémoire de ce Prince, qui avoit eu le malheur de se tuer, en tombant de dessus un char, la bâtirent & lui donnérent le nom d'Anthée. Dans la suite, les Achéens ayant conquis le païs sur les Ioniens, Patréus, fils de Preugène, leur fit défense d'habiter Anthée, ni Messatis, autre ville du païs. Il fallut se retirer dans une ville, qu'il appella de son nom Patra. Après un long espace de temps, les Achéens retournérent à Anthée; d'où Auguste les fit sortir de nouveau, pour rentrer dans Patra, ville que ce Prince avoit prise en affection.

(c) Il y a eu, dans le Péloponnèse, une ville, qui fut d'abord appellée Anthée du nom d'Anthe, qu'on disoit fils de Neptune & d'Alcyone. Cette Ville, jointe à celle d'Hypérée, prit, dans la suite, le nom de Trœzene. *Voyez* Trœzene.

(d) Homère parle d'une ville ayant nom Anthée. On croit que c'est celle de Thurium dans la Messénie. *Voyez* Thurium.

ANTHÉE, *Antheus*, étoit fils d'Anténor. On dit que Paris le tua par méprise.

ANTHÉE, *Anteus*, Ἄνθευς, (e) nom d'un chien de chasse, dont il est fait mention dans Xénophon.

ANTHÉLE, *Anthela*, Ἀνθήλα, (f) ville de Gréce, située sur les bords du fleuve Asope, entre le Phœnix, autre fleuve du païs, & les Thermopyles. Aux environs de cette Ville, il y avoit une pleine assez spacieuse, où l'on voyoit un temple de Cérès Amphictyonide, & dans ce temple les siéges des Amphictyons, & la chapelle d'Amphictyon même.

ANTHÉLIENS, dieux, qui étoient révérés par les Athéniens. Leurs statues étoient placées aux portes, & exposées à l'air. C'est de-là qu'ils furent nommés dieux Anthéliens.

ANTHÈME, *Anthema*, espèce de danse populaire, où l'on chantoit en dansant, & en proférant ces paroles : *Où sont les roses? Où sont les violettes? Où est le beau persil?*

ANTHÉMION, *Anthemion*, Ἀνθεμίων, (g) étoit pere d'un fils, qui fut tué au siége de Troye par Ajax; fils de Télamon.

ANTHÉMION, *Anthemion*, Ἀνθεμίων, (h) pere d'Anytus, l'un des amans d'Alcibiade.

ANTHÉMOCRITE, *Anthe-*

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 70.
(b) Pauf. pag. 431, 432.
(c) Pauf. pag. 142.
(d) Pauf. pag. 274.

(e) Xenoph. pag. 987.
(f) Herod. L. VII. c. 176, 200.
(g) Home. Iliad. L. IV. v. 473.
(h) Plut. Tom. I. pag. 193.

mocritus, Ἀνθεμοκρίτος, (a) Héraut qui fut envoyé par les Athéniens à Lacédémone; mais, étant mort en chemin, & les Mégaréens étant soupçonnés d'y avoir contribué, Charinus dressa un décret par lequel les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable. Ce décret ordonnoit en outre que tous les Mégaréens, qui mettroient le pied dans Athènes, seroient punis de mort; que tous les généraux Athéniens, en prêtant le serment solemnel, jureroient expressément qu'ils enverroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie; & que le héraut Anthémocrite seroit enterré près des portes Thriasiennes, qu'on appella dans la suite le Dipyle. Selon Pausanias, son tombeau étoit sur le chemin, qui conduisoit d'Athènes à Éleusis, & que l'on nommoit la Voie-sacrée.

ANTHÉMUS, *Anthemus*, Ἀνθεμόος, (b) ville de Macédoine. Elle fut offerte par Amyntas à Hippias, qui la refusa, ainsi que celle d'Iolcos en Thessalie, que lui présentoient les habitans de cette province.

ANTHÈS, *Anthes*, Ἄνθης, (c) poëte musicien. Nous apprenons de Plutarque d'après Héraclide, qu'il étoit originaire d'Anthédon en Béotie, & qu'il fit des Hymnes. C'est tout ce que nous en sçavons; à moins qu'il ne fût l'Anthès, d'après qui Étienne de Byzance allégue l'étymologie du mot *Halicarnasse*; ou l'Anthès, cité par Harpocration, comme ayant écrit sur le sujet d'Attis. Il est vrai que dans le passage d'Harpocration, où on lisoit δεδήλωκεν ὁ Ἄνθης, *Anthès a manifesté*; Maussac, sur l'autorité de Casaubon, corrige δεδήλωκε Νεάνθης, *Néanthès a manifesté*; & ce Néanthès est un auteur connu d'ailleurs.

A l'égard de l'Anthès, l'un des fondateurs de la ville d'Halicarnasse, où il conduisit une colonie de Trœzéniens, selon Strabon & Étienne, peut-être pourroit-il avoir quelque chose de commun avec le poëte Musicien, par son antiquité.

Quant à l'Anthès, fils de Neptune & d'Alcyone, fille d'Atlas, selon Pausanias, ce qu'Étienne de Byzance nous apprend de celui-ci, est hors de toute vraisemblance, & n'a pourtant été relevé par aucun des Interprétes, ou des Commentateurs de ce Géographe. En effet, qui pourra croire qu'un fils de Neptune & un petit-fils d'Atlas, qui, comme tel, devoit être de la plus haute antiquité, ait été tué, comme l'assure Étienne, par Cléomène, frere de Léonidas, qui vivoit du tems de Darius I, roi de Perse; qu'ensuite on l'ait écorché, & qu'on ait écrit sur sa peau, qu'*ainsi s'accomplissoient les Oracles*; car, c'est précisément ce que porte le texte d'Étienne. Sur quoi Meursius est tombé dans une méprise assez sin-

(a) Plut. Tom. I. p. 168. Pauf. p. 67.
(b) Hérod. L. V. c. 94.
(c) Pauf. pag. 142, 574. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 675. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 84, 85. Tom. X. pag. 197. & suiv.

gulière, ayant oublié le dernier mot du passage; ensorte qu'il résulte de la version Latine, qu'il en donne, que sur la peau d'Anthès on écrivoit des Oracles. Cette bévue relevée par Berkel, Commentateur d'Étienne, n'a pas empêché ce Commentateur d'en faire plusieurs à son tour, dans une seule de ses réflexions.

ANTHÈS, *Anthès*, Ἄνθης, (a) fils de Neptune & d'Alcyone, fille d'Atlas. Il y en a qui lui attribuent la fondation de la ville d'Anthédon, dans la Béotie. *Voyez* l'article précédent.

ANTHESPHORIES, *Anthesphoria*. Ce nom est Grec; il est composé de ἄνθος, *flos*, fleur, & φέρω, *fero*, je porte. C'est le nom d'une fête, que l'on célébroit en Sicile en l'honneur de Proserpine, & qui s'appelloit ainsi, parce que cette Déesse fut enlevée par Pluton, lorsqu'elle cueilloit des fleurs dans la campagne. Il semble que les Anthesphories soient la même chose que le Florisertum des Latins. Cependant, Festus ne rapporte point cette fête à Proserpine; & il dit qu'on la nommoit ainsi, parce qu'on portoit ce jour-là des épis au temple.

ANTHESPHORION, *Anthesphorion*, (b) nom d'un des mois de l'année Attique. C'étoit dans ce mois que l'on célébroit, près d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus, les mystéres de Proserpine. Cela s'appelloit *les Anthesphories*, fêtes qu'on célébroit aussi en Sicile. *Voyez* Anthesphories.

Le mois Anthesphorion est le même que le mois Anthestérion qu'on peut voir ci-après.

ANTHESTÉRIES, *Anthesteria*, nom d'une fête que célébroient les Athéniens en l'honneur de Bacchus. Quelques-uns disent qu'elle prenoit son nom du mois Anthestérien, ou Anthestérion, dans lequel on la célébroit. D'autres prétendent que ce n'étoit point une fête particulière; mais, que toutes les fêtes de Bacchus s'appelloient Anthestéries. C'est le sentiment d'Apollodore, cité par le Scholiaste d'Aristophane. Quelques-uns prononcent & écrivent Anthistéries; c'est une faute. Il est plus naturel de dériver le mot *Anthesteries* de ἄνθος, *flos*, fleur, parce que l'on portoit alors des couronnes de fleurs à Bacchus.

Les Anthestéries duroient trois jours, l'onzième, le douzième & le treizième du mois. Chacun de ces jours avoit un nom, qui avoit rapport à ce qu'on faisoit ce jour-là. Le premier jour de la fête, ou l'onzième du mois, s'appelloit πιθοιγία; c'est-à-dire, ouverture des tonneaux. Ce jour-là, en effet, on ouvroit les tonneaux, & on goûtoit le vin. Le second jour de la fête, ou le douzième du mois, se nommoit χόες, *congii*, le congius. C'étoit une mesure, qui contenoit le poid de dix livres; nous dirions *les bouteilles*. Ce jour-là, on buvoit le vin qu'on avoit

(a) Pauf. pag. 574.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 89.

préparé la veille. Le troisième jour de la fête, ou le treizième du mois s'appelloit χύτροι, les marmites. Ce jour-là, on faisoit cuire, dans des marmites, toutes sortes de légumes, auxquels on ne touchoit point, parce qu'ils étoient offerts à Mercure.

ANTHESTÉRION, *Anthesterion*, (a) nom d'un des mois de l'année Attique. Le premier de ce mois a répondu au 13 Février, 87 de l'année Julienne anticipée. La ville d'Athènes fut prise par Sylla, après un siége de plusieurs mois, le premier de Mars, selon le Calendrier Romain, qui répondit, cette année, au premier du mois Anthestérion.

Ce mois revenoit à la fin de Février & au commencement de Mars, selon un Commentateur des fastes d'Ovide. C'étoit un mois creux, ou de 29 jours, le sixième de l'année. Oppien explique Mars par Anthestérion. Il est difficile de décider auquel de nos mois il avoit rapport. Pottérus dit qu'il répondoit à la fin de notre mois de Novembre, & au commencement de Décembre. *Voyez* Anthestéries.

ANTHEUS, *Antheus*; c'est-à-dire, la fleur, nom d'un chien de chasse. *Voyez* Chiens de Chasse.

ANTHION, *Anthion*, Ἄνθιων, nom d'un puits, auprès duquel on dit que Cérès, fatiguée des courses qu'elle avoit faites, en cherchant sa fille, se reposa sous la figure d'une vieille femme. Les filles de Célée l'ayant trouvée en cet endroit, la menérent à leur mere.

ANTHIPPE, *Anthippus*, (b) Ἄνθιππος. Il est regardé comme l'inventeur de l'harmonie Lydienne par quelques Auteurs. Du reste, nous ne sçavons rien d'Anthippe, sinon qu'il y a eu un poëte comique de ce nom, cité par Athénée, qui en rapporte un fragment considérable, tiré d'une comédie publiée sous le titre de *caché, enveloppé*. L'Auteur introduit sur la scène, dans ce fragment, un cuisinier, qui se vante de sçavoir tous les secrets de son art, de connoître quels sont les mets convenables aux différens états & aux diverses professions, aux jeunes gens amoureux, aux vieillards, aux philosophes & aux maltotiers; de deviner à la physionomie des convives, quelle sorte de viande doit être de leur goût. Au surplus, Scaliger, qui, dans sa poëtique, parle d'Anthippe comme de l'inventeur du mode Lydien, n'a pu le prendre que dans Pollux, qu'il ne cite pas, à moins que ce ne fût dans quelque manuscrit grec de Plutarque, ou dans la version de Valgulio.

ANTHIUS, *Anthius*, Ἄνθιος, surnom donné à Bacchus. Ce mot qui vient du Grec, veut dire fleuri.

ANTHO, *Antho*, Ἄνθω, (c) fille d'Amulius. Cette Princesse voyant son pere près de faire

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 206. Recuil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. II. p. 238. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 40, 234.

(b) Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 230. *& suiv.*

(c) Plut. Tom. I. pag. 19.

souffrir à Rhéa la peine portée par les Loix, contre celles d'entre les Vestales, qui avoient violé le vœu de chasteté, intercéda pour elle. C'est donc à ses prieres que Rhéa dut sa conservation. Elle fut seulement enfermée dans une prison fort étroite.

ANTHOLOGIE, *Anthologium.* (a) On donne ce nom à un recueil d'épigrammes de divers poëtes Grecs. Ce mot vient du Grec ἄνθος, *flos*, fleur, & λέγω, *colligo*, je recueille.

Le fameux vers Grec de l'Anthologie à la louange d'Homère, étoit au bas d'une statue d'Apollon. M. Despréaux l'a traduit, ou, pour mieux dire, paraphrasé dans un dizain, que voici :

Quand la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neufs Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade & l'Odyssée.
Chacune à les louer se montrant empressée ;
Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le Dieu des vers:
Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse
Je chantois ; Homère écrivoit.

Cette traduction, selon certains Auteurs, est négligée & languissante. En voici une autre par M. le président Bouhier, que ces Auteurs trouvent bien plus noble & bien plus concise. Il suppose, comme il y a beaucoup d'apparence, qu'Apollon, dans sa statue, avoit la main sur l'Iliade & l'Odyssée :

Mortels, apprenez ce mystère ;
Ces deux Poëmes si vantés,
Sont vraiment de la main d'Homère ;
Mais, c'est moi, qui les ai dictés.

C'est aux connoisseurs à juger laquelle des deux piéces mérite la préférence.

Méléagre, natif de Gadare, ville de Syrie, qui vivoit sous Seleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'épigrammes Grecques, qu'il nomma Anthologie, à cause qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les épigrammes de quarante-six Poëtes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ces Poëtes ; le lis à Anytes ; la rose à Sapho ; &c. après lui, Philippe de Thessalonique fit, du tems de l'empereur Auguste, un second recueil, tiré seulement de quatorze Poëtes. Agatias en fit encore un troisième, environ 500 ans après, du tems de l'empereur Justinien. Enfin, Planude, moine de Constantinople, qui vivoit en 1380, fit le

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 147, 148. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 262. & suiv.

quatrième, qu'il divisa en sept livres, dans chacun desquels les épigrammes sont rangées, selon les matières, par ordre alphabétique. Il en a retranché beaucoup de salles épigrammes, de quoi quelques Sçavans lui ont sçû mauvais gré.

On trouve dans ce rècueil beaucoup de belles épigrammes, fort sensées & fort spirituelles; mais, elles ne sont pas le plus grand nombre.

Entre une multitude de manuscrits Grecs, que l'on conserve dans la bibliothéque du Roi, l'Anthologie, qui s'y trouve, est un de ceux, qui méritent le plus d'être connus par les amateurs de l'Antiquité. Il y a plus de cent ans que Saummaise en trouva l'original dans la bibliothéque d'Heidelberg. Casaubon & Scaliger l'exhortérent à le donner au public, & il en eut d'abord la pensée; mais, plusieurs raisons l'empêchérent d'exécuter ce dessein.

C'est un *in-folio* en papier, de soixante feuillets, fort bien écrit, de la main même de Guiet, qui a joint au texte un grand nombre de corrections & de restitutions, avec d'autres notes pour l'intelligence du texte. Le recueil est de plus de sept cens épigrammes. Le tout fait environ trois mille vers, il est divisé en cinq parties.

La première & la seconde sont composées d'épigrammes, la plûpart licencieuses, & qui, si l'on en excepte un très-petit nombre, ne doivent jamais voir le jour.

La troisième partie a pour titre ἐπιγράμματα ἀναθηματικὰ. C'est ainsi que l'on nommoit les épigrammes, qui servoient d'inscription aux offrandes, que l'on faisoit aux dieux.

La quatrième contient des inscriptions de tombeaux. C'est ce que nous appellons des épitaphes.

La cinquième comprend des épigrammes sur divers sujets, dont quelques-uns sont inventés à plaisir. L'Auteur du recueil les nomme ἐπιγράμματα ἐπιδεικτικὰ, épigrammes d'ostentation; c'est-à-dire, des épigrammes, où le Poëte ne cherche qu'à faire paroître son esprit. *Voyez* Épigramme.

ANTHOR, *Anthor*, (*a*) fût d'abord le compagnon d'Hercule. Depuis ayant quitté Argos, pour s'attacher à Évandre, il s'établit dans son royaume. Mézence, l'un des chefs de l'armée de Turnus, ayant lancé, dans un combat, un trait contre Énée, ce trait, qui glissa sur le bouclier du prince Troyen, alla percer le brave Anthor. Celui-ci, atteint d'un coup qui ne lui étoit pas destiné, leva les yeux au ciel; & près d'expirer, il se rappella sa chere patrie, & mourut à l'instant.

ANTHRACIE, *Anthracia*, Ἀνθρακία, (*b*) nom d'une nymphe d'Arcadie. Pausanias en parle plus d'une fois. Il dit, dans un endroit, qu'elle étoit représentée, tenant un flambeau à la main.

ANTHROPINUS, *Anthropinus*, Ἀνθρωπῖνος. Il conspira con-

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 778. & *seq.*

(*b*) Pauf. pag. 506, 531.

tre Agathocle, tyran de Syracuse, avec Tisarques & Dioclès. Le Tyran en ayant été informé, les manda, & fit semblant de leur donner le commandement des troupes, qu'il vouloit envoyer au secours d'une Ville, qui étoit serrée de près par les ennemis. » Pour cela, dit Agathocle, il » faut demain nous assembler » dans le Timoléonte [c'étoit le » nom d'une plaine], & nous » acheverons là avec nos armes » & nos chevaux de prendre nos » mesures pour cette expédition.« Les trois conjurés acceptérent volontiers cette commission, espérant par-là être en état d'attaquer la personne du Prince. Le lendemain, ils se rendirent à point nommé dans le Timoléonte. Agathocle donna le signal pour s'en saisir. Aussi-tôt, on fondit sur Dioclès, Tisarques & Anthropinus, & on passa au fil de l'épée tous ceux qui voulurent les secourir. Il y eut, en cette action, six cens hommes de tués.

ANTHROPINUS, *Anthropinus*, Ἀνθρωπῖνος, (*a*) capitaine d'un vaisseau d'Apollonie. Cicéron nous apprend que les pirates de Verrès s'en étant emparés, tuérent ce Capitaine.

ANTHROPOLOGIE, *Anthropologia*, terme composé de ἄνθρωπος, *homo*, homme, & λόγος, *sermo*, discours. Il se dit de la manière de parler de la sainte Écriture, lorsqu'elle parle de Dieu comme des hommes, en lui attribuant des yeux, des mains, &c. des sentimens de douleur, de compassion, &c. tout cela se dit de Dieu par Anthropologie, & marque seulement l'effet, ou la chose que Dieu fait, comme s'il avoit les sentimens qu'ont les hommes, ou un corps comme les hommes. L'Anthropologie est nécessaire en parlant de Dieu, pour faire comprendre au peuple bien des choses, qu'il ne concevroit pas sans cela.

ANTHROPOMANTIE, *Anthropomantia*. Ce mot vient de ἄνθρωπος, *homo*, l'homme, & μαντεία, *divinatio*, divination. L'Anthropomantie étoit une espèce de divination. Elle se faisoit par l'inspection des entrailles d'un enfant ou d'un homme mort.

ANTHROPOPATHIE, *Anthropopathia*, terme qui veut dire à peu près la même chose qu'Anthropologie. Cependant, l'Anthropopathie à proprement parler, devroit différer de l'Anthropologie, comme l'espèce du genre ; ensorte que l'Anthropologie se dit de tout discours, dans lequel on attribue à Dieu ce qui convient à l'homme, soit sentimens, soit parties du corps ; & que l'Anthropopathie se dit seulement des passions, sensations, ou sentimens humains attribués à Dieu ; mais, dans l'usage on confond ces deux mots.

ANTHROPOPHAGE, *Anthropophagus*. (*b*) C'est un mot Grec, qui vient de φάγω, *comedo*, je mange, & ἄνθρωπος, *homo*, homme. Ainsi, Anthropophage veut dire, qui mange les hommes.

(*a*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 71.

(*b*) Plin. L. IV. c. 12. L. VI. c. 17, 30.

Quelques-uns font remonter l'origine des Anthropophages jusqu'au Déluge, & attribuent aux Géans le premier exemple de la barbare coûtume de se repaître de chair humaine. On prétend que la terre de Chanaan même étoit habitée par des hommes de taille gigantesque, & d'un naturel si farouche, que les cadavres humains étoient leur nourriture ordinaire. Les Historiens parlent des Scythes & des Sauromates, qui faisoient de ces horribles repas. Pline trouve encore des Anthropophages dans l'Éthiopie; & Juvénal fait un effroyable récit de la voracité de certains peuples d'Égypte, qui, à la manière des tigres, déchiroient entre leurs dents des corps encore tout fumans. On dit qu'Annibal faisoit manger de la chair humaine à ses soldats, pour les rendre plus fiers & plus intrépides dans le combat. La partie australe de l'Afrique étoit la demeure la plus fameuse des Anthropophages. Il y en a eu dans la Cafrerie & dans le Zanguebar.

Vesputius raconte qu'il a vu ces hommes nus, aussi-bien que les femmes, manger indifféremment la chair les uns des autres; le fils rongeant avidement le cadavre du pere, & tirant gloire d'avoir dévoré un plus grand nombre d'hommes. Les Caraïbes & les Cannibales de l'Amérique ont encore surpassé les autres en férocité. On en a vu qui arrachoient des jeunes enfans du sein de leurs meres, parce qu'ils trouvoient plus de ragoût dans cette chair tendre & nouvelle.

Dans les premiers siécles de l'Église, les Payens accusoient les Chrétiens d'être Anthropophages, comme il paroît par Tatien, par Tertullien dans son Apologétique, & par Salvien. Ils disoient que, dans leurs mystères, les Chrétiens tuoient un enfant, puis le mangeoient. Cette calomnie étoit fondée sur ce qu'ils avoient ouï dire du sacrifice de l'Eucharistie & de la Communion; preuve évidente que, dans ces tems si voisins des Apôtres, l'Église enseignoit sur cela ce qu'elle enseigne encore aujourd'hui.

ANTHYLLE, *Anthylla*, (a) Ἄνθυλλα, ville célebre d'Égypte. Depuis que ce païs eut été soumis aux Perses, Anthylle fut toujours donnée à la femme du Roi pour sa chaussure.

ANTI. Cette espèce de préposition se trouve dans plusieurs mots François, en deux significations différentes; car, elle signifie quelquefois ce qui est avant, comme antichambre; c'est-à-dire ce qui est avant la chambre, & pour lors elle vient du Latin *Ante*, avant; quelquefois elle signifie ce qui est contraire, opposé, & alors elle vient du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, comme Antipode, celui qui a les pieds opposés aux nôtres.

Cette préposition *Anti* souffre élision lorsqu'elle est suivie d'une voyelle. Ainsi on dit Antarchique en François comme en Grec;

(a) Herod. L. II. c. 98.

pour Anti-archique, & Antarctique, pour Anti-arctique.

Outre les mots, formés de cette préposition, qui sont dans un usage commun, on en peut également former de nouveaux au besoin. Ainsi, dans la querelle pour les Anciens & les Modernes on a dit :

Tout le trouble poëtique
Dans Paris s'en va cesser,
*Perrault l'*Antipendarique
Et Despréaux l'Homérique
Consentent de s'embrasser.

Les *Anti*, parmi les gens de lettres, sont des écrits faits pour répondre à quelqu'un, & qui portent souvent le nom d'*Anti*, avec le nom de ceux auxquels ils répondent. On peut voir les *Anti* de M. Baillet, & l'Anti-Baillet de M. Ménage. On a fait aussi *Antimenagiana*. César, le dictateur, avoit fait des livres, qu'il avoit intitulés *Anticatons*. Cicéron, Juvénal, & d'autres en ont parlé. Vivès assure qu'il a vu les Anticatons dans une ancienne bibliothéque. Beaucoup d'autres livres, sur tout depuis le rétablissement des lettres, ont porté pour titre *Anti*, dans les controverses, tant sur les matières de religion, que sur celles de pure littérature.

ANTIA [la Loi], *Lex Antia*. (*a*) Cette Loi prit le nom de celui, qui l'avoit portée ; c'est-à-dire, d'Antius Restion. Elle avoit pour objet de réprimer le luxe de la table. Elle défendoit aussi aux magistrats, ainsi qu'à ceux qui aspiroient aux magistratures, d'aller manger chez toutes sortes de personnes, mais seulement chez quelques-unes. Il est à remarquer qu'Antius Restion, depuis qu'il eut fait passer cette Loi, n'alla jamais manger nulle part, de peur d'être le premier à violer une régle qu'il avoit faite pour le bien public.

(*a*) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 846.

ANTIATES, *Antiates*, peuples d'Antium, célebres dans l'histoire Romaine. *Voyez* Antium.

ANTIBACCHIQUE, *Antibacchius*, terme de poësie Latine. Ce n'est pas un vers, mais un pied de trois syllabes, dont les deux premières sont longues, & la troisième bréve, comme *cāntārĕ*, *vīrtūtĕ*, Ἕλληνες. Il est ainsi nommé du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, parce qu'il est contraire au Bacchique, dont la première est breve, & les deux autres longues, comme *ĕgēstās*. Victorien, au contraire, dit que l'Antibacchique est composé d'une bréve & de deux longues, comme *lăcūnās*. L'on voit qu'il appelle Antibacchique ce que les autres appellent Bacchique.

La méthode de Port-Royal écrit Bacquique & Antibacquique, au lieu de Bacchique & Antibacchique, suivant en cela la prononciation Françoise, & méprisant l'analogie de la racine, d'où ce mot est tiré. Parmi les Anciens, l'Antibacchique se nommoit aussi Palimbacchique & Saturnique. Quelques-uns l'appelloient Propontique & Thessaléen.

ANTICATON, *Anticato*. (*a*) Ce mot est formé de la préposition Grecque ἀντὶ, *contra*, contre, & du Latin *Cato*, Caton. Cicéron, après la mort de Caton, avoit composé l'éloge de ce grand homme, & il avoit donné le nom même de Caton à son livre. Cet ouvrage étoit fort estimé & fort recherché, comme on peut penser, tant à cause de la réputation de son Auteur, qui étoit le plus éloquent des Orateurs de son tems, que pour la grandeur & la beauté du sujet, qui étoit des plus riches.

Cela chagrina César, qui crut que l'éloge d'un homme, qui s'étoit tué, pour ne pas tomber entre ses mains, étoit pour lui un secret reproche. Il y répondit donc dans un traité, où il assembla beaucoup de charges & d'accusations contre Caton, & qu'il intitula *Anticaton*; d'autres lisent *Anticatons*, supposant que ce traité comprenoit plusieurs livres. Il y en a qui disent que ce fut moins l'effet de la haine que César portoit à Caton, que d'une ambition de politique. Quoiqu'il en soit, l'un & l'autre de ces ouvrages avoient encore, du tems de Plutarque, des partisans fort zélés, à cause de la vénération que l'on conservoit pour Caton & pour César.

ANTICHTHONES, *Antichthones*, (*b*) terme de Géographie, composé du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & de χθὼν, *terra*, terre; c'est-à-dire, qu'Antichthone veut dire, celui qui habite une terre opposée à celle qu'habite un autre. Nous entendons en effet aujourd'hui par Antichthones la même chose que par Antipodes, qui sont les peuples qui habitent la partie de la terre, diamétralement opposée à celle que nous habitons.

Pour les Anciens, ils donnoient à ce nom un autre sens. Pomponius Méla parle des Antichthones; mais, il n'entend pas par-là les deux hémisphères, supérieur, & inférieur, puisqu'on ne connoissoit pas l'inférieur de son tems, comme l'a remarqué Vossius; mais seulement les deux parties septentrionale & méridionale de notre hémisphère, qui sont séparées par la zone torride, ensorte que les peuples que Pomponius Méla nomme Antichthones, sont ceux que les Géographes nomment pour l'ordinaire Périéciens.

Les Pythagoriciens avoient imaginé une autre terre, qu'ils appelloient Antichthone, ou opposée, à laquelle ils donnoient aussi des habitans; mais, ceux qui étoient sur notre terre, ne pouvoient les appercevoir; parce qu'en tournant autour de l'Antichthone, nous lui étions toujours opposés. On nous dispensera de faire voir ici comment cette Antichthone, absolument détachée de notre terre, nous étoit invisible, malgré l'hypothèse des Pythagoriciens, qui croyoient que les planetes tournoient, non seulement autour du feu central,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 733. Juven. Satyr. 6. v. 336.

(*b*) Pomp. Mel. L. I. c. de Mundi Division. & c. de Ægypt.

mais encore sur elles-mêmes. Ce n'étoit pas seulement à leur Antichthone qu'ils donnoient des habitans, ils accordoient encore cet avantage à la lune. Elle leur paroissoit une terre comme la nôtre, parce qu'elle étoit, disoient-ils, aussi habitée; mais, les animaux qu'elle nourrissoit, étoient bien audessus des nôtres par la beauté & la grandeur, puisqu'ils étoient quinze fois plus grands. C'est, sans doute, pour cette raison que quelques-uns comptoient que le fameux lion de la forêt de Némée étoit tombé de la lune dans le Péloponnèse; & Héraclides, qui aimoit le merveilleux, comme le lui a reproché Timée, assuroit aussi qu'il en étoit tombé un homme.

ANTICLE, *Anticles*, (a) officier d'Alexandre le Grand. Il entra dans une conjuration, formée contre ce Prince. Le complot ayant été découvert, les complices furent punis de mort.

ANTICLÉE, *Anticlea*, (b) Ἀντίκλεια, fille d'Autolycus, épousa Sisyphe, qui étoit, dit-on, un homme fin & rusé. Elle en eut une fille, qui prit le nom de sa mere, & un fils connu sous le nom d'Ulysse, qui passoit cependant pour fils de Laërte. Ce fameux Héros, dans son voyage aux enfers, fut reconnu de l'ombre d'Anticlée, qui eut avec lui un long entretien. » Mon fils, lui dit » entr'autres choses, cette mere » en faisant de grandes lamentations, comment êtes-vous venu » tout en vie dans ce séjour de » ténébres? Il est difficile aux » vivans de voir l'empire des » morts; car, ils sont séparés par » de grands fleuves, & par une » grande étendue d'eaux, sur » tout par l'Océan, qu'il n'est » pas aisé de traverser. Est-ce » qu'à votre retour de Troye » vous avez perdu votre route; » & qu'après avoir été long-tems » égaré, vous avez été porté » dans ces tristes lieux avec vos » compagnons, avant que d'être » retourné à Ithaque, & d'avoir » revu votre femme & votre » fils? «

On avoit représenté à Delphes Anticlée, s'asseyant sur une pierre.

ANTICLÉE, *Anticlea*, (c) Ἀντίκλεια, fille de la précédente. Il y en a qui prétendent que cette Anticlée fut la mere d'Ulysse, comme ayant été mariée à Laërte, qu'on croyoit en effet pere de ce célebre capitaine.

ANTICLÉE, *Anticlea*, (d) Ἀντίκλεια, fille de Dioclès. Elle épousa Machaon, fils d'Esculape, dont elle eut deux fils, sçavoir Nicomaque & Gorgasus, qui demeurérent tous deux à Phares, & y regnérent après leur pere.

ANTICLÈS, *Anticles*, (e) Ἀντικλῆς, nom propre, commun à plusieurs Grecs; mais, selon M. Burette, on ne connoît, de cette

(a) Q. Curt. L. VIII. c. 6, 7, 8.
(b) Pauf. pag. 666. Homer. Odyss. L. XI. v. 85. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 184, 185. T. VII. p. 365.
(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 185.
(d) Pauf. pag. 273.
(e) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 215, 216.

nation, nul Écrivain, qui l'ait porté. Du moins, ne s'en trouve-t-il aucun, ni parmi les historiens Grecs de Vossius, ni dans la bibliotheque Grecque de Fabricius, ni dans aucun autre répertoire de ce genre. Cependant, on trouve un Auteur du nom d'Anticlès, cité par Plutarque; mais, ce nom ne paroît nulle autre part, & n'en seroit-ce pas assez, pour rendre l'existence de cet Écrivain un peu suspecte?

D'un autre côté, l'on connoît fort l'historien Anticlide; & il en est parlé en beaucoup d'endroits, où l'on nomme quelques ouvrages de sa composition. Il étoit Athénien, au rapport d'Athénée, qui cite de cet Auteur un ouvrage sous le titre d'*Exposition*. Plutarque allégue l'histoire d'Alexandre, écrite par Anticlide, & Diogène Laërce en cite le second livre. On le fait Auteur d'un ouvrage intitulé *Les Retours*, dont Athénée cite encore le seizième & le soixante-dix-huitième Livre, & dont Clément d'Alexandrie, Eusébe, le Scholiaste d'Aristophane & Suidas font mention. De plus, le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes parle des Déliaques d'Anticlide en deux endroits, & en cite le second Livre. Ces Déliaques n'étoient apparemment autre chose que l'histoire de l'isle de Délos. Or, comme dans le passage de Plutarque dont il s'agit, on n'a recours à l'autorité d'Anticlès, que pour appuyer la vérité d'un fait concernant cette même Isle; M. Burette conjecture avec raison qu'il faudroit lire dans le texte Grec Ἀντικλείδης, *Anticlides*, Anticlide, au lieu d'Ἀντικλῆς, *Anticles*, Anticlès, parce que ce mot aura été mutilé de trois lettres, ou par omission, ou par abréviation.

M. Burette ajoûte que quelque tems après qu'il eut écrit cette remarque, il trouva qu'Henri de Valois, dans ses notes sur Harpocration, avoit eu la même conjecture.

ANTICLIDE, *Anticlides*, Ἀντικλείδης, (*a*) auteur que Plutarque cite dans la vie d'Alexandre le Grand, & l'un de ceux, qui assuroient que l'histoire de cette reine des Amazones, que certains prétendoient être venue trouver ce Prince, dans le cours de ses expéditions, étoit une pure fiction.

ANTICLUS, *Anticlus*, (*b*) Ἄντικλος, capitaine, dont il est parlé au quatrième livre de l'Odyssée. Un jour qu'il étoit sur le point de parler, Ulysse lui portant les deux mains sur la bouche, la lui serra si fort, qu'il l'empêcha non seulement de parler, mais encore de respirer.

ANTICRATÈS, *Anticrates*, Ἀντικράτης, (*c*) Spartiate devenu célebre, pour avoir tué Épaminondas, ce chef illustre des Thébains. Ce fut dans une bataille, qui se donna auprès de Mantinée. Comme Épaminondas, après

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 691.
(*b*) Homer. Odyss. L. IV. v. 275. *& seq.*
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 616.

après avoir renversé les premiers rangs des Lacédémoniens, s'opiniâtroit à les poursuivre, Anticratès, tournant visage tout à coup, & l'attendant de pied ferme, le perça de sa pique, selon Dioscoride, & selon d'autres, de son épée, ce qui paroît plus fondé; car, encore du tems de Plutarque, à Sparte les descendans de cet Anticratès étoient appellés Machairionides, comme ayant véritablement tué Épaminondas avec l'épée.

Cette action parut si grande & si merveilleuse, à cause de la frayeur qu'on avoit d'Épaminondas, qu'on décerna à Anticratès de grands honneurs & de grandes récompenses, & à toute sa race, à perpétuité, un affranchissement de tous impôts & de toutes charges publiques; immunité dont jouissoit encore, environ 500 ans après, Callicratès, un de ses descendans.

Au reste, il y en a qui attribuent la mort d'Épaminondas au fils de Xénophon, à Grillus, qui ne jouit pas long-tems de sa victoire, parce qu'il fut tué sur le champ; mais, le rapport de Plutarque paroît mieux fondé.

ANTICYRE, *Anticyra*, (a) Α'ντίκυρα, ville de la Phocide en Gréce. Le chemin qui y menoit, alloit d'abord en montant; mais, au bout de deux stades, il s'applanissoit. A la droite du chemin, on voyoit le temple de Diane Dictynnée, à laquelle les habitans d'Ambrysse avoient une dévotion singulière. La Déesse y étoit en marbre noir. C'étoit une statue de l'école d'Égine.

La ville d'Anticyre se nommoit d'abord Cyparisse; & l'on croit qu'Homère a mieux aimé l'appeller ainsi dans le dénombrement des peuples de la Phocide, quoique le nom d'Anticyre fut déjà connu de son tems, comme donné à la Ville par Anticyréüs, qui étoit contemporain d'Hercule. Quoiqu'il en soit, Anticyre n'étoit pas bien loin des ruines de Médéon, autre ville de la Phocide, que Pausanias dit avoir été punie de son entreprise sacrilége contre le temple de Delphes. Les Anticyréens s'étoient vu chassés deux fois de leur Ville; la première par Philippe, fils d'Amyntas, & la seconde par Titus Flaminius, général de l'armée Romaine, qui les punit de leur attachement pour un autre Philippe, fils de Démétrius; car, Flaminius avoit été envoyé pour secourir les Athéniens contre ce roi de Macédoine.

Les montagnes, qui environnoient la Ville, étoient pleines de roches, parmi lesquelles il croissoit une grande quantité d'ellébore. C'est une plante médicinale; il y en avoit de deux espèces, l'une noire, qui purgeoit le ventre; l'autre blanche, qui étoit un vomitif, & c'étoit de la racine de l'une & de l'autre, que l'on se servoit. La place publique d'An-

(a) Pauf. pag. 411, 682, 683. Strab. pag. 418. Tit. Liv. L. XXVI. c. 26. Ptolem. L. III. c. 15. Plin. L. IV. c. 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 202.

ticyre étoit ornée de plusieurs statues de bronze. Sur le port on voyoit un temple de grandeur médiocre, consacré à Neptune. Ce temple étoit bâti de fort belles pierres, & blanchi en dedans. Le dieu y étoit de bout en bronze. Il mettoit le pied sur un dauphin, comme pour monter dessus ; il avoit une main sur son côté, & de l'autre il tenoit un trident. Les Anticyréens avoient deux lieux d'exercice. Dans l'un il y avoit des bains publics ; dans l'autre, qui étoit éloigné du premier, & beaucoup plus ancien, on voyoit une statue de bronze de Xénodame, avec une inscription qui portoit que ce Xénodame étoit un citoyen d'Anticyre, qui, aux jeux Olympiques, remporta le prix du Pancrace dans la classe des hommes. Si cette inscription disoit vrai, Xénodame avoit reçu la couronne d'olivier en la 211e. Olympiade, la seule qui n'étoit pas marquée dans les registres des Éléens. Au-dessus de la place publique il y avoit une fontaine, creusée en manière de puits, que l'on avoit mise à l'abri du soleil par un toit, qui portoit sur des colonnes. Un peu au de-là on trouvoit un tombeau construit de pierres communes. On dit que c'étoit la sépulture des fils d'Iphitus, dont l'un vint mourir chez lui, au retour du siége de Troye ; & l'autre, nommé Schédius, mourut devant Troye, d'où l'on rapporta son corps à Anticyre.

A deux stades de la Ville, sur la droite, on voyoit une grosse roche, qui faisoit partie d'une montagne, & sur cette roche un temple de Diane, avec une statue de la Déesse, qui étoit un ouvrage de Praxitéle. La Déesse tenoit un flambeau de la main droite ; elle avoit son carquois sur l'épaule, & un chien auprès d'elle à sa gauche. C'étoit une statue beaucoup plus grande que ne l'est d'ordinaire une statue.

Tite-Live, qui a confondu la ville d'Anticyre avec celle, dont il est parlé dans l'article suivant, nous apprend que 211 ans avant J. C., Lévinus, général des Romains, marcha contre cette Ville, qui se trouva assiégée par mer & par terre, mais beaucoup plus vigoureusement par mer, parce que c'étoient les Romains qui attaquoient de ce côté-là, & qu'ils avoient sur leurs vaisseaux toutes les machines nécessaires. Ainsi, en très-peu de tems, elle se rendit, & fut livrée aux Étoliens. Les Romains, suivant les conventions, demeurérent les maîtres du butin. On donne à Anticyre pour nom moderne Suola dans la Turquie d'Europe.

ANTICYRE, *Anticyra*, (a) Ἀντίκυρα, autre ville de Gréce dans la Locride. Elle étoit sur le golfe Mélide ou Méliaque, vers le mont Œta. Selon Hérodote, le fleuve Sperchius en baignoit les murs ; ce qui fait une assez grande difficulté, à cause que la Locride ne paroît pas avoir été étendue jusques-là, à moins que l'on n'ai-

(a) Strab. pag. 418. Herod. L. VII. c. 198.

me mieux ſuppoſer deux Villes, dont l'une fut au pied du mont Œta dans cette province, & l'autre ſur les bords du fleuve en queſtion. Quoiqu'il en ſoit, il naiſſoit de très-bon ellébore dans le territoire de cette Ville, auſſi bien que dans celui de la précédente, comme nous l'avons remarqué à ſon article.

(a) Pline parle d'une iſle qu'il appelle Anticyre, & qu'on met dans la mer Égée. Il y croiſſoit également d'excellent ellébore. Ce Géographe aſſure que Druſus, le plus renommé & le plus applaudi de tous les Tribuns du peuple, fut guéri de l'épilepſie dans cette iſle, avec un reméde composé de cet ellébore.

(b) Horace, dans ſon Art poëtique, fait mention de trois Anticyres. La plûpart de ſes Commentateurs, ne connoiſſant que les deux Villes de ce nom, ont dit que c'étoit une exagération du Poëte. On voit pourtant qu'il n'y en a point du tout. Horace avoit certainement en vue & les deux Villes, & l'iſle de la mer Égée.

ANTIDACTYLE, *Antidactylus*, terme de littérature. C'eſt un nom donné par quelques-uns à une ſorte de pied en poëſie; c'eſt-à-dire, à un Dactyle renverſé, ou à un pied, conſiſtant en deux ſyllabes bréves, ſuivies d'une longue.

ANTIDAME, *Antidamus*. Il en eſt parlé dans Q. Curſe.

ANTIDOTE, *Antidotus*, vel *Antidotum*, du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & δίδωμαι, *do*, je donne. Ce terme s'emploie pour ſignifier ce que l'on donne contre le poiſon, ſoit comme reméde, ſoit comme préſervatif.

ANTIE, *Antia*, Ἄντεια, (c) fille d'Iobate, roi de Lycie, & femme de Prœtus, roi d'Argos, celle-là même, que les Poëtes tragiques ont nommée Sthénobée, au rapport d'Apollodore. Elle devint amoureuſe de Bellerophon, ſelon Homère, & n'oublia rien pour le rendre ſenſible. Bellerophon, qui avoit de la vertu, & qui reſpeĉtoit les droits d'un hôte; c'eſt-à-dire, de Prœtus, qui l'avoit reçu avec bonté, ne fit paroître que du mépris pour les vives ſollicitations de la Reine. Une femme, outragée de la ſorte, ne manque guere de ſe venger; &, ce qui eſt aſſez ſingulier, elle prend ſouvent le mari pour être le miniſtre de ſa vengeance.
» Seigneur, dit-elle à Prœtus,
» en l'abordant, il faut vous ré-
» ſoudre, ou à périr vous-même,
» ou à tuer Bellerophon, qui a
» eu la folle préſomption de lever
» les yeux ſur moi, & de vouloir
» me faire violence. «

Prœtus, trop crédule, ſe laiſſa prévenir, & entra dans une furieuſe colère contre Bellerophon; mais, comme il craignoit d'attirer ſur lui la vengeance divine, s'il violoit les droits ſacrés de l'hoſpitalité, il ne voulut pas lui-même ôter la vie à ce Prince; & dégui-

(a) Plin. L. XXV. c. 5.
(b) Horat. de Art. Poët. v. 300.
(c) Homer. Iliad. L. VI. v. 160. & ſeq. Lucian. Tom. II. pag 579, 580. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 73. & ſuiv.

sant son ressentiment, il l'envoya en Lycie, & lui donna pour le roi Iobate, son beau-pere, des lettres bien cachetées, où il lui marquoit l'injure, qu'il avoit reçue, & le prioit de se défaire d'un traitre, qui avoit voulu le deshonorer.

Il faut consulter les observations de M. Fréret sur le tems auquel Bellerophon a vécu. On y verra, entr'autres choses, que ce sçavant Académicien prouve que Sthénobée, femme de Prœtus, roi d'Argos, selon les Tragiques, étoit fille du roi de Tégée en Arcadie, qui avoit regné sur le païs, & qui y étoit mort; qu'elle étoit sœur d'Aléus, bisayeul d'Antimaque, femme d'Eurysthée, contemporain de Bellerophon; & que par conséquent ayant précédé ce Héros de trois générations, elle ne peut être la même qu'Antie, femme du Prœtus d'Homère; enfin, que Prœtus n'a jamais regné sur la ville d'Argos. Mais, comme M. Fréret distingue jusqu'à trois Prœtus, Antie, selon lui, étoit femme de celui, qu'il dit avoir été fils de Thersandre, & qui fut cousin germain de Bellerophon.

Il y eut une sœur de Priam, qui porta le nom d'Antie. On dit que les Grecs la firent prisonnière.

ANTIGÈNE, *Antigenes*, (a) Ἀντιγένης, capitaine d'Alexandre le Grand. Ce Prince étant entré dans la province de Sitacène, y séjourna quelque-tems, & pendant son séjour, il proposa des prix pour les plus vaillans d'entre ses gens. De huit qui furent adjugés en présence de toute l'armée, le second fut destiné pour Antigène.

Après la mort d'Alexandre, Antigène s'attacha à Euménès, qui lui confia le commandement des Argyraspides. Comme de tous les capitaines, successeurs du Roi, Euménès étoit celui dont la fortune pesoit le plus à Antigonus, ce Seigneur fit promettre à Antigène des présens considérables, s'il pouvoit détruire Euménès. Antigène, qui étoit un homme de tête, non seulement résista à la proposition qu'on lui faisoit; mais, il remit encore dans la bonne voie Teutamus, son collégue, qui entreprenoit de l'en écarter. Il lui fit voir que la conservation d'Euménès étoit bien plus importante pour eux, que celle d'Antigonus; en ce que ce dernier ne cherchoit qu'à s'agrandir à leurs dépens, & à faire tomber leurs propres Satrapies entre les mains de ses amis, ou de ses esclaves; au lieu qu'Euménès, qui étoit étranger, ne pouvoit aspirer pour lui-même qu'à leur amitié, qu'il tâcheroit d'acquérir, en leur procurant de nouveaux titres & de nouveaux grades. Cette réflexion, qui se répandit bientôt, fit échouer tous les projets, qu'on avoit formés contre Euménès.

Antigène, quelque-tems après, fut sollicité de nouveau de se soustraire à l'obéissance d'Euménès. Il résista encore; mais, à la fin,

(a) Diod. Sicul. pag. 661, 677, 694. Q. Curt. L. V. c. 4. Plut. T. I. p. 590, 591.

ayant traité secrétement avec Antigonus, il lui livra ce général entre les mains. Pour toute récompense, il fut saisi lui-même, & condamné à être brûlé sur un bûcher. Ce fut l'an 315 avant J. C.

ANTIGÈNE, *Antigenes*, (a) Ἀντιγένης, autre capitaine d'Alexandre le Grand. Ce pourroit bien être cependant le même que le précédent. Quoiqu'il en soit, cet Antigène se trouvant à Suse, pendant que le Roi acquittoit les dettes des Macédoniens, se fit mettre faussement sur le rôle des endettés, & produisit collusoirement un homme, qui assura qu'il lui avoit tant prêté de sa banque. Cet argent fut payé comme celui des autres; mais, quelque-tems après, la fourberie fut reconnue. Et Alexandre en colère, le chassa de sa cour, & lui ôta sa charge de capitaine. Cependant, Antigène étoit d'une valeur fort distinguée parmi les gens de guerre; car, étant encore jeune, & servant dans les troupes de Philippe, lorsqu'il assiégeoit la ville de Périnthe, il reçut dans l'œil un trait lancé par une des batteries, ne voulut jamais permettre qu'on lui arrachât ce trait, & ne cessa de combattre qu'après qu'il eut chassé les ennemis, & qu'il les eut repoussés jusque dans leurs murailles.

Antigène supportoit fort impatiemment cette infamie, où un sordide intérêt l'avoit précipité; & il y avoit beaucoup d'apparence que la tristesse & le désespoir le porteroient à se tuer lui-même. Alexandre craignant cette extrêmité, calma sa colère, lui pardonna, & voulut même qu'il retînt l'argent qu'il avoit reçu.

ANTIGÈNE, *Antigenes*, (b) Ἀντιγένης, nom d'un berger. Il est fait mention de lui dans la cinquième éclogue de Virgile. Ce Poëte nous apprend que tout aimable qu'il étoit, il ne put obtenir de Mopsus une houlette, ornée de bronze, & singulière pour l'égalité de ses nœuds.

(c) Il y eut un Auteur de ce nom, qui est cité par Plutarque dans la vie d'Alexandre le Grand. Cet Auteur est un de ceux, qui attestoient qu'une des Amazones étoit venue trouver ce Prince dans le cours de ses expéditions.

ANTIGÉNIDAS, *Antigenidas*, Ἀντιγενίδας. (d) Plutarque, dans la vie de Démétrius, parle de cet Antigénidas. Il en rapporte un bon mot. Antigénidas disoit que *les jeunes gens entendroient avec beaucoup plus de plaisir les excellens joueurs de flûte, après avoir entendu les mauvais*. Plutarque en tire cette conséquence, que nous, de même, nous serons plus zélés spectateurs, & plus ardens imitateurs des plus belles & plus vertueuses vies, si nous ne sommes pas dans une entière ignorance de celles, qui sont mauvaises & blâmées de tout le monde. Cet Antigénidas paroît être le même que l'Antigénide, dont il est parlé dans l'article suivant.

(a) Plut. Tom. I. pag. 703, 704.
(b) Virg. Eclog. 5. v. 89, 90.
(c) Plut. Tom. I. pag. 691.
(d) Plut. Tom. I. pag. 889.

ANTIGÉNIDE, *Antigenides*, Ἀντιγενίδης, (*a*) étoit de Thébes en Béotie. Suidas le fait fils d'un Satyrus, & Harpocration lui donne pour pere un Denys. Élien parle d'un Satyrus, fameux joueur de flûte. Lorsqu'il sortoit des leçons du philosophe Ariston, dont l'éloquence douce & persuasive le charmoit : » Je veux, disoit-il, » qu'on me coupe la tête, si je » ne jette mes flûtes au feu. « Comme Antigénide excelloit dans le même art, il y a grande apparence qu'il étoit fils de ce même Satyrus. Il n'est pas le seul de son païs, que l'habileté sur cet instrument ait rendu célebre ; & les Thébains, en général, se piquoient d'être grands joueurs de flûte, comme l'atteste un passage de Dion Chrysostôme.

Antigénide, originaire d'une Ville, où le jeu de la flûte étoit si fort en honneur, & fils d'un pere qui s'y distinguoit, ne pouvoit manquer de briller à son tour dans ce même art. Il s'y perfectionna infiniment, par les leçons que lui donna Philoxène, fameux poëte musicien, dont il devint le joueur de flûte ordinaire ; c'est-à-dire, qu'il accompagnoit sur cet instrument les airs de musique, composés par Philoxène sur ses propres poësies. Instruit sous un tel maître, il mérita d'avoir des disciples du premier ordre, & de contribuer aux plaisirs des plus grands Princes. Périclès, chargé de l'éducation d'Alcibiade, son neveu, le mit entre les mains d'Antigénide pour la flûte ; mais, un incident, raconté par Aulu-Gelle, d'après Pamphila, dans son histoire de la musique, partagée en trente livres, dégoûta bientôt l'Écolier, & cet incident lui fut commun avec Minerve même. Alcibiade ayant embouché la flûte, & s'étant vu au miroir en cet état, fut si honteux de la difformité de son visage, qu'il jetta les flûtes, & les mit en piéces ; ce qui décria beaucoup cet instrument parmi les Athéniens.

Ce fut Antigénide, selon Athénée, qui joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorsque ce général Athénien épousa la fille de Cotys, roi de Thrace ; & Plutarque rapporte que, dans un repas, ce joueur de flûte, exécutant sur cet instrument le nome, ou l'air du char, en présence d'Alexandre, le mit tellement hors de lui, que peu s'en fallut que ce Prince, se jettant sur ses armes, ne chargeât les convives, & ne justifiât par-là cette chanson des Lacédémoniens, qui dit : » Un bon joueur » de cithâre fait affronter le fer » même. «

Quelque bien établie que fût, dans le public, la réputation d'Antigénide, il ne se croyoit point à couvert des mauvais succès, connoissant, comme il faisoit, l'inconstance & les travers de la multitude, dont il sçavoit apprécier au juste les suffrages. Il tâchoit d'inspirer à ses disciples les mêmes

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 360. Cicer. Brut. c. 97. Roll, Hist. Anc. Tom. V. pag. 671. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 142, 144. Tom. XIII. pag. 297. & *suiv.*

sentimens ; & ce fut dans cette vue que, pour consoler l'un d'entr'eux, qui, quoique très-habile, avoit été peu applaudi de l'auditoire, & pour l'encourager à y reparoître avec toute la confiance possible, il lui dit : *Jouez pour moi & pour les muses.* Ce bon mot est rapporté comme d'Antigénide, par Cicéron & par Valère-Maxime. D'autres, & S. Jérôme est de ce nombre, l'attribuent à Isménias, autre célebre joueur de flûte, compatriote du premier & son contemporain. Antigénide étoit si persuadé du mauvais goût de la multitude, qu'un jour se trouvant à un spectacle, & entendant de loin le *brouhaa* du peuple, qui applaudissoit à un joueur de flûte : » Il faut, dit-il, » que ce soit quelque chose de » bien mauvais ; autrement le » peuple seroit moins prodigue » de ses applaudissemens. « Athénée cite ce bon mot comme d'Asopodore de Phlionte, avouant néanmoins que d'autres le donnoient à Antigénide.

Antigénide introduisit dans le jeu de la flûte plusieurs nouveautés. Il en multiplia les trous, & par conséquent les divers sons; ce qui en rendit le jeu plus varié, plus flexible, plus délicat, & beaucoup plus susceptible d'agrémens. C'est Théophraste, qui rend témoignage de ces innovations, par rapport au jeu de la flûte, & qui les met sur le compte d'Antigénide, en disant qu'avant ce Musicien, on coupoit vers le mois de Septembre les roseaux ou cannes destinées à fabriquer des flûtes, parce qu'alors on en jouoit tout simplement, au lieu que depuis qu'Antigénide eut rendu plus varié le jeu de cet instrument, & du tems de Théophraste même, on coupoit ces roseaux beaucoup plutôt ; c'est-à-dire, un peu avant le solstice d'été, parce qu'alors ils se trouvoient plus propres à former des flûtes, sur lesquelles on pût exécuter la nouvelle musique.

Notre musicien avoit grand besoin de flûtes, qui pussent obéir aisément aux différentes inflexions des sens, puisqu'il jouoit de cet instrument sur tous les modes, selon Apulée; sur l'Éolien & l'Ionien, remarquables, l'un par sa simplicité, l'autre par sa variété ; sur le Lydien plaintif; sur le Phrygien, consacré aux cérémonies religieuses; & sur le Dorien, convenable aux guerriers. Antigénide, distingué comme il l'étoit, par le choix qu'il sçavoit faire des meilleures flûtes, & par son habileté à les toucher, n'aimoit point à être confondu avec ce qu'il y avoit de médiocre ou de mauvais dans ce genre de profession ; & il ne pouvoit souffrir que l'on honorât du nom de joueurs de flûtes, ceux qui sonnoient du cornet aux enterremens.

Les innovations d'Antigénide ne se bornerent pas au jeu de la flûte. Elles s'étendirent aux ajustemens du joueur ; & il fut le premier qui parut dans les spectacles publics, avec la chaussure Milésienne. Dans la comédie de Polixène, intitulée *Comastés*, il se couvrit du manteau appellé Cro-

coton. Il composa des poësies Lyriques ; & selon Plutarque, il fut auteur d'un nouveau genre de musique, qui consistoit, à ce qu'on croit, dans une manière de toucher les flûtes, qui lui étoit particulière. Le même Plutarque nous a conservé un bon mot d'Épaminondas, au sujet d'Antigénide. Quelqu'un lui annonçant que les Athéniens avoient envoyé dans le Péloponnèse des troupes équipées d'armes toutes neuves, il répondit : » Antigénide s'affli- » ge-t-il, lorsqu'il voit des flûtes » neuves entre les mains de Tel- » lis ? « C'étoit un mauvais joueur de flûte.

ANTIGÉNIDIEN [le Mode]. Ce Mode de musique fut ainsi appellé du nom de son Auteur ; c'est-à-dire, d'Antigénide.

ANTIGONE, *Antigone*, (a) Ἀντιγόνη, jeune femme de la ville de Pydne, du tems d'Alexandre le Grand. C'étoit une grande beauté. Ayant été faite prisonnière après la défaite de Darius, dans la Cilicie, Philotas, fils de Parménion, l'eut en partage ; & étant à table avec elle, & comme jeune & comme amoureux, il parloit avec beaucoup de liberté, & laissoit échapper, dans le vin, des vanteries & des fanfaronades de soldat, s'attribuant à lui-même, ou attribuant à son pere, les plus grandes actions, qui avoient été faites dans la guerre, & appellant ouvertement Alexandre un jeune homme, qui, par leur moyen, jouissoit du titre de Roi.

Cette jeune femme fit confidence de ce discours à un de ses amis. Celui-ci, comme cela est assez ordinaire, en fit confidence à un autre ; de sorte qu'il vint aux oreilles de Cratère, qui, prenant sur l'heure cette femme, la mena secrétement à Alexandre. Ce Prince, ayant tout entendu de sa bouche, lui commanda de s'en retourner auprès de Philotas, de recueillir avec soin tout ce qu'elle lui entendroit dire, & de venir le lui rapporter. Philotas, qui ignoroit les piéges qu'on lui tendoit, vivoit sans réserve avec Antigone, & dans des accès de colère, ou de vanité, il tenoit tous les jours des discours fort impertinens contre le Roi. Antigone ne manqua pas de s'acquitter de sa commission, & Philotas fut condamné à mort.

ANTIGONE, *Antigone*, (b) Ἀντιγόνη, fille de Bérénice. Cette Princesse l'avoit eue de Philippe, son premier mari, avant que d'être mariée à Ptolémée. Plusieurs jeunes Princes poursuivirent en mariage Antigone. Pyrrhus leur fut préféré, à cause de la sagesse & de la modération, qu'il montroit dans ses mœurs & dans toute sa conduite. Après ses noces, il brilla encore davantage, & fut encore plus estimé ; & par le secours de sa femme Antigone, qui avoit beaucoup de vertu, il obtint des troupes & de l'argent, pour aller se rétablir dans son Royaume d'Épire.

Antigone ayant été informée un jour du détail d'une conjuration, qui se formoit contre son

(a) Plut. Tom. I. pag. 692.

(b) Plut. Tom. I. pag. 385. & seq.

mari, l'en avertit aussi-tôt. Pyrrhus, en habile politique, n'en fit rien paroître sur le champ; mais, à un sacrifice qu'il fit aux dieux, il pria le chef de la conjuration de venir souper chez lui, & le tua. Antigone eut de Pyrrhus un fils, à qui on donna le nom de Ptolémée. Quand elle fut morte, Pyrrhus épousa plusieurs autres femmes.

ANTIGONE, *Antigone*, (*a*) Ἀντιγόνη, fille d'Œdipe & de Jocaste, étoit sœur d'Ismène, ainsi que d'Éthéocle & de Polynice. Créon, frere de Jocaste, s'étant emparé de la couronne de Thébes, après la mort d'Éthéocle & de Polynice, défendit expressément d'enterrer, ou le corps, ou les cendres de Polynice, qu'il avoit fait jetter à la voirie; mais, Antigone, sa sœur, étant sortie la nuit de la Ville, alla lui rendre les derniers devoirs.

On apprit le lendemain au Roi que quelqu'un avoit désobéi à ses ordres; & pour s'en assurer, il le fit déterrer, ordonnant à ses gardes de veiller auprès. On surprit la nuit suivante la Princesse, qui venoit pleurer le malheur de son frere; & on l'amena au Roi, qui commanda qu'on l'ensevelit toute vive; mais, elle prévint une mort si funeste, en s'étranglant. Le prince Hémon, son amant, se tua de désespoir; & Euriganée, sa mere, ne pouvant survivre à ces catastrophes, se donna la mort. Cet événement fait le sujet d'une belle tragédie de Sophocle, dont le peuple d'Athènes fut si touché à la première représentation, qu'il donna à l'Auteur le gouvernement de Samos.

On dit qu'il y eut une fille de Laomédon, qui prit le nom d'Antigone. Cette Princesse fut changée en cigogne, pour s'être crue plus belle que Junon.

ANTIGONIDE, *Antigonis*, Ἀντιγόνις. (*b*) C'étoit une tribu, qui fut ajoûtée aux anciennes tribus de l'Attique, en l'honneur d'Antigonus, pere de Démétrius, qui lui donna son nom. Les Athéniens en ajoûtérent en même-tems une autre, sous le nom du fils. Celle-ci fut par conséquent appellée la tribu Démétriade. Et comme le Sénat n'étoit composé que de cinq cens, ils le firent de six cens, afin qu'il y eût cinquante Sénateurs de chaque tribu.

ANTIGONIDES, *Antigonidæ*, Ἀντιγονίδαι. (*c*) Plutarque, dans la vie de Paul Émile, fait mention de certaines coupes, ainsi appellées, qu'on porta au triomphe de ce Général Romain. Elles prirent le nom d'Antigonus, roi de Macédoine, qui s'en étoit servi lui-même.

ANTIGONIE, *Antigonia*, Ἀντιγονεῖα, (*d*) ville de la Chaonie, province maritime de la Gréce, selon Ptolémée. C'est aussi

(*a*) Pauf. pag. 578. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 187. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 48. Tom. IX. p. 65. Tom. XIII. pag. 366.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 893.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 273.

(*d*) Plin. L. IV. c. 1. Ptolem. L. III. c. 14. Tit. Liv. L. XXXII. c. 5.

le sentiment de Tite-Live, qui dit, sous l'année 553 de la fondation de Rome, que Philippe, dès le commencement du printems, envoya tout ce qu'il avoit de troupes auxiliaires, & de soldats armés à la legère, sous la conduite d'Athénagoras, dans la Chaonie, pour s'emparer d'un passage étroit, appellé Sthéna, auprès d'Antigonie. Peu de jours après, il les suivit lui-même avec son infanterie & ses bagages; & après avoir considéré attentivement la situation & la nature des lieux, il jugea qu'il ne pouvoit se retrancher dans un poste plus sûr & plus avantageux, qu'aux environs du fleuve Aous. Les habitans d'Antigonie sont appellés *Antigonenses* dans Pline, qui les range après les Thesprotes.

Un Auteur assure que la ville d'Antigonie est aujourd'hui Croia, & que ce nom, qui signifie source, a été donné à cette Ville, à cause des fontaines, qui y coulent toujours, sans jamais tarir. D'autres sont d'un avis contraire, & prétendent que c'est à présent Argiro Castro, dans la Turquie d'Europe.

ANTIGONIE, *Antigonia*, Ἀντιγονεῖα, (*a*) ville de Macédoine. Ptolémée la met dans la Mygdonie, qui étoit un canton de cette province. Étienne le Géographe lui donne pour fondateur Antigonus, fils de Gonotas. C'étoit une ville maritime du païs. Q. Marcius, vers l'an de Rome 583, ayant ravagé le territoire d'Énia, arriva à Antigonie, en cotoyant le rivage. Là, ses soldats étant descendus à terre, commencérent par faire le dégât de la campagne, & transportérent une assez grande quantité de butin dans leurs vaisseaux. Les Macédoniens les trouvant épars dans la campagne, les vinrent attaquer avec leur cavalerie & leur infanterie, en tuérent au tour de cinq cens, en prirent à peu près autant, & les poursuivirent jusqu'à la mer. Alors, la difficulté de rentrer dans leurs vaisseaux, pendant que l'ennemi les pressoit, l'épée dans les reins, & le désespoir de se sauver autrement, excitérent dans les Romains une indignation, qui leur tint lieu de courage. Ils firent face aux Macédoniens, sur le rivage; & secondés de ceux, qui étoient restés sur la flotte, ils tuérent deux cens Macédoniens, en prirent un pareil nombre; & s'étant rembarqués, ils allérent faire une descente sur les terres de Pallène, pour les piller.

Les uns donnent à présent à la ville d'Antigonie le nom de Coiogna; d'autres celui d'Antigoca. On la voit dans la Turquie d'Europe.

ANTIGONIE, *Antigonia*, Ἀντιγονεῖα, (*b*) ville du Péloponnèse, dans l'Arcadie. Elle porta d'abord le nom de Mantinée, qu'on changea depuis en celui d'Antigonie. Ce fut en faveur d'Antigonus, tuteur du jeune Philippe, pere de Persée. Com-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. IV. c. 10. Tit. Liv. L. XLIV. c. 10.

(*b*) Plin. L. IV. c. 6. Pauf. pag. 468.

me il avoit montré, durant sa tutéle, beaucoup d'affection pour les Achéens, les Mantinéens lui rendirent toutes sortes d'honneurs, jusqu'à changer le nom de leur Ville en celui d'Antigonie.

ANTIGONIE, *Antigonia*, Ἀντιγονεῖα, (a) ville de la Troade, qui fut fondée par Antigonus, dont elle prit le nom. Ce Prince y transféra les Cébréniens, qui jusques-là avoient toujours été en dissention avec les Scepsiens. Ces peuples y habitérent avec le reste des citoyens. Antigonie s'appella dans la suite Alexandrie, en l'honneur d'Alexandre le Grand; mais, ce ne fut qu'après la mort de ce Prince; & c'est Lysimaque, qui en changea le nom, ayant eu soin de rétablir auparavant cette Ville. Elle s'accrut depuis, & subsista long-tems; de sorte que du tems de Strabon, elle reçut une colonie Romaine, & passoit alors pour une des Villes les plus illustres.

ANTIGONIE, *Antigonia*, Ἀντιγονεῖα, (b) ville de Syrie, sur le fleuve Oronte, dans le voisinage d'Antioche. Pendant qu'Antigonus résidoit dans ce païs, il s'y occupa, en 302, ou plutôt, selon d'autres, en 307 avant l'Ére Chrétienne, à bâtir cette Ville, qui devoit s'appeller Antigonie de son nom. Il y destinoit des sommes immenses, & lui donnoit trois lieues de tour. Le lieu étoit très-favorable, pour avoir inspection de-là sur la Babylonie, & sur toutes les Satrapies supérieures & inférieures, jusqu'aux limites de l'Égypte. Antigonus y établit des jeux solemnels, qu'il célébroit, lorsqu'il apprit en même-tems la nouvelle de plusieurs révoltes; ce qui lui fit quitter incontinent ses jeux. Il congédia sur le champ l'assemblée, & se prépara à marcher contre l'ennemi. Il fut vaincu. C'est pourquoi la nouvelle Ville ne subsista pas long-tems. Elle fut détruite par Séleucus, qui en transporta les habitans & toute la gloire à celle qu'il fit bâtir dans la suite, sous le nom de Séleucie. D'autres disent, sous celui d'Antioche.

(c) La ville de Nicée, en Bithynie, porta d'abord le nom d'Antigonie, parce qu'elle avoit été bâtie par Antigonus, fils de Philippe. Le nom de Nicée lui fut donné de celui de la femme de Lysimaque. *Voyez* Nicée.

On met, dans le bosphore de Thrace, une isle du nom d'Antigonie, que les Grecs nomment à présent l'isle du Prince, ou plutôt de la Princesse. On dit que c'est parce que cette isle a souvent servi de retraite à des Princesses, qui y ont vécu dans le célibat. Aux environs, & dans le territoire de Cyzique, à cinquante stades de la mer, vers l'occident, étoit une place forte, ayant nom Antigonie. On la donne pour la même que Troade.

(a) Strab. pag. 593, 594, 597. Plin. L. V. c. 30.

(b) Diod. Sicul. pag. 758. Strab. pag. 750. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 146, 154. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 289.

(c) Strab. pag. 565.

ANTIGONIES, *Antigonia*, fêtes instituées en l'honneur d'Antigonus.

ANTIGONUS, *Antigonus*, Ἀντίγονος, (*a*) fils d'un Macédonien, appellé Philippe, de la race des Téménides, vint au monde, l'an 381 avant l'Ére Chrétienne. Son pere n'avoit rien fait de mémorable, que l'Histoire ait pu conserver. Antigonus eut un commandement dans les troupes, sous Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il en eut aussi un sous ce dernier; & ce fut principalement sous lui, qu'il commença à se faire connoître. Devenu gouverneur de la Lydie, de la Phrygie, & des autres païs voisins, il mit la dernière main à la nouvelle Smyrne, dont on avoit jetté les fondemens, par l'ordre du Roi, à vingt stades de la vieille. Les Perses étant venus l'attaquer dans son gouvernement, il les défit trois fois de suite, & ajoûta la Lycaonie aux régions, qu'on lui avoit confiées. Alexandre, durant le séjour qu'il fit dans la Sitacène, ayant proposé huit prix, pour les plus braves de ses gens, le cinquième fut adjugé à Antigonus. Tout cela n'est rien, en comparaison du rôle qu'Antigonus joua dans la suite.

On sçait qu'après la mort d'Alexandre, son Empire fut partagé entre ses Généraux. La Lycie, la Pamphilie & la grande Phrygie, échurent à Antigonus. Il étoit expressément porté par le traité, que Léonatus & Antigonus, avec une grosse armée, conduiroient Euménès dans le païs qu'on lui avoit donné. Antigonus ne fit pas grand cas de ce que Perdiccas lui écrivit à ce sujet. Car, selon la remarque de Plutarque, il étoit si rempli de hautes espérances, qu'il méprisoit tout le monde, & qu'il ne pensoit qu'à son propre agrandissement. Il se mit de bonne heure en campagne contre Euménès. Il se donna un combat à Orcynium, en Cappadoce. Euménès y fut battu, & y perdit huit mille hommes. Ce fut par la trahison d'Apollonide, un des principaux officiers de sa cavalerie, qui, gagné par Antigonus, passa au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni; car, Euménès le prit, & le fit pendre sur le champ.

Euménès, s'étant renfermé, avec cinq cens hommes, dans le château de Nora, situé sur les frontières de la Cappadoce & de la Lycaonie, & qui étoit extrêmement fortifié, y soûtint un long siége. Mais, ce siége, ou plutôt ce blocus, n'empêcha pas Antigonus de faire une expédition, en Pisidie, contre Alcétas

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 1, 5. L. V. c. 1. L. X. c. 10. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 7. Just. L. XIII. c. 4, 6. L. XIV, c. 2, 3, 4. L. XV. c. 1, 2, 4. L. XVI. c. 1. Diod. Sicul. pag. 628, 641, 648, 649. *& seq.* Plut. Tom. I. p. 584. *& seq.* 889. *& seq.* Tit. Liv. L. XL. c. 21. Corn. Nep. in Eumen. c. 5, 7. *& seq.* In Reg. c. 3. Lucian. Tom. II. p. 636. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 23, 50, 52. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 87, 89. Tom. VIII. pag. 170. *& suiv.* Tom. XII. p. 204. T. XIII. p. 22, 23, 24. *& suiv.* T. XIV. p. 19. T. XVI. p. 28, 287, 289, 290. T. XIX. p. 272.

& Attale. Le dernier fut fait prisonnier dans un combat ; & l'autre tué par trahison dans une place, où il s'étoit retiré.

Vers ce même-tems, Antipater vint à mourir ; & par cette mort, Antigonus se trouva le plus puissant de tous les Capitaines qu'Alexandre avoit laissés. Il avoit une autorité absolue sur toutes les provinces de l'Asie mineure, avec le titre de *Généralissime*, & une armée de soixante-dix mille hommes, & de trente éléphans, à laquelle il n'y avoit alors, dans l'Empire, aucune Puissance capable de résister. Il n'est pas surprenant, qu'avec cette supériorité, il formât le dessein d'engloutir la Monarchie toute entière. Pour y réussir, il commença par faire une réforme dans tous les gouvernemens des Provinces de sa dépendance, déplaçant tous ceux, dont il se défioit, & y mettant des créatures. Il ôta ainsi à Aridée le gouvernement de la petite Phrygie & de l'Hellespont, & à Clitus celui de la Lydie.

La plus grande difficulté & le plus grand embarras pour Antigonus, étoit de venir à bout d'Euménès, dont la valeur, la sagesse & la science, dans l'art militaire, lui étoient plus formidables que tout le reste, quoiqu'il le tînt bloqué & assiégé depuis un an dans le château de Nora. Il voulut donc essayer une seconde fois de l'engager dans ses intérêts ; car, il l'avoit déjà tenté, avant que de former ce siége. Il chargea de cette commission Jérôme de Cardie, son compatriote, fameux Historien de ce tems-là, qui eut ordre de lui faire des ouvertures d'accommodement. Euménès conduisit cette négociation avec tant de dextérité & d'adresse, qu'il se délivra du siége, dans le tems qu'il étoit réduit aux abois, sans s'engager à rien de ce qu'Antigonus prétendoit. Car, au lieu que, dans ce qu'Euménès devoit jurer en conséquence de cet accommodement, Antigonus avoit mis qu'il s'engageroit à avoir pour amis & pour ennemis, ceux qui le seroient d'Antigonus ; il changea cet article, & jura qu'il auroit pour amis & pour ennemis, tous ceux qui le seroient d'Olympias & des Rois, aussi bien que d'Antigonus. Il consentit que les Macédoniens, qui étoient au siége, décidassent laquelle des deux formules étoit la meilleure. Les Macédoniens suivirent le penchant, qu'ils avoient pour la Famille Royale, & se déclarérent, sans balancer, pour la formule d'Euménès. Il la jura, & on leva aussi-tôt le siége.

Quand Antigonus apprit comment l'affaire s'étoit terminée, il en fut si mécontent, qu'il ne voulut pas ratifier le traité, & il donna ordre de recommencer incessamment le siége. Ces ordres arrivérent trop tard ; car, Euménès, dès qu'il avoit vu les troupes ennemies retirées de devant la place, l'avoit quittée ; & avec les cinq cens hommes, qui lui restoient, il s'étoit sauvé dans la Cappadoce, où il assembla bientôt, auprès de lui, deux mille de ses vieux soldats. Il y fit tous les

préparatifs nécessaires, pour soûtenir la guerre, qu'il vit bien que l'on alloit recommencer contre lui.

Elle le fut en effet. Euménès se défendit avec courage, & remporta quelques avantages ; mais, ses soldats, au retour d'une action, trouvant leur bagage enlevé avec leurs femmes & leurs enfans, tournérent leur furie contre leur propre Général, & le conduisirent au camp d'Antigonus. Quand cet illustre prisonnier y fut arrivé, Antigonus n'eut pas le courage de le voir, parce que sa présence seule étoit un sanglant reproche contre lui. Comme ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât : *Comme un éléphant*, leur dit Antigonus, *ou comme un lion* ; ces deux espèces d'animaux étant des plus à craindre. Mais, quelques jours après, attendri & touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir ; & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entières, & de lui porter tous les rafraîchissemens, dont il pourroit avoir besoin.

Antigonus fut quelque tems en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis intimes, en servant sous Alexandre. Le souvenir de cette amitié réveilla quelques sentimens de bonté pour lui, qui combattirent pendant un certain tems contre son intérêt. Son fils, Démétrius, sollicita aussi fortement en sa faveur, souhaitant avec passion, par pure générosité, qu'on sauvât la vie à un si brave homme. Mais, Antigonus, qui connoissoit sa fidélité infléxible pour la famille d'Alexandre, sentant quel dangereux ennemi il avoit en lui, & combien il étoit capable de rompre toutes ses mesures, s'il échappoit de ses mains, n'osa lui laisser la vie. Il ordonna qu'on se défît de lui dans la prison.

Après la mort d'Euménès, Antigonus mena son armée dans la Médie, pour y passer l'hiver. C'étoit l'an 316 avant J. C. Il apprit pendant ce tems-là, que Pithon, commandant de quelques Satrapies, tramoit un complot contre lui. Il dissimula d'abord. Cependant, il engagea le Satrape à venir le trouver. Pithon eut l'imprudence d'aller se livrer entre ses mains. Antigonus, maître de sa personne, lui fit faire son procès, en plein conseil de guerre, & le fit mourir en conséquence de sa condamnation. Après quoi, en présence de toute l'armée, il nomma Satrape de la Médie, Orontobate, Méde lui-même, & pour commandant de l'infanterie, Hippostrate, qui avoit amené trois mille cinq cens fantassins étrangers. Pour lui, à la tête de ses troupes, il marcha vers Ecbatane, où, s'étant pourvu de cinq mille talens d'argent en masse, & non monnoyé, il vint en Perse, & employa vingt jours de marche, pour arriver jusqu'à la capitale du Royaume, appellée Persépolis. Dès qu'Antigonus fut arrivé en Perse, il reçut dans tout le païs les mêmes honneurs, que

l'on rendoit aux Rois, comme devant être désormais le véritable Souverain de l'Asie. Là, assemblant ses amis, il fit avec eux la distribution des Satrapies.

Cependant, il se formoit une ligue contre Antigonus, entre Séleucus, Ptolémée, Lysimaque, & Cassandre, quatre autres généraux d'Alexandre le Grand. Séleucus étoit le chef. Antigonus, qui se douta de ce qui se passoit, envoya des Ambassadeurs vers les trois autres. Les réponses, qu'il reçut, lui firent assez comprendre, qu'il falloit se préparer à la guerre; &, là dessus, il quitta l'Orient, & se rendit dans la Cilicie, portant avec lui des trésors considérables, qu'il avoit tirés de Babylone & de Suse. Là, il fit de nouvelles levées, mit ordre à diverses affaires dans les provinces de l'Asie mineure, & marcha ensuite vers la Syrie & la Phénicie.

Son dessein étoit de les enlever à Ptolémée, & de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces, qui lui étoient absolument nécessaires dans la guerre, qu'il alloit avoir avec les confédérés. Car, sans être maître de la mer, & avoir du moins les ports & les vaisseaux des Phéniciens à sa disposition, il ne pouvoit espérer aucun succès contre eux. Il arriva trop tard, pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avoit déjà emmené en Égypte tous ceux qui s'étoient trouvés dans la Phénicie; & ce ne fut pas même sans peine, qu'Antigonus se rendit maître des ports; car, Tyr, Joppé & Gaza, firent de la résistance. Il vint bientôt à bout des deux dernières de ces villes; mais, pour réduire Tyr, il lui fallut un tems considérable.

Démétrius, fils d'Antigonus, commence ici à se faire connoître. Plutarque fait observer en lui comme un trait, qui le distinguoit des autres Princes de son tems, le profond respect, qu'il avoit pour son pere & pour sa mere; respect qui n'étoit point simulé, ni de simple cérémonie, mais, qui partoit du cœur, & qui étoit sincère & réel. Antigonus, de son côté, avoit pour son fils une affection & une tendresse vraiment paternelles, qui alloient même jusqu'à la familiarité, mais, sans rien diminuer de l'autorité de pere & de roi, & qui formoient entre eux une union & une confiance exemptes de toute crainte & de tout soupçon. Plutarque en rapporte un exemple. Un jour qu'Antigonus étoit occupé à donner audience à des Ambassadeurs, Démétrius, revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son pere d'un baiser, & s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigonus venoit de rendre réponse à ces Ambassadeurs, & il les renvoyoit. Mais, il les rappella, & leur dit à haute voix: » Vous direz de plus à vos » maîtres la manière dont nous » vivons, mon fils & moi: « leur faisant observer, qu'il ne craignoit point de le laisser approcher de sa personne avec ses armes, & que cette bonne intelligence, qui regnoit entre son fils & lui, faisoit la plus grande force de ses États,

& en même-tems sa joie, la plus vive & la plus sensible.

Antigonus, étant passé dans l'Asie-mineure, eut bientôt arrêté les progrès de Cassandre. Il le pressa même si vivement, qu'il l'obligea de s'accommoder avec lui, à des conditions fort honteuses. Aussi, à peine le traité fut-il conclu, qu'il s'en repentit & le rompit, en envoyant demander du secours à Ptolémée & à Séleucus, & en recommençant la guerre. C'est ce qui retint Antigonus plus long-tems, qu'il n'auroit voulu, & donna occasion à Ptolémée de remporter sur lui des avantages considérables, de l'autre côté, & entre autres, une bataille, que perdit Démétrius, son fils.

Quand Antigonus reçut la nouvelle de la perte de cette bataille, il n'en fut pas fort ému, & dit froidement : *Ptolémée a vaincu des jeunes gens ; bientôt il combattra contre des hommes.* Ne voulant point rabattre, ni arrêter le courage & l'audace de son fils, il ne s'opposa point à la demande, qu'il lui fit, d'éprouver encore ses forces contre Ptolémée, & il lui en donna la permission. Pour le coup, il réussit mieux. Son pere étoit à Célène en Phrygie, lorsqu'il fut informé de la victoire, qu'il venoit de remporter sur les troupes de Ptolémée ; il partit aussi-tôt pour la Syrie, afin de tirer de cette victoire tous les avantages qu'elle lui présenteroit. Il passa le mont Taurus, & joignit son fils, qu'il embrassa étroitement à la première entrevue, versant des larmes de joie & de tendresse.

Antigonus, après avoir repris la Syrie, la Phénicie & la Judée, sur Ptolémée, envoya Athénée, un de ses Généraux, contre les Arabes Nabathéens. Bientôt après, il fit marcher aussi Démétrius contre ces peuples. Celui-ci, ne pouvant les forcer dans leur retraite, ni reprendre Pétra, se contenta de faire le meilleur traité qu'il put avec eux, & retourna sur ses pas.

Sur l'avis qu'Antigonus reçut du succès de Séleucus, en Orient, il y envoya son fils Démétrius, à la tête d'une armée, pour le chasser de Babylone, & reprendre sur lui la province de Babylonie. Pour lui, il alla vers les côtes de l'Asie mineure, afin de s'opposer aux efforts des Princes confédérés, dont le pouvoir s'y fortifioit. Il ordonna à son fils de l'y revenir trouver, dès qu'il auroit exécuté sa commission en Orient.

Démétrius, en arrivant dans l'Asie mineure, fit lever le siége d'Halicarnasse, que Ptolémée avoit formé ; & cet événement fut suivi d'un traité de paix entre les Princes confédérés & Antigonus. Par ce traité, Antigonus demeura maître de toute l'Asie ; mais, ce traité ne fut pas de longue durée. En effet, on étoit convenu que la Gréce jouïroit de la liberté. Cependant, Cassandre, Ptolémée & Polysperchon, la tenoient dans une espèce de servitude. Antigonus & Démétrius formérent le dessein de la délivrer. Les Princes confédérés, pour s'assujettir les Grecs, avoient jugé nécessaire d'établir dans toutes les Villes, dont ils s'étoient

rendu

rendu maîtres, l'Aristocratie; c'est-à-dire, le gouvernement des riches & des puissans, qui approchoit le plus de celui des Rois. Antigonus, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit une voie contraire, en y substituant la Démocratie, qui flattoit davantage l'inclination des Grecs, & en mettant le pouvoir entre les mains du peuple. C'étoit un renouvellement de la politique, si souvent employée contre Lacédémone par les Athéniens & par les Perses, qui avoit toujours réussi, & qui ne pouvoit manquer de réussir encore dans cette occasion, pourvu qu'elle fût appuyée d'une bonne armée. Antigonus ne pouvoit mieux faire que de donner le signal général de la liberté Démocratique, en commençant par Athènes, qui en étoit la plus jalouse, & qui étoit à la tête des autres Républiques.

Quand le siége d'Athènes eut été résolu, un des amis d'Antigonus lui dit que, s'il prenoit cette Ville, il devoit la garder pour lui, comme la clef de toute la Gréce. Mais, Antigonus rejetta hautement cette proposition, & lui dit que la clef la meilleure & la plus forte, qu'il connût, c'étoit l'amitié des peuples; & qu'Athènes étant comme le fanal de toute la terre, elle feroit éclater par tout la gloire de ses actions. Démétrius, ayant placé ses postes devant le port de Munychium, pressa le siége, chassa la garnison, & rasa le fort. Après quoi, les Athéniens le priant très-instamment de venir se rafraîchir dans la Ville, il y entra, assembla le peuple, leur rendit leur ancien gouvernement, leur promit de plus, que son pere Antigonus leur enverroit cent cinquante mille mesures de blé, & tout le bois nécessaire pour la construction de cent galéres à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrérent leur Démocratie, treize ou quatorze ans après l'avoir perdue. Ils poussérent leur reconnoissance, pour leurs bienfaiteurs, jusqu'à l'irréligion & à l'impiété, par les honneurs excessifs, qu'ils leurs décernérent.

Quelque tems après; c'est-à-dire, l'an 306 avant J. C., Démétrius fut envoyé contre Ptolémée. Antigonus, qui étoit retourné en Syrie, y attendoit, dans une violente inquiétude & avec une grande impatience, les nouvelles d'un combat, dont l'issue devoit décider de son sort, & de celui de son fils. Quand le courrier lui eut appris que Démétrius avoit remporté une victoire complette, sa joie le fut aussi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigonus & Démétrius Rois. Antigonus, sans perdre de tems, envoya à son fils le diadême, dont on lui avoit ceint la tête, lui donnant le titre de Roi, dans la lettre qu'il lui écrivit.

Dès que les Princes confédérés eurent appris cette nouvelle, ils ceignirent également leur tête du diadême. Quelques années après tous ces Rois, ayant réuni leurs forces, marchérent contre Antigonus. Celui-ci avoit une armée de plus de soixante mille hommes de pied, & de dix mille chevaux

& soixante-quinze éléphans. Ses ennemis venoient contre lui avec soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cens éléphans, & six vingts chars.

Quand les deux armées furent en présence, on vit tout d'un coup en lui un changement, qui marquoit que, dans son esprit, il avoit plus rabattu de ses espérances que de son courage & de sa résolution. Car, au lieu que, dans toutes les autres batailles, il avoit accoûtumé de paroître fier & audacieux, d'avoir la parole haute, de tenir des discours arrogans & superbes, & quelquefois même de dire des mots de raillerie & de plaisanterie, dans le plus fort du combat, témoignant par-là, & la fermeté de son courage, & le mépris qu'il avoit pour son ennemi; alors, au contraire, il paroissoit sombre, taciturne & pensif; il montroit son fils aux troupes, & le leur recommandoit, comme son successeur. Mais, ce qui parut encore plus étrange & plus surprenant, c'est qu'il s'entretint avec lui dans sa tente, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant; car, il ne communiquoit pas plus ses secrets à son fils, qu'aux autres. Il délibéroit en lui-même, & ensuite il ordonnoit & exécutoit ce qu'il avoit résolu en son particulier. On dit à ce propos, que Démétrius, étant encore fort jeune, lui demanda un jour quand ils décamperoient, & qu'Antigonus lui répondit en colère: » Crains-tu » d'être le seul, qui n'entendra » pas la trompette? «

Il est vrai qu'il arriva, dans l'occasion dont il s'agit actuellement, des signes funestes, qui les troublérent, & les remplirent d'effroi. Démétrius eut un songe, où il lui sembla qu'Alexandre, couvert d'armes éclatantes, se présenta à lui, & lui demanda, quel mot ils donneroient pour la bataille; qu'il répondit: *Jupiter & la Victoire*; & qu'Alexandre répartit: » Je passe donc aux en- » nemis; car, ce sont eux qui me » recevront. « Antigonus, après que son armée fut rangée en bataille, sortant de sa tente, fit un faux pas, tomba sur le visage, & se blessa considérablement; & s'étant relevé, il leva les mains au ciel, & demanda aux dieux, ou la victoire, ou une prompte mort avant sa défaite.

Quand les deux armées furent aux mains, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis & les mit en fuite; mais, par une vaine ambition, s'étant mis à les poursuivre trop chaudement & mal à propos, il se laissa ravir la victoire, qu'il tenoit déjà dans ses mains, s'il avoit sçu profiter de son avantage. Car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage, pour rejoindre son infanterie, les éléphans des ennemis ayant rempli tout l'espace, qui étoit entre deux. Alors, Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigonus dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point; mais, faisant toujours mine de les charger, il

travailloit à les effrayer, pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigonus, & de se jetter dans le sien ; ce qui arriva comme il l'avoit prévu. La plus grande partie de cette infanterie s'étant détachée, se vint rendre volontairement à lui, & le reste fut mis en fuite. Dans ce moment, une grosse troupe de gens de Séleucus marcha de furie contre Antigonus. Quelqu'un de ceux qui étoient auprès de ce Prince, les voyant venir, lui dit : » Prenez garde, » Seigneur, voilà des gens, qui » viennent à vous. Je vois bien » qu'ils n'en veulent qu'à moi, » répondit Antigonus ; mais, mon » fils va venir à mon secours. « Et conservant toujours cette espérance, & regardant de tous côtés pour voir s'il ne découvriroit point son fils, il fut enfin accablé sous une grêle de traits, & porté par terre. Tous ceux de sa maison & ses amis même l'abandonnérent. Un certain Thorax de Larisse, fut le seul qui resta auprès de son corps.

La bataille ainsi terminée, les Rois vainqueurs, comme s'ils avoient mis en piéces un vaste corps, dépécérent tout l'Empire d'Antigonus & de Démétrius, & en prirent chacun leur part ; & ils partagérent encore entre eux les provinces, qu'ils avoient auparavant. Cela arriva l'an 301 avant J. C.

On rapporte plusieurs bons mots d'Antigonus. En voici quelques-uns, entre autres. Comme on s'étonnoit de le voir d'une humeur fort douce durant sa vieillesse, après avoir été très-rude étant jeune : » C'est, dit-il, que » j'ai besoin de conserver, par la » douceur, ce que j'ai acquis par » la force. « Il dit, au retour d'une grande maladie, que *c'étoit un avertissement des dieux, qu'il étoit mortel.* Un Poëte l'ayant appellé divin : » Mon valet de » chambre, répondit Antigonus, » sçait bien le contraire. « Il dit à ses soldats, qui murmuroient devant sa tente : » Allez vous » plaindre ailleurs, de peur que » je ne sois obligé de vous punir. « Une autre fois, il dit à un de ses fils, qui étoit extrêmement fier : » Que la Royauté » étoit une honnête servitude ; » & que si l'on sçavoit ce que » pese une couronne, on craindroit de la mettre sur sa tête. «

Comme Antigonus fut la tige des Rois de Macédoine, depuis Alexandre le-Grand, voici sa généalogie, à commencer par son pere Philippe :

Philippe, de la race des Téménides :

Antigonus I, qui épousa Stratonice, fille de Corrhéus :

Démétrius Poliorcétes, qui, de sa première femme, appellée Phila, eut

Antigonus II, surnommé Gonatas, & Stratonice :

Démétrius II, & un fils naturel, nommé Alcyonée :

De cet Alcyonée, sortirent,

Philippe, Antigonus III, surnommé Doson, & Échécratès :

Persée & Démétrius :

Philippe, Alexandre, & une fille, qui furent menés en triomphe, avec leur pere. Alexandre & la fille moururent en prison, & Philippe vieillit à Rome, dans de vils emplois. Ainsi, finit cette race d'Antigonus, après avoir regné 119 ans.

ANTIGONUS, *Antigonus*, Ἀντίγονος, (a) fils de Démétrius, & petit-fils d'Antigonus I, fut surnommé Gonatas. On dit que ce fut, parce qu'il avoit été élevé à Gones, ville de Thessalie. Ayant appris la détention de son pere dans la Chersonnèse, il la supporta très-impatiemment, prit des habits de deuil, & écrivit à tous les Rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher son pere, s'offrant en ôtage pour lui, & promettant de leur abandonner à tous, pour le prix de sa délivrance, tout ce qu'ils lui avoient cédé. Plusieurs Villes & grand nombre de Princes firent pour lui la même priere. Mais, Démétrius, son pere, mourut de maladie au milieu de ses chaînes, & ses funérailles se firent avec une pompe, qui tenoit quelque chose d'un appareil de théatre ; car, dès que son fils Antigonus eut été averti que l'on rapportoit ses cendres, il alla au-devant avec tous ses vaisseaux, & les ayant rencontrées près des Isles, il reçut l'urne, où elles reposoient, qui étoit toute d'or, & la plaça dans sa galére. Toutes les Villes où ils abordoient, envoyoient des couronnes, que l'on mettoit sur cette urne, & députoient des hommes en longs habits de deuil, pour l'accompagner & pour assister à ce convoi funébre.

Quand cette flotte approcha de Corinthe, on apperçut de loin sur la proue cette urne, ornée de la pourpre royale & du diadême, & environnée de jeunes Seigneurs armés, qui lui servoient de gardes. Xénophante, le plus célebre joueur de flûte de ce tems-là, assis tout auprès, jouoit un air très-saint ; & le mouvement des rames s'accordant avec ces sons, la flotte avançoit avec un bruit mélodieux, compassé de maniére, qu'il représentoit parfaitement ce bruit qu'on entendoit dans les obséques, lorsque les cadences finales des joueurs de flûte étoient accompagnées de gémissemens & de battement de poitrine. Mais, ce qui augmentoit le plus la compassion & les regrets douloureux de tout ce peuple de Corinthe, répandu sur le rivage, c'étoit de voir Antigonus dans le pitoyable état, où il étoit, & fondant en larmes. Quand Corinthe eut achevé de rendre à l'urne tous les honneurs, dont elle put s'aviser, on la fit porter dans la Ville, appellée du nom de Démétrius.

Après la mort de Sosthène, qui avoit regné quelque-tems en Macédoine, Antiochus, fils de Sé-

(a) Plut. Tom. I. pag. 404. 405, 406, 914, 915, 1033, 1034. Pauf. pag. 18, 23, 24. *&* *alib. passim*. Just. L. XVII. c. 2. L. XXIV. c. 1. L. XXV. c. 1, 2, 3. L. XXVI. c. 1, 2. Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 170, 171, 203. *&* *suiv*. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 83, 292, 293, 294.

leucus Nicator, & Antigonus, songérent à s'en rendre maîtres. Antigonus, qui, depuis la fatale expédition de son pere en Asie, avoit regné dix ans en Gréce, se trouvant plus à portée que l'autre, prit le premier possession de la Macédoine. Ils levérent tous deux de grandes armées, & formérent de puissantes alliances, l'un pour se maintenir dans sa conquête, & l'autre pour la lui enlever. Nicoméde, roi de Bithynie, ayant pris, dans cette occasion, le parti d'Antigonus, Antiochus ne voulut pas, en allant en Macédoine, laisser derrière lui un ennemi si puissant. Au lieu donc de passer l'Hellespont, il vint tout d'un coup fondre sur la Bithynie, qui devint par-là le théatre de la guerre. Les forces y étoient si égales, que l'un n'osa attaquer l'autre. On fut quelque-tems de cette manière dans l'inaction. Pendant cet intervalle, on en vint à un traité, par lequel Antigonus épousa Phila, fille de Stratonice & de Séleucus, & Antiochus lui céda ses prétentions sur la Macédoine.

Bientôt après, un nouvel ennemi vint attaquer le Roi. C'étoit un corps de Gaulois. Ayant mis en fuite les Gêtes & les Triballiens, & près de fondre sur la Macédoine, ils envoyérent des ambassadeurs à Antigonus, pour lui offrir une paix vénale, & épier en même-tems le camp de ce Prince. Pour lui, il les invita à un festin, où l'abondance & le luxe regnoient dans toute leur profusion. Mais, les Gaulois éblouis de l'éclat de tant de vaisselle d'or & d'argent, étalée à leurs regards, & tentés du desir d'un si grand butin, prirent congé de lui, plus déterminés qu'auparavant à tourner leurs armes contre lui. Il avoit affecté de leur faire voir ses éléphans comme des monstres, capables d'épouvanter des barbares, qui n'en avoient jamais vu, & ses vaisseaux chargés de soldats, ne sçachant pas que cette vaine ostentation de sa puissance, par où il croyoit leur inspirer de la frayeur, les sollicitoit plutôt à courir à une si riche proie.

En effet, le récit, que firent à leur retour les ambassadeurs, alluma l'avarice naturelle des Gaulois, excités d'ailleurs par l'exemple de Belgius, qui, peu de tems auparavant, avoit entièrement défait l'armée des Macédoniens, & tué leur Roi. Ainsi, ils conviennent tous d'aller la nuit attaquer le camp d'Antigonus, qui, ayant prévu cet orage, avoit le jour précédent donné ordre à ses soldats de transporter sans bruit tout le bagage dans la forêt prochaine, & de s'y cacher eux-mêmes. Ce ne fut donc qu'en abandonnant son camp, qu'il trouva le secret de le conserver; car, comme les Gaulois en virent tous les dehors vuides, sans défenseurs, & même sans gardes, ils imputérent cette grande solitude, non à la fuite de l'ennemi, mais à quelque ruse de guerre, & n'osérent d'abord y entrer par les portes. Ils y entrérent enfin, mais plutôt comme des gens qui cherchent, que comme des soldats qui pillent; ils s'en

emparérent, sans le démolir. Après avoir emporté tout ce qu'ils purent trouver, ils marchérent vers le rivage de la mer, où, tandis qu'ils s'acharnent trop étourdiment au pillage des vaisseaux, ils sont surpris & taillés en piéces par les rameurs, & par une partie des ennemis, qui s'étoient retirés-là avec leurs femmes & leurs enfans. Le bruit d'une si sanglante défaite rendit Antigonus si redoutable, que non seulement les Gaulois, mais ses voisins même, les plus turbulens, lui firent demander la paix.

Cependant Pyrrhus, roi d'Épire, vaincu par les Carthaginois sur la mer de Sicile, fit demander du secours au roi de Macédoine. Sur le refus qu'il en fit, il se mit à ravager les frontières de son royaume. Antigonus se présente à lui avec une armée, lui livre bataille, la perd & s'enfuit. Pyrrhus reçut la Macédoine dans son obéissance; & comme si la conquête de ce royaume l'eût dédommagé de la perte de la Sicile & de l'Italie, il rappella son fils & un ami qu'il avoit laissés à Tarente. Antigonus, suivi d'un petit nombre de cavaliers, & réduit à mettre bas toutes les marques de sa première fortune, se retira à Thessalonique pour épier de-là l'occasion de recouvrer les États, qu'il venoit de perdre, & dans le dessein de tenter encore le sort des armes, avec quelque troupes Gauloises qu'il avoit prises à sa solde. Mais, vaincu une seconde fois, & sans ressource, par Ptolémée, fils de Pyrrhus, il se sauva, déchu entièrement de l'espérance de rentrer dans son royaume, & ne chercha que les antres & les déserts pour assurer sa vie & sa fuite.

Antigonus reprit toutefois courage rallia ses troupes & marcha contre l'ennemi. Il occupoit les hauteurs, qui bordoient la plaine d'Argos, lorsque Pyrrhus marcha contre cette Ville. Ce dernier planta son camp près de la ville de Nauplie; & le lendemain matin il envoya un Héraut à Antigonus, avec ordre de l'appeller méchant & perfide, & de le défier de descendre dans la plaine & de venir disputer le royaume, & vuider leur querelle par un combat. Antigonus lui fit réponse qu'il faisoit la guerre moins avec les armes qu'avec le tems; & que si Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins, pour courir à la mort. En même-tems il leur vint, à tous deux, des ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais, qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigonus reçut volontiers cette proposition, & donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrhus promit aussi de se retirer; mais, comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

Il attaqua en effet la Ville, mais il y fut tué. Le bruit de cette mort fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint aussitôt demander la tête pour la reconnoître; & l'ayant prise, il

poussa à toute bride vers son pere, qu'il trouva assis avec quelques-uns de ses amis, & la jetta a ses pieds. Antigonus l'ayant regardée & reconnue, chassa son fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; & mettant son manteau devant ses yeux, il se mit à pleurer, en se souvenant de la mort de son ayeul, qui fut tué à la bataille d'Ipsus, & de celle de son pere, mort en prison; deux exemples qu'il avoit dans sa maison des changemens de la fortune. Après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrhus, il les mit sur le bûcher, & les fit brûler honorablement. Bientôt après, Alcyonée, ayant rencontré Hélénus, fils de Pyrrhus, en pauvre état, & couvert d'un méchant manteau, le traita très-humainement, & le mena à son pere. Antigonus, ravi, lui dit: » Mon fils, cette dernière action » vaut mieux que la première; » mais, elle n'est pas encore telle » qu'elle devroit être; car, tu ne » lui a pas ôté ces méchans ha- » bits, qui font plus de honte aux » vainqueurs, qu'aux vaincus. « Ayant ainsi parlé, il embrassa Hélénus, lui fit toutes sortes d'honneurs, le remit en équipages, & le renvoya en Épire. Après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, il traita ses amis & ses serviteurs avec beaucoup d'humanité & de générosité.

Antigonus, rentré en possession de ses États par la mort de Pyrrhus, eut de nouvelles guerres à soûtenir. Il étoit d'ailleurs devenu, quelques années après, fort puissant, & par cela même, formidable aux états de la Gréce. Les Lacédémoniens & les Athéniens firent une ligue contre lui, & engagérent Ptolémée Philadelphe à y entrer. Antigonus, pour dissiper la ligue, qu'avoient formée ces deux peuples, & pour en prévenir la suite, commença, sans perdre de tems, par mettre le siége devant Athènes, dont il se rendit maître. Plutarque observe qu'il étoit sur tout affligé des succès d'Aratus, général des Sicyoniens; & voulant, ou le gagner, ou le rendre suspect à Ptolémée, il lui donna de grandes marques de son affection, quoiqu'il ne les recherchât point, & qu'il ne fit rien pour se les attirer. Entr'autres, ayant fait un jour un grand sacrifice dans la ville de Corinthe, il en envoya des portions à Aratus à Sicyone. Et au milieu du festin du sacrifice, où il y avoit beaucoup de gens à table avec lui, il dit tout haut: » Je » pensois que ce jeune homme de » Sicyone n'étoit qu'un homme » franc & libre de son naturel, » & qui aimoit seulement la li- » berté de son païs; mais, il me » paroît présentement que c'est » un excellent juge des mœurs & » de toute la conduite des Prin- » ces. Car, d'abord il nous a mé- » prisés, & n'a fait aucun cas de » nous, emporté par ses espéran- » ces, qui lui faisoient jetter les » yeux hors de son païs; & il » admiroit les richesses d'Égypte, » ses éléphans, ses flottes, & la » magnificence de sa cour. Mais, » présentement qu'entré dans ses

» pavillons, il a vu de près que » toute cette pompe n'eſt qu'une » vaine décoration de théatre, il » s'eſt tourné vers nous ; & j'ai » reçu ce jeune homme de tout » mon cœur, bien réſolu de m'en » ſervir dans toutes mes affaires, » & je vous prie tous de le re- » garder comme votre ami. «

Ces paroles ne tombérent pas à terre. Les malins & les envieux en tirérent un ample prétexte d'écrire à l'envi à Ptolémée beaucoup de choſes fâcheuſes contre Aratus ; de ſorte que le Roi lui envoya un courier, pour ſe plaindre à lui-même de ſon changement.

Antigonus avoit une extrême paſſion de ſe rendre maître de Corinthe. Cette paſſion étoit ſi violente, qu'elle ne différoit en rien de la fureur des amans les plus paſſionnés. Il ne penſoit nuit & jour qu'aux moyens de l'enlever par ſurpriſe à ceux, qui la tenoient ; car, il n'y avoit nulle apparence de pouvoir y réuſſir par la force ouverte. Alexandre, qui étoit maître de cette citadelle, étant mort du poiſon qu'on dit qu'Antigonus lui fit donner, elle demeura entre les mains de Nicéa, ſa femme, qui prit le gouvernement des affaires, & garda ſa citadelle très-ſoigneuſement. Antigonus lui envoya d'abord ſon fils Démétrius, en la flattant de la douce eſpérance qu'il la lui feroit épouſer ; & ce n'étoit pas une choſe peu agréable & peu flatteuſe pour une femme, déjà ſur l'âge, que d'avoir pour mari un jeune Prince, beau & bien-fait. Il la gagna donc par le moyen de ſon fils, dont il ſe ſervit, comme d'un appât pour l'attirer dans ſes piéges. Elle n'abandonna pourtant point la citadelle ; mais, elle la garda avec grand ſoin. Antigonus feignit de ne s'en pas ſoucier, & fit à Corinthe le feſtin de leurs noces avec beaucoup de magnificence. Ce n'étoit que ſpectacles & feſtins ; & tous les jours il donnoit de nouvelles fêtes, comme un homme que l'excès de ſa joie portoit à ne penſer qu'à faire bonne chere & à ſe divertir.

Un jour qu'Amoïbéus, célebre muſicien, devoit chanter ſur le théatre, Antigonus voulut accompagner lui-même à ce ſpectacle la reine Nicéa, qui étoit portée dans une litière royalement ornée, & qui, toute fière de ce grand honneur, étoit bien éloignée de penſer au malheur, dont elle étoit menacée. Quand la litière fut arrivée à un détour par où il falloit monter, il ordonna à ceux qui la conduiſoient de la mener au théatre ; & laiſſant là le muſicien Amoïbéus, & toutes les noces, il ſe hâta de monter à la citadelle de Corinthe, en s'efforçant plus que ſon âge ne permettoit. Comme il trouva la porte fermée, il heurta avec ſon bâton, & commanda qu'on lui ouvrît. Les ſoldats de la garniſon, étonnés de ſa préſence, lui ouvrirent ; de cette manière, il ſe rendit maître du château, & en fut ſi tranſporté de joie, qu'il ne put ſe contenir. Il ſe mit à boire & à ſe réjouir au milieu des rues, & de la place publique, menant

avec lui des chanteuses & des joueuses d'instrumens, & portant des chapeaux de fleurs sur la tête.

Antigonus étoit dès-lors fort avancé en âge. Il mourut vers 242 ans avant J. C., après un regne de 34 ans en Macédoine, & de 44 en Gréce. Il étoit pour lors âgé de 80, ou de 83 ans. Démétrius, son fils, lui succéda.

ANTIGONUS, *Antigonus*, Ἀντίγονος, (*a*) fils d'Alcyonée, & petit-fils d'Antigonus Gonatas. Il fut surnommé Doson, du participe Grec δώσων, *daturus*, qui donnera; c'est-à-dire, qu'il étoit magnifique en promesses, mais sans effet. Après la mort de Démétrius II, roi de Macédoine, qui laissa son fils dans un âge encore fort tendre, Antigonus Doson fut choisi pour être son tuteur. Mais, ce Prince ayant épousé la mere de son pupille, n'oublioit rien pour se faire Roi. Assiégé quelque tems après dans son palais par une populace menaçante, il sortit en public sans gardes; & jettant son diadême & sa robe de pourpre au milieu même des mutins, il leur dit qu'ils en revêtissent quelque autre, ou qui ne sçût pas leur commander, ou auquel ils sçussent mieux obéir; que ce n'étoit point par les plaisirs, mais par les peines & par les périls, à quoi il avoit toujours été exposé, qu'il sentoit qu'il gouvernoit ce royaume, qui lui attiroit tant de haine. Il leur retraça ensuite tous les biens, qu'il leur avoit faits; comme il avoit sçu les venger de la révolte de leurs alliés, & réprimer l'insolente joie, que les Dardaniens & les Thessaliens avoient témoignée à la mort du roi Démétrius; enfin, comme il avoit non seulement soûtenu, mais augmenté la gloire du nom Macédonien; il ajoûta que si le souvenir de toutes ces choses les offensoit, il étoit prêt à se démettre de l'Empire, & à leur rendre le présent, qu'ils lui avoient fait; qu'ils n'avoient qu'à se choisir un Roi, auquel ils pussent eux-mêmes commander. Alors, comme le peuple, saisi de honte, le pressoit de reprendre la conduite de l'État, il ne voulut point l'accepter qu'on n'eût auparavant livré au supplice les auteurs de la sédition.

Après cela, Antigonus tourna ses vues du côté de la guerre. La citadelle de Corinthe lui tenoit fort à cœur. Ayant long-tems cherché avec une inquiétude & un empressement extraordinaire, les moyens de se rendre maître de cette place, il étoit enfin venu à bout de l'enlever par surprise, & il se félicitoit de ce succès inopiné, comme d'un vrai triomphe. Aratus, général des Sicyoniens, ne perdit pas l'espérance de la lui enlever à son tour; & pendant qu'il étoit tout occupé de cette pensée, une espèce de hazard lui fournit une occasion favorable de la mettre à exécution. Cette action, & quelques autres de cette nature, indisposérent beaucoup An-

(*a*) Just. L. II. c. 3, 4. Plut. Tom. I. pag. 1045, 1046. *& seq.* Pauf. p. 100, 101, 373, 409. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 274, 283, 318. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 89, 91.

tigonus contre le général Sicyonien; & il le sentoit bien lui-même. Cela n'empêcha pas qu'Aratus n'implorât, dans la suite, son secours en faveur de la ligue des Achéens. Ce fut à Égium, où se tenoit l'assemblée, qu'on prit cette résolution. Et on convint en même-tems, qu'on remettroit à Antigonus la citadelle de Corinthe. Aratus lui envoya lui-même son fils parmi les autres ôtages.

Comme Antigonus venoit à grandes journées avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pied & de quatorze cens chevaux, Aratus, avec les Magistrats & les principaux officiers de la ligue, alla par mer au-devant de lui jusqu'à la ville de Pege. Dès qu'Antigonus fut averti qu'Aratus arrivoit en personne, il s'avança, fit à tous les autres un accueil honnête & sans aucune distinction marquée; mais, pour Aratus, dès cette première entrevue, il lui fit toutes sortes d'honneurs; & dans la suite l'ayant trouvé homme de bien & de très-grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus intime, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importans, & à se servir de lui dans ses plus grandes affaires. Aussi Aratus n'étoit pas seulement utile dans tout ce qui regardoit le gouvernement; mais il étoit d'un commerce très-agréable, & l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi, qui se trouvoit libre, & qui ne cherchoit qu'à se divertir & à passer le tems.

C'est pourquoi Antigonus, quoiqu'alors fort jeune, n'eut pas plutôt connu les mœurs & les grandes qualités de ce personnage, dont il n'y en avoit aucune, qui ne fût digne de l'amitié d'un Roi, qu'il le préféra non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les Macédoniens, qu'il avoit à sa cour, & continua de se servir de lui en toutes choses. Et le signe, que les dieux avoient fait paroître dans les entrailles des victimes, eut son accomplissement; car, on raconte que peu de tems auparavant, comme Aratus offroit un sacrifice, on vit près du foie deux vésicules de fiel, enveloppées d'une seule coëffe de graisse; & que le devin prédit sur cela que deux ennemis, qui paroissoient irréconciliables, seroient bientôt réunis dans une étroite amitié. En effet, quelquetems après, comme la guerre alloit heureusement son train, & étoit fort avancée, Antigonus fit un grand festin dans la ville de Corinthe, où il y eut beaucoup de gens priés, & où il fit placer Aratus à table à son côté au-dessus de lui. Quelques momens après, ayant commandé qu'on lui apportât un tapis pour se couvrir, il demanda à Aratus s'il ne trouvoit pas qu'il fît grand froid. Aratus ayant répondu que le froid étoit très-rude, Antigonus le pressa de s'approcher encore plus de lui; & ses officiers ayant apporté un grand tapis, ils les en envelopperent tous deux. Alors Aratus, se ressouvenant de son sacrifice, se prit à rire, & conta au Roi le signe qui avoit paru, & la prédic-

tion qui avoit été faite. Cependant Aratus, selon la remarque de Plutarque, n'ajoûtoit pas beaucoup de foi aux présages, qu'on tiroit des victimes, parce qu'il aimoit à faire usage de sa raison.

Antigonus & Aratus, étant donc tous deux à Pege, après avoir prêté & reçu les sermens, marchérent contre les ennemis. Il y eut plusieurs grands combats sous les murs de Corinthe, Cléomène, général des Lacédémoniens, s'étant bien fortifié, & les Corinthiens se défendant avec beaucoup d'ardeur & de courage. Mais, Cléomène, sur un avis qu'il reçut, abandonna le combat pour marcher au secours des siens à Argos. Antigonus & Aratus l'y suivirent, & l'obligérent de se retirer à Mantinée, ville, dont le nom fut bientôt changé en celui d'Antigonie, en l'honneur d'Antigonus. Celui-ci, étant à Argos, releva toutes les statues des Tyrans qu'Aratus avoit abattues, & abattit celles qu'on avoit érigées à ceux, qui avoient surpris la citadelle de Corinthe, hors une seule, qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques prieres qu'Aratus lui fît, il ne put jamais l'en empêcher.

Quelque tems après, Cléomène vaincu dans une bataille près de Sellasie, se sauva à Sparte, qu'il abandonna la nuit suivante. A peine en étoit-il parti, qu'Antigonus arriva. Il parut traiter cette Ville, non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il avoit fait la guerre, non aux Spartiates, mais à Cléomène, dont la fuite avoit satisfait & désarmé sa colère. Il ajoûta qu'il seroit glorieux pour son nom que l'on dit dans la postérité, que Sparte avoit été sauvée par le Prince qui, seul, avoit eu le bonheur de la prendre. Il appelloit avoir sauvé Sparte, que d'avoir aboli tout ce que le zéle de Cléomène avoit fait pour le rétablissement des anciennes loix de Lycurgue, & c'est ce qui causa sa ruine.

Trois jours après qu'Antigonus fut entré dans Sparte, il en partit sur les nouvelles qu'il reçut, que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, & que les Barbares faisoient un dégât horrible dans tout le païs. Si cette nouvelle étoit arrivée trois jours plutôt, Cléomène auroit été sauvé. Au reste, Antigonus étoit déjà attaqué d'une grande maladie, qui dégénéra enfin en une phtisie totale, par un catharre général sur tout son corps. Il ne se laissa pourtant point abattre au mal, & il trouva encore en lui des forces, pour fournir à de nouveaux combats dans son propre royaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Illyriens, transporté de joie, il répéta plusieurs fois : *ô la belle, ô l'heureuse journée !* & qu'il poussa ce cri avec un si grand effort, qu'il se rompit une vaine, & perdit beaucoup de sang. Ce symptôme fut suivi d'une fièvre continue très-violente, dont il mourut, l'an 223 avant J. C. Il avoit nommé auparavant, pour son successeur, Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans; ou plutôt, il lui remit le

sceptre, dont il n'avoit été que le dépositaire.

ANTIGONUS, *Antigonus*, Ἀντίγονος, (*a*) fils d'Échécratès, & neveu d'Antigonus Doson, étoit le seul des amis de Philippe, son oncle, roi de Macédoine, qui fût demeuré fidele à ce Prince infortuné, malgré les efforts qu'on avoit faits pour le corrompre; & cette fidélité lui avoit attiré une haine implacable de la part de Persée, son cousin, qui ne l'avoit jamais aimé. Antigonus prévit bien le péril auquel il seroit exposé, si un ennemi si redoutable montoit sur le trône. Ainsi, voyant le changement qui s'étoit fait dans le cœur de Philippe à l'égard de Persée, depuis la mort de Démétrius, & étant à tout moment témoin des soupirs, que cette mort injuste lui arrachoit, il s'attacha à le confirmer dans ses sentimens; joignit ses regrets & ses gémissemens à ceux, qui échappoient à ce malheureux pere, & aigrit de plus en plus les plaintes, qu'il lui entendoit pousser. Et comme la vérité, quelque effort qu'on fasse pour l'écarter, laisse ordinairement des traces, par où l'on peut arriver jusqu'à elle, il n'y eut point de moyens, qu'il ne mît en usage pour démêler toutes les intrigues de Persée.

Entre ceux dont ce Prince s'étoit servi, pour opprimer Démétrius, son frere, les plus suspects à Antigonus, étoient Apellès & Philoclès, qui avoient été envoyés en ambassade à Rome, & qui avoient écrit, sous le nom de Flaminius, les lettres fatales, qui avoient causé la mort du Prince innocent. On soûtenoit hautement à la cour de Philippe, qu'elles avoient été supposées, & qu'on avoit corrompu le secrétaire, qui y avoit apposé le cachet, qu'on disoit être celui de Flaminius.

Mais, comme ce n'étoit encore que des soupçons & des conjectures, Antigonus rencontrant par hazard un certain Xychus, l'arrêta, le fit conduire au palais; & le laissant entre les mains des gardes, il alla trouver le Roi. » J'ai » reconnu, dans plusieurs de vos » entretiens, dit-il alors à ce » Prince, que ce que vous souhaitiez le plus au monde, c'étoit » d'apprendre au juste ce qui s'est » passé dans votre maison, & » qui, de vos deux fils, a dressé » des embûches à l'autre. Vous » avez en votre puissance Xychus, celui de tous les hommes, » qui peut le mieux démêler cette » affaire. Le hazard me l'ayant » présenté, je l'ai fait amener » dans votre palais; vous pouvez » l'interroger. « Quand Xychus fut devant Philippe, il commença par nier, mais avec tant d'embarras & si peu de fermeté, qu'il étoit aisé de voir que les premières menaces de l'appliquer à la question, lui feroient tout avouer. En effet, le bourreau ne parut pas plutôt à ses yeux, avec l'appareil des tourmens, qu'il exposa toute

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 54. 55, 56, 58. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 659. & *suiv.* Tom. V. pag. 3.

la suite de la conspiration, le complot des ambassadeurs, qui étoient allés à Rome, & la part qu'il avoit eue lui-même à ce parricide. Sur le champ, le Roi envoya des gens qui arrêtérent Philoclès; pour Apellès, ayant été envoyé après un certain Chéréas, il apprit en chemin la dénonciation de Xychus, & se sauva en Italie.

Persée apprit, sans s'en mettre beaucoup en peine, que tout le mystére étoit découvert; car, il avoit suffisamment affermi sa puissance, pour se dispenser de fuir. Toute la précaution qu'il prit, fut de s'absenter quelque tems, & de ne pas se présenter aux yeux d'un pere justement irrité, mais qui n'avoit plus que peu de jours à vivre. Philippe donc, désespérant d'avoir ce Prince en sa puissance, ne songea plus qu'à empêcher au moins qu'il n'ajoûtât à l'impunité la récompense de son crime. Il fit venir Antigonus, à qui il avoit donné toute sa confiance, sur tout depuis qu'il lui avoit aidé à découvrir le parricide de Persée; outre qu'il le jugeoit digne de commander aux Macédoniens, qui n'avoient pas oublié les actions glorieuses de son oncle Antigonus; & lui découvrant tout le secret de son ame : » Puisque les » dieux, lui dit-il, m'ont affligé » jusqu'au point de me faire desirer l'extinction de ma famille; » ce que les autres regardent » comme le plus grand des malheurs, j'ai dessein de vous rendre le royaume que votre oncle m'a remis plus puissant qu'il » ne l'avoit reçu, après l'avoir » gouverné lui-même avec autant » de courage que de fidélité. Vous » êtes le seul de ma race, que je » juge digne de porter le sceptre. » Si elle étoit entièrement éteinte, » j'aimerois mieux le voir anéanti, que de le laisser à Persée, » comme la récompense de sa » perfidie & de son impiété. Je » croirai voir revivre Démétrius, » si je vous puis laisser regner en » sa place, vous qui, seul, avez » pleuré la mort d'un fils innocent, & partagé l'affliction du » plus malheureux de tous les » peres. «

Depuis cette conversation, il le combla d'honneurs & de distinctions, & ne cessa de le présenter à ses sujets, comme celui qui devoit les gouverner après lui. Son fils étant alors dans la Thrace, il commença à parcourir les villes de la Macédoine avec Antigonus, le recommandant à tous les Grands du royaume, comme son héritier; & s'il avoit vécu plus long-tems, il est indubitable qu'il l'eût laissé dans la possession paisible du royaume. Mais, dès qu'il fut mort, & que Persée eut ceint le diadême, Antigonus fut tué par l'ordre du Roi; ce qui ariva l'an 179 avant J. Ç. & de Rome 573.

ANTIGONUS, *Antigonus*, Ἀντιγονος, (a) l'un des seigneurs de la cour de Persée, roi de Macédoine. Comme une armée de Gaulois, vers l'an 168 avant l'Ére

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 26, 27. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 58.

Chrétienne, s'étoit arrêtée aux environs d'Ésime, à vingt-cinq lieues du fleuve Axius, où elle attendoit la récompense, dont Persée étoit convenu avec elle, Antigonus y fut envoyé pour ordonner à cette armée d'aller camper à Bylazor, dans la Péonie, & aux Princes & chefs de la nation, de se rendre auprès du Roi. Lorsqu'il eut fait connoître la volonté de ce Prince, il leur vanta l'attention & la générosité avec laquelle il avoit fait préparer à leurs soldats, sur le chemin, toutes sortes de provisions en abondance, & les présens d'habits, de chevaux & d'argent, dont il devoit régaler les principaux à leur arrivée. » C'est ce que nous verrons, » quand nous serons sur les lieux, » répondirent-ils ; mais, le Roi » a-t-il fait apporter l'argent » qu'il a promis de payer comp» tant aux soldats, tant fantassins » que cavaliers ? « Comme Antigonus ne leur donnoit point là-dessus de réponse positive : » Eh » bien ! dit Clondicus, leur roi, » retournez donc vers votre maî» tre, & dites-lui que les Gaulois » ne feront pas un pas davanta» ge, qu'ils n'aient reçu l'or & les » ôtages. « Persée, ayant appris cette réponse, assembla son conseil, où il ne trouva personne qui ne fût d'avis qu'il falloit satisfaire les Gaulois. Lui seul plus attentif à la conservation de son argent, qu'à celle de son royaume, s'emporta contre la férocité & la perfidie de ces barbares.

Il n'y avoit personne dans le conseil, qui ne vît que la crainte de cette multitude, que le Prince faisoit valoir, n'étoit qu'un prétexte, & que celle de donner de l'argent étoit la seule à laquelle il fût sensible. Mais, personne n'osant lui parler avec sincérité, Antigonus fut renvoyé aux Gaulois, pour leur déclarer que le Roi n'avoit besoin que de cinq mille cavaliers, & qu'il les dispensoit de lui fournir le surplus. A cette proposition, tous les soldats murmurérent hautement contre Persée, qui leur avoit fait quitter leur païs sous l'espoir d'une récompense qu'il leur refusoit, dans le moment qu'ils s'attendoient à la recevoir. Clondicus demanda une seconde fois si au moins Persée tiendroit parole aux cinq mille hommes, qu'il acceptoit. Comme Antigonus ne donnoit encore que des paroles ambigues, sans faire aucun outrage à ce négociateur peu sincère, qui les trompoit pour la seconde fois, ils rebroussérent chemin vers le Danube. Pour Antigonus, il ne croyoit pas en être quitte à si bon marché.

ANTIGONUS., *Antigonus*, Ἀντίγονος, (*a*) fils de Jean Hircan, & petit-fils de Simon Maccabée. Il avoit été associé à la royauté par son frere Aristobule. Ce Prince obligé, par une maladie de revenir de l'Iturée à Jérusalem, laissa à Antigonus le commandement de l'armée, pour achever la guerre qu'il y avoit com-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 454, 455. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 251, 252.

mencée. La Reine & sa cabale, qui envioient la faveur d'Antigonus, profitérent de cette maladie, pour indisposer le Roi contre lui par de faux bruits & de noires calomnies. Antigonus revint bien-tôt à Jérusalem, après les heureux succès par lesquels il avoit terminé cette guerre. Son entrée fut une espèce de triomphe. On célébroit alors la fête des Tabernacles. Il alla droit au temple, tout armé & avec ses gardes, comme il étoit entré dans la Ville, sans se donner le tems de rien changer à son équipage.

On lui en fit un crime auprès du Roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoya ordre de se désarmer, & de le venir trouver en diligence, comptant que, s'il refusoit d'obéir, c'étoit une preuve qu'il avoit quelques mauvais dessein; & en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Aristobule avoit envoyé, gagné par la Reine & par sa cabale, lui rapporta l'ordre tout autrement, & lui dit que le Roi souhaitoit de le voir tout armé, comme il étoit. Antigonus partit aussi-tôt pour le venir trouver; & les gardes, qui le virent armé, exécutérent leurs ordres, & le tuérent, l'an 101 avant l'Ére Chrétienne.

Aristobule ayant sçu tout ce qui s'étoit passé, en fut vivement touché, & ne put se consoler de sa mort. Tourmenté par les remords de sa conscience pour ce meurtre & pour celui de sa mere, il traîna une vie misérable, & expira enfin dans les douleurs & dans le désespoir.

ANTIGONUS, *Antigonus*, Ἀντίγονος, (*a*) fils d'Aristobule, qui étoit frere d'Hircan. Il fut envoyé à Rome, l'an 63 avant J. C., avec ses freres Aristobule & Alexandre. C'est Pompée qui les y envoya, les ayant faits prisonniers, lors de la démolition des murailles de Jérusalem, & du rétablissement d'Hircan, dans le royaume de Judée. Antigonus trouva le moyen de se sauver de Rome avec Aristobule; ensorte qu'ils revinrent en Judée cinq ou six ans après. Ils essayérent d'y rétablir leurs affaires, par le moyen de leurs amis; mais, ils furent défaits & pris par Gabinius, qui les envoya de nouveau à Rome. Aristobule y demeura; mais, on renvoya en Judée Alexandre & Antigonus, ses fils, parce que Gabinius avoit marqué qu'il l'avoit ainsi promis à leur mere.

César, l'an 47 avant J. C., renvoya Aristobule en Judée, afin que lui & Antigonus, son fils, attirassent cette Province à son parti, & qu'ils la soulevassent contre Pompée; mais, Aristobule fut empoisonné par ceux du parti de Pompée. Alexandre, son fils aîné, fut décapité par ordre de Scipion à Antioche. Antigonus, se voyant exclu de la Judée par Antipater & ses fils, eut recours à César; & lui exposa les malheurs, que son pere & son frere avoient

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 932. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIV. De Bell. Judaïc. L. I. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 264, 265. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XVI. p. 299. T. XIX. p. 92. T. XXI. p. 279.

essuyés à son occasion ; mais, César eut plus d'égard aux raisons d'Antipater, & débouta Antigonus de ses demandes. Environ six ans après, Antigonus, aidé des troupes de Ptolémée, fils de Mennée, son beau-pere, voulut tenter une irruption dans la Judée. Il fut repoussé avec perte par Hérode, fils d'Antipater, qui n'étoit alors que simple particulier.

Antigonus eut recours aux Parthes. Pacore, fils de leur roi, nommé Orode, qui étoit alors en Syrie avec une puissante armée, envoya en Judée un détachement, avec ordre de mettre Antigonus sur le trône. Les Parthes, arrivés à Jérusalem, pillérent cette ville & la campagne, mirent Antigonus sur le trône, & lui livrérent Hircan & Phasaël enchaînés. Phasaël, qui sçavoit bien que sa mort étoit résolue, se cassa lui-même la tête contre la muraille de la prison, pour ne point passer par la main du bourreau. Pour Hircan, on lui accorda la vie. Mais, pour le rendre incapable du sacerdoce, Antigonus lui fit couper les oreilles. Car, selon la loi du Lévitique, il ne falloit pas qu'il manquât un seul membre au souverain Sacrificateur. Après l'avoir ainsi mutilé, il le rendit aux Parthes, pour l'emmener dans l'Orient, d'où il lui seroit impossible de brouiller les affaires en Judée.

Quelques années après, Hérode fut déclaré roi des Juifs par les Romains; mais, il ne lui fut pas si facile de s'établir dans la possession du nouveau Royaume, qu'il lui avoit été aisé d'obtenir le titre de Roi. Antigonus n'étoit pas disposé à lui céder un trône, qui lui avoit coûté tant de peines & d'argent. Il le lui disputa très-vivement pendant près de deux ans. Hérode, qui, pendant l'hiver, avoit fait de grands préparatifs, pour la campagne suivante, l'ouvrit enfin par le siége de Jérusalem, qu'il alla investir avec une belle & nombreuse armée. Antoine, général des Romains, avoit donné ordre à Sosius, gouverneur de la Syrie, de faire tous ses efforts pour réduire Antigonus, & pour mettre Hérode en pleine possession du royaume de Judée.

Sosius & Hérode, ayant joint leurs troupes, poussérent de concert le siége avec la dernière vigueur & avec une armée très-nombreuse, qui montoit au moins à soixante mille hommes. La place tint pourtant plusieurs mois contre eux avec beaucoup de résolution; & si les assiégés eussent été aussi habiles dans le métier de la guerre & dans l'art de défendre les places, qu'ils étoient braves & résolus, on ne l'auroit peut-être pas prise. Mais, les Romains, qui en sçavoient bien plus qu'eux, emportérent enfin la place au bout d'un peu plus de six mois de siége. Les Juifs étant forcés dans tous leurs postes, l'ennemi y entra de tous côtés, & s'en rendit maître. Et pour se venger de l'opiniâtreté, de la résistance qu'on leur avoit faite, & des peines qu'ils avoient souffertes pendant un siégé si long & si difficile, ils remplirent tous les quartiers de la Ville de sang &

de

de carnage, pillérent & détruisirent tout, quelque chose qu'Hérode fit pour empêcher l'un & l'autre.

Antigonus, voyant tout perdu, vint se jetter aux pieds de Sosius de la manière la plus basse. Il fut mis dans les chaînes, & envoyé à Antoine, dès qu'il fut arrivé à Antioche. Il vouloit d'abord le réserver pour son triomphe; mais, Hérode, qui ne se croyoit pas en sûreté, tant que ce reste de la famille royale vivroit, ne lui donna point de repos qu'il n'eût obtenu la mort de ce malheureux Prince, pour laquelle il donna même une grosse somme d'argent. On lui fit son procès dans les formes. Il fut condamné à mort; & la sentence s'exécuta de la même manière que contre un criminel du commun, avec les verges & la hache du Licteur. Il fut attaché au poteau; traitement que les Romains n'avoient jamais fait à aucune tête couronnée. Ainsi finit, l'an 37 avant J. C., le regne des Asmonéens, après avoir duré 129 ans, à en prendre le commencement au gouvernement de Judas Maccabée. Hérode entra de la sorte en paisible possession du royaume de Judée.

(a) Outre les Princes du nom d'Antigonus, dont nous venons de parler, on compte encore quelques autres personnages du même nom. 1.º Un, qui étoit Philosophe & Historien, qui florissoit sous le regne des deux premiers Ptolémées, & qui se fit un assez grand nom par ses ouvrages. Il avoit écrit l'histoire des Philosophes; & l'on en cite en particulier les vies de Timon, d'Antipater, de Pyrrhon & de quelques autres. Athénée parle d'un autre ouvrage de cet Auteur, intitulé *Commentaires historiques*; & Hésychius fait mention de deux autres; le premier touchant les animaux, le second sur la voix. Il ne reste rien de tout cela, sinon un recueil d'histoires extraordinaires & peu croyables, qu'Étienne de Byzance a cité. Cet Antigonus étoit de Caryste.

Il y eut encore deux Antigonus, qui se mêlérent d'écrire; l'un étoit de Cumes, l'autre d'Alexandrie. On ignore lequel de ces Écrivains a composé une description de la Macédoine, dont fait mention Étienne de Byzance. On ignore aussi lequel d'entr'eux fut l'Auteur d'une histoire d'Italie, citée par Denys d'Halicarnasse & par Plutarque. Peut-être ont-ils voulu dire Antiochus; & dans ce cas, ce seroit une faute de copiste. Antonius Libéralis parle d'un Antigonus, qui avoit écrit des métamorphoses; & Diogène Laërce allégue un traité des Tables, dont il nomme l'auteur Antigonus, sans faire connoitre, ni sa patrie, ni quel sujet il traita. Dans Pline, il est fait mention d'un Antigonus, qui fut un Statuaire célebre.

(b) Diodore de Sicile parle d'un capitaine Macédonien, qui, sous l'an 304 avant l'Ére Chrétienne,

(a) Plut. Tom. I. pag. 28. Plin. Lib. XXXIV. c. 8. L. XXXV. c. 10.

(b) Diod. Sicul pag. 783. Cicer. pro Dejotar. c. 29. Lucian. Oper. Tom. I. pag. 467. & seq.

conduisit aux Rhodiens de la part de Ptolémée une provision considérable de bled & de vivres, avec un renfort de quinze cens hommes. On remarque qu'il n'est parlé de cet Antigonus qu'en cette occasion. Un lieutenant du roi Déjotare porta le nom d'Antigonus. Cicéron en parle dans sa harangue pour ce Prince. Ce fut l'un des députés, que Déjotare envoya à César. Dans le dialogue de Lucien sur le Menteur ou l'Incrédule, il est question d'un Antigonus médecin. Ce médecin fut mandé pour visiter un malade, qui s'appelloit Eucrate, & qui avoit une fluxion, qui étoit tombée sur les jambes. L'avis d'Antigonus fut qu'on diminuât les forces du malade, en lui ôtant le vin, & en ne le nourrissant que d'herbages. Mais, on n'approuva pas son avis.

Enfin on connoît un Antigonus, surnommé Socchée, qui fut maître de Sadoc, chef des Sadducéens. Antigonus enseignoit qu'il falloit rendre au Seigneur un culte pur & désintéressé. » Ne soyez point, » comme des esclaves, disoit-il » à ses disciples; n'obéissez pas à » votre maître simplement par la » vue des récompenses; obéissez » sans intérêt, & sans espérer aucun fruit de vos travaux. Que » la crainte du Seigneur soit sur » vous. « Sadoc, ne pouvant s'accommoder d'une spiritualité si désintéressée, interpréta la maxime de son maître en un sens tout opposé. Il en conclut qu'il n'y avoit ni peine, ni récompense à attendre dans l'autre vie, & qu'il falloit faire le bien & éviter le mal en celle-ci, sans aucune vue de crainte ni d'espérance. Voilà, selon les Juifs, l'origine de la secte des Sadducéens. Antigonus avoit succédé, dans la tradition de la doctrine, au grand-prêtre Simon le Juste, qui fut souverain Pontife, depuis l'an du monde 3702, jusqu'en 3711, avant J. C. 209.

ANTILÉON, *Antileon*, (a) Ἀντιλέων, capitaine natif de Thurium, dont parle Xénophon, au commencement du cinquième livre de l'expédition de Cyrus.

ANTILÉON, *Antileon*, Ἀντιλέων. C'étoit un historien Grec. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. On lui attribue divers ouvrages, & entr'autres, un sur la doctrine des tems, que Diogène Laërce cite, au commencement de la vie de Platon.

ANTI-LIBAN, *Antilibanus*, Ἀντιλίβανος, (b) montagne de Judée, ainsi nommée par les Septante. La Vulgate l'appelle Liban, ce qui est plus conforme au texte original des Écritures; car, selon la remarque de Dom Calmet, le texte Hébreu ne parle jamais de l'Anti-Liban; mais, il appelle toujours du nom général de Liban, ce que les autres appellent Anti-Liban.

Cette montagne a été ainsi nommée par les Grecs, sans dou-

(a) Xenoph. pag. 343.

(b) Deuter. c. 1. v. 7. c. 3. v. 25. c. 11. v. 24. Josu. c. 1. v. 4. c. 11. v. 1.

te à cause de son opposition à celle, qu'ils nommoient Liban. Ce n'est, à proprement parler, qu'une même & longue chaîne de montagnes, s'étendant d'abord du nord au midi, & ensuite du midi au nord à peu près en forme de fer à cheval, dans l'espace d'environ quatre-vingt lieues. C'est la partie orientale de cette chaîne de montagnes, qui a porté le nom d'Anti-Liban, selon les Grecs; au lieu que la partie occidentale portoit celui de Liban. *Voyez* Liban.

ANTILOGIE, *Antilogia*, vel *Antilogium*, terme formé de ἀντὶ, *contra*, contre, & λόγος, *sermo*, discours. Par Antilogie, on entend donc une contradiction, qui se trouve entre deux expressions, ou deux passages du même Auteur.

C'est ainsi que l'on trouve dans l'Écriture plusieurs contradictions apparentes, que les Interprétes & les Commentateurs sont occupés à concilier. Il est impossible que le Saint-Esprit, qui est auteur des Écritures, se contredise, & tombe dans des contrariétés réelles. Mais, le peu de connoissance, que nous avons des choses divines & surnaturelles; l'ignorance, où nous sommes de la langue, de l'histoire & des usages des Juifs; la perte de plusieurs anciens monumens; la condescendance, que Dieu a eue de vouloir s'exprimer souvent d'une manière humaine & populaire, lorsqu'il parle de ses perfections divines, & de ses opérations; toutes ces choses contribuent à répandre de l'obscurité sur le texte des Livres saints, & à nous y faire paroître des Antilogies, & des contradictions, qui ne sont qu'apparentes, & toutes relatives à notre manière imparfaite de concevoir. La vérité s'y trouve toujours, selon S. Augustin, mais tantôt d'une manière plus claire, & tantôt plus obscure.

ANTILOQUE, *Antilochus*, Ἀντίλοχος (*a*) fils de Nestor & d'Eurydice, & disciple du Centaure Chiron, suivit son pere au siége de Troye, où il se distingua beaucoup. Ce ne fut pas seulement au milieu des combats, où il tua Échéclus, Mydon, Thoon, Mélanippe; mais, encore dans les jeux que l'on eut occasion de donner.

Ce jeune Héros entra un jour dans la carrière pour la course des chars avec Ménélaüs, Eumélus, Dioméde & Mérione. Ses chevaux étoient vieux, & devenus pesans par l'âge; c'étoient, en un mot, les chevaux de Nestor. Ce vieillard étoit présent. La tendresse paternelle ne fut pas longtems à se déclarer. Inquiet & tremblant pour un fils si cher, il s'avance promptement, il s'arrête à la barrière près de lui, il l'anime par des louanges, il l'instruit & le dirige par ses leçons. On croit voir le pere de Phaëton, tel qu'il est peint par Euripide; ou pour parler le langage de Longin, on diroit que l'ame de Nestor

(*a*) Homer. Iliad. L. IV. v. 457. & *pass. seq. Lib.* Pauf. pag. 117, 200, 667. Strab. pag. 596. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell Lett. Tom. II. pag. 29, 30. Tom. III. pag. 307. Tom. VIII. pag. 334. Tom. XVII. pag. 50.

monte sur le char avec Antiloque; qu'elle va partager tous ses périls, & courir avec lui dans la carrière.

» Mon fils, lui dit-il, vous » êtes jeune; mais, Jupiter & » Neptune vous aiment. Ce sont » eux qui vous ont formé; c'est » d'eux que vous avez appris tout » ce qu'un parfait cavalier doit » sçavoir. Ainsi, il n'est pas né- » cessaire de vous donner des le- » çons. Personne ne sçait mieux » que vous, comment il faut » tourner autour du but. Mais, » vos chevaux sont lents; en » comparaison de ceux de vos » adversaires. Non, vos concur- » rens n'ont d'autre avantage sur » vous, que celui d'avoir de » meilleurs attelages. Prenez donc » courage; mon cher enfant; » rassemblez dans votre esprit » tout ce que vous avez d'intelli- » gence, pour faire ensorte que » le prix ne puisse vous échap- » per. C'est par son industrie que » le bûcheron se distingue entre » les bûcherons, beaucoup plus » que par sa force. C'est par son » industrie que le pilote sçait con- » duire, à travers les flots, un » frêle vaisseau battu de la tem- » pête. Enfin, c'est par son indus- » trie, que le conducteur d'un » char l'emporte sur un adver- » saire, dont l'attelage vaut mieux » que le sien. En effet, il arrive » souvent que celui qui a le meil- » leur char, & les chevaux les » plus vigoureux, présumant de » cet avantage, court en insensé » çà & là, prend de longs dé- » tours, permet à ses coursiers » de s'égarer du droit chemin, & » néglige de les retenir, pendant » que celui dont les chevaux sont » beaucoup plus foibles, mais qui » sçait son métier, observe le but, » sans jamais le perdre de vue. «

Ce discours produisit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre; car, Antiloque remporta la victoire. Il fut tué par Memnon, en voulant parer le coup que celui-ci portoit à Nestor, son pere. Xénophon nous dit, au commencement de son traité de la chasse, qu'Antiloque, ayant exposé sa vie pour sauver celle de son pere, avoit mérité que les Grecs lui donnassent le nom de Philopator; c'est-à-dire, qui aime son pere. Ovide cependant dit qu'Antiloque fut tué par Hector.

Pausanias, dans son voyage de Corinthe, nous apprend qu'Antiloque fut pere d'un fils, qui se nomma Péon; & ailleurs, que ce fameux capitaine, depuis sa mort, étoit reparu, aussi-bien que plusieurs autres héros de la Grèce, dans l'isle de Leucé, où ils avoient été vus par Léonyme, chef des Crotoniates. A Delphes, on avoit représenté Antiloque, ayant le pied sur une pierre, & appuyant sa tête & son visage contre ses deux mains. Quant à son tombeau, il étoit, selon Strabon, auprès du promontoire de Sigée.

ANTILOQUE, *Antilochus*, Ἀντίλοχος, (a) célebre devin, fils d'Amphiaraüs. Après la mort de son pere, ayant été chassé de

(a) Lucian. Tom. I. pag. 874.

Thébes, il se retira en Asie, où il s'avisa de prédire l'avenir aux Barbares. C'étoit à fort bon marché, qu'il le faisoit. Ce fut à l'exemple d'Antiloque qu'Alexandre, ce fameux imposteur, entreprit de rendre aussi des Oracles. Je crois que cet Antiloque, dont parle Lucien, est le même qu'Amphiloque, autre célebre Devin de la Cilicie, province de l'Asie mineure, duquel parle aussi Lucien. *Voyez* Amphiloque.

ANTILOQUE, *Antilochus*, Ἀντίλοχος. (*a*) Ce nom se trouve dans un passage du dialogue de Plutarque sur la musique. Voici ce passage : » Stésichore ne prétendit imiter, ni Orphée, ni » Terpandre, ni Antiloque. « C'est ainsi qu'on lit dans tous les textes imprimés, dans tous les manuscrits, & dans toutes les versions. Mais, à peine connoît-on un seul poëte Grec, nommé Antiloque. M. Fabricius, dans sa bibliothéque Grecque, n'en allégue aucun de ce nom ; du moins n'en paroît-il aucun dans sa table générale. Ainsi il faut, sans hésiter, selon M. Burette, lire dans ce passage Archiloque, nom très-fameux dans la poësie Lyrique.

On le trouve transformé de même dans Athénée, où l'on lit : » Simonide le Zacynthien sur » les théâtres, assis dans un fau- » teuil, chantoit les vers d'Anti- » loque. « Il faut corriger, d'Archiloque, suivant Casaubon, qui, sur cet endroit d'Athénée, dit qu'il seroit charmé que quelqu'un pût lui apprendre qui est cet Antiloque, n'en connoissant point d'autre, que celui d'Homère, ou le fils de Nestor. Cependant, il y a eu un poëte Grec de ce nom, contemporain de Lysandre, & dont Plutarque fait mention dans la vie de ce capitaine. Mais, ce poëte Antiloque ne convient, pour le tems, ni au passage de Plutarque, don il s'agit, ni à celui d'Athénée. *Voyez* l'article qui suit.

ANTILOQUE, *Antilochus*, Ἀντίλοχος, (*b*) poëte Grec, qui vécut du tems de Lysandre. Plutarque rapporte que ce Poëte ayant fait à la louange de Lysandre un petit nombre de vers, ce grand homme en fut si aise, qu'il remplit son bonnet d'argent & le lui donna.

ANTILOQUE, *Antilochus*, Ἀντίλοχος. Il y en a qui lisent Antilogue. On dit que c'étoit un historien Grec, que certains croyent être le même qu'Antiloque de Syracuse. Il avoit écrit divers ouvrages historiques, & entr'autres, un, des hommes de lettres, qui avoient fleuri depuis Pythagore jusqu'à Épicure.

ANTILOQUE, *Antilochus*, Ἀντίλοχος, (*c*) interlocuteur d'un des dialogues des morts de Lucien. C'est à Achille qu'il parle.

ANTIMACHIE, *Antimachia*, (*d*) nom d'une fête, qu'on célébroit dans l'isle de Cos, pendant

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 443. Athæn. pag. 620. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. X. p. 286, 287.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 443.
(*c*) Lucian. Tom. I. pag. 259. & seq.
(*d*) Supplém. à l'Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 9, 10.

laquelle le Prêtre portoit un habit de femme, & avoit la tête liée d'une mitre, ou d'une bande, à la manière des femmes. La raison en étoit, selon Plutarque, qu'Hercule s'en retournant après la prise de Troye, une tempête écarta six navires qu'il avoit; & que celui qui le portoit, fit naufrage à l'isle de Cos, où après avoir perdu ses gens, ses armes & son bagage, il prit terre. Il pria un berger, nommé Antagoras, de lui donner un bélier. Le berger, qui étoit fort & robuste, lui proposa de lutter contre lui, & lui promit le bélier, s'il demeuroit vainqueur. Hercule accepta la condition; & quand ils en furent venus aux mains, les Méropes se mirent du côté d'Antagoras, & les Grecs, qui se trouvérent là, du côté d'Hercule.

Le combat fut rude. Hercule, accablé par le grand nombre, s'enfuit chez une femme Thracienne, & prit l'habit de femme, pour tromper ceux qui le poursuivoient, ce qui lui réussit. Ayant depuis vaincu les Méropes, après avoir fait les expiations ordinaires, il épousa Alciope, portant, le jour des noces, une robe ornée de fleurs. C'étoit en mémoire de ce fait, que le Prêtre, en habit de femme, offroit un sacrifice au lieu du combat, où les fiancés, aussi en habits de femmes, embrassoient leurs fiancées.

ANTIMAQUE, *Antimachus*, Ἀντίμαχος, (a) étoit fils de Thrasyanor, petit-fils de Ctésippe, & arrière petit-fils d'Hercule. Il fut pere de Déiphon, à qui Téménus, roi d'Argos, donna toute sa confiance.

ANTIMAQUE, *Antimachus*, Ἀντίμαχος (b) eut pour pere Électryon, fils de Persée, & roi de Mydéum. Antimaque & ses freres furent tués dans une guerre contre les Télébes. Leur pere prit les armes pour venger leur mort. Mais, il fut blessé par un accident imprévu, & mourut de cette blessure. Antimaque fut pere d'Amphianax. Il y a des leçons qui portent Amphimaque; mais, c'est une faute de copiste, à ce qu'on croit.

ANTIMAQUE, *Antimachus*, Ἀντίμαχος, (c) l'un des capitaines Troyens. Corrompu par les présens de Pâris, il empêcha, par ses conseils, qu'on ne rendît Héléne à Ménélaüs. Homère rapporte qu'il avoit dans son palais des trésors infinis, de l'or, de l'airain, du fer. C'étoit d'ailleurs un vaillant Prince; qui fut pere de Pisandre, de l'intrépide Hippolocus & de Léontéus.

ANTIMAQUE, *Antimachus*, Ἀντίμαχος, (d) officier de Persée, roi de Macédoine. Il commandoit ce corps de cavalerie, appellé l'Escadron sacré par les Macédoniens. L'an 171 avant J. C., s'étant donné un combat entre ces peuples & les Romains, les pre-

(a) Pauf. pag. 117.

(b) Pauf. pag. 213. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 108, 109.

(c) Homer. Iliad. L. XI. v. 123. & seq. L. XII. v. 188.

(d) Tit. Liv. L. XLII. c. 66. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 36.

miers se retirérent, laissant sur la place trois cens hommes de pied, & vingt-quatre cavaliers des plus distingués de cet Escadron sacré. Antimaque fut du nombre des tués.

ANTIMAQUE, *Antimachus*, Ἀντίμαχος, (*a*) autre officier du roi Persée. Il étoit gouverneur de Démétriade, l'an 169 avant l'Ére Chrétienne. Cette Ville étant assiégée cette même année par Euménès, roi de Pergame & par les Romains, on dit qu'Antimaque & un certain Crétois, nommé Cyda, menagérent une entrevue entre l'ennemi & le roi Persée, & traitérent des conditions auxquelles ils feroient alliance. Ce fut du moins le bruit public, & même le siége de Démétriade fut abandonné.

ANTIMAQUE, *Antimachus*, Ἀντίμαχος, (*b*) poëte & grammairien, fils d'Hyparchus, naquit à Colophon, ou à Claros en Ionie, & suivant d'autres, à Téos. Il étoit contemporain d'Hérodote, puisqu'il fut, selon certains, disciple de Panyasis & de Stésymbrote, qui florissoient vers l'an 480 avant J. C. Il vivoit encore vers l'an 400, au tems de la défaite des Athéniens par Lysandre; & Platon, dans sa jeunesse, avoit vu ce Poëte dans un âge très-avancé.

Quintilien dit d'Antimaque, qu'il avoit de la force & de la solidité; & que son élocution, qui n'étoit nullement commune, avoit son prix, & étoit digne de louange; mais, que quoique les Grammairiens, d'un commun accord, lui eussent déféré le second rang après Homère, il étoit certain qu'on ne trouvoit, dans ses ouvrages, ni sentimens, ni agrément, ni ordre, & qu'il manquoit absolument d'art; ce qui faisoit voir manifestement l'énorme différence, qui étoit entre approcher de ce grand Poëte, & n'être que le second après lui.

Cependant, Platon faisoit une telle estime des poësies d'Antimaque, qu'il envoya exprès au lieu de sa naissance, pour les recueillir. L'empereur Adrien préféroit ce Poëte à Homère, dont il vouloit sérieusement supprimer les ouvrages; mais, il n'a servi de rien à Antimaque d'avoir de tels protecteurs; sa Thébaïde a péri avec ses autres poësies. Hermésianax ne l'a pas oublié dans la liste des Poëtes amoureux. Touché d'une violente passion pour Lydé, soit qu'elle fût sa femme, comme Plutarque l'a cru, soit qu'elle fût sa maîtresse, comme l'assure Cléarque, il la suivit jusques sur les bords du Pactole, & l'ayant vu expirer sous ses yeux, il revint à Colophon, où, selon le même Hermésianax, il fit entendre les plus tristes élégies. Plutarque ajoûte qu'il y rappelloit tous les mal-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 13. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 277, 278.

(*b*) Suid. Tom. I. pag. 303. Pausan. pag. 494, 495, 496. Athæn. pag. 598. Lucian. Tom. I. pag. 776. Quint. L. X. c. 1. Plut. Tom. I. pag. 24, 253, 443. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 294, 360.

heurs arrivés aux Souverains, pour se consoler par le souvenir de leurs infortunes ; mais, il faut avouer que, si l'enflure, tant de fois reprochée à la Thébaïde d'Antimaque, regnoit également dans ses élégies, il n'excella pas en ce genre. Les termes empoulés sont le partage ordinaire des déclamations, ils ne sçauroient partir d'un cœur véritablement touché.

Plutarque, que nous venons de citer, rapporte qu'Antimaque, & un certain Nicératus d'Héraclée, ayant composé chacun un poëme, qui portoit le nom de Lysandre, disputérent le prix devant lui, & qu'il adjugea la couronne à Nicératus. Antimaque en eut tant de dépit, qu'il supprima son poëme. Platon, qui, comme nous l'avons déjà observé, admiroit la poësie d'Antimaque, voyant qu'il étoit au désespoir de cet affront, prit soin de le consoler & de l'encourager, en lui disant que l'ignorance est pour les yeux de l'esprit, ce que l'aveuglement est pour les yeux du corps.

(*a*) Il y eut encore quelques autres poëtes Grecs du nom d'Antimaque. 1.° Un, qui étoit d'Héliopolis en Égypte. Il avoit écrit une description de la production du monde. C'étoit un poëme composé de 3780 vers. 2.° Un autre, qui étoit en même-tems musicien ; on le surnomma Psécas, du Grec, [illegible] *ros, roris guttula*, de la rosée, une goutte de rosée, ou d'eau. C'étoit parce qu'il crachoit sur ceux qui étoient près de lui. Pline parle d'un Antimaque, qui étoit un célebre sculpteur. Démosthène parle aussi d'un Antimaque. C'est dans sa harangue pour Phormion.

ANTIMÈNE, *Antimenes*, Ἀντίμενης, fils de Déiphonte & d'Hyrnétho. *Voyez* Hyrnétho.

ANTIMÉTATHÈSE, *Antimetathesis*, figure de rhétorique, qui consiste à répéter les mêmes mots ; mais, dans un sens opposé ; comme dans cette pensée : *Non ut edam vivo, sed ut vivam edo ;* Je ne vis pas pour manger, mais, je mange pour vivre. On nomme encore cette figure Antimétabole, & Antimétalepse.

ANTIMOINE, *Stibium*, στίμμι, (*b*) sorte de minéral, qui approche de la nature des métaux, & que quelques-uns croyent en contenir tous les principes ; parce qu'il se trouve près des mines des uns & des autres, & sur tout dans les mines d'argent & de plomb. Souvent même, il a sa mine propre. On l'appelle aussi Marchasite de plomb ; & les Chymistes le nomment le Loup, ou le Saturne des Philosophes ; parce qu'il dévore les autres métaux, quand on les fond ensemble & qu'il les consume tous, à la réserve de l'or. On l'appelle aussi Prothée, à cause de la diversité des couleurs, qu'il prend par le moyen du feu. On le tient composé d'un double souffre minéral, l'un métallique, approchant de la

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 303. Plin. L. XXXIV. c. 8. Demosth. pag. 965.

(*b*) Reg. L. IV. c. 9. v. 30. Job. c. 42. v. 14. Jerem. c. 4. v. 30. Ezech. c. 23. v. 40.

pureté & de la couleur de celui de l'or, & l'autre terrestre & combustible, semblable presque au souffre commun; d'un mercure fuligineux & mal digéré, participant de la nature du plomb, & d'un peu de sel terrestre. Il est de couleur noire & rempli de longues éguilles brillantes. Le meilleur vient de Hongrie. L'Antimoine est aujourd'hui fort employé dans la médecine; mais, avant le douzième siécle, on ne s'en servoit que dans la composition du fard.

L'Écriture nous le décrit comme un fard, dont les femmes se servoient pour noircir les yeux. Jézabel, ayant appris que Jéhu devoit entrer dans Samarie, se farda les yeux avec de l'Antimoine; ou, selon l'Hébreu, mit ses yeux dans l'Antimoine, ou se les en frotta entièrement, ou même elle les plongea dans le fard, pour parler à cet usurpateur, & pour se montrer devant lui.

Comme les yeux grands, bien fendus, & noirs, passoient pour les plus beaux; ceux & celles, qui avoient soin de leur beauté, se frottoient le tour de l'œil & la paupière avec une éguille trempée dans une boëte de fard d'Antimoine, pour se noircir l'œil, pour étendre la paupière, ou plutôt pour la replier, afin que l'œil en parût plus grand. Encore aujourd'hui, les femmes Syriennes, Arabes & Babyloniennes se frottent & se noircissent le tour de l'œil; & dans le désert les hommes & les femmes mettent du noir dans les yeux, pour les conserver contre l'ardeur du soleil, & contre la vivacité de ses rayons.

Jérémie parlant aux filles de Sion: » En vain, leur dit-il, vous » revêtirez-vous de pourpre, & » mettrez-vous vos colliers d'or: » En vain vous peindrez-vous les » yeux avec l'Antimoine. Vos » amans vous mépriseront. « Ézéchiel découvrant les déreglemens de la nation Juive, sous l'idée d'une femme débauchée, dit qu'elle s'est baignée; qu'elle s'est parfumée; qu'elle a frotté ses yeux d'Antimoine; qu'elle s'est parée; qu'elle s'est assise sur un très-beau lit, & devant une table bien couverte. Job marque assez l'estime que l'on faisoit de l'Antimoine, en donnant à une de ses filles le nom de vase d'Antimoine, ou de boëte à mettre le fard. Selon l'Auteur du livre d'Hénoch, dès avant le Déluge, l'ange Azléel apprit aux filles l'art de se farder.

ANTIMONARCHIQUE, *Antimonarchus*, Ἀντιμόναρχος; c'est-à-dire, qui est opposé à la Monarchie, ou gouvernement Royal. Ce mot vient du Grec, ἀντὶ, *contra*, contre, μόνος, *solus*, seul, & ἀρχὴ, *imperium*, empire.

ANTINOÉ, *Antinoë*, (a) Ἀντινόη, fille de Céphée. Il y en a qui lisent Antonoé, Autonoé. Quoiqu'il en soit, Antinoé, en vertu d'un certain Oracle,

(a) Pauf. p. 467, 469. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XIV. p. 149.

transféra les habitans d'une Ville, bâtie par un fils de Lycaon, dans celle des Mantinéens. On dit qu'un serpent lui montra le chemin qu'elle devoit tenir ; mais, on ne dit pas quelle espèce de serpent c'étoit. On ajoûte seulement que le fleuve, qui traversoit la Ville, fut nommé de-là *Ophis* ; car, Ophis en Grec, veut dire un *serpent*. Que s'il est permis de tirer quelque conjecture des vers d'Homère, Pausanias croiroit que ce serpent étoit un dragon. En effet, lorsque, dans le dénombrement des vaisseaux, ce Poëte dit que les Grecs laissérent Philoctéte à Lemnos, souffrant des douleurs mortelles de la piquure d'un serpent, il se sert, non du mot *Ophis*, mais, de celui d'*Hydros*, une Hydre ; & au contraire, quand il dit qu'un aigle, qui tenoit un dragon dans ses serres, le laissa tomber au milieu des Troyens, il employe le mot *Ophis*. C'est pourquoi, on peut croire que le serpent, qui servit de guide à Antinoé, étoit un dragon.

On croit qu'Antinoé reposoit auprès du lieu appellé par les Mantinéens, *Les autels du soleil*. Près de sa tombe étoit une colonne, sur laquelle on voyoit une statue équestre de Grillus, fils de Xénophon.

ANTINOÉ, *Antinoë*, Ἀντινόη, l'une des filles de Pélias. *Voyez* Pélias.

(*a*) Un Poëte, nommé Panérates, ayant trouvé une fleur de Lotos rouge, l'apporta à l'empereur Adrien, comme une chose extraordinaire ; & pour lui faire sa cour, il dit qu'il falloit donner à cette fleur le nom d'Antinoé. » Pour la couleur rouge qu'elle » a, ajoûta-t-il, elle lui vient du » sang de ce lion de Libye, que » vous avez tué, il n'y a pas » long-tems, à la chasse. « Cette fade adulation lui procura une place dans le Musée d'Alexandrie. Il faut croire, pour l'honneur des Lettres, que les Sçavans, qui composoient cette célebre société, regardérent avec mépris, celui qu'une pareille flatterie avoit mis au nombre de leurs confréres.

ANTINOIES, *Antinoia*, fêtes, qui furent instituées par Adrien, en l'honneur d'Antinoüs, son favori.

ANTINOPLE, *ou* ANTINOPOLE, *Antinopolis*, Ἀντινόπολις, ville d'Égypte, dans la Thébaïde. Elle s'appella premièrement Besa. *Voyez* Besa.

ANTINOUS, *Antinoüs*, (*b*) Ἀντίνοος, fils d'Eupéithes, & parent d'Ulysse, étoit l'un des amans de Pénélope. Mais, c'étoit un amant violent & plein de fiel. En effet, après un discours prononcé par Télémaque, son rival, & fils d'Ulysse, il fut le premier à rompre le silence. » Télémaque, lui dit-il, sans doute, ce » sont les dieux mêmes, qui vous » enseignent à parler avec tant de » hauteur & de confiance. Je sou-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 412.

(*b*) Homer. Odyss. L. I. v. 383. *& seq.* L. XVII. v. 374. *& seq.* L. XXII. v. 25. *& seq.*

» haite de tout mon cœur, que » Jupiter ne vous donne pas sitôt » le sceptre de cette Isle [*celle* » *d'Ithaque*], qui vous appar» tient par votre naissance. «

Ce discours, selon la remarque de Mde Dacier, est une raillerie fine, & une imprécation ; car, il veut lui dire que n'ayant pas été bien élevé & bien instruit par des hommes, il veut parler comme s'il étoit inspiré par les dieux. Il souhaite qu'il ne regne jamais ; car, puisqu'il parle si fièrement, n'étant que Prince, que ne feroit-il point s'il étoit Roi, & en possession d'un État, qui ne lui appartient que par succession, & auquel il ne sçauroit prétendre par son mérite ? Télémaque l'entend fort bien ; mais, inspiré par Minerve, il dissimule, & prend cette imprécation pour une priere, qu'Antinoüs fait en sa faveur.

Une autre fois, Antinoüs fâché contre Eumée, de ce qu'il avoit amené Ulysse, qu'on prenoit dans ce moment pour un inconnu : » Vilain gardeur de cochons, lui » dit-il, & que tout le monde » prendra toujours pour tel, » pourquoi nous as-tu amené ce » gueux ? n'avons-nous pas assez » de vagabonds & assez de pau» vres pour affamer nos tables ? » te plains-tu qu'il n'y en ait pas » déjà assez pour manger le bien » de ton maître, & falloit-il que » tu nous amenasses encore celui» là ? «

Cependant, tous les Princes, qui étoient présens, donnérent libéralement à Ulysse, & emplirent sa besace de pain & de viande ; de manière qu'il avoit de quoi s'en retourner sur le seuil de la porte, & faire bonne chere. Mais, il s'approcha d'Antinoüs, & lui dit : » Mon ami, donnez-moi » aussi quelque chose ; à votre » mine, il est aisé de voir que » vous tenez un des premiers » rangs parmi les Grecs, car, » vous ressemblez à un Roi ; c'est » pourquoi il faut que vous soyez » plus libéral que les autres, je » célébrerai par toute la terre » votre générosité. . . . . J'ai été » vendu autrefois à un étranger, » qui me mena en Cypre, où il » me vendit à Dmétor, fils de » Iasus, qui regnoit dans cette » isle. De-là, je suis venu ici, » après bien des traverses & des » aventures, qu'il seroit trop long » de vous conter. «

Alors, Antinoüs s'écria : » Quel » dieu ennemi nous a amené ici » ce fléau, cette peste des tables ? » éloigne-toi de moi, de peur » que je ne te fasse revoir cette » triste terre de Cypre. Il n'y a » point de gueux plus importun, » plus impudent ; va, adresse-toi » à tous ces Princes, ils te don» neront sans mesure ; car, ils » font volontiers largesse du bien » d'autrui. « Ulysse s'éloignant, lui dit : » Antinoüs, vous êtes » beau & bien fait ; mais, le » bon sens n'accompagne pas » cette bonne mine. On voit » bien que chez vous, vous ne » donneriez pas un grain de sel » à un mandiant, qui seroit à » votre porte, puisque vous n'a» vez pas même le courage de » me donner une petite partie

» d'un ſuperflu, qui n'eſt point » à vous. «

Cette réponſe ne fit qu'irriter davantage Antinoüs, qui, le regardant de travers, lui dit : » Je » ne penſe pas que tu t'en retour» nes en bon état de ce palais, » puiſque tu as l'inſolence de me » dire des injures. « En mêmetems, il prit ſon marche-pied, le lui jetta de toute ſa force, & l'atteignit au haut de l'épaule. Le coup, quoique rude, ne l'ébranla point. Ulyſſe demeura ferme ſur ſes pieds comme une roche ; il branla ſeulement la tête, ſans dire une parole, & penſant profondément aux moyens de ſe venger.

L'occaſion ſe préſenta bientôt. En effet, un jour qu'Antinoüs étoit à table, tenant une coupe pleine de vin, & la portant à ſa bouche, dans le moment que la penſée de la mort étoit bien éloignée de lui, Ulyſſe le frappa à la gorge, & la pointe mortelle lui perça le cou. Il fut renverſé de ſon ſiége, la coupe lui tomba des mains, un ruiſſeau de ſang lui ſortit par les narines, il renverſa la table avec ſes pieds, & jetta par terre les viandes, qui nageoient pêle-mêle dans le ſang.

Les autres, le voyant tomber, firent grand bruit, ſe levérent avec précipitation, & cherchérent de tous côtés des armes ; mais, ils ne trouvérent ni bouclier, ni pique ; Ulyſſe avoit eu la précaution de les faire enlever.

ANTINOUS, *Antinoüs*, (a) Ἀντίνοος, naquit à Paſſaron, ville de la Moloſſide, en Épire. Il vivoit 167 ans avant J. C. C'étoit un des principaux citoyens, qui, avec un autre, non moins diſtingué, appellé Théodotus, avoit marqué autant de zèle pour Perſée, roi de Macédoine, que de haine pour les Romains. Ces deux chefs, à qui leur conſcience reprochoit une faute, dont ils ne devoient pas eſpérer le pardon de la part des Romains, pour s'enſevelir ſous les ruines de leur patrie, fermérent les portes de la Ville aux troupes du préteur Anicius, lorſque ce général vint pour la ſoumettre, & exhortérent les habitans à préférer la mort à la ſervitude.

Perſonne n'oſoit ouvrir la bouche contre deux hommes, dont le pouvoir étoit abſolu ; lorſqu'un jeune citoyen, d'une naiſſance égale à la leur, nommé Théodotus, comme l'un d'eux, eut le courage de prendre la parole contre des Généraux, qu'il appréhendoit cependant moins que les Romains. » Quelle rage vous » poſſéde, dit-il à ſes compatrio» tes, & vous porte à envelop» per tant d'innocens dans la pu» nition de deux coupables ? Pour » moi, j'ai ſouvent ouï dire qu'il » s'étoit trouvé des particuliers, » qui étoient morts généreuſe» ment pour leur patrie. Ceux» ci ſont les ſeuls juſqu'à ce jour, » qui ayent cru que leur patrie » devoit périr pour eux, & avec » eux. Ouvrons plutôt nos por-

(a) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

» tes aux Romains, & soumet-
» tons-nous à une Puissance, à
» qui tout l'univers est soumis. «
Antinoüs & son collégue, voyant que la multitude suivoit ce jeune Citoyen, fondirent sur le corps des ennemis le plus voisin ; & s'offrant eux-mêmes à leurs coups, ils y trouvérent la mort, qu'ils cherchoient. Et sur le champ, la Ville fut rendue aux Romains.

ANTINOUS, *Antinous*, (a) Ἀντίνοος, jeune homme, originaire de Bithynie, qui suivoit l'empereur Adrien dans ses voyages. Il périt en Égypte, vers l'an de J. C. 132, par la barbare superstition de celui dont il avoit fait les délices criminelles. Adrien, dévoué à toutes les espècés de divination, sans en excepter la magie, se persuada qu'il avoit besoin d'une victime volontaire, qui donnât librement sa vie, soit pour prolonger les jours de son Prince, soit pour quelqu'autre motif de superstitieuse impiété. Antinoüs s'offrit, & fut accepté. Ainsi, Adrien immola sa propre idole ; & afin qu'il ne lui manquât aucune sorte de travers & de contradiction, il pleura comme une femme [*c'est l'expression d'un Historien*], celui qu'il avoit immolé. Tel fut, dans le vrai, le genre de mort d'Antinoüs, quoiqu'Adrien, pour couvrir son abominable barbarie, ait répandu, & même consigné dans des Écrits un récit différent, & se soit efforcé de faire croire dans le public, qu'Antinoüs s'étoit noyé dans le Nil.

Il auroit été de l'intérêt & de la gloire de ce Prince, d'étouffer un si honteux souvenir ; mais, les passions ne raisonnent point, si ce n'est peut-être dans ce qui tend à les satisfaire. Adrien s'appliqua à immortaliser, par toute sorte de monumens, un nom, qui le couvroit d'opprobre. Antinoüs étoit mort à Besa, ville de la Thébaïde, sur le Nil, anciennement consacrée à un dieu de même nom. Adrien en fit une ville toute nouvelle, par les bâtimens qu'il y ajoûta, & l'appella Antinople. Il y construisit un temple en l'honneur d'Antinoüs, où il mit des Prêtres & des Prophétes ; car, il voulut que ce dieu, de sa création, rendît des oracles. En effet, l'on en débita quelques-uns, qui étoient de la composition d'Adrien lui-même. Il remplit l'univers de statues d'Antinoüs, exposées à la vénération des peuples. Enfin, les Astronomes ayant prétendu découvrir au ciel un nouvel astre, Adrien feignit de croire que c'étoit l'ame d'Antinoüs, reçue dans le séjour des bienheureux, & l'astre en prit le nom.

ANTIOCHE, *Antiochia*, Ἀντιοχεία, ville de Syrie, sur le fleuve Oronte, à cent vingt stades de la mer. Elle fut bâtie l'an 301 avant J. C., par Séleucus Nicanor. Ce Prince ayant vaincu Antigonus, s'empara de

(a) Pauf. pag. 469, 470. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 303, 304. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 380. Tom. IV. pag. 269. Tom. XIV. pag 148, 149. Tom. XVIII. pag. 223, 224.

la haute Syrie, & y jetta les fondemens de cette Ville, qu'il appella Antioche, du nom de son pere, ou de son fils; car, l'un & l'autre se nommoit Antiochus. (a) Antigonus, peu de tems auparavant, avoit bâti dans le voisinage une Ville, qu'il avoit nommée Antigonie. Séleucus la fit démolir entièrement; il se servit des matériaux pour la sienne, & y fit passer tous les habitans de la première. Séleucus bâtit dans le même-tems plusieurs autres Villes; & dans toutes ces nouvelles Villes, il donna aux Juifs les mêmes priviléges & les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macédoniens, sur tout à Antioche, où il s'en établit beaucoup; de sorte qu'ils y occupoient une partie aussi considérable de la Ville, qu'à Alexandrie.

Antioche reçut depuis des accroissemens, dont elle fut redevable à d'autres grands personnages. C'est pourquoi elle est nommée par Strabon Tétrapole; c'est-à-dire, quatre Villes, à cause des quatre parties, dont elle se trouva composée dans la suite. Chaque partie étoit fermée d'un mur particulier, & les quatre ensemble l'étoient encore d'un mur commun.

L'année à Antioche commençoit au premier Octobre; mais, on y suivit des Éres fort différentes. On a vu Antioche abandonner, sous les Romains, celle qu'elle avoit eue sous les Séleucides; prendre d'abord celle de l'Autonomie, accordée par Pompée; puis la quitter, pour prendre celle de la confirmation ou du renouvellement de cette Autonomie par Jules César; quitter celle-ci, pour prendre celle de l'empire d'Auguste en orient, après la défaite d'Antoine, & revenir ensuite, même sous le regne d'Auguste, à l'époque de Jules César. On remarque qu'il n'y a guere de Villes, qui se soient plus servies de contre-marques, sur leurs monnoies, que celle d'Antioche, principalement sur les monnoies, qui ont pour type, d'un côté la tête de Jupiter, & au revers, la figure du même dieu, assise, portant sur sa main droite une petite victoire, avec la légende: ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ, *ou* ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΜΗΤΦΟΠΛΕΩΣ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ.

La ville d'Antioche, si l'on en croit S. Jérôme, s'appelloit autrefois Réblat. Il n'en est parlé sous le nom d'Antioche que dans les livres des Maccabées, & dans ceux du nouveau Testament; mais, il est fait mention de Réblat, ou Réblata dans le livre des Nombres, dans les livres des Rois, & dans Jérémie. Théodoret dit que, de son tems, il y avoit une ville de

(a) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 19. L. XLI. c. 20. Strab. pag. 750, 751. Just. L. XV. c. 4. Plin. L. V. c. 21. Ptolem. L. V. c. 15. Pomp. Mel. L. I. c. de Phœn. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 154, 155. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV, p. 242, 243. Tom. V. p. 428, 429. D. Vaiss. Géog. Hist. Ecclés. Tom. IX, pag. 184, 185. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom VII. p. 103. Tom. X. pag. 490. Tom. XI. pag. 52. Tom. XIII. pag. 470, 483, 484. Tom. XIV. pag. 134. Tom. XVI. pag. 193, 289, 295. Tom. XVII. pag. 4.

Réblat auprès d'Émèse en Syrie; ce qui est fort contraire à l'opinion de S. Jérôme. Quoiqu'il en soit, la ville d'Antioche n'est connue sous ce nom, que depuis le regne de Séleucus Nicanor, qui, comme on l'a dit, la bâtit, & l'appella du nom d'Antioche, pour les raisons qu'on a données.

Antioche ne fut pas moins célebre sous le bas-Empire, qu'elle ne l'avoit été ci-devant. On sçait qu'après la défaite de Pescennius Niger, la ville d'Antioche qui s'étoit déclarée pour lui, perdit ses privilèges. Et sans le secours des médailles, nous ignorerions que ce fut à la ville de Laodicée que Septime Sévere transporta la primauté de la Syrie, qu'Antioche avoit toujours eue. Laodicée s'en glorifia aussi-tôt. Elle fit frapper en l'honneur de Caracalla un médaillon, sur le revers duquel on lit ces mots autour d'une tête de femme voilée & couronnée de tours ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΠΡΩΤΩΝ CΥΡΙΑΣ: » Des Laodicéens qui » sont les premiers de la Syrie. « Mais, ce triomphe ne fut pas de longue durée. Antioche rentra dans tous ses droits, qu'elle conserva.

Environ cent ans auparavant; c'est-à-dire, l'an de Rome 866, & de J. C. 115, on avoit ressenti à Antioche un tremblement de terre, qui fut très-funeste, parce que le séjour de l'empereur Trajan dans cette ville, y avoit rassemblé des troupes, des ambassadeurs avec leurs cortéges, une multitude de particuliers, qui avoient des affaires en cour, des marchands, des curieux; ensorte que le malheur d'une seule Ville devint celui de tout l'empire Romain. Les secousses, accompagnées de tonnerres dans l'air, de vents impétueux, de feux soûterreins, furent si violentes, que tous les édifices sembloient prêts à quitter leurs fondemens, & la plûpart furent renversés. Trajan se sauva avec assez de peine par la fenêtre de la chambre, où il fut surpris par cet affreux accident. Il en fut quitte pour de legéres contusions. Dion, toujours amateur du merveilleux, dit que quelqu'un, au-dessus de l'homme pour la taille & pour la force, tira du danger ce Prince, chéri du ciel. Ce qui est vrai, c'est qu'il échappa; & le reste du tems que dura le tremblement de terre, il le passa dans l'Hippodrome, loin de tout bâtiment.

Le mal se fit sentir dans une grande étendue de païs; mais, c'étoit Antioche qui en fut le centre, & qui en souffrit de plus horribles ravages. Notre Historien, sans marquer précisément le nombre des personnes qui y périrent, nous donne lieu de juger qu'il fut immense. Il ne nomme en particulier que Pédo, actuellement Consul. Lorsque le calme fut rétabli, on alla chercher, dans les décombres & dans les masures, ceux qui pouvoient être en état de recevoir encore du secours. On n'y trouva que deux enfans vivans, l'un avec sa mere aussi vivante, qui l'avoit nourri, & s'étoit nourrie elle-même de son propre lait, l'autre qui tettoit encore sa mere déjà morte.

Sous l'empire de Valerien, vers le milieu du troisième siécle de l'Ére Chrétienne, les Perses surprirent Antioche. Les habitans ne s'attendoient à rien moins qu'à un tel malheur. Livrés au goût qu'ils avoient pour les plaisirs & pour les spectacles, ils étoient actuellement au théâtre, & s'amusoient à considérer un pantomime & sa femme, qui exécutoient une farce pour les divertir. Tout d'un coup cette femme en se retournant, s'écria : *Ou je rêve, ou voici les Perses.* Ils arrivoient en effet. Ils n'eurent pas de peine à s'emparer d'une Ville, qui ne songeoit nullement à se défendre. Ils la saccagérent, & pillérent les environs. L'Empereur la fit rétablir peu de tems après.

Comme Antioche fut donc le séjour de plusieurs Empereurs, qui prirent plaisir à l'orner, & qui en firent leurs délices, Ammien Marcellin l'appelloit la capitale de l'Orient, & n'en parloit qu'avec le plus grand éloge. D'autres Écrivains, en la faisant la capitale de toute la Syrie, l'ont aussi nommée la grande par excellence, la troisiéme Ville du monde ; & suivant l'expression des Orientaux, la perle, l'œil, la tête de l'Orient. Mais, la véritable gloire de cette Ville, c'est que c'est, à proprement parler, à Antioche, qu'a commencé le Christianisme, puisque c'est dans son enceinte que les Disciples assemblés prirent le nom de Chrétiens pour la première fois. S. Pierre en fut le premier Apôtre ; & l'Évangéliste S. Luc en étoit originaire, suivant l'opinion commune. Mais, pour Saint Jean Chrysostôme, & quelques autres personnages, que leur sainteté & leur science à la fois ont rendus recommandables, on ne sçauroit douter qu'ils n'y aient pris naissance. On avoit même construit des temples au vrai Dieu en leur honneur & sous leur invocation. Cette Ville changea de face & de nom sous l'empereur Justinien, qui la répara après de nouvelles disgraces, qu'elle avoit essuyées, & qui l'appella Théopolis, ville de Dieu.

Il y avoit à Antioche, selon S. Jean Chrysostôme, des gens qui, attirés sur l'orchestre, se servoient de leurs membres comme d'aîles, pour voler. D'autres, jettoient plusieurs épées nues en l'air, & lorsqu'elles tomboient, ils les reprenoient par la poignée. Quelques-uns mettoient sur leur front une perche, qui tenoit là ferme comme un arbre enraciné en terre. Mais, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'au haut de la perche, on voyoit de petits garçons qui se battoient. Celui, qui tenoit la perche sur son front, ne se servoit, ni de ses mains, ni d'aucune autre partie de son corps, pour la soûtenir ; elle demeuroit inébranlable.

Il y avoit encore à Antioche des gens, qui nourrissoient des lions, & qui les rendoient plus doux que des moutons. Ils les menoient par la Ville ; plusieurs leur donnoient de l'argent ; de sorte qu'ils gagnoient beaucoup à ce métier. D'autres nourrissoient des ours & des ourses. S'ils s'en-

fuyoient de la maison, on fermoit toutes les portes du voisinage, & ceux qui les voyoient venir, se mettoient en fuite.

On est surpris, quand on lit, dans S. Jean Chrysostôme, combien les Orientaux, sur tout ceux d'Antioche, étoient adonnés à ce qui s'appelle prestige, enchantement, &c. » Je passe sous silence, dit cet Orateur, d'autres choses fort déplorables, » comme les augures, les présages, les observations, la généthlialogie, les symboles, les » ligatures, la divination, les enchantemens, l'art magique. « Antioche conserve encore, presque tout entières, les anciennes murailles de son enceinte, qui ont dix milles de circuit, & qui s'étendent partie sur des hauteurs, partie dans une vaste plaine; mais on ne voit, dans l'intérieur d'un espace aussi vaste, que des ruines, au lieu de cette multitude de magnifiques édifices publics, qui l'ornoient auparavant. Ces restes ont encore de quoi occuper les Curieux; & suivant les dernières relations, en particulier celle de M. Otter, Antioche est encore une ville passablement grande & belle. Il y a plus d'un siécle que le grand Seigneur fit réparer le château d'Antioche, & qu'il y fit bâtir plusieurs maisons; ce qui y attira beaucoup d'habitans Turcs, Arméniens, Grecs & Juifs; sans quoi elle seroit entièrement déserte. Elle paroît, dans l'éloignement, comme une forêt, par le grand nombre d'arbres, dont elle est remplie. Ce coup d'œil est un spectacle agréable. On l'appelle à présent Antachia. Les Turcs en sont possesseurs.

ANTIOCHE, *Antiochia*, (a) Ἀντιοχεία, ville de la Carie dans l'Asie mineure. On dit qu'elle fut bâtie par Antiochus. Et selon Pline, ce fut sur les ruines des deux villes, qu'il nomme Séminéthos, & Cranaos. Il y en a qui veulent que cette ville ait porté d'abord le nom de Pythopolis. Quoiqu'il en soit, c'étoit, au rapport de Strabon, une Ville médiocre, située sur le Méandre du côté de la Phrygie. Son territoire étoit partagé par ce fleuve, sur lequel on avoit construit un pont pour servir de communication. Il produisoit quantité de figues sauvages, qu'on appelloit figues Antiochiennes; & ceux du païs les nommoient Triphylles, terme Grec, qui veut dire trois feuilles. Ce païs, selon le même Strabon, étoit fort sujet aux tremblemens de terre.

Cn. Manlius, général des Romains, alla camper auprès d'Antioche, l'an 189 avant J. C. Séleucus, fils d'Antiochus, vint le trouver dans son camp, faisant apporter le bled, que son pere s'étoit obligé par un traité de fournir à l'armée des Romains. Il fit quelque difficulté d'en donner aux troupes auxiliaires d'Attale, prétendant qu'il n'en devoit qu'aux soldats Romains. Mais, le Consul, par sa constance, le força de se

(a) Strab. p. 630. Plin. L. V. c. 29. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 13.

relâcher sur ce point, ayant envoyé un Tribun dans les légions, faire défense aux Romains de rien prendre, que les troupes d'Attale n'eussent reçu leur part. D'Antioche, les Romains allérent asseoir leur camp près de la ville de Gordiutique.

La ville d'Antioche vit naître le célebre Sophiste Diotréphes, qui eut pour disciple Hybréas, le coryphée des Orateurs de son tems.

ANTIOCHE, *Antiochia*, (*a*) Ἀντιοχεία, ville de Pisidie dans l'Asie mineure, située, selon Strabon, sur une colline. Elle fut bâtie par les Magnétes, qui habitoient sur les bords du Méandre. Les Romains la délivrérent de la domination des Rois, dans le tems qu'ils donnérent à Euménès le reste de l'Asie, qui étoit entre le mont Taurus. On y envoya alors une colonie Romaine.

Pline qualifie cette ville, colonie Césaréenne. Ptolémée met deux Antioches dans la Pisidie. Il en place une au nord auprès de la Lydie & de la grande Phrygie, l'autre au midi, assez loin de-là, vers la Séleucie. Les autres Géographes n'y en mettent qu'une seule. Et la plus septentrionale de Ptolémée, est l'Antioche qu'Étienne place dans la Carie.

Il est fait mention d'Antioche de Pisidie dans les actes des Apôtres. S. Paul & S. Barnabé prêchérent dans cette Ville ; & les Juifs jaloux de ce que quelques Gentils avoient reçu l'Évangile, excitérent une sédition contre Paul & Barnabé, & les obligérent de sortir de cette Ville. On l'appelle aujourd'hui Versatgéli, selon quelques-uns, ou, selon d'autres, Tahoya, ou Sibi, ou même Antochio.

Pline, Ptolémée, Strabon, & autres parlent d'une multitude d'autres villes du nom d'Antioche, qu'ils placent en différens païs. Elles ne sont guere connues pour la plûpart. Il y en avoit une dans chacune de ces Provinces, la Lydie, la Cilicie, la Mésopotamie, l'Arabie, la Comagène, la Margiane, la Scythie. On parle même d'une isle de l'Asie, qui se nomma Antioche, & qui étoit située à l'entrée du Bosphore de Thrace.

ANTIOCHIANUS, *Antiochianus*, (*b*) l'un des Préfets du Prétoire, sous l'empire d'Héliogabale. Vers l'an de J. C. 221, comme quelques soldats marchoient contre cet Empereur, étant fort mal disposés à son égard, ce Prince effrayé du tumulte & du bruit qu'il entendit, alla promptement se cacher, & envoya Antiochianus au-devant d'eux pour les appaiser. Ils étoient en assez petit nombre ; & leur tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à rester. Moins fiers, parce qu'ils n'étoient pas assez forts, ils écoutérent les représentations d'Antiochianus, qui leur

(*a*) Strab. pag. 569, 577. Ptolem. L. V. c. 4, 5. Plin. L. V. c. 27. Actu. Apost. c. 13. v. 14. *& seq.*

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 230.

rappella le serment qu'ils avoient prêté à l'Empereur, & les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible, en répandant un sang si sacré. Ils se laissérent fléchir, à condition qu'Héliogabale se rendroit au camp. Il y vint, & y reçut les loix, qu'ils lui dictérent.

ANTIOCHIDE, *Antiochis*, Ἀντίοχις, (*a*) sœur d'Antiochus le Grand. Ce Prince la maria à Xerxès, roi d'Arsamosate.

ANTIOCHIDE, *Antiochis*, Ἀντίοχις, (*b*) niéce de la précédente; c'est-à-dire, fille d'Antiochus le Grand. Elle épousa Ariarathe V, roi de Cappadoce, l'an 192 avant J. C.; car, ce mariage se fit en même-tems que celui de Ptolémée Épiphane avec Cléopatre, sœur d'Antiochide, & par conséquent au commencement de l'année 192, ainsi que Tite-Live le marque formellement. Cette année étoit la 28e du regne d'Ariarathe V.

Les premières années du mariage d'Antiochide s'étant passées, sans qu'elle devînt enceinte; cette Princesse, qui craignoit de voir passer la couronne à des Collatéraux, prit le parti de feindre deux grossesses, & de supposer deux fils à son mari. On les nomma Ariarathe & Holopherne. Peu de tems après, elle devint véritablement enceinte. Elle eut d'abord deux filles, l'une après l'autre, & enfin un fils, qu'on appella Mithridate, mais qui prit dans la suite le nom d'Ariarathe, sous lequel il regna.

Antiochide, se voyant un véritable fils, déclara la supposition à son mari, qui prit le parti d'écarter les deux fils supposés. Il envoya l'aîné à Rome sous prétexte d'y servir d'ôtage; ce qui arriva vers l'an 172. Il étoit encore fort jeune. Tite-Live l'appelle *Puer filius regis Ariarathis*. Les Ambassadeurs, qui le conduisirent à Rome, dirent que l'objet de son pere étoit de l'accoûtumer, dès son enfance, aux mœurs Romaines. Il ne pouvoit avoir alors que douze ou treize ans. Aussi il devoit être né vers l'an 185 au plutôt, & 7 ans environ après le mariage d'Antiochide, qui, sans doute, ne prit pas d'abord le parti de feindre une grossesse.

(*c*) Il y eut une autre Princesse de même nom, qui étoit fille d'Achéus, qu'il ne faut pas confondre, quoiqu'en disent quelques Critiques, avec cet Achéus, qui secoua le joug des rois de Syrie, & qui se rendit maître de Sardes. La Princesse, dont est question, fut mariée à Attale I, roi de Pergame.

ANTIOCHIDE, *Antiochis*, Ἀντίοχις, (*d*) nom d'une concubine d'Antiochus Épiphane. Ce Prince avoit donné à cette femme les villes de Tarse & de Mallote, afin qu'elle en employât les revenus à sa volonté. Cette disposition

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 406.

(*b*) Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX, pag. 58.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 211.

(*d*) Macc. L. II. c. 4. v. 30, 31.

du Roi leur parut une marque de mépris insupportable. Elles se soulevérent contre Antiochus Épiphane ; de sorte que ce Prince fut obligé de marcher en personne, pour les réduire à l'obéissance. C'étoit la coûtume des rois de Perse d'en user ainsi. Ils donnoient à leurs femmes quelques Villes pour leur entretien, pour leurs coëffures, pour leurs atours, pour leurs ceintures.

ANTIOCHIDE, *Antiochis*, Ἀντίοχις, (a) l'une des tribus de l'Attique. Aristide étoit de cette Tribu ; c'est-à-dire, du bourg d'Alopèce, qui en faisoit partie.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (b) fils d'Hercule & de Médée. C'est l'un de ces Héros, que Pausanias appelle Éponymes, & qui donnérent leurs noms aux six tribus de l'Attique, que Clistène ajoûta aux quatre premières. Antiochus est compté pour le second des Éponymes. Sa statue, ainsi que celle des autres, se voyoit auprès de ce que les Athéniens appelloient le Tholus ; c'est-à-dire, une chapelle, où les Prytanes avoient coûtume de sacrifier.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (c) fis de Phintas, regnoit sur les Messéniens, vers le milieu du huitième siécle avant l'Ére Chrétienne. Androcle, son frere, partageoit avec lui la royauté. Ce fut de leur tems que la haine des Lacédémoniens & des Messéniens éclata par une guerre ouverte, qui dura vingt ans entiers, à commencer à la seconde année de la 9e Olympiade. Chaque peuple donnoit des raisons. La principale, ou plutôt la dernière de toutes, c'étoit un différend survenu depuis peu entre Polycharès Messénien, & Énephnus Spartiate.

Les Lacédémoniens envoyérent des Ambassadeurs aux Messéniens, pour demander qu'on leur livrât Polycharès. Antiochus & Androcle répondirent qu'ils en délibéreroient avec le peuple, & qu'ils feroient sçavoir à Sparte ce qui auroit été résolu. Les ambassadeurs ayant pris congé, on convoqua l'assemblée du peuple, on proposa l'affaire, & on alla aux opinions, qui se trouvérent fort partagées. Car, Androcle vouloit qu'on livrât Polycharès, comme coupable des plus grandes fureurs, & Antiochus étoit d'un avis contraire. Il disoit que c'étoit le comble du malheur pour Polycharès, que de subir le dernier supplice à la vue d'Énephnus. Il faisoit la peinture des tourmens, qui lui étoient préparés, & par-là tâchoit d'exciter la compassion du peuple. Chacun prenant parti pour l'un, ou pour l'autre, l'assemblée fut divisée en deux factions, qui s'échaufférent au point qu'elles en vinrent aux mains ; mais, la querelle fût bientôt finie ; car, le parti d'Antiochus s'étant trouvé beaucoup supérieur en nombre, Androcle & les principaux de sa faction périrent dans le combat ; de

(a) Plut. Tom. I. pag. 318.

(b) Pauf. pag. 8, 92, 626. Diod. Sicul. pag. 168. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 159.

(c) Pauf. pag. 222, 225.

forte qu'Antiochus resta seul sur le trône.

Aussi-tôt, il écrivit aux Spartiates, & leur manda qu'il souhaitoit que l'affaire fût renvoyée aux Juges, dont il a été parlé; à quoi l'on dit que les Spartiates ne répondirent rien. Quelques mois après, Antiochus mourut, & son fils Euphaès lui succéda, vers l'an 743 avant J. C.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (a) lieutenant d'Alcibiade. Il fut attaché à ce célebre capitaine d'une manière assez singulière. Comme les Athéniens applaudissoient un jour, avec de grands cris, à une libéralité, qu'Alcibiade venoit de leur faire, il en eut tant de joie qu'il oublia une caille qu'il avoit dans son manteau, & qui, effrayée du bruit, prit la fuite, & s'envola. Les Athéniens se mirent encore à crier plus fort; & il y en eut beaucoup, qui se levérent pour courir après, & pour lui aider à la reprendre. Enfin, elle fut reprise par Antiochus, qui la lui rendit, & qui, à cause de cela, lui fut toujours fort agréable.

Alcibiade, dans la suite; c'est-à-dire, l'an 408 avant l'Ére Chrétienne, ayant sçû que Lysandre, général des Lacédémoniens, assembloit une grosse armée à Éphèse, fit voguer de ce côté-là toute sa flotte, & entrant dans quelques ports, qu'il trouvoit sans défense, il en mit la plus grande partie à l'ancre, autour de Notion, & en confia la garde à Antiochus. Après lui avoir enjoint très-expressément de n'entreprendre aucun combat avant son retour, il prit les mieux armés de ses vaisseaux, & arriva incessamment à Clasomène. Cette Ville, alliée des Athéniens, souffroit beaucoup alors des courses de quelques bannis.

Mais, Antiochus, homme entreprenant de son naturel, & qui vouloit se rendre recommandable par quelque entreprise de sa tête, transgressa l'ordre d'Alcibiade. Chargeant ses dix plus forts vaisseaux de soldats, & ordonnant aux capitaines de tous les autres de venir à lui au premier signal, il s'avança sur les ennemis, & les provoqua au combat. Lysandre, qui avoit appris de quelques transfuges, qu'Alcibiade n'étoit pas là, & qu'il avoit même amené avec lui l'élite de ses soldats, fut ravi de saisir cette occasion pour relever l'ancienne gloire de Sparte. Ainsi, s'avançant avec toute sa flotte, il s'attacha d'abord au premier vaisseau des dix qu'amenoit Antiochus, & dans lequel il étoit lui-même, & il l'eut bientôt coulé à fond; après quoi il mit aisément en fuite tous les autres. Voilà à peu près ce que nous sçavons de cet Antiochus.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (b) de Lépreos, ville d'Élide. C'étoit un Athléte, dont on voyoit la statue à Olympie. Elle avoit été faite par Nicoda-

(a) Diod. Sicul. pag. 368, 369. Pauf. pag. 193, 591. Plut. Tom. I. pag. 195, 211, 435. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 508.

(b) Paus. pag. 348.

mus. L'inſcription apprenoit que cet Athléte remporta le prix du Pentathle une fois aux jeux Olympiques, deux fois aux jeux Pythiques, & autant aux jeux Néméens ; car, de ſon tems, les Lépréates n'étoient pas exclus des jeux Iſthmiques, comme les Éléens le furent du tems d'Hyſmon, qui avoit ſa ſtatue auprès de celle d'Antiochus.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, le Pancratiaſte. Xénophon dit qu'il fut envoyé en ambaſſade par les Arcadiens vers le roi de Perſe.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*a*) chef d'un corps de Phocéens, compoſé de trois mille fantaſſins, & de cinq cens cavaliers. On lui avoit aſſocié Ariſtobule pour le commandement. C'étoit-là le contingent que fournirent ceux de la Phocide, lorſque les Grecs réunirent leurs forces contre les Gaulois, commandés par Brennus, environ 279 avant l'Ére Chrétienne.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*b*) pere de Séleucus Nicator, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, & depuis roi de Syrie. Selon Juſtin, ce fut en l'honneur de cet Antiochus, que Séleucus donna le nom d'Antioche à une Ville, que ce Prince fit bâtir ſur l'Oronte. Hérodote parle d'un Antiochus, pere de Tiſaméne.

On compte pluſieurs rois du nom d'Antiochus, en Syrie, ainſi que dans la Comagène. Voici ce qui regarde les premiers.

ROIS DE SYRIE, ayant nom ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS SOTER, *Antiochus Soter*, Ἀντίοχος Σωτὴρ, (*c*) fils de Séleucus Nicator. Il fut ſurnommé Soter du Grec Σωτὴρ, *Salvator*, Sauveur, pour avoir empêché les Gaulois de faire une irruption dans l'Aſie qu'ils vouloient envahir.

Antiochus étant devenu éperdument amoureux de la reine Stratonice, ſa belle-mere, qui étoit fort jeune, & qui avoit déjà un fils de Séleucus, ſe trouvoit dans un pitoyable état. Il faiſoit tous ſes efforts pour vaincre ſa paſſion, mais toujours inutilement. Enfin ſe condamnant lui-même, & ſe diſant continuellement que ſes deſirs étoient infames, qu'il brûloit d'une paſſion, où il ne pouvoit eſpérer aucun ſoulagement, & que ſa raiſon étoit égarée, il réſolut de ſe délivrer de la vie & de ſe laiſſer mourir peu à peu, en négligeant ſon corps, & en s'abſtenant de prendre de la nourriture. Pour y réuſſir, il fit ſemblant d'avoir quelque maladie cachée & incurable. Son médecin Éraſiſtrate s'apperçut ſans peine que ſon mal n'étoit cauſé que par l'amour ;

(*a*) Pauſ. pag. 646.

(*b*) Juſt. L. XIII. c. 4. L. XV. c. 4. Herod. L. IX. c. 32.

(*c*) Plut. Tom. I. p. 906, 907. Pauſ. pag. 13, 28. Strab. pag. 516, 578, 624. Juſt. L. XVII. c. 2. L. XXIV. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 192, 193, 194. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 90. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 207, 210, 211. T. XVI. p. 80,

mais, il n'étoit pas aisé de découvrir l'objet, qui causoit cette passion si violente. Voulant donc s'en assurer, il passoit les journées entières dans la chambre du malade; & quand il entroit quelque beau jeune garçon, ou quelque jeune femme fort belle, il regardoit incontinent au visage d'Antiochus, & observoit très-attentivement toutes les parties & tous les mouvemens du corps, qui répondent naturellement à toutes les passions les plus secretes de l'ame.

Érasistrate, ayant donc remarqué que pour tout le reste du monde qui entroit, il étoit toujours dans une situation égale; & que, toutes les fois que Stratonice entroit, ou seule, ou avec le Roi, son mari, ce jeune Prince ne manquoit jamais de tomber dans tous les accidens, qui marquent une passion violente; extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus, répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité & désordre sensible dans le pouls, enfin l'ame étant entièrement abattue & accablée, respiration perdue, tremblement général & pâleur mortelle. Érasistrate, tirant de-là ses conséquences, conclut, & non sans raison, qu'Antiochus étoit amoureux de Stratonice, & qu'il avoit résolu de cacher sa passion jusqu'à la mort. Mais, en même-tems, il pensa qu'il étoit très-dangereux de déclarer ce secret, qu'il avoit découvert.

Cependant, plein de confiance dans l'amitié, que Séleucus avoit pour son fils, il se hazarda un jour à lui dire que la maladie d'Antiochus étoit un amour très-violent, mais un amour sans reméde; & qui ne pouvoit jamais être satisfait. » Comment, un amour sans » reméde, demanda le pere tout » étonné? Oui sans reméde, ré» pondit Érasistrate; car, il est » amoureux de ma femme. Quoi, » Érasistrate, repartit Séleucus, » étant mon ami, tu ne cédrois » pas ta femme à mon fils, sur » tout nous voyant en dan» ger de perdre notre unique » espérance! Mais, vous même, » Seigneur, répondit prompte» ment Érasistrate, vous qui êtes » son pere, le feriez-vous, s'il » étoit amoureux de Stratonice? » Mon cher Érasistrate, reprit » vivement Séleucus, plût au » ciel que quelque dieu favora» ble, ou quelque homme assez » habile changeât la passion de » mon fils, & substituât Strato» nice à la place de ta femme! » non seulement je sacrifierois » mon amour, mais je donnerois » même tout mon royaume, pour » sauver mon cher Antiochus. « Il prononça ces paroles avec tant de passion, & les accompagna de tant de larmes, qu'Érasistrate lui tendant la main, lui dit: » Seigneur, » vous n'avez ici nul besoin du » secours d'Érasistrate; car, étant » pere, mari & Roi, vous pou» vez seul en même-tems être le » meilleur médecin du monde, » pour guérir votre fils, & pour » sauver votre maison. «

Dès ce moment, Séleucus convoqua une assemblée générale des

tout le peuple, & là il leur déclara : » Qu'il avoit résolu, & que tel » étoit son plaisir, de couronner » son fils Antiochus, roi des hautes provinces de l'Asie, & Stratonice reine, & de les marier » ensemble ; qu'il étoit persuadé » que son fils, accoûtumé à lui » obéir en toutes choses, & à » lui être soumis, ne s'opposeroit » point à ce mariage ; & que, si » sa femme Stratonice faisoit quelque difficulté d'y consentir, » parce que c'étoit une chose, » qui n'étoit autorisée, ni par les » coûtumes, ni par les loix, il » prioit ses amis de lui faire sur » cela des remontrances, & de » lui bien mettre dans l'esprit » qu'elle devoit trouver beau & » juste tout ce qui étoit agréable » au Roi, & utile au royaume. « Voilà comment se fit le mariage de Stratonice & d'Antiochus.

Cependant Julien l'Apostat, empereur des Romains, marque dans un écrit qu'on a de lui, qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour sa femme, qu'après la mort de son pere. Au reste, cette maxime : *Qu'elle devoit trouver beau & juste, tout ce qui étoit agréable au Roi*, est très-pernicieuse, & par conséquent très-fausse. La Reine devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au Roi, pourvu qu'il fût conforme aux loix.

Antiochus, l'an 262 avant J. C., voulut profiter de la mort de Philétère, roi de Pergame, pour s'accommoder de ses États. Mais Euménès, son neveu & son successeur, avec une belle armée qu'il leva pour se défendre, lui livra bataille près de Sardes, & le battit si bien, que non seulement il garda ce qu'il avoit déjà, mais il agrandit même considérablement ses États par cette victoire.

Antiochus, après cette défaite, revint à Antioche. Il y fit mourir un de ses fils, qui avoit remué pendant son absence, & fit proclamer roi l'autre, qui portoit le même nom que lui. Il mourut fort peu après ; c'est-à-dire, l'année suivante, & lui laissa tous ses États. M. de la Nauze croit que la mort de ce Prince arriva avant celle de Séleucus, son pere.

ANTIOCHUS THÉOS, (*a*) *Antiochus Theos*, Ἀντίοχος Θεός, fils d'Antiochus Soter & de Stratonice, fille de Démétrius, succéda à son pere au royaume de Syrie, l'an 261 avant J. C. Quand il parvint à la couronne, il avoit pour femme Laodice, sa sœur de pere. Il prit ensuite le surnom de Théos, qui veut dire Dieu ; & c'est par-là qu'on le distingue encore aujourd'hui des autres rois de Syrie, qui ont porté le nom d'Antiochus. Les Miléſiens furent les premiers qui le lui donnérent, pour lui témoigner leur reconnoissance de les avoir délivrés de la tyrannie de Timarque.

Apamé, sœur d'Antiochus, sçut si bien aigrir son esprit contre

(*a*) Just. L. XXVII. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 249, 252, 253. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 92, 93. T. XXI. p. 409.

Ptolémée, roi d'Égypte, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre, qui fut de longue durée, fort violente, & qui eut des suites très-funestes pour Antiochus. Ptolémée ne se mit point lui-même à la tête de ses armées. Sa santé étoit trop délicate pour l'exposer aux fatigues d'une campagne, ou aux incommodités d'un camp. Il se contenta d'y employer ses généraux. Antiochus, qui étoit dans la fleur de son âge, entra lui-même en campagne, & mena avec lui toutes les forces de Babylone & de l'Orient, pour pousser cette guerre avec la dernière vigueur. L'histoire ne nous a pas conservé le détail de ce qui s'y passa; ou peut-être qu'il n'y eut pas de grands avantages, remportés de part ni d'autre, ni d'événemens fort considérables.

Pendant qu'Antiochus étoit occupé de la guerre d'Égypte, il se fit un grand soulévement dans les provinces d'Orient, à quoi son éloignement l'empêcha de pourvoir assez promptement. Ainsi, la révolte s'augmenta, & se fortifia si bien qu'il n'y eut plus moyen d'y remédier. Ces troubles donnérent lieu au commencement de l'empire des Parthes. A peu près dans le même tems, Théodote se révolta aussi dans la Bactriane; & de gouverneur qu'il étoit, il se fit Roi de cette province. Il en soumit les mille Villes qu'elle contenoit, pendant qu'Antiochus s'amusoit à la guerre d'Égypte, & il s'y fortifia si bien, qu'il ne fut plus possible de le réduire. Cet exemple fut suivi par les autres Nations de ce côté-là, qui secouérent toutes le joug en même-tems; de sorte qu'Antiochus perdit toutes les provinces orientales de son Empire, qui étoient au de-là du Tigre. Ceci arriva, selon Justin, lorsque L. Manlius Vulson & M. Atilius Régulus étoient consuls à Rome; c'est-à-dire, la quatorzième année de la première guerre Punique.

Les troubles & les révoltes de l'Orient firent enfin venir à Antiochus l'envie de se débarrasser de la guerre, qu'il avoit avec Ptolémée. La paix se fit entr'eux, dont les conditions furent: qu'Antiochus répudieroit Laodice, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémee; & que deshéritant les enfans du premier lit, il assûreroit la couronne à ceux, qui naîtroient de ce mariage. Après la ratification du traité, Antiochus répudia Laodice, quoiqu'elle fût sa sœur de pere, & qu'il en eût eu deux fils. Et Ptolémée s'étant embarqué à Péluse, lui amena sa fille à Séleucie, port de mer, près de l'embouchure de l'Oronte, rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir, & le mariage s'y fit avec une grande magnificence.

Ptolémée étant mort quelque tems après, Antiochus ne l'eut pas plutôt appris, qu'il répudia Bérénice, & reprit Laodice & ses enfans. Laodice, qui connoissoit la légereté & l'inconstance d'Antiochus, craignant que, par un effet de cette même légereté, il ne retournât encore à Bérénice, résolut de se servir de l'occasion, pour assurer la couronne à son fils.

Par le traité fait avec Ptolémée, ses enfans, comme nous venons de l'observer, étoient deshérités, & ceux qu'auroit Bérénice, devoient succéder; & elle en avoit déjà un. Laodice fait donc empoisonner Antiochus; & quand elle le sçut expiré, elle mit dans son lit un nommé Artémon, qui lui ressembloit beaucoup, & pour le visage & pour la voix, afin de jouer le personnage, dont elle avoit besoin. Il le fit fort adroitement; & dans le peu de visites qu'on lui rendit, il eut grand soin de recommander aux Seigneurs & au Peuple sa chere Laodice & ses enfans. On publia, en son nom, des ordres, par lesquels son aîné, Séleucus Callinicus, étoit nommé successeur à la couronne. Alors, on déclara sa mort; & Séleucus monta paisiblement sur le trône, l'an 246 avant J. C., & l'occupa vingt ans. Antiochus Théos, ou Dieu, l'avoit occupé quinze ans. Quelques peuples avoient rendu des honneurs divins à ce Prince.

(*a*) On remarque que ce qu'on vient de rapporter du mariage de la fille de Ptolémée avec Antiochus, avoit été prédit clairement par le prophéte Daniel. Voici ses termes: » Quelques années après, » la fille du Roi du Midi [Ptolémée, roi d'Égypte] viendra » épouser le Roi de l'Aquilon » [Antiochus, roi de Syrie], » pour faire amitié ensemble. » Mais, elle ne s'établira point » par un bras fort; & sa race ne » subsistera point. Elle sera livrée » elle-même avec les jeunes » hommes, qui l'avoient amenée, » & qui l'avoient soûtenue en divers tems. «

ANTIOCHUS Hiérax, (*b*) *Antiochus Hierax*, Ἀντίοχος Ἱέραξ, fils d'Antiochus Théos & de Laodice, étoit frere de Séleucus, qui avoit succédé au Royaume de leur pere commun. Séleucus, l'an 243 avant J. C., se trouvant réduit à la dernière extrêmité, par des échecs considérables, qu'il avoit reçus, tant sur terre que sur mer, eut recours à son frere Antiochus, & lui promit la souveraineté des provinces de l'Asie mineure, qui dépendoient de l'Empire de Syrie, pourvu qu'il le vînt joindre avec ses troupes, pour agir, de concert avec lui, contre les Égyptiens.

Ce jeune Prince étoit alors dans ces provinces, à la tête d'une armée; & quoi qu'il n'eût que quatorze ans, comme il avoit déjà toute l'ambition & toute la scélératesse, qui ne se trouvent que dans des hommes d'un âge fait, il accepta, sans balancer, les offres qu'on lui faisoit, & vint trouver son frere, moins pour lui conserver ses États, que pour s'en emparer lui-même. Il étoit d'une avidité si grande, & toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentoit à lui, sans aucun égard à la justice, qu'on lui donna le surnom d'Hiérax, qui veut dire un *Oiseau de proie*, qui fond sur tout ce qu'il

(*a*) Daniel. c. 11. v. 6.
(*b*) Strab. pag. 754. Just. L. II, c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 263, 268. *& suiv.*

trouve, & à qui tout est bon, quand il le peut ravir.

Quand Ptolémée, roi d'Égypte, apprit qu'Antiochus se disposoit à agir de concert avec Séleucus contre lui, afin de n'avoir pas ces deux Princes pour ennemis en même-tems, il s'accommoda avec Séleucus ; & il y eut une tréve, conclue pour dix ans.

Cependant, Antiochus continuoit toujours ses préparatifs, comme pour marcher au secours de son frere, selon le traité qu'ils avoient fait ensemble ; mais, véritablement pour le détrôner lui-même, cachant, sous le nom de frere, toute la mauvaise volonté d'un ennemi. Séleucus comprit alors, que c'étoit à lui qu'il en vouloit, & passa aussi-tôt le mont Taurus, pour arrêter ses entreprises. Le prétexte d'Antiochus étoit la promesse qu'on lui avoit faite de la souveraineté des provinces de l'Asie mineure, pour assister son frere contre Ptolémée. Séleucus, qui se voyoit délivré de cette guerre, sans l'assistance de son frere, ne se croyoit pas obligé de tenir sa promesse. Antiochus ne voulant point se désister de ses prétentions, & Séleucus refusant de les lui accorder, il fallut que les armes en décidassent. On en vint à une bataille, près d'Ancyre, en Galatie. Séleucus y fut défait, & eut de la peine à sauver sa personne. Antiochus, aussi, malgré sa victoire, courut grand risque. Les troupes, à la valeur desquelles il la devoit principalement, étoient des Gaulois, qu'il avoit pris à sa solde, du nombre de ceux, apparemment, qui s'étoient établis dans la Galatie. Ces traîtres, sur le bruit qui s'étoit répandu que Séleucus avoit été tué dans l'action, avoient formé le dessein de se défaire d'Antiochus, comptant qu'après la mort de ces deux Princes, ils feroient ce qu'il leur plairoit en Asie. Antiochus fut obligé, pour se sauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Euménès, roi de Pergame, pour profiter de la conjoncture, marcha avec toutes ses forces contre Antiochus & les Gaulois, dans l'espérance de les accabler, à la faveur de leur division. Un danger si pressant obligea Antiochus de faire un nouveau traité avec les Gaulois, par lequel, au lieu de leur maître qu'il étoit auparavant, il devint simplement leur allié, & fit avec eux une ligue offensive & défensive. Mais, ce traité n'empêcha pas Euménès de les attaquer. Comme il le fit si brusquement, qu'il ne leur laissa pas le tems de se remettre de leur fatigue, & de faire des recrues, il remporta sur eux une victoire, qui ne lui coûta pas beaucoup, & qui lui ouvrit toute l'Asie mineure.

Après plusieurs pertes & plusieurs défaites, Antiochus, vaincu & dépouillé, fut obligé de chercher des retraites, & d'en changer souvent, avec les débris de son parti, jusqu'à ce qu'enfin il fut tout à fait chassé de la Mésopotamie. Ne voyant plus d'endroit, où il pût être en sûreté, dans tout l'empire de Syrie, il se réfugia

chez Ariarathe, roi de Cappadoce, dont il avoit épousé la fille. Son beau-pere, malgré cette alliance, fut bientôt las d'entretenir un gendre, qui lui étoit à charge, & résolut de s'en défaire. Antiochus, averti de son dessein, se sauva en Égypte. Il aima mieux se mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de sa maison, que de se fier à un frere, qu'il avoit si fort offensé. Mais, il eut sujet de s'en repentir. Il ne fut pas plutôt en Égypte, que Ptolémée le fit arrêter, & le mît en prison sous bonne garde, où il le retint pendant quelques années, jusqu'à ce qu'enfin, assisté par une courtisanne, qui le voyoit, il s'évada; & en sortant d'Égypte, il fut assassiné par des voleurs, l'an 230 avant J. C.

ANTIOCHUS LE GRAND, *Antiochus Magnus*, (a) Ἀντίοχος Μέγας, fils de Séleucus Callinicus, & frere de Séleucus Céraunus, ou la Foudre, naquit vers l'an 239 avant J. C. Son pere, en partant pour l'Asie, l'avoit envoyé en Babylonie, pour y recevoir une éducation digne de sa naissance. Après la mort de ce Prince, Séleucus Céraunus, son fils aîné, lui succéda au royaume de Syrie. Son regne fut court; & comme il mourut sans laisser d'enfans, l'armée offrit la couronne à Achéus, son cousin; plusieurs des Provinces en firent autant. Il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique dans la suite, il se crut forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non seulement il n'accepta pas la couronne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus, frere du défunt Roi. Il étoit encore en Babylonie, quand son frere mourut. On le fit venir de-là à Antioche, où il monta sur le trône, l'an 224 avant l'Ére Chrétienne.

Dès qu'Antiochus eut pris possession de la couronne, il envoya en Orient deux freres, Molon & Alexandre; le premier, pour gouverner la Médie; & le second, la Perse. Achéus fut chargé des provinces de l'Asie mineure. Le général Épigène eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la personne du Roi; & Hermias le Carien fut déclaré son premier ministre, comme il l'avoit été sous son frere. Achéus reprit bientôt tout ce qu'Attale avoit enlevé à l'empire de Syrie, & l'obligea de se réduire à son royaume de Pergame. Alexandre & Molon, méprisant la jeunesse du Roi, ne furent pas plutôt affermis dans leurs gouvernemens, qu'ils ne voulurent plus le reconnoître; & chacun d'eux

(a) Plut. Tom. I. p. 342, 374. Just. L. XXIX. c. 1. L. XXX. c. 1, 2. 4. L. XXXI. c. 1, 6, 7, 8. L. XXXII. c. 2. Corn. Nep. in Annib. c. 2, 7, 8, 9. Tit. Liv. L. XXXI. c. 14. L. XXXIII. c. 13, 19, 20. *&* *seq*. L. XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII. Strab, pag. 287, 528, 531, 624, 744, 759. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 342, 443. *&* *suiv*. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 92. Tom. VIII. pag. 374, 375, 392, 393. Tom. XII. pag. 217, 231. *&* *suiv*. Tom. XIV. pag. 302. Tom. XVI. pag. 148. *&* *suiv*. Tom. XVIII. pag. 117. Tom. XXI. pag. 407. *&* *suiv*.

se rendit Souverain dans la Province, qui lui avoit été confiée.

On envoya contre ces rebelles une partie des troupes, tandis qu'Antiochus marcha, avec l'autre partie, du côté de la Célésyrie, pour s'opposer à Ptolémée, roi d'Égypte. En arrivant à Séleucie, près du Zeugma, il y trouva Laodice, fille de Mithridate, roi de Pont, qu'on lui amenoit pour l'épouser. Il s'y arrêta quelque tems pour célébrer ce mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle, qu'on reçut d'Orient, que ses généraux, trop foibles pour faire tête à Molon & à Alexandre, qui s'étoient joints, avoient été obligés de se retirer, & de les laisser maîtres du champ de bataille. On fit partir un nouveau général, qui ne réussit pas mieux que les deux premiers. Alors, le Roi prit le parri de marcher en personne contre l'ennemi, & le soumit. Après la victoire, les débris de l'armée vaincue se rendirent à Antiochus, qui se contenta de leur faire une forte réprimande, & leur pardonna leur faute. Il les envoya dans la Médie, sous le commandement de ceux qu'il avoit chargés du soin des affaires de cette province; & retournant de-là à Séleucie sur le Tigre, il y passa quelque tems à donner les ordres nécessaires, pour rétablir son autorité dans les Provinces, où s'étoit faite la révolte.

Tout cela s'étant exécuté par les personnes, qu'il jugea propres à le faire, il marcha contre les Atropatiens, qui occupoient le païs, situé à l'occident de la Médie, & qu'on appelle à présent la Georgie. Leur Roi, nommé Artabazane, étoit un vieillard fort cassé, qui fut si effrayé de l'approche d'Antiochus, avec une armée victorieuse, qu'il envoya faire sa soumission, & fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer.

On reçut, dans ce tems-là, la nouvelle, qu'il étoit né un fils au Roi; ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la cour & pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moyens de se défaire du Roi, dans l'espérance qu'après sa mort, il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que sous son nom il exerceroit un empire absolu. Antiochus, informé de ce coupable projet, fit assassiner Hermias, dont la mort causa une joie universelle, parce que ce ministre étoit généralement détesté. Après avoir rétabli si heureusement ses affaires dans l'Orient, & avoir rempli les gouvernemens des Provinces de personnes de mérite, & en qui il avoit le plus de confiance, il ramena son armée en Syrie, & l'y mit en quartiers d'hiver. Il passa le reste de l'année à Antioche, à tenir de fréquens conseils avec ses ministres sur les opérations de la campagne suivante. Ce Prince avoit encore deux entreprises bien dangereuses à exécuter, pour rétablir entièrement la sûreté & la gloire de l'empire de Syrie; la première contre Ptolémée, pour recouvrer la Célésyrie, & l'autre contre Achéus,

qui venoit d'usurper l'Asie mineure.

On marcha d'abord contre le roi d'Égypte. Après s'être emparé de Séleucie, Antiochus entra dans la Célésyrie. Deux villes, Tyr & Ptolémaïde, lui furent livrées par la perfidie de Théodote l'Étolien, gouverneur de la province. Il trouva, dans ces deux places, les magasins, que Ptolémée y avoit mis pour le service de son armée, & une flotte de quarante voiles. Il donna le commandement de ces vaisseaux à son Amiral Diognéte, qui eut ordre de se rendre devant Péluse, où le Roi avoit dessein d'aller aussi par terre pour entamer l'Égypte de ce côté-là. Mais, étant informé que c'étoit la saison, où l'on inondoit le païs en ouvrant les digües du Nil; & qu'ainsi il lui seroit impossible de s'avancer alors dans l'Égypte, il abandonna ce dessein, & employa toutes ses forces à réduire le reste de la Célésyrie. Il emporta plusieurs places par force; d'autres se soumirent à lui. Enfin, il se rendit maître de Damas, capitale de la province, ayant trompé par un stratagême Dinon, qui en étoit gouverneur.

La dernière action de cette campagne fut le siége de Dora, place maritime dans le voisinage du mont Carmel. Cette place se trouva si forte d'assiette, & avoit été si bien fortifiée, qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut obligé d'accepter la proposition, qu'on lui fit d'une tréve de quatre mois avec Ptolémée; & ce fut un prétexte honorable, pour ramener son armée à Séleucie sur l'Oronte, où il lui assigna des quartiers d'hiver. Il donna le gouvernement de toutes les conquêtes de cette année à Théodote l'Étolien. Pendant cette tréve, on travailla à un traité entre les deux couronnes; mais, les deux partis ne cherchoient qu'à gagner du tems.

Pendant les contestations, le tems de la tréve s'écoula; & comme on n'étoit convenu de rien, il fallut de nouveau avoir recours à la voie des armes. Antiochus eut quelques avantages; mais, vaincu à la bataille de Raphia, il fit la paix avec Ptolémée, auquel il abandonna toutes ses conquêtes, & tourna ses armes contre Achéus. Ayant passé le mont Taurus, il entra dans l'Asie mineure, pour la réduire. Il y fit une ligue avec Attale, roi de Pergame, en vertu de laquelle ils joignirent leurs forces contre l'ennemi, qui, d'ailleurs, leur étoit commun. Ils le pressérent si fort, qu'il leur abandonna la campagne, & se renferma dans Sardes. Antiochus en forma le siége. Achéus le soûtint plus d'un an. Il faisoit souvent des sorties, & il y eut quantité d'actions au pied des murailles de la Ville. Enfin par une ruse de Ligoras, un des commandans d'Antiochus, on prit la Ville. Achéus se retira dans le château, & s'y défendoit encore, quand il fut livré par deux traîtres Crétois. Antiochus lui fit aussi-tôt trancher la tête.

Antiochus, ayant employé quelque tems, après la mort d'Achéus, à mettre ordre à ses affai-

res dans l'Asie mineure, marcha vers l'Orient, pour réduire les provinces, qui avoient secoué le joug de l'empire de Syrie. Il commença par la Médie, que les Parthes venoient de lui enlever. Leur roi étoit Arsace, fils de celui, qui avoit fondé cet empire. Il avoit profité de l'embarras, que causoient à Antiochus la guerre de Ptolémée & celle d'Achéus ; il avoit fait la conquête de la Médie. Lorsqu'Arsace vit qu'Antiochus traversoit un vaste désert, malgré les difficultés, qu'il croyoit devoir l'arrêter, il donna ordre qu'on bouchât les puits. [C'étoit la seule ressource qu'il y eût pour avoir de l'eau]. Antiochus qui l'avoit prévu, envoya un détachement de sa cavalerie, qui se porta auprès de ces puits, & battit le parti qui venoit les boucher. L'armée traversa les déserts, entra dans la Médie, en chassa Arsace, & regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre, & à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le païs des Parthes, où il eut le même succès qu'il avoit eu en Médie, l'année précédente. Arsace fut obligé de se retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'assurant de quelques passages dans les montagnes, qui la séparoient de la Parthie, il seroit impossible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter, mais il se trompa. Car, dès que la saison le permit, Antiochus se mit en campagne ; & après avoir essuyé des difficultés incroyables, il fit attaquer tous les postes en même-tems par toutes ses forces, dont il forma autant de corps, qu'il y avoit d'attaques à faire, & il les eut bientôt forcés. Ensuite, il les réunit toutes dans le plat païs, & alla former le siége de Séringis, qui étoit comme la capitale d'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelque tems, une grande bréche, & prit la Ville d'assaut. Les habitans se rendirent à discrétion.

Arsace, cependant, se donnoit de grands mouvemens. En se retirant, il rassembloit des troupes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie. Alors, il fit tête à l'ennemi, & arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paroissoit presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus, voyant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il seroit fort difficile d'abattre une ennemi si courageux, & de le chasser entièrement des provinces, où il s'étoit si bien affermi par le tems. Ainsi, il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit pour terminer une guerre si fâcheuse. On traita enfin ; & l'on convint qu'Arsace garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à recouvrer les autres Provinces révoltées.

Antiochus, après cette paix, vers l'an 207 avant J. C., tourna ses armes contre Euthydême, roi de Bactriane. Dans cette guerre, il donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des com-

bats qui s'y donnérent, il eut un cheval tué sous lui; & il reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse, & se termina à lui faire sauter quelques dents. Il se lassa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détrôner ce Prince. Il reçut donc les ambassadeurs d'Euthydême; & frappé de leurs représentations, il accorda des conditions, qui produisirent la paix. Pour la confirmer & la ratifier, Euthydême envoya son fils à Antiochus. Celui-ci le reçut fort bien; & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, & sur l'air de majesté, qui regnoit dans toute sa personne, qu'il étoit digne de regner, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son pere le nom de Roi. Les autres articles furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par les sermens ordinaires.

Ayant reçu tous les éléphans d'Euthydême, ce qui étoit un des articles de la paix, il passa le Caucase, & entra dans l'Inde, où il renouvella l'alliance avec le Roi du païs. Il en reçut aussi des éléphans, qui, avec ceux qu'il avoit eus d'Euthydême, firent le nombre de cent cinquante. Il passa de-là dans l'Arachosie, ensuite dans la Drangiane, puis dans la Carmanie, établissant dans toutes ces provinces son autorité & le bon ordre. Il passa l'hiver dans cette dernière. De-là il revint par la Perse, la Babylonie & la Mésopotamie, & arriva enfin à Antioche au bout de sept ans qu'avoit duré cette expédition.

Deux ans après, ou l'an 203ᵉ avant l'Ére Chrétienne, Antiochus, profitant de la jeunesse du successeur du roi d'Égypte, qui étoit mort depuis peu, entra dans la Célésyrie & dans la Palestine; & en moins de deux campagnes, il fit la conquête entière de ces deux provinces, avec toutes leurs Villes & toutes leurs dépendances. Il porta ensuite les armes contre Attale, roi de Pergame; mais, il abandonna cette guerre sur les représentations des Romains. Cependant, Scopas, l'un des plus habiles généraux de son tems, fut envoyé d'Alexandrie dans la Célésyrie & la Palestine, pour tâcher de reprendre ces Provinces. Antiochus s'y rend en personne, & Scopas est battu à Panéas, près de la source du Jourdain, dans un combat, où il se fit un terrible carnage de ses troupes. Il fut obligé de s'enfuir à Sidon, où il se renferma avec dix mille hommes, qui lui restoient. Antiochus l'y assiégea, & le réduisit à une telle extrêmité, que, manquant absolument de vivres, il fallut rendre la place; & se contenter d'en sortir la vie sauve. La régence d'Alexandrie avoit pourtant mis tout en usage pour le dégager. On avoit envoyé trois des meilleurs Généraux, avec les meilleures troupes de l'État, pour faire lever le siége. Mais, Antiochus disposa si bien toutes choses, que leurs efforts furent inutiles, & que Scopas fut obligé d'accepter des conditions si ignominieuses. Il revint à Alexandrie sans armes & sans habits.

De-là Antiochus alla à Gaza, où il trouva une résistance, qui l'irrita. Aussi, quand elle fut prise, il en donna le pillage aux soldats. Après cela, il s'assura des passages, par où devoient venir les troupes, qu'on pourroit envoyer d'Égypte; & revenant sur ses pas, il soumit entièrement la Palestine & la Célésyrie. Dès que les Juifs, qui pour lors avoient tout sujet d'être mécontens de l'Égypte, sçurent qu'Antiochus approchoit de leur païs, ils allérent avec empressement lui porter les clefs de toutes leurs places; & quand il vint à Jérusalem, les Prêtres & les Anciens sortirent en pompe au-devant de lui, lui rendirent toute sorte d'honneurs, & l'aidérent à chasser du château la garnison, que Scopas y avoit laissée. Pour reconnoître ces services, Antiochus leur accorda plusieurs priviléges; & il ordonna, par un décret particulier, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du temple; défense, qui paroissoit visiblement faite, à cause de l'attentat de Philopator, qui avoit voulu y entrer par force.

Antiochus, dans ses expéditions d'Orient, avoit été si bien servi par les Juifs de Babylonie & de Mésopotamie, & comptoit tellement sur leur fidélité, que lorsqu'il arriva quelque remuement en Phrygie & en Lydie; il y fit passer deux mille familles de ces Juifs, pour arrêter ces séditions, & entretenir la tranquillité dans le païs, & les combla de mille faveurs extraordinaires.

Lorsqu'Antiochus eut ainsi soumis toute la Célésyrie & la Palestine, il forma le dessein d'en faire autant dans l'Asie mineure. Son grand but étoit de remettre l'empire de Syrie sur l'ancien pied, en réünissant tout ce qu'avoient jamais eu ses Ancêtres, & sur tout Séleucus Nicator, qui l'avoit fondé. Comme il falloit pour cela empêcher que les Égyptiens ne vinssent l'inquiéter dans ses nouvelles conquêtes, pendant qu'il seroit éloigné, il envoya Euclès, Rhodien, à Alexandrie, proposer le mariage de sa fille Cléopâtre avec le roi Ptolémée; à condition qu'on attendroit qu'ils fussent un peu plus âgés pour le consommer; & qu'alors, le jour même des noces, il remettroit ces Provinces à l'Égypte, comme la dot de sa fille. Cette proposition fut goûtée, le traité conclu & ratifié. Les Égyptiens, comptant sur sa parole & sur ses engagemens, lui laissérent faire tout ce qu'il voulut d'un autre côté, sans l'inquiéter de celui-ci.

Antiochus étant donc entré dans l'Asie mineure, s'y rendit maître de quelques places; sur quoi les Romains lui envoyérent une ambassade. Tandis qu'on en étoit aux pourparlers, arrive Annibal, qui détermine le Roi à soûtenir la guerre contre les Romains. Il marche contre les Pisidiens & les soumet; de-là il se rend en Gréce, à la sollicitation des Étoliens, tente en vain les Achéens, aussi bien que les Béotiens, & passe dans l'isle d'Eubée, qu'il soumet toute entière. Enfin, les Romains lui déclarérent ouvertement la guerre. Annibal, qui connoissoit

mieux que le Roi, le fort & le foible des ennemis, soûtenoit qu'il étoit impossible de les vaincre, ailleurs qu'en Italie. Il demandoit pour cette expédition, cent vaisseaux, dix mille hommes de pied, & mille chevaux, avec quoi il promettoit d'allumer, en Italie, une guerre aussi sanglante, que celle qu'il y avoit déjà faite; & que, sans que le Roi se donnât la peine de sortir de ses États, il se faisoit fort, ou de triompher des Romains, ou de les contraindre de lui accorder des conditions de paix honorables & avantageuses. Il ajoûta qu'il ne manquoit qu'un chef aux Espagnols, qui brûloient d'envie de se mettre aux champs; qu'il avoit alors une connoissance beaucoup plus exacte de l'Italie; que Carthage, elle-même, ne se tiendroit pas long-tems les bras croisés, & entreroit bientôt dans la ligue.

Cet avis plut au Roi; mais, les Romains dépêchérent vers Antiochus, quelques-uns d'entre les principaux de leur Ville, qui, sous le titre spécieux d'Ambassadeurs, devoient reconnoître les préparatifs, qu'il faisoit, & tâcher, ou d'adoucir l'esprit d'Annibal, trop aigri contre le nom Romain, ou de le rendre suspect & odieux au Roi, par les fréquentes conférences, qu'ils auroient avec lui. Les Ambassadeurs joignirent Antiochus, à Éphèse, & lui expliquérent leur commission. Pendant tout le tems, qu'ils furent à attendre la réponse de ce Prince, ils affectérent d'être tous les jours assidus auprès d'Annibal. Antiochus, soupçonnant leurs conférences continuelles, s'imagina qu'Annibal étoit rentré en graces avec eux, ne lui fit plus part de ses desseins, qu'il avoit coûtume de lui communiquer auparavant, l'exclut de tous ses conseils, & commença à le regarder comme un ennemi, & comme un traître. Cette défiance fit tomber tous les grands préparatifs qu'on avoit faits, parce qu'ils manquoient d'un chef capable de s'en servir. Au reste, le Sénat avoit chargé les Ambassadeurs de dire simplement à Antiochus, qu'il se contînt dans les bornes de l'Asie, & ne leur imposât pas la nécessité d'y entrer eux-mêmes. Il méprisa cet avis, & crut qu'il y alloit de sa gloire, de leur déclarer le premier une guerre, qu'ils menaçoient de lui porter dans ses États.

On dit qu'après avoir assemblé souvent son conseil de guerre, sans y admettre Annibal, il l'y fit enfin appeller, non pour se conduire en quelque chose par les avis de ce Général, mais, afin qu'il ne parût pas qu'il le méprisât en toutes choses. Il attendit même à lui demander son sentiment, que tous les autres eussent dit le leur. Annibal s'en étoit bien apperçu; mais, il ne laissa pas de dire librement ce qu'il pensoit. Son conseil heurta d'abord tous les courtisans, qui n'en jugeoient pas par les avantages que l'on en pouvoit tirer, mais par la crainte qu'ils avoient, que s'il étoit une fois suivi, Annibal ne s'emparât de l'esprit & de la faveur du Prince. Antiochus rejettoit aussi son avis, qui ne lui dé-

plaisoit pourtant, que par rapport à celui qui en étoit l'auteur, parce qu'il craignoit qu'on n'attribuât à Annibal toute la gloire de l'événement. Ainsi, la flatterie, plus forte que la raison, ne laissoit plus de place aux bons conseils, & ruinoit toutes les affaires. Le Roi lui-même, ayant donné tout l'hiver à ses plaisirs, faisoit chaque jour des mariages nouveaux.

Au contraire, Acilius, consul Romain, chargé du soin de la guerre contre ce Prince, s'appliquoit avec une extrême vigilance à lever des troupes, à les fournir d'armes, & des autres choses nécessaires. Il affermissoit dans son parti les Villes, qu'il avoit déjà prises, & n'oublioit rien pour y attirer celles, qui balançoient encore à le prendre; de sorte qu'il est vrai de dire que ce ne fut que la manière dont on se prépara de part & d'autre à la guerre, qui en regla le succès. Les ennemis furent rompus au premier choc. Antiochus, qui le vit, ne s'avança point pour soûtenir ses gens, qui plioient; mais il se mit à la tête des fuyards, & abandonna aux vainqueurs toutes les richesses de son camp. Le tems qu'ils mirent à le piller, lui permit de se retirer à toute bride. Alors, il commença à se repentir d'avoir négligé les salutaires conseils d'Annibal. Il lui rendit son amitié, & en prit désormais les avis pour guides de toutes ses actions.

Cependant, on lui rapporta qu'on voyoit paroître de loin le général Romain, Émilius, qui, par l'ordre du Sénat, tenoit la mer, avec quatre-vingts vaisseaux, armés d'éperons. Cette nouvelle lui fit concevoir l'espérance de relever sa fortune. Ainsi, avant que ses alliés eussent abandonné son parti, il résolut de tenter le sort d'une bataille navale, se flattant qu'il pourroit réparer, par une nouvelle victoire, la perte qu'il avoit faite en Gréce. Il mit le commandement de sa flotte entre les mains d'Annibal. Le combat se donna; mais, la partie n'étoit pas égale. Des troupes Asiatiques ne tinrent pas long-tems devant des troupes Romaines, ni de foibles vaisseaux, devant des vaisseaux beaucoup plus forts. Toute fois, la défaite ne fut pas si grande, par l'adresse du Général.

Après toutes ces défaites, Antiochus fit demander la paix aux Romains. Ceux-ci l'ayant accordée, on dressa les articles. Ils portoient qu'*Antiochus cederoit l'Asie aux Romains, & se restreindroit dans les bornes de son royaume de Syrie; qu'il rendroit généralement tous les vaisseaux, tous les prisonniers & tous les transfuges, & dédommageroit les Romains de tous les frais de la guerre*. Quand ces conditions eurent été présentées à Antiochus, il dit qu'*il ne désespéroit pas encore assez de ses affaires, pour souffrir qu'on le dépouillât de ses Etats; & que les Romains faisoient de pareilles propositions, moins pour l'attirer à la paix, que pour l'exciter à la guerre*. On s'y prépara de part & d'autre. Antiochus fut vaincu, & contraint d'accepter les conditions proposées.

Antiochus étoit fort embarassé à trouver l'argent, qu'il falloit payer aux Romains. Il alla faire un tour dans les provinces d'Orient, pour recueillir le tribut, qu'elles lui devoient, & laissa la régence de la Syrie, en son absence, à son fils Séleucus, qu'il avoit déclaré son héritier présomptif. Quand il fut dans la province d'Élymaïde, il apprit qu'il y avoit un grand trésor dans le temple de Jupiter Bélus. La tentation étoit violente pour un Prince, qui avoit peu de religion, & qui se trouvoit dans un extrême besoin. Sous un faux prétexte, que les habitans de cette province s'étoient révoltés contre lui, il entra de nuit dans le temple, & en enleva toutes les richesses, qui y étoient religieusement gardées depuis long-tems. Le peuple, irrité de ce sacrilége, se souleva contre lui, & l'assomma avec toute sa suite, l'an 187 avant J. C., après un regne d'environ trente-six ans. Aurélius Victor dit qu'il fut tué par quelques-uns de ses propres officiers, qu'il avoit battus, un jour qu'il étoit ivre.

C'étoit un Prince fort louable, pour son humanité, sa clémence & sa libéralité. Un décret, qu'on rapporte de lui, par lequel il permettoit à ses Sujets, & même leur commandoit de ne point obéir à ses ordonnances, si elles se trouvoient contraires à la disposition des Loix, marque qu'il avoit un grand respect pour la Justice. Jusqu'à l'âge de près de cinquante ans, il s'étoit conduit dans ses affaires avec une valeur, une prudence, & une application, qui avoient fait réussir toutes ses entreprises, & lui avoient mérité le titre de *Grand*. Mais, depuis ce tems, sa sagesse & son application avoient fort décliné; & ses affaires avoient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'usage, ou plutôt le mépris qu'il fit des sages conseils d'Annibal, la paix honteuse, qu'il fut obligé d'accepter, ternirent tout l'éclat de ses premiers succès; & sa mort, causée par une entreprise impie & sacrilége, laissa à son nom & à sa mémoire une tache ineffaçable.

Les Prophéties du chapitre onzième de Daniel, depuis le 10e verset jusqu'au 19e, regardent les actions de ce Prince, & ont eu toutes leur accomplissement.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (a) fils aîné d'Antiochus le Grand. Au commencement du printems de l'année 193 avant J. C., son pere l'envoya en Syrie, pour défendre les contrées de son Royaume, les plus éloignées. Il y mourut peu de tems après qu'il y fut arrivé. Ce jeune Prince fut amèrement pleuré de tous les courtisans, & universellement regretté de tous les Syriens.

En effet, il avoit donné, dans un âge si peu avancé, des témoignages si éclatans de la fermeté de son courage, & de la bonté de son cœur, qu'on comptoit que,

(a) Tit. Liv. L. XXXV. c. 13. 15.

s'il eût vécu plus long-tems, il se fût rendu recommandable, par la grandeur de ses actions, & par la justice & la douceur de son gouvernement. Plus il étoit chéri & estimé de tous les peuples du Royaume, plus les soupçons, qu'ils conçurent à l'occasion de sa mort, étoient violens. On étoit persuadé que son pere, poussé par la défiance naturelle aux vieillards, & le regardant comme un successeur impatient de regner, l'avoit fait empoisonner par quelques-uns de ses eunuques, à qui on confioit ordinairement de pareilles exécutions. On ajoûtoit qu'une nouvelle raison, qui l'avoit porté à cet attentat clandestin, c'est qu'ayant donné Lysimachie à son fils Séleucus, il n'avoit point de ville de cette considération, où il pût aussi tenir Antiochus dans un exil honorable. Cependant, il donna pendant plusieurs jours les témoignages extérieurs de l'affliction la plus sensible.

ANTIOCHUS ÉPIPHANE, *Antiochus Epiphanes*, Ἀντίοχος Ἐπιφανὴς, (*a*) autre fils d'Antiochus le Grand, & frere de Séleucus Philopator, fut envoyé en ôtage à Rome, l'an 190 avant J. C. Il parvint quinze ans après à la couronne, par le moyen d'Euménès, roi de Pergame, & de son frere Attale. Ce fut à la mort de Séleucus Philopator, dont il avoit appris la nouvelle à Athènes, lorsqu'il revenoit de Rome. Antiochus prit le nom d'Épiphane; c'est-à-dire, l'*Illustre*; jamais ce titre ne fut plus mal appliqué. Toute la suite de sa vie fait voir qu'il méritoit bien plus celui d'Épimane, que quelques-uns lui donnérent. Ce mot signifie insensé, furieux.

Antiochus étoit à peine bien établi sur le trône, que les Égyptiens lui firent demander les provinces de Célésyrie & de Palestine. Il prévit dès-lors, qu'il falloit se préparer à la guerre; & se trouvant en état de la commencer, quatre ans après son avénement à la couronne, il résolut de ne pas l'attendre dans ses États, & de la porter lui-même, dans ceux de son ennemi. Il crut pouvoir mépriser impunément la jeunesse de Ptolémée, qui n'avoit que seize ans, & la foiblesse des Ministres, entre les mains de qui il étoit tombé. Il se persuada que les Romains, sous la protection desquels l'Égypte s'étoit mise, avoient trop d'affaires sur les bras, pour songer à la secourir; & que la guerre, qu'ils avoient avec Persée, roi de Macédoine, ne leur en laisseroit pas le loisir. Enfin, il trouvoit que la conjoncture présente étoit très-favorable pour décider la querelle, qu'il avoit avec l'Égypte, au sujet de ces Provinces.

Cependant, pour garder quelques mesures avec les Romains,

(*a*) Just. L. XXXIV. c. 3. Maccab. L. I. c. 1. v. 43. *& seq.* c. 3. v. 27. *& seq.* c. 6. v. 1. *& seq.* L. II. c. 4. v. 21, 22. *& seq.* c. 5. v. 1, 5, 11. *& seq.* c. 6. v. 18. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 573, 666. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 303, 304. Tom. XXI. pag. 365, 366.

il envoya repréſenter au Sénat, par des Ambaſſadeurs, ſon droit ſur les provinces de Céléſyrie & de Paleſtine, dont il étoit actuellement en poſſeſſion, & l'obligation, où il ſe trouvoit d'entrer en guerre pour le ſoutenir; & en même-tems, il ſe mit a la tête de ſon armée, & marcha vers la frontière de l'Égypte. L'armée de Ptolémée & la ſienne ſe joignirent entre le mont Caſius & Péluſe; & l'on en vint à une bataille, où Antiochus remporta la victoire, dont il profita ſi bien, qu'il mit la frontière en état de ſervir de barrière, & d'arrêter tous les efforts, que pourroit faire l'Égypte, pour regagner ces Provinces. Ce fut-là ſa première expédition contre l'Égypte. Enſuite, ſans entreprendre autre choſe cette année, il retourna à Tyr, & y mit ſon armée en quartier d'hiver, dans les places voiſines.

Pendant le ſéjour qu'il y fit, trois Députés du Sanédrin de Jéruſalem vinrent lui faire des plaintes contre Ménélaüs, qu'ils convainquirent, en ſa préſence, d'impiété & de ſacrilége. Le Roi étoit près de le condamner; mais, ſur l'avis de Ptolémée Macron, l'un de ſes miniſtres, que Ménélaüs avoit gagné, il le renvoya abſous, & fit mourir les trois Députés, comme calomniateurs; injuſtice, dit l'Auteur Sacré, qui n'auroit pas eu lieu parmi des Scythes. Les Tyriens, touchés de compaſſion, les firent enterrer honorablement.

Antiochus employa tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre, pour une ſeconde expédition en Égypte; & dès que la ſaiſon le permit, il l'attaqua par mer & par terre. Ptolémée avoit mis une nombreuſe armée ſur pied; mais, elle ne tint pas devant Antiochus. Celui-ci gagna une ſeconde bataille ſur la frontière, prit la ville de Péluſe, & entra juſque dans le cœur de l'Égypte. Dans cette dernière défaite des Égyptiens, il ne tint qu'à lui de n'en pas laiſſer échapper un ſeul homme; mais, pour mieux ruiner ſon neveu, au lieu de profiter de ſon avantage, il arrêta lui-même ſes gens, en allant de tous côtés, après la victoire, faire ceſſer le carnage. Cette clémence, en effet, lui gagna le cœur des Égyptiens, & quand il s'avança dans le païs, tous venoient en foule ſe rendre à lui; de ſorte qu'il ſe vit bientôt, ſans peine, maître de Memphis, & de tout le reſte de l'Égypte, à la réſerve d'Alexandrie, qui ſeule tint bon contre lui.

Ptolémée, ou fut pris, ou vint ſe mettre lui-même entre les mains d'Antiochus, qui lui laiſſa ſa liberté entière. Ils mangeoient à la même table, & vivoient en amis. Pendant quelque-tems même, Antiochus affectoit de prendre ſoin des intérêts du jeune Roi, ſon neveu, & de regler les affaires comme ſon tuteur. Mais, quand une fois il ſe fut rendu maître du païs, ſous ce prétexte, il ſe ſaiſit de tout ce qui lui convenoit, pilla de tous les côtés, & s'enrichit, auſſi-bien que ſes troupes, des dépouilles des Égyptiens. Pendant qu'il étoit en Égyp-

te, un faux bruit de sa mort se répandit dans toute la Palestine. Jason crut l'occasion propre à recouvrer le poste qu'il avoit perdu. Il vint avec un peu plus de mille hommes à Jérusalem; & avec le secours de ceux de son parti, qui étoient dans la ville, il la prit, en chassa Ménélaüs, qui se retira dans la citadelle, commit toute sorte de cruautés contre ses Concitoyens, & fit mourir sans miséricorde, tous ceux qui lui tomboient entre les mains, & qu'il regardoit comme ses ennemis.

Quand Antiochus apprit ces nouvelles en Égypte, il conclut que c'étoit une révolte générale des Juifs, & se mit aussi-tôt en marche, pour la réprimer. Il étoit particulièrement en colère, de ce qu'on lui dit que le peuple de Jérusalem avoit fait de grandes réjouïssances sur le bruit de sa mort. Il forma le siége de la ville, la prit d'assaut, & en trois jours de tems, que la ville fut livrée à la fureur du soldat, il en coûta la vie à quatre-vingt mille hommes, qu'il fit égorger. Il y en eut, outre cela, quarante mille faits prisonniers, & pareil nombre nombre vendu aux nations voisines. Non content de cela, cet impie entra par force dans le temple, jusque dans le sanctuaire, & les lieux les plus sacrés, souillant même, par sa présence, le lieu Très-Saint, où le traître Ménélaüs le conduisit. Ensuite, ajoûtant le sacrilége à la profanation, il emporta l'autel des parfums, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches du Sanctuaire, plusieurs autres vases, ustensiles, & dons des Rois; le tout étoit d'or. Il pilla la ville, & s'en retourna à Antioche, chargé des dépouilles de la Judée & de l'Égypte, qui, jointes ensemble, faisoient des sommes immenses. Pour mettre le comble au désespoir des Juifs, en partant, il nomma pour gouverneur de la Judée, un Phrygien, nommé Philippe, homme d'une cruauté barbare; pour gouverneur de la Samarie, Andronic, d'un caractère pareil; & il laissa à Ménélaüs, le plus méchant des trois, le titre de souverain Sacrificateur, avec l'autorité qui étoit attachée à cette charge.

L'année suivante, ou l'an 169 avant J. C., Antiochus ayant eu avis des troubles, arrivés en Égypte, en prit occasion d'y revenir encore pour une troisième fois, sous prétexte de rétablir le Roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du Royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse, entra par terre en Égypte, & marcha droit à Alexandrie, dans le dessein d'en former le siége. Mais, il y eut un accommodement, après lequel Antiochus retourna en Syrie. Bientôt après, il revint de nouveau en Égypte, bien disposé à se rendre maître absolu de tout le Royaume. Il y auroit infailliblement réussi, s'il n'eût trouvé, en y allant, une ambassade de Rome, qui l'arrêta, & rompit toutes les mesures, qu'il avoit prises depuis si long-tems, pour se rendre maître de l'Égypte.

Antiochus, à son retour de

cette contrée, outré de se voir arracher par les Romains une couronne sur laquelle il avoit compté, & dont il se voyoit déjà presqu'en possession, fit tomber tout le poids de sa colère sur les Juifs, qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Il détacha, en traversant la Palestine, vingt-deux mille hommes, dont il donna le commandement à Apollonius, & lui ordonna de détruire la ville de Jérusalem. Apollonius y arriva justement deux ans après la prise de cette Ville par Antiochus. Il ne témoigna rien du tout au commencement, qui pût faire soupçonner les ordres cruels qu'il avoit, & attendit, pour les faire éclater, le premier jour de sabbat.

Alors, voyant tout le peuple assemblé paisiblement dans les synagogues, & occupé à y rendre à Dieu le culte religieux, il s'acquitta de la commission barbare, dont il étoit chargé, & lâcha sur eux toutes ses troupes, avec ordre de massacrer tous les hommes, de prendre toutes les femmes & tous les enfans, & de les vendre. Ses ordres furent exécutés avec la dernière vigueur & la dernière cruauté. On n'épargna pas un seul homme; tous ceux qu'on put trouver, furent massacrés impitoyablement, & les rues remplies de sang. On pilla la Ville ensuite, & on y mit le feu en plusieurs endroits, après en avoir tiré tout ce qu'il y avoit de richesses. On abattit le reste des maisons, & on se servit des matériaux pour bâtir une bonne forteresse sur le haut d'une des éminences de la cité de David, vis-à-vis du temple qu'elle commandoit. On y mit une grosse garnison, pour tenir en bride toute la nation des Juifs. On en fit une place d'armes, munie de bons magasins, & on y serra les dépouilles prises dans le sac de la Ville. De-là, la garnison fondoit sur ceux, qui venoient adorer Dieu dans le temple, & répandoit leur sang de tous les côtés du Sanctuaire, qu'elle souilla de toutes les manières. Ce fut alors que les sacrifices du soir & du matin cessérent; pas un des véritables serviteurs de Dieu n'osant plus venir l'y adorer.

Dès qu'Antiochus fut de retour à Antioche, il ordonna que toutes les nations de ses États eussent à quitter leurs anciennes cérémonies religieuses & leurs usages particuliers; qu'elles se conformassent à la religion du Roi, & adorassent les mêmes dieux, & de la même manière que lui. Cette ordonnance, quoique conçue en termes généraux, avoit principalement en vue les Juifs, dont il vouloit absolument exterminer la religion, aussi-bien que la nation. Ayant avis que ses ordres ne trouvoient pas en Judée la même soumission que par tout ailleurs, il s'y rendit en personne pour les faire exécuter. Il exerça les plus grandes cruautés sur tous les Juifs, qui refusoient d'abjurer leur religion, pour obliger les autres, par la crainte de pareils tourmens, à faire ce qu'on demandoit d'eux. Ce fut alors qu'arriva le martyre d'Éléazar, & celui de la mere & de ses sept fils, appellés ordinairement les Maccabées.

Après cette expédition sanguinaire, Antiochus eut envie de faire célébrer des jeux à Daphné, port d'Antioche. Il en marqua le tems, envoya de tous côtés inviter des spectateurs, & en attira une foule prodigieuse. Les jeux se firent avec une pompe & une dépense extraordinaires, & durérent plusieurs jours. Le personnage, qu'il y joua pendant tout ce tems-là, répondit parfaitement au trait de la prophétie de Daniël, qui l'appelle un homme méprisable. Après la célébration des jeux, Antiochus ne tarda pas à envoyer contre les Juifs différens généraux, qui réussirent fort mal. Judas Maccabée, s'étant mis à la tête des Juifs, qui étoient demeurés fideles au Seigneur, leur fit la guerre avec beaucoup de succès. Le Roi, informé de ce qui se passoit, y envoya de nouvelles forces; & voyant ses trésors épuisés, il résolut d'aller en Perse, pour recueillir le tribut qu'on avoit manqué de payer réguliérement. Il fut averti que la ville d'Élymaïde passoit pour avoir de grandes richesses en or & en argent; & sur tout que dans un temple de cette Ville, dédié, selon Polybe, à Diane, & selon Appien, à Vénus, il y avoit des trésors immenses. Il y alla, dans le dessein de prendre la Ville, & de la piller avec son temple, de même qu'il en avoit usé à l'égard de Jérusalem. Comme on fut averti de son dessein, les habitans de la campagne & les bourgeois de la Ville prirent les armes pour défendre leur temple, & le repousférent honteusement. Il se retira à Ecbatane, outré de cette disgrace.

Pour surcroît de douleur, il y reçut la nouvelle de ce qui venoit d'arriver en Judée à Nicanor & à Timothée. Transporté de rage, il se mit en chemin pour venir en diligence faire sentir à la nation Juive les effets les plus terribles de sa colère, ne respirant, tout le long du chemin, que menaces, & ne parlant que de ruine & de destruction totales. En s'avançant ainsi vers la Babylonie, qui se trouvoit sur sa route, il reçut de nouveaux courriers, qui lui apportoient la nouvelle de la défaite de Lysias, & qui lui apprirent comment les Juifs avoient repris le temple, abattu les autels & les idoles, qu'il y avoit mises, & rétabli leur ancien culte. A ces nouvelles, sa rage redouble. Il commande à son cocher de le mener à toute bride, afin d'arriver plutôt sur les lieux, & d'assouvir sa vengeance, menaçant de faire de Jérusalem le sépulcre de toute la nation des Juifs, & de n'en pas laisser un seul.

A peine eut-il prononcé ce blasphême, que la main de Dieu le frappa. Il fut attaqué d'une effroyable douleur dans les entrailles, & d'une colique, qui le tourmentoit cruellement. Et ce fut avec beaucoup de justice, dit l'Écriture, puisqu'il avoit déchiré lui-même les entrailles des autres par un grand nombre de nouveaux tourmens. Mais, ce premier coup n'abattit pas encore son orgueil. Au contraire, se laissant aller aux transports de sa fureur, & ne res-

pirant que feu & flammes contre les Juifs, il commanda qu'on hâtât son voyage. Lorsque ses chechaux couroient avec impétuosité, il tomba de son chariot, & eut tout le corps froissé, & les membres tout meurtris de cette chûte. Il fallut le mettre dans une litière, où il souffrit des tourmens horribles. Il sortoit des vers de son corps; toutes ses chairs lui tomboient par piéces, avec une odeur si effroyable, que toute l'armée n'en pouvoit souffrir la puanteur.

Ne pouvant lui-même la supporter: » Il est juste, s'écria-t-il, » que l'homme soit soumis à Dieu, » & que celui, qui est mortel, ne » s'égale pas au Dieu Souverain.« Reconnoissant que c'étoit la main du Dieu d'Israël, qui le frappoit à cause des maux qu'il avoit faits dans Jérusalem, il promet de combler son peuple de faveur, d'enrichir de dons précieux le saint temple de Jérusalem, qu'il avoit pillé, de fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour offrir des sacrifices, de se faire lui-même Juif, & de parcourir toute la terre, pour publier la toute-puissance de Dieu. Il espéroit fléchir sa colère par ces magnifiques promesses, que la vivacité des douleurs présentes & la crainte des maux futurs arrachoient de sa bouche, non de son cœur. » Mais, » ajoûte l'Écriture, ce scélérat » prioit le Seigneur, de qui il ne » devoit point recevoir de miséricorde. « En effet, ce meurtrier & ce blasphémateur [ce sont les noms que le Saint-Esprit substitue au surnom d'Illustre, que les hommes avoient donné à ce Prince], frappé d'une horrible plaie, & traité comme il avoit traité les autres, finit sa vie criminelle par une misérable mort; qui arriva, l'an 164 avant l'Ére Chrétienne, à Tabes, ville de Perse, aujourd'hui Sava.

On raconte de ce Prince des choses, qui prouvent combien est juste l'épithéte de *méprisable*, que lui donne l'Écriture. Il sortoit souvent du palais avec deux ou trois domestiques, & s'en alloit courir les rues à Antioche. Il s'amusoit à causer avec des orfévres & des graveurs dans leurs boutiques, & à disputer avec eux des minucies de leur art, qu'il se piquoit ridiculement d'entendre aussi-bien qu'eux. Il s'abaissoit fort souvent jusqu'à entrer en conversation avec la plus vile populace, & se mêloit avec elle dans les lieux, où elle étoit attroupée. Dans ces rencontres, il buvoit fréquemment avec des étrangers de la plus basse condition. Quand il apprenoit qu'il y avoit quelque partie de plaisir, faite par des jeunes gens, il alloit, sans rien dire, faire le fou, chanter, & boire avec eux, ne gardant aucune mesure, ni aucune bienséance. Quelquefois, il lui prenoit fantaisie de quitter ses habits Royaux, de mettre une robe à la Romaine, & d'aller par la Ville, dans cet équipage, de rue en rue, comme il l'avoit vu pratiquer à Rome aux élections pour la magistrature. Il demandoit les suffrages des Citoyens, en donnant la main à l'un, & en embrassant un autre, & se mettoit sur les rangs, tantôt

pour la charge d'Édile ; tantôt pour celle de Tribun. Quand il avoit été élu, il se faisoit apporter la chaire curule, & s'y plaçant, il entendoit les petits procès, qui survenoient pour des contrats de vente, & des affaires du marché, & prononçoit sa sentence avec une attention & une gravité aussi grandes, que s'il fût agi d'affaires de la dernière importance.

On dit aussi qu'il étoit fort adonné à l'ivrognerie ; qu'il dépensoit une grande partie de son revenu en débauches ; & que quand le vin lui étoit monté à la tête, il alloit souvent courir dans la Ville, en jettant l'argent à poignées parmi la canaille, & criant, *attrape qui peut*. D'autres fois, il sortoit avec une couronne de roses, & une robe à la Romaine, & marchoit seul dans les rues ; & si quelqu'un s'avisoit de le suivre, il avoit toujours, dans ces occasions sous sa robe, provision de pierres, qu'il lui jettoit. Il alloit aussi souvent se baigner aux bains publics avec le commun du peuple, & y faisoit des extravagances, qui lui attiroient le mépris de tous ceux qui le voyoient. On peut juger, d'après tous ces traits & beaucoup d'autres, qu'on omet, si Antiochus ne méritoit pas à plus juste titre le surnom d'insensé, que celui d'illustre.

ANTIOCHUS Eupator, *Antiochus Eupator*, Ἀντίοχος Εὐπάτωρ, (a) fils d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, succéda au royaume de son pere, l'an 164 avant J. C., il n'étoit alors âgé que de neuf ans. Antiochus Épiphane, en mourant, fit venir Philippe, son favori, qui avoit été élevé avec lui. Il lui donna la régence du Royaume pendant la minorité de son fils, & lui mit entre les mains sa couronne, son cachet, & toutes les autres marques de la Royauté, en lui recommandant sur tout d'employer tous ses soins à élever son fils de la manière la plus propre à lui enseigner l'art de regner.

Philippe, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avoit déjà usurpé l'emploi, que la confiance du feu Roi lui avoit destiné. Lysias, sur les premiers avis de la mort de ce Prince, avoit d'abord mis sur le trône Antiochus Eupator, dont il étoit gouverneur, & avoit pris, avec sa tutele, les rênes du gouvernement, sans avoir aucun égard à la disposition, qu'avoit faite le Roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'étoit pas alors en état d'entrer en dispute. Il se retira en Égypte ; dans l'espérance de trouver à cette cour l'assistance, dont il avoit besoin, pour rentrer dans ses droits, & chasser l'usurpateur.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui, depuis l'année que mourut son pere, avoit continué de demeurer en ôtage à Rome, étoit dans sa vingt-troisième année, quand il apprit la mort d'Antiochus Épiphane, & l'avé-

(a) Maccab. L. I. c. 6. v. 17. *&* *seq.* c. 7. v. 1. *&* *seq.* L. II. c[illegible]. v. 1. *&* *seq.* c. 14. v. 1, 2. Diod. Sicul. pag. 34. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 419, 420, 421. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 158, 159. *&* *suiv.*

nement d'Eupator, son fils à la couronne, qu'il prétendoit lui appartenir de droit, comme fils du frere aîné d'Antiochus Épiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône de son pere; mais, le Sénat eut plus d'égard aux intérêts de la République, qu'au droit de Démétrius. Antiochus Eupator fut donc confirmé dans la possession de la Royauté. Ce Prince, ou plutôt ceux, qui le gouvernoient, continuérent la guerre contre les Juifs. Dès la seconde année de son regne, Lysias ayant marché contre ce peuple, fut défait, & son armée taillée en piéces. Après cet échec le général Syrien, ennuyé d'une guerre si malheureuse, & comprenant, dit l'Écriture, que les Juifs étoient invincibles, lorsqu'ils s'appuyoient sur le secours du Dieu tout-puissant, fit un traité avec Judas & le peuple Juif; & Antiochus le ratifia. Un des articles de cette paix fut que l'ordonnance d'Antiochus Épiphane, son pere, par laquelle les Juifs étoient obligés de se conformer à la religion des Grecs, seroit révoquée, & qu'ils auroient par tout la liberté de vivre selon leurs loix particulières.

La paix ne fut pas de longue durée. Antiochus fit marcher un autre général contre les Juifs; mais, celui-ci ne fut pas plus heureux que le premier. Alors, on mit sur pied une nouvelle armée de cent mille hommes d'infanterie, avec vingt mille chevaux, trente-deux éléphans, & trois cens chariots de guerre. Le Roi en personne, avec Lysias, le régent du royaume, se mit à sa tête, & entra dans la Judée. Judas, comptant sur la toute puissance de Dieu, créateur de l'univers, & ayant exhorté ses gens à combattre jusqu'à la mort, alla se poster vis-à-vis du camp d'Antiochus. Après avoir donné aux siens pour cri de guerre: *la victoire de Dieu*, il choisit les plus braves de son armée, & tomba avec eux pendant la nuit sur le quartier du Roi. Ils tuérent quatre mille hommes, & s'en retournérent après avoir rempli tout son camp de trouble & d'effroi.

Quoiqu'Antiochus connût par-là le courage extraordinaire des Juifs, il ne douta point qu'ils ne fussent enfin accablés par le grand nombre de ses troupes & de ses éléphans. Il résolut donc d'en venir à une bataille générale. Judas, sans être intimidé par ce terrible appareil, s'avança avec son armée. On en vint aux mains, & les Juifs tuérent un grand nombre d'ennemis. Alors, le célebre Éléazar, voyant un éléphant plus grand que les autres, couvert des armes du Roi, & croyant que le Roi lui-même étoit dessus, se sacrifia pour délivrer son peuple, & pour s'acquérir un nom immortel. Il courut hardiment à l'éléphant au travers du bataillon, tuant à droite & à gauche, & renversant tout ce qui se présentoit devant lui. Puis, s'étant mis sous le ventre de la bête, il la perça, la fit tomber, & fut écrasé lui-même par sa chûte. Cependant, Judas & les siens se battoient avec une résolu-

tion extraordinaire. Mais, à la fin, épuisés de fatigue, & ne pouvant soûtenir plus long-tems l'effort des ennemis, ils prirent le parti de la retraite. Le Roi les ayant suivis, assiégea la forteresse de Bethsura. Cette place, après une longue & vigoureuse résistance, fut obligée, faute de vivres, de se rendre par capitulation.

De-là, Antiochus marcha vers Jérusalem, & forma le siége du temple. Ceux qui le défendoient, étoient déjà réduits à la même nécessité que ceux de Bethsura, & auroient été obligés de se rendre comme eux, si la Providence ne les eût dégagés par un incident imprévu.

Un nouvel ennemi; c'est-à-dire, Philippe, profitant de l'absence du Roi, pendant son expédition en Judée, s'empara de la capitale de l'Empire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il étoit nécessaire de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses & fort honorables. Antiochus la jura; & on le laissa entrer dans les fortifications du temple, dont la vue l'effraya si fort, que, contre la foi donnée, contre le serment, qu'il avoit fait en jurant la paix, il les fit démolir, avant que de partir pour la Syrie. Le prompt retour d'Antiochus chassa l'ennemi d'Antioche, mit fin à sa courte Régence, & bientôt après à sa vie.

Vers ce même-tems, Démétrius ayant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'étoit le Sénat qui l'avoit envoyé prendre possession de ses États, & qu'il étoit bien résolu de l'y soûtenir. Aussi-tôt, on regarda Antiochus Eupator comme un homme perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Antiochus & Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau-venu, qui les fit mourir. C'étoit l'an 162 avant l'Ére Chrétienne. Ainsi, le regne d'Antiochus Eupator n'avoit duré que deux ans. *Eupator* veut dire, bon, heureux pere. Cependant, Antiochus Eupator ne fut jamais pere, étant mort à l'âge d'onze ans.

ANTIOCHUS Théos, *Antiochus Theos*, Ἀντίοχος θεός, (a) fils d'Alexandre Bala, roi de Syrie. L'éducation de ce jeune Prince fut confiée à Zabdiel, ou Émalchuel, selon d'autres, prince Arabe. Diodote, autrement Tryphon, voulant profiter des troubles, dont la Syrie étoit agitée, l'an 145 avant J. C., alla trouver Zabdiel, & lui mit devant les yeux l'état des affaires de Syrie, lui fit voir le mécontentement des peuples & sur tout des soldats, & lui représenta vivement que l'occasion ne pouvoit être plus favorable pour établir Antiochus sur le trône de son pere. Il demanda qu'on lui donnât ce jeune Prince, pour faire valoir ses droits. Son

(a) Just. L. XXXVI. c. 1. Maccab. L. 1. c. 11. v. 39, 40, 54, 55. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 440, 447. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 182 *& suiv.*

plan étoit de se servir des prétentions d'Antiochus, jusqu'à ce qu'il eût détrôné Démétrius, ensuite de se défaire de ce jeune Prince, & de prendre la couronne pour lui-même, comme il fit. Zabdiel, soit qu'il pénétrât son véritable dessein, ou qu'il ne goûtât pas tout à fait son plan, n'y donna pas d'abord les mains. Tryphon fut obligé de demeurer assez longtems auprès de lui, pour le solliciter & le presser. Enfin, à force d'importunités, ou de présens, il y fit consentir Zabdiel, & obtint ce qu'il demandoit.

Tryphon mena donc en Syrie Antiochus, fils d'Alexandre, & fit déclarer par tout ses prétentions à la couronne par un manifeste. Les soldats, que Démétrius avoit cassés, & un grand nombre d'autres mécontens, se rangérent en foule auprès du Prétendant, & le proclamérent Roi. Ils marchérent sous ses étendards contre Démétrius, le battirent & l'obligérent de se retirer à Séleucie. Ils lui prirent tous ses éléphans, se rendirent maîtres d'Antioche, y placérent Antiochus sur le Trône des rois de Syrie, & lui donnérent le surnom de Théos, qui signifie Dieu. Mais, quand Tryphon vit que tout étoit au point, où il le vouloit, pour commencer à exécuter le projet qu'il avoit formé, il donna ordre de tuer secrétement Antiochus. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort de la pierre; & en même-tems il se déclara roi de Syrie en sa place, & prit possession de la couronne, l'an 144 avant J. C.

ANTIOCHUS SIDETE, *Antiochus Sidetes*, (*a*) fils de Démétrius Soter, fut envoyé à Cnide, avec son frere Démétrius, pendant les guerres qu'eut leur pere contre Alexandre Bala, pour être à couvert des révolutions qu'on appréhendoit. Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, l'an 140 avant J. C. ayant proposé à Antiochus de l'épouser, à condition qu'il seroit roi de Syrie, ce Prince accepta l'offre, & prit le titre de roi de Syrie. Il écrivit à Simon, chef des Juifs, une lettre, où il se plaignoit de l'injuste usurpation de Tryphon. [Ce Tryphon, comme on le voit dans l'article précédent, avoit usurpé le royaume de Syrie], & promettoit d'en tirer bientôt vengeance. Pour l'engager dans ses intérêts, il lui faisoit de grandes concessions, & en lui faisoit espérer de plus grandes encore, quand il seroit monté sur le trône.

Au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie, avec une armée de troupes étrangères, qu'il avoit prises à sa solde en Gréce, dans l'Asie mineure, & dans les Isles. Et après avoir épousé Cléopâtre, & joint ce qu'elle avoit de troupes aux siennes, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plûpart des troupes de cet usurpateur, lasses de sa tyrannie, le quittérent, & vinrent grossir

(*a*) Just. L. XXXVI. c. 1. L. XXXVIII. c. 10. L. XXXIX. c. 1. Maccab. L. I. c. 15. v. 1, 2. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 447, 448. *& seq.* Plut. Tom. II. pag. 184. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 189. *& suiv.*

l'armée d'Antiochus, qui se trouva alors monter jusqu'à six vingt mille hommes d'infanterie & huit mille chevaux. Tryphon n'avoit pas de quoi lui faire tête. Il se retira à Dora, ville située auprès de celle de Ptolémaïde en Phénicie. Antiochus l'y assiégea par mer & par terre avec toutes ses forces. La place ne pouvoit pas tenir longtems contre une si puissante armée. Tryphon se sauva par mer à Orthosie, autre ville maritime de Phénicie. De-là, ayant gagné Apamée, où il étoit né, il y fut pris & mis à mort. Ainsi, Antiochus mit fin à cette usurpation, & monta sur le trône de son pere, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de Sidete, ou le chasseur, du mot *Zidah*, qui signifie la même chose dans la langue Syriaque.

Simon étant mort quelques années après, Antiochus fit toute la diligence possible, pour profiter de l'avantage que lui donnoit cette mort, & s'avança à la tête d'une puissante armée pour réduire la Judée, & la réunir à l'empire de Syrie. Hyrcan, qui avoit succédé à Simon, fut obligé de se renfermer dans Jérusalem. Il y soûtint un long siége avec un courage incroyable. Réduit enfin à la dernière extrêmité, faute de vivres, il fit faire au Roi des ouvertures de paix. On n'ignoroit pas dans le camp l'état, où il se trouvoit. Ceux, qui approchoient du Roi, le pressoient de profiter de l'occasion, qu'il avoit en main, pour exterminer la nation Juive. Diodore de Sicile, aussi-bien que Josephe, dit que ce fut par un pur effet de la générosité & de la clémence d'Antiochus, que la nation Juive ne fut pas entièrement détruite dans cette occasion.

Il voulut bien entrer en traité avec Hyrcan. On convint que les assiégés rendroient leurs armes, que les fortifications de Jérusalem seroient rasées, & qu'on payeroit au Roi un tribut pour Joppé, & pour les autres villes, que les Juifs avoient hors de la Judée; & la paix fut conclue à ces conditions. Antiochus avoit aussi demandé qu'on rebâtît la citadelle de Jérusalem, & vouloit y mettre une garnison; mais, Hyrcan ne voulut pas y consentir, à cause des maux qu'avoit faits à la nation celle, qui y avoit été, pendant que cette citadelle avoit subsisté. Il aima mieux payer au Roi la somme de cinq cens talens, qui lui fut demandée en équivalent. La capitulation s'exécuta; & pour ce qui ne pouvoit pas s'exécuter sur le champ, on donna des ôtages, entre lesquels il y avoit un frere d'Hyrcan.

Antiochus, soit qu'il fût instruit, ou non, des vues que les Parthes avoient sur le royaume de Syrie, prévint leur dessein, & mena contre Phraate, leur roi, une puissante armée. L'usurpation, que les Parthes venoient de faire des plus riches & des plus belles provinces de l'Orient, que ses ancêtres avoient toujours possédées depuis Alexandre le Grand, étoit pour lui une raison pressante, de réunir toutes ses forces pour les en chasser. Son

armée étoit de plus de quatre-vingt mille hommes, bien armés, bien disciplinés. Mais, l'attirail du luxe y avoit joint une si grande multitude de vivandiers, de cuisiniers, de pâtissiers, de confituriers, de comédiens, de musiciens, de femmes de mauvaise vie, qu'il y en avoit près de quatre fois plus que de soldats; car, on en faisoit monter le nombre à trois cens mille. Il peut y avoir ici de l'exagération; mais, quand on en rabatteroit les deux tiers, il resteroit encore une nombreuse suite de bouches inutiles. Le luxe étoit à proportion aussi grand que le nombre de ceux qui en étoient les ministres. L'or & l'argent brilloient par tout, jusque sur la chaussure des simples soldats. Les instrumens & les ustensiles de cuisine étoient d'argent, comme s'il se fût agi d'aller à un festin, & non pas à la guerre.

Antiochus eut d'abord de grands succès. Il battit Phraate en trois batailles. Il reprit la Babylonie & la Médie. Toutes les provinces de l'Orient, qui avoient autrefois appartenu à l'empire de Syrie, secouérent le joug des Parthes, & se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier Royaume. Hyrcan, prince des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition, & ayant eu sa part dans toutes les victoires, il revint chez lui, chargé de gloire, à la fin de la campagne & de l'année.

Le reste de l'armée passa l'hiver dans l'Orient. Le nombre prodigieux des troupes, y compris l'attirail, dont il a été parlé, les obligea de se disperser, & de s'écarter si fort les unes des autres, qu'elles ne pouvoient pas aisément se rejoindre, & former un seul corps pour se défendre, si on les attaquoit. Les habitans, qu'elles fouloient extrêmement dans tous leurs quartiers, pour se venger & se défaire de ces hôtes incommodes, à qui rien ne suffisoit, conspirérent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour, dans leurs quartiers, sans leur donner le tems de se rassembler, & la chose s'exécuta. Antiochus, qui avoit gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui; mais, il fut accablé par le nombre, & y périt lui-même, l'an 130 avant l'Ére Chrétienne. Tout le reste de l'armée fut, ou massacré dans ses quartiers le même jour, ou fait prisonnier; de sorte qu'à peine d'un si grand nombre d'hommes en échappa-t-il quelques-uns, pour aller porter en Syrie la triste nouvelle de cette boucherie. Elle y répandit un grand deuil & une grande consternation.

On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque rapporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour de chasse s'étant égaré, & se trouvant seul, il se retira dans la cabane de pauvres gens, qui le reçurent du mieux qu'il leur fut possible, sans le connoître. Pendant

le souper, lui-même ayant fait tomber la conversation sur la personne & sur la conduite du Roi, ils dirent que c'étoit d'ailleurs un bon Prince, mais que sa trop grande passion pour la chasse lui faisoit négliger les affaires de son Royaume, & qu'il s'en reposoit sur des courtisans, qui ne répondoient pas toujours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur le champ. Le lendemain sa suite étant arrivée à sa cabane, il fut reconnu pour ce qu'il étoit. Il raconta à ses officiers ce qui s'étoit passé la veille, & leur dit, comme par reproche : » Depuis » que je vous ai attachés à mon » service, je n'ai entendu la vérité sur ce qui me regarde, que » du jour d'hier. «

ANTIOCHUS GRYPUS, (a) *Antiochus Grypus*, Ἀντίοχος Γρυπὸς, fils d'Antiochus Sidete & de Cléopâtre, fille de Philométor. Il fut envoyé de bonne heure à Athènes, pour y recevoir une éducation convenable à son rang. Il y étoit encore, lorsque sa mere, l'an 123 avant J. C., ayant tué son frere aîne, le fit revenir. Dès qu'il fut arrivé, elle le déclara Roi ; mais, ce n'étoit qu'un vain titre. Elle ne lui donnoit aucune part aux affaires ; & comme ce Prince étoit fort jeune, n'ayant pas plus de vingt-ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque tems. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de Grypus, pris de son grand nez. Josephe l'appelle Philométor; & ce Prince, dans ses médailles, prenoit le titre d'Épiphane.

Antiochus épousa, l'année suivante, Tryphène, fille de Physcon, roi d'Égypte. Celui-ci lui envoya en même-tems une armée considérable, avec laquelle il défit Zébina, qui s'étoit établi dans la possession d'une partie de l'empire de Syrie, & l'obligea de se retirer à Antioche. Zébina fut pris peu de tems après, & mis à mort.

Après la défaite & la mort de cet ennemi, Antiochus, se sentant assez âgé, voulut commencer à gouverner par lui-même. L'ambitieuse Cléopâtre, qui voyoit par-là diminuer son pouvoir & éclipser sa grandeur, ne put le souffrir. Pour se rendre de nouveau maîtresse absolue de tout le gouvernement de la Syrie, elle résolut de se défaire d'Antiochus Grypus, comme elle avoit déjà fait de son frere Séleucus, & de donner la couronne à un autre fils qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidete; mais, elle périt par le poison qu'elle vouloit faire prendre au Roi, celui-ci l'ayant obligée de l'avaler elle-même. Ce Prince, après cela, mit bon ordre à ses affaires, & regna plusieurs années en paix & en tranquillité, jusqu'à ce que son frere Antiochus de Cyzique lui suscita des troubles; ce qui arriva l'an 114 avant J. C. Il voulut le

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 451. Just. L. XXXIX. c. 1. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 211, 212, 216, 224, 225.

faire empoisonner ; mais, son dessein fut découvert ; & le Cyzicénien, pour se défendre, fut contraint de prendre les armes, & de tâcher de faire valoir les prétentions qu'il avoit à la couronne de Syrie.

Cléopâtre, que Lathyre, roi d'Égypte, avoit été obligé de répudier, se voyant libre, se donna au Cyzicénien. Elle lui apporta en dot une armée, pour qu'il s'en servît contre son concurrent. Les forces se trouvant par-là à peu près égales, les deux freres en vinrent à une bataille, où Antiochus de Cyzique, ayant eu le malheur d'être défait, se retira ensuite à Antioche. Il y laissa sa femme, qu'il crut en sûreté, & s'en alla lever de nouvelles troupes, pour rétablir son armée. Mais, Antiochus Grypus alla aussi-tôt assiéger la Ville & la prit. Tryphène, sa femme, lui demanda instamment de lui mettre Cléopâtre sa prisonnière entre les mains. Quoique sa sœur de pere & de mere, elle étoit si excessivement indignée de ce qu'elle avoit épousé leur ennemi, & lui avoit donné une armée contr'eux, qu'elle vouloit lui ôter la vie. Antiochus Grypus fit tout ce qu'il put pour s'y opposer. Ses efforts furent inutiles. Sa femme envoya des soldats, qui lui ôtérent la vie de la manière la plus cruelle.

Cette mort ne demeura pas long-tems impunie. Le Cyzicénien revint, à la tête d'une nouvelle armée, livrer une seconde bataille à son frere, le défit, prit Tryphène, & lui fit souffrir les tourmens, que sa cruauté envers sa sœur avoit bien mérités. Antiochus Grypus fut obligé d'abandonner la Syrie au vainqueur. Il se retira à Aspende en Pamphylie ; ce qui lui fait donner quelquefois, dans l'Histoire, le nom d'Aspendien. Mais, un an après il revint dans la Syrie, & la regagna. Les deux freres partagérent ensuite cet empire entr'eux. Le Cyzicénien eut la Célésyrie & la Phénicie, & fit sa résidence à Damas. Grypus eut tout le reste, & demeura à Antioche. Tous deux donnoient également dans le luxe & dans plusieurs autres excès.

Antiochus Grypus épousa, dans la suite, Sélène, fille de Cléopâtre, reine d'Égypte, après que sa mere l'eut ôtée à son premier mari. Et comme cette Princesse lui avoit apporté un bon nombre de troupes avec de grosses sommes d'argent, il attaqua encore vigoureusement son frere. Sa mort arriva bientôt après ; c'est-à-dire, l'an 97 avant J. C. Il fut assassiné par Héracléon, un de ses vassaux, après avoir régné vingt-sept ans. Il laissa cinq fils. Séleucus, l'aîné de tous, lui succéda. Les quatre autres furent Antiochus & Philippe jumeaux, Démétrius Euchére, & Antiochus Dionysius, ou Denys. Ils furent tous Rois à leur tour, ou du moins prétendirent à la couronne.

ANTIOCHUS DE CYZIQUE, *ou* LE CYZICÉNIEN, *Antiochus Cyzicenus*, Ἀντίοχος Κυζικηνὸς, fils de Cléopâtre & d'Antiochus Sidete, naquit pendant que Démétrius étoit prisonnier chez les Par-

thes. (a) Quand Démétrius revint, & rentra en possession de ses États, après la mort d'Antiochus Sidete, sa mere, pour le mettre en sûreté, l'avoit envoyé à Cyzique, ville située sur la Propontide, dans la Mysie mineure, où il fut élevé par les soins d'un fidele eunuque, nommé Cratère, à qui elle l'avoit confié. De-là, vient le surnom de Cyzicénien, qu'on lui donne. Antiochus Grypus, son frere, étant monté sur le trône, voulut le faire périr par le poison. On découvrit son dessein. Et Antiochus le Cyzicénien, pour se défendre, fut obligé d'avoir recours aux armes, & tâcha de faire valoir les prétentions, qu'il avoit à la couronne de Syrie.

Ces troubles, dont on peut voir l'histoire, à l'article d'Antiochus Grypus, se terminérent par un partage de l'Empire entre les deux freres. Pendant qu'Antiochus de Cyzique consumoit ses forces contre son frere, ou qu'il s'endormoit après la paix, dans une lâche molesse, Hyrcan, chef des Juifs, augmentoit ses richesses & son pouvoir; & voyant qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part, il entreprit de réduire la ville de Samarie. Il envoya Aristobule & Antigonus, deux de ses fils, en former le siége. Les Samaritains demandérent du secours à Antiochus. Il y vint, à la tête d'une armée. Les deux freres sortirent de leurs lignes. Il y eut une bataille, où Antiochus fut battu, & poursuivi jusqu'à Scythopolis, & eut beaucoup de peine à se sauver. Les deux freres, après cette victoire, retournérent au siége, & pressérent la Ville si vivement, qu'elle fut obligée une seconde fois d'envoyer solliciter Antiochus de venir encore à son secours. Mais, il n'avoit pas assez de troupes, pour entreprendre de faire lever le siége. On en demanda à Lathyre, roi d'Égypte, qui accorda 6000 hommes, contre l'avis de sa mere Cléopâtre.

Quand les troupes auxiliaires d'Égypte furent arrivées, Antiochus les joignit avec les siennes. Il n'osa cependant venir attaquer l'armée, qui formoit le siége, & se contenta, par ses courses & par ses détachemens, de ravager le païs, pour faire diversion, & engager l'ennemi à lever le siége, afin d'aller défendre son propre païs. Mais, voyant que l'armée ennemie ne faisoit aucun mouvement, & que la sienne étoit fort diminuée, par la défaite de quelques partis, par la désertion, & par d'autres accidens, il crut que c'étoit trop exposer sa personne, que de demeurer avec une armée si affoiblie, & se retira à Tripoli.

Antiochus le Cyzicénien s'empara de la ville d'Antioche, quand Antiochus Grypus fut mort, & fit tous ses efforts pour enlever le reste du Royaume à ses enfans. Mais, Séleucus, l'aîné de tous, à qui il restoit quantité d'autres bonnes villes, se maintint contre lui,

(a) Just. L. XXXIX. c. 2. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 451. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 214, 216, 225, 226.

& trouva de quoi ſoûtenir ſes droits. Antiochus le Cyzicénien, qui vit que Séleucus ſe fortifioit tous les jours en Syrie, partit d'Antioche pour le combattre. Mais, ayant perdu la bataille, il fut fait priſonnier ; & on lui ôta la vie, l'an 94 avant J. C.

ANTIOCHUS EUSÉBE, *Antiochus Euſebes*, vel *Pius*, Ἀντίοχος Εὐσεβής, (a) fils d'Antiochus de Cyzique. Il étoit à Antioche, l'an 94 avant l'Ére Chrétienne, lorſque Séleucus prit cette Ville, ayant défait & tué Antiochus de Cyzique, ſon pere. Pour lui, s'étant ſauvé d'Antioche, il vint à Aradus, & s'y fit couronner Roi. Il marcha avec une armée conſidérable contre Séleucus, remporta ſur lui une grande victoire, & l'obligea de ſe renfermer dans Mopſueſtie, ville de Cilicie, & d'abandonner tout le reſte à la merci du vainqueur. Séleucus fut brûlé dans cette Ville, les habitans ayant mis le feu à ſa maiſon.

Antiochus & Philippe, les deux jumeaux, fils d'Antiochus Grypus, pour venger la mort de Séleucus, leur frere, menérent contre Mopſueſtie tout ce qu'ils purent ramaſſer de troupes. Ils prirent la Ville, la raſérent, & firent paſſer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans. Mais, au retour, Antiochus Euſébe les chargea près de l'Oronte, & les défit. Antiochus ſe noya, en voulant faire paſſer l'Oronte à ſon cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps conſidérable, qu'il groſſit bientôt après aſſez pour tenir encore la campagne, & diſputer l'Empire à Antiochus Euſébe.

Ce Prince, pour s'affermir ſur le trône, avoit épouſé Sélène, veuve d'Antiochus Grypus. Cette habile Princeſſe, quand ſon mari mourut, avoit ſçu ſe maintenir en poſſeſſion d'une partie de l'Empire, & elle avoit de bonnes troupes. Antiochus Euſébe l'épouſa donc pour augmenter par-là ſes forces. Lathyre, roi d'Égypte, à qui on l'avoit enlevée, pour ſe venger de ce nouvel outrage, fit venir de Cnide, Démétrius Euchère, le quatrième fils d'Antiochus Grypus, que l'on y élevoit, & l'établit Roi à Damas. Antiochus Euſébe & Philippe étoient trop occupés l'un contre l'autre, pour empêcher ce coup-là. Car, quoique, par ſon mariage, Antiochus Euſébe eût bien raccommodé ſes affaires, & augmenté ſa puiſſance, cependant, Philippe ſe ſoûtenoit encore ; & à la fin même, il défit ſi pleinement Antiochus Euſébe, dans une grande bataille, qu'il l'obligea d'abandonner ſes États, & de ſe réfugier chez les Parthes, qui avoient alors pour Roi, Mitridate II, ſurnommé le Grand. Ainſi, l'Empire de Syrie demeura partagé entre Philippe & Démétrius.

Deux ans après, Antiochus Euſébe, ſecouru par les Parthes, revint en Syrie, rentra en poſſeſſion d'une partie de ce qu'il avoit auparavant, & ſuſcita de nouvelles

(a) Appian. p. 118, 119. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 226, 227, 228.

affaires à Philippe. Quelques années après, ayant été chassé de ses États, par ses propres Sujets & par Tigrane, il se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours, caché dans l'obscurité. On dit qu'on lui donna le surnom d'Eusébe, ou Pieux, par raillerie, parce qu'il avoit épousé Sélène, qui, comme on l'a vu, avoit été femme d'Antiochus Grypus, son oncle, & par conséquent sa tante.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (a) fils d'Antiochus Grypus. Il avoit plusieurs freres, du nombre desquels étoient Philippe & Séleucus, l'aîné de tous. Celui-ci ayant été brûlé dans la ville de Mopsuestie, Antiochus & Philippe, pour venger sa mort, marchérent contre cette Ville, qui fut prise & rasée. A leur retour, ils furent attaqués par Antiochus Eusébe, qui les défit près de l'Oronte. Antiochus, en voulant passer ce fleuve à la nage, se noya, l'an 92 avant J. C.

ANTIOCHUS DENYS, *Antiochus Dionysius*, (b) Ἀντίοχος Διονύσιος. Il étoit le cinquième fils d'Antiochus Grypus. Il vint attaquer son frere Philippe, vers l'an 92 avant J. C. S'étant saisi de la ville de Damas, il s'y établit Roi de la Célésyrie, & s'y maintint pendant trois ans; après quoi il fut tué en combattant contre les Arabes.

ANTIOCHUS L'ASIATIQUE, *Antiochus Asiaticus*, (c) fils d'Antiochus Eusébe & de Sélène. On dit qu'il fut surnommé l'Asiatique, parce qu'il avoit été élevé en Asie, dans l'oisiveté, pendant que la guerre désoloit ses États. Il avoit un frere, nommé Séleucus. Quelques troubles, survenus en Égypte, ayant fait penser à leur mere, sœur de Lathyre, roi de ce pais, à prétendre à cette couronne, ses deux fils, Antiochus l'Asiatique & Séleucus, furent envoyés pour cet effet à Rome, l'an 73 avant J. C., solliciter le Sénat en sa faveur. Après deux années de séjour dans cette Ville, & de sollicitations inutiles, ils en partirent pour retourner dans leur Royaume. Antiochus voulut passer par la Sicile. Il y essuya une insulte, qu'on a peine à croire, tant elle est inouie, & qui montre combien Rome, dans les tems dont nous parlons, étoit corrompue; jusqu'à quel excès étoit montée l'avarice des Magistrats, qu'elle envoyoit dans les provinces; & quel horrible brigandage ils y exerçoient impunément, à la vue & au sçu de tout le public.

Verrès étoit pour lors Préteur en Sicile. Dés qu'il apprit l'arrivée d'Antiochus à Syracuse, comme il se doutoit bien, & qu'il avoit oui dire que ce Prince avoit avec lui beaucoup de choses rares & précieuses, il crut que c'étoit une riche succession, qui lui étoit échue. Il commence par lui envoyer des présens assez considérables, consistant en provisions de vin, d'huile & de bled. Puis, il

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 226.
(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 462. De Bell. Judaïc. pag. 715.
(c) Cicer. in Verr. L. VI. c. 53, 54. & seq. Just. L. XL. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 231, 232. & suiv.

l'invite à ſouper. La table étoit ſuperbement parée. Il étale ſur les buffets tous ſes vaſes les plus eſtimés, & il en avoit un grand nombre. Il fait préparer un repas ſomptueux & délicat, & a ſoin que rien n'y manque. En un mot, Antiochus en ſortit fort perſuadé de la riche magnificence du Préteur, & encore plus content de la réception honorable qu'il lui avoit faite. Il invite à ſon tour Verrès à ſouper. Il expoſe toutes ſes richeſſes, beaucoup de vaiſſelle d'argent, quantité de coupes d'or, enrichies de pierreries, ſelon l'uſage des Rois, & ſur tout ceux de Syrie. Entr'autres, il y avoit un très-grand vaſe pour mettre le vin, d'une ſeule pierre précieuſe. Verrès prend chacun de ces vaſes, l'un après l'autre, les loue, les admire; & le Prince voit, avec complaiſance, que le repas ne déplaît point au Préteur du peuple Romain.

Quand on ſe fut ſéparé, Verrès ne ſongea plus, comme l'événement le fit aſſez voir, qu'aux moyens de piller Antiochus, & de le renvoyer dépouillé de toutes ſes richeſſes. Il lui fait demander les plus beaux vaſes, qu'il avoit vus chez lui, ſous prétexte de les montrer à ſes ouvriers. Ce Prince, qui ne connoiſſoit point Verrès, les lui envoye ſans peine & ſans défiance. Le Préteur le fait encore prier de lui préter ce grand vaſe d'une ſeule pierre précieuſe, pour l'examiner, diſoit-il, plus exactement. Antiochus le lui envoye auſſi. Mais, voici le comble de la perfidie. Les deux Princes de Syrie, dont on vient de parler, avoient porté avec eux à Rome un luſtre d'une beauté ſingulière, & par les pierreries, dont il étoit enrichi, & par la perfection du travail. Ils avoient deſſein d'en orner le Capitole, qui avoit été brûlé pendant les guerres de Marius & de Sylla, & que l'on rebâtiſſoit alors. Mais, cet édifice n'étant pas encore achevé, ils ne voulurent pas l'y laiſſer, ni le faire voir à perſonne; afin que lorſqu'en ſon tems, il paroîtroit dans le temple de Jupiter, la ſurpriſe augmentât l'admiration, & que l'agrément de la nouveauté en relevât l'éclat. Ils prirent donc le parti de le remporter en Syrie, réſolus d'envoyer des Ambaſſadeurs offrir à Jupiter ce rare & magnifique préſent, avec beaucoup d'autres, lorſqu'ils ſçauroient que la ſtatue du Dieu auroit été placée dans ſon temple.

Verrès fut informé de tout cela, on ne ſçait comment; car, Antiochus, qui s'étoit chargé lui-même de ce luſtre, en partant de Rome, avoit eu grand ſoin de le tenir caché, non qu'il craignît, ou ſoupçonnât rien, mais afin que peu de perſonnes le viſſent, avant qu'il fût expoſé à la vue du peuple Romain. Le Préteur le lui demande, & le prie avec de grandes inſtances de le lui envoyer, marquant un grand deſir de l'examiner, & promettant de ne le laiſſer voir à perſonne. Le jeune Prince, qui joignoit à la candeur & à la ſimplicité de l'âge les nobles ſentimens de ſa naiſſance, étoit bien éloigné de le ſoupçonner d'aucun mauvais deſſein. Il

ordonne à ses officiers de porter secrétement chez Verrès, le lustre bien couvert ; ce qui fut exécuté. Dès que les enveloppes sont ôtées., & que le Préteur l'apperçoit, il s'écrie que c'est un présent digne d'un Prince, digne d'un Roi de Syrie, digne du Capitole ; car, il étoit d'un éclat éblouissant, par la quantité de pierreries, dont il étoit orné ; d'un travail si varié, qu'il sembloit que l'art le disputât à la matière ; & d'une telle grandeur, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il n'étoit pas fait pour parer les palais des hommes, mais pour orner un vaste & superbe temple. Les officiers d'Antiochus, ayant laissé au Préteur tout le tems de le considérer, se mettent en devoir de le remporter. Verrès leur dit qu'il veut l'examiner plus à loisir, & que sa curiosité n'est pas encore satisfaite. Il les engage à s'en aller, & à lui laisser le lustre. Ils s'en retournérent donc les mains vuides.

D'abord, Antiochus ne fut point allarmé, & ne forma aucun soupçon. Un jour se passe, deux jours, plusieurs jours, on ne rapporte point le lustre. Le Prince, alors, l'envoye demander au Préteur, qui remet au lendemain. On ne le rend point encore. Enfin, il s'adresse lui-même au Préteur, & le prie de le lui rendre. Qui le croiroit ? Ce lustre, qu'il sçavoit du Prince même, devoir être posé dans le Capitole, & être destiné pour le grand Jupiter, & pour le peuple Romain, Verrès prie instamment Antiochus de le lui donner. Antiochus s'en défendant, & sur le vœu qu'il en avoit fait à Jupiter, & sur le jugement que porteroient, de cette action, tant de nations, qui l'avoient vu travailler, & qui en sçavoient la destination, le Préteur emploie les menaces les plus vives. Mais, voyant qu'elles ne réussissoient pas mieux que les prieres, il ordonne sur le champ à ce Prince de sortir de sa province avant la nuit, & allégue pour raison qu'il sçavoit de bonne part, que des Pirates de Syrie devoient aborder en Sicile.

Alors, Antiochus, s'étant transporté dans la place publique, les larmes aux yeux, déclare à haute voix, devant une nombreuse assemblée de Syracusains, & prenant les dieux & les hommes à témoin, que Verrès lui a enlevé un lustre d'or, enrichi de pierres précieuses, qui devoit être placé dans le Capitole, pour être, dans cet auguste temple, un monument de son alliance & de son amitié avec les Romains ; qu'il se soucioit peu, & ne se plaignoit point des autres vases d'or & de pierreries, que Verrès avoit à lui ; mais, que de se voir arracher ce lustre, c'étoit pour lui un malheur & un affront, dont il ne pouvoit se consoler ; que quoique dans son intention & dans celle de son frere, ce lustre fût déjà consacré à Jupiter, cependant, il l'offroit, le donnoit, le dédioit, le consacroit tout de nouveau à ce dieu, en présence des citoyens Romains, qui l'entendoient, & qu'il prenoit Jupiter même à témoin de ses sentimens & de ses pieuses intentions.

Antiochus, étant retourné en

Asie, monta peu après sur le trône. Il regna sur une partie du païs l'espace de quatre ans. Pompée le dépouilla de son Royaume, pendant la guerre contre Mithridate, & réduisit la Syrie en province de l'empire Romain.

ROIS DE COMAGÈNE,

*portant le nom d'*ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS I, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*a*) premier roi de Comagène. Ce Prince fut vaincu par Pompée, après la défaite de Tigrane, roi d'Arménie, la quatrième année de la 178 Olympiade, & l'an 65 avant J. C. Mais, le vainqueur le traita avec beaucoup de générosité; & bien loin de lui ôter ses États, il lui donna encore Séleucie, ville de Mésopotamie. Antiochus, par reconnoissance, secourut Pompée dans la guerre civile contre César, & contre Pacorus, roi des Parthes, que Labienus avoit attiré jusque dans la Syrie.

Long-tems après; c'est-à-dire, l'an 38 avant J. C., Ventidius, lieutenant d'Antoine, assiégea, dans Samosate, Antiochus, qui lui offroit mille talens, & qui promettoit d'obéir aux ordres d'Antoine. Mais, il lui ordonna d'envoyer faire ses propositions à Antoine lui-même; car, il s'avançoit avec beaucoup de diligence, pour empêcher Ventidius de traiter avec Antiochus, voulant que du moins cet exploit fût sous son nom, & que tous les succès ne fussent pas attribués à Ventidius. Mais, le siége traînant en longueur, & les assiégés, qui n'espéroient plus de capitulation, ayant pris le parti de se défendre jusqu'à l'extrêmité, Antoine ne fit rien de considérable; & plein de honte & de repentir, il se trouva trop heureux de traiter avec Antiochus pour trois cens talens, & de lever le siége.

Antiochus, neuf ou dix ans après, fut mandé à Rome par ordre d'Auguste, & condamné au supplice, pour avoir assassiné un ambassadeur, que son frere envoyoit au Sénat, au sujet de quelques différends, qui étoient entr'eux.

ANTIOCHUS II, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*b*) quatrième roi de Comagène. Il remit la couronne dans sa famille, & mourut, sous l'empire de Tibère, lan 17 de J. C. Après sa mort, les nobles & la populace se divisérent en deux factions, les nobles voulant que leur païs fût gouverné en forme de province libre, & le menu peuple demandant un Roi. Dans ces circonstances, Antiochus III fut choisi, pour succéder à Antiochus II.

ANTIOCHUS III, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*c*) fils d'Antiochus II, & cinquième roi de Co-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 931. Appian. pag. 157, 244. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 344. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 10.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 42. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 620, 678. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 364.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 15, 16, 17; 290. *& suiv.* Tom. III. pag. 166, 341. *& suiv.*

magène. Ce païs avoit été réduit en province Romaine, par Germanicus, sous Tibère. Caius le rendit à Antiochus III, l'an de J. C. 37. Cet Empereur avoit beaucoup de confiance en lui; mais, il en abusoit, s'il est vrai, comme on le présume, qu'il lui donnoit des leçons de tyrannie. Quoiqu'il en soit, il fut dépouillé de ses États par ce même Empereur, qui les lui avoit donnés. Il les recouvra de nouveau sous l'empire de Claude. Du tems de Tibère, il avoit été chargé par Corbulon d'infester les régions voisines de son Royaume, c'étoit principalement l'Arménie. Antiochus exécuta l'ordre, & eut, pour récompense, une partie de cette contrée, quand les Romains en eurent fait la conquête.

Antiochus, l'an de J. C. 69, se déclara en faveur de Vespasien contre Vitellius. Depuis, il fournit des troupes aux Romains contre les Juifs, qu'il persécuta beaucoup à la prise de Jérusalem. Ce Prince, quelque tems après; c'est-à-dire, l'an de J. C. 72, s'étant rendu suspect à l'Empereur, comme entretenant des intelligences avec les Parthes, dans le dessein de se révolter, Césennius Pétus, gouverneur de Syrie, l'attaqua, & le dépouilla de ses États. La Comagène fut réduite en province Romaine, quoiqu'Antiochus eût deux fils, Épiphane & Callinique, qui, aussi-bien que lui, après diverses aventures, se retirerent à Rome, & y vécurent honorablement, mais dans une condition privée. Cette époque est le dernier terme de la puissance des Séleucides, s'il est vrai, comme on le conjecture avec beaucoup de probabilité, que les rois de Comagène descendoient des anciens rois de Syrie.

HOMMES DE LETTRES, du nom d'ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*a*) fils de Xénophane, étoit né à Syracuse en Sicile. Il florissoit vers l'an 416 avant J. C. Ce ne fut point un vulgaire Écrivain, selon Denys d'Halicarnasse. Il avoit composé en neuf Livres une histoire de la Sicile, qu'il commençoit à Cocale, roi des Sicans, & qu'il continua jusqu'à son tems. Il avoit écrit aussi une histoire très-curieuse de l'Italie, qu'il assuroit avoir composée sur les monumens les plus sûrs & les plus dignes de foi. Plusieurs Anciens citent divers endroits de cet ouvrage, & entr'autres, Festus, qui appelle mal à propos l'auteur Antigonus.

Au reste, cette histoire ne contenoit pas tous les païs, renfermés sous le nom d'Italie en général, mais seulement la Calabre. Antiochus nous l'apprend lui-même, dans un fragment, que nous a conservé Strabon. Quoique les affaires de la Calabre n'aient commencé à être liées avec celles des Romains, qu'après la mort d'Antiochus, cet

(*a*) Diod. Sicul. p. 322. Strab. p. 242, 252. *& alib. pass.* Pauf. pag. 628. Mém. de l'Acad. des Infcr. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 22, 23. Tom. VII. p. 304.

Historien avoit néanmoins parlé de Rome, dans un endroit cité par Denys; mais, il y suppose, contre la foi de toute l'antiquité, que la fondation de cette Ville a précédé la destruction de Troye.

Le même Historien, selon Pausanias, racontoit que les Liparéens étoient une colonie de Cnidiens, qui eut pour chef un homme de Cnide, nommé Pentathlus. Il a joûtoit que, chassés par les Élymes & les Phéniciens d'une Ville, qu'ils avoient bâtie auprès du promontoire de Pachynum en Sicile, ils allérent occuper des Isles, qu'ils trouvérent désertes, où dont ils chassérent les habitans.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος. (*a*) Celui-ci est appellé Antiochus d'Ascalon, parce qu'il étoit de cette ville. C'est le dernier des Philosophes Académiciens, dont l'histoire soit connue. Cicéron, dans le voyage qu'il fit à Athènes, fut enchanté de sa manière de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace; mais, il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car, Antiochus, après avoir soûtenu long-tems, avec force, les dogmes de la nouvelle Académie, qui rejettoit tout rapport des sens & même de la raison, & qui enseignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embrassé, tout d'un coup, les sentimens de la vieille Académie; soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens; soit, comme quelques-uns le pensoient, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomaque & de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Luculle, ce fameux Romain, autant connu par son goût merveilleux pour les sciences, que par son habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la secte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très-florissante par les écrits de Carnéade, que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'école étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philosophe avec un empressement extrême. Il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron ténoit le premier rang.

Diogène Laërce fait mention d'un autre Antiochus de Laodicée, qu'il dit avoir eté un Philosophe Sceptique. Athénée parle encore d'un autre, né à Alexandrie, qui fit une histoire des Poëtes critiqués par les comédiens de la moyenne comédie. C'est peut-être le même qui publia une histoire des choses fabuleuses, qu'on disoit être arrivées dans chaque Ville, dont Photius fait mention.

Un Sophiste d'Éges en Cilicie s'est aussi appellé Antiochus, vers l'an de J. C. 119. Il étoit disciple de Denys de Milet. Il avoit fait

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 519, 520, 862, 984. Cicer. Brut. c. 174. *& alib. passim.* Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 432.

une hiſtoire, dont Philoſtrate parle avec éloge, mais qui eſt perdue. On remarque qu'Antiochus employoit ſon bien à ſecourir ſa patrie, & ſur tout à acheter des bleds pour ceux qui en manquoient.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*a*) nom d'un comédien, dont il eſt parlé dans la troiſième ſatyre de Juvénal.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*b*) aventurier, Cilicien de nation. Il fit d'abord le métier de philoſophe Cinique, & dans cet état, il ne laiſſa pas de ſervir utilement les Empereurs, qu'il accompagnoit à l'armée. Dans des climats, où le froid ſaiſiſſoit les ſoldats, & les portoit à l'abattement, Antiochus, endurci au mal, ſe jettoit dans la neige, s'y rouloit, & ranimoit par ſon exemple le courage des troupes. Il fut magnifiquement récompenſé de ſes ſervices par Sévére, & par Caracalla lui-même. Devenu riche, il quitta la beſace & le bâton de Diogène; & ſa nouvelle fortune lui enflant le cœur, il forma apparemment quelque projet ambitieux, pour l'exécution duquel il ſe lia avec un certain Tiridate. Le ſuccès ne répondit point à leurs vœux, & ils allérent chercher leur ſûreté dans l'empire des Parthes.

Caracalla redemanda ces deux transfuges, menaçant de la guerre, ſi on ne les lui livroit. Cela contraignit le roi des Parthes de les rendre. Ce fut l'an de J. C. 216.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (*c*) autrement Xeuxis. C'eſt le titre d'un dialogue de Lucien, qui eſt comme une apologie de la façon d'écrire de cet Auteur, dont il y a déjà quelque choſe dans le traité, qui eſt intitulé: *Contre celui qui l'avoit appellé Prométhée.*

JUIFS, qui ont porté le nom d'ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος. C'étoit un Juif d'Antioche, fils du premier des Juifs de cette Ville. Il accuſa, en plein théatre, ſon pere & les autres Juifs, d'avoir voulu la nuit mettre le feu à la Ville. Le peuple d'Antioche ayant ouï cette accuſation, ſe jetta ſur tous les Juifs, qui étoient dans l'aſſemblée, & en tua un grand nombre. Mais, Antiochus, qui cherchoit moins à leur faire ôter la vie, qu'à leur faire abandonner leur religion, dit aux habitans d'Antioche, que pour diſtinguer ceux, qui étoient entrés dans le complot de brûler la Ville, de ceux qui étoient innocens, ils n'avoient qu'à les contraindre de ſacrifier à la manière des Gentils, & que tous ceux qui refuſeroient de le faire, étoient coupables du crime dont on les accuſoit.

Pluſieurs périrent dans cette occaſion, aimant mieux mourir, que ſacrifier aux idoles. Les autres

(*a*) Juven. Satyr. 3. v. 98.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 169, 170.
(*c*) Lucian. Tom. I. pag. 626. & ſeq.

apostasiérent, & sauvérent leur vie par un sacrilége. Cela arriva, vers l'an 35 après la Passion de J. C.

ANTIOCHUS, *Antiochus*, Ἀντίοχος, (a) pere de Numénius, qui fut député par Simon Maccabée vers ceux de Lacédémone, pour renouveller avec eux l'alliance des Juifs.

ANTION, *Antion*, (b) fils de Périphas & d'Astiagée. Il avoit plusieurs freres; mais, il fut le plus célebre de tous, pour avoir donné la naissance à Ixion.

ANTIOPE, *Antiope*, (c) Ἀντιόπη, fille d'Asopus, selon Homère. Ce Poëte écrit qu'elle se vantoit d'avoir dormi entre les bras de Jupiter, dont elle eut deux fils, Zéthus & Amphion. C'est la même qu'Antiope, fille de Nyctée. *Voyez* son article. C'est celui qui suit.

ANTIOPE, *Antiope*, (d) Ἀντιόπη, fille de Nyctée, roi de Thébes. Elle étoit célebre dans toute la Gréce pour sa rare beauté. On la disoit même fille non de Nyctée, mais du fleuve Asope, ou Asopus, qui arrosoit les terres des Platéens & des Thébains. S'étant laissé séduire par son amant, qu'elle disoit être Jupiter, elle fut obligée, pour se dérober à la colère de son pere, de se retirer chez Épopée, roi de Sicyone, qui l'épousa. D'autres disent que ce Prince l'enleva, voulant satisfaire, à quelque prix que ce fût, la passion qu'il avoit conçue pour elle. Les Thébains, bien résolus de venger cet affront, marchérent aussi-tôt contre lui. Le combat fut sanglant; Nyctée y reçut une blessure mortelle. Épopée remporta la victoire; mais, il fut blessé aussi. Nyctée, s'étant fait reporter à Thébes, & sentant sa fin approcher, laissa l'administration du royaume à son frere Lycus; car, le royaume appartenoit à Labdacus, son pupille, fils de Polydore, & petit-fils de Cadmus. Il donna aussi la tutelle du jeune prince à Lycus, mais en le conjurant de venger sa mort, de combattre Épopée avec de plus grandes forces, & de punir Antiope, si elle tomboit entre ses mains.

La mort d'Épopée, qui arriva bientôt après, mit fin à la guerre; car, Lamédon, qui lui succéda, remit Antiope entre les mains de Lycus. On la remena à Thébes; & ce fut en y allant, & près d'Éleuthére qu'elle se délivra de deux enfans, dont elle étoit grosse, sur quoi Asius, fils d'Amphiptolème fit les vers suivans:

La charmante Antiope eut pour pere Asopus,
Pour amant Épopée, & Jupiter lui-même;
Pour enfans deux héros, Amphion & Zéthus.

Il y avoit auprès d'Éleuthère, ou plutôt au de-là d'un temple de Bac-

(a) Maccab. L. I. c. 14. v. 22.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 315, 316.
(c) Homer. Odyss. L. XI. v. 259. & seq.
(d) Pauf. p. 72, 95, 568, 578, 673. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 133. & suiv.

chus, bâti par les habitans de cette Ville, une caverne, qui n'étoit pas grande, & auprès une fontaine d'eau froide. On dit qu'Antiope exposa dans cette caverne les deux jumeaux, qu'elle avoit mis au monde, & qu'un berger, les ayant trouvés, les démaillota & les lava dans la fontaine.

Lorsqu'Antiope fut en état d'être transportée, elle fut livrée à Dircé, femme de Nyctée, qui la traita pendant plusieurs années de la manière du monde la plus cruelle; mais, enfin ayant trouvé le moyen de s'échapper, elle alla chercher ses deux fils chez les personnes, à qui elle les avoit confiés; & ces deux Princes, étant entrés à main armée dans Thébes, tuérent Lycus, & attachérent Dyrcé à la queue d'un taureau indompté, qui la fit périr misérablement.

Dircé honoroit singulièrement Bacchus. Ce dieu indigné de la cruauté avec laquelle elle avoit été traitée, s'en vengea sur Antiope. On dit donc qu'Antiope perdit l'esprit, & que hors d'elle-même elle courut toute la Gréce. Phocus, fils d'Ornytion, & petit-fils de Sisyphe, l'ayant rencontrée par hazard la guérit, & l'épousa ensuite. De-là vient qu'ils eurent une commune sépulture.

ANTIOPE, *Antiope*, (a) Ἀντιόπη, l'une des Amazones, sœur d'Orythie. Lorsqu'Hercule vint faire une irruption dans le païs des Amazones, Antiope & Orythie partageoient la souveraine autorité. Mais, celle-ci étoit occupée à des guerres étrangères; de façon qu'Hercule, étant descendu sur le rivage, ne trouva qu'Antiope accompagnée par hazard d'un grand nombre de ses sujettes, qui ne s'attendoient pas qu'on dût venir les insulter jusque dans le sein de leur royaume. Cette surprise fut cause que peu d'entr'elles eurent le tems de s'armer, pour s'opposer à une irruption si soudaine, & qu'elles furent facilement vaincues. On en tua plusieurs. On en fit plusieurs prisonnieres. Antiope fut de ce nombre. Et on la donna à Thésée, roi d'Athènes, pour récompense de sa valeur; ce qui suppose que ce Prince fit le voyage du Pont-Euxin avec Hercule.

Mais, la plûpart, & sur tout Phérécyde, Hellanicus & Hérodote de Pont, assurent que Thésée fit ce voyage seul long-tems après Hercule, & qu'il prit cette Reine prisonnière; ce qui est beaucoup plus vraisemblable. Car, on ne lit pas que de tous ceux, qui l'accompagnoient à cette expédition, autre que lui, ait pris une Amazone. Bion raconte même que Thésée l'enleva par surprise; car, il dit que, comme les Amazones aimoient naturellement les hommes, bien loin de fuir Thésée, quand il entra en armes dans leur païs, elles allérent au-devant de lui, & lui offrirent des présens;

(a) Plut. Tom. I. pag. 12, 13. Just. L. II. c. 4. Diod. Sicul. p. 163. Pauf. pag. 3, 77. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 46, 47.

que Théſée invita celle, qui les portoit, à entrer dans ſon vaiſſeau, & qu'il mit tout auſſi-tôt à la voile.

Un certain Ménécratès, dans une hiſtoire, qu'il avoit faite de la ville de Nicée en Bithynie, diſoit que Théſée, emmenant avec lui Antiope, ſéjourna quelque tems dans ce lieu-là; que parmi ceux, qui l'accompagnoient, il y avoit trois jeunes Athéniens, qui étoient freres, Eunée, Thoas, & Soloon; que le dernier étant devenu amoureux d'Antiope, découvrit ſon ſecret à un de ſes camarades, qui alla, ſans différer, parler de ſa paſſion à cette Princeſſe; qu'elle rejetta fort loin ſes propoſitions; & que du reſte elle prit la choſe avec beaucoup de douceur & de ſageſſe. Car, elle ne fit aucun éclat, & n'en découvrit rien à Théſée.

Cependant, cet enlévement d'Antiope donna lieu à une guerre. Les autres Amazones vinrent attaquer les Athéniens dans leur païs. Mais, ceux-ci en firent un grand carnage. Le quatrième mois il y eut un traité, qui fut conclu par le moyen d'Antiope. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone, nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment près de Théſée; en mémoire de quoi on lui éleva ſur ſon tombeau la colomne qui étoit près du temple de la terre Olympique. Pour ce que le poëte de la Théſéïde écrit, que les Amazones entreprirent cette guerre pour venger l'affront que Théſée avoit fait à Antiope, en la quittant pour épouſer Phédre; & qu'Hercule les mit à mort, cela paroît trop ouvertement une fable & un conte fait à plaiſir. Il eſt certain que Théſée n'épouſa Phédre, qu'après la mort d'Antiope, dont il avoit eu un fils, nommé Hippolyte, ou, ſelon Pindare, Démophoon. Il y en a qui donnent à Antiope même le nom d'Hippolyte.

ANTIOPE, *Antiopa*, titre d'une piéce du poëte Pacuvius.

ANTIORUS, *Antiorus*, (a) Ἀντίωρος, fils de Licurgue. C'eſt le ſeul qu'ait laiſſé ce fameux Légiſlateur de Sparte. Encore mourut-il ſans laiſſer de poſtérité. Ainſi il fut le dernier de ſa race.

ANTIPARASTASE, *Antiparaſtaſis*, figure de Rhétorique, qui conſiſte en ce que l'accuſé apporte des raiſons, pour prouver qu'il devroit plutôt être loué que blâmé, s'il étoit vrai qu'il eût fait ce qu'on lui oppoſe.

ANTIPAS, *Antipas*, Ἀντίπας, (b) fils du grand Hérode, & d'une de ſes femmes, qui ſe nommoit Cléopâtre, & qui étoit de Jéruſalem. Hérode avoit déclaré Antipas ſon ſucceſſeur au royaume de Judée dans ſon premier teſtament; mais, enſuite il changea, & nomma Archélaüs, roi de Judée, ne donnant à Antipas que le

(a) Plut. Tom. I. pag. 59.

(b) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 599. & *ſeq.* Matth. c. 14. v. 3. & *ſeq.* Luc. c. 3. v. 19, 20. c. 23. v. 11. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 182. Tom. II. pag. 68. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 288. & *ſuiv.*

titre de Tétrarque de la Galilée & de la Pérée. Archélaüs étant allé à Rome pour y faire confirmer, par Auguste, le testament de son pere, Antipas y alla aussi. L'Empereur donna à Archélaüs la moitié de ce qui lui étoit assigné par le testament d'Hérode, avec la qualité d'Ethnarque, lui promettant qu'il lui accorderoit le titre de Roi, dès qu'il s'en seroit montré digne par sa vertu. Ses revenus étoient de 600 talens. Quant à Antipas, Auguste lui donna la Galilée & la Pérée, qui lui rapportoient 200 talens; enfin, il donna à Philippe, autre fils d'Hérode, la Batanée, la Trachonite, & l'Auranite, avec quelques autres places. Le tout lui faisoit un revenu de cent talens.

Antipas, qui prit depuis le nom d'Hérode, étant de retour en Judée, s'appliqua à orner & à fortifier les principales places de ses États. Il donna à Bethsaïde le nom de Juliade, en l'honneur de Julie, femme d'Auguste ; & à Cinnéréth, celui de Tibériade, en l'honneur de Tibère. Il avoit épousé la fille d'Arétas, roi d'Arabie, qu'il répudia, vers l'an de J. C. 33, pour épouser Hérodiade, sa belle-sœur, femme de son frere Philippe, qui étoit encore vivant. Saint Jean-Baptiste ne cessant de crier contre ce rapt & cet inceste, Antipas le fit arrêter, & mettre en prison dans le château de Maquéronte. Josephe prétend qu'Antipas n'avoit fait arrêter S. Jean, que parce qu'il attiroit trop de monde auprès de lui, & qu'il craignoit qu'il ne se servît de l'autorité, qu'il avoit acquise sur l'esprit du peuple, pour le porter à la révolte. Mais, Josephe a pris le prétexte pour la vraie cause. Les Évangélistes, mieux informés que lui, puisqu'ils étoient témoins oculaires de ce qui se passoit, & qu'ils connoissoient Saint Jean & ses Disciples d'une manière particulière, nous assurent que la véritable raison de la détention de S. Jean, fut la haine, que lui portoient Antipas & Hérodiade, à cause de la liberté avec laquelle il reprenoit leur mariage scandaleux.

La sainteté & la vertu de Saint Jean étoient telles, qu'Antipas même le craignoit, le respectoit, & faisoit beaucoup de choses en sa considération. Mais, sa passion pour Hérodiade l'auroit porté à le faire mourir, s'il n'eût été retenu par la crainte du peuple, qui regardoit Jean-Baptiste comme un prophéte. Comme on célébroit le jour de la naissance de ce Prince, la fille d'Hérodiade dansa au milieu de l'assemblée, & elle lui plut beaucoup; de sorte qu'il promit avec serment de lui donner tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle, à l'instigation de sa mere, lui dit : » donnez-moi présentement dans un bassin la tête de » Jean-Baptiste. « Antipas en eut de la peine ; néanmoins à cause de ses sermens, & de ceux qui étoient à table avec lui, il commanda qu'on la lui donnât, & il envoya décapiter Jean dans la prison. Sa tête fut apportée dans un bassin, & donnée à cette fille, qui la porta à sa mere.

Arétas, roi d'Arabie, pour se

venger de l'outrage qu'Antipas avoit fait à sa fille, en la répudiant, lui déclara la guerre, & le vainquit dans un grand combat. Les Juifs, selon Josephe, attribuérent la défaite de l'armée d'Antipas à la mort, qu'il avoit fait souffrir à Jean-Baptiste.

Quelques années après, Hérodiade, vit avec chagrin Agrippa, son frere, dans un rang supérieur à celui de son mari, qui n'étoit que Tétrarque, & qui ne pouvoit porter le diadême. Elle le força, malgré toute sa répugnance, d'entreprendre le voyage de Rome, pour demander à l'Empereur un titre semblable à celui d'Agrippa. C'étoit le titre de Roi que celui-ci avoit obtenu. Agrippa, instruit du projet d'Antipas, & ne pouvant l'accompagner, parce que sa présence étoit encore nécessaire dans son nouveau Royaume, envoya un affranchi de confiance à Caius, avec une lettre, où il accusoit Antipas d'entretenir des intelligences avec le Roi des Parthes, d'avoir fait des amas d'armes suffisans, pour armer soixante-dix mille hommes, & d'être entré dans la conspiration de Séjan, contre Tibère. Le Gouverneur de Syrie, ennemi d'Antipas, envoya de son côté des lettres, qui contenoient les mêmes faits.

Ces accusations avoient prévenu l'arrivée d'Antipas, de sorte que lorsqu'il se présenta devant l'Empereur, qui étoit alors à Baies, ce Prince, violent & soupçonneux, le fit arrêter, sans autre information, confisqua la Tétrarquie, & tous ses biens, & le relegua à Lyon.

C'est ce même Antipas, qui, au tems de la Passion de notre Sauveur, s'étant trouvé à Jérusalem, se railla de lui, lorsque Pilate le lui renvoya, le fit revêtir d'une robe blanche, & reconduire ensuite à Pilate, comme un roi ridicule, & dont l'ambition ne lui donnoit aucun ombrage. On ne sçait pas l'année de la mort d'Antipas; mais, il est certain qu'il finit ses jours en exil, aussi-bien qu'Hérodiade. Car, de Lyon, il fut relégué en Espagne, où il mourut.

ANTIPAS, *Antipas*, Ἀντίπας, (a) témoin fidele, ou martyr, dont il est parlé dans l'Apocalypse. On dit qu'il fut un des premiers Disciples du Sauveur, & qu'il souffrit le martyre à Pergame, dont il étoit Évêque. L'Église fait sa fête le 11 d'Avril. Ses actes portent qu'il fut brûlé dans un taureau d'airain.

ANTIPASTE, *Antipastus*, terme de poësie Latine. C'est un pied, composé de deux autres pieds; c'est-à-dire, d'un ïambe & d'un chorée; ce qui produit deux longues entre deux bréves, comme *sĕcūndārĕ*.

ANTIPATER, *Antipater*, (b) Ἀντίπατρος, fils d'Orgis, de l'isle de Thase dans la mer Égée. C'étoit un homme d'une grande considération parmi ceux du païs, & qui possédoit de grandes richesses. Lorsque les Thasiens reçurent l'ar-

(a) Apoc. c. 2. v. 13.

(b) Herod. L. VII. c. 118.

mée de Xerxès, au nom de leurs Villes, ſituées dans la terre ferme, Antipater dépenſa, pour un repas, quatre cens talens d'argent; ce qui fait plus d'un million, dans l'opinion de ceux qui évaluent le talent mille écus.

ANTIPATER LE MILESIEN, *Antipater Mileſius*, Ἀντίπατρος Μιλήσιος. (*a*) Il remporta le prix du Pugilat ſur les enfans. Il avoit ſa ſtatue à Olympie, auprès de celles de Thraſybule & de Timoſthène. Il étoit fils de Clinopator. Des Syracuſains, que Denys, tyran de Syracuſe, avoit envoyés à Olympie pour y ſacrifier à Jupiter, voulurent gagner Clinopator, & l'engager à dire que ſon fils étoit Syracuſain. Mais, Antipater, ſans faire cas de leurs offres, cria qu'il étoit de Milet, & fit graver ſur ſa ſtatue: » qu'Antipater, Miléſien de naiſſance, » avoit, le premier des Ioniens, » eu l'honneur d'une ſtatue à » Olympie, & Polycléte fut celui, qu'il employa à ce monument. «

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος. (*b*) Il étoit Cittien de nation. Démoſthène parle de lui dans une de ſes harangues.

PRINCES ET CAPITAINES, *qui ont porté le nom d'*ANTIPATER.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (*c*) fils d'Iolaüs, fut d'abord lieutenant de Philippe, & puis d'Alexandre le Grand. Lorſque ce Prince partit pour ſon expédition d'Aſie, vers l'an 334 avant J. C., Antipater demeura en Macédoine, pour gouverner ce païs en qualité de vice-Roi. Environ quatre ans après, Memnon, qui avoit été établi par Alexandre pour commandant dans la Thrace, ſe voyant une eſcorte conſidérable, & cherchant lui-même à ſe diſtinguer, fit révolter les Barbares de ces cantons; & ſe déclarant contre Alexandre, il lui fit une guerre ouverte. Antipater, chargé de défendre la Macédoine, paſſa auſſi-tôt dans la Thrace, & s'oppoſa aux entrepriſes de ce rebelle.

En ce même-tems, les Lacédémoniens, croyant l'occaſion favorable, ſe diſpoſérent auſſi à la guerre, en invitant auſſi les autres Grecs à recouvrer leur liberté. Le roi Agis étoit à la tête de cette eſpèce de conjuration. Dès qu'Antipater ſçut que les Grecs étoient

(*a*) Pauſ. pag. 346.
(*b*) Démoſth. pag. 953.
(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 636. Corn. Nep. in Eumen. c. 2, 3. *& ſeq.* In Phocion. c. 2. Diod. Sicul. pag. 570, 595, 596, 633. *& ſeq.* Juſt. L. IX. c. 4. L. XI. c. 7. L. XII. c. 1, 12, 14. L. XIII. c. 2, 5, 6. L. XIV. c. 2, 4. L. XVI. c. 1. Pauſ. pag. 45, 415. Plut. Tom. I. pag. 604, 693. *& alib. paſſim.* Q. Curt. L. IV. c. 1. L. V. c. 6. L. VI. c. 1. L. VII. c. 10. L. X. c. 7, 10. Strab. pag. 374, 433. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 567, 691, 692. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 29, 30. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 328, 422. Tom. VIII. pag. 158, 160. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 354. Tom. XVI. pag. 287.

assemblés, il termina, par les voies les plus courtes qu'il lui fut possible, la guerre qu'il faisoit en Thrace, & amena toutes ses troupes dans le Péloponnèse ; & prenant encore des soldats chez les Grecs, demeurés fideles aux Macédoniens, il forma une armée, qui ne montoit pas à moins de quarante mille hommes. Il se donna bientôt une bataille très-vive, où le roi Agis fut tué lui-même, & où les Lacédémoniens soûtinrent encore très-courageusement, après sa mort, tout l'avantage qu'ils avoient sur leurs ennemis. Mais, enfin leurs alliés ayant reculé les premiers, ils cédérent eux-mêmes la victoire, & s'en revinrent à Sparte. Ils perdirent en cette bataille plus de cinq mille trois cens hommes, tant alliés que Spartiates. Antipater y laissa aussi trois mille cinq cens des siens.

Dans la suite, Antipater fut mandé auprès d'Alexandre. Il y avoit long-tems que ce Prince étoit fatigué des plaintes de sa mere & d'Antipater, qui ne pouvoient s'accorder. Elle accusoit Antipater d'aspirer à la tyrannie; & l'autre se plaignoit de l'humeur aigre & intraitable d'Olympias, & avoit souvent écrit qu'elle ne se conduisoit pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son gouvernement. Et c'est peut-être pour cela qu'il eut part à la mort du Roi. On avoit du moins de violens soupçons sur son compte ; & certainement les circonstances, où il se trouvoit, autorisoient ces soupçons. Ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais il ne put se laver de cette tache, & que tant qu'il vécut, les Macédoniens le détestérent comme le traître qui avoit empoisonné Alexandre.

Après la mort de ce Prince, Antipater, qui eut en partage les mêmes provinces, dont il avoit eu ci-devant le gouvernement, ayant appris que les Grecs alloient tomber sur lui tous ensemble, laissa Sippa pour commander en Macédoine, avec un nombre de soldats, qu'il le chargea d'augmenter le plus qu'il pourroit en son absence ; car, pour lui, il se voyoit obligé d'emmener treize mille hommes de pied & six cens cavaliers ; & la Macédoine étoit alors assez pourvue de gens de guerre, vu le grand nombre de ceux, dont Alexandre s'étoit fait suivre en Asie. Ces mesures prises, Antipater passa de la Macédoine en Thessalie, se faisant côtoyer par la flotte, dont le feu Roi s'étoit servi pour faire transporter dans son Royaume les trésors des rois de Perse, & qui étoit composée de cent dix galéres. Les Thessaliens, d'abord amis d'Antipater, lui avoient fourni un assez grand nombre de leurs meilleurs cavaliers ; mais, gagnés ensuite par les Athéniens, ils se donnérent à Léosthénès, & combattirent sous ses enseignes pour la liberté générale de la Gréce. Ces transfuges donnérent une grande supériorité à l'armée Athénienne sur celle de Macédoine ; de sorte qu'Antipater défait, ne pouvant plus se remettre sur pied, & n'o-

ſant plus même retourner dans la capitale de ſon gouvernement, choiſit Lamia en Theſſalie pour ſa retraite. Là, il raſſembla les débris de ſon armée; il rétablit les murailles de la Ville; il fit des proviſions d'armes & de vivres, & il attendoit les ſoldats, qui devoient encore revenir de l'Aſie. Les Athéniens en formérent le ſiége. L'attaque fut très-vive, & la réſiſtance non moins vigoureuſe; mais, il fallut enfin ſe rendre à diſcrétion.

Ce malheur n'abattit pas le courage d'Antipater. Ayant trouvé, par ſon adreſſe, le moyen de rompre la ligue, que les Grecs avoient formée contre lui, il ſe prépara à attaquer les Athéniens, qui étoient demeurés ſeuls. Au reſte, ces peuples, qui ſe voyoient abandonnés de tous leurs alliés, étoient tombés dans une grande incertitude; & nommant tous l'orateur Démadès, ils diſoient que rien n'étoit plus preſſé que d'envoyer demander eux-mêmes la paix à Antipater. Mais, Démadès, appellé en forme dans l'aſſemblée, ne voulut pas y comparoître. On l'avoit ſurpris trois fois en contravention; & par-là il lui étoit interdit, ſuivant les loix, de donner ſon avis publiquement. Mais, abſous par le peuple, il fut auſſi-tôt nommé ambaſſadeur, avec Phocion & quelques autres.

Antipater, ayant écouté leurs propoſitions, leur répondit qu'il n'accorderoit aucune paix aux Athéniens, qu'ils ne le laiſſaſſent ſeul arbitre de toutes les conditions. Il alléguoit que les Grecs, le tenant lui-même dans Lamia, avoient mis au même prix la paix, qu'il leur demandoit en ce temslà. Le peuple, qui ne ſe trouvoit pas alors en état de ſe défendre, fut obligé de céder l'autorité & l'adminiſtration même de leur Ville à Antipater, qui, uſant avec modération & avec bonté de ſon pouvoir, la leur rendit, ſans avoir touché à leurs poſſeſſions & à leurs tréſors. Il y fit néanmoins un changement aſſez conſidérable; ce fut d'y détruire la pure démocratie, & de régler, par la meſure des biens, le droit de participer à l'autorité publique, auquel droit on ne pourroit parvenir, qu'en prouvant qu'on poſſédoit plus de deux mille dragmes. Il regardoit tous ceux dont le bien n'alloit pas au moins à cette ſomme, comme des gens, qui n'avoient intérêt qu'à mettre du trouble dans une Ville, ou à lui attirer la guerre. Il offrit à ces derniers une retraite & une habitation dans la Thrace, s'ils le vouloient. Il y en eut vingt-deux mille au moins, qui acceptérent cette tranſmigration. Après quoi ceux, qui firent preuve de la ſomme preſcrite, entrérent dans l'adminiſtration de la ville & de la province, qu'ils gouvernérent ſuivant les loix de Solon. Antipater leur laiſſa à tous la jouiſſance de leurs biens; mais, ils furent obligés d'accepter une garniſon, dont le capitaine s'appelloit Ménillus, pour empêcher toute innovation dans le gouvernement.

Tout le poids de la colère d'Antipater tomba principalement ſur Démoſthène, Hypéride, & quel-

ques autres Athéniens, qui les avoient suivis. Quand il sçut qu'ils s'étoient dérobés à sa vengeance par la fuite, il envoya après eux des gens pour les reprendre. Himère fut arraché du temple, où il s'étoit réfugié, & conduit à Antipater, qui le fit mourir, après lui avoir, dit-on, coupé la langue. Pour Démosthène, voulant éviter la vengeance de son ennemi, il s'empoisonna dans le lieu, où il se tenoit renfermé. Cette campagne étant finie, Antipater reprit le chemin de la Macédoine, pour y faire la célébration du mariage de Phila, sa fille, avec Cratère, qui avoit été aussi un des principaux officiers d'Alexandre.

L'an 322 avant J. C., mourut Perdiccas, roi de Macédoine. Antipater fut pourvu du gouvernement du Royaume par les Macédoniens, qui lui donnérent une puissance absolue. Étant venu peu de jours après à Triparadis, il découvrit la conspiration de la Reine, qui cherchoit à animer les Macédoniens contre lui. Il s'éleva, à cette occasion, un grand tumulte dans les troupes; mais, Antipater les appaisa par un discours public, qu'il leur tint, & par lequel il contraignit Eurydice à demeurer en repos & dans le silence. Il fit ensuite un nouveau partage des Satrapies. Antipater, bientôt après, tomba dans une maladie violente, dont son grand âge augmentoit beaucoup le danger, & dont il mourut en effet, âgé d'un peu plus de 80 ans, l'an 321 avant J. C. Étant au lit de la mort, il nomma pour tuteur des Rois & pour commandant général Polysperchon, le plus ancien capitaine, qui eût servi sous Alexandre, & le plus estimé dans la Macédoine. Il ne laissa, à son propre fils Cassandre, que la seconde place de l'Empire, sous le nom de Chiliarque, ou commandant de mille hommes.

On dit qu'Antipater avoit de l'esprit; qu'il aimoit les sciences, qu'il avoit pris les leçons d'Aristote; que, dès son enfance, il avoit reçu une bonne éducation par les soins d'Iolaüs, son pere; qu'en un mot, il avoit laissé une histoire & deux livres de lettres. Mais, on remarque néanmoins que sa cruauté envers les orateurs Grecs, après la prise d'Athènes, fut l'époque de la décadence des lettres dans ce païs.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (a) fils de Cassandre & de Thessalonice, épousa la fille de Lysimachus, roi de Thrace. Il avoit deux freres, Philippe & Alexandre. Après la mort de Cassandre & de Philippe, qui ne survécut pas long-tems à son pere, Antipater assassina sa mere Thessalonice, qui le conjuroit vainement de ne point plonger le poignard dans un sein, qui l'avoit nourri. Il fondoit le prétexte de son parricide sur l'opinion qu'il avoit, qu'elle s'étoit trop décla-

(a) Just. L. XVI. c. 1, 2. Pausf. p. 553. Plut. Tom. I. p. 386. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 161, 162. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 175. Tom. XIII. pag. 27.

rée en faveur d'Alexandre, dans le partage que ses freres & lui firent des états de Cassandre, leur pere. Tout le monde trouva le crime d'Antipater d'autant plus détestable, qu'il ne paroissoit point qu'il y eut eu de la mauvaise foi dans la conduite de sa mere. Et d'ailleurs il n'y a point de raisons, quelque justes qu'elles puissent paroître, qui soient capables de donner quelque couleur à un forfait aussi noir que l'est celui d'un parricide.

Alexandre impatient de venger le sang de sa mere, & de déclarer la guerre à celui, qui l'avoit versé, appella à son secours Démétrius, qui y vola dans l'espérance d'envahir lui-même la Macédoine. Mais, Lysimachus, à qui l'approche de Démétrius donnoit de la crainte, conseilla à son gendre Antipater de rentrer plutôt en grace avec son frere, que de souffrir que ce Prince ouvrît l'entrée de leurs États à l'ennemi de leur pere. Démétrius ayant eu vent de la réconciliation qu'on ménageoit entre les deux freres, tua Alexandre en trahison, s'empara de la Macédoine, & en chassa Antipater. Celui-ci alla chercher une retraite dans la Thrace, chez son beau-pere, qui le fit périr peu de tems après. Suivant Pausanias, Antipater fut tué par Alexandre, son frere, qui vouloit venger par-là le meurtre de sa mere. Cela se passoit, l'an 294 avant l'Ére Chrétienne.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, fils d'un frere de Cassandre. Ptolémée Céraune ayant été tué la première année de la 125e Olympiade, 280 ans avant J. C., son frere Méléagre lui succéda au royaume de Macédoine, & soûtint la guerre durant deux ans. Ensuite, on proclama roi Antipater. Il avoit à peine regné quarante-cinq jours, qu'on mit la couronne sur la tête de Sosthénes, qui étoit un vaillant capitaine.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (*a*) fils de Séleucus Céraune, & neveu d'Antiochus le Grand. L'an 190 avant J. C., il fut envoyé en ambassade avec Zeuxis, ancien gouverneur de Lydie, vers P. Scipion, qui étoit à Sardes, où il avoit joint le consul Romain. L'objet de l'ambassade étoit de traiter de la paix avec les Romains. Les ambassadeurs s'adresserent d'abord à Euménès, roi de Pergame, qu'ils croyoient le plus opposé de tous à la paix, à cause des anciens démêlés, qu'il avoit eus avec Antiochus. Mais, l'ayant trouvé plus traitable qu'ils ne l'avoient espéré, ils allérent trouver P. Scipion, qui les présenta au Consul. Ce général assembla tout son Conseil pour leur donner audience; & lorsqu'il les eut introduits, Zeuxis prononça un long discours. Mais, on n'eut pas d'ailleurs de peine à leur accorder ce qu'ils demandoient, puisqu'ils avoient ordre d'en passer par tout ce qu'il plairoit aux Romains.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 45. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 250.

Ainsi, il ne fut plus question que d'envoyer des ambassadeurs à Rome ; c'est ce que l'on fit dès l'année suivante.

Antipater fut le chef de cette nouvelle ambassade. Quand on lui eut donné audience, Antipater, suivant la pratique de ceux qui demandent grace, avoua franchement la faute du Roi, son maître, & conjura les Sénateurs d'oublier ses égaremens, dont il étoit assez puni, pour ne se souvenir que de leur clémence, & de vouloir bien ratifier la paix aux conditions, que leur général, L. Scipion, les avoit dictées. Le Sénat y consentit, & quelques jours après, le peuple confirma le tout par un décret. Le traité de paix fut conclu solemnellement dans le Capitole entre le Sénat & le peuple Romain d'une part, & Antipater, chef de l'ambassade, & neveu d'Antiochus, de l'autre.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (*a*) lieutenant de Persée, roi de Macédoine. Il fut tué dans un combat contre les Romains, l'an 171 avant J. C.

JUIFS, *qui ont été appellés du nom d'Antipater.*

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (*b*) fils de Jason, fut député, avec Numénius, fils d'Antiochus, par Simon Maccabée, pour renouveller l'alliance de Juifs avec les Lacédémoniens.

ANTIPATER, *Antipater*; Ἀντίπατρος, (*c*) fils d'Antipas, ou d'Antipater, & pere d'Hérode le Grand. Il étoit Iduméen de race, & Juif de religion, de même que tous les autres Iduméens, depuis qu'Hyrcan les eut obligés à embrasser le Judaïsme. Comme il avoit été élevé à la cour d'Alexandre Jannée, & d'Alexandra sa femme, qui regna après lui, il s'étoit emparé de l'esprit d'Hyrcan, leur fils aîné, dans l'espérance de s'élever, par sa faveur, lorsqu'il parviendroit à la couronne. Mais, quand il vit toutes ses mesures rompues, par la déposition d'Hyrcan, & le couronnement d'Aristobule, de qui il n'avoit rien à espérer, il employa toute son habileté & tous ses soins à faire remonter Hyrcan sur le trône. La chose se termina par un accommodement, qui fut qu'Aristobule auroit le titre de Roi & de grand-Prêtre, & qu'Hyrcan demeureroit en repos dans sa maison, & jouiroit tranquillement de ses biens.

Antipater, craignant la puissance & l'humeur entreprenante d'Aristobule, ne cessa d'animer contre lui les plus puissans d'entre les Juifs, & de solliciter Hyrcan à rentrer dans ses priviléges, dont Aristobule l'avoit injustement dépouillé. Il lui fit même entendre que sa vie n'étoit pas en sûreté à Jérusalem, & il lui offrit de lui procurer une retraite assurée auprès d'Arétas, roi d'Arabie. Quoique l'humeur lente & paresseuse

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 66.
(*b*) Maccab. L. I. c. 14. v. 22.
(*c*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 469. *& seq.* De Bell. Judaïc. pag. 717, 718. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 259. *& suiv.*

d'Hyrcan eût de la peine à se déterminer, Antipater le tourna de telle manière, qu'enfin il résolut de se retirer en Arabie auprès d'Arétas.

Cependant Pompée, étant venu en Syrie, Hyrcan & Aristobule allérent à Damas pour lui représenter leurs raisons. Antipater y soûtint fortement le parti d'Hyrcan. Pompée, sans se déclarer ouvertement, ni pour l'un, ni pour l'autre, les renvoya, & leur dit qu'il iroit incessamment dans leur païs, pour terminer leur différend. Il y vint en effet, prit Jérusalem, & emmena Aristobule & ses enfans prisonniers à Rome. Mais, Alexandre, fils d'Aristobule, s'étant échappé des mains de ceux, qui le conduisoient, revint en Judée, & y auroit causé de nouveaux troubles, si Antipater, avec les soldats Romains, qui étoient dans la province, ne s'étoit opposé à lui.

Pendant la guerre, que Jules César fit en Égypte, Antipater lui rendit de très-grands services, en accompagnant Mithridate le Pergaménien, qui lui amenoit du secours de la Syrie. Il engagea les Juifs d'Égypte à se déclarer pour lui, & à lui rendre tous les secours, dont ils étoient capables. A la bataille, qui se donna dans le Delta, Antipater commanda l'aîle gauche, & secourut si à propos Mithridate, qui commandoit l'aîle droite, que sans lui la bataille auroit été perdue. César sçut si bon gré à Antipater du service important, qu'il lui avoit rendu dans cette occasion, qu'il accorda à Hyrcan la qualité de grand-Prêtre, & qu'il offrit à Antipater tel gouvernement qu'il voudroit, & lui donna l'intendance de la Judée. Il permit aussi à Hyrcan de rétablir les murs de Jérusalem, à la priere d'Antipater, & en fit expédier un rescrit fort honorable à Hyrcan & à la nation des Juifs.

Dès qu'Antipater fut de retour à Jérusalem, il travailla à rebâtir les murailles de la ville, que Pompée avoit fait abattre, & fit donner à Phasaël, son fils aîné, le gouvernement de Jérusalem & de ses dépendances, & à Hérode, qui étoit aussi son fils, mais qui n'avoit alors qu'environ quinze ans, le gouvernement de la Galilée. Après la mort de Jules César, Cassius, un de ses meurtriers, vint en Judée, & exigea de grandes sommes de la province. Antipater, en habile politique, fit ensorte que ses deux fils, Hérode & Phasaël, fussent des plus diligens à fournir ce qu'on exigeoit d'eux. Il fournit même cent talens du sien, pour achever les sommes, qu'il falloit; ce qui lui gagna l'affection des Romains. Mais, Malichus, qui avoit été employé à la levée de ces deniers, conçut une telle jalousie contre Antipater, qu'il résolut de le faire mourir. Antipater s'en défia, & amassa quelques troupes, pour se mettre en état de se défendre. Malichus assura, avec de grands sermens, qu'il n'avoit formé aucun mauvais dessein contre Antipater, & feignit même de se reconcilier avec lui, par l'entremise de Marc, gouverneur de Syrie.

Mais, ce n'étoit que pour mieux cacher ses piéges. Il corrompit un Échanson d'Hyrcan, & l'engagea à donner à Antipater une coupe empoisonnée, lorsqu'il seroit à table chez ce Prince. Antipater mourut l'an 39 avant J. C.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (*a*) fils d'Hérode le Grand, & petit-fils d'Antipater, dont il est parlé dans l'article précédent, étoit né de Doris, première femme d'Hérode. Ce Prince lui fit épouser la fille d'Antigonus, à qui Antoine avoit fait trancher la tête à Antioche. Comme la mere d'Antipater n'étoit pas d'une noble extraction, & qu'il étoit né en outre, tandis qu'Hérode n'étoit encore que simple particulier, on les tint, lui & sa mere, assez long-tems éloignés de la cour. Hérode ne se détermina à y rappeller Antipater, que lorsqu'il se fut apperçu qu'Alexandre & Aristobule, deux autres fils, qu'il avoit eus de Mariamne, de la race des Asmonéens, parloient d'une manière à lui donner du soupçon & de la défiance de leur soumission à ses volontés, & lorsqu'on les lui eut rendu suspects, par les mauvais rapports qu'on lui fit de leurs discours & de leur conduite.

Hérode commença alors à traiter Antipater avec beaucoup de distinction, & lui faire espérer qu'il pourroit le déclarer son successeur au Royaume. Il le mena avec lui, lorsqu'il alla voir Agrippa, qui s'en retournoit à Rome. Il le lui recommanda, & le pria de le présenter à Auguste, & de lui procurer l'honneur de ses bonnes graces. Dès qu'Antipater se vit ainsi préféré à ses freres, il ne songea plus qu'à les faire périr, afin qu'il ne trouvât plus de compétiteurs, qui pussent lui contester la royauté. Il les accusa, quoique absent, devant Hérode; & ce Prince, déjà indisposé contr'eux, les mena à Rome, pour les accuser lui-même devant Auguste. Mais, cet Empereur les reconcilia avec leur pere; de sorte qu'Hérode les ramena de Rome avec Antipater. A son retour, il assembla le peuple dans le temple, & lui déclara que ses fils regneroient après lui, selon cet ordre, premièrement Antipater, puis Alexandre & Aristobule.

Antipater, plein d'ambition, remplit bientôt le Palais d'Hérode de troubles & de frayeurs, par ses calomnies contre ses freres. Hérode, qui lui avoit donné toute sa confiance, écouta ses accusations avec d'autant moins de défiance, qu'Antipater feignoit souvent de prendre leur parti, & de les défendre devant le Roi contre ceux, qui en disoient du mal. Enfin, il vint à bout de les perdre; & ils furent étranglés à Sébaste par ordre d'Hérode, un an avant la naissance de J. C. Après cela il ne restoit plus à ce malheureux que de faire encore mourir son pere, pour porter

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 554, 555. *& seq.* De Bell. Judaïc. pag. 749, 751. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 492. Tom. XI. pag. 53. Tom. XXI. pag. 280, 282. *& suiv.*

plutôt le diadême. Il forma donc contre lui une conspiration avec Phéroras, son oncle; c'est-à-dire, le frere d'Hérode. Quelques-uns des conjurés furent découverts, & punis. Le Roi défendit à Antipater d'avoir aucun commerce avec Phéroras; mais, Antipater n'eut aucun égard aux défenses de son pere. Craignant donc les effets de son ressentiment, il trouva le moyen de se faire envoyer à Rome auprès d'Auguste.

Pendant son absence, qui ne fut que de sept mois, Phéroras tomba malade, & mourut avec de violens soupçons de poison. Hérode, qui s'étoit rendu auprès de lui, voulut éclaircir ces soupçons; & sur quelques indices, il fit arrêter sa belle-sœur. Les esclaves de l'un & de l'autre furent appliqués à une question très-rude. La violence des tourmens les fit parler; on découvrit qu'il y avoit un complot pour empoisonner Hérode lui-même; que sa femme Malthacé entroit dans le complot, & qu'Antipater avoit envoyé de Rome le poison, qui lui étoit destiné. On intercepta même des lettres de ce Prince, avec de nouveau poison, qu'il envoyoit, en cas que le premier n'eût pas été assez fort.

Les informations se firent avec un tel secret qu'Antipater, qui n'étoit pas aimé, ne fut instruit de rien. Il n'apprit même la mort de Phéroras que dans le moment qu'il s'embarquoit pour revenir en Judée. Il ignora toutes les suites de cette mort, & ne fut instruit de la répudiation de sa mere, que dans la Cilicie, où il relâcha. Mais, la cause ne lui en fut pas connue. Il la regarda comme l'effet d'une brouillerie domestique, que sa présence feroit cesser. L'ignorance où il étoit de tout ce qui se passoit, continua jusqu'au moment de son entrée au palais, où les ordres étoient donnés pour l'arrêter. Il fut conduit sur le champ devant son pere, avec lequel étoit Quintilius Varus, gouverneur de Syrie, au moins depuis l'année précédente, & qu'Hérode avoit prié d'assister au jugement de son fils. Les preuves étoient si précises, qu'Antipater ne leur put rien opposer. Il fut mis aux fers; & sur le champ Hérode dépêcha à Rome, pour instruire Auguste du crime de son fils, & pour sçavoir quelle étoit sa volonté. Pendant le voyage des députés, on surprit des lettres d'Acmé, Juive de naissance, & affranchie de Livie, auprès de qui elle avoit beaucoup de crédit. Acmé rendoit compte à Antipater des mesures qu'elle avoit prises, pour rendre Salomé, sœur d'Hérode, suspecte à ce Prince; & elle lui envoyoit même le modele d'une lettre, qu'on devoit écrire au nom de Salomé contre les intérêts d'Hérode, & qui devoit lui être renvoyée par Auguste. De nouveaux députés partirent pour aller rendre compte à l'Empereur de cette nouvelle intrigue.

Cependant, Hérode fut attaqué d'une maladie dangereuse, accompagnée de douleurs aigues, dont les atteintes aigrirent encore son humeur cruelle & sanguinaire. La

joie que lui donnérent les lettres, qu'il reçut de Rome, par lesquelles Auguste le laissoit maître du sort de son fils, calma un peu ses douleurs. Mais, elles le reprirent bientôt après avec tant de violence, qu'il voulut se tuer lui-même. Le tumulte que causa cet accident dans le palais, fit croire qu'il étoit mort. Antipater voulut profiter de ce moment, pour gagner ses geoliers; mais, ils furent incorruptibles, & allérent sur le champ en instruire Hérode, qui, devenant furieux à cette nouvelle, ordonna à un de ses gardes de poignarder Antipater dans sa prison; ce qui fut exécuté sur le champ, l'année qui suivit celle de la naissance de J. C. Hérode ne survécut que cinq jours à son fils.

(*a*) Il est encore fait mention de quelques Juifs, ayant nom Antipater. 1.° Un surnommé Gadias, grand ami d'Hérode le Grand, qui le fit pourtant mourir avec Délithée, Lysimachus, & Gostohare, pour un faux rapport, que lui fit Salomé, sa sœur. 2.° Un autre, qui étoit Samaritain & intendant de la maison d'Antipater, fils d'Hérode le Grand. Cet officier étant à la question, accusa son maître d'avoir mis, entre les mains de Phéroras, un poison mortel, que Theudion, frere de la reine Doris, avoit envoyé d'Arabie par Antiphilus, dans le tems que son maître se tenoit à Rome, pour n'être pas soupçonné de ce crime. 3.° Un autre, fils de Salomé, & mari de Cypros, fille d'Hérode le Grand, & de la reine Mariamne. C'étoit un homme très-éloquent, & ennemi mortel d'Archélaüs, contre lequel il plaida devant Auguste, pour avoir le royaume de Judée. Ce Prince ne décida rien.

HOMMES DE LETTRES, connus sous le nom d'ANTIPATER.

ANTIPATER, *Antipater*; Ἀντίπατρος, (*b*) natif de Tharse, étoit un Philosophe de la secte Stoïcienne. Il florissoit 140 ans avant J. C. Un peu avant sa mort, il repassa dans son esprit tous les honneurs, qui lui étoient arrivés pendant sa vie; & il n'oublia pas même l'heureux voyage, qu'il avoit fait par mer à Athènes, comme mettant en ligne de compte jusqu'aux moindres faveurs de la fortune, sans en oublier une seule, & les conservant chérement jusqu'à la fin dans sa mémoire, qui est pour l'homme sage le plus assuré trésor, où il puisse conserver & mettre en dépôt tous les biens, qu'il a reçus; au lieu que les ingrats & les insensés laissent périr & couler, avec le tems, tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable. C'est la réflexion de Plutarque.

On ne doute point que cet Antipater ne soit le même, dont Diogène Laërce a fait mention dans la vie de Zénon. Strabon le

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 588, 766, 788.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 433, 827. Strab. pag. 674.

nomme entre les personnes illustres de Tharse ; & Athénée lui attribue un traité sur la Superstition, & un autre sur la Colère. On croit que Panétius avoit été de ses disciples.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (a) poëte de Sidon, qui florissoit du tems de Sylla & de Marius. Il avoit été disciple de Diogène le Babylonien ; & Posidonius fut le sien. Il est beaucoup parlé de ce Poëte dans le quatrième livre des Questions Académiques, comme de l'un des Stoïciens les plus habiles & les plus estimés. Cicéron nous apprend qu'il avoit un si grand talent & une si grande facilité pour la poësie, que sur le champ il faisoit des vers hexamétres, ou de telle autre espèce qu'on vouloit, sur toutes les matières, qui lui étoient proposées. Valere Maxime & Pline rapportent qu'il avoit réguliérement la fiévre une seule fois chaque année, toujours au même jour, qui étoit celui de sa naissance, & qui fut aussi celui de sa mort.

Antipater de Sidon est souvent confondu avec Antipater de Thessalonique. Outre Diogène, il eut d'autres disciples, d'une grande considération. Il enseigna à Athènes & ailleurs, avec beaucoup de succès. On lui attribue l'invention de ces sortes de vers, que les Anciens ont nommés *tragiiambes*. Il écrivoit avec une admirable facilité. Aussi, ne pouvant répondre de vive voix dans ses disputes avec Carnéade, il se contentoit de le faire par écrit. C'est pour cette raison que les Grecs le nommoient *Crieur par la plume*, Καλαμβόας.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (b) autre poëte. Mais, celui-ci, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, étoit de Thessalonique. Il vivoit du tems d'Auguste, sous lequel Lucius Pison, ayant réduit les rebelles de Thrace, après trois ans de guerre, établit la sûreté de l'Asie, & rendit la paix à la Macédoine. Ce fut à l'occasion de cette guerre, que l'armure Macédoniene, nommée *Causie*, fut présentée à L. Pison, & qu'Antipater de Thessalonique fit l'épigramme, ou l'inscription, qui devoit accompagner ce présent.

Cette épigramme n'est pas la seule, qu'Antipater le Thessalonicien ait composée en faveur de L. Pison. L'anthologie imprimée nous en fournit plusieurs autres, entre lesquelles il s'en trouve une, fort semblable à celle de la Causie, & par le tour & par la matière. C'est un casque personnifié, qui parle, & qui dit : » Je suis le casque de » Pison, qui m'a reçu de Pylé» mènes. Je posséde un double » avantage. Ma vue seule inspire » la joie aux amis, & la frayeur » aux ennemis. Un tel casque ne » pouvoit pas convenir à une au» tre tête, ni une pareille tête à » un autre casque. « Ce fut appa-

(a) Cicer. de Orat. L. III. c. 107. De Fat. c. 5. De Offic. L. III. c. 51. Acad. Quæst. L. IV. c. 17, 143. Plin. L. VII. c. 51. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 131, 448. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 284

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 284, 285. *& suiv.*

remmment dans le tems de la guerre de Thrace, que cette épigramme fut faite, aussi-bien que celle de l'armure Macédonienne.

L'attachement d'Antipater pour Pison paroît encore par plusieurs autres épigrammes. Une des plus remarquables est celle, qu'il lui offrit, en lui apportant un poëme entier, touchant la défaite des Besses. » Vainqueur de la Thrace, dit le Poëte, c'est Thessalonique, la capitale de toute la » Macédoine, qui m'envoie vers » vous. Je chante la défaite des » Besses; & par un récit fidele, » je raconte tout ce que j'ai appris des événemens de cette » guerre. Attentif à ma priere, » daignez, à l'exemple des dieux, » écouter un homme qui vous invoque. Le chant des muses seroit-il capable de fatiguer vos » oreilles? «

Dans ces épigrammes, ainsi que dans quelques autres, l'Auteur ne s'est point nommé. En voici enfin une, où il décline lui-même son nom, & où il nous apprend qu'il a fait un petit poëme pour le jour de la naissance de Pison. » Antipater offre à Pison » un poëme pour le jour de sa » naissance. La piéce est peu de » chose. C'est l'ouvrage d'une » nuit. Que celui, à qui elle est » offerte, la reçoive favorablement. Ainsi, le grand Jupiter se » contente d'un peu d'encens. «

De ces épigrammes & de plusieurs autres, il semble que l'on peut conclure avec beaucoup de raison que le poëte Antipater de Thessalonique avoit des relations très-étroites avec L. Pison, & qu'apparemment il étoit son homme de lettres. Si Vossius eût fait cette observation, il lui auroit été aisé de déterminer le tems auquel Antipater a vécu; & pour prouver que ce Poëte florissoit sous l'empire d'Auguste, il n'auroit pas été réduit à l'unique preuve qu'il tire de l'épigramme, où il est parlé du comédien Pylade.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος. (a) Il étoit de Damas, où il tenoit un rang également distingué, & par ses emplois & par ses richesses, vers le commencement du premier siécle avant J. C. Rarement les sciences ouvrent le chemin à la fortune. Antipater cependant leur fut redevable de la sienne. Il les avoit cultivées avec succès, mais sans négliger l'étude de l'éloquence, dont il se servit utilement en plusieurs occasions pour le bien de sa patrie.

La ville de Damas se voyoit alors environnée de Puissances, toutes également attentives à profiter de ses dépouilles; & cette Ville, quoique florissante, n'étoit point en état de résister long-tems à des forces supérieures. En pareil cas, le parti le plus sûr est celui de la négociation. Les habitans de Damas, souvent obligés d'y avoir recours, jettérent presque toujours les yeux sur Antipater, qui sçut, plus d'une fois, par son adresse & par son habileté,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 486.

dissiper l'orage, dont ils étoient menacés. De si grands services lui acquirent l'estime de ses Citoyens; & leurs suffrages l'élevérent aux dignités les plus importantes de la république. De son mariage avec Stratonice, il eut deux enfans, Ptolémée & Nicolas l'historien, dont la naissance peut se rapporter à l'année de Rome 680, ou environ.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (*a*) philosophe Stoïcien, qu'on dit être natif de Tyr. Caton d'Utique lia sur tout avec lui un commerce intime. Ce philosophe Stoïcien trouvoit que Panétius avoit oublié deux articles, dont l'un regardoit le soin de la santé, & l'autre celui du bien. Il mourut à Athènes, peu de tems avant que Cicéron composât ses Offices.

ANTIPATER [L. Célius], *L. Cœlius Antipater.* C'est un historien Latin, qui vécut du tems des Gracques, comme nous l'apprend Valere Maxime; c'est-à-dire, vers l'an de Rome 630, & avant J. C. 124. Il écrivit une histoire de la seconde guerre punique, dont Brutus fit un abrégé, ainsi que le remarque Cicéron, qui parle souvent d'Antipater & de ses ouvrages.

L'Histoire n'étoit pas la seule occupation d'Antipater. Il étoit encore Jurisconsulte. Mais, il avoit plus d'éloquence que de sçavoir. L'empereur Adrien, qui avoit quelquefois le goût dépravé, préféroit L. Célius Antipater à Salluste, comme il préféroit Ennius à Virgile. Riccobon a publié quelques fragmens des ouvrages d'Antipater en l'année 1568. Antoine Augustin y a joint depuis des fragmens de plusieurs Historiens, imprimés à Anvers, vers l'année 1595.

ANTIPATER, *Antipater*, Ἀντίπατρος, (*b*) Sophiste qui naquit à Hiérapolis, ville de Phrygie. Ce fut un des Sophistes les plus considérés sous le régne de Sévére. Il réussissoit mieux à parler sur le champ, qu'à composer des discours limés. Sévère le plaça, selon son talent, en le choisissant pour secrétaire des Lettres, qu'il falloit écrire en Grec. Antipater s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Habile à se revêtir du caractère, qu'il étoit chargé de soûtenir, il faisoit parler l'Empereur dans ses lettres, avec toute la dignité, qui convient au rang suprême; clarté dans les expressions, noblesse & élévation dans les sentimens & dans les pensées, élocution coulante, qui naissoit des choses mêmes, nulle affectation d'ornemens, ni de transitions recherchées.

Antipater eut part à l'éducation des deux enfans de Sévère; & il en fut récompensé par le Consulat & par le Gouvernement de Bithynie. Dans cette dernière charge, il montra trop de rigueur. Il versoit trop aisément le sang, & pour cette raison, il fut révoqué.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 761. Cicer. de Offic. L. III. c. 86.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 129, 130.

Après la mort de Géta, qui fut tué par Caracalla, sous prétexte d'embûches dressées contre sa vie, il eut le courage d'écrire à ce meurtrier, en ces termes : » C'est » une grande douleur pour moi, » que deux Princes, à qui j'a» vois appris à se servir des ar» mes, pour leur défense mutuel» le, les ayent tournées l'un con» tre l'autre. « Il supposoit la vérité du prétexte, allégué par Caracalla. Mais, malgré cela, le reproche ne laisse pas d'avoir encore assez de force, pour faire honneur à celui, qui osa l'adresser à un si barbare Empereur.

Il y a toute fois apparence que Caracalla ne fut point satisfait du compliment de son Précepteur, & qu'il lui en témoigna même du ressentiment. En effet, Philostrate dit qu'Antipater ne voulut plus prendre de nourriture, & qu'il mourut âgé de soixante-dix-huit ans. Nous avons une médaille de Plautille, femme de Caracalla, sur le revers de laquelle est le nom d'Antipater.

(*a*) Il est encore fait mention d'un Historien du nom d'Antipater, qui vivoit sur la fin du troisième siécle. Il écrivit la vie de M. Aurèle, qui se fit proclamer Empereur dans les Gaules, du tems de Gallien ; mais, il le fit avec des flatteries, indignes d'un Historien. C'est ce que nous apprend Trébellius Pollio, qui est le seul qui ait parlé de cet Antipater, dans la vie de Claude. Il le nomme, *Ancillariorum & Historicorum dehonestamentum*, & rapporte quelques passages de son histoire. Enfin, Strabon parle d'un Antipater Derbéen, qui vivoit de son tems, & qui fut tué par Amyntas, roi de Galatie, dans des embûches que ce Prince lui avoit tendues.

ANTIPATHIE, *Antipathia*, Ἀντιπάθος, se dit de la haine, que les hommes ont les uns contre les autres sans sujet, ou pour des causes secrétes & inconnues. Il se dit aussi figurément de l'aversion & de la répugnance, que l'on a pour quelque chose. *Avoir de l'antipathie pour la musique.*

ANTIPATRIDE, *Antipatris*, Ἀντίπατρις, (*b*) ville de la Palestine, sur le chemin de Jérusalem à Césarée ; ce qui prouve qu'elle n'étoit pas maritime, comme quelques-uns l'ont cru. Selon Josephe, elle étoit éloignée de Joppé de cent cinquante stades, ou d'environ dix-sept milles, autrement de sept lieues communes de France. L'ancien Itinéraire de Jérusalem la met à dix milles de Lydda, & à vingt-six milles de Césarée. Ce fut Hérode le Grand qui changea son premier nom en celui d'Antipatride en l'honneur de son pere Antipater. Antipatride étoit située dans une plaine fertile & très-agréable, arrosée de plusieurs belles sources, & assez près des montagnes.

ANTIPATRIE, *Antipatria*, (*c*) ville de Macédoine, située à l'entrée d'un défilé fort étroit. L.

(*a*) Strab. pag. 569, 679. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 390.
(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 559.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 27.

Apustius, lieutenant du consul Sulpicius, après avoir désolé, vers l'an de Rome 552, les frontières de la Macédoine, & pris d'assaut les forts de Corrage, de Gerrunie, & d'Orgesse, s'avança jusqu'à Antipatrie. D'abord ayant invité les principaux à une entrevue, il fit tous ses efforts pour leur persuader de se rendre volontairement aux Romains. Mais, lorsque, comptant sur la grandeur de la place, sur sa situation avantageuse, & sur la bonté de ses murailles, ils eurent rejetté toutes ses propositions, il employa la force des armes, pour la réduire, l'emporta d'assaut, en abandonna le butin aux soldats, fit tuer tous ceux, qui étoient en âge de puberté, abattit les murailles, & mit le feu à la Ville. La crainte d'un pareil traitement engagea Codrion, ville forte & bien munie, à se rendre aux Romains sans aucune résistance.

ANTIPHANE, *Antiphanes*, Ἀντιφάνης, (*a*) commissaire de la Gendarmerie, sous Alexandre le Grand. Un jour, cet officier ayant sommé Amyntas de fournir des chevaux, selon la coûtume, à ceux qui avoient perdu les leurs, il lui répondit superbement, que, s'il ne se désistoit de sa poursuite, il lui montreroit à qui il avoit affaire. Cet Amyntas fut soupçonné depuis d'avoir eu part à une conjuration contre la vie du Roi. Entr'autres reproches, qu'on lui fit à cette occasion, ce fut d'en avoir si mal agi envers Antiphane; & pour s'assurer de la vérité, on les confronta. Antiphane lui soûtint qu'il n'avoit pas seulement refusé des chevaux, mais ajoûté à ce refus de grandes menaces.

ANTIPHANE, *Antiphanes*, Ἀντιφάνης, (*b*) poëte comique d'Athènes, plus jeune que Panétius, fameux Philosophe.

ANTIPHANE, *Antiphanes*, Ἀντιφάνης, (*c*) autre poëte comique. Celui-ci étoit de Cariste, dans l'isle d'Eubée. Il vécut du tems de Thespis.

ANTIPHANE, *Antiphanes*, Ἀντιφάνης, (*d*) autre poëte comique, du tems de la moyenne comédie. Il eut pour pere Démophane, ou, selon quelques-uns, Stéphanus, & pour mere Œnoès. Il étoit Cianien, ou, suivant d'autres, Smyrnéen, ou même Rhodien, au rapport de Denys. Il y en a qui prétendent que ses parens étoient des serviteurs ou des esclaves. Ce Poëte, qui vivoit vers la 93e Olympiade; c'est-à-dire, sur la fin du 5e siécle avant l'Ére Chrétienne, avoit composé trois cens soixante-cinq comédies, ou deux cens quatre-vingts seulement, & remporté treize fois la palme.

On prouve, par un passage d'Antiphane, que les citrons passérent de son tems de Perse à Athènes pour la première fois. Ce Poëte, en effet, introduit sur la scène un jeune homme, qui présente des citrons à sa maîtresse: » Prenez ces pommes, lui dit-il.

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 1.
(*b*) Suid. Tom. I. pag. 311.
(*c*) Suid. Tom. I. pag. 311.
(*d*) Suid. Tom. I. pag. 311. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 43, 44. Tom. XIII. pag. 206.

» Elles sont belles, répond la jeu-
» ne fille. Très-belles, de par tous
» les dieux, réplique le jeune
» homme. Tout récemment l'es-
» pèce en a été apportée des états
» du grand Roi, à Athènes. «

Une autorité si formelle a déterminé de sçavans Commentateurs à marquer ce tems, comme l'époque, où l'on commença à connoître les citrons dans la Gréce. Cette difficulté a paru si grande à Saumaise, que, quelqu'envie qu'il eût de soûtenir qu'Hercule avoit apporté dans la Gréce les citrons, il abandonne ce sentiment, pour embrasser l'opinion de ceux, qui prétendent que ce fut des oranges qu'il y apporta. M. l'abbé Massieu ne pense pas de même.

C'est, sans doute, au même Poëte qu'il faut attribuer un fragment, que M. Burette attribue à un Antiphane, qu'il fait poëte comique. Dans ce fragment on trouve le caractère de la poësie & de la musique de Philoxène, exprimé en ces termes : » Philoxène
» l'emporte de beaucoup sur tous
» les Poëtes, premièrement par
» l'usage continuel qu'il sçait faire
» des termes nouveaux, & qui
» lui sont particuliers. Mais, de
» plus, quel agrément ne répand-
» il point dans ses chants, par un
» juste mélange des muances &
» du chromatique ? Il faut le re-
» garder comme un dieu parmi
» les hommes, tant il posséde
» véritablement l'art de la musi-
» que. «

Antiphane mourut à Chio, à l'âge de 74 ans. Ce fut d'un accident ; c'est-à-dire, d'un coup qu'il avoit reçu par hazard, & qui le conduisit au tombeau. Il avoit eu un fils, qui devint aussi Poëte comique. Ce fils se nommoit Stéphanus, ou Étienne.

ANTIPHANE, *Antiphanes*, Ἀντιφάνης, (a) autre Poëte comique. Il vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Il lut à ce Prince quelques-unes de ses piéces de théâtre. Le Roi lui paroissant un jour y prendre peu de plaisir :
» Prince, lui dit le Poëte, il fau-
» droit, pour goûter, ce genre
» de poësie, avoir fait des parties
» de débauche, & s'être plusieurs
» fois battu dans les lieux de
» joie. « C'est-là en effet sur quoi roulent la plûpart des comédies des Anciens.

ANTIPHANE, *Antiphanes*, Ἀντιφάνης, (b) autre poëte comique, selon certains. Il étoit né à Berge, dans la Thrace, près de la Chersonèse. Comme on dit qu'il écrivoit des choses si incroyables, qu'on vint à dire proverbialement, qu'un homme bergaïsoit, lorsqu'il débitoit des contes ; cela fait voir qu'il n'étoit pas seulement Poëte, & qu'il fut même Auteur de quelques ouvrages en prose. On pourroit lui attribuer avec assez de vraisemblance le traité de l'Invention des choses, cité par S. Clément d'Alexandrie, sous le nom d'Antiphane, aussi-bien que cet autre traité sur les Femmes publiques, qu'Athénée emploie fort souvent.

(a) Athæn. pag. 555.

(b) Strab. pag. 102.

On ne ſçait pas bien en quel tems a vécu cet Antiphane. Cependant, comme Strabon aſſure qu'Ératoſthène l'avoit mis au rang des Auteurs fabuleux, & qu'on ne pouvoit citer, il faut qu'il ait vécu au plûtard ſous les premiers ſucceſſeurs d'Alexandre ; tems où les fables étoient fort à la mode.

ANTIPHATE, *Antiphates*; Ἀντιφάτης, (*a*) compagnon d'Énée, étoit fils naturel du grand Sarpédon & d'une Thébaine. Dans un combat, où Turnus couroit à l'ennemi, plein de fureur, Antiphate s'étant offert le premier à ſes coups, il lui lança un dard italique, dont il lui perça la poitrine. Le fer ayant pénétré juſqu'aux poumons, reſta dans la plaie, & fit jaillir un torrent de ſang.

ANTIPHATE, *Antiphates*, Ἀντιφάτης, (*b*) capitaine Grec, qui fut tué au ſiége de Troye par Léontéus, fils d'Antimaque.

ANTIPHATE, *Antiphates*, Ἀντιφάτης, (*c*) roi des Leſtrigons, peuples d'Italie, fut contemporain d'Ulyſſe. Celui-ci ayant été jetté ſur les côtes du païs, occupé par ces peuples, envoya vers le Roi trois de ſes compagnons, pour le ſaluer de ſa part, s'imaginant qu'Antiphate leur feroit un accueil digne de ſon rang, & que ſes bons traitemens les conſoleroient de leurs maux ; mais, ils trouvérent le contraire de ce qu'ils avoient eſpéré.

En effet, Antiphate, prince cruel & inhumain, prit l'un de ceux, qui lui avoient été députés & le dévora en préſence des deux autres. En même-tems, il ſe mit à pourſuivre ceux-ci avec une multitude de Barbares qui s'étoient aſſemblés, dès qu'il leur en eut donné ordre. Les armes, dont ils ſe ſervoient, étoient de grands rochers & de grands arbres. Quand ils eurent atteint les compagnons d'Ulyſſe, ils jettérent ces armes ſur eux ; de ſorte qu'ils en tuérent beaucoup, & firent périr tout enſemble, & les hommes, & les vaiſſeaux. Il n'y eut que le vaiſſeau d'Ulyſſe, qui ſe ſauva de leur furie.

ANTIPHATE, *Antiphates*, Ἀντιφάτης, (*d*) fils d'un devin, qui deſcendoit en droite ligne du célebre Mélampus, & qui regna ſur les peuples nombreux d'Argos. D'Antiphate ſortit le magnanime Oïclée, & d'Oïclée vint le brave Amphiaraüs, à qui Jupiter & Apollon donnérent, à l'envi, des marques de l'affection la plus ſingulière.

ANTIPHATÈS, *Antiphates*, Ἀντιφάτης, (*e*) l'un des favoris de Thémiſtocle. Ce fameux capitaine voyant que cet Antiphatès, qui avoit été fort beau garçon, & qui, dans ſes plus belles années, l'avoit traité avec trop de fierté & de mépris, étoit devenu un de ſes plus aſſidus courtiſans, depuis qu'il fut parvenu à la première dignité de la république : » Mon ami, lui dit-il, nous ſom-

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 696. & ſeq.
(*b*) Homer. Iliad. L. XII. v. 191.
(*c*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 6. L. XV. c. 14.
(*d*) Homer. Odyſſ. L. XV. v. 242.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 121.

» mes devenus sages en même » tems, mais tous deux trop » tard. «

ANTIPHILE, *Antiphila*, (*a*) fille de Chrémès & de Sostrata, maîtresse de Clinia. C'est une actrice de la comédie de Térence, dont le titre est *Timorumenos.*

ANTIPHILUS, *Antiphilus*, Ἀντίφιλος, (*b*) général Athénien du tems de Phocion. Il commandoit l'infanterie à cette bataille où Léonatus fut tué, & qui se donna en Thessalie contre Antipater.

ANTIPHILUS, *Antiphilus*, Ἀντίφιλος, (*c*) étoit Préteur de la ville de Thébes, l'an 197 avant l'Ére Chrétienne. Comme le consul Quintius & le roi Attale marchoient vers cette ville, Antiphilus alla au-devant d'eux, tandis que les habitans, du haut de leurs murailles, observoient la marche du Consul & du Roi. Ceux-ci prirent si bien leurs mesures, qu'ils entrérent dans la Ville, sans qu'on s'apperçût qu'ils étoient suivis d'un nombre de piquiers, qui ne parurent que quand Quintius fut arrivé à son logement. Cela fut cause que les habitans soupçonnérent le préteur Antiphilus de les avoir trahis.

ANTIPHILUS, *Antiphilus*, Ἀντίφιλος, (*d*) lieutenant de Persée, roi de Macédoine, étoit d'Édesse. Il commandoit un corps de troupes d'environ trois mille hommes, couverts de boucliers, à la bataille que Persée gagna sur les Romains, commandés par le consul Pub. Licinius, l'an 171 avant J. C.

ANTIPHILUS, *Antiphilus*, Ἀντίφιλος, grand ami d'Antipater, fils d'Hérode le Grand, roi des Juifs. Cet Antiphilus apporta d'Arabie à Jérusalem le poison, que Theudion lui avoit donné, pour mettre entre les mains de Phéroras. Ce poison étoit destiné à faire périr le Roi. Mais, le complot fut découvert, & Antiphilus puni de mort, ainsi que les autres complices.

ANTIPHILUS, *Antiphilus*, Ἀντίφιλος, (*e*) peintre célebre, qui naquit en Égypte. Entre plusieurs beaux ouvrages de sa façon, on remarquoit sur tout un jeune garçon, qui, en se baissant, souffloit le feu pour l'allumer. Le feu sembloit augmenter à mesure qu'il souffloit, & la chambre paroissoit acquérir peu à peu de la lumière au milieu de la nuit. C'étoit le rival d'Appelles; & on dit même qu'il fut jaloux de sa gloire, au point de l'accuser d'avoir conjuré contre le roi Ptolémée, & causé la révolte de Tyr & la prise de Péluse.

Le Prince, qui avoit été nourri toute sa vie dans les flatteries de la cour, prit tellement feu là-dessus, que, sans considérer la jalousie, qui est ordinaire entre les personnes de même profession, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peintre eût formé un si grand dessein, & un peintre qui lui devoit sa fortune, il s'emporta con-

(*a*) Terent. Timorum.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 752.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 1.
(*d*) Tit. Liv. L. XLII. c. 51.
(*e*) Lucian. Tom. II. pag. 563. Quint. L. XII. c. 10. Plin. L. XXXV. c. 10.

tre lui, comme contre un traître & un assassin ; & il lui eût fait trancher la tête, si l'un des complices ne l'eût déchargé à la question. Mais, lorsqu'il eut appris son innocence, il fut touché d'un tel repentir, qu'il lui donna cent talens, & lui mit entre les mains Antiphilus, pour en faire ce qu'il lui plairoit. Apelles, pour toute vengeance, fit un tableau, où étoit peinte la calomnie.

ANTIPHILUS, *Antiphilus*, Ἀντίφιλος, (*a*) Alopécien, fils de Dinomène. Il fut élevé, dès son enfance, avec Démétrius de Sunion, & voyagea avec lui en Égypte, où il alloit pour apprendre la philosophie Cynique, sous un philosophe de Rhodes, qui étoit alors fort célebre. Mais, Antiphilus vouloit étudier en Médecine.

Comme Démétrius étoit allé voir les antiquités du païs, & qu'il navigeoit, il y avoit déjà six mois, sur le Nil, il arriva à Antiphilus un accident, qui lui fit bien regretter l'absence de son ami ; car, un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs, pour piller le temple d'Anubis, d'où ils emportérent la statue du dieu, avec plusieurs autres choses, qu'ils cachérent sous un lit, au logis d'Antiphilus. Les voleurs ayant été pris, comme ils vendoient quelque pièce de leur larcin, confessérent tout à la question; de sorte qu'on arrêta l'esclave, & ensuite le maître, qui étoit aux écoles publiques, après avoir trouvé chez lui le butin. L'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un sacrilége, & eût cru faire un crime de boire même & de manger avec lui. Cependant, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui lui restoit, tandis qu'il est en prison, abandonné de tout le monde, & tourmenté par le geolier, qui croyoit faire une chose agréable à dieu, que de le maltraiter, & qui ne vouloit pas seulement l'entendre, lorsqu'il se justifioit.

Antiphilus tomba malade de peine & de misére ; car, il couchoit sur la terre, sans pouvoir étendre ses jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piéce de bois ; mais, le jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutefois le bruit des chaînes l'empêchoit de pouvoir reposer le jour, aussi-bien que la nuit ; parce qu'il étoit renfermé, pêle-mêle, avec plusieurs autres criminels, dans un cachot puant, où il avoit de la peine à respirer. En ce funeste état, insupportable même aux plus robustes, & à plus forte raison à un jeune homme, qui avoit été élevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déjà plus rien prendre, lorsque Démétrius, qui ne sçavoit rien de l'affaire, arriva ; & dès qu'il l'eut apprise, il courut en diligence à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il étoit tard, & que le geolier s'étoit retiré ;

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 74, 75. & *seq.*

& les gardes posées. Il fallut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine même à entrer, & encore plus à reconnoître son ami tout défiguré, après l'avoir cherché long-tems, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille; & s'il ne se fût avisé de l'appeller par son nom, il ne l'eût jamais pu trouver. Mais, quand il eut répondu, il le reconnut à sa voix; & lui détournant les cheveux de dessus le front, il s'évanouit à ce spectacle, & Antiphilus aussi.

Démétrius, étant revenu le premier, aida son compagnon à reprendre ses esprits, & lui donna la moitié de son manteau, au lieu des haillons, dont il étoit couvert. Ensuite, il sortit pour l'assister; & comme il n'avoit, ni crédit, ni argent, il se louoit pour porter des marchandises sur le port. Après avoir travaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il avoit gagné à son ami; ils en donnoient une partie au geolier, & s'entretenoient du reste. Mais, la nuit venue, il falloit qu'il se retirât, & qu'il dormît à la porte, sur un petit lit, qu'il s'étoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car, on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécurent ainsi quelque-tems, jusqu'à ce qu'un des prisonniers étant mort de poison, à ce qu'on croyoit on ne voulut plus laisser entrer personne; de façon que Démétrius, qui ne pouvoit quitter son ami, alla de désespoir se déclarer complice du même crime, & fut attaché avec lui. Encore eut-il bien de la peine à obtenir cette grace du geolier.

Cependant, ils tâchoient d'adoucir leurs maux par leur conversation; & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particuliérement Démétrius, qui, étant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit, pour consoler Antiphilus. Sur ces entrefaites, un accident imprévu leur rendit la liberté, lorsqu'ils ne l'attendoient plus. Un prisonnier, ayant recouvré une lime, rompit la chaîne, où ils étoient tous attachés, & se sauva avec les autres, après qu'on eut tué les gardes; mais, la plûpart furent repris, comme ils s'écartoient deçà & delà. Cependant, nos deux amis demeurérent dans la prison, & arrêtérent leur esclave, aimant mieux mourir, que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort même. Le gouverneur de l'Égypte ayant appris cette nouvelle, les mit tous deux en liberté, après qu'ils eurent prouvé leur innocence. Mais, plein d'admiration pour leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphilus, & le double à Démétrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa tout à son camarade, qui demeura au païs.

ANTIPHON, *Antiphon*, (a) Ἀντίφων, courtisan de Denys, tyran de Syracuse. Ce Prince, dans

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 216.

une converſation, demanda quelle étoit la meilleure eſpèce d'airain. Chacun ayant dit ſon avis, Antiphon répondit que c'étoit celle, dont on avoit fait les ſtatues d'Harmodius & d'Ariſtogiton. C'étoient deux Athéniens, qui avoient entrepris de délivrer leur patrie de la tyrannie des Piſiſtratides. Ce bon mot, s'il faut l'appeller ainſi, lui coûta la vie. C'eſt le même qui ſuit.

ANTIPHON, *Antiphon*, (a) Ἀντίφων, fils de Sophile, originaire du bourg de Rhamnuſe, dans l'Attique, d'où on le ſurnomma le Rhamnuſien. Il étudia ſous ſon pere Sophile, & montra depuis la Rhétorique à Thucydide, ſi l'on en croit Marcellin, dans la vie de cet Hiſtorien. Son opinion ſemble même être autoriſée par la manière, dont Thucydide fait l'éloge d'Antiphon dans le huitième Livre de ſon hiſtoire. C'eſt auſſi le ſentiment de Suidas.

La trop grande éloquence d'Antiphon l'avoit rendu ſuſpect au peuple d'Athènes; ce qui l'obligea de ne parler que rarement en public. Mais, il ſe faiſoit un plaiſir de communiquer ſes lumières, & même de fournir des diſcours entiers à ceux, qui devoient haranguer ou plaider. Perſonne, avant lui, ſelon Quintilien, ne s'étoit aviſé de compoſer des piéces d'éloquence; ce qu'on doit entendre des plaidoyers ſeulement, ſuivant Voſſius & Plutarque même, puiſque Gorgias, plus ancien qu'Antiphon, avoit écrit des harangues.

Ce fut Antiphon qui introduiſit la coûtume d'enſeigner & de plaider pour de l'argent; ce qui donna peut-être lieu à Platon le comique de le peindre comme un avare, dans ſes piéces de théatre. Il avoit montré l'art de chaſſer la triſteſſe, & avoit cultivé la poëſie, juſqu'à compoſer des tragédies. Mais, enſuite il ſe donna tout entier à l'éloquence, & fut même le premier qui la réduiſit en art, & qui en publia des préceptes. Thucydide le loue comme un homme très-éloquent, & Plutarque dit qu'il étoit exact dans ſa manière, énergique & perſuaſif, fécond en moyens, heureux à prendre le bon parti dans les conjonctures les plus douteuſes, adroit à s'inſinuer & à s'accommoder aux intérêts de ſes auditeurs, & rigoureux obſervateur des bienſéances. Cette idée eſt bien différente de celle que nous en donne Platon, dans ſon Ménexène, où il introduit Socrate, qui oppoſe Antiphon, comme un aſſez médiocre Orateur, à la célebre Aſpaſie, ſans doute parce que Socrate avoit été ſouvent attaqué & inſulté par Antiphon.

On n'eſt pas bien certain du tems, ni des auteurs de la mort d'Antiphon. Les uns diſent qu'auſſi-tôt après que la domination des quatre cens eut été éteinte à Athènes, Antiphon, étant accuſé

(a) Plut. Tom. I. pag. 192, 193, 526, 852, 928. Cicer. Brut. c. 23. Suid. Tom. I. pag. 311. Xenoph. pag. 729. Thucyd. pag. 600. Quint. L. III. c. 1. L. XII. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 315. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 133.

d'avoir eu part à son établissement, fut condamné par le peuple, qui fit jetter son cadavre hors des murs de la Ville. Ainsi, sa mort seroit arrivée la seconde année de la 92e Olympiade, vers l'an 411 avant J. C. D'autres disent qu'Antiphon fut tué par ordre des trente tyrans, qui ne commandérent à Athènes que sept ans après. D'autres enfin ont écrit qu'Antiphon déjà vieux, étant passé en Sicile, s'y attira l'indignation de Denys le tyran, qui le fit mourir. Son crime fut d'avoir critiqué les tragédies de ce Prince, ou plutôt de lui avoir répondu, un jour qu'il l'interrogeoit, quel étoit le meilleur airain, que c'étoit celui, dont étoient faites les statues d'Harmodius & d'Aristogiton, qui avoient détruit à Athènes la tyrannie des Pisistratides.

Outre des livres de Rhétorique, Antiphon avoit encore composé plusieurs discours. Plutarque lui attribue un traité des Poëtes, qui passoit pour être de Glaucus de Rhége, & un livre touchant Hérodote. Laërce, dans la vie de Pythagore, cite un ouvrage d'Antiphon, qui avoit pour objet, ceux qui s'étoient distingués par leur vertu. Athénée allégue aussi du même Écrivain, un traité des Pans ; & Origène enfin, un traité, intitulé *De la Vérité*, où il combattoit la Providence.

Antiphon avoit fait aussi un livre d'invectives contre Alcibiade, dans lequel il disoit qu'étant encore enfant, il s'enfuit de sa maison, & se retira chez un de ses amis, nommé Démocrate, & qu'Antiphon voulut le faire crier à son de trompe ; mais, que Périclès s'y opposa, disant que, s'il étoit mort, ce cri public ne feroit qu'en hâter d'un jour la nouvelle ; & que, s'il étoit vivant, il le rendroit infame pour toute sa vie. Antiphon lui reprochoit encore qu'il avoit tué d'un coup de bâton un de ses esclaves dans la palestre d'Agyrtius. Mais, peut-être ne faut-il point ajoûter foi à toutes ces médisances, que l'Auteur même avouoit n'avoir écrites que par la haine qu'il avoit contre lui.

(*a*) Suidas fait mention de deux autres Antiphons, qui étoient d'Athènes. L'un faisoit métier d'observer & d'interpréter les prodiges, d'après lesquels il formoit de belles conjectures. C'étoit d'ailleurs un Versificateur & un Rhéteur. On le surnommoit Λογομάγειρος, *verborum coquus*. L'autre faisoit aussi métier d'interpréter, non les prodiges, mais les songes. Il avoit écrit sur cette matière des ouvrages, qui ne sont pas venus à notre connoissance. Lucien a fait mention de ce dernier.

ANTIPHON, *Antiphon*, (*b*) Ἀντίφων, jeune homme, ami de Chéréa ; c'est-à-dire, l'un des acteurs de cette comédie de Térence, qui est intitulée l'*Eunuque*.

ANTIPHON, *Antiphon*, (*c*) Ἀντίφων, fils de Démiphon. C'est encore l'un des acteurs d'une autre

(*a*) Suid. Tom. I. p. 311, 312. Cicer. de Divinat. L. I. c. 116. Lucian. Tom. I. pag. 779.

(*b*) Terent. Eunuch.

(*c*) Terent. Phorm.

comédie de Térence, celle qui porte pour titre *Phormion*.

ANTIPHONIE, (a) terme de musique, qui vient du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & φωνὴ, *vox*, voix, comme qui diroit opposition de voix.

Chez les Anciens, lorsque plusieurs voix concertoient ensemble, elles chantoient, ou à l'unisson, ce qui s'appelloit homophonie, ou à l'octave, & même à la double octave, & cela se nommoit Antiphonie. Il est inutile de s'arrêter ici sur l'homophonie, qui n'est ignorée de personne, & qui ne forme aucune difficulté; mais, il ne sera pas hors de propos d'éclaircir plus particulièrement ce qui regarde l'Antiphonie, & d'appuyer par des témoignages incontestables la signification, que l'on attribue à ce terme.

C'est celle que lui donne Aristote, lorsqu'il dit que l'Antiphonie est la consonnance de l'octave; à quoi il ajoûte qu'elle résulte du mélange de la voix des jeunes enfans avec celle des hommes faits, lesquelles voix sont entr'elles à même distance pour le ton, que la corde la plus haute du double tétracorde ou de l'octacorde, l'est par rapport à la plus basse. Le même Philosophe, recherchant ailleurs pourquoi l'Antiphonie est plus agréable que l'homophonie ou l'unisson, en rend cette raison: que dans l'Antiphonie, les voix se font entendre plus distinctement; au lieu que lorsqu'elles chantent à l'unisson, il arrive nécessairement qu'elles se confondent ensemble, de manière que l'une efface l'autre.

On chantoit en concert chez les Anciens, non seulement à l'octave, mais encore à la double octave. On en trouve aussi la preuve dans Aristote, qui propose ce problême. » Pourquoi la double quinte & la double quarte ne se chantent-elles point en concert; mais, que la double octave s'y chante? « On ne s'amusera point à rapporter la solution de ce problême, de laquelle il ne s'agit point ici. Il suffit que ce passage fasse foi de la proposition que l'on vient d'avancer, touchant la double octave admise dans l'Antiphonie ou dans le concert. Il paroît par le témoignage du même Auteur, que le concert de deux voix, qui chantoient à l'octave, s'exprimoit par le verbe Grec μαγαδίζειν, emprunté de l'instrument de musique, appellé Μάγαδις, ou Μάγαδις.

ANTIPHONUS, *Antiphonus*, Ἀντίφονος, (b) l'un des fils de Priam. Après la mort d'Hector, il alla, avec son pere, chercher le corps de ce Prince, qui étoit son frere aîné.

ANTIPHRASE, *Antiphrasis*, terme de Grammaire, qui est formé de ἀντὶ, *contra*, contre, & φράσις, *loquutio*, locution, comme qui diroit proprement contre vérité.

L'Antiphrase est donc une expression, ou une manière de parler, par laquelle, en disant une

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV, pag. 118, 119.

(b) Homer. Iliad. L. XXIV. v. 250.

chose, on entend tout le contraire. Par exemple : » La mer noire, » sujette à de fréquens orages, » & dont les bords étoient habités par des hommes extrêmement féroces, s'appelloit *le* » *Pont-Euxin :* « C'est-à-dire, mer favorable à ses hôtes, mer hospitalière. C'est pour cela qu'Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un nom menteur.

Quem tenet Euxini mendax cognomine littus.

C'est une erreur assez commune de faire consister l'Antiphrase dans un seul mot, comme quand on dit que le mot *Parques* est une Antiphrase, parce que les Parques n'épargnent personne. S. Jérôme, dans son épître à Riparius contre Vigilance, dit qu'on le doit plutôt appeller *Dormitantius*, par une Antiphrase, que *Vigilantius ;* parce qu'il s'opposoit aux veilles, que les Chrétiens faisoient sur les tombeaux des Martyrs. Sanctius, dans sa Minerve, condamne cette Antiphrase, qui ne tombe que sur un mot, parce que *phrasis* ne signifie pas un seul mot, mais une partie du discours. Il prétend encore que l'Antiphrase est une espèce d'ironie, lorsqu'on exprime, per une négative, ce qui a du être exprimé affirmativement, comme quand on dit : *Il ne me déplaît pas, il ne dispute pas mal ;* au lieu de *il me plaît, il dispute bien.*

On doit placer l'Antiphrase entre les figures, qui regardent les sentences, & non entre celles, qui regardent les mots.

ANTIPHUS, *Antiphus*, (*a*) Ἄντιφος, fils aîné du héros Égyptius, & l'un des meilleurs amis d'Ulysse. Il s'étoit embarqué avec ce Prince, & l'avoit suivi à Ilion ; mais, un cruel Cyclope le dévora dans le fond de son antre, & ce fut le dernier qu'il dévora. Il restoit encore à Égyptius trois fils. L'un, appellé Eurynome, étoit un des amans de Pénélope, & les deux autres avoient soin des biens de leur pere. Cette consolation n'empêchoit pas ce malheureux pere de se souvenir de son aîné Antiphus. Il en conservoit toujours l'idée, & passoit sa vie dans l'amertume & dans l'affliction.

ANTIPHUS, *Antiphus*, (*b*) Ἄντιφος, fils de Thessalus, & petit-fils d'Hercule. Ce fut un des capitaines Grecs, qui partirent pour le siége de Troye. Il commandoit avec Phéïdippe ceux qui habitoient les isles de Nisyre, de Carpathus, de Casus, de Cos, où avoit regné Eurypylus, & les isles Calydnes.

ANTIPHUS, *Antiphus*, (*c*) Ἄντιφος, fils de Pylémenes, & frere de Mesthles. C'étoient les deux plus vaillans capitaines, que le marais Gygée eût portés. Ils se trouvérent au siége de Troye, où ils commandoient les Méoniens, qui habitoient au pied du mont Tmolus.

ANTIPHUS, *Antiphus*, (*d*) Ἄντιφος, l'un des enfans de Priam.

(*a*) Homer. Odyss. L. II. v. 19. *& seq.* L. XVII. v. 68, 69.
(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 185. *& seq.*
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 371. *& seq.*
(*d*) Homer. Iliad. L. IV. v. 489. *& seq.* L. XI. v. 101. *& seq.*

Pendant le siége de Troye, il essaya de venger la mort du fils d'Anthémion. Armé d'une cuirasse, bizarrement ornée, il lança son javelot contre le meurtrier, sans sortir des rangs; mais, il le manqua; & le fer alla donner dans le flanc de Leucus, compagnon d'Ulysse, comme il traînoit déjà Simoïsius.

Antiphus fut tué depuis avec Isus, son frere naturel, comme ils combattoient tous deux sur le même char. Ce fut par le fils d'Atrée, qui perça Isus d'un coup de pique au-dessus de la mamelle, & passa son épée au travers de la tempe d'Antiphus. Les ayant ainsi renversés tous deux de leur char, il courut promptement sur eux, & les dépouilla de leurs armes, après les avoir reconnus; car, il se souvint de les avoir vus, lorsqu'ils étoient prisonniers d'Achille. C'est que ce Prince, les ayant surpris autrefois, qui paissoient les troupeaux sur le sommet du mont Ida, & les ayant liés avec des branches d'osier, les avoit menés dans son camp; mais, il les avoit ensuite rendus à leur pere pour une grosse rançon.

ANTIPHUS, *Antiphus*, (a) Ἄντιφος, fils de Ganyctor, & frere de Ctimène. On dit que ces deux Princes tuérent en trahison, dans le païs des Locriens, le poëte Hésiode, parce qu'ils s'étoient persuadés faussement qu'il avoit parlé de leur sœur en termes infames; après quoi ils jettérent son corps dans la mer. Ces deux freres ne tardérent pas à être punis de leur crime; car, ayant été découverts par le chien même d'Hésiode, qui les poursuivoit sans cesse, ils furent pris par les Locriens, qui étoient très-sensibles à la gloire de ce Poëte, & qui les précipitérent vifs dans la mer. Leur maison même fut rasée, comme Solon le rapporte dans le Banquet de sept Sages.

ANTIPODES, *Antipodæ*, Ἀντίποδες. On appelle ainsi les peuples, qui habitent la partie de la terre diamétralement opposée à celle, que nous habitons. C'est ce qui est désigné par le mot même *Antipodes*, qui, en Grec, signifie des peuples, dont les pieds sont opposés aux nôtres. Supposons donc une ligne, tirée par le centre de la terre; ceux qui habiteront aux deux extrêmités de la ligne, seront Antipodes à l'égard les uns des autres.

Les Antipodes ont les mêmes Zones, mais vers des Poles différens. Ils ont alternativement les mêmes saisons, la même longueur de jour & de nuit, les mêmes heures. Il fait nuit pour les uns, quand il fait jour pour les autres. Si les uns comptent midi, les autres comptent minuit. Les Antipodes de la Zone tempérée, située vers le Pole Arctique, qui est celle, que nous habitons, ont l'été, lorsque les Antipodes de la Zone tempérée, située vers le Pole Antarctique, ont l'hiver, & ainsi du reste. Cette régle générale souffre quelques exceptions

(a) Pauf. pag. 589.

pour les peuples, qui ſont dans la Zone torride, & particulièrement pour ceux qu'on voit ſous la Ligne, ou ſous l'Équateur.

Les Anciens n'avoient qu'une idée fort imparfaite des Antipodes. A peine même croyoit-on autrefois qu'il y en eût. Mais, graces aux lumières des derniers ſiécles, cette ignorance eſt entièrement diſſipée. L'on ne doute pas plus aujourd'hui de l'exiſtence des Antipodes, que de l'exiſtence du ſoleil, qui éclaire tour à tour les uns & les autres. Un homme, qui voudroit à préſent révoquer cela en doute, nous paroîtroit plus ſauvage qu'un Cannibale, & qu'un Outaouâk.

Virgile, évêque de Saltzbourg, au huitième ſiécle, s'étant aviſé de ſoûtenir qu'il y avoit des Antipodes, Zacharie, qui étoit alors ſur le ſiége de Rome, écrivit à Boniface, archevêque de Mayence, une lettre dans laquelle il lui dit, entr'autres choſes : » Quant à la » perverſe doctrine [de Virgile], » s'il eſt prouvé qu'il ſoûtienne » qu'il y a un autre monde, & » d'autres hommes ſous la terre, » un autre ſoleil, & une autre » lune, chaſſez-le de l'Égliſe dans » un Concile, après l'avoir dé» pouillé du Sacerdoce. Nous a» vons auſſi écrit au duc de Ba» vière de nous l'envoyer, afin » de l'examiner nous-même, & » de le juger ſelon les Canons. » Nous avons écrit à Virgile & à » Sidonius des lettres menaçan» tes. «

Cela eſt clair, & ne ſouffre point de difficulté. Le Pape ne reconnoiſſoit point d'Antipodes, & regardoit comme une héréſie d'en ſoûtenir l'exiſtence. Il eſt étonnant qu'il ſe ſoit trouvé des gens, qui ayent voulu juſtifier Zacharie ſur l'article. Il s'agit ici d'un fait, ſur lequel ce Pape a pu errer, ſans qu'on en puiſſe tirer aucune conſéquence. L'Égliſe elle-même n'a point reçu d'infaillibilité ſur ces ſortes de queſtions, qui n'appartiennent pas à la foi.

Quant aux ſentimens des Chrétiens ſur les Antipodes, quelques uns, pour ne point admettre les conſéquences des Phyſiciens, nioient tout, & juſqu'aux démonſtrations des Mathématiciens. D'autres s'en tenoient à révoquer en doute les conjectures des Phyſiciens. C'eſt ce que fait S. Auguſtin au ſeizième livre de la Cité de Dieu. Après s'être propoſé la queſtion : S'il y a des nations de Cyclopes, des Pygmées, d'autres qui euſſent les pieds tournés en arrière, & tout ce que les Anciens avoient dit d'extraordinaire en ce genre, & avoir répondu que, ou bien tout cela n'eſt point, ou ſi cela eſt, ce ne ſont point des hommes, ou ſi ce ſont des hommes, ils deſcendent d'Adam comme tous les autres ; il vient à la queſtion des Antipodes, & demande ſi la partie inférieure de la terre, qui eſt oppoſée à celle que nous habitons, eſt habitée par des Antipodes.

S. Auguſtin ne doutoit point que la terre ne fût ronde, & qu'une partie de cette terre ne fût diamétralement oppoſée à la nôtre ; il demande ſeulement, ſi elle eſt ef-

fectivement habitée. Voilà toute sa question ; & lorsqu'il traite de fable ce qu'on disoit des Antipodes, il n'y a qu'à suivre sa pensée, pour se persuader qu'il ne dit rien que de fort judicieux. Il remarque 1.° que ceux, qui l'assuroient, n'avoient aucune histoire, qui leur eût appris ce fait. 2.° Que leur principe : *La terre est ronde*, peut être vrai, sans qu'on en puisse conclure que sa partie inférieure soit habitée ; qu'elle est peut-être couverte d'eaux ; & que ce n'est qu'une vaste mer ; que quand elle ne seroit point ensevelie dans la mer, mais habitable, il ne s'en suivroit pas qu'elle fût en effet habitée ; que d'y mettre des Antipodes, tels qu'on les figuroit, & qui auroient une autre origine que nous, ce seroit contredire l'Écriture, qui nous apprend que tous les hommes sont descendus d'un seul pere. Tel est le sentiment de S. Augustin.

On voit par-là que ce Pere ne se trompoit qu'en croyant que les Antipodes devoient être d'une race différente de la nôtre. Car, enfin, ces Antipodes existent ; & il est de foi que tous les hommes viennent d'Adam. A l'égard de la manière dont ces peuples ont passé dans les terres, qu'ils habitent, rien n'est plus facile à expliquer. On peut employer pour cela un grand nombre de suppositions, toutes aussi vraisemblables les unes que les autres. Au reste, nous remarquerons ici que S. Augustin condamne à la vérité comme hérétique l'opinion, qui feroit venir les Antipodes d'une autre race que celle d'Adam ; mais, il ne condamne pas comme telle, celle, qui se borneroit purement & simplement à l'existence des Antipodes. S'il avoit pensé à séparer ces deux opinions, il y a grande apparence qu'il se seroit déclaré pour la seconde.

Quoiqu'il en soit, quand même S. Augustin se seroit trompé sur ce point de Géographie, ses écrits n'en seroient pas moins respectés dans l'Église, sur tout ce qui concerne les vérités de la foi & de la tradition, & il n'en sera pas moins l'oracle des Catholiques contre les Manichéens, les Donatistes, les Pélagiens, les Sémipélagiens, & autres.

On parle de certains peuples, nommés Antipodes, qui habitoient dans la Libye. On les appelloit ainsi, parce qu'on suppose qu'ils avoient les pieds retournés ; c'est-à-dire, les talons devant, & les doigts derrière. On prétend encore qu'ils avoient huit doigts aux pieds. Cela a tout l'air d'une fable.

ANTIPŒNUS, *Antipœnus*, Ἀντίποινος, pere d'Androclée, & d'Alcis. *Voyez* Androclée.

ANTIPOLIS, *Antipolis*, (*a*) ville de la gaule Celtique, bâtie par les Marseillois. Ce nom est composé de deux mots Grecs, *ἀντὶ*, *contra*, contre, & πόλις, *urbs*, ville ; c'est-à-dire, qu'il veut dire proprement Ville à l'opposite d'une autre ; & cette autre, à ce qu'on croit, est Nice, qui

(*a*) Strab. pag. 180, 184, 202. Plin. L. III. c. 4. Tacit. Hist. L. II. c. 15. Ptolem. L. II. c. 10. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil.

fut aussi fondée par les Marseillois. Antipolis leur fut enlevée dans la suite, & soumise à la jurisdiction des Romains; c'est-à-dire, qu'elle commença alors à jouir des mêmes droits & des mêmes privilèges, que les villes Italiques, ou Latines. C'est pour cela qu'elle est appellée, dans Pline, *Antipolis Latinum*. Tacite la met au rang des Villes municipales.

Ptolémée place la ville d'Antipolis chez les Déciatiens. L'Itinéraire maritime la met entre Nice, dont on vient de parler, & les isles Léro & Lérina. Dans la Notice des provinces de la Gaule, *Civitas Antipolitana* est une de celles de la seconde Narbonnoise. M. Danville croit que, dans l'Idiome provençal, elle a conservé le nom d'Antiboul, quoique l'usage veuille qu'on l'appelle Antibes dans la Provence, province de France.

(*a*) Un quartier de Rome porta d'abord le nom d'Antipolis. C'est celui, qui étoit à l'opposite de la partie de la ville, appellée Saturnia, au de-là du Tibre, & qu'on nomma ensuite Janicule.

ANTIPTOSE, *Antiptosis*, (*b*) figure de Grammaire, qui consiste à mettre un cas pour un autre; comme, *it clamor cœlo*, pour *ad cœlum*. Ce mot est formé du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & πτῶσις, *casus*, cas.

Le changement qui se fait par le moyen de cette figure d'un cas pour un autre, peut arriver, selon Despautère, en autant de manières, qu'il y a de cas particuliers, parce qu'il n'y en a point, qui ne se puisse mettre pour un autre, en vertu de cette figure. Mais, qui ne voit que, si ces changemens étoient ainsi arbitraires & sans raison, toutes les régles deviendroient en même-tems inutiles, ou qu'au moins on n'auroit jamais droit de reprendre une personne de faute, en quoi que ce fût; c'est pourquoi cette figure est bien la chose la plus impertinente, qui se puisse imaginer, dit Sanctius.

Pour ne toucher ici que les principaux exemples, que Despautère a remarqués dans cette figure, il est aisé de faire voir, qu'ils ont d'autres fondemens qu'il ne s'est imaginé; & que la Grammaire ne donne rien, qui ne soit appuyé de raison, quoique parmi tout ce qu'elle nous présente, nous devions toujours faire choix, & user de discernement, pour ne prendre que ce qu'il y a de plus élégant, de plus pur, & de plus beau; c'est-à-dire, que ce qui est le mieux reçu & le plus commun dans l'usage des bons Auteurs; parce qu'encore que l'on puisse quelquefois user de certaines façons de parler sans faute, il est toujours vrai néanmoins de dire avec Quintilien: *Aliud est Grammaticè, aliud Latinè loqui.*

EXEMPLES DE L'ANTIPTOSE, selon DESPAUTÈRE.

Quand Despautère dit que, dans

(*a*) Plin. L. III. c. 5.

(*b*) Nouvelle Méthod. *troisième édit.* pag. 429. *& suiv.*

l'exemple de Tite-Live : *Quandò duo Consules ejus anni, alter morbo, alter ferro, periisset, &c.*, le nominatif est là pour le génitif; *duo Consules* pour *duorum Consulum;* qui ne voit que ce n'est qu'une ellipse, ou plutôt un zeugma, où le verbe, qui n'est qu'une fois exprimé, doit être sous-entendu trois fois, *duo Consules periissent, alter morbo periisset, & alter ferro periisset?*

Lorsqu'il dit que *fortiora horum* est un génitif pour un ablatif, *horum* pour *his*, ce n'est qu'une partition, en vertu de laquelle le génitif se peut mettre après le comparatif, & le positif même.

Quand il dit que *saltui & velocitati certare*, dans Sisen, selon Nonius, est un datif pour un ablatif, je dis, ou que c'est là un ablatif, parce qu'autrefois le datif étoit par tout semblable à l'ablatif, ou bien que la construction peut se défendre par le datif, ce cas n'étant que le cas du rapport, qui peut se mettre par tout. Il en est de même des autres exemples, que Despautère rapporte. *Moderari orationi*, Cic. *alienis rebus curas*, Plaut.

Lorsque Despautère dit que *ferax oleo*, dans Virgile, est pour *olei*, ce peut être un ablatif de la même manière qu'on dit en François *fertile en olives.* C'est ainsi qu'Ovide a dit :

Terra ferax Cerere, multòque feracior uvis.

Mais, l'on peut ajoûter que la plûpart des éditions, comme celles de Hollande, & autres, portent *ferax oleæ;* quoique Piérius témoigne avoir trouvé *oleo*, dans quelques manuscrits. On pourroit citer un plus grand nombre d'exemples, mais ceux-là doivent suffire.

Ce n'est point non plus par l'Antiptose qu'il faut expliquer ces excellentes façons de parler : *Populo ut placerent, quas fecisset fabulas.* Ter. pour *ut fabulæ, quas fabulas fecisset*, &c. *Quibus de rebus ad me scripsisti, quoniam ipse venio, coram videbimus.* Cic. *Illi scripta quibus comœdia prisca viris est.* Hor. *Quas credis esse has, non sunt veræ nuptiæ.* Ter. pour *hæ nuptiæ non sunt veræ, quas has nuptias credis esse veras*, dit Sanctius. *Quam ille triplicem putavit esse rationem, in quinque partes distribui debere reperitur.* Cic. & autres semblables expressions, qui deviennent encore & plus nettes & plus élégantes, lorsqu'on y ajoûte un pronom démonstratif dans le second membre ; comme, *quam quisque norit artem, in hac se exerceat.* Cic. *Ad Cæsarem quam misi epistolam, ejus exemplum fugit me tùm tibi mittere.* Id.

On voit, par la construction de ces phrases, que toute la difficulté consiste, en ce que le substantif avoit été placé après le relatif ; & qu'il n'y en a plus aucune, dès qu'on remet le substantif à sa place naturelle.

Quelquefois on met le substantif avant le relatif, ce qui n'est guere usité que dans les Poëtes ; comme, *urbem quam statuo vestra est.* Virg. pour *ea urbs, quam urbem statuo*, &c. *Eunuchum quem*

dedisti nobis, *quas turbas dedit*; Ter. pour *ille Eunuchus*, *quem Eunuchum dedisti nobis*; ce qui a donné de l'exercice à beaucoup de Commentateurs, faute de considérer que la nature du relatif étant d'être toujours entre deux cas d'un même nom, il arrive quelquefois que l'on sous-entend le premier, comme il est ordinaire que l'on sous-entende le second.

C'est par cette maxime qu'il faut expliquer quantité de passages difficiles, comme celui des Adelphes : *Si id te mordet*, *sumptum filii quem faciunt*; car *id* suppose *negotium*, & est là pour *sumptus*; c'est-à-dire, *si id negotium te mordet*, *nempè sumptus*, *quem sumptum filii faciunt*; où l'on voit de plus qu'il y a une apposition sous-entendue de *id negotium* avec *sumptus*.

ANTIQUAIRE, *Antiquarius*, *Antiquitatis studiosus*. (*a*) L'Antiquaire est donc un homme qui recherche & étudie les monumens qui nous restent de l'Antiquité; comme les coûtumes des Anciens, les vieux livres, les vieilles images, les médailles, & généralement toutes les piéces curieuses, qui nous peuvent donner quelque connoissance de l'Antiquité.

C'est une maxime, généralement adoptée par les Antiquaires, que ce que nous appellons médailles, les Romaines sur tout, étoient originairement la monnoie courante, & ils en donnent une bonne preuve. On trouve tous les jours, disent-ils, une prodigieuse quantité de ces médailles, cachées dans la terre, comme autant de trésors particuliers, que l'on vouloit mettre à couvert de l'incursion & de l'avidité des Barbares. Loin que ces petits trésors forment jamais de suites de médailles, plus ou moins complettes, ou qu'ils soient tous composés de différens revers, ils ne consistent communément que dans un petit nombre d'Empereurs, qui ont, ou régné ensemble, ou qui se sont immédiatement succédés; & le même revers s'y trouve quelquefois par milliers; ce qui seul porte avec soi un caractère si marqué de monnoie courante, qu'il est comme impossible de se refuser à l'évidence d'un pareil témoignage.

On ne laisse pas d'en excepter les médaillons, du moins ceux, qui, par leur relief, leur étendue, & leur poids, auroient été fort à charge dans le commerce, ceux sur tout qui, composés de plusieurs cercles de différentes espèces de cuivre, semblent nous dire encore qu'ils ont uniquement été faits pour le plaisir & l'ostentation, & nullement pour l'usage & la commodité.

Une autre maxime, parmi les Antiquaires, en fait de médailles, c'est que lorsqu'au revers d'un empereur Romain, on trouve le nom d'une ville, d'un peuple, d'un païs; ce païs, ce peuple, cette ville, doivent avoir été de

(*a*) Pauf. *passim*. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. III. Préf. p.13. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 138. Tom. XV. pag. 480. *& suiv.*

la domination Romaine, ou s'ils ne lui ont pas été immédiatement soumis, ils reconnoissoient du moins son autorité suprême par quelque hommage, par quelque tribut, ou autre condition équivalente, stipulée dans des traités. Il en faut cependant excepter les médailles, où l'on voit d'un côté la tête d'un Empereur, & de l'autre celle d'un Prince voisin, allié de l'empire, qui s'honoroit bien du titre d'ami du peuple & des Empereurs Romains, mais dont l'alliance utile étoit quelquefois achetée par de gros subsides, que la vanité Romaine qualifioit gratifications.

A combien plus forte raison n'en devroit-on pas excepter encore les médailles, où l'on trouveroit d'un côté la tête d'un Empereur Romain, & de l'autre le nom & les symboles d'une Ville, qui, loin d'avoir jamais été sous sa domination, se trouveroit appartenir depuis long-tems à un autre Prince puissant, qui n'avoit rien à démêler avec l'Empire, rien à espérer de son alliance, rien à craindre de ses entreprises? Sans cela, quelle absurde conséquence ne tireroit-on pas un jour de la médaille du Czar Pierre le Grand, frappée en 1718, avec le nom de la ville de Paris à l'exergue, *LUTETIÆ PARISIORUM*, & de vingt autres semblables, si ceux, qui joindront la connoissance de l'histoire à celle des médailles, n'étoient pas à portée d'expliquer ces énigmes d'or & d'argent, comme le poëte Prudence les appelloit déjà de son tems.

Il faut voir quels sont les devoirs d'un Antiquaire dans la préface du troisieme volume du recueil d'Antiquités par M. le comte de Caylus. » Il seroit inutile, » dit, entr'autres choses, ce fameux Antiquaire lui-même, » d'appuyer sur l'étude des Auteurs anciens; elle est d'autant » plus indispensable pour un homme qui se livre à l'examen des » Antiquités, qu'elle lui présente, à chaque instant, des secours inattendus, & qu'il seroit impossible de trouver ailleurs. Il lui est donc nécessaire » d'avoir les Historiens & les » Poëtes anciens toujours sous la » main, & par conséquent la langue Grecque ne lui doit point » être inconnue. Je sçai par moi-même combien cette ignorance » coûte d'application, de soin » & d'inquiétudes, pour entendre, sur la parole d'autrui, un » Auteur qui entre dans des détails, dont souvent il n'avoit » peut-être pas lui-même des » idées bien nettes. Combien, à » plus forte raison, l'erreur n'est-elle pas à craindre, lorsqu'on » est réduit, sur tout dans ce qui » concerne les arts, à s'en rapporter à des Traducteurs, qui » souvent en ignorent la langue, » les expressions, & qui en parlent presque toujours, comme » l'aveugle des couleurs?

» Je ne dirai rien sur l'intelligence du Latin. L'ignorance de » cette langue auroit les mêmes » inconvéniens. Tout le monde » le sçait, & l'on n'est que trop » persuadé qu'elle est suffisante.

» Mais, j'insiste sur la connoissance du Grec, qui est d'autant plus nécessaire, que les antiquités de l'Asie ne nous ont en quelque façon été transmises que dans cette langue. D'ailleurs, le nombre des Auteurs Grecs ne peut effrayer. Le tems a malheureusement passé sa faulx sur ces ouvrages précieux. Mais, sans entrer dans de plus grands détails, tous les Historiens, tous les Poëtes, Grecs & Latins, doivent être familiers à un Antiquaire. Il doit les lire & les relire à diverses reprises, selon l'objet de ses recherches. Néanmoins, je le répete, il est important d'apporter à cette lecture un esprit, qui, uniquement occupé du vrai, & libre de préjugés, ne soit point préoccupé de quelque opinion chérie. Cette disposition, qui n'est que trop commune, a fait dire qu'on ne trouve dans les livres, que ce qu'on y cherche. Elle rend les lecteurs semblables à ces peintres, qui, accoûtumés à peindre le païsage, croyent voir dans la nature ce qu'aucun autre n'y peut découvrir. «

On donnoit anciennement le nom d'Antiquaires à ceux, qui faisoient des Scholies, ou des notes sur les Auteurs, à cause de la connoissance qu'ils avoient de l'Antiquité & de l'origine des choses. Ils écrivoient ordinairement leurs notes à la marge des livres.

Il y avoit aussi anciennement dans les Villes les plus considérables de la Gréce & de l'Italie, des personnes de distinction, nommées Antiquaires, dont la charge étoit de faire voir aux étrangers ce qu'il y avoit de curieux, de leur expliquer les inscr. anciennes; & tout ce qui concernoit ce genre d'érudition. Cette institution est une des plus belles qui aient jamais été faites, & qui mériteroient bien d'être renouvellées. Pausanias appelle ces Antiquaires Ἐχηγητάς. Les Siciliens les nommoient *Mystagogos*. Il y avoit une autre sorte d'Antiquaires, qui s'attachoient à la recherche des vieux mots, dont ils affectoient de se servir, au mépris de ceux qui étoient en usage de leur tems. Enfin, certains Antiquaires étoient autrefois ce que nous appellons Copistes. On les nommoit Calligraphes, Libraires, *Calligraphi*, *Librarii*. Ils transcrivoient en beaux caractères, ou du moins lisibles, ce qui avoit été écrit en notes.

ANTIQUE, *ou* ANCIEN, c'est-à-dire, qui est fait il y a long-tems, ou à l'ancienne mode. Ce mot vient du Latin *Antiquus*, que Guichard dérive, assez vraisemblablement, de l'Hébreu *atak*, qui veut dire devenir vieux, devenir ou être ancien.

On dit *bâtiment Antique*, *inscription Antique*. Un bâtiment n'est appellé Antique, que lorsqu'il a été construit par les anciens Architectes, du tems que les arts étoient dans leur plus grande perfection chez les Grecs & chez les Romains. Tout ce qui a été bâti par les Modernes, & depuis le rétablissement des arts, ne s'appelle point Antique. On dit seulement d'un bâtiment,

construit selon l'ancienne architecture, qu'il a un air Antique, qu'il est d'un goût Antique, de l'architecture Antique, qu'il a la manière Antique. C'est ainsi que parlent les maîtres, pour signifier ce qui est travaillé dans la correction & le bon goût de l'Antique.

De même, dans les médailles, on appelle Antiques, celles qui ne sont point fausses, ni contrefaites, mais qui ont été effectivement frappées par les Grecs & par les Romains. A quoi il faut ajoûter les loix Antiques; ce qui ne se dit que de celles, qui ont été recueillies sous le titre de Code des Loix Antiques, en un seul volume, qui comprend les Loix des Visigoths, les loix des Bourguignons, la Loi Salique, qui étoit celle des Francs.

Une médaille, ou quelqu'autre Antique, avec ces mots: *Majus erit post sæcula nomen*, est une devise, qui a été faite, pour marquer que la gloire des Héros & des grands Hommes augmente avec le tems.

Antique se dit d'une médaille, ou de quelqu'autre curiosité que ce soit. La sale des Antiques du Louvre. En ce sens, on le dit seulement des statues. Il y a des choses Antiques, que l'on nomme Antiques modernes, comme les églises anciennes, & autres bâtimens gothiques, pour les distinguer de ceux des Grecs & des Romains.

Quand ce mot se dit, en général, pour ce qui est Antique, il est masculin, comme tous les adjectifs devenus substantifs.

ANTIQUITÉ, *Antiquitas, Vetustas*, (a) le vieux tems, les siécles passés. Antiquité se dit aussi de la priorité du tems, comme l'Antiquité de sa race, l'Antiquité de ce bâtiment.

Antiquité se dit encore des beaux monumens, qui nous restent des Anciens. Les plus habiles Auteurs conviennent que ces monumens, sur tout les inscriptions, sont d'un grand secours pour éclaircir les faits historiques, & nous apprennent même bien des choses, qui avoient échappé aux Historiens des anciens tems. C'est une source inépuisable, d'où il sort tous les jours quelque fait singulier, aussi ignoré de notre tems, qu'il étoit célebre dans l'Antiquité. Rome, autrefois la capitale du monde, en fournit incomparablement plus qu'aucune ville. Les statues, les bas-reliefs, & principalement les inscriptions, y font l'ornement des jardins, des maisons, des palais, & l'on y en déterre tous les jours.

C'est-là qu'on apprend une infinité de choses sur la cour des Empereurs, sur les Officiers de l'empire, sur le culte des Dieux, sur des lieux célebres de la ville de Rome, sur les assemblées, & sur bien des particularités remarquables. On y voit un synode d'Apollon, espèce d'Académie fort nombreuse, dont les confreres s'appelloient Synodites, le

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 429. & suiv.

grand collége du dieu Sylvain, divisé par Décuries, les compagnies d'Affranchis, distribuées dans les quatorze régions de la Ville, d'où l'on tiroit des Pédagogues, pour instruire la jeunesse, & une infinité d'autres choses aussi remarquables, dont aucun Auteur n'avoit jamais parlé, & dont le détail nous meneroit trop loin.

Quoique rien n'égale Rome en ce point, ni dans l'Italie, ni dans les païs voisins, les Amateurs de l'Antiquité font pourtant, dans les autres villes, des découvertes, qui méritent nos attentions. Depuis que les Romains eurent conquis l'Espagne, les Gaules, & une partie de la Germanie, ces nations, réduites en provinces, déposant leur ancienne barbarie, se policérent à la manière de leurs vainqueurs. Alors, les grandes Villes, mais principalement dans les Gaules, tâchérent, comme à l'envi, de se procurer les mêmes ornemens, qui illustroient alors la capitale de l'Empire.

Metz se signala par plusieurs ouvrages magnifiques, donna à ses rues les mêmes noms, que portoient alors les rues de Rome, les plus fréquentées, comme nous l'apprenons des inscriptions du païs, & fit faire ce bel Aqueduc, dont les arches, traversant la Moselle, s'élevoient plus de cent pieds au-dessus du courant de la rivière; ouvrage, qui n'eut jamais de pareil dans l'Italie.

Nîmes, qui a mieux conservé ses anciens monumens, qu'aucune autre ville, se distingua par son bel Amphithéatre, la Maison quarrée, la tour Magne, & sur tout par le merveilleux pont du Gard, qui servoit d'Aqueduc, & qui surpasse tout ce que les Romains ont jamais fait en ce genre. Lyon, si célebre par ce temple d'Auguste, où soixante peuples des Gaules avoient fait ériger autant de statues, étoit sans doute orné de plusieurs autres monumens; mais tout a péri.

Narbonne a plus conservé d'inscriptions antiques, qu'aucune autre ville des Gaules; & l'on y en déterre souvent; mais, il n'y reste point de trace de ses autres monumens. Il ne faut point douter que les autres grandes Villes, telles que Marseille, Toulouse, Bourdeaux, Autun, Orléans, Rouen, Amiens, Reims, & autres, n'eussent aussi, à l'imitation de Rome, des Temples, des Amphithéatres, & d'autres Monumens; mais, presque tout cela a péri dans les bas tems, où l'on n'avoit aucun goût pour l'Antiquité.

On remarque, en effet, que la belle Antiquité étoit déjà fort déchue au siécle de Théodose le Grand, & d'Arcadius, son fils. Elle alla toujours en déclinant depuis, & tomba, enfin, dans une espèce de barbarie. Les monumens des siécles suivans ne sont pourtant pas à négliger; ils sont un objet digne de notre curiosité. La gradation de cette chûte fait une partie considérable de l'Histoire, dont les bons Auteurs doivent faire mention. Il faut même avouer que c'est à ces bas siécles, que nous devons plusieurs inven-

tions des plus nécessaires à la vie, qu'on avoit entièrement ignorées, quand les beaux Arts sembloient être dans leur perfection.

Les vitres, par exemple, ne furent inventées que vers le tems de Théodose le Grand. C'est Saint Jérôme, à ce que croit D. Bernard de Montfaucon, qui en a parlé le premier. Avant ce tems-là, on ne s'étoit point encore avisé d'employer le verre à cet usage. Sénéque dit que ce fut de son tems qu'on commença à mettre aux fenêtres des pierres transparentes. On en fit venir de différens païs, & l'on tailloit celles qui fournissoient un plus grand jour. Pline s'en servoit aussi pour le même usage. Cependant, quoi de plus aisé à des gens, qui, depuis si long-tems, employoient le verre à tant de choses, que de s'en servir aussi pour jouïr, à couvert des injures de l'air, de la clarté du jour, sans perdre la vue des objets, même les plus éloignés.

C'est aussi vers le tems de Théodose le Grand, qu'on commença à perfectionner les *Éphippia*, ou les *Selles*, pour se tenir à cheval. On en voit encore aujourd'hui sur la colomne de Théodose, à Constantinople, qui ont des pommeaux & des arçons sur le derrière; ce qui marque qu'on mettoit du bois dedans, pour les rendre plus fermes; au lieu qu'auparavant on n'avoit pour selles, que des piéces d'étoffe, ou fort rarement des housses peu épaisses, comme on peut le remarquer sur un grand nombre de cavaliers, représentés sur les colomnes Trajane & Antonine, sur l'arc de Constantin, & ailleurs.

C'est sans doute depuis ce tems-là, qu'on a inventé l'usage des étriers attachés aux selles, qui, affermies par ce bois, étoient en état de les soûtenir. L'invention de ces étriers attachés aux selles, n'est venue que depuis le siécle de Théodose. On n'en voit jamais dans les figures des cavaliers des anciens tems. Preuve encore qu'il n'y avoit point d'étriers dans ces siécles, c'est que, ni les Grecs, ni les Latins, n'ont jamais eu de nom, pour signifier un étrier. Ce n'est que dans les bas tems, ou après l'invention de l'étrier, qu'on l'appella *stapes*, ou *stapeda*. Mais, ces siécles de barbarie ont laissé si peu de monumens de cette espèce, qu'on ne peut s'instruire, par leur moyen, du tems de l'origine des étriers.

Les moulins à eau, & les moulins à vent, étoient encore inconnus dans les anciens tems, où les beaux Arts fleurissoient. L'admirable invention des horloges à roue & à ressort, est due à des tems de barbarie, depuis Charlemagne; car, cette belle horloge, que le Roi de Perse lui envoya, l'an 807, & dont les Historiens parlent avec admiration, n'étoit point de la forme de nos horloges. Quelques-uns en ont attribué l'invention à Pacificus, archidiacre de Vérone, qui vivoit peu de tems après Charlemagne; mais, cela est fort incertain.

Voyez ce que j'ai dit sur les

Antiquités, dans la Préface de cet Ouvrage.

ANTIQUO, terme usité chez les Romains, dans les jugemens. Il signifioit, *Je m'oppose*. Celui, qui vouloit employer cette formule, se contentoit d'écrire la lettre *A*, sur une tablette.

ANTIRRHODE, *Antirrhodus*, Ἀντίρροδος, (*a*) isle située en face du port d'Alexandrie. Nous apprenons de Plutarque & de Strabon, qu'Antoine, après la bataille d'Actium, se voyant abandonné par les uns, & trahi par les autres, résolut, à l'exemple de Timon, de se séquestrer entièrement de tout commerce avec les hommes. L'isle d'Antirrhode lui parut favorable à ce dessein. Il y fit élever une jettée, qui avançoit considérablement dans la mer; &, sur cette jettée, il bâtit un palais, qu'il nommoit son Timonium. Au reste, cette Isle fut ainsi appellée, parce qu'elle étoit, dit Strabon, comme l'émule de celle de Rhodes.

ANTISCIENS, *Antiscii*, terme de Géographie, qui vient du Grec, ἀντὶ, *contra*, contre, & σκία, *umbra*, ombre. Ce mot se dit des peuples des Zones tempérées, & en général des peuples & des païs, qui sont, de part & d'autre, au de-là des Tropiques. On les appelle Antisciens, parce qu'à midi leurs ombres sont opposées; celle des peuples, qui sont au de-là du tropique du Capricorne, portant au sud; & celle des peuples, qui sont au-delà du tropique du Cancer, comme nous en Europe, se tournant vers le nord.

Les peuples du nord sont Antisciens à ceux du midi; parce qu'à midi, les uns ont leur ombre vers le pôle boréal, & les autres vers le pôle méridional. Quelques-uns les confondent avec les Antéciens. Et ceux-ci sont les habitans d'un côté & d'autre de l'Équateur, sous un même parallèle, qui en est également éloigné. Ils ont une même élévation de pôle; tels sont les peuples du Cap de Bonne-Espérance, à l'égard de ceux du Péloponnèse.

ANTISSE, *Antissa*, Ἄντισσα, (*b*) ville maritime de l'isle de Lesbos, dans la mer Égée, entre Sigrie & Métymne. Ce fut d'abord une petite isle, qui s'appelloit Antisse, à cause qu'elle étoit opposée à l'isle de Lesbos, qu'on nomma autrefois Isse. Avec le tems, elle se trouva jointe à Lesbos, par l'amas de sable qui s'y fit, & conserva depuis son premier nom. Du tems de Strabon, il y avoit encore un port.

Les Romains, 167 ans avant l'Ére Chrétienne, envoyérent Labéon dans cette Ville pour la détruire, & en transporter les habitans à Métymne. La raison d'un pareil traitement, c'est qu'ils avoient reçu dans leur port Anténor, l'un des généraux de Persée, & qu'ils lui avoient fourni des vivres, dans le tems qu'il tournoit autour de Lesbos, avec

(*a*) Strab. pag. 794. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 80.

(*b*) Strab. pag. 60, 618. Ptolem. L. V. c. 3. Tit. Liv. L. XLV. c. 31.

ſes brigantins. C'eſt à préſent Anteſſa, qui dépend des Turcs, ainſi que l'iſle, qui prend pour nom moderne, Métélin.

Il y a eu, ſelon quelques Géographes, deux iſles de même nom, dont l'une faiſoit partie des Cyclades, & l'autre étoit ſituée dans les Indes.

ANTISSÉENS, *Antiſſæi.* C'étoient les habitans d'Antiſſe, ville de l'iſle de Lesbos. *Voyez* Antiſſe.

ANTISTES [C.], *C. Antiſtes.* (*a*) Il eſt fait mention de cet Antiſtes dans une des harangues de Cicéron, contre Verrès. On croit que c'étoit un receveur d'impôts.

ANTISTHÈNE, *Antiſthenes*, Ἀντισθένης, (*b*) ſurnommé le Rhodien. Cet Antiſthène, célébrant un jour à Agrigente les noces de ſa fille, traita tous les citoyens par chaque rue, faiſant ſuivre la mariée par huit cens chariots. Cet équipage fut même augmenté par un grand nombre de cavaliers des environs, tous invités, & qui lui faiſoient cortége ; magnificence encore effacée par la quantité des feux, qui furent allumés à cette occaſion. Antiſthène fit charger de bois les autels des dieux dans les temples, auſſi bien que tous ceux, que la dévotion populaire avoit placés dans les rues ; & ayant fourni encore des bûches coupées & des ſarmens, à tous les citoyens, qui occupoient les boutiques, il leur recommanda de mettre le feu ſur tous les autels de leur voiſinage, dans l'inſtant qu'ils verroient allumer celui de la citadelle.

Cet ordre ayant été exécuté, la mariée ſe mit en marche, précédée d'une infinité de gens, qui portoient des flambeaux à la main; de ſorte que toute la ville fut en un inſtant remplie de lumière, au milieu de la nuit. Les rues, ni les places ne pouvoient contenir la multitude de ceux, qui avoient été attirés à ce ſpectacle, par la magnificence de cet homme, & par la faveur qu'on lui portoit.

On dit que ce même Antiſthène, voyant ſon fils qui perſécutoit un homme pauvre d'entre ſes voiſins, pour l'obliger à lui vendre ſon champ, l'en reprit d'abord; mais, comme la paſſion de ſon fils s'augmentoit toujours pour cet accroiſſement de terrein, il lui dit qu'au lieu de chercher à rendre ce voiſin plus pauvre, comme il croiroit l'être, en cédant ſon héritage, il devoit chercher à le rendre plus riche ; parce qu'alors, ſe trouvant trop ſerré dans le petit bien, qui lui appartenoit, il ne manqueroit pas de le vendre, pour ſe mettre ailleurs plus au large. Diodore de Sicile raconte cette hiſtoire, ſous l'an 406 avant l'Ére Chrétienne.

ANTISTHÈNE, *Antiſthenes*, Ἀντισθένης, (*c*) fils d'un pere de

(*a*) Cicer. in Verr. L. V. c. 142, 143.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 376.
(*c*) Cicer. de Orat. L. III. c. 35. Plut. Tom. I. pag. 58, 152. Suid. Tom. I. pag. 309. Lucian. Tom. I. pag. 243. & *ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 721. Tom. VI. p. 439, 547. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 74, 79. Tom. XIX. pag. 477.

même nom, d'une famille peu distinguée d'Athènes, & d'une mere Phrygienne, ou Thrace, selon d'autres. Il florissoit sur la fin du quatrième siécle avant l'Ére Chrétienne. Après avoir reçu les leçons de l'orateur Gorgias, il s'attacha à Socrate, dont il goûta si bien la doctrine, qu'il dit un jour à ses disciples, auxquels il avoit enseigné jusqu'alors la Rhétorique : » Allez, & cherchez un » maître; pour moi, j'en ai trouvé » un. « Il faisoit tous les jours plus de quarante stades, pour aller trouver Socrate.

Les philosophes Cyniques doivent à Antisthène leur origine & leur établissement. Cette secte tira son nom du lieu, où son fondateur enseignoit, appellé *Cynosarge;* c'est-à-dire, *Chien blanc*, ou *prompt & vîte.* Ce lieu étoit dans un fauxbourg d'Athènes. Si cette origine est la vraie, leur impudence leur a bien confirmé un nom, que le lieu leur avoit donné. Antisthène menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur le dos. Il comptoit pour rien la noblesse & les richesses, & faisoit consister le souverain bonheur de l'homme, dans la seule vertu. Comme on lui demandoit à quoi lui avoit servi la Philosophie, il répondit, *à pouvoir vivre avec moi.*

Antisthène fit sentir, un jour, aux Athéniens, d'une manière plaisante, mais spirituelle, l'abus, qui se commettoit parmi eux dans les promotions aux charges publiques. Il leur proposa d'un air sérieux, en pleine assemblée, d'ordonner par un décret, que désormais les ânes seroient employés à labourer la terre, aussi bien que les bœufs & les chevaux. Comme on lui répondit que les ânes n'étoient point nés pour le labour : » Vous vous trompés, leur dit-il, » c'est tout un. Ne voyez-vous » pas que des citoyens, d'ânes & » d'ignorans qu'ils étoient, de» viennent tout d'un coup d'ha» biles généraux, par cette rai» son seule que vous les avez » nommés ? «

Ce même Philosophe, voyant les Thébains s'enorgueillir de la victoire, qu'ils avoient remportée à Leuctres, dit très-sérieusement : » Il me semble voir des écoliers, » tout fiers d'avoir battu leurs » maîtres. « Une autre fois, il répondit fort bien à quelqu'un, qui disoit qu'Isménias étoit un excellent joueur de flûte : » Oui, » dit-il, mais, d'ailleurs, c'est un » un homme qui ne vaut rien ; » car, s'il valoit quelque chose, » il ne seroit pas si bon flûteur. «

Antisthène disoit qu'il y avoit plusieurs dieux révérés par les nations, mais, qu'il n'y en avoit qu'un naturel ; c'est-à-dire, comme l'explique Lactance, auteur de toute la nature. Notre Philosophe avoit composé un ouvrage en dix volumes, comme nous l'apprenons de Diogène Laërce. Un jour, on lui disoit que la guerre emportoit bien des misérables : » Vous vous trompez, répondit» il ; elle en fait plus qu'elle n'en » emporte. « Il disoit souvent

qu'il s'étonnoit de ce qu'on prenoit tant de soin pour nettoyer son corps, & qu'on n'en prenoit point pour nettoyer son ame. Selon lui, la plus nécessaire de toutes les sciences étoit de désapprendre le mal. *Quænam esset disciplina maximè necessaria? Mala, inquit, dediscere.*

Il disoit que les ennemis étoient plus nécessaires que les amis; parce qu'ils reprenoient les défauts, & que les autres les flattoient. Plutarque lui attribue cette maxime de Prudence : *Qu'il falloit s'approcher de la République, comme du feu; ni trop près, de peur de se brûler; ni trop loin, de peur d'avoir froid.* Il répondit à un jeune homme, qui vouloit se mettre sous sa discipline, & qui lui demandoit ce qu'il falloit apporter, pour profiter de ses leçons: *Qu'il n'avoit besoin que d'un livre nouveau, & de nouvelles tablettes.* Il entendoit par-là, un esprit nouveau, & dégagé de tous préjugés. Comme on lui demandoit ce qui pouvoit arriver de plus avantageux à l'homme dans la vie, il répondit que c'étoit de mourir; *felicem, dixit, mori.*

Lucien a fait Antisthène interlocuteur d'un de ses dialogues des morts. Diogène & Cratès s'entretiennent avec Antisthène.

On trouve plusieurs Antisthènes, cités dans les anciens Auteurs, comme dans Xénophon, dans Plutarque, & autres.

ANTISTIA [la Famille], (a) *Gens Antistia.* Elle étoit l'une des plus considérables, qui fût à Rome, quoique Plébeienne. Cette famille étoit très-ancienne. Tite-Live fait une fréquente, & toujours honorable mention des sujets, qu'elle a fournis à la République. Les inscriptions & les médailles nous apprennent que cette famille étoit divisée en deux branches principales, dont l'une portoit le nom de Vétus, & l'autre celui de Réginus.

ANTISTIA, *Antistia*, (b) Ἀντιστία, femme d'Appius Claudius, qui avoit été Consul & Censeur, qui, à cause de sa dignité, avoit été déclaré Prince du Sénat, & qui, en grandeur d'ame & en prudence, surpassoit tous les Romains de son tems. Ce grand personnage, un jour à un festin des Augures, adressa toujours la parole au jeune Tibérius, lui fit toutes sortes de caresses, & lui offrit sa fille en mariage. Tibérius ayant reçu avec beaucoup de joie cette proposition, & les paroles étant données de part & d'autre, Appius s'en retourna chez lui. Dès qu'il fut sur le seuil de la porte, il appella sa femme, & lui cria : » Antistia, » je viens de promettre notre fille Claudia. « Antistia étonnée, & surprise : » Pourquoi ce grand » empressement, & cette grande » hâte, lui dit-elle, à moins que » vous n'ayez trouvé Tibérius » Gracchus à lui donner pour » mari? « Voilà un glorieux té-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 209.

(b) Plut. Tom. I. pag. 825.

moignage pour ce jeune homme.

ANTISTIA, *Antistia*, Ἀντιστία, (*a*) fille du préteur Antistius. Cet homme, présidant à un jugement, où Pompée étoit intéressé, conçut tant d'estime & d'affection pour lui, qu'il résolut de lui offrir sa fille en mariage, & en fit faire la proposition par ses amis. Pompée l'accepta avec beaucoup de joie; le mariage fut conclu très-secrétement; mais, il ne laissa pas d'éclater à cause du grand empressement qu'Antistius témoigna à servir Pompée. Et à la fin, lorsqu'il prononça la sentence, par laquelle Strabon, pere de Pompée, étoit absous à pur & à plein, tout le peuple se mit à crier tout d'une voix, comme de concert: *à Talassius, à Talassius;* qui étoit le mot, que l'on crioit de toute ancienneté à Rome à toutes les noces.

Quelque tems après la sentence rendue, Pompée épousa Antistia, dont le pere fut tué dans le Sénat, à cause de ce mariage. Dans la suite, on conseilla à Pompée de répudier sa femme Antistia, & d'épouser Émilie, petite fille de Sylla, née du mariage de sa fille Métella avec Scaurus, qui vivoit actuellement avec son mari, & qui étoit grosse. C'étoit, selon la remarque de Plutarque, un spectacle bien horrible de voir Émilie, traînée enceinte de la maison de son premier mari, vivant encore, dans celle du second, & Antistia chassée honteusement & impitoyablement, comme privée d'un pere, qui venoit d'être tué, même pour ce mari qui la répudioit d'une manière si indigne.

ANTISTIA, *Antistia*, (*b*) Ἀντιστία, surnommée Pollutia, fille de L. Antistius Vétus, fut mariée à Rubellius Plautus. Vers l'an de Rome 816, son mari s'étant retiré en Asie par l'ordre de Néron, elle l'accompagna dans ce païs, avec un petit nombre d'amis. Il fut tué depuis; & Antistia eut aussi une fin tragique. *Voyez* l'article d'Antistius Vétus, où se trouve l'histoire de cette vertueuse dame.

ANTISTIUS [L.], *L. Antistius*, Λ. Ἀντιστίος. (*c*) Le peuple le mit au nombre de ses Tribuns, l'an 420 avant l'Ére Chrétienne. Ses collégues furent A. Sellius & Sex. Pompilius. C'étoient trois personnages, alors absens, que les cavaliers, par le conseil de Tempanius, s'étoient choisis pour faire parmi eux la fonction de Centurions.

ANTISTIUS [L.], *L. Antistius*, Λ. Ἀντιστίος. (*d*) Il fut créé Tribun militaire, l'an 376 avant J. C. De cinq Collégues qu'on lui donna, trois furent tirés de l'ordre des Patriciens. Deux d'entre ceux-ci, soit par leur naissance, soit par leur crédit, emportérent le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre les Volsques, sans tirer au sort, ni demander le consentement de leurs Collégues; mais, dans la suite,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 620, 623.
(*b*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 22.
(*c*) Tit. Liv. L. IV. c. 42.
(*d*) Tit. Liv. L. VI. c. 30.

ils eurent sujet de se repentir de cette préférence, aussi-bien que les Sénateurs, qui la leur avoient accordée. On se consola des mauvais succès, qu'on avoit eus à la guerre par la tranquillité, dont on jouit dans la Ville, & dont on fut redevable à la prudence des tribuns militaires Plébeiens, du nombre desquels étoit L. Antistius, qui usérent du crédit & de l'autorité qu'ils avoient sur la multitude, pour la procurer.

ANTISTIUS [M.], *M. Antistius*, M. Ἀντιστίος. (*a*) Il étoit contemporain de C. Flaminius, désigné consul pour l'année de Rome 534. Comme il étoit parti pour son département, sans en rien dire, n'étant encore que simple particulier, tout le monde fut d'avis qu'on le fît revenir par force, s'il refusoit d'obéir; & qu'on l'obligeât à rendre en personne tous les honneurs, qu'il devoit aux dieux & aux hommes, avant que d'aller joindre son armée dans sa province. On lui députa, pour cet effet, Q. Térentius & M. Antistius; mais, il ne fit pas plus de cas de leurs remontrances, qu'il en avoit fait, dans son premier consulat, des lettres que le Sénat lui avoit écrites.

ANTISTIUS [P.], *P. Antistius*, Π. Ἀντιστίος, (*b*) préteur, vers l'an de Rome 666. Durant sa préture, on plaida à son tribunal une affaire, touchant Pompéius Strabon, qui étoit accusé de Péculat. Pompée, son fils, se trouva impliqué dans cette affaire, pour des objets qui n'en méritoient pas la peine. Quoiqu'il en soit, le jeune Pompée eut à soûtenir de grands combats, & à faire de grandes plaidoiries, pour répondre à son accusateur. Dans toutes ses actions, il fit paroître une vivacité, une force & une solidité d'éloquence, & en même-tems une fermeté si fort au-dessus de son âge, qu'il en acquit beaucoup de réputation & de crédit; jusques-là qu'Antistius conçut beaucoup d'estime & d'affection pour lui, & lui fit offrir sa fille en mariage. Pompée l'accepta avec joie. Le mariage fut conclu très-secrétement; mais, il éclata cependant, à cause du grand empressement qu'Antistius timoigna à servir Pompée. Et lorsqu'il prononça la sentence, par laquelle Pompéius Strabon étoit déchargé de toute accusation, le peuple se mit à crier: *A Talassius, à Talassius*, qui étoit le mot, que l'on crioit de tout tems à Rome, à toutes les noces. Mais, dans l'occasion dont il s'agit, c'étoit pour dire que cette sentence, si favorable au pere de Pompée, étoit le prix du mariage de ce jeune homme avec la fille d'Antistius.

Ce Romain fut assassiné quatre ans après en plein Sénat, par ordre du consul Marius. Ce fut, parce qu'on crut qu'il tenoit le parti de Sylla, à cause de son gendre. Sa femme, qui se nommoit Calpurnia, désespérée de la

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 63.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 620, 623, 995. Cicer. Brut. c. 171, 172. Pro L. Corn. Balb. c. 38. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 5, 6, 25, 26.

mort tragique de son mari, se tua elle-même. Cicéron met P. Antistius au nombre des Orateurs. Dans sa harangue pour L. Cornélius Balbus, il fait mention d'un L. Antistius, qu'il qualifie homme disert.

ANTISTIUS, *Antistius*, (*a*) Ἀντιστίος, surnommé Vétus, préteur en Espagne, du tems de Jules César. Ce fut sous ce Préteur, que ce fameux capitaine Romain alla dans ce païs, en qualité de Questeur. Depuis ce tems-là, il honora toujours Antistius Vétus, dont il fit le fils Questeur, quand il eut obtenu la préture.

ANTISTIUS [C. ANTISTIUS RÉGINUS], *C. Antistius Reginus.* (*b*) César parle souvent de cet Antistius au commencement du sixième livre de ses Commentaires de la guerre des Gaules. Il dit que, voyant son armée fort affoiblie, par la perte qu'il avoit faite de quinze cohortes, commandées par Titurius Sabinus & Aurunculéius Cotta, ses lieutenans dans le païs de Liége, il envoya faire de nouvelles levées en Italie par trois de ses lieutenans, M. Silanus, T. Sextius, & C. Antistius Réginus. Ces lieutenans lui amenérent dans les Gaules trois nouvelles légions avant la fin de l'hiver; & la perte, que César avoit faite l'année précédente, fut réparée au double.

Dans le septième livre de la guerre des Gaules, César fait deux fois mention d'Antistius Réginus. La première, dans la description du siége d'Alexia; Antistius Réginus commandoit un quartier du côté du septentrion de cette place, avec Caninius Rébilus, autre lieutenant du César. La seconde, c'est à la fin de ce septième livre. César, parlant de la distribution, qu'il fit des quartiers d'hiver à ses légions après la campagne, dit qu'il envoya C. Antistius Réginus dans le Nivernois avec une légion.

Après la mort de César, C. Antistius Réginus, qui lui avoit été fort attaché pendant sa vie, ne se montra pas assez ardent à la venger. On voit dans Appien, qu'il fut mis au nombre des proscrits, & qu'il n'échappa à la proscription que par l'adresse de sa femme. Une médaille d'Auguste, rapportée par différens Auteurs, nous offre sur son revers les instrumens ordinaires des sacrifices, avec les attributs des augures, & cette légende *C. ANTISTIUS REGINUS III. VIR.* C'étoit probablement le fils de celui dont nous parlons, lequel, après la pacification des troubles, avoit trouvé grace devant Auguste.

ANTISTIUS TURPIO, *Antistius Turpio.* Il en est parlé dans le commentaire de Hirtius Pansa, sur la guerre d'Espagne. *Voyez* Turpio.

ANTISTIUS [C.], *C. Antistius*, Κ. Ἀντιστίς, (*c*) étoit

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 709.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. VI. p. 210. L. VII. pag. 361. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 43. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 208, 209.

(*c*) Tacit. Annal. L. IV. c. 1. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 476.

consul l'an 23 de J. C. Il eut pour collégue C. Asinius. Ce fut sous leur Consulat que les disgraces commencérent à fondre sur la famille de Tibère, soit par son propre fait, soit par l'appui qu'il donna à celui, qui en étoit l'ennemi & le destructeur ; je veux dire Séjan, qui, pour se frayer un chemin à la souveraine puissance, empoisonna Drusus, ruina Agrippine, & les Princes ses fils aînés, & reçut enfin, mais trop tard, la juste peine de tant de crimes.

ANTISTIUS [C.], *C. Antistius*, K. Α'ντιστιος, (a) surnommé Vétus. Il fut élevé au Consulat, avec M. Suilius, l'an de Rome 806. Les commencemens de leur Consulat furent remarquables par l'adoption, que Claude fit de Domitius, à la sollicitation de Pallas ; ainsi que par le départ d'une colonie, qui fut envoyée par Agrippine dans la ville des Ubiens, où cette Princesse étoit née.

ANTISTIUS [L.], *L. Antistius*, Λ. Α'ντιστιος, (b) surnommé aussi Vétus, beau-pere de Rubellius Plautus. Claude Néron, ayant pris le consulat, au premier Janvier de l'année de Rome 811, se donna pour Collégue L. Antistius. Quoique ce fut la coûtume, que les Magistrats jurassent sur les actes des Empereurs, il défendit à L. Antistius de jurer sur les siens ; ce qui lui attira de grands éloges de la part des Sénateurs, qui vouloient animer ce jeune Prince à faire de grandes actions, par les applaudissemens qu'ils donnoient aux plus petites.

Environ trois ans après, Antistius Vétus, ayant obtenu le commandement de la Germanie, avec Paullinus Pompéius, ces deux généraux crurent qu'il leur seroit plus glorieux d'y entretenir la paix, que de courir après les ornemens du triomphe, avilis par la multitude de ceux qui les obtenoient. Cependant, pour empêcher que les soldats ne se corrompissent dans l'inaction, Paullinus acheva la digue, que Drusus avoit commencée, soixante-trois ans auparavant, contre les débordemens du Rhin. Antistius Vétus songeoit à tirer un canal, qui joignît la Saone & la Moselle, afin que les troupes, envoyées par mer, passant du Rhône dans la Saone, & de-là dans la Moselle par le canal, entrassent ensuite dans le Rhin, & enfin dans l'Océan ; & que, par ce moyen, on pût aller de l'occident au septentrion, sans être arrêté par la difficulté des chemins. Mais, Élius Gracilis, par jalousie, l'empêcha d'exécuter un si beau projet, en lui représentant que, s'il faisoit entrer ses troupes dans la province d'un autre, il s'attireroit la disgrace de l'Empereur, qui ne manqueroit pas de le soupçonner de vouloir se concilier l'affection des Gaulois. C'est ainsi que souvent des considérations particulières

(a) Tacit. Annal. Lib. XII. c. 25. *& seq.*

(b) Tacit. Annal. L. XIII. c. 11, 53. L. XIV. c. 58. L. XVI. c. 10. 11.

font échouer les entreprises les plus glorieuses & les plus utiles au public.

Rubellius Plautus étant en Asie, l'an de Rome 817, l'empereur Néron y envoya un Centurion, avec ordre de le tuer. Antistius n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit partir un affranchi de son gendre, qui devança l'officier du Prince. Cet affranchi apporta à son maître des lettres, dans lesquelles Antistius l'avertissoit de ne pas se laisser immoler, comme une victime, à la cruauté de ses ennemis; mais, de ne rien épargner pour se mettre à couvert de leurs embûches; qu'il ne se seroit pas plutôt déclaré, qu'il verroit accourir auprès de lui les gens de bien, attirés par la compassion de son sort & le respect de sa naissance; que les plus braves de la Province ne manqueroient pas de se joindre à eux par différens motifs; & que si une fois il échappoit aux bras de soixante soldats, envoyés pour le tuer, avant que Néron eût appris la nouvelle de son évasion, & fait partir de nouveaux assassins, il arriveroit bien des choses, qui se termineroient enfin à une guerre ouverte; qu'enfin, par cette conduite, ou il sauveroit sa vie, ou qu'en tous cas une résolution généreuse ne lui seroit pas plus funeste, qu'une lâche indolence. Rubellius ne se laissa point toucher à ces remontrances, & il fut exécuté suivant l'ordre de l'Empereur.

Cedendant L. Antistius Vétus, ainsi que Sextia, sa belle-mere, & sa fille Pollutia, devenoit de jour en jour odieux à Néron, par la seule raison que leur vie sembloit lui reprocher le meurtre de Rubellius Plautus. Mais, ce qui donna lieu à la perte de cette famille innocente, ce fut la double infidélité de Fortunatus, affranchi d'Antistius Vétus. Car, ayant causé la ruine de son patron par les fripponneries, dont il avoit usé dans l'administration de ses biens, il ne trouva point d'autre moyen d'éviter le châtiment de ses vols, que de l'accuser devant l'Empereur. Il associa, à ce complot, un certain Claudius Démianus, qu'Antistius, étant proconsul d'Asie, avoit fait emprisonner pour ses crimes, mais à qui Néron fit rendre la liberté, pour récompense du service qu'il lui rendoit, en se déclarant contre un homme, qui lui étoit odieux. Antistius, ayant appris l'outrage qu'on lui faisoit, en recevant la dénonciation de Fortunatus, & en ne mettant aucune différence entre le patron & l'affranchi, se retira dans sa terre de Formies, où il fut aussi-tôt investi par des soldats, qui avoient ordre de le garder à vue. Il étoit accompagné de sa fille, qui, outre le péril qui la menaçoit, pour l'avenir, étoit accablée d'une douleur continuelle, depuis qu'elle avoit vu le meurtre de son mari, dont elle gardoit la tête & les vêtemens ensanglantés, sans donner aucune tréve à son affliction, ni prendre de nourriture, qu'autant qu'il en falloit pour s'empêcher de mourir.

Par le conseil de son pere, elle se rendit à Naples, où étoit l'Em-

pereur ; mais, comme on lui réfusoit la porte, ayant attendu ce Prince à la sortie de son palais, elle le conjura de vouloir bien donnner audience à un innocent, & de ne point sacrifier, à la cruauté d'un affranchi, un Citoyen, qui avoit eu l'honneur d'être son Collégue dans son premier Consulat ; & quelquefois poussant des cris perçans, & s'élevant au-dessus de la timidité naturelle à son sexe, elle lui reprochoit sa cruauté. Néron se montra insensible à ses reproches, comme à ses prieres. Elle revint donc annoncer à son pere qu'il n'avoit rien à espérer, & qu'il devoit prendre des mesures, pour éviter la peine à laquelle le Sénat se préparoit à le condamner.

Parmi ses amis, il s'en trouva qui l'exhortérent à laisser, par son testament, une grande partie de ses biens à Néron, pour conserver le reste à ses petits-fils ; mais, il rejetta ce conseil. Et ayant ajoûté qu'il ne vouloit pas souiller, par la dernière de ses actions, la gloire qu'il avoit acquise, pendant le cours d'une longue vie, il distribua ce qu'il avoit d'argent à ses esclaves, & leur permit de plus d'emporter ce qu'ils pourroient de ses meubles, ne gardant que trois petits lits, pour lui servir à lui & aux siens dans les derniers momens de leur vie. Alors, s'étant enfermés dans la même chambre, le pere, la fille, & la belle-mere, ils se font ouvrir les vaines avec le même fer, & aussi-tôt passent dans le bain, n'ayant de vêtemens sur eux, que ce que la bienséance ne leur permettoit pas de quitter. Le pere avoit les yeux attachés sur sa fille, l'ayeule sur sa petite-fille, & celle-ci sur les deux autres ; chacun des trois priant les dieux de leur accorder une prompte mort, pour ne point survivre à ce qu'il avoit de plus cher. Mais, la mort observa l'ordre établi par la nature, en enlevant les plus âgés les premiers. On ne laissa pas de les accuser, après qu'ils eurent reçu la sépulture, & ils furent condamnés à être punis, suivant l'ancienne coûtume. Mais, Néron s'y opposa, & leur laissa le choix de leur mort. Il ne manquoit à la cruauté du Tyran, que d'insulter ainsi les malheureux, après qu'il leur avoit ôté la vie. Cette scène tragique arriva, l'an de Rome 820.

ANTISTIUS, *Antistius*, (a) Ἀντιστίος, appellé Sosianus. Il étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 812. Une dispute, qu'il eut cette année avec le préteur Vibullius, donna lieu à plusieurs réglemens, qui font voir qu'il restoit encore alors à Rome quelque image de l'ancienne République. Ce fut à l'occasion de quelques partisans insolens des farceurs qu'Antistius avoit fait mettre en liberté, dans le tems que l'autre les faisoit conduire en prison. Le Sénat approuva la conduite de Vibullius, & défendit

(a) Tacit. Annal. L. XIII. c. 28. L. XIV. c. 48. L. XVI. c. 14, 21. Hist. L. IV. c. 44. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 272, 351. & suiv.

aux Tribuns d'entreprendre sur l'autorité des Préteurs & des Consuls, & d'évoquer à eux, de quelque partie de l'Italie que ce pût être, aucune des causes, qui pouvoient être jugées sur les lieux.

Sous le consulat de P. Marius & de L. Asinius, Antistius, devenu préteur, fit des vers diffamans contre l'Empereur, & eut la témérité de les lire chez Ostorius Scapula, un jour qu'il y mangeoit en grande compagnie. Aussitôt, il fut accusé de crime de lézemajesté par Cossulianus Capiton, qui venoit de rentrer dans le Sénat par l'intercession & le crédit de Tigellinus, son beau-pere. La loi, qui regardoit les crimes de lézemajesté, avoit été tout récemment rétablie à la requête de Cossulianus Capiton, dont on croit que le dessein en cela étoit, non de perdre l'accusé, mais de donner lieu au Prince de signaler sa clémence, en le délivrant par l'autorité que lui donnoit la puissance Tribunicienne, des peines auxquelles il auroit été condamné par le Sénat. Ostorius, chez qui Antistius avoit récité ses vers, étant interrogé sur le fait, dit qu'il n'avoit rien entendu ; mais, le témoignage de ceux qui le chargeoient, prévalut ; de façon que Junius Marullus, désigné consul, opina à ce qu'il fût privé de la dignité de Préteur, & puni de mort, suivant la coûtume des ancêtres. Tous les autres furent du même avis, jusqu'à Thrasea, qui, après avoir donné de grands éloges à l'Empereur, & fait une réprimande très-sévère à Antistius, ajoûta, entr'autres choses, qu'il falloit confisquer ses biens, & le reléguer dans une isle, où il ne vivroit que pour prolonger sa misère, & être un exemple plus durable de la douceur du gouvernement.

Quelques années après, Antistius étant encore dans le lieu de son exil, apprit qu'on faisoit des honneurs extraordinaires aux Délateurs. Cela lui fit prendre la résolution de recouvrer la liberté par la même voie, qui la lui avoit fait perdre. Comme il étoit entreprenant & adroit à profiter des occasions, que lui présentoit la fortune, il rechercha l'amitié d'un certain Pammenes, exilé dans le même lieu, Astrologue célébre, & estimé d'une infinité de personnes, à cause de son art. Lorsque la ressemblance de leur fortune les eut unis, Antistius reconnut bientôt, par les grandes correspondances de ce Devin, que ce n'étoit pas sans raison qu'on lui envoyoit fréquemment des courriers pour le consulter ; & que même P. Antéius lui faisoit une pension annuelle. Il n'ignoroit pas que l'amitié d'Agrippine avoit rendu Antéius odieux à Néron, & que ses grandes richesses étoient un puissant motif pour engager ce Prince à le perdre, comme il avoit fait tant d'autres pour la même raison.

Il intercepta donc une lettre d'Antéius, & ayant eu l'adresse de voler son horoscope & celui d'Ostorius, que Pammenes avoit tirés, malgré le soin avec lequel il les gardoit dans son cabinet, il

écrivit à l'Empereur, que, s'il vouloit avoir la bonté de suspendre son exil pour quelques jours, il lui découvriroit de grands secrets, d'où dépendoient sa sûreté & celle de l'empire; qu'Antéius & Ostorius songeoient à brouiller l'État, & consultoient les Chaldéens sur la destinée de César, & sur la leur. On envoya aussi-tôt des galéres, pour ramener Antistius à Rome. Dès qu'il fut arrivé, il exposa ce qu'il avoit découvert; ce qui causa la perte d'Antéius & d'Ostorius. Antistius ne jouit pas long-tems du fruit de sa délation. Car, l'année même qu'il étoit revenu; c'est-à-dire, l'an de Rome 821, il fut condamné & chassé de Rome par arrêt du Sénat.

ANTISTIUS, *Antistius*, (a) Ἀντιστίος, surnommé Burrus, étoit beau-frere de l'empereur Commode. Dans le tems que Cléandre, affranchi de ce Prince, se frayoit une voie aux premières dignités de l'empire, Antistius Burrus osa s'élever contre les excès énormes de l'insolent affranchi, & porter ses plaintes à l'Empereur, de l'abus, que l'on faisoit de son autorité & de son nom. Cléandre retourna l'attaque contre l'aggresseur. Il l'accusa de projets ambitieux, de dessein formé d'usurper le trône. Antistius succomba, fut mis à mort, & entraîna dans son infortune ceux, qui eurent le courage de prendre sa défense.

ANTISTIUS, *Antistius*, Ἀντιστίος, orateur, qui vivoit dans le second siécle de l'Ére Chrétienne. C'est l'un de ceux, à qui l'empereur Marc-Auréle Antonin confia l'éducation de son fils Commode; mais, ce Prince profita très-mal des instructions que lui donna Antistius.

ANTISTIUS, *Antistius*, (b) Ἀντιστίος, poëte Grec, dont Vossius n'a fait aucune mention, & dont on n'a rien dans l'Anthologie imprimée.

ANTISTROPHE, *Antistrophe*, du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & στροφὴ, *conversio*, qui vient du verbe στρέφω, *verto*, je tourne. C'est une figure grammaticale, qui a lieu, quand de deux termes, ou choses conjointes & dépendantes l'une de l'autre, on fait la conversion, ou le renversement réciproque; comme *le serviteur du maître*, ou *le maître du serviteur*.

Antistrophe, chez les poëtes Lyriques, étoit une espèce de danse en usage parmi les Anciens, qui portoient leurs pas, tantôt à droite, tantôt à gauche par des retours, ou conversions redoublées. Le mouvement de gauche à droite est ce qui s'appelloit Antistrophe. L'Antistrophe étoit opposée à la strophe. *Voyez* Épode.

ANTISTROPHES, (c) sortes de petits prologues, que les anciens Poëtes plaçoient à la tête de leurs piéces. Il y en avoit qui y mettoient, au lieu d'Antistrophes, des Anaboles, ou de longues préfaces.

ANTITANES, *Antitanæ*,

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 492.

(b) Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 264.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 229.

Ἀντίταται, peuples d'Épire, autrement appellés Atintanes. *Voyez* Atintanes.

ANTITHÉES, *Antithei*, (*a*) Ἀντίθεοι; c'est-à-dire, anti-dieux, ou opposés aux dieux. C'est ainsi que les Anciens appelloient certains mauvais génies, qu'on s'imaginoit ne s'occuper qu'à tromper les hommes, & à leur faire illusion. C'est ce que les Chrétiens appellent des démons, ou diables. Les mauvais génies étoient invoqués par les magiciens, qui invoquoient aussi les dieux, nommés *Devi*, mais qui, selon Hésychius, n'étoient pas de mauvais génies.

ANTITHÈSE, *Antithesis*, Ἀντίθεσις, (*b*) figure de Rhétorique, qui consiste dans l'opposition des pensées, ou des mots. Les Antithèses, bien placées & bien ménagées, selon le P. Bouhours, plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu près le même effet que, dans la peinture, les ombres & les jours, qu'un bon peintre a l'art de dispenser à propos; ou, dans la musique, les voix hautes & les voix basses, qu'un habile maître sçait mêler ensemble. Voici des exemples tirés de Cicéron, *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia. Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit.* Le premier exemple est une Antithèse de mots; le second, une Antithèse de pensées.

Il y a des Antithèses qui consistent principalement dans un certain arrangement & un rapport de paroles, qui, placées avec art & justesse, & comme avec symmétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette espèce de concert étudié & mesuré, flattent agréablement l'oreille & l'esprit. Cicéron n'a pas négligé cette grace du discours, à laquelle quelques Anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve; & il nous a montré l'usage, qu'on devoit faire de ces figures, en les employant rarement & avec sobriété, & ayant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un leger mérite. *Est enim hæc, Judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti, sed imbuti sumus; ut si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela aut latronum, aut inimicorum incidisset, omnis honesta ratio esset expediendæ salutis.... Et sine invidia culpa plectatur, & sine culpa invidia ponatur.* Sénéque est plein de ces sortes de figures.

Parmi les Modernes, M. Fléchier a fait de l'Antithèse sa figure favorite. C'est pourquoi, elle se trouve fréquemment dans ses Ouvrages. En voici des exemples:

Les capitaines Chrétiens doivent

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 305.

(*b*) Quint. L. IX. c. 3. Roll. Trait. des Etud. Tom. I. pag. 476. & *suiv.*

avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes ; & adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

Un homme grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété..... Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face ; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité.... Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse.

Comme la plûpart des Antithèses ne consistent que dans certains tours & dans un certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées, on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fond même des pensées & des choses. Mais, quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement; parce que plus l'art & l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir, & devient vicieuse. Enfin, il faut que la nature des choses qu'on traite, soit susceptible de ces sortes d'ornemens; car, quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effrayer par la vue des maux, dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'employer des supplications vives & empressées; un Orateur ne se rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes mesurées, par des Antithèses & de pareilles figures, qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, & à faire sentir la vanité d'un Orateur, occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devroit songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs, & à les remplir des sentimens de crainte, de colère, ou de douleur, qu'il veut leur inspirer ?

L'Antithèse est aussi une figure de Grammaire, par laquelle on change une lettre, pour en substituer une autre; comme quand on dit *olli* pour *illi*.

ANTITYPE, *Antitypum*, (a) terme, formé de ἀντὶ, *contra*, contre, & τύπος, *figura*, figure. Ce terme, dans sa propre signification, veut dire ce que l'on met à la place d'un type, d'une figure.

Saint Paul, dans son Épître aux Hébreux, dit que Jesus n'est point entré dans le Saint des saints, fait par des hommes, qui étoit le type du véritable. Au lieu du mot *type*, on lit dans le Grec *Antitype*, que MM. de Port-Royal & le P. Amelotte, ont traduit par le mot *figure*. Le P. Amelotte a ajoûté cette remarque : » J. C. » n'a pas été Pontife de l'ordre » d'Aaron, & par conséquent il » n'est pas entré dans le Saint » des saints figuratif, au jour de

(a) Epist. ad Hebr. c. 9. v. 24. Petr. Epist. I. c. 3. v. 21.

» la purification du temple ; mais, » il est entré dans le vrai Saint » des saints, qui est le ciel, où » il se présente à Dieu pour » nous. «

Sant Pierre s'est aussi servi du mot Antitype, dans sa première Épître, où il dit que l'Arche de Noë étoit la figure du baptême. On lit ici dans la Vulgate, *forma*. Et dans l'Épître de Saint Paul, *exemplaria*.

ANTIUM, *Antium*, Ἄντιον, (a) ville maritime d'Italie, bâtie sur des rochers, à deux cens soixante stades d'Ostie, au païs du Latium, ou plutôt des Volsques, dont elle fut la capitale. C'étoit une Ville forte & la plus opulente de toute la contrée. Tite-Live la représente comme la source de toutes les guerres, que les Romains eurent contre les Volsques. Aussi, Camille lui en vouloit-il principalement. Cependant, comme il n'étoit pas possible de réduire une place de cette importance, sans avoir une ample provision de toutes les machines, qu'on employoit autrefois dans les siéges, longs & difficiles, il laissa son Collégue à la tête de l'armée, & retourna à Rome, pour faire entrer le Sénat dans ses vues. Précisément, dans le tems qu'il l'entretenoit de cette affaire, comme si les dieux eussent voulu, remarque l'Historien, différer la ruine d'Antium, il arriva des ambassadeurs de Népéte & de Sutrium, pour demander un prompt secours contre les Toscans, qui assiégeoient ces Villes, & étoient sur le point de les prendre. Les deux places en question étoient comme deux barrières entre les Romains & les Toscans ; ce qui portoit les derniers à s'en emparer, quand ils avoient formé quelque projet contre la République, & les premiers à les conserver, ou à les reprendre. C'est pourquoi, le Sénat ordonna à Camille de marcher de ce côté-là, & de remettre l'entreprise d'Antium à un autre tems. Camille s'acquitta de la commission, dont on le chargeoit ; mais, l'année de son consulat, qui étoit la 369e de Rome, étant venue à expirer dans le même tems, il ne put exécuter son projet contre Antium.

Cependant, les Antiates ne cessoient d'avoir la guerre avec les Romains. Mais, enfin, environ dix ans après, il s'éleva une sédition entre ces peuples & les Latins. Les Antiates abattus & domptés par plusieurs défaites essuyées, coup sur coup, dans une guerre, qui les avoit vus naître, & qu'ils avoient soûtenue jusqu'à la vieillesse, vouloient absolument se rendre aux Romains ; mais, les Latins, dont la révolte toute récente avoit été précédée de plus de cent ans de paix, ayant encore toute leur fierté & tout le courage, étoient résolus à continuer la guerre. Ils s'accordérent, enfin, dès

(a) Plin. L. III. c. 5. Strab. pag. 231, 232. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. II. c. 33, 63, 65. L. III. c. 1, 4. L. VI. c. 6, 8, 33. L. VIII. c. 1, 12, 14. L. IX. c. 20. Tacit. Annal. L. XV. c. 23. Crév. Hist. des Emp. Tom. I'. pag. 58, 374. Myth. par M. l'Abb, Ban. Tom. II. pag. 37, 41, 51.

qu'ils furent convenus, que chacun d'eux auroit la liberté de prendre le parti, qui lui conviendroit le mieux. Les Latins se retirérent pour ne point participer à une paix, qui leur paroissoit honteuse. Les Antiates, n'étant plus gênés par des alliés incommodes, exécutérent un dessein, qu'ils jugeoient salutaire, & se rendirent aux Romains, eux, leur ville, & leurs campagnes.

Au reste, ce n'est pas la première fois que les Antiates s'étoient rendus aux Romains; mais, ils s'étoient ensuite révoltés, comme ils se révoltérent encore depuis. Il leur fallut, cependant, à la fin subir le joug des Romains, qui envoyérent chez eux des colonies à différentes fois. On y en envoya une, entr'autres, sous l'an 335 avant J. C., & de Rome 417. On leur permit, alors, de s'y faire inscrire eux-mêmes, s'ils le vouloient, avec la qualité de citoyens Romains. Mais, on leur interdit le commerce de la mer, & on retira de leur port les longs vaisseaux, qui s'y trouvoient alors. On en mit une partie dans les arsenaux de Rome; & le reste fut brûlé, à l'exception des proues, dont on construisit, dans la place publique, la tribune aux harangues, qui, pour cette raison, fut appellée *Rostra*, terme Latin, qui veut dire, *le bec*, ou *la proue* d'un vaisseau, par une métaphore prise des oiseaux.

Vingt ans après, ou environ, les Antiates s'étant plaints à Rome, qu'ils n'avoient point de loix fixes, ni de magistrats assurés, obtinrent qu'on leur nommât des Patrons, & qu'on leur envoyât des Préfets, pour leur rendre la justice. C'est ainsi que les Romains, selon la remarque de Tite-Live, étendoient au loin leur domination, autant par la bonté de leur jurisprudence, que par la force de leurs armes.

Antium, du tems de Strabon, servoit de retraite aux Grands, qui vouloient se délasser des fatigues, que leur causoient les affaires civiles. C'est pourquoi, cette Ville étoit décorée de plusieurs édifices magnifiques, destinés à les recevoir. Notre Géographe observe que les Antiates, depuis leur soumission aux Romains, s'étoient joints aux corsaires Tyrrhéniens, pour pirater ensemble; ce qui donna lieu à Alexandre d'en porter ses plaintes à Rome. Démétrius, après lui, envoyant au peuple Romain quelques Pyrates, représenta à ce peuple, qu'il lui faisoit présent de leur corps, à cause de son alliance avec les Grecs; que cependant, il lui paroissoit indigne de lui, de souffrir de pareilles pirateries, tandis qu'il commandoit à toute l'Italie; qu'en un mot, il ne convenoit pas que, pendant que Castor & Pollux étoient en grand honneur à Rome; qu'on leur avoit dédié un temple dans la place publique; que tout le monde les considéroit comme ses conservateurs, on envoyât en Gréce ravager la patrie de ces divinités. Les Romains, touchés de ces représentations, arrêtérent toutes ces pirateries.

Les premiers succès, qu'ils eu-

rent sur mer, furent contre des vaisseaux des Antiates. C'est pour cela que les proues de quelques-uns de ces vaisseaux furent employées à l'usage, que nous avons marqué; car, ce fut un monument perpétuel de la victoire navale, qu'on venoit de remporter.

L'empereur Caius aimoit beaucoup le séjour d'Antium. Cette ville fut le lieu de la naissance de Néron, ainsi que d'une fille de ce Prince, qu'il eut de Poppéa. Le Sénat, qui, pendant la grossesse de Poppéa, avoit fait des vœux, pour son heureuse délivrance, les acquitta magnifiquement. Il ajoûta tout ce qu'il fut possible d'imaginer de flatteries, des actions de graces aux dieux, un temple à la Fécondité, & des jeux solemnels, sur le modéle de ceux, qui se célebroient à Antium. La Fortune, qui étoit la déesse tutélaire de cette Ville, eut sa part des honneurs; & on lui décerna des statues d'or, qui furent placées sur le trône de Jupiter Capitolin. Enfin, on ordonna l'établissement annuel des courses du Cirque à Antium, en l'honneur des maisons Claudia & Domitia; de même qu'il s'en célebroit à Bovilles, pour la maison de Jules. Tout ce grand appareil s'évanouit par la mort de l'enfant, qui ne vécut pas quatre mois entiers. Nouvelles flatteries à ce sujet. On en fit une Déesse, avec un temple, un prêtre, un lit de parade, tel que l'avoient les Divinités du premier ordre.

Plusieurs veulent que le nom moderne d'Antium soit Anzo, dans la campagne de Rome.

ANTIUS [Sp.], *Sp. Antius.* (a) Ayant été député par les Romains, vers le Roi des Véiens, il fut tué par ce Prince, ainsi que ceux, qui l'avoient accompagné.

ANTLIE, *Antlia*, (b) nom d'un instrument, dont les Anciens se servoient, pour tirer l'eau de la Sentine.

ANTOINE [TITUS ANTOINE MÉRENDA], *Titus Antonius Merenda*, (c) fut nommé Décemvir, l'an de Rome 303, & avant J.C. 449. Ce fut Appius, qui se le donna pour Collégue, après s'être nommé lui-même le premier. Les huit autres, qui formoient cette espèce de conseil, ou de tribunal, furent choisis de la même manière; c'est-à-dire, contre toutes les regles. Aussi, Tite-Live nous les dépeint comme des gens sans mérite & sans réputation. Ce portrait n'est point démenti par la conduite que tinrent ces Décemvirs. *Voyez* Décemvirs.

Deux ans après cette irrégulière élection, les peuples voisins vinrent attaquer les Romains. Les Décemvirs se partagérent. Titus Antoine fut envoyé avec L. Minucius, M. Cornélius, & deux autres, sur le mont Algide. Mais, on ne réussit pas mieux au dehors qu'au dedans; de manière que la conduite des Décemvirs fut aussi odieuse dans la guerre, que dans la paix. On dit que T. Antoine

(a) Cicer. Philipp. IX. c. 259.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 268.
(c) Tit. Liv. L. III. c. 35. & seq.

s'exila volontairement, & qu'il perdit ses biens, qui furent confisqués.

ANTOINE [Q. ANTOINE MÉRENDA], *Q. Antonius Merenda*, (*a*) l'un des Tribuns militaires, qui furent créés pour l'année de Rome 333, & l'an 419 avant J. C. Ses Collégues étoient L. Manlius Capitolinus & L. Papirius Mugillanus. Ce fut le Sénat qui les créa, voyant que Sempronius avoit rendu le nom de Consul odieux.

ANTOINE [M.], *M. Antonius*, M. Ἀντώνιος, (*b*) fut choisi pour être maître de la cavalerie, l'an de Rome 421. C'est P. Cornélius Rufinus, qui en fit le choix, immédiatement après qu'il fut revêtu de la dignité de Dictateur, par les Consuls, qui n'avoient suivi en cela que le conseil des Sénateurs. Mais, comme il parut que leur création n'étoit pas légitime, M. Antoine se démit de sa charge. Le Dictateur en fit autant.

ANTOINE [A.], *A. Antonius*, A. Ἀντώνιος. (*c*) Persée, roi de Macédoine, l'an 168 avant J. C., ayant envoyé des lettres au consul Émilius, pour le prier de lui envoyer quelques-uns de ses officiers, avec qui il pût conférer sur la situation, à laquelle il se trouvoit réduit; ce Général Romain lui envoya Pub. Lentulus, A. Posthumius Albinus, & A. Antoine. Mais, la conférence, que Persée eut avec eux, ne produisit aucun effet; ce Prince s'obstinant à conserver le titre de Roi, & le Consul voulant absolument qu'il remît sa personne & tout ce qu'il possédoit, à la discretion du peuple Romain, & qu'il attendît tout de sa seule clémence.

ANTOINE [M.], *M. Antonius*, M. Ἀντώνιος, (*d*) tribun du peuple, l'an 167 avant J. C. Cette même année le préteur M. Juvencius Thalna, proposa une loi, en vertu de laquelle le peuple déclaroit la guerre aux Rhodiens. M. Antoine & M. Pomponius, son collégue, s'opposérent fortement à cette loi. Mais, en cette occasion, le Préteur & les Tribuns firent une entreprise nouvelle, dont les conséquences étoient dangereuses pour l'avenir; le premier, en proposant de son chef au peuple, d'ordonner la guerre contre les Rhodiens, avant d'avoir consulté le Sénat, & d'en avoir averti les Consuls, comme il s'étoit toujours pratiqué; & les Tribuns, en se déclarant contre cette loi, avant que les particuliers eussent eu la liberté de la contredire, ou de la défendre, suivant une coûtume, à laquelle on n'avoit jamais manqué.

Il sembloit alors que le Préteur & les Tribuns disputoient à l'envi, à qui agiroit le plus à contre-tems. Et comme le Préteur poussoit toujours sa pointe avec la même chaleur, la dispute alla si loin, que M. Antoine amena les députés des Rhodiens devant le peuple, & leur fit donner audience, après

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 42.
(*b*) Tit. Liv. L. VIII. c. 17.
(*c*) Tit. Liv. L. XLV. c. 4.
(*d*) Tit. Liv. L. XLV. c. 21. & seq.

avoir arraché de la tribune aux harangues Thalna, dans le tems qu'il prenoit la parole, pour parler contre eux. Au reste, quoique la constance, ou pour mieux dire, l'opiniâtreté du Tribun l'eût emportée sur celle du Préteur, les Rhodiens n'étoient pas encore bien rassurés, parce que les Sénateurs étoient entièrement déclarés contre eux. Et la réponse qu'on leur fit, après un long discours, prononcé par leur chef dans le Sénat, fut tournée de façon, qu'ils ne purent sçavoir si on les regardoit à Rome comme les ennemis, ou comme les alliés du peuple Romain.

ANTOINE [Marc], *M. Antonius*, M. Ἀντώνιος, (*a*) l'un des plus illustres Orateurs Romains. Il étoit Questeur l'an de Rome 638; & ayant eu l'Asie pour département, il alloit partir de Brindes, lorsqu'il apprit qu'on l'avoit accusé, devant L. Cassius, d'avoir eu commerce avec des Vestales. Une loi mettoit à l'abri de toutes poursuites, ceux qui étoient absens, pour le service de la République. Mais, Marc Antoine ne voulut point profiter du bénéfice de la loi, & revint de Brindes à Rome, pour se présenter en justice, & répondre aux accusations, que l'on intentoit contre lui. Le procès fut instruit, & une circonstance en rendit même l'instruction fort délicate pour l'accusé.

Les Accusateurs demandérent qu'il livrât, pour être appliqué à la question, un jeune esclave, qu'ils prétendoient avoir porté devant lui le flambeau, lorsqu'il alloit pendant la nuit à de criminels rendez-vous. Cet esclave étoit extrêmement jeune; & Antoine craignoit beaucoup, & de la foiblesse de l'âge, & de la violence des tourmens. Mais, l'esclave exhorta lui-même son maître à le livrer sans crainte, l'assurant que sa fidélité étoit au-dessus des douleurs les plus cruelles. Il tint parole; & la question, qui étoit très-rigoureuse chez les Romains, les fouets, le chevalet, les lames ardentes, ne purent vaincre sa constance, ni le faire parler d'une manière, qui nuisît à l'accusé; exemple, qui prouve que la vertu, & par conséquent la vraie noblesse, est de tous les états. Antoine fut absous, & partit pour sa province, avec tranquillité d'esprit & avec honneur.

Antoine fut décoré de la dignité Consulaire, l'an de Rome 653. A. Posthumius Albinus étoit son Collégue. Le rappel de Métellus Numidicus, & la naissance de César, sont les seuls événemens par lesquels soit marqué le Consulat de Marc Antoine. Sa Préture avoit été plus illustre. Étant Préteur, il vainquit les Pirates, qu'il poursuivit jusqu'en Cilicie, qui étoit leur asyle & leur repaire; & des conjectures probables donnent lieu de croire qu'il remporta sur eux des avantages assez grands,

(*a*) Plut. Tom. I. p. 431, 915. Cicer. in Verr. L. I. c. 14. L. VII. c. 2. Ad Quirit. post Redit. Orat. c. 8. Orator. L. II. c. 1, 2. *& seq.* Brut. c. 106. *& alib. pass.* Patercul. L. II. c. 9, 22. Crév. Hist. Rom. Tom. V, pag. 287, 455, 456. *& suiv.*

pour mériter le triomphe. Ce fut sous le troisième, ou le quatrième Consulat de Marius. Quelque honneur que le triomphe ait pu faire à Marc Antoine, son éloquence l'a rendu bien plus recommandable, & de son vivant, & dans la postérité. Rien ne manquoit à Antoine, ni du côté de la nature, ni du côté de l'art, qu'il dissimuloit pourtant, affectant de paroître avoir l'esprit peu cultivé, dans la pensée que son discours feroit plus d'impression sur ses Auditeurs, parce que l'on se défieroit moins de lui. Il sembloit plaider sans préparation; il étoit néanmoins si bien préparé, que ses juges paroissoient ne l'être pas toujours assez, pour se mettre sur leurs gardes, contre l'art caché dans ses discours. Son grand talent étoit d'émouvoir les passions; & jamais ce talent ne parut avec plus d'éclat, que dans une cause défavorable, dont il se chargea en faveur de M. Aquillius, qu'on accusoit de concussion. Le succès répondit aux vœux & à l'espérance du pathétique Orateur.

Antoine défendit aussi Norbanus contre Sulpicius, jeune orateur, auquel il donna de sages avis dans cette cause. Lui-même, accusé de nouveau, quelques années après, mais, pour un sujet différent du premier [c'étoit à l'occasion de la loi Varia], mit en œuvre toutes les forces de son éloquence, & employa pour lui-même ces ressorts, dont il s'étoit servi si utilement pour les autres. Il s'attendrit, il supplia, il parla avec tant de contention, que Cicéron, témoin oculaire, assure l'avoir vu toucher la terre du genou, dans l'ardeur & l'instance de ses prieres. Il fut absous, & même eut un commandement l'année suivante, dans la guerre contre les alliés.

Lorsque Marius, l'an de Rome 665, faisoit main-basse sur tous ceux qui avoient suivi le parti contraire au sien, Antoine avoit trouvé un ami fidele, mais, qui le perdit par trop de zéle & de bonne volonté. C'étoit un homme du peuple, pauvre, & qui voyant chez lui un hôte de cette importance, voulut le bien traiter. Il envoya donc son esclave au cabaret, avec ordre de prendre du meilleur vin. Le cabaretier, qui vit l'esclave goûter le vin, avec plus de soin que de coûtume, & vouloir y mettre un très-haut prix, lui demanda pourquoi son maître ne se contentoit pas du vin d'ordinaire. L'esclave, qui crut parler à un ami, découvrit le secret fatal; & aussi-tôt le perfide cabaretier courut à Marius, qui étoit actuellement à table, lui déclarer qu'il venoit lui livrer Marc Antoine. C'est une chose qui fait horreur, que les transports de joie avec lesquels Marius reçut cette nouvelle. Il se récria, il battit des mains, & il vouloit aller lui-même sur les lieux, si ses amis ne l'eussent retenu. Il se détermina donc à envoyer le tribun militaire Annius, avec des soldats, le chargeant de lui apporter sur le champ la tête de Marc Antoine.

Annius arrive, & demeurant en bas, pour garder la porte, il fait monter ses soldats. Mais, à la vue de Marc Antoine, le respect arrêta ces cœurs féroces; & l'éloquent Orateur ayant employé, dans une nécessité si pressante, ces douces insinuations & ce pathétique, qu'il sçavoit si bien manier, acheva de les attendrir; de sorte qu'aucun n'osoit porter la main sur lui. Enfin, le Tribun, qui s'impatientoit d'attendre, monte lui-même, & voit ses soldats, comme enchantés & suspendus, baissant les yeux, versant des larmes, & Antoine, qui les haranguoit. Pour lui, aussi barbare que celui qui l'envoyoit, il n'écouta point les prieres d'un si respectable suppliant, & lui trancha la tête, qu'il alla porter aussi-tôt à Marius. Ce présent funeste fut reçu, avec une satisfaction égale à l'impatience, avec laquelle il étoit attendu. Marius embrassa le tribun Annius tout sanglant, il prit de ses mains la tête d'Antoine, & ne craignit point de souiller la table, qui étoit regardée par les Anciens, comme quelque chose de sacré, du sang d'un si illustre Citoyen & d'un si grand Orateur. Quand il eut donné le tems à ses yeux de se repaître de ce cruel spectacle, il la rendit pour être placée sur la tribune aux harangues; de façon que sur ces mêmes Rostres, d'où Marc Antoine, étant Consul, avoit défendu la République avec tant de courage, fut placée cette tête, à qui tant de Citoyens étoient redevables de leur conservation.

ANTOINE [MARC], *M. Antonius*, M. Ἀντώνιος, (a) surnommé CRÉTICUS, ou le CRÉTOIS, étoit fils de Marc Antoine l'orateur, & pere de M. Antoine le triumvir, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire Romaine. Il n'eut ni l'éloquence de son pere, ni les vertus militaires de son fils. Salluste le dépeint comme le plus négligent de tous les hommes, dissipateur, & prodigue à l'excès, incapable d'aucune attention, sinon, lorsque le moment pressoit. Selon Plutarque, c'étoit un très-honnête homme, & aussi très-libéral. On en jugera par cette seule action, qui mérite de n'être pas oubliée.

Comme il n'avoit pas beaucoup de bien, sa femme l'observoit de près, & l'empêchoit de s'abandonner à son humeur bienfaisante & libérale. Un jour, un de ses amis alla chez lui, pour le prier de lui donner quelqu'argent, dont il avoit besoin. Antoine n'avoit point d'argent, mais, il ordonna à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, & de le lui apporter. L'esclave ayant obéi, Antoine prit le bassin; & comme s'il eût voulu se raser, il se mouilla la barbe, fit sortir l'esclave sous quelque prétexte, & donna, à son ami, le bassin d'argent, lui disant qu'il n'avoit qu'à s'en servir pour ses affaires, & le renvoya. Le lendemain, voilà toute la maison en

(a) Plut. T. I. p. 915, 916. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 172, 173, 174.

peine ; on cherche par tout le bassin, qu'on ne trouve point. Antoine, voyant sa femme dans une colère furieuse, & toute prête à faire donner la question à tous ses domestiques, lui avoua ce qu'il avoit fait, & lui en demanda pardon. Cette femme étoit Julie, de la maison des Césars, & une des plus sages & des plus vertueuses dames de son siécle.

Antoine étoit préteur l'an de Rome 678. On le chargea cette même année de faire la guerre aux Pirates, avec la commission la plus étendue, que jamais eût exercée aucun général Romain, & telle, à peu près, qu'elle fut donnée dans la suite à Pompée, pour le même objet. Antoine eut l'intendance & le commandement sur toutes les côtes maritimes, qui reconnoissoient l'empire Romain; emploi brillant, mais difficile, & dont il fut redevable au crédit du consul Cotta, & à la faction de Céthégus. Il eût été à souhaiter que la recommandation & la cabale, en lui faisant donner la charge, eussent pu lui donner le mérite.

Les païs maritimes, qu'il étoit chargé de défendre, ne se sentirent de l'autorité, qui lui avoit été donnée, que par les rapines qu'il y exerça. Ce Commandant général, dont le pouvoir s'étendoit sur toutes les mers, se borna à attaquer l'isle de Créte, qui avoit fourni quelques troupes au Roi de Pont, & une retraite aux Pirates. Encore, conduisit-il l'entreprise avec une sécurité & une présomption, qui attirérent un affront au nom Romain. Il se croyoit si assuré de la victoire, qu'il portoit, dit Florus, presque plus de chaînes que d'armes sur ses vaisseaux. Les Crétois, qui jusqu'alors, malgré les accroissemens immenses de la puissance Romaine, & au milieu de tant de Royaumes & d'États forcés de subir le joug, avoient toujours conservé leur liberté, firent voir à Antoine qu'ils sçavoient se défendre. Ils s'avancérent sur mer au-devant de lui, le battirent, lui prirent plusieurs vaisseaux; & pour insulter aux vaincus, ils suspendirent leurs prisonniers aux voiles & aux cordages de leurs bâtimens, & rentrérent ainsi en triomphe dans leurs ports.

Antoine, aussi prompt à se décourager, qu'il avoit été enflé d'une confiance téméraire, fit la paix avec les Crétois, & mit par-là le comble à son infamie. Du moins, y fut-il sensible, & même trop pour sa vie. La honte & le chagrin le saisirent, & se joignant à une mauvaise disposition dans l'habitude du corps, le suffoquérent. Il mourut, emportant le surnom de Créticus, qui lui fut donné par dérision, comme un monument du mauvais succès de son expédition en Créte. Il paroît que l'on doit rapporter cette mort à l'an de Rome 681.

ANTOINE [Caius], (a)

(a) Plut. T. I. p. 866, 919. Sallust. in Catilin. c. 16, 41. *& seq.* Cicer. Orat. in Pison. c. 3. Pro Sest. c. 5, 9. In Vatin. c. 21. Pro Cœl. c. 58. Pro Flacc. c. 73. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 439, 497. *& suiv.*

C. Antonius, K. Ἀντώνιος, frere de Marc Antoine le Crétois, fut élevé au Consulat, l'an de Rome 689. Quoique de ses concurrens il fut le seul, né d'un pere, qui n'étoit que chevalier, & qui n'étoit pas Sénateur, il eut Cicéron pour collégue. On sçait que ce fut cette année-là, que l'on découvrit la conjuration de Catilina. C. Antoine, par lui-même, n'étoit capable de se mettre à la tête d'aucun parti, ni pour le bien, ni pour le mal; mais, il pouvoit augmenter considérablement la puissance de celui, qui voudroit le conduire. La sage conduite de son Collégue l'empêcha de prêter l'oreille aux mauvais conseils. Il étoit ami de Catilina, abîmé de dettes, avide de richesses. Un tel Consul étoit bien à craindre dans une année aussi orageuse. Cicéron le gagna à la République, non seulement par sa douceur, mais, par un beau présent qu'il lui fit. On leur avoit destiné la Gaule & la Macédoine pour provinces qu'ils devoient aller gouverner, lorsqu'ils seroient sortis du consulat. Le sort avoit donné à Cicéron la Macedoine, qu'Antoine désiroit extrêmement, parce qu'elle présentoit un bien plus beau champ pour la guerre, & de plus favorables occasions de s'enrichir. Cicéron consentit à la lui céder, & à prendre la Gaule en échange; & ensuite même il se détermina à renoncer au gouvernement de la Gaule, & fit pour cela une harangue au peuple, qu'il compte pour la sixième de ses harangues consulaires.

Quand tous les complices de Catilina eurent été exécutés, & qu'il ne restoit plus que ce chef à vaincre, C. Antoine fut chargé de marcher contre lui. Il le suivit à la piste, & l'obligea d'en venir à une action, où Catilina se fit tuer. Cependant, C. Antoine ne s'y trouva point, parce qu'il avoit alors la goutte, ou qu'il feignit de l'avoir. Toutefois, au rapport de Dion, il fut proclamé, *Imperator*, sur le champ de bataille; mais, il ne songea pas à demander le triomphe, qu'il n'étoit pas d'ailleurs d'usage d'accorder pour des victoires, remportées sur des citoyens.

L'année du consulat d'Antoine étant expirée, il se rendit dans la province de Macédoine, qui, comme on vient de le dire, lui avoit été cédée par Cicéron. Durant son gouvernement, il vexa les sujets de l'Empire, & se fit battre par ses ennemis. En revenant à Rome, il fut traduit en justice par trois Accusateurs, dont l'un étoit M. Cœlius, jeune homme de beaucoup d'esprit, qui devint grand Orateur, mais Citoyen turbulent. L'accusation n'avoit point pour objet la mauvaise conduite d'Antoine dans sa province. Il fut poursuivi comme complice de Catilina, lui qui avoit porté le dernier coup à la conjuration, par la défaite & la mort du chef. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ses Accusateurs disoient vrai. Antoine avoit trempé dans la conjuration, dont il fut le vengeur. Les juges le condamnérent; ensorte que, selon la remarque de

Cicéron, le souvenir du grand service, qu'il avoit rendu à la République, ne lui fut d'aucun secours; & on le punit d'une mauvaise volonté, qui n'avoit point eu d'effet.

Ce jugement fut un sujet de triomphe pour les restes du parti de Catilina, qui crurent leur chef vengé, par la condamnation de celui, qui avoit achevé de le détruire. Ils en signalérent leur joie, par une fête, qu'ils célebrérent au tour du tombeau, ou du cénotaphe de cet ennemi de la patrie. Ils s'y couvrirent de fleurs, & y firent un grand repas, Strabon assure qu'Antoine choisit pour lieu de son exil l'isle de Céphallénie, dont il acquit le domaine en entier, & dans laquelle il bâtit une nouvelle Ville, qu'il n'eut pas néanmoins le tems d'achever, ayant été rappellé d'exil, avant que d'avoir mis la dernière main à son ouvrage. Si ce fait est vrai, il falloit qu'Antoine se fût extrêmement enrichi dans son gouvernement; c'est-à-dire, qu'il eût bien pillé la province; car, on dit qu'il étoit abîmé de dettes durant son consulat.

ANTOINE [MARC], *M. Antonius*, M. Ἀντώνιος, (a) étoit fils de Julie & de M. Antoine le Crétois, & petit-fils de M. Antoine l'orateur. Après la mort de son pere, il fut élevé par les soins de sa mere, qui s'étoit remariée à Cornélius Lentulus, que Cicéron fit mourir, comme complice de la conjuration de Catilina; & voilà le prétexte & la source de la violente haine, qu'Antoine eut toujours pour Cicéron.

Le commerce & la familiarité qu'eut Antoine avec un jeune homme, nommé Curion, furent pour lui une peste très-contagieuse. Son pere, informé de ses débauches & de ses dépenses excessives, le chassa de chez lui. Antoine, banni de la maison paternelle, alla s'accoster de Clodius, le plus abominable de tous les harangueurs du peuple. Bientôt las d'un pareil Orateur, il partit d'Italie, & se retira en Gréce, où il séjourna quelque tems, s'exerçant à tous les exercices militaires & à l'éloquence. Il tâchoit sur tout de former son style sur le style Asiatique, qui étoit en vogue dans ce tems-là, & qui avoit beaucoup de conformité avec sa vie fastueuse, bruyante, & toute pleine d'une vaine ostentation, & d'une ambition inégale, qui n'a-

(a) Plut. Tom. I. pag. 915, 916, 917. *& seq.* Strab. pag. 325, 359, 524, 578, 595. *& alib. pass.* Just. L. XLI. c. 2. L. XLII. c. 5. Corn. Nep. in Pompon. Attic. c. 8, 9. *& seq.* Cicer. Philip. I. c. 1, 2, 3. Philip. II. c. 54, 59, 60, 64. *& seq.* Philip. III. c. 126, 130, 144, 145. Philip. V. c. 170. Philip. VII. c. 226. Philip. VIII. c. 250. Pro C. Balb. c. 19. Pro Syll. c. 5. In Verr. L. V. c. 183. Pauf. p. 274, 468. Athen. p. 147, 148. Appian. pag. 156, 157. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 414. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 219, 234, 341, 352. Tom. IV. pag. 201. *& suiv.* Tom. V. pag. 237, 238. *& suiv.* Tom. VI. pag. 500, 501. Tom. VII. p. 164, 165. *& suiv.* Tom. IX. pag. 163. *& suiv.* Tom. X. p. 309. Tom. XII. pag. 358. Tom. XIV. pag. 80. Tom. XV. pag. 40. Tom. XVI. p. 402. *& suiv.* Tom. XX. pag. 18. Tom. XXI. pag. 237. 425. *& suiv.*

voit jamais rien de suivi.

Gabinius, homme consulaire, s'en allant en Syrie, passa par la Gréce; & voulut persuader à Antoine de le suivre à cette expédition; mais, il lui dit qu'il n'iroit point à la guerre dans l'état d'un simple particulier. Gabinius lui donna le commandement de sa cavalerie, & l'emmena avec lui. D'abord, il l'envoya contre Aristobule, qui avoit fait révolter les Juifs. Antoine, ravi de cette occasion de se signaler, monta le premier sur la muraille de la plus forte place, qu'il assiégeoit, chassa Aristobule de toutes ses forteresses; & lui ayant ensuite donné bataille, il le défit, quoique très-inférieur en nombre, lui tua presque tous ses gens, & le fit prisonnier avec son fils. Peu après, ayant persuadé à Gabinius d'aller en Égypte au secours de Ptolémée, il se chargea de lui ouvrir les passages; ce qu'il exécuta avec beaucoup de succès. Dans cette guerre, Antoine ne montra pas moins de bonté & de clémence, que de bravoure.

De retour à Rome, alors partagée en deux factions, celle de César & celle de Pompée, Antoine prit le parti du premier. Ce fut Curion, son ancien ami, qui l'y engagea. Il le fit aussi élire Tribun du peuple, & lui procura une place dans le collége des Augures. Dès qu'Antoine fut entré en charge, il rendit de grands services à César; car, d'abord il s'opposa au consul Marcellus, qui vouloit qu'on donnât à Pompée les légions levées, & fit marcher ces mêmes légions au secours de Bibulus en Syrie. En second lieu, le Sénat réfusant de recevoir les lettres de César, & ne voulant pas permettre qu'elles fussent lues en pleine assemblée, pour lui, en vertu du pouvoir que lui donnoit sa charge, il les lut devant tout le monde, & fit que la plûpart changérent d'avis, trouvant que César ne demandoit que des choses justes & raisonnables. Enfin, tout étant réduit dans le Sénat à deux questions; l'une, si Pompée renverroit les légions qu'il avoit; l'autre, si ce seroit César, qui renverroit les siennes; & les uns, en très-petit nombre, étant d'avis que ce fût Pompée qui posât les armes, & presque tous les autres voulant que ce fût César; Antoine se levant demanda tout haut, s'ils ne jugeoient pas plus à propos d'ordonner que Pompée & César désarmeroient tous deux, & licencieroient également leurs armées.

Tout le monde reçut unanimement cet avis; & louant Antoine avec de grandes acclamations, ils lui ordonnérent de mettre la chose en délibération, & de recueillir les suffrages. Mais, les Consuls s'y opposant, les amis de César proposérent, de sa part, quelques autres demandes, qui paroissoient fort raisonnables. Caton les contredit de toute sa force, & le consul Lentulus chassa Antoine du Sénat. Antoine, en sortant, proféra contr'eux mille malédictions; & prenant l'habit d'un esclave, pour se déguiser, il se retira promptement vers César,

Sur ce qu'il lui dit de ce qui se passoit à Rome, il fit marcher aussi-tôt son armée vers l'Italie. C'est pourquoi Cicéron, dans ses Philippiques, écrit que, comme Héléne avoit été la seule cause de la guerre de Troye, Antoine l'étoit de la guerre civile; comparaison peu juste, puisque le rapport d'Antoine & le mauvais traitement, qu'il avoit reçu, ne furent qu'un prétexte honnête pour César.

Pendant cette guerre, il se donna plusieurs grands combats, où Antoine se distingua par-dessus tous les autres. Il y eut sur tout deux occasions, où il se signala; car, les troupes de César fuyant à toute bride, il les rallia, leur fit tourner tête, les ramena contre ceux, qui les poursuivoient, & toutes les deux fois, il remporta la victoire. Aussi, après César, c'étoit celui, dont on parloit le plus dans tout le camp. César lui-même fit bien voir la grande idée qu'il avoit de lui; car, dans la dernière bataille qu'il alloit donner dans les plaines de Pharsale, & qui devoit décider de toute sa fortune, il prit pour lui l'aile droite, & donna à Antoine le commandement de la gauche, comme au meilleur officier qu'il eût sous lui. Et après la victoire, ayant été créé Dictateur, il se mit aux trousses de Pompée, qui fuyoit en Égypte, & ayant nommé Antoine, général de la cavalerie, il l'envoya à Rome.

Les exploits militaires n'empêchoient pas Antoine de se livrer aux plus infames débauches. César, qui avoit d'abord fermé les yeux sur tous ses excès, lui en témoigna son mécontentement. Antoine, renonçant alors à cette vie désordonnée, pensa à se marier, & épousa Fulvie, qui avoit été mariée à Clodius, le boutefeu de la populace. C'étoit une femme naturellement sérieuse & grave; mais, Antoine ne laissoit pas quelquefois de chercher à la réjouir, & à l'égayer par des jeux & par les gentillesses d'un jeune amant. Par exemple, lorsque tout le monde sortit de Rome, pour aller au-devant de César, après sa victoire d'Espagne, il sortit avec les autres. Ensuite, le bruit s'étant répandu tout à coup, dans toute l'Italie, que les ennemis s'avançoient à grandes journées, & que César étoit mort, il s'en retourna promptement à Rome, & ayant pris l'habit d'un esclave, il arriva de nuit dans sa maison, & dit qu'il apportoit à Fulvie une lettre d'Antoine. On le fit entrer tout équipé comme il étoit. Fulvie allarmée, avant que de recevoir sa lettre, demanda si Antoine se portoit bien. Il lui présenta la lettre, sans dire une seule parole; & dès qu'elle l'eut décachetée, comme elle commençoit à la lire, avec l'empressement d'une femme qui aime, & qui est inquiete, il se jetta à son cou, & la baisa tendrement.

César, l'an 44 avant J. C., ayant été nommé Consul pour la cinquième fois, prit Antoine pour son collégue. Ce fut cette même année, qu'on assassina ce premier empereur Romain, & ce fut An-

de ce poisson salé, voilà des éclats de rire, tels qu'on peut se l'imaginer; & alors Cléopâtre lui dit: » Mon général, laissez-nous la » ligne à nous autres, Rois du » Phare & du Canope. Votre » chasse, c'est de prendre des » Villes, des Royaumés & des » Rois. «

Ces jeux & les autres déréglemens d'Antoine, qui étoient d'autant plus hors de saison, que Labienus resté du parti de Pompée, s'étant retiré dans le païs des Parthes, menaçoit les provinces de l'Orient, produisirent encore un autre mauvais effet; car, Fulvie n'ayant pu imaginer d'autre moyen de séparer Antoine de Cléopâtre, s'avisa de le brouiller avec Auguste, & ayant mis Lucius Antoine, son beau-frere, dans ses intérêts, elle arma assez puissamment pour obliger Auguste à entreprendre de la chasser, mais non pas pour pouvoir se maintenir. Cet artifice eut tout le succès, qu'elle s'en étoit promis. Marc-Antoine équippa une flotte de deux cens vaisseaux, & prit aussitôt le chemin d'Italie. Mais, avant qu'il y arrivât, Fulvie mourut à Sicyone, & on lui découvrit les vues de cette femme ambitieuse; ce qui le disposa à la paix, qu'on jugea à propos d'affermir par une alliance, en lui faisant épouser Octavie, sœur d'Auguste, veuve de C. Marcellus.

Ce fut en ce tems-là même que se fit le partage de tout l'Empire, entre les Triumvirs. Lépidus, qu'on considéroit peu, n'eut que l'Afrique; tout le reste fut retenu par les deux autres. Antoine eut tout ce qui étoit au de-là de la mer Ionienne; c'est-à-dire, la Gréce, la Macédoine, l'Asie & la Syrie; ce qui l'engageoit à faire la guerre aux Parthes. Ventidius, homme de basse naissance, mais habile, en qualité de son lieutenant, avoit déja commencé à repousser ces Barbares; & lorsqu'Antoine revenoit d'Italie, il remporta deux grandes victoires, dans l'une desquelles Pacorus, fils du roi des Parthes, fut tué; après quoi en ayant remporté encore trois autres de suite, il les ressera dans les bornes de la Mésopotamie. Antoine ne sçut pas profiter de ces avantages, & tous ses exploits se réduisirent à la prise de Samosate, à laquelle il fut contraint d'accorder une capitulation plus avantageuse, que celle qu'elle avoit demandée à Ventidius.

Il est à remarquer que, dans toutes ces guerres, Antoine fut plus heureux par ses lieutenans, que par lui-même; Sosius, à qui il avoit laissé le commandement en Syrie, ayant achevé de réduire ce païs, & Canidius ayant vaincu les rois d'Albanie & d'Ibérie, & porté le nom Romain jusqu'au Caucase. De retour en Gréce, Antoine se brouilla de nouveau avec Auguste, & entreprit de le détruire; mais, Octavie les raccommoda, & peu après, elle eut le déplaisir de se voir méprisée de celui à qui elle venoit de rendre un si bon service. Cléopâtre, qu'Antoine paroissoit avoir oubliée, étant venue le voir en Syrie, il poussa la passion pour elle

jusqu'à lui donner la Phénicie, la Célésyrie, l'isle de Chypre, une partie de la Cilicie, de la Judée & de l'Arabie; & il eut de cette femme deux jumeaux, qu'il appella, l'un Alexandre, & l'autre Cléopâtre. Cette passion fut la cause de tous les malheurs, dont il fut accablé dans la suite. Ayant été obligé de se séparer de Cléopâtre, pour continuer la guerre contre les Parthes, il conserva toujours un empressement de la rejoindre, qui lui fit faire cent fautes, qu'il auroit évitées dans d'autres circonstances. Il abandonna même toutes les machines destinées aux siéges, à la garde de dix mille hommes, que les ennemis égorgérent peu après. Il remporta à la vérité dix-huit victoires, soit en poursuivant l'ennemi, soit en se retirant; mais, la plus considérable ne coûta aux Barbares que cent dix hommes, dont trente furent pris par les Romains, pendant que ceux-ci, au moindre désavantage, perdoient trois ou quatre mille hommes.

Artabaze, roi d'Arménie, contribua beaucoup à toutes ces pertes, en retirant seize mille hommes de cavalerie, accoûtumés à la maniére de combattre des Parthes. Antoine s'en vengea bientôt après, en l'attirant auprès de lui par de belles paroles, & le dépouillant de ses États; mais, dans le même-tems il négligea le moyen, que le roi des Médes lui donnoit, de recommencer la guerre avec avantage, en joignant ses troupes aux siennes; & n'étant occupé que de son amour, après avoir triomphé à Alexandrie d'Artabaze, il s'avisa de déclarer publiquement Cléopâtre, reine d'Égypte, de Chypre, de la Libye, & de la Célésyrie. Il nomma en même-tems Césarion, qu'elle avoit eu de César, pour son sucesseur dans ses États, déclara les deux fils, qu'il en avoit eus, Rois des Rois, donna à l'un le vain titre de roi d'Arménie & de Médie, à l'autre celui de roi de Cilicie, de Syrie & de Phénicie leur fit prendre les vêtemens ordinaires à ce rang, & les fit escorter de gardes.

Tout cela, sans doute, étoit fort capable d'irriter les Romains contre lui; mais, Auguste craignoit toujours de se brouiller avec lui, & même son affection, pour Octavie sa sœur, n'auroit pas éte un motif suffisant pour l'engager dans une guerre civile. Ce fut Antoine lui-même, qui la commença: & en voici les prétextes. Auguste s'étant rendu maître de la Sicile, après la mort de Pompée, ne lui en avoit pas fait part. Il ne lui avoit pas rendu les vaisseaux, qu'il lui avoit empruntés, pour cette guerre. Il avoit retenu toute l'Afrique, après en avoir dépouillé Lépidus. Enfin, il avoit partagé presque toute l'Italie entre les soldats vétérans, qui l'avoient servi, & n'avoit rien laissé a donner dans ce païs à ceux, qui avoient servi en Orient.

Auguste ne manqua pas de réponses; mais, Antoine n'en étant pas satisfait, fit marcher aussi-tôt dix légions sous la conduite de Canidius; & s'étant mis en mer

peu après avec une nombreuſe flotte, il parut près d'accabler ſon ennemi, qui ne s'attendoit pas à une pareille vivacité, & qui étoit perdu ſans reſſource, ſi Cléopâtre n'eût pas été de la partie. Cette voluptueuſe Reine, ayant mis pied à terre dans l'iſle de Samos, engagea Antoine à en faire de même; tous les rois d'Orient s'y attroupérent; tous les plaiſirs y accoururent en foule. Pendant ce-tems-là, Auguſte ſe prépara à la guerre, & ayant groſſi ſon parti de ceux, que les mauvais traitemens de Cléopâtre avoient obligés d'abandonner Antoine, il fut bientôt en état d'aller au-devant de lui juſqu'au promontoire d'Actium. Ce fut en cet endroit que ſe donna la célebre bataille navale, qui rendit Auguſte maître de tout l'Empire, le 2 Septembre de l'an de Rome 723, & avant J. C. 31 ans.

La victoire ne penchoit encore d'aucun côté, lorſqu'on vit ſe détacher de la flotte d'Antoine ſoixante vaiſſeaux, dans l'un deſquels étoit Cléopâtre; ce qui déconcerta tellement le général, qu'abandonnant les ſiens, il la ſuivit, & ſe retira au promontoire de Ténare, ſans ſonger qu'il laiſſoit à terre dix-neuf légions, & plus de douze mille chevaux, qui n'avoient pas encore été attaqués. Antoine donna bientôt après une marque de déſeſpoir, lorſqu'ayant ordonné à Canidius, qui commandoit les troupes de terre, de regagner l'Aſie par la Macédoine, il compta néanmoins ſi peu ſur de pareilles forces, que, laiſſant un vaiſſeau, chargé de toutes ſortes de richeſſes, à ſes amis, il ſe ſépara d'eux avec larmes, & pria le magiſtrat de Corinthe, de les mettre à couvert, juſqu'à ce qu'ils puſſent fléchir la colére d'Auguſte. Ces foibleſſes déconcertérent tout ſon parti. Canidius prit auſſi la fuite; & les troupes, abandonnées de leurs chefs, ſe livrérent au vainqueur.

Antoine, ayant renvoyé Cléopâtre en Égypte, alla en Libye, & trouva que celui, qui commandoit dans ce païs, étoit entré dans les intérêts d'Auguſte. C'eſt pourquoi, reprenant le chemin d'Égypte, il y apprit, en arrivant, la perte de ſon armée & l'infidélité, d'Hérode, ainſi que celle des autres rois d'Orient. Cela lui ayant fait concevoir une violente haine contre tous les hommes, il ſe retira dans une maiſon écartée, pour y vivre, comme avoit fait autrefois le célebre miſanthrope Timon. A cette biſarrerie, en ſuccéda une autre; ſe regardant comme un homme près de mourir, & voulant ne pas perdre le peu de jours qu'il avoit à vivre, il retourna dans le palais; & ayant formé, avec Cléopâtre & avec d'autres, une ſociété de *mourans enſemble*, il recommença à ſe divertir, juſqu'à ce qu'Auguſte fut aux portes d'Alexandrie. Antoine, qui avoit tenté inutilement de traiter avec ce Prince, lui fit voir alors pour la dernière fois, que, s'il lui étoit inférieur en toute autre choſe, du moins il entendoit mieux que lui, le métier de la guerre; car, il culbuta ſa cavalerie, & la repouſſa

jusques dans son camp.

Mais, dès le lendemain même sa flotte l'abandonna ; & sa cavalerie effrayée de cette désertion, le laissa seul avec son infanterie, qui ne put tenir long-tems devant l'ennemi ; de sorte que, se voyant sans ressource, il rentra dans la Ville, criant qu'il étoit trahi par Cléopâtre, & livré à ceux contre lesquels il ne combattoit que pour l'amour d'elle. Alors cette Princesse, qui craignoit sa colére & son désespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avoit bâti ; & ayant abattu sur l'ouverture la herse, qui étoit munie & fortifiée de bons léviers & de grosses piéces de bois en travers, elle envoya à Antoine lui annoncer qu'elle étoit morte. Antoine le crut, & d'abord il dit en lui-même : » Qu'attends tu donc, Antoine, » & pourquoi différes-tu ? La » fortune vient de te ravir l'uni» que bien qui te restoit, & qui » te faisoit aimer la vie : « En finissant ces mots, il entra dans sa chambre, & détachant & entrouvrant sa cuirasse : » Cléopâtre, » s'écria-t-il, je ne me plains » point de ce que je suis privé de » toi ; car, tout à l'heure je vais » te rejoindre ; mais, ce qui cause » ma douleur, c'est que moi, qui » suis un si grand Empereur, je » me trouve visiblement vaincu » par une femme, en courage & » en magnanimité. «

Il avoit un esclave, nommé Éros, de la fidélité duquel il étoit assuré. Il lui avoit fait promettre depuis long-tems, qu'il le tueroit, dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Il l'appella, & lui demanda l'accomplissement de sa promesse. Éros tira son épée, & la leva comme pour le frapper ; mais, tout d'un coup, détournant la vue, il se la passa au travers du corps, & tomba mort aux pieds de son maître. Antoine, admirant ce grand courage, s'écria : » Généreux Éros, quelle louange » ne mérites tu pas ? Ce que tu » n'a pas eu la force de faire sur » moi, tu l'as fait sur toi même » pour me montrer mon devoir, » & pour me donner l'exemple. « En même-tems, il se plongea l'épée dans le ventre, & se laissa tomber à la renverse sur un petit lit, qui étoit tout auprès. Mais, la plaie ne fut pas assez grande pour lui causer une prompte mort ; & le sang s'étant arrêté, quand il fut couché, il revint un peu à lui, & pria ceux qui étoient présens de l'achever. Mais, ils sortirent tous de la chambre, & le laissérent crier & se débattre, jusqu'à ce que Cléopâtre lui envoya Dioméde, son secrétaire, avec ordre de le faire porter dans le tombeau, où elle étoit.

Dès qu'Antoine sçut qu'elle vivoit encore, il commanda, avec beaucoup d'ardeur, à ses gens de le porter, & ils le portérent sur leurs bras à la porte du tombeau. Cléopâtre n'ouvrit point, & ne releva pas la herse ; mais, elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine ; & Cléopâtre, aidée de deux femmes, qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau,

le tira à elle. Ceux, qui étoient présens, dirent que jamais spectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout souillé de sang, & tirant à la mort, étoit guindé en haut, & tendoit ses mains mourantes vers Cléopâtre, en se soulevant, autant que sa foiblesse le permettoit; car, ce n'étoit pas un ouvrage aisé pour des femmes; & l'on voyoit Cléopâtre, qui, le visage tendu & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort. Ceux d'en bas, souffrant de la voir souffrir, lui aidoient autant qu'il leur étoit possible, & l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ses habits sur lui, & se frappant le sein, se meurtrissant & s'égratignant, & lui essuyant le sang avec son visage, collé sur le sien, elle l'appelloit son maître, son cher mari, son Empereur. Peu s'en fallut qu'elle n'oubliât ses propres maux, par la compassion qu'elle avoit des siens. Antoine, après avoir appaisé ses plaintes & ses cris, demanda du vin, soit qu'il eût soif, ou qu'il espérât que le vin pur hâteroit sa fin, en achevant de consumer le peu qui lui restoit de forces. Il mourut, l'an 30 avant J. C., dans la 56e année de son âge.

Plusieurs grands Rois & grands Capitaines demandérent à Auguste le corps d'Antoine, pour l'enterrer magnifiquement; mais, ce Prince ne voulut pas l'ôter à Cléopâtre. Et cette Reine l'enterra de ses propres mains avec une magnificence royale, Auguste lui ayant permis de prendre, pour faire les funérailles, tout ce qu'elle voudroit. De sept enfans, qu'Antoine laissa de ses trois femmes, Antyllus, fut le seul mis à mort par ordre de l'Empereur.

DIGRESSION sur le portrait de MARC-ANTOINE.

Antoine avoit une figure pleine de dignité, & qui sentoit son homme de grande naissance, un front large, la barbe fort épaisse, le nez aquilin, & un air si mâle sur tout son visage, qu'on lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec les portraits & les statues d'Hercule. Aussi étoit-ce une ancienne tradition, que les Antoniens étoient Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule. Comme Antoine sembloit justifier cette tradition par sa mine & par sa figure, il tâchoit aussi de la confirmer, par sa manière de s'habiller; car, toutes les fois qu'il devoit paroître en public, il avoit sa tunique ceinte fort bas, une large épée, pendue à son côté, & par dessus une cape fort grossière. Mais, ce que beaucoup de gens trouvoient de fâcheux & d'insupportable en lui, c'est qu'il étoit fort sujet à se vanter, & qu'il se moquoit volontiers des autres. On lui reprochoit aussi qu'il ne faisoit pas difficulté de boire en public, & de s'asseoir à table avec les moindres soldats, qu'il trouvoit mengeant, ou buvant. Et il est inconcevable combien cette familiarité lui attiroit l'affection & les vœux des gens de guer-

re. Il étoit aussi d'une humeur très-agréable dans ses amours, & il y mêloit une grace & une gentillesse, qui le faisoient encore plus aimer de tout le monde; car, il servoit les autres auprès de leurs maîtresses, & il entendoit raillerie, quand on plaisantoit sur les siennes.

Sa libéralité & les largesses excessives, qu'il faisoit aux soldats & à ses amis, en leur donnant sans aucun ménagement, lui ouvrirent une voie bien éclatante pour s'agrandir. Et après qu'il se fut agrandi, elles contribuérent infiniment à augmenter sa puissance, qu'il détruisoit d'ailleurs par mille fautes, qui lui échappoient tous les jours. Nous rapporterons ici un seul exemple de ses magnifiques libéralités. Un jour, il ordonna qu'on donnât à un de ses amis deux cens cinquante mille dragmes. Son intendant, étonné de la grandeur du don, apporta tout cet argent, qu'il étala sur son passage, afin qu'il vît par lui-même quelle grosse somme c'étoit. Antoine, en passant, vit tout cet argent, & demanda ce que c'étoit. L'intendant répondit que c'étoit la somme, qu'il avoit ordonné qu'on donnât à un tel. Alors, Antoine connoissant sa malice, pleine d'envie, lui dit: » Je croyois que » ce millon de sesterces étoit » quelque chose de bien plus considérable; c'est si peu de chose. » Ajoûtez-y-en une fois autant. «

ANTOINE [Caius], (a) *C. Antonius*, K. Ἀντώνιος, frere de M. Antoine le Triumvir; c'est-à-dire, du précédent. L'an de Rome 703, il commandoit pour César sur les côtes d'Illyrie, où il fut défait par les lieutenans de Pompée, dont les forces maritimes étoient de beaucoup supérieures, & même C. Antoine fut réduit à se rendre prisonnier avec quinze cohortes. Un mot de César nous apprend par occasion, que la trahison s'en mêla, & que l'un de ses plus braves Officiers se deshonora par une lâche perfidie contre son général, & entraîna la perte de son armée.

Une cohorte fit preuve au contraire d'une fidélité, poussée jusqu'à un excès incroyable & inoui. Quelques troupes, échappées de la défaite de C. Antoine, construisirent, pour passer la mer, trois radeaux soûtenus des deux côtés de grands tonneaux vuides, qui étoient disposés de façon qu'ils cachoient les rames; ensorte que ces radeaux avançoient, sans que l'on vît ce qui les faisoit mouvoir. Au milieu étoit dressée une tour. Mais, parmi les soldats de marine de Pompée, il se trouvoit quelques-uns de ces anciens pirates, vaincus autrefois par lui, qui sçavoient toutes les ruses de la guerre sur mer. Ils s'avisérent d'attacher aux rochers, voisins des endroits, où devoient passer les radeaux, des chaînes entrelassées, qui formoient comme une espèce de filets, couverts par le flot. Deux radeaux les évitérent; le troisième y fut pris. Il portoit des soldats d'O-

(a) Plut. Tom. I. pag. 925, 995, 996. Cicer. Philip. X. c. 296. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 425, 426, 548. Tom. VIII. pag. 100, 120. & *suiv.*

pitergium, ville de la Vénétie, au de-là du Pô. Ces braves gens se défendirent jusqu'à la nuit avec un courage invincible. Mais, après avoir inutilement tenté de se débarrasser du piége, qui les retenoit, voyant qu'il leur étoit impossible de se sauver, ils aimérent mieux tourner leurs épées, les uns contre les autres, & se tuer tous réciproquement jusqu'au dernier, que de se livrer aux ennemis.

Antoine, cinq ans après, se trouva revêtu de la dignité de Préteur; & ce fut en cette qualité qu'il fit, en la place de Brutus, son collégue, les honneurs d'un spectacle des plus magnifiques, qui fut donné au commencement de Juillet. Quoique Brutus en eût fait lui-même tous les préparatifs, il n'osa s'y trouver, parce qu'il y avoit beaucoup de danger pour sa personne. Antoine, par le crédit de son frere, ayant obtenu le gouvernement de la Macédoine, partit bientôt d'Italie pour se rendre en Gréce. S'étant jetté dans Apollonie, il manda à toutes les troupes, qui étoient aux environs, de l'y venir trouver. Mais, quand il vit qu'au contraire elles alloient se rendre à Brutus, qui avoit embrassé le parti contraire au sien, & que ceux d'Apollonie même étoient fort portés pour lui, il abandonna la Ville, & se retira à Buthrote, après avoir perdu en chemin trois cohortes, qui furent taillées en piéces par Brutus. Ensuite, il voulut forcer quelques postes, que les troupes de Brutus avoient occupés, autour de Billis; & ayant engagé un grand combat avec le jeune Cicéron, il fut battu; car, Brutus se servoit du fils de Cicéron, comme d'un grand capitaine, & eut des succès considérables par son moyen.

A quelques jours de-là, Brutus ayant surpris C. Antoine dans des lieux pleins de marais & fort éloignés de sa retraite, ne voulut pas qu'on le chargeât; mais, il l'enveloppa avec sa cavalerie, & ordonna à ses gens d'épargner des troupes, qui seroient bientôt pour eux; ce qui arriva, car elles se rendirent avec leur général; de sorte que Brutus avoit déja sous ses ordres un assez bon corps d'armée. Il retint donc long-tems auprès de lui C. Antoine, le laissant jouir de tous ses honneurs. Il lui laissa même les marques de sa dignité de Commandant, quoique plusieurs & Cicéron même lui écrivissent de Rome, & le pressassent de le faire mourir. Mais, voyant enfin qu'il commençoit à pratiquer sourdement les capitaines, & qu'il ne cherchoit qu'à faire quelque remuement, il le mit dans une de ses galéres, où il le fit garder fort étroitement.

Quelque-tems après, sur la nouvelle qu'il eut de la mort de Cicéron, il écrivit à Hortensius de faire mourir C. Antoine, pour venger la mort de Cicéron & celle de l'autre Brutus, dont l'un étoit son ami, & l'autre son proche parent. Cela fut cause que dans la suite M. Antoine, ayant fait prisonnier Hortensius à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frere.

ANTOINE [Lucius], (a) *L. Antonius*, Λ. Ἀντώνιος frere du précédent, & par conséquent de M. Antoine le Triumvir. C'étoit un homme, moins vicieux peut-être que turbulent, & dont le caractère propre paroît avoir été la legéreté, l'inconsidération & la vanité. Ce dernier défaut est marqué dans l'histoire par les statues, qu'il s'étoit fait dresser, avec des inscriptions fastueuses, où l'ordre des chevaliers Romains & les trente-cinq Tribus le reconnoissoient pour Patron; titre extravagant & inouï; comme si les trente-cinq Tribus; c'est-à-dire, le peuple Romain, vainqueur & maître de l'univers, eût eu besoin de Patron, ou eût dû déférer ce titre à l'un des Citoyens.

Par une suite de la même vanité, il fut charmé d'accumuler sur sa tête en une même année [celle de son Consulat] la censure & le triomphe, mais une censure presque sans fonction, & un triomphe sans mérite. Il fut Censeur avec P. Sulpicius, & ne fit point le dénombrement, qui étoit l'objet propre de cette magistrature. Pour ce qui est du triomphe, il le demanda en vertu de prétendus exploits contre les Montagnards des Alpes. Ce qu'il avoit fait, étoit très-peu de chose, & il n'avoit pas même eu le commandement en chef; condition essentielle pour triompher. Aussi n'y seroit-il jamais parvenu, sans le crédit de Fulvie, sa belle-sœur. Cette femme audacieuse, en l'absence de M. Antoine, son mari, & d'Octavien, son gendre, exerçoit dans Rome la puissance Triumvirale, dont Lépidus ne sçavoit pas se prévaloir. Elle accorda sa protection à L. Antoine, pour lui faire obtenir le triomphe, moyennant la déférence, ou plutôt l'obéissance, à laquelle il s'engagea envers elle, dans l'administration de son Consulat. Il triompha le même jour qu'il entroit en charge, avec P. Servilius Isauricus; c'est-à-dire, le premier Janvier, l'an de Rome 710.

Après la cérémonie du triomphe. L. Antoine vint tenir le Sénat; & pour cela il quitta les ornemens de triomphateur, d'où il prit occasion de se comparer avec complaisance à Marius, qui s'étoit aussi trouvé dans le cas de dépouiller la robe triomphale, pour prendre possession, en présidant au Sénat, des fonctions de Consul. Encore L. Antoine remarquoit-il une différence à son avantage, en ce que Marius avoit eu besoin d'être averti de ne pas mêler le faste militaire du triomphe avec le ministère pacifique de président du Sénat; au lieu que pour lui, sa modestie étoit purement volontaire, & partoit de son propre mouvement. Un autre endroit, par lequel il se donnoit la préférence sur le vainqueur de Jugurtha & des Cimbres, c'est le grand nombre de statues, qu'il voyoit érigées à sa gloire; au lieu

(a) Paterc. L. II. c. 74. Plut. Tom. I. pag. 929. Tacit. Annal. L. I. c. 10. L. III. c. 18. L. IV. c. 44. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 144, 145, 280, 281. & suiv.

qu'à peine en avoit-on dressé une à Marius. On conçoit par-là quelle étoit la solidité d'esprit de L. Antoine. Il n'en coûtoit pas beaucoup d'efforts à une femme hautaine & absolue, telle que Fulvie, pour gouverner un homme de ce caractère. Aussi disoit-on communément que c'étoit-elle qui avoit triomphé, & qui jouissoit de la puissance du Consulat.

Pendant que L. Antoine exerçoit cette charge, Octavien voulut faire une distribution de terres aux soldats vétérans. Le Consul s'y opposa. Après de vives contestations, il quitta Rome, où il voyoit que son adversaire étoit le maître, & se retira à Préneste. Là il assembla des troupes, toujours accompagné de Fulvie, & gouverné par les impressions de cette femme audacieuse. Quoiqu'un ordre, qui leur fut intimé de la part des gens de guerre, leur déplût beaucoup, ils n'osérent refuser d'obéir. Antoine promit d'aller à Gabies, lieu situé à peu près à égale distance de Rome & de Préneste, & choisi par cette raison pour un jugement si extraordinaire dans toutes ses circonstances.

Octavien se trouva le premier au rendez-vous; & sur le champ il détacha des coureurs pour battre la campagne aux environs, & voir s'ils n'y découvriroient point quelque ambuscade cachée. Il y a grande apparence que son objet étoit ce qui arriva réellement. Ses coureurs rencontrérent ceux qui précédoient Antoine, prirent querelle avec eux, engagérent un combat, & en tuérent quelques-uns. Antoine, effrayé de cet événement, tourna bride aussi-tôt, & il n'y eut plus moyen de lui persuader de se présenter au nouveau tribunal, quoique les principaux Officiers lui offrissent de lui servir de gardes & d'escorte. Ce refus opiniâtre indisposa contre lui les esprits des soldats vétérans; & comme il leur revint d'ailleurs qu'Antoine & Fulvie parloient d'eux avec mépris, & les traitoient de Sénat guêtré, ils se déclarérent hautement pour Octavien, & prirent les armes en sa faveur.

La guerre éclata donc ouvertement. L. Antoine s'étant enfermé dans Pérouse, on en forma le siége, qui fut long & difficile. Il fallut cependant céder à une nécessité, qui ne connoît aucune loi, je veux dire la disette de vivres. C'est pourquoi, L. Antoine ayant envoyé, pour capituler avec le vainqueur, quelques-uns des principaux Officiers, qui ne rapportérent pas une réponse satisfaisante, se détermina à aller trouver lui-même Octavien, pour tâcher de le piquer d'honneur par un procédé franc & généreux, qui pût l'engager à user de clémence.

Si nous nous en rapportons au récit d'Appien, L. Antoine parla & agit en Héros. Mais, on ne trouve nul autre Écrivain, qui peigne ce personnage sous de si belles couleurs. Il y en a même quelques-uns, qui en disent beaucoup de mal. Cicéron, dans ses Philippiques, le traite avec le der-

nier mépris. Velléius assure qu'il avoit tous les vices de son frere, & ne lui ressembloit par aucun endroit louable. Il faut donc s'en tenir, sur son compte, à l'idée que l'on est à même de s'en former, d'après ce que l'on vient de lire; & s'il est difficile de nier des faits, aussi circonstanciés que ceux qui se lisent dans Appien, il est au moins permis de croire que la vanité de L. Antoine & l'assurance qu'il avoit, qu'il seroit épargné par Octavien, à la considération de son frere, firent tout son héroïsme. Quoiqu'il en soit, il sortit de la place, & s'avança vers le camp des assiégeans, sans prendre aucune autre précaution, que d'envoyer avertir Octavien de sa venue. Celui-ci accourut au plus vîte à sa rencontre. Il y eut combat de politesse entre eux. Antoine vouloit entrer dans les retranchemens, afin de se mettre au pouvoir de son vainqueur. Octavien ne le souffrit point, & se hâta de sortir de ses lignes, afin que celui qui lui demandoit la paix, parût le faire librement, & rester maître de son fort.

La prise de L. Antoine termina la guerre, & toute l'Italie reçut la loi du vainqueur. Octavien tint quelque tems Antoine auprès de lui, sous une bonne garde, qui passoit néanmoins pour cortége, & qui l'accompagnoit comme par honneur. Bientôt, un tel prisonnier l'embarassa en Italie; il l'envoya en Espagne, avec le titre de Proconsul, mais, sans aucune autorité réelle. Toute la puissance étoit entre les mains de ses lieutenans, Sex. Péducéus & Carrinas, qui devoient répondre à Octavien de sa personne & de sa conduite. Depuis ce tems-là; c'est-à-dire, depuis l'an 40, ou 41 avant J. C., l'Histoire ne fait plus mention de L. Antoine.

ANTOINE [Jules], *Julius Antonius*, (a) fils de Marc Antoine, le Triumvir, & de Fulvie. Octavie, seconde femme de M. Antoine, rendit Jules Antoine si grand & si puissant, qu'il ne cédoit qu'à Agrippa, qui avoit le premier dégré de crédit & d'honneur auprès de l'Empereur, & aux fils de Livie, qui avoient le second; de sorte que ce Jules Antoine occupoit le troisième rang, auprès de ce Prince.

En effet, Auguste le combla de bienfaits. Il l'honora d'un Sacerdoce, du Consulat, & enfin de son alliance, lui ayant fait épouser sa niéce Marcella, fille d'Octavie. Antoine n'avoit répondu à tant de témoignages de bonté, que par la plus noire de toutes les ingratitudes. Non content d'avoir été l'un des séducteurs de sa fille; il fut accusé d'avoir aspiré à la souveraine puissance. Si ce dernier fait, sur tout, fut bien prouvé, il méritoit assurément la mort, qu'Auguste lui fit souffrir. D'autres disent qu'il se tua lui-même. Jules Antoine avoit composé un poëme héroïque, & quelques traités en prose.

(a) Plut. Tom. I. pag. 955. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 69, 148, 187.

ANTOINE [L.], *L. Antonius*, Λ. Ἀντώνιος, (*a*) fils de Marcella & de Jules Antoine, & petit-fils de M. Antoine, le Triumvir. Il mourut vers l'an de Rome 778, sa fortune ayant été aussi malheureuse que sa naissance étoit illustre; car, Auguste, après avoir puni de mort son pere, Jules Antoine, l'avoit envoyé à Marseille, où il tenoit ce petit-fils de sa sœur dans un véritable exil, sous prétexte de lui faire faire ses études, dans cette ville. On lui fit cependant des funérailles honorables; & le Sénat ordonna, par un arrêt, que ses os fussent portés dans le tombeau des Octaviens.

ANTOINE, *Antonius*, (*b*) Ἀντώνιος. Cet Antoine n'est connu que pour avoir été complice d'une conjuration formée contre les jours de Sertorius, l'un des plus grands capitaines de l'Antiquité. Pour l'exécuter, on prit l'occasion d'un repas, auquel on invita Sertorius. Dès que le signal, dont étoit convenu, fut donné, Antoine, qui étoit sur le même lit que Sertorius, le frappa d'un coup d'épée. Sertorius voulut se relever; mais, Antoine se jetta sur lui, & lui saisit les mains. Tous les autres conjurés accourant, le poignardérent de plusieurs coups, sans qu'il pût faire aucune résistance.

ANTONIUS [PUBLIUS], *P. Antonius*, Π. Ἀντώνιος, (*c*) fut accusé de concussion, par la Gréce, devant M. Lucullus, préteur de la Macédoine. Jules César, voulant témoigner à cette province sa reconnoissance, pour l'affection qu'elle avoit montrée à son égard, dans une occasion, se chargea de plaider pour elle, & fit tant par son éloquence qu'Antoine, se voyant sur le point d'être condamné, en appella aux Tribuns du peuple, alléguant pour fondement de son appel, qu'il n'étoit pas possible qu'il obtînt justice en Gréce contre les Grecs.

ANTOINE, *Antonius*, (*d*) Ἀντώνιος, surnommé Félix, étoit frere de Pallas, que Néron fit empoisonner. Après la mort, ou la réduction des Rois Juifs, Claude réduisit le païs en forme de province, & en donna le gouvernement à des chevaliers Romains, ou à des Affranchis, entre lesquels Antoine Félix, usant de l'autorité Royale, avec la hauteur & l'insolence d'une ame servile, exerça sur ces peuples toutes sortes d'injustices, de violences & de cruautés. Il avoit épousé Drusilla, petite fille de Cléopâtre & d'Antoine; de sorte que, par ce mariage, il étoit devenu le petit-gendre de ce même Antoine, dont Claude, son maître, étoit petit-fils.

ANTOINE, *Antonius*, (*e*) Ἀντώνιος, qui fut surnommé Flamma. L'an de Rome 821, il fut condamné à l'exil, après avoir été convaincu par les Cyréniens d'avoir exercé sur eux une avari-

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 44.
(*b*) Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 133, 134.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 708.
(*d*) Tacit. Annal. L. XII. c. 54. Hist. L. V. c. 9.
(*e*) Tacit. Hist. L. IV. c. 45.

ce & une cruauté excessives.

ANTOINE, *Antonius*, (a) Ἀντώνιος, qu'on surnommoit Naso. C'étoit un tribun des cohortes Prétoriennes, qui fut cassé par Galba, l'an de Rome 821. Cela lui fut commun avec plusieurs autres.

ANTOINE, *Antonius*, (b) Ἀντώνιος, surnommé Taurus. C'étoit aussi un tribun des cohortes Prétoriennes, qui fut cassé par Galba, en même-tems que le précédent; c'est-à-dire, l'an de Rome 821.

ANTOINE, *Antonius*, (c) Ἀντώνιος, qui fut surnommé Natalis, étoit un chevalier Romain, uni à Pison, par les liens de l'amitié la plus étroite. Il eut part à la conjuration, qui se forma contre Néron, l'an de Rome 820. Ce Prince lui pardonna, en considération de ce qu'il fut un des premiers à avouer son crime.

ANTOINE, *Antonius*, (d) Ἀντώνιος, surnommé Novellus. Après avoir été premier capitaine d'une légion, il obtint d'Othon, l'an de Rome 821, le commandement de l'armée navale. On lui associa Suédius Clémens & Émilius Pacensis, qui le partagérent avec lui. La fortune sembloit aller au-devant des vœux d'Othon; car, par le moyen de la mer & de sa flotte, il étoit maître de l'Italie, jusqu'à l'entrée des Alpes maritimes. Et il avoit chargé Suédius Clémens, Antoine Novellus, & Émilius Pacensis, de pénétrer plus avant, & de faire tous leurs efforts pour entrer dans la Gaule Narbonnoise. Mais, Émilius Pacensis fut lié par ses soldats, soulevés contre lui. Antoine Novellus n'avoit nulle autorité; & Suédius Clémens, pour se conserver l'affection des troupes, avoit entièrement ruiné, parmi elles, la discipline militaire, & ne leur avoit laissé que l'avidité de combattre.

ANTOINE [LUCIUS], (e) *L. Antonius*, Λ. Ἀντώνιος, se souleva contre Domitien, qui gouvernoit l'empire Romain, sur la fin du premier siécle de l'Ére Chrétienne. La ville de Rome fut consternée de sa révolte, parce que l'on s'attendoit à une grande guerre, du côté de la Germanie. Dans ce trouble & dans cet abattement général, il se répandit tout à coup un bruit parmi le peuple, que L. Antoine avoit été tué & toute son armée taillée en piéces. Ce bruit passa pour si constant, que plusieurs Magistrats de Rome, y ajoûtant foi, firent des sacrifices aux dieux, pour leur rendre graces de la victoire. Cependant, lorsqu'on vint à approfondir qui avoit été le premier auteur de ce bruit, il ne s'en trouva point, l'un le rejettant sur l'autre, de manière qu'il se perdit dans la multitude infinie du peuple, comme dans une mer profonde.

Aussi, la nouvelle s'envola de Rome avec la même vîtesse, & avec aussi peu de certitude qu'elle

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 20.
(b) Tacit. Hist. L. I. c. 20.
(c) Tacit. Annal. L. XV. c. 50, 71.
(d) Tacit. Hist. L. I. c. 87. L. II. c. 12.
(e) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 141, 142.

y étoit entrée. Néanmoins, Domitien s'étant mis en marche, avec ses légions, pour aller contre L. Antoine, rencontra en chemin des lettres & des couriers, qui lui apportoient des nouvelles certaines de la victoire. Et il se trouva qu'elle avoit été gagnée le même jour, que le bruit s'en étoit répandu à Rome, quoiqu'il y eût plus de deux cens cinquante lieues de distance.

ANTOINE, *Antonius*, Ἀντώνιος, qu'on surnomma Primus, se rendit célebre sous l'empire de Vespasien. *Voyez* Primus.

ANTOINE, *Antonius*, (*a*) Ἀντώνιος, lieutenant d'Avidius Cassius, sous le regne de Marc Aurèle. Cet Officier général, s'étant révolté l'an de J. C. 175, & fait proclamer Empereur, ne jouit pas long-tems du fruit de sa rébellion. Au bout de trois mois, Antoine, dans une marche, se jetta sur lui, l'épée à la main, & le blessa au cou. Il ne put redoubler, étant emporté par le mouvement de son cheval, & peu s'en fallut qu'Avidius n'échappât. Mais, un Décurion, qui étoit du complot, acheva ce que l'autre avoit commencé. Le Rebelle fut tué sur la place; & les deux Officiers lui ayant coupé la tête, la portérent à l'Empereur.

ANTOINE (*b*) [M. ANTOINE ANTIUS], *M. Antonius Antius*. Son mausolée, trouvé sur la voie d'Ostie, est remarquable par les six faisceaux, marque de magistrature, & par la longue inscription, dont le sens est tel: » Aux » dieux manes de Marc-Antoine » Antius Lupus Préteur, Patrice, » Augure, Questeur des confre- » res Titiens, Tribun des soldats » de la légion seconde adjutrice, » pieuse & fidele, Décemvir pour » juger les procès, Préfet des fé- » ries latines. Sa mémoire avoit » été injustement flétrie; mais, » elle a été rétablie en son entier » par un décret du Sénat. Le sé- » pulchre, qu'il avoit commen- » cé pour Claudia Régilla, sa » femme, & pour Antia Mar- » cellina, sa fille, a été achevé » par ses alliés Marc Valérius » Bradua Mauricus Pontife & » Antonia Vitellia, & par ses » amis, Quintus Fabius Hono- » ratus, & Titus Annéus Placi- » dus, pour lui donner cette mar- » que d'amitié, & pour consacrer » son nom à l'éternité. «

ANTOINE [M. ANTOINE MARTIAL], *M. Antonius Martialis*, (*c*) étoit pontife curial, Quinquevir des mystères, ou des sacrifices de l'Érébe. C'est une inscription de Mets, qui nous apprend ces circonstances.

ANTOINE, *Antonius*, (*d*) Ἀντώνιος. Celui-ci, c'est S. Antoine. Constantin lui écrivit, l'an de J. C. 333, pour lui demander une part dans ses prieres. Il lui fit écrire par ses enfans pour le même sujet. Antoine, enfoncé dans les

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 433, 434.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 129.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monrf. Tom. V. pag. 470.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag 359.

déserts de la Thébaïde, fut peu flatté de cette marque de considération, qu'il recevoit de la part de son Souverain. Il douta s'il feroit réponse, & il fallut que ses disciples lui représentassent le danger d'indisposer des Princes zélés pour l'honneur du nom Chrétien. Il répondit donc; mais, sa lettre, au lieu de complimens & d'éloges, ne contenoit que des avis. Après les avoir félicités sur le bonheur, qu'ils avoient d'adorer J. C., il les exhortoit à compter le présent pour peu de chose ; à s'occuper plutôt du jugement à venir ; à bien graver dans leur cœur, cette pensée : *que J. C. est le seul, à qui la puissance soit donnée pour toujours dans le ciel & sur la terre.* Il leur recommandoit ensuite la douceur & la bonté envers les hommes, le soin de la justice & l'amour des pauvres.

Constantin reçut avec joie cette réponse, si simple, si Chrétienne, qui lui prescrivoit ce qu'il se faisoit gloire depuis long-tems de pratiquer.

(*a*) Outre tous ces célebres personnages du nom d'Antoine, en voici encore quelques autres. 1.° Un médecin célebre, surnommé Musa, du tems d'Auguste. *Voyez* Musa.

2.° Un tribun des Prétoriens, qui étoit surnommé Honoratus, sous Galba. Il souleva ses soldats contre Nymphidius, qui vouloit s'emparer de l'Empire. Nymphidius accourut au bruit des mouvemens, qu'il avoit excités, & il fut tué, l'an 68 de J. C.

3.° Un capitaine Romain, qui commandoit dans Ascalon, pendant la guerre des Juifs. Il les défit en deux combats, & leur tua dix-huit mille hommes, l'an de J. C. 68.

4.° Un autre capitaine Romain, qui, au siége de Jotapat, étant allé dans des cavernes, pour en chasser quelques Juifs, qui s'y étoient réfugiés, en trouva un, qui le pria de lui sauver la vie, & de lui donner la main, pour gage de sa foi. Antoine la lui tendit, sans se défier de rien, & en même-tems le Juif lui donna un coup de poignard dans l'aîne, dont il mourut.

5.° Un intendant de Judée, appellé Marc-Antoine Julien, sous Vespasien. Il assista, avec Tite, au siége de Jérusalem. Peut-être est-ce cet Antoine Julien, qui, selon Minucius Félix, en écrivit l'histoire ; à moins que ce ne soit Antoine Julien, qui étoit d'Espagne, & qui enseigna la Rhétorique à Rome, vers le milieu du second siécle. Ce dernier avoit laissé quelques écrits de sa profession ; & il est cité avec éloge par Aulu-Gelle, dont il fut contemporain.

6.° Un capitaine, surnommé Silo, sous le même Vespasien. Il en est parlé, dans Josephe, au troisième livre de la guerre des Juifs.

ANTOINES [Les], *Antonii*, Ἀντώνιοι. (*b*) C'est le nom, que

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 850, 859.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 944.

l'on avoit donné aux coloſſes d'Eumène & d'Attale, à Athènes. C'étoit ſans doute en l'honneur de Marc-Antoine, le Triumvir, ou de quelqu'autre Antoine. On remarque qu'une tempête, qui vint fondre ſur cette Ville, les renverſa ſeuls parmi pluſieurs autres.

ANTONAQUE, *Antonacum*, ou ANTUNNAQUE, *Antunnacum*, (a) ville de Germanie, ſituée ſur le Rhin à trois milles de Coblents dans l'électorat de Cologne. On croit que ce fut auprès de la ville d'Antonaque, que Céſar fit conſtruire le pont, dont il parle dans ſon ſixième livre des Commentaires ſur la guerre des Gaules, en ces termes; » Cela étant ainſi réglé, Céſar réſolut de faire jetter un pont un peu au-deſſus de ce lieu, où il avoit fait paſſer auparavant ſon armée. «

Antonaque étoit un poſte des plus conſidérables ſur la frontière du Rhin; & le Général de la Germanie ſupérieure, établi à Mayence, étendoit juſques-là ſon commandement, ſelon la notice de l'Empire. La prononciation Germanique, ayant altéré ce nom, on a dit *Anternacum* & *Andernacum* dans le moyen âge. C'eſt de ce dernier qu'eſt venu le nom moderne Andernach.

ANTONE, *Antona*, (b) nom d'une rivière, que Tacite place dans la grande Bretagne. Il faut que cette rivière ſoit voiſine de celle, qu'on nomme à préſent la Saverne; car, Publius Oſtorius, ayant déſarmé les vaincus, qui lui étoient ſuſpects, les enferma enrre les rivières d'Antone & de Saverne.

ANTONIA [la Tour], (c) *Turris Antonia*. On voyoit cette tour, ou forteresse de Jéruſalem, vers l'angle occidental & ſeptentrional du temple. Elle avoit été bâtie par Hérode le Grand, en l'honneur de M. Antoine, ſon ami. Elle étoit ſituée ſur une hauteur, eſcarpée de tous côtés, & fermée d'un mur de trois cens coudées de haut. Elle avoit la forme d'une tour quarrée, & à chaque coin elle avoit une tour, qui la défendoit. Elle étoit ſi haute, que l'on voyoit de-là dans le temple; & il y avoit un pont, ou une arcade, qui donnoit communication de cette tour, ou de ce palais dans le temple; de manière que, comme le temple étoit en quelque ſorte la citadelle de la Ville, la tour Antonia étoit la citadelle du temple. Les Romains y tenoient une garniſon; & c'eſt de-là que le Tribun accourut, avec ſes ſoldats, pour tirer S. Paul des mains des Juifs, qui l'avoient ſaiſi dans le temple, & qui vouloient le faire mourir.

ANTONIA, *Antonia*, (d) Ἀντωνία, fille de M. Antoine & d'Octavie. Plutarque l'appelle Agrippine; mais, ce doit être une

(a) Cæſ. de Bell. Gal. L. VI. p. 219. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil.
(b) Tacit. Annal. L. XII. c. 31.
(c) Tacit. Annal. L. V. c. 11.
(d) Plut. Tom. I. pag. 955. Tacit. Annal. L. IV. c. 44. L. XII. c. 64. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 500.

erreur. Elle fut mariée à L. Domitius Énobardus, dont elle eut un fils, qui s'appella Cn. Domitius, pere de l'empereur Néron, & deux filles; sçavoir, Lépida, qui eut successivement trois maris, & Domitia, qui épousa Crispus, que Néron fit empoisonner.

ANTONIA, *Antonia*, (*a*) Ἀντώνια, autre fille de M. Antoine & d'Octavie, plus jeune que la précédente. Elle ne fut pas moins recommandable par sa vertu, que par sa beauté. Ayant été mariée à Drusus, elle eut de ce mariage Germanicus, pere de Caius, Claude, qui fut depuis empereur, & une fille, nommée Livie, ou Liville. Après la mort tragique de Germanicus, elle ne donna aucune marque publique de sa douleur; car, selon la remarque de Tacite, il n'en est parlé dans aucun Historien, ni dans aucun Journaliste du tems, quoique les uns & les autres aient fait une mention expresse non seulement d'Agrippine, mais encore de Drusus, de Claude, & de tous les autres parens du défunt. Peut-être qu'elle fut retenue chez elle, ou par la maladie, ou par la grandeur de son affliction, qui ne lui permit pas de soûtenir la vue d'un objet si funeste pour elle. Tacite croiroit volontiers qu'elle y resta par ordre de Tibère & de Livie, qui vouloient faire juger au public, que c'étoit la même cause, qui retenoit dans leurs palais, l'ayeule, la mere, & l'oncle de ce malheureux Prince.

Vers l'an de Rome 781, Antonia, ayant été avertie des desseins, que Séjan méditoit contre la personne de Tibère, en écrivit à cet Empereur, & lui fit sçavoir un avis si important, par Pallas le plus fidele de ses esclaves, qui, dans la suite, devint si célebre sous l'empire de Claude. Tibère, qui, depuis long-tems, fermoit les yeux sur le compte de Séjan, commença enfin à les ouvrir, sur les instructions d'Antonia, qu'on croit avoir été informée, par un certain Satrius, du complot, qui se tramoit.

On reproche à Antonia d'avoir abusé, de la considération, que Tibère eut pour elle, jusqu'au point d'avoir, par sa permission, fait mourir de faim sa fille Livie, malgré la douceur de son caractère & la tendresse maternelle; & cela, parce qu'elle ne pouvoit souffrir qu'elle se fût deshonorée par une conduite criminelle. Certains, pour excuser cette Princesse, attribuent la mort de Livie aux ordres même de l'Empereur.

Antonia fut comblée de toutes sortes d'honneurs par Caius, son petit-fils, dès qu'il fut monté sur le trône. Ce Prince lui déféra le surnom d'*Augusta*, les priviléges des Vestales, & plusieurs autres prérogatives. Il est vrai qu'il lui devoit en partie l'éducation, ayant

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 955. Tacit. Annal. L. III. c. 3. L. XI. c. 3. L. XIII. c. 18. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 630. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 153, 420, 552, 562. Tom. II. pag. 7, 19. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 444.

passé chez elle les trois ou quatre années, qui s'écoulérent, depuis la mort de Livie, jusqu'à ce que Tibère l'appella auprès de lui à Caprées. Mais, les respects, qu'il rendit à son ayeule, à son avénement à l'Empire, étoient forcés. Il changea tellement de conduite à cet égard, qu'Antonia lui ayant demandé un entretien particulier, il le lui refusa, & voulut que Macron y fût en tiers. Dans une occasion, où elle crut devoir lui donner quelques avis, il s'emporta, jusqu'à lui répondre avec menaces : *Souvenez-vous que tout m'est permis, & contre tous, sans distinction.* Il ne cessa de lui faire souffrir mille indignités, mille affronts, & hâta ainsi sa mort par le chagrin, si même il n'y employa pas le poison. Il ne fit rendre à sa mémoire aucun des honneurs, qui lui étoient dûs, & il poussa si loin l'oubli de toutes les bienséances, qu'il regarda tranquillement, d'une salle où il étoit à table, le bûcher, qui consumoit le corps de son ayeule. On ne sçait pas précisément dans quel tems cela arriva. On croit cependant que ce fut vers l'an de J. C. 38, & de Rome 789.

ANTONIA, *Antonia*, (a) Ἀντωνία, fille de Claude, & d'Élia Pétina, & sœur d'Octavie, célebre par ses malheurs. Antonia, qui étoit l'aînée, fut mariée d'abord à Cn. Pompée, auquel son beau-pere permit de prendre le titre de Grand, que Caius lui avoit interdit. Dans la suite, Cn. Pompée ayant été tué par ordre de Claude, Antonia épousa en secondes noces Faustus Cornélius Sylla.

Environ l'an de J. C. 65, sous l'empire de Néron, il se forma une conspiration presque générale, tant on détestoit cet Empereur. C. Pison de la célebre famille des Pisons, étoit un des principaux chefs de cette conjuration. C'est même sur lui qu'on jettoit les yeux pour l'élever au trône en la place de Néron. Le plan étoit que Pison attendroit l'événement dans le temple de Cérès, où le préfet Fénius & les autres conjurés devoient le venir prendre, & le mener au camp des Prétoriens. Pline, qui avoit écrit une histoire de Néron, ajoûtoit, selon le témoignage de Tacite, qu'Antonia, s'étoit laissé persuader de faire revivre ses droits au trône, en épousant Pison; & qu'elle avoit promis de l'accompagner dans ce moment si critique, pour lui concilier la faveur des soldats & du peuple. Tacite trouve le fait peu vraisemblable, soit de la part d'Antonia, qui, sur une espérance bien incertaine, s'exposoit à un extrême péril, soit de la part de Pison, éperdument amoureux de sa femme, & par conséquent peu disposé à contracter un autre mariage, à moins qu'il ne faille dire que la soif des grandeurs est un sentiment

(a) Tacit. Annal. L. XII. c. 2, 68. L. XV. c. 53. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 105, 188, 419, 473.

supérieur

supérieur à tout autre sentiment.

Quoiqu'il en soit, la conjuration fut découverte, & Pison se fit mourir lui-même. L'année suivante, Néron voulut épouser Antonia ; & sur son refus, qui lui parut suspect de desseins ambitieux, il la fit tuer. C'étoit l'an de J. C. 66.

ANTONIA Flaccilla, (a) *Antonia Faccilla*, femme de Novius Priscus. Ce Romain ayant été exilé sur de simples soupçons, par l'ordre de Néron, contre lequel on l'accusoit d'avoir conjuré, Antonia Flaccilla l'accompagna dans le lieu de son exil. Ce fut vers l'an de J. C. 65.

ANTONIA Valéria, (b) *Antonia Valeria.* Elle avoit épousé Aurélius Épaphrodite, affranchi de Modestus, qui s'acquit une grande réputation dans les lettres, & qui s'étoit fait une bibliothéque de quarante mille volumes. On croit qu'il florissoit du tems de Néron, & qu'il mourut sous le regne de Nerva. Antonia Valéria, après la mort de son mari, lui fit élever un superbe tombeau, dont on trouve une description détaillée dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

C'étoit probablement, dit M. de Boze, en parlant de cette femme, une des plus ferventes initiées aux mystéres de Cérès, peut-être même une de ces Prétresses, si connues sous le nom de *Melissæ*, μέλισσαι ; ce qui l'avoit déterminée à orner le tombeau de son cher époux d'un point d'histoire, relatif à la profession qu'elle exerçoit.

ANTONIA [la Loi], *Lex Antonia.* (c) Cette loi fut portée par M. Antoine, lorsqu'il étoit Consul avec Jules César. L'objet de la Loi étoit que, dans la suite, la troisième Décurie des Juges seroit tirée d'entre les Centurions, les Antésignanes, les Alaudes, & les Manipulaires.

ANTONIA [la Loi], *Lex Antonia.* (d) Cette autre loi fut portée par M. Antoine, dans le tems que les Dictateurs, abusant de leur autorité, se conduisoient tyranniquement ; de manière que le nom même en étoit devenu odieux au peuple Romain. La nouvelle Loi défendoit à toute personne de proposer de créer un Dictateur, & d'accepter cette dignité, supposé qu'on la lui offrît. Il étoit libre & permis de tuer quiconque seroit contrevenu à cet établissement.

ANTONIANUS, *Antonianus*, (e) pontife perpétuel de Cybèle. Il paroît d'après une inscription de Tain en Dauphiné, faite à l'occasion d'un Taurobole, que ce fut Antonianus, qui fit ce Taurobole, sur une prédiction, ou un songe de Julianus Archigalle, ou grand-Prêtre de Cybèle. On peut conclure aussi de la même inscription que ce Tauro-

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 648, 649 *& suiv.*
(c) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 856.
(d) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 834.
(e) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 295, 296.

bole dura cinq jours; c'est-à-dire, depuis le 12 jusqu'au 8 des calendes de Mai ; & qu'il fut fait avec toutes les solemnités requises en pareille occasion, puisqu'on trouve dans l'inscription, les noms & les qualités de ceux, qui avoient assisté à ce sacrifice, Antonianus le pontife, Julianus Archigalle, Panirius, celui des prêtres de Cybèle, qui avoit reçu sur son visage & sur ses habits, le sang de la victime, & Vérinus, le joueur de flûte, *Tibicen*, qui assistoit ordinairement aux sacrifices publics & solemnels.

ANTONIENS, *Antonii*, (*a*) Ἀντώνιοι, famille illustre dans l'histoire Romaine. C'étoit une ancienne tradition, que les Antoniens étoient Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule ; & comme Marc-Antoine, le Triumvir, sembloit justifier cette tradition, autant par sa mine, que par sa figure, il tâchoit aussi de la confirmer par sa manière de s'habiller ; car, toutes les fois qu'il devoit paroître en public, il avoit sa tunique ceinte fort bas, une large épée tendue à son côté, & par-dessus une cape fort grossière.

ANTONIENS [les Soldats], *Milites Antoniani*. C'est ainsi qu'on appelloit les soldats, qui suivirent le parti de M. Antoine.

ANTONIN [ARRIUS], (*b*) *Arrius Antoninus*, ayeul maternel de l'empereur Antonin ; car, il avoit épousé Béjania Pracilla, dont il eut Arria Fadilla, qui fut mere cet Empereur. Arrius Antonin étoit Consul l'an de J. C. 69. Il fut fait Patricien par Vespasien. Comme c'étoit un ami de Nerva, quand celui-ci eut été élevé à la Dignité impériale, au milieu des applaudissemens & d'une félicitation universelle, il osa tenir un langage tout différent au nouveau Prince. En embrassant Nerva, il lui dit qu'il estimoit l'empire heureux de l'avoir pour chef : » Mais quant à ce qui vous » regarde, ajoûta-t-il, je suis plus » disposé à plaindre votre sort, » qu'à le louer. Vous perdez la » tranquillité de la vie privée ; » & à quels orages ne vous ex» posez-vous pas ? Que de fati» gues, que de dangers, & pour » votre personne, & pour votre » réputation, jusqu'ici sans tache ? » Vous aurez à vous défendre des » embûches de vos ennemis ; vous » aurez à craindre l'avidité de » vos amis, que vous ne pourrez » satisfaire, sans nuire au bien » public, ni frustrer, sans chan» ger leur zéle en haine contre » vous. «

Arrius Antonin joignoit, suivant le jugement de Pline le jeune, la douceur la plus aimable à l'éclat des vertus & des dignités. » Vous avez été deux fois Con» sul, lui dit Pline dans une de » ses lettres, & Consul semblable » à ceux de l'ancienne Républi» que. Vous avez exercé le Pro» consulat d'Asie avec une gloire,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 917.
(*b*) Plin. L. IV. Epist. 18. L. V. Epist. 10. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 58. T. IV. p. 153, 154, 324, 325.

» à laquelle, je ne dirai pas, de » peur de blesser votre modestie, » que personne n'ait pu atteindre; » mais, que, si l'on en trouve » deux ou trois parmi vos prédé» cesseurs & vos successeurs, qui » vous aient égalé, c'est beau» coup. Vous tenez rang entre » les premiers Citoyens de la » Ville, par un vie irréprocha» ble, & par la considération, » due à votre mérite & à votre » âge. Voilà bien des titres pour » attirer nos respects; mais, je » vous admire encore davantage » dans vos délassemens; car, as» saisonner la sévérité des mœurs, » telle qu'elle éclate en vous, par » une douceur, qui n'est pas » moindre, & associer les graces » à une solidité parfaite dans l'es» prit & dans le caractère, c'est » ce qui est extrêmement rare & » difficile; c'est ce qui n'est don» né qu'aux hommes supérieurs. «

On vient de voir avec quelle dignité & quelle sagesse Arrius Antonin complimenta Nerva, son ami, lorsqu'il le vit élevé à l'Empire. Ses amusemens mêmes annonçoient de l'agrément & du goût. Il s'occupoit, dans son loisir, à composer de petites piéces de poësie en Grec, où brilloient à la fois l'élégance & la délicatesse; Pline en ayant traduit plusieurs en vers Latins, reconnoissoit que sa version demeuroit beaucoup audessous des beautés originales.

ANTONIN [Titus Aurélius Fulvius Boioninus], *Titus Aurelius Fulvius Boioninus Antoninus*, (*a*) fils d'Aurélius Fulvius, & d'Arria Fadilla, naquit à Lanuvie en Italie, le 19 Septembre de l'an de Rome 837. Il étoit originaire, du côté de son pere, de Nîmes, ville des Gaules. Ses deux grands-peres furent Consuls. Son pere, qui parvint aussi à cette dignité, tenoit, par ses alliances, à tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans Rome. Issu d'une telle famille, il en soûtint tout l'honneur. Ayant perdu son pere, lorsqu'il étoit encore en bas âge, & sa mere s'étant remariée, il fut d'abord élevé par les soins & sous les yeux de son ayeul paternel; & après la mort de celui-ci, Arrius Antonin, pere de sa mere, le prit dans sa maison, & acheva son éducation. Antonin montra, dès son enfance, un heureux naturel, doux, aimable, rendant à tous ses proches ce qu'il leur devoit. Il s'attira ainsi leur amitié, & ils lui en donnérent des preuves effectives. Son beau-pere, c'est-à-dire, le second mari de sa mere, plusieurs de ses cousins & de ses alliés le firent leur héritier.

A mesure que son caractère se développa, il se fit estimer de plus en plus; & parvenu à l'âge d'homme fait, il réunit en lui tous les avantages du corps & de l'ame, qui pouvoient fixer en sa faveur le jugement du public; une physionomie, en même-tems

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 324, 325. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 186, 189, 229. *& suiv.* Tom. II. pag. 450. *& suiv.* Tom. IV. pag. 301. Tom. XII. pag. 268. *& suiv.* Tom. XV. pag. 468. *& suiv.* Tom. XVI. p. 190, 274.

douce & majestueuse, un esprit orné, le talent de parler avec dignité & avec grace, une grande douceur de mœurs, une modération parfaite. Désintéressé, équitable, ennemi de l'injustice, libéral, & bienfaisant, renouvellant le goût des anciens Romains pour l'exercice innocent de l'agriculture, il ne donna dans aucun excès, il ne connut nulle affectation. Il étoit naturellement tout ce qu'il devoit être, & la vaine gloire n'entroit pour rien dans les motifs qui le faisoient agir.

Sa naissance l'appelloit aux charges, & il s'en acquitta dignement. Après son Consulat, ayant achevé la carrière des honneurs, il passoit volontiers dans ses terres une grande partie de l'année. Mais, quoiqu'il ne cherchât pas à se montrer, son mérite ne permettoit pas qu'on l'oubliât. Adrien le choisit pour être l'un des quatre Consulaires, à qui il donnoit l'Italie à gouverner; & il eut l'attention de lui assigner le département dans lequel ses possessions étoient situées, afin qu'un homme de cette considération pût gérer son emploi, sans se déranger beaucoup, & qu'il trouvât la commodité réunie avec l'éclat. Il fut à son tour Proconsul d'Asie, & il s'y comporta de manière à surpasser même la réputation, que son ayeul Arrius Antonin s'étoit acquise dans cette Province. Au retour du gouvernement d'Asie, il continua d'être extrêmement considéré d'Adrien, qui l'appelloit fréquemment dans ses conseils; & l'Historien observe que, dans toutes les délibérations, Antonin inclinoit toujours au parti le plus doux.

Un homme si recommandable ne fut pas heureux dans son domestique. Il avoit épousé Annia Faustina, dame d'une illustre naissance, mais dont la conduite ne répondit, ni à ce qu'elle se devoit à elle-même, ni à la vertu & à la sagesse de son mari. Antonin évita l'éclat, & crut devoir étouffer son chagrin dans le silence. Il n'en eut pas moins d'affection & de respect pour son beau-pere Annius Vérus, qu'il soulageoit dans sa vieillesse, en lui prêtant l'appui de son bras, pour l'aider à se rendre au Sénat. On dit que cette action de piété lui valut le surnom de *Pius*, &, comme on va le voir tout à l'heure, l'adoption d'Adrien; mais, il mérita l'un & l'autre à plus d'un titre.

De son mariage il eut quatre enfans, deux fils & deux filles. Les fils moururent fort jeunes. Des deux filles, l'aînée, qu'il avoit mariée à Lamia Syllanus, mourut pareillement, lorsqu'il partoit pour le Proconsulat d'Asie. La seconde est la trop fameuse Faustine, qui, ayant été mariée à Marc-Auréle, imita & même surpassa le mauvais exemple de sa mere. Adrien, après la mort d'Élius Vérus, obligé de se chercher à lui-même & à la République, un autre appui, jetta les yeux sur Antonin. Ses qualités personnelles furent sans doute les motifs, qui influérent principalement dans la détermination d'Adrien. Mais, on peut croire que la consid-

ration de l'alliance y entra pour quelque chose, s'il est vrai, comme on prétend le prouver par quelques médailles, que Matidie, petite-nièce de Trajan, & sœur de l'impératrice Sabine, fût tante d'Antonin. Quoiqu'il en soit, Adrien s'étant décidé, demanda le consentement d'Antonin ; & il fallut, à ce sage Sénateur, du tems pour délibérer, s'il accepteroit le droit à la succession de la première place de l'univers.

Antonin fut adopté le 25 Février, qui suivit la mort de Vérus. Adrien le fit sur le champ son Collégue dans la puissance Proconsulaire & dans celle du Tribunat. Comme Antonin n'avoit point d'enfans mâles, Adrien curieux de procurer plusieurs soûtiens à la République, exigea qu'il adoptât le fils de Vérus César, âgé alors d'un peu plus de sept ans, & M. Annius, qui en avoit près de dix-sept, & qui fut, dans la suite, l'empereur Marc-Auréle.

Adrien étant au lit de la mort, Antonin voulut l'empêcher de la prévenir. Il employa même des moyens peu conformes à la sincérité. Et quand il fut mort entre ses bras, de la maladie dont il étoit attaqué, il fit brûler son corps à Pouzzoles, dans la maison de campagne, qui avoit appartenu à Cicéron ; & ensuite il en transporta les cendres à Rome, pour lui faire des obséques impériales, & solliciter son Apothéose ; ce qu'il obtint du Sénat, mais avec beaucoup de peine. Adrien ayant donc été mis au rang des dieux, Antonin lui bâtit un temple à Pouzzoles ; où son corps avoit été brûlé. Il y établit des prêtres, une confrérie, des jeux qui devoient s'exécuter chaque cinquième année ; en un mot, tous les honneurs que la superstition payenne rendoit à ceux, qu'elle regardoit comme dieux.

Antonin succéda à Adrien au gouvernement de l'empire Romain le 10 Juillet de l'an de J. C. 138. Son avénement à la souveraine puissance fut un sujet de joie universelle pour le Sénat, pour le peuple Romain, & pour toutes les Nations, qui en dépendoient. Il signala les commencemens de son regne par des actes de clémence envers des Sénateurs ambitieux, qui avoient conspiré contre lui. Il éprouva aussi quelques rebellions, soit de la part des Juifs, soit en Achaïe & en Égypte. Il eut à réduire au devoir les Maures, les Daces, quelques peuples Germains, & à contenir les Alains, qui, à diverses reprises, tentérent de troubler la paix de l'Empire, du côté de la haute Asie. Il lui fallut, dans la grande Bretagne, arrêter les courses des Brigantes, qui s'étoient révoltés, & qui infestoient les païs, demeurés fidéles. Mais, aucun de ces mouvemens de guerre n'eut des suites considérables. Quelques-uns ne furent que des séditions, qu'il appaisa sans effusion de sang, uniquement par la fermeté d'une conduite toujours égale. Il termina les guerres, sans sortir de Rome, ou au moins de l'Italie, employant le ministère de ses lieutenans, qui, par tout, remportoient, sans peine

donnances pour régler & perfectionner la Jurisprudence en divers points, aidé des plus habiles Jurisconsultes de son tems. Il fut équitable même envers les Chrétiens, qu'un préjugé général dévouoit alors à la haine publique. Il est aisé de concevoir qu'un Prince, tel que celui-là, fut aimé tendrement de ses sujets. Antonin se vit de plus respecté des étrangers. La réputation de sa justice lui donna, sur les Rois & les peuples voisins de l'Empire, une autorité, qu'il n'auroit pu acquérir par les armes. Pharasmane, roi d'Ibérie, vint le saluer, & lui témoigna plus de déférence, qu'il n'en avoit montré pour Adrien. Pacorus fut établi par lui roi des Lazes, peuple de la Colchide. Le roi des Parthes se préparoit à faire la guerre aux Arméniens. Antonin l'en empêcha par une simple lettre; & cela, quoiqu'il n'eût point pour lui une complaisance molle, & qu'il eût refusé de lui rendre le trône d'or, conquis par Trajan sur Chosroés. Les Indiens, les Bactriens, les Hyrcaniens lui envoyérent des ambassadeurs. Les nations Barbares des frontières de l'Empire, au lieu de se faire justice par les armes, le prenoient pour arbitre de leurs prétentions & de leurs différends.

La conduite privée d'Antonin répondoit à la sagesse, avec laquelle il gouvernoit les affaires publiques. Sa table étoit honnête, mais sans luxe. Il n'employoit point d'autres officiers pour la servir, d'autres pourvoyeurs, que ceux qu'il avoit, étant simple particulier. Il y admettoit ses amis, mais sans gêner leur liberté; & il ne trouvoit point mauvais qu'invités, ils s'excusassent quelquefois de venir. Il avoit besoin de prendre quelque chose le matin, pour se soûtenir dans le travail avant le repas, & c'étoit du pain sec. Ses amusemens, si l'on en excepte les jeux des pantomimes, que la sévérité de la morale Chrétienne, & même Philosophique, condamne, étoient innocens; la pêche, la chasse, la promenade, la conversation avec ses amis.

Ses mœurs ne furent pas entièrement exemptes de tache. Il est fait mention dans Capitolin d'une concubine de ce Prince; & suivant le témoignage de Marc-Auréle, il se retira promptement d'un genre de désordre plus criminel encore, & alors très-commun dans Rome; ce qui suppose qu'il y avoit donné d'abord. Voilà, à proprement parler, les seuls reproches, que lui fasse l'Histoire; à moins que l'on ne veuille compter pour un sujet légitime de censure, l'excessive indulgence pour sa femme, dont la conduite n'honoroit pas le trône. Il souffrit patiemment, tant qu'elle vécut, les trop grandes libertés qu'elle se donnoit. Il consentit qu'elle fût décorée du titre d'*Augusta*, lorsqu'il parvint lui-même à l'Empire; & cette Princesse étant morte au bout de trois ans, il lui fit rendre les honneurs divins, avec tout l'appareil de temple, de prêtresses, de statues d'or & d'argent. C'étoit pousser bien loin, ou un attachement de foiblesse, ou

l'affectation d'ignorer ce que tout le monde sçavoit.

Antonin avoit vécu jusqu'à l'âge de plus de soixante - treize ans, sans ressentir aucune infirmité, si ce n'est des migraines assez fréquentes, qui l'obligeoient d'interrompre son application aux affaires; mais, dès que le mal étoit passé, il reprenoit le travail avec une nouvelle vigueur. Au mois de Mars de l'an de Rome 912, étant à Lori, maison de plaisance, qu'il chérissoit singulièrement, parce qu'il y avoit été élevé, il se trouva, pendant la nuit, incommodé d'une indigestion, qui, le lendemain, lui donna la fièvre. Dès le troisième jour de sa maladie, il en sentit le danger; & ayant appellé les préfets du Prétoire & les principaux de ses amis, il confirma en leur présence le choix qu'il avoit fait de Marc-Auréle, pour son successeur, & il lui recommanda la République & sa fille. Il se dépouilla même en quelque façon, dès ce moment, en sa faveur, des honneurs du Rang suprême; & pour l'en mettre en possession, il fit transporter chez lui la statue d'or de la Fortune, que les Empereurs avoient toujours dans leurs chambres.

Bientôt, la fièvre porta à la tête; &, dans son délire, Antonin parloit uniquement de la République, & des Rois qui lui avoient donné sujet de s'irriter contr'eux. C'étoit, sans doute, suivant la conjecture de M. de Tillemont, Vologése, roi des Parthes, qui occupoit principalement son esprit; car, Vologése faisoit dès-lors les préparatifs de la guerre, qu'il déclara peu à près aux Romains. Il paroît qu'avant sa mort, Antonin revint quelque-tems à lui-même; cependant, ayant donné pour mot au tribun des Prétoriens *la tranquillité*, il se retourna, & mourut aussi paisiblement que s'il n'eût fait que s'endormir, le 7 Mars, l'an de Rome 912, & de J. C. 161. Son regne fut de vingt-deux ans, sept mois, & vingt-six jours. Ses cendres furent portées au tombeau d'Adrien; & ses deux fils & successeurs, Marc-Auréle & L. Vérus, montant à la Tribune aux harangues, firent, l'un après l'autre, son oraison funébre.

Quoique vieux, lorsqu'il mourut, il fut regretté, comme s'il eût été enlevé à la fleur de l'âge. Il est inutile de remarquer qu'on lui déféra tous les honneurs imaginables. Son successeur n'eut pas besoin de presser les Sénateurs sur cet article. Chacun, à l'envi, louoit sa bonté, sa clémence, la droiture de son esprit, l'égalité de ses mœurs; & tous, d'une commune voix, opinérent pour le mettre au rang des dieux, en lui décernant temple, prêtres, collége d'Antoniniens, dévoués à son culte, fêtes anniversaires pour célébrer sa mémoire. Marc-Auréle & le Sénat voulurent transmettre aux siécles futurs les sentimens, dont ils étoient remplis pour lui, en lui consacrant un monument durable, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Colomne Antonine, & qui, rétablie depuis par Sixte-Quint, fait un des ornemens de Rome.

Mais, ce qui est le plus glorieux à ce Prince, c'est que la vénération pour son nom fut si grande, que, pendant près d'un siécle, tous les Empereurs voulurent le porter, même ceux, qui ne lui appartenoient, ni par le sang, ni par l'adoption. Ce nom étoit si cher aux Citoyens & aux soldats, qu'ils ne pouvoient regarder comme Empereur celui qui ne s'appelloit pas Antonin. Aussi Sévère souhaitoit-il qu'il en fût du nom d'Antonin, comme de celui d'Auguste, & qu'il passât à tous ceux qui seroient revêtus de la puissance impériale; & en effet, il le fit prendre à ses deux fils, Caracalla & Géta. En un mot, le nom d'Antonin étoit, dans l'esprit des peuples, quelque chose de plus saint & de plus sacré que celui de dieu; & réellement la plûpart de leurs dieux n'étoient pas comparables au Prince, qui avoit rendu le nom d'Antonin si vénérable.

On remarque qu'Antonin aimoit les lettres, & qu'il les avoit cultivées, non en Sçavant de profession, mais en homme d'État, & en Prince. On avoit de lui, du tems que Capitolin écrivoit; c'est-à-dire, sous Dioclétien, plusieurs harangues, où régnoit un goût d'éloquence, digne de son caractère & de son rang. La faveur du Prince & la douceur de la paix firent fleurir les études, plus néanmoins en ce qui regarde la Philosophie, que dans les aménités de la littérature, plus chez les Grecs, que chez les Romains. Le plus illustre de tous ceux, qui ont écrit sous le regne d'Antonin, est sans contredit Ptolémée, astronome & géographe, qui faisoit ses observations, & composoit ses ouvrages à Alexandrie.

ANTONIN, *Antoninus*, (a) fils du précédent. Des médailles antiques nous représentent ce jeune Prince au revers de Faustina, sa mere, avec une inscription, qui le nomme *M. GALERIUS*, & quelquefois *M. ANNIUS GALERIUS ANTONINUS*. Il ne fit que joindre, suivant l'usage commun, au nom de son pere Antonin, les noms de Faustina, sa mere, qui s'appelloit Annia Galeria.

Il paroît qu'Antonin Galérius avoit été adopté par les villes de Rome & d'Alexandrie. C'est pour cela qu'il est qualifié fils des Romains sur une médaille, qui fut frappée à Alexandrie. Cette pratique étoit en usage parmi les Anciens. Ce Prince mourut fort jeune, long-tems avant son pere, puisque ce dut être avant qu'il parvînt à la souveraine puissance. Il avoit un frere, qui, comme lui, moutut fort jeune.

Pausanias dit qu'Antonin le Pieux eut, pour successeur, un fils de même nom que lui; & que ce second Antonin dompta les Germains, nation fort belliqueuse, & rangea à leur devoir plusieurs autres peuples barbares de

(a) Pauf. pag. 526. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV, p. 327. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 470. *& suiv.*

l'Europe, particuliérement les Sauromates, qui avoient injustement déclaré la guerre aux Romains. Cela doit s'entendre, non du fils naturel d'Antonin le pieux, mais de son fils adoptif, connu sous le nom de Marc-Auréle, qui lui succéda en effet à l'Empire.

ANTONIN, *Antoninus*, (*a*) surnommé Géminus, frere jumeau de Commode, étoit fils de Marc-Auréle. On remarque que ce fut le second exemple d'un héritier, né à un Empereur régnant. Britannicus avoit été le premier exemple; mais, il ne régna point. Pour Antonin Géminus, il ne régna pas non plus, étant mort en très-bas âge. Il étoit né le 31 Août de l'an de J. C, 161.

ANTONIN [Arrius], (*b*) *Arrius Antoninus*, victime de la tyrannie de Cléandre, affranchi de Commode, vers l'an de J. C. 186. Son nom semble annoncer une liaison de parenté avec cet Empereur. Il descendoit apparemment, comme l'observe M. de Tillemont, d'Arrius Antonin, ayeul maternel de l'empereur Antonin, qui étoit grand-pere de Commode par adoption. Quoiqu'il en soit, Arrius Antonin fut sacrifié, par le Préfet du prétoire, à la vengeance d'un certain Attale, qu'il avoit condamné, étant Proconsul d'Asie. Arrius Antonin étoit tellement estimé dans Rome, que Lampride attribue à l'indignation, que causa sa mort injuste & cruelle, le soulévement du peuple, qui amena la chûte de Cléandre.

ANTONIN, *Antoninus*, (*c*) neveu de l'empereur Commode, étant fils de Pétronius Mamertinus, beau-frere de ce Prince. Antonin fut la victime de la cruauté de son oncle, l'an de J. C. 190. Son pere & plusieurs autres illustres personnages furent tués dans le même-tems. Antonin avoit rempli la dignité consulaire, aussi-bien que Pétronius Mamertinus. Mais, rien n'étoit capable de mettre une personne à l'abri des poursuites de l'Empereur, quand elle avoit eu une fois le malheur de lui déplaire.

ANTONIN, *Antoninus*, (*d*) contemporain d'Alexandre Sévére. Il prit la pourpre vers l'an de J. C. 229. Plusieurs autres Rebelles firent la même chose; mais, leurs entreprises n'eurent point de succès. Antonin, craignant le juste ressentiment d'Alexandre Sévère, se cacha & ne parut pas davantage. C'est ce que nous apprenons de Zozime, le seul qui ait parlé de cet Antonin. Le même Auteur parle d'un autre Antonin, qui se révolta contre l'empereur Gallien, & qui fut puni l'an de J. C. 265.

Il y eut un fils d'Abgar, roi d'Édesse, qui se nomma Antonin. Il fut amené à Rome, après que son pere eut été dépouillé de son royaume par Caracalla, vers l'an

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 380, 381.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 492.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 469, 497.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 275.

de J. C. 116. Il fit l'épitaphe de son frere Abgar, qui mourut à Rome. Il y eut encore un Officier de l'empereur Constance, qui porta le même nom. Cet Officier, voyant ses affaires ruinées, se retira à la cour de Sapor, roi de Perse, & lui donna un état de toutes les forces de l'Empire. Ce traître conseilla à Sapor d'aller ravager la Syrie, & lui servit lui-même de guide.

ANTONIN, *Antoninus*, auteur de l'Itinéraire, qui porte son nom, n'est point encore bien connu. Quelques Auteurs ont cru que c'étoit un ouvrage d'Antonin le pieux. D'autres l'attribuent à Marc-Auréle Antonin, le Philosophe, ou à quelqu'un des Princes, qui portérent ce nom. Jérôme Surita, Espagnol, considérant divers passages de cet Itinéraire, où il est parlé de la grande Bretagne, ne doute point que ce ne soit un ouvrage, composé du tems d'Antonin Caracalla. D'autres soûtiennent que l'Auteur de cet Itinéraire vivoit en 337. Simler semble croire que l'Antonin, qui a composé cet ouvrage, est le même qu'Éthicus Ister, qui a aussi laissé un Itinéraire; mais la chose est bien différente.

ANTONIADE, (*a*) C'est le titre d'un poëme, que Gordien Pius composa dans sa jeunesse. Ce Poëme, divisé en 30 livres, avoit pour objet les vies d'Antonin Pius & de Marc-Auréle, tous deux Empereurs.

ANTONINIANA, *Antoniniana*, nom d'une légion Romaine. Elle avoit pris ce nom de l'empereur Antonin.

ANTONINS [LES ANTONINS D'OR], *Antoniniani Aurei*, (*b*) espèce de monnoie, qui eut cours autrefois. On en tire une preuve de la lettre de l'empereur Valérien à Céïonius Albinus; rapportée par Vopiscus, où ce Prince donne à Aurélien, pour sa dépense, & en récompense de ses services, deux Antonins d'or par jour, & cinquante petits Philippes d'argent; & dans une autre lettre le même Empereur lui donne, pour la célébration des jeux du Cirque, trois cens Antonins d'or, trois mille Philippes d'argent. Le même Vopiscus, dans la vie de l'empereur Probus, apporte encore une lettre de Valérien à Mulvius Gallicanus, où il dit qu'il lui envoie, entr'autres choses, cent Antonins d'or, mille Marcs-Auréles d'argent, & dix mille Philippes de cuivre. Que signifient ces Antonins, ces Marcs-Auréles, ces Philippes, sinon des monnoies, qui portoient l'image d'Antonin, de Marc-Auréle, & de Philippe, empereurs, & qu'on appelloit ainsi, comme nous disons aujourd'hui des Louis d'or?

D. Bern. de Montfaucon prétend que ces sortes de monnoies n'étoient autre chose que des médailles. D'autres disent au contraire que les médailles n'étoient que de la monnoie courante.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 163, 164.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 163, 164.

ANTONIUS, *Antonius*, l'un des Agitateurs, ou Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges.

ANTONOMASE, *Antonomasia*, terme qui est composé du Grec ἀντὶ, *contra*, contre, & ὄνομα, *nomen*, nom. C'est une figure de Rhétorique, par laquelle on se sert d'un nom appellatif, au lieu d'un nom propre, comme le philosophe, pour dire Aristote; l'orateur, pour dire Cicéron; l'apôtre, pour dire S. Paul; Louis le juste, pour dire Louis XIII; Louis le grand, pour dire Louis XIV; Louis le bien aimé, pour dire Louis XV.

ANTOPHRADATE, *Antophradates*, (*a*) général de l'armée navale de Darius, roi de Perse. De concert avec Pharnabase, qui commandoit les troupes de terre, il força la ville de Mitylène, qui avoit fait alliance avec Alexandre, de se rendre à son maître.

ANTRE, *Antrum*, Ἄντρον. (*b*) Les Antres sont fort connus, sur tout chez les Poëtes. L'Antre Corycius, dans la Phocide, ainsi appellé de la nymphe Corycia, étoit le plus curieux de tous ceux que Pausanias eût vus. Les Grecs & les Barbares en avoient quelques-uns de fort célebres. Les Phrygiens, qui habitoient les bords du fleuve Peucella, & qui étoient originaires d'Azanie, avoient dans leur païs la grotte de Steunos. C'étoit un Antre, qui, par sa figure ronde & par son exaucement, plaisoit fort à la vue. Ils en avoient fait un temple de la mere des dieux, où cette Déesse avoit sa statue.

Ces Phrygiens disoient que, dans le tems que les Gaulois exerçoient leurs brigandages en Ionie, & qu'ils y mettoient tout à feu & à sang, Hercule, Apollon & Mercure les sauvérent de cette fureur. Ceux, qui commandoient dans la ville de Thémisonium, furent avertis en songe par ces dieux, qu'il y avoit un Antre, où les habitans seroient en sûreté, eux, leurs femmes, & leurs enfans. Cet Antre leur fut montré, & ils y trouvérent en effet leur salut. C'étoit en mémoire de cet événement, que l'on voyoit encore, du tems de Pausanias, devant la porte de l'Antre de petites statues de ces dieux. On dit que cet Antre étoit à trente stades de la Ville, & qu'il étoit arrosé de plusieurs sources. Du reste, on ne voyoit aucun chemin qui y conduisît. La voûte en étoit extrêmement basse, & il n'étoit éclairé que par un foible jour.

Dans le païs des Magnétes, près du fleuve Léthée, il y avoit un village, nommé Hyles; & dans ce village, une grotte, consacrée à Apollon, dont l'étendue n'avoit rien de fort surprenant; mais, on y voyoit une statue du dieu, d'une grande antiquité. Les gens du païs croyoient que cette statue leur communiquoit une force de corps extraordinaire. Après s'être voués

(*a*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.

(*b*) Pauf. pag. 671, 672.

au dieu, ils franchissoient des précipices ; ils sautoient en bas, du haut des rochers les plus escarpés ; ils arrachoient de gros arbres, & les portoient sur leur dos, par les sentiers les plus étroits & les plus difficiles. Mais, l'Antre Corycius surpassoit en grandeur les deux, dont on vient de parler. On pouvoit aller jusqu'au fond, sans le secours d'une lampe. La voûte en étoit raisonnablement exaucée. On y trouvoit beaucoup de sources, sans compter l'eau, qui distilloit d'en haut, & dont la terre étoit toute mouillée. Les habitans du mont Parnasse disoient que cet Antre étoit consacré aux Nymphes & au dieu Pan. En voilà bien assez pour se former une idée des Antres de la Fable.

ANTRON, *Antron*, Ἀντρών, (*a*) ville maritime de la Thessalie en Gréce, située vers le détroit d'Eubée. Il y avoit, auprès, un château, baigné par les eaux de la mer, qu'on appelloit l'*Ane d'Antron*. Cette Ville reconnut autrefois pour maître Protésilaüs, dont la domination s'étendoit le long des côtes de la mer & du territoire d'Achille, jusqu'à cette Ville même. Elle se rendit volontairement aux Romains, l'an de Rome 581 ; ce qui fut peut-être bien un effet de ce que Ptéléé, sa voisine, venoit de souffrir. Elle avoit été détruite de fond en comble.

La ville d'Antron, dans Pomponius Méla, est appellée Antronie, & dans Suidas, Antrones. Il y en a qui veulent qu'il y ait eu une ville & une isle du nom d'Antron, dans la Syrie.

ANTRON CORACE, *Antron Coracius*, (*b*) natif de Sabine. Cet homme avoit une vache, la plus belle & la plus grande de tout le païs. Un devin lui prédit que celui qui sacrifieroit cette vache à Diane, sur le mont Aventin, procureroit à sa ville l'empire de toute l'Italie. Antron Corace alla à Rome, pour y faire ce sacrifice. Un domestique du roi Servius donna avis à son maître de cette prophétie. Le roi Servius l'apprit au pontife Cornélius, qui, pour tromper Antron Corace, lui dit, qu'avant que de sacrifier, il falloit qu'il allât se laver dans le Tibre. Antron Corace lui obéit ; & tandis qu'il se lavoit, le roi Servius fit le sacrifice de la vache, & afficha ses cornes à la porte du temple. C'est apparemment pour cela qu'il n'y avoit point de bois de cerf à la porte du temple de Diane, du mont Aventin ; & que sur le pavé, où l'on voyoit plusieurs chasses aux lions, taureaux, & autres bêtes, on n'en voyoit point aux cerfs.

ANTRONIUS, *Antronius*. (*c*) Cicéron, dans sa harange pour Sylla, parle souvent d'Antronius, qui étoit l'Accusateur. L'Orateur le représente comme un homme audacieux, pétulant, libertin, qui, dans la défense de certaines cau-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 204. Strab. pag. 433, 435. Tit. Liv. L. XLII. c. 67. Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Suid. Tom. I. pag. 316.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 88, 89.

(*c*) Cicer. Orat. pro Syll. c. 1, *& seq.*

ses, employoit non seulement les termes les plus infames, mais encore les coups de poing & de pied, qui chassoit les hommes de de leurs possessions, qui assassinoit les voisins, qui dépouilloit les temples des alliés, qui troubloit les jugemens par la violence & les armes, qui méprisoit tout le monde dans les bonnes affaires, & qui combattoit contre les gens de bien dans les mauvaises, qui ne cédoit point à la République.

Telles sont les couleurs, dont Cicéron s'est servi, pour peindre son adversaire. Au reste, on sçait combien Cicéron ménageoit peu ses expressions envers ses ennemis. Nos mœurs ne pourroient soûtenir aujourd'hui les invectives de toute espèce, que ce célebre Orateur vomissoit contre ceux à qui il en vouloit.

ANTURANIUS [M.], (*a*) *M. Anturanius*, Préteur, dont parle Cicéron, dans ses Philippiques. Ce fut, selon cet Orateur, un homme d'une équité & d'une probité achevées.

ANTYLLIUS [Quintus], *Quintus Antyllius*, (*b*) Κοίντος Ἀντύλλιος, l'un des Officiers du consul Opimius, qui se proposa de casser les loix de C. Cracchus. Le jour qu'il devoit exécuter son projet, ils s'emparérent tous deux du Capitole, dès le matin. Opimius, ayant fait son sacrifice, Q. Antyllius, qui emportoit les entrailles des victimes, dit à Fulvius, ami de C. Gracchus, & à ceux qui étoient en grand nombre autour de lui: » Méchans citoyens, » que vous êtes, faites place, » & laissez passer les gens de » bien. «

Quelques-uns ajoûtent qu'en prononçant ces paroles, il leur montra les bras nus, avec une posture fort deshonnête, pour leur faire affront; ce qui les irrita tellement, qu'Antyllius fut tué sur la place, à coups de poinçons de tablettes, qu'on dit qu'ils avoient fait faire exprès. Tout le peuple fut fort troublé de ce meurtre; mais, les deux chefs se trouvérent dans des sentimens bien opposés; car, C. Gracchus fut très-fâché de cette aventure, & s'emporta contre ses gens, leur reprochant qu'ils avoient donné prise sur eux à leurs ennemis, qui ne cherchoient depuis longtems qu'un prétexte. Opimius, au contraire, regardant cette occasion comme un prélude favorable, s'éleva, & excita le peuple à la vengeance; mais, il survint une grosse pluie, qui les obligea de se séparer.

Le lendemain dès le matin, le Consul assembla le Sénat, & pendant qu'il expédia les affaires au dedans; d'autres, selon que cela avoit été concerté entre eux, ayant mis le corps d'Antyllius tout nu sur un lit, le portérent au travers de la place, jusqu'au Sénat, avec de grands cris & des lamentations, d'autant plus grandes, qu'elles étoient affectées.

(*a*) Cicer. Philipp. III. c. 141.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 840, 841. Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 253, 254.

Opimius sçavoit fort bien ce que c'étoit ; mais, il faisoit semblant de l'ignorer, & contrefaisoit l'étonné ; de sorte que tous les Sénateurs sortirent pour voir ce que ce pouvoit être. Le lit posté au milieu de la place, les uns se mirent à pousser des regrets infinis, & à mener un grand deuil, comme un sur malheur épouvantable ; mais, cette vue fit un effet tout contraire sur l'esprit du peuple, & ne servit qu'à lui faire haïr & détester davantage la faction des Nobles. Cela arriva l'an de Rome 631, & 121 avant l'Ére Chrétienne.

ANTYLLUS, *Antyllus*, (*a*) Ἀντύλλος, fils aîné de Marc Antoine, qui lui naquit de Fulvie. Son pere lui donna la robe Virile à Alexandrie, lorsqu'il s'y fut retiré, après la bataille d'Actium. Pour cette cérémonie, & une autre à peu près semblable, toute la ville fut pleine de jeux, de danses, de fêtes, de banquets, de masques, & de toutes sortes de réjouïssances. Cléopâtre & Antoine casserent alors la bande, qu'ils appelloient *des Amimétobies* ; c'est-à-dire, des vies inimitables, & en créérent une autre, qui ne cédoit à la première, ni en délicatesse, ni en luxe, ni en aucune sorte de délices & de magnificences, & l'appellérent la bande des *Synapothanumènes* ; c'est-à-dire, des mourans ensemble. Tous leurs amis s'enrôloient dans cette bande, & en s'enrôlant, ils s'engageoient à mourir avec eux. Ainsi, ils passoient les jours à faire bonne chere, en se traitant tour à tour.

Il avoit déjà été question de marier Antyllus à Julie, fille d'Octavien, lorsque cette Princesse n'avoit encore que trois ans ; mais, ce mariage n'eut point lieu. Antyllus, lorsqu'il ne mangeoit point avec son pere, invitoit Philotas, médecin d'Amphisse, à venir manger avec lui & avec ses amis. Un soir, il se trouva à table un autre Médecin, qui faisoit fort l'entendu, & qui les étourdissoit de son vain babil. Philotas, las de l'entendre, lui ferma enfin la bouche par ce sophisme : » Il faut » donner de l'eau froide à boire » à celui, qui a la fiévre en quel- » que façon ; or est-il, que tout » homme, qui a la fiévre, l'a en » quelque façon : donc, il faut » donner de l'eau froide à boire » à tout homme, qui a la fiévre. «

Le Médecin fut si frappé de ce sophisme, qu'il demeura muèt ; & le jeune Antyllus, ravi, se prit à rire de toute sa force, & dit : *Philotas, je te donne tout ce qui est là*, en lui montrant le buffet, qui étoit couvert de beaucoup de vaisselle d'argent. Philotas le remercia de sa bonne volonté ; car, il étoit bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût donner, de son autorité, des choses d'un si grand prix. Mais, le lendemain, il vit arriver chez lui un officier de la maison, qui lui fai-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 928, 949. *& seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 308, 309, 366, 367, 490, 505.

soit apporter, dans une grande manne, toute cette vaisselle, & qui lui dit qu'il n'avoit qu'à la recevoir, & qu'à la faire marquer. Comme il s'opiniâtroit à la refuser, craignant d'être blâmé s'il la recevoit, l'Officier lui dit: » Comment, malheureux, que » vous êtes, vous balancez à » recevoir ce présent. Ne sçavez » vous pas que celui, qui vous » le fait, c'est le fils d'Antoine, » qui pourroit vous donner autant de vaisselle d'or? Il est » vrai que, si vous m'en croyez, » vous recevrez la valeur en argent; car, peut-être que le » pere de notre jeune homme » redemandera quelqu'un de ces » vases antiques, qui sont si recherchés & si estimés, à cause » de l'excellence de l'ouvrage & » de la main de l'ouvrier. «

Après la mort d'Antoine, Antyllus, ayant été livré par Théodore, son précepteur, fut condamné à perdre la vie. La statue même de Jules César, qu'il tenoit embrassée, ne put lui servir de sauve-garde. On l'en arracha, pour lui faire subir la sentence. Le misérable maître, qui avoit trahi celui, dont il auroit dû conserver la vie, aux dépens de la sienne propre, s'attira bientôt, par un nouveau crime, la peine de sa perfidie. Pendant que les soldats coupoient la tête à Antyllus, Théodore lui déroba une pierre de grand prix, qu'il portoit à son cou. On fit des recherches à ce sujet. Le voleur nia le fait; mais, il fut convaincu, & mis en croix. Cela arriva l'an de Rome 722, & 30 avant J. C.

ANTYLLUS, *Antyllus*, (a) Ἄντυλλος, médecin, dont Oribase nous a conservé des fragmens considérables. On en tire beaucoup d'éclaircissemens sur le jeu de Balle des Anciens. *Voyez* Balle.

Il y eut un autre Antyllus, dont parle Plutarque, dans la vie des Gracques, & qui fut blessé d'un coup de style.

ANUA, *Anua*, village à quinze milles de Néapolis, autrement Sichem, ou Naplouse, tirant vers Jérusalem.

ANUBIS, *Anubis*, Ἄνουβις. (b) La superstition Égyptienne, qui admettoit un taureau & un chat parmi ses dieux, y admettoit aussi un chien, ou plutôt un homme à la tête de chien, qu'on nommoit *Anubis*. Le culte de celui-ci fut même plus étendu que celui d'Apis, qui fut presque renfermé dans l'Égypte; au lieu que celui d'Anubis fut fort en vogue dans la Gréce, à Rome, & dans tout l'Empire.

C'étoit le Mercure des Égyptiens. On le voit, en effet, dit D. Bernard de Montfaucon, avec le caducée, dans la première & la plus belle des images que nous

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 164. *& suiv.*

(b) Diod. Sicul. pag. 11, 55. Strab. p. 812, Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 312. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 116. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 195, 205. Tom. V. pag. 248. Tom. IX. pag. 31. Tom XIV. pag. 9.

en avons. Plutarque le confirme, quand il dit qu'Anubis s'appelle aussi quelquefois Hermanubis; ce qui veut dire Mercure Anubis. Son origine est aussi incertaine, que celle de tous les autres dieux Égyptiens. » Il y en a, dit le » même Plutarque, qui croyent » que le jeune garçon, qui ap» prit à Isis la mort d'Osiris, est » le même qu'on adore sous le » nom d'Anubis. On le regarde » comme fils de Nephthé, que la » terreur de Typhon fit accou» cher avant le terme; & ce gar» çon fit depuis la même fonction » auprès des dieux, que les chiens » font auprès des hommes. «

Diodore de Sicile dit aussi que le chien sert à la chasse & à la garde; & que c'est pour cela que le dieu Anubis est représenté avec la tête de chien; ce qui signifie qu'il étoit garde du corps d'Osiris & d'Isis. Tertullien & Saint Augustin l'appellent Cynocéphale, nom qui lui convient, à cause de sa tête de chien; mais, le nom de Cynocéphale signifie aussi un certain animal farouche, qui avoit la tête de chien, dont parlent Hérodote & les Naturalistes. Hérodote dit, de ce monstre, qu'il avoit les yeux sur la poitrine. Apulée appelle Anubis l'interpréte des Dieux du ciel, & de ceux de l'enfer. » Il » a, ajoûte cet Auteur, la face, » tantôt noire, tantôt de couleur » d'or; il hausse sa grande tête de » chien, portant de la gauche un » caducée, & de la droite une » palme verte, qu'il agite. « Virgile & son commentateur Servius lui donnent la même fonction.

Ce que dit Apulée, convient à la première figure, que D. Bern. de Montfaucon présente d'Anubis, dans son Antiquité. Le dieu Anubis, avec sa tête de chien, y tient de la main gauche un caducée, & de la droite un certain instrument rond, comme un globe, percé d'un gros bâton, qu'il tient à la main. La palme, dont parle Apulée, n'est pas à sa main droite; mais, elle est tout auprès sur le même côté. De l'autre côté, vis-à-vis, est une branche de laurier. Il porte un manteau, qui ne couvre point sa nudité. Il a une chaussure assez singulière, & tient un pied sur un crocodile. Au haut de sa tête, de l'un & de l'autre côté, sont deux étoiles.

L'inscription ΘΕΟΙ ΑΔΕΛΦΟΙ, qui est par-dessus, & qui veut dire les *Dieux freres*, s'explique aisément, parce qu'Anubis a, du côté droit, la tête de Sérapis, avec les cornes d'Ammon, & de l'autre, celles du bœuf Apis. Les deux têtes ont également un boisseau. Voilà donc les trois Dieux freres, les trois grands Dieux des Égyptiens; Sérapis, qui est le même qu'Osiris, Apis & Anubis. Une autre inscription, qui est au bas, les appelle *les Dieux Synthrônes en Égypte*, ou qui participent au même trône en Égypte. C'étoit Isias, grand-prêtre, ou prince des prêtres, qui avoit fait faire cette statue.

On sçait qu'Anubis avoit un temple à Rome, & que Mundus en corrompit les Prêtres, pour abuser de Pauline, femme de Saturnin, sous le nom d'Anubis. Les

Prêtres furent chassés, & le temple rasé. On doit remarquer qu'Anubis se voit souvent sur les pierres, appellées Abraxas.

ANULIN, *Anulinus*, (*a*) général & favori de l'empereur Sévère. Il commandoit l'armée de ce Prince, conjointement avec Valérius, à la bataille, qui se donna contre Niger, auprès d'Issus, l'an de J. C. 194, & où ce chef des Orientaux fut défait & vaincu sans ressource. Anulin donna des preuves de sa valeur dans plusieurs autres occasions, & devint Consul, l'an de J. C. 199.

ANULIN, *Anulinus*, (*b*) préfet du Prétoire sous Maximin, avec lequel il fut tué par les Prétoriens, ainsi que tous ceux, qui étoient regardés comme les plus chers amis de ce Prince. M. de Tillemont place cet événement à la fin du mois de Mars, de l'an de J. C. 238.

ANULIN, *Anulinus*, (*c*) sénateur Romain, dont le nom seul nous est connu. On assure que l'empereur Dioclétien fut originairement son affranchi.

On compte plusieurs autres personnages du nom d'Anulin. 1.° Un Proconsul d'Afrique, qui étoit grand persécuteur des Chrétiens, vers l'an de J. C. 259.

2.° Un Consul sous Caracalla, l'an de J. C. 216. Une inscription, rapportée par le cardinal Noris, qualifie Consul, un Sext. Aurélius Anulin. On ne sçait pas en quelle année.

3.° Un autre Consul, en 295, sous Dioclétien. Il fut Préfet de Rome en 306, & Proconsul d'Afrique en 303, & 313 sous Constantin. Ce Prince lui adressa un rescrit célebre, en faveur du clergé Catholique, portant exemption des charges & de toutes fonctions civiles. Les Hérétiques, qui n'avoient point de part à ces immunités, tâchérent d'en ôter la jouïssance aux Ecclésiastiques Orthodoxes. Constantin les y confirma par un second rescrit, de la même année 313. Anulin fut aussi chargé de réprimer les Donatistes.

ANUS DES PHILISTINS. (*d*) L'Arche du Seigneur ayant été prise par les Philistins, & ayant été déposée dans la ville d'Azot, la main du Seigneur s'appesantit sur ceux de cette Ville & sur les autres Satrapies des Philistins, & les frappa d'une maladie douloureuse dans l'Anus, ou dans le plus secret de la partie, d'où sortent les excrémens. Les Interprétes ne sont pas d'accord sur la signification du terme de l'original, que l'on a traduit par Anus, ni sur la nature de la maladie, dont les Philistins furent frappés. Les uns croyent que Dieu leur envoya les hémorroïdes internes, ou cachées. L'Hébreu signifie proprement ce qui est obscur, ou caché. D'autres l'entendent de la dissenterie; d'autres, de la fistule, ou du condylo-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 64.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 364.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 144.

(*d*) Reg. L. I. c. 6. v. 9. Psalm. 77. v. 66. Herod. L. I. c. 105.

ma, qui eſt une deſcente du fondement hors de ſa place. Le Pſalmiſte déſigne aſſez clairement la fiſtule, lorſqu'il dit : *Percuſſit inimicos ſuos in poſteriora ; opprobrium ſempiternum dedit eis ;* c'eſt-à-dire, » Il les a frappés dans la » partie, d'où ſortent les excré» mens ; il les a chargés d'un op» probre éternel. «

Les Septante & la Vulgate ajoûtent à l'Hébreu, que les Philiſtins firent des ſiéges de peaux, pour s'aſſeoir plus mollement, à cauſe de leur incommodité. Hérodote ſemble avoir eu quelque connoiſſance de cette hiſtoire ; mais, il l'a mal entendue, & en a attribué la cauſe à autre choſe. Il dit que les Scythes ayant pillé le temple d'Aſcalon, ville célebre des Philiſtins, la déeſſe Dercéto, ou Vénus, qu'on y adoroit, les frappa d'une maladie honteuſe, qu'on croit être les hémorroïdes, & qui paſſa à leur poſtérité. C'eſt ainſi, peut-être, que le racontoient les Philiſtins ; mais, il paſſoit toujours pour conſtant, que cette maladie étoit ancienne, & envoyée de Dieu parmi eux ; & qu'elle paſſoit à leurs enfans.

ANXUR, *Anxur*, (*a*) ville maritime d'Italie, au païs des Volſques. Elle fut ainſi appellée dans la langue de ces peuples ; mais, on l'appella auſſi Terracine, ou Tarracine. Dans le tems que les Carthaginois faiſoient la guerre en Italie, l'an de Rome 545, on étendit les levées juſqu'aux colonies maritimes, ſans s'arrêter aux priviléges, par leſquels elles prétendoient en être exemptes, quelque authentiques qu'ils puſſent être. Mais, comme elles refuſoient d'obéir, on leur marqua un certain jour, auquel elles devoient communiquer leurs titres au Sénat. Les députés d'Anxur & de quelques autres colonies, le long de la mer ſupérieure, ne manquérent pas de comparoître devant le Sénat, au jour marqué, & de produire les actes, qui prouvoient leurs exemptions. Mais, ils furent du nombre de ceux, dont on ne jugea pas les prétentions valables. *Voyez* Terracine.

ANXUR [JUPITER], *Jupiter Anxurus*. (*b*) Ce dieu, au rapport de Servius, étoit ainſi appellé, parce qu'on le repréſentoit ſans barbe ; ce qui eſt déſigné, ſelon cet Auteur, par ce mot *Anxur*, qu'il fait venir de ἄνευ ξυροῦ, ſans raſoir, dont Jupiter n'avoit pas beſoin, n'ayant point de barbe. Mais, on croit avec plus de vraiſemblance, que c'eſt un nom local d'Anxur, ville d'Italie, dont il eſt parlé dans l'article qui précéde. Virgile, d'ailleurs, aſſure que Jupiter Anxur étoit révéré par les habitans de cette Ville.

On voit Jupiter Anxur ſur des médailles conſulaires, & ſur pluſieurs autres. Dom Bernard de Montfaucon, dans ſon Antiquité, en rapporte une, où Jupiter Anxur

(*a*) Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. XXVII. c. 38.

(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 799. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 383, 384. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 40, 43.

est représenté, la tête rayonnante, tenant de la main gauche un bâton, ou un sceptre, & de la droite un globe, ou un fruit. Il y en a qui lisent Axur, au lieu d'Anxur.

ANXUR, *Anxur*, (*a*) nom d'un des capitaines Troyens, qui suivirent Énée. Il eut le bras abattu & le bouclier fendu par Umbron, qui étoit sorti avec Céculus, fils de Vulcain, des montagnes des Marses.

ANXURATES, *Anxurates*, peuples, qui habitoient la ville d'Anxur. *Voyez* Anxur.

ANYSIE [LA CONTRÉE], *Plaga Anysia.* (*b*) Hérodote parle de cette Contrée, au second livre de son Histoire. C'étoit une Contrée d'Égypte, qui, vraisemblablement, prit le nom de la ville d'Anysus. Les Calasires étoient sortis en partie de cette Contrée.

ANYSIS, *Anysis*, Ἄνυσις, (*c*) roi d'Égypte, étoit de la ville d'Anysus, d'où il prit apparemment son nom. Ce Prince étoit aveugle; ce qui n'empêcha pas les Prêtres d'Égypte de l'élever sur le trône; mais, on en ignore l'époque. On dit que sous son regne, Sabacus, roi d'Éthiopie, excité par un Oracle, entra avec une nombreuse armée en Égypte, & qu'il s'en rendit maître. Après y avoir regné, avec beaucoup de douceur & d'équité, pendant cinquante ans, qui étoit le terme, que lui avoit marqué l'Oracle, il se retira volontairement en Éthiopie, & laissa le trône à Anysis, qui s'étoit tenu caché pendant tout ce tems, dans les marais.

Anysis, étant mort, eut pour successeur Séthon, qui commença à regner, environ l'an 719 avant J. C.

ANYSTIS, *Anystis*, (*d*) fameux Spartiate, qui couroit en un jour 1200 stades, en allant de Sicyone à Élis. Philonide, coureur d'Alexandre le Grand, en faisoit autant.

ANYSUS, *Anysus*, Ἄνυσις, (*e*) ville d'Égypte. Elle fut le lieu de la naissance d'un certain Anysis, qui, tout aveugle qu'il étoit, ne laissa pas de monter sur le trône d'Égypte.

ANYTÉ, *Anyte*, Ἀνύτη, (*f*) femme, que ses poësies avoient rendu célebre. Un certain Phalysius de Naupacte, ayant mal aux yeux, jusqu'à en être presque aveugle, le dieu d'Épidaure lui envoya par Anyté une lettre cachetée. Cette femme avoit cru voir en songe Esculape, qui lui donnoit cette lettre; &, en effet, à son réveil, elle la trouva entre ses mains. S'étant donc embarquée, elle arrive à Naupacte, va trouver Phalysius, & lui dit de décacheter la lettre, & de la lire. D'abord, il croit qu'on se moque de lui; puis, au nom d'Esculape, il conçoit quelqu'espérance, il rompt le cachet, jette les yeux sur la cire, & recouvre si bien la vue, qu'il lit ce qui

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 545, 546.
(*b*) Herod. L. II. c. 166.
(*c*) Herod. L. II. c. 137. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 80, 81.
(*d*) Mem. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 316.
(*e*) Herod. L. II. c. 137.
(*f*) Paus. pag. 687, 688.

lui étoit écrit. Transporté de joie d'une guérison si miraculeuse, il remercie Anyté, & la renvoye, après lui avoir compté deux mille piéces d'or, suivant l'ordre contenu dans la lettre.

ANYTUS, *Anytus*, Ἄνυτος, (*a*) l'un des Titans. On voyoit dans un temple d'Arcadie, près de la divinité favorite, Anytus dans l'équipage d'un homme de guerre. Les Ministres du temple disoient que la Déesse avoit été élevée par cet Anytus.

ANYTUS, *Anytus*, Ἄνυτος, (*b*) rhéteur d'Athènes, fils d'Anthémion, étoit l'un des amans d'Alcibiade. Un jour, qu'il donnoit à souper à quelques étrangers, il envoya aussi prier Alcibiade. Alcibiade refusa; mais, le soir, après avoir fait la débauche chez lui, avec ses amis, plein de vin, il alla en masque chez Anytus, s'arrêta sur la porte de la salle du festin, & voyant le buffet & les tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, il commanda à ses esclaves d'en prendre la moitié, & de l'emporter chez lui; après quoi il s'en retourna, n'ayant pas seulement daigné leur faire l'honneur d'entrer. Les étrangers, qui étoient à table, murmuroient hautement de cet affront, & disoient qu'Alcibiade traitoit Anytus avec trop de mépris & d'insolence. » Point du » tout, reprit Anytus; au con» traire, il me fait honneur & » grace; car, il pouvoit tout » prendre, & il nous en a laissé » la moitié. «

C'est Plutarque, qui raconte cette aventure, comme un exemple des insultes, qu'Alcibiade faisoit quelquefois à ses amans. Mais, on est surpris qu'il ait suivi une tradition si désavantageuse à Alcibiade; car, il semble que l'intérêt ait plus de part à l'insulte qu'il fait à Anytus, que l'envie de lui faire un affront. Athénée raconte cette histoire d'une manière bien plus fine. Il dit qu'Alcibiade étant allé en masque chez Anytus, avec un de ses amis, nommé Thrasyllus, qui étoit pauvre, & s'étant approché du buffet, chargé de vaisselle d'or & d'argent, but à la santé de Thrasyllus, & ordonna à ses esclaves de prendre la moitié du buffet, & de le porter chez Thrasyllus. Alcibiade prit donc cette argenterie à un de ses amans, qui étoit riche, pour la donner à un autre, qui étoit pauvre, & nullement pour en profiter.

Anytus est regardé comme le premier, qui ait employé l'argent à Athènes, pour corrompre les Juges. Ce fut, lorsqu'on l'accusoit d'avoir livré le fort de Pyle aux ennemis, sur la fin de la guerre du Péloponnèse. Comme il étoit l'ennemi déclaré de Socrate, il engagea Aristophane à composer une comédie contre lui; & s'étant joint à Mélitus & à quelques autres, il fit condamner Socrate à mort, sous la 95e Olympiade, environ 400 ans avant J. C.

(*a*) Pausf. pag. 515.
(*b*) Lucian. Tom. I. pag. 391, 1002. Xenoph. pag. 706, 707. Plut. Tom. I. pag. 193, 220. Horat. L. II. Satyr. 4. v. 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 145.

Mais, lorſque l'innocence de ce Philoſophe fut connue, le peuple s'éleva contre ſes accuſateurs, & Anytus, s'étant ſauvé à Héraclée, en fut chaſſé par les habitans. Selon Thémiſtius, il y fut aſſommé à coups de pierre.

ANYTUS, *Anytus*, Ἄνυτος, (*a*) ſurnommé Laciade. Il eſt parlé de cet Anytus dans un diſcours de Démoſthène.

A O

AOD, *Aod*, Ἀώδ, (*b*) fils de Géra, de la tribu de Benjamin. On remarque qu'il ſe ſervoit de la main gauche, comme de la main droite. Églon, roi des Moabites, ayant opprimé les Iſraëlites pendant dix-huit ans, Dieu leur ſuſcita un libérateur dans la perſonne d'Aod, ou Éhud, comme le prononcent les Juifs, ou Ajoth, comme on lit dans quelques exemplaires des Septante, ou Judé, comme porte le texte de Joſephe.

Les enfans d'Iſraël envoyérent par Aod des préſens à Églon. Aod ſe fit faire une dague à deux tranchans, longue d'une coudée, & qui avoit une garde de la longueur de la paume de la main. Il la mit ſous ſa caſaque à ſon côté droit, & il offrit ſes préſens à Églon. Or, ce Prince étoit extrêmement gros. Aod, lui ayant offert ſes préſens, s'en retourna avec ſes compagnons, qui étoient venus avec lui. Puis étant revenu de Galgala, où il y avoit des idoles, il dit au Roi : » J'ai un » mot à vous dire en ſecret, ô » Prince. « Le Roi lui ayant dit d'attendre un moment, tous ceux, qui étoient auprès de ſa perſonne, ſortirent. Alors, Aod s'approcha du Roi, qui étoit ſeul, aſſis dans ſa chambre d'été, & lui dit : » J'ai » un mot à vous dire de la part » de Dieu. « Auſſi-tôt, le Roi ſe leva de ſon trône. Et Aod ayant porté la main à la dague, qu'il avoit à ſon côté droit, la tira, & la lui enfonça ſi avant dans le ventre, que la poignée y entra toute entière avec le fer, & ſe trouva ſerrée par la grande quantité de graiſſe, qui ſe rejoignit par-deſſus. Aod ne retira point ſa dague ; mais, après avoir donné le coup, il la laiſſa dans le corps ; & auſſi-tôt les excrémens qui étoient dans le ventre, s'écoulérent par les conduits naturels. Aod, ayant fermé à clef avec grand ſoin les portes de la chambre, ſortit par la porte de derrière.

Cependant les ſerviteurs du Roi, étant venus, trouvérent la porte fermée ; & dirent : » C'eſt » peut-être qu'il a quelque beſoin » dans ſa chambre d'été. « Après avoir long-tems attendu, juſqu'à en devenir tout honteux, voyant que perſonne n'ouvroit, ils prirent la clef, ouvrirent la chambre, & trouvérent leur Seigneur étendu mort ſur la place. Pendant ce grand trouble, où ils étoient, Aod trouva le moyen de ſe ſauver, & ayant paſſé le lieu des idoles, d'où il étoit revenu, il vint à Séirath. Auſſi-tôt, il ſonna

(*a*) Démoſth. pag. 871.

(*b*) Judic. c. 3. v. 15, 16. & ſeq.

de la trompette sur la montagne d'Éphraïm, & les enfans d'Israël descendirent avec Aod, qui marchoit à leur tête. Et il leur dit : » Suivez-moi ; car, le Seigneur » nous a livré entre les mains les » Moabites nos ennemis. « Les Israëlites suivirent Aod, se saisirent des gués du Jourdain, par où l'on passoit au païs de Moab, & ne laissérent passer aucun des Moabites. Ils en tuérent environ dix mille, qui étoient tous des hommes forts & vaillans, & nul d'entr'eux ne put échapper. Moab fut humilié en ce jour-là sous la main d'Israël, & le païs demeura en paix pendant quatre-vingts ans; c'est-à-dire, depuis l'an du monde 2679, jusqu'à 2759, & avant J. C. 1241.

Après Aod, Samgar, fils d'Anath, fut mis en sa place. C'est lui, qui tua six cens Philistins avec un soc de charrue.

AŒDÉ, *Aœde*, Ἀοιδη, nom d'une des Muses. *Voyez* Muses.

AOLLIUS, *Aollius*, Ἄολλιος, (*a*) fils de Hersilie & de Romulus, selon quelques-uns. Il avoit une sœur, qui fut appellée Prima, parce qu'elle n'aquit la première. Pour lui, il fut appellé Aollius, à cause d'un nombre de peuples, que son pere avoit ramassés de toutes parts. Car, en Grec, *Aollées* signifie des gens assemblés. Dans les siécles suivans, Aollius fut nommé Abillius, comme l'écrit Zénodotus le Trézénien, qui trouve en cela beaucoup d'Auteurs, qui le contredisent.

AON, *Aon*, étoit fils de Neptune. Ce Prince ayant été obligé de fuir de l'Apulie, vint dans la Béotie, où il s'établit sur des montagnes, qui, de son nom, furent appellées Aoniennes.

AONIDES, *Aonides*, surnom, que les Poëtes ont donné aux Muses. *Voyez* Aoniens.

AONIE, *Aonia*, contrée de la Gréce, qui fut ainsi appellée des monts Aoniens. *Voyez* Aoniens.

AONIENS, *Aones*, Ἄονες, (*b*) peuples de Gréce, que Strabon place au rang des Barbares, qui occupérent d'abord la Béotie. Ils y étoient venus, selon ce Géographe, de Sunium, ainsi que les Timbices, ou Temmices. Pausanias croit qu'ils étoient originaires de la Béotie même. Voici comme il s'en exprime : » On croit que » les premiers peuples, qui ont » habité la Thébaïde, étoient » Ectênes, & qu'ils avoient pour » roi Ogygus, qui étoit lui-même » enfant de la terre ; c'est-à-» dire, originaire du païs. De-là » vient que la plûpart des Poëtes » donnent à Thébes le surnom » d'Ogygies. On dit que tout ce » peuple périt de la peste, & » qu'aux Ectênes succédérent les » Hyantes & les Aoniens, peu-» ples, comme je crois, de la » Béotie, & nullement étrangers. » Ensuite Cadmus, étant venu de » Phénicie avec une armée, li-» vra combat aux Hyantes, &

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 26.

(*b*) Strab. p. 321, 401. Ovid. Metam. L. I. c. 11. L. III. c. 6. Pausf. pag. 548, 549. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 230.

» les défit. Ces peuples, se voyant
» subjugués, s'enfuirent durant la
» nuit, & allérent chercher une
» retraite ailleurs. Mais, les Ao-
» niens se soumirent au vain-
» queur, qui leur permit de res-
» ter dans le païs, ensorte qu'ils
» ne firent plus qu'un peuple avec
» les Phéniciens. Ils gardérent
» donc les habitations qu'ils a-
» voient dans les villages. «

Le nom d'Aonie est célebre chez les Poëtes. On croit qu'ils ne l'ont employé si fréquemment, que parce que la mesure de ce mot leur étoit favorable. On ne voit pas d'ailleurs que les Historiens s'en soient servis.

On a donné aux muses le surnom d'Aonides. M. l'abbé Banier, dans sa Mythologie, dit que ce surnom est tiré des montagnes de Béotie, appellées Aoniennes, d'où cette Province elle-même est souvent nommée Aonie. Et ces montagnes, selon certains, prirent leur nom d'Aon, fils de Neptune.

AORASIE, *Aorasia*, terme, qui est composé de ἀ privatif, & ὁράω, *video*, je vois; c'est-à-dire, qu'Orasie signifie invisibilité. Les Anciens étoient persuadés que, lorsque les dieux venoient parmi les hommes, & conversoient avec eux, leur divinité ne se manifestoit jamais en face. Ils ne se faisoient reconnoître que par derrière, dans le moment qu'ils se retiroient. C'est ainsi que Neptune, dans Homère, après avoir parlé aux deux Ajax, sous la figure de Calchas, n'est reconnu d'eux qu'à sa démarche par derrière, lorsqu'il les a quittés.

Vénus apparoît à Énée, sous les traits d'une chasseuse; & son fils ne la reconnoît que quand elle se retire, sa tête rayonnante, sa robe abattue, & sa divinité, pour ainsi dire, étant trahie par la majesté de sa démarche.

AORIS, *Aoris*, Ἄορις, (a) fils d'Aras, avoit une sœur, nommée Aréthyrée. Les Phliasiens disoient qu'ils furent l'un & l'autre grands guerriers & grands chasseurs. Aréthyrée étant morte, son frere Aoris, pour faire honneur à la mémoire de sa sœur, voulut que tout le païs portât le nom d'Aréthyrée; & Homère a parlé de ce païs sous ce nom-là, en faisant le dénombrement des peuples, qui suivoient les enseignes d'Agamemnon.

Tous soldats aguerris de la fertile ornée,
Ou du païs voisin l'heureuse Aréthyrée.

AORISTE, *Aoristus*, terme de grammaire Grecque, & de grammaire Françoise. Ce terme, qui vient du Grec, veut dire indéfini, indéterminé. Il est en effet composé de ἀ privatif, & de ὅρος, *terminus*, *limes*, terme, limite; c'est-à-dire, qui n'a point de limites.

Aoriste se dit donc d'un tems, & sur tout d'un prétérit indéterminé. *J'ai fait*, est un prétérit déterminé, ou plutôt absolu; au lieu

(a) Pauf. pag. 107.

que *je fis*, est un Aoriste ; c'est-à-dire, un prétérit indéfini, indéterminé, ou plutôt un prétérit relatif. Car, on peut dire absolument : *J'ai fait, j'ai écrit, j'ai donné, j'ai mangé, j'ai bu ;* au lieu que, quand on dit : *Je fis, j'écrivis, je donnai, je mangeai, je bus*, il faut ajoûter quelque autre mot, qui détermine le tems, où l'action, dont on parle, a été faite : par exemple, *je fis hier, j'écrivis il y a quinze jours*, &c.

Il faut observer 1.° que l'on ne doit se servir de l'Aoriste, que pour marquer un tems qui soit au moins éloigné d'un jour de celui, où l'on parle. Ainsi, on ne pourroit pas dire : *Je reçus de l'argent ce matin*, parce que *ce matin* fait partie du jour, où l'on est encore.

2.° Que, pour employer ce même Aoriste, ce n'est pas assez que le tems, dont on parle, soit éloigné de plus d'un jour de celui, où l'on est, il faut encore qu'il n'en reste plus rien, & que l'on n'y soit plus renfermé. Ainsi, il ne seroit pas permis de dire : *Nous vîmes de grands évenemens dans ce siécle, dans cette année, dans ce mois, dans cette semaine*, parce que le siécle, l'année, le mois, & la semaine, dont on parle, sont des espaces de tems, qui ne sont pas encore passés, & où l'on est encore renfermé. Mais, il faudroit dire, en se servant du prétérit absolu : *Nous avons vu de grands événemens dans ce siécle, dans cette année, dans ce mois, dans cette semaine.*

AORNE, *Aornon*, Ἄορνον ; (*a*) nom d'un rocher des Indes, fort célebre. On dit qu'Hercule l'assiégea, & qu'il fut contraint d'en lever le siége par un tremblement de terre. Les peuples des environs, chassés de leurs Villes par Alexandre le Grand, se retirérent sur ce rocher. Comme ce Prince ne sçavoit par où l'attaquer, parce que c'étoit un rocher, escarpé de tous côtés, il y eut un homme du païs, qui le vint trouver avec deux de ses enfans, & lui offrit de lui montrer un chemin, pour monter au haut du rocher, moyennant quelque récompense. Le Roi lui promit quatre-vingts talens ; & ayant retenu l'un de ses fils en ôtage, il le renvoya pour exécuter ce qu'il promettoit, & lui donna quelques soldats armés à la legére, sous la conduite de Mullinus, secrétaire de ses commandemens, qui devoient gagner le sommet par des détours, sans être apperçus des ennemis.

Au reste, ce rocher n'avoit pas, comme d'autres, de petites pentes aisées pour y monter ; mais, il s'élevoit en forme de bute ; & étant fort large par le bas, il alloit toujours en s'étrécissant, jusqu'en haut, de façon qu'il se terminoit en pointe. Le fleuve Indus passoit au pied, ayant ses rives droites & élevées de-çà & de-là. De l'autre côté, il y avoit de grandes fondrières, qu'il falloit se résoudre de remplir, si l'on vouloit prendre la place ; mais, il se trouvoit

(*a*) Strab. pag. 688. Q. Curt. L. VIII. c. 11.

là une forêt fort à propos, qu'Alexandre fit abattre, avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres, qu'on ébranchoit, pour les porter plus aisément. Il jetta lui-même, dans ces gouffres, le premier tronc d'arbre, dont toute l'armée fit un cri d'alégresse ; & tout le monde travaillant avec ardeur à l'ouvrage, que le Roi avoit commencé, tout fut achevé en sept jours. En même-tems, ayant résolu de faire une attaque, il commanda aux archers & aux Agriens de monter sur le rocher. Il choisit trente jeunes hommes des plus vaillans de sa compagnie, & leur donnant pour chefs Carus & un autre officier qui s'appelloit Alexandre, il exhorta ce dernier de se souvenir du nom qu'il portoit.

D'abord, on ne fut pas d'avis que le Roi s'y hazardât, le péril étant trop évident; mais, la trompette n'eut pas plutôt sonné, que ce Prince, qui n'étoit pas maître de son courage, ordonna à ses gardes de le suivre, & fut le premier à grimper sur le rocher. Dès-lors, il n'y eut plus personne, qui se tînt en son poste; les voilà tous après lui, où plusieurs périssoient misérablement, tombant des rochers dans la rivière, qui les engloutissoit dans ses gouffres. C'étoit un spectacle bien pitoyable, même pour ceux qui n'avoient point couru de risque. Mais, comme ils se trouvoient exposés au même danger, leur compassion se tournant en peur, ils ne songeoient plus qu'à leur propre salut.

Cependant, ils s'étoient engagés si avant, qu'il falloit vaincre, ou mourir ; car, les Barbares rouloient de grosses pierres sur ceux qui montoient, lesquels ayant déjà bien de la peine à se tenir en des lieux si glissans, tomboient dans des précipices. Cependant Alexandre & Carus, que le Roi avoient envoyés devant avec les trente jeunes hommes d'élite, avoient déjà gagné le haut, & étoient aux mains ; mais, parce que l'ennemi tenoit encore le sommet, pour un coup qu'ils donnoient, ils en recevoient plusieurs. Alexandre fit voir, en ce combat, qu'il se souvenoit de son nom & de sa promesse ; mais, comme il ne se ménageoit point, & qu'on le chargeoit de tous côtés, il fut accablé de coups. Carus, le voyant par terre, n'eut soin que de le venger ; & se jettant à travers les ennemis, il en tua plusieurs de son javelot, & d'autres à coups d'épée, jusqu'à ce que, ne pouvant résister seul à un si grand nombre, il tomba mort sur le corps de son ami.

Le Roi affligé, comme il devoit, de la perte de deux si braves hommes, & de ses autres soldats, fit sonner la retraite. Le bon ordre & la contenance, dont ils la firent, fut ce qui les sauva ; car, les Barbares se contentérent d'avoir repoussé l'ennemi, & ne le poursuivirent pas davantage. Du reste, quoiqu'Alexandre eût résolu de lever le siége, comme ayant perdu l'espérance d'en venir à bout, il fit cependant mine de le vouloir continuer. Il se saisit des avenues, fit approcher les tours,

& fit relever, par des gens tous frais, ceux qui étoient fatigués. Les Indiens, voyant son opiniâtreté, témoignérent aussi leur assurance; &, comme pour triompher de lui, ils se mirent à faire grand'chere, durant deux jours & deux nuits, jouant de leurs tambours & de leurs timbales; mais, la troisième nuit on ne les entendit plus, & l'on fut fort étonné de voir le rocher éclairé par tout de flambeaux, qu'ils avoient allumés pour favoriser leur fuite, & se conduire plus aisément dans les précipices pendant l'obscurité de la nuit.

Le Roi ayant envoyé un Officier pour reconnoître ce que c'étoit, apprit que les Indiens avoient abandonné le rocher; & alors donnant un signal à ses gens, afin qu'ils se prissent tous à crier, il mit une telle épouvante parmi les fuyards, que plusieurs, pensant voir l'ennemi, se précipitérent du haut des rochers. La plûpart, estropiés de quelque membre, furent délaissés par ceux qui se purent sauver. Quoiqu'Alexandre fût plutôt victorieux de la place, que de l'ennemi, il fit des sacrifices d'actions de graces aux dieux, comme s'il eût gagné une bataille, & dressa des autels, sur le rocher, aux déesses Minerve & Victoire. Pour les guides, qui devoient conduire au haut du rocher les soldats, armés à la legére, quoiqu'ils n'eussent pas exécuté tout ce qu'ils avoient fait espérer, il ne laissa pas de leur donner fidelement ce qu'il leur avoit promis, & fit Sosocoste, gouverneur de ce rocher & de tout le païs.

AORNE, *Aornon*, Ἄορνον, (*a*) lieu de la Thesprotie. Ce mot *Aorne* est composé de ὄρνις, *avis*, oiseau, & de α privatif. On appelloit ce lieu ainsi, parce que les exhalaisons, qui en sortoient, étoient mortelles aux oiseaux.

On dit qu'il y avoit anciennement à Aorne un Oracle, qui rendoit ses réponses, en évoquant les morts. On dit aussi qu'Orphée, ayant perdu sa femme, alla dans ce lieu, où il vit sa chere Eurydice; & s'étant flatté qu'elle le suivroit, quand il vint à regarder derrière lui, il fut si affligé de ne la plus voir, que de désespoir il se tua lui-même. Les Thraces disoient que les rossignols, qui avoient leurs nids aux environs du tombeau d'Orphée, chantoient avec plus de force & de mélodie, que les autres. Mais, les habitans de Dion, ville de Macédoine, près du mont Piéria, prétendoient qu'Orphée fut tué dans leur païs par des femmes, & qu'il y avoit sa sépulture.

On dit qu'il y a eu un fleuve, appellé Aorne, qui couloit à Phénéos, & dans lequel il y avoit des poissons, qui rendoient un son, pareil à celui de la tourterelle. Le mot d'Aorne répond à celui d'Averne. *Voyez* Averne.

AOUS, *Aous*, Ἀῶος, (*b*)

(*a*) Pauf. pag. 586. Strab. pag. 26. Plin. L. IV. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 159. Tom. X. pag. 264.

(*b*) Strab. p. 316. Tit. Liv. L. XXXII. c. 5, 6, 13. L. XXXIII. c. 4. Plin. L. III. c. 23. Dio. Caff. pag. 174.

fleuve de Macédoine. Hécatée, appelloit ce fleuve Æas, & croyoit qu'il prenoit sa source à un lieu nommé Lacmus, d'où il alloit se rendre vers le couchant dans la mer Adriatique, au travers du territoire des Taulantiens. Il est appellé Anas dans Dion. La ville d'Apollonie, bâtie par des Corinthiens & des Corcyréens, & célebre par les excellentes loix, que ces peuples avoient données à ses habitans, étoit située à dix stades de l'Aous.

Nous apprenons de Tite-Live que l'Aous couloit dans un vallon étroit, entre deux montagnes, appellées l'une Érope, & l'autre Asnaüs, ne laissant qu'un chemin fort serré entre ses rives & ces montagnes. La nature & la situation de ces lieux les rendoient fort propres pour des retranchemens. C'est pourquoi Philippe, roi de Macédoine, l'an de Rome 553, les ayant considérés avec attention, crut qu'il ne pouvoit se camper dans un poste plus avantageux & plus sûr qu'aux environs du fleuve Aous. Il commanda à Athénagoras de se retrancher sur le mont Asnaüs, avec les soldats armés à la legére, & se campa lui-même sur le mont Érope. Il ne plaça qu'un petit nombre de soldats aux endroits déjà défendus par les rochers escarpés, qui les bordoient, & fit creuser des fossés, & élever des palissades ou des tours à ceux, qui étoient moins inaccessibles. Il fit porter une grande quantité de traits & de machines, faites pour être lancées de loin, dans les lieux, où cette précaution lui parut nécessaire, contre les ennemis, qui voudroient en approcher. Il fit placer sa tente devant ses retranchemens, dans la hauteur la plus exposée à la vue, pour intimider l'ennemi, & rassurer les siens, par ce témoignage de confiance.

Philippe, malgré tant d'avantages, fut défait; car, Valérius d'Antium rapportoit que Villius entra dans les défilés; que ne pouvant suivre le droit chemin par les montagnes, dont le Roi étoit maître, il prit sa route par la vallée, au milieu de laquelle couloit le fleuve Aous; & qu'étant passé du côté, où étoit campé Philippe, sur un pont fait à la hâte, il lui donna bataille, le défit, le mit en déroute, & s'empara de son camp; que, dans ce combat, il y eut douze mille ennemis de tués, deux mille deux cens de pris, avec cent trente-deux étendards, & deux cens trente chevaux. Valérius ajoûtoit que Villius, au milieu de l'action, fit vœu de bâtir un temple, s'il gagnoit la victoire. Il faut convenir néanmoins que tous les autres écrivains Grecs & Latins, dont Tite-Live avoit lu les Annales, assuroient que Villius ne fit rien de mémorable.

AOUST [le Mois d'], *Mensis Augustus*. (a) C'est le huitième mois de l'année, selon notre façon de compter, puisque nous la faisons commencer au mois de

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 35. 36.

Janvier. Dans l'ancien calandrier Romain, lorsque l'année commençoit par le mois de Mars, c'étoit le sixième mois, d'où il étoit nommé *Sextilis*, nom qu'il conserva encore long-tems, après qu'il ne fut plus que le huitième mois, par l'addition des mois de Janvier & de Février.

Un des mois de l'année ayant reçu un nouveau nom, en mémoire de Jules César [c'est le mois de Juillet], on voulut rendre le même honneur à Auguste; & l'on se déterminoit à donner son nom au mois de Septembre, dans lequel il étoit né. Mais, ce Prince préféra le mois précédent, pour les raisons énoncées dans le Sénatus-Consulte, qui nous a été conservé par Macrobe. En voici la teneur : » Comme c'est au mois, » appellé jusqu'ici Sextilis, que » l'empereur César Auguste a pris » possession de son premier Con- » sulat ; qu'il a célébré trois » triomphes ; qu'il a reçu le ser- » ment des légions, qui occu- » poient le Janicule ; qu'il a ré- » duit l'Égypte sous la puissance » du peuple Romain ; qu'il a mis » fin à toutes les guerres civiles ; » ensorte que, par tous ces en- » droits, il paroît que ce mois est » & a été tout-à-fait heureux pour » cet Empire ; le Sénat ordonne » qu'à l'avenir ce mois sera ap- » pellé *Auguste*. « C'est de ce nom altéré & corrompu, que nous avons fait le nom d'Aoust, dont nous nous servons.

A P.

APADNO, *Apadno*, Ἐφαδανῶ. (a) Le prophéte Daniël, parlant de l'Antéchrist, selon la plûpart des Commentateurs, ou d'Antiochus Épiphane, selon ceux qui s'attachent au sens littéral, dit qu'*il dressera sa tente à Apadno, entre les mers, sur la montagne illustre & sainte ; qu'il montera jusqu'à son sommet, & que nul ne lui donnera du secours.*

Il s'agit de trouver la position d'Apadno. Les uns l'entendent du mont des Oliviers, où les Fideles s'assembléront, où l'Antéchrist ira les attaquer, & où il dressera sa tente entre les deux mers, la mer Morte & la mer Méditerranée. D'autres prennent Apadno dans un sens apellatif, pour son palais ou sa tente. *L'assiette de sa tente, ou de son palais, sera sur la montagne illustre & sainte, entre les deux mers.*

Selon Porphyre, Apadno étoit le nom d'un endroit dans les montagnes de l'Élymée, ou de la Perse, où Antiochus Épiphane avoit dressé ses tentes, entre l'Euphrate & le Tigre, lorsqu'il entreprit de piller le temple de Bélus, ou de Diane d'Élymaïs ; mais, son dessein ayant été découvert, il fut obligé de se retirer.

Symmaque traduit ainsi : *Il dressera les tentes de sa cavalerie entre les mers ;* & Fuller : *Il dressera la tente de sa tunique entre deux mers.* A propos de quoi, on remarque que chez les Romains,

(a) Dan. c. 11. v. 45.

on mettoit quelquefois au haut de la tente du Général, une cuirasse, ou une tunique de couleur de pourpre, pour donner le signal de la bataille.

Dom Calmet rend l'Hébreu de cette sorte : *Il dressera ses tentes dans Apadno des deux mers*, ou *dans Padan des deux mers*, qui est le même que *Padan des deux fleuves* ; c'est-à-dire, la Mésopotamie située entre l'Euphrate & le Tigre, deux grands fleuves, justement comparés à la mer, sur tout dans leurs débordemens. En effet, Antiochus Épiphane étant allé faire la guerre à Artaxias, roi d'Arménie, qui s'étoit soulevé contre lui, mena son armée dans la Mésopotamie, où il dressa ses tentes, entre les deux fleuves du Tigre & de l'Euphrate. *Il se placera sur la montagne illustre*, ou, selon l'Hébreu, *sur la montagne de Zobi. Il montera jusqu'à son sommet, & il y mourra, sans que personne lui donne le moindre secours.* Antiochus Épiphane, revenant de Perse à Babylone, tomba de son chariot, & se froissa tous les membres. Il mourut misérablement dans les montagnes de Tabes, comme nous l'apprenons des Historiens.

Théodoret croit qu'Apadno étoit un lieu dans le voisinage de Jérusalem. S. Jérôme dit d'une manière plus précise, qu'Apadno étoit près de Nicopole, autrement Emmaüs, où commencent les montagnes de Judée ; sur quoi il faut remarquer que M. Relland a montré qu'Emmaüs, à qui l'on donna le nom de Nicopole, n'est pas la même chose qu'Emmaüs, dont parle S. Luc, & qui étoit à soixante stades de Jérusalem.

Procope, parlant de certains lieux, qui furent rétablis par Justinien aux environs d'Amida en Mésopotamie, nomme en particulier *Apadna* & *Byrthus* ; ce qui sert d'appui au sentiment de Dom Calmet, qui, comme on vient de le voir, entend par *Apadno des deux mers*, la Mésopotamie, appellée en Hébreu *Padan-Aram*, ou *Aram-Naharaïm*, la plaine d'Aram ; ou Aram des deux fleuves.

APAGOGIE, sorte de démonstration, par laquelle on prouve la vérité d'une proposition, en faisant voir que la proposition contraire est absurde ; d'où vient qu'on l'appelle aussi *reductio ad impossibile*, ou *ad absurdum*.

APAMÉ, *Apama*, Ἀπάμα, (*a*) fille de Barsine, qui fut la première personne qu'Alexandre aima en Asie. Ce Prince donna Apamé en mariage à Ptolémée. Elle étoit l'aînée d'une sœur, qui épousa Euméne.

APAMÉ, *Apama*, Ἀπάμα, (*b*) femme du roi Séleucus. Cette Princesse donna son nom à une ville de Phrygie, bâtie près de Célenes.

Un autre Princesse, nommée Arsinoé par quelques-uns, est

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 583.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 13. Plut. Tom. I. pag. 903.

aussi appellée Apamé. *Voyez* Arsinoé.

APAMÉE, *Apamia*, Ἀπάμεια, (*a*) contrée de Syrie, qui confinoit, selon Strabon, à la Parapotamie, à la Chalcidique, & au païs des Scénites. Nazame, Thelminisse, Apamée, Émisse, voilà les villes que Ptolémée place dans l'Apamée, qu'il appelle Apamène. Ce païs, qui étoit arrosé par l'Oronte, fut très-fertile. On dit que Séleucus Nicator nourrissoit aux environs de la ville d'Apamée, cinq cens éléphans, avec la plus grande partie de son armée, & que les autres Rois ses successeurs firent la même chose. L'Apamée avoit, sans contredit, pris le nom de cette ville, qui étoit la principale du païs.

(*b*) Il y a eu, au rapport de Pline, une autre contrée, qui s'appella aussi Apamée, ou Apamène, & que ce Géographe place vers les sources du Méandre sur les frontières de la Phrygie. Elle avoit également pris le nom d'une ville appellée Apamée, qu'on surnommoit Cibote, ou Cibotos.

APAMÉE, *Apamia*, Ἀπάμεια, (*c*) ville capitale de l'Apamée, qui fut bâtie par Séleucus Nicator, ou Nicanor. Ce Prince l'appella ainsi du nom d'Apamée sa femme. L'art & la nature s'étoient réunis, pour en faire une Ville bien fortifiée ; car, c'étoit une colline, qui s'élevoit au milieu d'une plaine, ceinte de bons murs, défendue par l'Oronte & par un grand lac. Elle étoit en outre environnée de larges marais, qui en formoient une presqu'isle. Aussi la surnomma-t-on Chersonèse.

On trouvoit, dans le voisinage d'Apamée, des prairies, qui fournissoient d'excellens pâturages pour les chevaux & les bœufs. Les Macédoniens l'appellérent Pella, parce que ceux d'entr'eux, qui étoient allés porter les armes en Asie, s'établirent pour la plus grande partie dans cette Ville. La puissance de Tryphon, surnommé Diodote, qui entreprit de s'emparer du royaume de Syrie, prouve combien Apamée étoit elle-même puissante. Ce Tryphon, né dans un château des Apamiens, fut élevé à Apamée. Il se rendit recommandable auprès du Roi & de ses courtisans ; mais, dans la suite, il forma des projets peu favorables aux intérêts de ce Prince. Ainsi, s'étant rendu maître d'Apamée, il conquit ensuite plusieurs autres Villes du voisinage, qui étoient toutes réputées de la dépendance d'Apamée. Devenu le maître de ce païs, il se maintint long-tems dans la possession de l'autorité, qu'il avoit usurpée.

On remarque que Bassus Cécilius, occupant Apamée avec deux cohortes seulement, soûtint, avec tant d'opiniâtreté, le siége de deux armées Romaines, qu'il ne se rendit qu'après avoir obtenu

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Strab. pag. 752, 753.

(*b*) Plin. L. V. c. 29.

(*c*) Strab. pag. 655, 749. *& seq.* Plin. L. V. c. 23, 30. Ptolem. L. V. c. 15. Numer. c. 34. v. 10, 11. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 38. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XIII. p. 468.

telles conditions qu'il jugea à propos.

Apamée avoit donné la naissance au célebre Posidonius, qui enseigna à Rhodes. C'est dans le territoire de cette Ville, que se donna, sous l'empereur Aurélien, le fameux combat entre l'armée des Romains & celle de Zénobie, reine de Palmyre, qui perdit la bataille, & qui fut ensuite menée à Rome par les vainqueurs.

Les habitans d'Apamée étoient fort adonnés au culte de Jupiter, qu'ils honoroient dans un temple superbe, dont Théodoret a parlé. On croit que Jérémie, disciple des Apôtres, fut le premier évêque d'Apamée, qu'on érigea depuis en Métropole, & que c'est le même qui assista au concile de Nicée. Domnus & Jean, ses successeurs, furent présens, l'un au concile de Chalcédoine, & l'autre au premier concile de Constantinople. Marcel en étoit évêque sous l'empire de Théodose. Les Payens le firent mourir pour avoir entrepris la démolition du temple de Jupiter, après que la loi de l'Empereur contre l'idolâtrie eut été publiée.

Saturnin, ayant joui, pendant quelques années, des titres d'Empereur & d'Auguste, qu'il avoit usurpés, fut tué à Apamée dans le courant de la quatrième année du regne de Probus, comme Eusébe l'a remarqué dans sa chronique; c'est-à-dire, l'an de J. C. 279.

La ville d'Apamée, que certains croient être la même que Séphama, dont il est parlé dans l'Écriture, se nomme aujourd'hui Hama parmi les Orientaux. Elle est à moitié ruinée, & de la dépendance des Turcs, qui y ont un Pacha, dont le gouvernement est assez étendu.

APAMÉE, *Apamea*, Ἀπάμεια, (*a*) ville de Phrygie dans l'Asie mineure, qui étoit surnommée Cibote & Cibotos. Elle fut fondée par Antiochus Soter, qui la peupla des habitans d'une autre ville voisine, nommée Célenes, & qui l'appella Apamée du nom d'Apamée, sa mere, fille d'Artabaze, & femme de Séleucus Nicator.

S'il en faut croire Pline, la ville d'Apamée n'étoit autre chose que celle de Célenes, qui porta successivement le nom de Célenes, de Cibatos, & d'Apamée. Le même Écrivain la place au pied du mont Signia, environnée de trois fleuves, le Marsyas, l'Obrimas, & l'Orgas, qui se rendoient là dans le Méandre. Strabon, sans adopter le sentiment de Pline, paroît cependant se ranger de son avis, pour ce qui est de la position, en mettant cette ville vers l'embouchure du Marsyas. Ce fleuve, selon ce Géographe, naissoit au-dessus d'Apamée, qu'il partageoit par le milieu; & après avoir traversé le fauxbourg, avec une rapidité étonnante, il se joignoit au Méandre, qui avoit déjà reçu l'Orgas.

(*a*) Strab. pag. 569, 577, 578, 579. Plin. L. V. c. 29. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 18, 44. L. XXXVIII. c. 13.

Apamée tenoit le premier rang parmi les villes du païs, après celle d'Éphèse. C'étoit un entrepôt considérable de l'Asie proprement dite, où abordoient tous ceux, qui venoient d'Italie & de Gréce. Avant la guerre de Mithridate, elle avoit essuyé plusieurs secousses de tremblement de terre. Quand ce Prince y fut arrivé, & qu'il eut vu cette Ville presque détruite, il donna cent talens pour la rebâtir.

L'an de Rome 562, & avant J. C. 190, Antiochus, ayant perdu une bataille très-considérable contre les Romains, prit la fuite avec quelques-uns des siens, & arriva vers le minuit à Sardes avec un corps médiocre de troupes. Là, apprenant que Séleucus & quelques-uns des grands de sa cour s'étoient retirés à Apamée, il partit aussi à la quatrième veille, pour s'y rendre avec sa femme & sa fille, laissant la garde de Sardes à Zénon, & le gouvernement de la Lydie à Timon. Mais, l'un & l'autre ayant été rebutés, les habitans de cette Ville, de concert avec les soldats qui étoient dans la citadelle, envoyérent des ambassadeurs au consul des Romains.

Il y en a qui ont cru que c'étoit près d'Apamée de Phrygie, que s'étoit arrêtée l'arche de Noé. C'est sans doute pour cela que cette ville prenoit le surnom d'Arche, & portoit la figure d'une arche sur ses médailles. Dans une piéce, frappée en l'honneur d'Adrien, on voit la figure d'un homme, qui représente le fleuve Marsyas, avec ces mots : *Médaille de ceux d'Apamée, l'arche & le fleuve Marsyas.* Et dans les vers Sibyllins, dont l'Auteur est assez ancien, on lit que le mont Ararat, où s'arrêta l'arche, est sur les confins de la Phrygie, aux sources du fleuve Marsyas; mais, ce sentiment n'est pas soûtenable, puisque le mont Ararat étoit dans l'Arménie, & non dans la Phrygie.

Cette Ville n'est point différente de l'Apamée de Pisidie, dont les Notices Épiscopales font mention, & que celle d'Hiérocles nomme Opamée par une dépravation de nom. Pas un ancien Géographe n'a dit qu'il y eut une ville d'Apamée dans la Pisidie; mais, comme cette province & celle de Phrygie se touchoient, il aura été facile de donner à l'une une ville frontière de l'autre. D'ailleurs, les Notices Ecclésiastiques ne conservoient pas toujours dans les divisions, les bornes des Provinces, telles que le gouvernement civil les à marquées.

La ville d'Apamée subsiste encore de nos jours; mais, on dit qu'elle est peu habitée. Elle appartient à la Turquie d'Asie.

APAMÉE, *Apamea*, Ἀπάμεια, (a) ville maritime de Bithynie, sur le golphe de Cium, autre ville qui prit depuis le nom de Pruse. Apamée étoit une colonie de Colophoniens. Elle porta d'abord le nom de Myrlée. Ce fut Myrlus, son fondateur, qui le lui donna. Philippe, fils de Démétrius, &

(a) Strab. pag. 563. Ptolem. L. V. c. 1. Plin. L. V. c. 32.

pere de Persée, ayant entièrement ruiné cette Ville, en donna le sol à Prusias, roi de Bithynie: Ce Prince la fit rebâtir, & l'appella Apamée du nom de sa femme.

On croit que c'est aujourd'hui Apami sur la mer de Marmora, dans la province de Becsangil, qui fait partie de la Turquie d'Asie. D'autres l'appellent encore présentement Myrlea, & disent que c'est le nom que les Turcs lui donnent.

APAMÉE, *Apamea*, Ἀπάμεια, (*a*) ville d'Asie dans la Mésene, d'où cette ville a été surnommée Mésene. Elle étoit située sur le Tigre, à un endroit, où ce fleuve se partageoit en deux bras, dont l'un, coulant vers le midi, alloit tomber dans l'Euphrate, au-dessous de la ville de Séleucie sur ce dernier fleuve. Ammien Marcellien parle d'Apamée Mésene, comme d'une ville, qui, de son tems, étoit assez distinguée.

M. Fréret, dans la seconde partie de ses observations sur la Cyropédie, veut que l'on distingue cette Ville d'une autre de même nom, qu'il place sur l'Euphrate, vers l'embouchure de ce bras du Tigre, dont on vient de parler. Ce sçavant Académicien ajoûte que c'est faute d'avoir distingué ces deux Villes, ainsi que les deux Séleucies, que les Anciens sont tombés dans des contradictions, qui les rendent presque inintelligibles.

APAMÉE, *Apamea*, Ἀπάμεια, (*b*) ville de la Sittacène, contrée voisine de la Mésene. Sa situation lui a fait donner le surnom de Sittacène. Pline dit qu'Antiochus la nomma Apamée du nom de sa mere. Quoique ce Géographe ajoûte qu'elle étoit baignée par les eaux du Tigre, je soupçonne que c'est celle, que M. Fréret veut, ainsi qu'il a été observé dans l'article précédent, que l'on distingue d'Apamée Mésene.

APAMÉE, *Apamea*, Ἀπάμεια, (*c*) ville d'Arabie, selon Pline. Ce Géographe la met à un endroit, où un bras, ou plutôt une sorte de débordement [*restagnatio*] de l'Euphrate, se joignoit au Tigre.

APAMÉE, *Apamea*, Ἀπάμεια, (*d*) ville de la Parthie, selon Ptolémée. Pline, qui dit qu'elle étoit surnommée Rhaphane, la place dans la Médie. Quant à Strabon, il la met dans la Parthie, lorsqu'il parle de cette contrée, & dans la Médie, quand il décrit celle-ci. La raison de cette diversité de sentimens, c'est qu'Apamée étoit sans doute sur les frontières de la Parthie & de la Médie, ou plutôt dans cette partie de la Médie, dont les Parthes se rendirent maîtres; car, Apamée, suivant Strabon, n'étoit pas éloignée de Regès. On convient que cette ville appartenoit aux Médes.

APAMÈNE, *Apamene*, Ἀπαμηνή, nom d'une contrée de

(*a*) Plin. L. V. c. 27. Ptolem. L. V. c. 18. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 432.

(*b*) Plin. L. VI. c. 27.

(*c*) Plin. L. VI. c. 28.

(*d*) Ptolem. L. VI. c. 5. Plin. L. VI. c. 14. Strab. pag. 514 & 524.

Syrie, autrement appellée Apamée. *Voyez* APAMÉE.

APAMÉNIENS, *Apamenii*, Ἀπαμέες, peuples de Syrie. *Voyez* Apamée.

APAMIE, *Apamia*, (*a*) fille d'un certain Alexandre de Mégalopolis, qui se disoit descendu d'Alexandre le Grand. Elle fut mariée à Amynandre, roi des Athamanes.

APANUS, *Apanus*, (*b*) nom d'un fleuve. Sur une planche de l'Antiquité expliquée par D. Bern. de Montfaucon, on voit les Naïades, qui se retirent dans ce fleuve, selon le Bellori.

ΑΠΑΡΧΑΙ, nom que Pausanias donne aux prémices, ou offrandes, que les Hyperboréens envoyoient à Délos. *Voyez* Hyperboréens.

APARCTIAS [le Royaume d'], est un royaume imaginaire du Septentrion. *Voyez* Aparctiens.

APARCTIENS, *Aparctii*, c'est-à-dire, peuples septentrionaux, mais fabuleux. En effet, en arrivant dans leurs païs, on rencontroit d'abord des gens transparens, comme du crystal, qui alloient & venoient avec une vîtesse merveilleuse. Ils avoient le pied fort étroit & tranchant pardessous; ce qui les aidoit à glisser. Leur barbe étoit longue, & ne leur pendoit pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'éléphant. Au lieu de langue, ils avoient deux rateliers de dents bien garnis, qui frappoient l'un contre l'autre. Quand ils vouloient parler, comme les Fébricitans dans le frisson d'une grande fièvre, & par le bruit qu'ils faisoient, on entendoit ce qu'ils vouloient dire; d'où vient peut-être, qu'on nommoit, ceux qui parloient trop, des claquedents. Il y en avoit parmi eux, qui les remuoient avec tant d'adresse, qu'on eût dit qu'ils jouoient du clavessin.

Ils portoient pour ornement de grosses perles & des diamans, qui avoient une fort belle eau. Ils haïssoient toute sorte de lumière, excepté celle des étoiles, & ne sortoient guere qu'en hiver, parce que l'air froid & piquant servoit beaucoup à les fortifier. L'été, ils demeuroient dans des cavernes, à cause qu'ils craignoient fort la chaleur; & c'est une chose étrange, qu'étant si froids, ils suoient en moins de rien. Mais de leur sueur, on en faisoit d'autres sur le champ, dont les plus accomplis se jettoient en moule. Pour les faire croître par tout également, on ne faisoit que les arroser au clair de la lune. Mais, ils n'étoient jamais plus beaux, que lorsqu'ils commençoient à fondre. Ils avoient tous cette perfection, qu'ils rompoient plutôt que de plier; & ils n'étoient point dissimulés, car on pouvoit lire tout ce qu'ils avoient dans le cœur.

Les Aparctiens avoient un temple, où leur dieu étoit adoré sous

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 47.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 79.

la figure d'un ours blanc ; ce qui donnoit le nom au païs. Il y avoit une merveille dans ce temple, qui ne se trouvoit nulle part. C'étoit une glace de miroir, qui avoit servi de moule aux dieux, pour former les hommes ; car, s'en étant approchés, ils animérent leur image. Mais, ils furent si fâchés de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils lui présentoient de la main droite ; que pour punir ce nouvel homme, ils ne voulurent point lui donner de femme, afin d'en faire périr la race. Mais, comme il aimoit à se multiplier, il se présenta devant le même miroir, & anima sa ressemblance, qui, par un juste châtiment, lui contredit en tout & par tout.

APARYTES, *Aparytæ*, (*a*) Α'παρύται, peuples du nombre de ceux, qui composoient la septième Satrapie de Perse. Cette Satrapie payoit au Roi cent soixante-dix talens.

APATE, *Apates*, (*b*) nom d'une femme représentée en buste sur le devant du couvercle d'une urne, qui se trouve dans l'Antiquité, expliquée par D. Bern. de Montfaucon. Elle étoit mere d'Eugraphus.

APATHIE, (*c*) terme composé de α privatif & de πάθος, passion. Les Grecs employoient ce terme, pour exprimer cet état de l'ame, où l'homme, sans crainte & sans chagrin, doit être exempt de toute inquiétude. C'est en quoi le philosophe Lao-Kiun, qui parut dans la Chine, près de 600 ans avant J. C., faisoit consister toute la félicité de l'homme. Et comme il est bien difficile de se délivrer de l'inquiétude de la mort & de l'avenir, ceux qui faisoient profession de la secte de notre Philosophe, s'adonnoient à la magie & à la chimie, pour trouver le secret de devenir immortels, se persuadant que par le ministère des esprits, qu'ils invoquoient, ils pourroient enfin le trouver.

Il y en a eu quelques-uns, qui se sont flattés de cette découverte, par le moyen de certains breuvages, qu'ils composoient ; & plus d'un Empereur en a fait inutilement l'essai.

APATURÉON. (*d*) Le mois d'Apaturéon de l'ancienne année Ionienne, étoit ainsi appellé de la fête ΑΠΑΤΟΥΡΕΙΑ. Il étoit le troisième de l'année Asiatique. Il avoit 31 jours, & commençoit le 24 Novembre.

APATURIE, *Apaturia*, (*e*) surnom de Vénus. Elle fut ainsi appellée du Grec ἀπάτη, *fraus*, *dolus*, fraude, ruse. C'est parce qu'elle avoit trompé les Géans, qui étoient venus l'attaquer, en les faisant tuer, l'un après l'autre, par Hercule, qu'elle avoit caché pour cet effet dans un antre.

(*a*) Herod. L. III. c. 91.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 84.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 232, 233.

(*d*) Recueil. d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. pag. 237.

(*e*) Strab. pag. 495. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 171.

APATURIES, *Apaturia*, (a) Ἀπατούρια. Les Apaturies étoient une fête célebre parmi les Athéniens. En voici l'origine. Les Béotiens faisoient la guerre aux Athéniens, pour décider à qui les lieux de Célaine, ou Mélaine & Œnoé appartenoient. Xanthe, chef des Béotiens, appella en duel Thymete, roi des Athéniens. Celui-ci ne voulut pas accepter le défi. Mélanthe, qui l'accepta, fut établi Roi en sa place, se mit devant les rangs, & approchant de Xanthe, il usa d'une tromperie, qui lui réussit. » Est-ce agir en honnête homme, dit-il, d'amener » un second, losqu'on doit combattre seul? « Xanthe se tourna pour voir si quelqu'un venoit après lui, & Mélanthe prit ce tems-là, pour lui porter un coup, qui le mit à terre. De-là vient le mot *Apaturia*, ἀπάτη en Grec voulant dire tromperie.

On célébroit les Apaturies pendant trois jours. Le premier jour, où l'on s'assembloit pour souper ensemble, étoit appellé *Dorpia*, qui veut dire *cœna*, souper. Le second, où l'on sacrifioit, s'appelloit Anarrhysis, qui, en ancien style, vouloit dire, chez les Grecs, un sacrifice. Le troisième se nommoit Curéotis, nom dérivé de *curos*, jeune; parce que c'étoit ce jour-là que les jeunes garçons étoient reçus & écrits dans la tribu, & associés aux autres.

La fête des Apaturies tomboit au mois d'Octobre, ou, selon quelques-uns, au mois Attique, nommé Pyanepsion, qui répondoit, suivant certains, partie à Novembre, partie à Décembre. Tous les tribunaux, sans en excepter celui de l'Aréopage, étoient obligés de faire cette fête, qu'on célébroit en l'honneur de Bacchus. Il y en a qui prétendent qu'elle duroit non seulement trois jours, mais quelquefois quatre & cinq.

APATURIUS, *Apaturius*, Ἀπατούριος, nom d'un homme, contre lequel Démosthène prononça une oraison.

APATURIUS, *Apaturius*, Ἀπατούριος, surnom de Jupiter. Jupiter Apaturius veut dire, en bon François, *Jupiter le Trompeur*. Les Athéniens lui offroient des sacrifices durant la fête des Apaturies.

APÉGA, *Apega*, (b) nom d'une machine, inventée par Nabis, tyran de Sparte. Elle représentoit une femme revêtue d'habits magnifiques, & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois que Nabis faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril, dont le païs, & Sparte en particulier, étoient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers, qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'État, des dépenses qu'il faisoit

(a) Suid. Tom. I. p. 332, 333. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 198, 210. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 520, 521. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 189. T. X. p. 185. T. XIV. p. 219.

(b) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 443, 444.

pour le culte des dieux, & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ces discours, il n'alloit pas plus loin; c'étoit ce qu'il se proposoit. Mais, quand quelqu'un refusoit de se rendre, & se défendoit de donner, il disoit: *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader; mais j'espere qu'Apéga vous persuadera.* Apéga étoit le nom de sa femme.

A peine avoit-il achevé ces paroles, que la machine paroissoit. Nabis, la prenant par la main, la levoit de sa chaise, & la conduisoit à son homme. Elle avoit les mains, les bras & le sein hérissés de pointes de fer aigues, cachées sous les habits. La prétendue Apéga embrassoit ce pauvre malheureux, le serroit entre ses bras, l'approchoit de sa poitrine, lui appuiant les mains sur le dos, & lui faisoit jetter les hauts cris. La machine étoit susceptible de tous ces mouvemens par le moyen des ressorts secrets, dont elle étoit composée. Le tyran fit périr de cette manière quantité de ceux, dont il n'avoit pu extorquer autrement ce qu'il demandoit.

ΑΠΕΙΡΟΣ. (a) Ce terme, qui se trouve dans un passage d'Hérodote, a donné lieu à quelques observations, insérées dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Les curieux peuvent les consulter.

APÉLAURE, *Apelaurum*, (b) nom d'un lieu situé dans le territoire de Stymphalie. L'an 197 avant J. C. les Macédoniens & leurs alliés, sous la conduite d'Androsthène, courant la mer avec leurs vaisseaux, ravageoient toute la côte maritime de l'Achaïe. Le mépris, qu'ils avoient pour leurs ennemis, les fit passer insensiblement de la confiance à une sécurité & à une négligence, qui firent concevoir à Nicostrate, préteur des Achéens, le dessein & l'espérance de les attaquer avec avantage, lorsqu'ils s'y attendroient le moins. Pour parvenir à son but, il envoya dans les Villes voisines un ordre secret de lui faire trouver à un jour marqué, auprès d'Apélaure, le nombre de gens armés, qu'il leur spécifioit. Tous s'étant trouvés au rendez-vous, il partit dans le moment, & son projet eut tout le succès qu'on pouvoit en attendre.

APELLA, *Apella*, (c) nom d'un affranchi de M. Fabius Gallus. Cicéron en fait mention dans une de ses lettres à ce M. Fabius Gallus.

APELLA, *Apella*, (d) surnom d'un Juif, dont parle Horace dans une de ses satyres. Certains croyent que c'est un nom commun, signifiant la même chose que *Circoncis*. Mais, il est plus vraisemblable que ce fut un nom, propre à quelque Juif, fort connu du tems d'Horace. M. le Batteux, dans sa traduction des œuvres de ce Poëte, l'a pris en ce sens.

APELLE, *Apelles*, Ἀπελλῆς,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 58, 59.
(b) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 14.

(c) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 25.
(d) Horat. L. I. Satyr. 5. v. 95.

(*a*) le plus fameux de tous les Peintres de l'Antiquité, vivoit vers la 112e Olympiade. Il étoit d'Éphèse, suivant Strabon & Lucien, de Coos, selon Ovide; & suivant Suidas, il étoit originaire de Colophon, & n'étoit devenu citoyen d'Éphèse, que par adoption. Cette diversité de sentimens semble prouver, ou du moins indiquer, que plusieurs Villes se disputoient l'honneur d'avoir donné la naissance à ce grand Peintre, comme d'autres Villes se sont disputé l'honneur d'être la patrie d'Homère.

Apelle étoit fils de Pithius. Il alla prendre les leçons de Pamphile à Sicyone en Gréce, selon Plutarque. Il y prit aussi, selon le même Auteur, celles de Mélanthe; & il donna un talent à ces deux Peintres, moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande réputation. Il eut la gloire de contribuer lui seul, plus que tous les autres ensemble, à la perfection de la Peinture, non seulement par ses excellens ouvrages, mais par ses écrits, ayant composé trois volumes sur les principaux secrets de son art, qui subsistoient encore du tems de Pline, mais qui, malheureusement, ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

La manière dont notre Peintre fit connoissance, & lia une étroite amitié avec Protogène, célebre Peintre de son tems, est assez curieuse. Protogène vivoit à Rhodes, connu d'Apelle seulement de réputation & par le bruit de ses tableaux. Celui-ci voulant s'assurer de la beauté de ses ouvrages par ses propres yeux, fit un voyage exprès à Rhodes. Arrivé chez Protogène, il n'y trouva qu'une vieille femme, qui gardoit l'attelier de son maître, & un tableau monté sur le chevalet, où il n'y avoit encore rien de peint. La vieille lui demandant son nom: *Je vais le mettre ici*, lui dit-il. Et prenant un pinceau avec de la couleur, il dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. Protogène, à son retour, ayant appris de la servante ce qui s'étoit passé, & considérant avec admiration les traits qui avoient été dessinés, ne fut pas long-tems à en deviner l'auteur. » C'est Appelle, s'écria-t-il. Il n'y » a que lui au monde, qui soit capa» ble d'un dessein de cette finesse & » de cette legéreté. « Et prenant d'une autre couleur, il fit sur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat; & il dit à sa gouvernante, que si l'étranger revenoit, elle n'avoit qu'à lui montrer ce qu'il venoit de faire, & l'avertir en même-tems que c'étoit-là l'ouvrage de l'homme, qu'il étoit venu chercher.

Appelle revint bientôt après; mais, honteux de se voir inférieur

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 666, 1032. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Pauf. pag. 344, 596. Plin. L. VII. c. 37. L. XXVIII. c. 8. L. XXXV. c. 6, 7, 10. Strab. pag. 642. Athen. pag. 590, 591. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 646, 647. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 104. Tom. XIX. p. 256. *& suiv.* T. XXI. p. 178. *& suiv.*

à son émule, il prit d'une troisième couleur, & parmi les traits, qui avoient été faits, il en conduisit de si sçavans & de si merveilleux, qu'il épuisa toute la subtilité de l'art. Protogène ayant distingué ces derniers traits : *Je suis vaincu*, dit-il, *& je cours embrasser mon vainqueur.* En effet, il vola au port à l'instant, où ayant trouvé son rival, il lia avec lui une étroite amitié, qui, depuis, ne se démentit jamais ; chose assez rare entre deux personnes du premier mérite, & qui courent la même carrière. Ils convinrent entr'eux, par rapport au tableau, où ils s'étoient escrimés, de le laisser à la postérité, tel qu'il étoit sans y toucher davantage, prévoyant bien, comme en effet cela arriva, qu'il feroit un jour l'admiration de tout le monde, & particulièrement des connoisseurs & des maîtres de l'art.

Mais, ce précieux monument des deux plus grands Peintres, qui furent jamais, fut réduit en cendres au premier embrasement de la maison d'Auguste, où il étoit exposé à la curiosité des spectateurs, toujours nouvellement surpris, au milieu de quantité d'autres des plus excellens & des plus finis, de ne trouver dans celui-ci qu'une espèce de vuide, d'autant plus admirable, qu'on n'y voyoit que trois desseins au simple trait & de la dernière finesse, qui échappoient à la vue par leur subtilité, & qui, par cela même, devenoient encore plus estimables & plus attrayans pour de bons yeux.

Quoiqu'Apelle fût fort exact dans ses ouvrages, il sçavoit jusqu'à quel point il devoit travailler, sans fatiguer son esprit, & ne poussoit point l'exactitude jusqu'au scrupule. Il dit un jour, parlant de Protogène, qu'il avouoit que ce rival pouvoit lui être égalé, ou même préféré pour tout le reste ; mais qu'il ne sçavoit pas quitter le pinceau, & qu'il gâtoit souvent les belles choses, qu'il faisoit, à force de les vouloir perfectionner.

Ce n'est pas, au reste, qu'Apelle approuvât la négligence dans ceux, qui se mêloient de peinture. Il pensoit bien autrement, & pour lui-même, & pour les autres. Il ne passoit aucun jour de sa vie, quelque occupation étrangére, qu'il eût d'ailleurs, sans s'exercer au crayon, à la plume, ou au pinceau, tant pour se conserver la main libre & legére, que pour se perfectionner de plus en plus dans toutes les finesses d'un art qui n'a point de bornes.

Un de ses disciples lui montrant un tableau, pour sçavoir ce qu'il en pensoit, & ce disciple lui disant qu'il l'avoit fait fort vîte, & qu'il n'y avoit employé qu'un certain tems : » Je le vois bien, sans que » vous me le disiez, répondit » Apelle ; & je suis étonné que, » dans ce peu de tems-là même, » vous n'en ayez pas fait davan» tage de cette sorte. « Un autre Peintre lui faisant voir le tableau d'une Hélène, qu'il avoit peinte avec soin, & qu'il avoit ornée de beaucoup de pierreries, il lui dit : » O mon ami, n'ayant pu la faire

teur. Cette aventure le reconcilia avec le Roi d'Égypte, qui le combla ensuite de biens & d'honneurs; mais, elle ne le reconcilia pas avec l'envie, qui n'en devint que plus animée.

Quelque-tems après, on l'accusa, devant le Prince, d'avoir tramé, avec Théodote, la conjuration, qui avoit éclaté contre lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre Peintre de réputation, nommé Antiphile, qui se porta pour délateur. L'accusation n'avoit pas la moindre vraisemblance. Apelle n'avoit point été à Tyr; il n'avoit jamais vu Théodote; il n'étoit ni d'un caractère, ni d'une profession propre à tramer un tel complot. L'Accusateur, Peintre comme lui, mais, bien inférieur en mérite & en réputation, pouvoit être, sans injure, soupçonné de jalousie de métier. Mais, le Prince, sans rien écouter, sans rien examiner, comme cela n'est que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre son ingratitude & son mauvais cœur; & il auroit été conduit au supplice, sans la confession volontaire d'un des complices, qui, touché de compassion, pour l'innocent près d'être mis à mort, s'avoua lui-même criminel, & déclara qu'Apelle n'avoit eu aucune part à la conjuration. Le Roi, confus d'avoir ajoûté foi si légérement à la calomnie, lui rendit son amitié, le gratifia même de cent talens, pour le dédommager de l'injure qu'il lui avoit faite, & lui livra Antiphile, pour être son esclave. Apelle, de retour à Éphèse, se vengea de tous ses ennemis, par un excellent tableau de la calomnie, dont on peut voir l'ordonnance à l'article de Calomnie.

Pline fait un long dénombrement des tableaux d'Apelle. Celui d'Antigone est un des plus renommés. Ce Prince n'avoit qu'un œil. Il le peignit tourné de côté, pour couvrir cette difformité. On prétend que c'est lui qui a trouvé le premier l'art du profil. Il fit plusieurs portraits d'Alexandre, dont l'un, sur tout, fut regardé comme un tableau achevé. Il y étoit représenté la foudre à la main. Ce tableau fut fait pour le temple de la Diane des Éphésiens. Il semble, dit Pline, qui l'avoit vu, que la main du Héros, avec la foudre, sorte réellement du tableau. Aussi, ce Prince, disoit-il lui-même, qu'il comptoit deux Alexandres, l'un de Philippe, qui étoit invincible, l'autre d'Apelle, qui étoit inimitable,

Pline parle d'un de ses tableaux, qui devoit être d'une grande beauté. Il l'avoit fait pour une dispute publique entre les Peintres. Le sujet qu'on leur avoit proposé, étoit une cavale. S'appercevant que la brigue alloit faire adjuger le prix à quelqu'un de ses rivaux, il en appella du jugement des hommes à celui des animaux, muets, mais plus équitables que les hommes. Il fit présenter les tableaux des autres Peintres à des chevaux, qu'il avoit fait venir exprès, qui demeurérent immobiles devant ces premiers tableaux,

& ne hennirent que devant celui d'Apelle.

On prétend que sa Vénus, surnommée Anadyomène ; c'est-à-dire, qui sort de la mer, étoit son chef-d'œuvre. Pline dit que cette piéce fut célébrée par les vers des plus grands Poëtes ; & que si la peinture y a été surpassée par la poësie, aussi, en a-t-elle été illustrée. Apelle en avoit commencé une autre à Cos, qui, selon lui & tous les connoisseurs, devoit surpasser la première ; mais, la mort envieuse l'arrêta au milieu de l'ouvrage. Il ne se trouva personne depuis, qui osât y porter le pinceau.

Apelle forma plusieurs Éléves, qui profitérent de ses inventions ; mais, une chose, en quoi personne n'a pu pénétrer son secret, c'est la composition d'un certain vernis, qu'il appliquoit à ses tableaux, pour leur conserver, pendant une longue suite de siécles, toute leur fraîcheur & toute leur force. Il tiroit trois avantages de ce vernis. 1.° Il donnoit du lustre aux couleurs, quelles qu'elles fussent, & les rendoit plus moelleuses, plus unies, & plus tendres ; ce qui est maintenant l'effet de l'huile. 2.° Il garantissoit ses ouvrages de l'ordure & de la poussière. 3.° Il ménageoit la vue du spectateur, qui s'éblouït facilement, en tempérant les couleurs vives & tranchantes, par l'interposition de ce vernis, qui tenoit lieu de verre à ses ouvrages.

On rapporte que les habitans de Pergame achetérent, des deniers publics, un palais ruiné, où il y avoit quelques peintures d'Apelle, non seulement, dit Solin, pour empêcher les araignées de tendre leurs toiles dans une maison, que les ouvrages d'Apelle rendoient respectable, mais encore, pour les garantir des ordures des oiseaux. Les habitans de Pergame firent plus, ils y suspendirent le corps d'Apelle, dans un rézeau de fil d'or.

APELLE, *Apelles*, Ἀπελλῆς, (a) l'un des principaux ministres de Philippe, fils de Démétrius, & roi de Macédoine. Ce courtisan, qui avoit été d'abord tuteur du Prince, jouïssoit d'un grand crédit auprès de lui, & tenoit le premier rang à la cour. Mais, comme cela est assez ordinaire, il abusoit étrangement de son pouvoir, pour vexer les particuliers & les peuples. Il s'étoit mis en tête de réduire les Achéens, à l'état où étoient ceux de Thessalie ; c'est-à-dire, de les soumettre entièrement aux volontés des Ministres de Macédoine, en ne leur laissant que le nom, & un vain phantôme de liberté. Pour les accoûtumer à ce joug, il n'y avoit point de mauvais traitemens, qu'il ne leur fît souffrir. Aratus, général des Achéens, en fit ses plaintes à Philippe, qui en fut fort indigné, & l'assura qu'il y mettroit ordre, & que rien de pareil n'arriveroit dans la suite. En effet, il ordonna à Apelle de ne rien commander aux Achéens, que

(a) Plut. Tom. I. p. 1049. Roll. Hist. Anc. Tom. IV, p. 376, 377. & suiv.

de concert avec leur Général.

Apelle ne renonça pas pour cela au dessein qu'il avoit formé d'asservir les Achéens. Et comme Aratus mettoit un obstacle insurmontable à ses projets, il songea à s'en délivrer. Pour cet effet, il fit venir à la cour, sous main, tous ceux qui étoient ses ennemis secrets, & travailla à les bien mettre dans l'esprit du Prince. Puis, dans les conversations, qu'il avoit avec lui, il lui faisoit entendre que, tant qu'Aratus auroit du crédit dans la République des Achéens, lui, Philippe, n'y auroit aucun pouvoir, & que, comme le dernier des Citoyens, il seroit asservi à suivre leurs loix, & à se conformer à leurs usages; au lieu que, s'il faisoit mettre en place quelqu'un, qui dépendît de lui, il pourroit agir en maître, & imposer la loi aux autres, au lieu de la recevoir. Les nouveaux amis appuyoient ces réflexions, & enchérissoient encore sur les raisonnemens d'Apelle. Cette idée d'un pouvoir despotique flatta ce jeune Roi. Il alla exprès à Égium, où se tenoit l'assemblée des États, pour l'élection d'un nouveau Général, & fit tant par ses promesses & ses menaces, qu'il donna l'exclusion à Philoxène, qui étoit soûtenu par Aratus, & fit tomber le choix sur Épérate, qui lui étoit absolument contraire; mais, cet Épérate étoit indigne du généralat, comme l'expérience ne le prouva que trop.

Quelque-tems après, comme les Eléens refusoient des conditions avantageuses, que Philippe leur offroit, par le canal d'un certain Amphidame, Apelle lui fit entendre que ce refus si déraisonnable étoit l'effet des mauvais services, que lui rendoit sous main Aratus, quoiqu'il affectât, au dehors, de prendre vivement ses intérêts; que lui seul avoit détourné Amphidame d'appuyer auprès des Eléens, comme il auroit dû, & comme il s'y étoit engagé, les offres que le Roi leur faisoit. Et sur tout cela, il composoit une histoire, & citoit plusieurs témoins. Le Roi eut l'équité d'exiger de son Ministre, qu'il lui répétât les mêmes choses en présence de l'accusé. Il le fit avec un air d'assurance, ou plutôt d'impudence, capable de déconcerter le plus homme de bien. Il ajoûta même que le Roi porteroit l'affaire devant le conseil des Achéens, & lui en laisseroit la décision. C'est ce qu'il auroit souhaité, comptant sûrement que, par son crédit, il viendroit à bout d'y faire condamner Aratus.

Celui-ci, ayant pris la parole pour se défendre, commença par supplier le Roi de vouloir bien ne rien croire légérement de tout ce qu'on lui imputoit; que c'étoit une justice qu'un Roi, encore plus que tout autre, devoit à un accusé, d'ordonner un sévère examen sur tous les chefs d'accusation, & jusque là, de suspendre son jugement. Il demandoit, en conséquence, qu'Apelle fût obligé de produire ses témoins, celui, sur tout, de qui il prétendoit tenir tout ce qu'il avoit avancé contre lui, & qu'on n'omît aucun des moyens usités & prescrits, pour

constater un fait, avant que de porter l'affaire au Conseil public. Le Roi trouva la demande d'Aratus fort raisonnable, & promit de lui donner satisfaction. Mais, le tems s'écouloit, sans qu'Apelle se mît en devoir de produire ses preuves. Et comment l'auroit-il fait ? Un événement imprévu amena Amphidame, comme par hazard, à la ville de Dyme, où étoit Philippe, pour regler quelques affaires. Aratus saisit l'occasion, & pressa le Roi de s'informer de tout par lui-même. Il le fit, & reconnut que l'accusation n'avoit pas le moindre fondement. Aratus fut déclaré innocent; mais, le calomniateur ne fut point puni. L'impunité le rendit encore plus hardi. Il continua ses intrigues secrétes, pour écarter ceux, qui lui faisoient ombrage. Mais, il fut enfin pris lui-même dans ses piéges, selon la remarque du judicieux Polybe.

Lorsqu'il commença à s'appercevoir que son crédit diminuoit, ne pouvant souffrir qu'on ne suivît plus ses conseils, mais ceux d'Aratus, il prit des mesures secrétes pour faire échouer toutes les entreprises du Roi. Sa vue étoit de se rendre nécessaire à son maître, & de le forcer, par la déroute de ses affaires, à se jetter entre les bras d'un ministre, qui en avoit le plus de connoissance, & qui étoit en possession de les manier. Apelle engagea Léontius & Mégaléas, ses deux confidens, à s'acquitter négligemment de toutes leurs fonctions, dans les postes, qui leur seroient confiés. Pour lui, sous prétexte de quelqu'affaire, il se rendit à Chalcis; & là, comme tout le monde exécutoit ponctuellement ses ordres, il arrêta les convois d'argent, qu'on envoyoit au Roi, & le réduisit à une telle disette, qu'il se vit obligé de mettre en gage sa vaisselle d'argent, pour ses propres besoins, & pour l'entretien de sa maison.

Pendant le séjour qu'il fit à Chalcis, il disposoit de tout, avec une autorité souveraine. A l'entendre, le Roi, jeune encore, n'étoit maître de rien, & ne suivoit que les impressions, qu'il lui donnoit. Il s'arrogeoit à lui seul le maniement de toutes les affaires, comme ayant un plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de Thessalie, les Officiers, chargés de la régie des affaires, lui rapportoient tout. Dans toutes les villes de la Gréce, à peine faisoit-on mention du Prince; soit qu'on eût des résolutions à prendre, des affaires à régler, des jugemens à porter; soit qu'il fût question de décerner des honneurs, ou d'accorder des graces. Apelle se réservoit tout, & faisoit tout. Il y avoit long-tems que Philippe étoit informé de cette conduite; & il la supportoit avec peine. Aratus le pressoit souvent d'y mettre ordre; & tâchoit de le tirer de son irrésolution & de sa servitude. Mais, le Roi dissimuloit, sans faire connoître à personne de quel côté il penchoit, & à quoi il se détermineroit.

Cependant, Léontius, qui voyoit les affaires en fort mauvais

état, crut devoir recourir à Apelle. Celui-ci, ignorant les dispositions du Roi à son égard, s'imagina qu'il ne paroîtroit pas plutôt à la cour, qu'on le coufulteroit sur tout. Il courut donc de Chalcis au secours de Léontius. Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée & Mégaléas, qui commandoient les corps de troupes les plus distingués, engagérent la jeunesse à aller au devant de lui. Apelle, reçu de la sorte, avec grande pompe & grand appareil, & accompagné d'un nombre d'officiers & de soldats, va d'abord descendre au logis du Roi, où il prétendoit entrer comme autrefois. Mais, l'huissier, qui avoit le mot, l'arrêta brusquement, en lui disant que le Roi étoit occupé. Étonné d'une réception si extraordinaire, à laquelle il ne s'attendoit pas, il délibère long-tems sur le parti qu'il avoit à prendre, & enfin, se retire tout confus. Le brillant cortége, dont il s'étoit fait suivre, se dissipa sur le champ; & il arriva à son logis, suivi de ses seuls domestiques.

Le Roi, soit pour ne pas pousser Apelle au désespoir, soit qu'il ne se crût pas encore assez affermi pour faire un coup d'éclat, ou par un reste de considération & de reconnoissance pour son tuteur & son gouverneur, continua de s'entretenir quelquefois avec lui, & lui laissa quelques autres honneurs semblables. Mais, il l'exclut du conseil, & du nombre de ceux, qu'il invitoit à souper; & peu après, il le fit mettre à mort, avec son fils; ce qui arriva l'an 218 avant l'Ére Chrétienne.

APELLE, *Apelles*, Ἀπελλῆς, (*a*) autre courtisan de Philippe, fils de Démétrius, & roi de Macédoine. Cet Apelle n'est guere connu dans l'Histoire, que depuis la mort du précédent, dont peut-être il étoit parent. Quoiqu'il en soit, il fut envoyé à Rome en ambassade, vers l'an 181 avant l'Ére Chrétienne. Philippe lui avoit donné pour collégue Philocle. Le but, que le Roi se proposoit par cette ambassade, c'étoit d'examiner ce qui se passoit à Rome, & sur tout de sçavoir s'il étoit vrai, que Démétrius, son fils, eût eu, avec les Romains, les entretiens, dont on se plaignoit, & s'il avoit comploté avec T. Quintius, pour exclure Persée, son frere, de la Royauté.

Philippe avoit choisi ces deux députés, préférablement à d'autres, sous prétexte qu'ils étoient neutres, & n'avoient jamais été plus attachés à un Prince qu'à l'autre. Mais, dans le fond, c'étoit justement d'eux que Persée se servoit, pour faire réussir les projets, qu'il avoit formés contre son frere, dont il méditoit la perte. En effet, Apelle & Philocle, étant arrivés à Rome, vinrent à bout de corrompre le secrétaire de Flaminius, qui apposa le cachet de son maître à une Lettre supposée. Cette prétendue

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 20, 54, 55. L. XLII. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 656, 659, 660.

Lettre

Lettre confirmoit les griefs, dont Persée avoit chargé Démétrius. Ce malheureux Prince fut la victime de ce complot, qu'on ne découvrit qu'après sa mort. On se saisit aussi-tôt de Philocle. Apelle étoit alors absent. Ayant été informé de ce qui se passoit, il s'enfuit en Italie.

On dit pourtant que Persée, après la mort de Philippe, son pere, le rappella auprès de lui, par l'espoir des plus grandes récompenses, & qu'il le fit ensuite mourir secrétement. C'est ainsi, que ce traître souffrit le supplice, qu'il méritoit, par l'ordre de celui-là même, qu'il avoit si bien servi par ses trahisons. On ne dit point ce que devint Philocle. Il y a tout lieu de présumer, que Philippe n'avoit pas manqué de le faire exécuter, après qu'on l'eut arrêté.

APELLE, *Apelle*, Ἀπελλῆς, (*a*) l'un des officiers d'Antiochus Epiphane. Cet Officier, environ l'an 168 avant J. C., vint à Modin, où demeuroit Mathathias, Juif de la race Sacerdotale, homme vénérable & fort zélé pour la loi de Dieu, qui avoit avec lui cinq fils, aussi zélés que lui pour la loi de Dieu. En arrivant à Modin, Apelle fit assembler les habitans, & leur expliqua le sujet de sa commission. C'étoit de les porter à sacrifier aux idoles. Ensuite, adressant la parole à Mathathias, il tâcha de lui persuader de se conformer à la volonté du Roi, afin d'entraîner tout le reste des habitans par l'exemple d'un homme si respectable & si considéré. Il lui promit que s'il le faisoit, le Roi le mettroit au nombre de ses amis & dans son conseil, & que lui & ses fils recevroient tous des honneurs & des bienfaits de la cour. Mathathias lui répondit avec une voix ferme, qui le fit entendre de toute l'assemblée, que, quand toutes les nations obéiroient au roi Antiochus, & que tous ceux d'Israël abandonneroient la loi de leurs peres, pour se soumettre à ses ordonnances, lui, ses enfans, & ses freres demeureroient toujours inviolablement attachés à la loi de Dieu.

Après cette déclaration, appercevant un Juif, qui se présentoit à l'autel, que les Payens avoient élevé, pour y sacrifier selon l'ordonnance du Roi, saisi d'un zéle semblable à celui de Phinéès, & transporté d'une juste & sainte indignation, il s'élance contre cet apostat & le tue. Puis, soûtenu de ses enfans & de quelques autres, qui se joignirent à eux, il traita de la même sorte Apelle & toute sa suite.

APELLE, *Apelles*, Ἀπελλῆς, (*b*) natif d'Ascalon, acteur tragique, sous le regne de Caligula. Il fut tellement dévoué à ce Prince, même après s'être fait comédien, qu'il le mit au nombre de ses Conseillers. Mais, un jour, Caligula, montrant une statue de Jupiter, lui demanda quel étoit le

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 411. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 686, 687.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 40, 65.

plus grand, de ce dieu, ou de lui, qui se faisoit passer pour tel. Apelle hésitant sur ce qu'il avoit à répondre, Caligula le fit fouetter cruellement. Philon dit qu'il ordonna qu'on le mît aux fers, & qu'on le fît tourner sur une roue. On remarque que l'Empereur louoit la douceur de sa voix, dans les plaintes même que lui arrachoit la douleur.

Cet Apelle étoit l'ennemi mortel des Juifs. Et comme Caligula avoit beaucoup d'aversion pour eux, à cause du refus qu'ils faisoient de l'adorer, comme dieu, Apelle envenimoit sans cesse cette aversion.

APELLE, *Apelles*, Ἀπελλῆς, (a) fidele serviteur de J. C., selon Saint Paul. Cet Apôtre, dans son Épître aux Romains, recommande qu'on le salue de sa part. Les Grecs croyent qu'Apelle étoit du nombre des soixante-douze Disciples de J. C., & qu'il fut fait évêque d'Héraclée. Ils font sa fête le 31 Octobre. On le trouve dans le martyrologe Romain, le 21 d'Avril, & le 10 de Septembre avec Luc ou Lucius.

(b) Un tourneur, dont il est parlé dans Athénée, a porté le nom d'Apelle, aussi-bien qu'un Hérétique, disciple de Marcion, qui admettoit deux dieux, l'un bon, & l'autre mauvais. Celui-ci étoit Auteur du monde & de la loi; celui-là Auteur de l'évangile & rédempteur de l'univers.

Ces erreurs lui étoient communes avec Marcion; mais, ayant été chassé de sa communion à cause de quelque action impudique, il inventa une autre hérésie, ou plutôt il l'apprit d'une certaine Philumène, jeune fille possédée, qu'il faisoit passer pour inspirée du Saint-Esprit. Il n'admettoit qu'un Dieu, suivant la nouvelle hérésie; il le composoit de parties infinies, & méprisoit la Loi & les Prophétes. Il ne donnoit à J. C. qu'un corps d'air, dont, en remontant au Ciel, il avoit rendu à chaque élément sa portion. Il nioit la Résurrection corporelle. Les Saints Docteurs détruisirent les réveries de cet impie, qui s'éleva contre l'Église dans le deuxième siécle, vers l'an 145, ou 146.

APELLÉE, *Apellæus*, (c) l'un des mois lunaires de l'année Macédonienne. Il répondoit au mois de Choéac des Égyptiens, & au mois de Kisleu des Juifs. Les dates des deux premières observations, rapportées dans Ptolémée font répondre le 5 du mois d'Apellée au 18 de Novembre, 245 avant J. C.

La profanation du temple de Jérusalem par Antiochus, arriva au mois d'Apellée; c'est-à-dire, à la fin de l'automne.

APELLICON, *Apellicon*, (d) Ἀπελλίκων, naquit à Téos; mais il vint s'établir à Athènes, où il acquit le droit de bourgeoisie. Il se mêla de Philosophie; & ayant embrassé la secte des Péripatéti-

(a) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 10.
(b) Athen. pag. 490.
(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 201, 228, 229, 208.
(d) Plut. Tom. I. pag. 468. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 350, 351.

ciens, il acheta la bibliothéque d'Aristote, & plusieurs autres très-nombreuses. Il fut aussi curieux de plusieurs autres piéces rares, & n'épargna rien pour en avoir des originaux recommandables par leur antiquité. Il parvint même jusqu'à en enlever des archives d'Athènes ; & cela étant parvenu à la connoissance des Athéniens, ils l'auroient puni de mort, s'il ne s'étoit évadé. Ses amis le firent pourtant rappeller peu après.

Comme il s'étoit attaché à Athanion, philosophe Péripatéticien, qui, par une émotion populaire, étoit devenu tout puissant, ce Philosophe l'envoya commander dans l'isle de Délos. Mais, Apellicon y fit si mauvaise garde, que les Romains surprirent la garnison & l'égorgérent. Il fut assez heureux pour se sauver, & mourut peu avant que Sylla se fût rendu maître d'Athènes. Sa bibliothéque, avec les écrits d'Aristote, fut transportée à Rome par ce Général, vers la 173e Olympiade, 87 ans avant l'Ére Chrétienne.

APÉMANTE, *Apemantus*, Ἀπήμαντος. *Voyez Timon.*

APÉNÉ. (*a*) Les Éléens avoient imaginé la course de l'Apéné en la 70e Olympiade, & ils la proscrivirent en la 84e. Pindare, qui fleurissoit dans cet intervalle, a célébré plus d'un Athléte, vainqueur en ce genre de course. On en peut juger par l'ode 5e de ses Olympioniques, qui a pour titre : *A Psaumis, vainqueur à la course des chars à quatre chevaux, à la course de l'Apéné, & à la course des chevaux de selle.*

Pour l'Apéné, c'étoit un char attelé de deux mules ; invention moderne, dit Pausanias, & qui ne produisoit pas un fort bel effet. C'est pourquoi les Éléens l'abolirent ; outre que les mulets & les mules leur étoient en horreur, & qu'ils n'en élevoient point chez eux. Il faut remarquer que, quand Pausanias traite l'Apéné d'invention moderne, cela ne doit s'entendre que par rapport aux jeux Olympiques ; car, Sophocle nous dit que Laïus, dans le voyage, où il fut tué, avoit un char traîné par deux mules, qu'il nomme Ἀπήνην πωλικήν : or, Laïus vivoit plus de 500 ans avant la première Olympiade.

APENNIN [le Mont], *Mons Apenninus*, ὄρος Ἀπέννινον. (*b*) Strabon & Ptolémée disent les monts Apennins, *Montes Apennini*, ὄρη Ἀπέννινα. L'Apennin est une longue chaine de montagnes d'Italie. Voici la description qu'en fait Strabon. » Les monts Apennins, qui commencent dans la » Ligurie [vers Gênes], s'avancent dans l'Étrurie, laissant un » assez étroit espace le long de la » mer. Ensuite, s'inclinant un peu

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 431, 334.

(*b*) Strab. p. 201, 207, 211. *& alib. passim.* Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. V. c. 33. L. X. c. 27. L. XXI. c. 58, 59. L. XXXVI. c. 15. L. XXXIX. c. 2. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 136. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. pag. 75.

» vers le milieu de l'Italie, dès qu'ils » sont arrivés dans le territoire dé » Pise, ils se tournent du côté de » l'Orient & de la mer Adriatique, jusqu'aux lieux, voisins » d'Ariminum & d'Ancone..... » Là, après avoir divisé l'Italie » dans sa largeur d'une mer à » l'autre, ils se tournent de nouveau, & coupent le reste de » l'Italie dans sa longueur. Après » cela, ils s'éloignent un peu » d'Adria, jusqu'à ce qu'ils ont » atteint le païs des Peucétiens, » & celui des Lucaniens. Ici, ils » s'inclinent vers l'autre mer, & » de-là, au travers des campagnes des Lucaniens & des Bruttiens, ils s'étendent jusqu'à Leucopetre, dans le canton de » Rhégium, où ils se terminent » sur les bords du détroit de Sicile. « On voit, par cette description, que l'Apennin parcourt toute l'Italie d'une extrêmité à l'autre.

Strabon, dans la description qu'il donne de l'Apennin, le fait commencer vers Gênes dans la Ligurie; c'est-à-dire, à l'endroit où finissent les Alpes. D'autres semblent être d'un avis contraire; mais, si on examine leur sentiment avec attention, on trouvera que c'est à peu près la même chose. Ainsi, on ne s'arrêtera point là-dessus.

Quoique le mont Apennin soit fort haut, sa hauteur n'égale pas cependant celle des Alpes. On donne plusieurs raisons de l'étymologie de son nom, qui ne paroissent pas fort satisfaisantes. Par exemple, il y en a qui prétendent le dériver du mot *Pœni*, qui veut dire Carthaginois. Que cette opinion soit fondée, ou non, le passage des Carthaginois par l'Apennin, sous la conduite d'Annibal, est célebre, & mérite de trouver ici place. C'étoit l'an 218 avant J. C.

Annibal y fut attaqué d'un orage si effroyable, que ce qu'il avoit souffert dans le trajet des Alpes, lui parut presque moins affreux en comparaison. Un vent horrible, mêlé de pluie, donnoit aux soldats, dans le visage, avec tant de violence, qu'ils ne pouvoient éviter, ou d'abandonner leurs armes, ou d'être renversés, s'ils vouloient se roidir contre la violence de l'ouragan. Ils furent donc obligés de s'arrêter. Mais, comme le vent leur faisoit perdre la respiration, ils lui tournérent le dos, & demeurérent quelque-tems tranquilles en cet état. Alors, le fracas du tonnerre & les éclairs, qui en accompagnoient les épouvantables coups, leur ôtant tout à la fois l'usage des yeux & des oreilles, la frayeur les saisit, & les rendit immobiles. Enfin la pluie cessa.

Mais, par une suite ordinaire, le vent s'étant levé avec encore plus de force, ils furent obligés de camper dans le même lieu, où la tempête les avoit surpris. Ce fut pour eux une nouvelle fatigue aussi accablante que la première. Car, ils ne pouvoient, ni développer leurs tentes, ni les poser, le vent les leur arrachant des mains, ou les enlevant de leur place. Et dans le même-tems,

l'eau que le vent avoit élevée, s'étant épaissie & glacée sur le sommet des montagnes, il tomba une si grande quantité de neige & de grêle, qu'abandonnant un travail inutile, ils se jettérent tous par terre, accablés sous le poids de leurs tentes, & de leurs vêtemens, plutôt qu'ils n'en étoient couverts. Le froid qui suivit, devint si âpre & si pénétrant, que les chevaux, aussi-bien que les hommes, firent, pendant un long tems, d'inutiles efforts pour se relever, leurs nerfs s'étant tellement roidis, qu'il leur étoit impossible de plier leurs membres & d'en faire usage. Lorsqu'à force de s'agiter & de se mouvoir, ils eurent repris un peu de force & de courage, on commença à allumer des feux de distance en distance; ce qui fut pour eux d'un grand soulagement, & parut leur rendre la vie. Annibal demeura deux jours en cet endroit, comme assiégé, & il n'en sortit qu'après avoir perdu un grand nombre d'hommes & de chevaux, avec sept des éléphans, qui lui étoient restés, après la bataille de la Trébie. Étant descendu de l'Apennin, il alla camper à dix milles de Plaisance.

On trouvoit dans l'Apennin plusieurs villes célebres. Sur la voie Flaminia étoient Ocricule vers le Tibre, Larole, Narnia, arrosée par le Nar, qui se rendoit dans le Tibre, un peu au-dessus d'Ocricule, Carsules, Ménania au pied des murs de laquelle couloit le Ténée. Il y avoit encore d'autres Villes, plus fréquentées à cause de leur position sur le chemin, qu'à cause de leur constitution civile. De ce nombre étoient Forum-Flaminium, Nucéria, où l'on vit anciennement une manufacture de vases de bois, & Forum-Sempronium. Sur la route d'Ocricule à Ariminum, on voyoit à droite Intéramna, Spolette, Ésie, Camerte, & à gauche, Amérie, Ispelle, Itorus.

Des rivières sans nombre prenoient leur source au mont Apennin. Les unes couloient à l'orient, & se jettoient dans la mer Adriatique, les autres alloient porter leurs eaux dans la mer Tyrrhéne, au couchant. Quoique les différentes parties des montagnes, qui forment l'Apennin, soient comprises sous ce nom général, chacune a eu son nom particulier, dont on a formé le nom moderne. C'est ainsi que du Latin *Semola*, on a fait *il monte Semola* dans l'état de Gênes, vers les sources du Tanaro; de *Bergera*, *il monte Bergora*, ou même *Bergera*, aussi dans l'état de Gênes; *il monte del Averno*, du Latin *Avernus*, dans la Toscane; & ainsi des autres. Pour le nom moderne de l'Apennin, c'est *Apennino*, ou plutôt *il monte Apennino*.

APER [ARRIUS], *Arrius Aper*, (*a*) préfet du Prétoire sous l'Empereur Carus, dont on lui attribue la mort. Ce Prince étant malade, il survint un horrible tonnerre. Aper, qui avoit envie

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 120, 123. & suiv.

de régner, profita de l'occasion, pour se défaire de l'Empereur, en rejettant sur le tonnerre la cause de sa mort. Il fut si bien servi par ceux qui approchoient de la personne du Prince, qu'ils brûlérent sa tente, afin que son corps, réduit en cendres, ne pût offrir aucun vestige de la violence meurtrière qu'il avoit soufferte.

Toutefois, Numérien, fils de Carus, succéda de plein droit à son pere, & continua à Aper, dont il avoit épousé la fille, la dignité de préfet du Prétoire. Ainsi, cet ambitieux avoit toutes sortes de facilités pour satisfaire la passion de regner, qui le possédoit; & après le premier attentat contre la personne de Carus, un second lui coûta peu. Il fit périr furtivement son Empereur & son gendre par le ministère des officiers de la chambre du Prince, & de ceux qui l'approchoient de plus près.

Aper avoit apparamment besoin de quelque-tems pour dresser ses batteries, & il convenoit à ses vues de tenir cachée la mort de Numérien. Il y réussit. La litière fut portée durant plusieurs jours comme de coûtume, au milieu de la garde impériale, sans donner aucun soupçon; & la mort du Prince ne fut annoncée, dit-on, que par la putréfaction & la mauvaise odeur du cadavre. Mais, la mort de Numérien ayant été connue dans l'armée, on n'eut pas de peine à deviner qui en pouvoit être l'auteur. On se saisit d'Aper, & en attendant que l'on eût la preuve complette de son crime, on le garda prisonnier auprès des drapeaux. En même-tems, l'armée s'assembla pour élire un Empereur, à la place du Prince, que l'on venoit de perdre.

Les suffrages s'étant réunis en faveur de Dioclétien, celui-ci monta aussi-tôt sur le tribunal de gazon, qui avoit été préparé, & tirant son épée, attestant le soleil qui l'éclairoit, il jura qu'il n'avoit eu aucune part à la mort de Numérien. Ensuite, se tournant vers Aper, que l'on gardoit à la tête des drapeaux, *voilà*, dit-il, *l'auteur du crime*. Et sur le champ, il descendit du tribunal, courut à lui, & faisant à la circonstance présente l'application d'un vers de Virgile: *Loue ton sort, Aper*, s'écria-t-il, *tu meurs de la main du grand Énée*; il le perce en même-tems, & l'abbat à ses pieds.

APER [MARCUS], *Marcus Aper*, gaulois de Nation. *Voyez* Marcus.

APÉRANTIE, *Aperantia*, (a) contrée de la Thessalie en Gréce. Philippe, roi de Macédoine, s'en rendit maître, ainsi que de la Dolopie & de quelques villes de la Perrhébie, vers l'an de Rome 561. Les Étoliens, deux ans après, s'en emparérent, presque sans coup férir. Il est fait mention des habitans de l'Apérantie dans la vie de T. Q. Flaminius par Plutarque.

(a) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 33. L. XXXVIII. c. 3. Plut. Tom. I. pag. 377.

Étienne le géographe nous donne l'Apérantie pour une ville de la Thessalie. La preuve qu'il en apporte, c'est un livre de Polybe, qui est perdu. On trouve à la vérité ce nom dans des extraits, que nous avons de cet ancien Historien ; mais, l'on ne sçauroit en inférer que ce fût une Ville plutôt qu'un païs. Du reste, il peut très-bien se faire qu'il y eût une ville du nom d'Apérantie, de laquelle la contrée aura été ainsi appellée. Les exemples de cette espèce sont sans nombre.

APÉRANTIENS, *Aperanti*, Ἀπεράντοι, peuples qui habitoient l'Apérantie, *Voyez* Apérantie.

APÉROPIE, *Aperopia*, (*a*) Ἀπεροπία, isle du Péloponnèse, sur les côtes de l'Argolide, vis-à-vis le mont Buporthmos. Elle étoit dans le voisinage de celle d'Hydrée.

APÉSAS [le Mont], *Mons Apesas*, ὄρος Ἀπέσας. (*b*) Cette montagne étoit située dans l'Argolide, province du Péloponnèse. C'est le mont Apésantus dans Pline. On voyoit la ville de Némée au bas de cette montagne, sur le sommet de laquelle on dit que Persée fut le premier qui sacrifia à Jupiter Apésantius.

APÉSUS, *Apesus*, Ἄπαισος. (*c*) Homère, dans le second livre de l'Iliade, parle de la cité d'Apésus, dont les habitans se trouvérent au siége de Troye. Selon Mde Dacier, c'est la même que le Poëte appelle ailleurs Pésus, qui étoit située sur le fleuve de même nom, qui se déchargeoit dans la Propontide.

ΑΠΕΥΧΟΜΑΙ, (*d*) verbe Grec qui signifie faire des prieres pour qu'une chose n'arrive point. Il se rend très-heureusement par le verbe des Latins, *deprecari*. C'est dans ce sens que s'en sont servis Euripide & Aristophane. Dans la tragédie d'Hippolyte, après les imprécations de Thésée contre son fils, le chœur dit au Roi : *Ἄναξ ἀπεύχου ταῦτα πρὸς θεῶν πάλιν*, *Puissant Roi, demandez aux dieux, qu'ils n'écoutent pas vos imprécations, & qu'ils ne fassent point périr votre fils.* Aristophane place ce mot dans la priere de Mnésiloque, que les femmes avoient surpris, & qu'elles devoient punir de sa témérité : Τοῦτο μηδαμῶς μὴ γένοιτο ἀπεύχομαι.

M. l'abbé Sallier veut que, dans un passage du second Alcibiade de Platon, où il s'agit de la nature de la priere, on substitue ἀπευχόμενοι qui vient de ἀπεύχομαι, à ἀνευχόμενο, qu'on forme de ἀνεύχομαι, parce que ce doit être, selon lui, une altération, & que d'ailleurs ἀπευχόμενοι paroît être un mot bien plus propre au sens du passage en question.

APEX, *Apex*, (*e*) nom d'une sorte de bonnet, que portoient à Rome les Flamines & les Saliens, qui prenoient grand soin, qu'il

(*a*) Pauf. pag. 150. Plin. L. IV. c. 12.
(*b*) Pauf. pag. 111. Plin. L. IV. c. 5.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 828.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 103, 104.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 19, 33. *& suiv.*

tînt bien à leur tête. Et pour cet effet, ils l'attachoient par-dessous le menton avec deux cordons. Sulpitius, dit Valère Maxime, fut destitué du Sacerdoce, parce l'Apex lui tomba de la tête, dans le tems qu'il sacrifioit.

L'Apex, selon Servius, étoit une verge, couverte de laine, qu'on mettoit au sommet du bonnet des Flamines. C'est de-là que le bonnet même prit son nom. Cette verge étoit attachée avec du fil; c'est pour cela qu'on appelloit ces prêtres Flamines; comme qui diroit Filamines. Il ne faut pas trop s'arrêter à ces sortes d'étymologies, suivant D. Bern. de Montfaucon.

APHACA, *Aphaca*, autrement Aphec. *Voyez* Aphec.

APHACITE, *Aphacitis*, (*a*) surnom de Vénus. Il lui vint de la ville d'Aphaque, où elle étoit honorée. *Voyez* Aphaque.

APHAQUE, *Aphaca*, (*b*) ville de Phénicie, dans la Syrie, où le désordre régnoit avec beaucoup d'impudence. La situation de cette ville sur le mont Liban, loin du commerce & de la vue des hommes, y favorisoit la débauche, & on banissoit toute retenue.

Vénus y étoit honorée sous le beau nom d'Uranie ou Céleste, qui étoit fondé sur ce que l'on voyoit, de tems en tems en cet endroit, des feux s'allumer, & aller s'éteindre dans le fleuve Adonis, qui couloit à peu de distance. A ce prétendu prodige, qui ne consistoit qu'en quelques feux follets, dont l'exemple n'est pas rare, Zosime en ajoûte un autre plus capable d'étonner. Il dit que près du temple étoit un lac, dans lequel on jettoit les offrandes, que l'on faisoit à la Déesse, en or, en argent, en étoffes précieuses; & que ces offrandes, fussent-elles d'or, surnageoient, si la Déesse ne les agréoit pas.

Dans ce récit exagéré, & chargé sans doute de fausses circonstances, il est aisé de reconnoître une propriété naturelle d'une eau, semblable à celle du lac Asphaltite, dont la pesanteur spécifique soûtenoit ce qui enfonçoit dans l'eau commune. De telles merveilles, aidées de l'industrie des Prêtres, qui en faisoient leur profit, imposoient au vulgaire. Mais, les Chrétiens, quoique peu habiles alors en Physique, sçavoient à quoi s'en tenir sur tout ce que l'on employoit pour appuyer l'idolâtrie & la dépravation des mœurs. Constantin s'embarrassa peu de tous ces faux miracles, & détruisit de fond en comble le temple & le culte qui s'en autorisoient.

On croit qu'Aphaque est la même chose qu'Aphec. *Voyez* Aphec.

APHARA, *Aphara*, φαρά, (*c*) ville de la Terre Sainte. Elle étoit située dans la tribu de Benjamin. Elle échut par le sort à cette Tribu. Selon S. Jérôme,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 40.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 352, 353.

(c) Josu. c. 18. v. 23.

on la voyoit à cinquante milles de Béthel, vers l'orient.

APHARBAN, (a) l'un des ambassadeurs, que Narsés, roi de Perse, envoya à Galérius, général des Romains, après avoir perdu une grande bataille. Apharban, chargé de porter la parole, ayant été admis à l'audience de Galérius, tint le langage d'un suppliant. Il pria le vainqueur, de ne vouloir pas, en détruisant l'empire des Perses, arracher un des yeux de l'univers, & priver ainsi l'empire Romain même, d'un éclat subsidiaire & presque fraternel. Il représenta modestement à Galérius l'inconstance & l'instabilité des choses humaines; & il finit, en témoignant la reconnoissance de Narsès, pour les bons traitemens, qu'avoit reçus sa famille prisonniere, & le desir extrême, qu'il avoit de recouvrer ses femmes & ses enfans.

Galérius répondit que les Perses avoient mauvaise grace, à prétendre attirer la commisération sur leurs malheurs, eux qui avoient abusé si insolemment de la fortune, en traitant Valérien, captif, avec une ignominie qui révoltoit l'humanité; que cependant il consentoit à appaiser sa juste colére, non par considération pour les Perses, qui ne la méritoient pas, mais pour se montrer digne des anciens Romains, dont la maxime avoit toujours été, de témoigner autant de clémence après la victoire, que de fierté contre les ennemis, qui osoient leur résister.

APHARÉE, *Aphareus*, (b) l'un des capitaines Grecs au siége de Troye. Il étoit fils de Calétor. Énée, dans un combat, s'étant jetté sur ce Capitaine, le blessa à la gorge, comme il se lançoit sur lui. Apharée ne put se soûtenir. Sa tête fut entraînée par la pesanteur du casque; il tomba, son bouclier se renversa sur lui, & la mort cruelle s'empara de tous ses membres.

APHARÉUS, *Aphareus*, (c) Ἀφαρεὺς, fils de Périérès & de Gorgophone, fille de Persée, régna en Messénie, après la mort de son pere, conjointement avec Leucippe, son frere. Mais, il se rendit bientôt le plus puissant. Durant son régne, il bâtit la ville d'Arène, qu'il appella ainsi du nom de la fille d'Oœbalus, qu'il avoit épousée, & qui étoit sa sœur utérine; car, sa mere Gorgophone s'étoit remariée à Oœbalus.

Apharéus reçut chez lui Nélée, son cousin germain, fils de Crétheus, & petit-fils d'Éole, que l'on surnommoit Neptune. Nélée, chassé d'Iolcos par Pélias, s'étoit réfugié auprès d'Apharéus, qui, non seulement lui donna une retraite dans ses États, mais lui en abandonna toute la côte maritime, où il y avoit plusieurs Villes, & entr'autres Pylos, que Nélée

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag 182, 183.

(b) Homer. Iliad. L. IX. v. 83. L. XIII. v. 478, 541. & seq.

(c) Pauf. p. 159, 218. & seq. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 296.

choisit pour le lieu de sa résidence. Lycus, fils de Pandion, chassé d'Athènes par son frere Égée, vint aussi à Arène; & il apprit à Aphaléus, à sa femme & à ses enfans, les cérémonies des grandes Déesses, comme Caucon avoit autrefois initié Messène aux mêmes mystères, dans la ville d'Andanie.

Aphaléus eut deux fils, Idas & Lyncée. Idas, l'aîné, fut renommé par son courage; Lyncée, si l'on en croit Pindare, avoit les yeux si perçans, que, de fort loin, il voyoit jusques dans le tronc d'un arbre. Ces deux Princes combattirent contre les Dioscures, leurs cousins germains, pour un troupeau de bœufs. Lyncée fut tué par Pollux; & Idas, frappé de la foudre, mourut bientôt après; de sorte que la famille d'Aphaléus se trouva éteinte, faute de mâle.

Le tombeau d'Aphaléus se voyoit à Sparte, du tems de Pausanias.

APHARÉUS, *Aphareus*, (a) Ἀφαρεὺς, fils adoptif d'Isocrate. Celui-ci, dans une occasion, où il avoit à se défendre contre Mégaclide, ayant prétexté sa mauvaise santé, Apharéus plaida sa cause & la gagna.

On trouve le nom d'Isocrate dans la liste, que Fabricius nous a donnée des Tragiques perdus; & on y lit que cet Orateur avoit composé trente-sept tragédies. C'est une bévue grossière, qui sera venue sans doute de ce que celui, qui a fait cette liste, a attribué à Isocrate ce que Plutarque dit d'Apharéus dans la vie d'Isocrate; car, Fabricius ne cite en cet endroit que cette seule vie d'Isocrate.

APHARIAS, *Apharias*, (b) lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce fut lui, qui, dans une assemblée, convoquée par ce Prince, demanda le premier, que l'on produisît Lyncestes Alexandre, qui étoit chargé par deux témoins d'avoir entrepris de tuer le Roi, & qui étoit en prison, depuis trois ans. Il étoit aussi convaincu d'avoir trempé, avec Pausanias, dans le meurtre de Philippe. Mais, comme il avoit le premier salué Alexandre roi, son supplice fut plutôt surcis qu'il ne fut pardonné.

APHARSATHACHÉENS, *Apharsathachæi*, Ἀφαρσαθαχαῖοι, (c) peuples, dont Esdras fait mention. Cet Écrivain sacré les place au nombre de ceux qui entreprirent d'empêcher que l'on ne rebâtît le temple de Jérusalem, lorsque les Israëlites furent revenus de leur captivité.

APHARSÉENS, *Apharsæi*, Ἀφαρσαῖοι, (d) peuples, dont il est parlé dans Esdras. Ils sont compris au nombre de ceux qui s'opposérent à ce que les Juifs, au retour de leur captivité, ne rebatissent le temple de Jérusalem.

APHÉA, *Aphæa*, Ἀφαία, (e) déesse, en l'honneur de la-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 165, 168.
(b) Q. Curt. L. VII. c. 1.
(c) Esdr. L. I. c. 4. v. 9.
(d) Esdr. L. I. c. 4. v. 9.
(e) Pauf. p. 141. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 298, 299. Tom. VI. pag. 166.

quelle Pindare avoit fait une ode pour les Éginétes. Les Crétois avoient une ancienne tradition touchant cette Déesse. Ils prétendoient que Carmanor, celui-là même, qui purifia Apollon, encore tout souillé du sang de Python, eut un fils, nommé Eubulus; que de Jupiter & de Carmé, fille d'Eubulus, naquit Britomartis; que cette Britomartis n'ayant de passion que pour la course & pour la chasse, fut extrêmement chérie de Diane; mais, qu'en voulant éviter les poursuites de Minos, qui l'aimoit éperdument, elle se jetta dans la mer, & tomba dans des filets, que l'on avoit tendus pour prendre du poisson. Ils disoient qu'après cette aventure, elle fut mise par Diane au nombre des dieux.

Quoiqu'il en soit, elle étoit honorée non seulement des Crétois, mais aussi des Éginétes, qui tenoient qu'elle s'étoit montrée dans leur Isle. C'étoit, en un mot, la même divinité, qui étoit appellée Dictynna par les Crétois & Aphéa par les Éginétes.

Dictynna vient du Grec δίκτυον, *rete*, un filet; & Aphéa, de ἀφίεναι, *jacere*, jetter; de-là le double nom de cette divinité fabuleuse; à l'égard de Britomartis, Βριτὴ en Crétois, signifioit *doux*, dit Hésychius. Mais, selon Solin, Britomartis est, comme qui diroit, une jeune fille d'un esprit doux.

APHÉBETE, *Aphebetus*, (*a*) l'un de ceux qui s'étoient joints à Dymnus, pour assassiner Alexandre le Grand.

APHEC, *Aphec*, Ἀφέκ, (*b*) ville de Judée, dans la tribu de Juda. Les Philistins, étant en guerre avec les Israëlites, vinrent camper auprès de cette Ville, pour les combattre. Il resta sur le champ de bataille, environ quatre mille hommes d'entre les Israëlites. Ceux-ci, pour se venger de leurs ennemis, firent venir de Silo l'arche d'alliance, espérant que sa présence les empêcheroit d'être vaincus. Mais, le Seigneur, qui s'étoit retiré d'eux, les abandonna entre les mains des Philistins, ainsi que l'arche, qui fut prise dans la bataille.

APHEC, *Aphec*, Ἀφέκ, (*c*) autre ville de Judée, située dans la vallée de Jezrahel. Toutes les troupes des Philistins étoient assemblées auprès de cette Ville, pendant que les enfans d'Israël, sous la conduite de Saül, étoient campés à la fontaine de Jezrahel.

APHEC, *Aphec*, Ἀφέκ, (*d*) ville de Syrie. C'est-là que Bénadad, roi de cette contrée, alla camper, pour combattre Israël. Ce peuple, qui, selon l'Écriture, avoit l'air de deux petits troupeaux de chévres en comparaison des Syriens, qui couvroient toute la terre, marcha contre ses ennemis. Les armées demeurérent campées en présence l'une de l'autre, durant sept jours de suite. La bataille s'étant donnée le sep-

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 7.
(*b*) Reg. L. I. c. 4. v. 1. *& seq.*
(*c*) Reg. L. I. c. 29. v. 1.
(*d*) Reg. L. III. c. 20. v. 26. *& seq.*

tième, les Syriens y perdirent cent mille hommes de pied. Ceux qui échappérent au nombre de vingt-sept mille, furent écrasés sous une muraille, qui vint à tomber, pendant qu'ils entroient dans Aphec.

Il y en a qui croyent que cette ville d'Aphec est la même que cette autre ville d'Aphaque, située dans le mont Liban, sur le fleuve Adonis, où l'on voyoit un temple fameux de Vénus Aphacite. Elle étoit entre Héliopolis & Byblos. C'est apparemment cette Ville, qui est enfoncée dans un lac du mont Liban, qui a neuf à dix milles de tour, dont parle Paul Lucas, & où il dit que l'on voit sous les eaux un grand nombre de maisons tout entières.

APHEC, *Aphec*, Α'φὲκ, (a) ville de Judée, dans la tribu d'Aser. Elle fut donnée aux enfans de cette Tribu, lors du partage fait par Josué. Elle n'étoit pas éloignée du païs des Sidoniens. Dom Calmet pense que c'est la même que la précédente. Sa position dans le voisinage de Sidon, attestée par Josué même, semble confirmer le sentiment du sçavant Bénédictin.

APHÉCA, *Apheca*, φακουὰ, (b) ville de la tribu de Juda. Le livre de Josué fait mention de cette Ville. Certains croient que c'est la même qu'Aphec, dont il est parlé ci-dessus.

APHELLAS, *Aphellas*, roi des Cyrénéens, selon Justin. C'est le même qui est appellé par d'autres Ophellas. *Voyez* Ophellas.

APHEPSION, *Aphepsion*, Α'φεψίων, (c) Archonte d'Athènes. Pendant qu'il géroit cette charge, Sophocle encore jeune, fit jouer sa première piéce dans une dispute de Poëtes tragiques. Aphepsion, voyant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, ne voulut pas tirer au sort les Juges, qui devoient décider du mérite des piéces & adjuger le prix. Mais, Cimon étant arrivé dans le théatre avec les autres Généraux, & ayant fait ses libations au dieu qui présidoit à ces jeux, l'Archonte ne permit pas qu'ils sortissent; il les retint, & après leur avoir fait prêter le serment, il les obligea de s'asseoir, & d'être Juges; car, ils étoient dix, un de chaque Tribu. Ces jeux furent les plus beaux qu'on eût jamais vûs, à cause de la dignité des Juges, qui donna une merveilleuse émulation aux acteurs. Le prix fut adjugé à Sophocle; ce qui causa un si grand chagrin & une si grande douleur à Eschyle, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athènes. En étant donc parti, il se retira en Sicile, où il mourut.

APHÉRA, *Aphera*, ville de la Terre Sainte, dans la tribu de Benjamin. C'est la même qu'Aphara. *Voyez* Aphara.

APHÉRÈSE, du Grec ἀφαίρεσις, formé d'ἀφαιρέω, *aufero*,

(a) Josu. c. 13. v. 4. c. 19. v. 30.
(b) Josu. c. 15. v. 53.
(c) Plut. Tom. I. pag. 483.

j'ôte, je retranche. C'est une figure de diction, par laquelle on retranche quelque chose au commencement d'un mot ; comme *conia*, pour *ciconia* ; ὀρτὴ, pour ἑορτὴ. C'est ainsi que Virgile a dit :

Discite justitiam moniti, & non temnere divos,

Le Poëte a mis là *temnere*, pour *contemnere*.

L'on a dit *au commencement du mot* ; car, si le retranchement se faisoit au milieu, ou à la fin, ce ne seroit plus une Aphérèse, mais une Syncope ou Apocope.

APHÈS-DOMIM, *ou* DOMMIM, *ou* PHÈS-DOMMIM, (*a*) lieu de la tribu de Juda, entre Socho & Azécha, où les Philistins vinrent asseoir leur camp, lorsque Goliath insulta aux bataillons d'Israël.

APHÉSIENS, surnom qui a été donné quelquefois à Castor & à Pollux, qu'on croyoit présider aux barrières, d'où l'on partoit dans les jeux publics. Ce mot *Aphésiens* vient du Grec ἀφίημι, *emitto*, je lâche, j'envoie, &c.

APHÉTÉRIENS, est le même surnom qu'Aphésiens. *Voyez* l'article précédent.

APHÉTES, *Apheta*, Ἀφέται, (*b*) port de Thessalie, dans la Magnésie. Le mot *Aphétes* a la même racine que le mot *Aphétériens*, ou *Aphésiens*, dont il est parlé ci-dessus. Il signifie donc un lieu de renvoi d'abandonnement. Ce lieu fut ainsi appellé, parce que les Argonautes, dit-on, y avoient abandonné Hercule, pendant leur voyage.

APHÉTOR, *Aphetor*, l'un des surnoms donnés à Apollon ; car ce dieu en avoit bon nombre.

APHIA, *Aphia*, Ἀφία, (*c*) fils d'un homme de la race de Benjamin étoit pere de Béchorath, & l'un des ancêtres du roi Saül.

APHIDANTES, *Aphidantes*, Ἀφίδαντες, (*d*) nom que Pausanias donne à un canton des Tégéates, peuples d'Arcadie, dans le Péloponnèse. Ces peuples étoient partagés en plusieurs cantons ; & les Aphidantes formoient le neuvième, qui fut ajoûté aux huit autres, sous le regne d'Aphidas.

APHIDAS, *Aphidas*, Ἀφείδας, (*e*) fils d'Arcas, roi d'Arcadie, & de la nymphe Érato, avoit deux freres, Azan & Élatus, avec un frere bâtard, nommé Autolaüs. Lorsqu'ils furent en âge, Arcas leur partagea le royaume entr'eux. Aphidas eut pour sa part Tégée, avec les terres adjacentes ; de-là vient que les Poëtes appellent Tégée l'héritage d'Aphidas.

Ce Prince laissa un fils, appellé Aléus, qui se maintint en possession des terres qui lui étoient échues en partage.

APHIDAS, *Aphidas*, Ἀφείδας, (*f*) prince qui étoit fils du généreux Polypémon, & qui fut

(*a*) Reg. L. I. c. 17. v. 1.
(*b*) Herod. L. VII. c. 196. Strab. pag. 436. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 108.
(*c*) Reg. L. I. c. 9. v. 1.
(*d*) Pauf. pag. 528.
(*e*) Pauf. pag. 459, 460.
(*f*) Homer. Odyss. L. XXIV. v. 304.

pere d'Ulysse, selon le discours qu'Homère met dans la bouche de ce dernier.

APHIDAS, *Aphidas*, Ἀφείδας, (*a*) l'un des Centaures qui combattirent contre les Lapithes.

APHIDAS, *Aphidas*, Ἀφείδας, (*b*) fut Archonte à Athènes. De son tems, Jupiter de Dodone rendit aux Athéniens un oracle remarquable. En effet, par cet oracle, ils étoient avertis de respecter toujours l'asyle de l'Aréopage & l'autel des Euménides; qu'un jour les Lacédémoniens vaincus s'y réfugieroient, & qu'ils se donnassent bien de garde de les maltraiter, parce que tout suppliant est sacré.

Les Grecs se souvinrent de cet avis, lorsque, sous le regne de Codrus, fils de Mélanthe, le Péloponnèse conjura contre Athènes; car, l'armée des Péloponnésiens, ayant appris la mort de Codrus, & la manière dont il s'étoit dévoué pour sa patrie, ne songea qu'à se retirer, à cause de l'oracle de Delphes, qui ne lui permettoit plus d'espérer la victoire; mais, quelques Lacédémoniens, qui étoient déjà entrés dans la Ville, se voyant abandonnés des leurs, furent très-embarrassés. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut de se cacher, à la faveur des ténébres de la nuit; & le jour venu, pour éviter de tomber entre les mains des Athéniens, ils se sauvérent dans l'Aréopage, aux pieds de ces déesses, que l'on appelloit Sévéres. Là, ils furent respectés; & ils s'en retournérent sains & saufs dans leur païs.

APHIDNE, *Aphidna*, Ἀφίδνα, (*c*) ville, ou bourg de l'Attique, près d'Athènes. On lit Aphidnes dans Plutarque. Il y a lieu de présumer que cette ville prit le nom d'Aphidnus, qui en étoit gouverneur du tems de Thésée. Ce Prince & Pirithoüs étant allés ensemble à Sparte, enlevérent Héléne, sœur de Castor & de Pollux, qui dansoit à une fête dans le temple de Diane, surnommée Orthia. Ceux qu'on envoya après eux, se contentérent de les poursuivre jusqu'à Tégée, & n'allérent pas plus loin. Ces ravisseurs se voyant en sûreté, après avoir traversé le Péloponnèse, tirérent cette Princesse au sort, & convinrent que celui qui l'auroit, aideroit son compagnon à en enlever une autre. Le sort favorisa Thésée, qui, en attendant, qu'Héléne fût en âge, la mena à Aphidnes, où il fit venir Æthra, sa mere, afin qu'elle en eût soin, & la confia à Aphidnus, maître de cette place, qui étoit son ami. Après lui avoir recommandé le secret, il ne songea qu'à accomplir l'engagement, qu'il avoit pris avec Pirithoüs.

Cependant, Castor & Pollux, étant entrés en armes dans l'Attique, demandérent qu'on leur rendît Héléne, leur sœur. Les Athéniens répondirent qu'ils ne sçavoient où l'on l'avoit mise. Les

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 401.

(*b*) Pauf. pag. 447, 448.

(*c*) Strab. pag. 362, 396. Pauf. pag. 30, 195. Plut. Tom. I. pag. 15.

Tyndarides prenant cette réponse pour une défaite, ne songeoient plus qu'à se venger, & alloient commencer la guerre, lorsqu'Académus, qui avoit sçu, je ne sçai comment, le lieu, où on l'avoit cachée, leur découvrit qu'elle étoit à Aphidnes. Ils allérent attaquer cette Ville, la prirent d'assaut & la raserent. Castor & Pollux, pour récompenser Académus, lui firent beaucoup d'honneurs pendant sa vie.

APHIDNUS, *Aphidnus*, (a) Ἄφιδνος, gouverneur de la ville d'Aphidne, & ami de Thésée. Ce fut à lui que ce Prince confia Héléne, lorsqu'il la mena à Aphidne, pour l'y mettre en sûreté. C'est ce qui causa la ruine de cette Ville, comme on peut le voir dans l'article qui précéde; mais, cela n'empêcha pas Aphidnus d'adopter depuis Castor & Pollux, qui en avoient été les destructeurs; & cela, afin que, par cette adoption, ils pussent être reçus dans la confrérie des grands mystères à Athènes. Apparemment qu'il avoit oublié en ce moment le malheur de sa patrie, ou plutôt il faut dire qu'il se vainquit lui-même, en imposant silence au ressentiment.

APHIDNUS, *Aphidnus*, (b) Ἄφιδνος, Troyen, qui fut tué par Turnus; plusieurs de ses compagnons eurent, en ce moment, le même sort.

APHLYSTIUS, *Aphlystius*, l'une des épithétes, données à Jupiter.

APHOBE, *Aphobus*, Ἄφοβος. Démosthène prononça un discours contre cet Aphobe.

APHOBÉTE, *Aphobetus*, (c) Ἀφόβητος, frere de l'orateur Eschine.

APHRA, *Aphra*, ou *Éphron*, *Éphron*. C'est la même ville qu'Aphara. *Voyez* Aphara.

APHRACTES, *Aphractæ*, (d) nom qu'on donnoit aux vaisseaux longs à un rang de rames, qui servoient pour la guerre. Parmi ces navires, quelques-uns avoient cinquante rames, & d'autres davantage; ensorte que la moitié de ces rames étoit d'un côté, & l'autre moitié de l'autre.

Les Grecs appelloient les vaisseaux à cinquante rames πεντηκοντόρους, & ceux à cent ἑκατοντόρους. On les nommoit des vaisseaux longs. Ils tenoient le milieu entre les vaisseaux legers, qui étoient plus petits, & les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, qui étoient plus grands. Polybe distingue ces trois sortes de vaisseaux, & les met par ordre, à raison de leur grandeur : » Ils » préparoient, dit-il, le reste des » autres vaisseaux, les triremes, » ou les vaisseaux à trois rangs de » rames, les vaisseaux à cinquan- » te rames, & les plus grands » d'entre les vaisseaux legers. « Cela n'étoit pourtant pas toujours de même. Nous lisons, en effet, dans Diodore de Sicile, qu'on trouva écrit, dans les mémoires d'Alexandre le Grand, que pour

(a) Plut. Tom. I. pag. 15, 16.
(b) Virg. Æneid. L. IX. v. 702.
(c) Æsch. Orat. de Fals. Legat. p. 419.
(d) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 221, 222, 240, 245.

aller faire la guerre aux Carthaginois, & aux autres peuples, qui habitoient les côtes de l'Afrique & de l'Espagne, il falloit faire mille vaisseaux longs, plus grands que des triremes, ou des vaisseaux à trois rangs de rames, l'un sur l'autre. Mais, ce passage se peut fort bien entendre autrement. Quand il dit : *plus grands que des triremes*, peut-être veut-il faire entendre qu'il falloit des vaisseaux à quatre & à cinq rangs de rames, & même à un plus grand nombre. Cette manière d'expliquer paroît meilleure que l'autre.

Ces navires longs à un rang de rames, s'appelloient Aphractes, parce qu'ils n'étoient pas couverts, & n'avoient point de pont. On les distinguoit par-là des cataphractes, qui avoient des ponts. Ils avoient seulement, vers la proue & vers la pouppe, de petits planchers, où l'on se tenoit pour combattre ; cependant, ils n'étoient pas tous de même. Il y en avoit, qui étoient couverts & qui avoient un pont. Ils avoient à leurs proues de ces avances, qu'on appelloit *rostra*. Tite-Live dit que Cn. Octavius étant parti de Sicile avec deux cens vaisseaux de charge, & trente vaisseaux longs, sa navigation ne fut pas toujours également heureuse ; que lorsqu'il fut arrivé, presqu'à la vue de l'Afrique, ayant toujours un bon vent, il eut d'abord une bonasse ; que le vent s'étant ensuite tourné, sa navigation fut troublée, ses vaisseaux dispersés d'un côté & d'autre ; & qu'avec ses vaisseaux, armés d'éperons, il eut bien de la peine, à force de rames, à se défendre contre les flots & la tempête. Il appelle ici armés d'éperons les mêmes vaisseaux, qu'il avoit appellés auparavant des vaisseaux longs. Il dit en un autre endroit, qu'il y avoit des vaisseaux ouverts ; c'est-à-dire, des vaisseaux sans ponts, qui avoient des éperons.

APHRODISIE, *Aphrodisias*, *Aphrodisium*, Ἀφροδισιάς, Ἀφροδίσιον. Ce nom, qui veut dire *consacré à Vénus*, a été commun à plusieurs lieux.

APHRODISIE, *Aphrodisia*, Ἀφροδισιάς, (*a*) ville de Cilicie, que Ptolémée met dans la Cétide. Tite-Live raconte, sous l'an 197 avant J. C., qu'Antiochus, roi de Syrie, s'en étoit rendu maître, ainsi que de plusieurs autres. Ce devoit être une Ville maritime, bien fortifiée. On croit que c'est aujourd'hui Théodoro, dans la Turquie d'Asie.

APHRODISIE, *Aphrodisias*, Ἀφροδισιάς, (*b*) nom d'une ville, dont Tite-Live dit qu'Antiochus s'empara, l'an de Rome 562. Elle étoit située dans l'Asie mineure.

M. Crévier, dans une de ses notes sur notre Historien, dit que le nom d'Aphrodisie & ceux de quelques autres Villes, qui sont nommées au même endroit, sont ou inconnus, ou soupçonnés d'a-

(*a*) Ptolem. L. V. c. 8. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 20.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 21.

voir été corrompus. Pour moi, je croirois plutôt que c'est quelqu'une des Villes, dont il est parlé ci-après.

APHRODISIE, *Aphrodisias*, Ἀφροδίσιας; (*a*) ville de la Carie, vers les frontières du païs, du côté de la Lydie & de la Phrygie, suivant la carte de l'Asie mineure par M. d'Anville. Il y avoit, au rapport de Pausanias, un puits dont l'eau étoit salée, ce qui ne doit pas paroître bien merveilleux; car, selon cet Auteur, on en trouvoit de semblables, en plusieurs endroits. Ptolémée met cette Ville entre celles de Nysse & de Tralle.

Suivant Pline, Aphrodisie étoit une ville libre, aussi-bien que beaucoup d'autres du canton; c'est-à-dire, que les habitans se gouvernoient par des Magistrats, pris d'entr'eux.

C'est la même que les Notices épiscopales attribuent à la province de Carie, dont elle fut la Métropole. Du moins, est-elle ainsi qualifiée dans les actes des Conciles. Entre ses Évêques, on compte Ammonius, qui souscrivit au premier concile de Nicée; Cyrus, qui souscrivit à celui d'Éphèse; & Critonien, qui souscrivit à celui de Chalcédoine.

APHRODISIE [le Promontoire d'], *Promontorium Aphrodisium.* (*b*) Il est fait mention de ce promontoire dans Pomponius Méla, qui le place sur le golfe de Thymnie dans la Carie. Pline en parle aussi; il l'appelle *Promontorium Aphrodisias.* Il est vraisemblable qu'il y avoit là quelque ville du nom d'Aphrodisie, qui fit ainsi nommer ce promontoire; & dans ce cas, il y auroit eu deux villes du nom d'Aphrodisie dans la province de Carie; car, ce qu'on dit de celle, dont il s'agit dans l'article précédent, ne sçauroit convenir à la ville, ou au promontoire d'Aphrodisie.

APHRODISIE, *Aphrodisia*, Ἀφροδίσιας, (*c*) ville de l'Asie mineure dans la Phrygie, selon Strabon. Ce Géographe la nomme la première après celles d'Apamée & de Laodicée, qui étoient les plus grandes du païs. Aphrodisie étoit située non loin de ces deux Villes.

APHRODISIE [le Païs d'], *Regio Aphrodisias.* (*d*) Pline fait mention de ce païs, qu'il met dans l'Éolide, contrée maritime de l'Asie mineure. Selon ce Géographe, ce païs s'appelloit auparavant *Politice Orgas.* Il est à croire que le nom d'Aphrodisie lui vint de quelque ville de ce nom, qui se trouvoit dans le païs.

APHRODISIE, *Aphrodisium*, Ἀφροδίσιον, (*e*) ville de l'isle de Chypre, au nord de cette isle, selon Ptolémée. Elle étoit, au rapport de Strabon, située dans un endroit, où l'isle est fort étroite, & éloignée de Salamis de soixante-dix stades. On dit que cette

(*a*) Pauf. pag. 47. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. L. I. c. de Car. Plin. L. V. c. 29. Cart. de l'Asie min. par M. d'Anv.

(*b*) Pomp. Mel. L. I. c. de Car. Plin. L. V. c. 28.

(*c*) Strab. pag. 576.

(*d*) Plin. L. V. c. 30.

(*e*) Strab. p. 682. Ptolem. L. V. c. 14.

Ville subsiste encore, & qu'elle se nomme Thou, ou Achotou.

APHRODISIE [la Colonie d'], *Colonia Aphrodisium*, (*a*) Κολώνια Ἀφροδίσιον. C'étoit une ville d'Afrique, dont parle Ptolémée. On la voyoit sur la mer au nord d'Hippone la royale. Cette Ville a été ruinée.

APHRODISIE, *Aphrodisium*, Ἀφροδίσιον, (*b*) autre ville d'Afrique, différente de la précédente. Elle étoit à l'orient d'Adrumète. On la nomme aujourd'hui, selon certains, Machométa.

APHRODISIE, *Aphrodisias*, Ἀφροδισιας, (*c*) ville de Thrace, au témoignage de Ptolémée. Cet Auteur la nomme entre les villes de Dyme & de Cypselle. Pline parle aussi de cette Ville. Elle appartenoit, selon lui, aux Scythes Arotères; c'est-à-dire, Laboureurs. Ces peuples habitoient la partie de la Thrace, qui commençoit au Pont-Euxin, à l'endroit où sont les bouches de l'Ister, autrement Danube. Ce doit être la même qu'Étienne de Byzance met dans la Scythie.

APHRODISIE, *Aphrodisium*, Ἀφροδίσιον, (*d*) ville d'Italie dans le Latium. Certains veulent que ce ne fût autre chose qu'un temple, consacré à Vénus. Mais, soit que ç'ait été une ville, ou un temple, il n'en restoit plus que des ruines, du tems de Pline. Cluvier conjecture que ce lieu étoit à peu près ce qu'on nomme à présent Ste Anastasie à environ quatre milles d'Ardée.

APHRODISIE, *Aphrodisias*, Ἀφροδισιας, (*e*) isle située sur les côtes d'Espagne. Éphore & Philistis l'appelloient Érythie; Timée & Silène, Aphrodisie; & ceux du païs, isle de Junon. Elle étoit peu éloignée de l'isle de Gades. Pline dit qu'il y avoit eu une ville, qu'il appelle Gadium. On dit que cette Isle n'est plus, ayant été engloutie dans les eaux de la mer. Il s'en trouve cependant, qui lui donnent pour nom moderne *isla de Léon*; ce qui en suppose l'existence actuelle.

APHRODISIE, *Aphrodisias*, Ἀφροδισιας. (*f*) autre isle du golfe Persique sur les côtes de Carmanie. Elle étoit habitée, au rapport de Pline, & on dit que les habitans la nommoient Catée.

APHRODISIE, *Aphrodisium*, Ἀφροδίσιον, (*g*) fleuve du païs de Pyrrhée dans la Thessalie. Pline dit de ce fleuve, qu'il avoit la vertu de rendre les femmes stériles.

APHRODISIE, *Aphrodisias*, Ἀφροδισιας (*h*) ville de la Laconie, qui fut fondée par Énée, lorsque la tempête l'obligea de relâcher à la baye de Boée. Boéus, l'un des fils d'Hercule, ayant fondé une ville sur cette baye, y envoya, pour la peupler, une colonie tirée d'Aphrodisie & de

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 3.
(*b*) Ptolem. L. IV. c. 3.
(*c*) Ptolem. L. III. c. 11. Plin. L. IV. c. 11.
(*d*) Plin. L. III. c. 5. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital.
(*e*) Plin. L. IV. c. 22.
(*f*) Plin. L. VI. c. 25.
(*g*) Plin. L. XXXI. c. 2.
(*h*) Pauf. pag. 206.

deux autres villes des environs.

APHRODISIE, *Aphrodisium*, Ἀφροδίσιον, (a) ville ou bourg d'Arcadie. Dans cette Province, il y avoit une forêt de même nom, qui étoit située auprès du village, appellé Trophéa.

APHRODISIES, *Aphrodisia*, Ἀφροδίσια, (b) fêtes de Vénus, établies dans la plûpart des villes Grecques. Les plus célebres se faisoient dans l'isle de Chypre.

Le Scholiaste de Pindare dit qu'elles y avoient été instituées par Cinyras, dans la famille duquel on choisissoit les prêtres de la Déesse. C'étoit durant cette fête que l'on pouvoit se faire initier aux mystères de Vénus. Ceux que l'on y admettoit, offroient une piéce de monnoie à Vénus courtisanne, qui, pour les récompenser, leur rendoit une mesure de sel, & une figure impudique, appellée Phalle.

A Corinthe, les honnêtes femmes & les courtisannes célébroient séparément les Aphrodisies.

APHRODISIUS, *Aphrodisius*, grand-prêtre du temple d'Hermopolis. Il est regardé comme le premier après les Mages, qui ait cru que J. C. étoit Dieu, & qui l'ait adoré. Il étoit aussi préfet de l'Égypte, & empêcha, à ce qu'on dit, que ceux du païs ne tuassent le Sauveur, lorsqu'à l'entrée de ce Messie, de sa Mere & de saint Joseph, ils virent toutes leurs idoles renversées.

Ce prodige fit comprendre à Aphrodisius, que ce petit enfant, qui étoit entre les bras de cette jeune femme Juive, devoit être Dieu, qu'il n'auroit pas eu, sans cela, le pouvoir de mettre par terre leurs divinités, qui lui faisoient place, comme à leur Souverain. Il rendit tous les services qu'il put à cette sainte Famille, tant qu'elle demeura dans le païs, & fut sensiblement touché de son départ. Quand il apprit que J. C. faisoit tant de miracles, il renonça à l'idolâtrie, quitta sa préfecture, l'alla trouver en Judée, se mit à sa suite, & ne l'abandonna jamais, quoiqu'il le vît mourir avec tant d'ignominie. Il suivit depuis l'Apôtre S. Pierre, & s'en alla avec lui à Rome, d'où il l'envoya, dit-on, dans les Gaules, pour y jetter les premières semences de l'Évangile. La ville de Béziers eut assez d'attraits, pour l'y faire arrêter. Il en convertit presque tous les habitans par ses prédications, & les confirma dans la Foi, qu'il leur avoit prêchée, par le sang qu'il répandit le 22 de mars, l'an de J. C. 70, dans le tems que Tite détruisit Jérusalem. Aphrodisius étoit alors âgé de 102 ans.

APHRODITE, *Aphrodite*, (c) nom que les Grecs donnoient

(a) Pauf. pag. 493, 527.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 210. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 522.

(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 165. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 117, 168, 195. Tom. II. pag. 418. Tom. IV. p. 58. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 106. Tom. VII. p. 31. & suiv. Tom. XXI. p. 363, 364.

à Vénus. Ce fut de Cythère, que le culte de cette Déesse passa dans la Gréce; & comme ceux qui l'y avoient porté, étoient venus par mer, les Grecs, qui cherchoient à mettre du merveilleux par tout, dirent qu'elle étoit sortie de la mer, & lui donnérent le nom d'Aphrodite; mot qui veut dire *écume*, comme si elle fût née de l'écume de la mer.

Aristote donne une autre origine au mot *Aphrodite*; & Didyme croit qu'on la nomma ainsi à cause de sa molesse; mais, celle qu'on vient de rapporter, est la plus naturelle, & est la même, selon Plutarque, que l'épithéte de *Saligena*, qui fut donnée à Vénus, sortie de la mer, dont l'eau est salée.

Cuper rapporte, d'après Combéfix & Banduri, que, dans la grande place de Constantinople, étoit un grand éléphant, qui fut abattu par un tremblement de terre; comme on vouloit le relever, on trouva dans un des pieds de derrière, qui s'étoit rompu, deux squelettes humains tout entiers, avec une lame, où étoit gravée cette inscription : ΑΦΟΔΙΤΗΣ ΠΑΡΘΕΝΟΥ ΙΕΡΑΟΣ ΟΥΔΕ ΘΑΝΟΥΣΑ ΖΩΡΙΧΟΜΑΙ. *Hiéraüs, toute morte qu'elle est, n'est pas séparée de la jeune Aphrodite.*

APHROGÉDA, terme qui se prenoit pour du lait battu tout-à-fait en écume. C'étoit une médecine de l'ordonnance de Galien.

Il y en a qui croyent que c'est plutôt *Aphrogala*, composé de ἀφρὸς, écume, & γάλα, *lac*, du lait; c'est-à-dire, écume de lait, préparation inconnue. Peut-être est-ce la crême, peut-être est-ce l'*oxygala* des Romains, qu'ils regardoient comme un reméde excellent contre les chaleurs excessives d'estomac, & un très-bon aliment.

APHSÈS, *Aphses*, Α'φεσης, (a) chef de la dix-huitième famille sacerdotale, d'entre les vingt-quatre, que David choisit pour servir au temple.

APHSI, (b) rabbin qui étoit fils d'Éléazar, & qui avoit reçu de Jéhuda le Babylonien, la massore, ou tradition sur la manière d'apposer les voyelles.

APHTHITE, *Aphthites*, (c) Α'φθίτης, province d'Égypte. C'étoit l'une de celles, qui étoient occupées par les Calasires, peuples, qui, selon Hérodote, faisoient profession de la guerre, ainsi que les Hermotybies.

APHTHONE, *Aphthonius*, (d) rhéteur Grec. Il vivoit sur la fin du second siécle de l'Église, ou au commencement du troisième. Au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique, que pour ceux qui sont déjà avancés dans la connoissance & dans l'usage de cet art, afin de les y perfectionner, Aphthone, au contraire, n'a écrit que pour les en-

(a) Paral. L. I. c. 24. v. 15.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 502.
(c) Herod. L. II. c. 166.
(d) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 52, 53. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 45, 52.

ſans, & ne donne des préceptes que ſur les compoſitions, qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence.

La Rhétorique d'Aphthone à été traduite en Latin. La meilleure édition, qu'on en ait, eſt celle d'Amſterdam, *in-12*, 1645, chez les Elzevirs, ſous ce titre: *Aphthonii progymnaſmata, partim à Rodolpho Agricola, partim à Joanne-Maria Catanæo latinitate donata, cum ſcholiis R. Lorichii.*

APHUTHÉENS, *Aphuthei*, (*a*) peuples du nombre de ceux, qui deſcendoient de Sobal, pere de Cariathiarim.

APHYE, petit poiſſon de mer que les Anciens ont ainſi nommé, parce qu'on croyoit qu'il n'étoit pas engendré, comme les autres poiſſons, mais qu'il étoit produit par une terre limoneuſe.

APHYTE, *Aphytis*, Α'φυτις, (*b*) ville de Pallène en Thrace, qui étoit ſituée dans une preſqu'iſle, à l'entrée du golfe Toronaïque. Il y avoit, dans cette Ville, un temple célebre de Jupiter Ammon. C'eſt pourquoi certains Auteurs, ſelon Plutarque, écrivent que, lorſque Lyſandre aſſiégeoit la ville des Aphytéens, Ammon lui apparut véritablement en ſonge; qu'il abandonna le ſiége, comme par l'ordre de Jupiter; qu'en partant, il avertit les Aphytéens de lui faire des ſacrifices, pour lui marquer leur reconnoiſſance, & que, par la même raiſon, il ſe hâtoit d'aller en Libye, pour appaiſer auſſi ce dieu.

On lit dans le texte de Plutarque Aphygéens, au lieu d'Aphytéens.

APHYTÉENS, *Aphytæi*, Α'φυτάιοι, peuples ainſi appellés de la ville d'Aphyte. Ils avoient, pour Jupiter Ammon, autant de vénération que les Libyens. *Voyez* Aphyte.

APICATA, *Apicata*, (*c*) avoit épouſé Séjan, confident de l'empereur Tibère. Ce courtiſan la répudia, après en avoir eu trois enfans. Ce fut pour ôter tout ſujet de mécontentement à ſa maîtreſſe; c'eſt-à-dire, à Livie, femme de Druſus, qu'il avoit corrompue.

Séjan fut depuis mis à mort, à cauſe de ſes projets ambitieux, & toute ſa famille périt avec lui. Cependant, Apicata ne fut point condamnée par le Sénat; mais, la mort de ſes enfans & la vue de leurs corps expoſés aux Gémonies, lui cauſérent une douleur ſi cruelle, qu'elle ne put y ſurvivre. Elle ſe tua elle-même, après avoir dreſſé & envoyé à Tibère un mémoire, où elle lui développoit la noire & abominable intrigue, qui lui avoit enlevé par le poiſon ſon fils Druſus. Apicata mourut, vers l'an de J. C. 31.

APICIUS, *Apicius*, (*d*) fa-

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 53.

(*b*) Strab. pag. 330. Plut. Tom. I. p. 444. Herod. L. VII. c. 123. Pauſ. p. 195.

(*c*) Tacit. Annal. L. IV. c. 3, 11. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 523, 524, 561.

(*d*) Juven. Satyr. 4. v. 23. Satyr. 11. v. 3. Tacit. Annal. L. IV. c. 1. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 457, 458, 521. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 346, 351.

meux gourmand du têms d'Auguste & de Tibère. Ce dernier ayant acheté un poisson fort estimé chez les Romains, & qui pesoit quatre livres & demie, l'envoya vendre au marché, & dit à ceux qui l'environnoient : *Je suis le plus trompé du monde, si ce n'est ou Apicius, ou P. Octavius, qui achete ce poisson.* Sa prédiction fut vérifiée au de-là de ses espérances. Apicius & Octavius mirent l'enchere l'un sur l'autre ; & le poisson resta au dernier, moyennant la somme de cinq mille sesterces ; c'est-à-dire, six cens cinquante livres de notre monnoie. Ce fut un grand triomphe pour Octavius de servir sur sa table un poisson que l'Empeur avoit vendu, & qu'Apicius même n'avoit pas acheté.

On est étonné qu'Apicius ait succombé dans cette noble dispute. Peut-être sa grande pénétration dans la science des bons morceaux, lui fit-elle découvrir quelque leger défaut, dans le poisson qu'il céda. Peut-être commençoit-il à être mal dans ses affaires, & pressé par ses créanciers ; car, il se ruina par ses débauches, puisque, né avec un très-grand bien, il mangea cent millions de sesterces [douze millions cinq cens mille livres]. Tourmenté par les assignations, qui fondoient sur lui de toutes parts, il voulut compter avec lui-même ; & il trouva, par son calcul, qu'après qu'il auroit payé ses dettes, il ne lui resteroit plus que dix millions de sesterces [douze cens cinquante mille livres]. Il crut que c'étoit être réduit à mourir de faim, & il aima mieux mourir par le poison.

On attribue à Apicius l'invention des gâteaux, appellés de son nom. Cet illustre gourmand, pour qui Séjan, dès sa jeunesse, avoit eu de criminelles complaisances, tint à Rome une école publique de gourmandise, & composa un traité, dans lequel il enseignoit la manière d'aiguiser l'appétit.

Sénéque, dans son traité de la vie heureuse, voulant faire le portrait d'un homme sensuel : » Vous » voyez, dit-il, un Apicius, cou» ché sur son lit, contemplant la » magnificence de sa table, satis» faisant son ouïe des concerts les » plus harmonieux, sa vue des » spectacles les plus charmans, » son odorat des parfums les plus » exquis, & son palais des vian» des les plus délicates. «

Il y a eu un autre Apicius, aussi très-fameux par sa gourmandise, qui vécut sous Trajan. Il se piquoit d'avoir un secret admirable pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur, & en effet, il en régala l'Empereur dans le païs des Parthes à plusieurs journées de la mer.

On a cru qu'il y eut un Apicius plus ancien, que ces deux célebres débauchés, parce qu'Athénée dit que ce fut un homme de ce nom, qui fit exiler Rutilius, auteur d'une histoire Romaine ; mais, ce Grammairien n'a voulu parler que de celui, qui vivoit du tems de Tibère ; & il s'est trompé en cet endroit, en prenant le Rutilius, que ce gourmand perdit, pour l'Historien, qui vivoit longtems auparavant.

APIDANUS, *Apidanus*, (a) Ἀπίδανος, fleuve de Gréce dans la Theſſalie. Sa ſource étoit au mont Pinde, ſuivant la carte de la Gréce par M. d'Anville. De-là paſſant au travers du païs des Dolopes, après avoir reçu le Phœnix, il ſe joignoit à l'Énipée, au-deſſous de Pharſale, & enſuite au Pénée.

L'Apidanus eſt appellé *Senex*, ou *Vieux* dans Ovide. On croit que c'eſt parce que ce fleuve couloit avec une extrême lenteur, avant que d'être réuni à l'Énipée. Aujourd'hui c'eſt l'Épideno.

APIDIUS MÉRULA, *Apidius Merula*. *Voyez* Mérula.

APIE, *Apia*, Ἀπία, (b) nom qui fut donné par Apis, arrière-petit-fils d'Égialée, premier roi de Sicyone, à tout le païs renfermé dans l'iſthme de Corinthe. C'eſt Pauſanias qui l'aſſure ainſi. Pline étend davantage le païs, nommé Apie; car, ſelon lui, ce fut tout le Péloponnèſe, qui porta d'abord le nom d'Apie.

APIE, *Apia*, Ἄπις, (c) ville d'Égypte, vers les frontières de la Libye, ſelon Hérodote. Il vaudroit mieux lire Apis, qu'Apia, d'où eſt formé Apie. Cela ſeroit bien plus conforme au texte de cet Auteur.

Les habitans de cette Ville & ceux de Marée, autre ville du païs, s'étant imaginés qu'ils étoient Libyens, & non pas Égyptiens, & ayant commencé, en conſéquence, à ſe dégoûter de leurs cérémonies, ne voulurent plus s'abſtenir de ſacrifier des vaches, & envoyérent au temple de Jupiter Ammon, pour aſſurer qu'ils n'avoient rien de commun avec les Égyptiens; qu'ils habitoient hors de la province du Delta; qu'ils ne parloient pas la même langue, & qu'ils demandoient donc qu'il leur fût permis de manger de toutes choſes. Mais, le dieu ne leur donna point cette permiſſion, & leur répondit que l'Égypte comprenoit tout le païs, qui étoit arroſé par le Nil, & que tous ceux, qui buvoient de ſes eaux, au-deſſus de la ville d'Éléphantine, étoient Égyptiens.

APIE, *Apia*, Ἀπία, (d) nom d'une divinité, qui étoit adorée chez les Scythes. C'étoit, au reſte, la Terre, qu'ils adoroient ſous ce nom.

APINIUS TIRON, *Apinius Tiro*. *Voyez* Tiron.

APIOLE, *Apiola*, (e) ville conſidérable dans le païs des Latins. Les habitans de cette Ville, ſuivant une façon de penſer, qui paroît n'avoir été que trop commune de leur tems, ne ſe croyoient obligés à garder les traités, qu'ils avoient faits avec les Romains, que tant que vivoit le Prince, avec lequel ils les avoient conclus. Sur ce principe, à la première nouvelle de la mort d'Ancus, ils entrérent ſur les terres des Romains, & en emportérent un gros butin.

Comme il y avoit beaucoup d'apparence, que pluſieurs autres

(a) Strab. pag 356, 432. Carte de la Gréce par M. d'Anvill.

(b) Pauſ. p. 94. Plin. L. IV. c. 4.

(c) Herod. L. II. c. 18.

(d) Herod. L. IV. c. 59.

(e) Plin. L. III. c. 5.

Villes ne manqueroient pas d'imiter leur conduite, si elle demeuroit impunie; Tarquin résolut de châtier cette insolence avec la dernière sévérité. Il leva une armée, entra dans leur païs, & le ravagea à son tour. Les Apiolains ayant enfin reçu quelques troupes auxiliaires des autres villes Latines, prirent le parti de hazarder une bataille, mais ils furent défaits. Ils en hazardérent ensuite une seconde, & n'y ayant pas eu un meilleur succès que dans la première, ils furent contraints de se retirer dans une Ville, où Tarquin les assiégea. Il pressa le siége avec une vigueur extraordinaire. Comme les forces des Romains étoient beaucoup plus nombreuses, que celles de la Ville, elles donnoient des assauts continuels; & roulant tour à tour, elles avoient le tems de se reposer, tandis que les assiégés n'avoient aucun relâche, ni jour, ni nuit, étant obligés de combattre sans cesse pour repousser les assiégeans.

La Ville fut emportée d'assaut, & la plûpart des Apiolains périrent dans les combats. Quelques autres, mais en petit nombre, rendirent les armes, & on leur laissa la vie; mais, on les mena tous à Rome avec leurs femmes & leurs enfans, & ils furent réduits en servitude, ou vendus. La Ville fut mise au pillage, puis réduite en cendres, & on en rasa les murailles jusqu'aux fondemens. Tarquin, en punissant ces peuples avec tant de sévérité, de même que dans la suite, il punit en pareil cas ceux de Cornicule, agissoit plutôt comme un juge, qui exécute une sentence contre des traîtres & des rebelles opiniâtres, que comme un Prince engagé dans une guerre contre un ennemi, qui a de l'honneur, & qui se conduit selon les régles; & quelque dur que paroisse le traitement qu'il leur fit, on ne peut pas dire, selon un Ancien, qu'il fût injuste. La conduite différente qu'il tint à l'égard des Crustumériens & d'autres peuples, dont le crime étoit le même, mais dont la soumission le désarma, fait assez voir que la cruauté n'avoit point eu de part à la punition exemplaire des Apiolains & des Corniculains.

Dans Pline, on lit Apioles en puriel.

APION [PTOLÉMÉE], (a) *Ptolemæus.Apio*, roi de Cyrène. Ce Prince, en mourant, vers l'an 96 avant J. C., légua des terres avec son Royaume, au peuple Romain. Sous l'empire de Néron, on envoya Acilius Strabon, pour décider quelques contestations, qui s'étoient élevées au sujet de ces terres.

APION, *Apion*, Ἀπίων, (b) fils de Plistonicus, naquit à Oasis à l'extrêmité de l'Égypte, sur la fin du régne d'Auguste. Héliconius, cité par Suidas, le dit Crétois. Quoiqu'il en soit, ayant obtenu

(a) Tacit. Annal. L. XIV. c. 18. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 231.

(b) Suid. Tom. I. pag. 355, 356. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 248, 349. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 64, 74. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XVII. pag. 13.

le droit de bourgeoisie à Alexandrie, il se fit passer pour Alexandrin; il étoit Grammairien de profession, comme on appelloit alors ceux, qui étoient habiles dans les Lettres humaines, & dans la science de l'Antiquité. Il fut mis à la tête des députés que ceux d'Alexandrie envoyérent à Rome vers Caius, contre les Juifs de la même Ville. Il avoit été élevé par Didyme, célebre grammairien d'Alexandrie. Il avoit aussi reçu les leçons d'Euphranor, qui avoit, en ce tems-là, plus de cent ans. Selon Héliconius, il avoit encore reçu celles d'Apollonius Archibius.

Apion enseigna à Rome sous Tibère & Claude. Il succéda au grammairien Théon, & vécut du tems de Denys d'Halicarnasse. Son assiduité à l'étude lui fit donner le surnom de Mochthe. C'étoit en effet un homme de grande littérature, & qui possédoit parfaitement l'histoire Grecque, mais fort plein de lui-même, & entêté de son mérite.

Ce qu'on cite de lui, c'est son histoire d'Égypte, où il renfermoit presque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce païs si fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre ouvrage, où il avoit ramassé contr'eux toutes sortes de calomnies. L'histoire d'un esclave, nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion, qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu ensuite par le même lion, à la vue de toute la ville de Rome, lorsqu'il étoit exposé aux bêtes, doit être arrivée, vers le tems dont nous parlons, puisqu'Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, assuroit qu'il l'avoit vue de ses yeux. *Voyez* Androcle.

Il y a eu un préteur, ou gouverneur d'Hypéga, ville de Lydie en Asie, qui s'appelloit Élius Apion. Il étoit aussi Asiarque.

APIS, *Apis*, Ἆπις, ville d'Égypte. Ce devoit être la même qu'Apie. *Voyez* Apie.

APIS, *Apis*, Ἆπις, (a) Dieu fameux chez les Égyptiens. Il est nommé vulgairement le bœuf, ou le taureau Apis. Les Grecs l'appelloient Epaphus, & il étoit, selon Porphyre, consacré au soleil & à la lune. D'autres croient qu'il étoit l'image du taureau, l'un des signes célestes.

Ce n'étoit point une idole de pierre ou de marbre, mais un taureau véritable & vivant, que les prêtres Égyptiens cherchoient & reconnoissoient à certaines marques, qui, selon leurs principes, indiquoient sa divinité. Ils disoient qu'il étoit né d'une vache, qui avoit conçu de la foudre.

I. Les anciens Auteurs ne conviennent pas des marques, requi-

(a) Pauf. pag. 440, 441. Diod. Sicul. p. 13, 53. *& seq.* Herod. L. II. c. 153. L. III. c. 27. *& seq.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 306. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 116. Tom. II. pag. 330. *& suiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. I. pag. 26, 42. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 89. Tom. V. pag. 81, 97. Tom. IX. pag. 21. *& suiv.* Tom. XIV. pag. pag. 11. *& suiv.*

quiſes pour connoître le vrai Apis. Voici celles que rapporte Hérodote. Il devoit être tout noir, avoir ſur le front un quarré de couleur blanche, ſur le derrière la figure d'une aigle, ſur la langue celle d'un eſcarbot, & les poils de la queue devoient être doubles. Élien lui donne juſqu'à vingt-neuf indications différentes. Strabon le décrit à peu près comme Hérodote, noir & avec une marque blanche ſur le front; & il ajoûte qu'il étoit d'ailleurs tacheté de diverſes couleurs; ce qui revient aſſez à ce que dit Lucien, qu'il étoit bigarré. Élien dit auſſi qu'on le prenoit pour Orus, qui étoit pourtant ſon fils; mais, les Égyptiens varioient tant dans leurs opinions, qu'il ne ſeroit pas étonnant que pluſieurs euſſent pris le fils pour le pere.

Diodore de Sicile parlant du culte d'Apis chez les Égyptiens, dit que, ſelon eux, l'ame d'Oſiris réſide dans ce taureau, & qu'elle eſt tranſmiſe à ſes ſucceſſeurs. Il y en a qui ajoûtent qu'Iſis mit les membres d'Oſiris, découpés par Typhon, dans une vache de bois, couverte de toile, & que c'eſt delà que vient le nom de Buſiris. Pline lui donne au côté droit une marque blanche en forme de croiſſant. Il prétend auſſi qu'il avoit ſous la langue un nœud qu'on appelloit *cantharus*, ou eſcarbot. Pomponius Méla dit qu'il étoit noir, & qu'il avoit la queue & la langue différentes des autres bœufs.

II. C'étoit à ces marques extérieures qu'on le reconnoiſſoit. La géniſſe qui l'avoit porté, n'étoit plus livrée au taureau. Apparemment que l'ordre en venoit de la part des Prêtres deſtinés au ſervice d'Apis, après que, ſur l'avertiſſement qu'ils avoient eu de ſa naiſſance, ils avoient envoyé pour obſerver s'il avoit toutes les qualités requiſes. C'étoit cette notion venue aux Prêtres, qui régloit la durée des années de la vie du taureau ſacré. Alors, il étoit étouffé dans la fontaine deſtinée à l'uſage des Prêtres. Après ſa mort, ou violente, ou naturelle, les Prêtres ſe mettoient en deuil, & ſe raſoient la tête juſqu'à ce qu'ils en euſſent rencontré un, tel qu'il le falloit; ce qui n'étoit jamais de longue attente, après ce que nous venons de dire. Le peuple prenoit auſſi le deuil.

Après la découverte du Succeſſeur, les Prêtres l'amenoient d'abord dans la ville du Nil, où ils le nourriſſoient pendant quarante jours. Les femmes ſeules avoient la liberté de le voir pendant ce tems-là, & ſe préſentoient devant lui, dans un état fort indécent. Ce tems écoulé, elles ne pouvoient plus le voir. Pendant cette quarantaine, on préparoit un batteau, dans lequel étoit une niche dorée, pour lui ſervir de retraire pendant le trajet. De-là, on le conduiſoit à Memphis, dans le bois conſacré à Vulcain. Le palais, où il étoit enfermé dans cette Ville, étoit entouré de colomnes & de ſtatues; & les colomnes étoient des coloſſes de douze coudées. Il y avoit deux retraites, où les peuples venoient le conſulter, dont les entrées étoient voiſines. Lorſqu'il entroit dans l'une, tout ſe

préparoit à un heureux événement ; mais, s'il entroit dans l'autre, on ne s'attendoit qu'à des malheurs. Il donnoit ses réponses aux particuliers, en prenant dans leurs mains les nourritures, qui lui étoient présentées. Il refusa celles que lui offrit Germanicus ; & ce Prince mourut peu de tems après.

Pausanias dit que ceux, qui venoient le consulter, brûloient sur le soir de l'encens sur un autel, remplissoient les lampes d'huile, les allumoient, & mettoient sur l'autel, à la droite de la statue, une piéce de la monnoie de cuivre du païs, & approchoient leur bouche de l'oreille du dieu, pour l'interroger sur ce qui les intéressoit ; qu'au sortir de cette enceinte, ils se bouchoient les oreilles, pour ne rien entendre ; jusqu'à ce qu'ils en fussent entièrement dehors ; & que la première chose qu'ils entendoient après cette cérémonie, étoit reçue avec le même respect, que le mérite la réponse d'un Oracle.

Avant cette enceinte, dont nous venons de parler, on trouvoit une espèce de Preau, qui servoit de retraite à la mere d'Apis, tant qu'elle vivoit.

III. Ce taureau étoit ordinairement renfermé, il ne sortoit qu'escorté d'officiers, qui éloignoient la foule, & précédé & accompagné de jeunes enfans, qui chantoient des vers à sa loüange. Il sembloit se connoître & se complaire dans les honneurs qu'on lui rendoit. On lui présentoit une fois l'année une génisse, qui avoit aussi des taches extérieures, qui la caractérisoient pour mériter cet honneur. On dit qu'on la trouvoit le même jour, & qu'elle périssoit le même jour.

On lâchoit quelquefois le bœuf Apis dans un Preau, qui étoit entre la retraite de sa mere & les siennes, pour le faire voir aux étrangers. Le reste du tems, on ne le montroit que par une fenêtre, qui avoit vue sur son enceinte, d'où il ne sortoit que pour peu de tems ; & après une courte promenade, on le faisoit rentrer.

Strabon dit que ce taureau, qui étoit appellé Apis à Memphis, étoit nommé Mnévis à Héliopolis. Dans le Delta, il étoit regardé comme un dieu ; hors du Delta, ce n'étoit plus qu'un animal sacré.

IV. Rien n'étoit épargné aux funérailles du taureau Apis. Du tems de Ptolémée, fils de Lagus, ce taureau mourut de vieillesse à Memphis. Celui qui étoit commis à sa garde & à son entretien, dépensa tout ce qu'il avoit de bien, & emprunta cinquante talens du roi Ptolémée, pour acquitter les frais des obséques, qu'il lui avoit faites.

On remarque qu'il y avoit, près de Memphis, un lieu dans le Nil, auquel la figure avoit fait donner le nom de Phiala. On y jettoit tous les ans, pendant les jours destinés à célebrer la naissance d'Apis, deux bouteilles, une d'or, l'autre d'argent. On observoit que, pendant les sept jours que duroit cette fête, personne n'étoit attaqué par les crocodiles ; mais, que le huitième

jour, après la sixième heure, la férocité revenoit à cet animal, qui étoit en vénération dans une grande partie de l'Égypte.

V. Voilà l'histoire du dieu Apis, dont on trouve assez souvent la figure dans les monumens Égyptiens; mais, on n'y découvre pas toutes ces marques, dont les Auteurs parlent, & dont ils conviennent fort peu entr'eux. Voici la description d'une figure du dieu Apis, qui étoit dans le cabinet de D. Bernard de Montfaucon. Il est bigarré, comme dit Lucien, & a deux bandes sur le corps. Il porte sur sa tête la lune, ou du moins un croissant. Dans une autre figure, qu'avoit le cardinal Carpegna, Isis donne à tetter au bœuf Apis. On sçavoit bien qu'Apis étoit de la troupe d'Isis, & qu'ils alloient de compagnie; mais, on n'avoit pas encore vu Isis donner à tetter au bœuf Apis. Seroit-ce pour marquer qu'Isis, ou la Nature, est la nourrice des animaux?

VI. Quelques Sçavans ont cru que les Égyptiens avoient rendu au patriarche Joseph des honneurs divins, sous la figure d'un veau, ou sous le nom d'Apis. On dit qu'Apis étoit un roi de Memphis, qui nourrit ses sujets pendant le tems d'une grande famine, que le nom d'Apis signifie un bœuf; que cet animal est le symbole de l'Agriculture. On pense que ce roi de Memphis n'est autre chose que Joseph, qui, comme on sçait, sauva l'Égypte pendant les sept années de stérilité. Le patriarche Jacob, parlant de la violence exercée par Siméon & Lévi contre Joseph, dit que, dans leur fureur, ils ont tué un homme, & que, dans leur indignation, ils ont coupé les jarrets à un taureau; ce que plusieurs interprétent de Joseph. De plus, le roi Pharaon donnoit à Joseph le nom d'Abis; c'est-à-dire, *mon pere;* nom qui revient beaucoup à celui d'Apis.

Mais, ces raisons ne sont certainement pas convaincantes pour assurer ce sentiment. Il n'y a nulle apparence que les Égyptiens ayent adoré Joseph, qui étoit d'une religion différente de la leur, & qui avoit toujours témoigné tant d'éloignement pour leurs superstitions. D'ailleurs, les Théologiens Égyptiens donnoient au culte d'Apis des raisons toutes différentes de celles que l'on donne du prétendu culte de Joseph.

APIS, *Apis*, Ἄπις, (*a*) fils de Phoronée, second roi d'Argos, monta sur le trône, après la mort de son pere. Il vivoit près de 1800 ans avant J. C.

Quelques Auteurs prétendent que cet Apis est le même qu'Osiris, & ils soûtiennent en conséquence, que ce Prince, ayant laissé le Royaume d'Argos à Egialée, son frere, alla s'établir en Égypte, où il il se rendit si fameux pendant son regne, qu'il mérita d'être mis, après sa mort, au rang des dieux, sous le nom de Sérapis. C'est pourquoi, Saint

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 300, 301. Tom. III. pag. 271. Tom. VI. pag. 40. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 296, 297.

Augustin, d'après Varron, fait venir le nom de Sérapis, de celui d'Apis, roi d'Argos, & du mot *soros*, qui veut dire un cercueil; parce qu'avant qu'on eût bâti un temple à ce dieu, on lui rendit les honneurs divins, dans le tombeau, où il avoit été mis après sa mort. Il y a bien de l'apparence que S. Augustin s'est trompé, pour avoir suivi, sur cet article, les traditions des Grecs, adoptées long-tems avant lui par les Romains.

Jamais Apis, roi d'Argos, n'alla s'établir en Égypte; & il n'y eut jamais parmi ce peuple d'autre Apis, que le bœuf, qui portoit ce nom, comme le docte Marsham le prouve, sans replique. C'est la ressemblance des noms, & l'équivoque du mot *soros*, qui ont porté les Grecs à publier qu'il étoit le même qu'Osiris, parce qu'en effet, le bœuf étoit consacré à cette divinité.

APIS, *Apis*, Α᾿πις, (*a*) roi des Sicyoniens, étoit fils de Telchis. Ayant succédé au Royaume de son pere, il devint si puissant, avant l'arrivée de Pélops, à Olympie, que tout le païs, qui étoit enfermé dans l'Isthme, prit le nom d'Apie. Les descendans d'Apis furent Thalxion, son fils; Égyre, fils de Thalxion; Thurimaque, fils d'Égyre; & Leucippe, fils de Thurimaque.

Eschyle, dans ses Suppliantes, fait Apis Étolien. Pausanias le fait Sicyonien. Il n'est pas étonnant qu'il y eût diverses traditions sur des faits d'une si grande Antiquité.

APIS, *Apis*, Α᾿πις, (*b*) fils de Jason, étoit né à Pallantium, ville d'Arcadie. Un jour que l'on célébroit des jeux funébres sur le tombeau d'Azan, Étolus ayant poussé ses chevaux, Apis, qui se trouva malheureusement sur son chemin, fut jetté par terre, & blessé si dangereusement, qu'il en mourut. Cet accident fut cause qu'Étolus s'enfuit, & qu'il alla s'établir dans le Continent, que le fleuve Achéloüs arrosoit; d'où il arriva que les habitans du païs furent appellés Étoliens, du nom de ce fils d'Endymion.

APISAON, *Apisaon*, (*c*) Α᾿πίσαων, capitaine Troyen. Comme il pressoit de près Ajax dans un combat, Euryphyle, s'étant approché de lui, lui lança son javelot. Il l'atteignit au-dessous du diaphragme, le perça & l'étendit mort à ses pieds. Il courut en même-tems sur le lac, pour le dépouiller; mais, Pâris, le voyant près d'enlever ses belles armes, lui perça la cuisse d'un coup de fléche.

APISAON, *Apisaon*, (*d*) Α᾿πίσαων, autre capitaine Troyen, fils d'Hippasus, qui étoit venu de la fertile Péonie, & qui, après Astéropée, étoit le plus vaillant de tous les Péoniens. Il fut tué par Lycoméde, qui le perça de sa pique, pour venger la mort de Léocrite, fils d'Arisbas, & son compagnon d'armes.

(*a*) Pauf. p. 94. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 45.

(*b*) Pauf. pag. 288.

(*c*) Homer. Iliad. L. XI. v. 576. *& seq.*

(*d*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 348. *& seq.*

APLUSTRE, *Aplustre*, (a) espèce d'ornement, qu'on mettoit au plus haut des pouppes, comme dit Pollux, qui l'appelle ἄφλαστον. Eustathe, interpréte d'Homère, dit que c'est un ornement, fait de planches larges & bien travaillées; ce qui marque la forme de l'Aplustre, tel qu'on le voit sur les médailles. Il y a plusieurs habiles gens qui croyent que l'Aplustre est la flamme du vaisseau, qui sert à connoître le vent qui souffle. Je ne sçai si les anciens Auteurs ont jamais employé ce mot en ce sens; mais, il est certain que plusieurs l'ont pris pour l'ornement de la pouppe.

Il est souvent parlé de l'Aplustre, dans l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. C'est de là qu'est tirée l'explication qu'on vient de lire.

APOBATÉRION, *Apobaterion*, Ἀποβατήριον, terme qui signifie un discours d'adieu.

Les Anciens, par ce terme, entendoient tout poëme, compliment, ou discours, qu'une personne, près de quitter sa patrie, ou un païs étranger, adressoit à ses parens, amis, ou autres, qui lui avoient fait bon accueil. Tel est l'adieu qu'Énée fait à Hélénus & Andromaque, dans le troisième livre de l'Énéide.

(b) Au contraire, le premier discours, qu'on tenoit en entrant dans un païs, ou au retour d'un voyage, se nommoit Épibatérion.

APOBATHMES, *Apobathmi*, Ἀποβαθμο, bourg du Péloponnèse dans l'Argolide. Ce mot vient du Grec αποβαίνω, *descendo*, je descends. Ce bourg fût ainsi appellé, parce que c'étoit le premier endroit des terres de l'Argolide, où Danaüs débarqua avec ses enfans. Il tenoit presque à un autre bourg, nommé Génésius.

APOBOMIES, *Apobomia*, fêtes établies parmi les Grecs. Durant ces Fêtes, l'on ne sacrifioit point sur l'autel, mais à plate-terre & sur le pavé, & c'est aussi ce que le nom signifie. Il vient de ἀπὸ, *longè*, *procul*, loin, & βωμος, *ara*, autel.

APOCALYPSE, *Apocalypsis*, Ἀποκάλυψις, (c) terme qui signifie en général révélation; mais, il signifie en particulier l'Apocalypse de S. Jean; c'est-à-dire, la révélation qu'eut cet Écrivain sacré dans l'isle de Pathmos, où il avoit été relégué par Domitien. Caius prêtre de l'église de Rome, qui vivoit sur la fin du second siécle de l'Église, semble assurer que l'Apocalypse étoit de l'Hérésiarque Cérinthe. S. Denys, évêque d'Alexandrie, dit aussi que quelques-uns l'attribuoient à Cérinthe; mais, que pour lui, il la croit d'un saint homme, nommé Jean, & qu'il ne voudroit pas assurer qu'elle fût véritablement de l'Apôtre & Évangéliste de ce nom. Il passe toutefois pour constant dans l'Église, que l'Apocalypse est de l'apôtre S. Jean, fils de Zébédée, &

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 213.

(b) Pauf. pag. 157.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 421.

frere de Jacques. Les doutes de Caius & de Denys n'ont pu empêcher que toute l'Antiquité ne la lui ait attribuée d'un consentement unanime.

Toutefois, l'Apocalypse n'a pas toujours été reconnue pour canonique dans l'Église. S. Jérôme, Amphilochius, & Sulpice Sévére, remarquent que, de leur tems, il y avoit plusieurs églises de Gréce, qui ne recevoient pas ce livre. Il n'est point dans le catalogue dressé par le concile de Laodicée, ni dans celui de S. Cyrille de Jérusalem; mais, S. Justin, S. Irénée, Origènes, S. Cyprien, S. Clément d'Alexandrie, Tertullien, & après eux, tous les Peres des quatrième & cinquième siécles, & des siécles suivans, citent l'Apocalypse comme un livre canonique. Les hérétiques, nommés Aloges par S. Épiphane, les Marcionites & les disciples de Cerdon, Luther & plusieurs autres nouveaux Hérétiques ont aussi rejetté l'Apocalypse de S. Jean; mais, cela même prouve qu'elle étoit reçue par les églises Catholiques, & les Protestans mêmes ont abandonné Luther en cela, & Beze a fortement soûtenu l'authenticité & la canonicité de l'Apocalypse contre ses objections.

L'Apocalypse contient vingt-deux chapitres. Les trois premiers renferment une instruction aux évêques des sept églises de l'Asie mineure, qui sont Éphèse, Smirne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée. Les quinze chapitres suivans contiennent les persécutions, que l'Église a souffertes de la part des Juifs, des Hérétiques & des empereurs Romains, principalement de la part de Dioclétien, de Maximien, d'Herculius, de Galere Maximien, de Sévère, de Maxence, de Maximin & de Licinius, & enfin de Julien l'Apostat. Après cela, on y voit la vengeance, que le Seigneur a exercée contre la personne des persécuteurs, contre l'empire Romain, & contre la ville de Rome, désignée sous le nom de Babylone, la grande prostituée, assise sur sept collines. Enfin, les quatre derniers chapitres renferment la description de l'Église, victorieuse de ses ennemis, des noces de l'Agneau, du bonheur de l'Église triomphante.

M. Fourmont croyoit que tous les interpretes, qui ont regardé l'Apocalypse, comme un livre entièrement prophétique, n'en avoient pas une idée juste. Ce livre n'est autre chose, selon lui, qu'une exposition de toute l'histoire de la religion & de la nation Judaïque, depuis la promulgation de la loi sur le mont Sinaï, jusqu'à la destruction de Jérusalem & du temple par les Romains; mais, une exposition mise en action, animée & représentée par des images empruntées du style & des écrits des anciens Prophétes. A cette histoire des Juifs succéde, selon lui, celle de l'établissement du Christianisme. Alors, l'ancienne alliance, contractée avec la seule nation Juive, avoit pris fin; & Dieu en avoit contracté une nouvelle avec tous les hommes en général, sans aucune distinction de peuple ou de nation.

Il y a eu plusieurs autres Apocalypses. 1.° L'Apocalypse de S. Pierre, livre apocryphe, dont parlent Eusébe & S. Jérôme, & que S. Clément d'Alexandrie avoit cité dans ses Hypotypoſes. On n'en a plus rien aujourd'hui, que l'on sçache.

2.° L'Apocalypse de S. Paul, autre livre apocryphe, qui étoit en usage parmi les Gnostiques & les Caïanites. Ce livre contenoit, selon la prétention de ces Hérétiques, les choses ineffables, que l'Apôtre avoit vues pendant son ravissement, & qu'il dit aux Corinthiens, qu'il n'est pas permis de divulguer. Sozomène assure que plusieurs moines, de son tems, faisoient grand cas de cet ouvrage, qu'on n'avoit découvert que par une révélation divine, sous l'empire de Théodose, à Tarse, dans la maison de S. Paul, où il étoit caché dans un coffre de marbre sous la terre. Cependant, Sozomène, s'étant informé de ce fait auprès d'un ancien prêtre de l'église de Tarse, ce Prêtre lui répondit, qu'il n'avoit rien appris de cela, & qu'il croyoit que cette histoire avoit été feinte par les Hérétiques.

3.° L'Apocalypse de S. Jean, différente de la véritable Apocalypse, dont on a parlé ci-devant. Selon Lambécius, elle se trouve manuscrite dans la bibliothéque de l'Empereur.

4.° L'Apocalypse de Cérinthe. Cet Hérésiarque avoit composé certaines révélations, qu'il feignoit avoir eues, dans lesquelles il parloit d'un régne terrestre, & de certains plaisirs des sens, que les Saints devoient goûter durant mille ans à Jérusalem. On a déjà vu ci-dessus, que quelques Anciens attribuoient à Cérinthe l'Apocalypse même de S. Jean, peut-être à cause de l'abus qu'il faisoit des paroles de ce saint Apôtre, pour autoriser ses réveries.

5°. L'Apocalypse de S. Thomas, dont il n'est parlé, que dans le décret du pape Gélase, qui la met au nombre des livres apocryphes.

On connoît encore quelques Apocalypses, mais fort antérieures à celles qu'on vient de nommer. Les voici :

(*a*) 1.° l'Apocalypse d'Adam, qu'avoient les Gnostiques. Selon S. Épiphane, ils l'attribuoient en effet au pere commun du genre humain. On ne doute pas que ceux, qui ont fait cet ouvrage, n'ayent pris occasion de le forger de ce qui est dit dans la Génèse : *Le Seigneur envoya un profond sommeil à Adam*, ou, selon les Septante, *il lui envoya une extase*.

2.° L'Apocalypse d'Abraham, que les hérétiques Séthiens avoient forgée. C'étoit, dit S. Épiphane, un ouvrage rempli d'ordures.

(*b*) 3.° L'Apocalypse de Moïse. George Syncelle, parlant de cette Apocalypse, dit que ce passage de S. Paul aux Galates en est pris : *Neque Circumcisio aliquid valet, neque præputium ; sed fides, quæ per charitatem operatur* ; c'est-à-

(*a*) Genes. c. 2. v. 21.

(*b*) Ad Galat. c. 5. v. 6.

dire, » Ni la circoncision, ni » l'incirconcision n'ont aucune » efficace ; mais, la foi qui agit » par la charité. « Suivant Cédrene, il y a des Auteurs qui veulent que cette Apocalypse de Moïse soit la même chose, que la petite Génèse, autre livre apocryphe, connu des Anciens.

(*a*) 4.° L'Apocalypse d'Élie. Certains Hérétiques, selon Saint Jérôme, prétendoient que ce passage de S. Paul aux Corinthiens: *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis, qui diligunt illum*; c'est-à-dire, » L'œil » n'a point vu, l'oreille n'a point » ouï, & le cœur de l'homme n'a » point compris ce que Dieu a » préparé à ceux qui l'aiment. « Que ce passage, dis-je, est tiré de l'Apocalypse d'Élie. Origène, citant ce même passage, dit qu'il ne se trouve nulle part, que dans les livres secrets d'Élie.

APOCINOS, *Apocinos*, (*b*) sorte de danse ridicule, qui fut en usage chez les Anciens.

APOCLÉTES, *Apocleti*, (*c*) nom que les Étoliens donnoient à ceux qui formoient le conseil secret de la Nation. Ce mot *Apoclétes* vient du verbe ἀποκαλέω, *revoco*, *advoco*, je rappelle, j'appelle à.

APOCOPE, *Apocope*, *Amputatio*, terme de Grammaire. C'est une figure par laquelle on coupe quelque chose à la fin d'un mot. Ce mot est grec, & vient de ἀποκοπή, formé de ἀποκόπτω, verbe qui est composé de la préposition ἀπὸ, & de κόπτω, *seco*, je coupe, je retranche.

APOCRISIARE [L'], étoit un officier établi pour porter & faire les messages, intimer les ordres, ou déclarer les réponses d'un Prince, ou d'un Empereur.

Ce terme *Apocrisiaire* est formé du Grec ἀπόκρισις, *responsum* réponse ; d'où vient qu'on a dit souvent en Latin, *responsalis*, porteur de réponses.

L'Apocrisiaire devint ensuite le chancellier du Prince, & gardoit le sceau. Dans la basse latinité, on trouve *asecrata*, secrétaire, pour Apocrisiaire. Zozime le définit *secrétaire d'État pour les affaires étrangéres* ; & c'étoit la même chose que ceux que Vopiscus, dans Aurélien, appelle *notarios secretorum*.

APOCRYPHE, terme qui se prend depuis très long-tems dans les Auteurs ecclésiastiques, en mauvaise part, pour signifier les livres douteux & même supposés, comme on peut voir dans S. Jérôme, & dans plusieurs autres Peres, tant Grecs que Latins, qui l'ont précédé. C'est ainsi qu'on appelle encore présentement Apocryphes les livres, qu'on a imprimés conjointement avec le corps de la Bible, & qui ne sont point en effet du nombre des Livres sacrés.

Le mot *Apocryphe*, dans son origine & selon son étymologie, signifie seulement *caché*, venant

(*a*) Ad Corinth. Epist. I. c. 2. v. 9.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 209.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 34, 46.

du Grec ἀπόκρυφος, *absconditus*; de sorte qu'en ce sens-là, un livre pourroit être Apocryphe, & en même-tems sacré ou divin; mais, on l'appelleroit toujours Apocryphe, parce qu'ayant été caché & inconnu, il ne seroit point reconnu pour divin par une autorité publique. Selon S. Augustin, les livres Apocryphes sont ainsi appellés, parce que leur origine n'est pas connue. S. Jérôme & Gélase croyent qu'on leur a donné ce nom, parce que les Hérétiques y ont caché leurs erreurs. S. Épiphane dit qu'ils sont ainsi nommés, parce qu'ils n'étoient pas dans l'Arche.

Quant à la signification de ce mot, on nomme Apocryphes les livres, qui ne sont point reconnus pour Livres divins, quoique bons, ainsi que les livres hérétiques ou mauvais. Eusébe distingue des livres Apocryphes de trois sortes. 1.° Ceux qui étoient rejettés par quelques-uns, quoiqu'ils fussent reçus par d'autres. 2.° Ceux qui étoient approuvés comme bons, mais qui n'avoient point l'autorité des Canoniques. 3.° Ceux qui étoient supposés par des Hérétiques. Ainsi un livre, dont on connoît le véritable Auteur, & qui est très-catholique, peut être appellé Apocryphe, dans le premier, ou dans le second sens, parce qu'il n'a pas été mis par l'Église universelle au nombre des Livres canoniques; & que c'est à l'Église de lui donner le titre de Livre divin, en déclarant que le nom de son Auteur peut le faire recevoir comme Canonique.

Les livres Apocryphes, qui sont hors du canon de l'ancien Testament, & que nous avons encore aujourd'hui, sont 1.° L'Oraison de Manassés, qui est à la fin des Bibles ordinaires. 2.° Le III & IV livre d'Esdras. 3.° Le III & le IV des Maccabées. De plus, à la fin de Job, il y a une addition dans le Grec, qui contient la généalogie de ce S. Homme, avec un discours de sa femme. On voit aussi dans l'édition Grecque, un Pseaume qui n'est pas du nombre des 150; & à la fin de la Sagesse, un discours de Salomon, tiré du huitième chapitre du III livre des Rois. Nous n'avons plus le livre d'Énoch, si célebre dans l'Antiquité; & selon S. Augustin, on en supposa un autre plein de fictions, que tous les Peres, à l'exception de Tertullien, ont consideré comme un livre Apocryphe, & qui n'étoit point du patriarche Énoch. Il faut mettre aussi, au nombre des livres Apocryphes, le livre de l'Assomption, ou Apocalypse d'Élie.

Quelques Juifs ont encore supposé des livres, qu'ils ont attribués aux Patriarches, comme les livres intitulés, *Les Générations*, dont ils disoient qu'Adam étoit l'auteur, & plusieurs autres.

Les Ébionites avoient supposé un livre, intitulé l'*Échelle de Jacob*, & un autre qui avoit pour titre : *La Généalogie des fils & des filles d'Adam*, dont se servoient les Manichéens.

Enfin, il y a eu quantité de livres semblables dans l'Antiquité, faits, ou par les Juifs amateurs de

ces ſortes de fictions, ou par des Hérétiques, qui s'en ſervoient pour donner cours à leurs erreurs.

APODASMUS, *Apodaſmus*, (a) l'un des chefs d'une troupe d'aventuriers, Lacédémoniens pour la plûpart, qui faiſoient voile pour l'iſle de Créte, ayant été contraints de quitter leur patrie. Durant la navigation, Apodaſmus, ſe trouvant à la hauteur de Mélos, prit le parti d'y débarquer une partie de ces aventuriers, qui s'y établirent; & de-là cette confraternité qu'il y a toujours eu depuis, entre les Lacédémoniens & les Méliens. Les autres, continuant leur route, allérent deſcendre à Gortyne. Ils y entrérent ſans aucune oppoſition, & ils habitérent cette Ville, conjointement avec les Crétois.

APODE, nom d'une marmite, ou d'une eſpèce de chaudière ſans pieds, qu'on mettoit ſur le feu, à l'aide d'un trépied.

APODÉOTES, *Apodeotæ*, (b) peuples de la Gréce dans l'Étolie, au rapport de Tite-Live. Ils ſont appellés Apodotes dans Thucydide.

APODICTIQUE, terme formé du Grec *ἀποδείκνυμι*, *demonſtro*, je démontre, je fais voir clairement. C'eſt un terme de logique, qui ſe dit d'un argument démonſtratif & convainquant.

APODIOXIS, figure de Rhétorique, par laquelle on rejette avec indignation un argument ou une objection comme abſurde.

APODOTES, *Apodoti*, (c) Ἀποδῶτοι, peuples d'Etolie. Il en eſt fait mention dans Thucydide. Ce doivent être les mêmes que les Apodéotes, dont parle Tite-Live.

APODYTÉRIUM, *Apodyterium*, (d) nom d'un lieu, où l'on quittoit ſes habits, & où l'on ſe frottoit, avant que d'entrer au bain, ou de commencer les exercices de la Gymnaſtique.

L'Apodytérium paroiſſoit d'une ſtructure magnifique dans les thermes de Dioclétien, avant ſa démolition. C'étoit un grand ſallon octogone, de figure oblongue, dont chaque face formoit un demi cercle, & dont la voûte étoit ſoûtenue par pluſieurs rangs de colomnes d'une hauteur extraordinaire.

APŒCUS, *Apœcus*, (e) Ἄποικος, arrière petit-fils de Mélanthus. Il conduiſit à Téos des Ioniens, qui ne troublérent en rien*, ni les Orchoméniens, ni les naturels du pais. Quelques années après, il y vint encore un eſſain d'Athéniens & de Béotiens. Les premiers étoient commandés par Damaſus & par Naoclus, tous deux fils de Codrus; les ſeconds par Gérès, qui étoit auſſi de Béotie. Ces nouveaux venus furent reçus avec amitié par Apœcus.

APOGRAPHE, *Apographum*,

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 214, 215.
(b) Tit. Liv. L. XXXII. c. 34. Thucyd. pag. 237.
(c) Thucyd. pag. 237.
(d) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 203. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 94, 101.
(e) Pauſ. pag. 401.

mot qui s'emploie pour exprimer une copie de quelque livre, ou écrit. Apographe eſt oppoſé à Autographe, comme copie à original. Ce terme vient de ἀπὸ, ἀ, ou *ab*, *de*, & de γράφω, *ſcribo*, j'écris.

APOLIE, *Apolia*, Ἀπωλία, (*a*) fille d'Agéſilaüs & de Cléora. Elle avoit une ſœur, nommée Prolyta.

APOLLINAIRE, *Apollinaris*, Romain qui vivoit ſous l'empire de Domitien, ſur la fin du premier ſiécle. C'eſt celui auquel Martial adreſſe une de ſes épigrammes. Lilio Giraldi a cru que cet Apollinaire étoit poëte, mais, Voſſius n'eſt pas de ce ſentiment. Il peut avoir raiſon; car, on n'eſt pas poëte pour aimer les vers & la poëſie.

APOLLINAIRE [CLAUDIUS], *Claudius Apollinaris*. *Voyez* Claudius.

APOLLINAIRE [C. SULPICIUS], *C. Sulpicius Apollinaris*, profeſſeur de Grammaire à Rome ſur la fin du ſecond ſiécle. Il eut pour ſucceſſeur Pertinax, qui fut depuis empereur. Aulu-Gelle en parle comme d'un homme très-habile, d'un caractère honnête, & qui ne reprenoit les fautes d'autrui qu'avec beaucoup de douceur. Il avoit travaillé ſur Térence; &, outre une critique contre le grammarien Céſellius Vindex, il avoit encore laiſſé quelques lettres.

APOLLINAIRE [AURÉLE], *Aurelius Apollinaris*, poëte qui écrivit en vers la vie de l'Empereur Carus, comme on l'apprend de Vopiſcus. Il s'appliquoit ſur tout aux vers iambes. Voſſius le met au nombre des Latins.

APOLLINAIRE, *Apollinaris*, (*b*) évêque de Laodicée, ville de Syrie, & poëte, qui s'eſt fort diſtingué par ſes poëſies Chrétiennes.

Julien l'Apoſtat avoit défendu, par un édit public, à tous les maîtres, d'enſeigner aux enfans des Chrétiens les Auteurs profanes. Le prétexte de cet édit étoit, qu'il ne convenoit pas de les expliquer aux jeunes gens, en les leur propoſant comme de grands perſonnages, & de condamner en même-tems leur religion; mais, les vrais motifs de cette défenſe étoient les grands avantages, que les Chrétiens tiroient des livres profanes, pour combattre le Paganiſme.

Cet édit excita Apollinaire, auſſi-bien que ſon fils, de même nom que lui, à compoſer divers ouvrages utiles à la religion. Apollinaire le pere, dont il s'agit ici, qui étoit Grammairien, écrivit en vers héroïques, & à l'imitation d'Homère, l'Hiſtoire Sainte, juſqu'au regne de Saül, en vingt-quatre livres, intitulés des lettres de l'alphabet Grec. Il imita Ménandre par des comédies, Euripide par des tragédies, Pindare par des odes; & il prenoit des ſujets de l'Écriture Sainte, ſuivant le caractère & le ſtyle de chaque poëme, afin que les Chrétiens ſe puſſent paſſer des Auteurs profa-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 606.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 132.

nes, pour apprendre les Belles Lettres.

Apollinaire le fils, qui étoit Sophiste; c'est-à-dire, Rhéteur & Philosophe, fit des dialogues à la manière de Platon, pour expliquer les Évangiles & la doctrine des Apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Aussi de toutes leurs poësies ne nous est-il resté que la paraphrase des Pseaumes, composée par Apollinaire le pere, qui eut le malheur de donner dans des sentimens hétérodoxes sur J. C.

Il y a eu plusieurs officiers Romains du nom d'Apollinaire. Un Publius Cœlius Apollinaire, qui fut Consul sous Marc-Auréle en 169. Un Aurélius Apollinaire, tribun des gardes de l'empereur Caracalla, conspira avec Macrin, contre ce Prince, qui fut tué dans cette conjuration, l'an de J. C. 217. Deux autres Apollinaires, pere & fils; le premier étoit gouverneur de Phénicie, & le second gendre de Dioclétien, vers le milieu du quatrième siécle. Ils furent accusés d'avoir voulu usurper la souveraineté sous l'empereur Constance. L'accusation n'étoit fondée que sur une robe de pourpre, qu'on faisoit faire à Tyr fort secrétement. On n'en put démêler le mystère. Cependant, les deux Apollinaires furent condamnés à l'exil. On leur cassa les jambes, en les y menant, & enfin, ils furent mis à mort auprès d'Antioche.

Une inscription, rapportée par Gruter, fait mention d'un L. Flavius Apollinaire, préfet des ouvriers, ou intendant des bâtimens.

APOLLINAIRES [les Jeux], *Ludi Apollinares*, (*a*) furent institués, l'an de Rome 540, sous le consulat de Q. Fulvius Flaccus & d'Appius Claudius. Ce fut sur certains vers, ou prophéties, d'un devin, nommé Marcius, qu'on les institua. De deux prédictions qu'il avoit faites, l'une, que l'événement avoit déjà confirmée, donnoit du poids & de l'autorité à l'autre, dont on attendoit encore l'issue, & qui étoit beaucoup plus obscure que la première, à cause des termes, dans lesquels elle étoit exprimée. Les voici: » Romain, » si tu veux chasser l'ennemi hors » de ta patrie, & éloigner cette » peste, qui vient des païs loin- » tains, je te conseille de promet- » tre à Apollon des jeux qui se- » ront célébrés, tous les ans, » avec beaucoup de dévotion, » partie aux dépens de la Républi- » que, partie aux dépens des par- » ticuliers. Le Préteur, qui sera » chargé de rendre la justice au » peuple Romain, y présidera. » Que les Décemvirs fassent des » sacrifices aux dieux à la manière » des Grecs. Si vous suivez ces » conseils avec exactitude, vous

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 12. L. XXVI. c. 23. L. XXVII. c. 23. L. XXX. c. 38. Adtiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II, pag. 227.

» ferez toujours dans la joie, & » vos affaires prendront un meilleur train ; car, ce dieu exterminera vos ennemis, qui ravagent vos campagnes à leur aife, » & fans rien craindre. « On employa un jour entier à examiner & à expliquer ces préfages.

Le lendemain, le Sénat ordonna, par un arrêt, aux Décemvirs, d'examiner les livres des Sibylles, au fujet des jeux & des facrifices, qu'on devoit faire en l'honneur d'Apollon. Cet examen ayant été fait & rapporté au Sénat, on ordonna dans l'affemblée qu'on promettroit des jeux à Apollon, & qu'on les célébreroit enfuite, & qu'après leur célébration, on délivreroit au Préteur de la Ville fix mille livres, pour faire à Apollon un facrifice, dans lequel on lui immoleroit de grandes victimes. Le Sénat rendit enfuite un fecond arrêt, en vertu duquel les Décemvirs devoient facrifier à la manière des Grecs, & offrir pour victimes à Apollon un bœuf aux cornes dorées, & deux chevreaux blancs, & à Latone une géniffe aux cornes dorées de même.

Le Préteur étant fur le point de faire célébrer les jeux dans le grand cirque, fit publier un édit, par lequel il étoit enjoint aux particuliers de faire à Apollon, pendant ces jeux, une libéralité, chacun felon fes facultés. Telle eft l'origine des jeux Apollinaires, qui ne furent point inftitués, comme plufieurs l'ont cru, pour obtenir la guérifon d'une maladie, qui affligeoit le peuple Romain. Les Citoyens affiftérent à leur célébration, la couronne fur la tête. Les dames Romaines vifitérent tous les temples ; le peuple mangea en public, chacun devant la porte de fa maifon, & ce jour fut célébré par toutes fortes de dévotions & de réjouiffances. L'année fuivante, le Sénat ordonna que les nouveaux jeux feroient célébrés à perpétuité.

P. Cornélius Sulla, préteur de la Ville, fut le premier qui fit repréfenter les jeux Apollinaires. Tous les Préteurs de la Ville, qui le fuivirent, les donnérent au peuple à fon exemple ; mais, ils les annonçoient feulement pour l'année où chacun d'eux étoit en charge, & il n'y avoit point de jour marqué pour leur célébration. Comme, l'an de Rome 544, la ville & la campagne furent attaquées d'une horrible contagion, qui fut cependant plus longue, que mortelle, on fit, pour en obtenir la guérifon, des proceffions dans toutes les places publiques de Rome ; & Varus, préteur de la Ville, eut ordre de propofer au peuple une loi, par laquelle ces jeux feroient déclarés perpétuels, & célébrés tous les ans un certain jour, qui ne pourroit plus varier. En conféquence de cette loi, Varus les voua à perpétuité, & les donna le premier, le cinquième jour de Juillet ; ce qui fut toujours obfervé depuis.

Six ans après, le Tibre fortit de fon lit, avec tant de furie, que le Cirque étant inondé, on réfolut de célébrer les jeux Apollinaires auprès du temple de Vénus, hors de la porte Colline. Mais, le jour même

des jeux, le tems devint si beau, & le ciel si sérein, que ceux qui présidoient à la cérémonie, ayant appris que les eaux s'étoient retirées, précisément dans le moment qu'ils étoient près de sortir par la porte Colline, ramenérent aussitôt le peuple dans le Cirque. Et cette place, rendue à la pompe des jeux auxquels elle étoit destinée, donna à l'assemblée toute sa joie, & au spectacle toute sa célébrité.

APOLLINARIS, *Apollinaris*, (*a*) nom d'une légion Romaine, ainsi appellée du dieu Apollon.

APOLLO, *Apollo*, Α'πολλώς, (*b*) Juif originaire d'Alexandrie, étoit un homme éloquent & habile dans les Écritures. Il vint à Éphèse dans le tems que Priscille & Aquila, compagnons de Saint Paul, y séjournoient. Apollo avoit été instruit dans la voie du Seigneur; & comme il parloit avec la ferveur de l'esprit, il enseignoit avec soin ce qui regardoit Jesus, ne connoissant point néanmoins d'autre baptême, que celui de Jean. Il se mit donc à parler avec liberté dans la synagogue; & quand Priscille & Aquila l'eurent entendu, ils le prirent avec eux, & l'instruisirent plus à fond de la voie du Seigneur. Il voulut ensuite passer en Achaïe. Les freres l'y ayant exhorté, écrivirent aux disciples de le recevoir; & y étant arrivé, il fut d'une grande utilité à ceux qui avoient reçu la foi; car, il convainquoit publiquement les Juifs avec beaucoup de force, leur montrant par les Écritures, que Jesus étoit le Christ.

Ainsi, Apollo arrosa à Corinthe ce que Saint Paul y avoit planté. Mais, il s'en fallut peu que l'attachement que ses disciples avoient pour sa personne, ne causât un schisme; les uns disant: *pour moi, je suis à Paul;* & les autres: *& moi à Apollo, & moi à Céphas.* Mais, cette division, dont parle S. Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, n'empêcha pas que S. Paul & Apollo ne fussent très-unis par les liens de la charité. Apollo ayant sçu que l'Apôtre étoit à Éphèse, l'y alla joindre; & il y étoit, lorsque Saint Paul écrivoit la première épître aux Corinthiens, dans laquelle il témoigne qu'il avoit prié instamment Apollo de retourner à Corinthe, mais qu'il n'avoit pu l'y résoudre; que toutefois il lui faisoit espérer qu'il y iroit, lorsqu'il en auroit la commodité.

Selon S. Jérôme, Apollo eut tant de déplaisir de la division qui étoit arrivée à Corinthe à son occasion, que cela l'obligea de se retirer en Créte, avec Zene, docteur de la Loi. Mais, ce trouble ayant été appaisé par la lettre, que S. Paul écrivit aux Corinthiens, Apollo revint dans cette Ville, dont il fut Évêque. Les Grecs, dans leurs Ménologes, le font évêque de Duras, & dans leurs ménées, ils le font second

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 12.

(*b*) Actu. Apost. c. 18. v. 24. *& seq.* Epist. I. ad Corinth. c. 3. v. 4. *& seq.*

évêque de Colophon en Asie. Ferrarius le dit évêque de Cone, ou d'Icone en Phrygie. D'autres le mettent évêque de Césarée.

APOLLOCRATE, *Apollocrates*, Ἀπολλοκράτης, (*a*) fils aîné de Denys, tyran de Syracuse. Ce Prince, vers l'an 360 avant J. C., étant obligé de quitter la Ville, où il étoit actuellement assiégé, & réduit à la dernière extrêmité par Dion, remit la citadelle à son fils. Quelque-tems après, comme personne ne venoit au secours des assiégés, que le pain commençoit à leur manquer, & que les soldats devenoient mutins & n'observoient plus de discipline, Apollocrate désespérant de ses affaires, fit une capitulation avec Dion, par laquelle il lui remit la citadelle avec toutes les armes & toutes les autres provisions de guerre, prit sa mere & ses sœurs, remplit cinq galéres de ses effets & de ses gens, & alla trouver son pere; car, Dion lui donnoit tout moyen de se retirer en sûreté.

Il n'y eut personne dans toute la ville de Syracuse, qui ne voulût repaître ses yeux de l'agréable spectacle de ce départ; & si quelques-uns y manquoient par hazard, les autres ne manquoient pas de les appeller, & de les gronder même de ce qu'ils ne vouloient pas solemniser un si beau jour, & voir le soleil levant éclairer de ses rayons la liberté de Syracuse.

(*a*) Strab. pag. 259. Plut. Tom. I. pag. 974, 980. Corn. Nep. in Dio. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 249, 259.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*b*) natif de Phalère. Il n'aimoit & n'admiroit rien tant que Socrate. Cela paroît sur tout par la fin du dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, & par le commencement de son banquet, où l'on voit qu'il étoit extrême dans ses passions. C'est pourquoi, il étoit appellé μανικός, un possédé.

Plutarque fait mention de cet Apollodore dans la vie de Caton d'Utique. Il remarque que Caton d'Utique avoit un ami particulier, dont l'admiration pour lui pouvoit être comparée à celle d'Apollodore de Phalère pour Socrate.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*c*) peintre célebre, qui étoit d'Athènes, & qui vivoit dans la 93e Olympiade. C'est lui qui trouva le secret de représenter au vif & dans leur plus grande beauté, les divers objets de la nature, non seulement par la correction du dessein, mais principalement par l'entente du coloris, & par la distribution des ombres, des lumières & du clair-obscur; en quoi il porta la peinture à un dégré de force & de douceur, où jusques-là elle n'avoit pu encore parvenir. Pline remarque qu'avant lui, il n'y avoit point de tableau, qui appellât & retînt le spectateur.

On admiroit encore à Pergame, du tems du même Pline, un Prêtre prosterné, & un Ajax fou-

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 781.

(*c*) Plin. L. XXXV. c. 9. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 637, 638.

droyé, de la façon d'Apollodore. Hésychius dit qu'il avoit coûtume de porter une espèce de thiare, à la manière du roi des Médes, comme s'il eût voulu passer pour le prince des Peintres.

Apollodore eut pour disciple Zeuxis, qui profita si bien des lumières de son maître, qu'il porta encore plus loin les découvertes, qu'il avoit faites; de-là vient qu'Apollodore, indigné contre son disciple de cette espèce de larcin, qui lui étoit si honorable, ne put s'empêcher de le lui reprocher fort aigrement dans une satyre en vers, & de le traiter de voleur, qui, non content de lui avoir dérobé son art, osoit encore s'en parer en tous lieux, comme d'un bien légitime.

Toutes ces plaintes ne touchérent point l'imitateur, & ne servirent qu'à lui faire faire encore de plus grands efforts, pour tâcher de se surpasser lui-même, après avoir surpassé son maître. Il y réussit parfaitement par les excellens ouvrages, qu'il mit au jour, & qui lui acquirent en même-tems une grande réputation & de grandes richesses.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (a) archonte d'Athènes, la troisième année de la 107e Oympiade. On remarque que cette année qui concouroit avec le consulat de Marcus Fabius, & de Caius Sulpicius, fut une année fort stérile, qui ne fournit pas la moindre particularité, par rapport à la seconde guerre sacrée. En effet, Diodore de Sicile ne fait aucune mention de ce qui se passa, pendant la campagne, entre l'armée Amphictyonique & celle des Phocéens; de sorte que l'on est bien fondé à présumer de deux choses l'une, ou que l'année s'écoula dans l'inaction, ou que s'il se fit, de part ou d'autre, quelque expédition militaire, la chose aura paru à l'historien Grec si peu importante, qu'il n'aura pas daigné la transmettre à la postérité.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος. (b) Plutarque, dans la vie de Démosthène, fait mention d'un Apollodore; & voici ce qu'il en dit: » On prétend » que Démosthène composa l'oraison qu'Apollodore prononça » contre le général Timothée, » par laquelle il le fit déclarer redevable au trésor de grandes » sommes qu'il avoit détournées; » & encore, les deux oraisons » pour Phormion & pour Stéphanus; ce qui fut une grande tache à sa réputation, & avec justice. Car, ce Phormion se servit de cette oraison de Démosthène contre Apollodore. Ainsi, » Démosthène fit le pour & le » contre; ce qui est la même » chose que s'il eût pris dans la » même boutique deux épées, & » qu'il les eût vendues à deux ennemis pour s'entretuer. «

Plutarque, dans cette réflexion, fait allusion au métier du pere de

(a) Diod. Sicul. pag. 534. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 190.

(b) Plut. Tom. I. pag. 852.

Démosthène, qui étoit fourbisseur.

Au reste, je crois que cet Apollodore est le même que le précédent. On ne peut nier néanmoins qu'ils ne fussent contemporains.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*a*) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand, étoit de la ville d'Amphipolis. Ce Prince, en sortant de Babylone, lui donna le gouvernement de cette ville, aussi bien que de toutes les Satrapies, qui s'étendoient jusqu'en Cilicie. Ménès de Pella fut associé à Apollodore dans ce gouvernement. Le Roi, laissant à chacun deux mille talens, les chargea de lever autant de soldats, qu'il leur seroit possible avec cette somme.

Apollodore, pendant qu'il fut gouverneur de Babylone, fit un sacrifice, pour consulter les dieux sur son maître. Alexandre l'ayant appris, lorsqu'il retournoit à Babylone, envoya chercher Pythagore, le devin, qui ne nia pas le fait. Alexandre lui demanda comment il avoit trouvé les entrailles des victimes; Pythagore lui répondit que le foie s'étoit trouvé sans tête. *Grands dieux*, s'écria le Roi, *voilà un terrible présage!* Cependant, il ne fit aucun mal à ce devin. Il se repentit seulement de n'avoir pas suivi l'avis de Néarque, qui lui avoit conseillé de ne pas approcher de Babylone.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*b*) fameux sculpteur. C'étoit un homme emporté & violent contre lui-même, & à qui il arrivoit souvent de briser par dégoût ses propres ouvrages, parce qu'il ne pouvoit les porter à la souveraine perfection, dont il avoit l'idée dans l'esprit. Silanion, son confrere, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand, s'avisa de jetter en bronze la statue d'Apollodore; & il représenta d'une manière si vive sa mauvaise humeur & son emportement, que l'on croyoit voir, non Apollodore, mais la colère en personne.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*c*) Athénien, étoit un célebre Grammairien, qui eut pour pere un nommé Asclépiade. Il prit les leçons du grammairien Aristarque & du philosophe Panétius. Il vivoit sous le regne d'Attale Philadelphe, roi de Pergame, mort la troisième année de la 160e Olympiade, 138 ans avant l'Ére Chrétienne.

Apollodore, dans sa Chronologie, qui n'étoit qu'une suite de celle qu'Ératosthène avoit publiée auparavant, avoit adopté entièrement les calculs de cet Auteur, autant que nous en pouvons juger par les fragmens, qui nous restent

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 1. Plut. Tom. I. pag. 705. Diod. Sicul. pag. 596. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 670.

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 616, 617. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 570.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 387 Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 295. Tom. III. pag. 33, 133. Tom. IV. pag. 584. Tom. V. pag. 262. *& suiv.* 365. Tom. VI. pag. 181. *& suiv.* Tom. VII. pag. 102. Tom. IX. pag. 31. Tom. X. pag. 4, 5, 79. Tom. XII. pag. 308. Tom. XIV. pag. 233, 234. Tom. XVI. pag. 105.

de l'une & de l'autre. Le témoignage, que rendoit par-là Apollodore à la chronologie d'Ératosthène, est d'une extrême autorité. La science des tems étoit alors fort cultivée dans la Gréce. Castor de Rhodes, qui écrivoit vers l'an 160 avant J. C., avoit composé un ouvrage exprès, pour relever les fautes des Chronologistes, sous le titre de χρονικὰ ἀγνοήματα. La réputation d'Ératosthène dans la Gréce étoit trop grande, pour que Castor eût oublié de l'examiner; & cette même réputation, dans un moderne, n'est pas une raison suffisante à un critique, pour le traiter avec indulgence.

Apollodore avoit lu cet ouvrage de Castor; c'est par lui qu'il nous est connu. Ainsi, puisque, malgré cette lecture & l'étude particulière qu'il avoit faite de la Chronologie, il ne change rien à celle d'Ératosthène, c'est une preuve qu'il approuvoit celle de ce sçavant Homme.

Cette approbation est d'un très-grand poids. Apollodore étoit à la cour de Pergame, & occupoit dans l'Académie des Gens de Letres, qui étoit attachée à la bibliothéque royale, un poste assez semblable à celui qu'avoit eu Ératosthène à Alexandrie. Cette espèce de rivalité devoit exciter Apollodore à ne pas ménager Ératosthène. Dans tous les tems, les Gens de Letres n'ont été que trop susceptibles de cette jalousie, qui nous fait trouver une sorte de gloire à découvrir les fautes de nos prédécesseurs. Mais, Apollodore avoit encore une raison plus forte. C'étoit l'envie de faire sa cour au roi de Pergame, aux dépens de la réputation de l'homme le plus sçavant qui eût été à Alexandrie. Les Anciens nous apprennent que la cour de Pergame & celle d'Alexandrie n'étoient pas en trop bonne intelligence. Ainsi, l'approbation accordée à Ératosthène par Apollodore, doit avoir toute la force des éloges donnés à ceux, que l'on voudroit pouvoir estimer moins qu'on ne fait.

Apollodore avoit inséré, dans sa Chronologie, la liste des rois de Thébes, donnée par Ératosthène; & comme elle finissoit au tems où cette Ville avoit cessé d'être la capitale de l'Égypte, il y ajoûta une continuation, qui comprenoit le reste des Princes, qui avoient regné sur le païs, jusqu'à la destruction du royaume par les Perses.

Outre cette Chronologie, Apollodore avoit fait plusieurs ouvrages, & entr'autres, une Bibliothéque, dont Photius porte le jugement suivant. » J'ai lu, dit-il, » un petit livre du grammairien » Apollodore, sous le titre de » Bibliothéque. L'Auteur y rap- » porte ce que les Grecs, dans » les tems les plus anciens, ont » pensé des dieux & des héros, » avec les noms des fleuves, des » païs, des peuples & des villes. » De-là parcourant toujours l'an- » tiquité Grecque, il descend au » tems de la guerre de Troye; il » raconte les combats & les aven- » tures des principaux chefs, mê- » me les traverses & les divers » accidens, qui, après la prise

» de Troye, tinrent errans ſur les » mers plusieurs capitaines Grecs, » ſur tout Ulyſſe, en la perſonne » de qui il termine ſa narration. » Cet ouvrage eſt, à proprement » parler, un abrégé de l'hiſtoire » fabuleuſe de la Gréce, & peut » être fort utile à ceux, qui veu- » lent ſe la bien mettre dans la » mémoire. Auſſi, l'Auteur en re- » commande-t-il la lecture par » ce ſixain, qui eſt tout à la fin: «

Cet écrit, cher Lecteur, te mettra ſous les yeux
Ce que l'antique Fable a de plus curieux.
Épargne-toi de lire Homère & ſes ſemblables;
Ils ſont moins inſtructifs qu'ils ne ſont agréables.
Tu trouveras ici, bien mieux que dans leurs vers,
Tout ce qui fit jamais du bruit dans l'univers.

Ces ſix vers ne ſont aujourd'hui que dans Photius. Ils ne ſe trouvent plus dans Apollodore, parce que le troiſième & dernier livre de ſa bibliothéque eſt défectueux; la fin en eſt perdue. M. Lefévre de Saumur, à qui nous ſommes redevables d'une traduction Latine de cet ouvrage, croyoit qu'il n'y manquoit pas plus de quatre ou cinq pages. Thomas Gale, qui nous a donné une nouvelle édition d'Apollodore avec des notes, croyoit au contraire, qu'il y en manquoit beaucoup d'avantage; ainſi que le copiſte en avertit par ces mots λείπει πολλά, *plurima deſunt*; & M. l'abbé Gédoyn eſt de ſon avis ſur ce point, comme ſur un autre bien plus important. Car, M. Lefévre a publié, & s'imaginoit avoir prouvé que la bibliothéque d'Apollodore n'étoit que l'abrégé d'un grand ouvrage en vingt-quatre livres, fait par Apollodore, & intitulé, περὶ θεῶν, *des dieux*. Et comme on ſe prévient toujours en faveur de ſon opinion, M. Lefévre a cru voir des marques de Chriſtianiſme dans l'abréviateur d'Apollodore. Cependant, le ſçavant Anglois, dont on vient de parler, prouve tout le contraire par des raiſons ſi fortes & ſi ſolides, que M. l'abbé Gédoyn demeure perſuadé, avec lui, que la bibliothéque d'Apollodore eſt l'ouvrage, non d'un Abréviateur, mais d'Apollodore même, & qu'il n'a jamais fait partie de cet autre grand ouvrage περὶ θεῶν, dont Sopater avoit fait des extraits, au témoignage de Photius.

Au reſte, on rencontre quelquefois des contradictions dans la bibliothéque d'Apollodore; mais, on n'en doit pas être ſupris, au rapport de M. Fréret, puiſque cet ouvrage n'eſt qu'une compilation, dans laquelle Apollodore, ayant pour objet de raſſembler les diverſes traditions des Poëtes & des Mythologues, s'eſt contenté de les diſpoſer dans un ordre généalogique, ſans ſe trop embarraſſer de les concilier entr'elles, ou d'en aſſigner les différens dégrés d'autorité. Il eſpéroit ſans doute que l'on comprendroit quelle étoit la nature d'un pareil ouvrage, &

qu'on ne lui imputeroit pas de recevoir en même-tems des faits contradictoires, uniquement parce qu'il les rapportoit, sans prendre de parti.

Nous remarquerons encore que l'on trouve dans cette Bibliothéque d'Apollodore un conte singulier, au sujet de Mélampe. Le voici : Ses domestiques ayant découvert une famille de serpens, dans un vieux chêne, & tué sur le champ le pere & la mere, lui en apportérent les petits, qu'il fit élever avec grand soin. Et par reconnoissance, ou autrement, ces animaux, devenus grands, l'ayant trouvé un jour endormi, s'attachérent chacun à une de ses oreilles, qu'ils nettoyérent avec leur langue si parfaitement, qu'à son réveil il fut tout étonné d'entendre les conversations des animaux, & mille autres choses, où il ne comprenoit rien auparavant.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*a*) auteur d'une révolte à Athènes, vers l'an 192 avant J. C. Il étoit soûtenu par Antiochus, dans le parti duquel il vouloit engager la multitude ; mais, avant que la sédition eût eu le tems d'éclater, Apollodore fut accusé par un cercertain Léon, condamné sur le champ, & banni de la Ville. L'éloignement de ce séditieux y rétablit le calme.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*b*) Rhéteur & Grammairien de Pergame. Il fut auteur de la Secte, appellée de ce nom, & opposée à celle de Théodore. Cet Apollodore florissoit sous la 179e Olympiade, vers l'an de Rome 690, & avant J. C. 64 ans. Il eut, entr'autres disciples, Denys, surnommé Atticus, qui étoit de Pergame. Il doit avoir vécu très long-tems, s'il est vrai que ce soit le même qu'Auguste honora de son amitié, comme l'atteste Strabon. Ce Prince l'amena avec lui en Gréce ; & pendant le séjour qu'il fit à Apollonie en Épire, il s'appliqua à l'étude de l'éloquence, sous la direction d'Apollodore.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*c*) ami de Cléopâtre, reine d'Égypte, étoit de Sicile. Lorsque cette Princesse fut mandée à Alexandrie par César, elle s'avisa d'un stratagême singulier pour entrer dans le château, & Apollodore eut beaucoup de part à l'exécution. Ce fut même le seul des amis de Cléopâtre, qui l'accompagna dans cette occasion. La Reine s'étant donc jettée dans un petit bateau, arriva au pied des murailles du château d'Alexandrie, qu'il étoit déjà nuit close. Mais, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'entrer, sans être connue, elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes. Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette manière par la porte du château dans l'apparte-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 50.

(*b*) Quintil. L. III. c. 1. Strab. p. 625. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 88.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 731. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 423.

ment de César. On dit que ce fut le premier attrait, qui porta César à l'aimer; car, cette ruse lui fit juger que la Princesse avoit beaucoup d'audace & d'esprit.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*a*) célebre architecte, qui étoit de Damas, & qui excelloit dans son art. La place de Trajan dans Rome & le pont sur le Danube étoient des ouvrages de ce grand maître. Il parloit avec franchise & hauteur. Un jour que Trajan s'entretenoit avec lui du dessein de quelque bâtiment, Adrien s'étant mêlé dans la conversation, & ayant voulu dire son avis sur ce qui en faisoit l'objet, Apollodore l'avertit durement de ne point décider dans une matière qu'il n'entendoit pas. *Allez-vous en*, lui dit-il, *peindre vos citrouilles*. C'étoit une allusion à un tableau de païsage, qu'Adrien avoit fait depuis peu, & dont il tiroit vanité.

On sçait qu'une pareille aventure étoit arrivée à Alexandre le Grand, chez Apelle, & que ce conquérant avoit eu assez d'équité & de douceur, pour ne s'en pas offenser. Adrien ne fut pas si généreux. Comme il se piquoit de réussir dans tous les arts, il crut sa gloire blessée, dans la remontrance d'Apollodore, & il en conserva un vif ressentiment. Cependant, il se servit encore de lui au commencement de son regne; mais, il chercha bientôt un prétexte pour le perdre, & l'exila.

Depuis, Adrien ayant bâti un temple en l'honneur de Vénus & de la ville de Rome, prétendue déesse, dont le culte étoit déjà ancien, en envoya le plan à Apollodore dans son exil pour l'insulter, & pour lui prouver que l'on pouvoit faire quelque chose de beau sans lui; il lui demandoit son sentiment sur cet édifice, qui étoit magnifique, & qui fut un des objets de l'admiration de Constance, lorsque ce Prince vint à Rome; mais, il avoit des défauts, essentiels. Apollodore, à qui son exil n'avoit point appris à feindre, répondit à Adrien, qu'il auroit fallu donner plus d'étendue & de hauteur à son temple, afin qu'il fît un plus beau point de vue pour la rue sacrée. Il ajoûta que les statues des Déesses, que l'on avoit représentées assises, n'étoient point proportionnées au vaisseau, & que si elles vouloient se lever, elles se casseroient la tête contre la voûte.

Adrien fut d'autant plus mortifié de ces observations, qu'elles étoient vraies, & portoient sur des vices sans reméde, & par une lâche & indigne vengeance, il fit tuer le trop sincére Architecte.

APOLLODORE, *Apollodorus*, Ἀπολλόδωρος, (*b*) grand-prêtre du dieu Mithra à Rome, l'an de J. C. 370. On marque au 17 Juillet de cette année la consécration d'un autel à Mithra, par la cérémonie du Taurobole & du Criobole. Apollodore, qui fit cette dédicace, prend les titres de

(*a*) Dio. Cass. pag. 789, 790. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 589. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV, pag. 298, 299.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 277.

Pontifex major, XV. vir sacris faciundis, Pater sacratus dei invicti Mithræ.

Cet Apollodore avoit pour prénom Pétronius.

Outre ces Apollodores, il y en a eu plusieurs autres, tous gens de lettres. 1.° Un surnommé l'*Illustre*, philosophe Épicurien. On prétend qu'il avoit écrit jusqu'à trois cens volumes, ou traités différens, &, entr'autres, la vie d'Épicure. C'est de cet Apollodore que Cicéron parle en différens endroits.

2.° Un autre d'Artémite, soit qu'il fût de la ville de ce nom en Arménie, soit qu'il fût d'Artémite petite isle vis-à-vis du fleuve Achéloüs. On ignore en quel tems il a vécu. On sçait seulement qu'il écrivit en Grec une histoire des Parthes, citée par Athénée & par Strabon.

3.° Un autre d'Éphèse, auteur Grec, qui avoit composé une Géographie. On ne sçait pas non plus en quel tems il a vécu. Il est allégué par Suidas.

4.° Un autre d'Érythrée, selon lequel la Sibylle de ce nom étoit d'Érythrée même.

5.° Un autre de l'isle de Lemnos, qui étoit un auteur Grec. On ignore encore en quel tems il a vécu. Il fit un traité de l'Agriculture, cité par Varron. Il y en a qui lui attribuent d'autres ouvrages; mais, peut-être le confondent-ils avec quelqu'un des Auteurs, qui ont porté ce nom.

6.° Un autre, Athénien, poëte Grec. Il avoit composé quarante-sept piéces de théatre; il fut couronné sept fois.

7.° Un autre de Géla en Sicile, aussi poëte Grec, qui vivoit du tems de Ménandre, vers la 114e Olympiade. Il étoit Auteur de plusieurs comédies, dont sept sont citées par les Anciens.

Nous ne parlerons plus d'aucun auteur du nom d'Apollodore, parce que l'on ne finiroit pas, si l'on vouloit les citer tous.

(*a*) Il y eut un tyran de ce nom, à Athènes, qui fit périr bien du monde, au rapport de Cicéron.

APOLLODOTE, *Apollodotus*, Ἀπολλοδότος, (*b*) gouverneur de Gaza, environ l'an 98 avant l'Ére Chrétienne. Alexandre Jannée étant venu attaquer cette place, Apollodote la défendit un an entier, avec un courage, & une prudence, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son propre frere, nommé Lysimaque, ne put voir sa gloire sans envie, & cette lâche passion le porta à l'assassiner. Ensuite, ce misérable s'associa avec quelques scélérats, comme lui, & on livra la Ville à Alexandre Jannée.

APOLLON, *Apollon*, (*c*)

(*a*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 82.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 459. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 253.

(*c*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 57. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 86. *& suiv.* Tom. IV. pag. 162. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 100. *& suiv.* Tom. II. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 118. *& suiv.* Tom III. pag. 145. *& suiv.* Tom. IV. pag. 57, 58. *Voyez les Vol. suivans.*

Ἀπόλλων, fils de Jupiter & de Latone, naquit à Délos, selon les uns, & à Éphèse, selon d'autres. Telle est l'opinion commune sur l'origine d'Apollon. Cependant, Cicéron distingue quatre Apollons. Le premier, fils de Vulcain, étoit le dieu tutélaire des Athéniens; le second étoit fils de Corybante, & natif de Créte, lequel, dit-on, eut guerre avec Jupiter même, pour cette Isle-là; le troisième, qui passa du païs des Hyperboréens à Delphes, étoit fils du troisième Jupiter & de Latone; le quatrième enfin étoit d'Arcadie. Celui-ci fut appellé Nomion, parce qu'il avoit donné des loix aux Arcadiens.

S. Clément d'Alexandrie distingue un plus grand nombre d'Apollons, puisqu'il en met jusqu'à six, dont cinq sont tirés d'Aristote, & un de Didyme le grammairien. Le premier, fils de Vulcain & de Minerve; le second de Créte, fils de Corybante; le troisième, fils de Jupiter; le quatrième, Arcadien, fils de Silène; le cinquième, Libyen, fils d'Ammon; le sixième, fils de Magnès.

Il paroit que Cicéron a pris ses quatre Apollons pour des personnages réels, puisqu'il en rapporte les généalogies. Cependant, Vossius ne regarde ce dieu que comme un personnage métaphorique, & soûtient qu'il n'y eut jamais d'autre Apollon que le soleil. On conviendra avec ce sçavant Auteur, que les Anciens ont souvent pris Apollon pour le soleil, & que la plûpart des choses qu'ils en ont [illegible], doivent se rapporter à l'astre qui nous éclaire; mais, cela ne prouve pas qu'il n'y ait eu quelque personnage illustre, nommé Apollon, qui, après son Apothéose, fut pris pour le soleil; comme il est arrivé en Égypte qu'Osiris & Orus, dont l'existence ne sçauroit être douteuse, furent, après leur mort, confondus avec le soleil, dont ils devinrent les symboles; soit qu'on crût que leurs ames étoient allées habiter dans cet astre; soit pour quelqu'autre raison que nous ignorons.

Lactance, qui connoissoit parfaitement les antiquités de la Gréce, prouve au Païens, que leur Apollon n'avoit été qu'un homme, dont on nommoit les parens, & dont les crimes, malgré mille bonnes qualités, n'étoient que trop connus.

Des quatre Apollons, dont parle Cicéron, il paroît que les trois derniers étoiens Grecs, & le premier, Égyptien, qu'Hérodote dit avoir été fils d'Osiris & d'Isis, & qui s'appelloit Orus. Latone, à qui Isis l'avoit confié, suivant cet Auteur, fut sa nourrice; & pour le dérober aux persécutions de Typhon, elle le cacha dans l'isle de Chemnis, qui étoit dans un lac auprès de Butès, où demeuroit Latone. Pausanias est de même avis qu'Hérodote, & met, comme lui, Apollon au nombre des divinités d'Égypte. » Le sénateur Antonin, dit-il, fit bâtir » à Épidaure un temple à Escu» lape & à Apollon, dieux Égyp» tiens. « Le témoignage de Diodore de Sicile est encore plus formel, puisqu'en parlant d'Isis, après

après avoir dit qu'elle avoit inventé l'usage de la médecine, il ajoûte qu'elle l'avoit apprise à Orus, son fils, qu'on nommoit Apollon, & qui fut le dernier des dieux qui regnérent en Égypte.

Le chevalier Marsham, qui a arrangé d'une manière, qui lui est particulière, les Dynasties d'Égypte, met Orus à la tête de celle des demi-dieux, & lui donne vingt-cinq ans de regne. Cet Auteur le distingue non seulement du soleil, qu'il dit, conformément à l'opinion de Cicéron, avoir été le second dans la première Dynastie, à la tête de laquelle étoit Vulcain; mais aussi d'un autre Apollon, qui ne fut que le huitième Roi de sa seconde Dynastie. Ainsi, selon le chevalier Marsham, le Soleil, Orus & Apollon étoient trois princes, qu'il faut bien distinguer, & qui ont regné en Égypte en des tems fort éloignés les uns des autres.

De toutes ces discussions il résulte que le véritable Apollon étoit d'Égypte, & que si les Grecs ont donné ce nom à quelqu'un de leur nation, ils ont formé son histoire sur celle de ce prince Égyptien. N'est-il pas évident, en effet, que ce qu'ils disent de leur isle de Délos, où naquit Apollon, est tiré de ce que les Égyptiens, au rapport d'Hérodote, publioient de celle de Chemnis, où Latone avoit caché Orus? S'ils ont dit que cette isle étoit flottante, & qu'elle ne fut fixée qu'à la naissance d'Apollon & de Diane, les Égyptiens ne disoient-ils pas la même chose de celle de Chemnis? Hérodote, à qui on faisoit ce conte, lorsqu'il étoit en Égypte, dit qu'il regarda cette Isle avec toute l'attention possible, & qu'il ne la vit nullement flotter.

Les Grecs ajoûtoient que c'étoit Neptune, qui, d'un coup de trident, avoit fait sortir du fond de la mer l'isle de Délos, pour assurer à Latone, persécutée par Junon, un lieu, où elle pût faire ses couches. Ne voit-on pas que c'est une copie fidele de ce que les Égyptiens publioient des persécutions de Typhon contre Isis, qui, pour dérober son fils à la cruauté de son beau frere, en confia l'éducation à Latone, qui le cacha dans l'isle de Chemnis? Pour ce qui regarde l'intervention de Neptune, c'est une fiction fondée sur ce qu'on attribuoit à ce dieu tout ce qui arrivoit dans la mer, & en particulier tous les tremblemens de terre. Et comme le mot *Délos*, veut dire manifestation, cette isle, ou qu'on ne connoissoit pas, supposé qu'elle existât, ou qui sortit de la mer par l'effet de quelque tremblement de terre, comme on a vu, il n'y a pas long-tems, se former dans la même mer la nouvelle Santorine, fut nommée Délos. Si les Grecs ont dit que leur Apollon étoit fils de Jupiter, c'est que l'Égyptien avoit pour pere Osiris, que les Grecs ont souvent confondu avec leur Jupiter.

Parmi les dieux du Paganisme, il n'y en a aucun, dont les Poëtes aient publié tant de merveilles, que d'Apollon; & selon eux, il excella dans tous les beaux arts, tels que la poësie, la musique & l'élo-

quence. Et par une hyperbole, assez ordinaire en pareille occasion, on publia qu'il les avoit inventés. Il fut le dieu & le protecteur des Poëtes, des Musiciens & des Orateurs. Les Muses étoient aussi sous sa protection, & il présidoit à leurs concerts. Avec cela, il n'y avoit aucun des dieux, qui possédât, comme lui, l'art de connoître l'avenir, aussi fut-il celui de tous, qui eut un plus grand nombre d'Oracles.

A tant de perfections, on joignoit la beauté, les graces, l'art de charmer les oreilles, autant par la douceur de son éloquence, que par les accords harmonieux de sa lyre, qui enchantoient également les hommes & les dieux. Cependant, avec ces bonnes qualités, il n'eut pas toujours le don de plaire aux personnes, dont il étoit amoureux; ce qui a attiré aux Payens quelques railleries de la part des apologistes de la religion Chrétienne. En effet, pour séduire Issé, fille de Macarée, il fut obligé de se métamorphoser en berger; & il eut beau étaler toutes ses perfections à Daphné, elle fut sourde à sa voix. On met aussi sur le compte d'Apollon d'autres intrigues amoureuses, entr'autres, celle qu'il eut avec Coronis, qui lui donna pour fils Esculape.

Au reste, comme Apollon étoit le dieu des beaux arts, ceux qui les cultivoient, passoient pour être ses enfans, tels qu'Orphée, Linus, & plusieurs autres; ou pour ses favoris, comme Hyacinthe & Cyparisse.

Si Apollon ne fut pas toujours heureux en amour, il le fut dans les défis, qu'on eut la témérité de lui faire, & dont il sortit toujours victorieux. Pan, qui croyoit exceller dans l'art de jouer de la flûte, voulut comparer cet instrument à la lyre d'Apollon. Le défi fut accepté, & le Tmolus, pris pour arbitre, adjugea la victoire, à Apollon. Midas, témoin de cette dispute, recusa le jugement de Tmolus; & Apollon, pour faire connoître sa stupidité, lui donna des oreilles d'âne. Marsyas, autre joueur de flûte, fut encore plus malheureux, que Midas, dans le défi, qu'il avoit osé faire à Apollon, puisque ce dieu le fit écorcher vif.

La défaite du serpent Python, que raconte Ovide, est mise aussi par les Poëtes sur le compte de ce même dieu. Ce monstre causoit de grands ravages; mais, Apollon, à coups de fleches, en purgea la terre, & délivra sa mere des persécutions qu'elle en souffroit.

Certains prétendent que les fléches d'Apollon n'étoient que les rayons du soleil; ce qui donna lieu à une fable aussi ancienne que célebre; c'est qu'on attribuoit à Apollon toutes les morts subites & prématurées. On en trouve cent exemples dans Homère, & toutes les fois que ce Poëte parle de quelque mort de ce genre, il ne manque pas de l'attribuer à Apollon, ou à Diane, avec cette différence qu'il met sur le compte de ce dieu, celle des hommes, & sur celui de Diane, celle des femmes. Mais, l'exemple le plus marqué dans l'Antiquité, est ce-

lui des enfans de Niobé, qu'Apollon & Diane tuérent à coups de fléches.

Cette eſpèce d'armes devint très-funeſte à Apollon. En effet, Jupiter, indigné qu'Eſculape eût rendu la vie à Hippolyte, prétendant que le droit de reſſuſciter les morts, devoit être réſervé à lui ſeul, frappa l'infortuné médecin d'un coup de foudre; & Apollon, pour venger la mort de ſon fils, ayant tué, à coups de fléches, les Cyclopes, qui avoient fabriqué la foudre, dont Jupiter s'étoit ſervi, fut chaſſé du ciel. Obligé de gagner de quoi vivre, il ſe mit au ſervice d'Adméte, dont il garda les troupeaux.

Boccace, ſur l'autorité de Théodontion, dit que cette aventure regarde cet Apollon, qui, ſuivant Cicéron, avoit donné des loix aux Arcadiens, & qui fut chaſſé du trône, pour avoir voulu gouverner ſes ſujets avec trop de ſévérité. Il ſe retira à la cour d'Adméte, qui le reçut favorablement, & lui donna en ſouveraineté la partie de ſes États, qui étoit ſur les bords du fleuve Amphriſe. De-là, l'origine de la fable qui dit qu'il fut banni du ciel, parce qu'il fut chaſſé du trône. Celle qui porte qu'il ſe vit contraint de garder les troupeaux d'Adméte, nous apprend qu'il devint roi d'une partie de la Theſſalie. Les deux noms de Roi & de Paſteur ſont ſouvent ſynonymes, ſur tout dans Homère; & en effet, tout Roi doit être le paſteur de ſon peuple, qui eſt ſon vrai troupeau. Comme ces anciennes traditions n'étoient pas toujours uniformes, Ovide dit que ce n'étoit pas dans la Theſſalie, mais dans l'Élide, qu'Apollon devint paſteur, & que lui arriva l'aventure de Battus, qui lui vola quelques bœufs.

L'hiſtoire, qu'on vient de raconter, prouve qu'Apollon ne ſouffroit pas volontiers qu'on l'inſultât. Celle de Phorbas, qui s'étoit rendu maître du chemin, qui conduiſoit à Delphes, en eſt une nouvelle preuve. Ce dieu, en effet, s'étant métamorphoſé en Athléte, lui ôta la vie. Mais, pour expliquer la plûpart de ces fables, il faut ſe rappeller le principe, établi par M. l'abbé Banier; ſçavoir, qu'on chargeoit preſque toujours l'hiſtoire d'un dieu, ou d'un héros, des aventures de tous ceux, qui avoient porté le même nom, & ſouvent de celles de leurs Prêtres. L'aventure, dont on vient de parler, pourroit bien être de ce nombre. Quelqu'un des miniſtres de Delphes, qui voyoit diminuer tous les jours les offrandes, qu'on portoit dans le temple d'Apollon, par les incurſions de Phorbas, ſe déguiſa; & ayant été aſſez heureux, pour tuer ce brigand, il publia que c'étoit Apollon lui-même, qui avoit vengé l'inſulte faite à ſon temple.

Quoiqu'il en ſoit, il n'y eut guere de dieu dans le Paganiſme, plus honoré qu'Apollon. Il avoit des temples dans toute la Gréce & dans toute l'Italie, des Oracles ſans nombre, & on célébroit une multitude de fêtes en ſon honneur, ſur tout à Délos. Je n'ai pas beſoin de m'étendre beaucoup ſur ce

sujet; il suffit de remarquer que presque toutes les cérémonies du culte qu'on lui rendoit, avoient rapport au soleil, dont il étoit le symbole, ou aux attributs qu'on croyoit qu'il possédoit. Ainsi, le loup & l'épervier lui étoient consacrés, parce qu'ils ont l'un & l'autre, la vue fine & perçante. Le corbeau, la corneille & le cygne lui étoient aussi consacrés, à cause qu'on croyoit que ces oiseaux avoient un instinct naturel pour prédire l'avenir. Si le laurier étoit un arbre consacré à ce dieu, c'est qu'on étoit persuadé que ceux, qui dormoient, ayant sous la tête quelques branches de cet arbre, recevoient des vapeurs, qui les mettoient en état de prophétiser. Porphyre nous apprend même que les Anciens annonçoient les choses futures sur le bruit que faisoit le laurier, lorsqu'il brûloit; ce qui fait dire à Tibulle: *Lorsque le laurier vous donne un bon augure, laboureurs réjouissez-vous.* Mais aussi, lorsqu'il brûloit sans aucun petillement, c'étoit un mauvais signe. On avoit encore consacré à Apollon le coq, parce qu'il annonce, par son chant, le lever du soleil; & la cigale, à cause, que son chant honore le dieu de la musique.

Le tems nous a conservé un grand nombre de monumens de ce dieu. Je n'ai pas dessein de les parcourir. On peut les voir presque tous rassemblés dans l'Antiquité expliquée par les figures. Il suffit de remarquer que ce dieu y est toujours reconnoissable par sa jeunesse, par les rayons qui brillent sur sa tête, & par sa lyre, ou la cythare qui l'accompagne. On représentoit Apollon jeune & sans barbe, ainsi que Bacchus; ce qui, selon Tibulle, convenoit parfaitement à l'un & à l'autre; mais, comme celui-ci paroît quelquefois avec de la barbe, Lucien nous apprend qu'il y avoit aussi un Apollon barbu. Cependant, nous n'avons aucun monument qui le représente ainsi.

Enfin, pour terminer cet article, il ne me reste qu'à parler des différens noms, qu'on donnoit à Apollon. Comme tout l'univers adoroit ce dieu, ou du moins l'astre, dont il étoit le symbole, il avoit presqu'autant de noms qu'il y avoit de païs différens, qui lui rendoient un culte religieux; mais, indépendamment de ces noms, les Grecs & les Romains lui en donnoient plusieurs autres. La plûpart de ces noms ont des articles particuliers, qu'on peut consulter. Voici, toutefois, par ordre alphabétique, ceux qu'on trouve dans Pausanias.

APOLLON Acésius, *Apollon, Acesius*, Α'πόλλων Α'κέσιος; (*a*) c'est-à-dire, Apollon le restaurateur, le médecin, du verbe ἀκέομαι, *medeor, sano*, je remédie, je guéris. Ce surnom d'Apollon, selon Pausanias, répond à celui de préservateur, que les Athéniens donnoient à ce dieu.

Apollon Acésius avoit un tem-

(*a*) Pauf. pag. 391.

ple & une ſtatue dans la place d'Élis, ville du Péloponnèſe.

APOLLON ACRITAS, *Apollon Acritas*, (*a*) du Grec ἄκρα, *une hauteur*, parce que ſon autel étoit bâti ſur une hauteur, à Sparte, où il étoit honoré ſous le nom d'Apollon Acritas.

APOLLON AGRÉUS, *Apollon Agræus*, Ἀπόλλων Ἀγραῖος. (*b*) Ce ſurnom d'Apollon veut dire *le Chaſſeur*. Ce fut Alcathoüs, fils de Pélops, qui bâtit un temple à Apollon Agréus, en mémoire de ce qu'il avoit combattu & tué un lion, qui cauſoit de grands ravages, ſur le mont Cithéron, & dans tout le païs du voiſinage.

APOLLON AGYIÉUS, *Apollon Agyieus*, Ἀπόλλων Ἀγυιεὺς; (*c*) ce qui veut dire une rue, ſelon l'étymologie de cette épithéte. Apollon fut ainſi ſurnommé, parce qu'il étoit honoré dans les rues & dans les carrefours des Villes.

Les Tégéates avoient conſacré pluſieurs ſtatues à Apollon Agyiéüs, & voici la raiſon, qu'ils en apportoient. Ils diſoient qu'Apollon & Diane ſe vengérent en tous lieux, & à Tégée comme ailleurs, de ceux qui avoient mépriſé Latone, lorſqu'enceinte de ces deux divinités, elle étoit errante par tout le monde. Apollon, étant venu à Tégée, eut un entretien ſecret avec Scéphrus, fils de Tégéatès. Limon, frere de celui-ci, s'imagina que cet entretien rouloit ſur lui, & qu'il étoit trahi. Dans cette perſuaſion, furieux, il ſe jette ſur ſon frere, & le tue; mais, auſſi-tôt Diane le perça de ſes fléches, & vengea la mort de Scéphrus. Tégéatès & Méra, ſa femme, appaiſérent ſur le champ Apollon & Diane par un ſacrifice. Cependant, une extrême ſtérilité ayant affligé le païs, on envoya conſulter l'oracle de Delphes, & la réponſe fut qu'il falloit pleurer Scéphrus. C'eſt pourquoi, à la fête d'Apollon Agyiéüs, les Tégéates pratiquoient certaines cérémonies, en l'honneur de Scéphrus, entr'autres, une, qui eſt que la prêtreſſe de Diane pourſuivoit un des aſſiſtans, pour marquer que Limon fut pourſuivi par Diane à coups de fléches.

Apollon Agyiéüs avoit quatre ſtatues à Tégée, & chaque tribu avoit donné la ſienne; la tribu Claréotis, la tribu Hippothoïtis, la tribu Apollonéatis, & la tribu Athanéatis, ainſi appellées du nom des terres, que le ſort fit tomber aux enfans d'Arcas, à la réſerve de la ſeconde, qui avoit pris le nom d'Hippothoüs, fils de Cercyon.

APOLLON ALEXICACUS, *Apollon Alexicacus*, Ἀπόλλων Ἀλεξίκακος; (*d*) c'eſt-à-dire, Apollon le Libérateur. On voyoit, à Athènes, une ſtatue d'Apollon Alexicacus. Ce titre vient, dit-on, de ce que la peſte ayant affligé les Athéniens durant la guerre du Péloponnèſe, Apollon les en délivra par le moyen d'un oracle rendu

(*a*) Pauſ. pag. 183.
(*b*) Pauſ. pag. 76, 77.
(*c*) Pauſ. pag. 60, 119, 539, 540.
(*d*) Pauſ. pag. 6, 522.

à Delphes. La ſtatue d'Apollon Alexicacus étoit l'ouvrage d'un certain Calamis.

APOLLON AMAZONIUS, *Apollon Amazonius*, Α'πόλλων Α'μαζόνιος. (*a*) Les Pyrrhiquiens avoient chez eux un temple d'Apollon Amazonius ; ſurnom qui fut donné à ce dieu, parce que, ſuivant la tradition du païs, l'armée des Amazones demeura en de-çà de leur Ville, & n'avança pas plus loin. La ſtatue du dieu étoit de bois, & l'on croit qu'elle fut conſacrée par ces femmes, qui étoient venues des rives du Thermodon.

APOLLON AMYCLÉEN, *ou* AMYCLÉUS, *Apollon Amyclæus*, Α'πόλλων Α'μυκλαῖος. (*b*) Ce ſurnom étoit donné à Apollon, à cauſe du culte qu'on lui rendoit à Amycles. Les habitans de cette ville avoient une dévotion particulière pour Apollon Amycléus. On remarque que les femmes de Sparte filoient tous les ans une tunique pour la ſtatue d'Apollon Amycléus ; & le lieu, où elles filoient, s'appelloit par excellence *la Tunique*. *Voyez* Amycléen.

APOLLON ARCHÉGÉTÈS, *Apollon Archegetes*, Α'πόλλων Α'ρχηγέτης ; c'eſt-à-dire, Apollon conducteur. (*c*) Apollon étoit honoré ſous ce nom à Mégare. Sa ſtatue étoit toute d'ébene, & dans le goût des ouvrages de l'école d'Égine ; école très-ancienne & très-célebre.

APOLLON ARGOUS, *Apollon Argoüs*. (*d*) Quatre-vingts ſtades au de-là de Coroné, en tirant vers la mer, on trouvoit ſur la côte un temple d'Apollon. Ce temple étoit fort célebre, & paſſoit pour le plus ancien du païs. Les malades y venoient en foule, & s'en retournoient guéris. Le dieu y étoit honoré ſous les noms d'Apollon Corynthus & d'Apollon Argoüs. Sous le premier, il avoit une ſtatue de bois, & ſous le ſecond, une ſtatue de bronze, qui avoit été conſacrée, dit-on, par ces Héros, que portoit le navire Argo.

APOLLON BOÉDROMIUS, *Apollon Boëdromius*. Α'πόλλων Βοηδρόμιος. (*e*) Cette épithéte veut dire *Auxiliaire*. Les Athéniens avoient une fête, appellée *Boëdromia*, & le mois *Boëdromion*. Cette appellation étoit fondée ſur ce que Xuthus ſecourut les Athéniens, dans la guerre qu'ils avoient contre les Éleuſiniens ; car, pour conſerver la mémoire de ce bienfait, ils inſtituérent une fête, qu'ils nommérent *Boëdromia*. Apollon Boëdromius étoit dit dans le même ſens.

Il y avoit à Thébes en Béotie, une ſtatue d'Apollon Boëdromius. Elle ſe voyoit devant le temple de Diane Eucléa.

APOLLON CARINUS, *Apollon Carinus*, Α'πόλλων Καρινός. (*f*) Ce ſurnom d'Apollon, qu'on trouve dans Pauſanias, eſt inconnu. On croit que c'eſt le même que Carnéus. *Voyez* l'Article qui ſuit.

(*a*) Pauſ. pag. 211.
(*b*) Pauſ. pag. 190, 199.
(*c*) Pauſ. pag. 79.
(*d*) Pauſ. pag. 281.
(*e*) Pauſ. pag. 567.
(*f*) Pauſ. pag. 82.

APOLLON CARNÉUS, *Apollon Carneus*, Ἀπόλλων Καρνεῖος. (*a*) Les Sicyoniens avoient chez eux un temple bâti en l'honneur d'Apollon Carnéus. Du tems de Pausanias, il n'en restoit presque rien autre chose, que quelques colomnes. Les murs & le toit avoient été détruits par le tems. Les Sicyoniens avoient encore une chapelle, consacrée au même dieu; & il n'y avoit que les prêtres qui eussent permission d'y entrer. Cette chapelle étoit dans le parvis du temple d'Esculape.

APOLLON CÉRÉATE, *Apollon Cereata.* (*b*) Le temple d'Apollon Céréate étoit situé dans l'Épytide, vers la source de la rivière de Carnion. C'est tout ce que Pausanias nous en apprend.

APOLLON CLARIUS, *Apollon Clarius*, Ἀπόλλων Κλάριος, (*c*) nom qui fut donné à Apollon de l'isle de Claros, où ce dieu étoit singulièrement honoré. Il y avoit à Corinthe une statue d'Apollon Clarius, qui étoit de bronze.

APOLLON CORYNTHUS, Ἀπόλλων Κόρυνθος. *Voyez* Apollon Argoüs.

APOLLON CYPARISSIUS, *Apollon Cyparissius*, Ἀπόλλων Κυπαρισσίος. (*d*) Apollon fut ainsi appellé d'un temple, qu'il avoit à Cyparissie.

APOLLON DÉCATÉPHORE, *Apollon Decatephorus*, Ἀπόλλων Δεκατηφόρος. (*e*) Ce dieu avoit une statue à Mégare sous ce nom. C'est comme qui diroit une statue d'Apollon, faite de la dixième partie de quelques dépouilles remportées sur les ennemis.

APOLLON DELPHIEN, *ou* DELPHICUS, *Apollon Delphicus.* Le surnom de Delphicus est un des plus célebres qu'ait porté Apollon. Tout le monde sçait que ce dieu fut ainsi appellé du culte qu'on lui rendoit à Delphes, où il étoit dans une singulière vénération. *Voyez* Delphes.

APOLLON DELPHINIEN, *Apollon Delphinius*, Ἀπόλλων Δελφίνιος. (*f*) Une colonie de Crétois cherchant de nouvelles terres à habiter, Apollon la conduisit à Cirrha, qui étoit le port de Delphes, & l'y conduisit par le moyen d'un dauphin, qui lui servit de guide; de-là vient le surnom d'Apollon Delphinien, suivant Plutarque, qui refute la fable, que l'on débitoit à ce sujet.

Il y avoit, à Athènes, un temple d'Apollon Delphinien. On raconte que ce temple étant achevé, au comble près, à quoi l'on travailloit encore, parut dans la Ville, un jeune inconnu, avec une robe traînante & de beaux cheveux bien frisés, qui flottoient sur les épaules [c'étoit Thésée]; quand il fut auprès du temple, il entendit les ouvriers, qui demandoient, en riant, où alloit donc cette belle grande fille ainsi toute seule. A cette plaisanterie, il ne répondit rien; mais, ayant détellé deux boeufs, qui étoient près

(*a*) Pauf. pag. 103, 104.
(*b*) Pauf. pag. 510.
(*c*) Pauf. pag. 89.
(*d*) Pauf. pag. 286.
(*e*) Pauf. pag. 79.
(*f*) Pauf. pag. 32, 33.

de-là à un chariot couvert, il prit l'impériale du chariot, & la jetta plus haut que n'étoient les ouvriers, qui travailloient à la couverture du temple.

APOLLON DIONYSODOTE, *Apollon Dionysodotus*, Ἀπόλλων Διονυσόδοτος. (*a*) Les Phlyens, peuples de la tribu Cécropide, dans l'Attique, avoient un autel dédié à Apollon Dionysodote.

APOLLON DIRADIOTÈS, *Apollon Diradiotes*, (*b*) Ἀπόλλων Δειραδιώτης. Ce dieu avoit, sous cette dénomination, un temple à Argos, sur le chemin qui menoit à la citadelle. On tient que ce temple avoit été bâti par Pythaëus, qui venoit de Delphes, & que c'est le premier temple qu'ait eu Apollon. La statue que l'on y voyoit, étoit de bronze. Le dieu étoit représenté tout droit, & ne s'appelloit point autrement que l'Apollon Diradiotès, parce que le lieu se nommoit *Diras*, du Grec, δειράς, *jugum*, une colline, une éminence. Ainsi, l'Apollon Diradiotès, c'est comme qui diroit l'Apollon de la Colline.

Du tems de Pausanias, il se rendoit encore des Oracles, au temple d'Apollon Diradiotès; & voici de quelle manière. La Prêtresse, qui présidoit à ces Oracles, étoit obligée de garder la chasteté. Elle sacrifioit tous les mois une brebis durant la nuit; & aussi-tôt qu'elle avoit goûté du sang de la victime, elle étoit remplie de l'esprit prophétique. Ce temple d'Apollon tenoit presque à celui de Minerve aux bons yeux, bâti par Dioméde.

APOLLON ÉGYPTIEN, *Apollon Ægyptius*, Ἀπόλλων Αἰγύπτιος. (*c*) Il est parlé d'Apollon Égyptien au premier article d'Apollon. *Voyez* cet article ci-dessus.

APOLLON ÉPIBATÉRIUS, *Apollon Epibaterius*, Ἀπόλλων Ἐπιβατήριος. (*d*) Les Trœzéniens avoient un bois consacré à Hippolyte, dans lequel étoit un temple d'Apollon Épibatérius, qu'ils tenoient avoir été dédié sous ce nom par Dioméde, après qu'il se fut sauvé de la tempête, qui accueillit les Grecs, lorsqu'ils revenoient du siége de Troye. Ils disoient même que Dioméde institua le premier les jeux Pythiens, en l'honneur d'Apollon.

Le mot *Épibatérius*, vient du Grec, ἐπιβαίνω, *conscendo*, je monte. On vouloit donc dire qu'Apollon étoit monté sur les vaisseaux des Grecs, pour les tirer lui-même du danger, où ils étoient de périr.

APOLLON ÉPICURIUS, (*e*) *Apollon Epicurius*, Ἀπόλλων Ἐπικούριος. Dans un bourg d'Arcadie, nommé *Basses*, on voyoit un temple d'Apollon Épicurius, dont la voûte étoit de pierre de taille. Après celui de Tégée, c'étoit, de tous les temples du Péloponnèse, le plus estimé, soit pour la beauté de la pierre, soit pour l'élégance & la symmétrie de l'é-

(*a*) Pauf. pag. 59.
(*b*) Pauf. pag. 128.
(*c*) Pauf. pag. 135.
(*d*) Pauf. pag. 146.
(*e*) Pauf. pag. 504, 522.

difice. Le surnom d'Épicurius, qui veut dire *secourable*, vient de ce que les Phigaliens, à qui appartenoit le bourg de Basses, furent délivrés de la peste, par le secours du dieu, de même que les Athéniens l'appellérent *Alexicacus*, pour un semblable sujet. Quant à Pausanias, il croit que ces deux noms lui furent donnés durant la guerre des Athéniens avec les Phigaliens & les autres peuples du Péloponnèse. Ce qui me le persuade, dit-il, c'est, premièrement, la conformité des deux noms; en second lieu, c'est qu'Ictinus, qui a été l'Architecte du temple d'Apollon Épicurius, vivoit du tems de Périclès, & qu'il fut aussi l'architecte du temple, que l'on nommoit le Parthénon, à Athènes.

La statue d'Apollon Épicurius fut transportée dans la place publique de Mégalopolis, pour y servir d'ornement. Elle étoit de bronze, fort belle, haute de douze pieds. Elle avoit été faite aux dépens des Phigaliens. *Voyez ci-dessous*, Apollon Parrhasius.

APOLLON GRYNÉEN, (*a*) *Apollon Grynæus*, Ἀπόλλων Γρυναῖος. Apollon étoit surnommé ainsi, à cause d'un temple célebre qu'il avoit dans la petite ville de Grynium, qui dépendoit des Myriniens. Apollon Grynéen avoit un temple à Athènes; & ce temple étoit accompagné d'un beau bois sacré, planté d'arbres fruitiers & d'autres arbres, qui n'étoient que pour l'odorat & pour le plaisir des yeux. On voyoit dans le temple des cuirasses de lin, qui n'étoient guere bonnes à la guerre, parce qu'un coup de pique, ou d'épée, les perçoit; mais, qui étoient excellentes pour la chasse, à cause que les dents des léopards & des lions rebouchoient contre.

APOLLON HORIUS, *Apollon Horius*, Ἀπόλλων Ὁρίος, (*b*) avoit un temple à Hermioné. Quant au surnom d'Horius, Pausanias dit qu'il ne sçait d'où les habitans l'ont tiré. Il croiroit volontiers qu'ils eurent quelque différend sur leurs limites avec leurs voisins, & que ce différend ayant été heureusement terminé, soit par la voie des armes, soit en justice reglée, ils bâtirent un temple à Apollon, comme à la divinité tutélaire de leurs limites. Ὁρὸς, dont est formé Horius, veut dire une limite.

APOLLON ISMÉNIEN, *Apollon Ismenius*, Ἀπόλλων Ἰσμηνίος. (*c*) A Thébes, vers la porte Homoloïde, à droite, il y avoit, sur une petite colline, un temple d'Apollon. La colline & le dieu avoient pris le nom d'Isménius, à cause du fleuve Ismène, qui passoit auprès. A l'entrée du temple, on voyoit une Minerve & un Mercure de marbre. Il sembloit que ces divinités fussent là, pour garder le vestibule; aussi, le nom qu'elles portoient, répondoit-il à leur fonction. La statue de

(*a*) Pauf. pag. 38.
(*b*) Pauf. pag. 151.
(*c*) Pauf. pag. 267, 277, 556, 557.

Mercure étoit un ouvrage de Phidias ; celle de Minerve étoit de Scopas. De-là, on passoit dans le temple. La statue d'Apollon Isménien étoit de la même grandeur, que celle qui étoit à Branchides, & ne différoit en rien pour la forme ; de sorte que celui, qui avoit vu l'une, & connoissoit la main de l'ouvrier, ne pouvoit pas douter que l'autre ne fût aussi un ouvrage de Canachus. Toute la différence qu'il y avoit, c'est que l'Apollon de Branchides étoit de bronze, & que l'Apollon Isménien étoit de bois de cédre.

Pausanias, visitant le temple, observa là une grosse pierre, où l'on dit que Manto, fille de Tirésias, s'asseyoit. Cette pierre étoit devant le vestibule, & on l'appelloit encore alors la chaise de Manto. A la droite du temple, on voyoit deux statues de marbre. On prétend que c'étoient Héniocha & Pyrrha, les deux filles de Créon. Une coûtume, que les Thébains pratiquoient, c'étoit de choisir tous les ans un jeune enfant de bonne maison, de figure agréable & de taille avantageuse, pour le revêtir du sacerdoce d'Apollon Isménien. On lui donnoit le nom de *Porte-Laurier*, parce qu'en effet, il portoit une couronne de laurier sur la tête. On ne sçait pas bien si, durant leur sacerdoce, ils étoient tous obligés de consacrer un trépied de bronze à Apollon. Pausanias ne le croit pas ; car, il ne remarqua qu'un petit nombre de trépieds. Mais, les enfans, dont les peres étoient riches, n'y manquoient pas. Le plus curieux de tous ces trépieds, soit pour son ancienneté, soit pour la qualité de celui qui l'avoit donné, c'en étoit un, qui fut consacré par Amphitryon, lorsqu'Hercule exerçoit le sacerdoce du dieu, & qu'il étoit par conséquent *Porte-Laurier*.

Au-dessus du temple d'Apollon Isménien, on trouvoit une fontaine, que l'on dit avoir été consacrée au dieu Mars, & qu'il faisoit garder par un dragon. Près de-là, étoit le tombeau de Caanthus, qui, si on en croit les Thébains, étoit fils de l'Océan, & frere de Mélie. Son pere l'envoya chercher Mélie, qui avoit été enlevée. Caanthus, ayant sçu qu'elle étoit en la puissance d'Apollon, & ne l'en pouvant tirer, mit de dépit le feu au bois Isménien. Mais, Apollon lui décocha une fléche, dont il le tua ; & sa sépulture, étoit, comme je viens de le dire, au-dessus du temple. On dit qu'Apollon eut deux enfans de Mélie, Tencrus & Isménus. Il donna, au premier, l'art de prédire l'avenir ; & pour faire honneur à l'autre, il voulut qu'un fleuve portât son nom. Ce n'est pas que ce fleuve n'en eût un auparavant, puisqu'on le nommoit Ladon.

APOLLON LATOUS, *Apollon Latous*, Ἀπόλλων Λ·τώος. (a) Ce dieu avoit un temple vers les frontières du territoire de Mégare & de celui de Corinthe. Pausanias

(a) Pauf. pag. 84.

ne dit point pourquoi il étoit surnommé Latoüs.

APOLLON Lycéus, *Apollon Lycæus*, Ἀπόλλων Λυκαῖος. (*a*) Il y avoit, à Sicyone, dans la place publique, un temple d'Apollon Lycéus. Ce temple, du tems de Pausanias, tomboit en ruines, & n'avoit rien qui fût digne de curiosité. Quant au surnom de Lycéus, voici la raison que l'on en donnoit. On dit que les loups devenus plus furieux qu'ils ne sont d'ordinaire, se jettoient sur les troupeaux & les dévoroient, sans qu'on pût les en empêcher ; qu'Apollon indiqua aux Sicyoniens une espèce de bois sec, dont l'écorce mêlée avec de la viande faisoit mourir les loups ; qu'ils pratiquérent ce remède, & que les loups moururent tous. Lorsque Pausanias étoit à Sicyone, ils conservoient encore de ce bois dans le temple ; mais, aucun d'eux, même de ceux qui étoient les plus versés dans l'histoire de leur païs, ne sçavoit de quel arbre étoit ce bois. *Voyez* l'article suivant.

APOLLON Lycius, *Apollon Lycius*, Ἀπόλλων Λύκιος. (*b*) Le temple le plus célebre qu'il y eut à Argos, c'étoit le temple d'Apollon Lycius. La statue du dieu qu'on y voyoit du tems de Pausanias, étoit un ouvrage d'Attale Athénien ; car, l'ancienne, qui étoit de bois, fut consacrée avec le temple par Danaüs ; & à dire le vrai, ajoûte Pausanias, je crois que, dans ces tems si anciens, toutes les statues étoient de bois, particulièrement celles que faisoient les Égyptiens. Il est à propos de raconter pourquoi Danaüs dédia ce temple à Apollon Lycius.

Danaüs étant venu à Argos, disputa le royaume à Gélanor, fils de Sthénélas. Il plaida sa cause devant le peuple, & allégua toutes les raisons dont il appuyoit son droit ; mais, comme Gélanor n'en alléguoit pas moins pour lui, le jugement fut remis au lendemain. Ce jour venu, il arriva que le matin un loup se jetta sur un troupeau de vaches, qui paissoient sous les murs de la Ville, & qu'il attaqua même le taureau, que ces vaches suivoient. Les Argiens prirent cet accident pour un augure, & s'aviférent de comparer Gélanor au taureau, & Danaüs au loup, parce que, comme le loup est un animal fort sauvage, aussi Danaüs jusques-là n'avoit eu aucun commerce avec eux. Comme donc le loup avoit eu l'avantage sur le taureau, sur ce fondement & sans autre discussion, ils adjugérent le royaume à Danaüs.

Ce Prince croyant qu'Apollon s'étoit déclaré en sa faveur, & que c'étoit lui, qui avoit envoyé un loup si à propos, voulut que ce dieu fut révéré sous le nom d'Apollon Lycius, du Grec λύκος, *lupus*, un loup, & lui consacra aussi-tôt un temple sous ce titre. Dans ce temple on voyoit le trône de Danaüs & une statue de Biton, portant un taureau sur son

(*a*) Paus. pag. 102.

(*b*) Paus. pag. 118. & *seq.*

dos ; ce qui se trouvoit éclairci par Leucéas, qui disoit dans ses poësies, qu'un jour que les Argiens alloient en cérémonie à Némée pour sacrifier, selon la coûtume, à Jupiter, Biton fit admirer sa force, en portant un taureau sur ses épaules. Ils allumoient du feu auprès de cette statue, & ils disoient que c'étoit le feu de Phoronée. Car, ils n'étoient pas de l'opinion de ceux qui croyoient que Prométhée avoit donné le feu aux hommes. Au contraire, ils tenoient pour certain que c'est Phoronée qui en a été l'inventeur.

Outre la statue de Biton, il y en avoit plusieurs de bois, entre autres une de Mercure, faite par Épéus, & une de Vénus, consacrée par Hypermnestre. On voyoit aussi une statue de Ladas, l'homme de son tèms le plus leger à la course, & une autre encore de Mercure. Il étoit représenté tenant dans ses mains une tortue, dont il vouloit faire une lyre. Devant le temple il y avoit une espèce d'escabeau, ou de marchepied, où l'on avoit dépeint le combat d'un loup & d'un taureau. On y voyoit aussi une jeune fille, qui jettoit une pierre au taureau. Les Argiens disoient que cette jeune vierge étoit Diane. C'étoit encore un monument de Danaüs, aussi-bien que deux colonnes de bois, que l'on voyoit auprès, & qui étoient taillées en façon de statues, pour figurer Jupiter & Diane. On voyoit dans le même lieu deux tombeaux, l'un de Linus, fils d'Apollon, l'autre de Psamathé, fille de Crotopus. Là se voyoit encore une statue d'Apollon, surnommé Agyiëus, & un autel consacré à Jupiter Pluvieux, devant lequel ces braves chefs, qui vouloient remettre Polynice sur le trône des Thébains, firent serment de périr tous, ou de prendre la ville de Thébes.

Quant au tombeau de Prométhée, qu'ils montroient en ce lieu, Pausanias croit qu'ils se trompoient, & que les Opuntiens en parloient d'une manière plus conforme à la vérité. On ne s'arrêtera pas à une statue de l'Athléte Creugas ; mais, on ne doit pas passer sous silence un trophée que les Argiens avoient érigé en signe d'une victoire qu'ils avoient remportée sur les Corinthiens, ni une statue de Jupiter Milichius, ou le Débonnaire, qui étoit de marbre blanc & de la façon de Polycléte. Enfin, on voyoit auprès Cléobis & Biton en marbre, qui traînoient eux-mêmes leur mere dans un chariot, pour la mener au temple de Junon.

APOLLON MALÉATÈS, (*a*) *Apollon Maleates*, Ἀπόλλων Μαλεάτης. Apparemment qu'on surnommoit ainsi Apollon, à cause qu'il étoit honoré au cap Maléa ; car, la plûpart de ses surnoms étoient topiques ; c'est-à-dire, que c'étoient des noms de lieux, où l'on honoroit d'un culte particulier ce dieu.

Apollon Maléatès avoit un temple à Sparte, auprès de celui de

(*a*) Pauf. pag. 136, 183.

la Terre. Il en avoit encore un autre sur le mont Cynortion. Ce dernier étoit le seul ancien édifice, qui se fût conservé jusqu'au tems de Pausanias.

APOLLON MŒRAGETÈS, (*a*) *Apollon Mœragetes*, Α'πόλλων Μοιραγέτης; c'est-à-dire, Apollon, chef des Parques. Ce dieu, ainsi qualifié, avoit une statue à Delphes.

APOLLON ONCÉATES, (*b*) *Apollon Oncæates*, Α'πόλλων Ο'γκαιάτης. Ce surnom avoit été donné à Apollon, du culte qu'on lui rendoit à Oncée, où il y avoit un bois consacré à ce dieu, ainsi qu'un temple. Ce temple étoit situé sur la gauche du Ladon.

APOLLON PÉONIEN, *Apollon Pæonius*, Α'πόλλων Παίων. (*c*) Chez les Oropiens, Amphiaraüs avoit un temple avec une statue de marbre blanc, & un autel divisé en cinq parties, dont la première étoit dédiée à Hercule, à Jupiter & à Apollon Péonien.

APOLLON PARNOPIUS, (*d*) *Apollon Parnopius*, Α'πόλλων Παρνόπιος. On remarquoit, dans la citadelle d'Athènes, entr'autres monumens, un Apollon de bronze, qui passoit pour être de Phidias. Cet Apollon étoit surnommé Parnopius, du Grec πάρνοπες, *locustæ*, des sauterelles, parce que le païs étant infecté de sauterelles, le dieu promit de l'en délivrer, & l'on dit que réellement il l'en délivra. Pour moi, dit Pausanias à ce sujet, je sçai que sur le mont Sipyle, les sauterelles ont été exterminées jusqu'à trois fois. Mais, différemment; la première fois, ce fut un grand vent, qui les en chassa; la seconde, une chaleur excessive ayant succédé à des pluies continuelles, les fit mourir; & la la troisième, elles périrent par un froid violent, qui vint tout à coup. C'est, ajoûte Pausanias, ce que j'ai vu arriver de mon tems.

APOLLON PARRHASIUS, *Apollon Parrhasius*, (*e*) Α'πόλλων Παρράσιος. Dans la partie du mont Lycée, qui étoit à l'orient, on voyoit un temple d'Apollon Parrhasius, ou Pythius; car, on lui donnoit l'un & l'autre surnom. Les Arcadiens célébroient tous les ans une fête en l'honneur de ce dieu. Ils lui sacrifioient un sanglier dans la place publique; & alors c'étoit à Apollon Épicurius, qu'ils adressoient leurs vœux. Mais, ensuite, ils portoient la victime dans le temple d'Apollon Parrhasius en grande pompe & au son des flûtes. Là, ils coupoient les cuisses de la victime, ils les faisoient rôtir, & ils consommoient le sacrifice. Tel étoit leur usage.

APOLLON PATROUS, *Apollon Patrous*, Α'πόλλων Πατρῷος. (*f*) Ce dieu avoit été peint sous cette dénomination dans un temple à Athènes. C'étoit Euphranor, fameux peintre, qui avoit peint Apollon Patroüs.

Ce surnom appartenoit surtout à Jupiter; & le Jupiter Patroüs

(*a*) Pauf. pag. 656.
(*b*) Pauf. pag. 495, 496.
(*c*) Pauf. pag. 64.
(*d*) Pauf. pag. 44.

(*e*) Pauf. pag. 517, 518.
(*f*) Pauf. pag. 6. Virg. Æneid. L. II. v. 512. *& seq.*

étoit le même que Hercéus, &c. que celui qui est décrit dans ces vers du second livre de l'Énéïde :

Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe
Ingens ara fuit, juxtaque veterrima laurus,
Incumbens aræ, atque umbrâ complexa Penates.

Il étoit surnommé Hercéus, du Grec ἕρκος, *septum*, parce qu'il étoit dans un lieu fermé de tous côtés.

APOLLON PLATANISTIUS, *Apollon Platanistius*, Ἀπόλλων Πλατανιστίος. (*a*) Il fut ainsi surnommé, selon toute apparence, à cause des platanes, qui étoient aux environs de son temple, & ce temple étoit près du bourg d'Ilée dans le Péloponnèse.

APOLLON POLIUS, *Apollon Polius*, Ἀπόλλων Πολιός. (*b*) Ce surnom d'Apollon veut dire blanc & beau, parce qu'il étoit toujours représenté avec la fleur de la jeunesse.

Anciennement, les Thébains sacrifioient un taureau à Apollon Polius; mais, un jour, à la fête du dieu, comme ceux qui étoient chargés d'amener la victime n'arrivoient point, & que le tems pressoit, un chariot, attelé de deux bœufs, étant venu à passer par hazard, dans le besoin où l'on étoit, on prit un de ces bœufs pour l'immoler; & depuis, il passa en coûtume de sacrifier un bœuf, qui eût été sous le joug. D'ailleurs, voici une de leurs traditions. Ils disoient que Cadmus étant parti de Delphes, pour venir dans la Thébaïde, y fut conduit par une vache, qu'il avoit achetée des pâtres de Pélagon. C'étoit une belle vache, qui avoit, d'un & d'autre côté, une marque blanche, en forme de pleine lune, & suivant un certain Oracle, Cadmus avec sa troupe, devoit s'établir dans l'endroit, où cette vache, lasse de fatigue, se reposeroit. Ils montroient encore, du tems de Pausanias, le lieu où elle se coucha. On y voyoit un autel exposé à l'air, avec une statue de Minerve, qui fut, dit-on, consacrée par Cadmus.

APOLLON LE PRÉVOYANT, *Apollon Præsagus*, (*c*) Ἀπόλλων Προόψιος. On avoit consacré un autel à Apollon le Prévoyant sur le mont Hymette dans l'Attique.

APOLLON PROSTATÉRIUS, *Apollon Prostaterius*, (*d*) Ἀπόλλων Προστατηρίος; c'est-à-dire, Apollon prêt à secourir. Ce dieu avoit un temple à Mégare, où l'on voyoit sa statue, celles de Diane & de Latone, & plusieurs autres, qui étoient toutes fort belles, & de la façon de Praxitèle. Latone étoit représentée avec ses enfans.

APOLLON PTOUS, *Apollon Ptoüs*, Ἀπόλλων Πτῶος. (*e*) On trouvoit à Acrephnie un temple d'Apollon Ptoüs. Ce dieu fut ainsi appellé de Ptoüs, fils d'Athamas & de Thémiste, qui donna son nom au temple, ainsi que l'assu-

(*a*) Pauf. pag. 150.
(*b*) Pauf. pag. 559.
(*c*) Pauf. pag. 60.
(*d*) Pauf. pag. 82.
(*e*) Pauf. pag. 576.

roit Afius dans fes Poëfies. Avant l'expédition d'Alexandre contre les Thébains & la ruine de Thébes, le dieu rendoit en ce temple des Oracles, qui ne trompoient jamais. Qui le croira ?

APOLLON PYTHAÉUS, (a) *Apollon Pythaeüs*, Ἀπόλλων Πυθαεὺς. Apollon Pythaéüs avoit plufieurs temples, parce qu'il étoit honoré en plus d'un lieu. 1.° Ceux d'Hermioné avoient confacré un temple à Apollon Pythaéüs. Ces peuples avoient pris des Argiens le furnom de Pythaéüs; car, Téléfille témoignoit que les Argiens furent les premiers de tous les Grecs, que Pythaéüs, fils d'Apollon, honora de fa préfence.

2.° Les Afinéens avoient auffi confacré un temple à Apollon Pythaéüs. Les Argiens, lorfqu'ils raférent leur Ville, n'en épargnérent que ce temple; car, il fubfiftoit encore, du tems de Paufanias. On avoit enterré Lyfiftrate auprès de ce temple.

3.° Il y avoit fur le Thornax, efpèce de montagne de la Laconie, un temple d'Apollon Pythaéüs, avec une ftatue du dieu, faite fur le modele de celle d'Apollon Amycléüs. Les Lacédémoniens avoient plus de dévotion pour cette dernière, puifqu'ils employérent à l'orner les richeffes, que Créfus, roi de Lydie, leur avoit données pour l'ornement de la première.

4.° Dans la place de Sparte, on voyoit trois ftatues; l'une d'Apollon Pythaéüs, l'autre de Diane, & la troifième de Latone. L'endroit où étoient ces ftatues, étoit une enceinte, qu'ils appelloient du nom de Chœur, parce que dans ces jeux publics, auxquels les jeunes gens s'exerçoient, & qui fe célébroient avec beaucoup de folemnité, toute la jeuneffe de Sparte alloit là, & formoit des chœurs de mufique en l'honneur d'Apollon.

APOLLON PYTHIUS, (b) *Apollon Pythius*, Ἀπόλλων Πυθίος. Il étoit furnommé Pythius, parce que la ville de Delphes, où il rendoit des oracles, & où il avoit un temple célebre, s'étoit appellée Pytho.

Sur le chemin qui menoit de Phénéon à Pellène & à Égire, on trouvoit un temple d'Apollon Pythius. Mais, du tems de Paufanias, on n'en voyoit que les ruines, avec un autel de marbre blanc, que le tems avoit épargné, & où les Phénéates facrifioient encore à Apollon & à Diane. On croit que ce fut Hercule, qui, après la prife d'Élis, fit bâtir ce temple. Aux environs, on voyoit la fépulture de plufieurs Héros, qui partagérent, avec lui, l'honneur de cette expédition, & qui périrent dans le combat. On remarquoit entr'autres, le tombeau de Télamon, non loin du temple, fur le bord du fleuve Aroanius, & le tombeau de Chalcodon, près de la fontaine Œnoé.

Apollon Pythius avoit une ftatue à Athènes, auffi-bien qu'à Mégare, & un autel dans l'Altis, à Olympie.

(a) Pauf. p. 151, 154, 178, 179, 181.

(b) Pauf. p. 32, 79, 315, 480, 481.

APOLLON Sitalcas, (a) *Apollon Sitalcas*, Ἀπόλλων Σιταλκας. Il y avoit à Delphes, une statue, haute de trente-cinq coudées, qu'on nommoit l'Apollon Sytalcas. Cette statue venoit d'une amende, à laquelle les Phocéens furent condamnés par les Amphictyons, pour avoir labouré un champ consacré au dieu.

APOLLON Sminthéus, *Apollon Sminthéüs*, (b) Ἀπόλλων Σμινθεὺς. Apollon Sminthéüs avoit un temple dans la Troade, dont la Sibylle Hérophile étoit sacristine. Cette Sibylle ayant fini ses jours dans le païs, son tombeau subsista long-tems dans le bois sacré d'Apollon Sminthéüs, avec une épitaphe en vers élégiaques, gravés sur une colomne, & dont voici le sens: » Je suis cette fa» meuse Sibylle, qu'Apollon vou» lut avoir pour interprete de ses » Oracles, autrefois Vierge élo» quente, maintenant muette, » sous ce marbre, & condamnée » à un silence éternel. Cependant » par la faveur du dieu, toute » morte que je suis, je jouïs en» core de la douce société de » Mercure & des Nymphes mes » compagnes. «

APOLLON Spondius, (c) *Apollon Spondius*, Ἀπόλλων Σπονδιος. Ce surnom d'Apollon est formé de σπονδὴ, *fœdus*, traité, alliance; comme qui diroit, Apollon qui préside aux traités.

Il y avoit, à Thébes, un autel dédié à Apollon Spondius, & cet autel étoit fait de la cendre des victimes. Là, se pratiquoit une espèce de divination, tirée de tout ce que l'on avoit pu apprendre, soit par la renommée, soit autrement. Cette manière de prédire l'avenir étoit en grand crédit sur tout chez les Smyrnéens, qui, sous les murs de leur Ville en dehors, avoient une chapelle uniquement destinée à cet usage.

APOLLON Théorius, (d) *Apollon Theorius*, de θεάομαι, *video*, je vois. Ce surnom convient fort à Apollon, regardé comme le soleil. Le texte de Pausanias dit θεάριος, il faut lire θεώριος, comme dans Hésychius, selon la remarque de M. l'abbé Gédoyn.

Apollon Théorius avoit, à Trœzène, un temple, qui, selon les habitans, avoit été rétabli & décoré par Pitthée. C'étoit de tous les temples, que connût Pausanias, le plus ancien; car, quoique le temple de Minerve, qui étoit chez les Phocéens d'Ionie, & celui d'Apollon Pythius, qui étoit à Samos, fussent, l'un & l'autre, d'une grande antiquité, ils avoient été néanmoins bâtis, long-tems après celui de Trœzène. La statue, qui s'y voyoit, étoit un présent d'Auliscus, & un ouvrage du statuaire Hermon, natif du païs. On y voyoit aussi deux statues de bois des Dioscures, qui étoient du même ouvrier.

APOLLON Théoxénius, *Apollon Theoxenius*, (e) Ἀπόλλων

(a) Pauf. pag. 635, 636.
(b) Pauf. pag. 630, 631.
(c) Pauf. pag. 559.
(d) Pauf. pag. 144.
(e) Pauf. pag. 454.

Θεοξένιος. On voyoit à Pellène un temple d'Apollon, surnommé Théoxénius, où le dieu étoit en bronze. Il s'y célébroit des jeux en son honneur. Le prix étoit une somme d'argent, & il n'y avoit que les citoyens de Pellène, qui fussent reçus à le disputer. Ces jeux se nommoient Théoxénia. Près du temple d'Apollon Théoxénius, étoit celui de Diane, qui y étoit représentée en chasseresse qui tiroit de l'arc.

APOLLON THERMIUS, (a) *Apollon Thermius*, Ἀπόλλων θερμίος. Apollon Thermius avoit un autel à Olympie. Le surnom de Thermius avoit, selon Pausanias, la même signification chez les Éléens que chez les Athéniens. Le mot *Thermius* vient de θερμὸς, *Calidus*, chaud.

APOLLON THYRXÉUS, (b) *Apollon Thyrxeus*, Ἀπόλλων θυρξεὺς. A Cyanée en Lycie, il y avoit un oracle d'Apollon Thyrxéus, qui étoit fort universel; car, en regardant dans une fontaine consacrée à ce dieu, on y voyoit représenté tout ce qu'on avoit envie de sçavoir.

APOLLON, *Apollon*, Ἀπόλλων, est un des interlocuteurs de plusieurs dialogues de Lucien. Il s'entretient tantôt avec Mercure, tantôt avec Bacchus, tantôt avec Vulcain.

APOLLON, *Apollon*, (c) Ἀπόλλων, nom d'une des plus magnifiques salles de la maison de Lucullus. Voici ce que Plutarque raconte au sujet de cette salle. Cicéron, avec Pompée, vint un jour demander à Lucullus s'il voudroit bien leur donner à souper. *De tout mon cœur*, répondit Lucullus, & il les pressa de prendre jour. *Eh bien*, dit Cicéron, *dès-aujourd'hui, nous souperons chez vous, mais à condition que vous ne nous donnerez que votre ordinaire*. Lucullus fit d'abord le difficile, disant qu'ils feroient trop mauvaise chere, & les pria de remettre au lendemain; ce qu'ils refusérent. Ils ne lui permirent pas même de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il n'ordonnât quelque chose de plus, que ce qu'ils avoient préparé pour lui; mais, à sa priere, ils lui accordérent seulement la permission de dire, en leur présence, à un de ses gens, qu'il souperoit dans Apollon.

Par ce seul mot, il les trompa adroitement, sans qu'ils s'en apperçussent; car, chaque salle avoit sa dépense fixe, ses meubles, son service particulier, & tout le reste de l'appareil; de sorte que ses valets, en entendant seulement dans quelle salle il vouloit souper, sçavoient d'abord quelle dépense il falloit faire, & quel ameublement & quel service il falloit employer. Les soupers, qu'il faisoit dans la salle d'Apollon, étoient réglés à cinquante mille dragmes, & ce soir, il dépensa tout autant; de sorte que Pompée, voyant cette grande dépense, fut surpris de la

(a) Pauf. pag. 316.
(b) Pauf. pag. 440.

(c) Plut. Tom. I. pag. 519. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 99.

promptitude avec laquelle un si grand & si magnifique repas avoit été préparé.

APOLLON [le Synode d'], (*a*) étoit à Rome une espèce d'Académie fort nombreuse, dont les confréres s'appelloient Synodites.

APOLLON. (*b*) Ce nom a été donné quelquefois aux trirémes des Anciens ; car, on en trouve sur les monumens, qui sont nommées ainsi.

APOLLONÉATIS, *Apolloneatis*, Ἀπολλωνεάτις, (*c*) nom d'une tribu des Tégéates. Cette tribu avoit fait dresser à Tégée une statue en l'honneur d'Apollon Agyiëüs.

APOLLONIAS, *Apollonias*, (*d*) native de Cyzique, épousa Attale, roi de Pergame, duquel elle eut Eumène, Attale, Philetère & Athénée. Son origine n'avoit rien d'illustre. Sa vertu, en revanche, la rendoit digne du trône, où la fortune l'éleva. L'éloge de cette Princesse se lit dans un fragment de Polybe, échappé à l'injure des tems.

» Apollonias, épouse d'Attale, dit-il, & mere d'Eumène, » étoit née à Cyzique. Elle mérite par bien des endroits, que » son nom soit transmis à la postérité. Quoique d'une famille » peu distinguée, elle devint » Reine, & conserva toutes les » prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. » Elle ne mit en usage aucune de » ces caresses, qui siéent si peu » à d'honnêtes femmes. Sa vertu » seule, sa bonté & sa modestie, » lui gagnérent le cœur de son » mari. Mere de quatre enfans, » elle les aima tous avec une tendresse sans égale, jusqu'au dernier moment de sa vie ; & elle » vécut encore plusieurs années, » après la mort de son époux. La » manière, dont se comportérent » Attale & Eumène, à l'arrivée » d'Apollonias à Cyzique, fit » beaucoup d'honneur à ces deux » Princes. Ils la placérent au milieu d'eux, & la tenant par la » main, ils la conduisirent dans » tous les temples de la Ville, » accompagnés des Officiers de » leur maison. Il n'y eut personne » qui n'applaudît à un si beau » spectacle. On se rappelloit, à » la vue de ces jeunes Princes, » l'histoire de Cléabis & de Biton. On comparoit les deux » actions ensemble ; & tout le » monde donnoit l'avantage à » celle des fils d'Attale, en qui » une tendresse égale pour leur » mere, étoit encore relevée par » l'éclat & par la grandeur du » rang. «

Cette Princesse est appellée Apollonis dans les écrits de Strabon & de Plutarque. On apprend de ce dernier, qu'elle remercioit souvent les dieux, non de l'avoir placée sur un des plus florissans trônes de l'Asie ; mais de ce que les cadets de ses enfans faisoient

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 429.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 248.

(*c*) Pauf. pag. 540.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 235, 236.

la fonction de garde auprès de leur aîné, & de ce qu'Eumène, sans armes, marchoit en sûreté, au milieu de ses freres, armés de piques & d'épées. C'étoient-là les fruits de la sage éducation, que leur avoit donnée Attale, leur pere.

APOLLONIDAS, *Apollonidas*, (*a*) antien poëte Grec, dont Vossius n'a point fait mention.

APOLLONIDE, *Apollonides*, Ἀπολλωνίδης, (*b*) médecin de l'isle de Cos, qui vécut du tems & à la cour d'Artaxerxe *longue-main*. Ce médecin étoit devenu amoureux d'Amytis, femme de Mégabyse. Un jour, l'ayant trouvée au lit, qui se plaignoit de quelque indisposition, après l'avoir bien examinée, il lui dit que son mal étoit de nature à ne pouvoir être guéri, que par la compagnie d'un homme. En même-tems, il lui offrit ses services, qu'elle accepta.

Mais, dans la suite, voyant que la maladie de la Princesse devenoit sérieuse, & dégénéroit en Phthisie, il ne jugea pas à propos de continuer plus long-tems un commerce si dangereux. Elle en fut si piquée, qu'au lit de la mort, elle demanda, pour toute grace à Amistris, sa mere, de vouloir bien la venger du mépris d'Apollonide. Amistris conta l'aventure au Roi, lui dit l'outrage que le Médecin avoit fait à sa fille, & le ressentiment qu'elle en conservoit. Sur quoi, Artaxerxe ayant laissé sa mere maîtresse du sort d'Apollonide, elle lui fit souffrir toutes sortes de tourmens deux mois durant, au bout desquels il fut enterré tout vif, le jour même qu'Amytis mourut.

Au reste, Apollonide étoit fort habile dans son art. Mégabyse, en particulier, lui étoit redevable de sa conservation, depuis qu'il avoit été dangereusement blessé dans une conjuration. On le croyoit même mort, & on le pleuroit déjà, comme tel, lorsqu'il fut sauvé par les soins & l'habileté de notre Médecin.

APOLLONIDE, *Apollonides*, Ἀπολλωνίδης. (*c*) nom d'un homme, dont il est question dans Xénophon.

APOLLONIDE, *Apollonides*, Ἀπολλωνίδης. (*d*) certain personnage d'Halicarnasse, dont parle Démosthène dans sa harangue contre Lacritus.

APOLLONIDE, *Apollonides*, Ἀπολλωνίδης, (*e*) Olynthien, dont il est question dans la harangue de Démosthène contre Néera.

APOLLONIDE, *Apollonides*, Ἀπολλωνίδης, (*f*) l'un des principaux de l'isle de Chio. Cet Apollonide, de concert avec Athénagoras, reçut dans sa patrie, Memnon, général des Perses, après avoir communiqué ce des-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 264, 268.

(*c*) Xenoph. pag. 297.

(*d*) Demosth. pag. 953.

(*e*) Demosth. pag. 876.

(*f*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12. Q. Curt. L. IV. c. 5.

» ils avoient trouvé de si grands » avantages pendant cinquante » ans, à celle d'une nation, qu'ils » ne connoissoient encore que par » son infidélité & sa perfidie; » qu'il y avoit une autre réflexion à faire avant que de se déterminer; c'est qu'en rejettant les » Carthaginois, ils n'étoient pas » obligés d'entrer d'abord en guerre » avec eux; au lieu qu'ils ne pouvoient refuser l'alliance du peuple Romain, sans attirer aussitôt sur leurs bras & ses flottes » & ses armées. «

Ce discours eut d'autant plus de poids, qu'il étoit moins passionné. Avant que les Préteurs & les premiers des Sénateurs prissent leur parti, on voulut que les officiers des troupes de la République, & les Préfets des alliés, tinssent aussi sur le même sujet un conseil militaire. Lorsque l'affaire eut été débattue long-tems, & avec beaucoup de chaleur; enfin, l'impossibilité de soûtenir la guerre contre les Romains, fit qu'on se détermina à faire la paix avec eux, & à leur envoyer des ambassadeurs pour la conclure.

APOLLONIDE, *Apollonides*, Ἀπολλωνίδης, (a) philosophe Stoïcien, attaché à Caton d'Utique. Un jour, un jeune homme, nommé Statyllius, qui se piquoit de fermeté de courage, ne voulant pas faire ce que Caton lui conseilloit, celui-ci se tournant vers Apollonide & vers Démétrius le Péripatéticien: » C'est à » vous, leur dit-il, à amollir & » à dissiper l'enflure de ce jeune » homme, & à le porter à ce qui » lui est utile. «

APOLLONIDE, *Apollonides*, Ἀπολλωνίδης. Cet Apollonide, natif de Nicée, étoit historien & géographe. On ignore en quel tems il a vécu. Les Anciens citent plusieurs ouvrages de lui, un traité de l'ambassade de Démosthène, un recueil d'Adages, une description des côtes de l'Europe. Ammonius, Étienne de Byzance, le Scholiaste d'Apollonius, citent ces Ouvrages. Stobée a conservé six vers de lui, & il y a vingt-quatre de ses épigrammes dans l'Anthologie.

Apollonide de Nicée est différent d'Apollonide de Céphée, historiographe, dont l'Auteur anonyme de la vie d'Astrate cite le huitième livre, touchant les falsifications de l'histoire.

Il y eut encore du nom d'Apollonide 1.° un Égyptien, surnommé Orapius, qui fut Auteur d'un ouvrage intitulé *Semenuthi*, & de quelques autres, qui rouloient tous sur les cérémonies des Égyptiens, & sur l'histoire des rois d'Égypte & des Pyramides, qu'ils firent élever. Théophile d'Alexandrie est le seul qui parle de cet ouvrage.

2.° Un Graveur en creux sur des Agathes & autres pierres.

APOLLONIDE, *Apollonis*, Ἀπολλωνὶς, (b) prophéteſſe d'Apollon Lycien à Argos. Dans le tems que Pyrrhus, roi d'Épire, faisoit la guerre aux Argiens, no-

(a) Plut. Tom. I. pag. 791.

(b) Plut. Tom. I. pag. 404.

tre Prophéteſſe ſortit un jour, comme forcenée, criant qu'elle voyoit la Ville pleine de ſang & de morts, & un aigle, qui venoit fondre ſur la mêlée, & qui diſparoiſſoit dans le moment.

Il eſt à remarquer que l'hiſtoire parle ici comme la poëſie. Dans le vingtième livre de l'Odyſſée, on voit des ſignes tout ſemblables, qui arrivent aux pourſuivans.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, nom commun à un nombre de Villes. On croit que ce nom leur avoit été donné à cauſe de la vénération, qu'on y avoit pour Apollon.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, (a) ville de Macédoine, au païs des Taulentiens, ſituée à dix ſtades du fleuve Aoüs, ou Anas, ſelon d'autres, & à ſoixante de la mer. Elle étoit aſſez voiſine de Dyrrachium, ſuivant Plutarque. Il y en a qui la mettent dans l'Illyrie; c'eſt ſans doute parce que le païs des Taulentiens a fait anciennement partie de l'Illyrie. D'autres la placent dans l'Épire; c'eſt pour la même raiſon; c'eſt-à-dire, que l'Épire s'étendoit juſqu'au païs des Taulentiens. Mais, c'étoit du côté oppoſé à l'Illyrie. Elle fut bâtie, ſelon Strabon, par les Corinthiens & les Corcyréens, qui lui donnérent des loix, dont ce Géographe fait un grand éloge. Cependant, les habitans en rapportoient la fondation à Apollon. En conſéquence, ils avoient un troupeau conſacré au ſoleil. Pithéne fut berger de ce troupeau. Il gardoit ſi mal ſes brebis, que les loups en mangérent ſoixante. Ses concitoyens, pour punir ſa négligence, lui crevérent les yeux. Le dieu fut ſi irrité de leur barbarie, que la terre, à l'inſtant, leur refuſa ſes fruits, juſqu'à ce qu'ils euſſent appaiſé Pithéne, non ſeulement par des careſſes, mais en lui donnant deux maiſons de campagne dans les fauxbourgs, & une dans la Ville à ſon choix; pour lors, la ſtérilité ceſſa. Ce Pithéne étoit d'une naiſſance illuſtre, comme tous ceux qui lui ſuccédérent dans le même emploi.

Près des murailles d'Apollonie étoit au témoignage de Plutarque, un eſpace de terre, appellé *Nymphæum*, parce qu'il étoit conſacré aux Nymphes. Là, au milieu d'une campagne toute verte, & de pluſieurs prairies charmantes, on voyoit continuellement ſortir par-ci par-là des fontaines de feu, qui n'endommageoient nullement les arbres ni les plantes. On dit que ce fut-là qu'on ſurprit, tandis que Sylla ſe trouvoit dans le païs, un Satyre endormi, qui étoit tel que les peintres & les ſculpteurs repréſentoient les Satyres, du tems de Plutarque. On le mena à Sylla; & interrogé par pluſieurs truchemens qui il étoit, il répondit avec

(a) Plut. Tom. I. pag. 468. 725 Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Strab. p. 316, 322, 323. Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. III. c. 23. Dio. Caſſ. pag. 174. Pauſ. pag. 331, 332. Tit. Liv. L. XXIV. c. 40. L. XXVI. c. 25. L. XXIX. c. 12. L. XLIV. c. 30. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 84. Tom. XIV. pag. 208.

beaucoup de peine ; mais il ne prononça aucune parole articulée, que l'on pût entendre. Sa voix n'étoit qu'un hurlement rude & sauvage qui tenoit beaucoup du hennissement du cheval & du cri du bouc. Sylla, étonné, le fit ôter de sa présence comme un monstre, qu'on ne pouvoit voir sans horreur.

Dion Cassius fait aussi une belle description du *Nymphæum* d'Apollonie. Voici comme il s'exprime : » Apollonie, colonie de Corinthe, est fort bien située, tant » pour la terre que pour la mer » & pour les rivières. Et ce que » j'y ai le plus admiré, c'est que » du fleuve Anas, il sort continuellement des sources de feu, qui » ne se répand point aux environs, & qui ne brûle pas les » lieux, où il coule, & ne les desséche pas même. Au contraire, » tout cet endroit est plein d'herbes, d'arbres & de plantes, qui » viennent fort bien, & que les » pluies nourrissent & font croître. C'est pourquoi, on appelle ce lieu-là *Nymphæum*. «

L'Auteur ajoûte une plaisante sorte d'Oracle, qui se rendoit en ce lieu-là. Celui qui consultoit l'Oracle, prenoit de l'encens, & après avoir fait ses prieres, il jettoit cet encens dans le feu, en le priant d'y porter ses vœux. Si l'on devoit obtenir ce que l'on souhaitoit, l'encens, que l'on jettoit, étoit d'abord embrasé ; & si par hazard, il ne tomboit pas dans le feu, ce feu le poursuivoit & le consumoit ; & si on ne devoit pas l'obtenir, l'encens n'approchoit point du feu, & quand il tomboit même au milieu de la flamme, il s'en retiroit & la fuyoit. Celà arrivoit de même sur tout ce que l'on pouvoit demander, excepté sur la mort & sur le mariage ; car, sur ces deux articles, il n'étoit permis à personne de rien demander.

Élien, dans son Histoire diverse, a fait aussi une description très-élégante de cet endroit ; & Strabon en parle dans son septième livre, où il dit que ce *Nymphæum* est une roche, d'où il sort du feu, & au-dessus de laquelle coulent des sources de bitume embrasé, le territoire étant d'un bitume ardent. Tout auprès est un tertre, où il y a une mine de métal, & tout celui qu'on en tire, est réparé avec le tems, toute la terre étant convertie en bitume.

L'an 214. avant J. C., & de Rome 538, le préteur M. Valérius étant à Orique, des députés d'Apollonie vinrent l'y trouver, pour lui apprendre que Philippe, roi de Macédoine, tenoit leur ville assiégée, parce qu'ils refusoient de se joindre à lui contre les Romains ; qu'ils n'étoient plus en état de lui résister, à moins que les Romains, à qui ils demeuroient attachés, ne leur envoyassent du secours. Valérius leur promit qu'il le feroit [illegible] sans différer, il fit partir sur de longs vaisseaux deux mille soldats choisis, commandés par Névius Crista, préfet des alliés, officier brave & fort expérimenté dans la guerre, avec ordre de se rendre à l'embouchure du fleuve. Névius mit

ses soldats à terre en cet endroit; & ayant ordonné aux galéres, qui les avoient apportés, de retourner à Orique, d'où elles étoient parties, & de se joindre au reste de la flotte, il conduisit ses soldats, en s'éloignant du fleuve, par un chemin qui n'étoit point gardé par les Macédoniens, & entra de nuit dans la Ville, sans qu'aucun des ennemis s'en apperçût. Ils se tinrent en repos tout le jour suivant. Névius l'employa à examiner ce qu'il y avoit de jeunesse dans Apollonie, & ce que la ville d'ailleurs pouvoit fournir d'armes & de troupes réglées. L'état, où il trouva toutes choses, lui avoit déjà donné une pleine confiance, lorsqu'il apprit, de ses coureurs, que les ennemis étoient dans une sécurité & dans une indolence incroyable.

Etant donc sorti de la Ville sans tumulte, pendant le silence de la nuit, il entra dans le camp des ennemis, qui se tenoient si peu sur leurs gardes, que plus de mille hommes avoient passé pardessus leurs retranchemens, avant que qui que ce soit s'en fût apperçu; & s'ils se fussent abstenus de tuer, ils auroient poussé jusqu'à la tente du Roi, sans trouver aucun obstacle. Mais, les cris de ceux, qu'on tua aux portes, éveillérent enfin les Macédoniens, qui furent saisis d'un tel effroi, que non seulement aucun d'eux ne prit les armes, ni ne se mit en peine de repousser l'ennemi; mais, que le Roi lui-même s'enfuyant tout nu, comme il s'étoit trouvé à son réveil, regagna le bord du fleuve & ses vaisseaux, dans un état si peu conforme à la Majesté royale, qu'il étoit capable de couvrir un simple soldat de honte & de confusion. Toute la multitude courut en foule du même côté. Il y eut près de trois mille hommes de tués, ou de pris dans le camp; mais, le nombre des prisonniers excéda de beaucoup celui des morts. Après qu'on eut pillé le camp des Macédoniens, les Apolloniates firent transporter dans leur Ville les catapultes, les arbaletes, & les autres machines qui avoient été destinées à battre leurs murailles, dans le dessein de s'en servir pour les défendre dans la suite, s'ils se trouvoient jamais exposés au même péril. On abandonna aux Romains tout le reste du butin.

Il y avoit à Apollonie une école célebre. Meibomius soûtient qu'elle l'étoit beaucoup, sur tout du tems de César, puisque ce prince y envoya Octavien; que Mécène y alla aussi alors, & que des exercices communs furent l'occasion de la tendre amitié, qui regna toujours entre Octavien & Mécène.

Apollonie a été le siége d'un Évêque. Elle conserve encore son ancien nom dans celui de Pollina, que les Modernes lui donnent. Les Turcs, à qui elle appartient, la nomment Piergi.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, (*a*) autre ville de

(*a*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. IV, c. 10.

Macédoine. Ptolémée la met dans un canton du païs, connu sous le nom de Mygdonie. Cette Ville, selon Pline, s'éloignoit de la mer, ainsi que celle d'Aréthuse. Ce dernier Géographe ne place pas cette Apollonie dans la Mygdonie, mais dans un païs qui en dépendoit; ce qui revient au même. C'est aujourd'hui Érisso, qui est au pouvoir des Turcs.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, (*a*) autre ville de Macédoine, dans la Chalcidice. Pline dit que ses habitans étoient surnommés Macrobiens; c'est-à-dire, des gens, qui vivoient longtems. Cette Ville s'éleva sur les ruines de celle d'Acrothon, qui s'appelloit ainsi à cause de sa situation sur le sommet du mont Athos.

(*b*) On lit, dans les actes des Apôtres, que *Paul & Silas ayant passé par Amphipolis & par Apollonie, arrivérent à Thessalonique, où les Juifs avoient une Synagogue*. Il est certain que l'Apollonie, dont il est fait mention dans ce passage, est l'une des deux qui précédent. Toute la difficulté consiste à sçavoir, de laquelle on doit l'entendre; & c'est une chose qu'il n'est pas aisé de déterminer. Je crois qu'on peut également pencher pour l'une & pour l'autre opinion; car, la route d'Amphipolis à Thessalonique devoit être précisément entre la Mygdonie & la Chalcidice, selon la carte de la Gréce par M. d'Anville.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, (*c*) ville de Thrace sur le Pont-Euxin, à treize cens stades de Calatis & à quinze cens de Cyanée. Elle fut fondée par une colonie de Milésiens. Elle étoit bâtie, pour la plus grande partie, dans une petite isle. Cette Ville, selon Pline, étoit dans un païs appellé Astice, & se nomma d'abord Anthie. Dans Pomponius Méla, elle est nommée Apollonie la grande.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, (*d*) autre ville de Thrace, selon Pline, sur la mer Égée, vers le Strymon. C'est aussi le sentiment de Pomponius Méla, qui la met entre ce fleuve & le Nestus ou Nestos.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, (*e*) ville de l'Asie mineure dans la Mysie, selon les uns, & dans la Phrygie, selon d'autres; diversité d'opinions, qui est fondée sur ce qu'anciennement on a confondu les Mysiens avec les Phrygiens. Cette Ville étoit située sur le Ryndacus. Il y avoit, dans les environs, un lac qui en avoit pris le nom, & qui se nommoit par conséquent Apolloniatis.

L. Licinius Lucullus, dans le tems qu'il faisoit la guerre au roi Mithridate, ayant été averti du départ des ennemis, au moment qu'il assiégeoit un château, se rendit pendant la nuit dans son camp; & le lendemain matin, quoique ce fût dans la plus rude saison de

(*a*) Plin. L. IV. c. 10.
(*b*) Actu. Apost. c. 17. v. 1.
(*c*) Strab. pag. 319. Plin. L. IV. c. 11. Pomp. Mel. L. II. c. de Thrac.
(*d*) Plin. L. IV. c. 11. Pomp. Mel. L. II. c. de Thrac.
(*e*) Strab. pag. 575. Plin. L. V. c. 30. Ptolem. L. V. c. 2. Plut. T. I. p. 498.

l'année, il prend dix cohortes de gens de pied avec sa cavalerie, & se met à les poursuivre. Il neigeoit si fort, & le froid étoit si cruel, que plusieurs de ses soldats ne purent y résister & demeurérent derrière. Il continua son chemin avec les autres; & comme les ennemis revenoient avec leur convoi, il les joignit près du fleuve de Ryndacus, les attaqua & les défit. La déroute fut si grande, que les femmes même d'Apollonie, sortant de la ville, se mirent à piller tout ce qu'ils avoient chargé, & à dépouiller ceux qui avoient été tués.

Du tems de Strabon, cette Ville appartenoit aux Cyzicéniens. Elle a été Épiscopale. Cyriacus, l'un de ses évêques, signa une lettre Synodale, adressée à Léon. Son nom se conserve encore dans celui d'Abouillona, quoiqu'un peu corrompu, dans la Turquie d'Asie.

APOLLONIE, *Apollonia*, Ἀπολλωνία, (*a*) ville de la Palestine. Elle étoit située assez près de la mer, entre Joppé & Césarée, à peu près à distance égale. Josephe, Pline & Ptolémée en parlent. Les tables de Peutinger la mettent à égale distance de Joppé & de Césarée. Quelques-uns la confondent mal-à-propos avec Antipatride; car, Josephe fait mention d'Antipatride & d'Apollonie, comme de deux villes différentes. Il n'en est point parlé dans l'Écriture Sainte.

Cette Ville ayant été presque ruinée par les guerres, fut rétablie par Gabinius, gouverneur de Syrie, ainsi que plusieurs autres Villes du canton.

Outre ces villes du nom d'Apollonie, il y en a eu plusieurs autres. 1.° Une dans la Cyrénaïque, que Ptolémée met entre les villes de la Pentapole. 2.° Une autre dans la Pisidie, vers les sources du Méandre. 3.° Une autre dans l'Assyrie, à l'orient du Tigre. 4.° Une autre dans l'isle de Créte. 5.° Une autre dans la Carie. 6.° Une autre dans l'Éolide, qui s'appelloit aussi Assos, & qui conserve, dit-on, ce nom dans celui d'Assum, qu'elle prend actuellement. 7.° Une autre dans la Troade, différente de celle qui étoit sur le Ryndacus, dans la Mysie. 8.° Une autre dans le Pont en Asie, située dans une isle de même nom, qui étoit surnommée Thynias. 9.° Une autre dans la Syrie, qui dépendoit de celle d'Apamée. 10.° Une autre dans la grande Phrygie, que Strabon qualifie Métropole, & quelques autres, qu'on trouve dans les Géographes anciens & modernes.

APOLLONIENS, *Apollonienses*, vel *Apolloniates*, Ἀπολλωνιάτες, peuples ainsi appellés des villes, qui portoient le nom d'Apollonie. *Voyez* les articles de ces Villes.

APOLLONIES, *Apollonia*, (*b*) fêtes qui étoient célébrées par

(*a*) Ptolem. L. V. c. 16. Plin. L. V. c. 13. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 462.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 521, 522. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 210.

les habitans d'Égialée. Et voici quelle en fut l'origine. Apollon, après la défaite de Python, se retira à Égialée avec Diane, sa sœur; mais, en ayant été chassé, il fut obligé d'aller chercher une retraite dans l'isle de Créte. Cependant, la peste faisant de grands ravages dans la Ville, que ce dieu venoit d'abandonner, on alla consulter l'Oracle, & on apprit qu'il falloit députer sept jeunes garçons & un pareil nombre de jeunes filles, pour chercher Apollon & Diane, & les ramener chez eux. Cette députation plut aux deux divinités offensées; & elles revinrent à Égialée, où l'on dédia un temple à Pytho, déesse de la persuasion. En mémoire de cet événement, on faisoit sortir tous les ans le même nombre de garçons & de filles, comme pour aller chercher Apollon & Diane.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΝ. (a) Dans la table Iliaque, on voit écrit sur un temple, ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΝ; c'est-à-dire, temple d'Apollon. On trouve bien rarement ce mot dans les Auteurs en ce sens-là. Cependant, nous voyons par-là, qu'il étoit d'un usage commun dans le langage. Comme ces sortes de termes ne sont pas ordinaires dans les Écrivains, on s'y est mépris quelquefois. Un Auteur moderne a rapporté, par exemple, à la reine Artémise, le mot ΑΡΤΕΜΙΣΙΟΝ, qu'il avoit trouvé sur un médaillon antique, & qui y signifie temple de Diane.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (b) célebre astronome de Mynde. Il nous apprend, dans Sénéque, que les Chaldéens, chez qui il avoit étudié, regardoient les cométes, comme des planetes, dont la révolution se faisoit dans des orbites très-excentriques à la terre, & qui étoient seulement visibles dans la partie inférieure de cet orbite. Les mêmes Chaldéens prétendoient, au rapport d'Apollonius, connoître le cours des cométes & la durée de leurs périodes.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (c) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Cet Officier obtint du Roi le gouvernement de la partie de l'Afrique, qui étoit contigue à l'Égypte.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (d) Pergéen; c'est-à-dire, natif de Perge, ville de Pamphylie. Ce fut un fameux Géométre, qui vivoit vers l'an 250 avant J. C., sous le regne de Ptolémée Évergéte. Il avoit ramassé sur les sections coniques, tout ce que les plus habiles Géométres avoient écrit avant lui, touchant cette matière, & en avoit fait huit Livres, qui parvinrent entiers jusqu'au tems de Pappus d'Alexandrie, lequel composa une espèce d'introduction à cet ouvrage. Depuis, les quatre derniers livres d'Apollonius ont péri. Mais, en 1658, le fameux Jean Alphonse Borelli, passant par Florence, trouva dans la bibliothé-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 235.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 360, 361.
(c) Q. Curt. L. IV. c. 8.
(d) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 606.

que de Médicis un manuſcrit Arabe, avec cette inſcription Latine: *APOLLONII PERGÆI CONICORUM LIBRI OCTO.* On les fit traduire en Latin; & on en publia les V, VI & VII Livres. Car, le dernier eſt probablement perdu ſans reſſource, ne s'étant trouvé dans aucun manuſcrit Arabe. Les coniques d'Apollonius ont eu en divers tems un grand nombre de Commentateurs, Éditeurs & Traducteurs. On ſe contentera de citer ici la magnifique & excellente édition Grècque & Latine qu'en a donnée M. Halley. Cet illuſtre Mathématicien a reſtitué le texte Grec des trois livres traduits de l'Arabe, & rétabli le huitième ſur les indications, qu'on avoit de ſa matière.

Apollonius avoit écrit pluſieurs autres ouvrages, dont Pappus fait mention, & donne même un précis. Tels ſont les traités *de Locis planis* en trois livres; *de Inclinationibus*, l. 2; *de Tactionibus*, l. 2; *de Sectione rationis*, l. 2; *de Sectione ſpatii*, l. 2; *de Sectione determinata*, l. 2. Tout ce qu'on en peut dire ici, c'eſt que les objets de ces écrits ſont des problêmes compliqués d'un grand nombre de cas & de déterminations particulières, dont les ſolutions étoient d'excellens exemples de la méthode des Géométres anciens. Newton en regrettoit la perte pour cette raiſon.

Un ſeul de ces écrits nous eſt parvenu par l'entremiſe des Arabes; c'eſt celui *de Sectione rationis*, que M. Halley donna en 1708, ſuivi de ce qu'il imaginoit qu'Apollonius avoit pu dire dans celui *de Sectione ſpatii*. Les autres ont été rétablis de la même manière par divers Géométres; celui *de Tactionibus* l'a été par Viete ſous le titre d'*Apollonius Gallus*; celui *de Inclinationibus* par Marin Ghétald de Raguſe, au commencement du ſiécle paſſé. Les traités *de Sectione determinata*, *de Sectione rationis & ſpatii*, l'avoient été auſſi par Snellius. Enfin, M. de Fermat & Schooten ont donné le traité *de Locis planis*, en rempliſſant, chacun à ſa manière, le canevas qu'on en trouve dans Pappus. Un géométre Anglois, M. Robert Simpſon, amateur de la méthode des Anciens, en a publié, il n'y a pas long-tems, un nouveau plus conforme à cette méthode.

On ſçait encore qu'Apollonius avoit écrit ſur la vis, qui rampe autour d'un cylindre, & qu'il avoit donné une approximation plus exacte que celle d'Archiméde; mais, cela ne nous eſt pas parvenu.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (*a*) auteur Grec, fils d'Iléüs, ou Silléüs. Il prit les leçons de Callimaque & du philoſophe Panétius. Il étoit de Naucratis, ville d'Égypte; & le ſurnom d'Alexandrin, que lui donne Suidas, lui avoit été donné pour la même raiſon, que celui de Rho-

(*a*) Quintil. L. X. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 404. Tom. X. pag. 79. *Voyez les autres Volumes.*

dien, parce qu'il avoit demeuré long-tems à Rhodes. Comme il étoit contemporain d'Ératosthènes, il devoit être âgé, lorsqu'il remplit sa place de bibliothécaire d'Alexandrie, supposé qu'il lui ait succédé la neuvième année du regne de Ptolémée Épiphane, comme on le croit. Il eut, pour successeur dans cette place, Aristonyme, poëte comique, vers la 14e ou 15e année du regne du même Ptolémée Épiphane; car, il n'y a pas d'apparence qu'Apollonius ait été long-tems bibliothécaire, à cause de son grand âge.

Apollonius ne traita pas avec toute la reconnoissance qu'il devoit, Callimaque, son maître; & il s'attira par-là la haine de ce Poëte, qui lui donna le nom d'Ibis, oiseau d'Égypte, qui se purge le ventre avec le bec; comme Ovide l'a donné depuis à ceux, qui s'opposoient à son retour de l'exil où il étoit.

Nous avons d'Apollonius un poëme en quatre livres sur l'expédition des Argonautes en Colchide. Ce Poëme, selon Quintilien, est composé dans un genre, qui tient le milieu entre les extrémités de l'élévation & de la bassesse. Apollonius a gardé cette médiocrité dans un tempérament juste & uniforme. Quoique, selon Longin, il ne tombe jamais dans son poëme, & qu'il se soûtienne assez également; avec cette bonne qualité, il est encore infiniment au-dessous d'Homère.

Outre cet ouvrage, Apollonius avoit encore fait un livre d'Archiloque, un traité de l'origine d'Alexandrie, de Gnide, &c. *Voyez* Amycus, Argonautes, & autres articles, où il est parlé d'Apollonius.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (a) Grec, natif de Sicyone, qui vivoit en la 148e Olympiade. Vers ce tems-là se tint l'assemblée générale des Achéens, à laquelle Apollonius assista. Il y vint des ambassadeurs d'Eumène, roi de Pergame, qui offrirent, de la part de ce Prince, cent vingt talens, dont le produit annuel seroit consacré à l'entretien de ceux, qui se trouveroient aux assemblées publiques de la Nation, en qualité de députés. La générosité du Roi déplut à Apollonius. Il convint que la grandeur de la somme étoit digne des Achéens; mais, il représenta en même-tems, que ce présent paroîtroit également honteux & injuste, si l'on examinoit de près les vues de celui, qui vouloit le faire, & les usages auxquels il le destinoit.

» Les Loix, dit-il, défendent
» aux particuliers & aux Magis-
» trats, de recevoir la moindre
» chose des Souverains; & cela,
» sous quelque prétexte que ce
» puisse être. Quoi donc de plus
» infame & de plus criminel, que
» de voir les Achéens se livrer à
» la corruption? On propose de
» fournir à la subsistance des mem-
» bres du Conseil, qui se convo-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 273. *& suiv.*

» que tous les ans. Vous délibé-
» rerez, après avoir dévoré l'hameçon. L'indignité & le danger, » inséparables de tout ceci, ne se « présentent-ils pas à découvert ? » Eumène vous donne de l'argent aujourd'hui. Prusias & Séleucus, à son exemple, ne se » piqueront-ils pas de vous faire » ressentir les effets de leur libéralité ? Vous sçavez que les » affaires, qui se traitent dans les » Monarchies & dans les États » populaires, sont opposées de » leur nature. Vous sçavez encore que les différends, que nous » avons avec les Rois, font presque toujours le sujet de nos » plus importantes délibérations. » De deux choses l'une, ou il » faudra sacrifier nos intérêts aux » leurs, ou ne se point prêter à » leurs demandes ; auquel cas, » nos refus seront regardés comme autant de marques d'ingratitude envers des gens, qui ont » acheté nos suffrages. Je vous » conseille donc de rejetter hautement la proposition, & de » regarder avec horreur celui qui » a imaginé de la faire. «

Apollonius ayant fini son discours, Cassandre d'Égine prit la parole, & insista beaucoup, pour appuyer ce qu'Apollonius avoit dit. Les remontrances de ces deux députés échaufférent les esprits de la multitude, au point, qu'aucun des assistans n'eut l'assurance d'ouvrir la bouche en faveur du roi de Pergame. Non seulement on refusa avec dédain les cent vingt talens, mais il fut encore ordonné que les statues & les monumens, qui lui avoient été décernés, seroient détruits dans toutes les Villes de la dépendance des Achéens.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (a) l'un des plus grands seigneurs de la cour d'Antiochus Épiphane. Il fut envoyé l'an 173 avant J. C. en Égypte avec le caractère d'Ambassadeur, pour assister à la cérémonie du couronnement de Ptolémée Philométor, & féliciter en même-tems le jeune Roi, de la part de son maître. Toutefois le véritable motif de cette ambassade, c'étoit de découvrir le dessein de la cour d'Égypte, par rapport à quelques Provinces, & Apollonius s'acquitta fidelement de sa commission à tous égards.

Il fut encore député, cette même année, à Rome. Quand il eut été introduit dans le Sénat, comme chef de l'ambassade, il porta la parole, & donna d'assez bonnes raisons, pour justifier son maître de n'avoir pas payé à l'échéance le tribut qu'il devoit aux Romains. » Il ajoûta qu'il l'avoit apporté » tout entier, afin qu'on ne pût » reprocher au Roi qu'un peu de » retardement ; qu'Antiochus y » avoit joint des vases d'or du » poids de cinq cens livres, dont » il faisoit présent au peuple Romain ; qu'il demandoit qu'on » renouvellât avec lui l'alliance

(a) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 23. L. XLII. c. 6. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 412. Maccab. L. I. c. 3. v. 10. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 669, 670, 683. & suiv.

» & l'amitié, que son pere avoit
» contractées avec la République,
» & qu'on exigeât de lui tous les
» services, qu'on avoit droit d'at-
» tendre d'un Prince, qui se pi-
» quoit de fidélité & de recon-
» noissance, pour les témoigna-
» ges d'amitié & d'estime, qu'il
» avoit reçus à Rome, tant du
» Sénat que de la jeunesse Ro-
» maine, & de tous les Ordres,
» qui l'avoient regardé dans cette
» Ville, non comme un ôtage,
» mais comme un Roi actuelle-
» ment regnant. «

On répondit à ce discours avec toute la politesse & la bienveillance possibles; & le Préteur de la ville, A. Atilius, eut ordre de renouveller l'alliance, qu'on avoit faite avec le pere. Les Questeurs de la ville reçurent le tribut, & les vases d'or furent mis entre les mains des Censeurs, qu'on chargea de les placer dans les temples, où ils leur paroîtroient convenir davantage. On fit à Apollonius un présent de cent mille as; & il fut logé & défrayé aux dépens du peuple Romain, tant qu'il fut en Italie. Ceux, que le Sénat avoit envoyés en Syrie, avoient rapporté que ce premier ambassadeur étoit en grande considération auprès du Roi, & qu'il étoit très-affectionné au peuple Romain.

Quelques années après, Apollonius eut ordre d'aller, avec une armée de vingt-deux mille hommes, détruire la ville de Jérusalem. Il y arriva justement deux ans après la prise de cette Ville par Antiochus. Il ne témoigna rien du tout au commencement, qui pût faire soupçonner les ordres cruels, qu'il avoit, & attendit, pour les faire éclater, le premier jour de sabbat. Alors, voyant tout le peuple assemblé paisiblement dans les synagogues, & occupé à y rendre à Dieu le culte religieux, il s'acquitta de la commission barbare, dont il étoit chargé, & lâcha sur eux toutes ses troupes, avec ordre de massacrer tous les hommes, de prendre toutes les femmes & tous les enfans, & de les vendre. Cet ordre fut exécuté avec la dernière rigueur & la dernière cruauté. On n'épargna pas un seul homme; tous ceux qu'on put trouver, furent massacrés impitoyablement, & les rues remplies de sang. On pilla la Ville ensuite, & on y mit le feu en plusieurs endroits, après en avoir tiré tout ce qui s'y rencontroit de richesses. On abattit le reste des maisons, & on se servit des matériaux, pour bâtir une bonne forteresse sur le haut d'une des éminences de la cité de David, vis-à-vis du temple, qu'elle commandoit. On y mit une grosse garnison, pour tenir en bride toute la nation des Juifs. On en fit une place d'armes, munie de bons magazins, & on y serra les dépouilles prises dans le sac de la Ville.

De-là, la garnison fondoit sur ceux qui venoient adorer Dieu dans le temple, & répandoit leur sang de tous les côtés du sanctuaire, qu'elle souilla de toutes les manières. Ce fut alors que les sacrifices du soir & du matin cessérent,

rent, pas un des véritables serviteurs de Dieu n'osant plus venir l'y adorer.

Deux ans après ; c'est-à-dire, l'an 166 avant l'Ére Chrétienne, Judas Maccabée ayant ramassé une armée de six mille Juifs, qui étoient demeurés fideles au Seigneur, Apollonius partit de Samarie, marcha contre lui, & lui livra bataille. Mais, Judas remporta la victoire, défit Apollonius, le tua, dissipa son armée, fit un butin considérable, & prit l'épée du Général, pour s'en servir dans les combats.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (a) surnommé Daüs, gouverneur de Célésyrie, & général des troupes du roi Démétrius. Cet Officier, vers l'an 148 avant l'Ére Chrétienne, ayant levé une grande armée, vint à Jamnia, & envoya dire à Jonathas, grand-prêtre des Juifs : » Serez-» vous donc le seul qui nous ré-» sisterez, & serai-je, à cause de » vous, exposé à la risée & à » l'opprobre? Pourquoi vous pré-» valez-vous contre nous de l'a-» vantage que vous avez sur vos » montagnes? Si vous vous fiez » donc maintenant en vos trou-» pes, descendez à nous dans la » plaine, & faisons-là l'essai de » nos forces; car, la valeur & la » victoire m'accompagnent tou-» jours. Informez-vous, & ap-» prenez qui je suis, & qui sont » ceux qui combattent avec moi, » lesquels disent hautement que » vous ne pouvez tenir ferme de-» vant nous, parce que vos pe-» res ont été mis en fuite par » deux fois dans leur païs. Com-» ment donc pourrez-vous soûte-» nir présentement l'effort de ma » cavalerie & d'une si grande ar-» mée, dans une campagne, où » il n'y a ni pierres, ni rochers, » ni aucun lieu, pour vous en-» fuir? «

Jonathas ayant entendu ces paroles d'Apollonius, fut ému au fond de son cœur. Il choisit aussitôt dix mille hommes, & partit de Jérusalem. Simon, son frere, marcha à son secours. Ils vinrent camper près de Joppé, & ceux de la Ville lui fermérent les portes, parce qu'il y avoit dedans une garnison d'Apollonius. Jonathas assiégea donc cette Ville; mais, ceux de dedans étant épouvantés, lui ouvrirent les portes; & il se rendit maître de Joppé. Apollonius, l'ayant sçu, prit avec lui trois mille chevaux & beaucoup de troupes. Il marcha comme pour aller vers Azot, & se jetta tout d'un coup dans la plaine, parce qu'il avoit beaucoup de cavalerie, & qu'il s'y fioit principalement. Jonathas le suivit vers Azot; & là, ils donnérent bataille.

Apollonius avoit laissé secrétement dans son camp mille chevaux, derrière les ennemis. Jonathas en fut averti, sans s'en mettre beaucoup en peine. Les ennemis environnérent donc son camp,

(a) Maccab. L. I. c. 10. v. 69, 70. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 435, 436. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 178.

& lancérent quantité de traits contre ses gens, depuis le matin jusqu'au soir. Mais, les gens de Jonathas demeurérent fermes, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné; cependant, les chevaux des ennemis se fatiguérent beaucoup. Alors, Simon fit avancer ses troupes, & attaqua l'infanterie parce que la cavalerie commençoit à plier. Il la défit, & elle prit la fuite. Pour la cavalerie, ayant été dispersée dans la plaine, elle se sauva dans Azot, & entra dans le temple de Dagon, pour y être en sûreté. Mais, Jonathas brûla Azot & les villes des environs, & en emporta les dépouilles. Il brûla aussi le temple de Dagon avec tous ceux qui s'y étoient réfugiés. Il y périt près de huit mille hommes, tant de ceux qui furent tués par l'épée, que de ceux qui furent brûlés.

Depuis ce tems-là, Apollonius forma un complot contre la vie de Ptolémée Philométor. Ce complot ayant été découvert, le Prince demanda qu'on lui livrât Apollonius; ce qui lui fut refusé. C'étoit alors l'an 146 avant J. C.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (a) natif de Nyse, ville d'Arménie, philosophe Stoïcien. Il fut disciple de Panétius, qui vivoit sous la 163e Olympiade, environ 128 ans avant J. C. Il avoit écrit quelques ouvrages, dont les Anciens ont souvent fait mention.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (b) surnommé Molon, célebre orateur Grec, qui florissoit environ quatre-vingts ans avant l'Ére Chrétienne. Il étoit d'Alabande, ville de l'Asie mineure. Il enseigna la Rhétorique avec réputation à Rome & à Rhodes; & il réunissoit d'ailleurs toutes les qualités d'un très-honnête homme. Cicéron & César prirent les leçons de ce fameux Rhéteur, d'abord à Rome, & puis à Rhodes.

On dit qu'Apollonius n'entendant pas la langue Latine, pria Cicéron de composer & de haranguer en Grec; ce que Cicéron fit très-volontiers, persuadé que par ce moyen ses fautes seroient mieux corrigées. Un jour, après qu'il eut harangué, tous ses auditeurs furent ravis en admiration, & se mirent, à l'envi, à le combler de louanges; mais, Apollonius ne donna aucune marque de satisfaction & de joie, pendant qu'il parla. Et quand il eut fini, il demeura long-tems tout pensif, sans dire une seule parole; & comme Cicéron témoignoit la peine & le dépit que cela lui faisoit, Apollonius lui dit tout haut: » Cicéron, je vous loue, & je vous » admire; mais, je déplore le » malheur de la Gréce, voyant » que les seuls avantages, qui » nous restoient, l'érudition & » l'éloquence, vont, par votre » moyen, être transportés aux » Romains. «

Ce grand maître rendit d'importans services à un si excellent

(a) Strab. pag. 650.

(b) Plut. Tom. I. pag. 708, 862, 863. Cicer. de Invent. L. I. c. 81. De Orat. L. I. c. 75, 126. Quint. L. III. c. 1. L. XII. c. 6. Joseph. contra Apion. pag. 1069. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 01, 62.

disciple. Cicéron se livroit volontiers à l'essor de son génie, & montroit quelquefois plus de fécondité que de justesse, semblable, comme il le dit lui-même, à un fleuve qui se déborde au-dessus de ses rives. Apollonius lui apprit à réprimer ses saillies, quelque heureuses qu'elles fussent, & à se renfermer dans les bornes du besoin de la cause. Ainsi, après deux ans, le jeune Orateur revint à Rome, non seulement mieux exercé dans l'art de la parole, mais presque entièrement changé. Son ton de voix étoit adouci, son style plus sage, & son action plus modérée.

Apollonius avoit composé un ouvrage historique; & Josephe se plaint qu'il n'y avoit pas parlé sincérement des Juifs.

Casaubon, dans ses commentaires sur Strabon & sur Suétone, paroît avoir fort judicieusement soûtenu qu'Apollonius d'Alabande ne doit point être surnommé Molon; & que ceux, qui lui donnent ce surnom, le confondent avec un autre orateur, nommé Molon, qui étoit de la même Ville. Il justifie, par des preuves sensibles, qu'il faut lire Apollonius *Molonis*; c'est-à-dire, fils de Molon, sans s'arrêter à ce qu'en ont pu dire Josephe & quelques autres Auteurs, qui ont confondu l'un avec l'autre.

Plutarque, en effet, rapporte qu'Apollonius étoit fils de Molon; mais, M. Dacier, dans sa traduction de la vie de César, écrite par cet Auteur, ajoûte cette remarque: » Plutarque fait mal à » propos deux hommes d'un seul. » Apollonius n'avoit pas un pere, » appellé Molon; c'étoit lui-même » qui avoit ces deux noms, » & qui étoit appellé Apollonius » Molo. C'est ainsi que le nomment » Suétone, Quintilien, & » Cicéron lui-même. Il est même » souvent appellé Molon simplement; » ce qui seroit ridicule, » s'il étoit fils de Molon. » Dans la vie de Cicéron, Plutarque » fait encore la même faute, » comme le sçavant Ruauld » l'a remarqué. «

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (a) Athléte, natif d'Alexandrie. Il étoit surnommé Rhanti; & Pausanias remarque, à cette occasion, que les Alexandrins prenoient volontiers des surnoms. En la 178e Olympiade, les Éléens mirent à l'amende plusieurs Athlétes, &, entr'autres, Apollonius d'Alexandrie, qui vouloit disputer le prix du Pugilat. Il fut le premier Égyptien, que les Éléens condamnérent, non pour avoir donné ou reçu de l'argent, mais pour ne s'être pas rendu à Olympie dans le tems porté par la loi. Il eut beau dire qu'il avoit été retenu aux Cyclades par les vents contraires.

Héraclide, son compatriote, fit voir la fausseté de cette excuse, & qu'Apollonius n'étoit arrivé trop tard, que pour s'être voulu trouver aux jeux publics d'Ionie, & y gagner de l'argent. C'est pourquoi,

(a) Pauf. pag. 329, 330.

les Éléens l'exclurent des jeux Olympiques, lui & tous ceux, qui étoient dans le même cas; & ils décernérent à Héraclide une couronne, qui ne lui coûta aucune peine. Dans le tems qu'il la mettoit sur sa tête, Apollonius, piqué de cet affront, tout armé qu'il étoit pour le combat du Pugilat, courut sur lui & le poursuivit jusques dans les siéges des Juges; attentat, dont il fut bien puni dans la suite.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (*a*) tyran d'une ville de Mésopotamie, qui osa résister à M. Crassus, & qui lui tua environ cent soldats. Crassus, irrité de cette audace, mene contre Apollonius toutes ses troupes, l'assiége dans sa Ville qu'il prend d'assaut, en pille toutes les richesses, & en vend tous les habitans. Les Grecs appelloient cette ville Zénodotie. Pour cette prise, Crassus souffrit que son armée lui donnât le titre d'*Imperator*; ce qui lui tourna à grande honte. Car, il parut par-là avoir le cœur fort bas, & désespérer de faire de plus grandes choses, puisqu'il étoit si flatté d'un si petit succès.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (*b*) affranchi de P. Crassus, qui étoit fils de M. Crassus. Il survécut à son bienfaiteur. Cicéron, dans une de ses lettres à César, dit qu'il a toujours fort estimé cet affranchi, & qu'il l'a reconnu très-honnête homme. Outre qu'il avoit beaucoup de zéle & d'affection pour son Patron, il lui étoit encore fort propre, & d'un grand secours pour ses meilleures études. Et c'étoit aussi pour cela qu'il l'aimoit beaucoup. Mais, depuis la mort de Crassus, Cicéron l'avoit trouvé encore d'autant plus digne de sa protection & de son amitié, qu'il s'étoit particulièrement attaché à rendre de respectueuses assiduités à ceux, que Crassus avoit le plus aimés & chéris durant sa vie.

C'est Cicéron qui nous apprend cela dans la lettre en question, où il recommande Apollonius à César. Cicéron ajoûte: » Ce fut par » cette considération qu'il me » vint trouver en Cilicie, où il » m'a rendu de très-bons servi» ces, & avec beaucoup de pru» dence & de fidélité, en plu» sieurs rencontres; & je crois » qu'il vous a aussi servi dans la » guerre d'Alexandrie, avec tout » le zéle & toute la fidélité possi» bles; & dans la pensée qu'il » avoit, que vous en jugiez ainsi » vous-même, il est parti de » son propre mouvement, & » après avoir pris mon avis, » pour vous aller trouver en Es» pagne. Je ne lui ai point pro» mis de recommandation, non » que je ne fusse persuadé qu'elle » lui serviroit auprès de vous; » mais, parce qu'il me sembloit » n'en avoir pas besoin, lui qui » avoit déjà fait quelques cam» pagnes avec vous, qui vous » appartenoit même en quelque » sorte, par rapport à Crassus, » & qui pouvoit avoir, par d'au-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 553.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 16.

» tres, des reccommandations
» auprès de vous, s'il avoit voulu
» s'en servir. Je lui ai donné
» très-volontiers un témoignage
» de l'estime que je faisois de lui;
» ce qui lui plaisoit à lui-même
» beaucoup, & ce que j'avois
» moi-même reconnu par expérience
» avoir beaucoup de force
» sur votre esprit.

» Je l'ai donc connu pour un homme sçavant, & qui a aimé les Belles Lettres, dès son enfance; car, dès cet âge, il a été long-tems chez moi, avec Diodore Stoïcien, &, à mon avis, très-sçavant. Maintenant, la grandeur de vos actions lui a donné une extrême envie de les écrire en Grec. Je l'en crois capable; il a de l'esprit, il a de l'expérience; & il y a déjà long-tems qu'il s'exerce à cette sorte d'étude & de style. Il a une merveilleuse passion de rendre vos louanges immortelles. Voilà ce que je pense de lui; mais, votre incomparable prudence vous en fera mieux juger que moi. J'avois dit que je ne donnerois point de recommandation pour lui; cependant, je vous le recommande: tout le plaisir, que vous lui ferez, en sera un très-grand pour moi. «

Voilà un beau portrait, tracé par une main habile; mais, Cicéron réünissoit également le talent de bien louer & de bien blâmer. Car, on trouve quelquefois, dans ses ouvrages, des portraits affreux, pour ceux qui en sont l'objet. Heureux, quiconque avoit ses bonnes graces, & malheureux, quiconque ne les avoit pas!

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (*a*) historien Grec, qui étoit de Tyr. Il vivoit du tems de Pompée le Grand, vers l'an de Rome 694, 60 ans avant J. C. Strabon, qui a fleuri, du tems de l'empereur Auguste, parle de cet Apollonius, comme d'un Auteur, qui étoit mort depuis très-peu de tems. Il écrivit un catalogue des ouvrages de Zénon, & des Philosophes, qui suivirent sa doctrine. Peut-être, est-ce le même Apollonius, dont Étienne de Byzance cite un livre quatrième de Chronique.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (*b*) fameux philosophe de Tyanes en Cappadoce, naquit sous le regne d'Auguste. S'il est vrai qu'il ait vécu cent ans, comme ç'a été l'opinion de quelques-uns, il doit être né vers l'an de Rome 748, 4 ans avant l'Ére commune de J. C. Sa naissance a été ornée de prodiges par ses admirateurs. Pendant que sa mere étoit grosse de lui, elle eut un songe, dans lequel elle vit Protée, qui lui disoit: *Vous accoucherez de moi.* Prédiction manifeste de la sagesse de l'enfant, qui naîtroit

(*a*) Strab. pag. 757.

(*b*) Dio. Cass. pag. 878. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 92, 99, 100, 104. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 295. Tom. IV. pag. 219, 563. Tom. XII. pag. 398. Tom. XXI. pag. 100, 101.

d'elle, de la multiplicité de ses talens, qui le rendroient habile à prendre toutes sortes de formes, & de la connoissance, qu'il auroit des choses les plus cachées.

Lorsque les couches de la mere approchoient, un nouveau songe l'avertit d'aller dans une prairie, cueillir des fleurs. Elle y alla, & s'endormit. Pendant son sommeil, une troupe de cygnes vint se ranger autour d'elle en chœur ; & tout d'un coup, ils s'élevérent en battant des aîles, & formant un concert par leur chant mélodieux. Elle s'éveilla, & accoucha dans le moment. Et afin que le ciel concourût avec la terre, pour célebrer la naissance de celui qui devoit être un jour le confident de la Divinité, il arriva dans le même-tems, qu'un tonnerre, qui tomboit, se releva, & se dissipa dans les airs.

Sur ces preuves, auxquelles il faut ajoûter le voisinage d'une fontaine miraculeuse, consacrée à Jupiter, les compatriotes d'Apollonius le disoient fils de ce dieu. Mais, pour lui, il ne s'est jamais donné que pour fils d'Apollonius, qui étoit l'un des plus riches & des plus illustres citoyens de Tyanes. On ne trouve rien de remarquable dans son enfance, si ce n'est qu'il y donna des marques d'esprit, de facilité à apprendre, & qu'il fit des progrès rapides dans l'étude des Lettres. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, son pere l'envoya à Tarse, y prendre les leçons du rhéteur Euthydème. Ce maître lui plut, mais, non le séjour de Tarse, qui étoit une ville de plaisirs. Le jeune Apollonius, annonçant dès-lors cette sévérité de mœurs, dont il fit profession toute sa vie, obtint de son pere la permission de se transporter, avec son maître, à Éges, ville voisine de Tarse, mais plus tranquille, où l'on menoit une vie moins dissipée, & plus convenable à son caractère sérieux, & où l'attiroit sur tout un temple d'Esculape, renommé dans toute la contrée, par les fréquentes apparitions du dieu, & par les guérisons merveilleuses, qui s'y opéroient.

Dans ce nouveau séjour, il joignit à l'étude de la Rhétorique celle de la Philosophie, & voulut connoître toutes les Sectes. Il écouta des disciples de Platon, de Zénon, d'Aristote. Il ne négligea pas même de s'instruire des dogmes d'Épicure; mais, il donna la préférence à la Philosophie de Pythagore. Il s'y livra tout entier; & quoiqu'Euxénus, qui lui en enseigna les maximes, y conformât peu sa conduite, Apollonius, sans se laisser ébranler par un tel exemple, embrassa le systême complet. Et à l'âge de seize ans, il prit la résolution de vivre selon toute l'austérité Pythagoricienne.

Il laissa croître sa chevelure; il se proposa de ne jamais rien manger, qui eût vie; il s'abstint de vin; il ne porta plus de chaussure, ni d'habits, qui fussent la dépouille d'aucun animal. La terre lui fournit seule sa nourriture & son vêtement. Sur l'article de la chasteté, il alla même au de-là

du précepte de Pythagore, qui s'étoit contenté d'éloigner ses disciples de l'adultère. Apollonius se fit une loi de garder une continence perpétuelle; &, si nous en croyons son Panégyriste, il fut fidele à cet engagement. Il est vrai qu'on a mis sur son compte une intrigue avec une très-belle femme, mere du sophiste Alexandre Péloplaton. Mais, Philostrate nie le fait; & ce qui donne plus de poids à son témoignage, c'est que le philosophe Euphrate, qui eut de très-grands démêlés avec Apollonius, & qui entreprit de le décrier, sans aucun ménagement, ne lui reprocha jamais le moindre dérangement dans les mœurs.

Apollonius établit sa résidence dans le temple d'Esculape, & y fit l'apprentissage du métier qu'il exerça toute sa vie; c'est-à-dire, de la supercherie d'un prétendu commerce, entretenu avec les dieux. Esculape dit à son Prêtre, qu'il étoit ravi d'avoir Apollonius pour témoin des guérisons, qu'il opéroit. Il lui envoya un malade, qu'Apollonius guérit d'une façon, qui n'a rien du tout de merveilleux. C'étoit un jeune homme, qui avoit altéré son tempérament par la débauche, & qui, continuant toujours les mêmes excès, augmentoit son mal. Apollonius lui rendit la santé par la diéte, & par un régime de sobriété.

On pourroit passer sous silence les sollicitations infames d'un gouverneur de Cilicie, rejettées avec indignation par Apollonius, qui étoit alors un très-beau jeune homme, dans la première fleur de l'âge, si ce fait n'étoit accompagné d'une prédiction, qui est la première que l'on attribue à notre Devin philosophe. Car, comme le corrupteur rebuté le menaçoit de lui faire trancher la tête: *Je vous attends*, lui répondit Apollonius, *à un tel jour.* Le jour venu, le Magistrat fut mis à mort, par ordre de l'Empereur, comme coupable d'intelligence avec Archélaüs, roi de Cappadoce.

A l'âge de vingt ans, Apollonius perdit son pere. Obligé, par cette raison, de retourner à Tyanes, il n'y resta que le tems nécessaire, pour s'acquitter des derniers devoirs de la piété filiale, & pour partager la succession paternelle, avec un frere aîné, qu'il avoit. Dès qu'il fut libre de ses soins, il vola à son séjour chéri, au temple d'Éges, qu'il avoit changé, dit son historien, en un lycée, qui ne retentissoit que de discours & de conversations philosophiques. Il attendit le tems de sa majorité; & lorsqu'il se vit maître de son bien, le premier usage, qu'il fit de la liberté, où il se trouvoit, d'en disposer, ce fut d'en céder la moitié à son frere, qui avoit, disoit-il, plus de besoins que lui. Le bien, qui lui restoit, étoit encore considérable, & il en fit des largesses à des parens; à qui ce secours étoit utile, ne se réservant à lui-même qu'un fort petit revenu.

Apollonius n'avoit pas encore observé ce silence prescrit par la discipline Pythagoricienne, & il

s'y condamna pour cinq ans ; terme le plus long auquel Pythagore eût poussé cette épreuve, par rapport à ses disciples. Car, il s'étoit souvent contenté de deux ans, pour ceux en qui il reconnoissoit plus de gravité & de maturité. Il est assez singulier, qu'Apollonius se soit traité lui-même, selon la regle que son maître imposoit aux plus babillards ; c'est que son goût le portoit toujours à l'extrême. En tout cas, il se rendoit justice. Nul tems de sa vie ne lui parut, de son aveu, plus long ni plus pénible, que ces cinq années de silence. Il s'en dédommagea bien dans la suite. Dans le tems même de son silence, si sa langue demeuroit dans l'inaction, toute sa personne parloit. L'air du visage, les mouvemens de tête, les yeux, la main, tout étoit employé, pour suppléer au défaut de la parole, qu'il s'interdisoit ; &, si nous en croyons son Historien, par ces interprétes muets, il fit plus que n'auroient pu opérer les discours les plus éloquens. Ce n'étoit qu'un jeu pour lui d'appaiser, sans ouvrir la bouche, les mouvemens populaires, qui s'excitoient souvent, au sujet des spectacles dans les villes de Pamphylie & de Cilicie, où il passa tout son tems de silence. Sa merveilleuse vertu trouva un exercice digne d'elle, dans une sédition, qui avoit pour principe la disette & la cherté des vivres. Apollonius, par sa présence & de simples gestes, appaisa la populace, qui étoit déjà en fureur.

Le tems du silence étant expiré, notre Philosophe vint à Antioche ; & ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Il ne cherchoit point, pour débiter ses discours, les endroits les plus fréquentés de la Ville. *Ce n'est pas*, disoit-il, *un auditoire nombreux, que je desire. Il me faut des hommes pour auditeurs.* Il établissoit donc sa demeure dans les temples ; & voici comme il distribuoit sa journée.

Le matin, au lever de l'aurore, il s'occupoit des pratiques mystérieuses, qui regardoient son prétendu commerce avec les dieux, & auxquelles il n'admettoit que ceux, qu'il avoit éprouvés par un silence de quatre ans. Ensuite, il assembloit les Prêtres du temple, où il habitoit. S'il se trouvoit dans une ville Grecque, comme Antioche, & que les divinités du temple, dont il s'agissoit, & les cérémonies de leur culte fussent connues, il philosophoit avec les Prêtres sur les choses divines ; il remarquoit les abus, qui s'étoient glissés dans leurs observances religieuses, & il leur donnoit ses conseils sur les moyens d'y mettre ordre. Car, il avoit, pour le culte des idoles & de cette multitude de faux-dieux du paganisme, un zéle vif & ardent. Durant le cours de ses voyages, lorsqu'il étoit arrivé dans un païs barbare, dont il ne connoissoit ni les dieux, ni la religion, il s'en instruisoit soigneusement ; & réformateur universel, il travailloit à perfectionner & à redresser les vues & les idées des Prêtres sur la nature de la divini-

té, & sur le genre de culte, qui devoit lui être le plus agréable.

Après avoir passé la première partie de la journée avec les dieux, suivant son expression, la seconde à parler des dieux, il se croyoit permis de s'occuper des choses humaines, & il se livroit à ses disciples. Il leur donnoit la liberté de l'interroger ; & sur quelque matière qu'ils souhaitassent d'être instruits, il se mettoit en devoir d'y satisfaire par ses réponses. A la suite de ses leçons privées, il en faisoit de publiques à l'heure de midi, auxquelles il admettoit ceux, qui étoient curieux de l'entendre, & il y traitoit quelque point de morale, ou de religion. C'étoit-là son dernier travail de la journée, après lequel il prenoit le bain, toujours à l'eau froide. Car, il regardoit les bains chauds, comme amolissant les corps, & nuisibles à la santé.

Son style, dans ses discours, ne ressembloit en rien à celui des Sophistes. Il n'y montroit aucune affectation, ni de grands mots, ni de purisme attique. Mais, il parloit d'un ton de maître & d'oracle par sentences courtes, nerveuses, & prononcées avec autorité. Jamais de doute, toujours le faste de la décision. *Je sçais ; il me paroit ; vous devez sçavoir ;* c'étoient là ses formules ordinaires. Quelqu'un lui ayant demandé un jour, pourquoi il ne cherchoit point le vrai ; *c'est que je l'ai cherché dans ma jeunesse*, répondit-il ; *maintenant, il n'est plus question de chercher, mais d'enseigner ce que j'ai trouvé.* Celui qui avoit commencé à l'interroger, insista, & lui dit : *Comment donc doit parler le Sage ? Comme un Législateur*, reprit Apollonius. *Car, le Législateur prescrit aux autres, comme loix, les maximes, dont il s'est persuadé lui-même.*

Il se vantoit de sçavoir toutes les langues, sans les avoir apprises, & même de pénétrer les pensées secrétes des hommes. Sur la fin de sa vie, il ne craignoit point de dire : *je sçai plus que qui que ce soit ; car, je sçai tout.*

Apollonius, encore jeune, comptoit avoir épuisé toute la sagesse des Grecs ; & curieux d'y joindre le sçavoir étranger, il résolut d'aller aux Indes, conférer avec les Brachmanes, & de voir en passant les Mages de Babylone & de Suse. Il avoit alors sept disciples, à qui il proposa son dessein, les invitant à le suivre. Il les en trouva si éloignés, qu'ils tentérent même de le détourner d'un voyage, rempli de fatigues & de périls. Il leur répondit : » J'ai consulté les dieux, & je vous ai » déclaré ma résolution. Je voulois éprouver si vous auriez le » courage de marcher sur mes » pas. Puisque vous mollissez, » adieu ; continuez de vous appli- » quer à la Philosophie. Pour » moi, il faut que j'aille où m'appelle la Sagesse, aussi-bien » qu'un Génie, supérieur aux con- » seils humains. « Il partit ainsi d'Antioche, accompagné seulement de deux esclaves, qui écrivoient, l'un très-vîte, l'autre très-bien.

Arrivé à Ninive, il y fit l'ac-

quisition de l'imbécille Damis, dont l'imagination timide fut tout d'un coup frappée des propos audacieux & arrogans du Philosophe. Depuis ce moment, Damis le regarda comme élevé au-dessus de la condition humaine, & au moins comme un dieu du second ordre. Il ne le quitta plus, & il le suivit dans toutes ses courses, moins comme disciple, que comme adorateur. Ils se mirent donc ensemble en route, & vinrent à Zeugma sur l'Euphrate. On exigeoit en ce lieu, qui étoit le grand passage de l'Euphrate, un droit de péage. Celui qui le levoit, demanda à Apollonius ce qu'il menoit avec lui. *Je mene*, répondit-il, *la tempérance, la justice, la vertu, la modération, la force, la patience.* Le Péager, demi barbare, & d'un esprit grossier, entendant tous ces noms féminins accumulés, crut que c'étoient autant de femmes esclaves ; & se félicitant d'avoir une bonne somme à recevoir, il dit à Apollonius : » Écrivez sur mon livre les noms » de ces esclaves. Ce ne sont » point des esclaves, que je mene avec moi, reprit Apollonius. » Elles sont mes maîtresses. «

En traversant la Mésopotamie, il acquit une connoissance bien précieuse ; il apprit à entendre & à interpréter le langage des animaux. Cette science étoit, dit-on, fort commune parmi les Arabes, & c'est d'eux qu'Apollonius la reçut. Le moyen qu'ils employoient, pour y parvenir, étoit de manger le foie, ou le cœur d'un dragon. Il fallut donc, selon la remarque d'Eusébe, que notre Philosophe s'écartât, au moins pour cette fois, de son abstinence Pythagoricienne. Apollonius, en arrivant à Babylone, trouva Bardane, assis sur le trône des Arsacides, & il fit un séjour de vingt mois à la cour de ce Prince. Il débuta par parler du Roi avec une irrévérence, qui eût mérité le châtiment, & qui lui attira, au contraire de sa part, l'accueil le plus favorable. Lorsqu'il entroit dans Babylone, on lui présenta la statue d'or du Prince à adorer. » Qui » est celui-ci, dit Apollonius ? » C'est le Roi, lui répondit-on. » Eh bien, celui que vous adorez, » sera bien heureux, s'il peut » obtenir d'être loué de moi, » comme partisan de la vertu. « En disant ces mots, le Philosophe passa outre, & entra dans la Ville.

On le mena au tribunal de ceux, qu'on appelloit les oreilles du Roi ; car, les ministres des rois Arsacides, aussi-bien que ceux des anciens rois de Perse, étoient appellés les yeux & les oreilles du Prince qu'ils servoient. Le plus ancien de ce tribunal demanda à Apollonius, pourquoi il méprisoit le Roi. *Je ne l'ai point encore méprisé*, répondit-il. *Mais, auriez-vous la hardiesse de le traiter avec mépris ? Oui, de par Jupiter, si, après avoir conféré avec lui, je ne le trouvois pas vertueux. Quels présens lui apportez-vous ? Je lui aporte la force de courage, la justice, & tous les autres dons de cette nature.* Après bien des discours semblables, le vieux Sa-

trape parut ravi en admiration. » Heureuse aventure, s'écria-t-il ! » le Roi est déjà rempli de vertus. » Les conseils d'un aussi sublime » Philosophe que celui-ci, le ren- » dront encore plus parfait. « Tout le tribunal se leva, & alla porter au Roi la bonne nouvelle de l'arrivée d'un Grec, le plus sage des hommes, & le plus capable de lui donner d'utiles avis. Bardane étoit déjà disposé, par un songe, à bien recevoir Apollonius, & il ordonna qu'on l'introduisît sur le champ.

Le Philosophe soûtint parfaitement sa morgue dans une occasion d'un si grand éclat. Il traversa les salles & les appartemens, sans daigner jetter un regard sur toutes les belles choses, qui s'offroient de toutes parts à ses yeux, & appellant Damis, il s'entretint avec lui d'une compagne de Sappho, qui avoit composé des hymnes en l'honneur de Diane. Du plus loin que le Roi l'apperçut, il s'écria : » C'est Apollonius, que mon fre- » re Mégabate a connu à Antio- » che, révéré & adoré de tous » les gens de bien. Je le recon- » nois tel qu'il m'a été dépeint. « En même-tems, il l'invita à prendre part à un sacrifice, qu'il alloit offrir au soleil, en lui immolant un cheval. Le Pythagoricien ne voulut point se souiller par l'effusion du sang. *Sacrifiez, Prince*, dit-il, *selon votre usage. Pour moi voici le mien.* Il prit de l'encens, & fit cette priere au soleil ; » Astre du jour, conduisez-moi » dans tous les païs, où c'est vo- » tre volonté & la mienne que je » voyage. Puissé-je connoître un » grand nombre de gens de bien ! » Pour ce qui est des méchans, » je ne veux, ni les connoître, » ni en être connu. « En finissant ces mots, il jetta l'encens dans le feu, & après plusieurs observations superstitieuses sur les évolutions de la fumée, sur les figures qu'elle prenoit, & autres futilités semblables, il se retira.

Bardane lui ayant offert de le loger dans son palais, » si vous » veniez, dit Apollonius, à Tya- » nes, ma patrie, & que je vous » invitasse à loger chez moi, y » consentiriez-vous ? Non, de par » Jupiter, répondit le Roi, à » moins que l'édifice, où vous » voudriez me loger, ne pût con- » tenir tous mes Officiers & tou- » te ma garde. Je suis dans le » même cas, reprit Apollonius. » Si j'étois logé au-dessus de ma » condition, je ne me trouverois » pas à l'aise. Car, le trop fati- » gue plus les sages, que le trop » peu ne vous déplaît. « Il prit donc un logement chez un particulier.

Son désintéressement égala son amour pour la simplicité. Le Roi voulant lui témoigner sa considération par des effets, lui envoya un Eunuque, chargé de lui dire qu'il pouvoit faire dix demandes à son gré, qui, toutes, lui seroient accordées. L'Eunuque avoit ordre de l'exhorter à les faire grandes & importantes, parce que l'intention du Roi étoit de signaler sa magnificence à l'égard d'un homme, qu'il estimoit au-dessus de tous ceux que la Gréce avoit ja-

mais portés. La chose devoit s'exécuter le lendemain, avec cérémonie, dans une audience solemnelle, en présence de toute la cour.

Apollonius s'y étant rendu, dit au Roi : » Prince, je ne me refu- » serai point entièrement à votre » libéralité. Mais, au lieu de dix » graces, que vous voulez m'ac- » corder, je ne vous en deman- » derai qu'une, qui me tiendra » lieu de toutes. Vous avez, non » loin d'ici, des Grecs issus de » ces anciens Érétriens, que Da- » rius, fils d'Hystaspe, transpor- » ta, il y a six cens ans, en ce païs. » Il leur assigna un terrein ingrat, » où ils n'ont qu'un très-petit es- » pace de bonne terre, qu'ils cul- » tivent avec soin. Mais, aux ap- » proches de la récolte, des Bar- » bares, leurs voisins, viennent » tout ravager, les privant du » fruit de leurs travaux, & les » réduisant à une affreuse disette. » Je vous prie donc de les mettre » à couvert de cette vexation, » & de les faire jouir en paix du » lieu d'exil, que Darius leur » a donné. « Le Roi acquiesça à la demande d'Apollonius.

Ce procédé noble & généreux du Philosophe se soûtint jusqu'à la fin. Lorsqu'il partit pour les Indes, il pria Bardane de l'acquitter envers l'hôte, chez qui il avoit logé, & envers les Mages avec lesquels il avoit eu plusieurs conférences. Ainsi, il ne tira rien pour lui-même, & il n'usa que pour les autres de la libéralité & de la bienveillance d'un grand Prince. Il n'avoit qu'une passion, c'étoit l'orgueil Philosophique.

Après avoir passé le fleuve Indus, Apollonius se trouva dans les États d'un Roi philosophe, nommé Phraotes, amateur de la simplicité, vivant sans faste & sans gardes, se contentant pour sa nourriture des fruits de la terre, qu'il cultivoit de ses propres mains, s'abstenant de l'usage du vin, en un mot, suivant en tous les maximes des philosophes Indiens, dont Pythagore avoit pris les leçons. La rencontre ne pouvoit être plus heureuse pour Apollonius, qui, pourtant, ne passa que trois jours avec Phraotes, parce que les usages des Indiens ne permettoient pas aux étrangers, de demeurer plus long-tems dans leurs Villes. Il est bon de remarquer qu'Apollonius, qui sçavoit toutes les langues, eut cependant besoin d'interprête, pour entendre Phraotes, tant que ce Prince lui parla Indien. Mais, après le premier abord, leurs conversations se tinrent en Grec, que le roi Indien parloit aisément. Les trois jours étant révolus, Apollonius se mit en marche, pour aller à l'habitation des Brachmanes, qui étoit le terme de son voyage. *Voyez* Brachmanes, vous y trouverez la conversation qu'Apollonius eut avec cette espèce de philosophes Indiens.

Pour s'en retourner, Apollonius s'embarqua sur la mer, qu'il cotoya, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle l'Euphrate, dans le golfe Persique. Il remonta ce dernier fleuve & vint à Babylone, où il trouva encore Bardane

regnant, & reçut de lui le même accueil. De-là, il poursuivit sa route par Ninive, & gagna Antioche; & comme cette ville, livrée aux plaisirs, ne faisoit pas, d'Apollonius, le cas qu'il croyoit mériter, il s'embarqua à Séleucie, passa dans l'isle de Chypre, où il visita le temple de Vénus Paphienne; & enfin, il vint établir sa résidence, au moins pour un tems, dans l'Ionie.

Il eut lieu d'être satisfait de la manière, dont son arrivée y fut célébrée. Les Villes & les peuples s'empressoient de lui témoigner leur admiration. Les Oracles chantoient ses louanges; & le dieu de la Médecine lui envoyoit, de son temple de Pergame, les malades, pour qu'il les guérît. Apollonius se donna alors tout de bon pour Thaumaturge. Sa sagesse, perfectionnée par le commerce qu'il avoit eu avec les philosophes de l'Inde, le mettoit en état d'opérer les plus grandes merveilles. Il en fit le premier essai à Éphèse dans une circonstance éclatante. il prévit que cette Ville étoit menacée de la peste, & il l'annonça aux Éphésiens, mais d'une façon énigmatique.

Au bout d'un tems, pendant qu'il parcouroit les autres villes d'Ionie, la prédiction se vérifia; & les Éphésiens, attaqués de la peste, implorérent le secours d'Apollonius. Il étoit à Smyrne, & ne croyant pas devoir différer un moment, il dit : *partons*, & aussitôt il se trouva dans Éphèse. Il en assembla les malheureux habitans, il leur promit de faire cesser la maladie dans le jour même, & il les mena au théatre. Là, ils apperçurent un mendiant, vieux, clignant les yeux d'une manière singulière, portant une besace, où étoient quelques morceaux de pain, couvert de haillons, le visage hideux. *Frappez cet ennemi des dieux*, cria Apollonius aux Éphésiens, *& accablez-le de pierres*. Ils furent surpris & choqués d'un ordre, qui paroissoit si contraire à l'humanité, d'autant plus que le mendiant les supplioit avec beaucoup d'instance, & tâchoit d'exciter leur compassion. Apollonius insista, & quelques-uns ayant commencé à jetter quelques pierres, comme pour escarmoucher, cet homme, qui avoit les yeux à demi fermés, les ouvrit en plein, & lança sur l'assemblée des regards étincelans. Sur cet indice, les Éphésiens jugérent que c'étoit le démon de la peste; & ils le couvrirent d'une si grande multitude de pierres, ql'il s'en forma un tertre, qui avoit quelque hauteur. Bientôt après, Apollonius ordonna aux Éphésiens, d'ôter les pierres, afin de pouvoir reconnoître quelle bête ils avoient tuée; & ils trouvérent non plus un homme, mais un chien noir, grand comme un lion, & de la gueule duquel il sortoit beaucoup d'écume. La maladie cessa. Et Apollonius fit dresser dans le lieu même une statue, qui représentoit ce chien, & qui devoit servir de talisman. Cette statue fut consacrée à Hercule.

Tel est le récit que nous a laissé Philostrate de ce prétendu mira-

cle, le plus éclatant de ceux dont on a voulu faire honneur à Apollonius. M. Crévrier obſerve & prouve que cet Écrivain ne mérite aucune créance; & par conſéquent il eſt permis de trancher la difficulté en niant le fait. Mais, en s'en tenant même au témoignage de Philoſtrate, Apollonius ne put éviter de paſſer pour fourbe. Car, après avoir prédit la peſte, comme inſpiré & éclairé d'enhaut, dans l'apologie qu'il dreſſa long-tems après, pour être préſentée à Domitien, il n'attribue cette prévision à aucune cauſe ſurnaturelle, mais à la frugalité & à la ſimplicité de ſon régime, qui, lui tenant les ſens plus dégagés & plus vifs, le rendoit ſuſceptible d'impreſſions, dont les autres ne ſentoient point l'effet, & le mettoit ainſi en état de prévoir les maux, qui ſe préparoient, avant qu'ils fuſſent arrivés. L'aventure du chien noir eſt un tour de gibecière. Nos joueurs de gobelets en font tous les jours de plus ſurprenans. Le mal ceſſa, dit M. Crévier, parce qu'il devoit ceſſer, & ceux qui voudroient faire de cet événement un miracle, ſeroient donc obligés de reconnoître quelque vertu dans Hercule, à qui Apollonius rapportoit la gloire de la guériſon des Éphéſiens. En ce cas, ce ſeroit pure magie, conclut M. Crévier.

Apollonius, étant venu à Athènes, ſe préſenta pour être initié aux myſtères de Cérès Éleuſine; mais, il fut repouſſé par l'Hiérophante, qui lui déclara qu'il n'initieroit point un fourbe, & qu'il ne découvriroit point les myſtères à un homme, qui n'étoit pas pur en ce qui regarde le culte des dieux. Apollonius ne ſe déconcerta point: » Tu n'as pas marqué, » dit-il à l'Hiérophante, le plus » grand de mes crimes; c'eſt que » j'en ſçai plus que toi, ſur les » myſtères, dont tu es le miniſ» tre. « Philoſtrate ajoûte que l'Hiérophante, étourdi de la fierté de cette réponſe, & voyant que ſon refus n'étoit pas approuvé de la multitude, ſe radoucit, & offrit à Apollonius de l'initier. » Non, reprit celui-ci, ce ne ſe» ra pas toi, mais ton ſucceſſeur, » qui m'initiera. « Et la choſe ſe fit quatre ans après.

Il paſſa un tems conſidérable dans la Gréce, parcourant tous les temples fameux, aſſiſtant aux fêtes & aux ſpectacles, qui ſe célébroient, comme l'on ſçait, chez les Grecs avec un très-grand appareil, & faiſant par tout le perſonnage de Réformateur & de Cenſeur. Après avoir fait un tour en Créte, il réſolut d'aller à Rome, quoique la qualité de Philoſophe n'y fût pas alors une bonne recommandation. Car, Néron faiſoit la guerre à la Philoſophie, & tenoit actuellement Muſonius en priſon. Mais, Apollonius, après avoir vu tant de bêtes féroces dans les déſerts de l'Arabie & des Indes, n'avoit pas encore vu de tyran; & il vouloit ſçavoir, diſoit-il, quelle bête c'étoit, combien elle avoit de têtes, ſi elle étoit armée d'ongles crochus & de dents en forme de ſcie. Lorſqu'il étoit déjà près d'Aricie, il

vit venir à sa rencontre un homme de sa connoissance, nommé Philolaüs, qui lui exagéra les dangers auxquels il s'exposoit, en entrant dans Rome, & qui n'épargna rien, pour le détourner de sa résolution, & l'engager à rebrousser chemin. Les discours de Philolaüs & sa frayeur, peinte sur son visage & dans tous ses mouvemens, frappérent de terreur, les disciples d'Apollonius; & de trente-quatre qui le suivoient, il ne lui en resta que huit. Apollonius loua beaucoup le courage de ceux-ci, & se mettant à leur tête, il continua sa route.

De quelque bravoure que se piquât Apollonius, il y joignit la prudence, comme il parut par une petite aventure, qui suivit de près son arrivée à Rome. Il s'étoit logé dans un hôtellerie, où vint un homme qui faisoit métier d'aller de maison en maison, chanter les vers de Néron; & quiconque n'étoit pas ravi en admiration, ou ne le payoit pas bien, devenoit criminel de lèze-majesté. Apollonius & sa compagnie écoutérent assez froidement ce chanteur, & en conséquence, il ne manqua pas de les accuser d'impiété envers le Prince. Notre Philosophe feignit de n'être pas ému de ce discours; mais, cependant, il fit payer au musicien son salaire.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, il garda des ménagemens; il évita ce qui pouvoit faire de l'éclat. Néanmoins, il lui échappa quelques paroles, qui furent cause qu'on l'accusa. Il comparut devant Tigellin, qui fut bien effrayé, lorsque le mémoire, contenant les griefs d'accusation, devint entre ses mains un papier blanc, sur lequel il ne paroissoit plus aucun vestige d'écriture. Le Préfet du prétoire interrogea l'accusé en secret, & sur ses réponses, il le renvoya libre, en exigeant toutefois une caution, qui répondît de lui, & qui se chargeât de le représenter. On ne doit pas omettre ici un prétendu miracle de résurrection, qui paroît copié d'après celui de la veuve de Naïm. On portoit au tombeau une jeune personne d'âge nubile, que l'on croyoit morte. Celui qui devoit l'épouser, suivoit le lit funébre en pleurant, & en se lamentant beaucoup. Arrive Apollonius, qui ordonne que l'on pose le lit à terre. *Je vais*, dit-il, *faire cesser vos larmes*. Il demanda le nom de la jeune fille; question assez singulière dans la bouche d'un Thaumaturge, capable de ressusciter un mort. Il prend cette jeune personne par le bras, & prononçant tout bas, avec un air de mystère, quelques paroles, que personne n'entendit, il la rappelle à la vie, & elle retourne à la maison de son pere. Philostrate n'ose pas assurer qu'elle fût morte, & il dit que ceux, qui étoient présens à cette scéne, étoient dans le même doute. Il observe que son visage avoit une moiteur, qui prouve au moins un reste de chaleur vitale. Ne doutons pas qu'elle ne fût bien vivante, & que, si ce n'est point ici un compte inventé à plaisir, ce ne soit une comédie jouée avec adresse.

Lorſque Néron partit pour la Gréce, il rendit, ſi nous en croyons Philoſtrate, une ordonnance, pour chaſſer les Philoſophes de Rome. Quoiqu'il en ſoit de ce fait, qui n'eſt atteſté par aucun autre Écrivain, Apollonius s'éloigna de Rome & de l'Italie, & s'en alla en Eſpagne, viſiter le détroit d'Hercule & Cadiz.

D'Eſpagne, Apollonius alla en Sicile; de-là il paſſa en Gréce, & s'étant arrêté à Athènes, il ſe fit initier aux myſtères de Cérès Éleuſine. Il s'embarqua enſuite au Pirée, dans le deſſein d'aller viſiter l'Égypte, qu'il n'avoit pas encore vue, & où il étoit, ſelon ſon Hiſtorien, extrêmement deſiré. Le vaiſſeau qu'il monta, le conduiſit à l'iſle de Chio, d'où il vint à Rhodes; & après y avoir ſéjourné quelque-tems, il arriva enfin à Alexandrie, peu avant que Veſpaſien s'y rendît. Il y eut avec ce Prince pluſieurs entretiens, auxquels nous ne nous arrêterons pas; car, ils ſont viſiblement faux.

Lorſque Veſpaſien partit pour retourner à Rome, il témoigna combien il deſiroit d'emmener avec lui Apollonius; mais, le Philoſophe vouloit viſiter la haute Égypte, boire de l'eau du Nil à ſa ſource, & ſur tout conférer avec les Gymnoſophiſtes, qui habitoient en Éthiopie, & comparer leur doctrine avec la ſageſſe Indienne. Il s'excuſa donc, par ſes raiſons, d'être du voyage de l'Empereur, qui lui dit en le quittant: » Ne vous ſouviendrez-vous pas » de nous? Oui, répondit Apol» lonius, ſi vous perſévérez dans » le bien, & ſi vous vous ſouve» nez de vous-même. « Il ne le vit plus. Quoiqu'invité pluſieurs fois par Veſpaſien à venir à Rome, il refuſa conſtamment, ne pouvant lui pardonner d'avoir ôté la liberté à la Gréce. Philoſtrate rapporte trois billets laconiques d'Apollonius à Veſpaſien, d'un ſtyle & d'un ton tout-à-fait injurieux. Veſpaſien y eſt comparé à Xerxès, qui a aſſervi la Gréce; il y eſt mis au-deſſous de Néron, qui lui a donné la liberté. En voici un, qui ne contient que ces mots: » Puiſque vous êtes ſi ennemi des » Grecs, que vous les réduiſez » en ſervitude, quel beſoin avez» vous de ma converſation? « Je crois bien qu'Apollonius pouvoit être aſſez inſolent, pour écrire de cette façon à un Prince, dont il connoiſſoit d'ailleurs la douceur; mais, ce qui eſt abſolument incroyable, c'eſt que Veſpaſien recherchât l'entretien d'un pareil extravagant.

Il ne convenoit pas qu'Apollonius quittât l'Égypte, ſans y ſignaler la ſageſſe plus qu'humaine qu'il tiroit de ſon commerce avec les dieux. Un lion lui en préſenta l'occaſion. Cet animal étoit apprivoiſé au point, non ſeulement de ſe laiſſer gouverner par ſon maître, mais de careſſer tous les hommes, qui l'approchoient. On le laiſſoit entrer dans les temples, parce qu'il n'avoit pas les inclinations cruelles de ceux de ſon eſpèce. Il n'étoit point avide de ſang. Les membres des victimes déchirés & ſanglans ne le tentoient point. Il

vivoit presque à la Pythagoricienne, se contentant de gâteaux au miel, de fruits, de légumes, si ce n'est pourtant qu'il mangeoit de la chair cuite. Ce lion, si plein de douceur, flattoit un jour Apollonius d'une manière où il paroissoit de la prédilection. *Sçavez-vous*, dit le Philosophe aux assistans, *ce que veut cet animal? Il souhaite que je vous dise que c'est l'ame d'Amasis, ancien roi d'Égypte, qui a passé dans son corps.* Lorsque le lion eut entendu ces paroles, il rugit d'une façon plaintive, il plia les genoux, versa des larmes. *Vous le voyez*, reprit Apollonius, *il n'est pas juste qu'un animal si noble fasse le métier de mendiant. Envoyez-le à Léontopolis, & nourrissez-le dans le temple de cette ville.* Les Égyptiens, adorateurs des bêtes, entrérent aisément dans la pensée d'Apollonius. Le sort du lion en devint meilleur, mais non celui de son conducteur, dont les intérêts sont ici absolument négligés.

Apollonius fit le voyage de la haute Égypte avec dix de ses disciples, prenant tantôt le Nil, tantôt le chemin des terres, & visitant, suivant son usage, tous les temples, tous les monumens du païs, tous les lieux renommés. Il fut assez mal reçu des Gymnosophistes, qu'avoit indisposés contre lui un courier dépêché par le jaloux Euphrate, pour les avertir qu'Apollonius venoit à eux prévenu en faveur de la sagesse Indienne. Ainsi, après un séjour fort court, Apollonius les quitta, pour aller voir les sources du Nil. Il ne vit que les cataractes, qu'il appelle du nom de sources. Il en reconnoît pourtant d'autres ultérieures, auxquelles présidoit un démon, qui régloit la juste mesure des eaux du fleuve. Dans ce païs, il trouva un Satyre qu'il endormit, & rendit sage, en lui donnant du vin à boire; & Philostrate ne veut point que l'on doute de ce fait.

Au retour de son voyage d'Éthiopie, Apollonius apprit que Tite venoit de terminer la guerre des Juifs par la prise de Jérusalem; & charmé de la modération, que ce jeune Prince faisoit paroître après la victoire, il l'en félicita par lettres. Tite, non moins disposé que son pere, à révérer Apollonius, l'engagea à se rendre auprès de lui en Cilicie. Dans leurs entretiens, le Prince fit le personnage de disciple, & le Philosophe garda le ton de supériorité. Ne pouvant, ou ne voulant pas accompagner Tite à Rome, il établit, son substitut auprès de lui, Démétrius le Cynique, à qui il écrivit en ces termes: *Je vous donne à l'empereur Tite pour maître, par rapport à la façon, dont il doit gouverner.* Ce fait n'est pas aisé à concilier avec l'histoire, qui nous apprend que Démétrius fut banni de Rome par Vespasien, à cause de son insolence, & qu'il n'évita la mort que par le mépris que l'Empereur faisoit de lui.

En ce tems-là, Apollonius n'avoit plus de longs voyages à faire. Sa curiosité étoit satisfaite. Il avoit vu les Mages en Chaldée, les Brachmanes dans les Indes, les Gymnosophistes en Égypte.

Il avoit vu les colomnes d'Hercule & Cadiz. Mais, son caractère inquiet ne lui permettoit pas de demeurer tranquille dans un séjour fixe. Il passa le reste de sa vie à errer de ville en ville, dans l'Ionie sur tout, & dans la Gréce. On ne le suivra pas dans toutes ses différentes petites courses. On ne trouve plus dans sa vie qu'un fait important à raconter ; c'est son accusation devant Domitien.

Apollonius, étant arrivé à Rome, eut audience au jour qui lui avoit été annoncé, & il fut mandé pour venir plaider sa cause devant l'Empereur, assisté de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans Rome. Domitien qui espéroit acquérir, par les discours du Philosophe, des preuves contre Nerva, & contre ceux, qu'il regardoit comme lui étant unis, étoit bien-aise de mettre en évidence les motifs légitimes & solides, qu'il auroit, de sévir contre de si illustres personnages. Apollonius apporta à ce redoutable tribunal une sécurité, que rien ne peut égaler. En y venant de la prison, il conversa tranquillement avec le Greffier, qui l'amenoit. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il affecta un air de mépris, par rapport au Prince, ne daignant pas même le regarder. L'accusateur en fit la remarque, & le pressa de regarder celui, qui étoit le Dieu de l'univers. Apollonius leva les yeux en haut, pour marquer qu'il adressoit ses regards & ses respects à Jupiter.

La chose se passa d'une façon très-singulière. Apollonius avoit préparé un long plaidoyer, que Philostrate a inséré dans son huitième livre. Il n'eut point lieu d'en faire usage. L'accusateur ne plaida point contre lui ; & l'accusé, par conséquent, n'eut pas besoin de prononcer un discours suivi. L'Empereur interrogea lui-même Apollonius, sur les quatre griefs qu'on lui imputoit ; & le Philosophe le satisfit sur chacun par une réponse très-courte. » Pourquoi, lui » dit Domitien, vous distinguez-» vous des autres par le vête-» ment ? La terre, qui me nour-» rit, m'habille, répondit Apol-» lonius, & je laisse les malheu-» reux animaux en paix. « Domitien lui demanda ensuite pourquoi il souffroit qu'on l'appellât Dieu. Il répondit que tout homme de bien étoit honoré de ce titre.

A Éphése, il s'étoit laissé adorer comme sauveur de la Ville. Interrogé par Domitien sur ce point. Il n'est plus qu'un sage, que la frugalité de sa vie met à portée de sentir, avant les autres, l'approche d'un mal à venir, & qui renvoye à Hercule l'honneur de la guérison.

Restoit le quatrième grief, qui rouloit sur les intelligences d'Apollonius avec Nerva & quelques autres Sénateurs. Lorsqu'il fut question de ce point, le plus intéressant de tous pour Domitien, Philostrate veut que nous croyions que le Prince fut embarrassé & déconcerté. Il garda long-tems le silence ; il réfléchit beaucoup ; il parut agité de différentes pensées qui se combattoient. Enfin, sans nommer Nerva, sans donner au-

cun signe de colère, il tourna son interrogation d'une façon captieuse. » Lorsque vous sortîtes de votre maison, un tel jour, dit-il » à Apollonius, & que vous allâtes en pleine campagne, à qui » sacrifiâtes-vous cet enfant? « La réponse d'Apollonius fut inintelligible. Prenant le ton d'un maître, qui remettroit sur les voies un enfant. » Que dites-vous là, répondit-il? Si je suis sorti de ma » maison au jour que vous me » marquez, j'ai fait le sacrifice, » dont on m'accuse. Si j'ai sacrifié, j'ai mangé de la victime. » J'invoque ici des témoins dignes » de foi. « Apollonius veut dire par-là, qu'au jour dont on lui parle, il n'étoit point chez lui, mais chez un de ses disciples, nommé Philiscus, qui étoit fort mal; qu'il y passa le jour & la nuit, & par conséquent qu'il n'a point été à la campagne, & n'a point fait le sacrifice abominable qu'on lui impute, & qui est si contraire à ses principes; qu'il vaudroit autant l'accuser d'avoir mangé de la chair humaine; enfin qu'il est en état de prouver ce qu'il avance par le témoignage de Télésinus, homme consulaire, des deux médecins, qui voyoient le malade, & de trente de leurs disciples, qui les accompagnoient.

Si l'Empereur & ses Assesseurs virent, dans la réponse énigmatique d'Apollonius, tout ce qu'on vient d'exposer, ils avoient assurément une grande pénétration d'esprit. Il faut pourtant qu'ils aient compris ce mystérieux langage. Car, tout le tribunal applaudit; & Domitien, vaincu par ce consentement unanime, déchargea Apollonius de l'accusation, en lui ordonnant néanmoins de rester jusqu'à ce qu'il eût avec lui un entretien particulier. » Je » vous rends graces, Seigneur, » dit Apollonius avec une telle » fermeté, qu'il n'en avoit point » encore témoigné de pareille. » Mais, par les manœuvres des » scélérats, semblables à ceux qui » m'ont accusé, les Villes entières » sont renversées, les Isles remplies d'exilés, les Provinces de » deuil & de larmes, les armées » de lâcheté, le Sénat de défiance » & de soupçons. Ce n'est point » pour mon intérêt que je parle, » je ne crains rien. Mon ame par sa » nature est invulnérable, & il ne » vous est pas donné de vous » rendre maître de mon corps. » Non, ajoûta-t-il, en citant un » vers d'Homère, vous ne me » ferez point mourir; car, mon » destin m'affranchit de la crainte » de vos coups. « En achevant ces mots, il disparut du milieu de l'assemblée. Le même jour, il se trouva à Pouzzoles, & rejoignit Damis.

Un prodige si éclatant, arrivé sur le plus grand théatre de l'univers, au milieu de Rome, sous les yeux d'une illustre assemblée, à laquelle présidoit l'Empereur, dut assurément faire grand bruit. Cependant, nul auteur que Philostrate n'en parle. Dion, tout avide qu'il est du merveilleux, a passé cette merveille sous silence. Pline, qui vivoit dans le même-tems, & qui, dans une de ses lettres, cite

des prodiges, dont il cherche la cause & l'interprétation, ne dit pas un mot de celui-ci. On pourra donc le reléguer au païs des Fables.

Apollonius avoit appris à Domitien à ne point espérer de réussir dans les entreprises, qu'il tenteroit contre sa liberté & contre sa vie. Aussi laissa-t-il notre Philosophe jouïr d'une pleine sécurité. Apollonius passa tranquillement le reste du regne de ce Prince dans la Gréce & dans l'Ionie, non seulement sans se cacher, mais avec un très-grand éclat, au milieu d'un cortége nombreux de disciples & d'auditeurs de toute espèce. C'est tout ce que cet espace de tems paroît offrir de mémorable dans la vie d'Apollonius, si ce n'est la ressource, qu'il trouva pour ses besoins dans le trésor de Jupiter Olympien. Manquant d'argent, il demanda mille dragmes au Prêtre qui avoit la garde de ce trésor, & il les reçut. Il en usoit familièrement avec Jupiter, comme avec un ami & un égal.

Il ne faut pas omettre une autre circonstance, qui doit se rapporter à ce tems-ci. C'est la connoissance qu'on prétend qu'eut Apollonius, du meurtre de Domitien, dans le moment qu'il s'exécutoit. Le Philosophe étoit actuellement à Éphése; comme il discouroit, sur le midi, dans un jardin, où toute la Ville étoit assemblée pour l'entendre, tout d'un coup il s'arrête, comme frappé de terreur, baisse la voix, & parle d'un air distrait, comme s'il eût eu devant les yeux un objet intéressant, qui eût attiré toute son attention. Il garde quelques momens le silence. Ensuite, regardant fixément la terre, il fait trois ou quatre pas, & s'écrie: *frappe le tyran, frappe*. Tout l'auditoire demeura étrangement surpris. » Messieurs, dit Apollonius, ayez » bon courage. Le tyran a été tué » aujourd'hui. Que dis-je? Aujourd'hui, dans l'instant même, » de par Minerve, dans l'instant, » où je me suis tû, il subissoit la » peine de ses crimes. « Ce discours fut regardé par les Éphésiens comme une folie. Mais, au bout de quelques jours, il se trouva vérifié par la nouvelle de la mort de Domitien, qui arriva de Rome.

Très-peu de tems après, Apollonius disparut du milieu de la société humaine, sans que l'on puisse marquer au juste les circonstances de sa mort. Voici ce qui la précéda.

Nerva, qui succéda à Domitien, ne se vit pas plutôt établi sur le trône des Césars, qu'il écrivit à Apollonius en ces termes: » Les conseils des dieux & des » vôtres m'ont élevé à l'Empire; » mais, pour le conserver & le » régir, j'aurois grand besoin de » vos lumières. « Notre Philosophe probablement se sentoit défaillir; & il étoit tems, puisque, si l'on peut compter sur les dates de Philostrate, Apollonius avoit alors cent ans. C'est en ce sens qu'il faut prendre la réponse énigmatique, qu'il fit à Nerva. » Nous » nous verrons, lui disoit-il, pendant un long-tems, sans avoir

» personne à qui nous commandions, ni personne qui nous » commande. « On a prétendu que cette réponse contenoit aussi une prédiction de la mort prochaine de Nerva.

Le fourbe prit ensuite ses mesures, pour n'avoir point de témoins de sa mort, afin qu'elle ne démentît point les merveilles, par lesquelles il avoit prétendu diviniser sa vie. Il avoit eu souvent à la bouche cette parole célebre, qu'il n'avoit jamais pratiquée : *Faites ensorte que votre vie demeure cachée ;* & il ajoûtoit, *si vous ne pouvez y réussir, cachez au moins votre mort.* Le précepte de cacher sa mort est bizarre & sans objet par rapport au grand nombre des hommes ; mais, il convenoit parfaitement aux vues de l'imposteur. Damis, fidele compagnon de toutes ses démarches, depuis plus de soixante ans, étoit un obstacle à ce dessein. Apollonius résolut de l'éloigner ; & il saisit l'occasion, que lui offroit l'invitation, qui lui avoit été faite par Nerva. Il feignit ne vouloir pas manquer à un ami, si estimable pour sa vertu, & parvenu à la première place de l'univers. Il dressa donc une lettre, pleine de leçons & d'avis sur le gouvernement, & chargea Damis de la porter à l'Empereur, en lui disant qu'elle contenoit des choses, qui ne pouvoient être expliquées que par celui qui l'avoit écrite, ou par le plus fidele & le mieux instruit de ses disciples. C'étoit un mensonge ; car, Damis témoignoit, dans ses mémoires, que cette lettre auroit pu être portée par d'autres que par lui. Il en fut la dupe. Il ne se rappella point ce que son maître avoit dit tant de fois du dessein, où il étoit, de dérober la connoissance de sa mort. Il avoit l'esprit si peu ouvert, qu'il ne comprit pas même le sens des paroles par lesquelles Apollonius lui dit adieu, & qui néanmoins n'étoient pas obscures dans la bouche d'un homme centenaire. *Damis, en philosophant seul, ayez-moi toujours devant les yeux.* Il partit, & il ne vit plus Apollonius.

Ainsi finissoient les mémoires de Damis, qui n'avoit rien écrit touchant la mort de son maître. Philostrate a voulu suppléer à ce silence ; & il paroît visiblement incliner à croire qu'Apollonius ne mourut point, mais qu'il fut enlevé au ciel. Il remarque avec complaisance qu'on ne montre nulle part le tombeau de ce Philosophe, & qu'on lui a bâti un temple à Tyanes, sa patrie. Cependant, il rend témoignage à une tradition, qui est sans doute la véritable, & selon laquelle, Apollonius mourut à Ephése entre les bras de deux femmes esclaves.

La gloire de cet imposteur a duré autant que le paganisme. L'impératrice Julie, épouse de Sévère, princesse, qui aimoit fort les lettres & la Philosophie, s'intéressoit beaucoup à la mémoire d'Apollonius ; & ce fut par ses ordres, que Philostrate composa la vie, ou plutôt le panégyrique de ce Philosophe. Antonin Caracalla lui consacra un temple. Ale-

xandre Sévère avoit son image dans une chapelle domestique, qui lui servoit d'oratoire ; & par un assortiment singulier, il l'associoit pour le culte avec Abraham & J. C. Vopiscus, dans la vie d'Aurélien, témoigne une profonde vénération pour Apollonius, & le traite nettement de dieu. Hiéroclès, sous Domitien, avoit eu l'audace de comparer Apollonius à J. C. Et il paroît, par S. Augustin, que les défenseurs de l'idolâtrie expirante faisoient de ce parallele une de leurs principales ressources. Mais, qu'est-ce que toute cette gloire, qui n'a jamais eu qu'un éclat médiocre ; & qui, depuis treize siécles, est totalement tombée dans l'oubli ?

On ne parle point ici des bréches, que sa réputation a souffertes, & des attaques que lui ont livrées, & de son vivant & après sa mort, ceux qui le définissant mieux que les autres, l'ont qualifié magicien, fourbe & imposteur. Mais, on croit devoir observer que cet homme si zélé, pour réformer & épurer le culte des dieux, qui s'est laissé adorer lui-même comme un dieu, étoit un impie qui ne reconnoissoit d'autre divinité que la nature. La preuve de ce que l'on avance se trouve dans une de ses lettres, dans laquelle, après avoir établi qu'il n'y a, ni génération, ni destruction, mais simple changement de forme dans l'univers, il ajoûte : » Ce sujet de toutes les formes, » comment l'appellerons-nous, » sinon la première substance, » seule agissante & seule passive, » qui est toute en toutes choses, » le Dieu Éternel, à qui l'on ôte » injustement son caractère pro» pre, par la variété des noms & » des apparences. « C'est-là, si je ne me trompe, le pur Spinosisme, digne couronnement des prestiges, des extravagances, & de l'orgueil insensé, que la vie d'Apollonius présente de toutes parts à un lecteur attentif.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, (a) philosophe Stoïcien, natif de Chalcis, ville de Syrie. Il florissoit vers le milieu du deuxième siécle de l'Ére Chrétienne. Sa réputation porta l'empereur Antonin à le faire venir de Syrie à Rome, pour donner des leçons à Marc-Aurèle, son fils adoptif. Celui-ci témoigna dans la suite avoir à Apollonius de grandes obligations. Il disoit qu'il avoit appris de lui tout ce que le Stoïcisme promet, la fermeté dans les maux de la vie, l'élévation des sentimens, & même le mélange de la douceur avec la noblesse du courage.

L'Histoire ne parle pas si avantageusement d'Apollonius. Elle l'accuse d'avidité pour faire payer chèrement ses leçons, & d'une morgue pédantesque, qui fit pitié à Antonin, & attira ses railleries. Car, lorsque ce Stoïcien fut venu à Rome, l'Empereur l'ayant mandé, pour lui remettre son auguste Éléve, Apollonius, avec une arrogance, qui doit paroître bien

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 360, 361.

étonnante dans nos mœurs, répondit : » Ce n'est point au maître » à aller chercher son disciple ; » mais au disciple à venir trouver » son maître. « Antonin, à qui l'on rendit cette réponse, se mit à rire, & dit : » Apollonius a bien » pu venir de Syrie à Rome, & » il ne peut faire le voyage de sa » maison au palais. «

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος. (a) Eusébe rapporte que sous l'empire de Commode, fils & successeur de Marc-Auréle, un Chrétien nommé Apollonius, fut décapité à Rome, & que celui qui l'accusa, fut puni du supplice des esclaves par sentence de Pérennis, préfet du prétoire. Ces deux jugemens s'exécutérent en même-tems ; & c'est, selon toute apparence, le trait auquel Tertullien fait allusion dans son apologétique ; car, on ne connoît point d'autre exemple de cette double punition d'un Chrétien & son dénonciateur, que le martyre d'Apollonius, arrivé environ 20 ans avant que Tertullien présentât son apologie.

M. de Mandajors soupçonne que cet Écrivain & Eusébe auront puisé dans la même source ; c'est-à-dire, dans des actes, composés par quelque Chrétien, qui, frappé du double spectacle du martyre d'Apollonius & du supplice de son accusateur, aura cru ce dernier, puni précisément pour avoir dénoncé un Chrétien, quoiqu'il eût pu l'être pour un autre sujet. Il le fut en effet, pour un motif bien différent. Ce dénonciateur étoit esclave d'Apollonius, ainsi que nous l'apprenons de S. Jérôme. Or, une ancienne loi, renouvellée par Trajan, condamnoit au dernier supplice les esclaves, qui dénonçoient leurs maîtres. Celui d'Apollonius ignoroit peut-être la loi de Trajan ; ou, s'il la connoissoit, il pouvoit présumer de la haine, que Rome portoit aux Chrétiens, qu'on lui sçauroit gré de sa dénonciation, loin de l'en punir. Il le fut pourtant ; d'où certains concluent qu'il y avoit alors une nouvelle loi, qui infligeoit la peine de mort contre tout accusateur d'un Chrétien. Si cela eût été, quel fruit pouvoit attendre l'esclave de sa démarche contre Apollonius, non seulement Chrétien, mais encore son maître ? Il ne le dénonça vraisemblablement que par l'espoir de quelque récompense. Ce motif d'intérêt, peu surprenant de la part d'un esclave, démontre la fausseté de la prétendue loi favorable aux Chrétiens, puisque, si elle eût été réelle, l'esclave dénonciateur encouroit doublement la peine de mort par une extravagance trop grande, pour qu'on doive la supposer sans preuve.

Eusébe, en rapportant le martyre d'Apollonius, ne nous dit point qu'il fût Sénateur, ni que celui qui l'accusoit, fût son esclave ; &, de son côté, S. Jérôme, de qui nous tenons ces deux circonstances, ne parle point du supplice du dénonciateur. C'est

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 221, 222.

qu'Eusébe & S. Jérôme écrivoient d'après des relations différentes, dont les Auteurs n'avoient rapporté du martyre d'Apollonius que les circonstances, qui firent sur eux le plus d'impression. Rien n'est plus simple, conclut M. de Mandajors, que de distinguer les deux qualités de l'esclave, accusateur d'Apollonius. Comme délateur d'un Chrétien, il n'auroit pas été puni; comme délateur de son maître, il méritoit la mort par la loi de Trajan.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Ἀπολλώνιος, étoit un personnage très-sçavant, selon S. Jérôme. Il vivoit sur la fin du second siécle; & au commencement du troisième, sous l'empire de Commode & de Sévère. Il écrivit en Grec contre l'Hérésiarque Montanus, contre Priscille & Maximille, ses prophéteſſes, & contre leurs disciples. Il leur reprochoit leur avarice, & tournoit en ridicule leur doctrine & leurs prophéties. » S'ils » se tiennent assurés de leur inno» cence, disoit-il, qu'ils paroissent, pour se justifier des er» reurs, dont on les accuse; ou, » s'ils en sont convaincus, qu'ils » aient honte de retomber dans » les mêmes fautes. Car, quand » ils nieront que leurs prophétes » aient reçu des présens, & qu'on » prouvera qu'eux-mêmes en ont » reçu, ils seront forcés d'avouer » qu'ils ne sont point des pro» phétes. On juge de l'arbre par » le fruit, & on doit aussi juger » du prophéte par ses actions. » Dites moi donc; un prophéte » teint-il ses cheveux, pour leur » faire changer de couleur? Un » prophéte noircit-il ses sour» cils? Un prophéte aime-t-il à » être magnifiquement vêtu? Un » prophéte joue-t-il aux dez? Un » prophéte donne-t-il de l'argent » à usure? Qu'ils déclarent si » toutes ces choses sont légitimes, » ou non, & je leur montrerai » ensuite qu'elles ont été prati» quées parmi eux. «

Apollonius composa cet ouvrage, que S. Jérôme nomme un long & excellent Livre, vers l'an 213. Il y marquoit que c'étoit quarante ans depuis que le Montanisme avoit été découvert; ce qui étoit arrivé l'an 173. Tertullien, qui donna dans les rêveries de cette secte des Montanistes, vit paroître avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius, qui la tournoit en ridicule. Pour parer ce coup, il écrivit sept traités contre l'Église, dans le dernier desquels il tâcha d'éluder la force des argumens d'Apollonius, qu'il traitoit d'emporté & de calomniateur. Nous n'avons plus le traité entier d'Apollonius, mais seulement un fragment de cet ouvrage, rapporté par Eusébe.

(*a*) Quoique, parmi les personnes du nom d'Apollonius dont nous venons de parler, on en compte plusieurs, qui ont été des Auteurs célebres, il y en a eu encore un nombre d'autres, puisque dans la liste, que Fabricius a donnée des écrivains appellés

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 410.

Apollonius, il s'en trouve soixante-dix-neuf.

APOLLONIUS, *Apollonius*, Απολλώνιος, (a) nom d'un des mois de l'année Athénienne, selon certains Auteurs. Comme les Olympiades étoient alternativement de quarante-neuf & de cinquante lunes, si le solstice arrivoit après la pleine lune du mois Apollonius, on remettoit la fête de Jupiter au mois Parthénius suivant. Cette fête se célébroit d'ordinaire vers la pleine lune, qui suivoit le solstice.

APOLLOPHANE, *Apollophanes*, Ἀπολλοφάνης, (b) Arcadien. Cet Apollophane étant allé à Delphe, pour sçavoir de l'Oracle, si Esculape étoit fils d'Arsinoé, & Messénien de naissance, remporta cette réponse :

L'aimable Coronis eut Phlégyas pour pere,
Moi-même pour amant, qui, bientôt, la fis mere.
Esculape, le fruit de nos tendres amours,
Des malheureux mortels l'espoir & le secours,
C'est moi qui vous le dis, est né dans Épidaure.

On voit par cet Oracle qu'Esculape n'étoit point né de la princesse Arsinoé.

APOLLOPHANE, *Apollophanes*, Ἀπολλοφάνης, (c) nom d'un certain homme de Cyzique, qui étoit l'hôte commun de Pharnabaze & d'Agésilaüs ; & en cette qualité, il leur procura un entrevue. Agésilaüs arriva le premier au rendez-vous avec ses amis ; & en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre, sur l'herbe qui étoit fort haute. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très-douces, & à long poil, & de magnifiques tapis de diverses couleurs. Mais, voyant Agésilaüs assis tout simplement à terre sans autre façon, il eut honte de sa molesse, & s'assit comme lui sur l'herbe nue, quoiqu'il fût vêtu d'une robe d'une finesse admirable & d'une très-riche couleur. Il fut ensuite question du sujet pour lequel ils s'abouchoient.

APOLLOPHANE, *Apollophanes*, Ἀπολλοφάνης, (d) médecin d'Antiochus le Grand, étoit fort habile dans sa profession. Mais, il devint encore plus célebre par le service important qu'il rendit à son maître. Hermias, premier ministre de ce Prince, exerçoit des concussions & des violences inouies, sans que personne osât en porter ses plaintes à la cour, tant il s'étoit rendu terrible. Apollophane aima assez le bien public, pour ne point craindre de hazarder sa fortune.

Il prit donc son tems, pour représenter au Roi le mécontentement général des peuples, & le danger où il étoit lui-même de la part d'un tel ministre. Il l'avertit de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât, com-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 145.
(b) Pauf. pag. 133.
(c) Plut. T. I. p. 602. Xenoph. p. 510.
(d) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 350. & suiv. Tom. VI. pag. 584.

me à ſon frere en Phrygie, d'être la victime de l'ambition de ceux, en qui il avoit le plus de confiance ; qu'il étoit viſible qu'Hermias formoit quelque deſſein, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, ſi on vouloit le prévenir. Antiochus profita de cet avis ; car, s'étant écarté un peu de l'armée, ſous prétexte de ſa ſanté, il amena Hermias pour lui tenir compagnie ; &, dans une promenade où le Roi l'avoit attiré aſſez loin de tous ceux qu'il croyoit diſpoſés à prendre ſon parti, il le fit aſſaſſiner par ſa ſuite. Cette mort cauſa une joie univerſelle dans tout l'empire.

Quelque-tems après, toutes les troupes ayant eu ordre de ſe rendre à Apamée, pour être employées contre la Céléſyrie, dans un conſeil qui s'y tint, avant que l'armée ſe mît en marche, Apollophane, médecin du Roi, repréſenta qu'on alloit faire une grande faute, ſi l'on s'avançoit dans la Céléſyrie, en laiſſant derrière ſoi Séleucie entre les mains de l'ennemi, & ſi près de la capitale de l'Empire. Son avis entraîna tout le conſeil, par l'évidence des raiſons dont il étoit ſoûtenu. On y mena toute l'armée ; on inveſtit la place ; on l'a prit d'aſſaut ; & on en chaſſa tous les Égyptiens, l'an 219 avant J. C.

APOLLOPHANE, *Apollophanes*, Ἀπολλοφάνης, (*a*) l'un des capitaines de l'armée d'Antiochus Eupator, qui, avec Chéréas & Timothée, avoit la garde de la fortereſſe de Gazara, dans la partie occidentale de la tribu d'Ephraïm. Ils furent tués par vingt ſoldats de Judas Maccabée, qui forcérent cette place.

Il y a eu un poëte comique Grec du nom d'Apollophane. On croit qu'il vivoit peu de tems après Ariſtophane, environ 380 ans avant J. C. Suidas rapporte le ſujet de cinq comédies d'Apollophane. Quoique pluſieurs Auteurs mettent ce poëte entre les comiques, cependant, Fulgentius Placides cite un poëte Grec de ce nom, qui avoit écrit en vers héroïques. Peut-être eſt-il différent du premier, auſſi-bien qu'Apollophane, philoſophe Stoïcien, dont il eſt parlé dans Pline.

APOLLOTHÉMIS, *Apollothemis*, Ἀπολλόθεμις, (*b*) hiſtorien, cité par Plutarque dans la vie de Lycurgue. Ce fameux Légiſlateur, mourut en Élide ſuivant Apollothémis. Au reſte, cet Hiſtorien eſt entièrement inconnu. On ne connoît, ni ſes ouvrages, ni ſon païs, ni le tems où il a vécu. M. Dacier dit qu'il ne l'a vu cité nulle part que dans cet endroit de Plutarque.

APOLLYON, *Apollyon*, Ἀπολλυών, le même qu'Abaddon. *Voyez* Abaddon.

APOLOGÉTIQUE, *Apologeticus*, écrit, ou diſcours, qui contient une défenſe, une apologie.

L'Apologétique de Tertullien eſt un ouvrage plein de force, & tel qu'il pouvoit ſortir des mains de Tertullien. Il y juſtifie les

(*a*) Maccab. L. II. c. 10. v. 37.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 59.

Chrétiens des choses, dont on les accusoit, & principalement des crimes abominables, qu'on disoit qu'ils commettoient dans leurs assemblées, & de leur peu de fidélité pour la patrie. On leur reprochoit ce dernier crime, parce qu'ils ne vouloient pas faire les sermens accoûtumés, & jurer au nom des dieux tutélaires de l'empire. Tertullien adressa son Apologétique aux magistrats de Rome, parce que l'empereur Sévère étoit absent.

APOLOGIE, *Apologia*, Ἀπολογία, défense, ou plutôt livre, écrit, discours, pour justifier quelqu'un. Apologie se dit plus particulièrement, en matière de littérature, de la défense qu'on fait des fautes, dont on accuse un Auteur.

Ce mot vient du Grec ἀπολογέομαι, *defendo sermone*, je repousse par parole, je réfute.

Toute Apologie suppose une accusation bien ou mal fondée; & le but de l'Apologie est de montrer que l'accusation est fausse, ou mal à propos intentée. On appelle Apologiste celui qui écrit une Apologie.

APOLOGUE, *Apologus*, *Apologatio*, (*a*) sorte de discours, ou de fiction, inventée pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action. Ce mot vient du Grec ἀπόλογος, *narratio*, récit, conte, narration.

I. Les Grecs comprenoient toutes les fictions sous le nom générique de Μῦθος; mais, ils en désignoient les différentes espèces par des dénominations particulières. Ils nommoient Α[illegible]νος, celle que nous nommons Apologue, du mot Latin *Apologatio*, qui étoit nouveau du tems de Quintilien, & dont ce grand maître de Rhétorique paroît n'avoir pas approuvé l'usage.

Aphthone distingue trois sortes d'Apologues; l'Apologue rationel, dans lequel on fait agir ou parler des hommes; l'Apologue moral, où l'on feint que des êtres privés de raison, parlent ou agissent; l'Apologue mixte, qui tient des deux premiers. Les uns & les autres sont composés de deux parties, d'un récit fabuleux, qui en est comme le corps, & d'une moralité qui en est l'ame.

Un bel esprit de notre siécle, M. de la Motte, qui a écrit sur presque tous les genres de poësies, & qui, communément, a mieux réussi à prescrire des régles, qu'à donner des modeles, définit l'Apologue, *une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action.* » C'est, dit-il, un petit poëme » épique, qui ne le céde au » grand, que par l'étendue. « L'Apologue différe donc, & de la parabole, & du conte; de la parabole, qui n'est, suivant l'expression du grammairien Donat, qu'une simple comparaison de choses dissemblables; du conte, dont l'essence consiste à être amu-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 267, 268, 293. Tom. XVI. pag. 45. *& suiv.*

sant, & duquel on n'exige pas qu'il soit instructif.

Il est assez vraisemblable, selon M. d'Égli, que l'Apologue a pris naissance dans l'Orient. Nous sçavons par les Livres saints, que les Orientaux faisoient un fréquent usage des paraboles; & de la parabole à l'Apologue il y a peu de distance. Mais, les traditions, qui attribuent à Locman l'invention de l'Apologue, & qui font cet Écrivain, les unes petit-fils d'Abraham, les autres petit-neveu de Job, d'autres seulement contemporain de David, sont trop suspectes, pour qu'il nous soit permis d'en faire le fondement d'une opinion. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons, sous le nom de Locman, des fables qui ont été publiées en Arabe & en Latin par Thomas Épénius; & ce qui résulte de plus probable, de l'examen que les Sçavans en ont fait, c'est que Locman, si toutefois il a existé, est postérieur à Ésope, & qu'il en a imité les Fables.

Quintilien penchoit à croire qu'Hésiode avoit été l'inventeur de l'Apologue. Cependant, nous ne connoissons d'Hésiode aucun autre Apologue que celui de l'épervier & du rossignol, dont la moralité se réduit à cette maxime; que *le plus foible doit céder au plus fort, & ne pas l'irriter par une résistance inutile.*

Cet Apologue unique devoit-il donc valoir à Hésiode la gloire d'être regardé comme le créateur du genre? Il y auroit bien plus de raison d'en faire honneur à Homère, si la Batrachomyomachie est réellement de lui, ainsi que le prétend Hérodote. Car, tous les critiques s'accordent à prendre ce poëme pour un Apologue. Ils différent seulement sur l'objet & sur la moralité de la Fable. La Batrachomyomachie, selon l'historien Grec, qui l'attribue à Homère, étoit destinée à servir d'instruction aux enfans de Chio, que des dissensions continuelles armoient les uns contre les autres. Suivant Daniël Heinsius, qui doutoit que ce fût l'ouvrage du Prince des poëtes, l'Écrivain, quel qu'il soit, avoit en vûe de réprimer, par l'exemple des grenouilles & des rats, l'ambition des Souverains, qui, pour soûtenir une guerre témérairement entreprise, traînent à leur suite un peuple de vagabonds, plus avides du pillage, qu'animés du desir de la gloire.

Quelque parti que l'on prenne entre Hésiode & Homère, nous serons toujours en droit de dire avec la Fontaine:

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grèce.

Ce n'est pas qu'à parler rigoureusement, l'origine n'en puisse être beaucoup plus ancienne. Les premiers habitans de la terre, un pere pour porter son fils à la vertu, un ministre pour détourner son Roi d'un projet injuste, un ami pour donner à son ami un conseil utile, ont pu, dès la naissance du monde, faire usage de

l'Apologue. Aussi, en trouvons-nous des exemples dans les livres de l'Écriture. Ce fut par un Apologue que Joatham, le dernier des 70 fils de Gédéon, annonça aux Sichimites ce qu'ils avoient à craindre de l'ambition d'Abimélech, qui venoit d'usurper la souveraineté sur eux. Ce fut par une espèce d'Apologue, que Nathan fit sentir à David l'horreur de son crime.

Les premiers Sages, qui réfléchirent sur la nature de l'esprit humain, qu'ils vouloient éclairer, ont dû être frappés de la même idée. Ils ont dû juger que, pour assurer l'effet de leurs instructions, il étoit également nécessaire & d'intéresser l'homme par l'appât du plaisir, & de ménager sa foiblesse. Tel, en effet, qui auroit peine à supporter la lecture d'un traité de morale, se plaît à entendre & à lire un récit ingénieux, où la même vérité lui est présentée sous le voile d'une allégorie. Tel autre, qui seroit blessé d'une apostrophe directe, s'applaudit intérieurement de l'application secréte, qu'il a sçu se faire d'une leçon détournée, dont il ne peut soupçonner qu'il ait été l'objet immédiat. *Mon livre*, disoit le plus élégant des Fabulistes de l'antiquité, dans la préface, qui est à la tête du recueil de ses Fables, *réünit deux grands avantages. Il occupe agréablement l'esprit, par des fictions amusantes, en même-tems qu'il forme le cœur, par des avis salutaires.*

Entre ces premiers Sages, qui, connoissant la nécessité de concilier les besoins de l'homme, avec les intérêts de son amour propre, ont cherché à l'instruire par des fables, Ésope est le seul, dont les fables soient célébrées dans l'Antiquité, ou plutôt, qui doive sa célébrité à ses fables; soit que nul autre n'en eût composé un aussi grand nombre que lui; soit que l'excellence des siennes leur eût mérité le privilége d'être apprises par cœur & d'être retenues. Nous disons *apprises & retenues*, parce qu'il n'y a point d'apparence que de son tems, on les ait recueillies en un corps. Elles étoient cependant si familières aux Grecs, que pour taxer quelqu'un d'ignorance, ou de stupidité, il avoit passé en proverbe de dire: *Cet homme n'a pas même lu Ésope.* Platon vouloit que les nourrices & les meres puisassent dans cette source, de quoi entretenir leurs enfans, au lieu de les amuser par des contes ridicules, qui remplissent l'esprit de vaines terreurs, ou de préjugés. L'estime qu'en faisoit Socrate, étoit telle, qu'ayant eu dans sa prison plusieurs songes, qui l'invitoient, au nom des dieux, à s'exercer sur quelque sujet de poësie, il crut ne pouvoir mieux répondre à l'ordre du ciel, qu'en mettant en vers celles des Fables d'Ésope, qui étoient présentes à sa mémoire. Après ces témoignages, il paroît superflu de rapporter ceux que Quintilien, Aulu-Gelle, Macrobe, & plusieurs autres, ont rendus à Ésope.

II. M. de la Barre, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, ayant avancé, dans une dis-

sertation sur le poëme Épique, que l'Apologue n'étoit ni possible, ni vraisemblable, MM. ses Confreres parurent souhaiter qu'il expliquât sa pensée. M. de la Barre le fit en ces termes : » J'entends, » dit-il, par le mot d'*Apologue*, » la sorte de Fables, où l'on fait » parler & agir des animaux, des » plantes, &c. pour les distinguer » de celles, où parlent & agissent » des hommes. Comme ces deux » espèces sont assujetties à diffé- » rentes regles, on doit leur don- » ner différens noms. Or, la se- » conde espèce a singulièrement » le nom de *Conte*. C'est donc » uniquement de la première, que » j'ai avancé qu'elle n'est ni possi- » ble, ni vraisemblable ; & cela » n'a pas besoin d'être prouvé. » Mais, quand on voudroit que » le nom d'*Apologue* convînt à » tout ce qu'on appelle *Fable*, » dans l'usage ordinaire, il ne » seroit pas moins vrai de dire » que l'Apologue en général, & » considéré dans toute son éten- » due, n'a ni possibilité, ni ce » qu'on nomme proprement vrai- » semblance, puisque la possibi- » lité & la vraisemblance, pro- » prement dites, manquent à une » de ses espèces ; car, je n'ignore » pas qu'on y demande commu- » nément une sorte de vraisem- » blance. On n'y doit pas sup- » poser que le chêne soit plus pe- » tit que l'hyssope, ni le gland » plus gros que la citrouille ; & » l'on se moqueroit avec raison » d'un Fabuliste, qui donneroit » au lion la timidité en partage, » la douceur au loup, la stupi- » dité au renard, la valeur & la » férocité à l'agneau.

» Mais, ce n'est pas assez que » les Fables ne choquent pas la » vraisemblance en certaines cho- » ses, pour assurer qu'elles sont » vraisemblables ; elles ne le sont » pas, puisqu'on y donne aux » animaux & aux plantes des » vertus & des vices, dont ils » n'ont pas même toujours les » dehors. Quand on n'y feroit » que prêter la parole à des êtres, » qui ne l'ont pas, c'en seroit as- » sez. Or, on ne se contente pas » de les faire parler sur ce qu'on » suppose qui s'est passé entre » eux, on les fait agir quelquefois » en conséquence des discours » qu'ils se sont tenus les uns aux » autres. Et ce qu'il y a de re- » marquable, on est si peu atta- » ché à la sorte de vraisemblance, » que j'y ai reconnue, on l'exige » avec si peu de rigueur, qu'on » l'y voit manquer à certain » point, sans en être choqué ; » comme dans la Fable, où l'on » représente le lion, faisant une » société de chasse avec trois ani- » maux, qui ne se trouvent ja- » mais volontiers en sa compa- » gnie, & qui ne sont ni carnas- » siers, ni chasseurs ; de sorte » qu'on pourroit dire qu'on n'y » demande proprement qu'une » autre espèce de vraisemblance, » qui consiste, dans la Fable du » loup & de l'agneau, par exem- » ple, en ce qu'on leur fait di- » re ce que diroient ceux, dont » ils ne sont que les images. Car, » il est vrai que celle-ci n'y sçau- » roit jamais manquer ; mais, il

» est également vrai qu'elle n'appartient pas à la Fable, considérée seule, & dans sa nature. » C'est le rapport de la Fable, » avec une chose vraie, ou possible, qui lui donne cette vraisemblance; ce qu'on peut rendre d'une autre façon, en disant qu'elle est vraisemblable » comme image, sans l'être en » elle-même. Voilà, conclut M. » de la Barre, ce que j'avois à » dire de l'Apologue. «

Ces raisons paroissent démonstratives; mais, la dernière justifie le plaisir, que l'on prend à la lecture des Apologues. Quoiqu'on les sçache dénués de possibilité, & souvent de vraisemblance, ils plaisent au moins comme images & comme imitations.

APOMYUS, *Apomyus*, (*a*) épithéte donnée à Jupiter. Jupiter Apomyus, ou le chasseur des mouches, c'est la même chose. Ce furent les Éléens qui lui donnérent cette épithéte, parce qu'il avoit chassé les mouches, qui incommodoient Hercule, pendant qu'il offroit un sacrifice. A peine Jupiter fut-il invoqué, que les mouches s'envolérent au de-là de l'Alphée. En mémoire de ce prodige, les Éléens firent tous les ans un sacrifice à Jupiter Apomyus, pour être débarrassés de ces insectes.

APON, (*b*) fontaine célebre d'Italie, près de Padoue. La divination y étoit en usage par le sort des dez. A cette fontaine, un seul coup de dez décidoit des bons & des mauvais succès pour l'avenir, selon le nombre de points, plus ou moins fort, qu'on tiroit. Ce fut là que Tibère conçut les plus hautes espérances, avant que de parvenir à l'Empire; car, à son passage pour l'Illyrie, il vint consulter, sur ses destinées, l'Oracle de Gérion, qui étoit dans le voisinage de Padoue, & le dieu le renvoya aux sorts de la fontaine d'Apon. Des dez d'or ayant été jettés dedans, on lui présenta, au fond de l'eau, le plus haut nombre de points, qu'il pouvoit désirer. Suétone remarque ensuite, qu'on voyoit encore de son tems, ces mêmes dez, au fond de la fontaine. Claudion assure qu'on y appercevoit, aussi de son tems, les anciennes offrandes, que quelques Princes y avoient laissées.

Lucain donne le titre d'*Augur* au Prêtre, qui avoit l'intendance de cette fontaine. Théodoric, roi d'Italie, fit depuis fermer de murailles le lieu, où elle étoit, à cause de sa grande réputation.

APONIANE, *Aponiana*, (*c*) isle de la Méditerranée, selon Hirtius Pansa, qui la place dans le voisinage de Lilybée. Il y en a qui croyent que, parce que les anciens Géographes n'en font nulle mention, c'est une erreur, & qu'il faut lire, au lieu d'Aponiane, Paconie, autre isle de la Méditerranée, qui s'appelle maintenant, selon les uns, Pantalaréa, &, selon d'autres, Marétamo.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 40.

(*c*) Hirt. Pans. de Bell. Afric.

APONIUS, *Aponius*, (*a*) délateur de profeſſion. L'an de J. C. 68, il fut étendu par terre, ſous une charrette, qui l'écraſa.

APONIUS SATURNIN, *Aponius Saturninus.* Voyez *Saturnin.*

APOPHÉRÉTES, *Apophereta.* (*b*) C'étoit une ſorte d'aſſiétes, ou d'inſtrumens ronds & plats, dans leſquels on mettoit des fruits, ou des viandes. *Voyez* l'Article qui ſuit.

APOPHORÉTES, *Apophoreta*, (*c*) terme, dont on eſt obligé de ſe ſervir en traduiſant Martial, qui a intitulé de ce nom quelques livres de ſes Épigrammes. Ce terme ſignifie des dons, ou préſens, qui ſe faiſoient pendant les Saturnales, ou en certaines ſolemnités, ou pour quelques brigues.

Selon certains Auteurs, c'étoient proprement de petits préſens, que l'on envoyoit de table à ſes amis. C'étoit aux Saturnales, & ce n'étoit qu'aux hommes qu'on les envoyoit. Suétone, dans Veſpaſien, remarque comme une choſe extraordinaire, que ce Prince en envoyoit auſſi aux femmes, aux calendes de Mars. Symmaque appelle encore Apophorétes les préſens, que ceux qui avoient donné des jeux, envoyoient enſuite à leurs amis.

Ce mot s'eſt dit auſſi du vaiſſeau plat, ou des corbeilles, où l'on portoit ces préſens. M. Béger a donné la figure d'un inſtrument rond, qui a une queue, & qui eſt plat, & ſans profondeur. Il prétend que c'eſt un Apophoréte, ou, comme il écrit, Apophéréte.

Dans des ſiécles poſtérieurs, on trouve ce mot, employé pour ſignifier les châſſes, ou vaſes, dans leſquels on portoit les reliques des Saints. Il y en a pluſieurs exemples dans les anciennes vies des Saints.

Quelques-uns dérivent le terme *Apophorétes* de *à ferendo*; mais, il vient plutôt du Grec, ἀπὸ, & φέρω, *fero*, je porte.

APOPHRADE, *Apophrades*, Ἀποφράς, (*d*) titre d'un dialogue de Lucien, connu auſſi ſous le nom de mauvais Grammairien. C'eſt une invective contre un homme, qui avoit condamné le mot d'*Apophrade*, qui ſignifie proprement un jour malencontreux.

APOPHTHEGME, *Apophthegma*, du Grec, ἀποφθέγγομαι, *eloquor*, je parle ſentencieuſement.

L'Apophthegme eſt un ſentiment exprimé d'une manière vive & en peu de paroles, ſur quelque ſujet; ou une répartie prompte & ſpirituelle, qui cauſe du plaiſir & de l'admiration.

Comme il y a des Apophthegmes plaiſans & agréables, & qu'ils ne ſont pas tous graves & ſérieux, on pourroit dire que l'Apophthegme eſt ce qu'on appelle un bon mot en François; mais, ce terme a plus d'étendue dans la langue Grecque.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. T. III. p. 7.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 145.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 137.
(*d*) Lucian. Tom. II. pag. 583. *& ſeq.*

APOPOMPÉE, nom que l'on donnoit à la victime, que les Juifs chargeoient de malédictions, & qu'ils chassoient dans le désert, à la fête de l'Expiation.

Le mot *Apopompée*, vient du Crec, ἀποπέμπειν, qui signifie renvoyer.

APORIDOS COMEN, *Aporidos Comen*, (*a*) nom d'un bourg de la Phrygie, vers les sources de l'Obrima. Le consul Cn. Manlius y alla camper, 189 ans avant J. C. On pourroit soupçonner que ce nom a été altéré, & qu'au lieu d'Aporidos, il faut lire Acaris, ville de la même province. Il seroit probable que ce bourg, étant situé auprès d'Acaris, en eût pris le nom. Tel est le sentiment de M. Crévier, dans une de ses notes, sur Tite-Live.

APORIOR, (*b*) verbe qui se trouve plus d'une fois dans la Vulgate. *Cùm quieverit, Aporiabitur*, lit-on dans l'Ecclésiaste; & dans Isaïe: *Aporiatus est, quia non est qui occurrat*; & dans Saint Paul: *Aporiamur, sed non destituimur*. On trouve aussi Aporia, qui vient de la même racine: *Aporia hominis in cogitatu illius*. Or, *Aporiari*, signifie être dans le doute, dans l'incertitude, dans la perplexité.

Il y a cependant des traductions françoises de l'Écriture, où l'on lit, pour le premier passage de l'Ecclésiaste: *Lorsqu'il (l'homme) se sera flatté de pouvoir enfin se reposer, il tombera dans un profond étonnement*. Et pour celui d'Isaïe: *Il (le Seigneur) a été indigné de ce que nul ne s'opposoit à l'iniquité*.

APORRHAXIS, (*c*) du verbe Grec, ἀποῤῥήγνυμι, *dirumpo*, je romps, j'interromps.

L'Aporrhaxis étoit une sorte de jeu en usage chez les Anciens, & qui faisoit partie de la Sphéristique. Il consistoit à jetter obliquement une balle contre terre, de manière que cette balle rebondissant, allât rencontrer d'autres joueurs, qui l'attendoient, & qui, la repoussant encore obliquement contre terre, lui donnoient occasion de rebondir une seconde fois vers l'autre côté, d'où elle étoit renvoyée de même, & ainsi de suite, jusqu'à ce que quelqu'un des joueurs manquât son coup. L'on avoit soin de compter les divers bonds de la balle. C'étoit une espèce de pomme, qu'on jouoit à la main.

APOSIOPÈSE, *Aposiopesis*, (*d*) terme formé du Grec, ἀποσιωπάω, *taceo*, je me tais.

C'est une figure de Rhétorique, autrement appellée réticence, ou suppression. Elle se fait, lorsque venant tout d'un coup à changer de passion, ou à la quitter entièrement, on rompt brusquement le fil du discours, qu'on devroit poursuivre, pour en entamer un différent. Elle a lieu dans les mouvemens de colère, d'indignation, dans les menaces, comme dans

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.
(*b*) Eccles. c. 18. v. 6. c. 27. v. 5. Isaï. c. 59. v. 16. Ad Corinth. Epist. II. c. 4. v. 8.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 165, 166.
(*d*) Quintil. L. IX. c. 2. Virg. Æneid. L. I. v. 139.

celle-ci, que Neptune fait aux vents déchaînés contre les vaisseaux d'Énée.

Quos ego..... sed motos præstat componere fluctus.

APOSTASES. (a) M. Bonamy, dans son mémoire sur la description de la ville d'Alexandrie, telle qu'elle étoit, au tems de Strabon, fait mention du mot *Apostases*. Il dit qu'il n'a rien trouvé dans les Auteurs, qui lui ait appris ce que signifie ce mot. On pourroit, ajoûte-t-il, l'entendre du lieu, où étoit le meilleur mouillage pour les vaisseaux; de sorte que ce mot, ἀπόστασις, signifieroit la même chose, que le mot latin, *statio*; car, Philon place cet endroit auprès du Sébastium, ou Césarium.

APOSTASIE, *Apostasia*, Ἀποστασία, révolte, abandon du parti qu'on suit, pour en prendre un autre.

Ce mot est formé de ἀπὸ, *ab*, *contra*, & ἵστάναι, être debout, se tenir ferme; c'est-à-dire, résister au parti qu'on avoit suivi, embrasser une opinion contraire à celle qu'on avoit tenue; d'où les Latins ont formé *Apostatare*, mépriser, ou violer quelque chose que ce soit.

Apostasie se dit plus particulièrement de l'abandon qu'une personne fait de la vraie Religion, pour en embrasser une fausse. Telle fut l'action de l'empereur Julien, quand il quitta le Christianisme, pour professer l'Idolâtrie.

De toutes les Apostasies, celle de la foi est sans contredit la plus grièse. Elle se peut faire en deux manières; 1.° En renonçant à la Religion, & abandonnant le Christianisme pour passer à l'Athéisme, ou à une Religion, qui ne reconnoisse point J. C.; & alors, c'est infidélité; ou en abandonnant seulement la Religion Catholique, & renonçant à quelques-uns de ses dogmes, quoiqu'on reconnoisse J. C. & le Christianisme pour la vraie Religion; & alors, c'est hérésie. L'une & l'autre espèce s'appelle Apostasie; & ceux qui y tombent, Apostats. Mais, il faut que l'on ait été d'abord dans le Christianisme & dans la Religion Catholique, & qu'on les ait ensuite abandonnés; car, être né dans l'infidélité, ou dans l'hérésie, & y persister, ce n'est point Apostasie, ni dans le droit, ni dans l'usage de notre langue. *Voyez* Apostat.

APOSTASIS, *Apostasis*, (b) Ἀπόστασις, figure de Rhétorique, qu'on peut rendre par les mots *séparation*, ou *disjonction*. Cette figure, dont on attribue l'invention à Gorgias, est directement contraire à la période.

Elle consiste à détacher quelquefois les pensées & les phrases, sans leur laisser entre elles aucune liaison. En voici un exemple de Démosthène. Il veut faire sentir ce qu'on doit craindre, pour la liberté de la Gréce, des vues ambitieu-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 424.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 207, 208.

ses de Philippe, & rappelle les entreprises qu'il a formées pour parvenir à son but. » En quel état, dit-» il, est aujourd'hui la Thessalie ? » Philippe n'en a-t-il pas enle-» vé toutes les places, & n'y a-» t-il pas anéanti le gouvernement » populaire ? L'isle d'Eubée, si » voisine de Thébes & d'Athènes, » n'a-t-elle pas été asservie à des » tyrans ? Il écrit, en termes pré-» cis, qu'il est en paix avec ceux » qui lui obéissent; & non seule-» ment, il l'écrit, mais, il agit » conséquemment. *Il marche vers » l'Hellespont ; il s'est emparé » d'Ambracie ; il est maître d'Élis, » cette grande ville du Péloponnè-» se ; il a voulu depuis peu sur-» prendre Mégare ; ni la Gréce, » ni les régions Barbares, ne peu-» vent suffire à son ambition.* « Après quoi, l'Orateur reprend vivement : » Et nous voyons ces » choses, tout ce que nous som-» mes de Grecs ; nous les sçavons, » sans faire éclater aucun mouve-» ment d'indignation, sans pren-» dre des mesures. «

On peut juger, par cet exemple, du grand effet de cette figure, quand elle est bien amenée, & qu'elle paroît inspirée par une forte passion ; mais, elle est bien froide, quand l'Orateur est dans une assiette tranquille, & n'a aucun sujet de s'échauffer, sur tout s'il cherche encore à l'embellir par de faux brillans, & par des tours de phrase trop compassés, comme dans ce passage de Gorgias : *Superbes avec les superbes, modestes avec les modestes, intrépides avec les intrépides, redoutables dans les occasions redoutables.*

APOSTAT, (a) terme, qui se dit principalement, de ceux qui abandonnent la vraie Religion, pour embrasser l'idolâtrie, ou le mahométisme, ou l'hérésie, ou le schisme, ou quelqu'autre religion que ce soit, hors celle qui est approuvée de Dieu, comme étoit autrefois le Judaïsme, avant l'avenue de J. C., & le Christianisme, depuis la mort de ce Rédempteur du genre humain.

On donne aussi le nom d'Apostats à ceux, qui quittent une profession sainte, dans laquelle ils se sont engagés, par des vœux solemnels, pour rentrer dans le monde.

Dans l'Écriture, le nom d'Apostat ne se prend pas toujours en ce sens. Par exemple, dans Job, Dieu dit au Roi : *Vous êtes un Apostat.* Et dans les Proverbes : *L'homme Apostat n'est bon à rien.* Et dans Ézéchiel, *Gentes Apostatrices*, signifie des Nations, qui se sont révoltées contre le Seigneur. Et lorsqu'il est dit que le vin & les femmes feront apostasier même les Sages, cela veut dire que ces deux choses sont les deux écueils les plus dangereux pour l'homme, & ceux qui engagent le plus dans le crime & dans le déréglement.

APOSTILLE, *ou* RENVOI, qu'on fait à la marge d'un écrit, pour y ajoûter quelque chose, qui manque dans le texte, ou pour l'éclaircir, & l'interpréter.

(a) Job. c. 34. v. 18. Prov. c. 6. v. 12. Ecclés. c. 19. v. 2. Ezech. c. 2. v. 3.

APOSTROPHE, *Apostropha*, vel *Apostrophe*, Ἀποστροφὴ, (a) mot formé de ἀπὸ, *ab*, & de στρέφω, *verto*, je tourne.

L'Apostrophe est une figure de Rhétorique, par laquelle l'Orateur interrompt le discours, qu'il tenoit à l'auditoire, pour s'adresser directement & nommément à quelque personne, soit aux dieux, soit aux hommes, aux vivans, ou aux morts, ou à quelque être, même aux choses inanimées, ou à des êtres métaphysiques, & qu'on est dans l'usage de personnifier.

I. De ce dernier genre, est ce trait de M. Bossuet, dans son oraison funébre de la duchesse d'Orléans. » Nous ne pouvons » arrêter un moment les yeux sur » la gloire de la Princesse, sans » que la mort s'y mêle aussi-tôt » pour tout offusquer, de son » ombre. *O mort, éloigne-toi de* » *notre pensée, & laisse-nous trom-* » *per pour un moment la violence* » *de notre douleur par le souvenir* » *de notre joie !* «

II. On apostrophe les choses insensibles. En effet, Cicéron, après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particulière, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été sensibles, & leur adresse ensuite son discours. *Religiones mehercule ipsæ, aræque, cùm illam belluam cadere viderunt, commovisse se videntur, & jus in illo suum retinuisse. Vos enim Albani tumuli atque luci, vos inquam, imploro, atque obtestor, vosque Albanorum obrutæ aræ*, &c.

» Sans cette paix, dit M Fléchier, Flandre, théatre sanglant où se passent tant de scè» nes tragiques, tu aurois accru » le nombre de nos Provinces, » & au lieu d'être la source mal» heureuse de nos guerres, tu se» rois aujourd'hui le fruit paisible » de nos victoires.

» Glaive du Seigneur, dit M. » Bossuet, quel coup vous venez » de frapper ? «

Énée, dans un récit, remarque que, si on avoit été attentif à un certain événement, Troye n'auroit pas été prise.

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres.

L'Apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon Citoyen pour sa patrie. Changez une lettre, *staret*, *maneret*, ce sentiment disparoit.

Dans le Pseaume 136, c'est un citoyen de Jérusalem, relégué à Babylone, qui, tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosoit cette Ville, exhale sa douleur & ses plaintes, en tournant les yeux vers sa chere patrie. Ses maîtres, qui le tenoient captif, le pressoient de chanter, pour les réjouir, quelques airs de musique sur ses instrumens. Pénétré de douleur & d'indignation, il s'écrie: » Comment chanterions-nous le » cantique du Seigneur dans une » terre étrangère ? Si je viens à

(a) Cicer. pro Milon. c. 86. Pro Ligar. c. 9, 10. Virg. Æneid. L. II, v. 56. Roll. Traité des Etud. Tom. I. p. 482. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 108.

» t'oublier, ô Jérusalem! que ma » main droite oublie tout ce qu'elle » sçait ; que ma langue demeure » attachée à mon palais, si je » ne me souviens plus de toi. «

Combien cette Apostrophe à Jérusalem rend-t'elle tendre & touchant le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment, qu'il consent à perdre la voix & l'usage de la langue, aussi-bien que de ses instrumens, plutôt que de l'oublier, en prenant part aux fausses joies de Babylone.

O fortuné séjour ! ô champs aimés des Cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde !
O rives du Jourdain ! ô champs aimés des Cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées ;
Du doux païs de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées ?

III. On adresse quelquefois l'Apostrophe aux hommes. Abner s'étoit plaint qu'on ne voyoit plus de miracles. Joad, plein d'une sainte indignation, lui répond ainsi :

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?

Démosthène exaltant, dans une occasion, la magnanimité des Athéniens, leur fait cette Apostrophe, que Longin trouve si sublime : » Non, Messieurs, non, » vous n'avez point failli ; j'en » jure par les manes de ces grands » Hommes, qui ont combattu » pour la même cause dans les » plaines de Marathon. « Le cardinal du Perron a dit que cette Apostrophe fit autant d'honneur à l'Orateur, que s'il eût ressuscité ces guerriers.

On regarde aussi comme un des plus beaux endroits de Cicéron cette Apostrophe qu'il adresse à Tubéron, dans l'oraison pour Ligarius. *Quid enim Tubero, tuus ille districtus in acie Pharsalica gladius agebat ? Cujus latus ille mucro petebat ? Qui sensus erat armorum tuorum ? Quæ tua mens ? Oculi ? Manus ? Ardor animi ? Quid cupiebas ? Quid optabas ?* Tout cela se réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharsale, & qu'il avoit porté les armes contre César. Mais, quelle force ne donnent point à cette pensée tant & de si vives figures, entassées les unes sur les autres ? Ne semblent-elles pas insinuer que l'épée de Tubéron alloit par tout dans la mêlée, chercher César ? Car, Cicéron avoit dit immédiatement aupara-

vant : *Contra ipsum Cæsarem est congressus armatus.*

APOSTROPHE, *Apostrophus*, Ἀπόστροφος, (*a*) terme de Grammaire, dont la racine est la même que celle d'Apostrophe, figure de Rhétorique.

I. L'usage de l'Apostrophe dans la Grammaire, soit en Grec, soit en Latin, ou en François, est de marquer une élision; c'est-à-dire, le retranchement d'une voyelle à la fin d'un mot pour la facilité de la prononciation. Le signe de ce retranchement est une virgule, que l'on met au haut de la consonne, & à la place de la voyelle, qui seroit après cette consonne, s'il n'y avoit point d'Apostrophe. Ainsi, on écrit en Latin *men'* pour *mene ? tanton'* pour *tanto-ne ?*

Tanton' me crimine dignum ?

Tanton' placuit concurrere motu ?

Viden' pour *vides-ne? ain'* pour *ais-ne ? nostin'* pour *nosti-ne ? dixistin'* pour *dixisti-ne ?* &c.

Il y en a qui prétendent que l'Apostrophe, chez les Latins, du moins dans les lettres quarrées, étoit une petite ligne un peu penchée sur les lettres suivantes, en cette manière *M/*. C'est pourquoi, il est arrivé, ajoûte-t'on, qu'on a pris cette figure pour la moitié d'un *V*, dont l'autre jambage étoit effacé. Et en conséquence, on a lu quelquefois au lieu de *manius*, *mutius*, qui ne fut jamais qu'un prénom des Romains.

II. L'Apostrophe s'emploie aussi souvent en Grec. On dit donc ἀφ' ἧς pour ἀπὸ ἧς, *ex qua*, de laquelle. Sur quoi, il faut remarquer le changement de la tenue en aspirée; changement, qui n'a pas toujours lieu. En effet, on dit : ὑπ' ἐμοῦ pour ὑπὸ ἐμοῦ, à *me*, de, ou par moi. Μετ' αὐτὸν pour μετὰ αὐτὸν, *post illum*, après lui, & ainsi des autres.

Le retranchement d'une voyelle en Grec ne se fait d'ordinaire, que quand il y a deux voyelles de suite, comme on le voit dans les exemples cités.

III. Il en est de même en François, à moins que la voyelle ne soit suivie d'une *h* aspirée. Il faut pourtant excepter l'adjectif féminin, grande, qui perd quelquefois l'*e* muet final, & prend une Apostrophe à la place, avant certains substantifs, quoique ces substantifs commencent par une consonne; comme *grand'messe*, *grand'chambre*, *grand'salle*, *grand'chere*, *grand'mere*, *grand'peur*, *grand'pitié*, *grand'chose*.

Grand'chere, *grand'peur*, *grand'pitié*, *grand'chose*, ne s'employent que dans le discours familier.

Au reste, il n'y a guere en François, que des monosyllabes, qui prennent l'Apostrophe. Ce sont

Le, *la*, *de*, articles, ou pronoms conjonctifs, comme *l'accord*, *l'harmonie*, *livre d'étude*, pour *le accord*, *la harmonie*, *li-*

(*a*) Rest. Gramm. Franç. pag. 530. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 155.

vre de étude. Je l'aime, pour *je le aime*, ou *je la aime*.

Me, *te*, *se*, pronoms conjonctifs, quand ils sont avant les verbes, comme *vous m'obligerez*, *je t'avertis*, *il s'occupe*, ou *ils s'occupent*, pour *vous me obligerez*, *je te avertis*, *il se occupe*, ou *ils se occupent*.

Ce, pronom démonstratif avant les troisièmes personnes du verbe *être*, comme *c'est la vérité*, *c'étoient de grands hommes*, pour *ce est la vérité*, *ce étoient de grands hommes*.

Que, pronom ou conjonction, comme *la bataille qu'Alexandre a gagnée*, pour *que Alexandre a gagnée. Qu'avez-vous fait?* pour *que avez-vous fait? je n'ai qu'un écu*, pour *que un écu*.

Ne, adverbe de négation, comme *vous n'obéissez pas*, pour *vous ne obéissez pas*.

Si, conjonction, avant les pronoms personnels *il* & *ils*, comme *s'il étudie*, ou *s'ils étudient*, pour *si il étudie*, ou *si ils étudient*.

Jusque, préposition comme *jusqu'à Rome*, pour *jusque à Rome. Jusques* avec une *s* ne prend jamais d'Apostrophe. Ainsi on dit, *jusques à Rome*

Quelque, avant *un*, comme *quelqu'un a-t-il fait cela?* pour *quelque un a-t-il fait cela?*

Quoiqu'on fasse, en prononçant une élision de l'*e* muet final dans tous les mots, lorsque le mot suivant commence par une voyelle, ou par une *h* non aspirée, on ne le retranche pas pour cela en écrivant. Ainsi, on écrit *gloire immortelle*, & on prononce *gloir'immortelle*.

APOSTROPHIE, *Apostrophia*, Ἀποστροφία, surnom de Vénus. On dit que ce fut Cadmus qui donna ce surnom à Vénus Uranie, que les Grecs révéroient pour en obtenir la pureté de corps & d'esprit. Les Romains lui avoient érigé un temple sous le nom de *Verticorda*. Les femmes débauchées & les jeunes filles lui sacrifioient, les premières pour se convertir, & les autres pour persister donc leur chasteté.

APOTHÉOSE, *Apotheosis*, (*a*) cérémonie par laquelle on mettoit quelqu'un au rang des dieux. Ce mot est, en effet, composé de la préposition Grecque ἀπὸ, & du nom substantif, θεὸς, *Deus*, Dieu. L'Apothéose est donc la même chose que la déification.

I. Chez les Grecs, l'Apothéose & l'Héroïsme n'étoient pas différens. Car, dans leurs Historiens Ἥρως répond à *divus* des Latins, donné aux Empereurs déifiés, & Ἡρωίνα à *diva*. Dans les médailles que les Grecs frappérent en l'honneur de l'infame Antinoüs, pour marquer sa consécration, ils l'appellent indifféremment Ἥρωα & Θεόν.

Brasidas, fameux capitaine Lacédémonien, ayant été tué près

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 59, 60. Tom. V. pag. 351. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 151. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 353, 354. *& suiv.* Tom. V. pag. 34, 311. *& suiv.* Tom. XII. pag. 310. *& suiv.*

d'Amphipolis, les soldats & les auxiliaires, se tenant sous les armes, l'enſévelirent devant l'endroit de la Ville, où fut depuis le marché. Les Amphipolitains, non contens de cela, firent une enceinte au tour de son tombeau, lui rendirent les honneurs, qu'on rendoit aux Héros, établirent des jeux & des sacrifices annuels, & le regardérent depuis comme le fondateur de leur colonie.

Ce que Lucien raconte, dans son traité de la calomnie, touchant l'Apothéose d'Héphestion, ami d'Alexandre le Grand, mérite d'être rapporté ici. Héphestion étant mort, Alexandre, qui l'aimoit jusqu'à la folie, ne se contentant point des funérailles magnifiques qu'il lui avoit fait faire, le mit au nombre des dieux. D'abord, les Villes lui bâtirent des temples, lui érigérent des autels, & lui offrirent des sacrifices. On fit des fêtes par tout, en l'honneur du nouveau dieu, & le plus grand de tous les sermens étoit par Héphestion. Si quelqu'un eût ri de tout cela, ou eût paru n'avoir pas pour le dieu Héphestion tout le respect, qui lui étoit dû, c'eût été un crime capital irrémissible. Les flatteurs, voyant cette conduite puerile & si déraisonnable d'Alexandre, loin de l'en détourner, envisageant plutôt leur faveur, que l'honneur de leur maître, l'animérent même à en faire davantage. Ils feignoient des songes & des apparitions d'Héphestion. Ils lui attribuoient des guérisons & des prédictions, & lui sacrifioient comme à un dieu, reçu en la compagnie des autres dieux, & qui délivroit de toutes sortes de maux.

Cela fit plaisir à Alexandre, il le crut; il s'enfla de vaine gloire, non seulement comme étant fils d'un dieu, mais aussi comme ayant le pouvoir de faire de nouveaux dieux. Combien n'y eut-il pas en ce tems-là d'amis d'Alexandre, qui, accusés de n'avoir point la vénération due au nouveau dieu, bienfaiteur de tous les hommes, tombérent dans la disgrace du Roi! De ce nombre-là fut Agathocle Samien, célebre capitaine, & fort considéré du Roi. Étant donc accusé d'avoir pleuré en passant devant le tombeau d'Éphestion, peu s'en fallut qu'il ne fût, par ordre du Roi, renfermé avec un lion furieux. Mais, Perdiccas le sauva, en assurant & jurant par tous les dieux & par Héphestion, que, lorsqu'il étoit à la chasse, le nouveau dieu lui étoit apparu fort clairement, & lui avoit ordonné de dire à Alexandre qu'il pardonnât à Agathocle, parce que, s'il avoit pleuré devant son tombeau, ce n'étoit pas qu'il regardât Héphestion comme mort, mais c'est qu'il s'étoit souvenu de leur ancienne amitié.

II. Il n'est rien de plus connu dans l'histoire des empereurs Romains, que leur Apothéose. On sçait même qu'il y en a eu plusieurs à qui on a décerné, avant leur mort, les honneurs divins. Mais, on ne sçait pas si communément que, dès le tems de la République, les Provinces ont célébré des fêtes, élevé des au-

tels, & bâti des temples à leurs Proconſuls, enfin qu'elles les ont aſſociés à tous les honneurs qu'on rendoit aux dieux.

L'on n'en trouve les commencemens que depuis que les Romains eurent pouſſé leurs conquêtes hors de l'Italie. Marcellus ayant pris Syracuſe, ſe vit obligé, à regret, d'abandonner à ſon armée le pillage de cette ville ; mais, il ſauva les habitans de la fureur du ſoldat, qui, piqué d'une réſiſtance trop opiniâtre, vouloit tout mettre à feu & à ſang. Il conſerva à cette Ville ſa liberté, ſes priviléges, & ſes loix. Enfin, les Syracuſains trouvérent, dans leur vainqueur, un protecteur & un patron. Pour lui marquer leur reconnoiſſance, ils établirent, en ſon honneur, une fête qui ſe célébroit encore du tems de Cicéron, & & que cet orateur compare à celles des dieux.

Les villes de l'Aſie mineure en célébrérent depuis une ſemblable, en l'honneur de Q. Mutius Scévola, le grand pontife, qui fut gouverneur de cette Province, l'an de Rome 654, & qui s'y diſtingua ſi fort par ſa modération, ſon déſintéreſſement & ſon équité, que le Sénat le propoſoit depuis pour exemple à tous ceux qui furent ſes ſucceſſeurs.

Cette Province fit encore depuis le même honneur à Lucullus, qui la délivra de la tyrannie des traitans & des uſuriers, & de l'accablement où toutes les Villes étoient réduites par les grands emprunts qu'elles avoient été obligées de faire, pour payer les vingt mille talens, que Sylla avoit exigés d'elles, & qui, par les uſures exorbitantes, étoient déjà montés juſqu'à cent vingt mille talens. » Ils célébroient en ſon honneur, » dit Plutarque, une fête, qu'ils » appellérent Lucullia. «

Ces fêtes étoient accompagnées de jeux & de ſpectacles, comme preſque toutes celles des dieux. Mais, ce n'étoient point ſimplement des jours de réjouiſſance, pour honorer la mémoire de leurs bienfaiteurs, c'étoient des jours, conſacrés à la religion. Cicéron, reprochant à Verrès, comme une eſpèce d'attentat ſacrilége, d'avoir aboli la fête de Marcellus, remarque que Mithridate, ce grand ennemi du nom Romain, reſpecta la mémoire de Mutius Scévola, & que dans le tems même, où maître de l'Aſie, il fit égorger tous les citoyens Romains, qui s'y trouvérent, il ne voulut point abolir un uſage, que la religion avoit conſacré.

Voici quelque choſe de plus formel encore, & qui prouve déciſivement, que dans ces fêtes, ceux en l'honneur de qui on les célébroit, étoient invoqués comme des dieux tutélaires. T. Quintius Flamininus, le vainqueur de Philippe, roi de Macédoine, ſe rendit fort célebre parmi les Grecs, par la manière dont il uſa de ſa victoire, leur ayant, ou rendu, ou conſervé leur liberté. Quelquetems après, dans la guerre contre le roi Antiochus, où il n'étoit que lieutenant de Manius Acilius, conſervant toujours ce même eſprit de généroſité & d'inclination

pour les Grecs, il sauva la ville de Chalcis en Étolie, que Manius Acilius vouloit détruire, parce qu'elle s'étoit hautement déclarée pour le roi Antiochus, qui en avoit fait sa place d'armes, & qui avoit même épousé la fille d'un de leurs citoyens. Cette Ville, pour éterniser sa reconnoissance, institua, en l'honneur de Titus Flamininus, une fête, qui se célébroit encore du tems de Plutarque. Il avoit un prêtre, & on lui faisoit des sacrifices.

Voilà déjà des fêtes, des jeux, des prêtres, des sacrifices. Parlons maintenant des temples que l'on bâtit aux Proconsuls. Cette coûtume ne s'établit que par dégrés. On commença par leur consacrer des monumens & des édifices publics, qui, jusque-là, ne l'avoient été qu'à des dieux. Les habitans de Catane en Sicile consacrérent leur Gymnase à Marcellus; ceux de Chalcis associérent Titus Flamininus avec Hercule & Apollon, dans la dédicace des deux principaux édifices publics de leur Ville. Ils donnérent même la préséance à leur bienfaiteur, au-dessus de ces dieux, en mettant son nom le premier dans l'inscription, que Plutarque nous a conservée, & qui subsistoit, dans le tems qu'il écrivoit.

On ne se contenta pas d'associer, dans ces sortes de dédicaces, les hommes avec les dieux, on leur bâtit exprès des temples. Pendant que Quintus Cicéron étoit gouverneur de l'Asie mineure, les villes de cette province voulurent bâtir un temple à son frere, dont le nom étoit alors célebre dans tout l'Empire, par la conjuration de Catilina, qu'il avoit étouffée avec tant de vigueur & de sagesse, & il s'acquit une nouvelle gloire, en n'acceptant point cet honneur.

Cette coûtume de bâtir des temples aux gouverneurs des Provinces, n'étoit pas seulement tolérée; elle étoit même autorisée par les loix. Elle avoit commencé par la reconnoissance, & elle dégénéra ensuite, en flatterie, & fut toute fois entretenue par des raisons d'intérêt, de la part des Proconsuls. Peu touchés des honneurs, que les peuples accordoient trop libéralement plutôt à leur place, qu'à leur personne, ils ne pensoient souvent qu'à détourner une partie de l'argent, qu'on imposoit sur les Provinces, soit pour leur bâtir des temples, soit pour les frais des fêtes & des jeux.

III. On ne trouve point que les Gaules aient décerné de pareils honneurs à César, avant qu'il eût usurpé la souveraine puissance. Les Gaulois, nation fière & belliqueuse, qui, après une guerre de dix ans, où ils avoient été vaincus tant de fois, & où ils avoient fait de si grandes pertes, s'accoûtumérent à peine à porter le joug d'une domination étrangére, n'avoient garde de se prostituer d'abord, comme les Grecs, à une adulation si basse & si outrée. Il paroît néanmoins que, pour rendre aussi immortelle la mémoire des grands Hommes, qui s'étoient illustrés parmi eux, ils leur rendoient, après leur mort,

les honneurs divins.

Il eſt parlé dans une inſcription trouvée au milieu du dernier ſiécle en Bourgone, dans les ruines de l'ancienne Alexia, du dieu Moritaſgus; & l'on trouve, d'autre part, dans les commentaires de Céſar, un Moritaſgus, qui étoit puiſſant parmi les Sénonois, & dont les ancêtres avoient regné dans cette partie des Gaules, qu'habitoient ces peuples. Ainſi, c'eſt avec beaucoup de vraiſemblance, que Reinéſius conjecture que les Gaulois avoient mis au nombre de leurs dieux, ou ce Moritaſgus, dont parle Céſar, ou plutôt quelqu'un de ſes ancêtres.

On peut dire la même choſe des dieux Verjugodumnus, Baladucradus, Endovellicus, Hogotius, qui étoient honorés dans la Gaule Belgique, en Angleterre & en Eſpagne, comme il paroît par d'anciennes inſcriptions. C'étoient de grands hommes, ou des fondateurs des Villes, dont les peuples avoient conſacré la mémoire, pour éterniſer celle des bienfaits, qu'ils en avoient reçus.

IV. Cet uſage ſe trouve chez tous les anciens peuples, chez les Aſſyriens, les Perſes, les Egyptiens, auſſi-bien que chez les Grecs; & je ne ſçai ſi on ne peut pas en faire remonter l'origine preſque auſſi haut que celle de l'Idolâtrie. Les hommes ayant perdu inſenſiblement les vérirables idées de la religion, qui leur avoient été tranſmiſes par les Patriarches, leur eſprit, au lieu de s'élever juſqu'au ſouverain Être, & à la première cauſe de tous les biens, s'arrêta aux cauſes inférieures & ſenſibles. Ils en firent l'objet de leur culte, qui fut réglé par leurs différens beſoins, que l'on peut réduire à ceux de la nature & à ceux de la ſociété. Les premiers objets, qui les frappérent, furent les aſtres, dont ils recevoient la lumière, & ſur tout le ſoleil, dont la chaleur rendoit la terre féconde, renouvelloit la nature, & faiſoit mûrir les fruits, dont ils ſe nourriſſoient. Les hommes, alors groſſiers, regardoient ces corps céleſtes, comme des êtres animés, & ils crurent leur devoir un culte de reconnoiſſance. L'ignorance de la Phyſique a été dans tous les tems une des principales cauſes de la ſuperſtition.

Les ſecours, que les hommes tiroient de la nature, furent ſecondés par l'art. Il ſe trouva des gens plus habiles & plus induſtrieux que les autres, qui inventérent l'agriculture, qui imaginérent de nouvelles commodités, à meſure que les beſoins ſe multipliérent, qui donnérent les premières idées des ſciences & des arts; & les hommes s'accoûtumérent à regarder comme au-deſſus d'eux par leur nature, ceux qui ne leur étoient ſupérieurs que par leur eſprit, leur habileté & leur adreſſe. Lorſque les ſociétés s'agrandirent, que l'on bâtit des Villes, que les Républiques ſe formérent, ceux qui ſe trouvérent capables de gouverner, qui donnérent des loix aux peuples, qui ſçurent les défendre contre les inſultes de leurs voiſins, qui pur-

gérent la terre de brigands, en un mot, les sages Politiques, ou les grands Capitaines, furent consacrés après leur mort, pour inspirer une noble émulation à leurs successeurs.

C'est à ce principe, que non seulement les auteurs Chrétiens, mais les plus habiles d'entre les Payens, rapportent l'origine de leur culte, comme on peut voir dans quelques endroits des livres de Cicéron, sur la nature des dieux; dans Plutarque, dans Strabon, dans Sextus Empiricus, dans Diodore de Sicile, & plusieurs autres.

V. Les honneurs divins, qu'on avoit rendus aux gouverneurs des provinces, pendant que la République subsistoit, devinrent la source & le modele de ceux, que les Romains rendirent aux Empereurs. Lorsque César, par la défaite de Pompée à Pharsale, & par la victoire qu'il remporta en Afrique sur les restes de ce parti, fut demeuré maître absolu de l'Empire, les Romains, jusques-là si jaloux de leur liberté, se trouvérent tout d'un coup de vils esclaves; & la crainte les amena, en un moment, à cette même bassesse, où une longue domination conduit insensiblement les peuples accoûtumés à porter le joug. Mais, quoiqu'ils poussassent alors la flatterie, jusqu'à un excès, qui ne servit qu'à les rendre méprisables à celui à qui ils vouloient plaire, il n'y a pas d'apparence, qu'ils en fussent venus d'abord jusqu'à lui décerner les honneurs divins, si cet usage, établi dans les Provinces pendant que la liberté subsistoit, ne les avoit déterminés & autorisés en quelque manière. Ils crurent pouvoir faire à Rome, pour celui qui étoit devenu leur maître, ce que les autres villes de l'Empire avoient fait depuis long-tems pour des particuliers, qui n'étoient revêtus que d'une autorité empruntée & passagére.

Le Sénat ordonna donc d'abord qu'on porteroit sa statue avec celles des autres dieux aux pompes du Cirque. Nous apprenons par une lettre de Cicéron, qu'elle marchoit à côté de celle de la Victoire, & que le peuple, qui avoit accoûtumé de battre des mains, pour applaudir à cette déesse, qui lui avoit toujours été favorable, n'en battit point, lorsqu'il vit à côte d'elle la statue de celui, dont les dernières victoires lui avoient été si funestes. C'est ce que Cicéron exprime énigmatiquement par ces mots: *Populum verò præclarum, quòd propter malum vicinum, ne victoriæ quidem plauditur.* On ordonna aussi qu'on mettroit sa statue avec celles des autres dieux dans la cérémonie appellée *Lectisternium*, où l'on servoit un repas aux dieux couchés sur des lits à la manière de ces tems-là. Il y avoit long-tems que les Grecs avoient associé les hommes avec les dieux dans cette cérémonie, que les Romains avoient apprise d'eux. Ainsi, il y a beaucoup d'apparence, qu'aux fêtes que les Provinces célébroient en l'honneur des Proconsuls, on mettoit aussi leurs statues sur des lits sacrés.

Enfin, César trouva place dans

le temple de Romulus, qui étoit, aussi-bien que lui, un dieu de la création des Romains. Ce Prince n'eut d'autre temple à Rome, que celui-là, où il avoit été reçu en second. Il en fut de même d'Auguste. Cet Empereur ne voulut jamais permettre qu'on lui bâtît un temple à Rome, comme Suétone le dit expressément. Dion établit, comme une chose constante, que, depuis Auguste, les Provinces bâtirent des temples aux Empereurs, même de leur vivant; mais, qu'à Rome & dans toute l'Italie, on ne leur en a jamais bâti qu'après leur mort. Aurélius Victor n'a donc pas été exact, lorsqu'il a dit qu'on avoit bâti des temples à Auguste, à Rome & dans les Provinces, pendant sa vie & après sa mort. Les Commentateurs de cet historien prétendent confirmer ce qu'il avance, par l'autorité de Pline. Mais, lorsqu'on examine les endroits qu'il cite, on trouve qu'il ne s'agit que du temple, que Livie bâtit à Auguste après sa mort, & que Dion appelle ἡρῷον, pour le distinguer des temples, bâtis aux dieux immortels.

Il est vrai qu'Auguste eut à Rome des autels & des prêtres, comme Quintius Famininus en avoit eu dans la ville de Chalcis. Mais, ces autels étoient dans les places publiques; & ce culte n'étoit regardé que comme un culte subalterne, & subordonné à celui des dieux qu'on honoroit dans les temples. On remarque que dans les bas-reliefs d'un autel que le Sénat & le peuple Romain dédièrent à Auguste, ainsi que le porte l'inscription, cet Empereur est représenté à l'une des quatre faces, faisant un sacrifice avec d'autres prêtres en qualité de souverain Pontife, comme pour marquer dans ce monument même consacré à son honneur, qu'il s'en faisoit un d'être ministre des dieux.

VI. Les Empereurs, qui vinrent ensuite, furent aussi mis au rang des dieux. » Les Romains, » dit Hérodien, ont accoutumé » de déïfier ceux de leurs Empe» reurs, qui laissent des enfans » pour leur succéder. Et cette » consécration est appellée chez » eux Apothéose. « Voici comme elle se faisoit. C'étoit une fête, mêlée de deuil, de joie, de culte, qui se célébroit dans toute la Ville. On ensévelissoit le corps du mort en la manière ordinaire avec une grande pompe, & l'on faisoit une image de cire tout-à-fait semblable à celui qui venoit de mourir, qu'on mettoit à l'entrée du Palais impérial sur un lit d'ivoire, grand & élevé, couvert de tapis brochés d'or. Cette image représentoit l'Empereur malade & pâle. Au côté gauche de ce lit étoit, durant une grande partie du jour, tout le Sénat, vêtu de deuil, & au côté droit, les femmes de qualité. Elles ne portoient ni or, ni colliers, mais des habits blancs tout simples; en un mot, elles étoient aussi en habit de deuil. Cette cérémonie se faisoit pendant sept jours; des médecins venoient tous les jours, s'approchoient du lit, & après avoir visité le prétendu malade, ils disoient toujours qu'il se

portoit de plus mal en plus mal. Lorsqu'ils supposoient qu'il étoit mort, de jeunes gens, choisis entre les ordres des Chevaliers & des Sénateurs, le portoient sur leurs épaules par la Voie sacrée, jusqu'à l'ancien marché, où les magistrats Romains quittoient leur magistrature.

Il y avoit, aux deux côtés, des dégrés mis en forme d'escaliers; à l'un des côtés se tenoient les jeunes garçons de familles nobles, & à l'autre les femmes de qualité. Les uns & les autres chantoient en l'honneur du défunt des airs graves & lugubres. Après cela, ils emportoient le lit hors de la Ville, au lieu appellé le champ de Mars, où étoit dressé un catafalque quarré, qui avoit les côtés égaux, & où il n'y avoit que la seule charpente de grandes piéces de bois, qui formoient une espèce de maison. Tout le dedans étoit plein de matières les plus combustibles, & le dehors étoit couvert de tapis brochés d'or, d'images divoire, & de belles peintures. Au-dessus de ce catafalque, il y avoit un autre étage plus petit & orné de même, qui avoit des portes ouvertes. Sur celui-là, il y en avoit un autre, & encore un autre; c'est-à-dire, jusqu'à trois ou quatre, dont les plus hauts étoient toujours plus petits & de moindre enceinte que les plus bas; de sorte que le plus haut étoit le plus petit de tous. Tout le catafalque étoit semblable à ces tours, qu'on plaçoit aux ports, & qu'on appelloit phares, où l'on mettoit des feux pour éclairer les vaisseaux, & leur donner moyen de se retirer en lieu de sûreté. Ils mettoient le lit dans le second étage, où l'on mettoit aussi des aromates, des parfums, & tout ce que la terre produisoit. Ils faisoient des tas de fruits, d'herbes, de sucs, & de tout ce qui pouvoit exhaler une bonne odeur. Il n'y avoit point de nation, ni de ville, ni d'homme, constitué en dignité, qui n'envoyât ces derniers présens, pour faire honneur au Prince. Quand on avoit fait une grande pile de ces aromates, & que la cavalerie étoit arrivée, tous les cavaliers couroient avec un certain ordre, en faisant des voltes, & gardant une certaine cadence, comme dans la danse Pyrrhique. Les chariots y couroient aussi avec le même ordre. Il y avoit dedans des gens vêtus de la robe Prétexte, ou d'habits bordés de pourpre. Autour de ceux-là étoient des figures des Romains, qui avoient brillé, ou dans la guerre, ou dans le gouvernement de l'Empire. Après que ces cérémonies étoient achevées, celui qui devoit succéder à l'Empire, prenoit une torche, & mettoit le feu à la machine. Les autres l'y mettoient aussi de tous côtés. Le feu prenoit aisément à ces aromates & à toutes ces matières combustibles. Alors, on faisoit sortir du haut du plus petit appartement, qui étoit comme le faîte de la machine, un aigle qui montoit en haut avec le feu, & qui portoit au ciel l'ame du Prince, à ce que l'on croyoit, & depuis ce tems-là, on lui rendoit le même culte qu'aux autres dieux.

Il y a quelques endroits dans le texte Grec d'Hérodien, qui paroissent corrompus. Ce qu'il dit de ceux qui laissoient des enfans pour leur succéder, qu'ils étoient mis au nombre des dieux, est vrai. Mais, il ne faut pas restraindre cette coûtume à ceux-là seulement, y ayant eu plusieurs Empereurs, qui ont mis leurs prédécesseurs au nombre des dieux, quoiqu'ils ne fussent, ni leurs peres, ni leurs parens.

Voici ce que dit Pline le jeune sur ces Apothéoses. » Tibère a » consacré au ciel Auguste, pour » l'élever à la dignité d'un dieu. » Néron a aussi consacré Claude, » mais pour se moquer de lui. » Tite consacra Vespasien, & » Domitien déïfia Tite; mais, le » premier le fit, pour paroître » fils, & le second, pour paroître frere d'un dieu. Pour vous » [ô Trajan] si vous avez déïfié » votre pere, vous n'avez pas eu » en vue d'inspirer la crainte au » peuple, ni de faire injure aux » dieux, ni de vous faire honneur » à vous-même; mais, vous l'a» vez fait, parce que vous le » croyez dieu. «

On voit souvent, sur les médailles, les consécrations, ou les Apothéoses des Empereurs. On y voit ces machines, ou catafalques à plusieurs étages, qui diminuent toujours en montant. On voit aussi, sur les médailles, des aigles qui s'envolent, & qui emportent l'ame des Empereurs, représentée par leur image même.

APOTHÉQUE, *Apotheca*, *Cella*, étoit, chez les Anciens, le lieu de la maison où l'on mettoit à part, & où l'on conservoit les provisions de vivres, & d'autres choses, destinées à différens usages. Ils avoient différentes Apothéques pour les diverses choses, qui ne pouvoient se conserver dans un même endroit. Ainsi, quand la suite du discours ne déterminoit pas la sorte d'Apothéque, dont ils vouloient parler, ils y ajoûtoient un mot, pour en fixer le sens. *Apotheca*, ou *cella vinaria*, la cave; *Apotheca*, ou *cella frumentaria*, le grenier; *Apotheca*, ou *cella olei*, l'endroit où l'on mettoit l'huile; *Apotheca*, ou *cella aromatum*, celui où l'on mettoit les parfums, &c.

APOTHÉTES, *Apothetæ*, (a) Ἀποθέται, nom que les Lacédémoniens donnoient à l'endroit, où, selon les réglemens de Lycurgue, l'on exposoit les enfans nouvellement nés, quand ils ne paroissoient pas avoir une constitution bien robuste.

APOTOME, terme de musique, composé du Grec ἀποτέμνω, *abscindo*, je retranche.

L'Apotome est la partie, qui reste d'un ton entier, quand on en ôte le demi-ton majeur. La proportion en nombre de l'Apotome est de 2048 à 2187. Les Grecs ont cru que le ton majeur ne pouvoit être divisé en deux parties égales; & ils ont appellé la première ἀποτομή, & l'autre λέμμα, suivant Pythagore & Pla-

(a) Plut. Tom. I. pag. 49.

ton. Les Anciens ont appellé Apotome le demi-ton imparfait. Quelques-uns divisent encore l'Apotome en majeur & en mineur.

APOTRE, *Apostolus*, (*a*) terme composé du verbe ἀποστέλλω, *mitto*, j'envoie. Ainsi, un Apôtre & un Envoyé, c'est la même chose. On trouve ce terme employé en ce sens dans les Auteurs profanes, aussi-bien que dans les Auteurs sacrés; mais, il est bien plus fréquent dans ces derniers.

I. Les Hébreux avoient leurs Apôtres, qui étoient envoyés par leur Patriarche, pour recueillir, chaque année, une certaine espèce de tributs, qu'on lui payoit, & qu'on appelloit *aurum coronarium*. On prétend que, dès avant J. C., ils avoient une autre sorte d'Apôtres, dont l'emploi étoit de recueillir le demi-sicle, que chacun des Israëlites devoit payer par tête au Tabernacle, ou au Temple du Seigneur. Les députés, qui avoient soin de faire payer ce demi-sicle avant la destruction du temple, pouvoient être appellés Apôtres. Mais, on ne remarque pas distinctement que ce nom leur ait été donné, comme il le fut à d'autres officiers des grands-Prêtres, & des chefs du peuple, qui étoient envoyés pour porter leurs ordres dans les Villes & dans les Provinces, dès qu'il s'agissoit des affaires de la religion.

Par exemple, S. Paul fut député aux synagogues de Damas, pour arrêter & mettre en prison ceux qui professoient la religion de J. C. Cet Apôtre fait allusion à cette coûtume, selon la remarque d'un Pere de l'Église, lorsqu'à la tête de son épître aux Galates, il dit qu'*il est Apôtre, non de la part des hommes, ni par l'autorité d'aucun homme, mais par J. C.* C'est comme s'il disoit qu'il n'est pas Apôtre à la manière de ceux qui se voyoient parmi les Juifs, & qui ne tenoient leur mission que des Princes des prêtres, ou des Principaux de la nation, mais qu'il étoit Apôtre de J. C. même.

II. Le nom d'Apôtre est spécialement consacré pour marquer les douze Disciples, que J. C. choisit entre ceux qui le suivoient. Il leur donna la principale autorité, les remplit de son esprit, les fit dépositaires de ses mystères, & les choisit du milieu de tous ceux qui étoient à sa suite, pour établir sur eux l'édifice de son Église. J. C. les envoya, après sa résurrection, dans tout le monde, pour y prêcher, & baptiser au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit, & leur donna le pouvoir de faire toutes sortes de miracles & de guérisons.

Les noms des douze Apôtres sont exprimés dans S. Matthieu, & dans S. Luc. Les voici: Simon, surnommé Pierre, & André, son frere; Jacques, fils de Zébédée, & Jean, son frere; Philippe & Barthélemi; Thomas & Matthieu

(*a*) Exod. c. 30. v. 13. Matth. c. 10. v. 1. *& seq.* c. 17. v. 23. Luc. c. 6. v. 13. *& seq.* Ad Thessal. Epist. II. c. 2. v. 15.

le publician ; Jacques, fils d'Alphée ; Jude ou Thadée ; Simon Chananéen, appellé le Zélé, & Judas Iſcariote. Ce dernier ayant trahi ſon maître, Mathias fut élu en ſa place par les Apôtres. Saint Paul fut appellé à l'Apoſtolat par J. C. même, après ſon Aſcenſion. On le nomme ſimplement l'*Apôtre*, ou l'*Apôtre des Gentils*, comme par excellence, à cauſe de la ſublimité de ſa doctrine.

S. Luc nous a décrit pluſieurs actions des SS. Apôtres dans ſon livre des Actes, & principalement la vie de S. Paul, qu'il accompagna dans ſes voyages ; mais, il n'en parle que juſqu'au tems qu'il ſortit de ſa première priſon de Rome. Les Hiſtoriens eccléſiaſtiques nous apprennent que les Apôtres ſe ſéparérent, neuf ans après la paſſion de J. C., pour aller en divers païs annoncer l'Évangile. S. Paul même dit que le ſon de l'Évangile, annoncé par les Apôtres, étoit déjà répandu par toute la terre, & que leur parole avoit été ouie juſqu'au bout du monde ; & il aſſure que l'Évangile étoit prêché à toute créature, qui étoit ſous le ciel. S. Pierre, Saint Paul, S. Jacques, S. Jean, S. Matthieu, & Saint Jude ont écrit. Les autres n'ont enſeigné que de vive voix. Nous avons deux Épîtres de S. Pierre, quatorze de S. Paul, une de S. Jacques, trois de S. Jean, avec ſon Evangile & ſon Apocalypſe, l'Évangile de S. Matthieu, & une Épître de Saint Jude.

Leurs traditions ont été conſervées dans l'égliſe Catholique, comme S. Paul l'ordonna à ſon égard aux Theſſaloniciens par ces paroles : *Gardez les traditions que vous avez appriſes, ſoit par mes diſcours, ſoit par ma lettre.* Tous les Apôtres ont fini leur vie par le martyre, excepté S. Jean l'Évangéliſte, que quelques-uns ont cru, ſans fondement, être encore vivant, pour paroître avec Énoch & Élie, pendant le regne de l'Antéchriſt.

De la diviſion des Apôtres par toute la terre, pour prêcher l'Évangile.

L'an de J. C. 44, les Apôtres partagérent entr'eux les Provinces de la terre, pour y établir la religion Chrétienne. S. Pierre choiſit l'occident & vint à Rome, qui devoit être la capitale du monde Chrétien, comme elle l'étoit alors du monde Idolâtre. S. André porta l'Évangile dans l'Achaïe en Gréce, dans l'Épire, la Thrace, la Scythie, l'Égypte, & l'Éthiopie. Pour la fondation des égliſes de Byzance & de Nicée en Bithynie, elle eſt conteſtée ; & le pape Agapet ſoûtint, dans ſes lettres lues au cinquième Concile, que S. Pierre avoit le premier annoncé la foi dans ces deux Villes. Les Eſpagnols ſe vantent d'avoir eu S. Jacques *le majeur* pour Apôtre ; mais, les ſçavans nient abſolument ce prétendu voyage. On dit que l'Eſpagne poſſéde une partie de ſon corps, & que l'autre eſt dans l'Égliſe de Saint Saturnin de Toulouſe.

S. Jacques *le mineur* ne ſortit point de Jéruſalem, dont il étoit

Évêque. S. Jude ou Thadée prêcha dans la Syrie, l'Arabie & la Mésopotamie. S. Simon annonça aussi l'Évangile dans la Mésopotamie & dans la Syrie. S. Thomas porta le Christianisme dans la Perse, dans les Indes & en Éthiopie. S. Barthélemi travailla dans l'Arménie majeure, dans la Lycaonie, dans l'Albanie & dans l'Inde, en de-çà du Gange. Saint Jean alla dans l'Asie mineure & dans les Provinces orientales. L'Épître synodale du concile d'Éphèse au clergé de Constantinople, nous apprend qu'il a demeuré à Éphèse avec la Sainte Vierge; mais, les Anciens ne font point mention de ce séjour. Saint Paul prêcha trois ans à Éphèse, & il peut être nommé le fondateur de cette Église; ensorte que, S. Jean ne l'auroit gouvernée que dans sa vieillesse. Les Évêques de cette ville se disoient les successeurs & les disciples de cet Apôtre. Ce même Apôtre annonça l'Évangile aux Parthes; & les relations nouvelles disent que, parmi les peuples d'Orient, il y a une ancienne tradition, que S. Jean y a prêché la foi de J. C. S. Philippe convertit quelques provinces de Scythie, & travailla ensuite dans la haute Asie. S. Matthieu porta l'Évangile dans l'Éthiopie. Saint Mathias prêcha dans la Judée & dans une partie de l'Éthiopie.

Entre toutes ces missions apostoliques, il n'est point parlé de l'Amérique, qui est le nouveau monde. Il y a apparence que, si les Apôtres, ou leurs disciples, y avoient annoncé l'Évangile, les Auteurs en auroient dit quelque chose. Les Historiens, qui ont écrit de la découverte de ce païs par les Espagnols, assurent que ces peuples n'y trouvérent aucun vestige de la religion Chrétienne; au lieu que les Portugais en avoient trouvé dans les Indes orientales.

APOTROPÉENS, *Averrunci*, *malorum depulsores*, ceux qui détournoient quelque chose de mauvais. Ce mot est Grec, & vient de ἀποτρέπω, *averto*, je détourne, composé de ἀπό, & τρέπω, *verto*, je tourne. C'est une épithéte que les Anciens donnoient aux dieux, qui, selon leur idée, détournoient d'eux les maux, qui les menaçoient. On les appelloit aussi ἀλεξίκακοι. Les Romains leur avoient donné le nom d'*Averrucni*.

APPARAT, terme de littérature. Il se dit de quelques livres disposés en forme de Dictionnaires, ou de Catalogues, qui soulagent beaucoup dans les études. L'Apparat sur Cicéron est une espèce de concordance, ou de recueil de phrases Cicéroniennes.

APPARATORIUM, *Apparatorium*. (a) Reinès a cru que ce que plusieurs inscriptions appellent *Apparatorium*, ou le lieu des préparatifs, étoit la même chose que l'*Ustrinum*; mais, M. Fabreti a fait voir qu'il y a bien plus d'apparence qu'*Apparatorium* étoit le lieu, où l'on préparoit le festin

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 30.

des funérailles, & où l'on gardoit l'eau lustrale. *Voyez* Appariteurs.

APPARITEURS, *Apparitores*, (a) espèce de gardes que les tribuns Romains avoient anciennement autour d'eux, comme le Commandant de l'armée. Mais, cette marque d'honneur leur fut ôtée dans la suite.

Les Appariteurs, chez les Romains, étoient, ce que sont en France, les sergens & les huissiers, ou plutôt c'étoit un mot générique, qui signifioit, ainsi que Servius nous l'apprend sur un endroit de l'Énéïde, les ministres des Juges, qui étoient toujours auprès d'eux, prêts à recevoir & à exécuter leurs ordres; & c'est de-là, ajoûte-t-il, que leur nom leur étoit venu; c'est-à-dire, d'*apparere*, être présent, être en faction, suivant ces mots de Virgile:

Hæ Jovis ad solium, sævique in limine Regis
Apparent, acuuntque metum mortalibus ægris.

On comprenoit, sous le nom d'Appariteurs, ceux qu'on nommoit *Scribæ*, *Accensi*, *Interpretes*, *Præcones*, *Viatores*, *Lictores*, *Servi publici*, & même les bourreaux, *Carnifices*. On les prenoit des affranchis des magistrats & de leurs enfans. L'on faisoit un si grand mépris de leur condition, que, pour marque d'ignominie, le Sénat ordonna qu'une certaine Ville, dont les habitans s'étoient révoltés, seroit obligée de fournir des Appariteurs aux magistrats.

Il y avoit des Appariteurs de cohortes, qu'on nommoit *cohortales*, ou *conditionales*, parce qu'ils étoient attachés à une cohorte, & à cette condition. Il y avoit encore des Appariteurs Prétoriens, qui suivoient les préteurs, ou gouverneurs de Provinces, & qui, tous les ans, le jour de la naissance de leur maître, changeoient & étoient pourvus de quelque office plus considérable. Les Pontifes avoient aussi leurs Appariteurs, comme on le voit dans la voie Appia sur le fragment du marbre qui porte.

APPARITORI PONTIFICUM PARMULARIO.

Il y en a qui prétendent que le lieu, où les Appariteurs s'assembloient, s'appelloit *Apparitorium*. Ce sentiment me paroît assez vraisemblable.

APPARITION, *Visio*, *Visum*, spectre, fantôme, vision ou vraie, ou fausse, image qui se présente à notre esprit, ou à notre imagination, ou à nos yeux, de quelque substance incorporelle, revêtue d'un corps emprunté. L'Écriture nous apprend qu'il y a eu plusieurs vraies Apparitions des Anges à Jacob, au pere de Samson, à la Sainte Vierge, à Saint Joseph, & à d'autres.

APPARITIONS des dieux. *Voyez* Théopsie, & Dieux.

(a) Virg. Æneid. L. XII. v. 849, 850.

APPARITIONS des morts. *Voyez* Morts.

APPARTEMENS [Les] des Hypogées. *Voyez* Hypogées.

APPEL, *Apellatio*, (*a*) acte judiciaire, par lequel une cause, jugée par un tribunal inférieur, est portée à un supérieur ; ou le recours à un Juge supérieur pour reparer les griefs, qui résultent d'une sentence, qu'un Juge inférieur a prononcée.

A Rome, la crainte qu'on eut que les Consuls, qui avoient succédé aux Rois, ne s'attribuassent une trop grande puissance, fut cause de la Loi, qui permettoit d'appeller de leur jugement, & qui leur défendoit de condamner un Citoyen, sans le consentement du peuple : *Neve possint in caput civis Romani animadvertere injussu populi.* Voici les termes de la Loi, portée par Valérius Publicola, selon Denys d'Halicarnasse : » Si un magistrat Romain » condamne un Citoyen à la » mort, ou à être battu de ver- » ges, ou à payer une amende » pécuniaire; ce particulier pour- » ra en appeller au jugement du » peuple, & tant que l'Appel » subsistera, le Magistrat n'aura » aucun pouvoir sur lui, jusqu'à » ce que le peuple ait prononcé.« Valére Maxime, qui rapporte aussi cette Loi, remarque qu'elle contribua autant à diminuer le pouvoir des Consuls, qu'à augmenter la liberté des Citoyens.

Toutefois, Valérius Publicola ne fit que renouveller cette Loi; car, l'exemple du fameux Horace, condamné par Tullus Hostilius, selon quelques-uns, & par les Duumvirs, selon d'autres, est une preuve que, sous les Rois mêmes, les Citoyens pouvoient en appeller au peuple. Quelque puissance, en effet, qu'on veuille attribuer aux Rois, il est certain qu'ils n'étoient, à proprement parler, que les premiers Magistrats de la République. Obligés de se conformer aux Loix dans l'exercice de leur pouvoir, ils devoient consulter le Sénat, pour avoir son avis, & en conséquence du Sénatusconsulte, proposer la décision au peuple. C'est pour s'être mis au-dessus des Loix, que Tarquin le Superbe fut regardé comme le tyran de sa patrie. Ainsi, il est certain qu'il a été permis dans tous les tems à Rome, lorsqu'il s'agissoit d'ôter la vie, ou les biens, à un Citoyen, d'appeller au peuple, convoqué par Curies, avant Servius Tullius, & par Centuries, depuis ce Prince.

L'exemple de Coriolan, condamné par les Comices des Tribus, ne fait rien contre ce que l'on avance; car, il est manifeste que ce fut une vexation, que les Tribuns exercérent contre les Patriciens, qui s'opposérent, tant qu'ils purent, à cette nouveauté, & demandérent que l'affaire fût jugée par une assemblée des Centuries, selon l'ancienne coûtume. Cicéron, qui avoit éprouvé lui-même cette vexation, dans l'affaire que lui suscita le tribun Clo-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 60. *& suiv.*

ctius, se plaint amèrement du jugement de ce tribunal incompétent, qui l'avoit exilé, & avoit fait démolir sa maison; au lieu qu'il n'en auroit pas été de même, si le peuple Romain avoit donné son suffrage dans une assemblée des Centuries, où tout se feroit passé dans l'ordre, où les plus vils Citoyens n'auroient pas eu autant de part, que les plus honnêtes gens. Ce n'est donc pas sans raison qu'il loue la sagesse des Décemvirs, d'avoir rappellé dans leur Code une ordonnance si salutaire aux citoyens Romains, & qui est une preuve de l'estime que l'on én faisoit, puisque l'on ne pouvoit rien faire contre leur vie, leur liberté & leurs biens, si ce n'étoit de l'approbation de tout le peuple, convoqué avec autant de solemnité, que s'il se fût agi du salut de la République, ou de l'élection de ses premiers Magistrats.

APPELLATIF, *Appellativus*, (a) terme de Grammaire, qui est dérivé du verbe Latin *appellare*, appeller, nommer.

Le nom Appellatif est un nom, qui exprime une idée générale & commune; c'est-à-dire, une idée qui peut convenir à plusieurs choses semblables, comme le nom d'*ange*, le nom d'*homme*, le nom de *chien*, le nom d'*arbre*, &c. Ces noms conviennent en général à tous les anges, à tous les hommes, à tous les chiens, à tous les arbres.

Il faut observer qu'il y a deux sortes de noms Appellatifs; les uns qui conviennent à tous les individus, ou êtres particuliers de différentes espèces. Par exemple, le nom d'*arbre* convient à tous les noyers, à tous les orangers, à tous les oliviers, à tous les chênes; & on dit alors que ces sortes de noms Appellatifs sont des noms de genre.

Les autres noms Appellatifs ne conviennent qu'aux individus d'une espèce, comme *noyer*, *olivier*, *chêne*, *oranger*.

Animal est un nom de genre, parce qu'il convient à tous les individus de différentes espèces; car, on peut dire: *ce chien est un animal bien caressant; cet éléphant est un gros animal*. Dans ces cas, *chien*, *eléphant*, sont des noms d'espèce.

On voit par-là, que les noms de genre peuvent devenir noms d'espèce; & cela a lieu, lorsqu'on renferme les noms de genre sous des noms plus étendus. Par exemple, quand on dit que l'*arbre* est un être.

De même, les noms d'espèce peuvent devenir noms de genre, s'ils peuvent se dire de diverses sortes d'individus, subordonnés à ces noms. Ainsi, *chien* sera un nom d'espèce, par rapport à animal; mais, il deviendra un nom de genre, relativement aux différentes espèces de chiens; car, il y a des dogues, des limiers, des mâtins, &c.

APPELLER, (b) est un ter-

(a) Rest. Gram. pag. 39.

(b) Genes. c. 21. v. 12. c. 48. v. 16. Numer. c. 16. v. 2. Psal. 49. v. 1. Psal. 146. v. 4. Isaï. c. 4. v. 1. c. 9. v. 6. Jerem. c. 25. v. 29. Baruc. c. 3. v. 25. Amos. c. 5. v. 8. Agg. c. 1. v. 11. Matth. c. 20. v. 16. Luc. c. 1. v. 32. Ad Rom. Epist. c. 1. v. 1. Ad Ephes. Epist. c. 4. v. 1.

me, qui se prend en différens sens dans l'Écriture.

1.° Il est employé quelquefois pour *être*. Isaïe, parlant du Sauveur, dit : *il se nommera Admirable, Dieu fort*, &c; c'est-à-dire, qu'il sera admirable, Dieu fort, &c. Et dans S. Luc : *il sera nommé le Fils du Très-Haut*; c'est-à-dire, qu'il sera véritablement le Fils du Très-Haut.

2.° Être Appellé par son nom dans les assemblées, étoit une marque particulière de distinction. On y Appelloit le peuple par un cri général; mais, on appelloit nommément les chefs des Tribus, les premiers du peuple. Dieu Appelle nommément Bézeliel; il le désigne pour travailler au Tabernacle. Il Appelle nommément Abraham; il le destine à son service. Dieu Appelle nommément Cyrus.

3.° Appeller se dit dans le sens de la vocation à un emploi, à la religion Chrétienne. S. Paul dit qu'il a été Appellé à l'Apostolat. Au rapport de J. C., il y a beaucoup d'Appellés, mais peu d'Élus. Que chacun demeure dans la vocation où il est Appellé.

4.° Appeller une chose par son nom, lui donner un nom, lui imposer le nom, est un exercice d'autorité. Le pere impose le nom à son fils; le maître à son serviteur. Dieu donne le nom aux étoiles, & les Appelle par leur nom.

5.° Appeller le nom de quelqu'un sur soi, ou sur un autre. Que votre nom soit Appellé sur nous; qu'on nous donne seulement la qualité de vos épouses. Votre nom, Seigneur, est invoqué ou Appellé sur nous; on nous connoît sous le nom de Peuple de Dieu. Que le nom de Jacob soit Appellé sur les deux enfans, ils passeront pour fils de Jacob. Les riches, dit le Psalmiste, ont Appellé leurs noms sur leurs terres, ils les ont nommées par leurs noms. Dans la Génèse, *in Isaac vocabitur tibi semen*; les enfans d'Isaac passeront pour votre vraie postérité.

6.° Appeller marque quelquefois autorité, comme un maître qui Appelle ses serviteurs. Dieu Appelle la faim sur la terre. Le Seigneur Appelle la terre pour la juger. Dans Aggée, il Appelle la sécheresse & la stérilité dans le païs. Dans Amos, il Appelle les eaux de la mer, & les répand sur la terre. Dans Jérémie, il Appelle le glaive, ou la guerre dans le païs. Dans Baruch, il Appelle les étoiles, & elles disent : *Nous voici.*

7.° Enfin, Appeller, pris dans le sens d'une invitation à un festin, se trouve souvent dans l'Écriture. *Et vocati*, les Appellés, marquent quelquefois les conviés.

APPENDICE, *Appendix*, terme de littérature. Il se dit des annotations, ou traités, qu'on met à la fin de quelques ouvrages, qui en contiennent quelques explications, ou quelques suites, ou dépendances.

APPHAIM, *Apphaïm*, (a)

(a) Paral. L. I, c. 2. v. 30, 31.

Α'πφαίν, fils de Nadab, & frere de Saled, qui mourut, sans laisser d'enfans. Apphaïm eut un fils, nommé Jési, qui fut pere de Sésan.

APPHUS, *Apphus*, Α'πφοῦς, (*a*) surnom qui fut donné à Jonathas Maccabée. Ce surnom peut signifier celui qui tombe en défaillance, ou celui qui abonde, ou celui qui dissipe, suivant la diverse manière dont on l'écrit. *V.* Jonathas.

APPIA [la Voie], *Via Appia*, (*b*) nom d'un grand chemin d'Italie, qui étoit très-fréquenté, & l'un des trois plus célebres qu'il y eût dans ce païs. Il alloit de Rome à Brundusium, aux extrêmités de la Calabre sur le bord de la mer Adriatique. Ce chemin, qui devoit son origine au censeur Appius Claudius, fut appellé de son nom la Voie Appia, ou Appienne. Il la conduisit depuis la porte de Rome, nommée Capéne, jusqu'à la ville de Capoue; le domaine des Romains ne s'étendoit pas alors plus loin. Elle fut ensuite continuée, soit par Jules César, soit par Auguste, jusqu'à la ville de Brundusium. Sa longueur, dans toute cette étendue, étoit d'environ trois cens cinquante milles; c'est-à-dire, de cent quinze de nos lieues. C'étoit la plus ancienne & la plus belle de toutes les voies Romaines. Aussi, en étoit-elle appellée la Reine.

qua limite noto
Appia longarum teritur Regina
viarum.

De Rome à Terracine, c'étoit presque une ligne droite. Là, ce grand chemin commençoit à cotoyer la mer jusqu'à Sinuessa, passant par Formies & Minturnes, deux villes maritimes. Puis, il s'inclinoit au nord vers Casilinum, passoit par Capoue, Calatia, Caudium, Bénévent, jusqu'à Vénusie. Il conduisoit de-là à Héraclée, en tournant vers le midi jusqu'à la mer, d'Héraclée à Tarente, & de Tarente à Uria, & enfin à Brundusium.

La Voie Appia recevoit la voie Latina à Cassinum, ville distante de Capoue de dix-neuf stades. Ce doit être la même que celle qui est nommée ci-dessus Casilinum. La ressemblance de leur nom & leur position confirment la conjecture. Comme il étoit défendu d'enterrer aucun mort dans l'enceinte de Rome, la Voie Appia fut souvent choisie, pour être la sépulture des anciens Romains.

APPIA [l'Eau]. (*c*) On donnoit ce nom à Rome à l'eau d'un aquéduc, qui passoit par la porte Capéne, où commençoit la Voie Appia. C'est apparemment la raison pourquoi on donnoit à cette eau le nom d'Appia. Elle couloit sous le temple de Vénus *Genitrix*, qui étoit dans le huitième quartier de la Ville.

APPIA [la Tribu], *Tribus Appia*. *Voyez* Tribu, *ou* Tribus.

(*a*) Maccab. L. I. c. 2. v. 5.

(*b*) Strab. pag. 233, 236, 237, 283. Tit. Liv. L. XXVI. c. 8. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 36. *de l'Avant-Propos*. Cart. de l'Ital. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XXI. p. 403.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 357.

APPIADES, *Appiadæ*, (*a*) déesses des Romains. Ovide en fait mention dans son art d'aimer, & dans le reméde contre l'amour. La plûpart des Sçavans nomment, parmi ces déesses, Vénus, Pallas, la Paix, la Concorde & Vesta; mais, Cicéron les distingue nettement, du moins de Pallas, lorsqu'il dit: *Non solùm Pallada, sed etiam Appiadas nominabo.* » Je » nommerai non seulement, Pal» las, mais aussi les Appiades. « Quoiqu'il en soit, ces Déesses avoient un temple à Rome, & elles étoient représentées à cheval, comme des Amazones. *Voyez* Appias.

APPIAS, *Appias*, (*b*) nom que Cicéron donne à Pallas dans une de ses lettres. Ceci ne paroît pas trop s'accorder avec ce qui est dit dans l'article précédent, où Ciceron semble distinguer Pallas des déesses appellées Appiades. Tel est du moins le sentiment que j'ai suivi dans cet article; c'est-à-dire, celui de M. l'abbé Banier.

APPIE, *Appia*, (*c*) dame Chrétienne de la célebre famille d'Appius, étoit de la ville de Colosses. Elle fut mariée à Philémon. Ils furent convertis, l'un & l'autre, par S. Paul, qui écrivit depuis une lettre à Philémon; dans laquelle il fit l'honneur à Appie de l'appeller sa très-chere sœur. Onésime, qui étoit esclave de Philémon, & en faveur duquel l'Apôtre écrivoit, en fut le porteur. Cette vertueuse dame ayant sçu que son mari avoit été élu évêque de Gaza, fit vœu de chasteté, & l'assista très-utilement à défricher cette nouvelle vigne, qu'elle arrosa de son sang. Ce fut lorsque les Chrétiens, s'étant assemblés dans un Oratoire, qui étoit en la maison de Philémon, pour faire leurs prieres & participer aux divins mystères, furent surpris par les Payens, le 22 Novembre, jour auquel ces infideles célébroient, avec beaucoup de solemnité la fête de la déesse Diane. On les conduisit devant le tribunal du président Artocles, qui fit tout ce qu'il put pour persuader à Appie de renoncer à la superstition des Chrétiens. Tel est le nom qu'il donnoit à la religion Catholique.

La beauté & la jeunesse de notre Sainte sembloient toucher son ame d'une fausse compassion, qui se changea bientôt en fureur, parce qu'Artocles lui ayant commandé de sacrifier à Diane, elle refusa constamment de le faire; ce qui le mit si fort en colère, qu'il prononça contre elle la sentence de mort, si, après avoir été fouettée de verges, elle n'abjuroit son erreur. Elle fut dépouillée toute nue avec son mari; & l'on déchargea tant de coups sur leurs personnes, qu'on les mit tout en sang & en morceaux. Ce Juge inéxorable voyant que tous ces tourmens ne faisoient qu'augmenter leur zéle & leur amour pour J. C., les condamna à être enterrés jusqu'à la moitié du corps, & accablés de

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 337, 338.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. III. Epist. 1.

(*c*) Ad Philem. Epist. cap. unic. v. 2.

pierres en cette posture. C'est ce qui arriva vers l'an 60 de J. C., sous la persécution de Néron.

APPIEN, *Appianus*, Ἀππίανος, (*a*) historien Grec, natif d'Alexandrie. Il étoit d'une des meilleures maisons de cette Ville, & vivoit du tems de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin. Il plaida quelque-tems à Rome ; puis il eut l'intendance du domaine des Empereurs.

Appien écrivit l'histoire Romaine, non tout de suite, comme Tite-Live, mais faisant un ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, où il mettoit, selon l'ordre du tems, tout ce qui regardoit la même nation. Ainsi, son dessein étoit de faire une histoire exacte des Romains, & de toutes les provinces de leur Empire, jusqu'à Auguste ; & il alloit aussi quelquefois jusqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre livres ; & il n'avoit pas néanmoins encore vu tous ceux, dont Appien parle dans sa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal, des fragmens de celles d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles, au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de plusieurs autres, que M. Valois a tirés des recueils de Constantin Porphyrogénete avec des extraits semblables de Polybe, & de divers autres Historiens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrêmement la vérité de l'Histoire, & qu'il apprend, autant qu'aucun autre, l'art de la guerre ; que son style est simple & sans superfluité, mais vif & animé. Dans ses harangues, il donne d'excellens modèles de la manière dont il faut s'y prendre, soit pour donner du courage à des soldats abattus, soit pour les adoucir, quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Polybe, & copie souvent Plutarque.

On trouve plusieurs éclaircissemens sur divers endroits d'Appien, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, qu'on peut consulter.

APPIUS [le Marché d'], *Forum Appii.* Il ne faut pas entendre seulement, par le marché d'Appius, une place de Rome, mais plutôt un petit bourg, distant de cette Ville d'environ trois milles. On croit que c'est aujourd'hui le petit bourg de saint-Donate.

APPIUS, *Appius*, Ἄππιος, (*b*) gouverneur de Sardaigne, du tems de Jules César. Ce fut l'un de ceux, qui se rendirent auprès de ce grand capitaine à Luques.

APPIUS APPIANUS, *Appius Appianus*, (*c*) fut exclu du Sénat, vers l'an de Rome 770. C'étoit en punition de ses débauches, dans lesquelles il avoit dissipé ses biens.

Le nom d'Appius a été com-

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 261. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 368. *Voyez les Tom.* I, IV, V, VI, VII *&* IX. des Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 718.

(*c*) Tacit. Annal. L. II. c. 48.

mun à plusieurs personnages célèbres. *Voyez* Claudius, Clausus, Herdonius, Silanus.

(*a*) Salluste, dans le premier de ses deux discours à César, parle d'un poëte du nom d'Appius. Ce Poëte, selon notre Auteur, avoit avancé cette maxime dans ses poësies, *que chacun est l'ouvrier & l'artisan de sa fortune;* & Salluste en fait l'application à César. C'est même par-là qu'il débute.

APPLAUDISSEMENS, (*b*) *Plausus, Applausus.* Chez les Romains, les Applaudissemens accompagnoient les acclamations. Il y en avoit de trois sortes. La première, qu'on appelloit *bombi*, parce qu'elle imitoit le bourdonnement des abeilles. La seconde étoit appellée *imbrices*, parce qu'elle rendoit un son semblable au bruit, que fait la pluie, en tombant sur des tuiles. La troisième se nommoit *testæ*, parce qu'elle imitoit le son des coquilles ou castagnettes. Tous ces Applaudissemens se donnoient en cadence. Mais, elle étoit quelquefois troublée par les gens de la campagne, qui venoient aux spectacles, & qui étoient mal instruits.

Il y avoit plusieurs autres manières d'Applaudir, comme de se lever, de porter les deux mains à la bouche, & de les avancer vers ceux, à qui on vouloit faire honneur; ce qu'on appelloit *adorare*, ou *basia jactare;* de lever les deux mains jointes, en croisant les pouces, & enfin de faire voltiger un pan de sa toge. Mais, comme cela étoit embarrassant, l'empereur Aurélien, s'avisa de faire distribuer au peuple des bandes d'étoffe pour servir à cet usage.

APPOSITION, (*c*) terme de Grammaire. C'est une figure de construction, qu'on appelle en Latin *epexegesis*, du Grec ἐπεξήγησις, composé de ἐπὶ, préposition qui a divers usages, & qui vient de ἕπω, *sequor*, je suis, & de ἐξήγησις, *enarratio*, narration, exposition.

L'Apposition consiste à mettre deux ou plusieurs substantifs de suite au même cas, sans conjonction. Par exemple, *Flandre, théatre sanglant, où se passent tant de scènes tragiques, triste & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées, qui te dévorent.*

Cette définition de l'Apposition n'est pas assez exacte; car, dans ce cas, quand on dit, *la foi, l'espérance, la charité, sont trois vertus théologales*, ces trois noms substantifs, *la foi, l'espérance, la charité*, mis de suite, sans conjonction, formeroient une Apposition; ce qui est faux.

Il vaut donc mieux dire que l'Apposition consiste à mettre ensemble, sans conjonction, deux noms, dont l'un est un nom propre, & l'autre un nom appellatif; ensorte que ce dernier est pris adjectivement, & est le qualificatif de l'autre, comme on le voit dans l'exemple cité, & dans cet autre, tiré du Latin, *urbs Roma.* C'est

(*a*) Ad Cæs. Sallust. Orat. 1. c. 1.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 116, 117.
(*c*) Méth. de Port-Royal. p. 484, 485.

comme s'il y avoit, *Roma quæ est urbs.*

Remarquez qu'*urbs Roma*, qui fait une Appofition en Latin, ne fçauroit en faire une en François; car, on doit traduire la ville de Rome.

On demande s'il faut dire par Appofition : *Antiochiæ natus fum urbis celebris*, ou *Antiochiæ natus fum urbe celebri.* Mais, le premier feroit un folécifme, dit Voffius; au lieu que le fecond fe peut dire, & l'on peut varier cette phrafe en trois manières différentes.

La première, en mettant la prépofition avec le nom appellatif, & le nom propre au génitif; comme *Albæ conftiterunt in urbe opportuna.* Cic. *in oppido Antiochiæ.* Cic. *in Amftelodami celebri emporio.* Voff.

La feconde, en faifant gouverner le nom propre & le nom appellatif en même cas, par la prépofition, *in Amftelodamo celebri emporio.* Voff. *Neapoli in celeberrimo oppidò.* Cic.

La troifième, en fous-entendant la prépofition, *Antiochiæ loco nobili.* Cic. *Amftelodami celebri emporio.* Voff.

Si l'on veut fçavoir pourquoi l'Appofition n'a pas ici lieu au génitif, comme feroit, *Amftelodami celebris emporii*, c'eft parce que le génitif n'étant jamais gouverné que par un autre nom fubftantif, quand on dit : *eft Romæ*, *vivit Amftelodami*, on fous-entend *in urbe*, *in emporio*, ou *in oppido.* Mais, fi vous mettez, *urbis*, ou *emporii*, ou *oppidi*, au génitif, vous n'avez, ce femble, plus rien à fous-entendre qui le puiffe gouverner. C'eft, pour la même raifon, qu'avec un adjectif on ne met jamais le nom propre au génitif : *eft magnæ Romæ*, mais, au contraire à l'ablatif, *in magna Roma*, fous entendu *urbe*, dans la grande ville de Rome; parce que comme une chofe n'eft appellée grande ou petite qu'en comparaifon d'une autre, on ne peut pas rapporter *grande* à *Rome*, mais feulement au nom de *Ville*, puifqu'autrement il fembleroit qu'on voulût marquer deux Romes, dont l'une feroit grande, l'autre petite.

Or que ce génitif foit gouverné par un nom fous-entendu, & que cette conftruction foit légitime, Scaliger le prouve, parce que fi l'on peut bien dire, *oppidum Tarentinum*, on peut bien dire auffi, *oppidum Tarenti*, le poffeffif n'ayant jamais que la même force du génitif, dont il eft pris, d'où vient qu'en François même nous le tournons ordinairement par le génitif, *domus paterna*, la maifon de fon pere.

APPULA, *Appula*, (*a*) nom d'une femme, dont parle Juvénal dans fa fixième fatyre.

APPULEIA [la Loi], (*b*) *Lex Appuleia.* Cette Loi prit le nom de L. Appuleius Saturninus, qui la porta, étant Tribun du peuple, fous le confulat de M. Aquileius, & de C. Marius. Elle avoit pour objet les crimes de lèze-majefté.

(*a*) Juven. Satyr. 6. v. 64.

(*b*) Rofin. de Antiq. Rom. p. 858.

APPULEIUS, *Appuleius*, autrement *Apuleius.* *Voyez* Apuleius.

APPULUS, *Appulus.* (a) Ce mot, qui se trouve dans l'épître d'Ovide à Livie, a fort occupé les Commentateurs de notre poëte. On ne sçait si c'est un nom de lieu, ou de fleuve. Il est pourtant assez vraisemblable que c'est un nom de fleuve.

APRE, *ou* RUDE, terme de grammaire Grecque. C'est l'un des deux signes, qu'on appelle esprits. L'un est nommé esprit doux, & se marque sur une lettre, comme une virgule, par exemple, ἐγὼ, *ego*, moi ou je.

L'autre est appellé esprit Apre, ou Rude; & il se marque comme un petit *c*. Ainsi, on écrit ἅμα, *simul*, ensemble. L'usage de l'esprit Apre ou Rude est d'indiquer qu'il faut prononcer avec une forte aspiration la lettre sur laquelle il est placé.

Le υ prend toujours l'esprit Apre, ou Rude, comme ὕδωρ, *aqua*, de l'eau.

Remarquez que l'esprit doux & l'esprit Apre, ou Rude ne se placent que sur des lettres, qui commencent un mot.

APRÈS, préposition Françoise, qui répond au *post* des Latins. Elle marque postériorité de tems, de lieu, d'ordre, & gouverne l'accusatif. *Il marche après le Roi.*

Après les fureurs de la guerre,
Goûtons les douceurs de la paix.

Après est quelquefois adverbe. *Partez, nous irons après;* c'est-à-dire, ensuite.

Après, dans certains cas, devient une préposition inséparable, qui entre dans la composition de quelques mots, tels que ceux-ci, *Après-demain*, *Après-dîné*, *l'Après-dînée*, *Après-midi*, *Après-soupé*, *l'Après-soupée.*

C'est sous cette vue de préposition inséparable, qui forme un sens avec un autre mot, que l'on doit regarder Après dans ces façons de parler : *ce portrait est fait d'Après nature; ce portrait est fait d'Après Raphaël;* c'est-à-dire, que Raphaël avoit fait l'original auparavant.

Après, joint à *que*, forme une conjonction de tems. *Après que Salomon eut bâti un temple à Dieu, il se bâtit un palais pour lui. Après que vous aurez soupé, vous irez vous coucher.*

Au reste, Après n'a pas toujours besoin d'être joint à *que*, pour faire une conjonction. *J'irai me promener, Après avoir travaillé*: Après, dans cette phrase, est une conjonction, quoi qu'il soit tout seul; c'est comme si je disois, *j'irai me promener, Après que j'aurai travaillé.* Observez qu'Après, lorsqu'il forme seul une conjonction, veut le verbe à l'infinitif.

APRIÈS, *Apries*, Ἀπρίης, roi d'Égypte. *Voyez* Ophra.

APRONIA, *Apronia*, (b) femme de Plautius Sylvanus, qui la précipita par la fenêtre. *Voyez* Plautius.

(a) Ovid. Consol. ad Liv.

(b) Tacit. Annal. L. IV. c. 22.

APRONIANUS, *Apronianus*, Απρωνίανος, (a) est un nom commun à plusieurs personnes. 1.° C. Vipsanius Apronianus, qui fut consul sous Néron, l'année même que cet Empereur fit tuer sa mere Agrippine, l'an de J. C. 59. Cet Apronianus étoit proconsul d'Afrique en 69.

2.° Un autre Apronianus, pere de l'Historien Dion Cassius, &c. Cet Apronianus fut un consul de ceux qu'on appelloit *Consules suffecti*, dont les noms ne se trouvent pas dans les Fastes, gouverneur de la Dalmatie, & enfin proconsul de Cilicie, vers l'an de J. C. 114, sous l'empire de Trajan.

3.° Un autre Apronianus, qui étoit consul, sous Trajan en 117.

4.° Un autre Apronianus, C. Ventidius Apronianus, consul, sous Adrien en 123.

5.° Un autre Cassius Apronianus, consul, sous Commode en 191. Peut-être est-ce celui qui fut proconsul de Cilicie en 183.

6.° Lucius Turcius Secundus Asturius Apronianus, fils de Lucius Turcius Apronianus, étoit préfet de Rome, l'an de J. C. 339. Il exerça cette dignité sous l'empire de Julien. Son gouvernement fut très-heureux pour le peuple, qui vécut dans l'abondance ; mais, il fut aussi très-rigoureux pour les enchanteurs, qui furent poursuivis & exterminés sans pitié.

APRONIUS [C.], *C. Apronius*, (b) fut créé Tribun du peuple, l'an de Rome 305. Ce fut après qu'on eut appaisé le peuple, qui s'étoit alors soulevé. Il y en eut plusieurs autres de créés en même-tems. La plûpart, selon Tite-Live, ne le furent que dans l'espérance qu'ils se rendroient dignes de cet honneur, qu'ils n'avoient pas encore mérité. C. Apronius étoit de ce nombre. Cette élection se fit sur le mont Aventin.

APRONIUS, *Apronius*. (c) Cicéron, dans un de ses discours contre Verrès, trace un portrait peu avantageux de cet Apronius.

APRONIUS [LUCIUS], *L. Apronius*. *Voyez* Lucius.

APRONIUS CÆSIANUS, *Apronius Cæsianus*. *Voyez* Cæsianus.

APSÉE, (d) fut auteur de la révolte des Palmyréniens, qui, sous l'empire d'Aurélien, élurent pour Auguste, au refus de Marcellin gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou Antioque, selon d'autres, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint droit à Palmyre, prit cette misérable ville, la rasa, & y fit tout passer au fil de l'épée, hors le prétendu Empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, vers l'an de J. C. 273.

APSEUDE, *Apseudes*, Αψευδής, l'une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

(a) Dio. Cass. pag. 788. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 255. Tom. V. pag. 298.

(b) Tit. Liv. L. III. c. 54.

(c) Cicer. in Verr. L. III. c. 22. & seq.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI pag. 45.

APSUS, *Apsus*, Ἄψος, (a) fleuve de Macédoine, qui naissoit un peu au-dessus d'Azorus, au pied des montagnes situées à l'extrêmité de la Pélagonie, & qui se rendoit dans la mer Adriatique, au travers du territoire des Taulentiens. Le païs des environs étoit naturellement fortifié, comme celui de Tempé; mais, il n'avoit pas, comme lui, de beaux bois, des forêts d'une verdure charmante, des endroits délicieux, & d'agréables prairies. A droite & à gauche, c'étoient de longues & hautes montagnes, qui formoient en bas une vallée fort profonde, le long de laquelle couloit l'Apsus, assez semblable par sa figure & par sa rapidité au Pénée. Il couloit au pied de ces montagnes, qu'il défendoit, & ne laissoit entre-deux, qu'un petit chemin taillé dans le roc, & si escarpé, & si étroit, qu'une armée ne pouvoit y passer que très-difficilement, & avec des peines infinies, lors même qu'il n'étoit pas défendu, & pour peu qu'on le défendît, il étoit absolument impraticable.

Ce fleuve, selon les uns, s'appelle présentement Spirnasse, &, selon d'autres, Aspro. Il y en a même qui le nomment Ureo.

APTÈRE, *Aptera*, Ἄπτερα, (b) ville de Créte à quatre-vingts stades de celle de Cydonie. Le port de cette ville s'appelloit Cisame. On dit qu'elle fut nommée Aptère à cause du combat des Muses avec les Sirènes, qui y furent vaincues. C'étoit un combat sur le chant. Cette origine ne porte pas sur des fondemens bien solides. La fable ajoûte que les Sirènes ayant été vaincues, quittérent de dépit les aîles, qu'elles avoient sur leurs épaules, & qu'étant devenues blanches, elles se précipitérent dans la mer.

Un Géographe moderne tire de-là cette conséquence, que la ressemblance du nom de la Ville en question avec τὰ πτερὰ, qui veut dire des aîles, & le nom d'un lieu voisin, appellé Μουσεῖον, où l'on prétend que cette dispute se passa, ont pu donner lieu à l'imagination des Grecs d'inventer cette fable. Mais, Eusébe, poursuit notre Géographe, dit dans sa Chronique, que la ville prit son nom d'un roi, nommé Aptéras, & se moque de la fable avec raison.

Pausanias donne un autre fondateur à cette Ville. C'est un homme de Delphes, qui s'appelloit aussi Ptéras, & qui ne fit qu'ajoûter une lettre à son propre nom, pour le donner à la Ville qu'il avoit fait construire.

La ville d'Aptère avoit produit un certain Oroisus, homme de main, & très-leger à la course. Cet homme servit sous Évalcus, chef des Lacédémoniens contre le roi Pyrrhus. Un jour que l'on en étoit aux mains avec Ptolémée, fils de ce Prince, Oroisus se coulant à côté du jeune guerrier, qui

(a) Ptolem. L. III. c. 12. Strab. pag. 316. Cæs. de Bell. Civil. L. III. Carte de la Gréce par M. d'Anvill.

(b) Pauf. pag. 618. Strab. p. 479. Ptolem. L. III. c. 17. Plin. L. IV. c. 12. Plut. T. I. p. 403. Suid. T. I. p. 406.

combattoit avec une extrême valeur, lui donna un grand coup d'épée dans le flanc, & le renversa mort par terre. Ptolémée étant tombé, ses troupes se débandérent, & prirent la fuite. Les Lacédémoniens se mirent à les poursuivre, & les menérent battant avec tant de chaleur, que, sans s'en appercevoir, ils étoient déjà dans la plaine, & fort éloignés de leur infanterie, qui n'avoit pu suivre.

Cette ville prend aujourd'hui le nom de Paléocastro, selon certains.

On prétend qu'il y a eu une autre ville du nom d'Aptère, qu'on place dans la Lycie.

APTÈRE, du Grec ἀπτέρος; c'est-à-dire, sans aîles. Les Athéniens donnoient cette épithéte à la Victoire, qu'ils avoient représentée sans aîles, afin qu'elle restât toujours parmi eux.

APTOTE, terme de Grammaire, qui veut dire indéclinable. Il est formé de α privatif & de πτῶσις, *casus*, cas. On appelle indéclinables les noms qui n'ont point de cas, comme *fas* & *nefas*.

Aptote se dit aussi des noms, qui ne sont déclinables qu'en certains cas.

APUANIENS, *Apuani*, (*a*) peuples de Ligurie, appellés pour cette raison Liguriens Apuaniens dans Tite-Live. Ces peuples, vers l'an 187 avant J. C., avoient fait plusieurs incursions sur les territoires de Pise & de Boulogne; de façon qu'il n'avoit pas été possible aux habitans de les ensemencer. C. Flaminius ayant marché contr'eux, les dompta, & donna par-là la paix à leurs voisins.

Mais, dès l'année suivante, il fallut marcher de nouveau contre les Apuaniens. Q. Marcius fut chargé de cette guerre. Arrivé dans leur païs, pendant qu'il les relance jusques dans le fond de leurs forêts, qui leur avoient toujours servi d'asyle contre les armées Romaines, il tomba dans des embûches, qu'on lui avoit préparées, où il perdit quatre mille hommes, trois enseignes de la seconde légion, onze étendards des alliés du nom Latin, & une grande quantité d'armes, que les soldats jettoient par terre, pour fuir plus librement à travers les sentiers étroits & embarrassés des buissons, par où il leur falloit nécessairement passer. Les Apuaniens cessérent de poursuivre les Romains avant que ceux-ci cessassent de fuir. Dès que le Consul fut sorti des terres des ennemis, il distribua ses troupes dans le païs de ses alliés, pour empêcher qu'on ne s'apperçût de la perte qu'il avoit faite. Mais, avec toutes ses précautions, il n'en put effacer le souvenir; & le bois, où les Apuaniens l'avoient surpris, & d'où il avoit été honteusement chassé, fut appellé de son nom le bois Marcien.

Environ six ans après, P. Cornélius & M. Bébius, qui n'avoient rien fait de mémorable dans leur consulat, passérent avec leur ar-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 2. 20. L. XL. c. 38. 41.

mée dans le païs des Liguriens Apuaniens. Ces peuples, qui ne s'attendoient pas qu'on dût les attaquer avant l'arrivée des nouveaux Consuls, se trouvant surpris, se rendirent au nombre de douze mille. Les deux Proconsuls, après en avoir écrit au Sénat, pour avoir son avis, résolurent de les transporter des montagnes dans les plaines, & de les éloigner si fort de leur païs, qu'ils perdissent l'espérance d'y retourner jamais. Ils étoient persuadés que c'étoit l'unique moyen de terminer la guerre de ce côté-là. Il y avoit dans le Samnium un territoire que les Romains avoient confisqué sur les Taurasiniens. Dans le dessein d'y faire passer les Apuaniens, ils ordonnérent à ce peuple par un édit de descendre des hauteurs, qu'il occupoit avec les femmes, les enfans, & tous les effets, qui leur appartenoient.

Les Apuaniens envoyérent d'abord des députés aux généraux Romains, pour les conjurer de ne les point forcer d'abandonner le païs, qui leur avoit donné naissance, leurs dieux Pénates & les tombeaux de leurs ancêtres, offrant au reste de livrer leurs armes & de donner des ôtages. Mais, trouvant les Proconsuls inexorables, & ne se sentant pas assez forts pour soûtenir la guerre, ils se déterminérent à obéir. On les fit donc passer, aux dépens de la République, dans la demeure qu'on leur avoit destinée, au nombre de quarante mille hommes avec leurs femmes & leurs enfans. On leur donna cent cinquante mille deniers, pour acheter les choses, dont ils auroient besoin dans leur nouvel établissement. Cornélius & Bébius, qui avoient transplanté cette nation, furent aussi chargés de lui distribuer le nouveau terrein, & la somme dont on vient de parler. Mais, à leur requisition, le Sénat leur envoya des Quinquevirs, pour leur aider à faire ce partage.

Il restoit pourtant encore des Apuaniens, qui habitoient aux environs du fleuve Macra. Cette même année, Fulvius les vint attaquer, avec la seconde & la quatrième légion, & les força à se rendre; & en ayant embarqué jusqu'à sept mille, il les transporta à Naples, en cotoyant la mer de Toscane. De-là, il les fit passer dans le Samnium, & les incorpora avec leurs compatriotes, leur donnant aussi quelques terres à cultiver.

APULEIA VARILIA, *Apuleia Varilia*, (a) petite fille d'Octavie, sœur d'Auguste. Cette Princesse, l'an de J. C. 17, fut déférée au Sénat comme coupable du crime de lèze-majesté, pour des discours injurieux, qu'elle avoit tenus contre Auguste, contre Tibère, & contre Livie; & ensuite, parce qu'étant parente des Césars, elle avoit deshonoré leur maison par sa conduite, en se souillant d'un adultère.

Tibère, qui affectoit, dans les commencemens de son regne, une

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 50. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 388. 389.

grande

grande modération, traita l'affaire d'Apuleia Varilia avec douceur. Il déclara que, si elle avoit été assez impie, pour violer le respect dû à la mémoire d'Auguste, elle devoit être condamnée; mais qu'il ne vouloit point que l'on fît aucune attention à ce qui pouvoit l'intéresser personnellement. Un Préteur lui ayant demandé, comment on devoit se conduire en ce qui regardoit Livie, il ne répondit rien dans le moment, & attendit l'assemblée suivante, dans laquelle il pria le Sénat, au nom de sa mere, que l'on ne fît un crime à personne pour l'avoir attaquée par de simples paroles. Apuleia Varilia fut donc déchargée de l'accusation de lèze-majesté. Quant au crime d'adultère, il demanda que l'on modérât, à son égard, la rigueur des Loix. Elle fut renvoyée à ses parens, qui la reléguérent à deux cens milles de Rome. Manlius, son corrupteur, fut banni de l'Italie & de l'Afrique.

APULEIUS [L.], *L. Apuleius*, Λ. Α'πουλήϊος, (*a*) tribun du peuple, l'an de Rome 364, & avant J. C. 388. Ce fut en cette qualité, que L. Apuleius appella en jugement Camille, sans avoir égard à la douleur, que lui causoit la mort de son fils, qu'il venoit de perdre, & l'accusa d'avoir détourné une partie du butin de Véies.

Alors, ce grand homme fit appeller, dans sa maison, ses tributaires & ses cliens, qui composoient une grande partie du peuple, pour sçavoir en quelle disposition ils étoient à son égard; & lorsqu'ils lui eurent répondu qu'il leur étoit impossible de l'absoudre; mais, qu'ils payeroient l'amende à laquelle il avoit été condamné, à quelque somme qu'elle montât; il prit le parti de s'en aller volontairement en exil, priant les dieux, que s'il n'avoit pas mérité ce mavais traitement, ils fissent sentir incessamment à des citoyens ingrats, le besoin qu'ils avoient de son secours. Lorsqu'il fut sorti de la ville, on le condamna à payer une amende de 750 liv., ou de quinze mille d'airain pesant, selon l'expression de Tite-Live.

APULEIUS [Q.], *Q. Apuleius*, Κ. Α'πουλήϊος, (*b*) consul l'an de Rome 452 avec M. Valérius. Ces deux Consuls jouirent d'abord d'une assez grande tranquillité au-dehors. Les Toscans, humiliés par leurs défaites, observoient fidélement la trêve; & les Samnites, qui ne se souvenoient que trop des pertes, qu'ils avoient faites à tant de reprises, n'étoient pas encore dégoûtés du dernier traité. Les affaires étoient même assez paisibles à Rome, depuis que l'établissement de plusieurs colonies avoit tiré de la ville une partie de la multitude, qui la surchargeoit. Mais, afin que la paix ne regnât pas dans toutes les parties de la République, les deux Ogulnius, Q. & Cn. tribuns du peuple, semérent la discorde en-

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 32. Plut. Tom. I. pag. 134.

(*b*) Tit. Liv. L. X. c. 6. 9.

tre les premiers des Patriciens & du peuple.

Sur la fin de ſon conſulat, Q. Apuleius alla attaquer dans l'Ombrie la ville de Néquinum, place forte par ſa ſituation avantageuſe, & même inacceſſible & imprenable par l'endroit, où étoit ſituée Narnia, du tems de Tite-Live ; de ſorte que ne pouvant s'en rendre maître, ni en lui donnant l'aſſaut, ni en l'aſſiégeant dans les formes, il laiſſa cette entrepriſe aux nouveaux conſuls, M. Fulvius Pétinus & T. Manlius Torquatus.

APULEIUS [C. APULEIUS SATURNINUS], *C. Apuleius Saturninus*. (*a*) Vers l'an de Rome 584, avant J. C. 168, des députés de Piſes & de Luna, étant venus à Rome, les premiers ſe plaignirent qu'une colonie Romaine uſurpoit un territoire, qui leur appartenoit ; les autres répondirent que c'étoient les Triumvirs Romains, qui leur avoient aſſigné les terres, dont il étoit queſtion. Le Sénat envoya, pour examiner la vérité ſur les lieux, cinq commiſſaires, qui furent Q. Fabius Butéon, P. Cornélius Blaſion, T. Sempronius Muſca, L. Névius Balbus, & C. Apuleius Saturninus.

APULEIUS [L. APULEIUS SATURNINUS], *L. Apuleius Saturninus*, (*b*) fût l'un des Décemvirs, qui furent nommés, l'an de Rome 579, & avant J. C. 173, pour aller faire le partage d'une aſſez grande quantité de terres, qu'on avoit conquiſes ſur les Liguriens & ſur les Gaulois, & qui étoient encore vacantes. Le Sénat ordonna que ces terres ſeroient diſtribuées, partie à des citoyens Romains, partie à des alliés du nom Latin. Les autres décemvirs étoient M. Émilius Lépidus, C. Caſſius, T. Ébutius Carus, C. Trémellius, P. Cornélius Céthégus, Q. Apuleius, M. Cécilius, C. Salonius, & C. Munatius. Ces Magiſtrats donnérent dix arpens de ce terrein à chaque citoyen, & trois à chacun des alliés.

Six ans après, L. Apuleius Saturninus fut créé préteur. On lui donna pour collégue L. Livius, A. Licinius Nerva, P. Rutilius Calvus, P. Quintilius Varus & M. Fonteius. A ces ſix Magiſtrats, on décerna les deux tribunaux, où ſe rendoit la juſtice à Rome, les deux provinces des Eſpagnes, la Sicile & la Sardaigne.

APULEIUS [Q.], *Q. Apuleius*, fut créé Décemvir l'an de Rome 579. *Voyez* l'article qui précéde.

APULEIUS SATURNINUS, *Apuleius Saturninus*, (*c*) tribun du peuple, l'an de Rome 654. Ce Tribun fut tué cette même année par Rabirius dans une ſédition. Tout le monde ſçait que la perſonne des Tribuns du peuple étoit ſacrée & inviolable. Ainſi, Rabirius ne manqua pas d'être cité en juſtice. Ce fut par Titus Labienus, qui avoit un intérêt par-

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 13.

(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 4. L. XLV. c. 44.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 100. 104. 105.

ticulier dans cettte affaire. Son oncle paternel, Q. Labienus, avoit été tué dans cette sédition avec le Tribun, dont il étoit ami & partisan. Labienus soûtenoit que Rabirius étoit digne de mort, suivant les Loix.

Rabirius fut défendu par les plus éloquens personnages, du nombre desquels fut Cicéron, qui parla dans cette affaire en qualité de consul. Il soûtint que le tribun Apuleius Saturninus & toutes les personnes, qui l'avoient accompagné, y compris l'oncle paternel de Titus Labienus, étoient tous des séditieux, qui avoient alors troublé la paix publique par les Loix injustes, qu'ils proposoient; que le Sénat, pour éviter leurs violences, avoit ordonné aux consuls C. Marius & Valérius Flaccus, de faire prendre les armes à tous les bons Citoyens, & d'agir, ainsi qu'ils le jugeroient à propos, pour le salut de l'État; que cet arrêt ayant été mis à exécution, tous les honnêtes gens suivirent les Consuls; que le tribun Saturninus & le préteur Servilius Glaucia avec leurs complices, s'étant emparés du Capitole, les Consuls les y assiégérent, & les forcérent d'en sortir; & que ce fut dans le tumulte, qui arriva, & dont ils étoient eux-mêmes la cause, qu'ils périrent avec tous leurs associés.

APULEIUS, *Apuleius*. (a) Cicéron, dans ses lettres à Atticus, parle souvent d'un Apuleius, auquel il en a même adressé deux, qui se trouvent parmi celles qui sont écrites à différens amis. Apuleius étoit trésorier extraordinaire, ou substitué, lorsque Cicéron lui écrivit. C'étoit pour lui recommander des personnes, pour lesquelles il s'intéressoit.

APULEIUS [SEXTUS], (b) *Sextus Apuleius*, parent d'Auguste. Il étoit Consul, l'an de J. C. 14, avec Sextus Pompée, qui étoit aussi parent de l'Empereur, & ce Prince mourut cette même année. Tibère, qui lui succéda, conserva à Sextus Apuleius, & à son Collégue, la dignité, dont ils étoient actuellement revêtus. Ils furent les premiers, qui prêtérent serment au nouvel Empereur.

APULEIUS [SEXTUS], *Sextus Apuleius*, médecin qui naquit à Centuripa, aujourd'hui Centorbi en Sicile. Il florissoit sous l'empire de Tibère, depuis environ l'an de J. C. 30 jusqu'à 55. Scribonius Largus dit qu'Apuleius avoit été précepteur de ce Prince, aussi-bien que de Valens, qui fut un célebre médecin. Marcellus l'Empyrique, qui a vécu sous Théodose & sous Gratien, le nomme entre ceux, qui avoient le mieux écrit de la médecine.

On lui attribue un traité de l'agriculture, que nous avons dans les éditions de Basle de 1539, & 1540, sous le titre de γεωπονικῶν, *Seu de re rustica selectorum lib. XX*. Dans une autre édition faite à Basle des Œuvres d'Apuleius de

(a) Cicer. ad Attic. L. XII. Epist. 17. & *seq.* ad Amic. L. XIII. Epist. 46. 47.

(b) Tacit. Annal. L. I. c. 7. Crev. Hist. des Emp. T. I. p. 107, 245, 276.

Madaure, on met un traité *de Herbis*, qu'on estime être d'Apuleius Sextus ; mais, le style se sent peu du siécle d'Auguste & de Tibère.

APULEIUS [Lucius Saturantius Apuleius], *Lucius Saturantius Apuleius*, A. Σ. Απουληΐος, (a) philosophe Platonicien, qui naquit à Madaure en Numidie, province d'Afrique, & qui florissoit, sous l'empire de Marc-Auréle. Il étoit fils de Thésée, homme de naissance, & de Salvia, parente de Plutarque. Apuleius, après avoir étudié à Carthage, vint à Athènes, où il s'attacha à la doctrine de Platon ; & ensuite à Rome, où ayant goûté la Jurisprudence, il devint excellent Avocat. Mais, la Philosophie avoit tant de charmes pour lui, qu'il la préféra à l'étude du Droit.

Apuleius étoit attaché au Paganisme jusqu'à la superstition, & il s'étoit formé une Secte considérable. Il avoit été initié dans les mystères de presque tous les dieux ; & même, dans quelques-uns, il en avoit rempli les fonctions les plus importantes. L'animosité commune à toute la Secte d'Apuleius contre le Christianisme, & la superstition qui lui étoit particulière, furent soûtenues & fortifiées par des motifs personnels. Il avoit épousé une riche veuve, contre le gré des parens de son premier mari, qui tâchérent de faire rompre son mariage, en l'accusant d'avoir suborné l'amour de cette femme par le moyen de la magie. Il en fut accusé juridiquement, devant le proconsul d'Afrique, par Licinius Émilianus, beau-frere de sa femme.

M. Warburton prétend que cet Émilianus étoit Chrétien ; & les preuves, ou conjectures, qu'il en apporte, tirées du caractère qu'Apuleius donne lui-même d'Émilianus, paroissent plus que plausibles. Ainsi, conclut-il, l'aversion du Philosophe contre son accusateur, a dû contribuer à augmenter ses préventions contre les Chrétiens, & son zéle pour le Paganisme ; & c'est ce zéle qui lui a fait enfanter sa métamorphose, qui n'est autre chose, selon l'auteur Anglois, qu'un traité ingénieux, écrit pour montrer l'utilité des mystères & en recommander la pratique. Il est évident que cet ouvrage n'a été fait que depuis son accusation, puisque ses ennemis n'en ont fait aucun usage pour seconder leur attaque, & qu'ils auroient pu y trouver des traits favorables à leur dessein.

Il faut se rappeller que les Anciens regardoient l'initiation aux mystères comme la délivrance d'un état de mort ou de vie, de brutalité & de misère, & comme le commencement d'une vie nouvelle, d'une vie de vertu, de raison & de bonheur. C'est précisément par-là qu'Apuleius s'est proposé de rendre les mystères recommandables. A examiner avec at-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 53. 122. Tom. V. pag. 71, 91, 95, 96. Tom. VI. pag. 275. Tom. IX. pag. 44, 45, 173. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 454.

tention les particularités de son ouvrage, on reconnoît qu'il est écrit avec beaucoup d'art & de délicatesse, & que rien n'étoit plus propre que la fable, dont il a fait choix, pour répondre à son but. Le fondement de l'allégorie que présente cette fable, est un conte Milésien, espèce de badinage, qui étoit alors à la mode. L'usage qu'en fit Apuleius, ce fut de déguiser, sous l'appas du plaisir, des instructions sérieuses & utiles. Lucien a abrégé la même fable que le philosophe de Madaure a paraphrasée, & originairement elle n'est, ni de l'un, ni de l'autre. Elle est d'un certain Lucius de Patras, qui raconte lui-même sa métamorphose en âne, & ses aventures sous cette forme. C'est sur ce conte fameux & populaire qu'Apuleius a construit son ouvrage, la métamorphose, qui en est la base, convenant extrêmement à son sujet, puisque cette superstition est du ressort de la métempsycose, une des doctrines fondamentales des mystères.

Apuleius commence son histoire, par se représenter lui-même sous la forme d'un jeune homme, qui a un amour immodéré pour les plaisirs, & une curiosité égale pour l'art de la magie. Les extravagances, où ses passions l'entraînérent, le métamorphosérent bientôt en bête brute. Par ce début, Apuleius insinue que la brutalité accompagne le vice, comme une punition qui en est inséparable; & se conformant aux idées populaires, il représente ce châtiment sous celle d'une métamorphose réelle. En faisant intervenir la passion du jeune homme pour la magie, comme une des causes de sa métamorphose, il se justifie personnellement, & justifie en même-tems les mystères de l'accusation de magie, puisqu'il paroît que celle-ci, loin d'être innocente, est accompagnée des châtimens les plus sévères; & que, loin d'être soûtenue par les mystères, ceux-ci étoient seuls capables de remédier aux suites que cet art attiroit à ceux qui l'exerçoient. Apuleius, ou l'Auteur, s'étant représenté réduit par ses vices à un état de brutalité, expose en détail les misères de cette condition. Il fait le récit de ses aventures, & raconte comment il est tombé successivement sous l'empire de toutes les passions & de tous les vices. Et comme l'objet principal de cette piéce, est de faire voir que la religion pure; c'est-à-dire, celle que l'Auteur estimoit telle, étoit le seul reméde aux vices de l'homme; de crainte que l'on n'abusât de ce principe, il a soin d'avertir que l'attachement à une religion superstitieuse & corrompue ne sert qu'à plonger ceux, qui la suivent, dans des misères encore plus grandes; ce qu'il confirme par l'histoire de ce qui lui est arrivé avec les prêtres de Cybéle, qui étoient des mendians. Il raconte leurs infamies dans le huitième & le neuvième livre. Leurs mystères corrompus servent de contraste aux rits d'Isis, que l'Auteur vante comme épurés, & dont la description & l'éloge terminent le récit de la fable.

Se plongeant de plus en plus dans la débauche, Apuleius près de commettre tout ce qu'il y a de plus abominable, sent la nature se révolter ; il abhorre l'idée du crime qu'il avoit projetté ; il s'échappe de ses gardes ; il court vers le rivage de la mer ; & là, dans la solitude, il commence à réfléchir sérieusement sur l'état, dont il est déchu, & sur celui où il est métamorphosé. La vue de son état l'oblige d'avoir recours aux cieux. L'éclat de la lune & le silence de la nuit secondent les efforts de la religion sur son ame, & en augmentent les impressions; il se purifie sept fois de la manière prescrite par Pythagore ; il adresse ensuite sa priere à la lune, ou à Isis, l'invoquant par ses différens noms de Cérès Éleusine, de Vénus Céleste, de Diane & de Proserpine.

Un doux sommeil assoupit ses sens ; Isis lui apparoit en songe ; elle se montre à lui par une lumière éblouissante semblable à celle qui, dans les mystères, représentoit l'image apparente de la divinité. Et le discours qu'elle lui tient, répond exactement à l'idée, que l'on y donnoit de la nature de Dieu, en quoi consistoit le grand secret de ces cérémonies sacrées. Elle lui apprend ensuite les moyens dont il se doit servir pour sa guérison. On célébroit le jour suivant une fête en son honneur, & il devoit y avoir une procession de ses adorateurs. Elle lui enseigne donc que le Prêtre, qui devoit la conduire, tiendroit en ses mains une guirlande de roses, qui auroient la vertu de lui rendre sa première forme. Mais, comme il est très-difficile de rompre l'habitude du vice, elle lui dit : *Ne craignez point qu'il y ait rien de difficile dans ce que je vous prescris ; car, dès que je viens à votre secours, & que je me présente à vous, j'ordonne au ministre sacré d'exécuter ce qui est nécessaire pour cette fin.* Par où elle insinue ce qu'on enseignoit dans les mystères, que le secours du ciel étoit toujours prêt à seconder les efforts de ceux qui s'adonnoient à la vertu. Pour reconnoître la faveur qu'elle lui accorde, elle exige qu'il lui consacre tout le reste de sa vie ; elle lui promet une vie heureuse & glorieuse en ce monde, & qu'après cela, elle le recevra dans les champs Élysées. C'étoit aussi ce qu'on exigeoit des initiés, & ce qu'on leur promettoit.

Apuleius se trouve alors confirmé dans la résolution d'embrasser une vie vertueuse. La procession en l'honneur d'Isis commence. Le Prêtre conduit les initiés, une guirlande de roses entre les mains. Apuleius s'approche, dévore les roses, & suivant la promesse de la déesse, il reprend la forme humaine. Cette guirlande représente celle, dont les initiés étoient couronnés; & la vertu des roses figure celle des mistères. Dès qu'il a recouvré la forme humaine, comme il se trouvoit nu, le Prêtre le couvre d'une toile. C'étoit l'usage de donner à ceux qui aspiroient à l'initiation, une robe faite de lin. Le Prêtre dit ensuite à Apuleius : » Après avoir

» essuyé beaucoup de travaux, » de vicissitudes, de tempêtes, » vous êtes enfin arrivé au port » de la paix, & à l'autel de la » miséricorde. La naissance, les » dignités, la science vous ont » été inutiles. Entraîné par vos » passions, vous avez remporté » le prix fatal d'une malheureuse » curiosité; mais, la fortune aveu- » gle, après vous avoir conduit » dans les plus dangereux écueils, » vous a engagé, par l'indiscré- » tion de ses propres excès, à » embrasser ces usages religieux. » Qu'elle sévisse, à présent; qu'elle » exhale toutes ses fureurs; qu'elle » cherche d'autres sujets, pour » exercer ses cruautés. L'infortu- » ne ne peut se faire sentir à ceux, » dont la majesté de notre Déesse » se s'est approprié les services.... » prenez un visage riant, conve- » nable à la blancheur des habits, » dont vous êtes revêtu. Accom- » pagnez d'un pas nouveau la » pompe de la déesse Isis, source » de salut. Que les impies ou- » vrent les yeux, qu'ils voyent » & reconnoissent leur erreur. » Dégagé de ses anciennes pei- » nes, Apuleius triomphe de sa » fortune par la providence de la » grande Isis. «

Ce passage développe le sens de l'allégorie, en montre la morale, & prouve le but de l'ouvrage d'Apuleius. Le Prêtre prend occasion des bienfaits qu'Apuleius a reçus, pour l'inviter à entrer dans les mystères d'Isis. En conséquence, il est initié; & la description qu'Apuleius donne de cette cérémonie, est précisément celle qui s'observoit à l'initiation. Celle-ci étant finie, Apuleius adresse sa priere à Isis dans des termes, qui répondent au grand secret des mystères, qu'on exigeoit des initiés. Après cela, l'Auteur, conformément à ses sentimens & à sa pratique, recommande la multiplicité des initiations. L'examen de toutes ces circonstances ne permet point de douter, conclut M. Warburton, que le véritable dessein d'Apuleius n'ait été de recommander l'initiation aux mystères, en opposition à la religion Chrétienne, qui s'introduisoit par tout. La catastrophe de la piéce, & l'onzième Livre entier, ne roulent que sur ce sujet, qui se trouve traité avec toute la gravité & tout le sérieux que l'on pouvoit attendre d'un Auteur sincère, & rempli de la plus grande superstition.

APULIE, *Apulia*, Ἀπουλία, (*a*) contrée maritime d'Italie, dont on ne pourroit, au rapport de Strabon, déterminer au juste les limites, à cause des différens païs, que les Anciens ont compris sous le nom d'Apulie. Les habitans de cette contrée, selon M. Fréret, étoient originairement des Liburnes. Ces peuples sortis de la contrée, qui portoit leur nom, & qui répond au païs des Croates, furent donc les premiers qui

(*a*) Strab. pag. 283, 285. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. L. III. c. 11. Pomp. Mél. L. II. c. de Ital. Tit. Liv. L. VIII. c. 25. 37. L. IX. c. 20. L. X. c. 15 L. XXII. c. 9. 61. L. XXV. c. 20. Mem. de l'Ac. des Inscrisp. & Bell. Lettr. T. XVIII. pag. 75. Cart. de l'Ital. par M. d'Anvill.

traversérent les Alpes. Ils s'établirent d'abord entre ces montagnes & l'Athésis, aujourd'hui l'Adige, passérent ensuite de l'autre côté du Pô, & s'éloignant des plaines marécageuses, qui sont à l'embouchure de ce fleuve, ils s'étendirent le long de la mer, & furent enfin répoussés vers l'extrêmité de l'Italie, où se firent leurs principaux établissemens.

M. Fréret distingue trois branches de ces Liburnes, fixées dans la portion de l'Italie, que les Romains nommoient Apulie, & les Grecs Tapygie. Ce sont les Apuliens proprement dits, les Pœdicules, autrement les Peucétiens & les Calabres.

Pline a aussi distingué trois sortes d'Apuliens, sçavoir les Dauniens, les Téanes & les Lucaniens. Les premiers, suivant ce Géographe, avoient pris leur nom de leur chef, beau-pere de Dioméde. D'autres nous apprennent que ce chef s'appelloit Daunus, personnage illustre parmi la nation Illyrienne. Les Téanes prirent aussi leur nom de leur chef, qui étoit Grec, & qui se nommoit Téanus.

Pour nous renfermer dans ce qui regarde les Apuliens proprement dits, on peut assurer que leur païs étoit compris entre celui des Dauniens, des Peucétiens, des Lucaniens & des Hirpiens, ou Hirpiniens. Du tems de Strabon, ils parloient la même langue, que les Dauniens & les Peucétiens. Selon M. Fréret, ils avoient adopté la langue Latine, sans renoncer à leur jargon.

Jusqu'à l'an de Rome 429, avant J. C. 323, les Apuliens n'avoient eu aucune liaison avec le peuple Romain. Ils envoyérent alors lui demander son amitié, & lui offrir des armes & des troupes. On fit donc avec eux un traité d'alliance. Deux ans après, sous le consulat de C. Sulpicius Longus & de Q. Émilius Cerrétanus, les Romains eurent la guerre à soûtenir, en même-tems, contre les Samnites, qui s'étoient soulevés, & contre les peuples de l'Apulie. Le sort ayant décidé des départemens, C. Sulpicius conduisit son armée dans le Samnium, & son Collégue mena la sienne dans l'Apulie. Il y a des Historiens qui prétendent que les troupes des Romains allérent de ce côté-là, non pour faire la guerre aux Apuliens mêmes, mais pour défendre les alliés de cette nation contre les injures des Samnites. Mais, il n'est pas vraisemblable que les Samnites, qui, en ce tems-là, avoient bien de la peine à défendre leur païs, aient été en état de faire des incursions sur celui des Apuliens. Il y a bien plus d'apparence que ces deux peuples s'étoient en même-tems déclarés contre les Romains. Après tout, il ne se passa rien de mémorable dans cette expédition. Les armées Romaines ravagérent l'Apulie & le Samnium; mais, elles ne trouvérent point les ennemis en campagne, ni d'un côté, ni de l'autre. Il se répandit alors à Rome pendant la nuit une terreur panique, qui allarma si fort les citoyens, qu'en un moment la citadelle &

le Capitole, les murailles & les portes furent remplis de gens armés. On courut de tous côtés, on cria aux armes, & le jour étant vénu, on ne trouva, ni l'auteur, ni la cause d'une consternation si universelle.

Quelques années après, les Téanes, ou Téates, las des ravages, qu'on faisoit sur leurs terres, donnérent des ôtages au consul L. Plautius, & se soumirent à la puissance du peuple Romain. Peu de tems après, ils vinrent demander aux nouveaux consuls C. Junius Bubulcus, & Q. Émilius Barbula à être reçus dans l'alliance du peuple Romain, promettant hardiment d'engager tous les peuples de cette Province à suivre leur exemple. Par-là, ils obtinrent un traité, qui, cependant, ne les admettoit pas à la qualité d'alliés, mais à celle de sujets de la République. Enfin, l'Apulie fut entièrement soumise par la reddition de Forente, place forte, dont C. Junius Bubulcus s'étoit emparé.

Strabon remarque que l'Apulie fut anciennement un païs florissant; mais, que la guerre d'Annibal & celles, qui arrivérent depuis, le ruinérent. Cannes, ville célebre par la défaite totale des troupes Romaines, étoit située presqu'au milieu de l'Apulie. Vénusie, Canusium, Asulum-Apulum, Salapie, Turene, Bardules, &c. étoient aussi des villes de l'Apulie. L'Auside étoit le principal fleuve du païs, qui le traversoit d'une extrêmité à l'autre; c'est-à-dire, du midi au nord, où il se rendoit dans la mer Adriatique. L'Apulie, connue aussi sous le nom de Pouille, fait aujourd'hui partie du royaume de Naples. On l'appelle Capitanate.

APULIENS, *Apuli*, Ἀπούλοι, peuples de l'Apulie. *Voyez* Apulie.

APUSTIUS [L.], (*a*) lieutenant Romain, du tems de la seconde guerre Punique. Il est fait mention de cet Officier au troisième livre de la troisième Décade de Tite-Live.

A Q

AQS [d'], *Aquæ Augustæ Tarbellicæ*, (*b*) ville des Gaules dans l'Aquitaine. Il est à présumer que cette Ville prit le nom d'Auguste, après l'expédition de Messala, qui réduisit à l'obéissance les Aquitains, dont il paroît que la soumission ne fut que passagére sous le gouvernement de César.

Quoique Pline fasse mention des eaux, qui sont *in Tarbellis, Aquitanica gente*, cependant Ptolémée est le premier, & même le seul, qui nous ait transmis le nom d'*Aquæ Augustæ*. Dans l'Itinéraire d'Antonin, on lit simplement *Aquæ Tarbellicæ*. Une position sous le nom d'*Aquis*, qu'on voit dans la table Théodosienne, n'est point celle d'*Aquæ Tarbellicæ*, selon l'opinion du sçavant Commentateur de l'Itinéraire. C'est plutôt celle d'*Aquæ Convenarum*; d'autant plus que ce qui nous

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 38.
(*b*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 162.

manque de la table Théodosienne du côté, qui en faisoit le commencement, peut nous dérober la position d'*Aquæ Tarbellicæ*. Si l'on veut, d'après Pline, qu'il y eût un peuple particulier sous le nom d'*Aquitani*, & duquel ce nom eût passé à toute la Province, la ville d'*Aquæ Augustæ* sera vraisemblament celle, dont on tirera cette dénomination d'*Aquitani*. Dans la Notice des provinces de la Gaule, *Civitas Aquensium* occupe le rang immédiat à la métropole de la Novempopulanie.

Cette Ville conserve son ancien nom dans celui d'Aqs. On reproche aux Gascons d'avoir corrompu cette dénomination, en établissant l'usage de dire d'Aqs, & d'écrire Dax, par la jonction de l'article avec le nom. C'est néanmoins, d'après cette fausse dénomination, que Sanson, qui prétend y trouver de l'analogie avec le nom de *Datii*, qui, dans Ptolémée, est celui d'un peuple, dont on ne connoit point la position, transporte celle d'*Aquæ Tarbellicæ* à Baïone, qui est *Lapurdum*, pour placer à Aqs la capitale de ces *Datii*, que Ptolémée nomme *Tasta*.

AQUA MARTIA [la Fontaine de l'], *Fons Aquæ Martiæ*. (a) C'étoit une Fontaine sacrée chez les Romains. On sçait qu'ils s'imaginoient que c'étoit profaner les eaux d'une Fontaine sacrée, & en violer la sainteté, que d'oser s'y baigner. Tacite en rapporte un exemple mémorable, au sujet de la Fontaine de l'*Aqua Martia*. En effet, il raconte que Néron étant allé se baigner dans cette Fontaine, on lui en fit, dans Rome, un crime, qui le couvrit d'infamie, & le mit en danger de la vie; que l'on s'imaginoit que, par ce sacrilége, il avoit attiré sur lui la vengeance des dieux, & que, depuis ce tems-là, il n'eut qu'une santé foible & languissante.

AQUÆ MATTIACÆ. Les Anciens ont placé dans le païs des Allemands, un lieu, nommé *Aquæ Mattiacæ*, ou *Aquæ calidæ Mattiacorum*. Les Géographes modernes ont tous mis ces bains chauds à Visbaden, près de Mayence, lieu où l'on ne voit nulles antiquités, & dont la situation convient mal avec celle du païs des Mattiaques. Ce qui peut les avoir induit en erreur, c'est une inscription que Gruter dit être à Cologne, & que voici: *M. AURELIO ANTONINO CAES. IMP. DESTINATO M. L. SEPTIMI SEVERI PERTINACIS AUG. FIL. RESP. AQ.*

Ils ont cru que *Respublica Aquensis*, ou les *Aquæ Mattiacæ* dèvoient se chercher vers Cologne, & les bains de Visbaden leur ont paru être dans une position convenable. Mais, il est certain que cette inscription étoit originairement à Baden, capitale du Marquisat de ce nom, comme nous l'apprenons du recueil d'inf-

(a) Tacit. Annal. L. XIV. c. 22. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 42.

criptions, publié en 1534 par P. Apianus. Elle étoit alors dans le mur du clocher de l'église des bains d'Oltbaden, ou du vieux Baden. On trouve la même chose dans le petit recueil d'inscriptions Romaines, copiées en 1533 par Jacques Beyell, dans les païs situés le long du Rhin; ce recueil a été publié par Barthius. De-là on doit conclure qu'auprès du vieux Baden, ou des Bains, étoit une ville, qui, au tems de Septime Sévère, prenoit le titre de *RESPUBLICA AQUENSIS*, & qui doit être la même que celle, qui, sur les deux inscriptions de Steinbach, est désignée par les lettres *C. A. AQ.*, que l'on peut lire *CIVITAS AU AQUENSIS*: Ces deux inscriptions sont, l'une du troisième consulat d'Héliogabale, ou de l'an de J. C. 220, l'autre du premier consulat & de la première année de Sévère Alexandre; c'est-à-dire, au plutôt de l'an 222.

AQUARIUS, autrement Verseau, nom d'un des douze signes du Zodiaque. C'est le onzième, à compter depuis Ariès. Le soleil le parcourt au mois de Janvier & de Février. Et comme c'est alors qu'il tombe d'ordinaire beaucoup d'eau, on lui a donné, à cause de cela, le nom d'Aquarius.

Quelques Poëtes ont feint que c'est Ganymède, fils de Troïle & de Callirhoé, & qu'il s'appelle Aquarius, parce que c'est lui qui verse de l'eau aux dieux. Jupiter, qui l'aimoit, le fit enlever par son aigle du mont Ida, où il étoit, & le plaça parmi les astres.

AQUATIQUES [les Divinités], autrement les Divinités des eaux. *Voyez* Eaux.

AQUÉDUCS, *Aquæductus*, (a) terme composé de *aqua*, eau, & *ductus*, conduit; c'est-à-dire, que les Aquéducs servent à conduire l'eau d'un lieu à un autre; par exemple, d'une rivière, d'une fontaine, &c. à une ville, à une maison de campagne, &c.

On ne sçauroit douter que l'usage des Aquéducs n'ait été connu dès les premiers tems. Nous allons donner un dénombrement historique des plus célebres, dont il est parlé dans l'antiquité.

I.

DES AQUÉDUCS D'ÉGYPTE.

Les Égyptiens, qu'on regarde comme un des plus anciens peuples du monde, réduits à chercher dans leur industrie, de quoi remédier à l'aridité de quelques-unes de leurs Provinces, creusérent un nombre infini de canaux, pour communiquer la fécondité des eaux du Nil aux cantons, qui en étoient éloignés. Les païs montueux, ou hérissés de rochers, ne profitoient pas de ce secours. De-là naquit l'idée de construire des Aquéducs, rivières artificielles,

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 198. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 111. & suiv.

dont le lit suspendu dans les airs, suivant l'expression du poëte Rutilius, rapproche & semble joindre les montagnes, que la nature avoit séparées par des vallées. Hérodote place l'entreprise des canaux, sous le regne de Sésostris. A l'égard des Aquéducs, il paroît n'avoir connu en Égypte que celui qu'un roi d'Arabie, qu'il ne nomme pas, fit faire avec des peaux de bœufs & d'autres animaux, cousues ensemble, pour conduire les eaux du Coris à la distance de douze journées. Ni Hérodote, ni aucun autre Ancien, n'ont marqué le tems, où furent construits ceux, qui portoient la fertilité jusques dans les déserts de la Libye; aucun ne nous en a laissé la description. Et sans les relations des Voyageurs modernes, nous ignorerions qu'ils ont existé. C'est principalement dans celle de M. Maillet, que M. l'abbé de Fontenu a puisé ce qu'il dit des Aquéducs Égyptiens.

Comme l'ouvrage de M. Maillet, qu'un séjour de seize années en Égypte avoit mis à portée de recueillir sur ce païs des mémoires très-exacts, se trouve entre les mains de tout le monde, nous nous contenterons de dire sommairement, d'après lui, que du tems d'un écrivain Arabe, qu'il cite, sans fixer le tems, où cet Écrivain vivoit, on comptoit dix-huit Aquéducs, depuis l'entrée du Nil jusqu'à Memphis, dans l'espace de 180 lieues, indépendamment de deux autres, plus grands encore, qui étoient entre Memphis & la mer, dont l'un portoit ses eaux dans les déserts, où le temple de Jupiter Ammon avoit été bâti, & l'autre au lac Maréotis, derrière Alexandrie; que la plûpart des Aquéducs, destinés pour la Libye, avoient 100 pieds de haut, & 20 pieds de large, sur une profondeur proportionnée, afin qu'ils pussent porter des bateaux propres à y voiturer, à travers les airs, toutes sortes de marchandises & de provisions; que des dix-huit Aquéducs, il n'en subsiste plus que deux, qui sont construits rez-terre, dont l'un conduit les eaux du Nil aux Élouahs, & l'autre dans la petite province du Fioumé; que le P. Sicard, célebre missionnaire Jésuite, dans une lettre à M. le comte de Toulouse, parle d'un troisième Aquéduc, taillé de même à fleur de terre, qui s'est conservé jusqu'à présent dans son entier, à Abousire près du lac Méris; qu'on ne doit pas s'étonner de trouver si peu de vestiges de ces monumens, surtout, de ceux qui étoient élevés au-dessus de terre, parce que les païs, pour l'usage desquels on les avoit construits, ayant été dépeuplés par les ravages, qu'essuya l'Égypte en différens tems, les Aquéducs, devenus inutiles, furent négligés, & qu'au lieu de les réparer, on en transporta les pierres, pour bâtir d'autres édifices; enfin qu'outre les Aquéducs élevés au-dessus de terre, ou taillés à fleur de terre, il y en avoit de souterreins, qui, partant des rivages du Nil, & gagnant les dessous des montagnes, alloient répandre leurs eaux dans les cam-

pagnes ſtériles de la Libye, à une diſtance de 30 à 35 lieues.

Ce dernier fait, qui paroît tenir du prodige, deviendra vraiſemblable, ajoûte M. l'abbé de Fontenu, ſi on ſe rappelle les merveilleuſes cîternes d'Alexandrie, qui ſubſiſtent depuis les Ptolémées. Ces cîternes, la plûpart revêtues de marbre, & toutes ſoûtenues par de hautes colonnes auſſi de marbre, en forme d'allées, qui regnent, non ſeulement ſous la Ville, mais très-loin au de-là, ſervoient de réſervoir à pluſieurs Aquéducs ſouterreins, par où l'eau étoit conduite pour les beſoins de la Ville, des fauxbourgs & des environs. On apperçoit encore, ſuivant quelques voyageurs, les différentes ouvertures par leſquelles ces Aquéducs y verſoient leurs eaux. M. Maillet a vu le ſeul qui ſubſiſte; celui-là eſt de hauteur d'homme, & regne juſqu'aux Biquiers, à cinq grandes lieues d'Alexandrie. Il tiroit ſes eaux d'un grand canal de 15 lieues de long, qui s'eſt en partie conſervé juſqu'à préſent, & qui ſervit, dit-on, ſur la fin du ſiécle dernier, ou au commencement de celui-ci, à des négocians François, pour voiturer des marchandiſes, juſqu'au grand Caire, en remontant le Nil.

De cette legére eſquiſſe des anciens Aquéducs des Égyptiens, on peut conclure que les rois d'Égypte, à qui Pline reproche une vaine oſtentation d'opulence dans leurs Pyramides & dans le fameux Labyrinthe, ouvrages, en effet, purement faſtueux, n'étoient pas moins magnifiques dans la conſtruction des édifices, qui intéreſſoient l'utilité de leurs peuples; & ce ſont-là les ſeuls monumens, qui conſacrent à l'immortalité les noms des Souverains.

II.

DES AQUÉDUCS de la PALESTINE.

De l'Égypte, M. l'abbé de Fontenu paſſe à la Paleſtine. Il y trouve deux Aquéducs célebres; l'un à Tyr, l'autre à Jéruſalem. Si l'on s'en rapporte, dit-il, à la tradition populaire, le vieux Aquéduc de la ville de Tyr fut bâti par Salomon, en faveur d'Hiram, roi des Tyriens, & en reconnoiſſance des ſecours, qu'il avoit reçus de lui pour la conſtruction du temple de Jéruſalem. Mais, il eſt beaucoup plus raiſonnable d'en placer la fondation, après le tems d'Alexandre le Grand, puiſque l'Aquéduc traverſoit la digue, que ce conquérant fit jetter dans la mer, pour joindre au continent l'iſle dans laquelle étoit ſituée la ville de Tyr. Le vieux Aquéduc de Jéruſalem, qui portoit autrefois dans cette ville les eaux des piſcines de Salomon, paſſe encore pour un ouvrage de ce Prince; & c'eſt une opinion aſſez vraiſemblable. Nous ne nous arrêterons point à décrire ces deux monumens; nous nous contenterons de renvoyer à Maundrell, de qui M. l'abbé de Fontenu a emprunté ce qu'il en dit. La deſcription de l'Aquéduc de Tyr mérite ſurtout d'être lue. Il ne s'eſt conſervé de

celui de Jérusalem que des débris, qui peuvent à peine donner une idée de ce qu'il fut autrefois.

III.
DES AQUÉDUCS de la GRÉCE.

L'article des Aquéducs de la Gréce sera un peu plus rempli, non que l'Antiquité fournisse sur ceux-là plus de secours.

L'Aquéduc de Mégare, qui fut construit, suivant Pausanias, par l'ordre du roi Théagénes, pour rassembler les eaux, dont la chûte précipitée & les crues fréquentes rendoient impratiquable une partie du territoire de la Mégaride, est le seul que M. l'abbé de Fontenu connoisse par les écrivains Grecs. Mais, il a tiré de ses conversations avec M. l'abbé Fourmont, d'amples éclaircissemens sur les Aquéducs d'Athènes, d'Éleusis, d'Argos, de Corinthe & de Sparte.

Les deux fontaines d'Athènes, disoit M. Fourmont à M. l'abbé de Fontenu, l'une nommée *Ennéacrounous*, des neuf tuyaux que Pisistrate y avoit fait faire, l'autre celle de Callirhoé, ne suffisoient pas pour fournir de l'eau à tous les besoins d'un peuple nombreux. On fut obligé d'en faire venir d'ailleurs. Pour cet effet on saigna l'Ilissus, dès sa source, à deux lieues & demie de la Ville, sur le chemin de Marathon. En même-tems, on construisit plusieurs Aquéducs souterreins, dont il y en a deux qui subsistent encore, & qui distribuent leurs eaux dans les différens quartiers de la Ville. M. l'abbé Fourmont les croyoit de la plus haute antiquité, & certainement antérieurs à la conquête des Romains.

On trouve hors de la Ville, continuoit-il, de fort beaux restes de deux autres grands Aquéducs, à la distance d'un quart de lieue, l'un de l'autre. Mais, ceux-là paroissent avoir été bâtis, depuis qu'Athènes eut passé sous la domination Romaine. Ils sont à deux rangs d'arcades très-hautes & très-larges, les unes au-dessus des autres, d'une architecture simple, quoique bien entendue, & sans autre ornement qu'un cordon qui regne des deux côtés au-dessus du cintre. Le massif des deux Aquéducs, jusques vers le haut des arcades, est de pierres très-dures de cinq à six pouces en quarré, disposées par assises égales, & jointes ensemble par un ciment de la dureté du caillou. Les voûtes & le dessus des arcades sont d'un beau marbre blanc de Pentéli, dans lequel on a creusé, à la pointe du ciseau, le canal des eaux. Le canal est voûté; il y a de distance en distance des soupiraux, tant pour y porter le jour, que pour donner aux vapeurs la liberté de s'exhaler. On a pratiqué au-dessus des arcades un chemin de sept pieds de large, en forme de galerie couverte, qui regne d'un bout à l'autre de chaque Aquéduc.

Ce chemin, ajoûte M. l'abbé de Fontenu, est beaucoup mieux entendu que celui qu'on a ménagé

le long du pont du Gard. Celui-ci est placé en dehors & à découvert, sur les bords d'une corniche si élevée, qu'on ne peut y passer, sans effroi.

Les deux Aquéducs d'Athènes, reprenoit M. Fourmont, sont situés au nord de l'Anchesme, qui est une montagne voisine de cette Ville. Le premier, placé assez près du Céphise, a 23 arcades bien conservées. Il tiroit ses eaux de la source même du Céphise, qui jette de l'eau de la grosseur d'un muid, & qui arrose les forêts d'Athènes, où l'on compte six vingt mille pieds d'oliviers. A une lieue & demie de la Ville, l'Aquéduc passe au-dessus d'un torrent de 40 à 50 toises de large. Ses eaux alloient autrefois, au sortir de l'arcade, se rendre dans la basse-ville, par un canal tellement pratiqué le long de l'Anchesme, du côté de l'ouest, qu'il ne coupoit point la fontaine de Persée, source très-abondante à une lieue d'Athènes.

Le second Aquéduc, à un quart de lieue, au-dessus du premier, vers le haut du même torrent, qu'il traverse aussi, est composé de dix-sept arcades. Les eaux, qu'il recevoit du mont Pentéli, au nord d'Athènes, venoient se rassembler à un des côtés de l'Anchesme, d'où elles alloient, par un canal de trois pieds de large, à Carita, ou monastère de S. Michel *Asomatos*; c'est-à-dire, sans corps, & gagnoient par le Stadium le pont d'Ilissus, d'où elles passoient dans la nouvelle Ville, fondée par Adrien, qui lui donna son nom. La plus grande partie alloit enfin couler dans le palais de ce Prince, qu'on appelle à présent le Didascalion. C'est dans ce magnifique bâtiment, selon une remarque de M. l'abbé de Fontenu, qu'Adrien, qui avoit dessein d'en faire un Gymnase, plaça la plus ancienne bibliothéque, dont il soit parlé dans les Auteurs; sçavoir, la bibliothéque de Pisistrate, transportée d'abord d'Athènes en Perse, sous Xerxès; de Perse à Athènes, par Séleucus Nicanor; d'Athènes à Rome, par les Romains; enfin rendue à Athènes par Adrien.

Les deux grands Aquéducs, que nous venons de décrire, ne sont aujourd'hui d'aucun usage. Athènes reçoit toutes les eaux, dont elle a besoin, par les deux canaux souterreins, dont nous avons parlé au commencement de cet article, & qui paroissent d'une antiquité si reculée, qu'on les croit des ouvrages des anciens Grecs. Quant aux deux autres qui sont de beaucoup postérieurs, une inscription, rapportée par Spon, atteste que le second a été commencé par Adrien, & achevé par Antonin Pie. M. l'abbé de Fontenu estime, sur la ressemblance de l'un à l'autre, qu'ils sont tous deux du même-tems.

L'Aquéduc d'Éleusis, ville située à quatre lieues d'Athènes, du côté de l'occident, tiroit ses eaux du *Triasus Campus*, dans l'Attique. Il en reste seulement quelques arcades, & c'est tout ce que M. l'abbé Fourmont en avoit dit à son confrére.

L'Aquéduc d'Argos commençoit à trois lieues de la ville, au mont Apſas, dont il ſuivoit les contours par un canal à fleur de terre, fait de ciment & de poudre de marbre, corroyés enſemble dans la chaux. On voit dans la citadelle une vaſte & profonde citerne, qui s'eſt conſervée dans ſon entier juſqu'à préſent.

Corinthe avoit deux Aquéducs; le premier commençoit à 7 lieues de la ville, & prenoit ſon cours du mont Cyllène. Les canaux, qui ſubſiſtent encore, ſont à fleur de terre & à découvert. Ils ont trois pieds de large. Le ſecond commençoit à 4 lieues & demie de Corinthe, auprès de Phliunte, & prenoit ſon eau de la petite rivière, nommée *Agina*, qui eſt une branche de l'Aſope.

L'Aquéduc de Sparte, ville ſituée ſur une hauteur près du fleuve Eurotas, eſt peut-être le plus ſingulier de tous. Il commençoit à 7 lieues de la Ville, près de Pellène, aujourd'hui Macropoulo. L'eau couloit à fleur de terre dans des canaux, juſqu'à un vallon, diſtant de Sparte d'environ une lieue, où ſe trouve un torrent, au-deſſus duquel l'Aquéduc s'éleve en arcades de pierres de taille, plus hautes & plus larges que celles des deux Aquéducs d'Athènes. Les arcades joignent enſemble deux éminences, d'où les eaux entroient autrefois dans une galerie ſouterreine, pour ſe rendre enſuite près de la Ville, dans un beau réſervoir, qui eſt aujourd'hui à découvert. Ce réſervoir forme une vaſte piéce quarrée, formée de petits cailloux, qui étoient joints avec un ciment, auſſi dur que le caillou même. Du réſervoir, l'eau paſſoit dans la Ville, & entroit dans un autre Aquéduc, composé de cent petites arcades voûtées. Celui-là prenoit ſes eaux à deux lieues & demie dans deux canaux de trois pieds de large ſur un pied de profondeur, qui ſe rempliſſoient par des ſaignées, qu'on avoit faites au *Knaſſeus*, & au *Tiſoa*.

Ces Aquéducs ſont les ſeuls, dont M. Fourmont ait entretenu M. l'abbé de Fontenu. Il ne tenoit qu'à lui de parler auſſi de ceux de Conſtantinople. Vraiſemblablement, il n'y avoit rien remarqué, qui méritât d'être ajoûté à ce qu'en ont écrit pluſieurs voyageurs. M. l'abbé de Fontenu, dans le deſſein de raſſembler tout ce qui appartenoit à ſon ſujet, en a fait un article à part, d'après la relation de Wheler, qu'il nous ſuffira d'indiquer. Nous obſerverons que les Aquéducs de Conſtantinople furent conſtruits dans le premier ſiécle de l'empire des Conſtantins; & nous ajoûterons que tous les Aquéducs, qui nous reſtent à nommer, ſoit de l'Aſie mineure, ſoit de l'Italie, de l'Eſpagne & des Gaules, ſont autant d'ouvrages des Romains, qui ont laiſſé dans toutes les Provinces, ſoumiſes à leur empire, quelque monument de leur magnificence, comme la marque de la domination, qu'ils y avoient exercée.

IV.

IV.

DES AQUÉDUCS de l'ASIE Mineure.

On voit à Smyrne deux Aquéducs très-bien conservés, qui prennent leurs eaux, à onze ou douze milles de la ville, & qui, après les avoir conduites par des canaux de pierres, recouverts à rase-terre, les portent sur des arcades, d'une montagne à l'autre, à la hauteur de 40 & 50 pieds, à travers deux larges vallées.

Il ne reste à Éphése que des débris de deux Aquéducs pareils, qui recevoient leurs eaux de *Scala-Nova*, à 17 ou 18 milles de la ville. Près du creux, d'où partent les eaux, on voit encore des niches ciselées dans la pierre, où furent apparemment placées autrefois des statues de quelques divinités des eaux. En suivant les vestiges de ces derniers Aquéducs, on trouve sur la route de *Scala-Nova* à Éphése, à 5 milles de la ville, une longue suite d'arcades, sur l'une desquelles se lit une inscription à l'honneur de Diane, & des empereurs, Auguste & Tibère, qui a été rapportée par Spon, & qui prouve que ces deux monumens, ont été pour le moins réparés par les Romains.

M. l'abbé de Fontenu nous renvoie, pour les autres Aquéducs de l'Asie mineure, aux relations des voyageurs, entre lesquels il cite Paul Lucas, dont le témoignage sur les choses qu'il a vues par lui-même, peut être absolument compté pour quelque chose.

V.

DES AQUÉDUCS de ROME.

Les Aquéducs de Rome lui auroient ouvert un vaste champ, s'il n'avoit été prévenu dans ses recherches par un grand nombre d'Écrivains, qui ont traité avant lui le même sujet. De tout ce qu'il a extrait de ces différens Auteurs, nous tirerons quelques remarques générales.

1.° Entre les monumens, qui attestent l'industrie & la magnificence des Romains, il n'y en a point qui leur fassent plus d'honneur que les Aquéducs; soit que l'on considére ces édifices du côté des grands avantages, qu'en retiroient les Villes pour lesquelles ils étoient faits; soit que l'on envisage les singularités surprenantes, qui s'y trouvoient, comme la longueur de quelques-uns, qui venoient de 40, 50, & même 60 milles, l'élévation de quelques-autres, qui gagnoient la cime des plus hautes collines, dans tous, la solidité de la construction, les sommes immenses que plusieurs ont coûté, & les travaux qu'il fallut employer pour combler des vallées, applânir des montagnes, les percer dans une étendue de plusieurs milles, creuser des rochers; enfin élever, dans des bas-fonds, arcades sur arcades, pour conduire les eaux au niveau d'éminences de plus de cent pieds de hauteur.

2.° La seule ville de Rome avoit, selon Procope, quatorze

grands Aquéducs, qui servoient à remplir 856 bains publics & particuliers, 1352 lacs ou grands bassins & réservoirs, 16 thermes, 15 nymphées, 6 naumachies, sans compter de larges & longs canaux, dont quelques-uns s'appelloient des *Euripes*. Cette prodigieuse affluence d'eau se répandoit dans les souterreins de la ville, pour nettoyer les cloaques, & en emporter les immondices dans le Tibre.

3.° Les Romains sentirent si bien les avantages des Aquéducs, que par reconnoissance, ils donnérent à leurs eaux, les noms de ceux de qui ils les avoient reçues. De-là sont venus les noms d'*Aqua Appia*, *Aqua Marcia*, *Aqua Julia*, *Augusta*, *Trajana*, *Antonina*, *Severiana*, *Septimiana*, *Alexandrina*. C'est de ce dernier Aquéduc, suivant Fabretti, qu'on voit encore plus de 500 arcades dispersées dans la campagne de Rome. Par le même motif de reconnoissance, ils faisoient ordinairement graver sur la principale arcade le nom & les titres de l'Empereur sous le regne duquel l'Aquéduc avoit été, ou bâti, ou réparé. Là sont célébrés les empereurs Auguste, Claude, Vespasien, Tite, Trajan, Septime, Sévère, Caracalla, & plusieurs autres.

V I.

DES AQUÉDUCS d'ITALIE.

L'Aquéduc, le mieux conservé de toute l'Italie, est celui de Spolete. Fondé sur le roc dans le fond d'une vallée, ou plutôt d'un abîme, on le voit monter à la hauteur de 105 toises ; c'est-à-dire, à 630 pieds, pour joindre ensemble deux montagnes voisines. Cet ouvrage que la tradition du païs attribue à Théodoric, roi des Goths, dit M. l'abbé de Fontenu, est peut-être le morceau d'architecture le plus hardi & le plus haut que l'on connoisse dans le monde, sans excepter même la plus haute des pyramides d'Égypte, à laquelle on ne donne que 600 pieds de hauteur. Il subsiste dans son entier, & continue depuis tant de siécles à porter de l'eau dans la Ville. Il sert aussi de pont pour y passer.

L'Aquéduc de Narni surpassoit celui de Spoléte, par la magnificence de la construction & la largeur de ses arcades, dont la plus grande avoit, au rapport de Misson, 170 pieds de large ; mais, des quatre arcades, qui le formoient, il n'en existe qu'une. On le nomme, dans le païs, le pont d'Auguste, & la tradition en fait honneur à ce Prince.

L'Aquéduc de Narni le cédroit à son tour à ceux de Misène, si ceux-ci s'étoient conservés. On croit qu'ils étoient de marbre. La source, qui les fournissoit, sort d'un rocher très-escarpé, & forme une espèce de cataracte, d'où coule en bas un ruisseau, dont les eaux reçues dans deux grands Aquéducs, alloient se rendre dans deux vastes réservoirs, connus des curieux, sous les noms de *Piscine admirable* & de *Centocamérelle*. Ces deux réservoirs avoient été

construits par Agrippa, pour y rassembler les provisions d'eau douce, qui étoient nécessaires à la flotte, qu'Auguste tenoit dans le port de Misène.

VII.

DE L'AQUÉDUC de SÉGOVIE en ESPAGNE.

Un seul Aquéduc, dans toute l'Espagne, a fixé l'attention de M. l'abbé de Fontenu. C'est celui de Ségovie, qui joint ensemble deux montagnes séparées par un intervalle de 3000 pas. Il est composé de 177 arcades, à deux rangs, posés l'un sur l'autre. Le rang inférieur porte l'eau dans les fauxbourgs, & celui d'au-dessus, dans la Ville. Quoique les pierres y soient liées sans aucun ciment, la construction de tout l'édifice est néanmoins si solide, qu'il s'est conservé jusqu'à présent dans son entier. L'opinion la plus vraisemblable attribue cet ouvrage à Trajan.

VIII.

DES AQUÉDUCS de la GAULE.

De toutes les Provinces, qui ont été soumises à la domination des Romains, la Gaule est celle où ils paroissent avoir construit le plus grand nombre d'Aquéducs. Plusieurs ne sont connus que par leurs débris; mais, que l'on consulte le P. de Colonia sur celui de Lyon, Meurisse sur celui de Metz, le Historiens de la Provence sur ceux d'Orange & de Fréjus, les Historiens du Languedoc sur ceux de Toulouse & de Nîmes, & que des descriptions qui ont été données par ces Écrivains, on rapproche les plans qu'en a publiés D. Bern. de Montfaucon, on jugera qu'aucune partie de l'Europe ne posséde d'aussi précieux monumens de la magnificence Romaine. Nous passons rapidement sur ces grands ouvrages, qui sont déjà connus d'ailleurs, afin d'arriver pulôt à l'Aquéduc de Coutances, que M. l'abbé de Fontenu aura le mérite d'avoir le premier fait connoître.

L'Aquéduc de Coutances s'est conservé jusqu'à présent tel qu'il a été originairement construit, à la réserve des cintres de onze arcades, qui ont été réparés dans des tems postérieurs. Comme tous les anciens Aquéducs de Rome, dont Frontin, intendant des eaux sous Trajan, & Fabretti, après lui, nous ont donné la description, il est composé partie en maçonnerie pleine & solide, partie en arcades, partie en ouvrages souterreins, ou canaux.

Les eaux qu'il portoit, venoient de la fontaine de l'Écoulandrie, ainsi appellée du nom de la terre, où elle se trouve. Des canaux de terre les recevoient au sortir de la fontaine, & les conduisoient dans un réservoir, qui en étoient à 60 pas géométriques. Ce réservoir subsiste presque en son entier; c'est un bâtiment de dix pieds en quarré, couvert d'ardoises, au milieu duquel est un bassin de 4 pieds de large sur 6 de long & deux de profondeur, revêtu de pierres du païs, de même espèce

que celles des arcades. On l'appelle le *Repos*. Du réservoir, l'eau traversoit par-dessus de grandes piéces de terre plantée en pommiers, & alloit sur les arcades de l'Aquéduc, qui la conduisoient par des canaux de plomb sous une autre portion de terre plantée aussi en pommiers, nommée *La Croûte*, ou *le clos aux Moines*, passoit ensuite par un couvent de Jacobins, qui en retenoient quelques lignes pour les besoins de leur maison, puis se rendoit dans la Ville, pour venir se jetter dans un grand Regard, ou château d'eau, situé au milieu de la place de l'Église cathédrale, & vis-à-vis le portail, d'où elle se distribuoit dans les différens quartiers. Il ne reste pas les moindres vestiges du Regard, qui n'est plus connu que par quelques vieux titres, où il en est parlé.

Comme l'Aquéduc de Coutances ne tiroit pas ses eaux de loin, il n'avoit de longueur, depuis la source, où il les empruntoit jusqu'à son débouché dans le grand Regard, que 932 pas géométriques; sçavoir, 350 depuis l'Église cathédrale jusqu'à la premiére porte par laquelle on entre sur les arcades; 132 depuis cette porte jusqu'à la troisième; & 450 depuis celle-ci, qui est la dernière, jusqu'à la source. Des 932 pas, il y en avoit 800 d'ouvrages souterreins, partie en canaux de plomb, partie en canaux de terre cuite, enfoncés dans des tranchées recouvertes de terre. Les autres 132 pas, qui font 660 pieds, ou 110 toises, comprennent tous les ouvrages extérieurs, que le plan représente.

AQUILA [Q.], *Q. Aquila*, (*a*) général des Romains, du tems de Jules César. Hirtius Pansa, dans son histoire de la guerre d'Afrique, en fait mention. Ce Général commandoit une flotte Romaine durant cette guerre.

AQUILA, *Aquila*, Ἀκύλας, (*b*) Juif originaire de Pont, contrée d'Asie. Lorsque S. Paul alla d'Athènes à Corinthe, il y trouva Aquila, qui étoit venu depuis peu d'Italie avec Priscille, ou Prisca, sa femme, parce que l'empereur Claude avoit ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome; il se joignit à eux, & parce que leur métier étoit de faire des tentes, & que c'étoit aussi le sien, il demeuroit chez eux, & y travailloit.

Saint Paul sortit, quelque tems après, de sa maison d'Aquila pour entrer chez un homme, nommé Juste, qui étoit Payen de nation, mais converti au Seigneur. Lorsque cet Apôtre quitta Corinthe, il fut suivi d'Aquila & de Priscille. Ils allérent ensemble à Éphése, où il les laissa, pour soûtenir cette Église par leur exemple & leurs instructions, pendant qu'il alloit à Jérusalem. Ils lui rendirent de très-grands services à Éphése, jusqu'à exposer leurs têtes pour lui sauver la vie. Ils étoient retournés à Rome, lorsque S. Paul

(*a*) Hirt. Pans. de Bell. Afric. pag. 798. *& seq.*

(*b*) Actu. Apost. c. 18. v. 1. *& seq.* Ad Rom. Epist. c. 16. v. 4. Ad Timoth. Epist. II. c. 4. v. 19.

écrivit l'Épître aux Romains, dans laquelle il les salue avec de grands éloges. Enfin, ils étoient revenus à Éphése, quand S. Paul écrivit sa seconde Épitre à Timothée, dans laquelle il le prie de les saluer de sa part. L'on ne sçait pas distinctement ce qu'ils firent jusqu'à leur mort.

Les Grecs donnent à Aquila le titre d'Évêque & d'Apôtre, & font en son honneur leur grand office le 14 de Juillet. Les Martyrologes marquent la fête d'Aquila & de Prisca, sa femme, le 8 du même mois.

AQUILA, *Aquila*, fameux traducteur des Écritures de l'Ancien Testament d'Hébreu en Grec. Ayant été commis par l'empereur Adrien, pour avoir l'inspection sur le rétablissement de la ville de Jérusalem, à qui cet Empereur donna le nom d'*Ælia*, il eut occasion d'y voir les premiers disciples de J. C.; & touché de la pureté de leur vie, & des grands exemples des vertus, qu'il leur voyoit pratiquer, il embrassa le Christianisme, demanda le Baptême & l'obtint.

Mais, comme il étoit fort attaché à l'astrologie judiciaire, & que les chefs de l'Église lui remontroient l'incompatibilité de cet art curieux & inutile, avec la profession du Christianisme, il fut chassé de l'Église, parce qu'il ne vouloit pas le quitter. Aquila, ne pouvant souffrir la honte de cette excommunication, renonça au Christianisme, & passa dans la religion des Juifs, en recevant la circoncision. Alors, il se mit à étudier la langue Hébraïque, & en ayant acquis une connoissance exacte, il entreprit de traduire l'Ancien Testament d'Hébreu en Grec; & dans la vue de cacher la honte de son apostasie, il s'appliqua à détourner le sens des passages, qui regardent le Sauveur, & à les interpreter dans un sens différent de celui des Septante; ce qu'il exécuta, comme l'on croit, du tems même de l'empereur Adrien.

Aquila travailla d'abord à une traduction de l'Écriture, dans laquelle il s'attachoit à rendre le sens du Texte, mais d'une manière plus libre & plus dégagée. Après cela, il en entreprit une autre plus scrupuleuse, & dans laquelle il s'appliquoit servilement à rendre la signification littérale des moindres termes; & c'est cette dernière traduction, que les Juifs appelloient la version exacte, & dont ils faisoient plus de cas que d'aucune autre traduction. Au reste, quoique la plûpart des Anciens aient accusé Aquila d'avoir altéré le sens des passages, qui favorisent le Christianisme, cela n'a pas empêché S. Jérôme de penser bien différemment sur cet article. En effet, ce Pere, écrivant à Marcella, dame Romaine, lui dit qu'examinant continuellement la version d'Aquila, il y trouve tous les jours plusieurs choses, qui sont favorables à notre créance,

On ne sçait pas certainement si Aquila étoit Juif d'origine, ou s'il étoit Gentil, avant qu'il embrassât le Christianisme. S. Épi-

phane ne doutoit point qu'il ne fût Gentil de naissance ; mais, d'autres forment sur cela des doutes, qu'il n'est pas aisé de résoudre. On dispute aussi si c'est le même qu'Onkélos, célebre Paraphraste du Pentateuque.

AQUILA, *Aquila*, l'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

AQUILÉE, *Aquileia*, Ἀκυληΐα, (*a*) ville d'Italie, située, selon Strabon, hors des confins des Vénétes, maintenant Vénitiens. Ce Géographe rapporte qu'elle fut bâtie par les Romains, pour servir de boulevart contre les Barbares. Car, comme elle n'étoit éloignée de la mer que de quinze mille pas, ces Barbares s'y rendoient par eau, en remontant le Natiso, qui en baignoit les murs.

Je croirois cependant que les premiers fondemens d'Aquilée ne furent point jettés par les Romains ; mais, que ces peuples furent seulement les restaurateurs de cette Ville, par les colonies, qu'ils y envoyérent en différens tems, & qui l'ont fait qualifier elle-même colonie, dans Pline. Ce fut l'an de Rome 569, qu'on conçut le dessein d'établir une colonie à Aquilée. On doutoit seulement si elle seroit composée de Latins, ou de citoyens Romains. Les Triumvirs, qu'on créa pour la conduire, furent P. Scipion Nasica, C. Flaminius & L. Manlius Acidinus. Ce ne fut pourtant que deux ans après, que cette colonie partit. Elle étoit composée de trois mille Citoyens. On distribua cinquante arpens de terre à chaque soldat, cent aux Centurions, & cent quarante aux cavaliers.

La nouvelle colonie, foible & sans forces, étoit exposée aux insultes des Nations barbares. C'est pourquoi, des députés d'Aquilée, quelques années après, allérent prier le Sénat de songer aux moyens de la garantir. Et comme on leur demanda s'ils vouloient qu'on chargeât le consul Cassius de cette commission, ils répondirent que ce Général ayant ordonné à son armée de s'assembler à Aquilée, étoit parti de cette ville pour se rendre dans la Macédoine par l'Illyrie. D'abord, personne n'ajoûta foi à cette nouvelle ; il paroissoit plus vraisemblable, que le dessein du Consul étoit de faire la guerre aux Istriens & aux Carnes. Les députés d'Aquilée répliquérent que tout ce qu'ils sçavoient, & qu'ils pouvoient assurer, c'est qu'on avoit distribué aux soldats des vivres pour trente jours, & que le Consul avoit fait chercher des guides, qui connussent les chemins de la Macédoine, & qui pussent les y conduire. Alors, les Sénateurs n'ayant plus lieu de douter de la vérité, s'emportérent contre l'audace du Consul ; & l'inquiétude que cela leur donna, fut cause qu'on remit à un autre tems le soin de fortifier Aquilée.

(*a*) Strab. pag. 123, 206, 207, 208, 214. Plin. L. III. c. 18. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 22, 45, 54, 55. L. XL. c. 34. L. XLIII. c. 1. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 360. & suiv.

Ce fût anciennement un port ouvert aux Illyriens, qui habitoient aux environs du Danube. Il s'y faisoit un commerce considérable de vin, d'huile, de troupeaux, de peaux, &c. Polybe rapporte que, de son tems, le terroir d'Aquilée, ainsi que celui de quelques autres païs du voisinage, étoit si fertile en or, qu'il qu'il suffisoit de creuser dans la terre environ deux pieds de profondeur, pour en trouver aussitôt. Les particules, qu'on tiroit, étoient comme des fèves ou des lupins. Les Italiens s'étant joints aux Barbares l'espace de deux mois seulement, pour les secourir, cela fit diminuer d'un tiers la valeur de la monnoie d'or dans toute l'Italie. Les Romains, dans la suite, s'emparérent de ces mines.

La ville d'Aquilée tint un rang distingué, sur tout, sous les Empereurs. Il n'en faut point d'autre preuve, que ce que l'on en raconte à l'occasion de Maximin. Ce Prince, que son inhumanité a rendu si célébre, après avoir traversé les Alpes, sans rencontrer aucun ennemi, s'imaginoit que les peuples d'Italie ne pensoient point à lui résister; mais, les nouvelles qui lui vinrent d'Aquilée, le détrompérent. Il apprit que cette place, la première d'Italie qu'il dût trouver sur son chemin, fermoit ses portes, & se montroit disposée à se bien défendre; que les troupes Pannoniennes, qui étoient à la tête de son armée, & en qui il mettoit toute sa confiance, parce qu'elles l'avoient les premières nommé Empereur, & avoient toujours fait voir beaucoup de zéle pour son service, s'étant aprochées des murailles de la Ville, les avoient trouvées bordées de gens armés; & qu'ayant tenté d'insulter la place, elles avoient été repoussées avec perte. Maximin persuadé que tout devoit plier devant lui, attribua le mauvais succès des Pannoniens à leur négligence & à leur molesse; & il ne douta pas que la Ville ne se rendît, dès qu'il paroîtroit luimême avec son armée devant les murs. Il se trompoit fort, comme l'événement le lui prouva.

En effet, le Sénat avoit choisi Aquilée pour en faire sa place d'armes dans la guerre contre Maximin. C'étoit alors une Ville bien peuplée, riche & florissante par le commerce de l'Italie & de l'Illyrie, dont elle étoit le centre. Les fortifications, dont autrefois on avoit pris soin de la munir, étoient tombées dans un grand délabrement, pendant une paix de plusieurs siécles. Le Sénat les fit réparer. Il mit dans la place une forte garnison, à laquelle il donna, pour commandans, deux consulaires, Ménophile & Crispinus, tous deux gens de mérite & de tête. Ménophile avoit commandé les troupes avec honneur dans la Mœsie pendant trois ans sous Alexandre; & Crispinus, dont le département propre paroît avoir été de gouverner l'intérieur de la Ville, avoit de la douceur, de la dignité, & le talent de la parole. Ces deux gouverneurs eurent une extrême attention à

bien approvisionner leur place ; de sorte qu'on y étoit dans l'abondance de toutes choses, quand Maximin y arriva.

Ce Prince, lorsqu'il fut instruit de l'état des choses, vit bien qu'Aquilée ne seroit pas pour lui une conquête aisée ; & tout fier qu'il étoit, il jugea à propos d'employer les voies d'insinuation, avant que de recourir à la force. Il avoit dans son armée un Tribun, natif de la ville même d'Aquilée, & dont toute la famille y étoit enfermée actuellement. Cet Officier, qui lui parut propre à se faire écouter de ses concitoyens, vint de sa part au pied des murs avec quelques Centurions ; & de-là, il exhorta les habitans à rentrer dans leur devoir & dans l'obéissance envers leur légitime Souverain, leur représentant d'une part, les maux affreux auxquels ils s'exposoient, & de l'autre, leur promettant une amnistie, en laquelle ils devoient avoir d'autant plus de confiance, qu'ils la méritoient, puisqu'ils n'étoient coupables que de s'être laissé séduire par les artifices des auteurs de la rebellion. Le peuple, qui bordoit les murailles, ne laissoit pas de prêter l'oreille aux paroles du Tribun. Crispinus accourt, & détruit une impression par une autre. Il rappelle aux habitans leurs engagemens envers le Sénat & le peuple Romain ; il les détourne d'ajoûter foi aux promesses d'un tyran cruel & trompeur ; il leur fait envisager la gloire de devenir les sauveurs de l'Italie ; il les assure de la victoire, qui leur est annoncée par les entrailles des victimes, & par les oracles de leur dieu Apollon Bélénus. Ce dieu, l'un des objets de la vénération religieuse des Gaulois, étoit honoré d'un culte spécial à Aquilée ; & dans la circonstance, dont il s'agit, plusieurs des assiégeans, après le mauvais succès de leur entreprise, témoignérent qu'ils l'avoient vu dans les airs combattre pour la Ville ; soit, dit Hérodien, que l'apparition ait été réelle ; soit que ceux, qui la débitérent, eussent inventé cela pour couvrir leur honte. Les remontrances de Crispinus eurent leur effet, & Maximin se convainquit enfin de la nécessité d'assiéger la place dans les formes.

La rivière de Lisonzo l'arrêta pendant trois jours. Ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent ; mais, grossi alors par les neiges fondues, il rouloit de grandes eaux avec beaucoup d'impétuosité ; & un beau pont, de pierres, que les Empereurs y avoient anciennement bâti, venoit d'être détruit par les habitans d'Aquilée, qui n'en étoient qu'à quatre ou cinq lieues. Il n'étoit pas possible à une armée de traverser cette rivière sans pont, & quelques cavaliers Germains, qui voulurent en faire l'essai, parce qu'ils étoient accoûtumés à passer dans leur païs les plus grands fleuves à la nage, furent entraînés par la rapidité du torrent, & périrent avec leurs chevaux. Maximin, qui n'avoit point de bateaux, fut obligé de faire un pont avec des futailles liées en-

semblé, & couvertes de broussailles & de terre, & toute son armée passa sur ce pont.

En arrivant devant la place, Maximin brûla d'abord & ravagea les faûxbourgs, bien ornés, bien bâtis, remplis de jardins, que les habitans, par une attache naturelle à leurs possessions, avoient épargnés. Les ennemis arrachérent les vignes, coupérent les arbres, & s'en servirent, aussi-bien que des bois des maisons qu'ils jettoient bas, pour construire des machines de guerre.

Après un jour de repos, on commença l'attaque & on s'y porta avec furie. Les assiégés reçurent bien les ennemis, & leur opposérent une pareille vigueur. Tout étoit soldat dans la Ville. Les femmes mêmes donnérent leurs cheveux, pour être employés aux machines destinées à lancer des traits. Ils firent grand usage, dans leur défense, de poix & de résine bouillante, qu'ils versoient à pleins tonneaux sur les assaillans. Il se livra ainsi plusieurs combats, dans lesquels les troupes de Maximin souffrirent beaucoup, sans pouvoir jamais parvenir à faire breche à la muraille. Le courage des assiégés croissoit par le succès, pendant qu'au contraire les assiégeans rebutés de l'inutilité de leurs efforts, se dégoûtoient d'une cause détestée de tout l'Empire & peu heureuse. Ajoûtez la disette extrême à laquelle ils étoient réduits, ne recevant aucun convoi de tout le païs, qui étoit devant eux; & n'ayant communication qu'avec la Pannonie, qu'ils avoient ravagée; au lieu que la Ville, abondamment fournie, nourrissoit à l'aise ses habitans; ensorte que l'armée de Maximin sembloit plutôt assiégée, qu'assiégeante.

La férocité du Prince acheva de mettre le comble au mécontentement & au désespoir des soldats. Ce Barbare, accoûtumé à toujours vaincre, entroit en fureur à la vue d'une résistance, dont il ne pouvoit triompher. Il étoit encore aigri par les insultes, dont les assiégeans l'accabloient lui & son fils. La haine, qu'ils avoient contre lui, s'étoit tournée en mépris, depuis qu'ils cessoient de le craindre; & lorsqu'il s'approchoit des murs, il n'y avoit point de reproches injurieux & outrageans, qu'ils ne lui fissent. Maximin outré ne se connoissoit plus. Il déchargeoit sa colère sur ses troupes, qu'il accusoit de timidité & de lâcheté. Il punissoit les officiers par la mort & par l'ignominie. Ainsi, haï de tout l'univers, il eut encore soin de se procurer la haine de ceux, qui, seuls, faisoient sa ressource & lui servoient de remparts.

Il en fut bientôt la victime, ayant été massacré, avec son fils, par les Prétoriens. Toute l'armée, d'un commun accord, se présenta alors devant les murs d'Aquilée, non plus hostilement, mais sans armes, & avec des dispositions pacifiques, annonçant la mort de Maximin, & demandant que les portes de la Ville fussent ouvertes, & que l'on ne regardât plus comme ennemis ceux, qui avoient cessé de l'être. Les gouverneurs

de la place ne se hâtérent point d'ajoûter foi à ces discours. Ils usérent d'une sage défiance, & commencérent par proposer, à la vénération de l'armée, les images des deux Augustes, Maxime & Balbin, & de Gordien César. L'armée leur ayant rendu sans difficulté ses hommages, comme à ses Princes légitimes, la paix fut rétablie entre la ville & le camp, mais non pas la pleine liberté du commerce. Les portes d'Aquilée restérent fermées; seulement de dessus les murs, on fournissoit aux officiers & aux soldats, les vivres & tous les rafraîchissemens, dont ils avoient besoin; & ils comprirent mieux que jamais, combien le siége d'une Ville, si abondamment approvisionnée, auroit été long pour eux & d'un succès incertain. Les choses demeurérent en cet état mitoyen, qui laissoit subsister des vestiges de division, jusqu'à ce que l'on eût reçu les ordres de Maxime. A son arrivée, la paix fut entiérement rétablie.

Cette Ville si florissante est aujourd'hui ruinée. A peine y compte-t'on 35 habitations. Son ancien nom Latin se conserve encore parmi les Italiens, qui l'appellent Aquileia. On dit que les Allemans la nomment Aglar. Elle appartient à la maison d'Autriche.

AQUILÉGES, nom que les Romains donnérent, sous Auguste, à ceux qui étoient chargés du soin d'entretenir les tuyeaux & les conduits des eaux.

AQUILIA, *Aquilia*, (a) fut convaincue d'adultère avec Varius Ligur, & punie de l'exil par Tibère, quoique Lentulus n'eût opiné contre elle qu'à la peine, qui étoit ordonnée par la loi Julia. On ne sait pas au juste à quoi cette loi condamnoit les femmes adultères.

AQUILICES, sacrifices, que les Romains avoient accoûtumé de faire à Jupiter, lorsqu'ils vouloient avoir de la pluie; ce qui faisoit donner le nom d'Aquiliens ou d'Aquiliciens aux prêtres, qui étoient chargés d'offrir ces sacrifices.

AQUILIENS, *Aquilii*, (b) Ἀκύλιοι. Les Aquiliens formoient une des meilleures familles de Rome. Du tems de Tarquin, il y avoit trois Sénateurs dans cette famille. Lorsque ce Prince eut été banni de Rome, les Aquiliens se déclarérent pour lui, ainsi que les Vitelliens, autre famille qui n'étoit pas moins distinguée que l'autre. Ce fut à la sollicitation des ambassadeurs que Tarquin avoit envoyés à Rome, & qui s'y conduisirent si habilement, qu'en faisant semblant de demeurer, pour ramasser les effets du Roi, ils trouvérent moyen de corrompre ces deux illustres Maisons. Les Aquiliens & les Vitelliens étoient neveux de Collatin actuellement consul; & il y avoit de plus une étroite alliance entre les Vitelliens & Brutus, l'autre consul; car, il avoit épousé leur sœur, & en avoit eu plusieurs enfans, dont ils

(a) Tacit. Annal. L. IV. c. 42.

(b) Tit. Liv. L. II. c. 4. Plut. Tom. I. p. 98. *& seq.* Dionys. Halic. L. V. c. 2. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 192. *& suiv.*

gagnérent les deux aînés, qui ne faisoient que d'entrer dans l'âge de puberté, & avec lesquels ils avoient beaucoup de commerce.

Quand ces deux jeunes gens furent engagés, & qu'on les eut abouchés avec les Aquiliens, ils trouvérent tous à propos de se lier par le plus grand & le plus horrible de tous les sermens, en buvant tous ensemble du sang d'un homme, qu'ils immoleroient, & en jurant sur ses entrailles encore toutes fumantes. Pour cet effet, ils se rendirent chez les Aquiliens, dont la maison, qui, apparemment, étoit retirée & obscure, avoit paru la plus propre pour leur dessein. Ils ne prirent pas garde à un esclave, nommé Vindex, qui y étoit caché. Ce n'est pas que la curiosité l'eût porté à cela, ou qu'il se doutât de ce qu'on vouloit faire; mais, ayant été surpris, & voyant entrer des gens fort empressés, il n'osa se montrer, & se mit derrière un grand coffre, d'où il vit tout ce qui se passa, & entendit toutes les résolutions, qui furent prises. On convint qu'on tueroit les Consuls; & sur l'heure même, on en écrivit à Tarquin, & on donna les lettres à ses ambassadeurs, logés dans la même maison, & qui étoient là présens.

Ce qu'on vient de lire, est tiré de Plutarque; mais, on ne sçait d'où il a tiré lui-même cette dernière particularité, qui n'est pas vraisemblable. Car, les ambassadeurs ne logeoient pas chez des particuliers. Aussi, Denys d'Halicarnasse dit que les Aquiliens s'étoient chargés de rendre eux-mêmes ces lettres aux ambassadeurs.

Quoiqu'il en soit, Vindex, étant sorti secrétement, se rendit chez Valérius, à qui il raconta tout ce qu'il avoit vu & entendu. Valérius, saisi d'étonnement & de crainte, va droit à la maison des Aquiliens, qui étoient sortis. Il entre, sans que personne pense seulement à l'empêcher. Il trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Les Aquiliens, qui avoient étéa vertis de sa démarche, accourent en diligence, & trouvent sur la porte Valérius qui sortoit. Ils se jettent sur lui pour lui arracher les lettres. Valérius & sa troupe les repoussent, & leur entortillant leurs robes autour du cou, ils les traînent, malgré leur résistance, avec beaucoup de peine & d'efforts, jusques dans la place.

Les Aquiliens, encouragés par la lenteur & par la molesse de Collatin, demandérent du tems, pour se justifier, & qu'on leur livrât Vindex, qui, étant leur esclave, ne devoit point être entre les mains de leurs accusateurs. Collatin étoit près de leur accorder leur demande, & de rompre l'assemblée; mais, Valérius s'y opposa, & ne voulut, ni rendre Vindex, qui étoit au milieu de de ceux qui l'accompagnoient, ni souffrir que le peuple se retirât, & laissât échapper ces traîtres; & lui-même mettant la main sur eux, il appella, à haute voix, Brutus, qui s'en retournoit, ayant puni ses deux fils du dernier supplice, & crioit que Collatin faisoit une action très-indigne, puisqu'après avoir laissé malignement son Col-

légue dans la néceſſité de faire mourir ſes propres enfans, il cherchoit les moyens, pour faire plaiſir à des femmes, de ſauver les complices du même crime, & les ennemis déclarés de leur païs.

Cela fit perdre patience à Collatin; il commanda aux Licteurs de prendre Vindex. Les Licteurs, écartant la foule, ſaiſiſſent l'eſclave, & frappent ſur ceux, qui vouloient le retenir. Les amis de Valérius viennent au ſecours, & les repouſſent. Le peuple commence à crier, & à appeller Brutus, qui, attiré par ſes cris, vient ſur la place. Le bruit ayant ceſſé, il dit qu'il avoit été ſeul juge ſuffiſant de ſes enfans; & que pour les autres, il les avoit laiſſés au jugement du peuple, qui étoit libre, & qui n'avoit qu'à prononcer. C'eſt pourquoi, ajoûta-t'il, que le premier qui voudra, parle, & qu'il tâche de perſuader au peuple ce que bon lui ſemblera. Mais, ſans attendre que perſonne ſe préſentât pour parler, les ſuffrages furent donnés. Il n'y en eut pas un ſeul, qui n'allât à la mort, & l'on trancha la tête aux coupables. Cela arriva l'an de Rome 245, & avant J. C. 507.

Les Aquiliens, dont nous venons de parler, n'étoient qu'au nombre de deux. Denys d'Halicarnaſſe les nomme Lucius & Marcus Aquilius; au lieu que Plutarque & Tite-Live les appellent en général *Aquilii*, les Aquiliens.

AQUILIFER, *Aquilifer*, nom que l'on donnoit, chez les Romains, à celui qui portoit l'Aigle. *Voyez* Aigle.

AQUILINUS, *Aquilinus*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

AQUILLIA, *Aquillia*, (a) nom d'une marâtre, ou bellemere, dont il eſt parlé dans les lettres de Cicéron à Atticus.

AQUILLIUS [Lucius], *L. Aquillius*, Λ. Ἀκύλλιος, (b) frere de M. Aquillius. Ils étoient fils de la ſœur du conſul Collatin. *Voyez* Aquiliens.

AQUILLIUS [Marcus], *M. Aquillius*, Μ. Ἀκύλλιος, frere de L. Aquillius. *Voyez* l'article précédent.

AQUILLIUS [Caius], (c) *C. Aquillius*. Κ. Ἀκύλλιος, ſurnommé Tuſcus, étoit conſul avec T. Sicinius, ou Siccius, l'an de Rome 267, avant J. C. 485. C'étoient deux perſonnages d'une grande capacité dans le métier de la guerre. Quand ils propoſérent au Sénat de mettre des troupes ſur pied, il ordonna qu'on enverroit d'abord une ambaſſade aux Herniques, pour les ſommer de rendre juſtice aux Romains, comme à leurs amis & à leurs alliés [c'eſt que, pendant la guerre des Volſques & des Eques, ils avoient fait quelque tort à la République, en ravageant ſes frontières par des courſes & des brigandages]; qu'en attendant leur réponſe, les Conſuls léveroient autant de troupes, qu'il leur ſeroit poſſible; qu'ils demanderoient du ſecours aux alliés, & qu'ils amaſſeroient en

(a) Cicer. ad Attic. L. XIV. Epiſt. 13, 18.
(b) Dionyſ. Halic. L. V. c. 2.
(c) Tit. Liv. L. II. c. 40. Dionyſ. Halic. L. VIII. c. 10.

grande diligence du bled, des armes, de l'argent & toutes les autres provisions nécessaires pour la guerre. Les ambassadeurs rapportérent, pour toute réponse de la part des Herniques, que ces peuples prétendoient n'avoir jamais fait aucune alliance avec les Romains; & qu'ils accepteroient volontiers la guerre, si on la leur déclaroit.

Sur ce rapport des députés, C. Aquillius eut ordre de marcher contre les Herniques. Il trouva leur armée sur les terres de Preneste. Il se campa le plus près d'eux qu'il lui fut possible, à un peu plus de deux cens stades de Rome. Trois jours après qu'il eut assis son camp, les Herniques, s'avançant dans la plaine en ordre de bataille, levérent l'étendard du combat. Le Consul fit faire à ses troupes la même contenance, & sortit à la rencontre des ennemis. Dès que les deux armées sont en présence, elles s'entrechoquent avec de grands cris. Les troupes, legérement armées, commencent l'action; elles font voler les traits & les fléches; elles lancent une nuée de pierres avec la fronde; on reçoit une infinité de blessures de part & d'autre. Ensuite, la cavalerie & l'infanterie en viennent aux mains, escadron contre escadron, régiment contre régiment. L'action fut meurtrière, on combattit long-tems avec chaleur, sans que, ni les uns, ni les autres cédassent le terrein, où ils étoient postés. Enfin, l'armée Romaine qui combattoit alors pour la premiére fois, après avoir été long-tems sans faire la guerre, commença à lâcher pied

Aquillius s'apperçoit que les siens s'ébranlent; il donne ordre à des troupes, toutes fraîches, qu'il avoit réservées exprès, de prendre la place de celles qui sont épuisées par la fatigue; il renvoie à l'arrière-garde une partie du corps de bataille, les blessés, & tous ceux qui sont hors de combat. Ce mouvement fait croire aux Herniques, que les ennemis s'ébranlent pour prendre la fuite. Ils se raniment les uns les autres; ils serrent leurs rangs & tombent avec fureur sur cette pattie de l'armée, qui ne faisoient pas bonne contenance. Les Romains, renforcés par des troupes toutes fraîches, soûtiennent leur choc avec fermeté; chacun fait de son mieux, & le combat s'engage de nouveau avec plus d'opiniâtreté. Les Herniques, de leur côté, remplacent par de nouvelles troupes, celles dont l'ardeur se ralentit; & l'action devient plus meurtrière qu'auparavant. Déjà le jour baissoit, lorsque le Consul, ranimant la cavalerie, se met lui-même à la tête des escadrons. Il pique d'honneur ses soldats; il les exhorte à se comporter en gens de cœur; il tombe brusquement sur l'aîle droite des ennemis; & après une legére résistance, l'ayant enfin obligée de plier, il couvre le champ de bataille d'un horrible carnage. Tandis que l'aîle droite des Herniques se laissoit enfoncer, & qu'elle abandonnoit son poste, leur aîle gauche, tenant toujours ferme, commençoit à presser vivement

l'aîle droite de l'armée Romaine. Mais, cette vigueur extraordinaire ne dura pas long-tems. Elle fut enfin contrainte de lâcher pied de même que la droite.

Aquillius vole au secours des siens avec l'élite de la jeunesse; il les anime par ses discours; il appelle par leur nom ceux qui se sont distingués dans les batailles précédentes. S'il en voit qui ne combattent pas avec assez de valeur, il arrache les enseignes des mains de ceux qui les portent, & les jette dans le fort des escadrons ennemis, afin que la crainte des peines, dont les loix menacent les soldats, qui perdent leurs drapeaux, soûtienne les courages les plus abattus. Attentif à tout, dès qu'une partie de ses troupes commence à s'ébranler, il l'appuie par de nouveaux renforts; il vole lui-même à son secours, & il ne cesse de courir par tout où sa présence est nécessaire, jusqu'à ce que l'autre aîle de l'armée ennemie pliant sous ses efforts redoublés, ait abandonné son poste. Une attaque si vigoureuse ayant déconcerté les deux aîles, le corps de bataille restoit seul dénué de tout appui. Les Herniques ne cherchent plus leur salut que dans une prompte fuite; le désordre se communique dans tous les rangs, & chacun tâche de regagner le camp. Les Romains les poursuivent l'épée dans les reins, & en font un horrible carnage. Leur ardeur fut si grande dans cette affreuse journée, que, pour mettre le comble à leur victoire, quelques soldats vouloient même attaquer le camp de l'ennemi, espérant de le forcer du premier assaut. Mais, le Consul jugeant que l'entreprise étoit peu utile & trop hasardeuse, fit sonner la retraite pour les rappeller malgré eux, & leur faire quitter prise, de peur que l'ennemi lançant une nuée de traits du haut de ses retranchemens, ne les forçât de reculer honteusement avec perte des leurs, & qu'ils ne ternissent la gloire de leur première victoire.

Le soleil étoit déjà sur le point de se coucher, lorsque les Romains se retirérent pleins de joie, poussant mille cris d'allégresse. La nuit suivante, on entendit un grand bruit dans le camp des Herniques, qui parut tout illuminé par une quantité de flambeaux. Quand il fut jour, les cavaliers qu'on avoit envoyés à la découverte, rapportérent qu'il n'étoit point venu de nouveaux secours aux Herniques; & que ceux, qui avoient combattu la veille, avoient pris la fuite. Sur cette nouvelle, le consul Aquillius sort avec ses troupes, & s'empare du camp des ennemis, qui étoit plein de chevaux, de provisions de bouche & d'armes. Il y prit un aussi grand nombre de blessés, qu'il s'en étoit sauvé par la fuite. Sans perdre de tems, il ordonna à sa cavalerie de poursuivre les fuyards, dispersés dans les bois & dans les chemins. Elle fait un grand nombre de prisonniers de guerre. Ensuite, il tombe sur les terres des Herniques, & en enleve un gros butin, sans trouver aucune résistance, personne n'osant plus se présenter pour lui livrer combat.

C. Aquillius, de retour à Rome, obtint le petit triomphe, que l'on appelloit Ovation. Il fit son entrée à pied, avec tous les ornemens convenables à la cérémonie.

AQUILLIUS [L.] *L. Aquilius*, Λ. Ἀκύλλιος, (a) surnommé Corvus, étoit tribun militaire, l'an de Rome 367. Ses Collégues furent T. Quintius Cincinnatus, Q. Servilius Fidenas, L. Julius Iulus, L. Lucrétius Tricipitinus & Servius Sulpicius Rufus. Étant entrés en charge, ils conduisirent deux armées, l'une dans le païs des Eques, non pas à dessein de leur faire la guerre, car ils se tenoient alors pour vaincus, mais pour ravager leurs terres, de façon qu'ils ne fussent pas en état de se révolter, quand même ils en auroient la volonté; & l'autre contre les Tarquiniens, sur lesquels, ils prirent de force les villes de Cortuosa & de Contenébra. Ils ne trouvérent aucune résistance à Cortuosa. Ils surprirent les habitans, & emportérent la Ville du premier effort, la pillérent, puis y mirent le feu. L'autre se défendit pendant quelques jours. Mais, l'armée Romaine ayant été partagée en six corps, dont chacun travailloit pendant six heures, puis se reposoit, tandis que les cinq autres donnoient l'assaut, chacun à leur tour; ces attaques, qui n'étoient interrompues, ni jour, ni nuit, épuisérent enfin la patience & le courage des habitans, que leur petit nombre exposoit sans relâche aux mêmes fatigues & aux mêmes combats contre des gens frais. Les Tribuns militaires vouloient faire vendre le butin, & en mettre l'argent dans le trésor public. Mais, pendant qu'ils hésitoient à exécuter ce dessein, les soldats se mirent à partager les dépouilles des vaincus; & on ne crut pas pouvoir les leur arracher, sans s'exposer à une sédition.

Nos Tribuns étant venus à Rome, pendant que toute la ville s'ocuppoit à bâtir, recommencérent à solliciter le peuple, en le flattant dans toutes les assemblées de l'établissement des loix Agraires. Ils lui vantoient la fertilité du terroir de Promptine, dont la possession n'étoit plus disputée au peuple Romain, depuis que Camille avoit abattu la puissance des Volsques. Ils se plaignoient que ce champ étoit bien plus exposé à l'avidité des Nobles, qu'il ne l'avoit jamais été aux incursions des ennemis; que ces derniers ne l'avoient attaqué que dans le tems qu'ils étoient armés, & qu'ils avoient l'avantage, au lieu que les Nobles avoient dessein de s'en emparer pour toujours; & que, si on ne se pressoit de le partager, avant qu'ils se le fussent approprié tout entier, le peuple n'y auroit jamais aucune part. Cependant, ils ne firent pas grande impression sur l'esprit de la multitude, qui songeoit beaucoup plus à se loger, qu'à venir écouter leurs harangues dans la place, outre que chaque particulier, se trouvant épuisé par la dépense qu'il lui falloit faire en

(a) Tit. Liv. L. VI. c. 4, 5.

bâtimens, se soucioit peu d'une portion de terre, qu'il n'étoit pas en état de faire valoir.

AQUILLIUS [P.], *P. Aquillius*, Π. Ἀκύλλιος. (a) Ce P. Aquillius fut envoyé, l'an de Rome 542, en Étrurie, avec P. Ogulnius, pour acheter des bleds, & les faire voiturer à Tarente. Ces provisions étoient escortées de mille soldats, tant Romains qu'alliés, tirés de l'armée, qu'on avoit levée dans la Ville, & qui devoient renforcer la garnison de la citadelle.

AQUILLIUS [L.], *L. Aquillius*, Λ. Ἀκύλλιος, (b) surnommé Gallus, étoit préteur l'an de Rome 575. Il eut pour collégues M. Popillius Lénas, P. Licinius Crassus, M. Cornélius Scipion, L. Papirius Mason, & M. Aburius. Lorsque tous ces Préteurs tirérent au sort leurs départemens, la Sicile échut à L. Aquillius Gallus.

AQUILLIUS [MANIUS], *M. Aquillius*, Μ. Ἀκύλλιος, (c) fut nommé consul, l'an de Rome 623; & on lui donna pour collégue C. Sempronius Tuditanus. Dès que M. Aquillius eut été élevé à ce haut rang, il se hâta d'aller prendre sa place, pour terminer la guerre, que Perpenna faisoit à Aristonic, fils naturel d'Euméne, roi de Pergame, & que ce général Romain avoit portée heureusement près de sa fin, par la défaite d'Aristonic, qu'il avoit même fait prisonnier. M. Aquillius n'eut donc pas de peine à achever les restes de cette guerre. Encore, deshonora-t-il, par un crime horrible, & que toutes les Nations détestent, les avantages qu'il remporta. Pour forcer quelques Villes à se rendre, il empoisonna les sources, d'où elles tiroient leurs eaux. Le fruit de cette guerre pour les Romains, fut que la Lydie, la Carie, l'Hellespont, la Phrygie, en un mot, tout ce qui composoit le royaume d'Attale, fut réduit en province de l'Empire, sous le nom commun d'Asie.

M. Aquillius, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, au lieu de la juste peine, qu'il auroit méritée pour les voies indignes & criminelles, auxquelles il devoit ses victoires. Et, bientôt après, ayant été accusé de concussion, il obtint une absolution, qui ne répara pas son honneur, mais, qui deshonora ses juges. Pour ce qui est d'Aristonic, après avoir été donné en spectacle au peuple, dans le triomphe d'Aquillius, il fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. M. Aquillius étoit surnommé Népos.

AQUILLIUS [MANIUS], *M. Aquillius*, Μ. Ἀκύλλιος, (d) fut consul avec Marius, l'an de Rome 651. C'étoit alors le cinquième consulat de Marius. M. Aquillius fut envoyé en Sicile, pour

(a) Tit. Liv. L. XXVII. c. 3.
(b) Tit. Liv. L. XLI. c. 14, 15.
(c) Just. L. XXXVI. c. 4. Flor. L. II. c. 20. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 190. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 315.
(d) Flor. L. III. c. 19. Plut. Tom. I. pag. 413. Just. L. XXXVIII. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 330. Hist. Rom. Tom. V. pag. 437, 438, 456. *& suiv.*

pour y terminer la seconde guerre contre les Esclaves. Il remporta sur les rebelles une victoire signalée, dans laquelle il tua de sa propre main Athénion, après avoir reçu lui-même une blessure à la tête.

Les Esclaves, quoiqu'ils eussent perdu leur chef, ne laissérent pas de se cantonner dans différentes places. Aquillius les y poursuivit, sans leur donner néanmoins occasion de combattre, mais, s'appliquant à les réduire par la famine. Ils périrent tous par le fer & par la faim. Mille seulement se rendirent avec Satyrus, leur commandant. Aquillius les fit conduire à Rome, & voulut les donner en spectacle au peuple, en les faisant combattre contre les bêtes. Ces malheureux, voyant qu'on ne leur avoit conservé la vie, que pour les faire servir de jouet & de divertissement au peuple, lui donnérent un spectacle bien différent de celui auquel il s'attendoit. Ils tournérent les uns contre les autres les armes, qu'on leur avoit mises en main, & s'égorgérent mutuellement. Satyrus, qui resta le dernier, se tua lui-même. Aquillius eut l'honneur du petit triomphe, ou ovation.

Ce général Romain ne se piquoit pas de probité, comme de courage; & l'amour de l'argent lui fit commettre bien des injustices. Trois ans après qu'il eut terminé, avec autant de bravoure que de bonheur, la guerre contre les Esclaves de Sicile, il fut accusé de concussion. On citoit des faits, on produisoit des témoins, on employoit contre lui des preuves, qui étoient sans réplique. Il augmentoit encore le péril, où il étoit par sa fierté, n'ayant pu se résoudre à faire le personnage de suppliant, & à implorer la miséricorde des Juges. Si jamais, il y eut cause désespérée, c'étoit la sienne, & sa condamnation paroissoit inévitable. Mais, il avoit, pour avocat, un des plus habiles Orateurs, que Rome ait portés. C'étoit Antoine, par l'éloquence duquel il fut sauvé.

Antoine, après avoir fait valoir, dans son discours, tout ce que l'on pouvoit dire en faveur d'Aquillius, près de finir, le saisit par le bras, le fit lever, lui déchira sa tunique par devant, & montra aux Juges les cicatrices des glorieuses blessures, qu'il avoit reçues dans divers combats. Il s'étendit aussi beaucoup sur une autre blessure, que lui avoit faite à la tête, en dernier lieu, Athénion, ce brave chef des Esclaves révoltés.

M. Aquillius fut envoyé dans la suite en Asie, pour rétablir les Rois, que Mithridate avoit détrônés. Nicoméde fut donc remis sur le trône de Bithynie, & Ariobarzane sur celui de Cappadoce. M. Aquillius engagea, après cela, le premier à faire une incursion sur les terres de Mithridate. Mais, ce Prince réussit fort mal, & fut battu par les généraux de Mithridate. Cependant, Nicoméde, ayant ramassé les débris de son armée, se joignit à Aquillius; mais, aux approches de l'armée de Mithridate, & en conséquence

d'une petite action, où cent cavaliers Sarmates en avoient défait huit cens Bithyniens, la peur saisit ses troupes déjà effrayées de leur première disgrace, elles se dispersérent; & Aquillius n'étant plus assez fort, pour résister aux ennemis, fut entièrement défait, perdit son camp, s'enfuit vers le fleuve Sangarius, & l'ayant passé pendant la nuit, il ne se crut en sûreté, que lorsqu'il se vit dans Pergame.

Étant passé de-là dans l'isle de Lesbos, il tomba malade à Mitylène, qui étoit la capitale de cette Isle. Les Lesbiens l'ayant livré entre les mains de Mithrydate, il n'y eut point d'indignités, ni d'outrages, que ce Roi de Pont ne lui fît souffrir. Il fut chargé de chaînes, battu de verges, mené de tous côtés sur un âne, & forcé en cet état de se faire connoître à tous ceux qui le voyoient, & de crier, de tems en tems, qu'il étoit Aquillius. Dans d'autres occasions, attaché par une chaîne, avec un Bastarne, haut de cinq coudées, il étoit obligé de suivre à pied ce barbare, qui étoit à cheval. Enfin, Mithridate l'ayant conduit à Pergame, lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, pour insulter à son avidité, & à celle de tous les Romains. C'est ainsi que porta la peine de ses concussions & de ses injustices, cet homme insatiable, qui sembla n'avoir été dérobé, par l'éloquence d'Antoine, à la sévérité des Juges, que pour être réservé à de plus grands & de plus rigoureux supplices.

AQUILLIUS, *Aquillius*, (*a*) Ἀκύλλιος. Plutarque, dans la vie de Caton d'Utique, fait mention d'un Aquillius, qui étoit tribun du peuple, & qu'on empêcha un jour, à force d'armes, de sortir du Sénat, pour se rendre à l'assemblée. C'est peut-être cet Aquillius, surnommé Florus, dont parle Dion. Lui & son fils moururent d'une manière digne de compassion. César, en effet, ayant ordonné que celui des deux sur lequel tomberoit le sort fût mis à mort, ils périrent tous deux; car, le fils ne donna pas le tems de recourir au sort, il présenta, de lui-même, la tête à l'exécuteur. Son pere en conçut la douleur la plus vive, & se donna la mort.

AQUILLIUS, *Aquillius*, (*b*) Ἀκύλλιος, général des troupes Romaines, qui commandoit sur les côtes de Germanie. L'an de Rome 821, ses troupes ayant été surprises par les Barbares, furent taillées en piéces. Le camp fut pris & pillé; après quoi, les ennemis se jettérent sur les vivandiers des Romains, & sur les marchands, qui étoient à la suite de ces troupes, & répandus dans la campagne sans crainte, comme en pleine paix. De-là, ils s'avancérent contre les forts, bâtis par les Romains, le long de la côte, pour les ruiner. Mais, les préfets des cohortes y mirent le feu, & les abandonnérent, voyant qu'ils n'étoient pas en état de les

(*a*) Plut. T. I. p. 780. Dio. Cass. p. 444.

(*b*) Tacit. Hist. L. IV. c. 15.

garder. Aquillius transporta les drapeaux & les enseignes, avec ce qui restoit de soldats, dans la partie supérieure de l'isle des Bataves.

AQUILLIUS, *Aquillius*, Ἀκύλλιος, surnommé Régulus. *Voyez* Régulus.

AQUILLIUS, *Aquillius*, (*a*) Ἀκύλλιος, centurion, qui vivoit du tems de Sévère. Didius, qui avoit acheté l'Empire, après la mort de Pertinax, & qui vouloit absolument se maintenir contre Sévère, après bien des tentatives inutiles, fit partir furtivement le centurion Aquillius, pour tuer son rival. Aquillius avoit déjà fait ses preuves, par la mort de plusieurs Sénateurs; mais, il paroît que ce malfaiteur ne réussit pas cette fois.

HOMMES DE LETTRES, du nom d'AQUILLIUS.

AQUILLIUS [CNÉUS], *Cn. Aquillius*, Κν. Ἀκύλλιος, poëte comique, qui vivoit, vers l'an de Rome 570, 184 ans avant J. C.

AQUILLIUS, *Aquillius*, (*b*) Ἀκύλλιος, surnommé Gallus, sçavant Jurisconsulte, qui vivoit environ 65 ans avant J. C. Cicéron, dans ses Offices, l'appelle son ami & son collégue. Aquillius fut, en effet, Préteur avec lui. Il avoit appris le droit de Q. Mutius Scévola, grand pontife. Un homme, qui avoit une galanterie avec une femme, nommée Octacilia, se voyant malade, avoit ordonné, par testament, qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme, qu'il reconnoissoit lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la dame lui demanda cette somme; mais, sa mauvaise foi ayant été découverte par Aquillius, il crut qu'il étoit à propos de pourvoir à ce cas-là, & à plusieurs autres de même espèce; & ce fut ce qui lui fit composer ses Formules. Il avoit laissé encore beaucoup d'autres ouvrages, qui sont cités dans le Digeste & dans le Code.

AQUILLIUS, *Aquillius*, Ἀκύλλιος, surnommé Sabinus, homme Consulaire, & Jurisconsulte. Il vivoit dans le troisième siécle, & fut surnommé le Caton de son tems. L'an de J. C. 214, il fut consul avec Silius Messala, & deux ans après, il le fut encore avec Sext. Cornélius Anulinus. On a cru qu'il étoit pere d'Aquilia Sévéra, vestale, que l'empereur Héliogabale épousa. Ce cruel Prince voulut faire périr Sabinus, qui fut sauvé de la manière du monde la plus surprenante. Lampridius rapporte ce fait ainsi: » L'Empereur ayant fait appeller un » officier des Gardes, lui com- » manda de se défaire de Sabinus, » homme consulaire, à qui Ul- » pien avoit dédié ses ouvrages. » Cet officier, qui étoit un peu » dur d'oreilles, s'imagina qu'on » lui avoit commandé de faire sor- » tir Sabinus de la Ville, d'où on » avoit déjà fait sortir le Sénat, « il exécuta l'ordre qu'il crut lui avoir été donné; & ainsi sa surdité sauva la vie à ce grand homme.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 46.

(*b*) Cicer. de Offic. L. III. c. 60.

Les paroles de Lampridius, qu'on vient de rapporter, pourroient faire croire que c'étoit à cet Aquillius Sabinus, qu'Ulpien avoit dédié des livres. Mais, Cujas a montré clairement que cet Historien s'étoit trompé ; & il a prouvé que le Jurisconsulte, *ad quem Ulpianus scripserat ;* c'est-à-dire, dont il avoit commenté les ouvrages, étoit Masurius Sabinus, qui vivoit du tems d'Auguste. Il y a près de deux cens ans de distance de l'un à l'autre.

Aquillius fut pere de Fabius Sabinus, grand Jurisconsulte, que l'empereur Alexandre Sévère choisit, pour être un de ses conseillers d'Etat.

AQUILLIUS, *Aquillius*, Α'κύλλιος, surnommé Niger, Auteur, qui avoit écrit de la guerre de Modène. Il a été confondu par quelques Modernes, avec Aquinius Juger.

AQUILLIUS, *Aquillius*, Α'κύλλιος, surnommé Sévérus. D'autres le nomment Achillius & Acilius. C'étoit à la fois un historien & un poëte, qui vivoit sur la fin du quatrième siécle. Il étoit Espagnol de nation, & de la même famille que ce Sévérus, à qui Lactance avoit adressé deux livres de lettres. Aquillius Sévérus composa un ouvrage en prose & en vers, qui étoit comme le journal de sa vie, qu'il intitula, *la Catastrophe*, ou *l'Épreuve*. Il mourut sous l'empire de Valentinien, vers l'an 370. Voilà ce que S. Jérôme dit de cet Auteur, & c'est tout ce que l'on en sçait.

Il y a apparence que la vie d'Aquillius avoit été remplie d'incidens extraordinaires, & que c'est pour cela qu'il lui avoit donné le nom de *Catastrophe*, ou d'*Épreuve*.

AQUILON, *Aquilo*, (a) nom donné à un coureur du Cirque. Élius César, selon Spartien, donnoit ce nom de vent, aussi bien que celui de Borée, de Notus, &c. à ses coureurs.

AQUILON, *Aquilo*, (b) nom d'un cheval du Cirque. D. Bern. de Montfaucon, dans son Antiquité, donne une inscription, qui est double ; parce qu'il y a deux chevaux représentés, auxquels un homme donne à boire dans un bassin. C'étoient deux des plus vigoureux chevaux d'entre ceux qui couroient dans le Cirque, comme les inscriptions marquent.

La première inscription se doit lire ainsi : *AQUILONI AQUILONIS : VICIT CENTIES TRICIES, SECUNDAS TULIT OCTOGESIES OCTIES, TERTIAS TULIT TRICIES SEPTIES ;* » C'est-à-dire, le cheval Aquilon, fils d'Aquilon, a » vaincu cent trente fois, a remporté le second prix quatre-vingt-huit fois, & le troisième » prix trente-sept fois. « L'inscription de l'autre cheval est : *HIRPINUS NEPOS AQUILONIS VICIT CENTIES QUATUOR DECIES, SECUNDAS TULIT*

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 288.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 73.

QUINQUAGESIES SEPTIES, TERTIAS TULIT TRICIES SEPTIES; » C'est-» à-dire, Hirpinus, petit-fils d'A-» quilon, a vaincu cent quatorze » fois, a remporté le second prix » cinquante-sept fois, & le troi-» sième trente-sept fois. «

Selon cette généalogie de chevaux, Hirpinus étoit petit-fils d'Aquilon; au lieu que le cheval de la première inscription étoit son fils. La renommée des meilleurs chevaux du Cirque étoit si grande, que les Poëtes la prennent pour exemple :

Je n'ai pas plus de renom,
Que le cheval Andrémon,

dit Martial. L'inscription des chevaux est devant celle de l'agitateur; car, on faisoit plus d'honneur à ces chevaux de course, qu'à leurs conducteurs. On leur érigeoit des monumens pour perpétuer la mémoire de leurs victoires. On trouve plusieurs exemples de gens, qui ont érigé aux chevaux des sépulchres & des monumens, ainsi qu'on peut voir dans Élien, dans Pline, & dans plusieurs autres. Nous lisons, dans Spartien, qu'Adrien aimoit tellement ses chevaux & ses chiens, qu'il leur érigeoit des sépulchres.

AQUILON, *Aquilo*, vent, qui souffle du côté du nord, ou du septentrion. Les mariniers l'appellent *Nord-nord-est*. En poësie, tous les vents orageux, & que les Nautonniers appréhendent, s'appellent Aquilons. Mais, l'Aquilon se dit principalement des vents d'hiver, des vents froids.

Les Poëtes font l'Aquilon fils d'Éole & de l'Aurore. Ils disent qu'il avoit une queue de serpent, & les cheveux toujours blancs.

Les Hébreux marquent ordinairement le septentrion, ou l'Aquilon, par la gauche, le midi par la droite, le couchant par le derrière, & l'orient par le devant, suivant la disposition d'un homme, qui a le visage tourné à l'orient.

AQUILONIE, *Aquilonia*, Α'κουιλωνία, (a) ville d'Italie, au païs des Hirpins, selon Ptolémée; mais, Tite-Live semble la donner aux Samnites. En effet, l'an de Rome 459, les Samnites, s'étant révoltés contre les Romains, avoient donné à leurs soldats des armes riches & éclatantes. Ils les avoient comme initiés dans des mystères terribles, par une forme de serment fort ancienne, afin d'intéresser les dieux dans leur querelle. En un mot, par une loi nouvelle, ils avoient déclaré dans les levées, qu'ils avoient faites par tout le Samnium, que quiconque étant en âge de servir, ne s'assembleroit pas aux premiers ordres du général, ou quitteroit l'armée sans sa permission, seroit tenu pour impie & pour détestable, & dévoué comme tel à la colère du grand Jupiter.

Toutes les troupes, au nombre de quarante mille hommes, les plus robustes & les plus braves de toute la nation, eurent ordre de se rendre à Aquilonie. Là, au

(a) Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. X. c. 38. & seq.

milieu du camp, on avoit désigné un carré de deux cens pieds en tout sens, qu'on entoura de claies & de planches, & qu'on couvrit de toiles. Ce fut dans cette enceinte, qu'un ancien Prêtre, nommé Ovius Paccius, fit un sacrifice suivant le rit & les cérémonies, qu'il avoit trouvés dans un vieux parchemin, & qu'il assuroit avoir éte pratiqués par les anciens Samnites, lorsqu'ils avoient fait une conspiration secréte, pour ôter Capoue aux Toscans. Le sacrifice étant achevé, le général, qui étoit présent, faisoit appeller par un licteur l'officier le plus distingué par sa naissance & ses belles actions. Les autres étoient introduits chacun à leur tour, & suivant leur rang. Tout l'appareil de cette cérémonie inspiroit une sainte horreur ; mais, sur-tout, les autels, qu'on appercevoit au milieu de cet enclos obscur, les victimes sanglantes, que l'on avoit égorgées tout au tour, & les Centurions, qui se tenoient là debout, l'épée nue, & d'un air menaçant.

Les soldats s'approchoient de ces autels, plus semblables à des victimes, qu'on va immoler, qu'à des citoyens, qui vont pour honorer les dieux. On leur faisoit faire serment qu'ils ne révéleroient, à qui que ce soit, ce qu'ils avoient vu & entendu. Ensuite, on les forçoit de prononcer des exécrations horribles contre eux-mêmes, & contre toute leur famille ; s'ils ne suivoient pas leur général au combat, à quelque péril qu'il fallût s'exposer ; s'ils prenoient la fuite eux-mêmes, ou qu'ils ne tuassent pas, sur le champ, de leur main, celui qu'ils verroient abandonner le champ de bataille. Il s'en trouva quelques-uns, qui, pour avoir refusé de jurer, furent sur le champ égorgés, & dont les corps, qui nageoient dans leur sang & dans celui des victimes, apprirent aux autres à obéir sans hésiter. Après que les principaux des Samnites se furent liés par de si horribles sermens, le général en nomma dix, à qui il ordonna de choisir chacun un certain nombre des plus braves & des plus distingués de l'armée, qui, à leur tour, en nommeroient la quantité, qui leur seroit demandée ; ce qui seroit continué jusqu'à ce qu'il y en eût seize mille de choisis. On en composa une légion, qu'on nomma la *Légion Blanche*, de la couleur des toiles de lin, qui couvroient l'enclos, où la noblesse Samnite s'étoit dévouée. On donna à ces gens d'élite des armes brillantes & des casques surmontés par des aigrettes, qui les devoient faire paroître au-dessus de tous les autres. Le reste de l'armée contenoit plus de vingt mille hommes, dont la taille, la parure & les belles actions n'étoient guere différentes de celles des soldats de la Légion Blanche.

Pendant que toutes les forces des Samnistes étoient donc assemblées à Aquilonie, le consul L. Papirius Cursor, fils d'un pere illustre, s'y rendit avec Volumnius & Scipion, ses lieutenans. Il se livra là un combat horrible, où les Samnites furent repoussés. Leurs cohortes blanches prirent la fuite

ouvertement, ſans pouvoir être retenues par la crainte des hommes ni des dieux. Elles ne redoutent plus que les armes des Romains. Tous ceux de l'infanterie Samnite, qui échappérent au carnage, ſe retirérent dans Aquilonie; la nobleſſe, avec la cavalerie, ſe retira à Boviane. Les cavaliers & les fantaſſins de l'armée victorieuſe pourſuivirent ceux de leur eſpèce; & les deux aîles ſe partageant, coururent chacune de leur côté, la droite au camp des Samnites, dont Volumnius ſe rendit maître d'abord; & la gauche à Aquilonie, où Scipion trouva plus de difficulté, par la raiſon que les murailles d'une ville font plus de réſiſtance, que les paliſſades d'un camp. Scipion prévoyant bien qu'à moins qu'il ne profitât de la conſternation des ennemis, une ville auſſi forte qu'Aquilonie, le tiendroit long-tems au pied de ſes murailles, demanda à ſes ſoldats, s'ils ſouffriroient que les ennemis les repouſſaſſent loin de leurs portes, pendant que l'aîle droite s'étoit emparée de leur camp. Tous s'écriérent qu'il n'avoit qu'à leur donner ſes ordres; & alors, ſe couvrant la tête de ſon bouclier, il s'avança lui-même juſqu'à la première porte, & tous les autres, à ſon exemple, formant la tortue avec les leurs, joints enſemble, entrent de force dans la ville, & s'emparent des murailles, après avoir écarté les Samnites, qui la défendoient. Mais, comme ils étoient en petit nombre, ils n'oſérent pas pénétrer plus avant, dans l'intérieur de la ville.

Le Conſul, qui ne fut pas informé d'abord de ces heureux ſuccès, s'attachoit à raſſembler ſes troupes; car, la nuit, qui approchoit, l'obligeoit à ſe tenir ſur ſes gardes, tout vainqueur qu'il étoit. Mais, s'étant un peu avancé ſur la droite, il s'apperçut que le camp des Samnites étoit au pouvoir des ſiens, & entendit à ſa gauche des cris, qui lui firent juger que les Romains étoient aux priſes avec ceux d'Aquilonie. En effet, c'étoit préciſément le tems, où les Samnites diſputoient encore l'entrée de leurs portes. Mais enſuite, pouſſant ſon cheval plus avant, il vit les ſiens ſur les murailles de la ville; & comme il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit ſaiſir promptement l'occaſion, que l'heureuſe témérité d'un petit nombre de gens lui préſentoit, il fit approcher les troupes, qu'il venoit de raſſembler, & leur ordonna d'entrer, enſeignes déployées, dans la ville. Elles s'emparérent auſſi-tôt de la porte la plus voiſine; mais, comme le jour étoit près de finir, elles n'allérent pas plus loin, & les ennemis abandonnérent la ville, pendant le ſilence de la nuit. Ce jour-là, il y eut, auprès d'Aquilonie, trente mille trois cens quarante Samnites de tués, & trois mille huit cens ſoixante-dix de pris, avec quatre-vingt-dix étendards. Le Conſul accorda au ſoldat le pillage de cette ville, & puis on y mit le feu pour la réduire en cendres. Elle fut rétablie dans la ſuite.

Pline fait mention des habitans d'Aquilonie, qu'il appelle *Aqui-*

lones, & qu'il place dans la seconde région de l'Italie. C'est aujourd'hui la Cédogna, dans la Principauté ultérieure.

AQUIMINARIUM, *Aquiminarium*, (*a*) vaisseau rempli d'eau lustrale. Il étoit à l'entrée des temples; & le peuple s'arrosoit de cette eau bénite.

AQUINATES, *Aquinates*. C'étoient les habitans de la ville d'Aquinum. *Voyez* Aquinum.

AQUINIUS [M.], *M. Aquinius*, (*b*) étoit fils de Caton, & vivoit du tems de Jules César. Il est parlé de ce M. Aquinius dans l'histoire de la guerre d'Afrique par Hirtius Pansa.

Il y a eu du nom d'Aquinius, 1.° un poëte Latin, qui vécut vers l'an de Rome 693, & avant J. C. 61 ans, du tems de Catulle & de Cicéron. Celui-ci, dans ses Tusculanes, se moque d'Aquinius, qui étoit un mauvais poëte. Pour Catulle, il le traite de même, le mettant au rang de Césius & de Suffénus, qu'on méprisoit comme les plus mauvais faiseurs de vers qui fussent à Rome.

2.° Un historien Latin, surnommé Juger, qui vivoit dans le premier siécle de l'Ére Chrétienne. Il écrivit la vie de César Auguste, comme nous l'apprenons des Auteurs qui le citent. Quelques Modernes ont cru qu'il étoit le même qu'Aquillius Niger.

AQUINUM, *Aquinum*, (*c*) Ἀκούινον, ville d'Italie dans le Latium, arrosée par le Melpis. Elle est qualifiée colonie dans Pline. C'étoit une grande Ville, située sur la voie Latina, selon Strabon. Elle a donné la naissance à plusieurs grands Hommes, tels que le poëte Juvénal, si connu par ses satyres, l'empereur Pescennius Niger, & le célébre Thomas d'Aquin, qui n'a pas fait moins d'honneur à l'ordre de S. Dominique par sa sainteté que par son sçavoir.

Annibal, dans ses guerres d'Italie, passa par Aquinum, pour se rendre dans le païs de Frégelles, près du fleuve Liris, dont les habitans de Frégelles avoient rompu le pont, pour l'arêter.

Cette Ville est aujourd'hui ruinée. On n'y voit que très-peu d'habitations. Son Évêque suffragant de Capoue, mais exempt de la jurisdiction de l'Archevêque, réside dans une autre Ville du voisinage; c'est-à-dire, à Ponte Corvo. Aquinum conserve son ancien nom dans celui d'Aquino, qu'on lui donne actuellement. Cette Ville, ou plutôt ce village, est dans la terre de Labour.

AQUINUS, *Aquinus*, (*d*) Ἀκοῖνος, lieutenant de Métellus. Celui-ci faisant le siége de la ville des Laccobrites, envoya un jour Aquinus avec six mille hommes, pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bientôt averti; dès qu'Aquinus fut passé, il lui dressa une embuscade sur le chemin. Et quand il revint, avec son convoi,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. II. pag. 149.

(*b*) Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 793, 794, 820.

(*c*) Strab. pag. 237. Plin. L. III. c. 5. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXVI. cap. 9.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 574, 575.

il fit lever trois mille hommes du ravin couvert, où il les avoit cachés, pour le charger en queue; & lui-même en personne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ses gens, & fit prisonniers les autres. Aquinus perdit ses armes, & son cheval dans ce combat, & se sauva de vîtesse dans le camp de Métellus, qui, par cet échec, fut obligé de lever honteusement le siége, & eut la douleur de se voir en même-tems moqué & sifflé par les Espagnols.

AQUITAINE [L'], *Aquitania*, Ἀκουΐτανια, (a) dans les tems les plus reculés, forma la troisième partie des Gaules; mais, c'étoit la plus petite de toutes. Car, elle étoit comprise entre la Garonne, l'Océan & les Pyrénées, qui la séparoient de l'Espagne. On prétend dériver l'étymologie de son nom des eaux minérales, dont elle étoit pleine, ou bien de la ville d'Acqs, qui étoit appellée par les Latins *Aquæ Tarbellicæ*.

I. L'Aquitaine propre, renfermée dans les bornes, qu'on vient de marquer, étoit habitée par un nombre de diverses nations. Il y en avoit au moins vingt, selon Strabon. Elles n'étoient pas à la vérité bien considérables, ni bien illustres. Presque toutes leurs habitations étoient le long de l'Océan. Il s'en trouvoit seulement quelques-unes au milieu du païs, & même vers les Cemmènes, jusqu'au territoire des Tectosages. Le sol, du côté de l'Océan, étoit pour la plus grande partie sablonneux & leger, ne produisant presqu'autre chose que du miel; au lieu que du côté des montagnes & le long de la Garonne, il étoit beaucoup meilleur. Cette dernière assertion, avancée par Strabon, n'est point démentie par la qualité actuelle du païs. Je puis l'assurer, d'autant plus hardiment, que je connois le païs par moi-même, puisque c'est ma patrie.

Les principaux peuples d'Aquitaine, dont le nom est parvenu jusqu'à nous, étoient les Médules, les Bituriges-Vivisces, les Cocosates, les Vasates, les Tarbelles, les Sotiates, les Lactorates, les Élusates, les Ausces, les Tarusates, les Bigerrones, &c. Les Ausces, selon Pomponius Méla, tenoient un rang distingué dans le païs.

On croit que les Aquitains étoient originairement Espagnols. Aussi lit-on dans Strabon, qu'il ressembloient plus à ces peuples, qu'aux Gaulois, & qu'ils étoient entièrement différens des Belges & des Celtes, non seulement pour la langue, mais encore pour la figure. Il y a apparence que les Aquitains se gouvernoient comme les autres peuples de la Gaule, dont quelques-uns étoient soumis à des Rois; mais, ils avoient con-

(a) Strab. p. 161, 176. *&* *seq.* Ptolem. L. III. c. 7. Plin. L. IV. c. 19. Pomp. Mel. L. III. c. de extr. Gall. Ora. Cæs. de Bell. Gall. L. III. pag. 109. *&* *seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 4, 5, 130, 131. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 403. *&* *suiv.* Tom. XVI. pag. 165. Tom. XIX. p. 495. Tom. XX pag. 47.

servé presque tous le gouvernement républicain. Un Sénat, composé des chefs de chaque cité, étoit dépositaire de l'autorité publique. Il tenoit ses assemblées dans la ville capitale de chaque peuple.

César fut le premier qui soumit les habitans de l'Aquitaine aux Romains, du moins pour la plus grande partie. Pendant qu'il étoit occupé à réduire des peuples de la Celtique, il avoit envoyé dans l'Aquitaine P. Crassus, l'un de ses lieutenans. Les Sotiates, qu'il attaqua les premiers, avoient eu grande part à la défaite de L. Manilius, proconsul de la Gaule Narbonnoise, du tems de la guerre de Sertorius. Fiers de cette victoire, ils se battirent contre Crassus avec beaucoup de courage; & après avoir été vaincus, ils s'enfermérent dans leur Ville, où ils soûtinrent le siége en braves gens. Ils firent preuve de valeur dans plusieurs sorties; & comme ils sçavoient parfaitement l'usage des mines, ils en poussérent quelques-unes sous les ouvrages des assiégeans. Tout fut inutile. Il fallut qu'ils se rendissent à Crassus, qui les désarma.

La défaite des Sotiates & la prise de leur Ville furent un avertissement aux autres peuples de l'Aquitaine, de se réunir contre le vainqueur. Ils implorérent même le secours des Espagnols leurs voisins, & firent venir pour les commander des élèves du grand Sertorius. Sous ces nouveaux chefs, la guerre ne se fit point avec l'impétuosité & la fougue ordinaire aux Barbares. Ils évitérent le combat; ils se tinrent dans un camp bien fortifié, voulant profiter de l'avantage, qu'ils avoient de faire la guerre dans un païs ami & sur leurs terres, & ruiner par le tems des ennemis, qui tiroient leurs vivres de loin avec beaucoup de peine. C'est ce qui obligea Crassus à livrer l'assaut à leur camp; & il auroit eu bien de la peine à le forcer, si les derrières de ce camp eussent été gardés avec soin. Mais, ils étoient négligés; & Crassus, qui en fut averti, y envoya sa cavalerie avec quatre cohortes de réserve. Ces troupes entrérent dans le camp des ennemis sans résistance; & les Aquitains, enveloppés par-derrière, attaqués avec vigueur par-devant, se trouvérent hors d'état de se défendre, & furent taillés en piéces. De cinquante mille qu'ils étoient, à peine en resta-t'il la quatrième partie. Le fruit de cette victoire fut la soumission de toute l'Aquitaine, à la réserve de quelques peuples reculés & enfoncés dans les Pyrénées. Cette conquête se fit l'an 56 avant J. C.

II. Peu de tems après que l'Aquitaine fut tombée au pouvoir des Romains; c'est-à-dire, sous l'empire d'Auguste, cette Province reçut une bien plus grande étendue, qu'elle n'avoit eu jusqu'alors. Car, ce Prince, dans la division qu'il fit des Gaules en quatre parties, ayant détaché de la Celtique quatorze nations, renfermées entre la Loire & les Pyrénées, les donna à l'Aquitaine, qui commença dès-lors à ne plus

reconnoître pour limites le premier de ces deux fleuves, mais le second. Et c'est pour cela que Ptolémée, voulant décrire les bornes de cette Province, lui adjuge au couchant l'Océan, au septentrion la Loire, à l'orient la Lyonnoise & la Narbonnoise, & au midi les Pyrénées.

L'établissement d'Auguste, ayant subsisté jusqu'au regne de Dioclétien, fut alors altéré. La cité de Bourges fut détachée de l'Aquitaine, pour devenir cité de la première Lyonnoise. Il se fit encore d'autres changemens depuis. On divisa l'Aquitaine en plusieurs provinces; & ce fut alors que l'on commença à compter la première & la seconde Aquitaine, non comprise la Novempopulanie, qui étoit une troisième Aquitaine. Quand on forma cette nouvelle division, la première Lyonnoise rendit la ville de Bourges; & cette cité, qui avoit toujours été très-considérable, eut l'honneur de devenir la Métropole de la première des deux Provinces, qui eurent le nom commun d'Aquitaine. On trouve la preuve de ces changemens dans Ammien Marcellin, lorsqu'il dit, que Bourges étoit une des villes, qui faisoient l'ornement de la première Lyonnoise.

Bourdeaux tint le premier rang dans la seconde Aquitaine, & Ausch dans la Novempopulanie. Il s'est fait depuis de nouveaux changemens à toutes ces divisions; de façon que le nom d'Aquitaine a disparu entièrement, & qu'il ne s'emploie plus aujourd'hui, que pour désigner le duc d'Aquitaine. On prétend que le mot *Guienne* s'en est formé par corruption.

L'ancienne Aquitaine, ou l'Aquitaine, proprement dite, répond à présent, partie à la Guienne, partie au Béarn.

AQUITAINS, *Aquitani*, Ἀκουΐτανοι, peuples de l'Aquitaine. *Voyez* Aquitaine.

AQUITECTEURS, nom que les Romains donnoient à ceux, qui étoient chargés de l'entretien des aquéducs & de tous les bâtimens destinés, ou à distribuer les eaux dans la Ville, ou à en expulser les immondices.

A R

AR, *ou* A & R, (*a*) lettres caractéristiques, qui indiquent les médailles, frappées à Arles, sous nos Rois de la première race. Tel est le sentiment de M. Bonamy. L'on peut d'autant moins douter, ajoûte ce sçavant Académicien, que les lettres A R désignent la ville d'Arles, que sur plusieurs médailles de cette Ville, outre ces deux lettres, posées aux deux côtés de la croix, qui s'y voit, on lit le nom d'*Arelate* tout au long.

C'est d'après ces principes, que M. Bonamy explique une médaille, tirée du cabinet de M. de Clèves. Elle représente, dit-il, d'un côté la tête de l'empereur Maurice, ornée d'un diadème de perles, & au tour DN. MAVRC.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 186, 187.

TIB. PP. AVG. Au revers, il y a dans le champ une croix posée sur un globe, à droite la lettre A, & à gauche la lettre R, qui sont les deux premières du mot ARELATE. Sous la lettre A est un V, & sous la lettre R deux II, & au tour du revers VICTOR VIVΛOCVΣO, pour *Victoria Augustorum*, au bas on lit CONOB.

AR, *Ar*, Ἀ'ροὴρ, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Ruben. Elle fut la capitale de l'empire des Moabites, & étoit située sur le fleuve d'Arnon, qui la séparoit en deux. Moïse reçut ordre du Seigneur de ne pas faire la guerre aux Moabites, parce qu'il ne devoit rien donner de leur païs à son peuple, ayant donné Ar aux enfans de Loth, afin qu'ils la possédassent. *Voyez* Ariel.

AR Moab. *Voyez* Ar, *ou* Ariel.

ARA, *Ara*, (*b*) ville, ou canton d'Asie dans l'Assyrie, sur le fleuve de Gozan. C'est-là que Phul, roi de cette contrée, & Thelgathphalnasar, roi d'Assur, emmenérent en captivité la tribu de Ruben, celle de Gad, ainsi que la demi tribu de Manassé. Leur impiété & le culte, qu'elles avoient rendu aux dieux des nations, en abandonnant celui de leurs peres, leur attirérent ce châtiment.

ARA, *Ara*, Ἀ'ρά, (*c*) de la tribu d'Aser, étoit fils de Jéther. Il avoit deux freres, nommés l'un Jéphoné, l'autre Phaspha.

ARA, (*d*) primitivement signifie lieu élevé ἐξοχὴ, ainsi que βουνὸς & βωμὸς. Joseph Scaliger, sur Ausone, l'avoit déjà remarqué, en rapportant à ce sujet le passage de Virgile :

Saxa vocant Itali mediisque in fluctibus Aras.

Ce mot vient manifestement du Celtique *Ar*, ou du moins de l'ancien Armoricain *Ar super* dans Boxhornius. D. Pezron dit trop vaguement *Ara* d'*Ar terra*, d'où *Aro* peut bien venir, ainsi qu'il le dit ; mais, d'ajoûter qu'*Or*, dans le mot *Arator*, signifie homme, homme destiné à la terre, c'est un ridicule honteux que de méconnoître à ce point la terminaison des noms verbaux en *tor*.

Voilà donc le sens primitif d'*Ara*, ainsi que de Βωμος ; c'est delà qu'est partie leur signification métonymique d'autel. On bâtissoit des autels sur les lieux élevés ; on sacrifioit sur les montagnes. Je ne crois pas qu'il faille, pour le prouver, épuiser ici les lieux communs. J'ajoûterai que par un autre trope, compris sous le nom générique de métonymie, le Grec βωμὸς, *Ara*, a été pris pour *templum*. Mais, souvenons-nous principalement que βωμὸς & *Ara* ont passé de la signification de lieu élevé à celle d'un lieu bâti, appellé *Autel*.

ARA Pinguis. *Voyez* Palices.

ARA, (*e*) nom donné au ser-

(*a*) Deuter. c. 2. v. 9, 29.
(*b*) Paral. L. I. c. 5. v. 26.
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 38.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 27.
(*e*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 219.

ment. C'est parce que ceux, qui prêtoient serment, le faisoient en touchant les Autels.

ARA. Il y avoit, chez les Latins, quelque différence entre *Ara* & *Altare*. *Voyez* Altare.

ARA SUBITARIA. *Voyez* aussi Altare.

ARAAS, *Araas*, Ἀρὰς, (a) pere de Thécuas, étoit, selon l'Écriture, gardien des vêtemens.

ARAB, *ou* ARAD, *Arab*, vel *Arad*, Ἀρὲμ, (b) ville de la Terre-Sainte. Elle étoit dans la tribu de Juda, à laquelle elle échut par le sort.

ARABARQUE, *Arabarches*, terme, qui veut dire proprement chef des Arabes. Il signifioit aussi celui qui étoit chargé de lever l'impôt, qu'on avoit mis sur les Arabes.

ARABES, *Arabes*, Ἀραβες, peuples de l'Arabie. *Voyez* l'article, qui suit.

ARABIE, *Arabia*, Ἀραβία, (c) grande contrée d'Asie, qui formoit une presqu'isle, étant environnée, au midi, de la mer Rouge & du golfe Arabique, à l'orient, de la mer Érythrée, & au nord, du golfe Persique. A l'occident, elle étoit contigue à l'Égypte & à la Palestine. Elle l'étoit aussi à la Syrie, à la Mésopotamie & à la Babylonie, du côté du nord.

L'Arabie étoit un païs rempli d'un nombre presque infini de villages & de quantité de villes parfaitement belles, toutes situées sur des collines de différente élévation. Les plus grandes de ces Villes étoient considérables par la beauté des palais du Prince, par le nombre des habitans, & par la richesse de chacun d'eux. Les campagnes de l'Arabie rapportoient, avec abondance, toutes sortes de fruits; & les troupeaux de toutes les espèces n'y manquoient jamais de pâturages. La quantité de fleuves, qui traversoient ce païs, contribuoient beaucoup à l'excellence des fruits, que l'on y recueilloit. Ainsi, c'est avec justice que l'on avoit donné le nom d'Arabie heureuse à l'une de ses Provinces; car, les Anciens y en ont distingué trois principales, l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte, & l'Arabie Heureuse. Nous parlerons de chacune en particulier, après que nous aurons donné une idée des Arabes en général.

I. Les premiers peuples d'Arabie, selon les Arabes eux-mêmes, qui les appellent Arabes purs & sans mêlange, descendoient de Cahtan, ou Jectan, fils d'Héber, & frere de Phaleg, lequel, après la division des Langues, vint habiter cette presqu'isle d'Asie.

Les seconds Arabes, qui avoient succédé à ces premiers, étoient les descendans d'Ismaël, fils d'Abraham & d'Agar, qui s'établit parmi les Arabes purs & anciens, & fut pere des Arabes mêlés, ou Mota-Arabes, ou Mosta-Arabes;

(a) Reg. L. IV. c. 22. v. 14.
(b) Josu. c. 15. v. 52.
(c) Diod. Sicul. pag. 219. Ptolem. L. V. c. 17, 19. L. VI. c. 7. Strab. p. 767. & seq. Pomp. Mel. L. I. c. de Arab. L. III. c. de Sin. Arab. Plin. L. VI. c. 28. Herod. L. III. c. 107.

c'eſt-à-dire, des peuples connus ſous le nom d'Iſmaëlites.

Les Arabes purs & anciens étoient diviſés par tribus, dont les unes ſubſiſtent encore dans l'Arabie, les autres ſont éteintes & perdues; ſoit qu'elles aient été exterminées pour leurs crimes par la colère de Dieu, ou qu'elles aient été conſumées par les guerres inteſtines, qui ont été aſſez communes dans ce païs.

Les ſeconds Arabes, ou les Iſmaëlites, étoient auſſi diviſés par Tribus. Ils en formoient douze, ſelon le nombre des douze fils d'Iſmaël; ſçavoir, Nabujoth, Céder, Abdéel, Mabſam, Maſma, Duma, Maſſa, Hadar, Théma, Jéthur, Naphis, Cedma. Mais, quoique ces peuples ſoient fort ſoigneux de rechercher & de conſerver leur généalogie, ils ne peuvent la faire remonter juſqu'à Iſmaël. Ils ſont obligés de s'arrêter à Adnan, l'un de ſes deſcendans; & la généalogie même de Mahomet ne remonte pas plus haut.

Outre les deſcendans d'Iſmaël, qui ont peuplé la plus grande partie de l'Arabie, on doit auſſi reconnoître que les enfans d'Abraham & de Céthura, ceux de Loth, ceux d'Éſaü, & une partie de ceux de Nachor, ont demeuré dans le même païs, & ont exterminé une partie des anciens habitans. Voilà comme les auteurs Arabes racontent l'hiſtoire des premiers habitans de l'Arabie. Parlons-en maintenant, d'après l'Écriture.

(a) II. Ceux, qui ont habité les premiers l'Arabie, étoient de la race de Cham. On y connoit des Madianites, deſcendans de Chus, chez qui ſe retira Moïſe. Abimélech, roi de Gérare, eſt connu dès le tems d'Abraham; les Amalécites le ſont du tems de Moïſe. Les Hévéens & les Amorrhéens, les Cinéens & les Méoniens, ou Mahoniens s'étendoient aſſez avant dans l'Arabie Pétrée. Les Horréens étoient dans les montagnes, qui ſont au midi de la terre de Chanaan, & à l'orient de la Mer morte. Les Réphaims, les Émims, les Zuzims, & les Zomzomims habitoient dans le païs, que l'on a depuis nommé Arabie Déſerte, & qui a été peuplé par les Ammonites, les Moabites, & les Iduméens.

Quant à l'Arabie Pétrée & à l'Arabie Heureuſe, elle a été poſſédée par les deſcendans d'Iſmaël, qu'on connoiſſoit plus particulièrement ſous le nom d'Arabes.

Il ſemble que l'Arabie eſt plus ſouvent déſignée dans l'Écriture ſous le nom d'Arab, qui ſignifie proprement en Hébreu, Occident, ou des peuples ramaſſés. Les Arabes pouvoient avoir été appellés Occidentaux, *Arabim*, à cauſe de leur ſituation à l'occident de l'Euphrate.

L'Écriture parle aſſez ſouvent des Arabes comme d'un peuple puiſſant & ſe piquant de ſageſſe. Leurs principales richeſſes conſiſtoient en bétail & en troupeaux.

(a) Paral. L. II. c. 9. v. 14. c. 17. v. 11.

Les Arabes payoient au roi Josaphat pour tribut sept mille sept cens moutons & autant de chevaux, chaque année. Les rois d'Arabie fournissoient à Salomon une grande quantité d'or & d'argent.

(*a*) III. Les Arabes étoient, selon certains, distribués en plusieurs classes. La première ne comprenoit que ceux, qui faisoient leur métier de la guerre, & qui, par ce moyen, servoient aux autres comme de boulevard. La seconde renfermoit les agriculteurs, chargés de fournir du froment. La troisième étoit remplie des artistes. Les arts ne passoient point d'une province à une autre, parce que chacun demeuroit constamment attaché aux coûtumes de ses peres. On n'y trouvoit presque d'autre vin que celui, qui se faisoit avec des dattes. Les freres, à raison de leur grand âge, étoient plus honorés que les enfans. On tiroit le Roi de la même nation, ainsi que les Magistrats. Tout étoit commun entre les parens. Cependant, le plus âgé étoit regardé comme le maître. On punissoit l'adultère du dernier supplice; mais, l'on ne donnoit ce nom qu'au commerce qu'avoient ensemble deux personnes d'une province différente; d'ailleurs les femmes étoient communes. Aussi se regardoient-ils tous comme freres.

Les Nabatéens avoient attention d'acquérir des biens, & de les conserver. Ainsi, ils condamnoient à un amende celui dont les richesses se trouvoient diminuées; au lieu qu'ils décernoient des honneurs à quiconque les augmentoit. Comme il y avoit très-peu d'esclaves parmi eux, c'étoient les parens qui se servoient pour l'ordinaire l'un l'autre; sinon chacun se rendoit à lui-même les services nécessaires. C'étoit un usage établi parmi les Rois même. Dans les repas, les convives n'excédoient pas le nombre de treize, & il y avoit toujours deux musiciens. Le Roi en donnoit plusieurs de suite avec le plus grand appareil, où personne ne buvoit au delà de douze coupes. On dit qu'il étoit extrêmement populaire, & que cela étoit porté au point qu'il rendoit volontiers aux autres les mêmes services, qu'il se rendoit à lui-même. On le voyoit même plaider souvent devant le peuple. Et quelquefois, on informoit de sa vie.

Les maisons étoient construites de pierres précieuses. Les péristyles étoient revêtus d'or; & les chapiteaux des colonnes portoient des statues d'argent massif. Les portes & les frontispices étoient chargés avec beaucoup de symmétrie, d'ornemens d'or, d'argent, d'ivoire, & d'autres matières précieuses. Mais, les Villes n'étoient pas ceintes de remparts, parce qu'on y vivoit en paix. Le païs, quoique très-fertile, ne produisoit point d'huile; mais, on y suppléoit par le moyen de celle que l'on faisoit avec une sorte de

(*a*) Strab. pag. 782. *& seq.*

grain, appellé Sésamine. Il n'y avoit point de chevaux; & les éléphans les remplaçoient, en rendant les mêmes services qu'eux. Les tuniques & les caleçons y étoient à la mode. Les Rois, tout couverts de pourpre marchoient avec des sandales. Il étoit permis d'y apporter de certaines marchandises; mais, il y en avoit d'autres, dont l'entrée étoit défendue. Pour les gravures, les statues, & autres choses de cette nature, on les tiroit des païs étrangers. Les corps morts y étoient méprisés comme du fumier. C'est pourquoi, on enterroit les Rois dans cette vile matière.

(a) IV. Nous ne connoissons guere les dieux, que les Arabes idolâtres adoroient avant Mahomet. Voici ce qu'en écrit Hérodote: » Il n'y a point de peuple » au monde, qui garde mieux la » foi promise, que les Arabes. » Ils la promettent de cette manière. Un homme se met entre » les deux parties, qui veulent » traiter ensemble, tenant une » pierre aigue, avec laquelle il » taille le dedans de leur main; » ensuite, il prend un floccon de » l'habit de chacun d'eux; il le » trempe dans le sang qui sort de » la plaie; il oint de ce même » sang sept pierres mises entre » eux; & faisant cette onction, il » invoque Bacchus & Uranie; ils » croyent qu'il n'y a point d'autres dieux que Bacchus & Uranie; ils se tondent les cheveux, » parce, disent-ils, que Bacchus » les porte de même; ils se rasent les temples, & portent de » courts cheveux, tondus en cercle; ils appellent Bacchus Urotalt, & Uranie Alilat. «

Strabon dit qu'ils n'adoroient que Jupiter & Bacchus; ce qui s'accorde assez avec ce que dit Arrien, que les dieux de l'Arabie étoient le Ciel & Bacchus. On peut aisément entendre par le Ciel Jupiter; & comme l'Uranie d'Hérodote veut dire la Céleste, peut-être que ces sentimens, qui d'abord paroissent différens, pourroient se concilier.

Selon Étienne de Byzance, le dieu des Arabes s'appelloit Dusarés, qui donnoit son nom à une haute montagne, & à un peuple d'Arabie, qu'on appelloit les Dusaréniens. Philostorge, dans Photius, dit que les Homérites, nation célebre de l'Arabie, étoient circoncis. Ils avoient apparemment conservé cette coûtume, depuis Ismaël, leur premier pere, fils d'Abraham. Cela leur étoit commun avec plusieurs peuples Éthiopiens, & avec les Troglodytes. Ils sacrifioient, dit-il, au soleil, à la lune & aux démons. On trouve la même chose dans les actes de Métaphraste, dans Surius. L'Auteur de l'histoire du massacre des Moines du mont Sina, dit que les Arabes sacrifioient au soleil & à lucifer.

On assure que tous les Arabes rendoient des honneurs divins à

(a) Herod. L. I. c. 131. L. III. c. 8. Strab. pag. 741. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 380, 381. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 50, 67, 68.

une

une tour, qu'ils appelloient *Acara*, ou *Alquebila*, qui avoit été bâtie par leur patriarche Iſmaël. Les anciens Arabes honoroient comme une divinité une grande pierre quarrée, ſelon Maxime de Tyr. C'étoit apparemment cette même pierre, qui reſſembloit à Vénus, ſuivant Euthymius Zygabénus. Quand les Sarraſins ſe convertiſſoient à la religion Chrétienne, on les obligeoit d'anathématiſer cette pierre, qui étoit autrefois l'objet de leur culte.

Les Arabes modernes, deſcendus d'Iſmaël, nous apprennent quelques noms des divinités des anciens peuples d'Arabie. Par exemple, Sakiah, qu'ils invoquoient pour avoir de la pluie; Hafedah, à qui ils recouroient, pour être préſervés des mauvaiſes recontres dans leurs voyages; & Razoca, à qui ils demandoient les choſes néceſſaires à la vie. Ils adoroient auſſi Lath, ou Al-lath, qui eſt un diminutif d'Alla, qui eſt le vrai nom de dieu; Aza, ou Uza, dérivé d'Aziz, qui ſignifie le dieu fort; Ménat, qui vient de Ménan, diſtributeur des graces. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils adoroient auſſi les deux Gazelles d'or, dont ils parlent ſi ſouvent dans leurs hiſtoires, & qui avoient été offertes au temple de la Mecque.

(*a*) V. On remarque que les Arabes étoient extrêmement jaloux de leur liberté, & que rien n'étoit capable de leur faire accepter un maître, étranger. Delà vient que, ni les rois de Perſe, ni ceux de Macédoine, quelque puiſſance qu'ils aient eue, n'ont jamais pu les ſoumettre. Il faut dire auſſi que l'Arabie étoit défendue par des déſerts arides, dont le ſable trompeur couvroit des puits, qui n'étoient connus que des gens du païs.

L'an 24 avant J. C., Auguſte voulut ſubjuguer les Arabes, & Élius Gallus fut chargé de cette entrepriſe. Ces peuples n'avoient alors pour toute défenſe, que l'arc, l'épée, la lance, la fronde, & la hache. Ils péchoient encore plus par le défaut de diſcipline & de courage, que par l'imperfection de leur armure; & dans un grand combat, ils perdirent dix mille hommes, & ne tuérent que deux Romains. Mais, le païs ſe défendoit par lui-même. Comme c'étoit un climat aride & brûlant, il tourmenta les Romains par la difficulté des marches, par la diſette des vivres, par la mauvaiſe qualité des eaux, & par les maladies, ſuites néceſſaires de tant de fâcheux inconvéniens. Ils ſe virent attaqués du ſcorbut, & d'une eſpèce de débilité & de paralyſie ſur les jambes; maux inconnus pour eux, & contre leſquels, ils n'avoient point de remédes ſous leur main. L'huile, priſe dans du vin, ou appliquée en fomentation ſur les parties malades, leur procuroit du ſoulagement. Mais, ils n'en avoient apporté que de peti-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 64. Crèv. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 48, 49. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. XIV. p. 129, 130. T. XXI. p. 442.

tes provisions, & le païs ne leur en fournissoit point.

La perfidie, vice de tout tems reproché aux Arabes, contribua encore aux malheurs des Romains. Gallus prit confiance en un certain Sylléus, Arabe Nabatéen, qui l'embarqua dans une navigation périlleuse, sous prétexte que les chemins, par terre, étoient impratiquables, pendant que les caravanes, dès-lors en usage dans le païs, faisoient journellement cette route sans risque & sans difficulté. Ensuite, il le conduisit par les chemins les plus rudes & les plus propres à faire périr l'armée Romaine; & il en allongea tellement la marche, que Gallus, au retour, fit en soixante jours la traverse qui lui avoit coûté six mois, sous la conduite de Sylléus. Enfin, après environ un an de fatigues & de misères, cette malheureuse armée, qui n'avoit pas même vu la région, où croissent les aromates, en étant demeurée à deux journées de chemin, revint en Égypte, n'ayant perdu que sept hommes dans les combats, & néanmoins totalement ruinée par la faim & par les maladies.

Cependant, la domination des Romains ne laissa pas depuis de s'affermir assez bien dans l'Arabie, pour qu'on pût placer dans le Bourg-blanc une garnison avec un receveur, qui prenoit le quart des marchandises, qui y abordoient. Les Arabes firent, de tems en tems, des tentatives inutiles, pour recouvrer leur liberté, surtout, sous l'empire de Trajan, qui sçut les contenir dans l'obéissance.

(a) VI. Une chose, qui est encore bien digne de remarque; c'est que les Arabes, dans les tems de barbarie, ont cultivé les sciences. Vossius croit que ces peuples avoient jusqu'alors vécu dans l'ignorance. Hottinger & Stanley soûtiennent le contraire. Comment, en effet, Néron auroit-il envoyé chercher des Philosophes magiciens en Arabie, si les sciences y avoient été tout-à-fait inconnues? Quoiqu'il en soit, cette nation ne songea pas plutôt à devenir la maîtresse du monde, qu'à l'exemple des autres, qui, avant elle, en avoient fait la conquête, elle se déclara d'une manière particulière en faveur des sciences.

On cultiva donc la Philosophie avec soin dans les Académies du Caire, de Constantine, de Sigilsmèse, de Basora, d'Hubbede, de Fez, de Maroc, de Tunis, de Tripoli, d'Alexandrie & de Coufah. Malheureusement, les Sarrasins l'avoient reçue fort altérée des mains des derniers interprétes, & ils n'étoient point en état de la rétablir dans son véritable sens. Ils y trouvoient trop d'obstacles, & dans leur langue, qui leur rendoit le tour des langues étrangéres, difficile à entendre, & dans le caractère de leur génie, plus propre à courir après le merveilleux, ou à approfondir des subtilités, qu'à s'arrêter à des vérités solides. Leur Théologie rouloit sur des idées

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 51, 52.

abstraites ; ils se perdoient dans leurs recherches profondes sur les noms de Dieu & des Anges. Souvent il ne s'agissoit dans leur Philosophie, que de questions frivoles ; ils tournoient en astrologie judiciaire, la connoissance qu'ils avoient du Ciel. Enfin, attachant des mystères & des secrets à de simples symboles, ils croyoient posséder l'art de venir à bout de leurs desseins par un usage arbitraire de lettres, ou de nombres. Tels furent les fondemens de la cabale, jettés par les Sarrasins, dans le tems que les Juifs vivoient en Orient, sous leur domination.

(*a*) VII. Les Arabes professent aujourd'hui le Mahométisme, dont ils ont les deux sanctuaires, la Mecque & Médine. C'est de l'Arabie, qu'il s'est répandu dans tout l'Orient, en Afrique, & en Europe. Quant au gouvernement, le païs est partagé entre un grand nombre de Chérifs, d'Émirs, ou de Cheicks, les uns indépendans, les autres sujets, ou simplement tributaires du grand Seigneur. Parmi ces petits Souverains, le plus puissant & le plus respecté est le Chérif de la Mecque, auquel tous les princes Mahométans, s'empressent de faire des présens, tant à cause qu'il est de la race de Mahomet, leur Législateur, que pour avoir sa protection en faveur des caravanes, que la dévotion attire à la Mecque.

I.

DE L'ARABIE PÉTRÉE.

L'ARABIE PÉTRÉE, *Arabia Petræa*, Ἀραβία Πέτραια, (*b*) avoit pour bornes au couchant l'Égypte, au septentrion la Palestine, au midi la mer Rouge & une partie du golfe Arabique, & à l'orient l'Arabie Heureuse & l'Arabie Déserte. Celle-ci la bornoit aussi en partie du côté du septentrion.

Il y avoit dans l'Arabie Pétrée un grand nombre de villes. C'étoient Ébode, Maliatthe, Calguie, Lyse, Gube, Gypsarie, Gérase, Pétra, Characoma, Avare, Zanaathe, Adrou, Zoara, Thoane, Necle, Clétharro, Moca, Sébunte, Zize, Maguze, Médave, Audia, Rhabmathmome, Anithe, Surrathe, Bostre, Mésade, Adra, & Coracé.

L'Écriture nomme plusieurs villes de l'Arabie Pétrée, comme Cadès-Barné, Gérare, Bersabée, Lachis, Lebna, Pharan, Arad, Asmona, Oboda, Phunon, Dédan, Ségor, & autres. Il est aisé de s'appercevoir que la plûpart de celles-ci sont les mêmes que celles, qu'on vient de marquer d'après Ptolémée. Les noms sont seulement un peu défigurés.

Une longue chaîne de montagnes, qu'on appelloit les monts Mélanes, ou Noirs, s'étendoit depuis le promontoire de Phara sur la mer Rouge, jusqu'à la Palesti-

(*a*) D. Vaiss. Géogr. Hist. Eccléf. & Civil. Tom. IX. pag. 138, 139.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 17. Strab. pag. 767, 776, 779. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 22. Carte de l'Orient par M. d'Anvil.

ne, & traversoit par conséquent tout le païs d'une extrêmité à l'autre. Le mont Sinaï, si célebre, depuis que Dieu y donna sa loi aux enfans d'Israël, faisoit partie des monts Mélanes. Du côté occidental de ces montagnes étoit la nation Saracène. Venoit ensuite la nation Munichiate ; & auprès de celle-ci, se trouvoient les Pharanites sur le golfe. Pour les Réthenes, ils occupoient le païs situé le long des montagnes de l'Arabie Heureuse.

Pétra étoit la capitale de toute la contrée, & lui avoit donné son nom. Plusieurs Auteurs l'ont aussi appellée Syrie, Sobal & Zobal. D'autres, comme Strabon, Josephe & S. Jérôme, l'ont nommée Nabatée, & Nabatéene, & ses habitans Nabatéens, Nabaténiens. Ces derniers noms, selon la plûpart de ces Auteurs, sont dérivés de celui de Nabaïoth, premier-né des enfans d'Ismaël, qui s'établit dans l'Arabie Pétrée. Et même S. Jérôme dit que ces noms, de son tems, étoient fréquemment usités dans les familles, & que plusieurs villes, villages, & forteresses les avoient conservés. D'autres prétendent que le nom de Nabatée, vint de celui de Nabata, qui fut d'abord donné à la ville de Pétra.

Quoi qu'il en soit, ce qu'on peut assurer comme certain, c'est qu'il y eut dans l'Arabie Pétrée un peuple, qui porta le nom de Nabatéens. *Voyez* Nabatéens.

II.

DE L'ARABIE DÉSERTE.

L'ARABIE DÉSERTE, *Arabia Deserta*, Ἀραβία Ἔρημος, (a) étoit bornée au septentrion par la Mésopotamie; à l'occident par la Syrie, la Palestine, & l'Arabie Pétrée; à l'orient par la Babylonie, & par une partie du golfe Persique ; & au midi par l'Arabie Heureuse.

Cette contrée, selon Ptolémée, fut occupée par divers peuples, dont voici les noms. 1.° Les Cauchabènes, qui habitoient sur les bords de l'Euphrate. 2.° Les Cataniens, ou Batanéens, qui étoient limitrophes des Syriens. 3.° Les Agubènes, dont le territoire confinoit à l'Arabie Heureuse. 4.° Les Rhaabènes, qui étoient voisins des Agubènes. 5.° Les Orchénes, qui s'étendoient le long du golfe Persique. 6.° Les Élites, qui étoient au-dessous des Cauchabènes, près de la Babylonie. 7.° Les Basanes, placés au-dessus des Rhaabènes. 8.° Les Agréens, qui étoient au milieu du païs, dans le voisinage des Batanes. 9.° Enfin, les Martines, qui avoient leurs habitations contigues à la Babylonie.

On comptoit dans l'Arabie Déserte un grand nombre de villes & de villages. Le long de l'Euphrate, on trouvoit Thapsaque, Bithre, Gadirthe, Auzare, Audatthe, Eddare, Balatée, Pharga, Colorina & Belgnée. Vers le golfe Persique étoient Ammée,

(a) Ptolem. L. V, c. 19. Diod. Sicul. pag. 93, 94. Strab. pag. 767.

Adicare & Iocare ; & du côté de la Mésopotamie, Barathème, Save, Coché, Gavare, Aurane, Béganne, Alate, Érupe, Themmé, Lume, Thaubé, Sévia, Dapha, Sora, Odagane, Tēdium, Zagmais, Arrhadé, Abéra, Artémite, Nachabe, Duméthe, Allate, Abéré, Calathuse & Salme.

Cette multitude de villes & de villages, qu'habitoient les diverses nations, dont on vient de parler, sembleroit annoncer un païs extrêmement fertile. Il s'en faut pourtant bien que cela fût ainsi. C'est même la nature du terroir, qui a fait donner à cette partie de l'Arabie, le nom d'Arabie Déserte. Il faut y joindre une autre raison; c'est-à-dire, les déserts immenses, dont elle étoit pleine ; déserts que causoit le peu de fécondité des terres.

L'Arabie Déserte étoit pleine de bêtes farouches. Les lions & les léopards y étoient en grande quantité, & tous plus hauts & plus forts, que ceux de la Libye. Il s'y trouvoit outre cela, de ces tigres, qu'on appelloit Babyloniens. Le païs nourrissoit encore des autruches, dont le nom Grec Strutho-Camelus exprime fort bien qu'elles tenoient de l'oye & du chameau. Elles étoient de la hauteur de ce dernier, quand il est encore jeune. Elles avoient la tête couverte d'un poil leger, les yeux grands, noirs, & peu différens de ceux de cet animal, un long cou, & un bec, qui se recourboit en pointe. Leurs aîles étoient assez foibles & couvertes de poil. Leur corps étoit posé sur deux jambes fort hautes, qui n'avoit chacune qu'un ongle fendu ; de sorte qu'elles ressembloient en même-tems à des oiseaux & à des animaux terrestres. Leur pesanteur les empêchoit de s'élever en l'air ; mais, elles couroient très-legérement sur la terre ; & étant poursuivies par des chasseurs à cheval, elles leur lançoient des pierres avec les pieds, d'une si grande roideur & d'une si grande justesse, qu'elles les blessoient & les jettoient par terre assez souvent. Quand elles étoient sur le point d'être prises, elles cachoient leur tête dans un arbre, ou dans quelque fente ; non, comme disent quelques-uns, par une stupidité qui leur fît croire qu'on ne les voyoit pas, parce qu'elles ne voyoient personne, mais par un instinct qui les portoit à garantir leur tête, comme la plus importante & la plus foible partie de leur corps.

Il y avoit encore dans le païs des chameaux-léopards, ainsi nommés des deux espèces, qu'ils paroissoient rassembler. Ils étoient plus petits, & avoient les ongles plus courts que les chameaux ; mais, ils avoient l'épine du dos élevée comme eux. Du reste, leur tête, leurs yeux, leur longue queue, la couleur de leur poil, leur donnoient beaucoup de ressemblance avec les léopards. On trouvoit aussi dans l'Arabie Déserte des bouc-cerfs, des buffles, & plusieurs autres sortes d'animaux, qui participoient à deux formes différentes. Le détail en seroit trop long ; car, comme ce païs approchoit fort de l'Équateur, les

rayons du soleil donnoient à la terre une force & une fécondité particulière, qui la rendoient propre à la production & à l'entretien de plusieurs espèces d'animaux remarquables par leur grandeur & par leur beauté.

III.

DE L'ARABIE HEUREUSE.

L'ARABIE HEUREUSE, (a) *Arabia felix*, Ἀραβία Εὐδαίμων, confinoit au septentrion à l'Arabie Déserte & au golfe Persique, à l'occident à l'Arabie Pétrée & à la mer Rouge, au midi au golfe Arabique, & à l'orient à la mer Érythrée.

L'Arabie Heureuse étoit habitée par une multitude de différens peuples, s'il faut s'en rappoter à l'énumération qu'en fait Ptolémée. Les Thamydites, les Sidènes, le Darres, les Banubares, les Arses, les Cinédocolpites, les Cassanites, les Élisares, les Homérites, les Adramites, les Sachalites, les Narites, les Étéens, les Géréens, les Thémes, les Léanites, les Abucéens, les Scénites, les Thadites, les Saracénes, les Thamydènes, les Napatéens, les Athrites, les Mnasémanes, les Vadènes, les Léenes, les Astagènes, les Jolysites, les Catanites, les Thanuetes, les Manites, les Salapènes, les Magites, les Minées, les Dosarènes, les Mocorétes, les Sabéens, les Anchites, les Mélancites, les Dacharènes, les Zéérites, les Bliuléens, les Omanites, les Cattabènes, les Asabes, les Jobarites, les Alluméotes, les Sophanites, les Bithibanites, le Rhabanites, les Chatrammites, les Massonites, les Sarites, les Sapphari-tes, les Rhatines, les Maphorites & les Ascites; voilà quelles furent, selon notre Géographe, les diverses nations, qui occupérent anciennement l'Arabie Heureuse; quant aux villes que l'on y trouvoit, elles étoient sans nombre. Nous nous dispenserons donc d'en présenter ici la nomenclature.

L'Arabie Heureuse étoit ainsi appellée, non seulement à cause des troupeaux, qui y étoient en abondance, mais encore, parce qu'elle produisoit des parfums excellens. Tout le païs, sur tout le long de la mer, étoit, pour ainsi dire, embaumé par les plantes odoriférantes, qui sortoient de la terre de toutes parts, comme le baume, la canelle, & plusieurs autres qui avoient toutes leurs propriétés particulières. Quand elles étoient nouvelles, elles étoient fort belles à voir; mais, pour peu qu'elles vieillissent, elles devenoient flasques & désagréables. Plus avant dans les terres, on trouvoit des forêts épaisses d'arbres qui portoient l'encens & la myrrhe, sans parler des palmiers, des roseaux & des cinnanomes. Ces sortes d'arbres étoient en si grand nombre, qu'il est impossible d'exprimer l'excellente odeur,

(a) Ptolem. L. 6. c. 7. Diod. Sicul. pag. 93, 95, 125, 126. Strab. pag. 779, & seq. Plin. L. VI. c. 27. L. XII. c. 13, 18. Pomp. Mel. L. III. c. de Sin. Perf.

que leur assemblage répandoit dans l'air. Rien, dans la nature, n'approchoit du plaisir, que cette odeur composée faisoit à ceux même, qui cotoyoient ce rivage, & qui ne la recevoient que de loin. Les vents de terre, qui se levoient au printems, apportoient ces exhalaisons précieuses du milieu du païs, jusques sur la mer. Car, outre que les aromates n'étoient point séparés dans des vases, ils n'étoient pas même affoiblis par le transport; mais, ils avoient encore toute la vigueur, qu'ils tiroient de la plante, qui les portoit, & leur odeur s'insinuoit, pour ainsi dire, jusqu'au fond de l'ame. Elle étoit d'ailleurs aussi salutaire, qu'elle étoit délicieuse; & sortant actuellement du sein de la nature, elle donnoit à ceux qui la sentoient l'idée de l'ambrosie, que la fable fait servir à la table des dieux. La langue au moins, dit Diodore de Sicile, ne fournit aucun autre terme, qui puisse faire comprendre l'effet divin de cette odeur sur les sens.

Cependant, la nature ne laissoit point encore aux hommes cette félicité toute pure; elle y avoit mêlé une peine ou un danger, qui les avertissoit toujours du besoin qu'ils avoient du secours des dieux. Ces forêts odoriférantes étoient pleines de serpens rouges de la longueur d'un pied, & dont la morsure étoit irrémédiable. Ils sautoient sur l'homme & le couvroient de sang par leurs morsures. De plus, les vapeurs, qui avoient de la force dans ce lieu plein d'aromates, pénétroient souvent le corps des habitans, & leur causoient une enflure, qui aboutissoient à un relâchement de fibres; accident encore plus fâcheux. Ils guérissoient cette infirmité, en faisant brûler du bitume & du poil de bouc sous le nez de leurs malades, afin de combattre l'odeur, qui étoit répandue dans l'air, par une autre fort opposée. Car, les plus excellentes choses, selon la remarque du même Diodore de Sicile, ne sont utiles à l'homme, que quand il en use avec une certaine modération, qui convient à son tempérament.

La ville de Saba, qui étoit bâtie sur le penchant d'une montagne, étoit la capitale de tout le païs. Le sceptre étoit héréditaire dans une seule famille; & ils rendoient à leurs Rois des honneurs mêlés d'avantages & d'incommodités. Ceux-ci paroissoient heureux, en ce qu'ils commandoient tout ce qu'ils vouloient; mais, il leur étoit défendu de mettre jamais le pied hors de leur palais. Et s'ils s'étoient avisés de le faire, les peuples n'auroient pas manqué de les lapider, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu d'un ancien Oracle. Au reste, les habitans du païs surpassoient en richesses, non seulement les Barbares, mais toutes les nations policées. De tous les peuples, qui trafiquoient avec de l'argent, c'étoient eux qui en exigeoient les plus grosses sommes pour un très-petit poid de la marchandise qu'ils débitoient. Mais, de plus, comme leur situation les avoit toujours mis à l'abri du pillage, ils avoient des monceaux

d'or & d'argent, particulièrement à Saba, qui étoit le séjour de leurs Rois, sans parler des vases, des meubles, & des lits même de l'un & de l'autre métail.

Ils avoient conservé l'abondance & la tranquillité pendant tant de siécles, parce qu'à la différence de la plûpart des hommes, ils ne cherchoient point à se rendre riches & heureux de la pauvreté & des malheurs d'autrui. La mer, auprès de leurs côtes, paroissoit blanche; couleur singulière, dont il seroit difficile d'assigner la cause. C'est de-là qu'étoient venues les isles fortunées, qui avoient plusieurs villes très-bien bâties. On ne voyoit dans leurs campagnes que des troupeaux tout blancs, & les femelles n'avoient jamais de cornes. Les marchands y abordoient de tous côtés, surtout de Potane, qu'Alexandre fit bâtir à l'entrée du fleuve Indus, pour avoir un port sur la mer des Indes.

Le marbre de Paros & des carrières les plus fameuses n'étoit point comparable à celui de l'Arabie Heureuse, lequel étoit d'un blanc, d'un poids, & d'un poli, dont rien n'approchoit. C'étoit le soleil, qui donnoit à ce marbre ces qualités, en le pénétrant de sa lumière & en le purifiant par sa chaleur. Les palmiers portoient des dattes, qui étoient bien plus exquises, que celles des autres païs. Elles étoient longues d'un demi pied, les unes jaunes, les autres rouges, les autres de couleur de pourpre; de sorte qu'elles n'étoient pas moins agréables à la vue qu'au goût. Le tronc de l'arbre étoit d'une hauteur étonnante, & par tout également droit & uni; mais, la tête ou le bouquet n'étoit pas en tous de même forme. Quelques palmiers étendoient leurs branches en rond, & le fruit de quelques-uns sortoient en grape de l'écorce fendue vers le milieu. D'autres portoient toutes leurs branches d'un seul côté, & leur poids les abaissant vers la terre leur donnoit la figure d'une lampe suspendue. D'autres enfin séparoient les leurs en deux parts, & les faisant tomber à droite & à gauche, ils les mettoient dans une parfaite symmétrie.

ARABIE, *Arabia*, Ἀῤῥαβία, (*a*) nom d'une ville, que Pomponius Méla place sur le golfe Arabique. C'est apparemment la même, dont parle Ptolémée. Celui-ci la met au païs des Homérites, dans l'Arabie Heureuse. C'étoit un entrepôt pour les marchands.

ARABIQUE [le Golfe], (*b*) *Sinus Arabicus*, κόλπος Ἀῤῥαβίος. Ce Golfe communiquoit par un bout à l'Océan méridional, autrement la mer Érythrée. Il formoit un sinus qui avoit plusieurs stades de longueur, & qui étoit compris entre le païs des Troglodytes & l'Arabie. Sa largeur, à son embouchure, & vers son sommet, étoit de seize stades; mais, depuis Panorme jusqu'à l'autre rivage, il

(*a*) Pomp. Mel. L. III. c. de Sin. Arab. Ptolem. L. VI. c. 7.

(*b*) Diod. Sicul. p. 120, 121. *& seq.* Pomp. Mel. L. III. c. de Sin. Arab. Strab. L. XVI. *passim.*

y avoit une journée entière de navigation. Sa plus grande largeur étoit entre le mont Tircée & la Macarie. Quand on étoit au milieu de cet espace, on ne découvroit aucun des deux continens. Depuis-là jusqu'à son embouchure, le Golfe se rétrécissoit considérablement. Cette mer étoit pleine de plusieurs grandes isles, entre lesquelles le passage étoit fort étroit ; ce qui donnoit aux flots un courant rapide. Voilà en général la description du Golfe. Mais, commençant par une des extrêmités, nous rapporterons en particulier ce qu'il y avoit de plus remarquable dans le rivage, qui environnoit cette mer.

Au côté droit étoient les Troglodytes, qui tenoient depuis la côte jusqu'au désert. Ceux, qui, venant d'Arsinoé, voyageoient à droite, le long des terres, trouvoient dans plusieurs endroits des sources d'eau, qui avoient un goût amer & salé. Quand on avoit passé ces sources, on voyoit, au milieu d'une grande campagne, une montagne de couleur rouge, qui offusquoit les yeux de ceux qui la regardoient attentivement. Au pied de la montagne étoit l'entrée tortueuse d'un lac, qu'on appelloit Aphrodisien. Il y avoit dans ce lac trois isles, dont deux étoient pleines d'oliviers & de figuiers ; la troisième étoit entièrement dénuée de ces sortes d'arbres ; mais, on y trouvoit beaucoup de poules d'inde. Ensuite, on voyoit un grand Golfe, qu'on appelloit Acathartus ; c'est-à-dire, immonde. Dans ce Golfe étoit une longue presqu'isle, au bout de laquelle un passage étroit conduisoit les vaisseaux dans la mer qui étoit vis-à-vis. En continuant sa route, on rencontroit une isle, située en pleine mer, qui avoit quatre-vingts stades de long. On la nommoit l'isle Ophiodes.

On trouvoit ensuite diverses nations d'Icthyophages & de pasteurs Troglodytes. Après cela, on voyoit plusieurs montagnes, jusqu'à ce qu'on fût enfin arrivé au port Sotère, qui reçut ce nom des Grecs, qui y arrivérent heureusement, après une fâcheuse navigation. C'est-là que le Golfe commençoit à se rétrécir & à tourner du côté de l'Arabie. Dans ce même endroit, la terre & la mer changeoient visiblement de nature. La terre étoit basse, & on n'y appercevoit point de collines. La mer étoit fangeuse. Elle n'avoit guere que trois brasses & demie de profondeur, & ses eaux étoient d'une couleur très-verte ; on dit pourtant que cette couleur ne venoit pas tant de l'eau, que de la mousse, qui étoit au fond, & qui donnoit cet aspect à sa surface. Cette rade étoit commode aux petits vaisseaux à rame, à cause du peu de mouvement qu'avoient les flots de la mer en cet endroit, & de la grande quantité de poissons, qu'on y trouvoit.

Mais, les voyageurs étoient exposés à de terribles dangers sur les vaisseaux, qui portoient les éléphans, parce que ces vaisseaux étoient extrêmement lourds & profonds ; & il arrivoit souvent que vogant à pleines voiles, ils

étoient poussés par le vent, tantôt contre des écueils, tantôt dans des amas de fange, dont les matelots ne pouvoient les dégager, ni avec des crocs, ni en se jettant à l'eau, parce qu'on ne trouvoit pas pied. C'est pourquoi, ils jettoient tout dans la mer, excepté leurs vivres. Mais, quelques provisions qu'ils en eussent, ils tomboient bientôt dans une extrême indigence, parce qu'il leur étoit impossible de découvrir; ni une isle, ni un cap, ni même aucun autre navire que le leur; car, la terre ferme étoit inhabitée, & il passoit rarement des vaisseaux dans ce parage. Pour surcroît de malheur la mer amassoit, en peu de tems, au tour du vaisseau une telle quantité de sable, qu'il sembloit qu'on eût pris à tâche de l'enfoncer dedans. Ceux qui tomboient dans ce désastre, étoient ordinairement réduits à des gémissemens, qui n'étoient entendus de personne; mais, ils ne perdoient pas pourtant encore toute espérance de salut. Car, il arrivoit quelquefois que, dans le tems du flux de la mer, le flot enlevoit leur vaisseau, & les sauvoit, comme un dieu secourable, du péril éminent, qui les menaçoit. Mais, lorsque le flot n'avoit pas assez de force pour les dégager, les plus forts jettoient dans la mer ceux que le manque de nourriture avoit affoiblis, afin que ce qui restoit de provisions durât plus long-tems.

Quand ils avoient enfin épuisé toutes leurs ressources, les derniers périssoient encore plus misérablement, que ceux qui étoient morts avant eux. Car, ceux-ci, dit Diodore de Sicile, avoient rendu en un instant à la nature l'ame, dont elle leur avoit fait présent, au lieu que les autres arrivoient à la fin de leur vie par des maux, que leur longueur rendoit pire que la mort. Pour le navire, étant ainsi destitué des hommes, qui le gouvernoient, il demeuroit entouré de cette chaussée de sable, qui réveilloit, à très-juste titre, l'idée d'un tombeau. Les mâts & les antennes, qui levoient encore leur pointe, excitoient la compassion dans l'ame des passans, d'aussi loin qu'ils les appercevoient. Il y avoit un ordre exprès du Roi de laisser là ces vaisseaux, qui servoient à marquer aux voyageurs les endroits dangereux. Les Icthyophages, qui demeuroient aux environs, rapportoient un fait qu'ils tenoient par tradition de leurs ancêtres. Ils disoient que la mer se retira un jour si loin qu'elle laissa à sec toute cette partie de son fond, qui paroissoit verte. Mais, à peine ce fond fut-il découvert, que revenant tout à coup, elle se remit dans son lit ordinaire.

Au promontoire, appellé Taurus, le rivage commençoit à décliner vers l'orient. Ce païs étoit arrosé par de grands fleuves, qui avoient leurs sources dans les monts Psébées. Ses campagnes produisoient une quantité incroyable de maulves, de cardamome & de palmiers. De plus, elles rapportoient des fruits de différentes espèces, presque sans goût, & qu'on ne connoissoit point ailleurs.

Du côté des terres, on trouvoit quantité d'éléphans, de taureaux ſauvages, de lions & pluſieurs autres animaux courageux. Le trajet de mer étoit coupé par pluſieurs iſles, où l'on ne cueilloit aucun fruit bon à manger, mais qui nourriſſoient des oiſeaux d'un genre tout particulier, & fort agréables à la vue. Enſuite, la mer devenoit très-profonde, & on y voyoit des baleines d'une grandeur démeſurée. Ces animaux ne faiſoient point de mal aux hommes, à moins que, par hazard, les vaiſſeaux ne paſſaſſent ſur l'épine de leur d'os. Ils ne pouvoient point ſuivre les vaiſſeaux à vue, parce que, lorſqu'ils étoient à fleur d'eau, leurs yeux étoient entièrement offuſqués par les rayons du ſoleil.

Après avoir fait connoître le rivage occidental du Golfe Arabique, nous allons donner la deſcription du rivage oriental de ce même Golfe, qui appartenoit à l'Arabie, en commençant par le fond; c'eſt-à-dire, du côté de l'Arabie Pétrée. Ce bras de mer portoit le nom de Neptune, à cauſe d'un autel conſacré à ce dieu, par Ariſton, que Ptolémée envoya à la découverte des côtes de l'Arabie. Au-deſſus du Golfe on rencontroit des terres maritimes, que leur fertilité avoit rendu fameuſes. Ceux, qui les habitoient, leur avoient donné le nom de Phœnicie, parce qu'elles produiſoient des palmiers, qui portoient une grande abondance de fruits, auſſi utiles pour la ſanté que délicieux au goût. Quand on avoit paſſé le païs des palmiers, on trouvoit, à l'extrêmité du continent, une iſle qui étoit appellée l'iſle des Phoques, ou des Veaux marins, à cauſe de la prodigieuſe quantité de ces animaux qui y paſſoient. Le port de cette iſle regardoit l'Arabie Pétrée & la Paleſtine. C'eſt-là qu'on dit que les Gerrhéens & les Minnéens faiſoient l'entrepôt de l'encens & des autres marchandiſes de cette eſpèce, qu'ils tiroient de la haute Arabie. On rencontroit enſuite un rivage, qui fut habité d'abord par les Maranes & enſuite par les Garyndanes leurs voiſins. Il y avoit peu de ports ſur cette côte; mais, on y voyoit pluſieurs montagnes fort élevées, & qui, étant de toutes couleurs, faiſoient un aſpect fort agréable, pour ceux qui navigeoient ſur cette mer. On entroit enſuite dans le détroit, nommé Alainitès. On y trouvoit pluſieurs habitations d'Arabes Nabatéens, qui occupoient non ſeulement une grande partie du rivage, mais qui s'étendoient même très-avant dans les terres.

Enſuite, on voyoit une contrée fort plate, qui, à cauſe de la grande quantité de ſources, dont elle étoit arroſée, produiſoit la plante, appellée agroſtis, & celle qu'on nommoit médice. Le lotos même y croiſſoit juſqu'à la hauteur d'un homme. Les paturages y étoient ſi gras & ſi étendus, qu'on y trouvoit non ſeulement des beſtiaux de toute eſpèce, mais même des chameaux ſauvages, des cerfs & des daims. Outre ces animaux, qui y vivoient en fort

grand nombre, il venoit fréquemment, des déserts voisins, des bandes de lions, de loups & de léopards, contre lesquels les pasteurs étoient obligés de se battre nuit & jour pour la défense de leurs troupeaux. Ainsi, la bonté du terroir faisoit le malheur des habitans, la nature mêlant souvent des maux aux biens, qu'elle accorde aux hommes. On passoit de-là dans un détroit fort remarquable. Car, il s'enfonçoit dans les terres la longueur de cinq cens stades. Il étoit entouré de tous les côtes, de rochers escarpés, qui en rendoient l'entrée tortueuse & mal-aisée. Il y en avoit un sur tout, qui s'avançoit beaucoup dans la mer, & qui rétrécissoit tellement le passage, qu'on eût cru ne pouvoir jamais entrer dans ce détroit, ni en sortir quand on y étoit. Lorsque les flots étoient soulevés par les vents, ils faisoient retentir au loin tout le rivage, ou plutôt ce mur naturel, contre lequel ils alloient se briser. Ceux qui habitoient aux environs s'appelloient Bnizomènes. Ils ne vivoient que de leur chasse. On trouvoit dans ce païs un temple respecté de tous les Arabes. Près de la terre étoient trois isles, qui avoient chacune plusieurs ports. On dit que la première, qui étoit déserte, étoit consacrée à Isis. On y voyoit des édifices ruinés & des colomnes, dont les inscriptions étoient en caractères barbares. Les autres isles étoient aussi inhabitées; mais, elles étoient couvertes d'oliviers, fort différens de ceux des autres païs.

Au de-là de ces isles, les côtes de la mer étoient entrecoupées de précipices; & la navigation y étoit fort difficile pendant plus de mille stades. Car, il n'y avoit, ni port, ni même aucune rade, propre à jetter l'ancre; & toute la côte ne présentoit pas une seule pointe de terre, sur laquelle les voyageurs fatigués pussent trouver le moindre abri & le moindre rafraîchissement. C'est-là qu'étoit une montagne, au sommet de laquelle s'élevoient des rochers inégalement coupés & d'une hauteur épouvantable. Au pied de cette montagne, il y avoit une quantité de roches aigues, qui s'avançoient dans la mer, & qui formoient derrière elles des précipices de différente hauteur. Comme elles étoient fort proches les unes des autres, & que cette mer étoit très-profonde, les vagues poussées par les vents & repoussées par les rochers faisoient un bruit pareil à celui du tonnerre. Tantôt lancées contre cet obstacle, elles s'élevoient prodigieusement & retomboient en écume; tantôt englouties dans ces précipices, elles y formoient des gouffres affreux, de telle sorte que ceux qui passoient auprès de cette montagne, mouroient presque de frayeur. Les Arabes, surnommés Thamudéens, habitoient cette côte. De-là on passoit devant une baye fort grande, remplie d'isles, qui ressembloient aux Échinades. Des monceaux d'un sable noir d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuses, formoient ensuite un fort long rivage. Une presqu'isle se présentoit à la vue. C'est-là qu'étoit le

port appellé Charmute, le plus beau de tous ceux, qui fussent connus par les relations des Historiens.

En poursuivant sa route, on découvroit cinq montagnes, placées d'espace en espace, qui s'élevoient & se terminoient en pointe arrondie comme les pyramides d'Égypte. L'on trouvoit ensuite un Golfe environné de promontoires, au fond & au milieu desquels étoit une élévation en forme de table quarrée. Là, on avoit bâti trois temples d'une hauteur prodigieuse, & dédiés à des divinités inconnues aux Grecs, mais qui étoient en grande vénération dans le païs. Plus loin on voyoit un rivage, plein de sources d'eau douce & entrecoupé d'agréables ruisseaux. C'est-là qu'étoit le mont Chabin, couvert de toutes sortes d'arbres. La vallée, qui étoit au bas, étoit habitée par les Arabes, surnommés Dèbes. La contrée voisine étoit habitée par les Arabes Alileéns & les Gasandes. Après ces peuples, venoient enfin les Carbes & les Sabéens, qui faisoient la plus nombreuse nation du païs, & qui occupoient une partie de l'Arabie, qu'on appelloit Heureuse.

ARABITES, *Arabitæ*, (a) peuples d'Asie, dont parle Q. Curse en ces termes : » Les plus » grands froids étant passés, Ale» xandre brûla les vaisseaux inu» tiles ; & menant son armée par » terre, il arriva en neuf marches au païs des Arabites, & » en autant de jours en celui des » Gédrosiens, peuple libre, le» quel, après avoir tenu conseil, » se soumit au Roi, qui ne lui » demanda que des vivres. «

Les Arabites, ou, comme lisent d'autres, les Abarites, étoient apparemment les mêmes, que ceux qui sont appellés Arbiens dans les Géographes. Ces peuples étoient ainsi nommés du fleuve Arbis, qui les séparoit des Orites. Ptolémée les nomme Abérites. Ils habitoient une partie de l'Ariane, aussi-bien que les Gédrosiens. Leur territoire étoit sur le bord de la mer, du côté de l'Indus.

ARABON, (b) *Arabus*, vel *Arabuin*, fleuve d'Asie, vers les frontières des Indes. C'est le même que Strabon & Pline appellent Arbis. Et ce fleuve séparoit les Orites des Indes, selon ce dernier Géographe. Il naissoit aux monts Arbites, & se jettoit dans la mer des Indes. Parmi les peuples, qui ont habité les bords de ce fleuve, il y en avoit qui étoient couverts de poil, à la réserve de la tête. Leurs habits étoient des peaux de poissons, dont la chair, rôtie au soleil, leur servoient de nourriture. Les écailles des tortues couvroient leurs chaumières, tandis qu'ils se nourrissoient également de la chair de ces animaux.

Il y avoit dans les environs une Ville de même nom, qui fut fon-

(a) Q. Curt. L. X. c. 9. Strab. p. 720. Plin. L. VI. c. 23. Ptolem. L. VI. c. 21. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 537. *& suiv.*

(b) Q. Curt. L. X. c. 9. Strab. p. 720. Plin. L. VI. c. 23, 24. L. VII. c. 3. Carte pour l'Intell. de l'Hist. des Assyr. &c. par M. d'Anvill.

dée par Néarque, au rapport de Pline.

ARACÉENS [les], (a) étoient les descendans d'Arac, fils de Chanaan. Ils demeuroient dans la ville d'Arach, ou d'Arcé. *Voyez* Arcé & Arach.

ARACH, *Arach*, Ὀρὲχ, (b) ville de Chaldée. Sa fondation est attribuée à Nemrod, petit-fils de Chuz. Elle tenoit un des premiers rangs dans son Empire. Dom Calmet dit que c'est apparemment la ville d'Aracca, placée par Ptolémée dans la Susiane sur le Tigre, au-dessous de sa jonction avec l'Euphrate; qu'Ammien Marcellin la nomme Arecha; & que c'est de cette Ville que les campagnes Arectéennes, qui sont pleines de naphté, & qui s'enflamment quelquefois, ont pris leur nom.

ARACH, *Arach*, (c) ville de Judée dans la tribu de Ruben, au de-là du Jourdain, selon les uns, & dans la tribu d'Aser, selon d'autres. On dit qu'elle fut bâtie par Arac, fils de Chanaan, duquel sont sortis ces peuples, connus sous le nom d'Aracéens.

La ville d'Arach étoit la patrie du célebre Chusaï, qui rendit de grands services à David, lorsque son fils Absalom eut levé l'étendard de la révolte contre lui. Ce fut lui qui fit échouer les conseils pernicieux, qu'Achitophel avoit donnés à ce fils rebelle.

Cette Ville paroît la même qu'Arcé en Phénicie. *Voyez* Arcé.

ARACHNÉ, *Arachne*, (d) fille d'Idmon, de la ville de Colophon. Elle osa disputer à Minerve la gloire de travailler mieux qu'elle en toile & tapisserie. Le défi fut accepté; & la Déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jetta sa navette à la tête, ce qui piqua Arachné au point, qu'elle se pendit de désespoir. Mais, les dieux par pitié, la changérent en araignée, comme le raconte Ovide.

Bochart croit que cette fable n'a d'autre fondement que le mot *Arach*, qui veut dire filer, & prétend que le texte Hébreu se sert de ce même terme pour désigner les toiles, que file cet insecte. Mais, n'en déplaise à ce sçavant Auteur, dit M. l'abbé Banier, il peut fort bien être arrivé qu'une habile ouvrière s'étant vantée de surpasser Minerve elle-même, & ayant fait une fin tragique, on ait imaginé la fable qu'on vient de raconter. Pline, qui rapporte l'histoire d'Arachné, assure qu'elle se pendit, sans nous apprendre la raison de son désespoir.

ARACHNÉE, *Arachneus*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARACHNÉUS [le Mont], *Mons Arachnæus*, ὄρος Ἀραχναῖον. (e) On voyoit cette montagne

(a) Genes. c. 10. v. 17.

(b) Genes. c. 10. v. 10. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XXI. pag. 28.

(c) Reg. L. II. c. 15. v. 32. c. 16. v. 16. c. 17. v. 1. *& seq.*

(d) Ovid. Metam. L. VI. c. 1. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 120. Tom. IV. pag. 22.

(e) Pauf. pag. 132. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 402. *& suiv.*

près d'Argos dans l'Argolide, au-dessus du bourg de Lessa. Elle s'appelloit autrefois Sapysélaton; & ce fut sous le regne d'Inachus, qu'il changea de nom. Jupiter & Junon y avoient leurs autels, où les gens du païs faisoient des sacrifices, pour obtenir de la pluie.

ARACHOSIE, *Arachosia*, (*a*) Ἀραχωσία, province de l'Asie, située au milieu des montagnes. Elle confinoit à la Drangiane, du côté de l'occident; elle s'étendoit à l'orient, le long du fleuve Indus. Elle étoit aussi voisine de la Satrapie de l'Inde, ainsi que de la Carmanie, de la Gédrosie & du Paropamise, dont les deux premières la bornoient au midi, & l'autre au septentrion. Strabon fait mention d'un grand chemin, qui passoit au travers de l'Arachosie & de la Drangiane. Cette province étoit arrosée par le Cophes, l'Élymandre & l'Arachotus.

Elle étoit habitée par divers peuples. On y trouvoit les Bartietes, ou Pargyetes, qui avoient leurs habitations au septentrion, les Sydres, qui étoient au-dessous des premiers. Venoient ensuite les Rhéplutes, ou Roplutes & les Éorites. Les villes & les villages, qu'on y comptoit, étoient en grand nombre. C'étoient Ozole, Phoclis, Aricace, Alexandrie, Rhixane ou Rizane, Arbace, Sigane, Choaspe, Arachote, Aliacé, Gammacé, Maliané & Dammane. M. d'Anville, sur ses Cartes de l'Asie, met Arachote sur l'Élymandre.

La province d'Arachosie fut soumise à la puissance d'Alexandre le Grand, l'an 328 avant l'Ére Chrétienne. Après la mort de ce Prince, elle fut confiée à Syburce, ainsi que la Cédrosie. Elle répond à présent au païs de Candahar, dans le royaume de Perse d'une part, & à celui de Haïacan dans l'Indoustan, aux états du Mogol de l'autre part.

ARACHOSIENS, *Arachosii*, peuples de l'Arachosie, que d'autres appellent Arachotes. *Voyez* Arachosie.

ARACHTHUS, *Arachthus*, Ἀράχθος, (*b*) fleuve d'Épire, que Tite-Live appelle Arétho. Cet Écrivain se trompe, en le faisant venir de l'Acarnanie. L'Arachthus avoit sa source au mont Tymphe, ou Stymphe, dans le païs des Paroréens, d'où il couloit vers le midi, au milieu des montagnes, au travers du territoire des Molosses, & se rendoit dans le golfe Ambracique au-dessous de la ville d'Ambracie, au pied des murs de laquelle il passoit. Ptolémée le met dans l'Acarnanie. C'est parce qu'il comprend cette province dans l'Épire, & qu'il en arrosoit en effet une partie.

Aujourd'hui, les uns l'appellent Spagmagmurisi, les autres Vouro, Potami.

ARACINUS, *Aracinus*, l'un

(*a*) Strab. pag. 516, 723, 724. Ptol. L. VII. c. 20. Plin. L. VI. c. 17, 20, 23. Diod. Sicul. pag. 605, 628, 630. Q. Curt. L. VII. c. 2.

(*b*) Strab. pag. 325, 327. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 3, 4. Plin. L. IV. c. 1. Ptolem. L. III. c. 14.

des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARACOSSES, *Aracoßi*, ou plutôt Arachosiens, peuples de l'Arachosie. *Voyez* Arachosiens, ou Arachosie.

ARACUS, *Aracus*, Ἀρακὸς, (*a*) Spartiate, qui vivoit du tems de la première guerre de Messénie; c'est-à-dire, environ 743 ans avant J. C. On sçait que les Spartiates, durant cette guerre, de peur que leur absence, qui les tenoit éloignés de leurs femmes, depuis plusieurs années, & qui pouvoit encore durer long-tems, ne fît périr leurs familles, & ne laissât Sparte destituée de citoyens, y envoyérent, pour obvier à ce malheur, ceux des soldats qui étoient venus à l'armée depuis qu'on avoit prêté le serment, par lequel ils s'étoient engagés à ne point retourner chez soi, qu'ils n'eussent fait la conquête de la Messénie, & ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ce fut Aracus, qui, le premier, leur donna ce conseil. Phalante, ou Palante, son fils, devint dans la suite chef de ceux qui étoient nés de ces conjonctions illégitimes, & qu'on appelloit Parthéniens, pour marquer la honte de leur naissance.

ARACUS, *Aracus*, Ἀρακὸς, (*b*) autre Spartiate, qui vécut long-tems après le précédent; c'est-à-dire, environ 400 ans avant l'Ére Chrétienne. Après la défaite de Callicratidas, général des Spartiates, auprès des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés envoyérent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre, promettant de servir avec plus d'affection & de courage, s'il les commandoit. Cyrus y envoya aussi demander la même chose. Mais, comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois Amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaisir aux alliés, & leur accorder ce qu'ils demandoient, donnérent le titre d'Amiral à Aracus, & envoyérent avec lui Lysandre, à qui ils donnérent en apparence le titre de vice-Amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même.

Pausanias nous apprend qu'on voyoit à Delphes la statue d'Aracus. Et cet Auteur met ce Spartiate au nombre des braves officiers, qui secondérent si bien Lysandre à Ægos-Potamos; ce qui prouve qu'Aracus n'étoit pas tout-à-fait indigne du titre d'Amiral. Il est souvent parlé de lui dans Xénophon.

ARACYNTHE, *Aracynthus*, Ἀράκυνθος, (*c*) montagne, située dans l'Étolie en Gréce, selon Strabon, & dans l'Arcarnanie, selon Pline. Ces deux sçavans Géogra-

(*a*) Just. L. III. c. 4. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 102.

(*b*) Xenoph. pag. 454. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 436. Pauf. pag. 625. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 521.

(*c*) Strab. pag. 450, 460. Plin. L. IV. c. 2. Virg. Eclog. 2. v. 24.

phes

phes auront raiſon l'un & l'autre, ſi on fait attention, que ces deux contrées, l'Étolie & l'Acarnanie, étoient limitrophes, & qu'elles ont été ſouvent confondues enſemble. D'autres prétendent placer le mont Aracynthe dans la Béotie; mais, leur ſentiment n'eſt pas fondé.

Ceux de Pleuron, ayant abandonné cette Ville, voiſine de celle de Calydon, lorſque Démétrius, ſurnommé l'Étolien, faiſoit le dégât de leur territoire, qui étoit un païs plain & fertile, allérent en bâtir une autre au pied du mont Aracynthe, à laquelle ils donnérent le nom de l'ancienne.

ARAD, *Arad*, Ἀράδ, (*a*) ville ſituée au midi de la tribu de Juda, dans le païs de Chanaan. C'étoit la capitale du Royaume. Le roi d'Arad ayant appris qu'Iſraël étoit venu par le chemin des eſpions, le combattit, & emmena pluſieurs captifs. Les enfans d'Iſraël, conſternés de cette perte, firent vœu au Seigneur d'exterminer ce Roi avec tout ce qui dépendoit de lui, s'il le leur livroit. La priere fut exaucée, & le vœu éxécuté, de façon que tous les Chananéens de ce canton furent détruits, ainſi que leurs villes.

La ville d'Arad fut rétablie depuis. Euſébe la met au voiſinage de Cadès, à quatre milles de Malathis, & à vingt milles d'Hébron.

ARADA, *Arada*, χαραδάθ, (*b*) nom d'un lieu, où les Iſraëlites dreſſérent leurs tentes, quand ils eurent quitté le mont Sépher. Ils allérent de-là camper à Maceloth. Il y en a qui prétendent qu'Arada eſt la ville d'Arad. *Voyez* Arad.

ARADE, *Aradus*, Ἄραδος, (*c*) iſle de la mer de Phénicie, éloignée du continent d'environ vingt ſtades. C'étoit un rocher entouré d'eau d'environ ſept ſtades de circuit, qui fut anciennement couvert d'habitations. Il y avoit encore, du tems de Strabon, une telle affluence de monde, que l'on étoit obligé d'habiter des maiſons à pluſieurs étages.

On dit que quelques Sidoniens exilés en furent les fondateurs. [Ceci doit s'entendre de la ville, qui porta le même nom que l'iſle.] On y buvoit tantôt de l'eau de citerne, tantôt de l'eau du continent oppoſé. Mais, en tems de guerre, on en tiroit du détroit ſitué à quelque diſtance de la ville, où étoit une fontaine, qui en fourniſſoit abondamment. On s'y rendoit ſur une petite barque, de laquelle on deſcendoit une eſpece de vaſe de plomb, dont l'ouverture étoit fort large; mais, du reſte il alloit en ſe rétréciſſant juſqu'au fond, qui ſe trouvoit fort étroit. Il y avoit là un petit trou, auquel étoit attaché un tuyau, qui recevoit l'eau paſſant de la

(*a*) Numer. c. 21. v. 1. & *ſeq.*

(*b*) Numer. c. 33. v. 24, 25.

(*c*) Strab. pag. 753, 754. Pomp. Mel. L. I. c. de Phœn. L. II. c. de Medit. Inſul. Plin. L. II. c. 3. L. III. c. 20, 31. Ptol. L. V. c. 15. Q. Curt. L. IV. c. 1. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 342. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 110. Tom VII. pag. 96. Tom. XIX. pag. 466.

fontaine à travers le vase. La première eau, qui en sortoit, étoit salée. Mais, il en sortoit après une autre claire & douce. Et ceux, qui l'attendoient, la recevoient dans des vases, qu'ils avoient préparés exprès, & la portoient ensuite dans la ville.

Ceux d'Arade, ainsi que ceux des autres villes de Phénicie, furent gouvernés par des Rois, qu'ils choisissoient eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils furent assujettis successivement par les Perses, par les Macédoniens & par les Romains. Ainsi, ils obéissoient aux rois de Syrie, comme à leurs alliés. Dans la suite, un différend étant survenu entre les deux freres, Séleucus & Antiochus, qui fut surnommé Hiérax, ils embrassérent le parti du premier, & ils convinrent qu'il leur seroit libre de recevoir tous ceux qui se réfugieroient chez eux, & qu'ils n'en livreroient aucun, malgré lui; ce qui leur procura de très-grands avantages. Car, ce n'étoient pas seulement des hommes du commun, qui alloient chercher une retraite dans leur isle, mais ceux-mêmes à qui on avoit confié les secrets les plus importans, & qui avoient tout à craindre. Ces sortes de personnes tenoient cela pour un bienfait, regardoient les Aradiens, comme leurs sauveurs, & leur témoignoient leur reconnoissance, surtout quand ils étoient de retour dans leur patrie. Ce fut par ce moyen qu'ils se rendirent maîtres de la plus grande partie du continent, qui étoit à l'opposite, & qu'ils eurent les plus heureux succès dans leurs autres entreprises. A ce bonheur & à cette prévoyance, ils avoient ajoûté l'application à la marine; mais, ils ne se joignoient jamais à ceux de leurs voisins, qu'ils voyoient exercer la piraterie.

Alexandre le Grand étant venu dans l'isle d'Arade, s'en empara; toutefois, Straton, qui en étoit roi, tenoit encore les villes maritimes & plusieurs autres places éloignées de la mer, qu'il livra ensuite à Alexandre, lequel ayant pris sa foi, marcha vers la ville de Marathe.

L'isle d'Arade, aussi-bien que toute la Syrie, secoua le joug des Romains, du tems de Marc-Antoine; & lorsque cette Province rentra dans le devoir, elle persista dans sa rebellion. C'étoit principalement, parce qu'elle avoit trop offensé Antoine, pour espérer aucune grace. Les habitans d'Arade avoient brûlé vif Curtius Salassus, qui venoit lever sur eux des contributions pour Antoine. Ils s'opiniâtrérent donc à soûtenir un siége, qui fut long; car, ce peuple avoit du courage & de l'intelligence dans la guerre. Mais, les forces étoient trop inégales, pour que les assiégés ne fussent pas enfin obligés de succomber; ce qui arriva l'an 38 avant J. C.

L'usage du verre n'étoit pas inconnu aux Aradiens. On en tire une preuve du livre des Récognitions de S. Clément, où l'on lit que S. Pierre ayant été prié de se transporter dans un temple de l'isle d'Arade, pour y voir un ouvrage digne d'admiration [c'étoient des

colomnes de verre d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaires] y alla, accompagné de ses disciples, & admira la beauté de ces colomnes, préférablement à d'excellentes statues de Phidias, dont le temple étoit orné.

Les Aradiens avoient fait frapper des médailles, dont la plûpart sont parvenues jusqu'à nous. Le symbole, ou caractère particulier de ces médailles est une étoile. C'est-là la marque à laquelle on les distingue. Il s'y en trouve, qui ont pour époque l'an 54 des Grecs; & les Antiquaires prétendent conclure de celles-ci, que les Aradiens profitérent de la mort de Séleucus, arrivée en ce tems-là, pour s'affranchir de la domination des rois de Syrie. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'on sçait qu'après la mort de ce Prince, l'Empire qu'il avoit établi avec tant de peine, commença bientôt à tomber en décadence; que les villes de Syrie, qui lui avoient obéi, tâchérent de secouer peu à peu le joug de ses successeurs; qu'elles se mirent en possession de se gouverner par leurs propres loix, & qu'elles commencérent à compter leurs années depuis l'époque de leur autonomie; c'est-à-dire, de leur propre gouvernement.

(*a*) Strabon met une autre isle du nom d'Arade dans le golfe Persique. Pline en place aussi une autre dans la mer de Gréce.

ARADE, *Aradus*, Ἄραδος, ville de l'isle d'Arade. *Voyez* l'article qui précéde.

ARADIENS, *Aradii*, Ἀράδιοι, peuples de l'isle d'Arade. *Voyez* Arade.

(*b*) Dans l'Écriture Sainte, au livre de la Génése, il est dit que Chanaan fut pere des Aradiens, ou d'Aradius, duquel ces peuples descendirent. Cela doit-il s'entendre des habitans de l'isle d'Arade? Plusieurs Commentateurs le croyent ainsi, & cela n'est point du tout hors de vraisemblance.

ARADION, *Aradion*, (*c*) Africain. C'étoit un homme d'un courage ferme & opiniâtre, contre lequel Probus se battit, dont il resta vainqueur, & à qui, après l'avoir tué, il dressa un beau monument, pour honorer la valeur de celui qu'il avoit vaincu.

ARADON, *Aradon*, (*d*) nom d'un lieu, dont il est parlé au premier livre des Maccabées. Les Romains y envoyérent une copie de la lettre, qu'ils avoient écrite en faveur des Juifs, à Ptolémée & à plusieurs autres princes, ainsi qu'à tous les païs, qui leur étoient alliés. Cette lettre fut écrite, du tems du consul Lucius, à la réquisition de Simon, prince des Prêtres & de toute la nation Juive. Au reste, cet Aradon doit être la même chose que l'isle d'Arade. *Voyez* Arade.

ARAIA, *Araia*, Ἀραϊά, (*e*) orfévre, pere d'Éziel, qui, au retour de la captivité de Babylo-

(*a*) Strab. pag. 766, 784. Plin. L. IV. c. 12.
(*b*) Genes. c. 10. v. 18.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 91.
(*d*) Maccab. L. I. c. 15. v. 23.
(*e*) Esdr. L. II. c. 3. v. 8.

ne, contribua au rétablissement de Jérusalem.

ARAINE, *Arainum*, Ἀραίνον, (a) bourg de la Laconie dans le Péloponnèse. On y montroit la sépulture de Las, qui y étoit représenté sur son tombeau. Les habitans du lieu disoient que ce fut lui qui bâtit la ville qui porta ce nom, & qu'ensuite il fut tué par Achille. Car, à les en croire, Achille étoit venu dans ce païs pour demander Hélène en mariage. Mais, à parler vrai, dit Pausanias, je crois que ce fut plutôt Patrocle, qui tua Las; car, Patrocle étoit un de ceux, qui recherchoient Hélène en mariage.

ARAM, *Aram*, (b) ville d'Asie dans la Mésopotamie, située dans les montagnes de cette contrée. Elle est célebre pour avoir donné la naissance au faux prophéte Balaam. C'est de-là que Balac, roi des Moabites, le fit venir, afin qu'il maudît les enfans d'Israël; mais, au lieu de prononcer des malédictions contre le peuple du Seigneur, il ne prononça que des bénédictions.

ARAM, *Aram*, Ἀρὰμ, (c) cinquième fils de Sem, fut pere d'Us, de Hul, de Géther, & de Mès, dont les descendans habitérent le païs de Syrie. Ces peuples prirent le nom d'Araméens, d'Aram, leur souche commune.

On distingue, dans l'Écriture, plusieurs païs d'Aram; Aram Naharaïm, ou la Syrie des deux fleuves; c'est la Mésopotamie; Aram de Damas; Aram de Soba; Aram de Béthrohob; Aram de Maacha; parce que les villes de Damas, de Soba, de Béthrohob, & de Maacha, étoient dans la Syrie; ou du moins, parce que la Syrie comprenoit les cantons, ou les provinces de Soba, de Maacha, de Béthrohob, & de Damas.

Le prophéte Amos semble dire que les premiers Araméens avoient eu leur demeure dans le païs de Kir, dans l'Ibérie, où coule le fleuve Cyrus; & que Dieu les en avoit tirés, comme il tira les Hébreux de l'Égypte. Mais, on ne sçait quand arriva cette transmigration. Elle doit être fort ancienne, puisque Moïse nomme toujours les Syriens & les peuples de la Mésopotamie Araméens. Les peuples de Syrie ont souvent fait la guerre aux Hebreux. David les assujettit, & les obligea de lui payer tribut. Salomon conserva sur eux la même autorité. Mais, depuis la séparation des dix tribus, il ne paroît pas que les Syriens généralement aient été assujettis aux Rois d'Israël, si ce n'est peut-être sous Jéroboam II, qui rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne étendue.

Les Araméens sont appellés Ariméens par Homère & par Hésiode. *Voyez* Ariméens.

ARAM, *Aram*, Ἀρὰμ, (d) fils d'Esron, fut pere d'Aminadab. Son nom se trouve dans la généalogie de J. C., selon la chair. Ainsi, il a eu l'honneur d'être

(a) Pauf. pag. 210.
(b) Numer. c. 23. v. 7. & seq.
(c) Genes. c. 10. v. 22. Amo. c. 9. v. 7.
(d) Ruth. c. 4. v. 19. Matth. c. 1. v. 3, 4. Luc. c. 3. v. 33.

l'un de ses ancêtres ; mais, c'étoit un ancêtre fort éloigné; car, il est nommé au commencement de la généalogie.

ARAM, *Aram*, Ἀρὰν, (a) fils de Disan, & frere de Hus, étoit de la race d'Ésaü.

ARAMA, *Arama*, (b) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. Le sort la lui adjugea dans le partage de la Terre Sainte. Les habitans d'Arama furent du nombre de ceux, à qui David envoya du butin, qu'il avoit pris sur les ennemis, en leur disant: Recevez cette bénédiction des dépouilles du Seigneur.

ARAN, *Aran*, Ἀῤῥάν, (c) fils de Tharé, & frere d'Abraham & de Nachor. Il mourut sous les yeux de son pere Tharé, au païs où il étoit né; c'est-à-dire, à Ur, ville des Chaldéens.

On prétend que Dieu frappa Aran, pour punir Tharé, son pere, de ce qu'il avoit forgé des dieux nouveaux. Les Rabbins enseignent qu'Aram fut accusé par Tharé de ne vouloir pas adorer le feu, & condamné à être jetté dans une fournaise ardente, où il fut consumé en présence de son pere. D'autres disent qu'Abraham, ayant mis le feu au lieu, où étoient les idoles de Tharé, & Aran, ayant voulu les tirer des flammes, y fut lui-même consumé.

Quoiqu'il en soit, Aran avoit eu plusieurs enfans, avant que de mourir. Sans parler de Loth, que ses aventures ont rendu célebre, l'Écriture lui donne deux filles, Jescha & Melcha. Celle-ci fut mariée à Nachor, son oncle.

ARAN, *Aran*, Δὰν, (d) fils de Séméï, & frere de Salomith & d'Hoziel.

ARANE, (e) ville du Péloponnèse, dans la Messénie. Elle prit le nom d'Arane, fille d'Œbalus.

ARANÉUS, *Araneus*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARANTIE, *Arantia*, (f) Ἀραντία, nom d'une ville & d'un païs de Sicyonie, dans le Péloponnèse. Certains Auteurs prétendent que les oranges ont pris leur nom de celui d'Arantie, parce que ce fut dans cette ville qu'Hercule, à son retour d'Afrique, apporta, selon eux, les premières oranges, qu'on ait vues dans la Gréce; d'autres regardent ce sentiment comme une vétille. Il est question de la ville & du païs d'Arantie, à l'article d'Aras. *Voyez* Aras.

ARANTINE [la Colline], *Collis Arantinus*, Βουλὸς Ἀραντῖνος. Cette Colline étoit située dans un canton de la Sicyonie. Il en est parlé à l'article d'Aras. *Voyez* Aras.

ARAPHA, *Arapha*, Ῥαφὰ, (g) fameux géant, dont il est fait mention au second livre des Rois.

(a) Genes. c. 36. v. 28.
(b) Josu. c. 19. v. 36. Reg. L. I. c. 30. v. 30.
(c) Genes. c. 11. v. 26. & seq.
(d) Paral. L. I. c. 23. v. 9.
(e) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 87.
(f) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 42.
(g) Reg. L. II. c. 21. v. 16. & seq.

ARAR, *Arar*, Ἄραρ, (a) fleuve des Gaules, qui prenoit sa source aux Alpes, selon Strabon. Il servoit de limites aux Séquanois, aux Éduens & aux Lincasiens. Les Éduens avoient sur ce fleuve, une ville appellée *Cabullinum*, ou, selon d'autres, *Cabillonum*, aujourd'hui Châlons. L'Arar recevoit le Dubis, autrement le Doux, autre fleuve, qui avoit aussi sa source aux Alpes; & il se rendoit ensuite dans le Rhône, auprès de Lyon.

César, parlant de ce fleuve, dit qu'il coule avec une telle lenteur, qu'il n'est pas possible de juger aux yeux de quel côté il coule; ce qui a donné lieu à ce bon mot de Pline: *Le Rhône porte le paresseux Arar : Segnem deferens Ararim.*

Plutarque le géographe, dans son traité des Rivières, a fait un chapitre particulier de l'Arar. Il prétend qu'on l'appelloit d'abord Brigulus, mais qu'il changea de nom à cette occasion. Arar (c'est le nom d'un Héros) étant entré dans une forêt, pour chasser, trouva Celtibérius, son frere, déchiré par les bêtes sauvages. Il en eut tant de douleur, qu'il se blessa mortellement, & tomba dans le Brigulus, qui, depuis ce tems-là, porta son nom.

Aujourd'hui, il prend celui de Saone, qui n'est pourtant pas récent; car, il s'est formé, par corruption, de *Sauconna*, terme qu'on employoit dans le siécle d'Ammien Marcellin, pour désigner ce fleuve.

ARARAT, *Ararat*, Ἀραράτ, (b) célebre montagne d'Arménie, sur laquelle on prétend que l'Arche de Noë s'arrêta, après le déluge. On dit, mais sans aucune bonne preuve, que l'on voit encore, sur le sommet de cette montagne, des débris de l'Arche. Jean Struis, dans ses voyages, raconte qu'étant monté au haut de cette montagne, il trouva un Hermite, qui l'assura que l'on y voyoit des restes de l'Arche; & qu'il lui donna même une croix, qui avoit été faite du bois de ce fameux bâtiment. Mais, M. de Tournefort, qui avoit été sur les lieux, soûtint à D. Calmet, qu'il n'y avoit rien de semblable, & que le sommet du mont Ararat étoit inaccessible, tant à cause de sa hauteur, qu'à cause des neiges, qui en couvroient perpétuellement le sommet.

Le mont Ararat est à douze lieues d'Érivan, du côté de l'orient, & dans une vaste campagne, au milieu de laquelle il s'éleve, & est isolé de tous côtés.

Les Perses nomment Asis le mont Ararat, comme qui diroit la *Montagne heureuse*, ou *fortunée*, à cause du choix, que Dieu en fit, pour servir de port à l'Arche de Noë. Les Arméniens tiennent, par tradition, que, depuis Noë, personne n'a pu monter sur cette montagne, parce qu'elle est toujours couverte de neiges, qui ne fondent jamais, si ce n'est pour faire place à celle, qui tombe de nouveau; qu'au sortir de l'Arche,

(a) Strab. pag. 186, 189. 192. Plin. L. III. c. 4. Ptolem. L. II. c. 10. Virg. Eclog. 1. v. 63. Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 367. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(b) Genes. c. 8. v. 3. 4. *& seq.*

Noë vint s'établir à Érivan ; & que ce fut à une lieue de cette ville, dans un heureux aspect, que ce Patriarche planta la vigne, en un lieu, où l'on fait encore d'excellent vin.

ARARE, *Ararus*, Ἄραρος, (a) fleuve de Scythie, dont parle Hérodote. Il naissoit dans cette contrée, & alloit se perdre dans l'Ister.

ARARI, *Arari*, (b) ville de la tribu de Juda, très-célebre, pour avoir été le lieu de la naissance de Samma, fils d'Agé, qui tenoit le troisième rang entre les plus vaillans de l'armée de David.

ARAS, *Aras*, Ἄρας, (c) roi d'un canton de la Sicyonie. C'étoit un homme originaire du païs, qui bâtit une Ville sur une hauteur, appellée la Colline Arantine, & qui n'étoit pas éloignée d'une autre Colline, où les Phliasiens avoient une citadelle & un temple, consacré à Hébé. Il choisit ce lieu pour y bâtir une Ville ; & de son nom, la ville & le païs étoient anciennement appellés Arantie. Ce fut sous son regne qu'Asope, qui, à ce que l'on dit, étoit fils de Neptune & de Céglusе, découvrit la source de ce fleuve, qui, de son nom, fut appellé Asope.

Le tombeau d'Aras se voyoit encore, du tems de Pausanias, à Célée, où l'on montroit aussi la sépulture de Dysaulès, d'Éleusis. Aras eut pour fils Aoris, & pour fille Aréthyrée.

ARASAMBE, *Arasamba*, Ἀρασάμβα, (d) officier général de Cyrus. D'autres lisent Arisbe, Arisme, Arsame. Cet officier commandoit les troupes de pied.

ARASPE, *Araspes*, Ἀράσπης, (e) jeune seigneur de Médie, du tems de Cyrus. C'est à ce jeune Seigneur que Cyrus confia une prisonnière, nommée Panthée, femme d'Abradate, qui étoit d'une excellente beauté. Araspe ne se défioit pas de sa foiblesse, & prétendoit, au contraire, que l'on est toujours maître de soi-même.

Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant le soin de Panthée. » J'ai vu, lui dit-il, beaucoup » de personnes, qui se croyoient » bien fortes, succomber néanmoins, comme malgré elles, » à cette violente passion, & » avouer ensuite, avec honte & » douleur, que cette passion étoit » un asservissement & un esclavage, dont on ne pouvoit plus se » tirer ; une maladie incurable & » au-dessus des remédes & des » efforts humains ; une sorte de » lien & de nécessité plus difficile » à rompre, que les chaînes de » fer les plus fortes. Ne craignez » rien, reprit Araspe, je suis sûr » de moi, & je vous réponds, sur » ma vie, que je ne ferai rien de » contraire à mon devoir. « Cependant, sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu,

(a) Herod. L. IV. c. 48.
(b) Reg. L. II. c. 23. v. 11.
(c) Pausf. pag. 107.
(d) Xenoph. pag. 172.

(e) Xenoph. pag. 14, 15. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 419, 420. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 56.

jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire violence. La Princesse, enfin, en donna avis à Cyrus, qui chargea aussi-tôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, & lui reprocha sa faute, d'une manière propre à le jetter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte, se croyant perdu.

Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus, le prit à part, & au lieu de violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie & la parole à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. » Ah ! je me connois » maintenant, dit-il, & j'éprouve » sensiblement que j'ai deux ames; » l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. » La première l'emporte, quand » vous venez à mon secours, & » que vous me parlez. Je céde à » l'autre, & je suis vaincu, quand » je suis seul.

Araspe répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

ARATATA, *Aratata*, (a) nom d'un mois Cappadocien. S. Épiphane fait répondre le 8 Novembre de la vingt-huitième année de l'Ére Chrétienne, ou du consulat de Silanus & de Nerva, au 15 du mois Aratata. Ce mois Cappadocien avoit donc commencé le 25 Octobre de cette année 28 de l'Ére Chrétienne.

ARATÉES, *Aratea*, (b) étoit une fête établie en l'honneur d'Aratus, comme l'assure Plutarque dans la vie d'Aratus.

ARATÉRION, *Araterion*, Ἀρατήριον, (c) nom d'un lieu du bourg de Gargette. Ce mot veut dire *le lieu des malédictions*. Ce lieu fut ainsi appellé à cause des malédictions, que Thésée y prononça, contre les Athéniens.

ARATHIS, *Arathis*, (d) femme du roi Damascus, qui, selon Justin, donna son nom à la ville de Damas. Les Syriens eurent tant d'estime pour ce Prince, qu'ils consacrérent d'abord le tombeau de sa femme Arathis, qu'il avoit passionnément aimée, & la tinrent ensuite comme une Déesse, qu'ils honoroient encore d'un culte tout particulier, du tems de Justin.

ARATRUM, chez les Latins, & ἄρατρον chez les Grecs, (e) n'est pas la même chose que notre charrue. Celle-ci a des roues, & l'*Aratrum* n'en avoit pas. Dans

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX, pag. 39.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II, pag. 210.

(c) Plut. Tom. I. pag. 16.

(d) Just. L. XXXVI. c. 2.

(e) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III, pag. 358.

les provinces méridionales de la France, on conserve encore l'usage de l'*Aratrum*, ou de la charrue sans roue.

ARATUS, *Aratus*, Ἄρατος, natif d'Halicarnasse. (*a*) Il est parlé de cet Aratus dans la harangue de Démosthène contre Lacritus.

ARATUS, *Aratus*, Ἄρατος, (*b*) poëte astronome de Soles, ville de Cilicie, étoit fils d'Athénodore. Il naquit vers la 124e Olympiade. Il prit d'abord les leçons de Ménécrate, grammairien d'Éphése, puis celles de Timon & de Ménédème, tous deux Philosophes.

Aratus vécut la plus grande partie du téms à la cour d'Antigone Gonotas, roi de Macédoine, fils de Démétrius, Poliocerte; c'est-à-dire, preneur de villes, & ce fut par l'ordre de ce Prince qu'il composa ses phénomènes. Il suivit pour cet effet les observations astronomiques d'Eudoxe. Il établit sa sphére, par rapport au climat de l'Hellespont & de la Macédoine; & comme cet ouvrage eut une très-grande réputation, il eut un grand nombre de Commentateurs, & on composa des sphéres suivant son systême. Il reste encore un traité de Théon sur ce sujet, dans le commencement duquel il remarque que la plûpart des sphéres qu'on faisoit sur le modele de celle d'Aratus, n'avoient pas un rapport exact à son systême; & Théon donne la méthode pour les construire. Hipparque, qui commença à paroître en la 154e Olympiade, ayant aussi commenté les phénomènes d'Aratus, montra en quoi il s'étoit trompé d'après Eudoxe.

Pausanias nous apprend que sur le coffre des Cypsélides, dont les bas-reliefs étoient du commencement du huitième siécle avant l'Ére Chrétienne, le centaure Chiron étoit représenté comme un homme, porté sur deux jambes & sur deux pieds humains, semblables aux nôtres, aux reins duquel étoient attachés la croupe, les flancs, & les jambes de derrière d'un cheval. Ainsi des quatre pieds de ce centaure, il n'y en avoit que deux de cheval; & il ressembloit moins à un cavalier monté sur un cheval, qu'à un homme qui conduiroit cet animal par la bride. On ne peut guere doûter qu'au tems d'Eudoxe & d'Aratus, la constellation du Centaure méridional, ou de Chiron, ne fût représentée ainsi sur les planisphéres. » La constellation » du Centaure, dit Aratus, est » placée sous deux signes diffé» rens; de telle sorte que la par» tie humaine, ou antérieure, est » dans le signe du scorpion, & la » partie du cheval, ou postérieu» re, est dans le signe de la balan» ce, ou des serres du scorpion. « Soit que l'on divise les signes du

(*a*) Demosth.. pag. 951.

(*b*) Strab. pag. 3, 387. Pausf. pag. 3. Suid. Tom. I. pag. 410, 411. Cicer. de Natur. Deor. L. II. c. 104. *& seq.* De Orat. L. I. c. 69. Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 130, 131. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 13, 14. Tom. VII. p. 317, 318. Tom. XII. p. 126, 128, 129.

Zodiaque par des cercles de longitude, ou par des cercles d'ascension droite, il ne sera jamais possible de placer la constellation du Centaure dans deux signes différens de la manière que le dit Aratus, à moins que de dessiner ce Centaure, ainsi qu'il l'étoit sur le coffre des Cypsélides. Hypparque, qui ne connoissoit que la manière ordinaire de représenter les Centaures avec quatre pieds de cheval, condamne la description d'Aratus; & sa critique auroit été bien fondée, si le Centaure des anciens planisphéres n'avoit pas été dessiné, comme le pense M. Fréret, d'après le coffre des Cypsélides.

Aratus avoit composé son ouvrage des phénomènes en vers; & c'est ce qui l'a fait appeller à la fois astronome & poëte; deux qualités, qui ne semblent pas trop compâtir ensemble. Ce poëme, qui est parvenu jusqu'à nous, n'a pas laissé d'être fort estimé des Sçavans sur l'astronomie, ainsi que nous l'avons déjà insinué. Cicéron lui-même rend ce témoignage à Aratus. Cet Orateur, dès l'âge de dix-sept ans, avoit traduit ce poëme en vers Latins, dont on peut voir quelques lambeaux dans le traité de la Nature des dieux. Quintilien parle moins favorablement du poëme d'Aratus. La matière, qu'il traitoit, fort abstraite & froide par elle-même, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse & la monotonie, par une agréable variété, ni d'y jetter du feu & de la vivacité par des passions & des harangues. Mais, il a tiré de son sujet tout ce que l'on pouvoit en attendre; & il l'avoit choisi conforme à ses forces. Maintenant que l'astronomie nous est beaucoup plus connue qu'aux Anciens, & que par des observations continuelles, & à l'aide des lunettes, nous avons découvert ce théatre immense de merveilles, sur lequel nos yeux se promenent toujours avec une nouvelle surprise; un poëte qui chanteroit une matière si admirable, pourroit le faire d'un ton plus digne d'elle. Ce ne seroit plus un simple versificateur.

Aratus avoit trois freres. C'étoient Myris, Calonde & Athénodore. Ce dernier portoit le nom de son pere.

ARATUS, *Aratus*, Ἄρατος, (*a*) l'un des plus grands capitaines, que la Gréce ait produits, fils de Clinias & d'Aristodama, naquit à Sicyone vers l'an 272 avant l'Ére Chrétienne. Les amateurs du merveilleux lui ont donné Esculape pour pere. Il n'avoit encore que sept ans, que Clinias, son pere, qui étoit premier magistrat de sa patrie avec Timoclidas, fut tué par Abantidas, fils de Paséas, qui vouloit se saisir de la tyrannie de Sicyone. Ce meurtrier chercha aussi Aratus pour le faire mourir; mais, parmi le trouble

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1017, 1028. *& seq.* Pauf. pag. 98, 99. *& seq.* Suid. Tom. I. pag. 410. Strab. pag. 382, 385. Cicer. de Offic. c. 81. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 277, 278, 279. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 175, 176. Tom. XIV. p. 82, 83. *& suiv.* T. XXI. p. 181, 182,

& le désordre, dont la maison étoit pleine, quand le pere fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite; & errant par la ville, saisi de frayeur & sans aucun secours, il entra par hazard, sans être vu, dans la maison d'une femme, nommée Soso, qui étoit sœur d'Abantidas, mais qui étoit mariée à Prophantes, frere de Clinias. Cette femme naturellement généreuse, & d'ailleurs persuadée que c'étoit sous la conduite de quelque dieu que cet enfant s'étoit réfugié chez elle, le cacha avec grand soin, & la nuit venue, elle l'envoya secrétement à Argos.

Aratus, sauvé de cette manière & échappé de ce grand danger, sentit, dès ce moment, s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin chez les hôtes & les amis de son pere. Voyant qu'il devenoit grand & robuste, il s'adonnna aux exercices de la palestre, & y devint si habile, qu'il combattit aux cinq sortes d'exercices, qu'on appelloit du Pentathle, & y fut couronné. Aussi paroissoit-il sur ses statues un certain air d'Athléte, & au travers de la mine majestueuse & grave, qui éclatoit sur son visage, on démêloit la voracité & le hoyau de champion. De-là vint qu'il s'attacha moins à l'éloquence, qu'il ne convenoit à un homme d'État, quoiqu'il y en ait eu qui ont prétendu qu'il avoit été plus éloquent que beaucoup de gens ne croyoient. Ceux-là en jugeoient par les mémoires qu'il avoit laissés, & composés à la hâte, au milieu d'une infinité d'autres occupations, & dans les termes les plus ordinaires & les moins recherchés.

Le tyran Abantidas ayant été mis à mort, son pere Paséas occupa la tyrannie; & Nicoclès ayant tué Paséas en trahison, s'empara, à son tour, de la tyrannie. Cependant, Aratus commençoit à entrer dans l'âge d'homme; & il étoit déjà en grande considération, tant à cause de sa naissance que de son courage; on ne remarquoit en lui, ni petitesse, ni paresse, mais une gravité au de-là de son âge, accompagnée de beaucoup d'ardeur & d'un sens ferme & rassis. Ces qualités, qui étoient connues, faisoient que ceux qu'on avoit bannis de Sicyone, avoient particulièrement les yeux sur lui, le regardant comme leur ressource; & Nicoclès de son côté ne négligeoit point ses démarches, & faisoit épier sous main & observer tous ses mouvemens. Ce n'est pas qu'il craignît de sa part une action aussi audacieuse, ni une entreprise aussi hazardeuse & aussi téméraire que celle qu'il fit. Il soupçonnoit seulement qu'il s'adresseroit aux Rois, qui avoient été amis & hôtes de son pere, & qu'il tâcheroit de les ameuter contre lui. En effet, Aratus essaya d'abord de prendre cette voie; mais, Antigone, qui lui avoit donné sa parole, lui ayant manqué, & les espérances, qu'il avoit conçues de l'Égypte & de Ptolémée, traînant

en longueur, il résolut de se défaire du tyran par lui-même, sans aucun secours étranger.

Pendant qu'il cherchoit dans sa tête les moyens de s'emparer de quelque poste dans le territoire de Sicyone, dont il feroit comme sa place d'armes, pour faire la guerre au tyran, il arriva à Argos un homme de Sicyone, qui s'étoit sauvé de la prison. C'étoit le propre frere de Xénoclès, l'un des bannis. Xénoclès le mena d'abord à Aratus. Dès qu'il fut en sa présence, après lui avoir fait, en peu de mots, le récit de son aventure; il lui dit que l'endroit de la muraille, par où il s'étoit sauvé, étoit presque de plain pied par-dedans au terrein de la ville, qui, de ce côté-là, se trouvoit fort élevé, fort escarpé & plein de rochers, & que par-dehors la muraille n'étoit pas si haute, qu'on ne pût très-aisément l'escalader.

Sur ce rapport ayant assemblé quelques soldats, qu'il avoit achetés en partie, il les mena à Némée sur le chemin d'Argos à Sicyone. Là, ayant déclaré à la plûpart le dessein, qu'il avoit formé, il commença par les exhorter & par leur faire de grandes promesses; & après leur avoir donné pour mot *Apollon très-favorable*, il les mena droit à Sicyone, hâtant le pas, à mesure que la lune penchoit vers son coucher; & s'arrêtant de même pour ne pas la devancer, pour jouir de sa clarté pendant la marche, & pour n'arriver à la maison du jardinier, qui étoit près de la muraille, qu'après qu'elle seroit couchée. Caphésias, qui étoit parti devant, vint le rencontrer près de-là, & lui dit qu'il n'avoit pu enfermer les chiens, parce que quand il étoit arrivé, ils étoient déjà lâchés, mais qu'il avoit enfermé le jardinier. Cela fit perdre courage à la plûpart de ses gens, jusques-là qu'ils le pressoient d'abandonner son entreprise & de s'en retourner. Mais, il les rassura, leur promettant qu'ils les remeneroit, si les chiens leur faisoient trop de peine.

En même tems, il fit marcher à la tête de tout, sous la conduite d'Ecdélus & de Mnasithéus, ceux qui portoient les échelles, & il suivoit tout doucement. Déjà les chiens aboyoient très-fort, & suivoient à la piste ceux qui marchoient avec Ecdélus. Ils ne laissérent pas d'approcher de la muraille, & de planter leurs échelles en toute sûreté. Les premiers commençoient déjà à monter; mais, la garde qui devoit être relevée le matin, marchoit pour achever sa ronde, & passa là-devant avec une clochette, quantité de torches allumées & un grand bruit, car la garde étoit très-forte. Les gens d'Ecdélus entendant ce bruit si près d'eux, se tapirent sur leurs échelles, comme ils étoient; de sorte qu'ils purent assez facilement s'empêcher d'être apperçus. Mais, la garde du matin, qui s'avançoit pour relever l'autre, les mit dans un très-grand péril. Néanmoins, comme elle passa sans les découvrir, Ecdélus & Mnasithéus, échappés à ce danger, montérent les premiers sur la muraille; &

s'étant emparés du chemin à droit & à gauche, ils envoyérent Technon à Aratus, pour lui dire de se presser.

Il n'y avoit pas une grande distance depuis le jardin jusqu'à la muraille & à la tour, où l'on tenoit un grand chien de chasse pour faire le guet. Ce chien ne sentit pas l'approche des gens d'Aratus, soit qu'il fût naturellement paresseux & lâche, soit qu'il se fût trop fatigué le jour. Mais, les petits chiens du jardinier aboyant d'en-bas, le réveillérent. Il leur répondit d'abord par un aboi sourd & peu marqué ; mais, quand ces gens passérent près de sa tour, il se mit à japper de toute sa force; de sorte que tous les environs retentissoient de ses abois, & que la sentinelle, qui étoit au de-là, demanda à haute voix au veneur, qui c'étoit que son chien aboyoit avec tant d'acharnement, & s'il n'y avoit pas-là quelque chose de nouveau & d'extraordinaire. Le veneur répondit de sa tour, qu'il n'y avoit rien dont il dût être en peine, & que c'étoient les torches des gardes & le son de la clochette, qui irritoient son chien, & le faisoient aboyer.

Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus, plus que toute autre chose ; car, ils crurent que le veneur les cachoit, parce qu'il étoit d'intelligence avec Aratus, & qu'ils s'imaginoient qu'il y en avoit beaucoup d'autres dans la ville, qui étoient de la conjuration. Mais, quand ils furent tous au pied de la muraille, & qu'ils voulurent monter, le danger devint très-grand, l'affaire tirant en longueur à cause que les échelles branloient, s'ils ne montoient tout doucement & un à un, & l'heure les pressoit ; car, déjà les coqs commençoient à chanter, & les gens de la campagne, qui avoient coutûme de porter, tous les matins, leurs denrées au marché, alloient arriver incessamment. Voilà pourquoi Aratus se hâta de monter, après avoir fait monter quarante de ses soldats avant lui. Il en attendit encore un petit nombre de ceux qui étoient en-bas; & se mettant à leur tête, il marcha au palais du tyran. Là, les soldats de sa garde passoient la nuit sous les armes. Il tombe sur eux à l'improviste, les prend tous prisonniers, sans en tuer un seul, & envoie sur le champ chez tous ses amis, les presser de sortir de leurs maisons, & de le venir joindre. Comme ils accouroient de tous côtés, le jour parut, & le théatre se trouva plein d'une foule de peuple, qu'un bruit obscur répandu par toute la ville avoit excité, & qui ne sçavoit encore rien de certain de tout ce qui s'étoit passé, jusqu'à ce qu'un héraut, s'avançant au milieu de l'assemblée, se mit à crier qu'Aratus, fils de Clinias, appelloit les Citoyens à la liberté.

Alors, persuadés que ce qu'ils attendoient depuis si long-tems, étoit arrivé, ils courent en foule au palais du tyran, & y mettent le feu. Le Tyran se sauva, & sortit de la ville par quelques conduits souterreins. Les soldats éteignirent le feu avec les Sicyo-

niens, & pillérent le palais. Aratus ne se mit pas en peine de l'empêcher, & faisant prendre tout ce qui resta des richesses des Tyrans, il le porta en commun pour le partager à tout le peuple. Il n'y eut pas un seul homme de tué ni de blessé de tous ceux qui escaladérent la ville, ni même des ennemis; la fortune, dit Plutarque, ayant pris soin de conserver cette action pure & nette du sang des Citoyens. Aratus rappella les bannis, non seulement ceux que Nicoclès avoit exilés, & qui étoient au nombre de quatre-vingts, mais aussi ceux que les autres Tyrans, qui avoient été avant lui, avoient chassés, & qui n'étoient pas moins de cinq cens. Ces derniers avoient été errans & vagabonds fort loin de leur païs pendant cinquante années. Ces pauvres gens étant donc revenus fort misérables, rentrérent aussi-tôt en possession des biens qu'ils avoient eus, & retournérent dans leurs maisons & dans leurs terres; ce qui mit Aratus dans un très-grand embarras. Car, au-dehors, il voyoit qu'Antigone jettoit un œil d'envie sur la ville, & cherchoit les moyens de s'en emparer, depuis qu'elle étoit libre; & au-dedans, il la voyoit pleine de trouble & de sédition. C'est pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate, où il se trouvoit, il la joignit à la ligue des Achéens.

Tels furent les premiers exploits d'Aratus. Après cela, il se mit à servir dans la cavalerie; & il se fit extrêmement aimer de ses généraux par son obéissance; car, il se montroit en tout aussi soumis que le moindre soldat. Le roi d'Égypte lui ayant envoyé un présent de vingt-cinq talens, Aratus l'accepta; mais, il le distribua sur l'heure à tous ses pauvres Concitoyens, tant pour subvenir à leurs nécessités, que pour leur aider à délivrer les prisonniers.

Comme les bannis, qui étoient de retour, se rendoient très difficiles, & importunoient extrêmement ceux qui étoient en possession de leurs biens, & que par-là Sicyone se trouvoit à la veille de son entière ruine par une guerre civile, qui étoit inévitable, Aratus qui ne voyoit d'autre ressource pour elle que l'humanité, & la libéralité de Ptolémée, roi d'Égyte, résolut de fournir tout l'argent nécessaire pour appaiser les bannis, & pour terminer tous ces différends. Il alla donc s'embarquer à Méthone au-dessus du cap de Malée, dans l'espérance que delà il iroit tout droit en Égypte. Mais, il eut le vent si contraire, & la mer si haute, que le pilote ne pouvant gouverner, se laissa aller au vent, & qu'après avoir été balloté & porté çà & là, il aborda enfin à la ville d'Adria, qui étoit son ennemi; car, elle étoit entre les mains d'Antigone, qui y avoit une forte garnison. Pour l'éviter, Aratus se hâta de descendre; & laissant son vaisseau, il s'éloigna le plus qu'il put de la mer, n'ayant avec lui qu'un de ses amis, nommé Timanthe, & s'étant jettés tous deux dans un lieu plein de

bois, ils y passérent la nuit fort mal à leur aise.

A peine étoit-il sorti du vaisseau, que le capitaine de la garnison survint pour chercher Aratus; mais il fut abusé par ses domestiques, qu'il avoit bien embouchés, & qui lui dirent que leur maître s'en étoit fui d'abord, & avoit pris la route d'Eubée. Le capitaine fit donc déclarer ennemi & de bonne prise son vaisseau, & le retint avec tous ses domestiques & tout ce qui étoit dedans. Quelques jours après, comme Aratus étoit dans une perplexité si grande, qu'il ne sçavoit que faire ni que devenir, il lui arriva un très-grand bonheur. Un vaisseau Romain relâcha, par hazard, près du lieu, où il se tenoit, tantôt se cachant & tantôt épiant s'il ne découvriroit rien, qui pût lui être favorable. Ce vaisseau alloit en Syrie. Aratus fit tant auprès du patron, qu'il le reçut, & promit de le porter jusqu'en Carie, comme il le fit. Mais, Aratus ne se trouva pas dans un moindre péril à cette traversée, qu'à la première, car il essuya une grande tempête.

Il fut long-tems à passer de Carie en Égypte, & en arrivant, il eut une longue audience du Roi, qui étoit déjà favorablement disposé pour lui, parce qu'Aratus lui avoit fort bien fait sa cour, en lui envoyant souvent des portraits, des tableaux & autres curiosités de la Gréce. Car, Aratus, qui avoit le goût très-fin & très-exquis pour toutes ces raretés, assembloit toujours tout ce qu'il pouvoit trouver des plus grands maîtres, principalement de Pamphile & de Mélanthe, & l'envoyoit au Roi. Ce Prince lui donna pour sa ville la somme de cent cinquante talens. Par le moyen de cet argent, tous les différends des pauvres avec les riches furent assoupis, la concorde rétablie, & tout le peuple remis en repos & en sûreté.

La modération de ce personnage dans une si grande puissance est encore digne d'admiration; car, ayant été nommé seul arbitre souverain, & maître absolu pour terminer tous les différends des bannis, & pour régler leurs partages, il ne voulut pas s'en charger, & nomma quinze de ses Concitoyens, qu'il prit pour adjoints, & avec lesquels, après un fort grand travail & de longues séances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans. En reconnoissance d'un si grand service, non seulement tous les Citoyens lui déférérent en commun les honneurs qui lui étoient dûs, mais encore les bannis, en leur particulier, lui élevérent une statue de bronze, & mirent au bas cette inscription, qui étoit en vers élégiaques: » Les bons conseils, » les grands exploits, & toute la » force de ce personnage pour le » salut de la Gréce, ont retenti » jusqu'aux colomnes d'Hercule. » Pour nous, Aratus, après l'heu- » reux retour que vous nous avez » procuré, nous vous avons érigé » une statue pour célébrer votre » vertu & votre justice. La statue » d'un Héros sauveur, sera mêlée

» avec celles des Dieux sauveurs,
» parce que vous avez établi dans
» votre patrie une parfaite égali-
» té, & que vous lui avez donné
» une forme de gouvernement &
» des loix toutes divines. «

Mais, le roi Antigone, affligé des succès d'Aratus, voulant ou le gagner, ou le rendre suspect à Ptolémée, lui donna de grandes marques de son affection, quoiqu'il ne les recherchât point, & qu'il ne fît rien pour se les attirer. Cela donna en effet lieu aux malins & aux envieux d'écrire à l'envi à Ptolémée beaucoup de choses fâcheuses contre Aratus; de sorte que le roi lui envoya un courrier pour se plaindre à lui-même de son changement.

Cependant, Aratus ayant été élu pour la première fois général des Achéens, alla ravager la Locride, qui étoit vis-à-vis au de-là du golfe de Corinthe, & tout le territoire de Calydon. Mais, étant parti avec dix mille hommes, pour aller au secours des Béotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille, qu'ils perdirent à Chéronée, où ils furent battus par les Étoliens, & où Abojocritus, leur général, fut tué sur la place avec mille de ses meilleurs soldats. Mais, l'année suivante, ayant encore été élu général, il fit cette fameuse entreprise de reprendre le château de Corinthe. Quand on eut pris les mesures convenables pour cet effet, Aratus ordonna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes; & prenant avec lui quatre cens soldats choisis, dont la plûpart ignoroient ce qu'on alloit exécuter, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. On étoit alors au cœur de l'été; la lune étoit dans son plein, & la nuit étoit très-claire & sans le moindre nuage; de sorte que les armes, qui reluisoient au rais de la lune, leur faisoient craindre d'être découverts. Déjà la tête étoit près des murailles, lorsque du côté de la mer il se leva des nuages, qui couvrirent la ville & tous les environs, & y répandirent une grande obscurité. Là, toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les pieds nus, que parce qu'on monte mieux sur des échelles, & qu'on n'est pas si sujet à glisser. Mais, Erginus & avec lui sept jeunes hommes déterminés, équipés en voyageurs, se glissérent dans la porte, sans être apperçus, & tuérent d'abord la sentinelle & les gardes, qui faisoient le guet. En même-tems, on applique les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus résolus, ordonna aux autres de suivre; & ayant tout aussi-tôt retiré les échelles, il descend dans la ville, & à la tête de ses cent hommes, il marche vers la citadelle plein de joie, comme ayant déjà réussi, parce qu'il n'étoit pas découvert.

En avançant, ils rencontrérent une garde de quatre hommes, qui portoient de la lumière, & dont ils ne furent point apperçus, parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre; mais pour eux, ils les

apperçurent

apperçurent de fort loin à la clarté de leur lumière. Aratus & ses gens se tapirent d'abord contre quelques vieilles murailles & quelques vieilles masures, comme dans une embuscade, d'où, quand ces quatre hommes vinrent à passer, ils se jettérent sur eux, & en tuérent trois. Le quatrième, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit, criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après, les trompettes sonnérent l'alarme, & toute la ville accourut au bruit. Déjà toutes les rues étoient pleines de gens, qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumières, que l'on allumoit par tout en-bas dans la Ville, & en-haut sur les remparts de la citadelle; & de toutes parts, on entendoit un bruit confus, qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant, Aratus continuoit son chemin, & s'efforçoit de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui étoit enfoncé & caché au travers de ces roches escarpées, & qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de retours, & de circuits très-difficiles. Mais, bientôt, comme par une espèce de miracle, la lune dissipant les nuages, & venant à éclairer tout à coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier, jusqu'à ce qu'il fût au pied de la muraille à l'endroit, qu'on lui avoit marqué. Et alors, par une suite du même miracle, les nuages se rassemblérent; & la lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire, il descendit de la citadelle dans le théatre, où se rendit une foule innombrable de peuple, attiré par la curiosité de le voir, & d'entendre le discours, qu'il feroit aux Corinthiens. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du théatre de côté & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scène, & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & défait par le travail & par les veilles; de sorte que la joie qui possédoit son ame, & la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient effacées par son grand abattement, & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple, à l'envi, se mit à lui faire toutes sortes d'honneurs & de caresses, & lui, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuyant sur sa pique, il se tint long-tems dans cette posture, & reçut dans le silence les applaudissemens & les acclamations de ces milliers d'hommes, qui exaltoient sa vertu & bénissoient sa fortune. Quand ils eurent cessé, & que tout le théatre fut calme, alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit aux Corinthiens sur la ligue des Achéens un long discours très-convenable à l'action qu'il venoit d'exécuter, leur persuada d'entrer eux-mêmes dans cette ligue, & leur rendit en même-tems les clefs de leur ville, qui, depuis le tems de Philippe, n'avoient point été en leur pouvoir.

Cet exploit d'Aratus est, selon Plutarque, le dernier des exploits des Grecs, & il peut être comparé aux exploits les plus merveilleux, tant par l'audace, que par la fortune, comme le fit voir d'une manière bien sensible ce qui arriva bientôt après. Car, les Mégariens, quittant le parti d'Antigone, se joignirent à Aratus. Les Trézéniens & les Épidauriens suivirent leur exemple & entrérent dans la ligue des Achéens. Aratus, à sa première sortie, courut toute l'Attique & passa à Salamine qu'il pilla, se servant des troupes des Achéens, comme de troupes qu'il auroit tirées de prison pour les employer à tout ce qu'il voudroit. Il renvoya libres & sans rançon les prisonniers Athéniens; ce qui fut comme la première semence de leur révolte contre les Macédoniens. Il attira aussi dans la ligue des Achéens le roi Ptolémée, en lui laissant l'intendance de la guerre, & en le nommant Généralissime de leurs troupes sur terre & sur mer. Cela lui acquit une si grande réputation & un tel crédit, parmi les Achéens, que s'il étoit défendu par la loi de l'élire capitaine général de toutes les armées, on l'élisoit au moins de deux années l'une; & que, de fait, ou par ses conseils, il commandoit toujours sans aucune discontinuation.

Voyant que les plus braves de ses voisins étoient libres & avoient leurs loix, & ne pouvant supporter que les Argiens fussent dans la servitude, il entreprit de se défaire du tyran Aristomaque, qui les tenoit assujettis, & se fit un point d'honneur de rendre à cette ville sa liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, & en même-tems d'ajoûter une ville si puissante à la ligue des Achéens. Il trouva des gens assez hardis pour tenter cette entreprise. A leur tête étoient Eschyle & Charimènes le devin; mais, ils n'avoient point d'épée. Car, il étoit défendu d'avoir des armes chez soi, le tyran ayant établi de grosses peines contre ceux chez qui on en auroit trouvé. Pour remédier à cet inconvénient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bêtes de somme, qui portoient quelques méchantes hardes, & les envoya à Argos.

Mais, peu de tems après, Aristomaque fut tué par ses domestiques; & Aristippe s'empara aussitôt de la tyrannie. Aratus essaya souvent de surprendre le nouveau tyran, & à la dérobée & à force ouverte, & de lui enlever Argos; mais, il manqua toujours son entreprise. Une fois entre autres, il étoit parvenu jusqu'à planter les échelles & à gagner le haut de la muraille, suivi de peu de gens & avec un très-grand danger. Il avoit même passé au fil de l'épée tous les gardes, qui étoient accourus au secours. Mais, dès que le jour parut, le tyran étant tombé sur lui de tous côtés, ceux d'Argos, comme si ce n'eût pas été pour leur liberté qu'Aratus eût combattu, & qu'ils eussent seulement présidé aux combats des jeux Néméens, se tinrent-là les

bras croisés, spectateurs équitables & nullement partiaux. Cependant, Aratus se défendoit avec beaucoup de courage, & il reçut un coup de pique, qui lui perça la cuisse de part en part. Il ne laissa pas de demeurer maître du poste, où il combattoit, & s'y maintint tout le jour jusqu'à la nuit, sans en être repoussé, quoiqu'il eût continuellement les ennemis sur les bras. Si ses forces lui eussent permis de soûtenir le combat toute la nuit, il seroit venu à bout de son entreprise; car, le tyran ne pensoit qu'à prendre la fuite, & il avoit déjà envoyé sur ses vaisseaux une grande partie de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais, personne n'en donna avis à Aratus. D'ailleurs, il manquoit d'eau, & ne pouvoit ni agir ni se soûtenir à cause de sa blessure. Il prit donc le parti de ramener ses soldats, & renonçant à la voie de la suprise, il eut recours à la force ouverte, & se jetta avec toute son armée dans les terres d'Argos, qu'il pilla & fourragea. Aristippe marcha contre l'ennemi & fut tué dans un combat, où Aratus ne perdit pas un seul homme.

Il ne put pourtant se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté; car, Agias & le jeune Aristomaque s'y jettérent avec les troupes du Roi, & s'en emparérent.

Après cela, Aratus chercha les moyens de ruiner Lysiades, qui avoit usurpé la domination de la ville de Mégalopolis sa patrie. Ce Lysiades ayant fait venir Aratus, déposa de lui-même la tyrannie, & fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens, qui, touchés d'une action si généreuse, exaltérent extrêmement sa vertu, & l'élurent sur le champ leur capitaine général. Mais, Aratus acquit une nouvelle réputation par tout ce qu'il fit contre les Étoliens; car, comme les Achéens vouloient à toute force leur donner la bataille sur les confins de Mégare, & que le roi de Lacédémone, Agis, étant venu avec son armée, les excitoit à les attaquer, Aratus s'y opposa très-fortement. Il soûtint toutes les injures & tous les reproches, dont on l'accabla en le taxant de lâcheté & de foiblesse, & par la vaine crainte d'une fausse infamie, il n'abandonna point les vues sages qu'il avoit pour le bien public. Il se retira devant les ennemis, leur laissa passer tranquillement le mont Gérania, & leur permit d'entrer dans le Péloponnèse sans les combattre. Mais, dès qu'il eut vu qu'en passant, ils s'étoient saisis de la ville de Pellène, ce ne fut plus le même homme, il ne différa plus, & sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avoit avec lui, & marcha aux ennemis, devenus plus foibles par leur victoire, qui les jetta dans le désordre & dans l'insolence.

Cependant, plusieurs peuples & Princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de faire amitié & alliance avec les peuples d'Étolie. Il se servit, pour cet effet, du secours de Pantaléon, un des plus puissans d'entr'eux, & qui avoit le plus d'autorité & de cré-

dit. Par son entremise, non seulement il conclut la paix, mais il moyenna une ligue offensive & défensive entre les deux nations des Étoliens & des Achéens. Ensuite, comme il desiroit passionnément d'affranchir Athènes, il encourut en cela le blâme des Achéens, & donna à sa réputation une rude atteinte, parce qu'il essaya de surprendre le port du Pirée, pendant une trève qu'il avoit fait avec les Macédoniens. Mais, Aratus, suivant Plutarque, nioit formellement le fait dans ses mémoires, & accusoit de cette infraction le même Erginus, avec lequel il avoit recouvré la forteresse de Corinthe. Car, il disoit que cet Erginus attaqua ce port en son particulier; qu'ayant voulu l'escalader, son échelle rompit; qu'étant poursuivi, il nomma plusieurs fois Aratus, & l'appella à son secours, comme s'il eût été présent, & qu'il échappa par cette ruse, qui trompa les ennemis. Mais, cette justification, ajoûte Plutarque, paroît peu vraisemblable; car, quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein, s'il n'avoit eu Aratus pour capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes & pris même de lui l'ordre & le tems de l'exécution? Et c'est ce qu'Aratus fit assez voir dans la suite; car, il n'attaqua pas le Pirée deux fois & trois fois seulement, mais à plusieurs reprises, comme les amans infortunés ne se lassent point de faire toujours de nouvelles tentatives auprès de leurs maîtresses. C'est ainsi que Plutarque termine sa réflexion.

Tous ces mauvais succès ne le rebutérent point. Au contraire, comme dans toutes ses attaques, son espérance n'avoit été trompée que d'un moment, & qu'il n'avoit presque ténu à rien qu'il n'eût réussi, il tiroit toujours de-là un nouveau prétexte de nourrir son audace, & de s'opiniâtrer dans son dessein. Une fois entr'autres, ayant été repoussé, & fuyant au travers de la plaine de Thriasie, il se rompit la jambe, de sorte qu'il fut obligé d'essuyer plusieurs incisions pendant qu'on le traitoit, & qu'il fut long-tems dans la nécessité de se faire porter en litière dans ses campagnes.

Antigone étant mort, & son fils Démétrius lui ayant succédé, Aratus n'en poursuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athènes, & n'en eut que plus de mépris pour les Macédoniens. C'est pourquoi ayant été défait dans une bataille près de Phylacie par Bithys, l'un des lieutenans du roi Démétrius, & un grand bruit s'étant répandu d'un côté qu'il étoit prisonnier, & de l'autre qu'il avoit été tué, Diogène, qui commandoit au Pirée, écrivit à Corinthe une lettre, par laquelle il ordonnoit aux Achéens de se retirer de Corinthe, parce qu'Aratus étoit mort. Quand cette lettre fut portée à Corinthe, il se trouva qu'Aratus y étoit présent. Ainsi les envoyés de Diogène, après avoir donné un grand sujet de discourir, & de rire d'une si plaisante aventure, s'en retournérent

tout confus. Le roi de Macédoine même fit partir un vaisseau, dans lequel il ordonnoit qu'on lui envoyât Aratus pieds & poings liés. En cette occasion, les Athéniens surpassérent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer pour faire leur cour aux Macédoniens, jusques-là qu'ils se couronnérent de chapeaux de fleurs sur les premières nouvelles qu'ils reçurent qu'Aratus étoit mort. Aratus, irrité de cette ingratitude & de cette bassesse, mena d'abord contre eux son armée, & s'avança jusqu'au parc de l'Académie; mais, fléchi par leurs prieres, il ne leur fit aucun mal. Les Athéniens ayant reconnu sa vertu, & voulant profiter de la mort de Démétrius, pour recouvrer leur liberté, l'appellérent à leur secours. Alors, Aratus, quoiqu'il y eût cette année-là un autre général des Achéens, & qu'il fût lui-même obligé de garder le lit pour une longue maladie, dont il étoit attaqué, ne laissa pas de se faire porter dans une litière, pour aller rendre ce service à Athènes.

Dès qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogène, qui commandoit la garnison, de remettre le Pirée, le fort de Munychia, Salamine & Sunium entre les mains des Athéniens pour la somme de cent cinquante talens, & Aratus en fournit vingt de son bien propre. En même-tems, les Éginétes & ceux d'Hermione se joignirent aux Achéens, & la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple; de sorte que comme les Macédoniens se trouvérent alors embarrassés de guerres contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considérablement augmentée; & d'ailleurs les Étoliens entrérent dans leur parti. Aratus, qui vouloit accomplir son ancienne promesse, & qui étoit fâché de voir si près de lui la tyrannie établie à Argos, profita de cette conjoncture, envoya vers Aristomaque lui remontrer qu'il feroit bien de remetre sa ville en liberté, de la joindre à la ligue des Achéens, d'imiter la générosité de Lysiades, & d'aimer mieux être le général d'une si puissante nation, avec l'estime & les bénédictions de tout le monde, que le tyran d'une seule ville avec la haine & le mépris de tous les gens de bien, & nuit & jour en grand danger de sa personne.

Aristomaque écouta ses remontrances, & le pria de lui envoyer cinquante talens, afin qu'il pût payer & congédier les troupes, qu'il avoit appellées. L'argent ayant été fourni sur l'heure, Lysiades, qui étoit encore capitaine général, & qui avoit l'ambition de vouloir que cette négociation fût regardée des Achéens comme son ouvrage, décria Aratus auprès d'Aristomaque, lui disant qu'il étoit l'implacable ennemi des tyrans, & qu'il ne devoit attendre de lui aucune grace, & lui insinuant qu'il devoit se remettre plutôt entre ses mains, qu'entre celles d'un ennemi si redoutable, & auquel il ne devoit pas se fier. Aristomaque le crut, & ainsi Lysiades eut l'honneur d'avoir amené le tyran dans la ligue des

Achéens. Ce fut en cette occasion, sur tout, que le conseil des Achéens fit paroître l'affection, dont ils étoient portés pour Aratus, & la foi qu'ils avoient en lui; car, Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomaque fût reçu, ils le chasserent en colére. Ensuite, lorsqu'Aratus s'étant laissé gagner, eut changé d'avis, & qu'il parla en plein conseil pour l'admettre, ils accordérent tout ce qu'il voulut, passérent le décret, reçurent les Argiens & les Phliasiens dans la ligue, & l'année suivante, ils nommérent Aristomaque capitaine général.

Aristomaque, qui se voyoit estimé & honoré des Achéens, & qui brûloit d'envie d'entrer à main armée dans la Laconie, appella Aratus, qui étoit alors à Athènes. Aratus lui écrivit pour lui conseiller de renoncer absolument à cette expédition, ne voulant point que les Achéens s'attaquassent à Cléomène, qui étoit un jeune homme, fier, audacieux, & dont les plus grands dangers ne faisoient qu'augmenter la réputation & la puissance. Mais, Aristomaque s'étant opiniâtré à cette entreprise, Aratus obéit, & se rendit à l'armée. Cléomène se présenta en bataille devant eux près de Pallantium, & Aratus ayant empêché Aristomaque d'accepter le combat, Lysiades lui fit sur cela une grosse affaire auprès des Achéens; de sorte que, l'année suivante, il brigua contre lui le généralat & lui fit tête; mais, Aratus eut la pluralité des suffrages, & fut élu général pour la douzième fois. Cette année-là, il fut défait par Cléomène près du mont Lycée; & ayant pris la fuite, il s'égara la nuit, & passa pour mort. Ce fut pour la seconde fois que le bruit de sa mort se répandit parmi les Grecs. S'étant donc sauvé, & ayant ramassé les débris de ses troupes, il ne compta pour rien de se retirer en sûreté; mais, se servant habilement de l'occasion, lorsque personne ne s'y attendoit, & ne pensoit pas même que cela pût jamais arriver, il tomba tout à coup sur les Mantinéens, alliés de Cléomène; & s'étant rendu maître de leur ville, il y mit garnison, déclara Citoyens tous les étrangers, qui s'y étoient établis; & lui seul, il acquit aux Achéens vaincus, ce qu'ils n'auroient osé espérer, quand même ils auroient été vainqueurs.

Peu après, il y eut une action, où les Spartiates eurent l'avantage. La plus grande partie de ce malheur fut rejettée sur Aratus, qui parut avoir abandonné mal à propos Lysiades. Les Achéens, qui se retiroient en colére, le forcérent de les suivre jusqu'à Égium. Là, le conseil s'étant assemblé, ils résolurent de ne plus fournir d'argent à Aratus, & de ne plus lui entretenir des troupes étrangéres, & lui déclarérent que s'il vouloit continuer la guerre, il n'avoit qu'à la faire à ses dépens. Aratus se voyant traité si indignement, fut sur le point de leur rendre leur sceau, & de déposer le généralat. Mais, après avoir pensé en lui-même & rappellé sa raison, il eut patience pour l'heure, & bientôt après, menant les Achéens à-

Orchomène, il donna un grand combat à Mégistonus, beau-pere de Cléomène, le battit, lui tua trois cens hommes, & le prit lui-même prisonnier. Et comme il avoit accoûtumé de commander de deux années l'une, quand son tour revint, & qu'on l'appella après l'élection, il refusa la charge, & à sa place, Timoxène fut élu général. La cause qu'on allégue de son refus, qu'il étoit mécontent du peuple, & fort irrité contre lui, ne paroît pas vraie; la seule véritable, c'est l'état, où il trouvoit les affaires des Achéens, & les malheurs, dont il les voyoit menacés.

En effet, Cléomène envoya un Héraut déclarer la guerre aux Achéens, & il s'en fallut fort peu qu'il ne leur enlevât la ville de Sicyone par une intelligence, qu'il avoit avec des traîtres. Mais, ayant manqué son coup, il se retira & alla tomber sur Pellène, qu'il prit après en avoir chassé le général des Achéens. Peu de tems après, il prit la ville de Phénée & celle de Pentelée. Bientôt après les Argiens se joignirent à lui, & les Phliasiens reçurent garnison; de sorte qu'il ne resta presque plus rien d'assuré aux Achéens de tout ce qu'ils avoient conquis, & qu'Aratus se trouva dans un grand embarras & dans un grand trouble, voyant tout le Péloponnèse en branle, & toutes les Villes prêtes à se soulever par les pratiques de ceux qui ne demandoient que des nouveautés. Car, rien ne demeuroit dans une assiétte tranquille; & il n'y avoit personne, qui fût content de l'état, où l'on se trouvoit. Parmi les Sicyoniens même, & parmi les Corinthiens, on en découvrit beaucoup, qui avoient des intelligences avec Cléomène, & que le desir de gouverner eux-mêmes, avoit rendu depuis long-tems très-mal intentionnés pour le bien public.

Aratus, ayant reçu l'autorité de les juger en dernier ressort, condamna à mort tous ceux de Sicyone, qu'il trouva convaincus de cette corruption. Et ayant voulu ensuite rechercher ceux de Corinthe, pour les faire punir, il souleva le peuple, qui étoit déjà malade de la même maladie, & qui étoit las du gouvernement des Achéens. S'étant donc tous assemblés dans le temple d'Apollon, ils envoyérent prier Aratus de s'y rendre, résolus de le tuer, ou de le prendre prisonnier, avant que d'en venir à une révolte déclarée. Aratus vint, menant lui-même son cheval par la bride, comme ne se défiant de rien & n'ayant aucun soupçon. Quand il parut à la porte du temple, plusieurs se levérent & se mirent à l'accabler d'injures & de reproches; & lui, avec un visage posé & assuré, & avec des paroles pleines de douceur, il leur commanda de se rasseoir & de ne pas tant crier, en se tenant ainsi de bout avec beaucoup de confusion & de désordre. Il fit en même-tems rentrer ceux qui étoient à la porte, & en leur parlant doucement, il s'éloignoit du temple au petit pas, comme cherchant quelqu'un à qui donner son cheval. S'étant dérobé de cet-

te manière insensiblement, & parlant sans aucune émotion & sans aucun trouble aux Corinthiens, qu'il rencontroit, & les pressant de se rendre au temple, quand il se vit près de la citadelle, avant qu'on se fût apperçu de son dessein, il se jetta sur son cheval, & après avoir donné ordre à Cléopater, qui commandoit la garnison, de bien garder sa citadelle, il piqua à toute bribe, & alla à Sicyone, suivi seulement de trente soldats, tous les autres l'ayant abandonné, & s'étant dispersés de côté & d'autre. Dès qu'il y fut arrivé, plusieurs des Achéens se rendirent auprès de lui. On tint une assemblée générale; & là, il fut encore élu général avec une autorité souveraine, & il fut réduit à se faire une garde de ses propres Citoyens.

Sur ces entrefaites, Cléomène lui envoya faire de sa part toutes sortes de promesses, & lui offrir cependant une pension de douze talens, qui étoit le double de celle qu'il recevoit du roi Ptolémée, & pour cela, il ne demandoit que d'être déclaré général des Achéens, & que de garder conjointement avec eux la citadelle. Aratus répondit qu'il ne gouvernoit pas les affaires, mais que les affaires le gouvernoient.

Cependant, les Achéens s'étant rendus à Égium, pour y tenir une assemblée, y appellérent Aratus; mais, comme Sicyone étoit alors investie par les troupes de Cléomène, il y avoit du danger à en sortir. D'ailleurs, ses Concitoyens le retenoient par leurs prieres, & ne vouloient pas souffrir qu'il exposât sa personne en passant ainsi au travers des ennemis. Les femmes mêmes & les enfans l'environnoient, comme leur pere commun & leur sauveur, & se tenoient pendus à son cou, en le conjurant & en versant des torrens de larmes. Aratus, quoiqu'attendri, les rassura, les consola, & montant à cheval; il se rendit sur la côte de la mer avec dix de ses amis seulement, & avec son fils, qui entroit dans l'âge de l'adolescence. Et ayant trouvé là quelques vaisseaux à l'ancre, ils s'embarquérent & arrivérent heureusement à Égium, où se tenoit l'assemblée, & où il fut résolu qu'on appelleroit Antigone, & qu'on lui remettroit la citadelle. Aratus lui envoya même son fils parmi les autres ôtages. Cette alliance rétablit un peu les affaires, toutes les villes du Péloponnèse s'étant remises alors entre les mains des Achéens. Mais, après la mort du roi de Macédoine, les Étoliens commencérent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la paresse des Achéens; car, accoûtumés à se tapir sous les armes des Macédoniens, ils passoient leur vie dans l'oisiveté & sans aucune discipline. Cela donna aux Étoliens l'audace de penser à s'emparer du Péloponnèse. Ils y entrérent à main armée. Chemin faisant, ils emmenérent quelques troupeaux & quelque butin des terres de Patres & de Dyme, & s'étant jettés sur Messène, ils firent un ravage horrible dans tout le païs des environs.

Aratus, irrité de cette insolence & de cette perfidie, & voyant que celui qui étoit cette année-là capitaine général, nommé Timoxène, différoit & cherchoit à gagner du tems, parce que son année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui succéder l'année suivante, il avança de cinq jours son généralat pour courir au secours des Messéniens. Ayant donc assemblé les Achéens, dont ni les corps n'étoient plus endurcis à l'exercice des armes, ni les courages portés à la guerre, il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accusé de s'être comporté en cette occasion avec plus d'ardeur que de prudence, il se réfroidit si fort dans la suite, & abandonna tellement les affaires & ses espérances, que les Étoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point, leur laissa exercer dans le Péloponnèse toutes leurs insolences, & souffrit qu'ils y vécussent avec une licence désordonnée, comme si c'eût été des gens, qui, dans un excès de débauche, n'eussent eu en vue que de folâtrer & de s'enivrer.

Voilà donc les Achéens encore obligés de tendre les mains à la Macédoine & d'appeller le roi Philippe, pour le prier de prendre entre ses mains les affaires des Grecs, dans l'espérance que l'affection, qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en lui, le rendroient doux & traitable, & qu'ils en feroient tout ce qu'ils voudroient. Mais, Apelles, Mégarée & quelques autres courtisans s'étant unis à calomnier Aratus auprès du Roi, ce Prince prêta l'oreille à leurs discours, favorisa dans le conseil la faction contraire, & porta les Achéens à élire Épératus pour leur capitaine général. Mais, cet Épératus étant tombé d'abord dans le dernier mépris, & Aratus ne voulant plus se mêler des affaires, il ne se faisoit plus rien de bien, & Philippe reconnut alors qu'il s'étoit entièrement trompé, & qu'il avoit pris un très-méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, se donna tout entier à lui, & voyant qu'après cette démarche ses affaires prospéroient visiblement, & que sa réputation & sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut dépendre que de lui, comme du seul homme, de qui venoient toute sa grandeur & toute sa gloire. Aussi il parut à tout le monde, qu'Aratus étoit un excellent maître, non seulement pour bien régler une Démocratie, mais encore pour bien établir & constituer un royaume. Car, la droiture de ses intentions & la bonté de ses mœurs paroissoient dans toutes les actions de ce jeune Prince, comme une couleur, qui en réhaussoit tout l'éclat. En effet, la modération avec laquelle il traita les Lacédémoiens, après la faute qu'ils avoient commise contre lui, la sage conduite qu'il eut avec les Crétois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur isle, & son expédition contre les Étoliens, qui fut très-heureuse & très-glorieuse, donnent à Philippe la gloire d'avoir été assez prudent pour suivre de bons avis,

& à Aratus, celle d'avoir été assez habile pour les donner.

Ces grands succès ne firent qu'augmenter la jalousie & l'envie des courtisans. Cependant, Aratus demeura encore à la cour, & il disoit assez librement au Prince ce qu'il pensoit sur son compte. A la fin, il fut contraint de se retirer, & de rompre tout commerce avec Philippe. Et ce Prince s'étant laissé persuader que tant qu'Aratus vivroit, il ne seroit pas même libre, loin d'être tyran, ou Roi, résolut de s'en défaire. Cependant, il n'osa recourir à la force ouverte, mais il lui détacha Taurion, un de ses lieutenans, & son ami particulier, à qui il donna ordre de le faire mourir par quelque voie secréte, sur tout par le poison & en son absence. Taurion ayant fait amitié avec Aratus, & s'étant insinué dans sa familiarité, lui donna un poison, qui n'étoit pas de ces poisons violens & prompts, mais de ces poisons, qui allument dans le corps un feu lent, & excitent une petite toux, & qui, peu à peu, conduisent enfin dans une phthisie incurable.

Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais, comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta doucement & patiemment sans en dire un seul mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement, un de ses amis étant dans sa chambre, il cracha du sang. Son ami le voyant & s'en étonnant: *Mon cher Céphalon*, dit Aratus, *voilà le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette manière à Égium, vers l'an 214 avant J. C, n'étant âgé que d'environ 58 ans. Il étoit alors capitaine général pour la dix-septième fois.

Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le même lieu & se faisoient un honneur de lui élever un tombeau, qui répondît à la gloire de sa vie; & les Sicyoniens regardant comme un affront qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuadérent aux Achéens de leur céder cet honneur, qui leur appartenoit. Mais, il y avoit une ancienne loi qui défendoit que personne fût enterré dans l'enceinte des murailles, & cette loi fut appuyée par une merveilleuse superstition, qui s'étoit emparée de tous les esprits. Ils envoyérent donc à Delphes interroger la Pythie, qui leur rendit cet Oracle: » Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta réputation, de » ta liberté & de ta gloire, & tu » demandes, quels honneurs tu » feras à ton Roi, qui vient de » mourir; sçache que toutes les » offenses, que l'on commettra » contre ce personnage sont autant d'impiétés, qui souillent la » terre, la mer & le ciel. «

Cet Oracle ayant été porté à Sicyone, tous les Achéens en furent ravis, & sur tout les Sicyoniens, qui d'abord changérent leur deuil en fête, & qui, couronnés de chapeaux de fleurs, & vêtus de robes blanches, enlevérent le corps à Égium, & le portérent en pompe à Sicyone en dansant & en chantant en son honneur des hymnes & des cantiques. Dès qu'ils furent arrivés, ils choisirent le

lieu le plus éminent, où ils l'enterrérent, comme le fondateur & le sauveur de leur ville. Le lieu, où il étoit enterré, s'appelloit encore, du tems de Plutarque, *Aratium.* Ils lui offroient tous les ans deux sacrifices solemnels ; le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la tyrannie, qui étoit le cinquième jour du mois de Daisius, que les Athéniens appelloient Anthestérion, & ce sacrifice portoit le nom de *Soteria ;* & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Pour le premier sacrifice, ce fut le grand-Prêtre de Jupiter Sauveur, qui l'offrit lui-même ; & pour l'autre, ce fut le fils même d'Aratus, ceint d'un tablier, qui n'étoit pas entièrement blanc, mais dont la moitié étoit de couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, des chœurs de musique, accoûtumés à servir aux théatres, chantoient sur la lyre des cantiques ; & le maître des chœurs, à la tête des enfans & des jeunes hommes, faisoient une procession autour de l'autel ; le Sénat, couronné de chapeaux de fleurs, suivoit cette procession, & ils étoient suivis d'une foule d'habitans & de tous ceux qui vouloient y assister. Encore du tems de Plutarque, on conservoit de petites marques de ces fêtes, comme par une espèce de religion. Mais, la plûpart des autres honneurs, qu'on lui faisoit, avoient cessé, soit par le laps du tems, ou par les nouvelles affaires qui étoient survenues.

PORTRAIT D'ARATUS.

Deux des plus célebres Écrivains de l'antiquité ont tracé le portrait du grand Aratus : » C'étoit, selon Putarque, un homme naturellement honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'intérêt commun, qu'au sien propre, implacable ennemi des tyrans, & il n'avoit jamais, pour sa haine, ni pour son amitié, d'autre régle que l'utilité publique. De-là vint qu'il ne parut pas si bon & si parfait ami, qu'ennemi doux & humain. Car, dans l'occasion, il changeoit souvent ses amitiés & ses haines, & toujours pour le bien de l'État. En un mot, c'étoit le consentement général des nations, des communautés, des villes, & des assemblées de théatre. Elles publioient toutes, d'une commune voix, qu'Aratus n'aimoit que ce qui étoit beau & honnête ; que véritablement pour les guerres ouvertes & les batailles rangées, il étoit timide & défiant ; mais, que pour exécuter des desseins secrets, pour en dérober la connoissance à l'ennemi, pour surprendre des villes, & des tyrans, c'étoit le plus hardi & le plus rusé de tous les hommes.

» De-là vint qu'après avoir exécuté des entreprises très-difficiles, où il n'y avoit nulle apparence de succès, dans lesquelles il montra beaucoup de courage & d'audace, il en manqua beaucoup d'autres, qui n'étoient pas moins considérables, & qui paroissoient très-possibles, & il les manqua par trop de timidité & de précau-

» tion. Car, comme parmi les » animaux, on en trouve, qui » voyent clair pendant les téné» bres de la nuit, & qui sont » aveugles le jour, la sécheresse » & la subtilité de l'humeur aqueu» se de leurs yeux ne pouvant » supporter la lumière; de mê» me, parmi les hommes les plus » courageux & les plus hardis, » on en voit qui se démentent » naturellement, & qui perdent » courage dans les dangers, où » il faut aller en plein jour & à » découvert, & qui, au contraire, » s'assurent & montrent une au» dace étonnante dans les accu» sations secrétes & dérobées. » Cette inégalité dans les natu» rels, d'ailleurs les plus excel» lens, vient de ce que leur rai» son n'est pas éclairée par les » préceptes de la Philosophie, & » que la nature seule, sans le se» cours de la science, y produit » la vertu comme un fruit sauva» ge, qui vient de lui-même sans » être cultivé. «

Polybe nous a laissé cet autre portrait d'Aratus, qui pourra servir à éclaircir celui, qu'on vient de lire. En effet, » Aratus, dit » Polybe, étoit un homme ac» compli en tout point, pour être » à la tête des affaires; car, il » sçavoit bien parler & bien pen» ser, & cacher ce qu'il avoit ré» solu. Il supportoit doucement » les différends, qui s'élevent sou» vent dans les délibérations. Il » ne cédoit à personne dans l'art » de faire des amis & des allian» ces. Il étoit très-propre à faire » des entreprises contre les enne» mis, à leur dresser des embû» ches, & à les conduire à une » heureuse fin par sa patience & » par son audace. C'est ce que » témoignent mille actions qu'il a » faites. Cependant le même Ara» tus, toutes les fois qu'il étoit » question d'agir à découvert, » étoit lent à former ses résolu» tions, & timide à les exécuter. » En présence de l'ennemi, il ne » pouvoit soûtenir la vue du dan» ger. De-là vient que tout le » Péloponnèse a été rempli de » trophées de ses défaites, & que » de ce côté-là il pouvoit être » toujours facilement vaincu. » C'est ainsi que la nature a mis » des qualités différentes & con» traires, non seulement dans » les corps des hommes, mais en» core plus dans les esprits. De » sorte que le même homme n'est » plus le même, non seulement » dans les différentes opérations, » mais dans les mêmes, & dans » celles auxquelles il est le plus » heureusement né. Car, tantôt » il est très-vif & très-ingénieux, » & tantôt très-pesant & très» stupide. Aujourd'hui hardi & » courageux, demain très-poltron » & très timide. «

Aratus avoit laissé, en mourant, un fils de même nom que lui, dont il est parlé dans l'article suivant. *Voyez* cet article.

ARATUS, *Aratus*, (a) Ἄρα-

(a) Plut. Tom. I. pag. 1050, 1052. Tit. Liv. L. XXVII. c. 31. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 375. & *suiv.*

τος, fils du précédent, suivit son pere à la cour de Philippe, roi de Macédoine. Ce Prince lui fit d'abord une injure atroce, en corrompant sa femme, nommée Polycratia, & leur commerce fut assez long-tems caché. C'est-là sans doute ce qui avoit principalement indisposé le jeune Aratus contre le roi des Macédoniens. Celui-ci ayant commis un acte d'inhumanité envers ceux de Messène, Aratus ne put s'empêcher de le lui reprocher avec beaucoup d'aigreur, & il s'emporta même jusqu'à lui dire des injures,

Il paroît qu'Aratus étoit amoureux de Philippe; car, s'emportant contre ce Prince en cette occasion, il lui dit, en propres termes, qu'il ne le trouvoit plus beau, depuis qu'il avoit fait une si vilaine action, mais qu'au contraire il le trouvoit très-laid. Philippe ne lui répondit rien, quoiqu'il s'attendît qu'il lui répondroit avec colére, & que pendant le discours d'Aratus, on l'eût entendu plusieurs fois se récrier & murmurer; mais, tendant la main à Aratus le pere, comme ayant pris fort doucement les grosses paroles, que son fils lui avoit dites, & contrefaisant l'homme modéré & poli, il le fit sortir du théatre, & le mena avec lui à la citadelle d'Ithome, pour y faire un sacrifice à Jupiter, & pour visiter la place, qui n'étoit pas moins forte que la citadelle de Corinthe, & qui, avec une bonne garnison, étoit fort incommode pour ses voisins, & presque imprenable. Ce fut quelque-tems après que Philippe se défit d'Aratus le pere, en lui faisant donner un poison, qui le conduisit, quoique lentement, au tombeau.

Quant à Aratus le fils, il eut un sort encore plus déplorable; car, Philippe, naturellement scélérat, & qui cherchoit toujours à mêler à sa cruauté l'outrage, employa contre lui, non les poisons mortels, mais ceux qui font perdre la raison, & qui jettent dans la démence, & le porta par-là à entreprendre les choses les plus horribles & les plus étranges, à n'avoir de goût qu'à commettre les actions les plus indignes, & à satisfaire les passions les plus abominables & les plus infames. De sorte que quoiqu'il fût alors fort jeune & dans la fleur de son âge, la mort fut pour lui non un malheur, mais une heureuse délivrance de ses maux, & le seul salut qu'il pouvoit desirer & attendre.

Mais, ce malheureux Philippe, pendant qu'il vécut, paya toujours, dit Plutarque, à Jupiter, protecteur de l'hospitalité & de l'amitié, la peine que méritoient ses actions impies & déteſtables. Car, défait en bataille par les Romains, il se remit à leur merci. Il fut privé de toutes les terres, & de toutes les provinces qu'il avoit ajoûtées à sa domination, contraint d'abandonner tous ses vaisseaux & de n'en conserver que cinq, & forcé de payer encore une amende de mille talens & de donner son fils en ôtage. Enfin, par compassion, on lui laissa la Macédoine & toutes ses appartenances, où continuant de faire

mourir tous les plus gens de bien, & ceux de sa famille, il remplit tout son royaume d'horreur & de haine pour lui. Le seul bonheur, qui lui restoit parmi tant de maux, c'étoit un fils fort supérieur à tous les autres princes par sa vertu, & il s'en priva. Il le fit mourir par un mouvement d'envie & de jalousie, qu'il eut contre lui, à cause de tous les honneurs qu'il recevoit des Romains, & donna son royaume à son autre fils Persée, qui, à ce qu'on dit, n'étoit pas son fils légitime, mais un fils supposé, né d'une couturière, appellée Gnathœnium. C'est celui que Paul Émile défit en bataille, & en lui finit la race royale d'Antigone, au lieu que la race d'Aratus subsistoit encore, du tems de Plutarque, à Sicyone & à Pellène.

Aratus le jeune avoit exercé la première magistrature chez les Achéens, pendant que Scopas l'exerçoit chez les Étoliens.

Il y a eu un historien Grec de Cnide, qui a porté le nom d'Aratus. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Il écrivit une histoire d'Égypte. L'Auteur anonyme de la vie d'Aratus, poëte astrologue, cite cet Historien.

ARAVISQUES, *Aravisci*, Ἀραβισκοι, (a) peuples de la Pannonie, dont parle Tacite. Ptolémée les met à l'orient de la Pannonie inférieure, dont ils occupoient la partie la plus septentrionale. Voici ce qu'en dit Tacite: » Pour les Aravisques, établis en » Pannonie, viennent-ils des » Oses, peuple Germain, ou les » Oses doivent-ils être regardés » comme une colonie des Aravisques? Le langage, les mœurs, » les coûtumes de ces peuples » sont les mêmes. Mais, lequel a » passé le fleuve, qui les sépare » aujourd'hui? C'est ce que nous » ignorons, parce qu'on trouvoit, » des deux côtés du Danube, mêmes biens, mêmes maux, l'in» dépendance & la pauvreté. «

Les Aravisques & les Oses étoient des peuples, qu'on connoit peu. Les premiers habitoient dans la haute Hongrie, & les seconds dans la partie orientale de la Silésie vers la source de la Vistule. On s'imagine appercevoir le nom d'Oses dans celui d'Oswieczin, ville de Pologne, au Palatinat de Cracovie.

ARAXE, *Araxes*, Ἀραξης. (b) Hérodote dit que les Cimmériens, établis sur les bords du Danube, apprenant que les Scythes avoient traversé l'Araxe, & s'avançoient avec une armée formidable vers l'occident, en furent extrêmement alarmés. Cet Araxe n'est pas le même que celui dont Hérodote parle ailleurs, [Il est question de ce dernier dans l'article suivant.] & qu'il fait tomber dans la mer Caspienne, en coulant vers l'orient; ce qui désigne l'Araxe d'Arménie. C'est le Volga, auquel Ptolémée donne le nom de Rha. La marche des Scy-

(a) Tacit. de Morib. Germ. c. 28. Ptolem. L. II. c. 16.

(b) Herod. L. IV. c. 11. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 603, 604.

thes pour se rendre de la Scythie, ou des bords orientaux de la mer Caspienne, sur le bord du Tanaïs, montre qu'ils devoient rencontrer le Volga ou le Rha sur leur route.

M. Fréret remarque que Reland a montré que le nom d'Araxe, ou Arras, est une dénomination générale, qui signifie une rivière. On le trouve donné également à l'Araxe d'Arménie, à l'Oxus de la Bactriane, à deux autres rivières de la Perse méridionale, au Thermodon & à quantité d'autres. Le nom de Volga est Russe, ou Sarmatique, dérivé de Vélika, grand. Les Tartares le nomment Atel, ou Adel. Ce nom de Volga est même fort moderne.

ARAXE, *Araxes*, Ἀράξης, (*a*) fleuve d'Asie, qui, selon Strabon, avoit sa source dans l'Arménie, au mont Abos, duquel sortoit aussi l'Euphrate. Ce dernier prenoit son cours vers l'occident, & l'Araxe vers l'orient. Ptolémée est parfaitement d'accord avec Strabon. Il place au mont Abos, les sources de l'Euphrate & de l'Araxe, l'une & l'autre au quarante-deuxième dégré de longitude, dans un éloignement de dix minutes seulement.

Strabon remarque, dans un autre endroit, que l'Araxe, après avoir coulé vers l'orient, jusqu'à l'Atropatène, prenoit son cours vers le nord-ouest; qu'il traversoit la Préfecture, appellée Azara; & qu'ayant passé par Artaxata, ville d'Arménie, il entroit dans la plaine, nommée Araxène, d'où il alloit se jetter dans la mer Caspienne.

Certains disent que le premier nom de ce fleuve fut Bactre, puis Alme. Il y en a même qui veulent qu'on l'ait appellé Dorinx. Quant au nom d'Araxe, plusieurs ont pensé qu'il lui fut donné par Arménus, à cause de sa ressemblance avec le Pénée, qui porta le même nom. Ce dernier avoit reçu cette dénomination, pour avoir séparé le mont Ossa d'avec le mont Olympe, & s'être procuré par-là un écoulement au milieu de la vallée de Tempé. On dit de même que l'Araxe tombant du haut des montagnes d'Arménie, s'étoit anciennement répandu dans la plaine, n'ayant point d'autre issue; mais, que Jason lui avoit ouvert un lit, au moyen duquel il alla se précipiter dans la mer Caspienne.

On dit que le fleuve Araxe étoit plus grand & plus petit à la fois, que le Danube; qu'on y trouvoit plusieurs isles, qui étoient aussi grandes que Lesbos; que les habitans vivoient l'été de toutes sortes de racines, qu'ils arrachoient de la terre; qu'ils gardoient les fruits mûrs, qu'ils trouvoient aux arbres, pour en vivre durant l'hiver; qu'ils avoient des arbres, qui

(*a*) Strab. pag. 491, 501, 527. *& seq.* Pomp. Mel. L. III. c. de Scyth. Plin. L. VI. c. 9, 13. Ptolem. L. V. c. 13. Herod. L. I. c. 201, 202. *& seq.* L. IV. c. 40. Virg. Æneid. L. VIII. v. 728. Plut. Tom. I. pag. 509, 636, 637, 939. Q. Curt. L. VII. c. 3. Genes. c. 2. v. 13. Mem. de l'Acad. des Inscrispt. & Bell. Lettr. Tom. VIII. pag. 354. *& suiv.*

portoient un fruit de telle nature, qu'en le jettant dans le feu, qu'ils allumoient par troupes, ils s'enivroient par son odeur, comme les Grecs par le vin ; & qu'à mesure qu'ils y en jettoient, ils s'enivroient davantage, jusqu'à ce qu'enfin, ils se levoient pour chanter & danser ensemble.

Au reste, Plutarque, dans la vie de Pompée, dit que l'Araxe va se perdre dans le Cyrnus, autrement le Cyrus. Mais, il convient aussi que d'autres étoient d'un sentiment contraire, & que l'Araxe, selon ceux-ci, avoit son embouchure particulière dans la mer Caspienne. C'est aussi le sentiment des anciens Géographes, que nous avons suivi.

Les Écrivains remarquent que ce fleuve est si rapide, sur tout lorsqu'il est enflé par la fonte des neiges, qu'il n'y a ni digues, ni autres bâtimens, qu'il emporte. Le bruit de ses eaux effraie ceux qui l'entendent. Le courant emporte les bateaux avec une telle impétuosité, qu'il leur fait faire cinq cens pas en un instant. On a essayé plusieurs fois de construire des ponts sur ce fleuve; mais, tous ceux qu'on y a bâtis, ont toujours été renversés par ses eaux. Paul Lucas dit toutefois, qu'il y a à présent un pont sur l'Araxe, & que la tradition du païs est que ce fleuve a sa source dans le Paradis terrestre.

Cette difficulté d'y construire des ponts, lui a fait donner, par Virgile, cette épithéte :

Et pontem indignatus Araxes ;

soit que ce Poete fit allusion à l'histoire d'Alexandre, qui, ayant fait dresser un pont sur l'Araxe, pour le passer, eut le déplaisir de le voir emporté par un débordement qui survint, soit qu'il eût en vue l'entreprise de Xerxès, qui s'efforça vainement de joindre par un pont les deux bords de ce fleuve. Depuis, comme le remarque Servius, sur cet endroit de Virgile, l'empereur Auguste y en fit construire un plus solide, & qui résista long-tems à l'impétuosité des torrens, qui se jettent dans l'Araxe. C'est pourquoi, on changea l'épithéte de ce fleuve en celle-ci :

Patiens latii jam pontis Araxes.

On donne à présent divers noms à l'Araxe, tels qu'Arois, Achlar, Colachz, Aras & Ares. Les Orientaux employent les deux derniers: & les habitans du païs le nom de Colachz.

ARAXE, *Araxes*, Ἄραξης, (a) autre fleuve d'Asie, dans la Perse, qui, au rapport de Strabon, naissoit aux montagnes de la Parétacène. On trouve une description de ce fleuve dans Quinte Curse, en ces termes : » La Perse, » de l'autre côté [du côté du » nord] est fermée d'une ceinture » de montagnes, qui ont seize » cens stades de long, & cent » soixante-dix de large, s'étendant depuis le mont Caucase » jusqu'à la mer Rouge ; de sorte » que là, où le mont finit, la

(a) Q. Curt. L. V. c. 4, 7. Strab. pag. 729.

,, mer

» mer commence, & fait un autre » rempart. Au pied de ces mon- » tagnes, se déploie une campa- » gne large & spacieuse, très- » fertile & remplie de villes & de » villages. L'Araxe, enflé de plu- » sieurs torrens, la fend par le » milieu, pour s'aller joindre au » Méde; & le Méde, plus petit » que celui qu'il reçoit, se va » rendre dans la mer, du côté » du midi. «

Strabon est d'un sentiment contraire; car, il assure que l'Araxe recevoit le Méde, & qu'ils couloient tous deux dans une vallée, fertile en toutes choses. Alexandre, selon ce Géographe, passa l'Araxe auprès de Persépolis, ville que ce Prince détruisit; & c'est à cette occasion que Q. Curse dit: » C'est » une chose digne de compassion, » que depuis tant de siécles cette » misérable ville n'a pu encore se » relever de sa chûte. Les Rois » de Macédoine ont tenu d'autres » villes, que tiennent aujourd'hui » les Parthes; mais, de celle-ci, » on n'en trouveroit aucun vesti- » ge, si l'Araxe ne nous en don- » noit l'adresse; car, il ne passoit » pas loin des murs; & ceux du » païs disent qu'il n'en étoit éloi- » gné que de vingt stades; ce » qu'ils croient plutôt par con- » jecture qu'autrement. «

Suivant la carte de l'expédition d'Alexandre, dressée par M. d'Anville, l'Araxe, joint au Méde, va se perdre, non dans la mer, mais dans un lac, où viennent se rendre plusieurs autres fleuves. Les Modernes donnent le nom de Bendémir à l'Araxe, depuis sa réunion au Méde, jusqu'à son embouchure.

(*a*) On prétend qu'il y a encore eu dans l'Asie un autre fleuve, du nom d'Araxe, qui couloit vers la Mésopotamie. Les uns croyent que c'est le Chabaras, d'autres le Saocoras de Ptolémée.

ARAXE, *Araxus*, Ἄραξος, (*b*) promontoire du Péloponnèse, dans la Messénie, qui servoit de séparation du côté de la mer à l'Elide & l'Achaïe. C'est aujourd'hui le cap de Clarence en Morée. Il s'avance dans le golfe de Clarence, vers l'entrée septentrionale du canal de Zante.

ARBA, (*c*) terme, qui veut dire une sauterelle. Les Latins en ont formé le nom de *Harpia*. *Voyez* Harpies.

ARBACALE, *Arbacala*, (*d*) ville d'Espagne, qui appartenoit aux Cartéiens, selon Tite-Live, & aux Vaccéens, selon Polybe. Elle fut attaquée & prise de force par Annibal; mais, ce ne fut qu'après avoir été très-vigoureusement défendue pendant long-tems, autant par la valeur, que par le grand nombre des habitans.

On croit que c'est aujourd'hui Avila, dans la vieille Castille.

ARBACAS, *Arbacas*. *Voyez* Arphaxad.

(*a*) Ptolem. L. V. c. 18.
(*b*) Pauf. pag. 395. Strab. pag. 335, 337, 388.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 113.
(*d*) Tit. Liv. L. XXI. c. 5.

ARBACE, *Arbaces*, Ἀρϐάκης, (*a*) capitaine Méde, d'une grande réputation, qui, du tems de Sardanapale, roi d'Assyrie, commandoit les troupes, que la province de Médie envoyoit tous les ans à Ninive. Cet homme avoit le cœur fier, l'ame vigoureuse, les mœurs sévères. Il avoit formé, pendant son service, une étroite liaison avec le chef des troupes de Babylone, homme plus rusé, & non moins ambitieux, sçavant dans l'astrologie, & le premier de ce célèbre collége des prêtres Babyloniens, qu'on appelloit les Chaldéens. Il se nommoit Baalsar, vulgairement Bélésis; c'est-à-dire, *le Seigneur-Dieu;* soit que ce nom lui vînt de sa dignité sacerdotale, soit qu'il l'ait pris dans la suite, comme un titre dû à son élévation. Ce fut lui qui, le premier, proposa à Arbace de se révolter contre Sardanapale. Il lui annonça qu'il avoit lu dans les astres des pronostics certains de sa grandeur future, & de la chûte du trône d'Assyrie. Arbace, encouragé de bonne foi, par cet oracle d'un interpréte des dieux, lui promit de son côté le gouvernement de Babylone, si l'entreprise venoit à réussir. Ils cabalérent tous deux, pour entraîner dans leur parti les principaux officiers de l'armée. Les caresses, les présens & les promesses les plus considérables ne furent point épargnés.

Mais, avant que de s'engager plus avant, Arbace voulut s'éclaircir, par ses propres yeux, de la manière dont le Roi vivoit dans l'intérieur de son palais. Il n'étoit pas aisé de s'y introduire. La manière dont les princes Mahométans vivent aujourd'hui dans l'intérieur de leur serrail, nous fournit un exemple de celle, que suivoient alors les anciens Rois orientaux. Sardanapale, invisible pour tout autre que pour ses femmes & ses eunuques, ne permettoit à aucun étranger l'accès de son palais. Cependant, un vase d'or, qu'Arbace donna à l'eunuque Paramèze, lui en procura l'entrée. Justin dit que ce fut avec la permission du Roi, qui ne la donna qu'avec grande peine, & ne l'avoit jamais accordée à personne. Il y a plus d'apparence que ce fut clandestinement. Il vit le Roi vêtu en femme, la barbe rasée, le visage couvert de fard, les sourcils peints, s'occuper d'ouvrages en laine pourpre, avec ses concubines, dont il tâchoit d'imiter la parure, la voix grêle, & les postures lascives. A ce vil amusement succéda un festin, où le Roi se gorgea de tout ce qui pouvoit exciter son intempérance, qu'il acheva d'assouvir en se plongeant dans la plus infame prostitution avec ses femmes & ses jeunes eunuques. Si cette peinture des débordemens de Sardanapale n'est point outrée, & ne doit point se rapporter au second Prince de ce nom, on peut aisément se figurer quelle impression dut faire un pa-

(*a*) Just. L. I. c. 3. Diod. Sicul. pag. 78. *& seq.* Strab. pag. 737. Vell. Paterc. L. I. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 347. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 369. *& suiv.* T. XIX. p. 69. T. XXI. p. 10, 11. *& suiv.*

reil spectacle sur un guerrier, accoûtumé à l'austérité des mœurs, & à l'humeur farouche des montagnards de Médie.

Duris dit qu'il fut tellement saisi d'indignation, de se sentir asservi au pouvoir d'un maître si lâche, qu'il tira son épée & se tua lui-même. Son récit est pleinement démenti par tous les autres Historiens. Ils nous apprennent qu'Arbace, pénétré du plus profond mépris pour ce qu'il venoit de voir, demeura convaincu que, si le sceptre subsistoit si long-tems entre les mains de ces lâches Souverains, ce n'étoit que faute d'avoir eu plutôt le courage ou le dessein de l'enlever. Il jura de se porter plutôt à toutes les extrémites, que d'obéir davantage à un homme plus vil encore que les femmes, qu'il prenoit pour modele. Il retourna en Médie, résolu de faire soulever ses compatriotes & les Perses, tandis que Béléfis solliciteroit Babylone à la révolte, & feroit part de la conjuration au roi des Arabes, avec lequel il étoit lié d'une ancienne amitié. Un an se passa à fomenter ce projet, dans lequel on fit entrer les principaux commandans des troupes qui devoient servir l'année suivante à l'armée de Ninive. Les soldats marchérent au bout de ce tems, sous la conduite d'Arbace, leur général, dans l'idée qu'ils alloient, selon l'usage, relever ceux dont le service venoit de finir. Mais, lorsque leur général se vit près des portes de Ninive, & renforcé du corps nombreux des Babyloniens & des Arabes, il fit la revue de toute l'armée, qui se trouva forte de quatre cens mille hommes, & lui déclara qu'il ne s'agissoit pas moins que de mettre en liberté leur patrie, en secouant le joug d'un Prince, indigne de regner sur tant de braves sujets.

Sardanapale effrayé du nombre extraordinaire de soldats, qui arrivoient cette année, & plus encore de leur résolution, dont il ne tarda pas à être informé, sortit de sa léthargie. Son courage naturel reprit le dessus. Il commença par mettre à couvert de l'orage ses trois fils & ses deux filles, qu'il envoya avec trois mille talens d'or à Cotys, gouverneur de Paphlagonie, l'un de ses plus zélés serviteurs. Il enfouit, à tout événement, un trésor considérable.

Après avoir ainsi pourvu à la sûreté de sa famille & de sa fortune, Sardanapale se mit à la tête des nations, qui lui étoient restées fideles, marcha au-devant des Rebelles, les défit & les poussa jusques dans les montagnes, où ils se retranchérent à quatre lieues de Ninive. Ils ne tardérent pas à redescendre dans la plaine, où ils se mirent en bataille devant l'armée de Roi. Celui-ci avant que d'engager une action, fit publier une proclamation, qui mettoit à prix de deux cens talens d'or la tête d'Arbace & celle de Béléfis, & promettoit le double de cette somme avec le gouvernement, soit de Babylone, soit de Médie, à celui qui les livreroit vivans. Ces promesses ne produisirent aucun effet. Il fallut en venir aux mains;

& la victoire se déclara de nouveau contre les Confédérés, qui furent contraints de se retirer dans leurs premiers retranchemens. On y tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre. Tous étoient d'avis que chacun se devoit retirer dans sa patrie, où il se hâteroit de faire des préparatifs de guerre, capables de les mettre à couvert de la vengeance du Roi d'Assyrie. Le seul Bélésis, déterminé à tout tenter pour satisfaire son ambition, fit intervenir le secours de son art pour relever le courage des alliés. Il fut d'avis de livrer une troisième bataille. Il assura que les dieux avoient certainement présagé la victoire, & qu'ils ne couronnoient la constance, qu'après l'avoir éprouvée par des disgraces. On le crut, le combat se donna de nouveau. Arbace y fit les derniers efforts de valeur. Mais, malgré la prédiction du prêtre Babylonien, une blessure, que reçut le Général fut suivie de l'entière déroute des alliés. Leur camp fut forcé, eux-mêmes mis en fuite, & poursuivis jusques sur les confins de la Babylonie.

Cette dernière victoire sembloit assurer le trône de Sardanapale. Les Confédérés, affoiblis par tant de défaites s'étoient résolus à quitter la partie. Bélésis, mieux informé qu'eux de ce qui se passoit dans le païs, employa toute une nuit à consulter les astres. Il annonça que pour cette fois les choses en étoient venues au point de changer entièrement de face, & que les dieux préparoient un secours inespéré, si on vouloit l'attendre pendant cinq jours seulement. Les Rebelles se laissérent persuader de donner encore ce court intervalle à la protection des étoiles. Presqu'aussi-tôt après, on instruisit sous main Arbace, qu'un nombreux contingent de troupes de la Bactriane; c'est-à-dire, selon la remarque de M. Fréret, des Provinces orientales, s'approchoit, & qu'il falloit tout tenter pour les attirer dans le parti. Arbace, prenant avec lui l'élite de ses troupes, se hâta d'aller au-devant des Bactriens, pour les gagner ou les combattre, avant qu'ils eussent pu joindre l'armée royale. Ce coup réussit; l'espoir de la liberté qu'Arbace fit briller à leurs yeux, charma les chefs, dont la séduction fut facilement suivie de celle des soldats.

Cependant, Sardanapale, ignorant la défection des Bactriens, s'oublioit au milieu de ses succès. Le retour de la bonne fortune avoit fait revivre son goût pour une vie voluptueuse. Il préparoit des fêtes, immoloit des victimes, faisoit distribuer abondamment, à ses troupes, du vin & des viandes. Les soldats se plongeoient dans la joie & dans l'ivresse. Arbace, informé de ce désordre par quelques déserteurs, tomba la nuit sur le camp Assyrien, où il ne trouva aucune résistance, le mit dans une entière déroute, & poussa le Roi à son tour jusques dans la campagne de Ninive. Le Roi prévit qu'il falloit pourvoir à la sûreté de sa capitale, qui couroit risque d'être assiégée.

Elle le fut en effet; & comme

elle étoit ſur le point d'être priſe, l'infortuné Sardanapale, réſolu de ne pas tomber vif entre les mains des Rebelles, fit entaſſer en un monceau toutes ſes richeſſes, au milieu de ſon palais, où il mit le feu, & périt dans les flammes avec ſes femmes & ſes tréſors. Les aſſiégeans entrérent dans Ninive par la bréche que le Tigre avoit faite. On revêtit Arbace du manteau impérial. Tout ſe ſoumit à lui ſans plus de réſiſtance. Il diſtribua des récompenſes aux ſoldats qui l'avoient ſi bien ſervi, donna des gouvernemens aux principaux Satrapes, entre autres, à Béléſis celui de Babylone, qu'il lui avoit promis dès le commencement de la conſpiration. Béléſis lui demanda de joindre une ſeconde grace à celle-ci. Il lui allégua qu'il avoit fait vœu à Baal d'élever près de ſon temple, au bord de l'Euphrate, un monument qui contînt les cendres de Sardanapale, & celles de ſon palais, & ſervît à perpétuer à jamais dans le ſouvenir de tous ceux qui navigeroient ſur ce fleuve, la mémoire du grand capitaine à qui l'Aſie devoit ſa liberté. Béléſis n'ignoroit pas de quel prix étoient les cendres, qu'il demandoit. Un eunuque ſeul échappé à l'incendie du palais, lui avoit appris que tout l'or du Roi y étoit fondu.

Arbace, ſans plus d'examen, lui permit de faire de ces cendres ce qu'il voudroit. Béléſis ne perdit point de tems, & ſe hâta de commencer à les faire tranſporter ſur des barques à Babylone; mais, l'avarice de ſon motif fut bientôt découverte. On le traduiſit devant l'aſſemblée des Chefs, qui furent unanimement d'avis qu'un vol de cette importance devoit être puni de mort. Arbace, au contraire, dit qu'il ſe croiroit lui-même indigne de ſa victoire, ſi la clémence & l'humanité n'en étoient les premiers fruits; que les ſervices de Béléſis ſurpaſſoient de bien loin la faute, que l'avidité lui avoit fait commettre, & l'effaçoient aſſez; qu'il lui paroiſſoit même juſte de récompenſer de ſi grands ſervices de la maniére la plus agréable à celui qui les avoient rendus; & que puiſque Béléſis aimoit l'argent plus que toute autre choſe, non ſeulement il lui laiſſoit celui qui avoit déjà été emporté à Babylone, mais encore il exemptoit de tout tribut le gouvernement ſouverain de cette ville & de la province, dont il avoit mis Béléſis en poſſeſſion, ſelon leurs anciennes conventions.

Une modération ſi déſintéreſſée fit voir qu'Arbace étoit vraiment digne du trône, qu'il avoit conquis. On courut avec joie ſe ſoumettre à ſes loix; mais, il ne voulut pas même profiter de la bonne volonté des peuples. Il leur laiſſa la liberté de ſe choiſir des ſouverains & ſe contenta de regner dans ſa propre patrie. Diodore finit par dire qu'il raſa la Ville de Ninive & fit tranſporter à Ecbatane, capitale de Médie, l'immenſe quantité d'or & d'argent, qui reſtoit dans le bûcher. Ce ſont deux fautes en peu de mots. Ninive a ſubſiſté long-tems depuis,

& Ecbatane ne fut bâtie que bien après. Il eſt auſſi faux que Sardanapale ſoit péri dans Ninive.

La victoire d'Arbace ne fit qu'affoiblir extrêmement l'empire d'Aſſyrie, ſans le détruire entièrement. Ce vainqueur généreux, content, comme on vient de le dire, d'avoir affranchi d'un joug étranger ſa patrie & celle de ſon allié, retira ſes armes du païs d'Aſſyrie, laiſſant aux habitans ce qui leur appartenoit, avec la liberté d'en uſer à l'avenir, ſelon leur volonté. Il retourna en Médie, où il fut le fondateur d'un nouvel empire, qui forma la ſeconde des quatre grandes monarchies Aſiatiques, comme on les appelle ordinairement. Ce n'eſt pas que la domination des Médes ſe ſoit en effet étendue ſur toute l'Aſie, puiſqu'au contraire l'Aſſyrie demeura ſoumiſe à ſes anciens maîtres, & Babylone eut auſſi, bientôt, ſes ſouverains. Mais, entre ces trois royaumes contemporains, la prééminence eſt demeurée aux Médes qui avoient preſque ruiné celui de Ninive, & qui commencérent par tenir celui de Babylone dans la dépendance, en y envoyant des gouverneurs ou vice-Rois. Cette vice-royauté étoit héréditaire, comme on le voit par l'hiſtoire d'un deſcendant de Béléſis, nommé Nanaros, à qui le roi de Médie ne voulut point ôter la place qu'Arbace avoit donnée à ſon ayeul. Il ſe contenta de lui impoſer une groſſe peine en punition de l'indigne traitement, qu'il avoit fait à Parſondas.

Arbace regna pendant vingt-huit ans, à compter de l'année de ſa révolte. Son vrai nom paroît être Art-Bax, ou Art-Pax; ce qui eſt ſans doute la même choſe qu'Arphaxad. Le mot *Art* ſignifie en langue Perſe, & probablement auſſi en langue Méde, *fort* ou *grand*. C'eſt une épithéte qui ſe trouve donnée à preſque tous les rois de Médie, Art-Bace, Art-Carnes, Art-Bianes, Art-Inès, Art-Iages, Art-Ibares, Aphra-Art, de même auſſi chez les Perſes, Art-Ban, Art-Xerxès, &c. Tous les anciens Hiſtoriens ont fait mention d'Arbace. Ils le déſignent ſous les noms d'Arbaces, Arbactus, Perſée, Pharnaces, Orbacos.

Cette différence de nom & diverſes autres circonſtances font voir que les Auteurs, qui ont parlé d'Arbace, ne ſont pas des copiſtes de Ctéſias; que ce Roi n'eſt pas un Roi chimérique, & que l'antiquité étoit pleinement convaincue de la vérité d'une révolution, qui avoit fait paſſer l'empire des premiers Aſſyriens aux Médes, au tems dont nous parlons. Uſſérius même, tout ennemi qu'il eſt de l'ancien ſyſtême chronologique, n'a pu s'empêcher de le reconnoître, ne ſçachant comment remplir autrement le vuide, qu'il trouvoit pour les Médes, entre Déjocès & la prétendue priſe de Ninive par Nabonaſſar, qu'il confond, hors de propos, avec Béléſis. Hérodote, ce pere de l'Hiſtoire, eſt le ſeul, qui n'a connu ni Arbace, ni la révolution, dont il fut l'auteur. Car, dire que le Cyaxare, petit-fils de

Déjocès, dont parle Hérodote, est le même qu'Arbace, sous un différent nom, c'est ne vouloir pas voir que tout ce récit d'Hérodote ne convient nullement au fondateur de l'empire de Médie, mais seulement au destructeur de l'empire d'Assyrie, sous le second Sardanapale, & ce fut en effet Cyaxare.

Le commencement de l'empire des Médes forme l'une des plus célebres époques de l'histoire Asiatique. Elle concourt, suivant M. le Président de Brosses avec l'an 808 avant l'Ére Chrétienne, & selon d'autres, avec l'an 898 avant la même Ére.

ARBACE, *Arbaces*, Ἀρβάκης, (a) l'un des quatre généraux, qui commandoit l'armée d'Artaxerxe Mnémon, contre Cyrus, son frere. Arbace étoit Méde de nation. Pendant le combat, il s'étoit jetté dans le parti de Cyrus; & ensuite après la mort de Cyrus, il étoit revenu dans ses troupes. Artaxerxe ne le taxa ni de trahison, ni de mauvaise volonté, mais seulement de timidité & de poltronnerie; & pour le punir, il le condamna à porter, tout le jour, à son cou, dans la place publique, une courtisanne toute nue. Un autre, non content d'avoir aussi déserté, s'étoit encore vanté faussement d'avoir tué deux des ennemis. Le Roi se contenta d'ordonner qu'on lui perçât la langue avec trois alênes.

ARBACE, *Arbaces*, Ἀρβάκης, (b) l'un des eunuques du roi Arsace. Cet eunuque ôta la vie à son maître.

ARBALÊTE, que plusieurs nomment Arbalêtre, mais mal à propos, l'usage étant entièrement pour Arbalête. C'est une sorte d'arme qui n'est pas à feu. Elle est composée d'un arc d'acier, monté sur un fût de bois, qu'on appelle monture, d'une corde & d'une fourchette. On la bande avec effort par le secours d'un fer propre à cet usage. Elle sert à tirer des balles, & de gros traits, appellés matras, & alors on la nomme Arbalête-à-jalet.

Les Anciens avoient aussi de grosses machines à jetter des traits, qu'on appelloit Arbalêtes, ou Balistes. Ce mot vient de *Arcubalista*, ou plutôt d'*Arbalista*, qui s'est dit pour *Arcubalista*. On tient que l'invention de l'Arbalête, & de la fronde, est due aux Phéniciens, quoique Végéce donne l'invention de la fronde à ceux des isles Baléares.

ARBANDÈS, *Arbandes*, fils d'Abgare, roi d'Édesse, fut contemporain de Trajan. *Voyez* Abgare.

ARBATES, *ou* ARBATTES, *Arbatti*, Ἀρβάττοι, (c) ville de Galilée, dont Simon Maccabée s'empara. Il prit avec lui ceux de ses freres, qu'il y trouva, avec leurs femmes & leurs enfans, & tout ce qui leur appartenoit, & il les emmena en Judée, pleins de joie.

(a) Plut. Tom. I. pag. 1017, 1018. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 562.

(b) Lucian. Tom. II. pag. 285.

(c) Maccab. L. I. c. 5. v. 23.

ARBATH, *Arbath*, (*a*) ville de Judée, où naquit Abialbon, l'un des trente vaillans hommes de l'armée de David. Cette Ville est apparemment la même que celle d'Arbates. *Voyez* Arbates.

ARBÉE, autrement HÉBRON. On croit qu'Arbée fut le premier fondateur d'Hébron, comme Icone l'insinue. Cette Ville fut d'abord possédée par des Géans de la race d'Hénac. Ensuite, elle fut donnée à la tribu de Juda, & cédée en propre à Caleb.

Les Rabbins, dont S. Jérôme a rapporté la tradition dans ses questions Hébraïques sur la Génése, disent qu'on donna à Hébron le nom d'Arbée; c'est-à-dire, quatre; parce que quatre des plus illustres Patriarches y furent enterrés; sçavoir, Adam, Abraham, Isaac & Jacob. D'autres croyent que c'est parce que quatre des plus célebres matrones de l'Antiquité y ont eu leur sépulture; c'étoient Éve, Sara, Rébecca & Lia. Mais, on ne doit faire aucun fond sur ces traditions Rabbiniques.

ARBELES, *Arbela*, Ἄρϐηλα, (*b*) ville, ou, selon d'autres, village d'Assyrie, entre le Lycus & le Caprus. Cette Ville, dont on attribue la fondation à un certain Arbele, est devenue célebre, depuis la grande bataille, qu'Alexandre y remporta sur Darius. Ce n'est pas, au reste, que ç'ait été précisément auprès d'Arbeles, que Darius fut taillé en piéces par les Macédoniens. En effet, » dans » la plaine d'Aturie, près d'Ar» beles, dit Strabon, est le bourg » de Gaugaméles, où Darius » perdit l'Empire. Gaugaméles » signifie proprement *la maison* » *du chameau*; & c'est Darius, » fils d'Hystaspe, qui nomma » ainsi ce bourg, en le donnant » pour l'entretien du chameau, » qui avoit beaucoup souffert, en » traversant avec lui le désert de » la Scythie avec sa charge où » étoient les provisions pour sa » bouche. Mais, les Macédo» niens voyant que ce bourg étoit » chétif, & qu'il y avoit près de» là un lieu considérable, appellé » Arbeles, & bâti par Arbele, » fils d'Athmonée, aimérent » mieux marquer leur bataille & » leur victoire par ce nom. «

Plutarque assure la même chose que Strabon. » La grande bataille » d'Alexandre contre Darius, dit » notre Historien, ne fut point » donnée à Arbeles, comme la » plûpart des Historiens l'ont » écrit, mais près du bourg de » Gaugaméles, ainsi appellé dans » la langue des Perses, comme » nous dirions *la maison du cha-* » *meau*, en mémoire de ce qu'un » ancien roi de Perse, s'étant » sauvé des mains de ses ennemis, » par le secours d'un chameau » fort vîte, voulut qu'il fût nourri

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 31. Paral. L. I. c. 11. v. 32.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 596. Strab. pag. 79, 532, 737, 814. Ptolem. L. VI. c. 1. Plut. Tom. I. pag. 683. Q. Curt. L. IV. c. 9, 16. L. V. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 659, 667. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 353. Tom. XXI. pag. 59.

» dans ce bourg, & lui assigna » quelques villages & quelques » revenus pour son entretien. «

Cette fameuse bataille se donna le premier Octobre de l'an 330 avant J. C., onze jours après une grande éclipse de lune, arrivée dans le tems que la fête des grands mystéres commençoit à Athénes. Darius, après sa défaite, arriva sur le minuit à Arbeles, où se trouvérent une partie de ses troupes & les chefs de son armée. Là, les ayant assemblés, il leur fit un discours, qui fut jugé plein de désespoir; après quoi il passa dans la Médie. Peu de jours après, Arbeles se rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la couronne, de riches habits, & d'autres choses précieuses, avec quatre milles talens & toutes les richesses de l'armée, qu'on y avoit amassées. Mais, il en fallut bientôt déloger, à cause des maladies, qui se mirent dans le camp par l'infection des corps morts, dont toute la campagne étoit couverte.

Les géographes Arabes nomment cette ville Erbel. Il y en a qui prétendent qu'elle est aujourd'hui entièrement ruinée, d'autres au contraire soûtiennent qu'elle subsiste encore, & que c'est une Ville champêtre, où les vivres se donnent à très-bon marché.

ARBELES, *Arbela*, Ἄρϐηλα. Il y a eu plusieurs villes, ou villages de ce nom dans la Palestine.

(*a*) 1.° Josephe parle d'un lieu, nommé Arbeles, dans la Galilée, assez près de Séphoris. Bacchides, venant d'Antioche en Judée, campa à Arbeles. Il y avoit près de ce lieu des cavernes d'un très-difficile accès, où les voleurs se retiroient quelquefois. Hérode trouva moyen de les y forcer; mais, ils y revinrent dans la suite, & firent bien des maux dans le païs.

Quant à ces cavernes d'un très-difficile abord, elles étoient environnées de rochers pointus, & bordés de précipices, qui empêchoient qu'on ne pût y monter, lorsqu'on étoit aux pieds des montagnes, ni y descendre, lorsqu'on étoit au sommet. Josephe ajoûte qu'Hérode fit faire des coffres, qu'il remplissoit de soldats, & qu'on descendoit avec des chaînes de fer jusqu'à l'entrée de ces cavernes, & que tous ces soldats étoient armés de hallebardes pour accrocher & tuer tous ceux qui résisteroient. On en tua plusieurs de cette manière; & quelques autres furent pris & menés à Hérode. Mais, un vieillard aima mieux se tuer soi-même, sa femme & ses enfans, que de se rendre, préférant la mort à la servitude, quoiqu'Hérode lui fît signe qu'il lui pardonnoit. Cet homme, au lieu de profiter de la clémence du Roi, lui dit mille injures, & lui fit mille reproches très-offensans.

2.° Selon Eusébe & S. Jérôme, il y avoit une ville du nom d'Arbeles, située dans le grand champ, à neuf milles de Légion apparemment vers l'orient.

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 424, 502. Ejusd. Vit. pag. 1013, 1014.

3.° Un autre Ville de même nom, selon Eusébe, étoit sise au de-là du Jourdain, dans la dépendance de Pella.

(a) 4.° Il est fait mention d'un lieu, appellé Arbeles, ou Arbele, dans le prophéte Osée, où nous lisons, selon la Vulgate : *sicut vastatus est Salmana à domo ejus qui vindicavit Baal.* » Comme Salmana fut vaincu par celui qui lui fit la guerre, après avoir détruit l'autel de Baal. « Il veut désigner Gédéon. Mais, l'Hébreu porte : » Comme Salmana a ruiné la maison d'Arbele, au jour de la guerre. « Ce que quelques Commentateurs expliquent de la prise d'Arbele par Salmanasar. Cependant, comme cet événement n'est point marqué dans l'Histoire, il vaut mieux lire en cet endroit avec S. Jérôme & le manuscrit Alexandrin, *Jérobaal*, & l'entendre comme a fait la Vulgate de la victoire remportée par Gédéon sur Salmana.

Au reste, Arbele, Arbah-el, signifie de très-belles campagnes, des campagnes de Dieu, d'où vient que l'on trouve tant de lieux du nom d'Arbeles.

ARBÉLITIDE, *Arbelitis*, Ἀρβηλῖτις, (b) contrée d'Assyrie, qui étoit voisine du païs des Garaméens, selon Ptolémée. Arbeles étoit la capitale de cette contrée, & lui avoit sans doute donné le nom. Ce fut dans cette province qu'Alexandre remporta une bataille fameuse sur Darius. Le Macédonien, après avoir pris soin de faire enterrer ses morts, étoit entré dans Arbeles, où il avoit trouvé une grande provision de vivres, un grand amas de meubles & d'ornemens à la Persienne, & enfin trois mille talens d'argent; mais, jugeant que l'air de la contrée seroit altéré & corrompu par la multitude des corps morts, il partit incessamment de-là, & se rendit avec toute son armée à Babylone, où les Macédoniens, bien reçus & bien traités par les habitans mêmes de la ville & de tous les environs, furent extrêmement délassés & rafraîchis de leurs fatigues précédentes.

Après la mort tragique de Perdiccas, cette Province échut à Amphimachus, avec la Mésopotamie. C'étoit l'an 322 avant J. C.

Il faut observer que Pline, qui, aussi-bien que les autres Géographes, met l'Arbélitide dans l'Assyrie, comme formant une portion de cette région, donne ailleurs ce nom à la Sittacéne. On ne comprend pas trop pour quelle raison. C'étoient certainement deux païs, bien différens. Les Garaméens, entr'autres peuples, habitoient entre ces deux païs, selon la carte dressée par M. d'Anville pour servir à l'intelligence de l'histoire des Assyriens, des Médes, des Babyloniens & des Médes.

ARBI, *Arbi*, (c) ville de la Terre-Sainte dans la tribu de

(a) Ose. c. 10. v. 14.
(b) Ptolem. L. VI. c. 1. Diod. Sicul. pag. 648. Plin. L. VI. c. 13, 26. Plut. Tom. I. pag. 638.
(c) Reg. L. II. c. 23. v. 35.

Benjamin. C'étoit la patrie de Pharaï, qui mérita l'honneur d'être mis au nombre des vaillans hommes, dont l'armée de David étoit composée.

ARBITRAGE, *Arbitrium*, *Arbitratus*, est le jugement d'un tiers, qui n'est établi, ni par la Loi, ni par le Magistrat, pour terminer un différend, mais que les parties ont choisi elles-mêmes.

Chez les Romains, on pouvoit se soumettre à l'Arbitrage d'une seule personne ; mais, ordinairement, on en choisissoit plusieurs, & presque toujours, en nombre impair. Quand ils étoient en nombre pair, & qu'ils ne s'accordoient pas, ils ne pouvoient prendre eux-mêmes un tiers ; il falloit que les parties en convinssent, ou que le Préteur en nommât d'office. Il n'étoit pas permis de convenir d'Arbitres dans les affaires, où le public avoit intérêt, comme les crimes, les mariages, les questions d'État. On ne pouvoit appeller d'une sentence Arbitrale, parce que l'effet d'un appel est de suspendre l'autorité d'une jurisdiction, & non pas d'une convention. Enfin, l'Arbitrage finissoit par la mort de l'un des Arbitres, ou de l'une des parties. *Voyez* Arbitre.

ARBITRATOR, *Arbitrator*, l'un des surnoms de Jupiter.

ARBITRE, *Arbiter*, (*a*) juge nommé par le Magistrat, ou choisi volontairement par les parties, auquel elles donnent pouvoir par un compromis de juger de leur différend.

A Rome, l'Arbitre connoissoit des causes, qu'on appelle de bonne foi & arbitraires. Quelquefois, dans les arbitrages, on consignoit une somme d'argent, qu'on appelloit *compromissum*, compromis. C'étoit un accord fait entre les parties, de s'en tenir à la décision de l'Arbitre, sous peine de perdre l'argent déposé.

Les Arbitres commençoient par déclarer leur avis. Si le défendeur ne s'y soumettoit pas, ils le condamnoient ; & lorsqu'il étoit prouvé qu'il y avoit dol de sa part, cette condamnation se faisoit conformément à l'estimation du procès ; au lieu que le Juge faisoit quelquefois réduire cette estimation, en ordonnant la prisée.

Dans les arbitrages, le Juge étoit plus libre, que dans les jugemens réglés, qui étoient de droit étroit ; car, dans les arbitrages, il pouvoit avoir égard à ce que la foi exigeoit. Cependant, les Arbitres étoient aussi soumis à l'autorité du Préteur, & c'étoit lui qui prononçoit & faisoit exécuter leur jugement, aussi-bien que celui des autres Juges.

ARBORIUS [ÉMILIUS], *Æmilius Arborius*. *Voyez* Émilius.

ARBRE, *Arbor*, le premier & le plus grand des végétaux, qui n'a qu'un seul & principal tronc, qui pousse beaucoup de branches & de fueilles, qui jette beaucoup de bois.

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 124, 129.

Guichard dérive ce mot de l'Hébreu, *abab*, d'où on a formé *arbor*, *arbustum*.

I. Les parties des arbres sont les racines, le tronc ou la tige, les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits, les semences. L'assemblage de toutes les branches s'appelle la touffe.

M. Dodard a remarqué que dans plusieurs Arbres fruitiers, comme les pommiers, les poiriers, les châtaigniers, & même dans les noyers, les chênes, les hêtres, la base de la touffe, affecte presque toujours d'être paralléle au plan, d'où sortent les tiges, soit que ce plan soit horisontal, ou qu'il ne le soit pas, soit que les tiges elles-mêmes soient perpendiculaires, ou inclinées sur ce plan; & cette affectation est si constante, que si un Arbre sort d'un endroit, où le plan soit d'un côté horisontal, & de l'autre incliné à l'horison, la base de la touffe se tient, d'un côté, horisontale, & de l'autre, s'incline à l'horison, autant que le plan.

Le même M. Dodard croit que la raison est que les racines de ces Arbres sont paralléles au plan du terrein d'où l'Arbre sort, & que les branches doivent être paralléles aux racines, parce que les fibres, qui, partant des racines, vont former le tronc, & ensuite les branches, peuvent bien se plier, mais non pas s'étendre; d'où il s'ensuit qu'après avoir fait un angle obtus au collet des racines pour former le tronc, il faut qu'elles fassent un angle aigu au collet des branches, parce que si elles faisoient encore un angle obtus au collet des branches, elles s'étendroient trop. Mais, quand elles ont fait un angle aigu au collet des racines, elles peuvent & doivent même en faire un obtus au collet des branches, pour avoir toute l'étendue, qui leur convient. Cette raison ne satisfait pas. Car, en supposant même que ces fibres peuvent bien se plier, mais non pas s'étendre, on ne voit point comment une fibre, après avoir fait un angle obtus au collet des racines, n'en peut pas faire encore un au collet des branches, sans s'étendre plus que si elle faisoit un angle aigu.

(*a*) II. Les Arbres, avec les champs, furent d'abord les premiers temples des dieux. Parmi les Arbres & les plantes, le pin étoit consacré à Cybéle, à cause d'Atys, le hêtre à Jupiter, le chêne & ses différentes espèces à Rhéa, l'olivier à Minerve, le laurier à Apollon, après l'aventure de Daphné, le roseau à Pan, après celle de Syrinx, le lotus & le myrte à Apollon & à Vénus, le cyprès à Pluton, le narcisse & l'adiante, qu'on nomme aussi le clou de Vénus, à Proserpine, le frêne & le chiendent à Mars, le pourpier à Mercure, le myrte & le pavot à Cérès, la vigne & le pampre à Bacchus, le peuplier à Hercule, le dyctime & le pavot à Lucine, l'ail aux dieux Pénates, l'aune, le cédre, le narcisse & le

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 363, 458, 459.

généivre aux Euménides, le palmier aux Muses, le plane aux Génies, l'aune au dieu Sylvain, le pin à Pan.

(a) III. Il n'y a guere de choses moins connues dans l'Écriture que les noms Hébreux des Arbres & des plantes. Lorsque les Juifs avoient planté une vigne, ou un Arbre fruitier, il leur étoit défendu d'en manger les fruits, pendant les trois premières années. Ils offroient à Dieu ceux de la quatrième, & après cela, ils pouvoient user indifféremment de tout ce que leurs Arbres produisoient. Les fruits des trois premières années étoient censés impurs. L'Écriture dit que pendant ces trois années, on donnoit en quelque sorte la circoncision à ces Arbres: *Auferetis præputia eorum.* Après cela, ils les rendoient communs. Ils profanoient en quelque sorte leurs Arbres, après en avoir offert les prémices au Seigneur.

Arbre de vie. Cet arbre étoit, à ce qu'on croit, planté au milieu du Paradis terrestre, dont le fruit auroit eu la vertu de conserver la vie à Adam, s'il avoit obéï aux ordres, qu'il avoit reçus de Dieu. Mais, cet Arbre de vie fut, pour lui, un Arbre de mort, à cause de son infidélité & de sa désobéissance.

Arbre de la science du bien et du mal. Celui-ci étoit un Arbre que Dieu avoit placé au milieu du Paradis terrestre, & il avoit défendu à Adam d'y toucher, sous peine de la vie. *Quo enim die comederis ex eo, morte morieris.*

On dispute si l'Arbre de vie & l'Arbre de la science du bien & du mal étoient un même Arbre. Les sentimens sont partagés sur cela. Mais, l'opinion, qui les distingue, paroît la plus probable. Voici les raisons, que l'on apporte pour & contre le sentiment de ceux qui tiennent que c'étoient deux Arbres différens.

Moïse dit que Dieu ayant planté le jardin d'Éden, y mit toutes sortes de bons Arbres, & en particulier l'Arbre de vie au milieu du Paradis, comme aussi l'Arbre de la science du bien & du mal, & l'orsqu'il eut mis l'homme dans le Paradis, il lui dit: » Mangez » de tous les fruits du jardin; » mais, ne mangez pas du fruit » de la science du bien & du mal. » Car, au moment que vous en » aurez mangé, vous mourrez. « Et lorsque le serpent tenta Éve, il lui dit: » Pourquoi Dieu vous » a-t'il défendu de manger de » tous les fruits du jardin? « Éve répondit: » Dieu nous a permis » de manger du fruit des Arbres » du Paradis; mais, il nous a dé» fendu d'user du fruit de l'Arbre » qui est au milieu du jardin, de » peur que nous ne mourions. « Le serpent répliqua: » Vous ne » mourrez point; mais, Dieu » sçait qu'aussi-tôt que vous en » aurez mangé, vos yeux seront » ouverts, & vous serez comme » des dieux, sçachant le bien & » le mal. « Après qu'Adam &

(b) Genes. c. 2. v. 8, 9, 17, 16. c. 3. v. 1. & seq. Levit. c. 19. v. 23. & seq.

Ève eurent violé le commandement du Seigneur, Dieu dit: » Voilà Adam, qui est devenu » comme l'un de nous, sçachant » le bien & le mal; empêchons » donc qu'il ne prenne aussi du » fruit de vie, qu'il n'en mange, » & ne vive éternellement. «

De tous ces passages, on peut inférer, en faveur du sentiment qui n'admet qu'un Arbre, dont Dieu ait défendu l'usage à Adam 1.° qu'il n'est pas nécessaire d'en reconnoître deux; le même fruit, qui devoit donner la vie à Adam, pouvant aussi lui donner la science; 2.° que le texte de Moïse peut fort bien s'entendre d'un seul Arbre. *Dieu planta l'Arbre de la vie, ou l'Arbre de la science.* Car, dans l'Hébreu la conjonction *&* est souvent équivalente à la disjonctive *ou*. Cette expression: *de peur qu'il ne prenne aussi du fruit de vie, & ne vive éternellement*, se peut expliquer en ce sens: *de peur que comme il en a pris, croyant y trouver la science, il n'y retourne pour y trouver aussi la vie.* 3.° Qu'enfin, le démon attribue visiblement au même Arbre le fruit de la vie & le fruit de la science: *vous ne mourrez point; mais, Dieu sçait qu'aussi-tôt que vous aurez mangé de ce fruit, vous sçaurez le bien & le mal.* Il les rassure contre la peur de la mort, & leur promet la science en leur offrant le fruit défendu.

Mais, l'opinion contraire paroît mieux fondée dans la lettre du texte. Moïse distingue manifestement ces deux Arbres; l'Arbre de la vie, & l'Arbre de la science. Pourquoi les vouloir confondre sans nécessité? La vie & la science sont deux effets tout différens. Pourquoi prétendre qu'ils soient produits par le même fruit? Est-ce trop que de défendre à Adam l'usage de deux Arbres? Le discours que Dieu tint à Adam, après son péché, distingue ici d'une manière évidente deux Arbres: *de peur qu'il ne prenne aussi du fruit de vie, & ne vive éternellement.* C'est comme s'il disoit: *il a déjà goûté du fruit de la science, il faut l'éloigner du fruit de vie, de peur qu'il n'en prenne aussi.*

Le démon à la vérité rassure Ève & Adam contre la crainte de la mort; mais, il ne leur offre que le fruit de la science, en leur disant que, dès qu'ils en auront goûté, ils seront aussi éclairés que des dieux; d'où vient qu'après leur péché, il est dit que leurs yeux furent ouverts.

Telles, sont les raisons, qui font préférer ce dernier sentiment au premier.

On voudroit sçavoir actuellement quelle étoit la nature du fruit défendu. Quelques-uns ont cru que c'étoit le froment; d'autres que c'étoit la vigne; d'autres le figuier; d'autres le cerisier; d'autres le pommier. Ce dernier sentiment a prévalu, quoiqu'il ne soit guere mieux fondé que les autres. On cite, pour le prouver, ce passage du Cantique des cantiques: *Je vous ai éveillée sous un pommier; c'est-là que votre mère a perdu son innocence;* comme si Salomon avoit voulu parler, en cet endroit de la chûte de la première femme.

Plusieurs Anciens ont pris tout le récit de Moïse dans un sens figuré, & ont pensé qu'on ne pouvoit l'expliquer que comme une allégorie. S. Augustin a cru que la vertu de l'Arbre de vie & du mal étoit surnaturelle & miraculeuse. D'autres estiment que cette vertu lui étoit naturelle. Selon Philon, l'Arbre de vie marquoit la piété, & l'Arbre de la science, la prudence. C'est Dieu, qui est auteur de ces vertus.

Les Rabbins racontent des choses incroyables & ridicules de l'Arbre de vie. Il étoit d'une grandeur prodigieuse, toutes les eaux de la terre sortoient de son pied. Quand on auroit marché cinq cens ans, on en auroit à peine fait le tour. Peut-être que tout cela n'est qu'une allégorie; mais, la chose ne mérite pas que l'on se fatigue à en chercher le sens caché.

ARBUPALE, *Arbupales*, (*a*) officier général des Perses, du tems d'Alexandre le Grand. Il eut la conduite d'une bataille contre ce Prince. Pharnace & Mithrobarzane partageoient avec lui l'autorité du commandement.

ARC, *Arcus*, sorte d'arme offensive, propre à combattre de loin, que l'on bande fortement par le moyen d'une corde attachée aux deux extrêmités; ensorte que la machine retournant à son état naturel, ou du moins se redressant avec violence, décoche une fléche.

(*b*) I. L'usage de l'Arc & des fléches a été trouvé, selon les uns, par Scythès, fils de Jupiter; & selon d'autres, par Persès, fils de Persée. Diodore de Sicile en attribue l'invention à Apollon, & dit que ce sont ceux de Créte, qui s'en sont servis les premiers. Tout cela est incertain & fabuleux. L'Arc & les fléches sont sans doute de l'antiquité la plus reculée. La figure de l'Arc est assez uniforme dans les monumens qui nous restent. Il est à deux courbures, mais de manière que le milieu de l'Arc, par où on l'empoignoit en tirant, est en ligne droite. L'Arc des Grecs avoit la figure du sigma. On en voit en effet plusieurs de cette forme. Il y avoit peu de Nations, qui ne s'en servissent. On ne voit pas que les Romains en aient eu l'usage dans les premiers tems de la République. Ils s'en servirent depuis; mais, il paroit qu'ils n'avoient d'autres archers, que des troupes auxiliaires. Voici ce que nous apprenons de singulier touchant les Arcs des autres Nations.

Les Barbares qui, après la défaite du jeune Cyrus, poursuivoient les Grecs, commandés par Chirisophe & par Xénophon, avoient des Arcs de près de trois coudées; c'est-à-dire, de quatre pieds & demi; ce qui ne doit pas paroître extraordinaire. Car, certains Sauvages de l'Amérique en ont de cinq ou six pieds. Ces Barbares avoient des fléches de deux

(*a*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 67. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 260, 261.

coudées de long. Quand ils tiroient, ils mettoient leur pied gauche sur une des extrêmités de l'Arc. De cette manière, ils tiroient avec une grande dextérité, & perçoient les boucliers & les cuirasses. Ces archers pouvoient bien être Perses. Car, ceux-ci, selon Hérodote, avoient des Arcs fort grands & des fléches de cannes. Les Indiens avoient non seulement des fléches, mais encore des Arcs, faits de cannes de leur païs. Les Arabes avoient aussi des Arcs fort grands; mais, ceux des Éthiopiens, qui étoient faits de côtes de palmiers, les surpassoient tous. Ils avoient quatre coudées de longueur, dit Strabon; & ils les faisoient passer dans le feu, avant que de s'en servir. Leurs fléches, longues à proportion, avoient, au lieu de pointes de fer, des pierres fort dures & fort aigues. Les Lyciens portoient des Arcs de bois de cornouillier. Selon Pline, ces Nations orientales faisoient des cordes d'Arc de nerf de chameau.

Quoique les Romains ne se servissent guere d'Arcs dans leurs combats, & que leurs archers fussent des troupes auxiliaires, ils ne laissoient pas de s'exercer à tirer de l'Arc. Spon a donné l'image du bas-relief d'un tombeau, où un maître à cet exercice, appellé *Doctor Sagittariorum*, est représenté ņu jusqu'à la ceinture, tenant de la main droite le bout d'un Arc, dont l'autre bout est appuié contre terre, & de l'autre main une fléche. Cet Arc paroît avoir trois pieds de haut, & la fléche un & demi.

On sçait que le carquois étoit l'étui à mettre les fléches. Mais, outre celui-là, les Anciens en avoient un autre, pour mettre leurs Arcs. Il est très-bien représenté dans une médaille de M. l'abbé de Fontenu, que donne D. Bern. de Montfaucon. Cet étui de l'Arc s'appelloit le coryte.

Nous remarquerons ici que les Gaulois ont toujours eu beaucoup d'inclination pour l'exercice de l'Arc; inclination devenue comme héréditaire dans plusieurs villes de France. Il y a dans Montpellier une compagnie de Chevaliers du noble jeu de l'Arc. Louis XIV fit l'honneur à cette compagnie de s'en déclarer le chef, & décocha plusieurs fléches au Perroquet. Ses priviléges ont été confirmés par nos Rois, pour entretenir l'émulation de ceux qui en sont membres, & de ceux qui en ont remporté le prix, qu'on y propose à l'occasion des réjouissances publiques, comme les mariages de nos Rois, les naissances des Dauphins, la publication de la Paix, & autres de cette nature.

(*a*) II. Outre les Arcs à tirer des fléches, il y a eu, parmi les Anciens, ce qu'on appelle les Arcs de triomphe. Et ces Arcs de triomphe étoient comme des monumens perpétuels des victoires. Plusieurs restent encore sur pied; & les médailles nous en représentent

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV, pag. 169, 170.

tent

tent un bien plus grand nombre. Le plus ancien de ceux qui subsistent encore, est celui d'Orange, érigé, à ce que l'on dit, pour la victoire de Marius & de Catulus sur les Cimbres. D. Bern. de Montfaucon le donne sur un plan fort exact, qui a été fait sur les lieux, par M. Mignard habile architecte, proche parent de feu M. Mignard, peintre fameux. Cet Arc a environ onze toises, ou soixante pieds de long, & dix toises, ou soixante pieds en sa plus grande hauteur. Les colomnes sont d'ordre Corinthien. Sur les deux petites portes sont de grands tas d'armes, de boucliers, les uns ovales, les autres hexagones, d'épées, de dragons, & d'autres animaux, qui servoient pour les enseignes militaires.

On dit communément que c'est l'Arc de C. Marius, érigé en l'honneur de sa victoire sur les Cimbres, les Teutons & les Ambrons. Ce qui sembleroit persuader que c'est quelqu'autre victoire, c'est qu'aux deux côtés du fronton, il y a de grands tas d'ancres, de proues d'aplustres, de rames & de tridens. Cela marque une victoire sur mer, comme les tas d'armes, au-dessous de celles-là, marquent une victoire sur terre; ensorte que ce seroit ici un Arc triomphal pour deux victoires, l'une sur terre & l'autre sur mer; ce qui ne peut convenir à la victoire de Caius Marius, remportée sur les Cimbres. Cependant Joseph de la Pise, qui a fait l'histoire d'Orange, l'an 1639, dit que du côté occidental, où étoient représentés des trophées avec des captifs, un de ces captifs étoit tombé long-tems auparavant, & qu'une pierre, qui étoit au-dessous de ce captif, tomba aussi environ quarante ans avant qu'il fît son livre, sur laquelle pierre étoit écrit *Theutobocchus*, qui étoit, dit-il, le nom du Roi captif. Il ajoûte que son pere avoit vu la pierre, & y avoit lu ce nom. Si ce nom y étoit effectivement, ce pourroit bien être un nom Teuton. Sur le haut de l'Arc est un bas-relief, qui représente un combat, où l'on ne connoit presque rien, tant la pierre est gâtée.

On voit aussi à Cavaillon le reste d'un Arc de triomphe, où une partie de l'Arc est encore sur pied. On voit pareillement quelques traces d'un autre Arc à Carpentras, où se trouve aussi un trophée de la forme de ceux que D. Bern. de Montfaucon donne en grand nombre. A Rome, l'Arc triomphal de Tite, le plus ancien de ceux qui restent, est moins grand que les autres.

(*a*) III. Quoique les Arcs aient été des édifices, donc la structure avoit eu pour premier & unique objet la gloire des Héros, qui, ayant mérité les honneurs du triomphe, étoient censés devoir passer, ou avoir passé sous les portiques, formés par les Arcs, nous ne laissons pas de trouver, dans des inscriptions antiques, des exemples d'Arcs dédiés aux dieux,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX, pag. 144, 145.

pour leur donner des marques de vénération. Celle qui est auprès de la fontaine des eaux de Baden en Suisse, & que Gruter a publiée, porte que Tite fit élever en ce païs-là un de ces Arcs aux dieux Mars, Apollon & Minerve. Celui qui est désigné dans une autre inscription, trouvée à Langres, est dédié aux dieux de la mer & à Auguste, aussi-bien que les statues, dont il y est parlé.

(a) IV. L'Arc étoit une arme fort connue parmi les Israëlites; & il y avoit, dans leurs armées, plusieurs archers très-habiles. Dans l'Écriture, quand on parle de tendre l'Arc, on se sert ordinairement du verbe *fouler aux pieds*, parce qu'en effet, on met le pied sur l'Arc pour le tendre avec plus de facilité. David rend graces à Dieu d'avoir donné à ses bras la force d'un Arc d'airain. Pour l'ordinaire, ils étoient cependant de bois. Lorsqu'on veut marquer que Dieu détruira la puissance d'un peuple, on dit que Dieu lui brisera son Arc. *Confringam Arcum Ælam*, lit-on dans Jérémie; & dans Osée, *conteram Arcum Israël*.

Un Arc trompeur, *Arcus dolosus*, selon l'expression du même Osée, c'est un Arc qui n'est pas bien monté, qui ne donne pas droit au but.

L'Écriture donne à Dieu l'Arc & les flèches, comme on les donne aux guerriers & aux conquérans. *Vous prendrez enfin en main*, est-il dit dans Habacuc, *votre Arc qui étoit caché*. Le Seigneur promet de livrer à l'Arc du Juste, de Cyrus, du Messie, les nations, comme la paille qui est jettée au vent.

Les Arcs de triomphe étoient aussi connus chez les enfans d'Israël. On voit au premier livre des Rois, que Saül, après la défaite des Amalécites, s'érigea un Arc de triomphe sur le Carmel. L'Hébreu porte qu'il s'érigea une main; c'est-à-dire, un monument. On ne sçait de quelle nature, ni de quelle forme étoit ce monument. Mais, il y a apparence que ce fut quelque monceau de pierres, ou quelque colomne, qui devoit servir à conserver le souvenir de sa victoire contre Amalec. L'auteur des traditions Hébraïques sur les livres des Rois, dit que cet Arc de triomphe de Saül fut composé de branches de myrthe, de palmier & d'olivier.

ARCADIE, *Arcadia*, Ἀρκαδία, (b) province du Péloponnèse en Gréce, bornée au nord par l'Achaïe, au couchant par l'Élide, au midi par la Messénie & la Laconie, & à l'orient par l'Argolide. De tous les peuples du Péloponnèse, les Arcadiens étoient les

(a) Reg. L. I. c. 15. v. 12. Psalm. 18. v. 35. Isaï. c. 41. v. 2. Jerem. c. 49. v. 35. Osé. c. 1. v. 5. c. 7. v. 16. Habac. c. 3. v. 9.

(b) Diod. Sicul. pag. 488. *& seq.* Pauf. pag. 455, 456. *& seq.* Strab. pag. 333, 336, 348, 357, 388, 389. Ptolem. L. III. c. 16. Plin. L. IV. c. 6. L. VII. c. 48. L. VIII. c. 22. Plut. Tom. I. pag. 72, 736. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 671, 672. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. IV. pag. 390. Tom. V. p. 135. *& suiv.* Tom. VII. pag. 313, 314. Tom. X. p. 300. Tom. XVI. pag. 114. Tom. XVIII. pag. 16, 85, 86, 87, 88, 180.

seuls, qui ne fussent pas environnés de la mer. Ils étoient, en effet, placés au milieu des terres, & fort éloignés des côtes. C'est pourquoi, lorsqu'Homère nous les représente, s'embarquant pour le siége de Troye, c'est sur les vaisseaux d'Agamemnon, & non sur les leurs propres.

I. Suivant leur tradition, Pélasgus fut le premier homme qui parut dans le païs. Selon toute apparence, ils ne vouloient pas dire qu'il s'y fût trouvé seul; car, sur qui auroit-il regné ? Pausanias croit que Pélasgus étoit un homme extraordinairement avantagé du ciel, qui surpassoit les autres en grandeur, en force, en bonne mine, & en toutes les qualités de l'esprit & du corps; ce qui revient assez à l'idée qu'en donne le poëte Asius, quand il dit :

Sur le sommet d'un roc, qui menace les cieux,
Pélasgus vint au jour, Héros semblable aux dieux.
Les peuples d'alentour, d'une humeur mercénaire,
En recevant ses loix, trouvérent leur salaire.

Pélasgus ayant donc commencé à regner, apprit aux Arcadiens à se faire des cabanes, qui pussent les défendre de la pluie, du froid & du chaud, en un mot des injures des saisons. Il leur apprit aussi à se vêtir de peaux de sangliers, comme faisoient encore du tems de Pausanias les païsans de l'Eubée & de la Phocide. Jusques-là, ils ne s'étoient nourris que de feuilles d'arbres, d'herbes, & de racines, dont quelques-unes, bien loin d'être bonnes à manger, étoient nuisibles. Il leur conseilla l'usage du gland, ou pour mieux dire, du fruit que porte le hêtre. Et cette nourriture leur devint si ordinaire, que long-tems après Pélasgus, les Lacédémoniens venant consulter la Pythie sur la guerre, qu'ils vouloient faire aux Arcadiens, pour les en détourner, elle leur répondit ainsi :

Eussiez-vous Jupiter & tous les dieux propices,
Un peuple qui de gland fait toutes ses délices,
Peut-il ne pas livrer de terribles combats ?
Mais, suivez vos destins, je ne vous retiens pas.

On dit que Pélasgus donna son nom à cette contrée, & qu'elle fut appellée la Pélasgie. Jusqu'alors, on l'avoit nommée Drymode; c'étoit son premier nom. Lycaon, fils de Pélasgus, fut à quelques égards plus sage & plus prudent que son pere; car, il bâtit la ville de Lycosure sur le mont Lycée. Il fit honorer Jupiter sous le nom de Jupiter Lycéen, & il institua en son honneur des jeux, qui furent aussi appellés Lycéens. On croit que Lycaon regnoit en Arcadie, dans le tems que Cécrops regnoit à Athènes. Ce Prince immola un enfant à Jupiter Lycéen, & trempa ses mains dans le sang humain. Aussi, dit-on, qu'au milieu du sacrifice il fut changé en

Arcadiens aimérent mieux s'exposer aux inconvéniens de cette espèce de division, qu'à ceux qui pouvoient naître du trop grand pouvoir d'un chef, ou même d'un conseil général, dont les députés se seroient assemblés régulièrement.

Xénophon nous apprend que l'année qui suivit la bataille de Leuctres, le gouvernement de l'Arcadie avoit encore cette forme, & que les tentatives de Lycoméde, citoyen de Tégée, pour établir un conseil commun, composé des députés des villes Arcadiennes, qui tint ses scéances ordinaires à Mantinée, excitérent une guerre civile parmi les Arcadiens, dont un grand nombre ne vouloit pas que l'on changeât rien aux anciennes loix.

IV. Quant aux entreprises des Arcadiens, faites du consentement unanime de la nation, la plus ancienne de toutes, est la guerre de Troye. La seconde est la guerre qu'ils firent conjointement avec les Messéniens contre les Lacédémoniens. La troisième est la part qu'ils eurent au combat de Platée contre les Perses. Ils se liguérent avec Sparte contre Athènes, mais moins par inclination que par nécessité. Ils passérent même en Asie avec Agésilaüs, & suivirent la fortune de Sparte au combat de Leuctres, contre les Béotiens. Cependant, ils ne furent jamais de bonne foi dans l'alliance des Lacédémoniens; & une marque, entr'autres, qu'ils en donnérent, c'est qu'après la malheureuse journée de Leuctres, ils embrassérent les premiers le parti des Thébains. Ils ne voulurent point combattre avec les autres Grecs, ni contre Philippe à Chéronée, ni contre Antipater en Thessalie; mais, aussi ne prirent-ils point parti contre la cause commune. S'ils ne se trouvérent pas aux Thermopyles, pour en disputer le passage au Gaulois, ils en donnoient cette raison; *que s'ils avoient dégarni de troupes leur païs, les Lacédémoniens auroient profité de cette occasion, pour le venir ravager.* Enfin, ils se montrérent plus ardens, que tout autre peuple de la Gréce, à entrer dans la ligue d'Achaïe. Du tems d'Auguste, les Arcadiens suivirent tous le parti d'Antoine, à la réserve des seuls Mantinéens. Auguste, pour les punir d'avoir porté les armes contre lui, enleva, après la bataille d'Actium, l'ancienne statue de Minerve Aléa avec les défenses du sanglier de Calydon.

V. Les Arcadiens faisoient leur année de quatre mois, selon Plutarque, & de trois seulement, selon d'autres. La musique, qui a son utilité pour tout le monde, étoit absolument nécessaire aux Arcadiens. Car, il ne faut pas, selon Polybe, adopter le sentiment d'Éphore, qui, au commencement de ses écrits, avance cette proposition, indigne de lui; *Que la musique ne s'est introduite parmi les hommes, que pour les tromper & les séduire, par une espèce d'enchantement.* Il ne faut pas non plus s'imaginer que ce soit sans raison, que les anciens peuples de Créte & de Lacédémone

aient préféré dans la guerre, l'usage de la flûte & de la cadence, à celui de la trompette; & que les premiers Arcadiens, en établissant leur république, quoique d'ailleurs très-austéres dans leur genre de vie, aient donné à la musique un si grand crédit, que non seulement ils enseignoient cet art aux enfans, mais qu'ils contraignoient même les jeunes gens de s'y appliquer, jusqu'à l'âge de trente ans.

On sçait, en effet, que les Arcadiens étoient presque les seuls, chez qui la jeunesse, pour obéir aux loix, s'accoûtumoit, dès l'enfance, à chanter des hymnes & des péans, suivant l'usage, à l'honneur des dieux & des héros du païs. On lui apprênoit ensuite les airs de Philoxène & de Timothée; après quoi, tous les ans, pendant les fêtes de Bacchus, on voyoit cette jeunesse partagée en deux bandes, celle des enfans & celle des jeunes hommes, danser avec grande émulation sur le théatre, au son des flûtes, en célébrant des jeux, qui prenoient leur nom de chaque troupe. De même, dans les assemblées & les parties de plaisir, les Arcadiens se divertissoient moins à faire des contes, qu'à chanter tour à tour, & & à s'inviter réciproquement à cet exercice. Ce n'étoit point une honte parmi eux, que l'aveu d'ignorer les autres arts; mais, ils ne pouvoient nier qu'ils ne sçussent chanter, parce que ce leur étoit une nécessité à tous d'en acquérir le talent; ni, en avouant qu'ils le sçavoient, se dispenser d'en donner des preuves, parce que cela auroit passé, parmi eux, pour une infamie. De plus, les jeunes gens, par les soins & aux dépens du public, s'exerçoient à des danses & à des marches militaires, qu'ils faisoient en bon ordre au son de la flûte; & chaque année, ils montoient sur le théatre, pour y faire voir leur habileté à leurs concitoyens.

Polybe prétend que les premiers Législateurs, en faisant de pareils établissemens, n'ont point eu dessein d'introduire le luxe & la molesse; mais, qu'ils ont eu seulement en vue le genre de vie des Arcadiens, qu'un travail manuel & pénible rendoit fort laborieux & fort durs, & l'austérité des mœurs de ce peuple, à laquelle contribuoient extrêmement la tristesse & la froideur de l'air, qu'on respiroit dans presque toute l'Arcadie. Car, il est naturel que l'on participe beaucoup aux qualités de cet élément. De-là vient que les divers peuples, à proportion de la distance, qui les sépare, différent entr'eux, non seulement par la forme extérieure & par la couleur, mais encore par les mœurs & par les occupations. Ces Législateurs voulant donc amollir & tempérer cette férocité & cette dureté des Arcadiens, firent tous les réglemens, dont on vient de parler, & instituérent, outre cela, plusieurs assemblées & plusieurs sacrifices, tant pour les hommes que pour les femmes, ainsi que des danses de jeunes garçons & de jeunes filles. En un mot, ils mirent en œuvre toutes

ſortes d'expédiens, pour adoucir, par la culture des mœurs, cette rudeſſe de naturel, & ils n'y réuſſirent pas mal. Car, au rapport de Polybe, les Arcadiens étoient en quelque eſtime chez les Grecs, non ſeulement pour la douceur des mœurs, l'inclination bienfaiſante, & l'humanité envers les étrangers, mais encore pour la piété envers les dieux.

Ils célébroient tous les ans une fête en l'honneur d'Apollon Parrhaſius, ou Pythius. Ils lui ſacrifioient un ſanglier dans la place publique d'une de leurs villes, & alors c'étoit à Apollon Épicurius qu'ils adreſſoient leurs vœux. Mais, enſuite, ils portoient la victime dans le temple d'Apollon Parrhaſius, en grande pompe & au ſon des flûtes. Là, ils coupoient les cuiſſes de la victime, les foiſoient rôtir, & conſommoient les ſacrifices. Tel étoit leur uſage.

De toutes les Déeſſes, celle à qui les Arcadiens avoient le plus de dévotion, étoient, ſelon eux, une fille de Neptune & de Cérès. Ils l'appelloient *la Maîtreſſe*. Ils célébroient ſes Myſtéres dans un lieu, nommé *le Mégaron*, & ils lui faiſoient des ſacrifices, auxquels il n'y avoit rien d'épargné. Ils ne coupoient point le goſier aux victimes, comme dans les autres ſacrifices, mais, ils les dépeçoient tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, ſuivant que le hazard les leur faiſoit tomber entre les mains.

Au reſte, pluſieurs Auteurs, au nombre deſquels on met Ariſtote & Mnaſéas, ont avancé que les Arcadiens étoient plus anciens que la lune. Cela ne peut, ce ſemble, ſignifier autre choſe, ſinon que ce peuple ſubſiſtoit déjà, lorſque la Gréce commença à faire de la lune, un des objets de ſon culte.

VI. Parmi les villes non ſeulement de l'Arcadie, mais même de la Gréce, la plus récente étoit Mégalopolis, à la réſerve de celles, qui, depuis la funeſte diviſion des Romains & la bataille d'Actium, furent peuplées de nouveaux habitans. Ce qui porta les Arcadiens à bâtir Mégalopolis, ce fut l'envie de réunir leurs forces dans une ville qui ſeroit comme le centre & la capitale de tout le païs. Ils ſçavoient que les Argiens, pendant tout le tems qu'ils avoient eu leurs troupes diſperſées en pluſieurs villes, s'étoient vus, ſans ceſſe, harcellés par les Lacédémoniens; & qu'au contraire, depuis le parti qu'ils avoient pris, de raſer Tirynthe, Hyſies, Ornée, Mycénes, Midée & quelques autres, pour en tranſporter les habitans à Argos, ils avoient moins redouté les Lacédémoniens, & s'étoient fait reſpecter de leurs voiſins. Ce fut dans cette vue que les Arcadiens conſpirérent tous à aller habiter Mégalopolis; mais, Épaminondas fut regardé avec juſtice comme l'auteur de cette entrepriſe. Car, il trouva le moyen de raſſembler les Arcadiens dans une ſeule ville, & il envoya à ces peuples une eſcorte de mille hommes choiſis, ſous la conduite de Pammenès, pour les

soûtenir, au cas que les Lacédémoniens les attaquassent, & qu'ils s'opposassent à leur transmigration. Les Arcadiens, de leur côté, nommérent des chefs tirés de chaque Province. Timon & Proxène commandoient les Tégéates; Lycoméde & Poléas conduisoient les Mantinéens; Cléolas & Acriphius menoient ceux de Clitore; Eucampidas & Iéronyme avoient les Ménaliens sous leurs ordres. Enfin, Pasicrate & Théoxène étoient à la tête des Parrhasiens.

Voici maintenant la liste des villes, qui, soit par zéle pour le nouvel établissement, soit par haine pour les Lacédémoniens, se laissérent persuader d'envoyer la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis. Dans la province de Ménale, il y eut Aléa, Pallantium, Eutée, Sumatie, Asée, Apéréthe, Hélisson, Oresthasium, Dipée & Alycée. Dans le païs des Eutrésiens, il y eut Tricolons, Zoetée, Charisie, Ptolédèrme, Cnausons & Parorée. Entre les Épytiens, il y eut Scirtonium, Malée, Cromes, Bélémine & Leuctron. Entre les Parrhasiens, ceux de Lycosure, de Thocné, de Trapésunte, de Prosé, d'Acacésium, d'Acontion, de Macarie & de Dasée se signalérent à l'envi. Parmi les Cynuréens d'Arcadie, ceux de Gortys, de Thise sur le Licée, de Lycoa & d'Aliphère suivirent l'exemple des autres. Enfin, du païs des Orchoméniens furent les villes de Thisoa, de Méthydrium, & de Teuthis, auxquelles se joignirent Tripolis, Callia, Dipoene & Nonacris.

La plûpart de ces peuples se soumettant à une résolution, prise du consentement unanime de toute la Nation, se transplantérent volontiers à Mégalopolis. Il n'y eut que les Lycoates, ceux de Trícolons, ceux de Lycosure & ceux de Trapésunte, qui résistérent, ne pouvant se résoudre à abandonner les villes, où ils avoient pris naissance. Encore même, des quatre peuples, que je viens de nommer, les trois premiers furent-ils obligés de céder; de sorte que les Trapésuntiens furent les seuls, qu'on ne put persuader. Ils aimérent mieux quitter entièrement le Péloponnèse que d'aller demeurer à Mégalopolis. Ceux d'entr'eux, qui purent échapper à la fureur des Arcadiens, s'embarquérent & allérent trouver leurs compatriotes, qui avoient bâti une autre Trapésunte sur le Pont-Euxin, & qui les reçurent comme leurs freres. Quant à ceux de Lycosure, qui d'abord avoient refusé d'obéir, ils furent épargnés par respect pour le temple de Cérès, & de Proserpine, où ils s'étoient réfugiés. De toutes les autres villes, dont on vient de donner le dénombrement, les unes, du tems de Pausanias, étoient désertes, les autres n'étoient plus que des villages, qui relevoient des Mégalopolitains, comme Gortys, Dipoene, Thisoa dans le païs des Orchoméniens, Méthydrium, Teuthis, Callia & Hélisson. Pallantium fut la seule qui eut un

fort plus favorable. Aliphère se maintint aussi, & subsistoit encore, au tems de Pausanias. Cette transmigration des Arcadiens dans la ville de Mégalopolis arriva la même année que la défaite des Lacédémoniens à Leuctres, & peu de mois après. Phrasiclidès étoit pour lors Archonte à Athènes; & ce fut en la 102e Olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix du Stade.

VII. Le mont Cyllène, étoit le plus haut de toute l'Arcadie. Le temple de Mercure Cyllénien étoit sur la cime. Il est certain que c'est Cyllén, fils d'Élatus, qui donna son nom, & à la montagne, & au temple. Cette montagne étoit suivie d'une autre, que les Arcadiens nommoient le mont Chélydorée, parce que, disoient-ils, Mercure, y ayant trouvé une tortue l'ouvrit, tua l'animal, & de l'écaille fit une lyre. Cette montagne, dont les Achéens possédoient la plus grande partie, étoit ce qui séparoit les Phénéates des Pellénéens. On y trouvoit encore les monts Pholoë, Lycée, Ménale, Parthénion. Le Mylaon, le Nus, l'Achéloüs, le Céladus, & le Naphilus étoient autant de rivières, qui arrosoient ce canton, & qui alloient se jetter dans l'Alphée.

L'Arcadie fait aujourd'hui partie de la Morée, dans la Turquie d'Europe.

ARCADIE, *Arcadia*, (a) Ἀρκαδία, ville maritime de Créte. On raconte que cette ville ayant été ruinée, les fontaines & les rivières, qui étoient dans le voisinage, tarirent; & on ajoûte qu'elles ne recommencérent à couler, que six ans ans après, lorsque la ville eut été rebâtie. La raison que l'on donne de ce phénomène, c'est que les campagnes étoient demeurées incultes, depuis la destruction d'Arcadie, jusqu'à son rétablissement, & qu'en conséquence la terre étant resserrée & durcie par le défaut de culture, les eaux de pluie n'avoient pu pénétrer dans son sein.

Cette ville conserve à présent son ancien nom dans celui d'Arcadi. Ce n'est cependant qu'un grand couvent.

Il est encore parlé de quelques autres Villes du nom d'Arcadie dans les Auteurs. On en met une dans l'Égypte, une autre dans la Messénie, province du Péloponnèse.

ARCADIENS, *Arcades*, Ἀρκάδες, peuples d'Arcadie. *V.* Arcadie.

ARCADIUS, *Arcadius*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARCANE, *Arcanum*, (b) nom d'une maison de campagne du frere de Cicéron. Cet Orateur en fait mention dans ses lettres à Atticus. On croit que c'est aujourd'hui le bourg d'Arce sur une montagne, dans la terre de Labour, au royaume de Naples.

ARCAS, *Arcas*, Ἀρκάς, (c)

(a) Plin. L. XXXI. c. 4.

(b) Ad Attic. L. X. Epist. 2, 3.

(c) Pauf. p. 459, 469. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280. Tom. VI. pag. 34. Tom. VIII. pag. 88. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 270.

fils de Callisto, prit possession du royaume d'Arcadie, après la mort de Nyctimus. Instruit par Triptolème, il enseigna à ses sujets à semer du bled, à faire du pain, à filer de la laine & à en faire des étoffes & des habits, comme Aristée lui avoit appris. Sous son regne, le païs quitta le nom de Pélasgie, pour prendre celui d'Arcadie, & les Pélasges commencérent à s'appeller Arcadiens.

On dit qu'Arcas épousa, non une mortelle, mais une Dryade; car, les Arcadiens appelloient Dryades & Épimèliades ce que les autres nommoient Naïades. Dans Homère, il est souvent fait mention des Naïades. La Nymphe qu'Arcas épousa, se nommoit Érato. Il en eut trois fils, Azan, Aphidas & Élatus; & avant que de se marier, il avoit eu un bâtard, nommé Autolaüs. Lorsque ses enfans furent en âge, il partagea le royaume entr'eux. La part, qui échut à Azan, fut nommée Azanie, d'où l'on dit que sortit ensuite un essain de peuples, qui alla se répandre sur les bords du fleuve Pencale en Phrygie, & aux environs de cette grotte, que l'on appelloit Steunos. Aphidas eut pour sa part Tégée avec les terres adjacentes; de-là vient que les Poëtes appelloient Tégée l'héritage d'Aphidas. Celui d'Élatus fut le mont Cylléne, qui, alors, étoit sans nom.

Le tombeau d'Arcas, fils de Callisto, se voyoit à Mantinée, auprès de l'autel de Junon; car, c'est-là que ses os avoient été apportés de Ménale, en conséquence d'un oracle rendu à Delphes, & conçu en ces termes:

Ménale fut toujours le séjour des frimats;
Ménale, cependant, posséde votre Arcas.
Peuple, qui lui devez un nom si plein de gloire,
Hâtez-vous à l'envi d'honorer sa mémoire.
Qu'incessamment ses os, par vos soins rapportés,
Soient au milieu de vous désormais respectés;
Et que ce Héros mis au rang des immortels,
Obtienne enfin chez vous un temple & des autels.

Les Mantinéens déposérent les cendres d'Arcas dans un lieu, qu'ils nommoient *les Autels du soleil.*

La statue de ce Prince, & celles de ses fils, avec celle de Callisto, avoient été placées à Delphes.

Au reste, il y en a qui font Arcas, frere jumeau de Pan, & leur donnent Jupiter pour pere.

ARCATHIAS, *Arcathias*, (a) l'un des fils de Mithridate, roi de Pont. Il fut mis, vers l'an 86 ou 87 avant J. C., à la tête d'une armée, qui devoit passer dans la Gréce par la Thrace & la Macédoine. Cette armée s'étoit grossie des forces des Thraces,

(a) Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 623.

qui, sous la conduite de Dromichétès, prince issu du sang de leurs Rois, s'étoient joints à Arcathias. Ce fut comme un torrent, qui inonda la Macédoine, l'Épire, & tout le nord de la Gréce. Arcathias étant mort de maladie, Taxile prit le commandement en sa place.

ARCE, *Arce*, Ἄρκη, (*a*) ville de Phénicie, au pied du mont Liban. C'étoit la patrie de l'empereur Alexandre Sévère, qui y naquit, vers l'an de J. C. 208, ou 209.

Il y en a qui distinguent deux villes du nom d'Arce, celle qui précéde, & qu'Antonin, dans son Itinéraire, met entre Tripoli & Antarade, l'autre dans la tribu d'Aser. Certains, au reste, disent que celle-ci est la même que la précédente.

ARCE, *Arce*, Ἄρκη, ville de l'Arabie Pétrée. C'est la même que Pétra. *Voyez* Pétra.

ARCENS, *Arcens*, (*b*) avoit un fils, qui étoit distingué par la beauté de son visage, par l'éclat de ses armes, & par son manteau de teinture d'Ibérie, richement brodé. Son pere, avant que de l'exposer aux périls de la guerre, l'avoit élevé avec soin sur le bord du fleuve Syméthe, dans un bois consacré au dieu Mars. Mézence, dans un combat, ayant apperçu le fils d'Arcens met bas ses javelots, & enferme une balle de plomb dans une fronde, qu'il fait tourner trois fois. Le plomb s'échappe, vole, fend la tête du fils d'Arcens, & l'étend mort sur le sable.

ARCÉRE, *Arcera*, (*c*) espèce de chariot. Ce chariot étoit fait de planches, & couvert de tous côtés. On étendoit sur ce chariot des habits, pour y porter les malades, ou les vieillards couchés.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaus*, Ἀρκεσίλαος, (*d*) fils de Jupiter & de Torédie. Les Poëtes disent que Jupiter s'étoit métamorphosé en taureau, lorsqu'il eut les faveurs de Torédie.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaus*, Ἀρκεσίλαος, (*e*) fils d'Archilyque, & frere de Prothœnor. Il conduisit les Béotiens, au siége de Troye, où il fut tué par Hector. On dit que ses cendres furent rapportées de Troye par Léitus. C'est pourquoi, on voyoit le tombeau d'Arcésilaüs sur le bord du fleuve Hercine en Béotie.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaus*, Ἀρκεσίλαος, (*f*) fils de Battus, fondateur du royaume de Cyrène. Il succéda à son pere, l'an du monde 3413, & avant J. C. 622 ans, selon la supputation d'Usserius. A son avénement à la couronne, il eut quelques disputes avec ses freres. Mais, enfin après lui avoir laissé le royaume, ils

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 226.

(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 581. *& seq.*

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 197.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag 280, 281.

(*e*) Homer. Iliad. Lib. XV. v. 329. Diod. Sicul. pag. 188. Pausf. pag. 601.

(*f*) Herod. L. IV. c. 160. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 395. Tom. XIX. pag. 85. Tom. XII. pag. 139.

passérent en un autre endroit de la Libye, où ils bâtirent une ville, qu'on appella depuis Barce. Comme ils bâtissoient cette ville, ils sollicitérent les Libyens d'abandonner les Cyrénéens. Mais, Arcésilaüs déclara aussi-tôt la guerre à ceux, qui l'avoient abandonné, & à ceux qui avoient reçu ces déserteurs; de sorte que les Libyens redoutant ce Prince, prirent la fuite, & se retirérent chez les Libyens orientaux. Arcésilaüs les poursuivit jusqu'à Leucon, où les Libyens se résolurent enfin de s'arrêter, & de lui faire résistance. Ils lui donnérent donc la bataille, dont ils eurent tout l'avantage; & ils firent un si grand carnage des Cyrénéens, qu'il en demeura sept mille sur la place. Après cette défaite, Arcésilaüs, qui étoit tombé malade, fut étranglé par Aliarque, son frere, comme il venoit de prendre un reméde. Sa femme, nommée Éryxo, le vengea bientôt après, & tua son meurtrier par une ruse. Battus, son fils, qui étoit boiteux, lui succéda au royaume.

Arcésilaüs descendoit par son pere de l'Argonaute Euphémus. Il en étoit le dix-huitième descendant. Et comme il y avoit une tradition qui portoit que les Argonautes étoient venus dans la Cyrénaïque, Pindare, voulant faire l'éloge du roi Arcésilaüs, prit le sujet de son Ode dans cette tradition. Cette Ode contient l'histoire de Jason & de la conquête de la Toison d'Or.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaus*, Ἀρκεσίλαος, (*a*) petit-fils du précédent, étoit fils de Battus le boiteux & de Phérétime. Dès qu'il fut monté sur le trône, il ne put supporter quelques établissemens, qu'un certain Démonax de Mantinée avoit faits par l'ordre d'un Oracle, sous le regne de son pere. Il redemanda donc les honneurs dont ses ancêtres avoient joui. Cette prétention d'Arcésilaüs excita de grandes émotions. On le chassa du royaume; il se retira à Samos, & sa mere à Salamine, ville de Chypre.

Arcésilaüs, étant à Samos, y sollicitoit tout le monde à faire la division des terres; & après avoir levé une puissante armée, il fut envoyé à Delphes, pour consulter l'Oracle, touchant son retour dans sa patrie. La Pythie lui fit cette réponse: » Apollon te permet de » regner dans Cyrène durant huit » générations jusqu'au quatrième » Battus & jusqu'au quatrième » Arcésilaüs; mais, il te défend » d'entreprendre de continuer au » de-là ta domination. Quant à » toi, il te conseille de t'aller re- » poser dans ta maison; & si tu » trouves un fourneau, plein de » vaisseaux de terre, garde toi de » les faire cuire, mais au contraire, » jette les au vent. Que si tu mets » le feu dans le fourneau, garde » toi d'entrer dans le lieu, où l'on » aborde de tous côtés; autrement » tu périras, toi & le taureau, qui » s'embellit. » Voilà la réponse que la Pythie fit à Arcésilaüs.

(*a*) Herod. Lib. IV. cap. 162. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 138.

Il prit donc avec lui tous ceux, qu'il avoit ramassés dans Samos; il retourna à Cyrène, & ayant recouvré son royaume, & ne se souvenant plus de l'Oracle, il fit faire le procès à ceux qui l'avoient chassé. Quelques-uns furent contraints de se retirer du païs, & les autres ayant été pris par ses ordres, furent envoyés en Chypre, pour qu'on les y fît mourir. Mais, les Cnidiens, chez qui ils abordérent, les délivrérent du péril, & les envoyérent à Théras. Le reste se jetta dans une forteresse, qui appartenoit à Aglomaque; mais, Arcésilaüs ayant fait mettre du bois à l'entour, commanda qu'on y mît le feu, & la brûla avec tous ceux qui étoient dedans. Il n'eut pas plutôt fait cette action, qu'il connût qu'il avoit falli contre l'Oracle, par lequel la Pythie lui avoit défendu de faire cuire les vaisseaux qu'il trouveroit dans un fourneau; de sorte que craignant la mort, qui lui avoit été prédite par l'Oracle, il quitta volontairement la ville parce qu'il prenoit Cyrène pour ce lieu, où l'on abordoit de tous côtés; & comme il avoit épousé la fille du roi des Barcéens, nommé Alasir, il se retira chez lui. Mais, quelques Barcéens & quelques Cyrénéens bannis l'ayant apperçu dans la place, le tuérent, aussi-bien qu'Alasir son beau-pere. Ainsi, Arcésilaüs, ou de dessein, ou malgré lui, n'ayant pas obéi à l'Oracle, finit misérablement sa vie.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaus*, Ἀρκεσίλαος, (*a*) général des Catanois, sous l'an 403, avant l'Ére Chrétienne. C'étoit un traître, qui s'engagea à livrer la ville de Catane à Denys. Ce Tyran y ayant donc été introduit durant la nuit, s'en rendit maître. Il dépouilla tous les citoyens de leurs armes, & y établit une garnison.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaüs*, Ἀρκεσίλαος, (*b*) lieutenant d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince, le gouvernement de la Mésopotamie, échut à Arcésilaüs, dans la distribution, que l'on fit des états du Roi.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaus*, Ἀρκεσίλαος, l'un de ceux, qui livrérent Agis, roi de Sparte, aux Éphores. *Voyez* Ampharès.

ARCÉSILAUS, *Arcesilaus*, Ἀρκεσίλαος, (*c*) philosophe célebre, fils de Scythus, ou Scytes, naquit à Pitane, ville d'Éolide, dans l'Asie mineure. Il s'attacha d'abord à Autolycus, mathématicien, qu'il suivit à Sardes. De-là étant venu à Athènes, il se rendit le disciple des plus habiles Philosophes. On met au nombre de ses maîtres Polémon, Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien; & il ne garda ce nom, que par respect pour Crantor, dont il se faisoit honneur d'être le disciple.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 403.
(*b*) Just. L. XIII. c. 4. Mém. de l'Ac. des Inscr. & Bell. Lett. T. XVI. p. 287.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 1028. Pauf. p. 533. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 427. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 211, 237.

Il succéda à Cratès, ou, selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'école Platonique, & il s'y rendit novateur; car, il fonda une secte, qu'on nomma la moyenne, ou seconde Académie, pour la distinguer de celle de Platon. Il étoit fort opposé aux Dogmatiques; c'est-à-dire, aux philosophes, qui affirmoient & décidoient. Il paroissoit douter de tout; il soûtenoit également le pour & le contre, & suspendoit en toutes choses son jugement. Il attira à son auditoire un grand nombre de disciples. L'entreprise de combattre toutes les sciences, & de rejetter non seulement le témoignage des sens, mais encore celui de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la République des Lettres. Pour s'y promettre quelque succès, il falloit avoir tout le mérite d'Arcésilaüs.

Il étoit naturellement d'un génie heureux, prompt, vif; sa personne étoit remplie d'agrémens; il parloit avec grace & enjouement; les charmes de son visage secondoient admirablement ceux de sa voix. Aussi, Luculle, qui refute sçavamment & solidement l'opinion des Académiciens, dit que jamais personne n'eût suivi le sentiment d'Arcésilaüs, si l'éloquence & l'habileté du Docteur n'eussent couvert & fait disparoître l'absurdité manifeste, qui s'y trouvoit.

On raconte, de sa libéralité, des choses, qui lui font beaucoup d'honneur. Il aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le sçût. Ayant fait une visite à un ami, qui étoit malade, & qui manquoit du nécessaire, mais, qui avoit honte de l'avouer, il lui glissa adroitemenr, sous l'oreiller, une bourse pleine d'argent, voulant épargner sa pudeur & ménager sa délicatesse, & faisant en sorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage si favorable à la pureté de ses mœurs, & on l'accuse des crimes les plus honteux. Cela ne doit pas paroître étonnant dans un Philosophe, qui, doutant de tout, doutoit par conséquent des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoître véritablement aucune régle, pour les devoirs de la vie civile.

*Il n'aimoit point à se mêler des affaires publiques. Néanmoins, ayant été choisi pour aller négocier à Démétriade, auprès du roi Antigone, une affaire qui regardoit sa patrie, il accepta la députation; mais il en revint sans succès.

Tourmenté par les douleurs de la goutte, il affectoit une patience & une insensibilité de Stoïcien. *Rien n'est passé de-là ici*, dit-il, en montrant ses pieds & sa poitrine à Carnéade l'Épicurien, qui s'affligeoit de le voir ainsi souffrir. Il vouloit lui faire croire que son ame étoit inaccessible à la douleur. C'est un langage fastueux, qui n'a rien de réel que l'orgueil.

Arcésilaüs florissoit, vers la 120e Olympiade; c'est-à-dire, vers l'an du monde 3704. Il mourut pour avoir trop bu, & en

délire, à l'âge de 75 ans. Il eut, pour successeurs, Lacyde, Évandre, Égésime, qui fut maître de Carnéade.

(*a*) On parle encore, 1.° d'un Arcésilaüs de Lycosure, qui, dans le tems qu'il demeuroit dans cette ville, vit un vieux cerf, consacré à la déesse, qu'on nommoit *la Maîtresse*. Ce cerf portoit un collier, & sur son collier cette inscription :

Jeune faon, je fus pris, quand pour aller à Troye,
Agapénor partoit, plein d'ardeur & de joie.

Ce qui prouve, dit Pausanias, que les cerfs vivent beaucoup plus long-tems que les éléphans. Il y en a qui croyent que cet Arcésilaüs est le même que l'Arcésilaüs, fils d'Archilyque.

2.° D'un Spartiate, qui avoit été couronné deux fois aux jeux Olympiques. On voyoit sa statue, aussi bien que celle de Lichas, son fils, à Olympie. Cet Arcésilaüs pourroit bien être le même, que celui qui trahit le roi Agis.

3.° D'un fameux Sculpteur, dont on voyoit une statue de Vénus, à Rome, dans le *Forum* de César.

4.° D'un Peintre, dont on remarquoit dans le Pirée, port d'Athènes, un tableau, qui représentoit Léosthène & ses enfans. Ce Peintre étoit de Paros, & vivoit à peu près dans le même tems que Polynote, vers la 90e Olympiade. C'est, au rapport de Pline, un des plus anciens Peintres, qui aient peint sur la cire & sur l'émail.

5.° D'un autre Peintre de ce nom.

6.° D'un Consul Romain, sous Gallien, l'an de J. C. 267.

ARCÉSIUS, *Arcesius*, Ἀρκείσιος, fils de Célée & pere de Laërte. *Voyez* Laërte.

ARCEUTHINUS, *Arceuthinus*, (*b*) sorte d'arbre, dont il est parlé au second livre des Paralipomènes, selon la Vulgate. Il y en a qui le disent d'une hauteur prodigieuse. On ajoûte que par ses feuilles, il ressemble au cédre, & par le bois au sapin. D'autres le prenent pour le cédre; mais, l'Hébreu *Bérusim*, signifie proprement du sapin.

ARCHAGATHE, *Archagathus*, Ἀρχάγαθος, (*c*) fils d'Agathocle, tyran de Sicile. Il accompagna son pere en Afrique, lorsqu'il alla y porter la guerre. Un jour, Lycíscus, l'un des lieutenans généraux d'Agathocle, avoit été invité à un repas. Cet Officier étant pris de vin, se mit à déclamer contre ce Prince, en sa présence. Agathocle, qui avoit des égards pour lui, à cause de sa capacité dans la guerre, tournoit ses reproches en plaisanterie. Mais, son fils Archagathe, prenant la chose au sérieux, lui commanda avec menace de se taire. Lycíscus, loin d'obéir, lui reprocha à lui-

(*a*) Pauf. pag. 2, 345, 472. Plut. T. I. pag. 803. Plin. L. XXXV. c. 11, 12. L. XXXVI. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 357.

(*b*) Paral. L. II. c. 2. v. 8.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 749, 752, 763. & *seq*. Just. L. XXII. c. 5, 8. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 161, 162.

même,

même, un mauvais commerce avec sa belle-mere; & il passoit, en effet, pour s'entendre secrétement avec Alcia; c'étoit le nom de cette femme.

Archagathe, outré de ce reproche, prit aussi-tôt dans la main d'un garde, qui étoit là, une demi pique, & l'enfonça à travers les côtes de Lycifcus. Les gens du mort l'emportérent aussi-tôt dans sa tente. Dès le lendemain, tous ses amis, &, avec eux, un grand nombre de soldats se rassemblant de tous côtés, condamnérent extrêmement cette action, & remplirent tout le camp de murmures & de menaces. A cette occasion même, plusieurs officiers de l'armée, sur lesquels on avoit des sujets de plaintes, crurent pouvoir profiter de ce tumulte, pour leur propre sûreté. Ainsi, armés de toutes piéces, ils demandoient hautement la vengeance du mort; de sorte qu'Archagathe couroit un grand danger d'être tué dans cette sédition. On entendit même des voix, qui menaçoient Agathocle, s'il ne livroit pas lui-même son fils.

Ce tyran étant obligé de repasser en Sicile, laissa à Archagathe le soin & la défense des acquisitions, qu'il avoit faites en Afrique, avec ordre de s'avancer dans le païs. Archagathe envoya d'abord quelques troupes, sous la conduite d'Eumachus, qui réussit au commencement; car, il assiégea une grande ville nommée Tocas, dont la prise lui soumit un grand nombre de Numides des environs. Ayant emporté de même une autre ville, nommée Phelline, il soumit à l'obéissance d'Archagathe tous les habitans des environs, qu'on appelloit les Asphodèles, & qui approchoient beaucoup de la couleur des Éthiopiens. Il prit une troisième ville très-étendue, nommée Maschala, dont les habitans descendoient des Grecs, transportés là depuis la prise de Troye. Il emporta aussi le fort du Cheval du même nom, mais, différent de celui, qui avoit été pris par Agathocle. La ville d'Acris fut la dernière de ses prises. Après en avoir mis à l'encan tous les citoyens, qui, auparavant, se gouvernoient eux-mêmes, il livra la place au pillage de ses soldats, qu'il rendit par-là très-riches, ensuite de quoi, il vint rejoindre Archagathe.

Celui-ci ayant acquis ainsi par lui-même, ou par son lieutenant, la réputation d'un habile général, entreprit de s'avancer encore davantage dans la Libye supérieure, & passant au de-là des villes, dont il s'étoit déjà rendu maître, il tomba tout d'un coup sur une autre encore plus éloignée, & qui s'appelloit Miltine; mais là, les Barbares, ramassés de tous les bourgs voisins, tombant sur lui, le repoussérent avec une grande perte des siens; &, sortant de-là, il passa sur une montagne de deux cens stades de trajet, toute couverte de chats sauvages; ce qui faisoit qu'il ne se trouvoit dans ce terrein aucune espèce d'oiseaux, ni sur le haut ni sur les penchants, par la crainte qu'ils avoient de ces animaux. S'avançant encore, il se trouva dans un païs rempli de

ſinges, où il y avoit trois apparences de villes, qui portoient toutes trois le nom de cet animal, & que nous appellerions en Grec, les Pithécuſes.

Eumachus, ayant emporté de force une de ces trois villes, la livra au pillage de ſes ſoldats, & prit les deux autres par compoſition; mais, apprenant enſuite qu'on aſſembloit des troupes contre lui, il ſortit promptement de de ce canton, pour ſe rapprocher de la mer. Juſque-là, Archagathe avoit réuſſi dans la Libye; mais, dans la ſuite, le Sénat de Carthage, penſant plus ſérieuſement aux conſéquences de cette guerre, réſolut de faire partir trois corps d'armée, dont l'un garderoit les côtes, le ſecond le milieu des terres, & le troiſième iroit au pied des montagnes. Archagathe, de ſon côté, ſe vit obligé de partager ſon camp, pour faire tête aux divers camps des ennemis. Il envoya une partie du ſien ſur le rivage de la mer, & laiſſant à Tunis une garniſon ſuffiſante, il partagea le reſte de ſes troupes en deux corps, dont il confia l'un à Eſchrion, en ſe mettant à la tête de l'autre. Ces différentes troupes allant ſans ceſſe de côté & d'autre, tenoient en ſuſpens tous les eſprits, & faiſoient attendre, à tout moment, quelque ſanglante cataſtrophe.

Le Carthaginois Hannon, mettant alors ſes troupes en chemin, à travers les terres, chercha à ſurprendre Eſchrion, & tombant ſur lui tout d'un coup, il lui tua plus de quatre mille hommes d'infanterie, & environ deux cens cavaliers, entre leſquels ſe trouva leur commandant même. Il fit un aſſez grand nombre de priſonniers; & tout le reſte vint ſe réfugier auprès d'Archagathe, à cinq cens ſtades du lieu, où la bataille s'étoit donnée. Imilcon, nommé commandant des montagnes, avoit voulu prévenir Eumachus, en ſe ſaiſiſſant d'une ville, où celui-ci comptoit venir mettre en dépôt les dépouilles, qu'il apportoit de pluſieurs autres, qu'il avoit priſes. Ce fut-là que les Grecs eux-mêmes, provocant Imilcon au combat, celui-ci laiſſa une partie de ſes ſoldats dans cette ville, en les avertiſſant que, dès le commencement du combat, il feroit ſemblant lui-même de ſe réfugier dans la ville; qu'ainſi à ce ſignal, ils ne devoient point manquer eux-mêmes de ſortir de leurs murailles en bon ordre & par une autre porte, pour tomber ſur les ennemis, qui le pourſuivroient.

Après avoir donné cet avis, il ſortit lui-même, en ne menant avec lui, que la moitié de ſes troupes; & ayant engagé au dehors une apparence de combat au pied des remparts, & près de ſon camp, il battit bientôt en retraite, comme n'étant pas le plus fort. Auſſi-tôt, les gens d'Eumachus, trompés par cet avantage apparent, ſe débandérent eux-mêmes dans la pourſuite de ces fuyards prétendus, lorſqu'on vit arriver, de l'autre côté des murailles, un corps d'armée en bon ordre, qui tomba ſur eux, au ſignal d'un cri univerſel. Les Grecs furent auſſi-tôt conſ-

ternés, & les Barbares, profitant de leur surprise & de leur désordre, les mirent en fuite & les dissipérent en un moment. Coupant même aux fuyards, par leur position, & par la place qu'ils occupoient, le retour dans leur propre camp, les Grecs furent obligés de se réfugier sur une hauteur voisine, où il n'y avoit point d'eau. Mais, de plus, comme les Carthaginois formérent une enceinte exacte au tour de cette hauteur, les gens d'Eumachus, ou faute d'eau, ou tués par les Carthaginois, lorsqu'ils en alloient chercher, périrent presque tous dans le lieu de leur retraite. Car, de huit mille hommes de pied, qu'ils étoient, il ne s'en échappa que trente, & de huit cens cavaliers, il ne s'en sauva que quarante.

Archagathe, mis à bas par cette perte, vint s'enfermer dans Tunis, d'où il envoya rechercher de tous côtés les soldats échappés de cette dernière déroute. D'autre part, il dépêcha quelques barques dans la Sicile, pour porter à son pere cette fâcheuse nouvelle; & pour l'inviter à lui envoyer incessamment quelque secours.

Agathocle vint le trouver lui-même, avec de nouvelles troupes; mais, il ne fut pas plus heureux que son fils: de sorte que, se voyant abandonné de toutes les troupes Libyennes, & ne trouvant pas, dans ses propres soldats, de quoi se soûtenir contre les forces des Carthaginois, il pensa sérieusemnnt à abandonner l'Afrique. Il conçut le dessein de s'échapper secrétement, & il le communiqua au plus jeune de ses deux fils, qui se nommoit Héraclide; d'autant plus qu'il craignoit que son fils Archagathe, qui s'entendoit avec sa belle-mere, & qui étoit audacieux de son naturel, ne formât, à son retour, quelque entreprise contre lui. Mais, Archagathe, soupçonnant le dessein de son pere, tenoit les yeux ouverts sur son départ, & étoit convenu, avec les autres officiers des troupes, d'y mettre obstacle. Il trouvoit très-injuste qu'après s'être exposé lui-même à toute sorte de périls, pour la défense de son pere & de son frere, on le livrât seul à la vengeance des ennemis. Il posta donc un certain nombre d'officiers, pour empêcher Agathocle de s'échapper la nuit, comme il en avoit formé le dessein. Malgré toutes ces précautions, Agathocle trouva le moyen de se sauver. Les soldats prirent cela pour une désertion, comme ce l'étoit en effet, & s'en vengérent sur ses deux fils, qu'ils égorgérent l'an 307 avant l'Ere Chrétienne.

Justin rapporte qu'Archagathe voyant qu'Archésilaüs, autrefois ami de son pere, levoit le fer, pour le frapper, lui demanda s'il se flattoit que le Roi épargnât les enfans d'un homme, qui auroit massacré les siens: *Qu'il les tue*, répondit l'autre, *il n'importe; il me suffit de sçavoir que les siens meurent les premiers.*

ARCHAGATHE, (a) *Archa-*

(a) Plin. L. XXIX. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 589, 590. Hist. Rom. Tom. III. pag. 55.

gathus, Ἀρχάγαθος, fils de Lysanias, étoit un médecin du Péloponnèse. Pline dit qu'il fut le premier qui vint à Rome. Ce fut sous le consulat de L. Émilius, & L. Julius, l'année 535 de sa fondation. Il seroit surprenant que les Romains se fussent passés si long-tems de médecins. Denys d'Halicarnasse, à l'occasion d'une peste qui fit périr, à Rome, l'an 301, presque tous les esclaves & la moitié des citoyens, dit que les médecins ne suffisoient pas pour le nombre des malades. Il y en avoit donc dès-lors. Mais, il y a apparence que les Romains, ne s'étoient servis, jusqu'à la venue d'Archagathe, que de la médecine naturelle, ou de la simple empirique, telle que l'on a supposé que les premiers hommes la pratiquoient.

Ce Médecin fut d'abord traité fort honorablement, & récompensé du droit de bourgeoisie. Mais, les remédes violens, qu'il fut obligé d'employer [car, c'étoit principalement dans la chirurgie qu'il excelloit] firent qu'on se dégoûta bientôt de lui & de toute la médecine. Il paroît pourtant que plusieurs médecins vinrent de Gréce à Rome y exercer leur art, quoique Caton, de son vivant, s'y fût opposé de tout son pouvoir. Car, dans le décret, qui, plusieurs années après la mort de ce célèbre Censeur, obligea les Grecs de sortir de Rome, les médecins y étoient marqués nommément. Jusqu'au tems de Pline, de toutes les professions, celle de la médecine, quelque lucrative qu'elle fût, étoit la seule qu'aucun des Romains n'avoit exercée, parce qu'ils la croyoient au-dessous d'eux. Et si quelques-uns s'en mêlérent, ce ne fut, pour ainsi dire, qu'en passant dans le camp des Grecs & en parlant leur langue. Car, tel étoit l'entêtement & la manie des Romains, même de ceux du petit peuple, qu'ils ne donnoient leur confiance qu'aux étrangers, comme si leur santé & leur vie eussent été plus en sûreté entre les mains de ceux, dont même ils n'entendoient point le langage.

ARCHAGORAS, *Archagoras*, Ἀ' χάγορας, (a) Argien, banni de sa patrie. Il servit en qualité de capitaine, sous Xénophon.

ARCHAICIS & ARCHIACIS. (b) Ces deux termes, qui se lisent dans Horace, selon les différentes éditions qu'on a faites des Œuvres de ce Poëte, ont donné lieu à une dissertation, qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Comme ce Dictionnaire est principalement destiné à l'intelligence & à l'explication des Auteurs Classiques, je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici cette dissertation, elle n'est pas d'ailleurs absolument longue.

» Dans la plûpart des éditions » d'Horace, le premier vers de

(a) Xenoph. pag. 321.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 131. & suiv.

» Épître adressée à Torquatus » se lit ainsi :

Si potes Archaïcis conviva recumbere lectis.

» M. Bentley, cité par M. Kuster dans un projet du dictionnaire Latin de Robert Étienne, » corrigé & augmenté, prétend » qu'il faut lire :

Si potes Archiacis conviva recumbre lectis.

» Le changement ne plut pas à » M. Galland, & il le combattit » par les raisons suivantes.

» M. Bentley, dit-il, appuie » cette leçon sur l'autorité des anciennes scholies du Poëte. Les » auteurs de ces scholies sont, » Acron, Porphyrion, Caius « Émilius, Modestus, Gélénius, » & d'autres, dont il ne reste plus » d'entières que celles d'Acron, » & une partie de celles de Porphyrion.

» Dans Acron, le premier » vers de l'Épître dont il s'agit, » se lit ainsi :

Si potes Archiacis conviva recumbere lectis.

» Mais, Acron a lu *Archaïci*, & » non pas *Archaïcis* ni *Archiacis*; » & selon lui, *Archaïcus* étoit le » nom d'un menuisier de fort petite taille, renommé par les lits » bas de sa façon, propre à l'accompagnement des tables. *Archaïci*, dit-il dans ses scholies, » *lecti humiles ab Archaïco fabro* » *qui non magnæ staturæ dicitur* » *esse*.

» M. Bentley n'a donc pu, selon M. Galland, se prévaloir » du témoignage d'Acron, pour » substituer *Archiacis* à *Archaïcis*, en dissimulant que le Scholiaste a lu *Archaïci*, qui marque » le nom de l'ouvrier, qui avoit » fait les lits, dont Horace se servoit à table. M. Bentley ne peut » pas dire qu'on lit mal *Archaïci* » pour *Archiacis* dans les scholies » d'Acron, & que c'est une faute » d'impression, ou du Scholiaste. » La scholie, qui porte *lecti humiles ab Archaïco fabro*, prouve qu'il a lu, & qu'il faut lire, » selon lui *Archaïci*.

» Après ce qu'on vient de rapporter, touchant l'opinion d'Acron, qui mérite quelque considération par son ancienneté, » il n'est pas aisé de déterminer, » s'il faut lire plutôt *Archaïcis* » qu'*Archaïci*; mais, il paroît à » M. Galland qu'*Archiacis* n'est » pas recevable; que M. Bentley » ne peut pas soûtenir son sentiment, en prétendant que la seconde syllabe d'*Archaïci*, ou » d'*Archaïcis*, soit longue; que » ce sentiment est condamné » par une foule d'autorités; & » qu'enfin, M. Kuster ne devoit » pas proposer de rejetter le mot » *Archaïcus* du dictionnaire de » Robert Étienne, en faveur de » M. Bentley, dont il n'y a rien » qui oblige de suivre le jugement » sur cette difficulté.

» M. Bentley, poursuit-il, » n'est pas le premier qui a lu » *Archiacis* au lieu d'*Archaïcis*, » puisque Lambin, long-tems » avant lui, avoit dit que ceux

» qui lisent ainsi, en se fiant à des
» manuscrits peu corrects, sont
» des devineurs. Il veut qu'on lise
» *Archaïcis*; & il assure qu'il l'a
» trouvé ainsi dans deux manus-
» crits anciens au-dessus d'*Ar-*
» *chiacis*, qui étoit dans le texte.
» Il paroît qu'il n'avoit pas vu
» les scholies d'Acron, qui a lu
» *Archaïci*, & qui en a donné
» l'explication.

» A l'égard du mot *Archaïcus*,
» il est certain qu'il vient du Grec
» ἀρχαϊκος, soit qu'on le prenne
» pour un nom propre, ou pour
» un adjectif; & que comme ad-
» jectif, il se dit des choses, qui
» ressentent l'antiquité, qui sont
» à la vieille mode. C'est en ce
» sens, qu'il a été employé par
» Denys d'Halicarnasse, quand
» il rapporte qu'il a vu à Rome
» dans des temples, des festins
» préparés & offerts aux dieux
» sur des tables de bois à l'anti-
» que: Ἐγὼ γοῦν ἐθεασάμην ἐν
» ἱεραῖς οἰκίαις δεῖπνα προκείμενα
» θεοῖς, ἐν τραπέζαις ξυλίνοις
» ἀρχαϊκαῖς. Sur quoi Lambin re-
» marque judicieusement qu'Ho-
» race a pu appeller de même
» *Archaïcos*, les lits à l'antique,
» ou à la vieille mode, dont il se
» servoit à sa table.

» M. Kuster ne laissa pas sans
» réponse les objections de M.
» Galland. Il prétendit que l'au-
» torité & les raisons de critique
» concouroient à démontrer que
» le mot *Archaïcis* n'étoit pas,
» dans Horace l'ancienne & vé-
» ritable édition; que dans le plus
» grand nombre de manuscrits,
» & du moins dans dix contre un,
» on lit *Archiacis*, au lieu d'*Ar-*
» *chaïcis*; ce qui résulte du con-
» sentement unanime des Édi-
» teurs, qui ont publié Horace
» avec des collations de manus-
» crits. Cruquius, par exemple,
» dit expressément qu'il n'a trou-
» vé dans aucun de ses manuscrits
» *Archaïcis*, mais dans tous *Ar-*
» *chiacis*. Cet Auteur s'étoit servi
» d'un grand nombre de manus-
» crits d'Horace, parmi lesquels il
» y en avoit de très-bons & de
» très-anciens. Cependant, Cru-
» quius, qui d'ailleurs n'étoit pas
» grand critique, préfére *Ar-*
» *chaïcis*, contre l'autorité de
» tous ses manuscrits, & pour-
» quoi? Parce qu'il avoit trouvé
» dans les scholies anciennes, qui
» accompagnoient le texte d'Ho-
» race, dans un de ses manuscrits,
» qu'il appelle *Blandinus*, ces
» mots: *Archaïci lecti dicebantur*
» *ab Archaïco fabro*; au lieu que
» dans Porphyrion, on lit, selon
» tous les manuscrits, & toutes les
» éditions: *Archiaci lecti diceban-*
» *tur ab Archia fabro*. C'est donc
» une autorité assez foible que
» celle qui a engagé Cruquius à
» préférer *Archaïcis* à *Archiacis*;
» & ce qui est assez particulier, ce
» même Auteur admet les paro-
» les de son Scholiaste, sans en
» admettre l'interprétation; car,
» il prend ce mot *Archaïcis*,
» comme les autres, pour *An-*
» *tiquis*; au lieu que le Scholiaste
» en fait un nom propre; de sor-
» te que Cruquius lui-même dé-
» truit, à son tour, l'autorité du
» Scholiaste, qu'il avoit préférée
» à celle de tous les manuscrits.

» Passons à d'autres Éditeurs. » Théodorus Pulmannus cite cinq » manuscrits pour *Archiacis*, & un » seulement pour *Archaïcis*. Tor- » rentius, dit qu'il a trouvé *Ar-* » *chaïcis* dans trois manuscrits, & » ajoûte : *plures tamen Archiacis* » *legunt, ut ab Archia quodam* » *non optimo artifice*. Or, il n'y » a point de doute que, dans ce » nombre, il n'y en eût quelqu'un » qui fût aussi bon, & peut-être » meilleur, que ceux qui avoient » *Archaïcis*.

» Lambin s'est servi, pour la » seconde édition, d'Horace, de » dix-sept manuscrits; & il avoue » qu'il n'a trouvé *Archaïcis* que » dans un seul. Car, pour celui, » où il dit qu'on avoit écrit *Ar-* » *chaïcis* au-dessus d'*Archiacis*, » il favorise le sentiment de M. » Kuster, parce que c'étoit vrai- » semblablement quelque copiste » moderne, qui avoit mis *Archaï-* » *cis* au-dessus d'*Archiacis*. Il ne » veut pourtant pas se prévaloir » de l'autorité des manuscrits, » parce qu'il lui suffit d'en avoir » dix au moins contre un. Cepen- » dant Lambin, malgré cette » grande inégalité, a employé » *Archaïcis* dans le texte, sans en » rendre d'autres raisons que son » goût; *Archaïcis vera & genui-* » *na videtur lectio*. De-là les No- » vateurs ont droit de tout entre- » prendre sur le texte des An- » ciens. Il est d'ailleurs à remar- » quer que Lambin a été le pre- » mier, qui ait principalement » mis en vogue la leçon *Archaï-* » *cis*; car, avant lui, la plûpart » des éditions, ou plutôt presque » toutes, avoient *Archiacis*, sans » qu'on puisse en trouver une » seule qui ait *Archaïcis*. Théo- » dorus Pulmannus, qui avoit con- » féré plusieurs manuscrits & » éditions d'Horace, n'en cite » qu'une seule, où il y ait *Ar-* » *chaïcis*; de sorte qu'il faut sup- » poser que toutes les autres » avoient *Archiacis*.

» M. Bentley, le dernier édi- » teur d'Horace, dit que tous les » livres anciens ont *Archiacis*. Il » n'a trouvé *Archaïcis* dans au- » cun manuscrit, quoiqu'il en ait » confronté un grand nombre.

» Il paroît donc assez établi » que la leçon *Archiacis* est suffi- » samment appuyée par l'autorité » des manuscrits & des anciennes » éditions, & que l'autre ne l'est » pas.

» On pourroit objecter que » quelquefois le moindre nombre » de manuscrits doit l'emporter » sur le plus grand nombre. Mais, » on répond qu'il n'y a que deux » cas, où cela puisse arriver; 1.° » si les manuscrits en plus petit » nombre sont incomparablement » plus anciens que les autres; 2.° » si la leçon que fournit le plus » grand nombre de manuscrits, » est évidemment absurde, bar- » bare, vicieuse & indigne de son » Auteur; tandis que l'autre le- » çon, tirée du plus petit nombre » de manuscrits, a tous les carac- » téres de la vérité, quand on » l'examine selon les régles de la » critique. C'est ce que personne » n'a encore entrepris, & n'entre- » prendra avec succès.

» Les manuscrits, où l'on trou-

» ve *Archiacis*, sont non seulement en plus grand nombre, mais encore plus anciens, au rapport même de Cruquius, & de ceux qui, comme lui, n'en ont pas admis la leçon; & loin que cette leçon soit absurde, la connoissance que l'on a de son origine, la rend préférable à celle d'*Archaïcis*; mot purement grec, dont, ni Horace, ni aucun autre auteur Latin ne s'est jamais servi. Or, il n'est pas probable qu'Horace ait voulu employer un mot Grec hors d'usage parmi les Romains, qui, dans leur langue en avoit un très-propre pour exprimer la même pensée; sçavoir, *Antiquis*. Car, si Horace, dans l'endroit contesté, avoit voulu dire ce qu'on prétend, pourquoi n'auroit-il pas dit : *si potes Antiquis conviva recumbere lectis*, puisque le mot *Antiquis* signifie quelquefois la même chose qu'ἀρχαϊκὸς parmi les Grecs; c'est-à-dire, ce qui est de l'ancienne mode?

» Les copistes avoient coûtume de changer les mots, moins communs & moins connus, en des mots plus connus & plus communs; tous les Critiques en conviennent; on en a une infinité d'exemples. Or, il n'est pas probable que les copistes aient voulu changer *Archaïcis* en *Archiacis*; c'est-à-dire, un nom appellatif, qui, quoique Grec, leur pouvoit être assez connu, en un nom propre, qui leur étoit tout-à-fait inconnu. Cette raison critique seule peut rendre suspecte la leçon *Archaïcis*.

» Que si l'on demande ce que signifie cet *Archiacis*, M. Kuster répond qu'il suffit que nous sçachions, par le témoignage des anciens Scholiastes, dont on ne doit pas rejetter l'autorité sans raison, que le mot *Archiacis* est un nom propre; mais, que nous ne pouvons pas aujourd'hui sçavoir précisément qui a été cet Archias de qui les lits, dont Horace parle, ont tiré leur nom; & cette ignorance ne nous met pas en droit de rejetter une leçon, si bien établie d'ailleurs.

» Si on ajoûte qu'*Archaïcis* fait un sens assez bon dans l'endroit contesté d'Horace, il répond encore que cette raison ne suffit pas pour prouver que ce soit la leçon même de l'Auteur. On pourroit aisément changer le texte de ce Poëte dans cent endroits, en lui attribuant des expressions, inventées par nous-mêmes, qui feroient un sens très-bon; comme par exemple dans cet endroit : *Fulmine sustulerat caduco*; au lieu de *caduco*, M. Bentley lit *corusco*; ce qui ne fait pas seulement un fort bon sens, mais ce qui paroît même plus élégant que *caduco*. Cependant, il faut s'en tenir à la leçon ordinaire, parce que l'adjectif *caducum* forme là un sens assez raisonnable, & que la correction de M. Bentley n'est appuyée de l'autorité d'aucun bon manuscrit.

» Un passage d'Aulu-Gelle sem-

» ble donner une nouvelle force » au sentiment de M. Kuster ; » car, il fait mention de lits ap- » pellés du nom de *Sotericus*. » Aulu-Gelle rapporte un passage » de Sénéque, où ce Philosophe » compare les anciennes expres- » sions & manières de parler avec » ces lits-là. Voici les termes de » Sénéque : *Qui hujusce modi* » *versus amant, liqueat sibi eos-* » *dem admirari, & SOTERICI* » *lectos*. Aulu-Gelle ajoûte in- » continent après : *Dignus sanè* » *Seneca videatur lectione ac stu-* » *dio adolescentium, qui honorem* » *coloremque veteris orationis So-* » *TERICI lectis comparavit; quasi* » *minimè scilicet gratis & relictis* » *jam contemptisque.*

» Rien n'est plus propre pour » confirmer la leçon *Archiacis* » *lectis* dans Horace, que ce pas- » sage. Car, comme les lits, dont » parle Horace ont eu leur nom » d'un certain Archias, selon le » témoignage des anciens Scho- » liastes de ce Poëte ; de même » les lits, dont parle Aulu-Gelle, » ont pris leur nom d'un certain » Sotéricus, soit qu'il en fût l'in- » venteur, ou le possesseur. Et » comme Horace, par les lits » d'Archias, entend des lits, ou » qui étoient simples & com- » muns, ou qui n'étoient plus à » la mode, & par conséquent peu » estimés ; ainsi Aulu-Gelle par- » le des lits de *Sotericus*, comme » d'une chose méprisée, & qu'on » n'estimoit pas beaucoup, à » cause qu'ils étoient à l'ancienne » mode. Si l'on dit qu'on ne sçait » pas qui a été cet Archias, & » qu'on n'en trouve aucune men- » tion, ni dans Pline, ni dans les » autres Auteurs anciens, on » pourra dire la même chose de » *Sotericus*. «

ARCHANDRE [la Ville d'], *Urbs Archandri*, πόλις Ἀρχάνδρου. (*a*) C'étoit une ville d'Egypte, dont il est parlé dans Hérodote. Cet auteur pense qu'elle fut ainsi nommée d'Archandre, gendre de Danaüs, & fils de Phthius Achéen.

ARCHANDRE, *Archander*, Ἀρχάνδρος, (*b*) frere d'Architele. Ils étoient tous deux fils d'Achéus, & se transplantérent de la Phthiotide à Argos. Danaüs leur fit épouser deux de ses filles, Automate à Architele, & Scéa à Archandre. Une preuve qu'ils n'étoient point originaires d'Argos, & qu'ils y étoient venus s'établir, c'est qu'Archandre imposa à son fils le nom de *Métanaste* ; comme qui diroit, *qui s'est transplanté d'un lieu en un autre*. Les enfans d'Achéus s'étant rendus puissans à Argos & à Lacédémone, il arriva que les Argiens & les Lacédémoniens prirent insensiblement le nom d'Achéens ; ce qui n'empêchoit pas que les Argiens ne fussent aussi appellés Danaéens d'un nom qui leur étoit propre & particulier. Mais, dans la suite, les Doriens chassérent d'Argos & de Lacédémone la postérité d'Achéus.

ΑΡΧΗ, (*c*) dans le systême

(*a*) Herod. L. II. c. 98.
(*b*) Pauf. pag. 96, 397.

(*c*) Mem. de l'Acad. des Inscrispt. & Bell. Lettr. Tom. X. pag. 16.

de tous les anciens Philoſophes, ſignifie la cauſe efficiente.

ARCHE [L'] DE NOË, *Arca Noë*, que l'Hébreu nomme Thébat, étoit une eſpèce de barque, ou de naſſelle, dont la forme approchoit de celle d'un coffre.

I. Nous apprenons des Anciens, que les Égyptiens ſe ſervoient de naſſelles de jonc, pour aller ſur le Nil, & qu'elles étoient ſi legéres, que quelquefois ils les portoient ſur leurs épaules, lorſqu'ils rencontroient des chûtes d'eau, qui les empêchoient de paſſer. Il y a apparence que l'Arche de Noë reſſembloit à ces naſſelles des Égyptiens, avec cette différence, qu'elle étoit d'un volume bien plus grand. Elle avoit trois cens coudées de long, cinquante de large & trente de haut.

En prenant la coudée Hébraïque à vingt pouces $\frac{44}{89}$, ou preſque vingt pouces & demi, meſure de Paris, l'Arche de Noë devoit avoir en dehors cinq cens douze pieds $\frac{32}{89}$ de longueur, & quatre-vingt-cinq pieds $\frac{35}{89}$ de largeur, & cinquante-un pieds $\frac{21}{89}$ de hauteur. Et toute la capacité du vuide de l'Arche étoit de trois cens cinquante-ſept mille ſix cens coudées cubes Hébraïques; & en ne prenant la coudée qu'à dix-huit pouces, ſa longueur étoit de quatre cens cinquante pieds de long, de ſoixante - quinze de large & de quarante-cinq de haut.

Sa figure étoit d'un quarré oblong, dont la couverture pouvoit avoir quelque pente, afin de laiſſer écouler les eaux, qui tomboient ſur ſon toit. Sa longueur étoit telle, qu'il y a peu d'Égliſes dans l'Europe, qui ſoient plus grandes. Sa hauteur pouvoit être partagée en quatre étages, donnant trois coudées & demie au premier, ſept au ſecond, huit au troiſième, & ſix & demie au quatrième, & laiſſant les cinq coudées, qui reſtent des trente de hauteur, pour l'épaiſſeur du fond de comble, & des trois ponts, ou planchers des trois derniers étages.

Le premier de ces étages pouvoit être le fond, ou ce qu'on appelle la carène dans les navires. Le ſecond pouvoit ſervir de grenier, ou de magazin. Le troiſième pouvoit contenir les étables, & le quatrième les volières. Mais, la carène ne ſe comptant point pour un étage, & ne ſervant que de réſervoir d'eau douce, Moïſe dit que l'Arche n'avoit que trois étages; & ſi les Interprétes y en mettent quatre, c'eſt qu'ils y comprennent la carène. Les étables ſervoient à loger les animaux à quatre pieds, & les volières à mettre les oiſeaux. Quelques - uns ſuppoſent autant d'étables, qu'il y avoit de ſortes d'animaux, ce qui n'eſt nullement néceſſaire, puiſqu'il y a pluſieurs ſortes d'animaux & d'oiſeaux, qui peuvent très - bien vivre enſemble & qui uſent d'une même nourriture.

Le nombre des animaux, qui devoient entrer dans l'Arche, n'eſt pas ſi grand qu'on pourroit ſe l'imaginer. Nous ne connoiſſons des animaux à quatre pieds, qu'environ cent trente eſpèces;

des oiseaux, de même cent trente espèces ; & des reptiles au plus trente espèces. On ne connoit que six espèces d'animaux, qui soient plus gros que le cheval. Il y en a peu qui lui soient égaux ; & il y en a un grand nombre, qui sont bien moins grands, & qui sont même au-dessous de la brebis ; en sorte, que tous les animaux à quatre pieds, y compris trois mille six cens cinquante brebis, que l'on met pour la nourriture des animaux carnassiers, n'occupent à peu près qu'autant d'espace que six-vingts bœufs, trois mille sept cens trente brebis, & quatre-vingts loups.

Parmi les oiseaux, il y en a peu qui soient plus gros que le cygne, & presque tous le sont moins.

Pour les reptiles, leur nombre n'est pas grand. La plûpart sont petits. Il y en a aussi un grand nombre, qui peuvent vivre longtems dans l'eau, & qu'il ne fut pas par conséquent nécessaire de faire entrer dans l'Arche.

On pouvoit aisément loger tous les animaux à quatre pieds dans trente-six étables, & tous les oiseaux dans autant de volières, en donnant à chacune des étables & des volières, vingt-cinq pieds & demi de long, vingt-neuf de large, & treize & demi de haut.

L'eau douce, qui étoit dans la carène, pouvoit être de plus de trente-un mille cent soixante-quatorze muids : ce qui est plus que suffisant pour abreuver pendant un an, quatre fois autant d'hommes & d'animaux, qu'il y en avoit dans l'Arche.

Le grenier, ou magasin, qui étoit dans le premier étage, pouvoit contenir plus de provisions, qu'il n'en falloit pour la nourriture de tous les animaux en un an, soit qu'ils vécussent tous de foin, de fruits & de légumes ; ce qui est très-probable dans cette conjoncture, n'y en ayant aucun, qui ne puisse, dans la nécessité, se passer de viande ; soit qu'il y eût des brebis destinées pour la nourriture de ces animaux carnassiers.

Outre le logement des animaux & des oiseaux, & de leurs provisions, Noë put pratiquer dans le troisième étage trente-six loges, pour serrer les ustenciles du ménage, les instrumens du labourage, les grains pour ensemencer les terres après le déluge. Il s'y pouvoit ménager une cuisine, une sale, quatre chambres, & une espace de quarante-huit coudées de longueur, pour se promener.

II. On forme bien des difficultés sur l'Arche de Noë. On demande, par exemple, combien de tems Noë fut à construire cet édifice immense. La plûpart des Interprétes croyent qu'il y employa six-vingts ans. Ce sentiment est fondé sur ces mots de la Génèse : (a) *Mon esprit ne contestera plus avec l'homme ; ses jours seront de six-vingts ans.* On a prétendu que Dieu, en cet endroit, vouloit marquer qu'il n'y avoit plus que six-vingts ans jusqu'au déluge, & qu'il fallut tout

(a) Genes. c. 6. v. 3.

ce tems à Noë pour faire ses préparatifs, pour construire l'Arche, pour prêcher la pénitence aux hommes, pour ramasser les provisions & les animaux, qui devoient entrer dans l'Arche.

(a) Mais, comment concilier cela avec ce qui est dit ailleurs, que Noë étoit âgé de cinq cens ans, lorsqu'il eut Sem, Cham & Japhet? Et lorsque Dieu lui ordonne de bâtir l'Arche, il lui dit: » Vous entrerez dans l'Arche, » vous & vos fils, votre femme, » & les femmes de vos fils. « Noë avoit donc alors ses trois fils, qui ne naquirent qu'après l'an 500 de son âge. Bien plus, ses fils étoient tous mariés; & toutefois, il est certain que le déluge arriva l'an 600 de Noë. Il est donc impossible qu'il ait reçu l'ordre de bâtir l'Arche six-vingts ans avant le déluge.

Quelques Peres répondent que les cinq cens ans de Noë, marqués au chap. cinquième de la Génèse, sont mis pour cinq cens vingt; c'est-à-dire, un nombre rond, pour un nombre rompu; & que Noë avoit réellement cinq cens vingt ans, quand Dieu lui commanda de construire l'Arche. D'autres veulent que Dieu ait retranché vingt ans des six-vingts qu'il avoit d'abord donnés aux hommes, pour faire pénitence; que le déluge vint au bout de cent ans, au lieu qu'il ne devoit venir qu'au bout de six-vingts ans.

Mais, ces réponses ne sont que de simples conjectures, avancées sans aucune preuve solide. Ce sont des *peut-être*, qui ne sont pas capables de détruire des textes les plus formels. Elles ne satisfont d'ailleurs qu'à une partie de la difficulté; reste toujours à sçavoir comment Noë, depuis l'âge de cinq cens ans, jusqu'à vingt ans de-là, a pu avoir ses trois fils & les marier. Car, Dieu lui dit: » Vous entrerez dans l'Arche, » vous & votre femme, vos fils, » & leurs femmes. « On a bien de la peine à croire qu'en ce tems-là, où les hommes vivoient jusqu'à huit & neuf cens ans, ils fussent nubiles, dès l'âge de dix-sept à dix-huit ans. Enfin, on peut dire que quand il est marqué que Noë, âgé de cinq cens ans, engendra Sem, Cham & Japhet, il faut traduire, *il avoit engendré*, au lieu de *il engendra*.

Plusieurs Commentateurs ne donnent à Noë, pour bâtir l'Arche, que cinquante-deux ans, ou soixante-dix-huit au plus, D'autres lui en donnent beaucoup moins. Les Mahométans, par exemple, ne lui donnent que deux ans pour ce grand ouvrage. Ils ajoûtent que Dieu lui montra l'arbre, dont il se devoit servir pour la construction de son vaisseau; qu'il le planta; & que, dans vingt ans, il devint d'une grosseur suffisante pour l'usage auquel on le destinoit; après quoi Noë se mit à travailler à l'Arche, & l'acheva en deux ans. C'est ce que disent les Interprétes de l'Alcoran.

III. Quant à l'espèce du bois,

(a) Genes. c. 5. v. 31. c. 6. v. 18.

dont l'Arche fut bâtie, l'Hébreu porte que c'étoit du bois de gopher. Les Septante disent que c'étoit du bois équarri ; d'autres du bois de cédre, ou du bois de buis, ou du bois incorruptible. Bochart soûtient que le mot *gopher*, signifie le cyprès. Dans l'Arménie & l'Assyrie, où l'on suppose, avec raison, que l'Arche fut construite, il n'y a que le cyprès propre à faire un long vaisseau, comme étoit l'Arche. D'autres croyent que l'Hébreu *gopher*, veut dire en général du bois gras & résineux, comme le pin, le sapin, le térébinthe. Le mot *gophrit*, qui approche beaucoup de *gopher*, signifie du souffre ; on peut même l'étendre à la résine, à la poix, & aux autres matières inflammables, tirées du bois.

S. Jérôme traduit ici des bois taillés. Ailleurs, il entend l'Hébreu, *des bois enduits de bitume*, ou des bois bitumineux. Les Paraphrastes Onkelos & Jonathan, & quelques autres ont estimé que ce bois étoit le cédre. Il faut convenir que la chose est indécise ; mais, si on avoit à choisir un sentiment, D. Calmet préféreroit celui qui l'entend du cyprès. Les Mahométans l'expliquent du *sag*, ou platane des Indes. Ils croyent de plus que Noë s'embarqua dans l'Arche à Confah, où, selon d'autres, près du lieu, ou, dans la suite, on bâtit Babylone, ou dans Ain-Varda en Mésopotamie. D'autres le font embarquer dans les Indes, & veulent qu'il ait fait le tour du monde, dans les six mois que dura le déluge.

Pendant que Noë étoit occupé à ce bâtiment, les pécheurs s'en railloient, en disant : *A quoi bon bâtir un vaisseau en pleine campagne, & loin de l'eau ?* Les autres lui disoient par une raillerie, qui a passé en proverbe : *Vous faites un vaisseau, faites-y donc venir l'eau.* D'autres lui insultoient, en disant qu'après avoir fait longtems le métier de laboureur, il étoit enfin réduit à celui de charpentier. Mais, il leur répondoit : » J'aurai mon tour, & vous apprendrez à vos dépens, qui est celui qui punit les méchans, en ce monde, & qui leur réserve des châtimens en l'autre. «

IV. La plus grande difficulté, que l'on forme sur l'Arche de Noë, roule principalement sur sa grandeur & sa capacité. On demande comment on a pu construire un vaisseau, capable de contenir les hommes, les animaux & les provisions nécessaires, pour l'entretien des uns & des autres, pendant un an entier. Il a fallu, pour résoudre ces difficultés, entrer dans de grands détails sur la grandeur de la coudée, dont parle Moïse, sur le nombre des animaux, qui entrérent dans l'Arche, sur toutes les dimensions de ce vaste bâtiment; & après l'examen, les supputations, & les dimensions prises dans toute la plus grande précision géométrique, les plus sçavans & les plus exacts calculateurs, & les plus entendus en fait de bâtimens de mer, concluent que, quand on auroit consulté les plus habiles mathématiciens, pour régler les proportions des divers

appartemens de l'Arche, ils n'auroient pas pu le faire avec plus de justesse que ne l'a fait Moïse. Et bien loin que ce que nous en dit l'Histoire Sainte, fournisse des armes aux Déïstes, pour affoiblir l'autorité des saintes Écritures, sa narration nous présente, au contraire, des argumens pour la confirmer; puisqu'il paroît comme impossible qu'un homme, au tems de Noë, où la navigation n'étoit pas encore perfectionnée, ait pu, par son propre esprit & par son invention, trouver cette justesse & cette régularité de proportions, qui se remarquent entre les différens appartemens de l'Arche, & le but auquel ils étoient destinés. D'où il s'ensuit qu'on doit l'attribuer à l'inspiration de Dieu, & à une lumière surnaturelle.

V. Quelques-uns ont formé des difficultés sur la figure quarrée & oblongue de l'Arche; mais, il n'ont pas fait attention que ce bâtiment n'étoit pas fait pour voguer, mais, simplement pour flotter, pour se tenir sur les eaux pendant un tems considérable, & pour conserver l'espèce des hommes, des animaux & des plantes, qui y étoient renfermés. De plus, on peut leur prouver, par des exemples, qu'il n'étoit pas moins commode pour voguer, que pour porter beaucoup.

George Hornius, dans son histoire des Empires, rapporte qu'au commencement du dix-septième siécle, un nommé Pierre Hans de Horne, fit construire deux navires, sur le modéle & les proportions de l'Arche, dont l'un avoit six-vingts pieds de long, vingt de largeur, & douze de hauteur. Ces bâtimens eurent le même sort que celui de Noë. Ils furent d'abord un sujet de raillerie & de risée pour ceux qui les virent; mais, l'expérience prouva que ces bâtimens portoient un tiers plus que les autres, quoiqu'ils n'eussent pas besoin d'un plus grand équipage; qu'ils étoient meilleurs voiliers; & qu'ils alloient beaucoup plus vîte. Tout l'inconvénient qu'on y trouva, c'est qu'on reconnut qu'ils n'étoient propres qu'en tems de paix, parce qu'ils étoient incommodes pour le canon.

VI. Le nombre des hommes & des animaux, qui devoient entrer dans l'Arche, fournit aux critiques une ample matière de dispute. Pour le nombre des hommes, si l'on s'en tenoit au texte de Moïse, & à celui de Saint Pierre, (a) il n'y auroit pas la moindre contestation; car, Moïse dit expressément que Noë entra dans l'Arche, lui, sa femme, ses trois fils, & leurs trois femmes. Et selon S. Pierre, il n'y eut que huit personnes sauvées des eaux du déluge. Mais, l'esprit humain, toujours curieux & inquiet, dont l'imagination est si féconde, a bien sçu augmenter ce nombre. Quelques-uns ont cru rendre en cela service à Dieu, s'imaginant que huit personnes ne suffiroient pas pour subvenir aux besoins de

(a) Genes. c. 7. v. 13. S. Petr. Epist. I. c. 3. v. 20.

tant d'animaux. D'autres ont pensé que ce seroit donner des bornes trop étroites à la miséricorde de Dieu, que de dire qu'il n'avoit sauvé du déluge que huit personnes.

Mahomet, dans l'Alcoran, dit que Noë, étant monté sur le toit de l'Arche, crioit aux hommes incrédules : *Embarquez-vous au nom de Dieu.* Pendant qu'il leur disoit ces choses, l'Arche s'avançoit & s'arrêtoit par l'invocation du nom du Seigneur. Dieu lui avoit ordonné de recevoir dans l'Arche ceux, qui se présenteroient, même les infidéles ; mais, il lui avoit prédit qu'il y en auroit fort peu. Les interprétes Mahométans tiennent qu'outre les huit personnes, dont nous avons parlé, il y en entra encore soixante-douze, tant des enfans des fils de Noë, que de leurs domestiques. Il n'y eut de toute la famille de Noë, selon l'Alcoran, que le seul Chanaan, son petit-fils, qui refusa d'y entrer, & qui fut en conséquence englouti par les flots.

Quelques Rabbins enseignent qu'un roi de Basan se sauva des eaux du déluge, s'étant mis à cheval sur le toit de l'Arche. D'autres veulent que Philémon, prêtre Égyptien, & sa famille, s'y soient retirés avec Noë. Au rapport de la Sibylle de Babylone, elle y fut sauvée elle-même avec son mari. Ce sont des contes.

VII. Le nombre des animaux est, sans comparaison, plus difficile à fixer, que celui des hommes. Moïse lui-même nous jette dans l'embarras, en disant : (a) » Vous ferez entrer dans l'Arche » de tous les animaux purs, sept » & sept, mâles & femelles, & » de tous les animaux impurs » deux & deux, mâles & femel» les. « Sur quoi on forme plusieurs questions ; 1.° quels étoient ces animaux purs & impurs ? 2.° si l'on en fit entrer dans l'Arche quatorze de purs, & autant d'impurs, ou seulement sept de purs & deux d'impurs ? Le texte Hébreu porte : » Vous prendrez des » animaux purs sept, sept mâles » & femelles, & des animaux » impurs deux, mâle & femelle. « Mais, dans le texte Samaritain, les Septante & la Vulgate, on lit deux fois *deux*. L'Hébreu luimême, au neuvième verset du septième chapitre, lit deux fois *deux, duo* & *duo ;* ce qui laisse la difficulté dans toute sa force, le texte pouvant également marquer sept & sept ; c'est-à-dire, quatorze. *Ou vous les ferez entrer par sept & par couple, ou deux à deux & sept à sept.* (b) C'est ainsi que dans l'Évangile, il est dit que le Sauveur envoya ses disciples deux à deux ; qu'il fit asseoir les troupes par troupes ; & qu'elles s'assirent par rangs par rangs, de cent & de cinquante ; c'est-à-dire, qu'elles s'assirent par rangs distingués de cent & de cinquante, & qu'ils s'en allérent deux à deux, & non quatre à quatre.

(a) Genes. c. 7. v. 2.

(b) Marc. c. 6. v. 7, 39, 40.

(a) Ce sentiment est suivi par l'historien Josephe, par plusieurs Peres, & par presque tous les Commentateurs. Mais, l'opinion contraire ne manque pas de défenseurs, & le texte original peut les favoriser. Il peut marquer : » Vous les introduirez dans l'Arche, quatorze animaux purs, » ou sept paires, & s'ils sont impurs, deux paires, ou seulement une paire, deux & deux. « Cette dernière opinion a été suivie par Origène, & par plusieurs autres graves Auteurs.

Mais, que doit-on entendre ici par le nom d'animaux purs & impurs? La distinction que Moïse a marquée dans la loi, entre les animaux, dont il étoit permis de manger, & ceux dont l'usage étoit illicite, étoit-elle connue & usitée dès avant le déluge, ou Moïse l'a-t'il marquée ici par anticipation? Il y a apparence que cette distinction n'étoit pas inconnue à Noë, puisque, sans autre explication, Dieu lui dit de prendre un plus grand nombre d'animaux purs, que d'animaux impurs; & qu'à l'égard de Noë, les animaux purs & impurs étoient les mêmes qu'à l'égard des Juifs, puisque Moïse n'y distingue rien. Or, il paroît que sous le nom d'animaux purs en général, on n'entendoit que ceux que l'on pouvoit offrir en sacrifice, comme le bœuf, le mouton, la chevre, & leurs espèces, & quelques sortes d'oiseaux, comme la colombe, la tourterelle, la poule, le moineau.

Dans l'usage de la vie, Moïse permet un plus grand nombre d'animaux; mais, on peut douter que dans l'endroit, que nous examinons, il faille étendre le nom d'animaux purs au-delà de ceux que l'on sacrifioit. Le couple d'animaux immondes ne pouvoit être que d'un mâle & d'une femelle; mais, le septénaire des animaux purs pouvoit être de deux mâles & de cinq femelles. L'un des mâles étoit réservé pour le sacrifice, & l'autre pour la multiplication de l'espèce.

Quant au lieu, où s'arrêta l'Arche, après le déluge. *Voyez* l'article d'Ararat.

ARCHE [L'] D'ALLIANCE, *Arca Fœderis*, (b) étoit une sorte de coffre, fait d'un bois incorruptible. Moïse la fit fabriquer par ordre de Dieu, l'an du monde 2545, & avant J. C. 1490 ans. Elle avoit cinq palmes de longueur, trois de hauteur, & autant de largeur. Elle étoit entièrement revêtue dedans & dehors de lames d'or, ensorte qu'on ne voyoit point de bois. Sa couverture étoit si proprement attachée avec des crampons d'or, qu'il sembloit qu'elle fût tout d'une piéce.

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. Lib. I. pag. 8.

(b) Exod. c. 25. v. 10. *& seq.* c. 35. v. 12, 13. c. 37. v. 1. *& seq.* Numer. c. 3. v. 31. Deuter. c. 10. v. 1. *& seq.* c. 31. v. 9, 25, 26. Reg. L. I. c. 3. v. 3. c. 4 v. 4. *& seq.* c. 5. v. 1. *& seq.* c. 6. v. 1. *& seq.* c. 7. v. 1, 2. L. II. c. 6. v. 2. *& seq.* L. III. c. 6. v. 19. c. 8. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 35. v. 3. Maccab. L. II. c. 2. v. 4. *& seq.*

Il y avoit, à ses deux plus longs côtés, de gros anneaux d'or, qui traversoient le bois, dans lesquels on mettoit de gros bâtons dorés, pour la porter selon le besoin; car, on ne se servoit point de chevaux, mais les Lévites & les Sacrificateurs la portoient eux-mêmes sur leurs épaules. Il y avoit, au-dessus de l'Arche, des figures de chérubins avec des aîles, selon que Moïse les avoit vus près du trône de Dieu; car, nul homme avant lui, n'en avoit eu connoissance. Il enferma dans cette Arche les deux Tables de la Loi, sur lesquelles étoient écrits les dix Commandemens. Chacune en contenoit cinq; deux & demi dans une colomne, & deux & demi dans l'autre. Moïse mit l'Arche dans le sanctuaire du Tabernacle.

Les Israëlites, du tems d'Héli, grand sacrificateur, ayant été défaits par les Philistins, envoyérent à Silo, pour faire venir l'Arche d'Alliance, dans l'espérance qu'avec ce secours, ils remporteroient la victoire. Mais, ils perdirent encore la bataille; & l'Arche fut prise par les Philistins, l'an du monde 2918, & avant J. C. 1117. Ils la portérent en trophée dans la ville d'Azot, & la placérent dans le temple de Dagon, leur dieu, avec les autres dépouilles, qu'ils lui offroient. Le lendemain matin, lorsqu'ils vinrent pour rendre leurs hommages à cette fausse divinité, ils virent avec étonnement que sa statue étoit tombée de dessus le piedestal, qui la soûtenoit, & qu'elle étoit par terre devant l'Arche. Ils remirent cette statue en sa place; mais, la même chose arriva diverses fois, & ils trouvérent toujours cette statue au pied de l'Arche, comme si elle se fût prosternée pour l'honorer. Ils furent en même-tems tourmentés d'une dissenterie si cruelle, qu'ils mouroient avec des douleurs insupportables; le païs fut aussi tellement rempli de rats, qu'ils ruinoient tout, & n'épargnoient, ni les bleds, ni les autres fruits.

Les habitans d'Azot, convaincus que l'Arche étoit la cause de ces malheurs, priérent ceux d'Ascalon de trouver bon qu'ils l'envoyassent dans leur ville; mais, ce peuple, qui fut affligé des mêmes disgraces, l'envoya dans une autre ville, où elle causa de pareils maux. L'Arche passa ainsi dans cinq différentes villes de la Palestine, qui ressentirent les mêmes effets de l'indignation de Dieu contre ceux qui n'étoient pas dignes, de la retenir. Enfin les principaux des villes de Geth, d'Ascalon, d'Accaron, de Gaza, & d'Azot, s'assemblérent pour délibérer sur les moyens dont on devoit se servir pour éviter ces malheurs. Ils résolurent d'offrir à Dieu cinq anus d'or, au nom de ces cinq villes, avec autant de rats, d'enfermer le tout dans une caisse, & de mettre cette caisse dans l'Arche, puis de porter l'Arche sur un chariot neuf, attelé de deux vaches, qu'on meneroit jusqu'à un carrefour d'où on les laisseroit aller avec pleine liberté de prendre le chemin qu'elles voudroient. Cela fut exécuté; & les

vaches prirent le chemin, qui conduisoit vers les Israëlites. Elles s'arrêtérent à un bourg de la tribu de Juda, nommé Bethsamès, d'où l'Arche fut menée en la ville de Cariathiarim. Là, elle fut confiée à un Lévite, nommé Éminadab, ou Aminadab, dans la maison duquel ce sacré dépôt demeura durant vingt années.

David ayant remporté deux victoires signalées sur les Philistins, résolut de faire porter l'Arche à Jérusalem; & il voulut assister en personne à cette grande cérémonie. Les Sacrificateurs prirent l'Arche dans la maison d'Aminadab, & la mirent sur un chariot neuf, tiré par des bœufs. Ce saint Roi marchoit devant; & tout le peuple suivoit en chantant des Pseaumes & des Cantiques au son des trompettes, des tymbales & de plusieurs autres instrumens. En chemin les bœufs s'étant un peu écartés, l'Arche pencha, & Oza y porta la main pour la soûtenir. Mais, par un châtiment de Dieu, il tomba mort à l'instant, parce que n'étant pas Sacrificateur, il avoit osé y toucher.

Le roi David déposa l'Arche pendant trois mois dans la maison d'Obédédon, de la race des Lévites; & voyant qu'elle y avoit apporté beaucoup de bonheur, il la fit conduire à Jérusalem. Les Sacrificateurs, accompagnés de sept chœurs de musique, la portoient sur leurs épaules; & ce Prince lui-même, marchant devant, dansoit & jouoit de la harpe, ce dont Michol, sa femme, se moqua, comme d'une chose mal séante à un Roi. Lorsque l'Arche fut dans la ville de Jérusalem, David la fit mettre dans un tabernacle, qu'il avoit fait construire, l'an du monde 2990, & avant J. C. 1045. Il eut dessein de bâtir un temple, pour y placer l'Arche; mais, Dieu lui fit sçavoir par le prophéte Nathan, que ce seroit Salomon, son fils, qui feroit construire ce grand ouvrage.

Salomon fit transporter l'Arche d'Alliance avec le tabernacle dans le temple qu'il avoit fait bâtir; ce qui se fit avec une cérémonie très-solemnelle. Lorsqu'il la fallut mettre dans le sanctuaire, les seuls Sacrificateurs, qui la portoient sur leurs épaules, y entrérent, & la placérent entre les deux Chérubins, qui la couronnoient de leurs aîles. Elle y demeura avec le respect convenable jusqu'aux derniers rois de Juda, qui, s'abandonnant à l'idolâtrie, osérent placer leurs idoles jusques dans le Lieu saint. Alors, les Prêtres, ne pouvant souffrir cette profanation, prirent l'Arche du Seigneur, & la portérent de lieu en lieu, pour la soustraire à la fureur de ces Princes impies. Josias leur ordonna de la remettre dans le sanctuaire, & leur défendit de la porter dans le païs, comme ils avoient fait jusqu'alors.

Quelque-tems avant la captivité de Babylone, Jérémie prévoyant les malheurs, qui devoient arriver à sa Nation, & éclairé d'une lumière surnaturelle, transporta le tabernacle & l'Arche d'Alliance dans une caverne de la montagne, où Moïse étoit monté

peu avant sa mort, & d'où il avoit vu l'héritage du Seigneur. Jérémie alla à cette montagne, cacha dans une caverne ces sacrés dépôts; & les Prêtres, qui l'accompagnoient, ayant voulu marquer l'endroit pour s'en souvenir, ne le purent jamais retrouver. Le Prophéte les reprit de leur curiosité, & leur déclara que ce lieu demeureroit inconnu, jusqu'à ce que le Seigneur rassemblât son peuple dispersé, & se reconciliât avec lui. On doute avec raison, que l'Arche d'Alliance ait été rétablie dans le temple, depuis le retour de la captivité de Babylone.

Les Payens avoient aussi dans leur religion des coffrets, ou cistes, dans lesquels ils serroient ce qu'ils avoient de plus sacré. Apulée dit que dans certaines processions profanes qu'on faisoit en Égypte, on voyoit un porte-coffre, qui tenoit une cassette, renfermant ce qu'il y avoit de plus superbe dans la religion. Plutarque, dans son livre intitulé d'*Isis* & d'*Osiris*, dit à peu près la même chose. Pausanias parle d'un coffre dans lequel les Troyens serroient leurs mystères, & qui, ayant été pris au siége de Troye, échut en partage à Euripile. Les anciens Etrusques avoient aussi des cistes parmi leurs vaisseaux sacrés. Les Grecs & les Romains en avoient de même. Mais, souvent ces cassettes ne renfermoient que des choses honteuses, profanes, superstitieuses & ridicules; au lieu que l'Arche du Seigneur contenoit les choses du monde les plus sacrées & les plus sérieuses; c'est-à-dire, les Tables de la loi de Dieu, la Verge d'Aaron, qui avoit poussé des fleurs, & un Gomor plein de manne.

ARCHÉANACTIDES [Les], (a) sont les plus anciens rois du Bosphore Cimmérien. Diodore de Sicile est le seul, qui nous en ait conservé la mémoire; mais, nous ne lui sommes redevables que du simple nom de cette Dynastie. Il ne dit pas un mot des Princes, qui l'ont composée, ni de celui à qui elle devoit son élévation. S'il étoit permis de suppléer, dans un fait de cette importance & de cet éloignement, au silence de Diodore & des autres Historiens, on observeroit d'abord que Strabon fait mention d'un Archéanax de Mytilène, allié de Pisistrate, qui jetta les fondemens de Sigée dans la Troade, & qui bâtit les murs de sa nouvelle ville, des ruines même de ceux de Troye; qu'il en est encore fait mention dans le Scholiaste de Nicandre, sur le témoignage du poëte Alcée, qui marcha lui-même à la guerre, que ceux d'Athènes, de Mytilène & de Lesbos, se firent au sujet de cet établissement; & on concluroit, par le rapport & la proximité des tems, que les descendans de cet Archéanax, dont il n'est plus parlé, se voyant enfin chassés de toute la Troade, s'étoient apparemment retiré dans le Bosphore, & y avoient établi

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 553, 554.

leur dominatîon. On sçait que c'étoit une fortune, assez ordinaire aux Grecs; & dans le grand nombre d'exemples, que l'on en pourroit citer, on se contentera de celui de Miltiade, fils de Cypsèle, qui, dans de pareilles circonstances, s'empara de même de la Chersonnèse, qui étoit contigue au Bosphore.

Tout ce que Diodore ajoûte sur les Archéanactides, c'est qu'après avoir regné 42 ans, ils furent remplacés par Spartacus, la troisième année de la 85e Olympiade; d'où il s'en suit que le regne de ces Archéanactides avoit commencé la première année de la 75e Olympiade 1480 ans avant l'Ére Chrétienne.

ARCHÉBIUS, *Archebius*, Ἀρχέβιος, (*a*) étoit contemporain de Thrasybule. Demosthène parle de cet Archébius dans sa harangue contre Leptine.

ARCHÉDÈME, *Archedemus*, Ἀρχέδημος. (*b*) Il est question de cet Archédème, dans Xénophon. C'étoit un avocat fort pauvre, mais qui parloit très-bien.

ARCHÉDÈME, *Archedemus*, Ἀρχέδημος, (*c*) nom d'un Étolien. On dit que cet Archédème, raillant Flaminius, lui reprocha que dans une occasion, lorsque, l'épée à la main, il couroit contre les Macédoniens, qui faisoient ferme & qui combattoient encore, au lieu de combattre, il s'étoit arrêté, & faisoit aux dieux des prieres, les mains levées vers le ciel.

ARCHÉDÉMIDE, *Archedemides*, (*d*) Archonte à Athènes. Il entra en charge le 8 de Juillet, 339 ans avant J. C. C'étoit alors le premier du mois Hécatombéon.

ARCHÉGÉNÉTÈS, AIGÉNÉTÈS, *ou* ARCHÉGÉTÈS. Ces mots veulent dire, Chef, Prince. On surnommoit ainsi Apollon.

Archégéte, fut aussi l'un des surnoms, qu'on donna à Minerve.

ARCHÉLAIS, *Archelaïs*, (*e*) Ἀρχελαΐς, ville de Cappadoce sur le fleuve Halys. C'étoit, selon Pline, une colonie de Claudius César. Cette ville avoit pris le nom d'Archélaüs, roi de Cappadoce, dont le royaume fut réduit en province Romaine par Tibère. C'est à Archélaïs que l'empereur Macrin fut tué, & l'on porta ensuite sa tête à Héliogabale.

Ptolémée place une ville du nom d'Archélaïs en Cappadoce; mais, la position de cette Ville s'éloigne du fleuve Halys, suivant les cartes dressées sur ce Géographe.

ARCHÉLAIS, *Archelaïs*, Ἀρχελαΐς, (*f*) ville, ou bourg de Judée, bâti par Archélaüs Ethnarque du païs, & fils du grand Hérode, quelque-tems avant son

(*a*) Demosth.. pag. 549, 550.
(*b*) Xenoph. pag. 759, 760.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 382.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI, pag. 231.
(*e*) Plin. L. VI. c. 13. Ptolem. L. V. c. 6, Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 105.
(*f*) Plin. L. XIII. c. 4. Ptolem. L. V. c. 16. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 613. 619.

exil à Vienne en Dauphiné.

Les tables de Peutinger la placent entre Jéricho & Scythopolis, apparemment dans cette grande plaine, qui est sur le bord occidental du Jourdain.

Il y avoit à Archélaïs beaucoup de palmiers, dont le fruit étoit fort estimé, selon le rapport de l'historien Josephe.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, nom qui a été commun à plusieurs Rois, à plusieurs Seigneurs & autres personnes.

UN SEUL ROI DE SPARTE, du nom d'ARCHÉLAUS.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*a*) fils d'Agésilaüs, roi de Sparte, succéda au royaume de son pere, l'an 916 avant J. C. Il étoit de la famille des Agides. De son tems, les Lacédémoniens assiégérent Égys, ville voisine de leur frontière; & l'ayant prise, ils la détruisirent entièrement, de crainte qu'elle ne se liguât avec les Arcadiens. Archélaüs fut secondé dans cette entreprise par Charilaüs, qui étoit aussi roi de Sparte, mais de l'autre famille.

Ce fut la 30e année du regne d'Archélaüs, que Lycurgue donna ses loix, & non pas sous le regne d'Agésilaüs, son pere, comme l'assure Pausanias. Les nouveaux établissemens ayant donné lieu à une émeute, le roi Charilaüs craignant d'abord que ce ne fût une conjuration contre sa personne, s'enfuit dans le temple de Junon, appellé *Chalcioïcos*; mais, après avoir sçu la vérité, & reçu les sermens, il sortit du temple & se joignit à Lycurgue. Car, il étoit d'un naturel si doux, que le roi Archélaüs, dit un jour à ceux, qui louoient ce jeune Prince pour sa bonté: *Eh! comment ne seroit-il pas bon? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.*

Ce mot d'Archélaüs, selon la remarque de M. Dacier, renferme un grand sens. C'est un défaut à un Prince d'être trop bon, & de n'avoir pas la force d'être méchant aux méchans; car, alors c'est foiblesse. Pour un Prince, c'est être véritablement bon, que d'être méchant avec justice.

On dit que le regne d'Archélaüs fut de soixante ans. Ce Prince eut pour successeur son fils Téléclus, sous lequel les Lacédémoniens prirent, sur les confins de la Laconie, trois villes, dont les Achéens étoient en possession, Amycle, Pharis & Géranthre.

Un seul ROI DE MACÉDOINE, du nom d'ARCHÉLAUS.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*b*) fils de Perdiccas, roi de Macédoine, s'empara du trône contre toutes les loix de la justice & de l'humanité. Sa mere étoit esclave d'Alcétas, frere de Perdiccas; & la loi vouloit qu'il n'eût d'autre état, que celui d'esclave d'Alcétas. Il sçut cependant

(*a*) Pauf. pag. 161. Plut. Tom. I. pag. 42.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 356, 416. Pauf. pag. 3. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 185.

le supplanter, & parvenir à la couronne. Bien plus, après lui avoir promis de le placer sur le trône, & l'avoir attiré chez lui, sous ce prétexte, il le fit enivrer, conduire hors des portes de la ville, & assassiner lui & son fils Alexandre.

Il se défit, peu après, de son propre frere, qui n'étoit âgé que de sept ans, & qui étoit fils légitime de Perdiccas & de Cléopâtre. Il le jetta dans un puits, & fit accroire à Cléopâtre, que l'enfant y étoit tombé en courant après une oye. Ce Tyran, après ces humanités, s'appliqua avec soin aux choses, qui pouvoient rendre la Macédoine formidable, soit par de nouvelles fortifications, soit par les troupes qu'il mit sur pied, & les grands magasins qu'il amassa. Il équipa même des vaisseaux; ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué chez les Macédoniens, pour donner des combats sur mer.

Archélaüs ayant appris que les habitans de Pydne s'étoient révoltés, mena contre cette ville une grande armée. Théramène se joignit à lui avec ses troupes; mais, voyant que le siége traînoit en longueur, il abandonna le Roi, & vint se joindre à Thrasybule, commandant général des Athéniens. Archélaüs s'animant encore davantage par cette retraite, serra Pydne de plus près, & dès qu'il l'eut prise, il en transporta les habitations à vingt stades ou environ, des bords de la mer, où elle étoit auparavant.

Ce Prince aimoit les lettres & les arts. L'on vit, chez lui, les plus grands poëtes, les plus fameux peintres & les meilleurs musiciens. Il fit peindre son palais par Teuxis avec de grandes dépenses; mais, il fut mortifié de ne pouvoir attirer chez lui le sage Socrate, qui répondit aux sollicitations, qui lui furent faites de sa part, qu'il ne pouvoit se résoudre à aller voir un homme de qui il recevroit des bienfaits, sans lui pouvoir rendre la pareille. Euripide, qu'il avoit prié de faire quelque tragédie sur son sujet, s'en excusa pour n'être pas obligé de dépeindre les cruautés de ce Tyran.

On convient qu'Archélaüs fut tué; mais, on varie sur les circonstances, comme sur les motifs de sa mort, aussi-bien que sur les années de son regne. Diodore de Sicile dit qu'il fut tué à la chasse par Cratérus, son favori, mais par inadvertance. Suivant Aristote, ce fut par des conjurés, suscités par Cratérus, qui vouloit se venger de ce que ce monarque avoit abusé de lui par des plaisirs infames, & de ce que lui ayant promis une de ses filles en mariage, il donna, contre sa parole, l'aînée au roi d'Élimée, & la cadette au fils d'Amyntas. Hellanocrate de Larisse, qui avoit aussi servi aux infamies d'Archélaüs, se joignit à Cratérus dans cette conspiration. Platon dit bien que ce Prince fut assassiné par son favori; mais, il ne le nomme pas; & il dit que ce meurtrier ne se porta à cette extrêmité que pour s'emparer de la couronne, qui lui

fut ôtée, trois ou quatre jours après, par d'autres conspirateurs.

Quant à la durée de son regne, Eusébe la fait de vingt-quatre ans, Calvisius de seize, Pétau de quatorze, & Diodore de Sicile de sept. Ce dernier place la mort d'Archélaüs, vers l'an 400 avant J. C.

UN SEUL ROI D'ÉGYPTE, du nom d'ARCHÉLAUS.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*a*) fils de cet Archélaüs, qui commanda en chef les troupes de Mithridate en Gréce. Il obtint de Pompée une dignité fort honorable; ce fut le pontificat de Comane dans le Pont. Ainsi, Archélaüs devint grand'-prêtre de la lune, qui étoit la grande déesse des Comaniens. Il eut aussi la souveraineté du lieu, qui contenoit bien six mille personnes, toutes dévouées au culte de cette Déesse. Pompée récompensa par-là les services, que le pere & le fils avoient rendus aux Lacédémoniens.

Lorsque Gabinius, vers l'an 55 avant J. C., arrêta Philippe, fils d'Antiochus Grypus, qui alloit prendre possession de la couronne d'Égypte, sur l'offre que les Alexandrins lui en avoient faite, Archelaüs étoit dans l'armée du général Romain, avec lequel il avoit fait connoissance pendant la guerre de Pompée contre Mithridate, & qu'il étoit venu joindre pour l'accompagner dans son expédition contre les Parthes. Il étoit fils, comme je l'ai dit, d'Archélaüs général des armées de Mithridate; mais, il se faisoit passer pour fils de Mithridate lui-même. Il s'offrit sur ce pied aux Alexandrins, qu'il voyoit embarrassés, & fut accepté. La difficulté fut pour lui de partir; car, Gabinius, instruit de son dessein, le faisoit garder à vue. Il parvint à s'échapper. Dion même rapporte qu'il y eut de la collusion de la part du général Romain, qui ne fut pas fâché que l'Égypte, acquérant un chef habile & courageux, se trouvât en état de lui faire une plus grande résistance, & lui fournit ainsi une raison de se faire payer plus chérement de ses services.

Archélaüs vint donc à Alexandrie, épousa la reine Bérénice, qui avoit fait étrangler, depuis peu, son premier mari, fut reconnu Roi, & se prépara à défendre la couronne, qui venoit de lui être mise sur la tête.

Gabinius s'avança jusques dans le cœur de l'Égypte. C'étoit en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses, le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour se défendre, tout ce qui pouvoit se faire, & disputa fort bien le terrein aux ennemis. Comme il étoit sorti de la ville pour aller au-devant des Romains, quand il fallut camper, & remuer la terre, pour se re-

(*a*) Dio. Caff. pag. 117. Plut. Tom. I. pag. 917. Strab. pag. 558, 706. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 316, 402, 415, 416. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 351, 352. Tom. VII. pag. 72, 114. & suiv.

trancher, les Égyptiens, accoûtumés à vivre dans l'oisiveté & les délices, se mirent à crier à haute voix, qu'Archélaüs y fît travailler des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat ? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avoit été son ami particulier & son hôte, ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna royalement, & lui fit des obséques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie, un grand renom, & acquit parmi les Romains, qui servoient avec lui, à cette guerre, la réputation d'homme d'une valeur singulière & d'une extrême générosité. Archélaüs ne regna que six mois en Égypte.

Un seul
ROI DE CAPPADOCE,
du nom d'ARCHÉLAUS.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος. (a) fils d'Archélaüs, qui étoit fils du précédent, & de Glaphyra, monta sur le trône de Cappadoce, par la faveur de Marc-Antoine, vers l'an 31 avant J. C. Ce Prince devint fort puissant. Il témoigna sa reconnoissance à Marc-Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre Actiaque. Il fut assez heureux, pour que cela ne le mît point mal dans l'esprit d'Auguste. On le laissa possesseur de la Cappadoce, & il fut presque le seul, à qui l'on fit une pareille grace.

Il aida Tibère à rétablir Tigrane dans l'Arménie ; & il obtint d'Auguste la petite Arménie, & une bonne partie de la Cilicie. Tibère lui rendit de grands services auprès d'Auguste, sur-tout lorsque ses sujets formérent des accusations contre lui devant ce Prince. Il plaida lui-même sa cause, & la lui fit gagner. Archélaüs établit sa résidence dans l'isle d'Éleuse, près de la côte de Cilicie ; & s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon, roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance. Car, comme les fils de Polémon n'étoient encore qu'enfans, il eut sans doute l'administration de leur royaume conjointement avec leur mere.

Son regne fut fort long & fort heureux ; mais, les dernières années en furent bien tristes pour lui ; & ses malheurs furent un effet de la vengeance de Tibère. Ce Prince, qui souffroit avec peine qu'on élevât peu à peu au-dessus de lui Caius & Lucius, fils d'Agrippa, petits fils d'Auguste, & ses fils par adoption, pour ne pas donner d'ombrage aux deux jeunes Césars, & pour s'épargner à lui même la douleur d'être témoin de leur aggrandissement, demanda & obtint la permission de se retirer à Rhodes, sous prétexte qu'il avoit besoin de prendre

(a) Strab. pag. 533, 534, & seq. Dio. Caff. pag. 411, 443. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 549, 558, 569, 579. De Bell. Judaïc. pag. 756. & seq. Tacit. Annal. L. II. c. 42. L. XIV. c. 26. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 316. & suiv. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 195, 383, 384. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIX. pag. 48.

du repos, pour rétablir sa santé. Sa retraite fut regardée comme un véritable exil ; on commença à le négliger comme un homme disgracié ; & l'on ne croyoit pas même qu'il fût sûr de paroître son ami. Pendant son séjour à Rhodes, le roi Archélaüs, qui n'en étoit pas fort éloigné, faisant sa résidence ordinaire dans l'isle d'Éleuse, ne lui avoit rendu aucun honneur, oubliant les grandes obligations, qu'il lui avoit. Ce n'étoit pas, dit Tacite, par orgueil, ni par hauteur, mais par le conseil des principaux amis d'Auguste, qui, croyoient pour lors l'amitié de Tibère dangereuse. Au contraire, quand le jeune César Caius, établi pour gouverneur de l'Orient, fut envoyé dans l'Arménie par Auguste, pour appaiser les troubles, qui s'y étoient élevés, Archélaüs, qui le regardoit comme le futur successeur de l'Empire, lui rendit toutes sortes d'honneurs, & se distingua par la manière empressée, dont il lui fit sa cour.

Tibère avoit toujours eu sur le cœur cette préférence injurieuse, qu'on avoit donnée à son rival, d'autant plus qu'elle marquoit dans Archélaüs un fond d'ingratitude. Il le fit bien sentir, après qu'il fut devenu le maître. Archélaüs fut cité à Rome, comme s'il avoit entrepris d'exciter quelque trouble dans la province. Livia lui écrivit, & sans dissimuler le courroux de l'Empereur, & lui fit espérer le pardon, pourvu qu'il vînt le demander. C'étoit un piége, qu'on lui tendoit pour le tirer de son royaume. Le roi de Cappadoce ne l'apperçut pas, ou n'osa agir en homme qui s'en fût apperçu. Il partit pour se rendre à Rome, fut très-mal reçu de Tibère, & se vit peu après mis en justice. Dion assure qu'Archélaüs, accablé de vieillesse, passa pour avoir perdu l'esprit; mais, qu'en effet il avoit tout son bon sens, & qu'il contrefit le fou, parce qu'il ne voyoit que ce seul moyen de sauver sa vie. Le Sénat ne prononça rien contre lui. Mais, l'âge, la goûte, & plus que cela encore, l'indignité du traitement, qu'on lui fit souffrir, auquel les Princes ne sont point accoûtumés, le firent bientôt mourir, l'an de J. C. 17. Il avoit regné près de cinquante ans. Après sa mort, la Cappadoce fut réduite en province de l'empire Romain.

Ce royaume étoit fort puissant. Les revenus de la Cappadoce étoient si considérables, lorsqu'Archélaüs mourut, que Tibère se crut en état, par l'acquisition qu'il en fit, de réduire à la moitié un impôt, qu'il faisoit lever. Il soulagea même cette Province, & n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avoit payé au dernier Roi.

Archélaüs, roi de Cappadoce, est connu dans l'histoire des Juifs. Ce Prince ayant appris la mauvaise disposition, où étoit Hérode à l'égard d'Alexandre, son gendre, vint à Jérusalem, témoigna d'abord entrer dans la passion d'Hérode, lui déclara qu'il étoit prêt à rompre le mariage de sa fille avec Alexandre, blâma beau-

coup la conduite de ce jeune Prince, & loua celle d'Hérode. Puis, quand il vit le Roi adouci, il commença adroitement à rejetter les fautes dont on accusoit Alexandre, sur ceux qui l'approchoient. Phéroras, frere d'Hérode, étant venu trouver Archélaüs, pour le prier de faire sa paix avec le Roi, son frere, Archélaüs l'engagea à avouer à Hérode, qu'il étoit la cause de tout le trouble de sa famille, & à lui en demander pardon; & qu'alors lui, Archélaüs, se joindroit à lui, pour le faire rentrer dans les bonnes graces du Roi. Phéroras le crut; & Archélaüs, par sa prudence, rétablit la paix dans la cour d'Hérode, & lui réconcilia Alexandre & Aristobule, ses fils, & Phéroras, son frere.

Quelque-tems après, Alexandre ayant été accusé auprès d'Hérode d'avoir voulu se retirer avec sa femme auprès d'Archélaüs, son beau-pere, & étant convenu du fait, Hérode en conçut du soupçon contre Archélaüs. C'est pourquoi, dans la derniere assemblée qu'il fit tenir à Béryte, où la mort d'Alexandre & d'Aristobule fut arrêtée, il ne voulut pas qu'Archélaüs s'y trouvât, quoique l'empereur Auguste l'eût expressément marqué, dans la lettre qu'il lui en avoit écrite.

UN SEUL ROI DES CLITES, du nom d'ARCHÉLAUS.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*a*) roi des Clites, nation Cappadocienne. Ce Prince, l'an de J. C. 36, souleva contre lui ses sujets, pour avoir voulu, à l'imitation du gouvernement Romain, les assujettir aux tributs & au cens; c'est-à-dire, au dénombrement des personnes & des biens. Cet Archélaüs étoit vraisemblablement, fils d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Le royaume de son pere ayant été réduit en province, on peut croire que pour le consoler, on lui en réserva une petite portion. Un mot de Dion donne lieu de penser que les Clites étoient soûtenus par Artabane. Quoiqu'il en soit, Archélaüs n'étoit pas assez puissant pour les réduire. Mais, un détachement de troupes Romaines, envoyé par Vitellius, les fit rentrer dans le devoir.

PRINCES ET SEIGNEURS, qui ont porté le nom d'ARCHÉLAUS.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*b*) fils d'Amyntas, roi de Macédoine & de Cygnée, sa femme, étoit frere d'Archidée & de Ménélaüs. Il avoit encore d'autres freres, Alexandre, Perdiccas & Philippe, & une sœur nommée Eurione; mais, ceux-ci étoient nés d'une autre femme, appellée Euridice. Archélaüs fut mis à mort par son frere Philippe.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*c*) lieutenant d'Ale-

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 41. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 599, 600.

(*b*) Just. L. VII. c. 4. L. VIII. c. 3.
(*c*) Q. Curt. L. V. c. 2.

xandre le Grand. Ce Prince voulant passer dans la Perse, établit pour gouverneur de la ville de Suse Archélaüs, avec une garnison de trois mille hommes.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*a*) lieutenant d'Antigone, roi de Macédoine. Ce fut l'un des Officiers de ce Prince, qui commandoient dans Corinthe, lorsqu'Aratus, général des Sicyoniens, vint attaquer cette Ville. Pendant que ce général s'efforçoit de gravir sur des rochers escarpés, trois cens soldats, qu'il avoit laissés en dehors aux portes, près du temple de Junon, étant entrés dans la ville, qu'ils trouvérent pleine de tumulte & de confusion, & toute éclairée d'une infinité de lumières, & ne pouvant trouver le sentier, qu'avoit pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrérent tous ensemble en bas du précipice, à l'ombre d'une grande roche, qui les cachoit, & attendirent-là dans un grand désespoir & une grande détresse. Déjà Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la citadelle, on tiroit sur lui de tous côtés, & du bas du château on entendoit bien le bruit des combattans & leurs cris; mais, comme ils étoient répétés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvoit discerner d'où ils venoient.

Ces trois cens soldats ne sçachant donc de quel côté ils devoient tourner. Archélaüs ayant pris bon nombre de soldats avec lui, monta avec de grands cris, & un grand bruit de trompettes, pour aller charger Aratus en queue; & en marchant, il passa devant ces trois cens soldats, sans les appercevoir. Il ne fut pas plutôt passé, que ceux-ci se levérent comme d'une embuscade, où ils auroient été placés, tombérent sur lui, tuérent les premiers qu'ils rencontrérent; & donnant l'épouvante à tous les autres, & à Archélaüs même, ils les écartérent, les mirent en fuite, & les menérent battant, jusqu'à ce qu'ils se dispersérent dans la ville, chacun de leur côté.

Lorsqu'Aratus se fut rendu maître de la ville, il donna la liberté à Archélaüs, qu'il avoit fait prisonnier, & fit mourir Théophraste, qui refusoit de sortir de la ville.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (*b*) l'un des chefs de la nation Acarnanienne, vers l'an 197 avant J. C. Ce Prince & Bianor, autre chef de la même Nation, s'étant rendus à l'assemblée, que L. Quintius avoit convoquée à Leucade, eurent assez de crédit, pour obtenir des Acarnaniens, qui s'y trouvoient, un décret en vertu duquel on devoit faire alliance avec les Romains. Tous ceux qui étoient absens, désapprouvérent ce qui s'étoit passé, dans l'assemblée; & dans le tems qu'ils murmuroient hautement contre le décret, deux des prin-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1037. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 286, 288.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 16.

cipaux Acarnaniens, envoyés par Philippe; sçavoir, Androcles & Échedème, secondérent si bien le mécontentement du peuple, que non seulement le décret fut cassé, mais qu'on condamna encore, comme traîtres à la patrie, Archélaüs & Bianor, pour avoir été les auteurs de ce sentiment.

ARCHÉLAUS, *Archelaüs*, Ἀρχέλαος, (a) général d'armée de Mithridate, Roi de Pont. C'étoit le plus grand & le plus considérable de tous les généraux de ce Prince, au rapport de Plutarque. Il avoit un frere, nommé Néoptolème, qui n'étoit guere moins habile que lui dans le métier de la guerre.

Archélaüs, avec une grosse flotte, qui le rendoit maître de la mer, avoit assujetti à son maître les isles Cyclades, toutes les autres isles, qui étoient renfermées par le promontoire de Malée, & l'Eubée même; & s'étant emparé d'Athènes, de-là, comme de sa place d'armes, il couroit par tout, & faisoit révolter tous les peuples de la Gréce jusqu'à l'extrêmité de la Thessalie. Il est vrai qu'il reçut quelque échec près de Chéronée; car Brutius Sura, lieutenant de Sentius, qui commandoit dans la Macédoine, homme d'une grande hardiesse & d'un plus grand sens, étant allé au-devant de lui, s'opposa à ce torrent impétueux, qui ravageoit la Béotie; & l'ayant battu en trois rencontres près de Chéronée, il le chassa de la Gréce, & le réduisit encore à se renfermer dans sa flotte & à se contenter de la mer. Ce fut en ce moment que Sylla vint prendre la place de Brutius Sura, l'an 87 avant J. C.

Archélaüs, se tenant dans le port de Munichia, ne voulut, ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains; mais, il cherchoit à traîner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. Sylla connoissant cela encore mieux que lui, décampa promptement, & mena ses troupes dans la Béotie; & Hortensius étant venu le joindre avec son armée, ils occupérent au milieu de la plaine d'Élatée une éminence très-fertile, couverte d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau, qu'on appelloit Philoboiote. Quand ils furent campés là, leurs ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre; car, ils n'avoient pas plus de quinze cens chevaux, & leur infanterie ne montoit pas à quinze mille hommes. C'est pourquoi, tous les officiers des ennemis, entraînant leur général Archélaüs, malgré lui, mirent leur armée en bataille, & remplirent toute la plaine de chevaux, de chariots, de targes & de boucliers. La vaste étendue de l'air ne suffisoit pas au bruit & aux cris de tant de nations & de tant de milliers d'hommes qui pre-

(a) Strab. pag. 558. Plut. Tom. I. pag. 425, 458. & seq. Dio. Cass. p. 117. Pauf. pag. 35. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 332, 333. & suiv. Hist. Rom. Tom. V. pag. 597, 608. & suiv. Tom. VI. pag. 69. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 45. & suiv.

noient ce poste & se préparoient au combat. D'ailleurs, la pompe & la magnificence de leur appareil n'étoient pas inutiles, pour augmenter l'étonnement & la terreur de ceux qui les regardoient. Car, la lueur de leurs armes, superbement enrichies d'or & d'argent, & les vives couleurs de leurs cottes d'armes Médoises & Scythiques, mêlées avec l'éclat de l'airain & du fer, quand toutes ces troupes venoient à se remuer & à marcher, allumoient l'air d'un feu brillant, comme les éclairs, qui, en éblouissant la vue, remplissent l'ame d'effroi.

Archélaüs tenta d'abord de s'emparer d'une cime de montagne, pleine de rochers, très-escarpée & séparée du mont Edylium par le fleuve Assus, qui couloit entre deux, & qui, au pied même de la montagne, se jettant dans le Céphise, & devenu plus rapide par cette jonction, rendoit cette cime un poste très-fort & très-sûr, pour y asseoir un camp. Sylla voyant donc que les Chalcaspides des ennemis marchoient pour l'occuper, voulut les prévenir & s'en saisir lui-même le premier, comme il fit par la grande diligence & par la bonne volonté de ses troupes. Archélaüs se voyant prévenu, tourna contre Chéronée. Sylla le suivit de près, & c'est-là qu'on en vint aux mains.

Les troupes d'Archélaüs présentant leurs longues piques, se tiennent bien serrées, ayant leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse pas les rompre. Les Romains jettant leurs épieux, écartent, l'épée à la main, leurs piques, pour les joindre plutôt, & pour décharger sur eux leur première furie. Ce qui augmentoit leur animosité, c'est qu'ils voyoient aux premiers rangs quinze mille esclaves, que les généraux du Roi leur avoient débauchés, en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'infanterie, pesamment armée. Sur quoi un centurion Romain dit fort plaisamment, *que ce n'étoit qu'aux fêtes Saturnales, que l'on voyoit les esclaves jouir des priviléges des libres*. Mais, ces esclaves, contre leur naturel, eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soûtinrent le choc de l'infanterie Romaine, sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entrouvrir, ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie legére, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en désordre, à force de traits qu'elle leur lançoit, & à coup de pierres qu'elle jettoit avec ses frondes, & qu'elle les eût contraints de plier.

Archélaüs menant son aîle droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius lâcha les bandes, qu'il avoit avec lui pour le prendre en flanc. Archélaüs, voyant cela, fit promptement tourner tête à deux mille chevaux. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers une montagne, qui étoit voisine, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être enveloppé. Sylla, avec quelques troupes de

son aîle droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussière, que ses troupes élevérent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laissant donc là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, espérant d'avoir bon marché de cette aîle droite, qu'il trouveroit sans chef.

En même-tems, Taxile mena contre Murèna ses Chalcaspides; de sorte que, des deux côtés, il s'éleve en même-tems de grands cris, qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit, Sylla s'arrête, ne sçachant à qui il devoit plutôt courir. Enfin, il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poste qu'il avoit quitté, & d'aller soûtenir son aîle droite. Il envoya donc Hortensius au secours de Murèna avec quatre cohortes; & prenant la cinquième avec lui, il vola à son aîle droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs, avec un égal avantage. Mais, dès qu'il parut, cette aîle, ranimée par la présence de son général, renversa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, & les poursuivit, comme elles fuyoient vers le fleuve & la montagne d'Acontium.

Après ce grand succès, il ne perdit pas un moment, & marcha au secours de Murèna; & trouvant qu'il avoit aussi vaincu de son côté, & défait Taxile, il se joignit à lui, & ils poursuivirent ensemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en piéces, comme ils couroient pour gagner leur camp; de sorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en sauva que dix mille, qu'Archélaüs conduisit à Chalcis.

Toutefois, Archélaüs ayant reçu un renfort considérable de nouvelles troupes, dont le nombre montoit à quatre-vingt mille hommes, sentit son courage se rallumer. Il se donna encore une bataille dans la plaine d'Orchomène; mais, ses armes n'y furent pas plus heureuses qu'à Chéronée. Diogène, son fils, y fut tué, après avoir fait des prodiges de valeur.

Ces mauvais succès obligérent Archélaüs de proposer un accommodement au général Romain. Leur entrevue se passa sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délium, où Apollon avoit un temple célebre. Archélaüs parla le premier, & proposa à Sylla d'abandonner l'Asie & le Pont, & de s'en retourner promptement calmer la guerre civile, qui étoit allumée à Rome, lui offrant pour cet effet de la part du Roi, argent, vaisseaux & troupes. Sylla prenant ensuite la parole, lui proposa de quitter le parti de Mithridate, de se faire Roi en sa place, en devenant l'allié des Romains, & de lui livrer actuellemet tous les vaisseaux, qu'il avoit en sa puissance. Et comme Archélaüs paroissoit détester cette horrible trahison, Sylla continuant, lui dit: » Archélaüs, toi qui es » Cappadocien, & l'esclave, ou » si tu veux, l'ami d'un roi Bar» bare, tu ne peux seulement en-

» tendre une proposition honteu-
» se, qui seroit suivie de tant de
» biens. Et à moi, qui suis capitaine général des Romains, à
» moi Sylla, tu oses me proposer
» une trahison, comme si tu n'étois pas cet Archélaüs, qui as
» pris la fuite à Chéronée, avec
» une poignée d'hommes, reste
» malheureux de six-vingts mille
» combattans, & qui t'es tenu
» deux jours caché dans les marais d'Orchomène, content de
» défendre la Béotie, & de la
» rendre inaccessible par les monceaux de tes morts, dont ses
» campagnes sont semées. «

Après cette réponse, Archélaüs changea de ton; &, s'humiliant profondément, il le pria de finir cette guerre, & d'accorder la paix à Mithridate; à quoi Sylla voulut bien consentir. La paix fut donc conclue, aux conditions suivantes:
» Que Mithridate renonceroit à
» l'Asie & à la Paphlagonie; qu'il
» céderoit la Bithynie à Nicomède, & la Cappadoce à Ariobarzane; qu'il payeroit aux Romains, pour les frais de la
» guerre, deux mille talens; qu'il
» livreroit aux Romains soixante-
» dix galéres armées, avec tout
» leur équipage; & que Sylla,
» de son côté, assureroit à Mithridate le reste de ses États,
» & le feroit déclarer ami & allié
» du peuple Romain.

Toutes ces conditions étant réglées & acceptées, Sylla se retira, & prit son chemin par la Thessalie & la Macédoine, vers l'Hellespont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneurs; jusques-là, qu'Archélaüs étant tombé dangereusement malade à Larisse, il y séjourna, & eut de lui le même soin qu'il auroit pu avoir de quelqu'un de ses principaux officiers, ou même de ses collégues.

Pendant qu'on étoit à Larisse, il arriva des ambassadeurs de Mithridate, dont les propositions choquérent Sylla; & il leur répondit d'un ton de colère, qui les effraya tellement, qu'ils ne répartirent pas une seule parole. Mais, Archélaüs se mit à prier Sylla, & à le conjurer d'adoucir sa colère, en lui prenant la main droite, qu'il arrosoit de ses larmes. Enfin, il lui persuada de l'envoyer vers Mithridate, l'assurant qu'il le porteroit à consentir à tous ces articles, ou, s'il ne pouvoit l'obtenir, qu'il se tueroit lui-même de sa propre main. Sur cette réponse, Sylla le dépêcha. Archélaüs de retour, le joignit près de la ville de Philippe, & lui rapporta que tout iroit bien; mais, que le roi Mithridate desiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Et dans cette conférence, les conditions qu'Archélaüs avoit acceptées, furent ratifiées par le roi de Pont.

Depuis, Mithridate commença à se défier d'Archélaüs, comme l'ayant engagé dans une paix, également honteuse pour lui & désavantageuse. Quand Archélaüs s'en fut apperçu, sçachant à quel maître il avoit affaire, il se réfugia vers Muréna, avec sa femme & ses enfans, & le sollicita vivement à porter ses armes con-

tre Mithridate. D'autres disent qu'Archélaüs fut toujours fidele à ce Prince.

ARCHÉLAUS, *Archelaus*, Ἀρχέλαος, (*a*) marchand de Délium, du tems d'Archélaüs, général de Mithridate. Il fut envoyé par ce général vers Sylla, après que celui-ci l'eut défait deux fois de suite, d'abord à Chéronée, puis à Orchomène. C'étoit pour lui proposer un accommodement, à quoi le Romain donna volontiers les mains.

ARCHÉLAUS, *Archelaus*, Ἀρχέλαος, (*b*) fils d'Archélaüs, grand-prêtre de Comane, & puis roi d'Egypte. Il succéda à son pere, dans la dignité de grand-prêtre de Comane, avec tous les honneurs, qui y étoient attachés. César le dépouilla de cette dignité, pour la conférer à Lycomédes, ou Nycomédes, Bithynien.

Archélaüs avoit épousé une très-belle femme, nommée Glaphyra, dont Antoine fut amoureux; ce qui paroît par une épigramme attribuée à Auguste, sur Fulvie. Aussi, lorsque Sisinna, fils aîné d'Archélaüs & de Glaphyra, disputa la couronne de Cappadoce à Ariarathe, il ne manqua pas d'avoir pour lui le suffrage d'Antoine, l'an 41 avant J. C. Ariarathe remonta depuis sur le trône, & Antoine l'en chassa encore, pour y rétablir Archélaüs, frere de Sisinna.

ARCHÉLAUS, *Archelaus*, Ἀρχέλαος, (*c*) fils d'Hérode le Grand & de Maltacé, sa cinquième femme. Ce Prince, en mourant, laissa la Judée à son fils Archélaüs, avec le titre de Roi, ayant partagé le reste de ses États, entre ses autres fils. On cacha d'abord la mort d'Hérode, pour avoir le tems de mettre en liberté ceux qui étoient retenus dans l'Hippodrome; après quoi, ayant assemblé les troupes qui étoient à Samarie, les parens du Roi, & les plus considérables de la nation, on fit la lecture de son testament, & les troupes prêtérent serment au nouveau roi Archélaüs.

Ce Prince ayant observé les sept jours de deuil, prescrits après les funérailles, donna un repas funébre au peuple. Après cela, il se montra à ses nouveaux sujets, & reçut leurs félicitations. Mais, sur quelques demandes, qui lui furent faites par les Zélateurs, & par ceux du parti des Pharisiens, il déclara qu'il n'exerceroit aucun acte de souveraineté, avant que d'avoir obtenu de l'Empereur la confirmation du testament de son pere. Cette déclaration révolta ceux qui ne vouloient pas que le Roi des Juifs reconnût une puissance étrangère & infidele. La ville de Jérusalem étoit alors remplie, dit Josephe, de gens venus de toute la Judée, pour célebrer la fête de Pâques, qui étoit pro-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 466.

(*b*) Dio. Cass. pag. 411. Strab. pag. 558. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 316.

(*c*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 599, 600, 601. *& seq.* De Bell. Judaïc. p. 767, 773. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 182, 213. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 275. Tom. VI. pag. 492. Tom. IX. pag. 92, 93. Tom. XXI. pag. 285. *& suiv.*

chaine.

chaine. Les discours des Zélateurs échaufférent les esprits ; & les mécontens, s'assurant sur leur nombre, osérent insulter Archélaüs, comme il montoit au Temple, pour y sacrifier. Il les fit charger par sa garde, qui en tua quelques-uns, & dissipa le reste.

Après cela, il s'embarqua à Césarée, vers l'an de J. C. 2, pour aller à Rome demander à Auguste la confirmation du testament d'Hérode, qui le déclaroit roi de Judée. Antipas, son frere, se transporta aussi à Rome, pour lui disputer le Royaume, prétendant que le premier testament d'Hérode, par lequel il étoit déclaré Roi, devoit être préféré au dernier, qu'il avoit fait dans un tems, où il n'avoit pas le même esprit qu'auparavant.

Les deux freres, Archélaüs & Antipas, firent proposer leurs prétentions devant l'Empereur, par des Orateurs habiles ; & quand ils eurent parlé, Archélaüs se jetta aux genoux d'Auguste. L'Empereur le releva avec douceur, & lui dit qu'il le croyoit digne du Royaume ; qu'il ne vouloit rien faire de contraire à l'intention d'Hérode, ni à ses intérêts. Cependant, il ne voulut rien décider alors sur cette affaire. Quelque-tems après, les Juifs envoyérent à Rome une ambassade solemnelle, pour demander à Auguste qu'il leur permît de vivre selon leurs loix, & de demeurer sur le pied de province Romaine, sans être soumis aux Rois de la maison d'Hérode, mais simplement aux gouverneurs de Syrie. Auguste leur donna audience, & écouta aussi les défenses d'Archélaüs ; puis, il rompit l'assemblée, sans se déclarer.

Enfin, quelques jours après, il fit venir Archélaüs, & lui donna non le titre de Roi, mais celui d'Éthnarque, avec la moitié des États, dont Hérode, son pere, avoit joui. Il lui promit qu'il lui accorderoit la royauté, s'il s'en rendoit digne, par sa bonne conduite. Archélaüs, étant de retour en Judée, ôta la souveraine sacrificature à Joazas, sous prétexte qu'il avoit favorisé les séditieux contre lui, & donna cette dignité à Éléazar, son frere. Il gouverna la Judée avec tant de violence, que sept ans après son retour de Rome, les premiers des Juifs & des Samaritains vinrent l'accuser devant Auguste.

L'Empereur, sans daigner écrire à Archélaüs, donna ordre à l'agent, que le prince Juif tenoit auprès de lui, de se transporter en Judée, & de lui amener son maître. Archélaüs goûtoit actuellement, dans un grand repas, les plaisirs de la bonne chere & du vin, lorsque son agent arriva, avec un ordre si sévère & si imprévu. Il fallut partir sur le champ. L'accusé fut entendu contradictoirement avec ses accusateurs, condamné, dépouillé de ses États, & relégué à Vienne sur le Rhône, où il mourut ; mais, on ignore l'année de sa mort. La Judée & la Samarie tombérent ainsi sous la domination directe des Romains, & furent désormais gouvernées par un intendant de l'Empereur,

qui reconnoissoit pour supérieur le gouverneur de Syrie. Alors, les Juifs perdirent, dans la plus noble portion & dans la capitale de leur contrée, toute ombre de puissance publique, n'ayant plus même leurs Princes particuliers. Ce changement arriva l'an de Rome 759, & de J.-C. 8. Coponius fut le premier i[illegible]ndant, envoyé par Auguste, [illegible]c le droit de gouverner la Judé[illegible]

HOMMES DE LETTRES, du nom d'ARCHÉLAUS.

ARCHÉLAUS, *Archelaus*, Ἀρχέλαος, (a) philosophe & poëte d'Athènes, selon quelques-uns, de Milet, selon d'autres, étoit fils d'Apollodore, ou de Mydon. Il fut disciple & successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athènes. Il s'attacha principalement à la physique, comme ses prédécesseurs; mais, il se mêla aussi de la morale, un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il forma un disciple, qui la mit bien en honneur, & en fit son étude capitale. Ce fut Socrate.

Archélaüs s'acquit le surnom de Physicien. Les animaux, sans en excepter les hommes, avoient éte, selon lui, produits d'une matière terrestre, chaude & humide. Il fut le premier qui remarqua que la voix étoit un son formé par l'impulsion de l'air. Il disoit aussi, selon Saint Augustin, que toutes choses se formoient par des parties dissemblables; qu'il y avoit un esprit moteur, qui avoit soin de former tout ce qui est dans la monde, ou en unissant ces corps différens, ou en les séparant les uns des autres. Archélaüs appelloit aussi, tout le composé du monde, un infini. Il soûtenoit que ce qui est juste, ou injuste, ne l'est que par la coûtume.

Archélaüs, comme on l'a dit d'abord, fut aussi poëte. Le philosophe Panétius lui attribuoit, selon Plutarque, les Élégies, qu'on adressa à Cimon l'Athénien, pour le consoler de la mort de sa femme, nommée Isocide. Panétius, ajoûte Plutarque, fondoit sa conjecture, avec quelque sorte d'apparence, sur le tems, où Archélaüs vivoit. Ce Philosophe-Poëte florissoit 450 ans avant J. C.

ARCHÉLAUS, *Archelaus*, Ἀρχέλαος, géopraphe, composa un traité, où il décrivoit tous les païs, qu'Alexandre avoit parcourus; ce qui donne lieu de croire qu'il vivoit en même-tems que ce fameux conquérant. Sa description de l'Eubée est citée par Harpocration; mais, on ne sçait si le livre des Fleuves, cité par Stobée, n'est pas d'un autre Archélaüs, qui décrivit en vers toutes les choses, qui ont une nature particulière. Cet ouvrage a un autre titre dans Antigone de Caryste, qui l'appelle un recueil d'épigrammes, touchant les choses merveil-

(a) Strab. pag. 645. Plut. Tom. I. pag. 481. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 408. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 6. Tom. IX. pag. 10. Tom. XIII. pag. 382.

leuses & difficiles à croire, & qui en rapporte quelques-unes, qui roulent toutes sur l'histoire des animaux. Artémidore, Pline, Varron, qui citent le même ouvrage, n'en disent rien, qui ne concerne les animaux ; mais, Stobée, qui allégue le livre des Fleuves, parle aussi du livre touchant les pierres ; & il est très-probable qu'Archélaüs avoit aussi décrit en vers ce qu'il y avoit remarqué de merveilleux.

ARCHÉLAUS, *Archelaus*, Ἀρχέλαος, orateur, auquel on attribue un traité de l'art de parler.

ARCHÉLAUS, *Archelaus*, Ἀρχέλαος, (*a*) de Rhodes. Les habitans de cette isle, étant pressés vivement par Cassius, l'an 42 avant J. C., Archélaüs fut député vers ce général, pour tâcher de le fléchir ; car il étoit fort irrité contre les Rhodiens. Il faut remarquer qu'Archélaüs avoit été son maître dans les Lettres Grecques. Il s'acquitta de sa commission, de la manière la plus tendre & la plus pathétique. Mais, Cassius, content d'avoir fait beaucoup d'amitié à son ancien maître, demeura inéxorable sur le fond de la chose.

(*b*) On parle encore de quelques autres personnes, qui ont porté le nom d'Archélaüs.

1.° D'un Agent d'Archélaüs, fils du grand Hérode ; roi des Juifs. Il le tenoit à Rome, pour y avoir soin de ses intérêts ; & l'empereur Auguste l'envoya à son maître, porter l'ordre de partir incessamment, pour venir rendre raison de sa conduite.

2.° D'un fils de Chelcias, qui épousa Mariane, fille du grand Agrippa, dont il eût une fille, qui s'appella Bérénice.

3.° D'un fils de Mégadate, garde de Simon, tyran de Jérusalem. Il se rendit à Tite, pendant le siége de cette ville, avec son compagnon Ananus ; & l'Empereur leur fit grace.

ARCHÉLOQUE, *Archelochus*, Ἀρχέλοχος, le même qu'Archiloque, fils d'Anténor. *Voyez* Archiloque.

ARCHÉMONIDE, *Archemonides*, Ἀρχεμονίδης, (*c*) nom d'un homme dont Démosthène fait mention dans sa harangue contre Lacritus. Il étoit fils d'Archédamas.

ARCHÉMONIDE, *Archemonides*, Ἀρχεμονίδης. (*d*) Celui-ci est différent du précédent ; car, il étoit fils de Straton. Démosthène fait aussi mention de lui dans la même harangue.

ARCHÉMORE, *Archemorus*, le même qu'Anchémole. *Voyez* Anchémole.

ARCHÉMORE, *Archemorus*, autrement appellé Opheltès. *Voyez* Opheltès.

ARCHÉPOLIS, *Archepolis*, (*e*) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Cet officier fut un de ceux, qui conspirérent avec Dy-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VIIII pag. 227.
(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 614, 369. De Bell. Judaïc. p. 956.
(*c*) Demosth. pag. 950.
(*d*) Demost. pag. 953.
(*e*) Q. Curt. L. VI. c. 7.

mnus, pour assassiner le Roi.

ARCHEPTOLÈME, *Archeptolemus*, Ἀρχεπτόλεμος, (*a*) fils d'Iphitus. Homére dit qu'Hector, après la perte de son écuyer, ayant trouvé sous sa main le hardi Archeptolème, le fit monter près de lui, & lui donna ses chevaux à conduire.

ARCHEPTOLIS, *Archeptolis*, Ἀρχέπτολις, (*b*) fils de Thémistocle & d'Archippe, sa première femme. Il épousa Mnésiptolème, qui étoit sa sœur de pere seulement.

ARCHERS, (*c*) sorte de milice, ou de soldats, armés d'arcs & de fléches. Ce mot vient du Latin, *Arcus*, un arc, d'où on a formé *Arcuarius*, *Arquis*, *Arquites*. On se servoit autrefois des Archers à la guerre. L'usage s'en conserve encore en Orient & chez les peuples Barbares.

D. Bernard de Montfaucon dit que, chez M. le Conseiller Du May de Dijon, on voit, en bas-relief, un Archer Gaulois, la tête nue, le carquois sur l'épaule, tenant un grand arc de la main droite. Son habit est une longue tunique à manches, qui, étant fort relevée par une ceinture, ne descend que jusqu'au genou. Ses bas, qui sont apparemment tout d'une piéce, avec ses braies, approchent de ceux des Daces.

ARCHÉSILAUS, *Archesilaus*, (*d*) d'abord ami d'Agathocle, tyran de Sicile, & puis son plus grand ennemi, puisque ce fut lui qui tua Archagathe, fils d'Agathocle. *Voyez* Archagathe.

ARCHÉSILAUS, *Archesilaus*, (*e*) nom d'un sculpteur. Pline dit que Luculle voulut faire faire une statue de la Félicité, par le sculpteur Archésilaüs; mais, qu'ils moururent tous deux, avant qu'elle fût achevée.

ARCHESTRATE, *Archestratus*, Ἀρχεστράτης, (*f*) Athénien, qui fut mis en prison, pour avoir été d'avis qu'on fît la paix avec les Lacédémoniens, aux conditions que ceux-ci proposoient. Ils vouloient que l'on démolît une partie des murs de la ville d'Athènes. Cela se passoit du tems de Lysandre.

ARCHESTRATE, *Archestratus*, Ἀρχέστρατος, (*g*) autre Athénien, dont parle Plutarque, dans la vie d'Alcibiade. Il en rapporte ce bon mot: *Que la Gréce ne pouvoit porter deux Alcibiades.*

Plutarque fait mention d'un autre Archestrate, aussi Athénien, dans la vie de Phocion. Il fut auteur d'un décret par lequel Agnonide persuada au peuple d'envoyer des ambassadeurs à Polyperchon, pour accuser Phocion d'avoir voulu livrer sa ville.

ARCHESTRATE, *Archestratus*, Ἀρχέστρατος, (*h*) nom d'un Poëte, qui ne se trouve, dit Plutarque, dans aucun registre, ni

(*a*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 128, 129.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 128.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 37.
(*d*) Just. L. XXII. c. 8.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 333, 334.
(*f*) Xenoph. pag. 459.
(*g*) Plut. Tom. I. pag. 199, 757.
(*h*) Plut. Tom. I. pag. 319.

dans aucun Auteur, pendant toutes les guerres des Médes. Cependant, les registres & les Auteurs font foi qu'il y eut un Poëte de ce nom là, qui fit jouer ses piéces dans le tems de la guerre du Péloponnèse. C'est peut-être le même qui suit.

ARCHESTRATE, *Archestratus*, Ἀρχεστράτος, (a) poëte Grec, dont on a des piéces dans l'anthologie manuscrite de la Bibliothéque du Roi.

ARCHEVÊQUE. On ne trouve pas la qualité d'Archevêque, avant le Concile d'Éphèse, tenu en 321. S. Athanase est le premier, qui ait employé le titre d'Archevêque, en le donnant à Alexandre, son prédécesseur. S. Grégoire de Nazianze le donna à S. Athanase ; mais, ce n'étoit qu'un titre d'honneur, sans aucun égard à leur jurisdiction. On l'attribua particulièrement aux Évêques de Constantinople & de Jérusalem. Dans la suite, les Grecs donnérent le nom d'Archevêque aux Évêques des grandes Villes, quoiqu'ils n'eussent aucun suffragant dans leur diocèse. Le Métropolitain étoit le chef de la province, & avoit plusieurs suffragans sous sa jurisdiction.

Il n'y a rien de plus connu, dans les Notices des Grecs modernes, que ces Archevêques sans suffragans, & différens des Patriarches & des Métropolitains. Au Concile d'Éphèse, Célestin & Cyrille sont appellés Archevêques, l'un de Rome, l'autre de Jérusalem. Au Concile de Chalcédoine, en 451, le titre d'Archevêque fut donné à Léon I, évêque de Rome, par les Grecs. Parmi les Latins, Isidore de Séville est le premier, qui parle des Archevêques. Cet Auteur distingue quatre Ordres dans le gouvernement de l'Église ; ce sont les Patriarches, les Archevêques, les Métropolitains, & les Évêques. Il soûtient que les Archevêques présidoient sur les Métropolitains. Ainsi, le mot *Archevêque* n'étoit guere connu dans l'Église Latine, avant Charlemagne. Mais, en revanche, il y est bien connu aujourd'hui.

ARCHI, *Archi*, (b) ville de Palestine, dans la tribu de Manassé. Le partage, échu par le sort aux enfans de Joseph, passoit le long des confins de cette Ville.

ARCHI, terme de Grammaire. Ce terme ne se met jamais tout seul ; mais, il est fort significatif, quand il est joint avec d'autres, & il a la force d'un superlatif, pour marquer quelque dégré d'élévation. Il entre aussi avec grace dans la composition de plusieurs mots. On dit donc : *c'est un Archivilain, un Archiparesseux, un Archidévot, un Archifou, un Archipédant.* C'est comme s'il y avoit : c'est un homme très-vilain, très-paresseux, très-dévot, très-fou.

Ce mot se traduit en Latin par le superlatif de l'adjectif, auquel

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

(b) Josu. c. 16. v. 1, 2.

il est joint. Mais, toutes ces façons de parler, & plusieurs autres, que l'on peut faire de la sorte, ne sont bonnes que dans le style simple & familier.

Archi vient du Grec ἀρχὴ, *principium*, *principatus*, commencement, primauté.

ARCHIACIS. *Voyez* Archaïcis.

ARCHIAS, *Archias*, (*a*) Ἀρχίας, Corinthien, l'un des descendans d'Hercule. Ayant formé le dessein de bâtir la ville de Syracuse, il alla consulter l'oracle de Delphes, sur le lieu qu'il choisiroit pour cet effet. Le dieu l'écouta favorablement; & après l'avoir déterminé sur le lieu, le plus convenable à son nouvel établissement, il lui proposa divers avantages, & lui laissa, entr'autres, le choix des richesses, ou de la santé. Les richesses touchérent Archias; & Apollon, dit-on, fut fidele à sa parole. Archias fonda donc Syracuse, vers l'an 709 avant l'Ére Chrétienne; & elle devint en peu de tems la ville la plus opulente du païs.

ARCHIAS, *Archias*, (*b*) Ἀρχίας, Thébain. Il y avoit, de son tems, à Thébes deux factions, l'une d'Isménias & d'Androclide, dans laquelle étoit entré Pélopidas; l'autre d'Archias, de Léontidas, & de Philippe, qui étoient tous trois riches & pleins d'ambition. Les Lacédémoniens avoient conçu une haine implacable contre la première, parce qu'ils la regardoient, comme trop populaire & trop amie de la liberté. Archias & ses deux compagnons, fort portés d'ailleurs pour l'oligarchie, ayant pénétré cette disposition des Lacédémoniens, proposérent à Phœbidas, leur général, qui passoit à Thébes avec des troupes, de s'emparer de la citadelle, appellée Cadmée, d'en chasser ceux, qui tenoient le parti opposé, & de la mettre sous la main des Lacédémoniens, en y établissant le gouvernement des Nobles. Phœbidas se laissa persuader; & les Thébains furent asservis par Archias & Léontidas. Pour Isménias, chef de la faction opposée, on le mit à mort. Androclide & plusieurs autres prirent la fuite.

Pélopidas, étant allé trouver tous les bannis, l'un après l'autre, leur persuada de remettre leur patrie en liberté. Là-dessus ils envoyérent secrétement à Thébes apprendre à ceux de leurs amis, qui y étoient restés, ce qu'ils avoient résolu. Ces amis approuvérent extrêmement leur dessein. Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit de donner sa maison. Philidas trouva le moyen de se faire greffier d'Archias & de Philippe, qui étoient Polémarques. Le jour, pour l'exécution du projet, étant pris, Philidas se chargea de donner à souper à Archias & à sa compagnie, de leur faire faire grand'chere, & de leur amener les plus belles femmes de la ville. C'étoit pour les livrer, affoiblis

(*a*) Pauf. pag. 298. Strab. pag. 262, 269, 380. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 346, 347, 427, 444. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 236.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 280 & *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 340. & *suiv.*

par la débauche & ivres, entre les mains des conjurés, qui s'en déferoient sans peine.

Les voilà donc à table. Comme ils étoient déjà en pointe de vin, & bien près d'être ivres, il leur vient, on ne sçait comment, une nouvelle, qui n'étoit pas fausse, mais vague, & peu circonstanciée, que les bannis étoient cachés dans la ville. Philidas fait tous ses efforts pour détourner la conversation ; mais, Archias envoie un de ses officiers à Charon, lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il étoit déjà tard ; Pélopidas & les conjurés se préparoient, & avoient pris leurs cuirasses & leurs épées. Tout à coup, on entend frapper à la porte ; quelqu'un y va ; & ayant appris de l'officier, qu'il venoit de la part des Polémarques, qui mandoient Charon, il va tout troublé leur annoncer ce terrible ordre. Il n'y eut pas un d'eux, qui ne pensât d'abord que la conjuration étoit découverte, & qu'ils étoient tous perdus, avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins, ils furent tous d'avis que Charon obéit à cet ordre, & qu'il se présentât aux gouverneurs avec assurance, comme ne craignant rien, & ne se sentant coupable de rien.

En chemin, il travaille à se remettre & à composer son visage & sa voix, pour paroître dans un état différent de celui, où il se trouvoit. Comme il fut à la porte de la maison du festin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent : » Charon, » qui sont ces gens, qui, à ce » qu'on nous a dit, viennent » d'arriver, qui sont cachés dans » la ville, & qui sont appuyés » par quelques-uns de nos Ci» toyens ? « Charon fut d'abord un peu troublé ; mais, après avoir demandé à son tour, qui étoient ces gens, qui venoient d'arriver, & qui étoient ceux qui les recéloient dans leurs maisons ; & voyant qu'Archias ne pouvoit rien dire de certain, il connut bien que cette nouvelle ne venoit que de quelqu'un, qui n'étoit pas bien informé ; & il leur dit : » Prenez » bien garde que ce ne soit une » fausse allarme, qu'on ait voulu » vous donner pour troubler vos » plaisirs. Je ne laisserai pas de » m'en informer, avec soin, & » de me tenir sur mes gardes ; » car, peut-être ne faut-il rien » négliger. « Philidas le loua de sa prudence, & remenant Archias dans la salle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas, en leur faisant toujours attendre les femmes, qu'il leur promettoit.

Charon, de retour chez lui, trouve ses amis tous préparés, non à vaincre, ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement, après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. Il dit à Pélopidas la vérité telle qu'elle étoit ; mais, il la déguisa, aux autres, en inventant plusieurs choses, dont il disoit qu'Archias l'avoit entretenu.

A peine cette première tempête étoit-elle passée, que la fortune

leur en excita une seconde ; car, sur ces entrefaites, il arriva d'Athènes un courrier de la part d'Archias, grand-pontife d'Athènes, qui écrivoit à Archias de Thébes, son hôte & son ami, non une nouvelle fausse & fabriquée sur des soupçons, mais un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut ensuite. Ce courrier fut d'abord mené à Archias, qui étoit déjà noyé de vin, & en lui rendant sa dépêché, il dit : » Seigneur, celui qui vous » écrit ces lettres, vous conjure » de les lire sur le champ, parce » qu'il vous écrit pour des affaires » importantes. « Archias se mettant à rire : *à demain les affaires*, dit-il ; & prenant les lettres, il les mit sous son chevet, & reprit la conversation, qu'il avoit commencée avec Philidas. Ce mot, *à demain les affaires*, passa en proverbe, & fut long-tems en usage parmi les Grecs.

L'occasion paroissant donc très-favorable, les conjurés sortent & se partagent en deux bandes. Les uns sous la conduite de Pélopidas & de Damoclide, vont contre Léontidas & Hypatas, qui étoient voisins ; & les autres, ayant à leur tête Charon & Mélon, vont contre Archias & Philippe. Ils mettent sur leurs cuirasses des robes de femmes, & sur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur cachoient tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin, tous les convives firent un grand bruit, & de grands cris de joie, pensant que c'étoient les femmes qu'ils attendoient. Les conjurés ayant bien regardé tout autour de la salle, & bien remarqué tous ceux, qui étoient assis, tirent leurs épées, & se jettant au travers des tables sur Archias & sur Philippe, ils parurent ce qu'ils étoient. Philidas obligea un petit nombre des conviés à se tenir en repos, leur promettant qu'ils n'auroient aucun mal. Tous les autres, qui voulurent se lever & se mettre en défense avec les Polémarques, furent tués sans beaucoup de peine, comme des gens qui étoient pleins de vin. Cela se passoit sous l'an 378 avant J. C.

ARCHIAS, *Archias*, (*a*) Ἀρχίας, Hiérophante, ou grand pontife d'Athènes. Il en est parlé dans l'article précédent, qu'on peut consulter. Je ne sçai si cet Archias ne seroit pas le même, qui fut Archonte d'Athènes, environ 32 ans après ; c'est-à-dire, l'an 346 avant l'Ére Chrétienne ; mais, il est vraisemblable, pour ne pas dire certain, que c'est celui qui fut sévérement puni pour avoir reçu une victime des mains d'une courtisanne, & l'avoir immolée dans un jour, qui n'étoit pas destiné pour des sacrifices. Sa qualité de citoyen, d'Eumolpide, l'éminence de son sacerdoce, ses services, ceux de ses Ancêtres, rien ne put le soustraire à la rigueur des Loix.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 283. Diod. Sicul. pag. 541. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 200. Tom. XXI. pag. 99.

ARCHIAS, *Archias*, Ἀρχίας, surnommé Phygadothéras. *Voyez* Phygadothéras.

ARCHIAS, *Archias*, Ἀρχίας (*a*) fils d'Aristechme. On dit que s'étant blessé, en chassant aux environs du mont Pindase, il fut guéri à Épidaure, par Esculape; ce qui lui fit prendre la résolution de porter le culte du dieu à Pergame, d'où ce culte passa ensuite à Smyrne; témoin le temple, que l'on y bâtit à Esculape, sur le bord de la mer, & qui se voyoit encore du tems de Pausanias.

Quoique l'établissement du culte d'Esculape en Asie, ne soit pas bien connu, il doit être postérieur à la fondation du royaume de Pergame. Avant ce tems, Pergame n'étoit qu'un simple château, bâti sur la pointe d'un roc presqu'inaccessible.

(*b*) Il y a eu encore un poëte Grec de même nom, inconnu à Vossius. A Rome, on a vu du nom d'Archias un célebre menuisier, & en Chypre un gouverneur pour les Égyptiens. Ce Gouverneur entra en traité avec Démétrius *Soter*, roi de Syrie, & promit de lui livrer cette isle pour 500 talens. Mais, ayant été surpris sur le point d'exécuter sa trahison, il s'étrangla lui-même, l'an 157 avant J. C., pour éviter les supplices, dont il étoit ménacé par Ptolémée *Philométor*, roi d'Égypte, qui lui faisoit faire son procès. Enfin, un Corinthien, du nom d'Archias, fit, par ordre d'Hiéron, roi de Syracuse, un grand navire sous la direction du fameux Archiméde.

ARCHIBIADE, *Archibiades*, Ἀρχιβιάδης, (*c*) certain personnage, qui contrefaisoit à Athènes le Lacédémonien, avec une barbe d'une longueur démésurée, un méchant manteau tout usé, & un visage triste & sévére. Un jour, dans une assemblée du peuple, Phocion, fatigué des contradictions, qu'il essuyoit, appella cet Archibiade à son secours, le priant de venir confirmer par son témoignage la vérité qu'il disoit; mais, Archibiade, se levant, se rangea du côté des Athéniens, & dit ce qui leur étoit le plus agréable. Alors, Phocion le prenant à la barbe, lui dit: *ô Archibiade, que ne faisois tu donc raser cette grande barbe, puisque tu voulois faire le métier de flatteur.*

ARCHIBIUS, *Archibius*, (*d*) Ἀρχίβιος, nom d'un certain officier, qui avoit été fort attaché au service de la fameuse Cléopâtre. Après la mort de cette Princesse & celle d'Antoine, les statues de celui-ci furent abattues; mais, celles de Cléopâtre demeurérent sur pied, Archibius ayant donné mille talens à César, afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine.

ARCHIBIUS, *Archibius*, (*e*)

(*a*) Pauf. pag. 134. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 32, 33.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 256, 257. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 746.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 955. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 460.

(*e*) Lucian. Tom. II. pag. 242.

Ἀρχίβιος, médecin dont il est fait mention dans un dialogue de Lucien.

ARCHIDAME, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος, (*a*) de la famille des Eurypontides, étoit fils de Théopompe, roi de Sparte. Il mourut avant son pere ; mais, il laissa heureusement un fils nommé Zeuxidame, qui regna après Théopompe, & qui fut pere d'Anaxidame.

ROIS DE SPARTE, du nom d'ARCHIDAME.

ARCHIDAME I, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος, (*b*) de la famille des Eurypontides, étoit fils d'Anaxidame, & par conséquent arrière petit-fils d'Archidame, fils de Théopompe. Il monta sur le trône de Sparte à la mort de son pere ; mais, son regne, dont on place le commencement vers l'an 668 avant J. C., ne dura pas long-tems. Il eut pour successeur Agasiclès, son fils.

ARCHIDAME II, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος, (*c*) de la famille des Eurypontides, fils de Zeuxidame, & petit-fils de Léotychide, roi de Sparte. Zeuxidame, étant mort à la fleur de son âge, Archidame se vit appellé à la couronne du vivant même de son ayeul. Celui-ci étoit alors chez les Tégéates, où il étoit allé chercher un asyle, ne se croyant pas en sûreté dans sa patrie, où on lui avoit fait son procès, depuis qu'il s'étoit laissé gagner par les ennemis.

La quatrième année du regne d'Archidame ; c'est-à-dire, l'an 469 avant l'Ère Chrétienne, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre, dont on eût jamais oui parler. En plusieurs endroits, le païs fut englouti dans des abîmes. Le Taygete & les autres monts furent ébranlés jusqu'à leurs fondemens. Plusieurs de leurs sommets se détachérent & écroulérent. Toute la ville fut bouleversée & abîmée, excepté cinq maisons, qui restérent seules, au milieu de cette désolation épouvantable. Il y avoit alors dans un grand portique plusieurs jeunes hommes & plusieurs jeunes garçons, qui s'exerçoient ensemble tout nus. Un peu avant que le tremblement commençât, on dit qu'il se leva tout à coup un lièvre, qui passa le long du portique. Les jeunes garçons, tout frottés & huilés qu'ils étoient, se mirent à courir après, & à le chasser pour se divertir. Ils ne furent pas plutôt sortis, que le portique tomba sur les jeunes hommes, qui étoient restés & les écrasa. On montroit encore, du tems de Plutarque, dans le lieu même leur tombeau, qui étoit appellé *Seismatia* ; c'est-à-dire, le tombeau de ceux qui furent écrasés par le tremblement de terre.

Archidame, qui, sur le danger présent, conjectura très-habile-

(*a*) Pauf. pag. 171, 244.
(*b*) Pauf. pag. 171.
(*c*) Pauf. pag. 171, 172. Plut. Tom. I. pag. 156, 168, 170, 196, 817. Diod. Sicul. pag. 274, 305, 308. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 297, 298, 356. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 407. Tom. XII. pag. 172.

ment celui dont il étoit menacé, & qui voyoit ses Citoyens, empressés à sauver ce qu'ils avoient de plus précieux, ordonna qu'on sonnât des trompettes pour donner l'allarme, comme si l'ennemi étoit près de tomber sur eux, afin qu'ils accourussent promptement autour de lui avec leurs armes. Et ce fut cela seul qui sauva Sparte dans ce terrible moment; car, les Ilotes accoururent de toutes parts, pour achever de détruire ceux, que le tremblement de terre avoit épargnés. Mais, les ayant trouvés armés & en bataille, ils se retirérent dans les villes voisines.

Au commencement de la guerre du Péloponnèse, Archidame, qui commandoit l'armée, assembla les généraux & les principaux officiers, & leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, & celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou dont ils avoient été les témoins, il les exhorta à soûtenir courageusement l'ancienne gloire de leurs Villes, aussi-bien que leur propre gloire. Il leur représenta que toute la Gréce avoit les yeux attentifs sur eux, & que, dans l'attente du succès d'une guerre, qui alloit décider de son sort, elle ne cessoit de faire des vœux au ciel pour un peuple, qui lui étoit aussi cher, que les Athéniens lui étoient devenus odieux; qu'au reste il ne pouvoit leur dissimuler qu'ils marchoient contre un ennemi, beaucoup inférieur à la vérité en nombre & en forces; mais, d'ailleurs puissant, aguerri, entreprenant, & dont le courage sans doute, s'augmenteroit encore par la vue du danger, & par le ravage de ses terres; qu'ainsi il falloit faire des efforts extraordinaires pour jetter d'abord la terreur dans le païs, où ils alloient entrer, & pour inspirer aux alliés une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie, & par des assurances réïtérées de bien faire leur devoir.

L'assemblée s'étant séparée, Archidame, toujours plein de zéle pour le salut de la Gréce, & attentif à ne rien négliger, pour prévenir une rupture, dont il prévoyoit les funestes suites, envoya un Spartiate à Athènes, afin d'essayer, avant qu'on passât outre, de porter les Athéniens à se relâcher, par la vue d'une armée près d'entrer dans l'Attique. Mais, bien loin de lui donner audience, & d'écouter ses raisons, ils ne lui voulurent pas seulement permettre l'entrée dans leur Ville.

Archidame ne voyant plus aucune espérance d'accommodement; se mit en marche vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, composée de troupes choisies. Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens, que, si Archidame, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité, qui étoit entr'eux, ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier, comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit, dès ce jour-là, à la ville d'Athènes, ses terres & ses maisons.

Cependant, les Lacédémoniens s'étant mis en marche, entrérent dans le païs, & vinrent camper à Œnoé, qui étoit la première place forte du côté de la Béotie. Ils furent long-tems à se préparer à l'attaque, & à dresser des batteries; ce qui faisoit murmurer contre Archidame, comme s'il eût fait la guerre négligemment; à cause qu'il n'avoit pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochoit sa marche trop lente, & son séjour trop long près de Corinthe. On se plaignoit encore de ce qu'il avoit un peu tardé à assembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loisir aux Athéniens, d'enlever ce qu'ils avoient à la campagne; au lieu qu'en y entrant brusquement, tout eût été saccagé. Mais, son dessein avoit été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, & de prévenir une rupture, dont il prévoyoit que les suites seroient pernicieuses à toute la Gréce. Voyant qu'après plusieurs assauts, il n'avoit pu prendre la place, il leva le siége, & entra dans l'Attique au milieu de la moisson. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança jusqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athènes, & qui n'étoit qu'à quinze cens pas de la ville. Il y campa dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le voir si près d'eux, sortiroient pour défendre leur païs, & lui donneroient occasion de les attirer à une bataille. Mais, quand il vit que les Athéniens ne sortoient point de la ville, & qu'il apprit que la flotte ennemie ravageoit ses terres, il décampa; & après avoir fait le dégât dans tout le païs, qui se trouva sur sa route, il rentra dans le Péloponnèse.

Deux ans après, Archidame entra dans la Béotie, & campa devant Platées. Il étoit en état de désoler les environs de cette Ville, lorsqu'il lui envoya proposer d'abandonner le parti des Athéniens. Ceux de Platées ayant rejetté cette proposition, il commença à ravager leurs terres; & il détruisit toute leur récolte. Ensuite, il fit la circonvallation de leurs murs; & les croyant dépourvûs de vivres, il espéra de les réduire en peu de tems. Il ne laissa pas d'employer encore les machines de guerre, & de faire battre continuellement leurs murailles. Mais, comme, malgré ses efforts, la Ville résistoit toujours, il laissa quelques troupes autour de la place, & revint avec le reste dans le Péloponnèse.

L'année suivante, il fit une nouvelle irruption dans l'Attique, où mettant le feu par tout, il détruisit toute espérance de récolte; après quoi, il retourna chez soi.

Théophraste assure que les Éphores condamnérent à une amende leur roi Archidame, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des roitelets. Ce Prince, après avoir regné sur les Lacédémoniens, avec beaucoup de gloire, laissa deux enfans mâles, l'un nommé Agis, qu'il eut de sa femme Lampito, dame d'une grande vertu,

l'autre beaucoup plus jeune, nommé Agésilaüs, qu'il eut d'Eupolie, fille de Mélésippidas. Archidame laissa aussi une fille, nommée Cynisca. Son regne avoit duré 42 ans. Agis, son fils, lui succéda, & en regna 27.

On dit qu'Archidame, un peu avant le commencement de la guerre du Péloponnèse, les alliés le pressant de régler ce que chacun devoit contribuer pour sa part, répondit, *que la guerre ne se nourrissoit pas avec des fonds arrêtés & fixes*.

Il y en a qui placent la mort d'Archidame II en l'année 434 avant J. C. Je crois qu'il faut la reculer de quelques années, puisque ce Prince joua un si grand rôle, au commencement de la guerre du Péloponnèse, dont l'époque ne remonte que jusques à l'an 431 avant J. C.

ARCHIDAME III, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος, (a) de la famille des Eurypontides, fils d'Agésilaüs, roi de Sparte, succéda à son pere, l'an 361 avant l'Ére Chrétienne. Il y avoit un jeune Spartiate, nommé Cléonyme, fils de Sphodrias, qui étoit beau & bienfait. Archidame en devint [ce terme ne doit pas être pris en mauvaise part. *Voyez* Amans.] amoureux, suivant la coûtume de ce tems-là. Il arriva que le pere du jeune Cléonyme fut accusé, non sans raison, devant les Magistrats; & Archidame, comme on peut penser, partageoit avec lui toutes les peines & toutes les angoisses, que lui causoit le danger, où il se voyoit de perdre son pere; mais, il n'osoit paroître ouvertement pour lui, ni solliciter en sa faveur, parce que Sphodrias étoit l'ennemi déclaré d'Agésilaüs. Cependant, Cléonyme l'étant allé trouver, & l'ayant conjuré avec larmes de leur rendre son pere favorable, car c'étoit celui qu'ils redoutoient le plus, Archidame fut trois ou quatre jours, sans oser en parler à son pere, qu'il craignoit; mais, il le suivoit toujours dans un profond silence, sans le quitter d'un pas. Enfin, l'affaire étant sur le point d'être jugée, il s'enhardit & déclara à Agésilaüs que Cléonyme l'avoit prié d'intercéder auprès de lui pour son pere. Agésilaüs, qui connoissoit la passion de son fils, ne travailla point à l'en détourner; car, Cléonyme, dès son enfance, avoit donné de grandes espérances, qu'il seroit un jour un des plus honnêtes hommes de Sparte; mais, il n'accorda rien non plus à ses prieres, & ne lui dit pas une seule parole, qui pût lui faire espérer quelque grace & quelque douceur de sa part. Il lui répondit seulement qu'il aviseroit à ce qu'il seroit honnête & convenable de faire, & le quitta.

Archidame, tout honteux, discontinua de voir Cléonyme, quoi-

(a) Pauf. pag. 177, 178, 351. Plut. Tom. I. pag. 138, 609, 610, 614, 615, 796. Diod. Sicul. pag. 523, 532, 543. Just. L. VI. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 369, 370, 386, 407. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 200, 349. Tom. XVI. pag. 108.

que jusques-là, il eût accoûtumé de le voir plusieurs fois le jour. Cela fit que les amis de Sphodrias désespérérent de son affaire, jusqu'à ce qu'un jour un des intimes amis d'Agésilaüs, nommé Étymocles, leur découvrit dans une conversation le véritable sentiment d'Agésilaüs. Ce Prince renvoya en effet Sphodrias absous, quelque-tems après.

Du vivant d'Agésilaüs, Archidame donna des preuves de sa grande capacité dans le métier de la guerre. Un jour s'étant mis à la tête des troupes, il défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appellée *la bataille sans larmes;* car, il ne perdit pas un seul homme & tua beaucoup de monde aux ennemis. Cette victoire fit voir, plus que toute autre chose, la grande foiblesse de Sparte. Car, auparavant les Spartiates regardoient comme une chose si ordinaire & si sûre pour eux de vaincre leurs ennemis, que, dans leurs plus glorieux succès, ils ne sacrifioient aux dieux, pour leur rendre graces de leur victoire, qu'un simple coq. Ceux, qui avoient combattu, ne se vantoient point, & ne se glorifioient point comme d'une chose bien merveilleuse; & ceux, qui en apprenoient la nouvelle, ne s'en réjouissoient point excessivement. Car, même après le gain de la bataille de Mantinée, que Thucydide a décrite, les Ephores ne firent d'autre présent à celui, qui en apporta le premier la nouvelle, que de lui envoyer une portion de chair du repas public, pour l'en remercier. Mais, quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidame, & qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir ni demeurer dans la Ville. Son pere sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie & de tendresse. Il étoit suivi des Officiers & des Magistrats. La foule des vieillards & des femmes descendit jusqu'aux bords de la rivière, en tendant les mains au ciel, & remerciant les dieux, comme si, ce jour-là, Sparte eût lavé l'opprobre, dont elle étoit couverte, & revu pour la première fois ses anciens beaux jours. Car, auparavant, on dit que les maris même n'osoient regarder leurs femmes en face à cause de la honte, qu'ils avoient de toutes les pertes, qu'ils avoient faites.

Peu après les Thébains étant venus attaquer les Spartiates, jusqu'au sein de leurs murailles, on vit, à la tête des plus braves, Archidame, qui faisoit des merveilles de sa personne, & qui, poussé par son courage & soûtenu par la grande agilité de son corps, prenant de petites rues détournées, se portoit très-promptement dans tous les endroits, où le danger étoit le plus grand, & se présentant par tout avec une poignée de gens, arrêtoit par tout l'ennemi, & lui faisoit tête.

Vers le tems où il monta sur le trône, les Amphictyons rendirent un arrêt contre les Lacédémoniens & les Phocéens. Ceux-ci, qui craignoient le jugement, porté contr'eux, donnérent à Philoméle une pleine autorité; & de son côté, il se porta avec tout le zéle

imaginable à l'exécution de sa promesse. Il fit d'abord un voyage à Sparte, où ayant eu des entretiens secrets avec le roi Archidame, il lui fit aisément comprendre que les Spartiates étoient aussi intéressés que les Phocéens, à annuler le décret des Amphictyons, puisqu'on avoit prononcé contre les uns & contre les autres, des sentences également injustes; que son projet étoit donc de se saisir de Delphes, & dès qu'il en seroit le maître, d'y casser, en cette qualité, toutes les sentences, que les Amphictyons y avoient prononcées. Archidame se prêta volontiers à ce projet. Il ajoûta néanmoins que pour le présent, il ne lui convenoit pas de se déclarer ouvertement; mais, qu'il lui fourniroit, en secret ou sous d'autres prétextes, de l'argent & des soldats. Philoméle reçut en effet du Roi quinze talens; & en ayant avancé autant de son côté, il forma un corps de Soudoyés étrangers, auxquels il joignit mille Phocéens, armés à la legére. En un mot s'étant fait une armée convenable pour son dessein, il se saisit du temple de l'Oracle, après en avoir tué la garde, qu'on appelloit les Thracides, dont il donna toute la dépouille à ses soldats.

Les Tarentins, lorsqu'ils étoient en guerre avec les Lucaniens, ayant envoyé demander du secours aux Spartiates, dont ils tiroient leur origine; ces derniers, qui, à raison de cette alliance, les favorisoient beaucoup, préparérent aussi-tôt pour eux des forces de mer & de terre, dont ils donnérent le commandement au roi Archidame. Comme, il étoit sur le point de mettre à la voile pour passer en Italie, les Lyctiens, qui venoient chercher une retraite dans le Péloponnèse, le trouvérent au moment de son départ, & le priérent de venir auparavant les rétablir dans leur Ville. Le roi se rendit à leur priere; & voguant d'abord du côté de la Créte, il y défit les Soudoyés de Phalécus, & rétablit les citoyens de Lyctus dans leur patrie. Archidame se rendit de-là avec sa flotte en Italie; mais, dans une bataille, qu'il donnoit conjointement avec les Tarentins, après s'être distingué long-tems par sa capacité & par sa valeur, il fut tué. Personnage, dit Diodore de Sicile, digne des plus grands éloges par ses grandes actions dans la guerre, & par les autres circonstances de sa vie; auquel enfin on ne peut reprocher que sa connivence avec les Phocéens, comme ayant été en quelsorte le premier auteur de la prise de Delphes & de son temple. Encore, faut-il remarquer que les Phocéens, voulant passer au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de jeunes hommes à Delphes, faire esclaves tous les autres, femmes & enfans, & raser entièrement la Ville, il s'opposa à ce cruel dessein, & en empêcha l'exécution.

La mort d'Archidame, arriva l'an 338 avant J. C. Il avoit regné 23 ans. Son corps demeura sans sépulture; & ce fut, selon Pausanias, par un effet de la colère d'Apollon, qui ne lui avoit pas pardonné la profanation de

ſon temple. Archidame laiſſa deux fils, l'aîné qui étoit Agis, lui ſuccéda, & fut tué en combattant contre Antipater, roi de Macédoine. Le cadet, nommé Eudamidas, regna paiſiblement après lui.

On voyoit la ſtatue d'Archidame III à Olympie. Il fut le premier, à ce qu'on croit, à qui les Lacédémoniens en érigérent une hors de leur païs; diſtinction, qu'il avoit bien méritée, & par ſes ſervices, & par ſa mort.

On rapporte que la première fois qu'il vit des Arbalêtres, il dit *que la véritable valeur alloit ſe perdre, puiſqu'on alloit ſe battre de loin*. Un jour, quelqu'un lui ayant demandé juſqu'où s'étendoit le domaine des Lacédémoniens, il répondit, *par tout où ils peuvent étendre leur lance*. Voyant un médecin, qui ſe mêloit de faire des vers, & qui n'y réuſſiſſoit pas, il lui dit, *qu'on avoit ſujet de s'étonner pourquoi il aimoit mieux ſe faire appeller méchant poëte, que bon médecin*. Philippe, roi de Macédoine, après avoir remporté quelque avantage, ſur les Lacédémoniens, lui écrivit avec fierté & avec menaces. Et Archidame, voulant confondre ſon orgueil, lui répondit, *qu'il n'avoit qu'à regarder ſon ombre au ſoleil, & qu'il ne la verroit pas plus grande, qu'elle n'étoit avant la victoire*. Ce Prince mourut âgé de 80 ans.

Archidame IV, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος, (*a*) de la famille des Eurypontides, fils d'Eudamidas, & petit-fils d'Archidame III, monta ſur le trône de Sparte, après la mort de ſon pere. Il alla au-devant de Démétrius Poliorcéte, roi de Macédoine, qui avoit pris Athènes, la première année de la 121e Olympiade, 296 ans avant J. C. Il lui préſenta la bataille; mais, il la perdit, & fut contraint de ſe retirer. Démétrius le pourſuivit juſqu'auprès de Sparte, où l'armée d'Archidame fut défaite dans un ſecond combat. Tout ce qu'il put faire, ce fut de ſe ſauver dans la Ville.

Ce Prince eut pour ſucceſſeur ſon fils Eudamidas, qui fut pere d'Agis V, & d'un Archidame, dont il eſt parlé dans l'article ſuivant.

AUTRES PERSONNAGES, du nom d'ARCHIDAME.

ARCHIDAME, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος (*b*) de la famille des Eurypontides, fils d'Eudamidas, & frere d'Agis V. Celui-ci ſuccéda à ſon pere au royaume de Sparte; mais, il fut comme on ſçait, puni du dernier ſupplice, pour avoir voulu rétablir les loix de Lycurgue. Après que ce Prince eut été exécuté, Archidame, ſon frere, ſe ſauva à Meſſéne.

Quelque-tems après, le roi Cléomène, qui trouvoit que les Éphores pouſſoient trop loin les bornes de leur puiſſance, ſe mit en état de faire revenir Archidame, qui, étant de l'autre maiſon

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 796, 905.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 805, 807. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 310, 313. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 84. & ſuiv.

Royale

royale de Sparte, avoit un droit inconteſtable à la royauté; car, il ſe perſuadoit que l'autorité des Éphores ſeroit beaucoup plus foible, quand le trône de Sparte ſeroit rempli par ſes deux Rois, qui, étant bien unis, pourroient la contrebalancer. Mais, ceux, qui avoient fait mourir Agis, en ayant eu vent, & craignant qu'ils ne fuſſent punis de leur injuſtice, ſi Archidame revenoit, allérent ſecrétement l'attendre à ſon retour, l'accompagnérent juſques dans la Ville, & le tuérent, dès qu'il y fut arrivé, ou à l'inſçu de Cléomène, ſuivant Phyllarque, ou même de ſon conſentement, que ſes amis lui arrachérent, en le forçant d'abandonner ce Prince, qui leur étoit ſi ſuſpect. Car, preſque tout le reproche de ce crime tomba ſur ſes amis, qui parurent lui avoir fait violence.

Archidame laiſſa, en mourant, deux fils; mais, ni l'un, ni l'autre ne fut placé ſur le trône, Cléomène ayant fait tomber la couronne ſur la tête de ſon frere Euclidas, ou Épiclidas. Une pareille conduite ne prouve que trop que Cléomène n'étoit pas innocent de la mort d'Archidame. Auſſi, Polybe blâme-t'il celuici de ce que connoiſſant l'ambition de Cléomène & le deſir qu'il avoit de dominer, il vint ſe mettre trop legérement à ſa diſcrétion. Polybe remarque là-deſſus, que de ne ſe fier à perſonne, c'eſt renoncer au maniement des affaires publiques; & qu'ainſi, dans la néceſſité où l'on eſt de s'expoſer quelquefois pour l'avantage de ſa patrie, il ne faut le faire qu'en prenant les ſûretés néceſſaires, afin de n'être pas blâmé. Or, quelles ſont ces ſûretés? Le ſerment, les ôtages, comme les femmes & les enfans de ceux avec qui on traite; & plus que tout, la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe par leur vie paſſée. Polybe ne ſeroit pas tombé dans le malheur d'Archidame, il auroit trop bien connu Cléomène.

ARCHIDAME, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος, (a) chef des Étoliens. Comme Philippe de Macédoine attaquoit de toutes ſes forces la ville de Thaumaces, l'an 199 avant J. C., & qu'il étoit ſur le point de battre ſes murailles à coups de bélier, il fut obligé de renoncer à cette entrepriſe par l'arrivée des Étoliens, qui, ſous la conduite d'Archidame, entrérent dans la Ville, en paſſant entre les corps de garde des Macédoniens, & firent jour & nuit, des ſorties ſur ſes travailleurs & ſur ſes ſoldats, étant ſecondés d'ailleurs par l'avantage du lieu.

Sept ans après, Archidame fut député à l'aſſemblée des Achéens, où l'on devoit traiter de la guerre entre Antiochus & les Romains. Quand ce fut à lui de parler, il repréſenta que le parti le plus ſûr & le plus ſage pour les Achéens, c'étoit de demeurer ſimples ſpectateurs de la guerre, & d'en attendre en paix l'événement, ſans y prendre de part, & ſans courir aucun riſque. Puis s'échauffant

(a) Tit. Liv. L. XXXII. c. 4. L. XXXV. c. 48. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 544, 545.

peu à peu, il se répandit en reproches & en injures contre les Romains en général, & personnellement contre Quintius. Il les traitoit d'ingrats, qui avoient oublié qu'ils devoient au courage des Étoliens, non seulement la victoire remportée contre Philippe, mais encore le salut de leur armée & de leur général. Car, enfin, quelle fonction de capitaine Quintius avoit-il faite dans la bataille? Qu'il ne l'avoit vu occupé dans cette action qu'à consulter les auspices, qu'à immoler des victimes, qu'à faire des vœux, comme s'il eût été là en qualité d'Augure & de Prêtre, pendant que lui, il exposoit sa personne & sa vie aux traits des ennemis pour le défendre & le conserver.

A cela Quintius répondit, entr'autres choses, que l'on voyoit bien à qui Archidame avoit cherché à plaire par son discours. C'est pourquoi, le résultat de l'assemblée fut qu'on déclareroit la guerre à Antiochus & aux Étoliens.

ARCHIDAME, *Archidamus*, Ἀρχίδαμος, (a) nom d'un auteur, cité par Plutarque, dans la vie de Crassus. Selon cet Auteur, la guerre est un animal, dont l'entretien n'est, ni fixe, ni réglé; de sorte que les fonds, dont elle a besoin, sont toujours indéterminés & indéfinis. On peut appliquer à ce sujet cet apologue célebre. » La lune pria un jour sa mere » de lui faire un manteau juste à » sa taille. Eh! ma fille, lui ré» pondit sa mere, comment cela » se peut-il? Tu n'es pas un seul » jour dans la même forme, tu » crois ou décrois continuelle» ment. Ce manteau, que tu de» mandes, ne te seroit plus bon, » dès qu'il seroit fait. «

Il est encore fait mention de quelques personnes du nom d'Archidame. 1.° D'un Éléen, fils de Xénias, qui l'emporta sur tous les enfans de son âge à la lutte. On voyoit sa statue à Olympie. 2.° D'un autre Éléen, vainqueur à la course du char à quatre chevaux. On voyoit aussi sa statue à Olympie.

ARCHIDAMIDAS, *Archidamidas*, Ἀρχιδαμίδας, (b) Lacédémonien, qui répondit à quelques-uns, qui blâmoient le sophiste Hécatée, de ce qu'ayant été reçu à une table de Lacédémone, il n'avoit rien dit de tout le souper: *Celui, qui sçait parler, sçait aussi quand il faut parler.* Quelqu'un demandoit à ce même Archidamidas combien il pouvoit y avoir de Spartiates: *Il y en a assez*, dit-il, *pour chasser les méchans.*

On doute si Plutarque n'auroit pas mis Archidamidas, pour Archidame, qui a été le nom de plusieurs rois de Sparte; & peut-être est-ce le même Archidame, dont Élien fait ce conte. Il dit qu'un vieillard de l'isle de Cos, ayant été envoyé à Lacédémone, & ayant honte de sa vieillesse, peignit ses cheveux blancs, & se présenta ainsi déguisé dans le con-

(a) Plut. Tom. I. pag. 544.

(b) Plut. Tom. I. pag. 52.

ſeil. Après qu'il eut propoſé les choſes pour leſquelles il étoit venu, Archidame ſe levant dit : *Que peut-on attendre de bon de cet homme, qui n'a pas ſeulement le menſonge dans le cœur, mais encore ſur la tête ?*

ARCHIDAMIE, *Archidamia*, Ἀρχιδαμία, (*a*) prêtreſſe de Sparte, ſauva Ariſtomène, lorſqu'il eut été fait priſonnier par quelques femmes, qu'il avoit attaquées, tandis qu'elles offroient des ſacrifices à Cérès dans un lieu de la Laconie, nommé Égile. On dit qu'il y avoit un peu d'amour dans la compaſſion d'Archidamie. Quoiqu'il en ſoit, elle le mit en liberté la nuit ſuivante. Elle en fut quitte pour dire aux autres, qu'il s'étoit délié lui-même en brûlant les cordes avec leſquelles il étoit attaché ; & qu'après cela, il ne lui avoit pas été difficile de trouver moyen de s'enfuir. On l'en crut ſur ſa parole, & pluſieurs Auteurs rapportent qu'en effet il s'échappa de cette manière.

ARCHIDAMIE, *Archidamia*, Ἀρχιδαμία, (*b*) nom d'une Lacédémonienne, qui ſe diſtingua beaucoup, dans le tems que Sparte étoit vivement preſſée par Pyrrhus, roi d'Épire. En effet, les Lacédémoniens délibérant d'envoyer les femmes en Créte, Archidamie ayant pris une épée, entra dans le Sénat ; & portant la parole, au nom de toutes les autres, elle fit ſes plaintes, & demanda à tous ces hommes, qui étoient-là aſſemblés, pourquoi ils avoient ſi mauvaiſe opinion d'elles, que de s'immaginer qu'elles puſſent aimer, ou ſouffrir la vie après la ruine de Sparte.

Il y a apparence que c'eſt la même qu'une autre Archidamie, ayeule du roi Agis V, qui fut livrée à l'exécuteur par Ampharès. C'étoit, dit Plutarque, une dame très-avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ſes Citoyens, avec autant ou plus de dignité, de réputation & d'eſtime, qu'aucune dame de ſon tems.

ARCHIDÉE, *Archideus*, (*c*) fils d'Amyntas & d'Euridice. Il étoit frere d'Archélaüs & de Ménélaüs. Il avoit encore pluſieurs autres freres, avec une ſœur, qu'on appelloit Eurione. Mais, ces derniers étoient nés d'une autre mere. Archidée fut tué par Philippe l'un de ſes freres.

ARCHIDÉMIDE, *Archidemidas*, Ἀρχιδημίδας, (*d*) Archonte à Athènes, vers la 79e Olympiade, que Xénophon de Corinthe fut couronné aux jeux Olympiques. Au reſte, dans le texte de Pauſanias, on lit Archiméde ; mais, c'eſt une faute, puiſqu'il n'y a point eu d'Archiméde Archonte à Athènes.

ARCHIDÉMIDÈS, *Archidemides*, (*e*) nom d'un certain perſonnage, dont il eſt parlé dans la comédie de Térence, qui eſt intitulée l'*Eunuque*.

(*a*) Pauſ. pag. 248.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 401, 797, 804. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 234, 308.
(*c*) Juſt. L. VII. c. 4. L. VIII. c. 3.
(*d*) Pauſ. pag. 262.
(*e*) Terent. Tom. I. pag. 320.

ARCHIDIUS, *Archidius*, Ἀρχίδιος, (a) fils de Tégéatès, dans l'opinion de ceux de Tégée.

ARCHIDRUIDE ; c'est-à-dire, chef des Druides, prêtres des Gaulois. *Voyez* Druides.

ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ. (b) Les auteurs Grecs se servent assez souvent du mot Ἀρχιερεὺς, *ou* Ἀρχιερεῖς, pour désigner également les Pontifes & les souverains Pontifes ; c'est sous ce nom commun, que Plutarque a parlé de leur institution. Spanheim a aussi rapporté quantité de passages de Polybe, de Dion, de Josephe & d'Appien, pour montrer que les Grecs avoient appellé le souverain Pontife indifféremment Ἀρχιερεὺς & Ἀρχιερεὺς μεγίστος. Mais, comme, chez les Grecs, on avoit coûtume de nommer Ἀρχιερεῖς les grands-Prêtres de chaque province, & même de chaque ville un peu considérable, nous voyons que, pour faire sentir la supériorité des Empereurs, on n'a pas manqué dans les médailles & dans les monumens publics élevés en leur honneur, de joindre au titre Ἀρχιερεὺς, l'épithéte μεγίστος, qui semble destinée à les distinguer. Il ne s'est trouvé jusqu'à présent que deux médailles, l'une de Caracalla, frappée à Laodicée, & l'autre d'Héliogabale, frappée à Sardes, dans lesquelles les grands-Prêtres de ces deux villes soient qualifiés ΑΡΧ. ΜΕΓ.; ce que l'on croit devoir être expliqué par ΑΡΧιερεὺς ΜΕΓας seulement, le titre de ΜΕΓΙΣΤΟΣ ne pouvant convenir qu'aux Empereurs. *Voyez* Archiprêtres.

ARCHIEUNUQUE, *Archieunuchus* ; c'est-à-dire, chef des Eunuques. L'Archieunuque étoit un des principaux officiers de la cour de Constantinople sous les empereurs Grecs. Il est parlé de l'Archieunuque dans les Auteurs qui ont écrit de l'histoire de Byzance.

ΑΡΧΙΘΕΩΡΟΣ, (c) nom Grec, qui répondoit à celui d'Ambassadeur sacré.

ARCHIGALLES, *Archigalli*, autrement chef des Galles. *Voyez* Galles.

ARCHIGÈNE, *Archigenes*, Ἀρχιγένης, (d) médecin natif d'Apamée, ville de Syrie, étoit fils de Philippe. Il prit les leçons d'Agathinus, & professa son art à Rome, sous les empereurs Domitien, Nerva, Trajan & Adrien. Il mourut sous l'empire de ce dernier, âgé de 63 ans. Selon Galien, il avoit écrit dix livres des fièvres, & douze livres de lettres sçavantes sur la Médecine. Juvénal, qui vivoit de son tems, a mis son nom dans une de ses satyres.

ARCHILLIS, *Archillis*, (e) l'une des actrices de la comédie de Térence, intitulée l'*Andrienne*.

(a) Pauf. pag. 540.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 378. Tom. XVIII. dag. 146.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 221.

(d) Suid. Tom. I. pag. 451. Juven. Satyr. 13. v. 98.

(e) Terent. Tom. I. pag. 10.

ARCHILOQUE, *Archilochus*, Ἀρχίλοχος, (*a*) fils d'Anténor & frere d'Acamas. Ce fut un capitaine Troyen d'une valeur éprouvée, & dressé à toutes sortes de combats. Il commandoit les Dardaniens avec Acamas, son frere, & le brave Énée, pendant le siége de Troye.

Polydamas, fier d'un avantage qu'il avoit eu dans un combat, ayant piqué, par une raillerie, tous les Grecs, & sur tout Ajax; celui-ci lui lança un dard de toute sa force. Polydamas se jettant à côté, évita le coup, qui alla percer Archiloque, fils d'Anténor, que les dieux avoient conduit à son heure fatale. Le trait donna dans la dernière vertèbre, où la tête se joint au cou, & rompt les deux nerfs qui la soûtiennent. Sa tête fut plutôt à terre, que ses genoux; & Ajax, fier à son tour, cria à Polydamas: » Dites-moi la » vérité, Polydamas, mais sans » déguisement; trouvez-vous » que ce soit là d'assez bonnes » représailles? Il me semble que » voilà un de vos meilleurs guer- » riers, & qu'il est d'assez bonne » race. On le prendroit pour le » frere, ou pour le fils d'Anténor, » tant il a l'air de cette famille. « Ainsi parla Ajax, quoiqu'il connût fort bien celui qu'il venoit de renverser.

ARCHILOQUE, *Archilochus*, Ἀρχίλοχος, (*b*) célébre poëte Grec, naquit à Paros, l'une des isles Cyclades. Hérodote le fait contemporain de Candaule & de Gygès, roi de Lydie; ce qui tombe vers la 17e Olympiade. Cicéron le place sous Romulus, dont la mort arriva dans la 16e. En un mot, à consulter là-dessus les différentes opinions, Archiloque fleurit depuis la 15e Olympiade jusqu'à la 37e; ce qui remplit un espace de 88 années.

Archiloque eut pour pere Télésiclès, & pour bisayeul Tellis. On dit qu'il fut prédit à Télésiclès par la prêtresse de Delphes, que le nom de son fils seroit à jamais mémorable. La maison de ce Parien étoit, à ce qu'il paroît, une des plus distinguées de l'isle; mais, il en ternit l'éclat par un mariage inégal. Il avoit épousé une esclave, nommée Épino, qui fut mere de notre Poëte.

Dès sa plus tendre jeunesse, un goût dominant l'engagea à cultiver la Poësie, dont les charmes n'étoufférent point en lui le desir de se signaler dans le métier de la guerre. En effet, les Pariens avoient envoyé, sous la conduite de Télésiclès, son pere, une colonie à Thasos. Les nouveaux habitans, non contens de posséder tranquillement une isle riche &

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 822, 823. L. XII. v. 99, 100. L. XIV. v. 458. *& seq.*

(*b*) Cicer. ad Attic. L. XVI. Epist. 11. De tuscul. Quæst. L. I. c. 3. De Natur. Deor. L. III. c. 91. Quintil. L. X. c. 1. Horat. Epod. Ode 6. v. 13. Lib. I. Epist. 19. v. 23. *& seq.* Suid. T. I. p. 451, 452. Athen. p. 30. *& alib. passim.* Strab. p. 370, 549, 647, 648. Pauf. p. 663, 670. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 67, 68. T. VI. pag. 137. Mém. de l'Ac. des Ins. & Bel. Let. Tom. VII. p. 353. *& suiv.* T. X. pag. 36, 37. *& suiv.* Tom. XIII. p. 199. Tom. XIV. pag. 385. Tom. XV. pag. 316, 317. Tom. XVI. pag. 392. Tom. XVIII. p. 118. T. XIX. p. 599. *& suiv.*

abondante, songérent bientôt à s'agrandir aux dépens de leurs voisins. Les premiers efforts des armes Thasiennes tombérent sur Strymé & Galepsus. Elles furent emportées. Les Saïens, peuples de Thrace, à qui le païs appartenoit, formérent le dessein de chasser les étrangers des places, dont ils s'étoient injustement emparés. La guerre se fit avec vigueur, & malgré les secours des Pariens, la république de Thasos essuya quelques disgraces. Archiloque servoit dans ces troupes auxiliaires; & bien lui en prit de s'être, comme la plûpart des Grecs, exercé à la course. La vitesse de ses pieds le déroba à la poursuite des ennemis; cependant il se vit obligé de jetter son bouclier, dont le poid l'embarrassoit extrêmement dans sa fuite. Il l'avoue lui-même: » J'ai perdu mon bouclier, dit-il, » mais j'ai conservé ma vie, & » il ne me sera pas mal aisé d'en » recouvrer un meilleur que le » premier. «

Ces tours ingénieux ne le justifiérent point dans l'esprit du public. Les loix, établies dans la plûpart des états de la Gréce, punissoient sévérement ceux d'entre les Citoyens, qui, lors d'une déroute, abandonnoient leur bouclier; & on ne choque jamais impunément des maximes universellement reçues, & consacrées par les avantages, qui en reviennent à la société. En effet, ces vers, quoique très-bien tournés, attirérent à leur Auteur les affronts les plus sanglans. La curiosité l'avoit conduit à Sparte; à peine les Magistrats furent-ils informés de son arrivée, qu'ils lui ordonnérent de sortir de la Ville dans le moment même. C'est ainsi que Plutarque le rapporte. Si l'on en croit Valére-Maxime, les traits obscénes & mordans, qu'Archiloque avoit répandus dans ses poësies, le firent bannir de Lacédémone. Ces deux narrations peuvent être véritables, du moins elles ne sont point opposées.

Quoiqu'il en soit, les Saïens, après bien des batailles, cédérent aux habitans de Thasos, les villes de Strymé & de Galepsus. Ils en étoient encore les maîtres, au rapport d'Hérodote, lorsque Xerxès porta la guerre dans le sein de la Gréce. Le traité conclu, les Pariens reprirent le chemin de leur patrie; & Archiloque les y suivit. Il devint alors passionnément amoureux de Néobulé, fille de Lycambe, qui s'engagea solemnellement à la lui donner en mariage. Archiloque se flattoit des plus douces espérances, lorsqu'un concurrent plus riche vint lui enlever le cœur de sa maîtresse; ni elle, ni Lycambe, son pere, ne furent point à l'épreuve de l'intérêt. Malgré des sermens souvent réïtérés, on ne balança point à congédier le Poëte, qui, dès ce moment-là, n'écoûta plus que son ressentiment. Il éclata par diverses piéces de vers, que la rage & le désespoir avoient dictées. La médisance & la calomnie y étoient également employées. Il attaqua sans ménagement la sagesse de Néobulé & de ses sœurs; ce qui, selon la remarque judicieuse de

l'auteur d'une épigramme de l'Anthologie, ne sçauroit guere se concilier avec les vifs empressemens, dont avoit été accompagnée la recherche d'Archiloque.

L'infortuné Lycambe fut accablé des coups que ce Poëte lui portoit continuellement. Les vers, qui le mettoient en piéces, étoient entre les mains de tout le monde ; & on les chantoit publiquement. Une persécution si cruelle rendit la vie odieuse à Néobulé, &, suivant quelques Écrivains, à ses sœurs mêmes, qui, à l'exemple de leur pere, se pendirent de douleur. Archiloque, fier de ces premiers succès, ne ménagea plus personne ; & chaque jour, on voyoit éclorre des ouvrages sanglans contre ceux de ses Concitoyens, qui avoient eu le malheur de lui déplaire. De ce nombre furent Chidus, Charilas, & Péricles, dont Aristide, Eustathe & quelques autres nous ont conservé les noms. De quoi n'est point capable un Poëte, qui, aux talens de l'esprit, ne joint pas les qualités du cœur ? Archiloque, dans Élien, se fait gloire d'avoir déchiré la réputation de ses amis, & de ne s'être pas égargné lui-même. Des caractères si pervers sont le fleau de la société. Cependant, Archiloque, au jugement de Dion Chrysostome, est un présent que le ciel a fait aux hommes, pour les ramener à la pratique de la vertu, Il faut l'avouer, cette reflexion est digne d'un Sophiste ; mais, des gens sensés, se donneront bien de garde d'admettre des principes, qui autoriseroient es calomnies les plus atroces.

Il est permis de s'élever contre le vice ; il ne le fut jamais de deshonorer autrui. Il semble pourtant qu'Archiloque s'étoit fait une loi de respecter la mémoire des morts ; & il seroit à souhaiter que la plûpart des Écrivains eussent la même délicatesse. Au reste, l'acharnement contre les vivans lui suscita un nombre prodigieux d'ennemis ; & les désordres auxquels il se livroit sans réserve, achevérent de lui aliéner l'esprit de ses Concitoyens. Il étoit parvenu à séduire une partie des femmes & des filles de Paros ; mais, ses conquêtes auroient eu moins de charmes pour lui, si le public les eût ignorées. Il prit donc le soin de l'en instruire dans ses poësies ; & cela, avec si peu d'égards pour les bienséances & pour l'honnêteté, que l'empereur Julien, crut devoir en interdire la lecture aux Prêtres du Paganisme. Une conduite si dérangée le réduisit bientôt à la plus affreuse pauvreté. Il chercha vainement des secours dans la générosité de ses compatriotes. Abandonné de tout le monde, il se flatta de trouver à Thasos, un asyle contre les disgraces de la fortune.

Quelque-tems avant que de quitter sa patrie, il lui étoit arrivé un malheur, qui l'avoit sensiblement affligé. C'étoit la mort de son beau-frere, qu'une violente tempête avoit fait périr au milieu des flots. Il composa à ce sujet un poëme, dont les Anciens parlent avec de grands éloges. Sa douleur y étoit exprimée de la maniére la

plus touchante. Persuadé, néanmoins, que les suites du chagrin sont toujours funestes, il finissoit par y dire, *que des torrens de larmes ne rendoient pas le sort de son beau-frere plus heureux, & que loin de se consumer par d'inutiles regrets, il alloit désormais chercher dans le vin & dans les plaisirs, des remédes à ses afflictions.*

Il comptoit infiniment sur la reconnoissance d'une colonie, qui devoit en partie son établissement à Télésiclès, son pere ; lui-même l'avoit bien servie dans la guerre contre les peuples de la Thrace. De si belles espérances ne tardérent pas à s'évanouir ; & personne ne s'empressa de lui procurer les soulagemens dont il avoit besoin. Il eut beau représenter aux Thasiens, que l'Oracle lui avoit commandé de se retirer dans leur isle, ils furent sourds, & à ses prieres, & aux ordres du dieu, qui présidoit à Delphes. De l'humeur dont étoit Archiloque, des procédés si durs ne pouvoient demeurer impunis. Peu touché des bienfaits, il ressentoit vivement les injures, & il ne tint pas à lui que les Thasiens ne suivissent l'exemple de Lycambe & de ses filles. Le désir de se venger de leur ingratitude, produisit plusieurs piéces de vers, très-insultantes ; & les habitans de Thasos se repentirent sans doute, d'en avoir mal usé avec un Poëte, dont les plus riches présens auroient à peine suspendu la malignité.

Tant d'indifférence de la part de ses compatriotes l'obligëa d'avoir recours aux autres peuples de la Gréce. On a déjà observé que les Lacédémoniens ne voulurent pas lui permettre de rester dans leur ville. Il fut plus heureux à Olympie. La célébration des jeux y attiroit des spectateurs de toutes parts. Un pareil théatre étoit digne de sa grande réputation. Il en soutint merveilleusement l'éclat, par l'hymne à l'honneur d'Hercule, dont Pindare & plusieurs Anciens, ont transmis la mémoire à la postérité. La musique, ainsi que les paroles, étoient de la composition d'Archiloque. Tous les auditeurs admirérent son habileté, en l'un & en l'autre genre. Non content de cultiver la poësie, avec un succès prodigieux, il fit, dans la musique, des découvertes également curieuses & importantes.

M. Burette a démêlé, avec autant d'érudition que de justesse, les changemens & les augmentations, dont la musique avoit obligation aux lumières d'Archiloque. Il étoit difficile que des piéces, travaillées par un maître tel que lui, ne fussent infiniment agréables aux Grecs, amateurs passionnés de nouvelles découvertes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'hymne, dont il s'agit, étoit encore destinée, du tems de Pindare, à célébrer le triomphe de ceux, qui avoient remporté des victoires aux jeux Olympiques. La gloire, qu'Archiloque s'y étoit acquise, contribua beaucoup, suivant toutes les apparences, à lui regagner le cœur des Pariens. Il retourna dans sa patrie, qui, quelque tems

après, eut le malheur de le perdre. Il fut tué, au rapport de Plutarque, par un certain Calondas, natif de Naxos. Cet Auteur ajoûte qu'il portoit le surnom de Corax. Héraclide en fait son nom propre; & d'autres l'appellent Archias.

Si la plûpart des Grecs ne furent pas fâchés d'être délivrés d'un Censeur incommode, les dieux, en revanche, parurent s'intéresser à la mort d'Archiloque. En voici la preuve. Calondas étant venu à Delphes, l'Oracle lui ordonna de sortir du temple : *Vous avez trempé vos mains*, lui dit-il, *dans le sang du serviteur des Muses, & du mien*. Le meurtrier, qui ne se croyoit pas coupable, prit la liberté de représenter au dieu, que les loix autorisoient la défense de soi-même, & qu'il s'étoit vu contraint de garantir ses jours aux dépens de ceux d'un ennemi, qui le pressoit sans relâche, & sous les coups duquel il seroit tombé infailliblement. Ces remontrances, quoique très-raisonnables, ne furent point écoutées d'abord. Enfin, après bien des supplications, l'Oracle eut la bonté de recevoir ses excuses; mais, en même-tems, il lui commanda d'appaiser les manes d'Archiloque.

Quelque sujet que les Pariens eussent de se plaindre de leur Concitoyen, ils ne laissérent pas de lui décerner de grands honneurs. Sa mémoire ne fut pas en moindre vénération dans le reste de la Gréce. On y célébroit tous les ans, & nous en avons la preuve dans une épigramme de l'Anthologie, on y célébroit, dis-je, l'anniversaire de la naissance d'Homère & d'Archiloque. Ils étoient regardés, l'un & l'autre, comme les deux plus excellens Poëtes, que la Nation eût produits.

Jamais Écrivain ne fut plus mordant qu'Archiloque; & de-là est venu ce proverbe si connu Αρχίλοχον πατεῖς, proverbe dont le sens naturel est, qu'irriter Archiloque & marcher sur un serpent, c'étoit s'exposer à un danger à peu près égal. Je ne serois pas éloigné de croire que les calomnies & les obscénités, répandues dans ses poëmes, ont beaucoup contribué à leur perte. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'aucun d'eux n'est échappé aux injures du tems, & à peine reste-t'il aujourd'hui quelques titres de ce grand nombre d'ouvrages, qu'il avoit composés.

Bien des Sçavans regretteront que la barbarie des siécles passés les ait privés des ouvrages de ce Poëte, véritablement dignes de l'immortalité. Tel est le jugement qu'en ont porté les Écrivains les plus habiles de l'antiquité. Homère & Archiloque, au jugement de Velleius Paterculus, avoient atteint, chacun en leur genre, le souverain dégré de la perfection. Il parloit en quelque manière d'après Cicéron, qui ne balançoit point à le placer parmi les Poëtes du premier ordre. Le même Orateur, dans une de ses Épîtres, a eu soin de nous apprendre que le Grammairien Aristophane, critique rigide jusqu'au scrupule, avoit coûtume de dire que le plus long des poëmes d'Archiloque étoit ce-

lui qui lui paroissoit le meilleur. Il est vraisemblable que la lecture d'Homère avoit beaucoup contribué à le former. Dion Chrysostome & Longin assurent qu'il s'étoit particulièrement attaché à imiter un si excellent modéle. Le passage de ce Rhéteur est une preuve que le succès avoit répondu aux espérances d'Archiloque. Les connoisseurs admiroient, dans ses poësies, la force extraordinaire des expressions, la vivacité des images, la noblesse & la magnificence des pensées.

Archiloque fut l'inventeur du vers iambe trimétre, & du vers scazon.

(*a*) Il y a eu un autre poëte Grec, du nom d'Archiloque, qui a été inconnu à Vossius. Il est parlé de cet Archiloque dans l'Anthologie manuscrite, qui est à la Bibliothéque du Roi.

ARCHILYQUE, *Archilychus*, Ἀρχίλυκος, étoit pere de Prothœnor & d'Arcésilaüs.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscipt. & Bell. Lettr. Tom. II. pag. 265.

Fin du troisième Volume.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Tome troisième d'un Manuscrit intitulé : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes* ; je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression ; & je crois qu'il sera aussi favorablement reçu du Public, que l'ont été les deux précédens. DONNÉ à Paris, le douze d'Août mil sept cent soixante-sept.

PHILIPPE DE PRÊTOT.